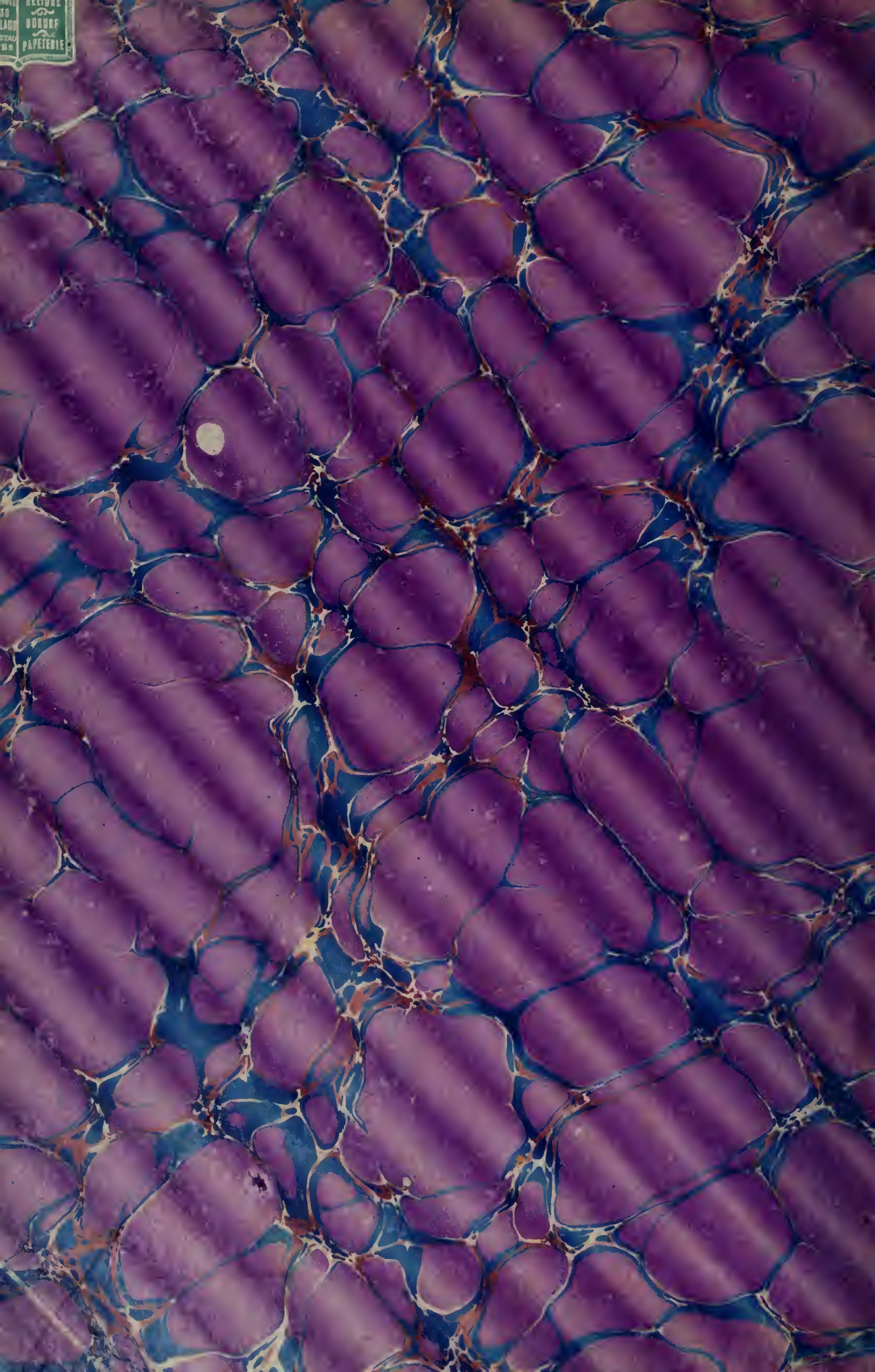
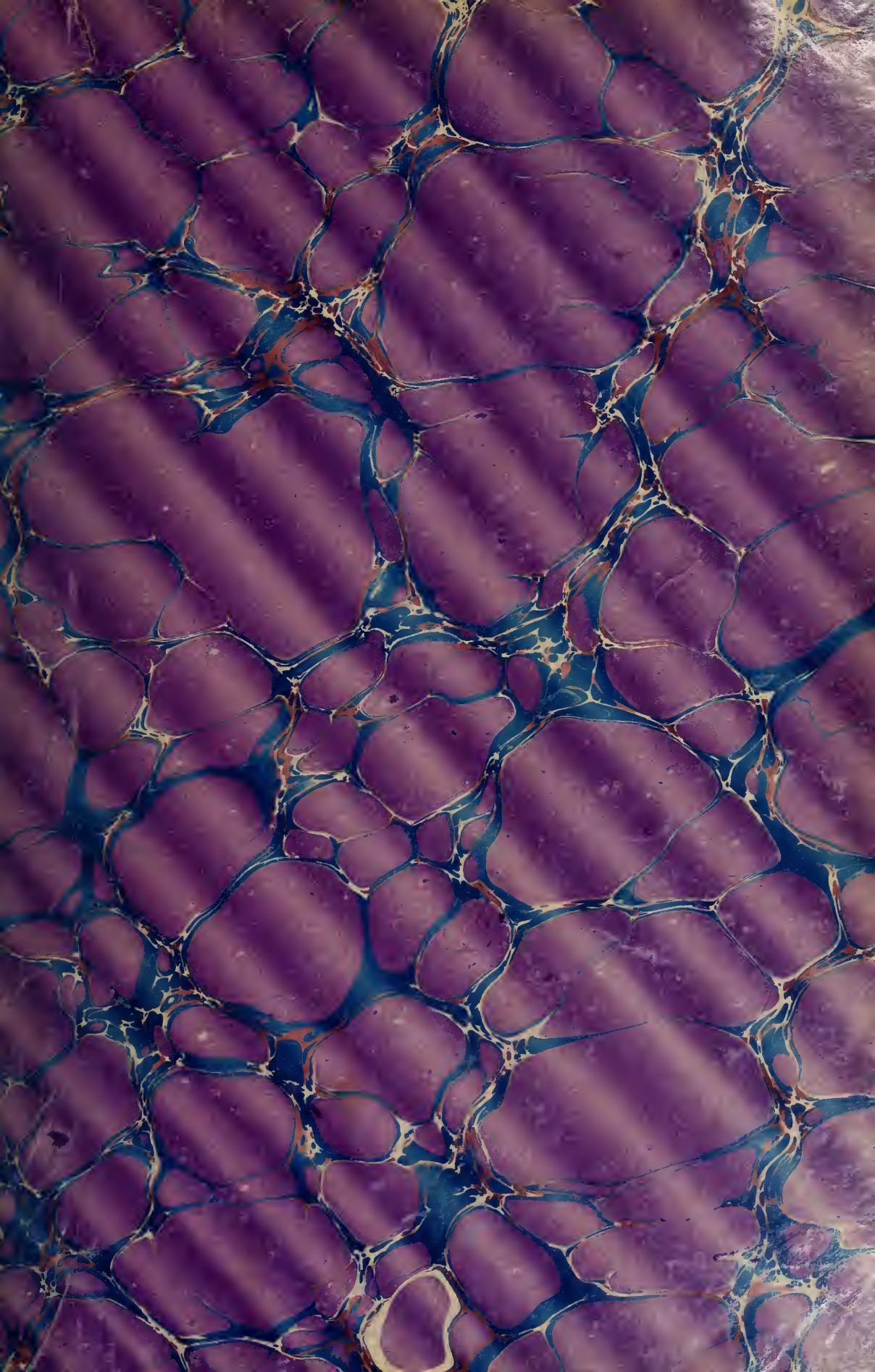




PQ
2364
.N66
M26
1897
Room 11-
SMRC

... Et vous retrouverez cette vieille taupe de Betsy. (P. 916.)

XLVI

LA TAVERNE DU « GOOD-BOY »

Léona, la grande mondaine, la future lady Warder, redevenue la Roussotte aux instincts vils, sortait un quart d'heure après, escortée d'une jeune lady parfaitement gantée et voilée, et d'un gentleman de tenue assez correcte.

C'était Jenny et son fiancé John.

La nuit était très sombre. Arrivés au coin d'un carrefour, Léona sursauta en voyant s'avancer vers eux une ombre qui semblait se détacher de la muraille.

— N'ayez pas peur, — fit Jenny, — c'est le « parrain ».

— Le parrain?...

Alors la jeune fille lui expliqua que ce genre de spectacle étant généralement interdit par la police, il était difficile d'y assister sans parrains, c'est-à-dire sans introducteurs connus du patron de l'établissement

Celui qui causait en ce moment avec John leur délivrerait un sauf-conduit certain.

— Suivez-nous en marchant vite! — murmura le « parrain » en se tournant vers les jeunes femmes, — et pas un mot!

— Qu'y a-t-il? — ne put s'empêcher de demander Léona.

— Des *policemen* qui pourraient nous suivre, — chuchota la jeune bonne.

Et tous quatre marchèrent rapidement, sans prononcer une parole, à travers un lacet de ruelles sales et tortueuses, allant d'un côté, de l'autre, revenant sur leurs pas, croisant des rues où ils avaient déjà passé.

Léona, le cœur serré par l'émotion, nageait pourtant en pleines délices dans cette escapade qui la ramenait à ses jeunes années.

Charvet seul lui manquait... ou quelque autre Alexandre de Grenelle.

Mais elle se sentait vivre, au moins. Ah! elle aurait beau devenir lady Warder... non, non, elle ne dirait pas adieu à cette vie étrange et passionnante, la seule qu'en réalité elle aimât.

Et elle suivait ses compagnons à travers des cloaques infects, des rues empuanties de relents innommables.

Enfin ils s'arrêtèrent devant une sorte de boyau louche et repoussant, véritable bouche d'égout :

— C'est ici! — dit le « parrain ».

Il jeta un regard circulaire dans les environs.

Rien de suspect n'apparaissant, il s'engouffra dans l'allée misérable, suivi des deux « ladies » et du « gentleman ».

L'obscurité la plus complète régnait dans ce conduit quasi-souterrain et certainement un habitué seul pouvait y circuler.

— Attention, — reprit le conducteur, — voilà un escalier.

L'escalier était aussi obscur que l'allée.

— Halte! — souffla l'introducteur après avoir franchi une dizaine de marches.

On était devant une porte.

Le parrain frappa quelques coups rapides et on entendit un bruit de serrure.

La porte s'entr'ouvrit juste assez pour laisser passer une seule personne à la fois.

— Mon Dieu, — se dit Léona, un moment effrayée, — si ce que cette fille m'a dit n'était pas vrai?... Si j'étais tombée en plein guet-apens .. Elle croit peut-être que j'ai beaucoup d'argent sur moi... Mon argent ne risque rien, lui, il est en sûreté... mais moi!

Ses craintes ne furent pas de longue durée.

Après un échange de quelques mots entre le parrain et l'homme qui avait ouvert la porte, ils suivirent un petit corridor, et leur guide ouvrant une deuxième porte, ils se trouvèrent en pleine taverne, c'est-à-dire en pleine salle de bar aux consommateurs affreusement mélangés.

C'était un *public-house* clandestin, chose grave en Angleterre.

On ne fit pas attention aux nouveaux arrivants.

Ils avaient montré patte blanche au guichetier de la première porte, au faux « publicain » ou tavernier.

Chacun était tranquille...

John fit asseoir ses deux compagnes à une table écartée, en leur disant :

— L'heure n'est pas encore venue.

Léona, maintenant rassurée, lui dit :

— De quelle heure parlez-vous?

— L'heure du combat entre « James et Dog ». Oh! terrible! terrible! Je vous assure que vous ne regretterez pas d'être venue!

Jenny se penchant vers Mme Raymond, lui murmura :

— Regardez au fond de la salle... à votre droite.

Léona suivit l'indication. Elle aperçut un groupe composé de trois jeunes femmes aux regards hardis et provocants, d'une personne qui devait être âgée, mais dont on distinguait à peine le visage, ses yeux étant cachés derrière des lunettes teintées et le haut de la tête recouvert d'une mantille.

Un homme de trente-cinq à quarante ans était avec ces femmes...

Léona regarda Jenny d'un air interrogateur.

— Vous ne l'avez donc pas reconnue? — fit la jeune fille.

— Qui?

— La vieille dame!

Léona la regarda encore.

— Non, — répondit-elle, — je ne la connais sûrement pas!

— Eh! bien, examinez sa bouche... le bas du visage... puisqu'on ne peut voir que cela... et vous retrouverez cette vieille taupe de Betsy.

Et elle eut à l'adresse de sa patronne un petit éclat de rire insultant.

C'était vrai, Léona, à ces détails et à mille autres qu'elle remarqua ensuite, ne douta plus.

— Mais ces femmes? — demanda-t-elle à Jenny.

— Ce sont trois de ses « pensionnaires » en quête de quelque « good job ».

— Je ne saisis pas très bien?

— Eh! d'une bonne fortune. L'endroit est excellent. On cite des lords qui sont venus ici.

Léona devint songeuse et involontairement murmura :

— Pourvu que lord Warder ne s'y aventure pas ce soir. Ces Anglais sont si bizarres!

Leur conducteur, qui, en entrant dans la salle du café, avait disparu, s'approcha.

— Dans deux minutes on va ouvrir la scène — dit-il. — Patientez!

— Prenez quelque chose en attendant — offrit John.

L'homme accepta d'emblée.

Léona jetait un coup d'œil autour d'elle.

Il n'y avait là qu'un petit nombre de femmes, la salle était surtout gorgée d'hommes.

A une sonnerie qui résonna, elle vit plusieurs personnes quitter leur place et se diriger vers le fond de la pièce où elles disparaissaient derrière une draperie.

De ce nombre était le groupe formé par mistress Betsy et sa bande.

— Venez, — dit le parrain. — C'est le moment!

Tous trois le suivirent et se trouvèrent bientôt dans une espèce de cuisine aux murs nus et au parquet défoncé.

C'était la salle de spectacle : la « scène! »

Aux quatre coins une corde était déjà tendue, laissant un espace libre contre le mur; et là, séparés de l'arène par cette corde, s'asseyaient les spectateurs.

Léona et ses compagnons avaient pris place depuis une minute loin de mistress Betsy, lorsque soudain un frémissement agita l'assemblée.

Une porte s'ouvrit.

On vit entrer un nain, un individu à la tête énorme enfoncée entre les épaules, sur lesquelles pendaient deux vastes oreilles semblables aux anses d'un pot à tabac.

Cet être bizarre, quatre pieds de haut, mains colossales, paraissait être d'une force herculéenne...

Il entra dans l'arène, examina le sol, et son examen terminé, il se déshabilla, se déchaussa, ne gardant que son pantalon, et un mauvais gilet de flanelle à manches courtes.

Il apparut extraordinairement musculeux, velu comme un ours. Ses bras, ses poignets étaient couverts de cicatrices pareilles à des brûlures.

Prenant une bouteille d'huile, il se frotta vigoureusement les bras et les poings.

Ces préparatifs s'achevaient comme l'heure de la représentation sonnait...

Une fois encore la porte s'ouvrit et l'adversaire contre lequel le nain James allait combattre apparut à son tour.

Cet adversaire, c'est le terrible « Dog »: « chien de sang », affreux bouledogue au pelage d'un blanc sale, à l'œil féroce et sanguinolent, aux crocs aigus retroussant ses lèvres baveuses.

Il bondit, tenu en laisse par son maître: un vieux mineur.

Deux anneaux étaient fixés solidement de chaque côté de l'arène.

A l'un de ces anneaux pendait une corde au bout de laquelle se trouvait une ceinture de gymnasiarque: le nain la boucla à sa taille.

A l'autre anneau, le mineur attacha son chien.

Ainsi, l'homme et la bête, tous deux à leur pilori, ne pouvaient dépasser les limites qui leur étaient assignées.

Le combat commença:

Combat hideux, bien souvent retracé déjà, mais toujours émouvant... ou plutôt effrayant! Il est impossible d'entendre de semblables récits sans se sentir révolté contre ces atrocités d'outre-Manche!

Le nain ne doit saisir le chien ni au collier, ni aux pattes, ni à la queue, il doit le vaincre absolument à coups de poing, tandis que le chien ne peut s'élancer sur l'homme que de la longueur de sa chaîne.

Pour que la lutte prenne fin, que le pari soit gagné, il faut que le chien ou l'homme *renonce*...

Abrégeons!

Après dix assauts sans résultat, le nain couvert de morsures, dégouttant de sang, pâle de rage, se remettait furieusement en garde.

Léona, malgré ses instincts pervers, ne pouvait supporter ce spectacle sans effroi et peut-être serait-elle partie, si Jenny ne lui avait assuré qu'on n'ouvrirait pas avant que le spectacle fût terminé.

Elle se résigna, ne voulant pas se faire remarquer, à attendre la fin. Elle était épouvantée!

Mais lorsque, en face du nain ensanglanté, elle vit le bouledogue prêt à bondir de nouveau, elle ne put retenir ce cri qui s'échappa de sa gorge:

— Assez !...

Ce mot, s'élevant au milieu du silence général, attira les regards de son côté, car on n'est pas habitué à l'entendre dans ces milieux de « loyaux bretons » comme s'intitulent les Anglais; l'on dit plutôt:

— *Again!* (encore).

Heureusement pour Léona, une nouvelle attaque du chien fit diversion, et les spectateurs oublièrent l'interruptrice pour contempler le brave « Dog ».

Mais le voisin de droite de Léona, gentleman fort agréable, dont elle avait senti plusieurs fois le regard peser sur elle durant le spectacle, se pencha vers son oreille, et lui dit:

— Vous n'êtes pas Anglaise, madame, je m'en doutais. Et je parierais même que vous êtes Parisienne à votre tournure charmante!

Léona, méfiante, ne répondit pas.

Son voisin continuait:

— Je comprends; pour voir ce spectacle, il faut selon son rang se cacher... Une haute situation ne défend pas d'être curieuse... Et croyez, madame, que c'est avec respect que j'adresse la parole à une compatriote. Votre exclamation vous a trahie, mais je suis un galant homme.

Mais devant le mutisme de la jeune femme, il s'inclina et suivit de nouveau les péripéties de la lutte, comme s'il y éprouvait un vif intérêt.

Le combat en était arrivé au paroxysme de l'atrocité, de la rage!

Des lambeaux de chair avaient été arrachés à l'homme par les crocs terribles de son adversaire.

Et le nain de ses poings formidables martelait le crâne de « Dog ». Comme brute, c'était à se demander qui méritait la palme!

L'un et l'autre étaient couverts de sang.

Etait-ce le sang de l'homme qui maculait la bête, ou celui de la bête qui avait jailli sur James, avec une telle abondance?

On ne pouvait savoir au juste.

Tous deux étaient hideux, repoussants, effroyables!

Un cri terrible, arraché au nain par la force de la souffrance, fit passer un frisson chez tous les spectateurs, si blasés qu'ils fussent.

Ceux qui étaient venus là pour éprouver des émotions, se montraient satisfaits: ils en avaient pour leur argent, les autres moins aguerris tremblaient.

Le bouledogue était parvenu à saisir, dans son immense gueule, la main gauche du nain.

Et celui-ci, levant et abaissant son poing droit comme un énorme marteau, tentait en vain d'assommer l'animal pour lui faire lâcher prise.

L'ossature du molosse craquait, mais résistait à ces chocs herculéens.

Fou de douleur et d'impuissance, les yeux hors de la tête, le nain jetait autour de lui des regards affolés.

Soudain un rugissement de l'animal, et un bond qu'il fit en arrière, délivrèrent l'homme.

Dans la gueule de « Dog », la main du nain étant parvenue à se mouvoir, il avait, avec ses ongles, accroché la langue du molosse et presque réussi à la lui arracher.

Fou de souffrance, le bouledogue avait ouvert la gueule, et reculé, rendant ainsi la liberté à l'homme.

Mais les crocs, enfoncés dans les chairs, avaient creusé des trous profonds dans le poignet de James, et le sang coulait en plusieurs endroits.

Sang de l'homme mêlé à celui de la bête, car au bout de ses doigts rougis pendait un objet informe, noirâtre et abject...

La langue du chien!

Le bond prodigieux que « Dog » avait fait pour s'éloigner de son adversaire, tandis que celui-ci tenait dans ses doigts crispés son énorme langue, avait détaché une partie de celle-ci.

L'animal, hurlant atrocement, se tenait maintenant allongé près de sa corde, le museau pris entre ses pattes de devant.

Et les « vrais amateurs » de s'écrier :

— Allons, « Dog », relève-toi.

— Hardi, hardi, hardi !

— Hip! hip !...

— Hurrah pour James !

— Venge-toi, « Dog »...

— Allons, paresseux, sanglant lâche!

Au milieu de ces cris, James étanchait le sang qui continuait à s'écouler de son poignet ouvert.

Il avait, flegmatiquement, mis dans la poche de son pantalon le tronçon de langue de l'animal.

Trophée de victoire, dont il serait parlé dans les milieux de « loyaux bretons » et qu'à l'occasion, lui, James, saurait exhiber triomphalement.

Le public commençait à s'impatienter de l'immobilité des deux combattants.

— Allons, — « cochon de chien »! — cria une voix, — vas-tu te relever?

— Pour une once de chair en moins, tu en fais des grimaces...

— Hardi donc, paresseux!

— Allons, houp, houp...

— James, assomme-le!

— Ça le réveillera.

Mais ce n'était pas dans les règles. L'homme ne devait frapper que lorsque la bête attaquait.

Et James attendait.

Impatientés, les spectateurs s'en prirent alors au maître du chien.

— Tu sais, — lui cria une voix, — le temps passe, tu perdras le prix, si ton chien ne bouge plus.

— C'est qu'il *renonce*! — cria un autre. — Inscrivons!

A ce mot, qui lui fit l'effet d'un coup de fouet, — car si « Dog » *renonçait*, lui perdrait certainement le prix promis au vainqueur, — le mineur se rapprocha de son chien.

Que fit-il à l'animal pour le remettre sur pieds?

Les initiés seuls pouvaient le savoir.

Puis, tirant sur sa corde, il l'amena près du nain redevenu attentif et prêt à la riposte.

Le chien grognait, mais n'attaquait toujours pas.

James, le bras gauche placé devant son visage, comme pour le garantir, montrait à tous les regards son poignet ensanglanté.

Le poing droit en l'air, semblable à un marteau prêt à tomber sur l'enclume, attendait l'approche de l'adversaire.

Celui-ci grognait toujours, mais se tenait sur la défensive.

Les spectateurs frappaient des pieds.

L'impatience grandissait, devenait de la frénésie.

Le maître de l'animal, comprenant que le spectacle allait mal tourner pour lui, eut une idée atroce, infernale... mais lumineuse!

Il saisit dans sa main le poignet ensanglanté de James, puis porta ses doigts ainsi rougis aux narines du bouledogue.

L'effet fut instantané...

L'animal flaira ce sang humain.

Aussitôt, rugissant comme un fauve, le molosse, dont la tête martelée par les énormes poings de son adversaire avait enflé de moitié, dont un œil était clos et la langue arrachée, le molosse s'élança plein de rage sur son ennemi le nain!

Mais celui-ci avait rassemblé toutes ses forces.

Abaissant le poing droit, il lui détacha sous le menton un tel coup, qu'on entendit craquer la mâchoire, et que les quatre pattes de la bête

— Oh ! le maître coup ! s'écria-t-on à la ronde. (P. 923.)

quittant terre à la fois, « Dog » fut lancé à la tête des spectateurs, anxieusement penchés pour mieux voir.

Il retomba sanglant, inanimé !

— Oh ! le maître coup ! — s'écria-t-on à la ronde.

Le nain, proclamé vainqueur, fut aussitôt porté en triomphe par les amateurs idolâtres !...

Enfin on commença à battre en retraite, et Léona, apeurée mais assez satisfaite en somme de sa soirée, fut une des dernières à s'éloigner.

Pourtant, en se retrouvant sur le trottoir, elle chercha instinctivement son voisin du spectacle, le compatriote, qui lui avait adressé la parole.

Il s'était arrêté à quelques pas d'elle.

Elle comprit qu'il voulait savoir où elle demeurait...

Et elle en fut tout d'abord ennuyée. Puis avec son caractère insouciant elle se dit :

— Bast ! lui-même a trouvé une bonne raison à mon escapade de ce soir : la curiosité. Voilà tout !

Mais Jenny hâtait le pas, puisqu'on était convenu de ne pas parler à mistress Betsy de leur sortie.

Celle-ci était dans un recoin suspect de la taverne, au milieu des heureux parieurs du nain triomphant.

Et l'ignoble curée s'annonçait bonne pour ses compagnes, c'est-à-dire pour elle-même.

Prendre un cab, il n'y fallait pas songer dans ce quartier, et en attendant d'en rencontrer un, on marchait rapidement.

Enfin ils atteignirent une grande voie où ils croisèrent plusieurs voitures rentrant à vide.

John choisit un bon cheval et, promettant un fort pourboire, ils filèrent au galop.

En arrivant devant la demeure de mistress Betsy, et tandis qu'elle payait le cocher, Léona aperçut à quelques mètres un cab arrêté.

— C'est lui, — se dit-elle.

Et elle rentra.

XLVII

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

Le lendemain, Léona sortait pour faire ses achats.

Elle avait envie de quitter le cottage de mistress Betsy, prévoyant une intrigue avec son voisin de la Taverne du *Good-Boy*.

Donnerait-elle suite à cette aventure?

Elle ne savait encore.

Mais elle ne se fiait qu'à demi à la discrétion de mistress Betsy.

Et elle ne voulait pas se faire connaître avant de savoir elle-même à qui elle aurait affaire.

En toute prévision, elle pressa ses achats, et obtint que tout serait prêt dans trois jours au plus tard.

Elle ne marchandait pas.

Les fournisseurs se seraient mis en quatre pour une semblable cliente.

En rentrant chez mistress Betsy, Léona vit celle-ci s'avancer vers elle, avec empressement, le visage rayonnant.

— On est venu vous demander, *dear* Madame, — lui dit-elle.

— Moi, — fit Léona. — Nul ne sait que je suis en Angleterre, excepté vous.

La vieille dame hésita.

— C'est un gentleman qui...

— M'a demandée? — interrompit Léona. — Qui a-t-il demandé, d'abord? Mme Raymond?...

Mistress Betsy se troubla.

Léona comprit qu'il allait être question du compatriote qui l'avait suivie la veille.

— Voyons, — reprit-elle. — A-t-il demandé Mme Raymond?

Il fallait répondre, la vieille dame s'exécuta.

— Voici, *dear*; un gentleman, très bien, très correct a sonné cet après-midi, et comme ma nouvelle bonne n'est pas encore bien au courant, c'est moi qui ai ouvert.

Elle s'arrêta.

— Alors? — questionna Léona.

— Alors il a demandé à parler à la jeune dame française qui habitait le cottage... Et comme il n'y a que vous, *dear* (chère).

— Vous avez donné mon nom?...

— Oh! non, — reprit la vieille dame, avec une intonation qui rappelait ses fonctions d'entremetteuse.

— J'ignore qui cela peut être, — ajouta Léona qui ne voulait pas se livrer.

La constatation qu'elle avait faite la veille de l'existence en partie double de la dame Betsy, ne lui suffisait pas, elle voulait en avoir d'autres preuves avant de se servir d'elle.

Aussi se proposait-elle, pendant son court séjour au cottage, de reprendre, pour son compte, l'espionnage auquel Jenny s'était livrée.

— Quand ce monsieur viendra, s'il revient... vous lui direz, — reprit Léona, — que je ne reçois pas des inconnus.

La vieille dame parut désolée.

— Mais, my dear, c'est quelqu'un ce gentleman... si bien... si honorable...

Léona s'amusait en elle-même de la chaleur que mistress Betsy mettait à plaider la cause de l'étranger.

Elle songea :

— Il a dû être généreux.

Et s'adressant à son hôtesse :

— Qu'en savez-vous, s'il est honorable?...

— Oh ! dear, un artiste peintre du Brésil...

— Vous le connaissez donc? — fit Léona surprise.

— Non, mais vous le verrez comme moi sur sa carte que j'ai déposée dans votre chambre.

La jeune femme quitta mistress Betsy sans répondre.

La vieille sourit, et murmura :

— Il est gentil, M. Pierre Normand... il saura gagner sa cause... Et si libéral !

Léona était rentrée dans sa chambre, et après avoir fermé la porte, elle alla prendre sur un guéridon une carte qui s'y trouvait bien en évidence.

PIERRE NORMAND

Artiste-peintre

BAHIA

lut-elle.

— Tiens, c'est vrai, c'est un artiste...

Et après réflexion, cyniquement, elle ajouta :

— Un artiste brésilien... cela me distraira peut-être des grands mondains, et... des Charvet.

Puis continuant à monologuer :

— Oui, mais où le recevrai-je?... Eh ! bien, chez moi, madame Raymond, à Hyde Park, dans l'appartement qui m'attend, et que j'occuperai jusqu'au jour où je deviendrai lady Warder. Et d'ici là, selon les circonstances, je présenterai à mon futur mari, M. Pierre Normand, artiste peintre, mon portraitiste... etc..., etc... — ajouta-t-elle en riant vicieusement.

Elle serra la carte de visite dans un petit portefeuille à monture d'or ciselé : miniature que lui avait offerte lord Warder.

— Qui sait? S'il est riche!... Quand reviendra-t-il?

On frappait à la porte.

Elle dit d'entrer.

C'était la nouvelle bonne qui venait demander si madame souperait le soir au cottage. Mistress Betsy étant obligée de s'absenter, elle priait madame de l'excuser si elle la laissait dîner seule.

Mistress Betsy s'absentait encore ce soir; à cette annonce, Léona fut distraite de ses nouvelles pensées, et rappelée au projet d'espionnage qu'elle avait formé.

— Votre maîtresse est-elle déjà partie? — demanda Léona.

— Non, madame, j'ai été commander une voiture pour dans une heure seulement.

— Bien. Où est mistress Betsy?... dans sa chambre?

— Non, madame, dans le drawing-room (salon).

— Je vais la trouver.

La bonne se retira.

Léona rejoignit la vieille dame. Elle avait pris un parti.

— Je ne dînerai pas ici ce soir, — lui dit-elle, — je pars à l'instant pour Hyde-Park, où j'ai quelqu'un à voir.

Mistress Betsy avait paru d'abord ennuyée en apprenant que la jeune femme sortait. Puis en l'entendant dire qu'elle allait à Hyde-Park, son visage se rasséréna.

Et les deux femmes se quittèrent satisfaites toutes deux.

Une heure après, un cab s'arrêtait près de White-Chapel.

Une vieille dame en descendait, et, après avoir payé son cocher, continuait son chemin à pied, sans s'apercevoir qu'elle était suivie depuis longtemps par un autre cab.

La vieille dame, nos lecteurs l'ont deviné, n'était autre que mistress Betsy.

Et dans l'autre cab, Léona, qui avait donné des indications à son cocher, ne la perdait pas de vue.

Elle la vit s'arrêter et entrer dans une boutique de marchande à la toilette.

Elle fit arrêter sa voiture et continua à regarder.

Dame Betsy avait l'air de donner des ordres à une jeune femme qui s'empressait autour d'elle, lui ôtait son châle et son chapeau.

Puis la jeune femme sortit.

Léona, qui avait payé son cocher à l'avance, la laissa s'éloigner un peu; alors sautant de la voiture, elle marcha vite pour la rejoindre. Mistress

Betsy, ayant quitté chapeau et châle, elle était sûre de la retrouver dans le magasin.

Sa résolution avait été vite prise.

Ayant dépassé la jeune femme, sur le trottoir opposé, Léona traversa la rue et se trouva ainsi devant elle, voilette baissée.

Elle l'aborda délibérément :

— C'est bien vous qui êtes à la boutique de marchande à la toilette?

— Oui, madame.

— Est-ce que j'y trouverai quelqu'un à cette heure-ci?

— Il y a la patronne qui vient juste d'arriver.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un avec elle?

Et Léona eut l'air de donner un sous-entendu à ces mots, à tout hasard. Cela ne pouvait pas la compromettre. S'il ne se passait pas chez mistress Betsy ce qu'elle croyait, la jeune femme ne comprendrait pas.

Sa ruse réussit plus qu'elle ne l'avait espéré.

— Oh! pas encore! — fit la jeune femme, ne doutant pas d'avoir affaire à une... cliente.

Et elle ajouta :

— Ces dames et ces messieurs ne seront pas là avant un quart d'heure. La patronne ne monte au premier que lorsque je rentre après avoir soupé.

Et elle s'éloigna vite, en songeant qu'elle n'avait que ce quart d'heure pour son repas.

Léona hésitait... Que ferait-elle?

Entrerait-elle chez la marchande à la toilette... tout de suite? Attendrait-elle que mistress Betsy fût remontée au premier, avec sa société?... Ou bien lui dirait-elle, le lendemain, qu'elle savait tout.

Elle se dit qu'un quart d'heure serait vite passé, et qu'elle pouvait, du moins, voir les personnes qu'attendait la marchande à la toilette. Après elle aviserait.

Son attente ne fut pas longue. Deux... dames passèrent à côté d'elle... L'une d'elles disait :

— Je commence à en avoir assez de cette vieille sorcière, voilà trois jours qu'elle me fait venir... Et toujours pour rien.

Léona s'était enfoncée dans une allée précédant la boutique de mistress Betsy, et ces deux « dames » s'étaient arrêtées à l'entrée.

— Ce soir, peut-être...

— Oh! nous sommes les premières, la vieille est dans sa boîte. M. Reed n'est pas arrivé.

— Ils ne sont pas beaux les pigeons qu'elle plume en ce moment.

— Entrons dans la boutique.

Et les deux femmes se dirigèrent vers la porte de la marchande de toilette.

Léona en savait assez. Elle était fixée. Elle se dit qu'il était parfaitement inutile de rester plus longtemps dans ces parages.

Elle s'éloigna, chercha un cab, et rentra au cottage de Regent's Park, satisfaite de ce qu'elle venait d'apprendre, ce qui, à l'occasion, pourrait lui servir.

. . . . . .

Depuis son arrivée en Angleterre, Léona était déjà passée plusieurs fois à la poste où elle espérait trouver une lettre d'Alexandre. Elle lui avait envoyé cette adresse : *Mrs L.* (general post-office).

Mais, malgré son impatience d'être renseignée, elle n'avait encore rien reçu.

Alexandre s'était-il contenté d'empocher la somme qu'elle lui avait envoyée, et n'avait-il rien entrepris contre Mignonnette?

C'était ce que Léona craignait, lorsque, étant passée de nouveau à la grande poste, on lui remit un énorme pli.

— Il est fou d'écrire si longuement, — se dit Léona. — A quoi bon des détails?... A se faire pincer.

Et elle s'empressa de remonter dans la voiture qui l'attendait.

Elle déchira vivement l'enveloppe.

Alexandre, la Terreur de Grenelle, avait été encore plus retors que Mme Raymond n'aurait pu le supposer.

L'enveloppe ne contenait qu'un journal.

Léona parcourut du regard les quatre pages, cherchant une marque, un signe. Rien.

— Décidément, — se dit-elle, — il est plus que prudent.

Et impatientée, elle chercha, paragraphe par paragraphe, ce qui pouvait l'intéresser.

Enfin, aux échos, elle lut :

« La famille de S... F..., si estimée et si aimée de ceux qui la con-
« naissent, vient d'être cruellement éprouvée.

« Mlle de S... F... qui devait se marier ces jours-ci avec le jeune et
« brillant capitaine, M... D..., instructeur à Saint-Cyr, vient d'être vic-
« time, avec une de ses amies, d'un terrible empoisonnement qui met ses
« jours en danger.

« Les docteurs sont très inquiets, et craignent une issue fatale. »

Léona, après avoir relu ces lignes, replia le journal.

Ce n'était pas tout à fait ce qu'elle désirait, puisque Mignonnette ne

Mistress Betsy les avait étalées en demi-cercle devant elle. (P. 933.)

mourrait peut-être pas.:. Mais le mariage était certainement remis à plus tard, et c'était surtout ce qu'elle voulait.

Puis, en réchapperait-elle?

D'ailleurs, tel qui ne meurt pas de suite après l'empoisonnement, souvent ne fait pas de vieux os.

Comment avoir des détails plus précis?

Écrire, échanger des lettres, ce serait par trop imprudent. Pourtant, elle voulait savoir.

Puisque Alexandre était informé de son séjour à Londres, que risquerait-elle à l'y faire venir passer une journée? Elle assisterait à son départ pour plus de sûreté.

Oui, c'était là le seul bon moyen d'avoir des détails précis sur ce qui l'intéressait.

Avant de rentrer, elle se fit indiquer un écrivain public à qui elle dicta ces mots :

« Viens, j'ai besoin de te parler. Ci-joint un papier bleu pour tes frais « de voyage. Descends à l'hôtel que tu connais.

« Ta Roussotte. »

Léona prit le papier, le lut, et dit :

— C'est bien. Qu'est-ce que je vous dois?

— Et l'enveloppe? — demanda l'écrivain.

— Je n'en ai pas besoin, — répondit Léona.

Elle donna une pièce d'un shilling et sortit.

Puis, se faisant conduire dans un autre quartier, elle recommença ce même manège.

Elle demanda de nouveau un écrivain public.

Et tendant à l'homme une enveloppe achetée en route, elle lui dit :

— Voulez-vous me mettre une adresse?

— C'est mon métier, — répondit l'homme, d'un ton bourru, en songeant qu'une adresse seule ne lui rapporterait pas plus d'un *penny*.

Léona dicta l'adresse d'Alexandre et, comme tout à l'heure, elle sortit après avoir déposé un shilling sur le bureau.

En agissant ainsi, elle ne se mettait pas à la merci de ces écrivains publics : le premier connaissait sa lettre, mais ne savait pas à qui elle était adressée; le second n'avait écrit qu'une adresse insignifiante.

Mme Raymond, en souriant de son stratagème, avait glissé un billet de banque dans l'enveloppe et jeté son pli à la poste.

— Ainsi qu'il me l'a appris, Alexandre a déjà passé huit jours à Londres, il ne sera pas embarrassé. Puis il a gardé un bon souvenir de son séjour chez l'hôtesse du « Mouton à cinq pattes », — se dit-elle. — Ne m'a-t-il pas donné l'adresse, en me conseillant d'y descendre?

Elle ne put s'empêcher de rire à ce souvenir.

Léona d'Ercourt, Mme veuve Raymond, opérait dans un monde plus distingué que celui du « Mouton à cinq pattes! »

XLVIII

LE GRAND JEU

— Sortez-vous ce soir? — demanda mistress Betsy à sa pensionnaire.

— Non, — répondit Léona.

Elle n'était pas sortie de l'après-midi, cela étonna son hôtesse.

Léona était maussade ce soir-là.

— Êtes-vous souffrante? — questionna mistress Betsy.

— Pas du tout.

— Ah! je vois, c'est un peu de *spleen*.

Ce n'était pas le *spleen*, cette vilaine maladie noire des Anglais qu'avait Mme Raymond.

Mais elle était restée l'après-midi au cottage, enfermée dans la petite demeure, ne se donnant aucune distraction, aucune occupation.

Elle avait ainsi passé de longues heures d'attente, inerte, l'ouïe seule occupée à étudier les bruits du dehors qui arrivaient jusqu'au cottage.

Elle attendait... quoi?

Une visite qui ne lui avait pas été annoncée!

Elle attendait celui dont elle commençait à désirer la présence dans son désœuvrement, ce Pierre Normand, dont elle se moquerait au besoin.

Mais viendrait-il?... Et quand viendrait-il?

La première tentative de l'artiste lui faisait espérer son retour.

Pourtant les heures succédaient aux heures, et la petite sonnette du cottage n'avait pas retenti.

Et Léona, énervée par cette longue attente, que rien d'ailleurs ne motivait ce jour-là plutôt qu'un autre, Léona s'était mise machinalement à feuilleter les journaux illustrés.

— Moi non plus, je ne sors pas ce soir, — dit mistress Betsy, — je suis un peu fatiguée.

Ces quelques mots réveillèrent Léona, la faisant sortir de son inertie.

Elle se ressouvint. Elle vit mistress Betsy dans la taverne du *Good-Boy*.

Elle la vit ensuite dans son magasin de revendeuse.

Qui l'aurait cru?... Et qui le croirait encore sans en avoir des preuves, en voyant l'air vénérable, digne même, du visage de mistress Betsy les joues encadrées de cheveux blancs?

— Le moment est favorable, — se dit Léona, — pour lui montrer que je sais tout! Cela m'amusera!

Mais à l'instant même où allait commencer ses escarmouches, mistress Betsy, ne sachant comment mettre fin au silence de sa pensionnaire, lui disait :

— Aimez-vous les cartes?

— Cela dépend.

— Quel jeu connaissez-vous?

— Aucun très bien; tous un peu.

— Savez-vous tirer les cartes?

Ces mots intéressèrent Léona. Combien de fois, étant jeune fille, elle avait été se faire faire le grand ou le petit jeu, selon les ressources de sa bourse.

Non, elle ne savait pas tirer les cartes, mais aurait bien voulu savoir.

— Et vous? — demanda-t-elle.

Mais mistress Betsy, en prudente matrone, questionna au lieu de répondre :

— Aimez-vous vous faire tirer les cartes?

— J'adore cela. Je me les suis fait tirer je ne sais combien de fois dans ma vie.

— Et alors?...

— Souvent c'était très juste.

— Et si, pour passer le temps, puisque nous ne sommes disposées à sortir, ni l'une ni l'autre, nous nous amusions à les faire parler, ces cartes?

— Ah! vous savez?

Et, à cette perspective, Léona était toute ragaillardie, et retrouvait tout son entrain.

— Oui, assez bien, — reprit mistress Betsy, n'hésitant plus, devant le regard brillant de désir de sa pensionnaire.

Et Léona murmura :

— Tireuse de cartes... c'est le complément du reste, j'aurais dû m'en douter...

— Vous dites? — demanda mistress Betsy.

— Rien... je songeais.

— Voulez-vous donc que je vous tire les cartes?

— Avec plaisir.

Mistress Betsy alla vers un petit meuble, et dans un tiroir minuscule, prit deux paquets de cartes.

— Voulez-vous le petit jeu?... ou le grand jeu?...

— Le grand... le grand, — dit vivement Léona.

Les deux femmes s'installèrent près d'un guéridon, sur lequel la tireuse préparait ses jeux.

Léona suivait tous les mouvements de la vieille femme. Son regard ne perdait pas une carte de vue.

Mistress Betsy les avait étalées en demi-cercle devant elle.

Elle ne parlait pas.

Elle étudiait.

Puis les ramassant en un tas, elle se mit à les battre de nouveau.

— Eh ! bien, — fit Léona, — vous recommencez?

— Je n'ai pas commencé; je cherchais un simple renseignement.

— Et alors?

— Voilà...

Et la vieille dame tendit le paquet à sa pensionnaire.

— Coupez... de la main gauche.

Léona partagea le paquet en deux.

Mistress Betsy réunit ces deux parties en mettant gravement dessus les cartes qui étaient dessous, et dessous celles qui étaient dessus.

Après avoir manié les cartes de diverses façons, elle eut devant elle un nouveau demi-cercle de cartes rangées les unes à côté des autres, et parmi lesquelles se trouvait la dame de cœur.

— La dame de cœur, c'est vous, — dit la vieille femme.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes blonde, et que toute consultante blonde est représentée par la dame de cœur.

— Dame ou demoiselle blonde, c'est la même chose alors, — remarqua Léona, qui se rappelait que lorsqu'elle était pour les bordelais *La Roussotte*, une tireuse de cartes l'avait aussi désignée, dans son jeu, par la dame de cœur.

Dame de cœur !... elle !...

— Je commence, — reprit mistress Betsy.

Léona s'accouda au guéridon pour mieux suivre l'explication.

— Quel jeu compliqué... embrouillé... vous avez, — fit la tireuse...

Et elle monologua :

— Oui... Je vois le roi de trèfle, qui est un homme loyal et généreux... très serviable, et qui pourtant sera très malheureux à cause de vous...

— C'est un homme jeune ou âgé? — demanda Léona.

— Attendez... C'est un homme d'un certain âge... très comme il faut... Oh ! le pauvre homme, il souffrira...

— Passez... Continuez...

— Je vous parle d'abord des personnages qui se montrent dans votre jeu; nous passerons ensuite aux détails. Deux jeunes filles se trouvent là également : une brune et une blonde... elles courent toutes deux un grand danger...

— Toutes deux? — interrompit Léona, qui ne connaissait que deux jeunes filles : Mlle de Saint-Florent, blonde, et sa fille Berthe, brune.

— Oui, toutes deux, — insista la tireuse.

— Je saurai si c'est Berthe, — pensa Mme Raymond.

La vieille hochait la tête.

— Ces deux valets l'un à côté de l'autre, signifient que vous serez trahie... Le jeu ne dit pas par qui; mais méfiez-vous.

« Cet as de carreau renversé à côté du valet de carreau, vous annonce que vous recevrez la visite d'un homme qui vous portera des nouvelles qui vous donneront de l'inquiétude, de légers soucis.

« Les trèfles abondent dans votre jeu; et comme ils sont très bien placés, vous pouvez être sûre d'acquérir une grande fortune... Tous vos projets d'argent réussiront. Mais d'autres projets... je ne peux pas voir lesquels... n'aboutiront pas... C'est à vous d'aviser.

Léona se mordait les lèvres.

— J'aviserai, — se dit-elle.

Mistress Betsy reprit :

— L'as de cœur renversé vous prédit la visite d'un ami... un homme... brun... jeune encore...

Et la vieille continuant *surtout sa pensée* :

— Jeune encore... un artiste... d'un pays lointain...

— Où voyez-vous que c'est un artiste? — interrompit Léona qui eut envie de rire.

— Chut, — fit la tireuse, — n'interrompez pas.

Les dernières paroles de mistress Betsy avaient rendu Léona un peu plus sceptique. Elle croyait moins en sa force divinatrice.

— Elle dit qu'elle voit un artiste en mon jeu, — pensa-t-elle, — afin de pouvoir me parler de Pierre Normand.

Mais la vieille reprit :

— Oui,... votre jeu est bien embrouillé... Voilà quatre dames, ce qui signifie que vous vous trouverez à des réunions, des bals, des festins... Mais comme ces dames sont renversées, cela veut dire que dans ces réunions se trouveront aussi des femmes... peu recommandables.

A cette interprétation Léona éclata de rire.

— Continuez,... continuez... — fit-elle, amusée.

Mais la figure de la tireuse était redevenue sérieuse.

Mistress Betsy hésitait.

— Eh! bien? — demanda Léona.

Son hôtesse la regarda.

— Quand je tire les cartes, — dit-elle, — selon la personne qui m'interroge, je ne dis que ce que je vois de bon...

— Non, non, — interrompit Léona déjà inquiète, — je veux tout savoir, le bon et le mauvais.

— D'ailleurs un bon averti en vaut deux, — fit la vieille.

— Alors?...

Mistress Betsy regardait les cartes.

— Oui, — murmura-t-elle, — il y a beaucoup de choses dans votre jeu... du bon et du mauvais... L'intérêt que je vous porte est grand... aussi je vais vous dire tout ce que je vois, quand même cela devrait vous attrister, afin que vous preniez le plus de précautions possibles contre la mauvaise chance.

Ce préambule donna le frisson à Mme Raymond, très superstitieuse au fond comme toutes ses pareilles.

Que voyait donc, dans son jeu, la vieille tireuse de cartes?

Ne ferait-elle pas mieux de l'arrêter... que de courir le risque de se voir mettre des inquiétudes dans la tête!

— Bah! — dit-elle tout haut, — j'aime mieux savoir.

— Vous avez raison, — répondit mistress Betsy. — Écoutez donc, et voyez si je me trompe.

Et la vieille commença :

— L'ensemble de votre jeu me dit : « Vous avez une haine au cœur pour une femme... blonde... Vous ferez tout ce que vous pourrez pour lui nuire... mais une jeune fille brune fera avorter une partie de vos tentatives... »

— Une jeune fille brune! — s'exclama Léona.

— Oui.

— Brune? — demanda-t-elle, — ne songeant qu'à Berthe.

— Oui, brune.

— Ce serait trop fort, — pensa Léona, — ce ne peut être elle. D'abord les jeunes filles brunes ne manquent pas.

Et s'adressant à la tireuse :

— Est-ce que je connais cette jeune fille.

La vieille compta en promenant son doigt sur les cartes :

— Deux... trois... quatre... cinq... six... sept... Oui, vous la connaissez... et elle vous connaît.

— C'est plus fort... ce n'est pas possible.

Mistress Betsy, se trompant à cette exclamation continua :

— Je vois des choses bien plus fortes souvent dans mes cartes. Surtout lorsque la même personne se les fait tirer plusieurs fois, et que j'ai le temps de bien étudier les détails.

— Continuez, — dit Léona avec moins d'entrain.

— Il ne faut pas vous inquiéter de ce que je vais vous dire, car je vois que tout ce qui vous arrivera de bon ou de mauvais vous l'aurez voulu. Vous pouvez faire qu'il ne vous arrive que des choses agréables...

— Comment cela? — interrompit la consultante.

— Ah! c'est à vous de le comprendre.

— Mais que dois-je faire?

— Laissez-moi continuer. D'ailleurs les cartes ne donnent pas une règle de conduite.

Et avec humeur elle ajouta :

— Toutes vos questions me font perdre le fil.

Léona appuya sa tête sur sa main et attendit.

— Vous arriverez à une grande fortune par un brillant mariage. Pourtant ce mariage vous occasionnera un ennui... il ne vous donnera pas tout ce que vous en attendiez...

« Je vous vois encore en guerre avec une autre jeune femme... brune... une veuve qui pourtant vous aimera beaucoup.

— Je ne connais pas de veuve, — murmura Léona.

— Vous la connaîtrez... Votre mari sera un véritable ami pour vous... pourtant... vous le tromperez...

— Oh! ça... — fit Léona d'un air de doute, ne croyant pas qu'on puisse le voir dans les cartes.

— Vous le tromperez, vous dis-je, — assura avec insistance mistress Betsy. — Vous le tromperez avec un homme qui vous adorera... et que... vous aimerez peu... Mais si vous n'êtes pas très prudente en tout, ce dernier, malgré son amour pour vous, vous trahira.

Les yeux suspendus aux lèvres de la tireuse, Léona ne bronchait plus.

Pourtant elle dit :

— Comment pourrai-je le reconnaître? Une femme peut avoir plusieurs adorateurs...

— Oui... Mais j'ai dit son amant.

Léona n'était guère plus avancée par ce mot, car elle voyait défiler dans sa mémoire, parmi les anciens habitués de Mme d'Ercourt : de Saint-Florent, de Favrol, de Versac, etc., etc... Et si lady Warder suivait ses mêmes traces...

— Je veillerai, — se dit-elle.

— Ah! vous êtes plus que belle ! — murmura le peintre. (P. 944.)

Mistress Betsy avait repris ses calculs :

— Oh! *dear!*... quelle belle situation pour vous... Voyez ces quatre dix?... réussite de vos projets... mais renoncez à votre haine pour la femme blonde...

— Jamais! — s'exclama Léona qui se trahit involontairement.

Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Trop tard! Mistress Betsy savait maintenant qu'elle haïssait une femme, et que pour l'atteindre elle ne reculerait devant rien.

Mais la vieille fit encore comme si elle n'avait pas entendu et continua après avoir brassé ses cartes :

— Oh! *poor darling* (pauvre chérie)!... Méfiez-vous d'un homme qui vous aimera d'un amour si grand... si grand que... il vous emportera bien loin... bien loin... Ah! *poor darling*!...

Léona ne respirait plus.

— Mais dites, voyons... pressez-vous...

— Oui... vous disparaissez, — reprit la vieille. — Vous disparaissez... Or comment peut-on disparaître?... En s'en allant bien loin... bien loin... ou en... mourant.

Léona était blême.

— Et comment mourrai-je?

La vieille donna une autre position à ses cartes.

— Oh! *dear!*... Arrêtons-nous, voulez-vous?

— Non, non, — siffla Léona.

La vieille hésitait.

— Mais parlez donc, — dit-elle avec colère. — Comment mourrai-je?

— Assassinée!...

— Assassinée?... moi... et par qui?

— Ah! je ne vois plus... j'ai brouillé les cartes.

Léona, sans force maintenant, reprit pourtant :

— Tâchez de vous rappeler... je vous en prie...

— Je ne puis pas, — dit mistress Betsy — je sais que c'était un amant... mais est-il brun... blond... impossible de le savoir.

— Et si vous recommenciez?...

— Les cartes ne veulent pas toujours parler... Vous êtes avertie... Méfiez-vous des hommes... et surtout de ceux qui auraient intérêt à votre mort.

Léona, réellement malade après cette séance, oublia son intention de parler à mistress Betsy de ses découvertes : elle se retira en murmurant :

— Assassinée!... Assassinée!...

Et passant la main sur son front :

— Par qui cela pourrait-il être?

XLIX

L'ARTISTE

Les prédictions de mistress Betsy avaient fortement ému Mme Raymond.

Comme tous les esprits superficiels, elle ajoutait une grande importance à tout ce que pouvaient débiter les tireuses de cartes, sans se demander si celles-ci voyaient ce qu'elles disaient dans le jeu, ou dans leur esprit... ou ailleurs.

Comme beaucoup de ses pareilles, Léona ne raisonnait pas en ces sortes de choses.

Elle croyait. Sa nuit avait été mauvaise, troublée par d'atroces cauchemars.

Tantôt elle se voyait étranglée, et étouffait réellement. Tantôt elle sentait le froid de l'acier, et se réveillait en sursaut.

Le froid de l'acier!

Alors, tout éveillée, elle se rappela l'attentat dont elle avait failli être victime dans son hôtel du boulevard Haussmann :

Attentat qu'elle attribuait à Brémontier, et dont elle ne soupçonnait pas François!

— Oui, — murmura-t-elle, — c'est lui, c'est Brémontier qui me tuera... A qui ma mort profiterait-elle? comme dit la vieille... A Brémontier... Ah! je deviens folle... Brémontier ne peut pas être mon amant... et c'est mon amant qui m'assassinera...

Et tout en monologuant, elle se rendormait pour reprendre ses cauchemars interrompus.

Le matin elle se trouva brisée de fatigue.

Après le déjeuner de midi la mère de Berthe, encore un peu lasse, s'était installée dans un de ces fauteuils à bascule que le goût anglo-américain a mis à la mode.

Léona se préparait à lire un certain nombre de journaux de France qu'elle avait envoyé chercher par la domestique de mistress Betsy.

Elle espérait y trouver quelques renseignements nouveaux sur l'empoisonnement de Mlle de S... F... que lui avait appris le journal envoyé par Alexandre et qu'elle avait trouvé à la poste.

Mais deux coups discrets furent frappés à la porte séparant le salon de l'appartement de sa propriétaire.

A l'espacement expert du double tapotement, elle reconnut la main de son hôtesse.

— Entrez! — fit-elle en français.

Nous savons que mistress Betsy comprenait notre langue.

Il n'y a point là de quoi nous enorgueillir... en raison des conditions dans lesquelles elle l'avait apprise.

En effet, Londres est la cité corrompue par excellence et la plupart des filles galantes parlent le français.

Les environs des squares, des parcs, sont, la nuit venue, infestés par une foule de malheureuses.

Chose effroyable, des enfants même y attestent, hélas! le degré de déchéance des mœurs de ce pays dans lequel la lecture de la Bible est de rigueur le dimanche dans chaque famille!

Ne nous appesantissons pas sur ce sujet.

Nous en avons assez dit pour faire comprendre que c'est avec juste raison qu'on a pu appeler Londres, la Babylone du Nord, malgré son faux puritanisme.

Parmi ces infortunées, — qui n'ont plus de féminin que le nom, — la Belgique fournit un contingent considérable.

Mais, pour se faire valoir, elles se disent Françaises.

Et c'est avec elles, à cause du métier caché qu'on lui connaît, que la très bourgeoise, et en apparence très respectable Betsy avait appris notre langue par à peu près.

Au mot « entrez » prononcé de l'intérieur, elle poussa doucement la porte, et se glissa dans la pièce où Léona se balançait mollement dans le large et commode fauteuil aux courbes gracieuses.

Dans le peignoir vaporeux qui bouillonnait autour d'elle, avec la savante toilette de son visage qu'elle avait faite le matin pour réparer le préjudice causé à sa beauté par la fatigue de sa mauvaise nuit, enfoncée dans le siège dont les bras avaient des formes d'ailes s'élevant derrière elle, elle avait l'air d'un cygne, — d'un cygne blanc et rose.

— Ah! vous êtes charmante... tout à fait charmante! — prononça la visiteuse, en s'arrêtant à deux pas d'elle.

Un sourire énigmatique glissa sur les traits rajeunis de celle qu'on eût pu prendre encore pour la sœur de Berthe.

Ces déclarations de la vieille dame, et le ton recueilli dont elle les avait prononcées, ressemblaient furieusement à celles qu'elle avait dû faire plusieurs fois... par intérêt commercial.

Pourtant, sans se déranger, elle glissa son regard de côté, vers la grande glace inclinée de la cheminée.

Et elle trouva que sa propriétaire n'avait pas tout à fait tort.

Elle avait réellement réussi sa toilette et même sa pose.

Aussi, à part elle, l'ancienne courtisane murmura :

— Je puis plaire encore.

Rassérénée, distraite de ses rêves désagréables de la nuit, et même des pensées qui la préoccupaient au moment de l'entrée de mistress Betsy, elle leva sa tête souriante, et demanda :

— Vous aviez quelque chose à m'annoncer?...

La vieille eut, elle aussi, un sourire, mais un sourire si mielleux... si maternel... qu'on lui eût donné le bon Dieu sans confession.

— C'est une visite, — fit-elle, en fermant presque dévotement ses paupières.

— Ah !...

— Une visite très comme il faut.

Léona, commençant à deviner, ne répondit pas, amusée par ses manières.

— Un gentleman... tout à fait...

— Vraiment?...

Alors, s'approchant davantage, chuchotant presque :

— Le monsieur de l'autre jour... le Français du Brésil qui a laissé sa carte... Oh ! tout plein de respect pour vous.

— Je l'espère bien! — déclara Mme Raymond en prenant un air hautain.

Mistress Betsy approuva de la tête.

Elle était pour le respect des autres et de soi-même, la dignité, le décorum !...

Et elle reprit :

— Aussi est-ce avec une convenance parfaite que ce gentleman désire prendre de vos nouvelles... vous entretenir... de l'affaire qui l'amène.

Léona avait peine à ne pas rire en voyant le zèle déployé par l'ambassadrice envoyée vers elle.

Mais elle était décidée à jouer à la grande dame.

— Pas la peine de vous déranger, — reprit la vieille, — c'est aux hommes à venir à vous..., puis vous êtes si bien ainsi... vous êtes à photographier.

Quand elle prononçait ce mot, il n'y avait rien au-dessus.

Léona était de son avis, elle savait être « bien » ainsi.

— Alors, j'amène ce monsieur, — minauda mistress Betsy, — jugeant qu'il fallait brusquer la situation.

Et elle se sauva en trottinant sans que ses chaussures fissent le moindre bruit sur les tapis dont sa maison était remplie.

Une minute après, elle grattait de nouveau à la porte du petit salon de Mme Raymond.

Et sa profession l'ayant rendue avisée, ne donnant pas à sa pensionnaire le temps de se reprendre, elle feignit d'avoir entendu le mot « entrez » et ouvrit la porte en annonçant :

— M. Pierre Normand.

Puis, laissant passer le visiteur, elle referma la porte derrière lui... et, rayonnante, resta un moment à écouter.

Les choses, enfin, paraissaient débuter comme elle désirait.

A l'entrée du peintre, Léona ne s'était point dressée de son élégant fauteuil.

La promptitude intéressée de la propriétaire à faire entrer le visiteur, avant qu'elle eût élevé la voix, servait son secret dessein.

Elle était une excuse toute trouvée pour que l'artiste la surprît dans cette pose captivante.

Celui-ci, en l'apercevant, ainsi légèrement balancée par le va-et-vient de son fauteuil qui faisait coquettement agiter quelques-unes des boucles folles de son front, retint une exclamation d'admiration et de surprise.

Mais ses yeux parlèrent pour lui.

Léona comprit leur signification.

— Madame, — prononça l'artiste, — pardonnez-moi de m'être autorisé de ma qualité de compatriote, pour venir prendre de vos nouvelles.

Léona crut devoir jouer, comme tantôt avec mistress Betsy, la comédie de la hauteur.

— On m'avait dit que vous désiriez m'entretenir d'affaires? — dit-elle assez froidement.

La peintre fut un peu troublé.

— Je vous prie de m'excuser, madame, — balbutia-t-il. — Croyez que mes sentiments de respectueuse sympathie....

— Comment dites-vous? — persifla l'habile créature, en l'interrompant.

— Lorsqu'on habite l'étranger on est si heureux de voir un compatriote, et surtout lorsque c'est une femme aussi gracieuse, aussi distinguée que vous l'êtes, de pouvoir converser dans sa langue maternelle.

— Mais les Français ne manquent pas à Londres.

— Ni les Françaises... voudriez-vous ajouter peut-être, madame.

— Mais vous, monsieur, à propos, d'où venez-vous donc? du Brésil,

je crois. Avouez qu'il est un peu singulier de rencontrer dans les... salles de spectacle de Londres, un peintre français retour du Brésil.

— Rien de plus naturel cependant, madame.

Et d'un ton enjoué :

— Les peintres français... il en pullule à Paris... mais à Londres, ils sont plus rares et par conséquent plus recherchés. Et si ce peintre français rapporte des vues d'Amérique, assurément c'est encore mieux.

Et se retrouvant rapin de Paris, il continua :

— C'est pourquoi, moyennant deux cent vingt francs d'annonces dans les journaux, ayant fait publier mon départ pour l'Amérique, j'ai fait annoncer, pour la même somme, mon retour avec des ébauches et des tableaux superbes.

Léona, désarmée par ce savoir-faire, cette ruse sentant la farce d'atelier, se mit à rire sincèrement.

— Et les Anglais achètent, naturellement ?

— Naturellement, madame.

— Et, à Londres, c'est à des combats qui ne sont pas renouvelés des Grecs que vous allez prendre des vues aussi ?

Elle faisait allusion à la lutte du molosse contre le nain, à laquelle elle avait assisté dans ces dessous peu connus de Londres où il l'avait aperçue.

Mais, hautaine malgré tout, tenant à rester aristocrate, elle ne prononçait pas le nom du bouge où ils s'étaient vus l'un et l'autre.

C'était un endroit au-dessous d'elle.

A sa question, le peintre avait repris un air joyeux.

— Ça, c'est pour les Français, — dit-il. — Les tableaux de Londres sont très recherchés chez nous.

— Ah ! vous travaillez aussi pour l'exportation, — fit Mme Raymond.

Ce singulier compatriote lui plaisait définitivement, avec sa manière drôle de comprendre la vie.

Ce serait là un compagnon agréable pour la consoler des brouillards de Londres auxquels son mariage avec lord Warder allait la condamner.

A partir de ce moment, elle cessa de montrer autant de morgue qu'elle avait cru nécessaire de le faire en recevant son visiteur.

Et elle recommença le manège habituel de ses coquetteries.

Elle avait imprimé un nouveau mouvement de bascule à son fauteuil, et son regard, glissé de côté vers le peintre, d'une façon aiguisante, le dépassait, s'adressait à la glace, dans laquelle elle se regardait jouer son jeu savant de la séduction.

Jeu dangereux pour les autres.

Son visiteur, devant l'épanouissement de sa beauté rendue ensorce-

lante et jeune réellement par l'habileté profonde qu'elle mettait en œuvre, sentait un trouble extrême l'envahir.

Léona laissait peser sur lui les effluves de son regard troublant.

Maintenant, elle prenait sincèrement plaisir à ce manège de coquetterie dans lequel elle était passée maîtresse.

Parmi ses conquêtes, elle avait eu des gentilshommes, des financiers, — et des bandits.

Mais point encore aucun de ceux qui forment l'élite intellectuelle d'un pays.

Les premiers, c'avait été pour leur argent, les seconds pour leurs vices.

Cet artiste, ce serait... pour l'art.

— Alors, — lui dit-elle, — vous avez eu... l'indiscrétion de me suivre, puisque vous avez mon adresse.

Il protesta, la main sur son cœur, souriant.

— Je ne suis point le coupable ; c'est le cocher de mon cab qui suivait le vôtre.

— Ah ! de l'esprit !...

— Non, de l'amour !

Léona haussa les épaules. Et, cette fois, elle fut sincère.

— L'amour.... on en parle souvent. Mais, qu'est-ce que c'est que l'amour ?...

— Vous n'y croyez donc pas? — fit le peintre en s'approchant davantage..

— Et vous?...

— Moi, oui, j'y crois... depuis que je vous ai aperçue.

Léona se renversa sur le dossier de sa chaise, dans un mouvement d'apparent abandon qui fit admirablement valoir la naissance de sa gorge.

Et un rire cristallin s'égrena au corail de ses lèvres.

— A combien de femmes avez-vous déjà fait ce bel aveu ?

— Mais...

— Voyons... à peu près?

Et la tête ainsi renversée sur le dossier de sa chaise à courbure de cygne, elle tourna, vers lui, son visage, avec un laisser-aller, une raillerie familière d'une expression profondément troublante.

— Ah ! vous êtes plus que belle ! — murmura le peintre.

— Des mots !...

— Vous savez bien que je dis vrai.

Et, reprenant haleine, comme l'étudiant :

Et, en très grande dame, elle tendit le bout de ses doigts à son visiteur. (P. 949.)

— Vous êtes plus que belle, parce que la beauté ordinaire, c'est la beauté jeune, la pure et fraîche beauté de la jeune fille.

La physionomie de la veuve s'était rembrunie.

— C'est là le charme, la grâce attirante des traits, que la vie n'a pas encore marquée de son sceau ineffaçable. Tandis que vous, vous êtes femme. Les jeunes filles sont le printemps, vous êtes l'été. Je suis peintre,

et, dans un visage, rien ne m'est caché. Vous êtes plus admirable que les femmes plus jeunes, car vous l'êtes souverainement.

Léona écoutait la voix musicale de l'artiste.

Celui-ci ajouta :

— Il y a chez vous quelque chose d'altier, d'absolu et de fatal : c'est pourquoi j'ai le droit de dire que vous êtes plus que belle.

Mme Raymond avait laissé parler le jeune homme sans l'interrompre.

Elle avait même prêté à ses paroles une attention extrême.

Celui-ci avait donc lu son âge sur ses traits, malgré les soins recherchés qu'elle prenait ?

Mais, en revanche, il le lui avait déclaré avec une conviction absolue, cela même la rendait plus admirable... plus redoutable.

Néanmoins, il y avait là un avertissement.

Elle était arrivée au sommet...

Après... bientôt peut-être... ce serait le déclin.

Il n'était que temps, pour elle, de profiter des dons que la nature lui avait accordés pour assurer son avenir.

Si elle voulait être lady Warder, il fallait se hâter.

Pour cela, il était nécessaire d'abord, qu'elle allât prendre possession de l'appartement de Hyde-Park que lord Warder lui avait écrit, à Paris, être prêt depuis longtemps.

Ses achats, ses nombreuses emplettes étaient terminés.

L'heure était venue de jouer cette dernière et superbe partie.

Il valait mieux renoncer momentanément aux libertés que lui procurait son séjour chez mistress Betsy, aux escapades dans le genre de celle qui lui avait fait faire la connaissance de ce Français, de cet artiste, Pierre Normand, qui venait de lui donner bien indirectement un si bon conseil.

Briserait-elle donc avec cette nouvelle intrigue sans l'avoir commencée ?

Il lui serait si agréable d'avoir lord Warder, pour lui faire la cour... en lord... et Pierre Normand pour la lui faire en artiste.

Rompant enfin le silence qu'avait respecté son visiteur, tandis que ces réflexions se succédaient dans son esprit, la courtisane reprit :

— En venant ici, saviez-vous si votre démarche ne risquait pas de me compromettre ?

— C'est afin que vous ne puissiez pas m'adresser ce reproche que je me suis permis de demander d'abord simplement des nouvelles de votre santé en vous faisant remettre ma carte.

Léona continua :

— Et si mon appartement, ici, n'était qu'un pied-à-terre ; si je m'y étais retirée par dégoût... lassitude de la vie... et qu'un jour vous me retrouviez dans un monde plus brillant... *select* même, comme disent les Anglais ?...

— Je suis Français, madame, et rien chez moi, je vous le jure, ne montrerait que je vous aurais reconnue.

La veuve Raymond le fixa avec des yeux perçants.

— Bien vrai ?

— Je vous en donne ma parole, — assura solennellement le peintre.

— Eh bien ! je vous crois. Je vous confie mon repos... mon honneur...

Pierre Normand, à ces mots qui comblaient ses vœux, prit la main de la captieuse femme et y posa longuement ses lèvres.

Léona reprit :

— Et pour vous montrer la confiance que je mets en vous, car un homme ne trahit une femme que s'il y a intérêt...

Le peintre protesta d'un regard indigné qui rassura pleinement son interlocutrice.

— Cette maison, je vous l'ai dit, — poursuivit-elle, — n'est qu'un pied-à-terre. Je vais le quitter. Et, dès après-demain, je serai réinstallée chez moi à Hyde-Park.

— A Hyde-Pard ?

— Oui ; et voici comment vous pourrez venir me présenter vos hommages.

Léona eut un de ses irrésistibles mouvements de séduction en disant cela.

— Vous êtes peintre. Je vous ferai écrire par mon intendant, pour vous demander un de vos tableaux pour mon boudoir. Vous viendrez alors, et...

— Et ce sera le ciel.

— Ou l'enfer ! — minauda Léona avec son sourire, aigu par moments.

Et reprenant :

— Oui, l'enfer. Car vous connaissez bien Londres, n'est-ce pas ?

— Mieux que Paris.

— Le Londres des bas-fonds... des dessous... ?

— J'y ai pris le sujet de nombreux tableaux.

Léona ajouta :

— La vie élégante, le monde du high-life c'est le mien... mais c'est l'autre que je voudrais connaître, par curiosité.

Et masquant de prétextes artistiques son goût pour l'immonde, l'abject, elle obtint du nouvel amant, qu'elle aurait bientôt dans son luxe et sa splendeur, la promesse qu'il serait son guide dans ces excursions qu'elle brûlait de faire.

Elle rêvait de délassements sanguinaires ou dégradants.

Grâce au compagnon qu'elle venait de rencontrer, elle pénétrerait dans les bouges les plus infâmes de White-Chapel et d'ailleurs.

Elle se souvenait des assassinats si mystérieux, encore inexpliqués, de Jack l'Éventreur.

Le peintre venait de s'y engager, il lui montrerait l'endroit où avaient été trouvées les victimes.

Il l'y conduirait de nuit pour qu'elle éprouvât le frisson de la terreur, de l'angoisse malgré soi ressentie.

Mais si, dans ces escapades ignobles, un de ces déclassés, ivres de gin et de sang mettait la main sur elle!... Bah! Jamais une brute humaine n'a tué une femme lorsqu'elle est aussi admirablement belle et... aussi remplie de ressources.

L'artiste voyait les pensées confuses, évoquées par ces espérances, traverser le ciel sombre du regard de Léona.

Sa main prit les doigts effilés de la jeune femme.

— Ne m'accorderez-vous pas un gage? — murmura-t-il à son oreille.

Léona imprima un mouvement de bascule plus rapide à sa chaise longue, tandis qu'elle donnait un coup du chasse-mouches avec lequel elle jouait, sur les doigts de l'artiste.

— Fi! monsieur, n'avons-nous pas échangé chacun nos serments?

Et, sérieuse comme une personne qui traite une affaire :

— Dès après demain, je serai installée à Hyde-Park. Et mon intendant vous écrira. Pouvez-vous demander plus?... Vous vendrez un tableau, et...

Il voulut protester, lui offrant la plus belle toile de son atelier.

Léona haussa les épaules.

— Lord Warder paiera, — songea-t-elle.

Et elle se dressa.

— Au revoir, — dit-elle en adressant à l'artiste un sourire gracieux.

Et elle sonna.

Mistress Betsy montra son visage respectable; elle était transportée de joie par la longueur qu'avait eu l'entretien.

— Reconduisez monsieur, — prononça froidement la future lady Warder.

Et, en très grande dame, elle tendit le bout de ses doigts à son visiteur.

Celui-ci s'inclina profondément, traduisant par son regard ce que ne disaient pas ses lèvres.

Mistress Betsy l'accompagna jusqu'à la porte en murmurant en elle-même :

— C'est bon, c'est bon, on a de belles manières, mais on sait ce que ça signifie... Tu rêves quelquefois tout haut, ma belle, et tu en racontes de drôles.

L

CHEZ LORD WARDER

Ainsi que Mme Raymond l'avait dit à Normand, elle était bien décidée à aller s'installer au plus tôt dans son appartement d'Hyde-Park.

Chez elle, elle aurait beaucoup plus de liberté d'action que dans le petit cottage, sous les regards inquisiteurs de dame Betsy.

Il y avait bien à compter avec lord Warder et ses visites... nombreuses sans doute, jusqu'au jour de leur mariage. Mais en intrigues, Léona était habile et savait ménager la chèvre et le chou.

Ceci l'inquiétait peu.

Restait le séjour qu'elle avait fait chez mistress Betsy, qui pouvait un jour être connu de lord Warder.

Mais à cela encore, l'ancienne Léona d'Ercourt avait songé.

Arrivée à Londres, avec l'intention d'aller aussitôt, directement, à l'appartement tenu prêt par les ordres de lord Warder, elle déclarerait avoir hésité au dernier moment.

La pensée de son prochain mariage avait fait naître en son esprit des craintes qu'elle n'avait pu chasser.

— Lord Warder m'aime-t-il réellement? — s'était-elle demandé. — Ou bien, n'est-ce qu'un caprice qui s'évanouira avec la possession?

Ce n'était pas la fortune qu'elle souhaitait, mais une affection vraie, ajouterait-elle.

Et c'est poursuivie par l'appréhension que lord Warder pût croire qu'elle désirait surtout trouver en ce mariage une belle situation, qu'elle avait passé quelques jours chez mistress Betsy.

Voilà ce qu'elle était résolue de répondre à son futur mari, si la nécessité le voulait.

Ainsi, elle ne pourrait que gagner dans la haute estime de lord Warder.

Les préparatifs de départ de Mme Raymond étaient faits.

Elle sonna, et, à la bonne qui se présenta, elle dit :

— Priez mistress Betsy de venir au *parlour*.

Cinq minutes après, la vieille dame arrivait.

— Avez-vous préparé le compte que je vous ai demandé?

— Alors, vous êtes bien décidée à partir?...

— Oui, dès aujourd'hui.

— Aujourd'hui?...

Et la bonne femme leva ses bras au ciel de saisissement.

Comment, elle partait déjà... mais alors elle ne recevrait plus au cottage les visites de Pierre Normand, — se disait la vieille, qui avait escompté à l'avance les libéralités de celui-ci.

— Lui, si généreux! — songeait-elle.

Léona reprit :

— Je pars dans quelques heures. Veuillez, je vous prie, me préparer mon compte.

La vieille ne voulait pas ainsi lâcher sa proie.

— Vous reviendrez voir le cottage, *dear* madame, vous ne l'oublierez pas tout à fait?

— Certainement non, — répondit Léona.

— Un petit cottage,... si tranquille,... si discret...

L'entremetteuse apparaissait.

— Si jamais vous en aviez besoin?...

Elle attendit en vain un mot de Léona.

— Il est à votre disposition, — continua-t-elle.

Sa pensionnaire la laissait parler sans lui répondre.

Elle voulait voir où la vieille allait en arriver.

Celle-ci poursuivit... dans sa ténacité :

— Et si l'on vient vous demander, *dear* madame?

— On ne me demandera pas.

Et Mme Raymond sourit en faisant cette réponse catégorique et en voyant l'air décontenancé de son hôtesse.

Elle quitta le parlour, laissant dame Betsy plongée dans de profondes réflexions.

. . . . . .

Il était deux heures à peu près lorsque Mme Raymond arriva à Hyde-Park, avec armes et bagages.

Et c'était bien avec armes et bagages qu'elle y arrivait, car elle avait réuni, dans son vestiaire, toutes les armes séductrices de la coquetterie.

Sous ce rapport, nul ne pouvait lui en remontrer, elle était passée maître en ce genre de sport.

Elle était prête pour l'action.

Ne partait-elle pas en guerre, la grande mondaine, l'ancienne Léona d'Ercourt, — la future lady Warder?...

N'avait-elle pas à continuer d'affoler son futur mari, afin que rien ne vînt entraver ses projets?

N'avait-elle pas aussi à éblouir le milieu nouveau où son titre allait la placer?

Et Pierre Normand?... Et...

Oui, oui, elle arrivait chez elle avec armes et bagages, elle était parfaitement tranquille, sûre de sa réussite, connaissant, sous ce rapport, ses nombreux talents.

La gouvernante, qui avait reçu des ordres de son maître, aida à l'installation de la charmante femme, à qui elle apprit que l'avant-veille, lord Warder, en descendant de cheval, s'était foulé le pied. On avait même parlé de la fracture de la cheville.

— Si madame le désire, — ajouta cette femme, — j'irai annoncer son arrivée à mylord.

— Merci, non! — fit Léona.

Elle réfléchissait.

Cet accident arrivé à lord Warder pouvait retarder son mariage... Les jours lui paraîtraient bien longs... pour plusieurs motifs... Enfin, il fallait prendre son parti de ce contre-temps.

Et, souriante, elle se dit :

— Pierre Normand voudra bien égayer ma solitude...

Et, réjouie déjà par cette pensée, elle procéda immédiatement à sa toilette.

Toilette savante s'il en fût; toilette de premier assaut après une si longue séparation.

A peine annoncée chez lord Warder, on l'introduisit dans la chambre du blessé.

Celui-ci, soutenu par une pile de coussins, feuilletait des journaux et des brochures.

Son visage, légèrement pâli, n'indiquait pourtant pas la souffrance.

Tourné vers la porte, il s'exclama en voyant entrer Léona :

— Vous, chère madame... vous, à Londres, sans avoir annoncé votre venue !... Et comment allez-vous ?... Quand êtes-vous arrivée ?...

Toutes ces questions se succédaient sans donner à Mme Raymond le temps de placer une parole.

— Je suis arrivée ce matin, — put-elle enfin répondre. — J'ai appris votre accident.

— Et vous êtes venue vous-même prendre de mes nouvelles? Combien aimable, chère madame !

Et lord Warder, ému, comme il l'était chaque fois qu'il se retrouvait en présence de Léona, ne parlait plus, se contentant d'admirer cette beauté toujours radieuse.

La jeune femme (on peut bien la nommer ainsi, car grâce à sa science de réparer les outrages du temps, elle semblait ne pas vieillir), la jeune femme, disons-nous, s'était à demi renversée dans un fauteuil placé aux pieds du lit du blessé.

Là, dans cette pose nonchalante et séduisante en même temps, lord Warder pouvait l'admirer de la tête au pied.

Sirène habile, elle se préparait à fasciner sa proie.

Et tout en se laissant admirer, sûre de son triomphe, elle causait :

— Comment vous êtes-vous blessé ?

— En sautant de cheval... un faux mouvement...

— Une entorse ?

— Plus que cela... la rupture du péroné. Ce qui va me tenir quarante jours au moins allongé sur ce lit.

— Quarante jours? — répéta Léona.

— Oui, quarante... Stupide accident qui vient ici retarder mon bonheur... Car tout était prêt, et j'allais vous l'écrire à nouveau.

Léona allait répondre, lorsqu'une porte placée en face d'elle s'ouvrit.

Une jeune femme, admirablement séduisante, brune avec un teint laiteux, petite, mais pleine d'attraits et d'une grande distinction, le corps moulé dans une robe de chambre d'une noble simplicité, s'avança tenant à la main un livre ouvert dont elle parcourait une page des yeux.

— J'ai trouvé le livre que vous désiriez, — fit-elle sans lever son regard, et sans apercevoir Mme Raymond.

Celle-ci fronça les sourcils.

Quelle était cette femme qui entrait ainsi sans frapper, en robe de chambre, dans l'appartement de son futur mari?...

Que serait pour elle cette lady Sutton ? une adversaire, une rivale ou une amie ? (P. 955.)

LI

LA NIÈCE

— My dear Annie, — avait dit lord Warder à l'entrée de la jeune femme que nous avons vu pénétrer dans sa chambre au chapitre précédent, — je vous présente Mme Raymond.

L'inconnue leva les yeux, et, tout étonnée de trouver une visiteuse auprès du blessé qu'elle croyait seul, elle ne trouva rien à répondre, dans sa surprise, se contentant de s'incliner.

Mme Raymond, sans connaître complètement la langue anglaise, savait assez de mots pour comprendre que lord Warder traitait cette jeune femme avec une certaine familiarité.

Ne l'avait-il pas appelée « ma chère Annie? »

— Qui était-elle donc?

Et comme, sans savoir pourquoi, sans aucun raisonnement, elle la détestait déjà, cette femme qui, elle le sentait, était de ce grand monde où elle aspirait à entrer!

Malgré la simplicité de son costume, peut-être même à cause de cette simplicité, rehaussée par une distinction parfaite, elle était bien la véritable grande dame que voulait singer Léona.

Toutes ces pensées traversèrent comme un éclair l'esprit de la demi-mondaine.

Lord Warder ajoutait, en se tournant vers Léona :

— Chère madame, je vous présente ma nièce, lady Annie Sutton.

Léona s'inclina, et, regardant lord Warder d'un air interrogateur :

— Votre nièce?

— Oui, je crois ne vous en avoir jamais parlé. Lady Sutton habitait les colonies où elle s'était à peu près fixée depuis la mort de son mari.

Les colonies... ce mot ramena subitement à la pensée de Léona les noms de Maurice et de Brémontier.

Maurice qui souffrait moralement surtout, au chevet de Mignonnette... à moins que celle-ci ne fût morte... Mais non, les journaux en auraient parlé.

Et Léona lisait assidûment les journaux de France.

Elle y avait vu que Brémontier avait été porté à l'ordre du jour, puis, plus tard, qu'il avait été enlevé par les pirates.

— Bon débarras! — avait-elle songé en lisant cette nouvelle. — Qu'ils le gardent et ne le lâchent pas vivant.

N'avait-il pas voulu l'assassiner?

Nos lecteurs se rappellent que Léona mettait sur le compte de Brémontier l'attentat que le pseudo-François avait commis sur elle.

Et cette nièce de lord Warder avait habité les colonies?... Mais quelle colonie?... Peut-être avait-elle connu ce Brémontier?...

Lord Warder continuait :

— Je ne vous avais pas parlé d'elle... et pourtant ma chère Annie est un peu ma fille... Ses parents, morts lorsqu'elle était très jeune, me

l'ont confiée. Et elle ne m'a quitté que pour suivre le mari que je lui avais choisi.

Et le malade ajouta en souriant :

— Alors, l'oncle a été un peu négligé...

— Mon oncle ! — réclama la jeune femme.

— Non, ma chère Annie, je ne dis pas ce que je pense. Je sais que ma place a toujours été la même dans votre cœur.

Léona enrageait.

Comment, elle qui supposait lord Warder sans famille, elle trouvait chez son futur mari cette nièce,... presque une fille, avait-il dit.

Que serait pour elle cette lady Sutton? une adversaire, une rivale ou une amie ?

La jeune femme avait l'air froid et réservé, mais nullement méchant. Ses yeux, d'un brun noisette, semblaient pleins de douceur lorsqu'elle parlait à son oncle.

Et ce fut avec un bienveillant sourire qu'elle dit à Léona :

— Voulez-vous, chère madame, me faire le plaisir de prendre le thé avec moi? Mon oncle nous excusera de le laisser un moment seul.

Lord Warder soupira.

Il ne pouvait demander à ce que l'on prît le thé dans sa chambre, mais indirectement il fit connaître son désir.

— Cette vilaine chute, non seulement retarde notre mariage, mais encore va me condamner à la solitude pendant quarante jours.

Lady Sutton comprit cette demande détournée, elle sourit en regardant Léona, qui, elle aussi, devinait le désir du blessé.

L'air aimable de la jeune femme avait déjà fait envoler en partie les appréhensions de l'intrigante, aussi fut-ce avec gracieuseté qu'elle lui dit:

— Je ne voudrais pas être cause que vous preniez le thé loin de votre oncle, ni que lord Warder restât seul. Je demanderai même, devant être sous peu lady Warder, de partager avec vous les soins nécessaires à notre cher blessé.

— Oh ! que vous êtes bonne ! — murmura le malade.

— C'est cela, nous serons deux à égayer votre solitude, — reprit aimablement lady Sutton.

Et Léona songeait :

— Oui, comme cela, je serai dans la place quand je voudrai. Je veillerai.

Lady Sutton se leva.

— Je vais donner des ordres, veuillez m'excuser une minute.

Elle sortit.

Cette façon d'agir en maîtresse de maison dans sa future demeure révoltait Léona.

Elle aurait beau être gracieuse et aimable, cette *dear* Annie, jamais elle ne l'aimerait, elle le sentait.

Lorsque la jeune femme eut disparu, lord Warder dit à Léona :

— Si vous saviez comme elle est bonne... quel cœur d'élite !...

— C'est la fille d'un de vos frères ?

— La fille de mon frère, le seul que j'ai eu, ce qui est rare en Angleterre. Il perdit toute sa fortune au Canada, épousa une Française qui mourut en donnant le jour à sa fille. Mon pauvre frère ne put survivre à la douleur atroce que lui causa la mort de sa femme qu'il adorait, et, peu de temps après, il la suivit me confiant son enfant.

Lord Warder s'essuya les yeux.

Léona crut devoir en faire autant.

Mais, de tous ces détails attendrissants, elle n'avait retenu qu'une chose : le père de lady Sutton s'était ruiné au Canada... Alors, sa fille ne devait pas être riche... à moins que son mariage...

Comment savoir ?... La jeune femme allait revenir.

— Alors, vous l'avez fait élever ? — reprit-elle vivement.

— Oui, comme si elle eût été mon enfant. Elle passa ses jeunes années dans une de mes propriétés, puis elle fut en pension. Enfin, je la mariai à un fils de mes amis. Malheureusement, le jeune homme, après une cruelle maladie, perdit complètement la santé, et ce ne fut qu'en le faisant constamment changer de climat, suivant les saisons, qu'on prolongea ses jours.

— Et de cette nièce, si aimée, vous ne m'aviez pas parlé ?

Lord Warder sourit.

— Près de vous, *dear* madame, on ne peut songer qu'à vous.

C'était de la galanterie, mais ce n'était pas là ce que souhaitait l'intéressée Léona.

Lord Warder continua :

— Ce fut en Algérie que lady Sutton perdit son mari l'an dernier. Et depuis, malgré mes instances, elle se décida à se fixer définitivement sur cette terre qui gardait la dépouille de celui qu'elle avait aimé, et qui, selon son dernier désir, avait été enterré sur les coteaux de Mustapha, en face les flots bleus.

— Il est fatigant avec ses attendrissements, — se disait Mme Raymond. — Sa nièce va revenir et je ne saurai pas aujourd'hui ce que je tiens à savoir.

— A-t-elle des enfants ? — demanda-t-elle, pour dire quelque chose.

— Non, elle est seule au monde.

— Elle se fixera près de vous?

Léona attendit anxieusement la réponse de son futur mari.

— Je le lui ai offert, certain de votre consentement, mais tout ce que j'ai pu lui dire a été inutile.

Enfin, Mme Raymond respira un peu.

— Pourtant... — reprit-elle.

— Non, elle ne veut pas quitter l'Algérie. Elle est venue mettre ordre à quelques affaires ; elle assistera à notre mariage, et repartira.

Les craintes de Léona revinrent de plus belle.

Ainsi la jeune femme allait passer ces quarante jours auprès de son oncle... Et celui-ci, alité, l'aurait constamment à ses côtés... Ne pouvait-il lui faire une donation... un cadeau de la main à la main d'une partie de sa fortune?...

Ah! comme son instinct ne l'avait pas trompée!... Certainement, ce regard plein de douceur quand il se fixait sur son oncle... c'était par intérêt.

Sa proie allait-elle lui échapper?

Non, elle ne le croyait pas, mais elle craignait de voir amoindrir la fortune qu'elle convoitait, au profit de cette nièce qu'elle abhorrait déjà.

Que pouvait-elle faire? Comment savoir ce qui se passerait, ce qui se dirait entre lady Sutton et son oncle?

Les nerfs surexcités, ce fut par monosyllabes qu'elle répondit, — durant le thé servi dans la chambre de lord Warder, — à toutes les avances de la jeune femme.

Elle s'excusa de sa maussaderie, la mettant sur le compte d'une violente migraine, et se retira de bonne heure, pestant contre l'obligation où elle était de laisser celle qu'elle appelait sa rivale, auprès de son futur mari.

— Ah! si Charvet vivait!... — murmura Léona en se couchant réellement souffrante de la tension de son esprit.

LII

PLANS ET COMBINAISONS

Les réflexions de Léona avaient tenu celle-ci éveillée jusqu'au petit jour.

La présence de lady Sutton auprès de son oncle la tracassait plus qu'elle se l'avouait même.

Certainement elle désirait avoir le titre de lady Warder, mais elle voulait aussi la fortune attachée à ce titre.

Et si l'existence de la jeune femme ne lui enlevait pas l'espoir d'épouser le riche anglais, elle lui faisait craindre d'avoir à lui abandonner une partie de ses richesses.

Et, plusieurs fois dans la nuit, les mots qu'elle avait prononcés en se couchant revinrent sur ses lèvres :

— Ah ! — redisait-elle — si Charvet vivait !...

Et, sans compléter sa pensée par des paroles, elle voyait Charvet la débarrassant de lady Sutton.

A force de murmurer le nom de Charvet, elle en arriva à songer aussi à Alexandre, la Terreur de Grenelle, cet ami de Charvet, qui, dans plusieurs circonstances demandant de l'habileté, lui avait servi de second.

La Terreur de Grenelle qui venait encore, sur les ordres de Léona — la Roussotte, — d'empoisonner Mignonnette, et, par contre-coup, la fille aussi de celle qui avait armé sa main.

Mais ceci, Léona l'ignorait encore, s'inquiétant peu du silence de son enfant.

— Elle n'aime pas écrire, c'est comme moi, — se disait-elle.

Et elle ajoutait :

— Elle n'a sans doute rien d'intéressant à m'annoncer.

Et, sur cette pensée, elle ne s'inquiétait nullement de ne pas voir arriver une lettre de Berthe.

Lorsque le nom d'Alexandre, la Terreur de Grenelle, vint à l'esprit de Léona, elle se souvint qu'elle lui avait écrit de venir la trouver à Londres.

Elle voulait, par lui, de vive voix, avoir des détails sur l'empoisonnement de Mignonnette et savoir quelles seraient les suites de cet attentat.

Trop prudente, elle ne tenait pas être renseignée par correspondance, et murmurait souvent :

— Les paroles s'envolent, les écrits restent.

Si Alexandre n'était pas encore arrivé il ne pouvait tarder.

Le lendemain même, elle se renseignerait sur l'hôtel où il devait descendre : *Au Mouton à cinq pattes*.

Elle savait que cet hôtel se trouvait dans le quartier Saint-Gilles, mais elle avait oublié le nom de la rue.

Puis, selon ce qu'Alexandre lui dirait, elle verrait, soit à le renvoyer à Paris, soit à le garder à Londres, où il serait à sa dévotion.

Car elle avait bien vite jugé l'homme. Elle avait compris qu'avec de l'argent et... un peu de passion, elle le mènerait à son gré.

De l'argent, elle en avait.

De la passion... eh bien! s'il le fallait... Après tout, cet Alexandre était un beau gars... Et lui qui avait servi de second à Charvet, dans ses expéditions nocturnes, pourrait le remplacer aussi peut-être auprès de la Roussotte.

La Roussotte!...

Ce nom fit travailler la tête de Léona dans cette nuit d'insomnie.

La Roussotte!...

Oui, si elle n'avait pas besoin de renvoyer Alexandre à Paris... si le mariage de Maurice et de Mignonnette était seulement remis à une époque lointaine, indéterminée, eh bien! elle le redeviendrait, la Roussotte.

Et qui la reconnaîtrait à Londres, dans ce monde qu'elle entrevoyait?

Et elle songeait à la taverne du *Good Boy* que fréquentait dame Betsy.

Elle sourit en pensant à la vieille hôtesse.

Certes non, elle non plus ne reconnaîtrait pas Mme Raymond dans la Roussotte, car la grande mondaine Léona d'Ercourt avait dans son sac plus d'une malice pour transformer son visage et toute sa personne.

Alors la Roussotte se vit courant les bas-fonds de la cité au bras de la Terreur de Grenelle ou de son peintre, allant de taverne en taverne, fréquentant des bouges infects sentant le gin et le tabac.

Et, cyniquement, elle murmura :

— Je vais enterrer ma vie de garçon. J'ai quarante jours pour cela, puisque mon futur mari est cloué sur son lit pour ce laps de temps.

Son futur mari...

Et sa nièce, que ferait-elle pendant ces quarante jours?

Ah! elle était folle; avant de penser au plaisir, il fallait trouver le moyen d'éloigner cette lady Sutton.

Comment?... Comment?...

Elle ne trouvait rien, et s'endormit au jour en répétant plusieurs fois :

— Alexandre... Alexandre...

. . . . . .

Il était onze heures lorsque Léona se leva; elle fit une toilette simple, de couleur sombre, et, après un léger déjeuner, elle sortit.

En approchant du quartier Saint-Gilles, elle se renseigna sur l'hôtel du *Mouton à cinq pattes*.

Le policeman à qui elle s'adressa la regarda une minute, puis, du ton d'un homme qui admet les choses les plus invraisemblables, il répondit froidement:

— Dans Saint-Gilles, il n'y a pas d'hôtel du *Mouton à cinq pattes*, mais une simple taverne avec quelques chambres, quelques logements de nuit.

Léona, malgré son aplomb, était un peu décontenancée.

— Ce n'est pas pour y loger, — reprit-elle, — mais j'ai besoin de cette adresse.

L'autre, sans répliquer, toujours calme et froid, la lui donna; et lui indiqua même le chemin à suivre.

Léona s'éloigna.

Mais, tout en allant dans la direction indiquée, elle se dit :

— Ce policeman avait l'air de trouver que j'étais trop élégante pour me rendre dans cette taverne... Ma mise y serait alors remarquée, malgré sa simplicité. Et, ce que je veux, avant tout, c'est ne pas être regardée.

Puis, changeant de chemin :

— Pour ça, je suis Anglaise : *être*, ce n'est rien ; *paraître*, c'est tout. Donc, de la prudence.

Et elle rentra chez elle, après avoir fait divers achats.

Alors, elle s'enferma dans sa chambre après avoir donné l'ordre de ne pas la déranger, et prestement fit sauter les ficelles qui retenaient les paquets dont elle venait de faire l'emplette.

Elle étala le tout sur son lit.

— Très chic! — murmura-t-elle. — Voyons... si j'essayais... une répétition...

A ce moment, la pendule de sa chambre sonna trois heures.

— Et mon futur que je n'ai pas vu aujourd'hui!... — s'exclama-t-elle.

Elle hésita:

— Je pensais voir Alexandre cet après-midi, s'il est arrivé, comme je le suppose, et pouvoir donner ma soirée à lord Warder... Mes combinaisons sont désorganisées... J'irai voir Alexandre ce soir... Il faut que j'aille maintenant chez mon blessé.

Et, avec un soupir, elle renferma tous ses achats dans une armoire dont elle prit la clé.

Et, ayant revêtu une toilette plus savante, elle se dirigea vers la demeure de lord Warder.

— Mais tu n'es plus la Roussotte, — dit son compagnon. — Comment faut-il t'appeler? (P. 968.)

Le hasard la favorisa.

Elle apprit, en y arrivant, que lady Sutton venait de sortir en recommandant un grand silence dans l'hôtel, lord Warder reposant, dormant enfin, après une nuit un peu enfiévrée.

— Monsieur ne dormira peut-être pas longtemps, — lui dit le valet de chambre auprès duquel elle se renseignait. — Et si madame veut attendre...

Mme Raymond eut un moment d'hésitation.

Lord Warder était seul, sans sa nièce...

Et puis, après... que pouvait-elle lui dire?

Rien contre celle-ci, certes; c'eût été inspirer de la méfiance, ou tout au moins de l'étonnement à l'oncle qui l'adorait.

Alors, pourquoi attendre?

Lady Sutton pouvait rentrer d'un moment à l'autre, et insister pour que Mme Raymond restât ce soir-là près du blessé. Elle ne devrait même pas attendre qu'on l'en priât.

Et, ainsi, sa soirée était perdue sans doute. En tout cas, sa visite à Alexandre remise à un autre jour.

Il était préférable qu'elle quittât l'hôtel de lord Warder immédiatement pour éviter sa nièce.

Alors, s'adressant au valet de chambre :

— Je reviendrai plutôt dans la soirée. Veuillez seulement faire connaître ma visite à lord Warder lorsqu'il s'éveillera.

Elle se retira, bien décidée maintenant à ne pas dîner chez elle ce soir-là, de crainte qu'un contre-temps ne vînt l'empêcher d'employer sa nuit selon son désir.

Et ce fut avec précipitation qu'elle refit les paquets qu'elle avait défaits avec tant de joie quelques heures auparavant. Elle les réunit tous en un seul.

Elle craignait à chaque instant de voir arriver lady Sutton venant la prendre.

Aussi, donna-t-elle des ordres pour qu'on allât lui chercher immédiatement une voiture.

Elle y fit descendre le paquet qu'elle avait ficelé et auquel elle avait joint un grand manteau de voyage, très simple et très sombre.

Alors, devant la gouvernante, elle donna au cocher l'adresse d'un grand magasin de confections assez éloigné de Hyde-Park.

— Au Grand Bazar Parisien! — dit-elle.

Le cab partit au petit trot de son cheval.

Léona, la tête derrière les vitres relevées pour ne pas être reconnue,

lisait les noms des rues que longeait sa voiture, parcourant des yeux toutes les enseignes sur lesquelles son regard pouvait se fixer.

Tout à coup, ouvrant un carnet qu'elle tenait à la main, elle inscrivit une adresse.

Puis, le refermant, elle se renversa en arrière, ne s'occupant plus des rues qu'elle traversait, ni des maisons, magasins ou établissements devant lesquels elle passait.

Elle avait sans doute trouvé ce qu'elle désirait.

Un instant après, le cab stoppa.

Léona jeta un regard à la portière.

Elle était arrivée devant un grand magasin, véritable bazar universel, où les choses les plus hétéroclites se coudoyaient.

Mme Raymond paya son cocher, et prenant son paquet, un peu volumineux trouvait-elle, mais qu'elle ne voulait confier à personne, elle pénétra dans le magasin.

L'heure n'était pas encore avancée, aussi le Grand-Bazar regorgeait-il de monde.

L'entrée de Léona ne fut donc pas remarquée.

D'ailleurs, celle-ci ne fit que traverser le grand hall du rez-de-chaussée, et, gagnant une autre porte du magasin opposée à celle par laquelle elle était entrée, elle ressortit sans avoir rien acheté.

Jetant un regard autour d'elle, elle aperçut à quelques mètres une station de voitures.

Elle se dirigea de ce côté et, sautant dans un cab avant même que le cocher eût eu le temps d'intervenir, elle s'y engouffra en lui disant :

— Hôtel d'Écosse...

Le cocher l'interrompit.

— Je connais; c'est à deux minutes d'ici.

Et, tout joyeux de l'aubaine, il remonta prestement sur son siège.

Pendant ce court trajet, Léona eut le temps de s'envelopper dans son vêtement de voyage.

Aussi, lorsqu'elle arriva à l'hôtel d'Écosse, le cocher, content de sa course si vite faite, dit-il avec un air d'intérêt :

— Tiens, la petite dame a mis son grand maquintoche, elle avait froid... Il fait si chaud dans ces grands magasins.

Et il tourna bride pour rejoindre son poste.

Léona ne connaissait pas l'hôtel d'Écosse. Mais, pressée de quitter son appartement et ne pouvant le faire sous les atours de la Roussotte,

elle s'était dit qu'elle trouverait aisément un hôtel pour y opérer sa transformation.

En effet, dans son trajet de Hyde Park au Grand-Bazar parisien, Mme Raymond avait lu cette enseigne en lettres d'or et l'avait inscrite sur son carnet en se disant :

— Voilà mon affaire.

A peine installée dans la chambre qu'elle avait demandée, Mme Raymond commanda qu'on lui portât son souper.

Elle voulait attendre la nuit pour sortir; l'obscurité favorisant ses projets.

A peine toucha-t-elle aux mets qu'elle avait demandés; et, aussitôt que la femme de chambre eut desservi, elle ferma sa porte et s'installa devant sa toilette. Alors un travail minutieux commença.

Les minutes succédaient aux minutes, les quarts d'heure aux quarts d'heure, et Léona d'Ercourt, Mme Raymond, disparaissaient petit à petit; et de la réunion de ces deux chrysalides sortit enfin une toute jeune femme qui n'était ni Léona d'Ercourt, ni Mme Raymond... ni même l'ex-Roussotte.

LIII

L'HOTEL DU MOUTON A CINQ PATTES

Une pluie fine et pénétrante tombait depuis plus d'une heure, rendant les trottoirs glissants, surtout dans le quartier populeux de Saint-Gilles, où le va-et-vient des piétons augmentait la boue et le gâchis.

A cent cinquante mètres de l'église Saint-Gilles, un carrefour de ruelles abjectes s'entrecroisent; c'est un dédale d'allées, de passages obscurs, de cours humides, d'impasses fétides où chaque demeure suinte la saleté, l'incurie.

Les quartiers de ce genre sont nombreux à Londres et celui-ci n'est guère fréquenté que par les Irlandais.

Les promeneurs ne s'y hasardent pas; et, si parfois quelqu'un s'y égare, il retourne bien vite sur ses pas.

La plus grande de ces ruelles, nommée la rue *Principale* ou Principal-Street, est d'une apparence à peu près correcte. Quelques public-houses, quelques tavernes jettent seuls un peu de clarté, aussitôt la nuit venue.

Ce soir-là, par cette pluie menue et énervante, une femme, pressée

par le désir de se mettre à l'abri sans doute, pénétrait vivement dans une allée mitoyenne à la taverne du *Mouton à cinq pattes*, située au centre, à peu près, de Principal-Street.

Au-dessus de cette allée, une pancarte portait ce seul mot en lettres à moitié effacées :

Good beds (bons lits.)

Le policeman avait raison, ce qui était visible, connu, c'était surtout la taverne du *Mouton à cinq pattes*, mais l'hôtel n'en existait pas moins.

A peine la femme qui venait de pénétrer dans l'allée avait-elle fait quelques pas, qu'une grosse matrone s'avançait vers elle :

— Vous désirez? — demanda-t-elle.

— M. Alexandre est-il arrivé? — répondit la nouvelle venue en un anglais barbare.

La grosse femme la dévisagea.

Celle qui lui parlait était une jeune femme à la physionomie fraîche et rose, à la chevelure noire et luxuriante.

Ni une ouvrière, ni une grande dame, certes; elle avait simplement l'allure d'une petite bourgeoise étrangère.

Son examen terminé, la matrone, satisfaite sans doute, ouvrit la porte d'un petit cabinet vitré, sorte de loge d'où l'on pouvait voir en même temps les entrants et les sortants, soit de la Taverne, soit de l' « Hôtel ».

— Attendez, — dit-elle à la jeune femme, — je vais me renseigner.

Et elle s'éloigna.

Son absence fut de courte durée. Elle revint bientôt.

— Suivez-moi, — fit-elle.

Au bout d'un couloir passablement obscur, elles prirent un escalier en colimaçon et ne s'arrêtèrent que devant une petite porte du troisième palier.

— C'est là, — fit l'hôtelière en frappant à la porte.

Et sans attendre qu'on ouvrît, elle redescendit l'escalier.

Un bruit de serrure se fit entendre et un homme parut sur le seuil de la chambre.

Il s'arrêta soudain, paraissant interloqué.

— Vous demandez, madame? — interrogea-t-il enfin.

Une voix flûtée, voix contrefaite, bien sûr, lui répondit :

— M. Alexandre?

L'homme hésita. Puis :

— C'est moi, madame, mais... je ne vous connais pas.

La voix flûtée continua :

— Je viens de la part de la Roussotte...

Alexandre respira enfin, déjà ennuyé de cette visiteuse qu'il ne connaissait pas, inquiet même.

— Ah ! très bien, — fit-il, — donnez-vous la peine d'entrer.

La jeune femme ne se fit pas prier, elle entra, et prit même une chaise avant d'y être invitée, heureuse, eût-on dit, de s'asseoir.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle.

Puis, se redressant, elle alla donner un tour de clé à la porte.

Alexandre la regardait faire.

— Eh bien ! — songeait-il, — à la bonne heure, elle ne se gêne pas... Elle fait comme chez elle... Si elle n'était pas envoyée par la Roussotte, je me demanderais ce qu'elle veut.

Puis voyant qu'elle ne parlait pas :

— Comment va-t-elle, cette chère Roussotte? — interrogea-t-il pour dire quelque chose.

— Pas trop mal, — répondit l'autre en souriant.

Alexandre la regardait.

— Elle est bien, cette brunette, — se disait-il.

Celle-ci se prêtait à son examen.

Placée en pleine lumière, elle le fixait bien en face.

Il crut qu'elle cherchait un compliment.

— La Roussotte a des amies bien gentilles, — fit-il.

— Vous trouvez?

— Oui.

— Je le lui dirai.

Alexandre prit un air si perplexe que la jeune femme éclata de rire en voyant sa mine.

— Ah ! non ! — s'exclama-t-elle, — oubliant de contrefaire sa voix, — non... tu as une trop drôle de tête.

— Qui êtes-vous? — demanda Alexandre énervé, comprenant que sa visiteuse se moquait de lui.

— Comment... vrai, tu ne me reconnais pas?

— Toi... la Roussotte?

— Moi-même.

— La Roussotte, brune?

— Il faut bien varier les couleurs comme les plaisirs.

Et la jeune femme riait maintenant de la stupéfaction de son com-

pagnon qui, bien sincèrement, admirait la fraîcheur de son teint et son rajeunissement.

— Brune, — fit-il! — et si jeune!...

La nouvelle *Roussotte* ne méritait plus ce surnom en effet.

Aujourd'hui, admirablement brune, non du brun de l'ancienne Léona d'Ercourt, mais d'un noir à reflets rouges, sa tête était couverte de grosses boucles qui la rajeunissaient énormément en lui donnant l'air tapageur.

Les fards et les onguents de toutes sortes avaient donné à son teint l'éclat de la jeunesse.

Elle prit la bougie posée sur une table et s'avançant vers une glace :

— Oui, pas mal, — fit-elle en s'admirant.

— Mais tu n'es plus la Roussotte, — dit son compagnon. — Comment faut-il t'appeler?

Léona protesta :

— Je reste la Roussotte... C'est mon nom, et non pas un surnom, voilà tout.

Alexandre se rapprocha d'elle.

— Tu as donc fait couper tes cheveux?

La jeune femme hésita.

Elle était heureuse de cette première équipée qui lui faisait entrevoir la possibilité de parties plus ou moins fines avec la Terreur de Grenelle; heureuse surtout de la certitude où elle était de ne pas être reconnue, puisque Alexandre, même en lui parlant, avait été trompé par son déguisement.

Alors, prenant son parti :

— Regarde, — fit-elle.

Et, prestement, elle enleva de sa tête la délicieuse perruque de boucles noires, qui la faisait un peu garçonnet.

— Ah! je te retrouve, ma Roussotte, — s'exclama Alexandre, en apercevant la chevelure blonde tordue, martyrisée pour pouvoir être cachée sous la perruque.

Puis regardant les boucles noires :

— Eh bien! tant pis, mais je t'aime mieux avec ta perruque.

— C'est tant mieux qu'il faut dire, — reprit Léona, — car c'est la perruque noire que tu me verras porter si tu restes en Angleterre.

— Si je reste en Angleterre? — interrogea Alexandre ahuri.

Rappelée à la situation et aux choses sérieuses qui avaient surtout motivé son entrevue avec la Terreur de Grenelle, la question de celui-ci lui enleva toute pensée d'escapade.

— Oui, parlons sérieusement maintenant, — dit-elle.

Alexandre fit arrêter sa compagne devant un public-house. (P. 976.)

Et se mettant en face de son complice :

— D'abord, des nouvelles de l'hôtel de Saint-Florent.

— De la villa de Saint-Germain, veux-tu dire ?

— De la villa, soit, c'est tout comme... D'eux enfin.

Alexandre s'assit et se mit à son aise, comme quelqu'un en ayant long à conter.

— Tous sont dans la désolation... La jeune fille, Mlle Marie, comme

ils l'appellent, est toujours en vie, mais ne vaut guère mieux, paraît-il. J'ai fait causer les fournisseurs... les domestiques... mais ceux-ci ne sont pas faciles à aborder... Enfin, tous disent qu'elle est encore entre la vie et la mort et que, si elle en réchappe, elle restera paralysée... Mais ils craignent surtout la mort...

Léona l'écoutait sans l'interrompre. Ce dernier mot sonna plus fort à ses oreilles, car elle répéta avec lui :

— La mort!...

Voyant qu'Alexandre se taisait.

— Ensuite? — demanda-t-elle.

— C'est tout, — répondit-il.

Il se disait que Léona voulait surtout savoir ce qu'était devenue Mlle de Saint-Florent, et que le reste, les détails lui importaient peu.

Mais il se trompait.

Mignonnette entre la vie et la mort, ou menacée d'une paralysie, c'était assez pour satisfaire momentanément la haine de Léona.

Le mariage de Maurice retardé indéfiniment, c'était tout ce qu'elle avait voulu.

Mais les détails l'intéresseraient, maintenant qu'elle était sûre de ne pas voir de longtemps cette union des deux jeunes gens.

Aussi demanda-t-elle :

— Où sont-ils?... Toujours à Saint-Germain?

— Toujours.

— Qui s'y trouve?

— Le père, la mère et le fiancé; les domestiques et les deux... malades.

— Quelles deux malades!

— Les deux jeunes filles.

Léona, sa pensée toute à Mignonnette, avait en effet oublié qu'une de ses amies avait été empoisonnée en même temps.

Pourtant elle l'avait lu sur le journal, mais ce fait était complètement sorti de sa mémoire.

Aussi, impatientée, demanda-t-elle encore :

— Quelles deux jeunes filles?

— Tu n'as donc pas lu les journaux?... Une amie de la donzelle était avec elle lorsqu'elle s'est administré un verre d'une liqueur de ma façon, et sans doute qu'en bonne camarade elle en a offert à l'autre.

— Tant pis pour elle, — murmura Léona.

Une victime de plus ou de moins que lui importait!

Tant pis pour elle!...

C'était la seule expression de regret qui était venue à son âme, et cela pour sa fille.

Et, sans s'arrêter à cet incident, elle demanda :

— Et comment as-tu pu lui faire parvenir... ta poudre?

Alors longuement, minutieusement, n'omettant aucun détail, pas le plus petit, pour satisfaire la curiosité de sa complice, il raconta sa station devant l'hôtel de Saint-Florent à l'avenue du Bois-de-Boulogne, pendant trois jours, sans trouver le moyen de mener son affaire à bien. Puis sa rencontre avec le père Loriot, qui l'avait renseigné sur la sortie quotidienne des dames de Saint-Florent, et leurs promenades au Bois.

Et Alexandre s'étendait sur ces insignifiances, faisant volontairement languir sa compagne.

— Ensuite... ensuite? — fit-elle.

— Ensuite? Je vis sortir deux jeunes filles de l'hôtel, escortées d'une gouvernante et suivies d'un coupé.

— Mlle de Saint-Florent?...

— Oui; et l'amie qui a partagé son nectar.

Alexandre narra ensuite sa course, sa poursuite après les deux jeunes filles. Poursuite qui, depuis le Bois de Boulogne, par l'Étoile et le chemin de fer, le conduisit à Saint-Germain, dans la forêt où jadis...

— Tu es revenu là? — interrompit Léona.

— Bast! qui veux-tu qui me reconnaisse après de si longues années et basané et balafré comme je le suis?

Et il continua, disant sa rencontre dans la forêt avec les jeunes filles, sa conversation avec la servante venant chercher le mouchoir oublié. Enfin, la chance qu'il eut d'assister, du haut de son arbre, caché à tous les regards, à l'entretien des deux amies.

— Je n'eus qu'à écouter, — fit Alexandre goguenard; — les poulettes m'inspirèrent elles-mêmes ce que je devais faire. Puis, sans s'en douter toujours, elles me montrèrent le chemin pour aller dans leur chambre.

— Mais cette chambre n'était pas ouverte à tous les vents cependant? — questionna Léona.

La Terreur de Grenelle, avec un rire cynique, repartit :

— Oh! quand même elle aurait été fermée, ce n'est pas ce qui m'aurait embarrassé... surtout dans une villa inhabitée.

— Enfin, comment t'y es-tu pris?... quand les deux jeunes filles et la femme de chambre eurent quitté la place, qu'as-tu fait?

Alexandre se passa la main sur l'estomac.

— Je me suis lesté d'abord. Je suis descendu de mon perchoir, où

j'aurais pu être vu d'un promeneur. Je cherchai dans un coin du bois un petit endroit commode pour la réflexion et pour le repas.

— Tu pouvais manger au moment d'agir?... — interrompit Léona.

— J't'crois. Faut prendre des forces dans ces occasions-là. Et bibi soigne son estomac.

— Où as-tu été manger?

— Chez moi, donc.

— Voyons, ne plaisante pas.

Alexandre riait.

— Vois-tu, quand je pars en guerre, j'ai toujours mes provisions de bouche dans mes poches. Comme ça on ne manque pas d'avoine.

— Alors?...

— Alors je m'installais dans le bois et je m'invitais à souper, comme je te disais.

Et changeant de ton :

— A propos, as-tu dîné?

— Oui, oui, continue.

Il reprit sa narration :

— Tout en mangeant, je combinais mon plan. Il était simple : attendre la nuit et...

— Entrer dans la villa, — interrompit Léona.

— Oui, dans la chambre des jeunes filles. Tout marcha comme sur des roulettes, j'arrivai sans encombre jusqu'à leur nid. — Chouette, cette chambre, bibi s'en paierait bien une comme ça... pour sa Roussotte... brune...

Léona s'impatienta; baissant la voix :

— Tu avais donc du poison sur toi?

— Du poison sur moi?... j'en ai toujours.

La Roussotte pâlit.

— Vieille habitude apportée de Cayenne. Oui, j'en ai toujours dans mes poches; cela fait aussi partie de mes provisions de bouche... pour les autres.

Léona était gênée. Cette perspective d'avoir avec elle un amant portant sur lui une semblable provision, lui souriait peu. Elle avait réellement peur.

Devait-elle le garder à Londres, ou le renvoyer en France?

En France il ne pouvait lui être utile pour l'instant, tandis qu'en Angleterre...

Et la pensée de lady Sutton revint à Léona.

Ce qu'elle voulait faire pour éloigner la nièce de lord Warder, elle l'ignorait encore. Elle n'avait combiné aucun plan.

Elle n'avait qu'un désir pour le moment : l'obliger à quitter Londres. Après elle aviserait.

Et pour cela un aide... discret pouvait lui être utile. Elle pouvait compter sur Alexandre, elle n'en doutait pas... pourvu qu'elle y mît le prix.

Elle hésitait pourtant à le garder, dans la crainte qu'il ne devînt encombrant, exigeant, gênant, peut-être, et ne lui occasionnât des désagréments avant qu'elle fût lady Warder.

Lui cacher ses projets, cela se pouvait encore; mais ne pas lui faire connaître sa demeure, c'était assez difficile.

Et pourtant elle ne voulait pas recevoir chez elle la Terreur de Grenelle, on le comprend.

Bah ! elle trouverait bien une combinaison. Cela ne l'embarrassait pas. Toutes ces difficultés, qu'elle se créait à plaisir, c'était sa vie.

Ce qui l'arrêtait pour l'instant, c'était ce poison qu'Alexandre portait toujours sur lui.

Oui, il fallait qu'elle s'en emparât, alors elle serait tranquille.

Toutes ces réflexions avaient traversé l'esprit de Léona, en bien moins de temps qu'il ne faut pour les écrire. Cependant la Terreur de Grenelle remarqua sa préoccupation.

— Eh ! bien, à quoi penses-tu ? — demanda-t-il.

La Roussotte ne manquait pas de présence d'esprit. Elle comprit que son silence pouvait avoir trahi ses craintes. Elle répondit donc sans hésiter :

— Je me demandais si je te ferais encore gagner la grosse somme en te gardant en Angleterre à ma disposition, ou s'il ne valait pas mieux que tu retournes de suite à Paris.

— Quoi faire à Paris ? — questionna Alexandre avec un peu d'humeur.

A peine arrivé à Londres, il lui était agréable d'y faire un petit séjour.

Puis, il se disait, connaissant les goûts de Léona, qu'elle avait la bourse bien garnie, et qu'avec elle la vie ne serait pas à dédaigner

Et, comme la Roussotte, il prévoyait une série de parties de plaisir.

— Rien à faire pour moi à Paris en ce moment, — répondit Léona, — mais ici non plus je n'ai rien à te faire faire et de longtemps peut-être...

Elle voulait connaître sa réponse.

— Eh! bien, — dit-il, — j'attendrai aussi bien ici qu'à Paris que tu aies besoin de moi.

— Et en attendant, comment vivras-tu?

— Mais...

Il s'arrêta.

— Mais quoi?

Alexandre regarda la jeune femme. Certes elle était belle, et pouvait passer pour jeune. C'était une maîtresse enviable.

Mais avant tout la Terreur de Grenelle aimait l'argent. Tout le reste c'était des accessoires.

Fêtes, plaisirs, orgies, cela embellissait la vie pour lui, mais l'argent primait.

Il voulait bien Léona, la Roussotte, pour maîtresse, il désirait même sérieusement la garder; mais une partie de son admiration pour elle venait surtout de ce qu'il l'avait toujours vue manier des billets de banque, depuis les affaires où il avait été mêlé avec Charvet jusqu'à la dernière qu'elle lui avait indiquée, avant son départ de Paris.

La Roussotte... c'était pour lui la poule aux œufs d'or.

Il voulait bien la ménager, l'aimer, la servir avec un entier dévouement, mais il ne fallait pas qu'elle fît mine de vouloir liarder avec lui.

Ah! non, qu'elle ne s'en avisât pas.

Léona remarqua le regard mauvais que lui jeta son complice.

La pensée du poison enfermé dans une poche du vêtement d'Alexandre revint à son esprit.

Aussi, fut-ce avec plus de douceur qu'elle reprit:

— Tu disais donc?

Alexandre avait pris son parti.

— Tu me demandes comment je vivrais à Londres en attendant qu'une nouvelle affaire me fasse gagner la grosse somme?

— Oui.

Il se mit à rire.

— Tu as la mémoire courte, je vois. Mais, ma poulette, n'ai-je pas à croquer, d'abord, le gros lot que tu vas me verser?

— Le gros lot?...

— Oui, celui promis pour l'affaire de Saint-Florent?

Et comme Léona songeait.

— Pas de bêtises, hein! — fit-il d'un ton qui ramena mille terreurs dans l'âme de sa complice.

Léona était brave cependant à sa façon, et la façon autoritaire avec laquelle Alexandre lui parlait la révolta.

— Ce que j'ai promis, je le tiens, — fit-elle. — Seulement rappelle-toi bien une chose, c'est que c'est moi qui commande, et non toi. Je t'emploierai encore, ou je ne t'emploierai plus, à mon gré; cela dépendra de ta façon d'agir; mais je ne veux pas que tu essaies de faire du chantage; avec moi ça ne prendrait pas. Et comme c'est moi qui tiens la bourse, c'est moi qui serais la plus forte. Du reste, ton dernier coup est à peu près raté!

Alexandre se taisait maintenant.

Il comprenait qu'il avait fait fausse route.

Léona pouvait, après avoir payé ce qu'elle lui avait promis, le laisser en plan, et faire gagner à un autre ce que lui pouvait gagner.

— Tu m'as comprise? — insista-t-elle. — Je paie, donc je commande? Et je paie bien, tu le sais, mieux même que je ne suis servie!

En voyant l'air penaud de son complice, la Roussotte reprenait tout son aplomb.

— Alors, tu veux rester à Londres? — continua-t-elle. — Soit. Je n'ai pas besoin de toi à Paris... reste où tu voudras. Demain tu recevras l'argent promis. Garderas-tu ta chambre ici? ou bien iras-tu ailleurs?

— Je suis bien, au *Mouton à cinq pattes*...

— Je t'enverrai, ou te porterai l'argent ici...

Alexandre l'interrompit.

— Je puis aller le chercher...

Mme Raymond répliqua vivement :

— Non, non, dans notre intérêt à tous deux, il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, en ce moment.

La Terreur de Grenelle fronça de nouveau les sourcils.

— Tu dois comprendre que j'ai raison, — fit Léona impatientée.

— Alors, nous ne sortirons jamais tous les deux?...

Et redevenant galant :

— Je me proposais de si bonnes petites parties fines en compagnie de ma jolie Roussotte...

Ces mots rassérénèrent un peu Léona.

— Mais si, mais si, — fit-elle, — nous en ferons de bonnes escapades, mais sous le couvert de ma perruque brune. Seulement, à une condition, c'est que ce sera toujours moi qui viendrai te prendre ici, et que tu ne me ramèneras pas chez moi.

Alexandre fit encore la grimace.

— Bon, tu n'es pas content ainsi?... Si tu préfères rien du tout... A ton aise... Dans ce cas je t'envoie ce que je te dois, et adieu... tu ne me revois plus. Choisis!

L'homme était maté.

— Il faut toujours faire ce que tu veux, — répondit-il moitié grognon, moitié satisfait. — Ah! les femmes!

Léona s'était levée.

— Eh! bien, pour commencer, sortons. Allons, conduis-moi dans quelque bonne taverne à ton choix. Tu vois, c'est moi qui commande et qui paie, mais c'est toi qui dirige.

Son compagnon était déjà debout.

— Et à présent, au plaisir! — fit la Roussotte. — Qu'il ne soit plus question d'affaires.

Et redevenue fille de joie, elle admirait les membres musculeux de son cavalier, qui lui mit sur les joues un retentissant baiser avant de sortir.

LIV

LES DESSOUS DE LONDRES

Alexandre n'avait pas dit à la Roussotte où il allait la conduire.

Il était déjà tard.

Mais ils n'allèrent pas loin.

A dix minutes, un quart d'heure au plus de l'hôtel du *Mouton à cinq pattes*, Alexandre fit arrêter sa compagne devant un public-house.

Léona essaya de voir dans l'intérieur.

Elle n'aperçut rien d'extraordinaire.

C'était un public-house ressemblant à la plupart des public-house; café banal, par conséquent, où l'on se tient généralement debout.

— Et l'on s'amuse, là? — fit Léona.

— Tu verras. Entrons.

Et comme la jeune femme hésitait:

— Ça t'amusera. J'y suis venu hier soir.

Et pour la décider, il ouvrit la porte, et, comme un vieil habitué, il la conduisit vers une porte marquée en grosses lettres noires.

Pour pénétrer dans ce *buen retiro,* il faut alors passer devant un gardien, et ceux qui désirent continuer d'avancer, se heurtent à une seconde porte sur laquelle sont inscrits ces mots:

Private-Club.

Et rien de plus étrange que ces filles. (P. 982.)

Là, moyennant un droit d'entrée, on peut pénétrer dans ce club.

Alexandre, après avoir payé, fit descendre, à sa compagne, une dizaine de marches, et ils se trouvèrent dans une espèce de cave qu'éclairaient dans le jour deux soupiraux ouverts sur une cour; les bruits, grâce à cela, ne pouvaient être perçus de la rue.

Lorsque Léona et son compagnon arrivèrent, ils ne virent tout d'abord

qu'un certain nombre de personnes assises à de petites tables serrées les unes contre les autres.

La fumée du tabac, la buée des vapeurs alcooliques qui entouraient les assistants permettaient à peine de les distinguer.

La Roussotte, précédée de son compagnon, traversa la salle, et tous deux s'installèrent près d'une scène dont le rideau était baissé.

La représentation n'était pas encore commencée.

Léona en profita pour jeter un regard autour d'elle, et étudier le milieu où elle se trouvait, et la mine des gens qui le fréquentaient.

Ces bas-fonds de Londres ont été admirablement étudiés et décrits par un ancien proscrit, M. Hector France.

« L'élément féminin, dit-il, y est largement représenté. Les femmes, les filles y circulent avec une désinvolture tout athénienne. D'énormes gouges, dont le visage couperosé, l'œil éraillé, indiquent des étapes sans nombre dans le chemin du vice, coudoient de chétives enfants de douze à treize ans qu'on eût pu croire débutantes dans la débauche, mais qui, en deux minutes d'entretien, étalent une science consommée. »

Cette peinture est, hélas! scrupuleusement vraie.

Toutes ces femmes, ou à peu près, appartiennent à la troupe du *music-hall*.

Elles jouent n'importe quoi: des danses, des pantomimes, des actes au choix des amateurs.

Il va sans dire qu'il ne faut pas être trop difficile sur leur talent.

A une petite fille qui paraissait onze ans à peine et qui arriva escortée de deux de ses camarades, un gentleman, voisin de la table de Léona, fit signe d'approcher.

La Roussotte intéressée ne perdait ni un mot, ni un geste.

Ses yeux brillaient, et dans cette atmosphère empuantée, elle respirait à l'aise.

Elle se sentait encore dans son élément.

— Qu'est-ce qu'on joue ce soir, Molly? — demanda le voisin de Léona.

— Ah! je ne sais pas... Je ne suis que pour la dernière pièce. Voulez-vous me payer un verre de gin, à moi et à mes amies?

Le gentleman fit venir trois verres de gin qu'elles avalèrent d'un trait.

Après quoi chacune lui *emprunta* six *pence*; puis elles allèrent recommencer ce même manège auprès des autres clients.

Ces pauvres gamines étaient déjà à moitié ivres, car, depuis plus d'une demi-heure, elles allaient ainsi de l'un à l'autre *emprunter* quelques *pence*, et se faire offrir à boire.

Pauvres êtres réellement à plaindre malgré leurs vices, car avant même d'arriver à l'âge de raison, elles sont livrées à la rue, même par leur mère la plupart du temps.

La conscience de leur dépravation ne leur vient souvent que lorsque l'habitude est tellement prise qu'elle est devenue chez elles une seconde nature.

Revenons à la salle de spectacle et au spectacle lui-même.

La scène était peu profonde, mais elle tenait toute la largeur de la salle.

Pas de luxe, pas de décors, et peu de gaz.

On n'y connait pas les rampes lumineuses.

Le papier, lui-même, éraillé par place, pendait lamentablement, laissant voir des murs humides.

Enfin la toile se lève avec des grincements et une lenteur qui prouvent son état de vétusté.

Mais ce n'est pas le luxe de la maison que les habitués viennent voir; le patron le sait bien, aussi se préoccupe-t-il peu des accessoires.

Que la... marchandise soit bonne et aux goûts de ses clients, et la recette abondera.

C'est tout ce qu'il désire.

La toile levée, une femme, — si on peut appeler femme l'être à moitié ivre qui s'avança sur la scène, — entonna, en *slang* (argot) une chanson pimentée, fort goûtée de l'auditoire, car elle obtint les honneurs du bis.

Cette ribaude, et les autres qui lui succédèrent, parurent sur la scène dans leurs vêtements journaliers : jupes à volants effrangées, robes de coton crasseuses, chapeaux à fleurs ou à plumes.

Quelques-unes même se présentèrent en scène avec un grand tablier de toile bise et, singulier contraste, sur la tête, un immense chapeau à la Rubens.

— Rien qu'ça de chic! — fit Alexandre, gouailleur.

Léona approuvait, redevenue tout à fait la Roussotte dans ce milieu.

— Elles ont raison, — répondit-elle à l'exclamation de son amant, — pourquoi se gêner si elles aiment ce costume? Je ne viens pas voir leurs toilettes, mais les entendre. C'est drôle!

Alexandre hocha la tête.

— L'un n'empêcherait pas l'autre. Ce qui est beau est plus agréable.

Et avec emphase il ajouta :

— Moi, j'aime le beau... et le bon quand ça s'avale.

— Enfin, si c'est leur idée d'avoir choisi ce costume... pas commun.

Certes non, les malheureuses, elles ne l'avaient pas choisi.

Mais elles travaillaient dans quelque manufacture des environs, et en quittant le travail, sans avoir le temps peut-être de retirer même leur tablier, elles accouraient à une autre besogne.

Après la chansonnette venait chaque fois la gigue traditionnelle, et après la gigue une quête: petit profit de la chanteuse qui n'était pas payée autrement.

Elle passait le long des tables, présentant une de ces coquilles appelées coquilles de Saint-Jacques, apostrophant chacun, plaisantant, mignardant.

Souvent la recette était maigre; les *pence* seuls tombaient dans l'escarcelle, et encore tombaient-ils avec parcimonie. A peine si ces malheureuses récoltaient un shilling.

Ce soir-là, grâce à Léona qui se montra généreuse, la recette des chanteuses dépassa le chiffre ordinaire.

La partie de la représentation ne comprenant que des chansons étant terminée, toutes les chanteuses disparurent pour aller dans d'autres bouges porter leurs inepties et récolter encore quelques shillings.

Elles se font ainsi trois ou quatre shillings par soirée.

Le spectacle n'était pas terminé. Restait le bouquet.

Chacun attendait impatiemment.

Le régisseur, ayant frappé plusieurs coups sur une table avec le manche du tire-bouchon qu'il tenait à la main, car il faisait aussi l'office de garçon, annonça le ballet.

A cette nouvelle, un grand brouhaha se fit dans la salle.

— Tu vas voir, — fit Alexandre, en se tournant vers sa compagne. — Très chic!...

Décidément c'était son mot pour exprimer ses sensations quelles qu'elles fussent.

Léona ne fut donc pas renseignée, par cette exclamation, sur la valeur du ballet annoncé.

Puis les liqueurs plus ou moins frelatées qu'elle absorbait depuis un moment, et dont elle était déshabituée, commençaient à lui monter au cerveau.

Et le mot seul de ballet réveilla tout à fait ses mauvais instincts déjà surexcités par les chansons qu'elle venait d'entendre et de comprendre, grâce aux gestes ultra-naturalistes.

Elle allait riposter lestement à son compagnon, lorsque le directeur de l'établissement entra dans la salle et attira son attention.

Il alla s'adosser à la scène et promena, lentement, autour de lui, un regard de policier.

— Il cherche s'il n'y a pas de *bobby* déguisé, — dit quelqu'un. — Ah! il a le flair, ayant fait partie lui-même de la *force*. Il s'en est glissé un ici l'autre jour. Mais le patron lui a coulé deux mots à l'oreille, et *Bob* a filé sans demander son reste.

Léona s'adressa à son compagnon, qui, mieux qu'elle, connaissait ce monde.

— Qu'est-ce que c'est qu'un bobby?

— Un agent de police, un *sergot*, un *flick*, un *raille*, la *rousse*, quoi!

Le directeur était sans doute satisfait de son inspection, car il leva la main pour demander du silence.

Les conversations s'arrêtèrent.

Alors, d'une voix grave et sonore, il dit:

— « Gentlemen,

« Je répète, pour les honorables membres du club qui viennent ici pour la première fois, que les interpellations, bravos ou injures à l'adresse des jeunes demoiselles en scène sont interdits.

« Sont également interdits les *bis*. Et lorsque les jeunes demoiselles descendront dans la salle pour récolter leurs petits profits, je crois inutile de vous recommander de vous conduire en tout comme il convient à des gentlemen. »

De nombreux *hear! hear!* (écoutez, écoutez!) approbatifs accueillirent ce petit speech, et l'orateur toujours digne et grave cria:

— All right!...

Le rideau se leva de nouveau.

Et tandis que le triangle, le piston et le tambour qui composaient l'orchestre du music-hall, entamaient une marche militaire, les demoiselles du corps de ballet défilèrent sur la scène.

Alors, en dépit des recommandations du directeur, une clameur sortit des poitrines, et il y eut des trépignements sur un grand nombre de bancs, tandis qu'Alexandre s'écriait:

— Très chic!... très chic!

— Veux-tu te taire, — lui ordonna la Roussotte avec mauvaise humeur, comme si une pointe de jalousie se levait en elle contre ces femmes.

Mais son compagnon ne remarqua pas son ton; il était tout yeux, et n'entendait rien.

Le regard fixé sur la scène, le cou tendu, il ne voulait par perdre un détail du spectacle.

Au pas, comme des soldats, les demoiselles du corps de ballet

traversèrent la scène, lentement, l'une derrière l'autre, par rang de taille, faisant bruyamment retentir en cadence leurs talons sur les planches.

Entièrement drapées dans un schall, à la mode irlandaise, leurs jambes seules montraient leur blanche nudité.

Ce bizarre accoutrement était vraiment pittoresque.

Elles marquèrent ainsi le pas pendant une minute, raides, impassibles, frappant le plancher, puis tout à coup firent front.

Et alors, retenant le schall de leurs deux mains, et ne laissant voir que les articulations de leurs genoux, elles commencèrent toutes ensemble une gigue insensée.

Frénétiquement, avec des éclats à écorcher les oreilles, l'orchestre accompagnait.

Et rien de plus étrange que ces filles, la tête et le haut du corps couverts par la draperie du schall, agitant par des mouvements épileptiques leurs jambes amaigries par la croissance, les nuits sans sommeil, la débauche hâtive, car la plus âgée comptait quinze ans à peine, et la moitié de la bande n'en avait que douze.

— Et tu les trouves belles?— questionna Léona, dépitée, malgré elle, de l'attention qu'Alexandre portait aux ballerines.

— Belles... je n'en sais rien, — fit-il. — Mais ces diables de jambes qui ont la danse de Saint-Guy, me tirent l'œil. Y a pas à dire, c'est chic!

Il ne s'apercevait pas de l'humeur de Léona.

— Tu as du goût! — répliqua-t-elle.

Mais elle parlait à un sourd.

— Regarde donc la première à gauche!

La Roussotte regarda.

— Quoi?... cette maigrichonne?

— Ah! elle peut pas être bien dodue en faisant une pareille gymnastique. Mais ce regard qu'elle vous envoie?

Décidément le compagnon de la belle Roussotte était énervant avec ses danseuses de gigue, et celle-ci, que cette danse intéressait peu, et qui lui préférait les chansons graveleuses aux gestes canailles, résolut de s'en aller.

A ce moment le ballet devait arriver à sa fin; car toutes ces petites ribaudes, comme prises de rage, enfiévrées par tous les regards fixés sur elles, s'agitaient avec des gestes et un piétinement de convulsionnaires.

Enfin, empourprées, l'écume aux lèvres, l'œil perdu, ruisselantes de sueur, elles s'arrêtèrent haletantes, et resserrant leur schall autour de leur corps, elles s'élancèrent de la scène, se répandirent dans la salle, tandis que l'orchestre continuait ses airs de gigue endiablée.

— Tiens, voilà la maigriotte qui s'avance, — fit Alexandre.

— Partons, — répondit Léona déjà debout.

Et comme Alexandre hésitait.

— Je pars, — dit-elle, — j'en ai assez de cette danse digne du sabbat.

La Terreur de Grenelle vit enfin, au ton de Léona, qu'il fallait obéir comme un agneau, il la suivit, ayant trouvé le moyen toutefois de glisser son obole à la petite ballerine.

Ils marchèrent un moment sans s'adresser la parole.

Puis, au tournant d'une rue, un cab étant passé à vide, Léona la fit arrêter.

— Tu n'y penses pas, — dit Alexandre; — nous sommes à deux pas de chez moi.

Sa maîtresse le poussa vers la voiture.

— Monte toujours, — fit-elle.

Il haussa les épaules et monta.

— Un caprice, — se dit-il. — Où diable veut-elle aller encore à cette heure?

Léona s'assit, et cria au cocher l'adresse en anglais:

— A l'Hôtel du *Mouton à cinq pattes.*

L'automédon ne put s'empêcher de dire:

— C'est à vingt yards tout au plus... là en tournant.

Et son fouet indiquait l'angle de la rue.

— Allez! — fit Léona.

Le cocher fouetta doucement sa bête; heureux de cette aubaine, il lui fit prendre un petit pas.

— Et après, où va-t-on rouler sa bosse? — demanda Alexandre.

— Tu verras...

Ce furent les seules paroles qu'ils purent échanger; ils étaient arrivés.

Le cab s'arrêta.

— Descends! — dit Léona à son compagnon.

Celui-ci obéit.

Quand il fut sur le trottoir:

— A demain, — lui dit-elle. — Bonsoir.

Et s'adressant au cocher:

— Regent-street.

Celui-ci, qui pensait avoir terminé sa journée, furieux qu'il n'en fût pas ainsi, fouetta sa bête qui, ne s'y attendant pas, partit au grand trot.

La Terreur de Grenelle, abasourdi par le bonsoir de Léona, n'avait rien trouvé à lui répondre tout d'abord.

Puis la vue du cab s'éloignant au galop l'avait laissé pétrifié sur le trottoir.

Et il regardait maintenant la voiture disparaissant à l'angle de la rue.

Ainsi c'était vrai. Ce n'était pas un semblant de caprice, elle partait réellement. Il restait seul.

Enfin le froid, en le calmant, remit un peu de tranquillité dans son esprit.

— Elle a dit demain, — murmura-t-il. — Mais viendra-t-elle?... Ah! Roussotte... si tu ne tenais pas le magot... tu apprendrais à connaître la Terreur de Grenelle... mais prends garde... la patience échappe parfois.

Et, sur ces mots, il regagna le « music-hall », pour faire plus ample connaissance avec la « maigriotte ».

A peine le cab qui emportait Léona eut-il fait une centaine de mètres, qu'elle cria au cocher:

— Vous connaissez l'hôtel d'Ecosse?... près du Bazar Parisien?

— Yes, lady.

— Eh! bien, allez.

Le cocher grogna de ce nouveau caprice de sa cliente et fila...

Quelques minutes après la Roussotte rentrait à l'hôtel, où elle ne passa que quelques instants, désireuse de rentrer à Hyde-park avant le grand jour.

LV

COURRIER DE CHINE

La maussaderie de Léona persista le lendemain tout une partie de la matinée.

Paresseusement, elle resta au lit, combinant encore de nouvelles machinations.

Elle ne voulait pas revoir Alexandre avant d'avoir décidé à quoi et comment elle l'emploierait.

Mais, pour être certaine qu'il ne quitterait pas Londres, elle résolut de lui envoyer une partie de la somme promise et de lui annoncer le reste pour le lendemain ou le surlendemain.

Ainsi elle le ferait patienter.

Comment allait-elle employer sa journée?

La lettre fut froide, banale... (P. 989.)

Elle ne le savait pas encore. Elle n'entrevoyait que sa visite quotidienne à faire à son futur mari. Et après?...

— Peut-être Pierre Normand viendra-t-il? — songea-t-elle.

Et cette pensée la laissa rêveuse. Puis elle regarda l'heure.

— Onze heures, — fit-elle. — Je me lèverai dans un quart d'heure.

Elle sonna.

— Donnez-moi le paquet de journaux que j'ai laissé dans le salon, — commanda-t-elle.

La femme de chambre sortit, et revint bientôt portant une véritable collection de journaux.

Léona les prit.

— Il y a je ne sais combien de jours que je n'ai parcouru les nouvelles de France, — se dit-elle. — Pourtant celles de Paris m'intéressent.

Elle déplia un journal au hasard, tout en continuant de monologuer.

— Il faut que j'écrive à Berthe... cette petite est extraordinaire... pas curieuse pour un sou... Elle ne cherche même pas à savoir si je suis enfin lady Warder.

Et elle soupira:

— Ah! j'aurai du mal avec elle, car elle n'a pas d'ambition; et si ça ne lui dit pas, ce sera difficile de lui faire faire un mariage selon mon désir...

Elle avait reposé le journal qu'elle avait pris et laissait encore une fois sa pensée vagabonder.

— Bah! — fit-elle, au bout d'un moment, — pourquoi me tracasser... ça vieillit... et ma beauté est un capital. Si la petite veut revenir à son couvent... je ne la contrarierai pas.

Et en elle-même elle ajouta:

— Sa fortune sera mieux dans mes mains que dans les siennes. Je vendrai la maison du boulevard Haussmann.

Elle ouvrit un journal et chercha les faits-divers.

Son regard, qui montait et descendait le long des colonnes, fut arrêté par ces mots: *Arrivée du courrier de Chine.*

— Chine... — répéta-t-elle. — Indo-Chine...

Et elle songea à Maurice et à Brémontier, comme cela lui arrivait chaque fois qu'il était question d'une colonie quelle qu'elle fût.

Et elle parcourut l'article.

Le journal annonçait que le courrier de Chine avait à son bord comme passagers deux au trois fonctionnaires, quelques soldats malades dont deux officiers.

Mais il ne donnait aucun nom.

— Deux officiers, — songea-t-elle; — pourvu que l'un des deux ne soit pas mon meurtrier.

Elle chercha le nom dans le courant de l'article.

— Non, décidément, il n'y a pas leurs noms... Ils sont impatientants, ces journaux, d'être si peu renseignés.

L'article disait encore:

« Les pirates continuent à dévaster une partie du territoire, et nos « soldats sont sur le qui-vive. On leur défend de s'isoler de crainte d'être « entraînés au loin par ces brigands, comme cela est déjà arrivé.

— Ah! oui — fit Léona, — comme ce Brémontier... et ils ont bien fait ces peaux-jaunes de m'en débarrasser.

L'article ajoutait :

« Vu l'arrivée tardive dans notre port du Courrier de Chine, notre « rédacteur-correspondant n'a pu nous envoyer aujourd'hui la longue « interview qu'il a eue avec un des officiers qui se trouve sur le paquebot « et qui rentre de Saïgon.

« A demain de longs détails des plus intéressants, paraît-il. »

— Bon, — dit Léona, — c'est comme dans les feuilletons, « la suite à demain ».

Et elle ajouta :

— Voyons la suite, intéressante.

Elle chercha dans le paquet de journaux épars sur son lit celui qui devait donner cette interview annoncée.

— Voilà, — fit-elle en déployant la feuille.

Elle eut vite trouvé l'article qui se présentait sous ce titre : *Nouvelles graves de Chine.*

Elle lut :

— Les pirates... les pirates...

Elle sautait des lignes.

— Enfin oui, toujours les pirates... histoires de brigands...

Elle allait abandonner le journal sans terminer la lecture de l'interview, lorsque soudain elle s'écria :

— Comment... lui aussi est là-bas? Ah! mais, alors, tout le monde y va donc dans ce pays?... Quoi... de Versac... mon joli de Versac d'autrefois... parti tout là-bas, là-bas?

Ce qui avait amené ces exclamations de l'ancienne Léona d'Ercourt, c'était une simple phrase du rédacteur, disant :

« L'officier que j'ai interviewé rentre en France pour raison de « santé. Tous les détails qui suivent, il les tient lui-même du lieutenant-« colonel de Versac. »

Léona reprit :

— Sûr, c'est lui, il n'y a pas trente-six de Versac... puis il s'était fait militaire pour fuir mes charmes, m'a-t-on assuré. C'est bien ça, c'est lui. Eh bien, voyons ce qu'il dit mon ex... et futur peut-être.

Et elle lut attentivement :

« Des compagnies de la Légion étrangère et des compagnies de turcos

« auxquels avaient été adjoints des fusiliers marins, sous le commande-
« ment du lieutenant-colonel de Versac, après s'être emparés de la posi-
« tion fortifiée de Minh-Kong, se fixèrent momentanément dans cette
« place, attendant des ordres que le lieutenant-colonel avait demandés à
« ses supérieurs.

« On se rappelle que c'est au moment de la prise de Minh-Kong, que
« le lieutenant de vaisseau Brémontier disparut...

— Lui... avec de Versac, — s'écria Léona; — ah! non, c'est du pur roman.

Et intéressée maintenant, elle continua sa lecture:

« Le lieutenant-colonel avisa immédiatement ses chefs; ne doutant
« pas que le jeune lieutenant n'eût été enlevé par les pirates, il était résolu,
« lorsqu'il en aurait reçu l'autorisation, d'aller lui-même à la tête d'une
« force suffisante à la recherche du jeune lieutenant de vaisseau.

« Cette autorisation fut longue à venir. Durant cette attente, de Versac
« fit faire à ses hommes quelques sorties, mais sans s'éloigner de Minh-
« Kong.

« Il envoya quelques soldats et marins sous le commandement du
« lieutenant Lanit et du quartier-maître Yvon à la recherche d'une piste.

« On se rappelle que l'ordonnance du lieutenant de vaisseau Brémon-
« tier avait également disparu, et que, d'après les renseignements obtenus
« parmi les marins et soldats, on sut vers quel point il s'était dirigé.

« Ce fut donc de ce côté que le lieutenant-colonel expédia cette petite
« colonne, qui revint bientôt sans avoir trouvé de piste.

« Elle avait rencontré l'ordonnance du lieutenant de vaisseau, qui
« était allé à la recherche de son officier.

« Enfin le lieutenant-colonel ayant reçu l'autorisation d'aller lui-
« même à la recherche de Brémontier, il s'était mis immédiatement en
« route. Et depuis des semaines il menait avec ses hommes une véritable
« vie de chercheurs de pistes, de batteurs d'estrades...

« Hélas! sans résultat jusqu'à ce jour. Où était le jeune lieutenant?
« Nul ne le savait. Était-il en vie seulement? On osait à peine l'espérer,
« tant étaient barbares les traitements, les tortures que ces peuplades in-
« fligent à leurs prisonniers. »

L'article s'arrêtait là.

Léona plia le journal et le joignit aux autres; et sans un mot, sans une pensée peut-être, machinalement, elle sonna encore.

La femme de chambre entra.

— Madame désire quelque chose? — demanda-t-elle.

— Non; est-ce que j'ai sonné?

— Oui, madame.

Léona se levait.

— Je m'habillerai seule, — dit-elle

Et sa toilette fut vite faite; par un sentiment inexplicable, et non par excès de tendresse, elle voulait écrire à sa fille. Et, pour être sûre de ne pas l'oublier, elle voulait le faire avant de déjeuner.

Mais une fois installée devant un bureau en marqueterie, véritable bijou de luxe, elle trempa et retrempa plusieurs fois sa plume, ne sachant que dire à Berthe, ne trouvant dans son cœur de mère aucun de ces mille riens si chers à l'âme d'une enfant.

La lettre fut froide, banale, et peut-être eût-elle aussi bien fait de ne pas écrire du tout, de paraître négliger sa fille, que de lui prouver par de pareilles phrases son insensibilité, son manque d'amour maternel.

Pauvre Berthe! seule sur terre, presque orpheline, que dis-je, plus qu'orpheline, car la pensée de l'égoïsme de sa mère devait lui briser le cœur!

Oui, pauvre Berthe, souffrant chez des étrangers et livrée seule à de bien tristes réflexions, combien serait grand son martyr, si elle pouvait supposer qu'elle était victime des machinations de sa mère, immolée par la haine de cette mère, cette haine implacable avec laquelle elle poursuivait les Saint-Florent... et que le poison qu'elle a bu, c'est la main de celle qui lui a donné le jour qui le lui a versé!...

N'est-ce pas elle en effet qui a armé la Terreur de Grenelle?

Ah! si Léona pouvait se douter des suites de sa vengeance...

Mais elle ignorait tout et, insouciante, après son repas, elle prit ses dispositions pour aller, comme chaque jour, voir son futur mari.

LVI

PERSPECTIVES

Lorsque Mme Raymond fut introduite dans la chambre de lord Warder, celui-ci était en conversation animée avec lady Sutton.

En voyant l'intimité, l'air heureux de la nièce et de l'oncle, Léona sentit s'augmenter encore sa haine contre la jeune femme.

Mais, sans connaître la maxime de Catherine de Médicis : *Diviser pour régner*, elle se dit que le meilleur moyen pour mettre fin à cette

affection, qui lui portait ombrage, c'était de battre en brèche la nièce dans l'estime de l'oncle.

Oui, c'eût été là le bon moyen, mais il était impraticable.

Elle ne pouvait médire de lady Sutton; ce serait se nuire à elle-même dans l'esprit du lord.

Envoyer des lettres anonymes contre la jeune femme?... Son oncle n'hésiterait pas une minute à les détruire sans y ajouter aucune importance.

Non, il fallait renoncer à tout cela et chercher autre chose.

Ce fut l'esprit hanté de ces idées que Mme Raymond s'avança vers le lit du blessé.

Et, rusée autant que vicieuse, ce fut le sourire sur les lèvres qu'elle tendit la main à lady Sutton.

— Pourquoi ne m'avoir pas fait éveiller lorsque vous êtes venue hier? — demanda avec un ton de regret le blessé.

Lady Sutton, sur un motif futile, avait quitté la chambre, laissant Mme Raymond seule près du malade.

A la question aimable de lord Warder, l'ancienne Léona d'Ercourt, la grande coquette, se réveilla.

— Pourquoi? — fit-elle en minaudant, — mais parce que je n'ai songé qu'à votre bien-être...

— Et pas à mon plaisir, à ma joie... — interrompit le blessé.

Nonchalamment appuyée sur le bras du fauteuil et la main posée sur le lit, elle répondit en adressant au malade une moue souriante.

— Oh!... votre plaisir?... votre joie?...

— En doutez-vous, dear; vous voir est mon unique bonheur en attendant le grand jour. Aussi ai-je regretté qu'on ne m'eût pas réveillé. J'étais furieux.

Léona sourit.

— Tant que cela?...

— Vous ne me croyez pas, dear; mais je voudrais vous garder là, près de moi, toujours...

Mme Raymond, en entendant ces paroles, songea de suite à en profiter, et commença immédiatement à combiner ses plans d'attaque.

— Vous voudriez me garder près de vous, mon cher ami, moi-même je serais heureuse de vous consacrer toute ma journée, mais...

— Mais?... — interrogea lord Warder qui avait eu un moment l'espoir que Léona allait lui offrir d'être sa garde-malade.

Elle se taisait maintenant.

— Je comprends, — fit lord Warder. — Vous vouliez dire que

toute une journée près d'un impotent, c'est peu gai pour une jeune femme, — car vous êtes toujours jeune, dear.

— Oh! mylord, ce n'est pas ce que je pensais; je ne songeais qu'aux convenances.

— Comment cela?

Lord Warder avait pris la main de Mme Raymond. Celle-ci regardait le blessé, dont les yeux commençaient à lancer des regards fiévreux. Et elle songea :

— Ah! si j'étais seule dans la maison!...

Et s'adressant à lord Warder :

— Oui, les convenances ne seraient-elles pas froissées, si moi, n'étant encore que votre fiancée, je m'installais chez vous, à votre chevet...

— Oh! dear, vous êtes si près d'être ma femme?

Et le malade soupira de désir.

— Croyez-moi, mon ami, en cela je fais taire mon inspiration, j'agis contre mon gré, mais il le faut; nous ne devons pas prêter à la moindre médisance. Et nous devons tout sacrifier pour cela. L'honneur avant tout, même au prix de souffrances.

— Ah! vous êtes trop parfaite, — murmura le lord.

Léona était contente d'elle, elle avait bien lancé sa phrase, et s'était montrée grande puritaine.

Ce qu'Alexandre rirait s'il la voyait et l'entendait!...

Lord Warder tenait toujours la main de Mme Raymond qui, tout en ayant l'air distraite, répondait à la pression de ses doigts.

Cette main souple, douce et tiède, faisait circuler dans les veines du blessé un sang plus chaud, plus fiévreux, excitant sa passion.

Un bruit de porte fit cesser cette étreinte qui devenait dangereuse pour le malade.

Ils restèrent une minute embarrassés, ne trouvant plus rien à se dire.

Enfin, lord Warder recouvra un peu de calme, maintenant que sa main ne touchait plus celle de Mme Raymond.

Quittant le terrain brûlant sur lequel la conversation s'était engagée, il questionna :

— Je vous prie de m'excuser, mais j'ai oublié l'autre jour de vous demander des nouvelles de Mlle Berthe?

— Elle va bien, — répondit Mme Raymond, sans hésiter.

Elle était un peu dépitée que lord Warder eût ainsi, aussi vite, abandonné le sujet de conversation qui lui tenait à cœur.

— Vous m'avez écrit qu'elle ne voulait pas venir en Angleterre et préférait rester au couvent où elle a été élevée?

— Que voulez-vous, ce sont ses idées; je ne veux pas la contrarier.

Lord Warder fit un signe d'approbation.

— J'aurais cru cependant, — ajouta-t-il, — qu'au dernier moment elle aurait changé d'avis. En vous voyant partir...

Le retour de lady Sutton, fort heureusement, interrompit ces questions qui énervaient Léona, et que lord Warder lui-même ne faisait que par pure politesse, car le nom de Berthe lui ramenait le souvenir de son pauvre Henri, mort si jeune par amour pour cette belle jeune fille.

Aussi fut-ce avec un véritable soulagement qu'ils virent entrer lady Sutton.

— Avez-vous envoyé votre courrier, my dear Annie? — demanda lord Warder avec empressement.

— Oui, je viens de l'expédier, et j'espère que ce que j'ai écrit suffira, que je pourrai ne pas vous quitter.

Ce mot fit dresser l'oreille à Léona. Quoi, elle parlait d'elle-même, de la possibilité où elle serait d'être peut-être obligée de partir?

C'est cela qui serait une chance!

Mais sa joie fut de courte durée.

— Moi aussi je désire que vous n'ayez pas besoin de vous éloigner, pourtant, si vos intérêts l'exigent, je serai le premier à vous dire de partir, — reprit lord Warder.

Tout cela était de l'hébreu pour Léona. Mais elle voulait savoir et dit :

— Comment, lady Sutton retournerait déjà en Algérie?

— Oh! non, madame, — fit celle-ci en souriant. — J'ai promis à mon oncle d'assister à son mariage, et je tiendrai ma promesse.

Et plus aimablement encore, elle ajouta :

— Surtout maintenant que j'ai le plaisir de connaître ma future tante.

Mme Raymond eut un sourire forcé à l'adresse de lady Sutton.

Certes, ce qu'elle venait de lui dire était gracieux, mais ce titre de *ante* que lui avait décerné la jeune femme avait sonné à ses oreilles comme un glas funèbre : la fin de sa jeunesse.

— Annie ne retournera pas en Algérie avant deux mois, j'espère, — continua lord Warder. — Mais il peut se faire qu'elle soit obligée de m'abandonner prochainement pour une quinzaine de jours.

Mme Raymond ne répliquant pas, lady Sutton reprit :

— Oui, de vilaines questions d'intérêts qui peuvent nécessiter ma

— Madame, — dit-elle en entrant, — c'est une vieille dame qui demande à vous parler. (P.997.)

présence à Southampton où j'ai des biens. Mais je ne voudrais pas quitter mon oncle, impotent comme il l'est.

— Je ne serais pas tout à fait seul, — reprit lord Warder, — madame Raymond me consacrera bien quelques instants chaque jour...

— Quelques instants, — dit la jeune lady, abondant dans le sens du blessé, — c'est peu, mon oncle, vous avez besoin d'avoir quelqu'un constamment près de vous. Et un domestique...

Maintenant tous trois se taisaient.

Lady Sutton laissant sa phrase inachevée, lord Warder attendant un mot de Léona, et celle-ci ne sachant comment s'emparer de cette situation qu'elle enviait, et qu'on lui offrait pour ainsi dire.

Enfin, comprenant que c'était à elle de parler, elle reprit :

— Oui, lorsqu'on est souffrant, n'avoir près de soi que des domestiques, aussi dévoués qu'ils puissent être, ce n'est pas bien gai.

— Surtout, — surenchérit lord Warder, — lorsqu'on n'est pas plus malade que moi... Qu'il suffit que je reste immobile...

Et il songea à la conversation qu'il avait eue un moment avant avec Mme Raymond.

Voyant que celle qui serait bientôt sa femme n'ajoutait rien, dans ce noble puritanisme qu'elle avait montré tout à l'heure, et qu'il ne pouvait blâmer tout en le regrettant, il résolut de tenter un nouvel assaut.

— Personne ne peut vous remplacer, ma chère Annie. Je n'ai que vous de parente bien proche... et pas d'amie assez âgée, pour braver le qu'en dira-t-on.

La jeune femme regarda Mme Raymond.

Elle comprit ce que son oncle voulait dire et elle trouva, en son âme pleine de droiture et de franchise, que sa future tante était un peu trop rigoriste.

— Vous n'avez pas d'autre parente que moi, — fit-elle, — c'est vrai, mais n'avez-vous pas mieux encore : votre fiancée ?... votre femme si tôt...

Lord Warder ne répondit pas.

— Oui, — répliqua Léona, — vous avez raison, madame, je l'ai déjà expliqué à votre oncle : si je n'écoutais que mon désir, c'est toute ma journée que je consacrerais à notre cher blessé; et si j'ai agi contre mon gré, en ne lui faisant que de courtes visites, ce n'est que par peur de la médisance, pour moi un peu, mais surtout pour lord Warder.

— Comment, ma chère tante, — fit la jeune femme, en souriant de cette appellation anticipée, — comment, vous sacrifiez ainsi un désir bien naturel en somme, une satisfaction, à la crainte de la médisance? Vous, une Française. Et l'on dit les Françaises courageuses?...

— Je vous le disais, dear, — gémit le malade, — vous êtes trop vertueuse.

Non, c'était à mourir de rire; Léona pouvait à peine se contenir.

Elle, la Roussotte, la maîtresse des Charvet, de la Terreur de Grenelle; elle, la célèbre Léona d'Ercourt, elle était trop vertueuse, et avec un grand sérieux on lui en faisait un reproche!

C'était un comble.

Après une minute de silence, elle eut retrouvé tout son aplomb, et continua à jouer le rôle qu'elle s'était imposé.

Alors, comme ayant l'air de céder à une pression, elle dit avec fermeté :

— Eh bien ! soit, vous avez raison. Si je sacrifiais mon désir, c'était surtout pour sauvegarder toute apparence qui pouvait porter atteinte au nom des Warder. Mais puisque tous deux vous êtes du même avis :

Honny soit qui mal y pense.

Et elle ajouta :

— Si lady Sutton est obligée de partir, de s'absenter quelques jours, eh bien ! je tâcherai de la remplacer... le mieux possible, quoique...

Lord Warder exultait de joie. Encore une fois il s'était laissé prendre aux simagrées de l'habile comédienne; et son admiration pour elle, pour ses nobles sentiments se doublait, ce jour-là, d'une réelle reconnaissance pour le sacrifice qu'elle avait l'air de lui faire en acceptant ce poste de garde-malade : sacrifice de sa crainte du qu'en dira-t-on.

Il tendit sa main à Léona, et d'un ton ému, il lui dit ce simple mot :

— Merci !

Alors, il fut convenu, arrêté, que selon le contenu d'une lettre de son homme d'affaires de Southampton, lettre qu'elle attendait le lendemain, lady Sutton prendrait une décision.

Si ses intérêts réclamaient sa présence là-bas, eh bien ! elle irait, et M^me^ Raymond prendrait sa place de garde-malade, de maîtresse de maison.

Et lady Sutton ajouta gracieusement :

— Ne le seriez-vous pas déjà, ma tante, si cet accident n'était pas survenu à mon oncle ?

Décidément, elle l'horripilait avec *sa tante*...

Mais Léona tenait à soutenir jusqu'au bout le rôle qu'elle s'était donné, et, malgré les prières de lord Warder et de sa nièce, elle ne voulut pas consentir encore à venir s'installer complètement.

— Non, — fit-elle, avec un ton grave, — je vous remercie, je vous donnerai toute ma journée, mais je désire rentrer le soir chez moi.

L'air sérieux avec lequel elle prononça ces paroles, laissa ses interlocuteurs sans réplique.

— Elle sacrifie encore aux convenances, — se dit lord Warder. —

Peut-être a-t-elle raison? Ce n'est pas à moi, son futur mari, de lui en vouloir.

Elle accepta seulement que l'on mît à sa disposition personnelle, un petit boudoir contigu à l'appartement de lord Warder, et où elle pourrait prendre quelques heures de repos, si elle le désirait, dans le courant de la journée.

En témoignant l'intention arrêtée qu'elle avait de rentrer le soir chez elle, non seulement Léona avait ainsi continué la comédie de la vertu qu'elle jouait à lord Warder, mais elle avait songé aussi à sa chère liberté.

Si elle ne pouvait faire autrement que de sacrifier la plus grande partie de sa journée à celui qui serait bientôt son mari, elle voulait, du moins, pour se délasser de la tention d'esprit que ces heures allaient lui donner, elle le comprenait, elle voulait pouvoir passer de doux instants selon son goût et ses dispositions.

— Lady Warder... le jour! — songea-t-elle.

Et, le soir, Mme Raymond ou la Roussotte, selon que son désir et les circonstances la rapprocheraient de Pierre Normand ou... de la Terreur de Grenelle.

LVII

DAME BETSY

Bien que rentrée très tard chez elle, ayant soupé chez lord Warder, Léona se leva de grand matin.

Il lui tardait maintenant de connaître la décision que lady Sutton devait prendre ce jour même.

De temps en temps elle jetait un regard sur la pendule.

— Le courrier doit être distribué, — se dit-elle enfin. — J'irai dès ce matin voir cette *dear Annie*.

En ce moment, la courtisane se réveillait entièrement.

Cette nièce dont elle avait eu peur allait quitter son poste... Oui, il fallait qu'elle le quittât... Sait-on jamais avec ces vieillards ce qui peut arriver... Une pensée baroque pouvait s'emparer de son esprit... une passion insensée pour sa nièce... et tous ses projets à elle étaient à l'eau.

Heureusement sa « rivale » allait partir, et elle, Léona, la belle d'Ercourt, serait dans la place.

Alors, si son prestige avait pu être éclipsé tant soit peu, dans l'esprit du blessé, elle ne craignait rien, elle saurait bien le ramener au paroxysme du désir, et lui faire oublier complètement sa « dear Annie ».

Tandis que ses pensées couraient ainsi, bâtissant des projets pour l'avenir, on frappa à la porte.

— Entrez, — fit Léona.

La femme de chambre s'avança.

C'était une jeune Bretonne des Côtes-du-Nord qui avait suivi, à Londres, une famille anglaise, chez qui elle n'avait pu s'habituer, et qui allait retourner dans son village de Kérien, lorsque Mme Raymond la rencontra dans un bureau de placement.

C'était bien la soubrette qu'il lui fallait : arrivée depuis peu en Angleterre, elle n'y connaissait pour ainsi dire personne et savait à peine quelques phrases d'anglais.

Marie-Anne aimait sa nouvelle place, se trouvant heureuse d'avoir à servir une Française.

— Madame, — dit-elle en entrant, — c'est une vieille dame qui demande à vous parler.

Léona la regarda, étonnée.

— Une vieille dame, dites-vous?

— Oui, madame.

Mme Raymond ne savait qui ce pouvait être.

— Lui avez-vous demandé son nom?

— Oui, madame, elle m'a répondu : « Dites à Mme Raymond que je viens de Regent's Park. »

Regent's Park... Léona vit aussitôt la silhouette de dame Betsy passer dans son esprit.

— Ah! bien, — dit-elle, — faites entrer.

Que pouvait vouloir la vieille marchande à la toilette? se demandait Mme Raymond.

— Sans doute, elle passait dans le quartier, et elle venait lui faire une visite.

Mais une visite le matin?...

Certainement pour être plus sûre de la trouver.

Mistress Betsy entra, conduite par Marie-Anne.

Et de son ton doucereux elle commença :

— Eh! bonjour, chère madame, comment allez-vous?

— Très bien; asseyez-vous, — répondit Léona d'un ton poli mais peu avenant.

Elle ne voulait pas qu'une familiarité, même dans le ton, pût s'établir entre la future lady Warder et une... marchande à la toilette.

Dame Betsy fut un peu décontenancée par l'air de grande dame pris par son ancienne pensionnaire.

Mais l'entremetteuse en avait vu bien d'autres.

Combien elle en avait aidé à monter l'échelle de la fortune, et qui, une fois arrivées... possédant voiture et petit hôtel, ne lui parlaient plus que du haut de leur piédestal.

Mme Raymond n'était pas une de celles-là; elle la croyait une honnête dame ou à peu près, très riche, veuve, par conséquent libre de sa personne; mais si, sous le rapport des mœurs, elle lui accordait de la respectabilité, elle savait aussi, grâce à ses cartes, ou autrement qu'il y avait un secret dans la vie de son ancienne pensionnaire.

Lorsqu'elle lui avait fait « le *grand jeu* », après avoir bien étudié les cartes et lui avoir fait connaître tout ce qu'elles disaient, elle avait ainsi conclu, résumé pour ainsi dire :

— Une situation magnifique vous attend... vous avez les quatre dix... vous réussirez dans vos projets... mais renoncez à votre haine pour une femme blonde.

De cette conclusion dame Betsy se souvenait parfaitement — et Léona aussi, — mais ce que la vieille dame n'avait surtout pas oublié, c'était l'exclamation, la réponse de Mme Raymond.

— Jamais !... — avait-elle dit.

Jamais !... donc cette haine existait... ainsi que la femme blonde.

La vieille entremetteuse, intrigante par métier, espérait bien pouvoir se servir un jour de la découverte qu'elle avait faite de ce secret.

Aussi, certaine de ramener Mme Raymond à l'amabilité envers elle quand elle le voudrait, elle fit mine de ne s'être pas aperçue de la froideur avec laquelle on la recevait.

— Je passais dans le quartier, — reprit-elle, — et j'ai pris la liberté de venir chercher de vos nouvelles.

— Je vous remercie, — répondit Léona.

Elle ne voulait pas de familiarité, mais elle tenait à ne pas se fâcher avec son ancienne hôtesse, qui pouvait lui rendre bien des services, et lui en avait déjà rendu autrefois.

Car, si mistress Betsy croyait tenir sa pensionnaire à sa disposition, par l'exclamation qui avait trahi ses pensées secrètes, Léona était bien plus

certaine de pouvoir mener à son gré la marchande à la toilette dont elle connaissait l'existence en partie double.

Celle-ci sentait que seule elle soutiendrait la conversation ; jetant un regard autour d'elle, elle ajouta :

— C'est très joli chez vous... et d'un goût...

— Oui, pas mal, — dit Mme Raymond ne sachant pas où elle voulait en venir.

Et l'autre reprit :

— Et tous ces bibelots si mignons coûtent les yeux de la tête...

Silence de Léona.

— Ah !... quand mon pauvre cher mari vivait, de temps en temps il m'en offrait de ces riens si jolis... Mais maintenant... on a juste de quoi joindre les deux bouts... et encore, malgré l'économie, on fait de petites dettes...

Mme Raymond comprit.

— Bon, — se dit-elle, — elle veut de l'argent. Mais je ne lui en donnerai pas, pour qu'elle ne prenne pas l'habitude de compter sur moi, comme étant son banquier.

Et, tout haut, elle ajouta, d'un air indifférent :

— Les temps sont durs pour tout le monde. Même pour ceux qui ont des rentes, et qui les font rentrer bien difficilement.

La vieille dame pensa :

— On m'a comprise, et on m'évince déjà !... Nous verrons bien.

Mme Raymond regarda ostensiblement la pendule, afin de faire comprendre à dame Betsy que l'heure s'avançait, qu'elle pouvait avoir besoin de sortir.

Mais son ancienne hôtesse, tout en ayant parfaitement remarqué ce regard, ne broncha pas. Pourtant, se décidant brusquement à aborder la raison qui l'avait amenée, elle dit :

— Oh ! dear Madame, si vous aviez pu me rendre un petit service, vous n'obligeriez pas une ingrate... Justement j'ai oublié ma bourse et j'ai une note à payer à côté d'Hyde-Park. Retourner à Regent's Park, c'est un peu loin. Et je me suis dit que, *vous connaissant comme je vous connais*, vous ne me refuseriez pas cette petite complaisance : cinq livres sterling seulement.

Elle avait glissé ces mots « vous connaissant comme je vous connais » en sourdine, comme un avertissement discret.

Celle à qui elle s'adressait ne remarqua pas d'abord le sens de ces paroles, par lesquelles la vieille appuyait sa demande... d'emprunt, de cinq livres sterling, soit cent vingt-cinq francs.

C'était peu de chose, c'est vrai ; mais Mme Raymond agacée par la visite de cette femme qui l'empêchait d'aller chez lord Warder connaître la décision prise par lady Sutton, se leva en disant :

— Je regrette, mais je n'ai pas du tout de monnaie chez moi.

Dans de meilleures dispositions, Léona n'eût peut-être pas répondu par un refus aussi net ni surtout aussi sec.

Mistress Betsy serra les lèvres. Ah ! on lui refusait cette somme insignifiante... à elle dame Betsy... qui avait été si attentionnée pour sa pensionnaire... On allait bien voir.

Et colère, mais toujours avec son ton mielleux, elle continua :

— Je voulais aussi vous prier de me payer...

— Quoi ? — interrompit Mme Raymond... — Ne vous ai-je pas payé mon séjour chez vous ?... tout ce que je vous devais... Et bien payé !

Mistress Betsy hésitait maintenant.

— Est-ce que j'ai oublié quelque chose ? — reprit Léonard.

— Et le « grand jeu »... que je vous ai tiré ? — marmotta la marchande à la toilette.

Mme Raymond ne put s'empêcher de rire du moyen qu'employait son ancienne hôtesse pour obtenir le prêt dont elle avait soi-disant grand besoin.

Pourtant, poussée par elle ne savait quel esprit de contrariété, elle répondit :

— Comment, ce n'était donc pas à titre gracieux... pour passer le temps que...

— *Time is money !* — fit la vieille.

Décidément la bonne dame amusait Léona.

— Et qu'est-ce que ça vaut le « grand jeu » — demanda-t-elle.

Mistress Betsy releva la tête, retrouvant de l'aplomb.

— Cela dépend... de ce que dit... le jeu...

Et elle appuyait sur ces mots.

— Hein ! — fit Léona qui sentit l'intention. — Et alors combien le mien ?

L'entremetteuse réfléchissait.

— Pour vous qui êtes une connaissance...

Léona fit la grimace.

— ... Je ne prendrai pas ce que vaut votre jeu.

Mme Raymond se récria :

— Du tout... du tout... Je veux savoir ce que valait réellement mon « jeu » ?

Sans lâcher la main de la marchande à la toilette, elle s'assit sur un fauteuil, tout près d'elle. (P. 1004.)

A cette question, dame Betsy crut tenir la somme qu'elle désirait et redevint aimable.

— Oh ! dear, ce n'est pas cinq livres que valait votre jeu, mais des centaines de banknotes.

Mme Raymond reprit son air hautain.

— Et cela, parce que mon jeu a dit des choses qui avaient ce prix ?

— Oui, dear ; oh ! oui, des choses hors de prix.

Est-ce que par hasard cette vieille entremetteuse voudrait la faire chanter ?

Cette pensée vint à Mme Raymond. Elle se rappelait parfaitement tous les détails des explications lues par la tireuse dans le jeu de cartes.

— Que disait donc mon jeu ? — demanda-t-elle. — Je ne me souviens de rien, ce qui prouve que, pour moi, vos explications n'avaient pas grande valeur.

— Oh ! dear, vous ne disiez pas cela, ce jour-là.

— Voyons, que disait-il ?...

Dame Betsy la regardant bien en face :

— Je ne vous donnerai que le résumé de votre jeu, ce serait trop long autrement... à moins que vous ne vouliez que je vous le fasse encore aujourd'hui.

— Merci, merci, j'ai à sortir... et puis je n'ai pas encore payé le premier... Alors... il disait...

— Que vous réussiriez dans tous vos projets, mais...

— Mais ?...

— A condition de renoncer à votre haine pour une femme blonde...

La tireuse de cartes s'arrêta.

— Ce n'est pas beaucoup, si mon jeu n'a dit que cela... et ça ne vaut pas cher.

L'entremetteuse, oubliant son ton mielleux habituel, répliqua, avec les lèvres serrées :

— Mais votre réponse... elle vaut cher, my dear.

Léona sentit un flot de sang lui monter au visage. Ainsi c'était vrai. Elle avait deviné, c'était bel et bien du chantage. On voulait exploiter l'exclamation qui lui était échappée et qui l'avait trahie.

Ah ! on voulait la faire chanter !... elle allait se rebiffer, et museler cette vieille coquine.

— Bien, — fit-elle, — de son ton méprisant. — Vous dites que je vous dois ?

Mistress Betsy crut avoir dompté Mme Raymond en ayant mis le doigt

sur la plaie. Elle crut pouvoir être plus qu'exigeante, et sans hésiter elle dit :

— J'avais à payer une petite facture..., cinq livres sterling... Mais à cause des cartes..., pour vous qui êtes riche (elle insista sur ces derniers mots...) un jeu comme le vôtre... vingt-cinq livres, ce ne serait vraiment pas trop...

— Vingt-cinq livres !... — répéta Léona. — Enfin !...

Elle ouvrit un secrétaire, en tira des banknotes et les posa sur un guéridon.

A cette vue les yeux de la vieille femme brillèrent.

Elle songea qu'elle aurait pu demander davantage. Elle s'en voulait de ce qu'elle appelait déjà une stupide maladresse.

— Voici ce que je vous dois, n'est-ce pas ? — prononça Mme Raymond.

Elle laissait l'argent sur le petit guéridon où elle l'avait mis, mais ne le tendait pas à la tireuse de cartes.

Celle-ci n'osait pas avancer pour le prendre ; pourtant elle se dressa, préférant les banknotes dans sa poche que sur cette table.

Et, répondant à la question de son interlocutrice avec un regret visible de n'avoir pas exigé plus que cela, elle répliqua :

— Oui, dear Madame.

Elle était debout ; mais ne possédait pas encore les banknotes.

— Asseyez-vous une minute, — invita alors Mme Raymond. — Non seulement je veux vous payer largement, mais je vais vous rendre un service par surcroît.

Et, s'avançant vers son ancienne hôtesse :

— Donnez-moi votre main ?

N'ayant aucune idée de ce que voulait faire la jeune femme, dame Betzy tendit machinalement sa main.

LVIII

CHIROMANCIE

Mme Raymond décida de remettre sa visite à lord Warder à un peu plus tard, afin de prendre sa revanche sur cette vieille entremetteuse.

Sans lâcher la main de la marchande à la toilette, elle s'assit sur un fauteuil, tout près d'elle.

Puis, fixant l'intérieur de sa main, ella resta un moment sans parler.

Mistress Betsy se demandait à quoi elle pensait, et ce qu'elle voulait faire d'elle.

— Vous savez tirer dans les cartes, — dit enfin Léona, — moi, je sais lire dans les lignes de la main.

La marchande à la toilette essaya de s'esquiver.

Mais Mme Raymond la tenait bien et continuait à avoir l'air de l'étudier.

— Je vois de drôles de choses dans ces lignes... et je n'y ai encore jeté qu'un coup d'œil. Voulez-vous que je vous dise quoi?...

Le visage de dame Betsy commença à montrer quelque inquiétude.

Elle croyait sans doute à la véracité de ses cartes... Les lignes de la main pouvaient bien être aussi sincères.

Mme Raymond la regardait à la dérobée, par-dessous ses cils et apercevant ce commencement de frayeur, prenait sa revanche.

— Sans payer! — fit-elle, en riant.

La tireuse de cartes n'osa dire non ; elle laissa sa main à Mme Raymond, tout en tremblant un peu.

Celle-ci regardait gravement les lignes qui se croisaient en tous sens et, tandis que la tireuse de cartes croyait la chiromancienne plongée dans ses études, Léona songeait :

— Comment vais-je débuter? Il faut que je frappe son imagination d'abord, et, ensuite, comme ma science ne va pas loin,... je m'inspirerai du tour de la conversation.

Alors, brusquement, elle lui dit :

— Vous devez aimer les combats sanguinaires...

— Vous dites ! — s'écria la vieille dame croyant avoir mal compris.

Léona reprit sans sourciller :

— Vous devez aimer les combats sanguinaires.

Mistress Betsy leva ses yeux au ciel.

— Si c'est Dieu possible!... les combats sanguinaires!... Moi... Oh! *shocking!* Et où voyez-vous ça, Seigneur!

La chiromancienne de circonstance posa gravement son doigt sur le mont de Mercure et dit ce seul mot :

— Là!

Elle eût été bien embarrassée de dire ce qu'il y avait sous son doigt.

— Mais ce n'est pas vrai, — disait, en secouant sa main, l'entremetteuse, tout à fait crédule en la science de Léona, devant l'aplomb que celle-ci montrait.

Mme Raymond l'interrompit.

— Ah! vous n'y croyez pas, eh! bien, reprenons, ou plutôt continuons.

Et elle reprit :

— Je vois deux lignes là, qui signifient que votre vie est partagée en deux parties tout à fait distinctes.

— Je ne comprends pas! — souffla la vieille.

Ah! certes, elle craignait de trop comprendre. Comment serait-ce possible que l'on pût voir ainsi dans sa main ce qu'elle tenait tant à cacher... ce pourquoi elle prenait tant de précautions...

Laisserait-elle poursuivre Mme Raymond, ou bien était-il préférable de lui retirer sa main?

D'abord, son ancienne pensionnaire lui avait dit qu'elle aimait les luttes sanglantes. Et maintenant...

La curiosité l'emporta sur la peur, elle attendit.

Léona voulait, le plus possible, faire croire à celle qui avait essayé de la faire chanter qu'elle était très forte en chiromancie.

Aussi, allait-elle lentement dans ses explications, ne voulant pas se trahir, et laisser comprendre que ce qu'elle disait, elle l'avait vu.

— Vous ne comprenez pas? — questionna Léona. — Moi je ne puis dire que ce que je vois. Deux lignes, c'est-à-dire deux existences, comme si vous en aviez une de publique, au grand jour, et une autre cachée.

La vieille dame blêmit.

— Si on peut dire, — s'exclama-t-elle, — moi qui n'ai pas une pensée même de cachée...

Léona se complaisait dans la comédie qu'elle jouait.

— Ah! je n'en sais rien, — répondit-elle aux exclamations de la marchande à la toilette. — Je ne sais rien. Je parle... je dis ce que je vois dans les lignes de votre main, voilà tout.

Et elle ajouta :

— Si vous voulez, je ne continuerai pas.

La fine mouche avait deviné que la curiosité de la vieille dame était surexcitée au plus haut point, et elle lui offrait de ne pas continuer avec la certitude qu'elle serait la première à lui demander de le faire.

Dame Betsy était fortement émue, par ce que Léona venait de lui dire, mais elle se disait que les détails, les lignes de sa main ne pourraient pas les donner.

Et ce qu'elle voulait cacher, c'était les détails surtout.

Des généralités, elle pourrait toujours les nier.

— Oh! peu m'importe! — fit-elle. — Si cela vous amuse, vous pouvez continuer.

Et elle ajouta avec aplomb :

— Jusqu'à présent, les lignes n'ont rien dit de vrai.

Mme Raymond ne releva pas ce qu'il y avait de faux dans ces paroles, elle s'empressa de poursuivre.

— Votre ligne de vie... de santé... est bonne, mais méfiez-vous des accidents qui pourraient la détruire.

— Quels accidents ?

Léona continua sans rire, les yeux toujours fixés sur le creux de la main de sa consultante :

— Oh ! j'en vois de toutes sortes, des accidents.

— Mais encore? — demanda avec intérêt la vieille dame, tout à fait reprise par le ton convaincu de Mme Raymond.

— Accidents... causés par les liquides alcoolisés... le gin...

— Le gin... grand Dieu !... Quelle horreur!

Léona l'imitant, lorsqu'elle tirait les cartes, l'interrompit vivement :

— Ne m'arrêtez donc pas... vous me troublez... je ne sais plus ou j'en suis.

Elle poursuivit :

— Accidents causés par le gin... par des veillées trop prolongées... par la faute de femmes peu... convenables.

— Mais...

— Chut!... Colères occasionnées par un homme qui ne voudra pas payer...

— Mais...

— Taisez-vous donc, — fit Léona d'un air énervé.

La vieille commençait à avoir peur.

Était-il possible que, dans les lignes de la main, on pût voir tant de choses? Mais alors la chiromancie valait mieux que la cartomancie. Et si elle prêtait plus longtemps sa main à Mme Raymond, celle-ci allait savoir ce qu'elle tenait à cacher.

Épouvantée à cette pensée, elle retira si vivement ses doigts que Léona, qui ne s'y attendait pas, les laissa échapper.

— Alors... pourquoi retirez-vous votre main ?

— Il se fait tard, — répondit dame Betsy, — il faut que j'aille encore faire une course.

— Vous ne voulez donc pas que je finisse de lire votre avenir... et votre présent? — fit Léona un peu désappointée.

— Non, pas aujourd'hui.

Mme Raymond avait manqué ses plus gros effets.

— Oh ! toi, tu veux m'échapper, — songea-t-elle. — N'y compte pas,

la vieille. Tu as voulu me faire chanter... il faut que ce soit moi qui te tienne, et non toi qui espère me mener.

Et l'ancienne (et toujours) courtisane, habituée à toutes les tactiques, changea ses batteries, mais ne se trouva pas désarmée pour si peu.

— Bien, — dit-elle, — je continuerai ma séance un autre jour... quand vous aurez le temps... quand vous voudrez.

Mistress Betsy avança la main pour prendre l'argent qui était resté sur le guéridon, mais Léona avait deviné son mouvement. Et elle se plaça entre elle et la table où étaient toujours les séduisantes banknotes.

— Je suis très heureuse d'avoir vu les lignes de votre main, — reprit Léona, en continuant à se placer entre sa visiteuse et le magot qui semblait narguer celle-ci ; — car les mille rides que nous avons là sont comme un livre où est écrite toute notre destinée.

Elle répétait presque mot par mot un passage d'article qu'elle avait lu dans un journal.

— Oui, j'en suis très contente, parce que ce que j'y ai aperçu confirme certaines choses, certains détails... qui vous intéressent.

— Vraiment? — émit la vieille que le ton convaincu de Mme Raymond finissait par influencer.

— Oui, je vois bien que ce doit être vrai, — murmura Léona comme se parlant à elle-même pour donner le change à la vieille femme, lui faire croire à sa prétendue connaissance de la chiromancie, ayant ses projets pour cela.

Et, comme prenant une résolution subite, la regardant bien en face :

— Connaissez-vous la taverne du *Good-Boy ?*

La vieille femme, prise à l'improviste par ce coup droit, considéra d'un air décontenancé celle qui lui parlait.

— La taverne du *Good-Boy*?...

Quel rapport y avait-il entre ses lignes chiromanciques et ceci? Elle ne pensait même pas à la phrase de Mme Raymond, l'accusant d'aimer les combats où le sang coulait.

Sans lui donner le temps de se reprendre, son interlocutrice accentua :

— Oui ; est-ce que vous ne la connaîtriez pas?

Léona commençait à s'amuser de la mine de son ancienne hôtesse, tout en l'empêchant d'arriver au guéridon où les banknotes continuaient à attendre patiemment.

— Mais...

A ces mots, la vieille s'abattit dans un fauteuil. (P. 1012.)

— Voyons... rappelez vos souvenirs... une taverne située dans le quartier de White-Chapel...

— White-Chapel?...

La vieille devenait un écho, mais n'osait pas répondre.

Mme Raymond poursuivait sa taquinerie, sans merci. Ah ! elle avait voulu la faire chanter ! Eh bien, elle allait la faire danser elle !

Oh ! maintenant ce n'était rien encore,... mais tout à l'heure ce serait le bouquet.

Alors elle précisa, le ton ironique :

— Le soir même de mon arrivée chez vous.... n'avez-vous pas assisté à un combat entre *Dog* et *James ?*

La vieille dame blêmit.

— Le souvenir vous revient, n'est-ce pas, — dit impitoyablement Léona. — C'était horrible....

Mistress Betsy doutait encore de ce qu'elle entendait. Pourtant elle demanda :

— Vous y étiez?...

— Moi ? — répondit froidement Mme Raymond. — Je vous dis que c'était horrible, voilà tout. N'avez-vous pas trouvé ?

Mistress Betsy comprit qu'elle avait été vue, qu'il valait mieux ne pas nier.

D'ailleurs elle pouvait bien avoir été assister à ce combat comme une autre!

Mais était-ce Mme Raymond qui l'avait vue, ou quelqu'un lui en avait-il parlé ?

La vieille se remit vite : il s'agissait seulement de montrer une horreur décente pour ces atrocités. Qui oserait ensuite l'incriminer ?

— Vous avez bien raison, ces combats sont affreux, aussi ont-ils lieu en cachette, avec mille précautions pour dépister la police. On y va une fois.... pour voir... pour savoir...

La vieille s'embrouillait.

— C'était la première fois que vous alliez dans la taverne du *Good-Boy* ? — interrogea Mme Raymond.

— Oui, dear... — n'hésita pas à répondre mistress Betsy, — et ce sera la dernière. Les amis chez qui j'étais invitée ce soir-là m'y ont amenée...

— Vilain quartier décidément, que ce White-Chapel, — interrompit Léona.

— Quartier populeux, peu riche, peu élégant par conséquent.

— Et où allez-vous en course en ce moment ?

Sans réflexion aucune, machinalement, dame Betsy répondit :

— Justement dans le quartier de White-Chapel.

Léona se mordit les lèvres pour ne pas rire. Elle détourna même la tête pour que son ancienne hôtesse ne pût lire la joie dans ses yeux.

Certes, oui, elle était contente, car la maladresse de la marchande à la toilette l'avait fait tomber en plein dans le piège que Mme Raymond lui avait tendu.

Et cela dès les premiers mots.

Quand Léona eut redonné à ses traits toute l'impassibilité désirable, elle regarda bien en face la vieille dame et continua :

— White-Chapel ?... C'est bien dans White-Chapel que se trouve la taverne du *Good-Boy*.

Dame Betsy recommença à se troubler.

— Oui, — dit-elle simplement.

— Et vous allez en course dans ce quartier... Course d'affaires alors? car le quartier est bien vilain... Il faut y être obligée pour y aller.

— Mon Dieu, oui, pas beau du tout.

— Alors pourquoi y avez-vous un magasin ?

Ces mots, dits à brûle-pourpoint, amenèrent un flot de sang aux joues de l'entremetteuse.

— Comment ?...

— Oui, votre magasin de marchande...

Mistress Betsy était ahurie.

— De marchande à la toilette... poursuivit Léona.

Comment, sa pensionnaire savait cela aussi ? La vieille femme se demanda un moment si elle ne ferait pas mieux de déposer tout à fait le masque.

Mais, recouvrant sa présence d'esprit, elle répliqua :

— Un magasin à la toilette, dites-vous ?

— Oui.

— Qui vous a dit cela?

— Je vous ai vue y entrer et vous y installer comme chez vous.

— C'était peut-être le magasin d'une amie.

— Non; j'ai questionné... on m'a dit que vous en étiez la propriétaire.

Tout en échangeant ces phrases moins insignifiantes qu'elles n'en avaient l'air, la marchande à la toilette avait préparé des arguments.

— Que voulez-vous, — fit-elle, — la vie est dure.... mes rentes bien petites... Je suis vieille... que pouvais-je faire pour augmenter mes ressources ?

Mme Raymond ne répondit pas. Elle voulait voir ce qu'allait lui dire l'entremetteuse.

Mais si celle-ci comprenait que, par une circonstance qu'elle ne s'expliquait pas encore, Mme Raymond connaissait sa soirée au *Good-Boy* et l'existence de son magasin, elle était sûre que le reste elle l'ignorait.

Les intéressés seuls, ou à peu près, connaissaient son appartement au premier au-dessus de sa boutique.

Elle reprit :

— J'ai pris ce magasin justement dans White-Chapel pour ne pas être vue des amis de feu mon mari... D'ailleurs, je n'ai pas l'intention de le garder... ce n'est pas dans mes goûts... et d'un si petit rapport...

La vieille dame croyait déjà avoir convaincu Mme Raymond, lorsque celle-ci, qui attendait le bon moment pour lancer son dernier coup... coup terrible... coup de foudre pour la respectabilité de l'honorable mistress Betsy, lui dit :

— Monsieur Reed... ne vous aide donc pas?

A ces mots, la vieille s'abattit dans un fauteuil.

L'émotion fut si violente, si aiguë, qu'elle perdit presque l'usage de ses sens.

Le visage blafard, le regard fixe, sans expression, elle avait un air égaré qui effraya Léona.

Elle crut avoir occasionné un malheur, une attaque... pire peut-être, et à son tour elle eut peur.

— Voyons... voyons... dame Betsy, — reprit-elle avec intérêt en prenant les mains de la vieille, — il ne faut pas vous émouvoir ainsi parce que je connais vos petits secrets. Chacun est libre... Ce que vous faites ne regarde personne. J'ai seulement voulu vous montrer que je savais tout... Mais je garderai pour moi ce que j'ai découvert...

Peu à peu, en écoutant ces mots, mistress Betsy avait retrouvé son calme.

Son corps s'était redressé dans le fauteuil. Son visage reprenait un peu de vie.

Léona voulant la calmer tout à fait ajouta :

— Tenez, soyez contente, je m'inscris au nombre de vos clientes.

Et comme la vieille la regardait d'un air hébété, elle reprit :

— Entendons-nous, comme cliente, je veux dire que vous pourrez venir prendre chez moi, pour votre magasin, toutes les robes, tous les vêtements qui ne me plairont plus et que, souvent, j'ai à peine mis.

Mistress Betsy retrouvait la tranquillité que le nom de M. Reed lui avait fait perdre.

Ce nom, Léona, ainsi qu'on se le rappelle, l'avait entendu prononcer par une des deux femmes qu'elle avait rencontrées près du magasin de dame Betsy.

— M. Reed n'est pas encore arrivé ce soir, — avait dit cette femme.

Et, à tout hasard, Léona avait lancé ce nom.

L'effet avait été foudroyant.

Maintenant, mistress Betsy comprenait que sa pensionnaire savait tout et, ayant surmonté le malaise qu'elle avait éprouvé, elle se dit :

— Puisque, malgré cela, Mme Raymond m'autorise à pénétrer chez elle, c'est qu'elle a réellement l'intention de taire ce qu'elle a découvert. Faisons bonne contenance.

Elle se dressa tout à fait.

— Vous devriez prendre quelque chose, — fit son ex-pensionnaire. — Cela vous remettra tout à fait. Venez.

Les deux femmes sortirent se dirigeant vers la salle à manger. Non sans que Mme Raymond eût tout d'abord la précaution de reprendre prudemment les banknotes qu'elle avait étalées sur le guéridon.

LIX

APRÈS LA LETTRE

Lady Sutton avait prévenu lord Warder qu'elle était obligée de partir pour Southampton.

Elle lui avait dit cela en présence de Léona, mais sans montrer la lettre qu'elle venait de recevoir, et qu'elle tenait, fermée, à la main.

On se souvient qu'elle était appelée par des questions de très grave intérêt, s'il fallait s'en rapporter à la version de la nièce de lord Warder.

La lettre qui venait ainsi de décider la jeune lady provenait donc de son *sollicitor*. Au moins devait-il en être ainsi, si elle disait vrai.

Mais, par tempérament, non moins que par expérience, Mme veuve Raymond était on ne peut plus sceptique. Pour elle toute femme avait quelque intrigue secrète.

Elle n'avait pas manqué de remarquer que la nièce de lord Warder s'était abstenue de montrer la lettre de son homme d'affaires.

Et tout de suite elle en conclut que ce *sollicitor* ne devait être autre que quelque solliciteur... galant.

Ah! l'aimable veuve!... Il lui fallait une petite ville, assez éloignée de Londres pour y être à l'abri de toute rencontre indiscrète, un port de mer où le mouvement des voyageurs était d'autre part assez grand pour expliquer, le cas échéant, un rendez-vous amoureux que l'on mettrait sur le compte d'un hasard fortuit, si cela devenait nécessaire.

Elle allait bien la chaste lady! Et elle préparait habilement ses petites intrigues.

Mais cela ne prenait pas avec tout le monde, ces histoires-là. L'ancienne Léona d'Ercourt y avait passé avant elle. Les voyages donnés comme prétexte, cela la connaissait.

— Alors, vous allez nous quitter? — avait dit le blessé.

— Pour le moins de temps possible, mon bon oncle, — répondit la jeune femme.

Puis se tournant vers Mme Raymond :

— Mais, grâce à Dieu, vous n'aurez guère à vous apercevoir de mon absence; car d'autres mains seront là pour vous soigner.

Léona se contenta de répondre par un sourire.

— Et... est-ce pour longtemps? — insista le lord.

— Sir Wooman parle d'une semaine peut-être.

Les lèvres de Léona se tendirent dans une ironie silencieuse. Une semaine, peste! il voulait compenser le temps de l'absence, ce M. Wooman. Quant à sa... partenaire, elle aimait également les affaires traitées à fond. Allons, cela promettait!...

Mais elle se gardait bien de traduire ces réflexions. Elle était trop heureuse au contraire du départ de la jeune femme. Et elle désirait que ses affaires, — ou ses plaisirs, fussent si absorbants que la semaine ne lui suffît pas.

Durant cet intervalle, elle prendrait solidement pied dans la maison, chez elle en somme.

Elle s'arrangerait pour accaparer si étroitement le blessé, elle exaspérerait tellement sa passion que serait bien malin celui qui, ensuite, l'arracherait de ses bras, en dépit du fatal retard apporté à leur mariage.

Cette absence de la jeune Anglaise avait donc un double avantage : d'abord celui auquel Léona avait pensé dès qu'il en avait été question.

De plus, persuadée qu'il ne s'agissait là que d'une escapade plus ou moins déguisée, c'était le cas d'en profiter pour s'immiscer dans ce que l'autre cachait si soigneusement.

Même lorsque l'ancienne Roussotte serait devenue lady Warder, l'influence de lady Sutton risquait d'être une gêne et peut-être un péril. A ce moment, celle qui déjà était son ennemie serait bien aise de la tenir par ses petits secrets.

Léona connaissait l'hypocrisie de la vertu de la plupart des Anglaises. Celle-ci cachait encore plus minutieusement son jeu que les autres, pensait-elle.

Mais la veuve Raymond avait, sous la main, un homme qui aurait vite éventé les petites ruses de lady Sutton. Cet homme, c'était Alexandre.

— Voici que, après avoir été la Terreur de Grenelle, il va devenir la Terreur de Southampton, — se dit avec une ironie qui passa, énigmatique, sur sa physionomie, celle qui allait l'employer encore.

Le départ de la voyageuse avait été fixé au premier train du matin, le lendemain : une heure après, la mère de Berthe demandait, à l'amoureux blessé, qui déjà ne pouvait plus se passer d'elle, la permission de prendre congé de lui pour quelques affaires.

— Des affaires, naturellement, à l'instar de la nièce, — se dit-elle.

Les affaires, le prétexte universel de tous les flirts, de toutes les intrigues, de tous les plaisirs.

Sans passer à Hyde-park, ce qui lui eût fait perdre du temps, elle se rendit directement à l'hôtel d'Écosse. Là, après réflexion, elle avait fini par retenir la chambre où elle s'était déguisée une première fois, et y avait laissé le costume et la perruque brune sous laquelle elle était si séduisante.

Tous ces objets étaient enfermés dans une armoire dont la clé ne la quittait pas.

Grâce à cela, Mme veuve Raymond, la patricienne de l'opulent quartier de Hyde-park, devenait dans un instant la jolie Roussotte, la perle de White-Chapel et autres lieux de même acabit.

Le temps de changer de toilette, de coiffer sa perruque si heureusement bouclée, et d'épingler par-dessus la mantille dont les pointes rapprochées masquaient à demi ses traits en les avivant, et sans prendre même la précaution d'emprunter le secours d'un cab, elle se dirigea vers le très aristocratique hôtel du *Mouton à cinq pattes*, le séjour des altesses royales... en rupture de bague.

C'est la première fois que Léona avait cette audace.

Mais qui la reconnaîtrait? Qui songerait même à la reconnaître sous cet attifage?

D'abord, elle n'était plus ni Mme veuve Raymond, ni même la disparue, l'envolée Léona d'Ercourt.

Elle était la Roussotte... brune, l'irritante et attirante brune à peau blanche et rose dont les yeux, sous la mantille, décochaient des scintillements agaçants.

Elle se sentait en train, égayée par la pensée de se trouver seule bientôt avec ce lord, dont elle avait allumé la passion au point de l'élever, elle, la courtisane méprisée, au premier rang de l'aristocratie.

Et elle était presque grise de joie, d'ambition bientôt réalisée, grise d'exubérance, de vie, de pleine lumière, sous l'éclat des lampes flambantes, des becs de gaz, des feux électriques s'allumant, papillotant, dans la

première heure du soir, aux devantures des magasins et des débits de spiritueux.

Les hommes qui sortaient de ces établissements, lourds d'eau-de-vie, de gin, le cerveau échauffé, enhardis, la regardaient, cherchant à percer les mailles de la mantille ; et elle, flattée, répondait par des œillades sournoises, — et s'enfuyait.

Elle se sentait redevenir jeune, audacieuse, presque inconsciente.

Aussi le trajet ne lui parut-il pas très long de l'hôtel d'Écosse à celui beaucoup plus pittoresque du *Mouton à cinq pattes*.

Lorsqu'elle y arriva, la nuit était tout à fait tombée. C'était ce qu'elle voulait.

Quoiqu'en Angleterre, la Terreur de Grenelle avait conservé ses habitudes de France : il soignait son estomac, ainsi qu'il disait.

Il laissait les Anglais faire leur collation de cinq heures, au pain et au beurre, passée dans les mœurs de notre aristocratie sous le nom de five o'clock tea ; il les laissait renvoyer leur appétit vers les huit ou neuf heures, avec une seconde collation plus substantielle cependant.

Lui avait des habitudes solides et il préférait, à sept heures, une bonne soupe, un bifteack soigné, additionné d'un plat de légumes confortable et abondant, sans préjudice d'un coin de fromage, suivi de plusieurs autres, le tout arrosé d'une bonne bouteille, avec couronnement d'une demi-tasse rincelette, *et cœtera*.

L'estomac, pour lui, il n'y avait que ça de vraiment " chic ".

Et comme l'honorable hôtel meublé dans lequel il était descendu, pareil à tous les grands établissements, comptait, dans sa clientèle, des illustrations de tous les pays, toutes les cuisines y étaient également pratiquées.

Aussi la brune promeneuse à la mantille avait-elle intentionnellement choisi cette heure, ne doutant pas de trouver le successeur de Charvet en tête-à-tête avec son assiette.

Ayant rapidement franchi la porte de l'allée, elle enfila lestement l'escalier qu'elle connaissait et frappa trois coups secs à la porte.

Silence.

— Pas de bruit, n'importe, il y est, — se dit-elle, connaissant ses habitudes de prudence.

Puis elle se mit à rire.

Elle était réellement bien disposée.

Léona savait qu'Alexandre, constamment sur ses gardes, se tenait coi dès que l'on frappait à la porte de sa chambre.

Ou bien il fallait heurter d'une certaine façon.

La femme entra, installa sur la table des assiettes à fleurs. (P. 1018.)

Craignant toujours quelque intrusion des agents de la sûreté anglaise, il attendait que le visiteur se fît reconnaître, prêt à sauter par une fenêtre donnant sur une cour intérieure et à brûler ainsi la politesse aux indiscrets.

Léona connaissait ce détail, c'est pour cela qu'elle avait frappé d'une façon inaccoutumée.

Et maintenant, elle se complaisait à faire durer les inquiétudes d'Alexandre en ne se faisant pas connaître.

— Sautera, sautera pas!... — se disait-elle, pensant à la fenêtre.

Puis la pensée lui vint qu'il risquait de se casser un membre en tentant ce saut périlleux.

— Fichtre! — se dit-elle, — c'est que ce ne serait pas le moment.

Et, approchant sa bouche du trou de la serrure :

— Ouvre donc, nigaud; c'est ta Roussotte.

Et la porte commençant à s'entrebâiller, elle se glissa vivement dans la chambre d'un air assez joliment crâne, en vérité.

— Pourquoi que tu m'as fait faire de la tablature comme ça? — lui dit-il d'un ton moitié bourru, moitié adouci par la gaîté qui était en elle. — Tu sais que j'ouvre pas mon tiroir sans le mot de passe, à cause des *flicks*.

— En tout cas, ils n'ont pas l'air de te couper l'appétit.

— Ça, c'est pour l'estomac, — répondit le bandit avec conviction. — Quand l'estomac va, tout va, comme on dit au bat' d'Af'. A propos, as-tu soupé?

— Il y a une heure que j'attends que tu me le demandes.

— C'est ça, un pique-nique, — dit joyeusement Alexandre en donnant un coup de poing sur la table. — T'acceptes?

— Oui, et vite encore.

— Bravo! — riposta le bandit.

Et, rouvrant la porte, il se pencha dans l'escalier après avoir fait, autour de sa bouche, un cornet de ses deux mains :

— Ohé! mère Mathusalem! — cria-t-il avec un accent qui fit trembler la maison.

— *What do you want?* — répondit une voix aigre montant des profondeurs du sous-sol.

— Ce que je *want*, la mère sorcière, c'est un couvert de plus dans ma chambre, et *illico*, vous savez. On a une invitée, et de la haute, encore. *Two dinners!*

Cinq minutes après il reconnaissait, sur le bois de la porte, le grincement des ongles de la vieille logeuse, et il ouvrit.

La femme entra, installa sur la table des assiettes à fleurs, auxquelles quelques brèches ajoutaient des dessins supplémentaires et inédits.

Puis elle découffa, sans mot dire, une soupière d'ox tail d'où s'éleva une vapeur fortement odorante.

— De l'encens! — murmura dévotement Alexandre.

— Ma foi, oui; ça sent bon. C'est peut-être du chat sauvage, mais n'importe, je me sers, — répliqua la visiteuse.

Et elle s'assit à table, faisant honneur au potage.

— Du chat enragé, peut-être que non, — fit son amphitryon; — mais enfin quelque chose de pas ordinaire non plus : de la tortue à la crapaudine, avec de la queue de bœuf, à moins que ce ne soit du crapaud à la tortue sans queue; on ne comprend jamais, avec leur diable de jargon.

Léona posa sa cuillère.

— Heureusement que j'ai presque fini. Mais si toute la cuisine est à l'unisson, merci.

— On voit bien que t'as jamais mangé de la vache enragée; mais aie pas peur. Enfoncés Potel et Chabot. Tu vas voir.

Et il commanda la suite.

— Reluque-moi ce rosbeef, — dit-il, en plantant son couteau dans une pièce de viande rôtie, — on dirait un *pante* (un bourgeois) qu'on vient de saigner.

Léona ne frissonna pas à cette comparaison et se versa une rasade de ce sang fumant.

— Ça ravigote les estomacs, hein? — admira la Terreur de Grenelle.

Puis, lui présentant une large tranche de viande :

— A propos, tu ne m'as pas dit ce qui nous vaut le plaisir de masticotter la *becquetance* ensemble?

Et il regarda la Roussotte brune en homme qui savait qu'elle n'était pas une particulière à se déranger pour rien.

LX

PROPOS DE TABLE

Léona avait d'abord gardé le silence, en entendant l'observation formulée par son complice.

Dans le plaisir trivial qu'elle goûtait ainsi à l'improviste, elle avait presque oublié le motif de sa venue.

Et voici que son compagnon la remettait brusquement en présence de la réalité.

— D'abord, trois doigts de vin blanc, — dit-elle, — avant de commencer.

Elle vida lentement la liqueur qui avivait, en passant, la sensibilité de son palais, émoussée par cette cuisine forte, aux épices brûlantes. Une « cuisine pour hommes », dans le sens énergique du mot.

— D'abord, comment sais-tu que je viens pour te parler d'affaires?

— A moins que ce ne soit pour mon physique?...

Et il esquissa le geste de porter la main à son cœur.

— C'est pour te permettre de l'entretenir en te payant de bonnes tranches de rosbeef comme celles-ci que je suis venue.

— Je te le disais bien que c'était pour mon physique. Et après?

— Après... Est-ce que, dans ta géographie, tu connais une ville qui s'appelle Southampton.

— La géographie, connais pas ce royaume. J'ai encore vu que la France, la Belgique et l'Angleterre ous'que nous sommes. Y a peut-être ben la Guyane, — ajouta-t-il en baissant la voix. — Mais ça vaut mieux pas d'en parler.

Léona haussa les épaules.

— Enfin, es-tu déjà allé à Southampton?

— Sous-ton-pont... Y a du temps, peut-être que oui. On avait eu une discussion, derrière les remparts de Saint-Malo, avec un bourgeois qui voulait pas avancer quelques napoléons qu'il avait dans son porte-monnaie. Oh! rien qu'un emprunt. On lui aurait rendu son porte-monnaie, vide il est vrai. Mais enfin on y aurait rendu. Alors, dame, ça s'était gâté. Je tape, tu cries, on gueule. Sauve-qui-peut!... Juste le temps de sauter dans le premier steam anglais en train de déraper et en route pour Southampton ou Sous-ton-pont, comme tu voudras.

— Enfin, tu saurais y retrouver ton chemin?

— Un peu; même que c'est un chic endroit, des routes propres comme les allées d'un parc, avec des petites maisons des deux côtés, des maisons de rentiers, comme on dit en France, avec de petits jardins devant, que ça vous donnerait l'envie de se ranger pour y finir ses jours.

— Alors, ça te ferait plaisir d'y retourner?

— Peuh!...

— Enfin, puis-je compter sur toi?

— C'est donc sérieux?...

— Ce l'est toujours avec moi, — repartit Léona d'un ton sec.

— Et qu'est-ce qu'il y a à faire pour le service de ma petite Roussotte, à Sous-ton-pont?...

— Il y a d'abord à savoir si tu marcheras. Il y a de la galette.

— A ce compte, tope là. On ne se fâchera plus.

Il étendit sa main ouverte. Léona y mit la sienne qu'il garda; et attirant sa partenaire à lui, il lui donna un baiser sonore.

— C'est signé, — ajouta Alexandre.

— Eh bien! — reprit son invitée, — une dame à laquelle je porte un certain intérêt (Alexandre cligna de l'œil) de façon dubitative, part demain matin de Londres pour Southampton. Il s'agit de prendre le même train qu'elle, de descendre quand elle descendra, et...

— Et de lui faire gentiment son affaire, n'est-ce pas?

Et la Terreur de Grenelle hocha le menton.

— L'estourbir dans un chemin de traverse, ou lui faire prendre un bain sur la plage, à la nuit tombante, je ne dis pas que ce soit trop difficile. D'autant plus qu'une baignade, dans ces conditions, c'est encore le meilleur moyen de se débarrasser des gêneurs. Pas de sang; on leur fiche la tête sous l'eau, donc pas de cris. Seulement... seulement, ça m'embête.

— Vraiment?...

— Dame. Ici, j'ai jamais eu d'affaires. Je tiendrais pas à me fiche la rousse du pays à dos. C'est pour l'un comme pour l'autre, du reste.

Léona haussa les épaules.

— Moi, je ne crains rien. D'ailleurs, rassure-toi. Il n'y a pas de coup à faire.

— Alors, quoi?...

— Simplement suivre cette dame, voir où elle va, savoir qui elle voit, en un mot ne pas la perdre de vue une seule minute.

— Enfin, quoi, se déguiser en ambassadeur... de la rue de Jérusalem.

Il ajouta :

— C'est pas que ce soit tout à fait dans mes cordes; mais enfin pour faire plaisir à sa Roussotte brune! Et qu'est-ce que ce serait payé?...

— Un billet de vingt livres.

La physionomie de l'homme indiqua la plus vive déception.

— Cinq cent balles!...

— Hé! — répliqua Léona, — j'en aurai cinquante avec ce prix-là pour aller faire un voyage d'agrément. J'aurais même des détectives, si je voulais. On a bien un policeman pour une pièce de six pences.

Et imitant l'accent d'un commissaire-priseur :

— A douze sous, l'agent de police; six pence, douze sous, à qui le policeman?

Alexandre l'écoutait peu enthousiasmé.

— Ça c'est vrai, — finit-il par dire, — c'est comme je te l'ai raconté, je ne tiens pas à me susciter quelque mauvaise affaire en Angleterre.

Cependant, si l'occasion se présentait bien favorable, une de ces occasions comme on n'en rencontre pas deux dans la vie, qui semblent vous faire psst...

— Oui, — plaisanta la veuve Raymond, — une de ces occasions qui vous font tomber un ou deux billets de mille dans le gousset. Tiens, fais-moi passer le citron.

— Alors ça y est ! On en profitera !

Et il lui remplit son verre d'un prétendu vin extra qu'il avait fait monter pour le rôti.

Léona porta le verre à ses lèvres, puis regardant le bandit qui épiait fébrilement son acquiescement, à un nouveau meurtre, elle s'arrêta, voyant en perspective tout ce que pourrait soulever de complications le meurtre de lady Sutton.

Lord Warder ne voudrait-il pas retarder encore son mariage?

Ne risquait-il pas d'être influencé à la fin par tous les malheurs successifs qui l'atteignaient en lui-même et dans ceux qui lui étaient chers : la mort tragique de son fils, puis l'assassinat de sa nièce, celle qui remplaçait un peu pour lui l'enfant disparu, l'accident dont il avait été victime lui-même? N'y avait-il pas là de quoi frapper à la fin un esprit impressionnable?

Puis n'y avait-il pas à craindre aussi les recherches de la police?

Il ne fallait qu'un hasard pour ruiner, anéantir d'un seul coup, en allant ainsi jusqu'au crime, toutes les espérances de son ambition.

Et dans ce cas quelle chute effroyable !...

Toutes ces réflexions avaient surgi, tumultueusement, dans l'esprit de Léona, de la Roussotte, tandis qu'elle levait son verre.

Et elles avaient glacé son cynisme.

Non, il ne fallait pas que lady Sutton mourût, mourût surtout par sa faute, ou par celle de l'exécuteur de ses volontés.

Aussi fut-ce d'une voix altérée qu'elle intima, à Alexandre, l'ordre de ne pas toucher à un cheveu de cette tête que l'autre ne pensait plus qu'à enfoncer sous l'eau pour amener l'asphyxie " tranquille ", — et gagner par là quelques mille francs.

— Cette femme t'est sacrée; entends-tu : elle t'est sacrée. J'ai besoin de savoir ce qu'elle va faire à Southampton. Mais je ne veux pas qu'il lui arrive le moindre mal.

— Une amitié de sœur, je vois ça, — persifla la Terreur.

— Peut-être.

— Eh bien ! on veillera sur elle.

— Oui. Il le faut... pour le moment du moins, — ordonna la femme, chez qui le sourire avait fait place à une dureté froide.

Et, avec quelque chose d'immuable, de fatal sur les traits, elle ajouta :

— Il ne faut pas tenter le sort. Il y a assez de ce qui s'est accompli en France; il y assez du poison que tu as versé là-bas. Faire quoi que ce soit ici, notre refuge, serait trop d'imprudence.

Et sa main nerveuse posée sur la table, sa main patricienne sur laquelle la flamme de la lampe, passant à travers le vin de son verre, donnait des teintes rouges, des teintes de sang clair, elle ajouta :

— Mais ce n'est pas que je recule, que j'aie peur. Un crime n'est pas nécessaire; il serait nuisible; j'attends. Quand je suis dans un chemin, je vais jusqu'au bout... Et si quelqu'un me gêne, je le supprime.

Une sorte de frénésie soulevait l'aile de ses narines. Et continuant à s'adresser à son compagnon :

— Avec de l'argent, vois-tu, on a tout ce qu'on veut. Je crois que tu es mon ami... parce que tu as intérêt à l'être. Eh bien, si demain tu devenais un danger pour moi, une gêne, demain je trouverais à Londres dix hommes pour seconder ma vengeance, assurer mon repos.

La Terreur de Grenelle considérait Léona avec une muette admiration.

Ce qu'elle venait de déclarer, il la sentait de taille à le réaliser.

— Ah! — murmura-t-il, manifestant avec l'éloquence triviale des milieux où il avait vécu, ce sentiment de haute considération. — Tu es une bath gonzesse.

Et avec une sorte de regret dans la voix, dans les traits :

— C'est presque dommage que tu sois dans la haute. Ça te garnit les *profondes*, c'est vrai. Mais sans ça, si on était associés, mais tu sais, là, comme il faut, je crois qu'on en ficherait de la belle ouvrage. Enfin, c'est comme ça est.

Et montrant ses bras :

— Mais ces deux biceps-là, c'est pour toi, tant que tu voudras.

Puis, vidant une partie de ce que contenait son verre dans celui de son interlocutrice, et transvasant la moitié du contenu de celui-ci dans le sien, il les choqua.

— Tiens, trinquons, et d'une seule lampée, houp... pour la vie!

Il reposa son verre entièrement vidé sur la table.

La Roussotte l'avait imité. Et les verres vides se heurtèrent encore avec un claquement clair, tandis qu'il expliquait cette étrange pratique.

— Ça, ça vaut un mariage. C'est comme qui dirait à la vie à la mort, à

moins qu'il y en ait qui trahisse. Et pour les traîtres, deux mètres de terre par-dessus.

Cette action inattendue de son compagnon, imitée par elle, l'explication par laquelle il l'avait complétée avaient encore produit une certaine impression sur Léona.

L'énergie virile et farouche avec laquelle la Terreur de Grenelle avait prononcé ces paroles, l'expression de sa physionomie avaient donné à cette courte et singulière scène un caractère de grandeur obscure qui n'était pas sans cachet.

En procédant à cette étrange communion, et en parlant, il donnait l'idée de quelque prêtre d'une religion inconnue et tragique, prononçant un sacrement d'union mystérieuse et fatale.

Si lui venait d'admirer Léona se révélant implacable et mortellement résolue, léviathan du vice creusant droit devant elle sa route, même au milieu de cadavres, elle admirait aussi la force consciente et animale à la fois de cet homme à l'esprit alourdi par des instincts bas, et éclairé en même temps par l'intelligence du mal.

Oui, elle avait en lui l'acolyte qu'il lui fallait.

Assez fort pour frapper, assez habile pour ne point les livrer l'un et l'autre.

Maintenant il y avait plus encore, l'espèce de communion initiale, de communion par le vin, — le vin qui est du sang, — qui venait d'avoir lieu entre eux, établissait, dans le monde de la basse pègre, une sorte de lien formidable et sacré.

Cette cérémonie obscure liait l'un à l'autre, entre hommes, entre femmes, entre individus, — conjoints, — des deux sexes d'une façon terrible... éternelle.

Les deux êtres ainsi unis n'en devenaient plus qu'un, le secret possédé en commun devenait inviolable.

Et condamné pour jamais à l'exécration de tous les volontaires, chefs et soldats de l'armée du crime eût été celui qui eût outrepassé, méconnu, trahi en un mot cet étrange sacrement.

Il traînait, paria méprisé, une existence de honte parmi ces misérables mêmes, renié et honni... jusqu'à ce que le couteau justicier eût châtié un forfait, que, d'après eux, la mort seule pouvait laver.

Léona venait de se souvenir de cela, après le premier étonnement.

Elle venait de se rappeler d'avoir vu autrefois Charvet le pratiquer avec elle. Mais plus jeune, elle n'avait fait qu'en rire. Et de fait, malgré tout ce qui avait eu lieu, Charvet ne l'avait jamais dénoncée.

— Prenez garde ! — menaça-t-elle à son tour en riant, — les baisers, cela tue aussi. (P. 1032.)

Aujourd'hui cette même consécration, opérée par cet autre bandit, la frappait davantage.

Et une joie farouche se glissait en elle en se souvenant de la signification qu'elle comportait.

Jusqu'alors l'amour de l'argent, la passion brutale, seuls liaient Alexandre à sa fortune.

Aujourd'hui il s'y enchaînait de lui-même, et volontairement.

Et même, s'ils venaient un jour à ne plus s'entendre, à se séparer, elle était sûre qu'aucune accusation, rien qui pût la compromettre, rien, jamais rien ne sortirait de sa bouche,

Mais l'heure s'avançait, le repas touchait à sa fin.

Il fallait en finir au sujet de lady Sutton. Les dernières instructions qu'elle allait donner à son compagnon, à son agent et, par la suite, la façon dont il allait accomplir la mission qu'elle lui confiait l'édifieraient sur l'importance qu'il attachait lui-même à la « *communion du vin* ».

— Maintenant, — dit-elle, — précisons bien ce que tu as à faire.

Le bandit appuya ses coudes sur la table, le buste penché en avant, ce qui était son attitude d'attention.

— Trouve-toi dès six heures du matin à la gare.

— Six heures, bien.

— Ce sera sans doute trop tôt, quoique la dame en question ait annoncé son départ pour le premier train; un peu trop tôt pour moi.

— Pour toi?...

— Oui, je l'accompagnerai. Sans cela comment la reconnaîtrais-tu? Le signalement, une indication quelconque? mauvais système, surtout avec une femme. Avec moi à côté, au contraire, pas d'erreur.

— Ça, c'est sûr. Et ça sera-t-il long ce voyage?

— Je n'en sais rien, une huitaine peut-être. Aussitôt que tu seras arrivé à Southampton tu m'enverras ton adresse, poste restante.

Elle se leva. Alexandre, désireux de compléter la « communion du vin », voulait la retenir.

Mais elle résista à ses incitations. Elle avait besoin de se lever de bonne heure pour accompagner lady Sutton au train.

De plus, elle voulait revenir le soir même chez lord Warder pour s'entendre à ce sujet avec la jeune Anglaise, à présent qu'elle était entendue avec Alexandre.

Léona vida son porte-monnaie sur la nappe : c'étaient les provisions de voyage de son agent.

Elle lui annonça que, si son absence se prolongeait et que la somme fût insuffisante, elle lui enverrait de nouveaux subsides.

Et elle s'en alla, alerte et gaie, contente du repas qu'elle venait de faire à l'infecte auberge du *Mouton à cinq pattes*.

Le lendemain, elle arrivait à la gare, *viâ* Southampton, accompagnant la nièce de lord Warder, qui voyait dans sa démarche la marque d'une sympathie réelle et l'en remerciait.

Mais la veuve Raymond tenait à se rendre compte *de visu* de la réalité

de son départ, ainsi qu'elle tenait également à la désigner à l'attention de son agent.

Elle avait aperçu celui-ci.

La Terreur de Grenelle attendait, pour prendre son billet, que la femme aux pas de laquelle il devait s'attacher eût pris le sien.

Il était économe dans son genre.

Un quart d'heure après, ils montaient l'un et l'autre en wagon, et Léona se trouvait seule sur le quai de la gare, regardant le train s'éloigner à petite vitesse.

— Voici la guerre engagée. Cette femme dans mon intérieur, entre lord Warder et moi, peut-être un jour serait une gêne.

« En France, les Saint-Florent, ici lady Sutton; quiconque me brave ou me fait obstacle, me barre la route : je le frappe,... ou le frapperai. C'est mon droit. Pourquoi me gêne-t-on?

« Et je deviendrai lady Warder, plus riche que je ne l'ai jamais été, et aussi respectée que les plus fières de cette dédaigneuse aristocratie anglaise, qui serait si pleine de morgue aujourd'hui pour la veuve Raymond, si elle la connaissait. »

Et afin de hâter la mise à exécution de ses projets d'ambition et de fortune, elle quitta la gare, afin de se rendre auprès du blessé qui, à partir de ce jour, allait lui appartenir tout entier.

Mais avant d'aller s'enfermer dans sa chambre emplie de l'odeur des drogues, elle allait passer chez elle, faire une de ces ensorcelantes toilettes dont elle avait le secret.

Il fallait que son premier tête-à-tête de ce jour avec celui qu'elle appelait son fiancé l'éperdît tout à fait.

Et en ceci, elle se savait experte.

LXI

AUDIENCE

Léona était contente d'elle.

La psyché de son cabinet de toilette venait de lui dire qu'elle était réellement toujours jeune et toujours jolie.

Quelques crayons, produits complexes de la science des parfumeurs, traînaient bien sur une petite table, auprès de la glace; quelques pots de

cosmétiques aux parfums savants et divers autres accessoires leur tenaient bien compagnie....

Mais qu'importait cela?

Mme veuve Raymond montrait un teint de lys, une carnation reposée, une peau de satin velouté, tout ce qui fait une veuve agréable et fait désirer de devenir son consolateur.

Si, avec ces agréments, elle ne finissait pas d'ensorceler lord Warder, ce serait vraiment manquer de bonheur.

C'est que, en effet, l'ancienne Roussotte avait fait certaines réflexions.

Ce délai de quarante jours assigné par le médecin afin que lord Warder pût se lever, ces quarante jours dont le blessé assurait attendre avec impatience l'expiration pour faire consacrer leur union, commençaient à peser à la future lady.

Encore près d'un mois à attendre!...

Or que d'événements pouvaient se produire durant ce mois.

Elle arrivait à craindre l'imprévu qui risquait de surgir, et, qui sait? de briser ses espoirs.

Il valait mieux ne pas attendre, lier d'une façon indissoluble cet homme momentanément épris d'elle.

C'est dans ce but surtout qu'elle avait appelé à son aide toutes les ressources de l'art difficile, de l'art qu'elle possédait si bien de *réparer des ans l'irréparable outrage.*

Il ne fallait pas que ce fût elle qui demandât d'avancer la date de leur mariage.

Il était préférable que ce désir vînt du blessé.

Et, pour cela, elle était résolue à exalter, à provoquer, à exacerber sa passion jusqu'aux dernières limites.

Alors, pantelant, brûlé de fièvre et d'amour, l'amour malsain de ceux que l'âge a commencé à ravager, il tendrait les bras, les mains vers elle, et c'est lui qui, haletant, la supplierait de consentir à rapprocher le jour où enfin il serait complètement heureux.

— Et ce jour sera proche, le jour où tu seras heureux... et moi encore plus heureuse, le jour où je te tiendrai.

Elle murmura ces paroles, debout devant la haute psyché qui reflèta le pli creusé au coin de sa lèvre, comme le signe de sa volonté implacable.

Et se considérant une dernière fois, avec la satisfaction que lui donnait la certitude de la victoire en se retrouvant si séduisante dans la robe à traîne somptueuse qui drapait sa taille, faisait ressortir l'élégante et voluptueuse opulence de sa gorge, dans la hardiesse harmonieuse des flots

d'or bouclés de sa chevelure livrant à l'air et aux désirs du baiser la pureté de son front à l'affirmation volontaire, elle se sourit...

A ce moment, deux coups furent discrètement frappés à la porte.

Léona se détourna à demi, en une de ces inflexions du corps qui vont si bien aux femmes.

— Entrez.

Une camériste parut.

C'était la servante bretonne qu'elle avait engagée, se défiant un peu des servantes anglaises sachant le français.

La domestique lui présenta une carte de visite sur un plateau d'argent.

— C'est un Français, madame, — dit-elle. — Je l'ai fait entrer au salon.

Le sourire de Léona, un moment durci par la venue de ce visiteur, retardant peut-être son arrivée chez lord Warder, et ainsi l'œuvre qu'elle allait entamer, reparut à ces paroles.

Elle avait déchiffré la carte d'un coup d'œil et entendu les paroles de la camériste, indiquant une préférence, une protection visible.

Allons, si la livrée elle-même se déclarait pour Pierre Normand, pour le compatriote, tout serait donc pour le mieux.

Elle aurait au moins la certitude, étant donné ces bonnes dispositions, du silence de cette soubrette.

Léona venait de juger de son charme, dans ce décor et dans cette attitude; elle voulut, dans ce même cadre, essayer son pouvoir de sirène.

— Il fait bien frais, au salon. Faites entrer ici.

Elle prononça ces mots, et tandis que la servante se retirait, elle conserva sa pose de statue magnifique, un coup d'œil sur le cristal de la glace ayant confirmé sa pensée.

Une minute à peine s'écoula, la porte se rouvrit.

— M. Pierre Normand, — annonça la Bretonne.

L'artiste peintre s'avança, saluant avec émotion au seuil de ce sanctuaire.

Derrière lui, la porte se refermait.

Il releva la tête et ses yeux traduisirent son éblouissement.

— Ah ! — murmura-t-il, — vous êtes toujours plus belle !...

— Vraiment !... vous trouvez? — persifla légèrement la charmeuse.

Et soulignant son ironie joyeuse :

— J'étais donc bien affreuse, auparavant?

— Certes, vous possédiez un charme exquis... Mais quand j'ai caressé longtemps une toile de mon pinceau, j'aime à lui voir un cadre digne d'elle. Alors, je l'aime dix fois plus. Ainsi en est-il de vous.

Et promenant un regard de connaisseur sur ce qui l'entourait :

— Oui, le temple est presque digne de l'idole.

La veuve Raymond exultait.

L'impression qu'elle venait de produire sur l'artiste, elle la retrouverait certainement auprès de lord Walder, moins blasé que ce dernier et plus épris.

Satisfaite, elle se montra généreuse, et fit signe à son visiteur de s'asseoir.

Celui-ci prit un pouf qui le rapprochait de Léona.

— Ah ! — reprit-il, — en vous revoyant si admirablement séduisante, je comprends mon infortune... je comprends que vous m'ayez oublié.

Elle le regarda avec une muette interrogation.

Il continua :

— Je comprends presque mon peu de succès lorsque, précédemment, je me suis, à deux reprises, présenté chez vous sans que vous m'ayez reçu.

— Deux fois ?

— Oui, deux fois, hélas !... C'est que vous êtes trop adorable, et par conséquent trop adorée. C'est que j'ai certainement un rival préféré.

Et souriant :

— Mais prenez garde, je suis très fort à l'épée. Et si la place m'est trop sévèrement disputée, il ne me restera d'autre ressource que de tuer mon rival. Mais pas ici, le duel est interdit en Angleterre. En France ou en Belgique. On va manger une douzaine d'huitres d'Ostende, l'on embroche son homme et l'on revient.

L'entrain avec lequel il s'exprimait, parlant d'aller sur le pré avec le même ton qu'il employait pour croquer une douzaine d'huîtres, amusait Léona.

Il était réellement bien le compagnon jovial et un brin spirituel qu'elle l'avait jugé.

Mais maniait-il aussi adroitement le fer qu'il venait de l'annoncer, par simple plaisanterie sans doute ?

Elle voulut s'en assurer.

— Oh ! — fit-elle sur le même ton enjoué, — en paroles on tue facilement les gens. Mais je parie...

Lui aussi riait ; mais avec une pointe de menace dans la voix :

— Ne me mettez pas à l'épreuve, si vous tenez aux jours de mon rival.

— Vous êtes réellement un si redoutable tireur que cela ?

— Vous connaissez X***, le fameux maître d'armes?

— Je le connais... comme tout le monde, par les journaux.

— Eh bien, il est venu à Londres dernièrement, donner un assaut; je l'ai touché presque coup pour coup. Vous pouvez vous en assurer.

Le front si lisse, si pur de son interlocutrice venait de se creuser légèrement entre les sourcils, tendus comme deux traits métalliques.

C'est que les paroles insidieuses qu'elle venait de prononcer et les réponses qu'elle avait ainsi obtenues du peintre répondaient à un sourd travail de sa pensée.

Le journal qu'elle avait lu récemment, en lui rappelant le nom de Versac, avait réveillé des souvenirs anciens.

Elle avait revu le duel entre de Versac, jeune alors et très épris d'elle, et le comte de Saint-Florent, ce duel sanglant auquel elle avait assisté, cachée derrière une touffe de noisetiers.

Ce combat avait eu lieu au pistolet, arme dangereuse, certes.

Mais là aussi, plus qu'avec toute autre arme peut-être, les chances sont égales.

A l'épée, au contraire, les deux hommes se touchent par le fer. Ils se tiennent.

Le plus adroit, le plus expert paralyse son adversaire. Il est réellement le maître.

A l'épée, le coup est plus sûr, peut-être.

Et l'ancienne Léona d'Ercourt, en entendant Pierre Normand affirmer qu'il se faisait fort de tuer un homme, entrevoyait là le moyen de frapper irrévocablement cette famille de Saint-Florent, dont elle avait juré la perte.

L'empoisonnement de la douce et bonne Mignonnette, de la fiancée de Maurice Donnel, ne lui suffisait pas.

Jeter ce bretteur contre le comte de Saint-Florent, atteindre la hautaine comtesse (elle accusait de hauteur cette sainte créature) dans la personne de son mari, voilà qui lui ferait une belle revanche.

Jeter dans cette orgueilleuse demeure le cadavre de celui qui l'avait dédaigné à la fin, elle, Léona, pour retourner à ses devoirs, ah! oui, voilà qui constituerait une éclatante, une inoubliable vengeance!

Et ses lèvres s'entr'ouvraient, laissant luire l'émail de ses dents aiguës, à l'évocation de ces choses qu'elle entrevoyait.

Elle était splendide, elle était effrayante. Elle fleurait le sang.

— Ainsi vous tueriez votre homme, — dit-elle presque inconsciemment.

Pierre Normand s'inclina, et, tout à fait comme sous Louis XV :

— S'il vous plaisait.

Elle l'imita :

— Je m'en souviendrai.

Mais sa voix sonna nerveuse, démentant l'insouciance qu'elle affectait.

Un silence suivit cet échange de paroles.

Le peintre s'était penché vers elle, et sa main s'était emparée des doigts de la femme aux troublants attraits.

Il les sentait fins et glissants sous son étreinte, et ce contact le grisait.

Léona s'en apercevait.

Elle attachait sur lui ses prunelles indécises aux pénétrantes effluves.

Elles décelaient le travail de son esprit.

Oui, conquérir cet homme définitivement, se l'attacher, annihiler sa volonté au point qu'il n'eût que la sienne à elle : il le fallait!

D'abord, elle n'avait vu en lui qu'une occasion de distractions, de délassement.

A partir de ce moment, une autre appréciation naissait en elle. Pierre Normand deviendrait un des instruments, un des outils de sa haine.

Et, avec lui, aucun de ces dangers que pouvait lui faire courir le couteau d'Alexandre, la Terreur de Grenelle.

La loi frappe le couteau, mais elle respecte l'épée.

Le comte de Saint-Florent tué dans un duel, qui s'en inquiéterait ?

Et elle savourerait l'âpre joie de voir verser, par cette marquise abhorrée, des larmes de sang, comme elle disait.

Pierre Normand lui demandait la permission de revenir la voir plus souvent. Il le lui disait d'une voix fiévreuse, indiquant l'impatience de sa passion.

— Oh! — lui dit-elle en minaudant, — vous savez qu'à Londres les choses ne vont pas si vite.

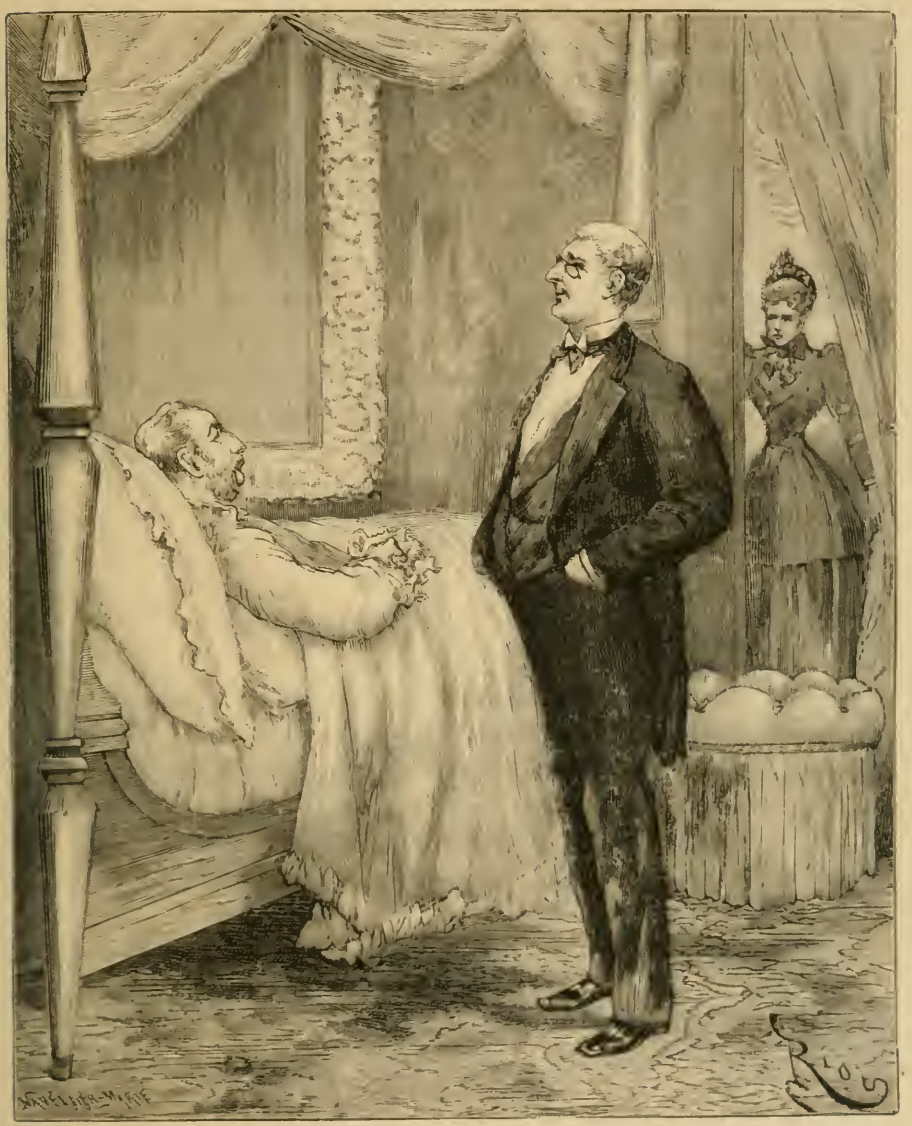
Habilement, elle échelonnait les étapes, sachant que le désir s'excite en raison des obstacles.

Elle ne lui retirait cependant pas sa main : il y appliqua ses lèvres.

— Prenez garde! — menaça-t-elle à son tour en riant, — les baisers, cela tue aussi.

Il lui répondit que mourir ainsi c'est revivre.

Puis, voulant la rapprocher de lui, espérant que, dans une intimité plus étroite, elle cesserait de se défendre, même en badinant, il



— Eh ! bien... eh ! bien, — fit-il, — vous avez besoin de moi, milord. Qu'y a-t-il donc ?
(P. 1040.)

lui parla encore de ces spectacles étranges que les initiés découvrent à Londres.

— Plus tard, — lui dit-elle, — plus tard.

Et, le voyant déconcerté :

— Vous ne perdrez rien pour attendre.

Le peintre se redressa radieux, lui demandant de préciser.

Mais Léona secoua aimablement la tête, avec un de ces sourires qui font tomber un homme à genoux.

— C'est mon secret, pour le quart d'heure.

Et se relevant avec une lenteur qui mit en relief toutes les séductions de son corps :

— Baisez le bout de mes ongles... et sauvez-vous bien vite maintenant.

Le peintre posa ses lèvres brûlantes sur la peau de son poignet, où l'ombre de la dentelle flottant au bout de sa manche mettait une tentation intense.

Et, après un dernier regard échangé, il s'en alla. Entré léger et sceptique dans cette maison, il la quittait profondément remué.

LXII

GARDE-MALADE

Léona s'était mise à la fenêtre.

Elle y avait attendu le départ de son visiteur.

Cachée derrière la mousseline des rideaux, elle le vit apparaître, traverser la chaussée, prendre le trottoir d'en face et s'éloigner.

Un moment, le peintre se détourna, jetant un regard furtif vers les fenêtres de l'appartement, mais il n'aperçut pas celle qu'il venait de quitter et que masquait l'étoffe légère.

— Il est réellement très bien, — pensa Léona. — Si les bandits reposent des gentlemen, on ne revient que plus volontiers à ceux-ci.

Et son cerveau réunissant Alexandre et Pierre Normand, le forçat évadé et l'artiste peintre, elle conclut :

— Chacun dans son monde comme chacun pour son œuvre. Mon étoile continue de briller; c'est elle qui a conduit ce peintre vers moi; je croyais n'avoir en lui qu'un adorateur, c'est un vengeur que j'y vais trouver. Comte de Saint-Florent, ton heure approche !

. . . . . .

Pierre Normand avait disparu.

Sur sa couche brûlante, lord Warder devait compter les minutes en attendant celle qui, en le quittant quelques heures auparavant, lui avait annoncé son prochain retour.

Léona jugea bon de ne pas le faire languir davantage.

Elle sonna et ordonna à sa camériste d'aller chercher une voiture.

Quelques minutes après, elle était avisée qu'un cab attendait devant sa porte.

Mme veuve Raymond dirigea encore une fois son regard vers la glace; d'un doigt agile, elle arrangea rapidement une boucle sur son front, assujettit, sur ses épaules, un mantelet que sa femme de chambre lui tendait pour recouvrir sa toilette capiteuse, et sortit.

En route, elle songea de nouveau à ce que lui avait dit l'artiste au sujet de sa force rare à l'épée.

Et son imagination mauvaise aidant, elle se voyait déjà allant, quelque temps après son mariage, faire un voyage à Paris, où elle se proposait de donner rendez-vous à Pierre Normand qu'elle saurait bien placer sur la route du comte de Saint-Florent.

Les Saint-Florent, sa haine inextinguible... haine que le mal déjà causé n'avait pu encore désarmer!...

. . . . . .

Depuis son réveil, lord Warder attendait impatiemment Léona.

La jeune femme ne lui avait pas dit expressément à quelle heure elle se rendrait chez lui ; pourtant, jugeant de son empressement d'après son désir, il avait sonné son valet de chambre bien plus tôt que d'habitude, lui ordonnant de mettre un peu d'ordre et même de la coquetterie autour de lui.

Puis il le fit, de bon matin, procéder à sa toilette, se prélassant dans les soins d'hygiène minutieuse que son domestique lui donnait.

Tenu simplement immobile par l'accident arrivé à son pied, il ne souffrait nullement, et sa pensée vaquait librement.

Aussi, en songeant aux longs tête-à-tête que l'absence de sa nièce allait lui procurer avec Mme Raymond, son cerveau s'échauffait-il à la seule perspective des heures qui allaient ainsi s'écouler.

— Que sera-ce, — se dit-il, en se sentant aussi fiévreux, — que sera-ce lorsqu'elle sera près de moi?

Il avait raison de se poser cette question, car si la pensée seule de la sirène le mettait en un tel état, sa présence devait faire de lui un être sans volonté aucune.

Il adorait Mme Raymond avec la fougue des passions d'arrière-saison, et, dans son aveuglement, il trouvait admirable qu'elle eût consenti à devenir lady Warder, elle si belle, si courtisée sans doute par de plus jeunes que lui...

Et alors, un nouveau soupir de regret s'exhalait de sa poitrine :

Plus jeunes que lui!...

Là était son tourment.

Il jetait un coup d'œil dans sa glace, et la raison répondait : Certes, oui, il n'était plus jeune, mais enfin il ne serait pas encore classé au nombre des vieillards.

Il se sentait vert pour longtemps.

Oui, mais, elle, ne ferait-elle pas des comparaisons un jour... bientôt venu peut-être ?

Non, elle était trop sérieuse, trop femme de devoir, il le savait bien, pour craindre qu'elle se laissât influencer par des frivolités.

Néanmoins, à la suite de ces pensées, et ses instincts de vieux beau prenant le dessus, il fit une toilette soignée.

Il s'occupa ensuite du boudoir qui devait être abandonné entièrement à la disposition de Mme Raymond, ordonnant, de son lit, les aménagements qu'on devait y faire, recommandant de garnir les jardinières de fleurs nouvelles et de mettre des plantes rares à profusion.

Ce boudoir, situé au même étage que la chambre de lord Warder, communiquait avec celle-ci par une porte à double tambour sur des gonds à pivot central, ce qui permettait de passer de la chambre dans le boudoir et réciproquement, par une simple poussée d'un battant sans produire le moindre bruit, le plus petit grincement.

De serrure, il n'y en avait point.

Un simple verrou de cuivre, caché dans les tentures, permettait, soit dans le boudoir, soit dans la chambre, de s'enfermer.

Ce boudoir possédait encore deux autres portes : une donnant sur le corridor desservant tout l'étage et par laquelle se faisait le service, et une autre communiquant avec un grand salon.

Enfin, une fenêtre donnait de plain-pied sur un balcon, sur lequel débouchaient également la chambre de lord Warder et le grand salon.

Ces détails sont nécessaires au lecteur qui pourra ainsi suivre plus facilement ce qui se passera dans l'appartement de lord Warder.

Le blessé aurait bien voulu se lever, ou tout au moins se faire transporter sur une chaise longue ; mais il n'osait enfreindre les recommandations du docteur dans la crainte de voir se prolonger encore sa convalescence.

Et il s'impatientait dans son attente ; tressautant à chaque coup de sonnette.

Et tandis qu'il souffrait réellement de ce retard, se forgeant déjà mille chimères, comme tous les véritables amoureux, quel que soit leur âge, Mme Raymond, redevenue la grande coquette Léona d'Ercourt, flirtait... en attendant mieux, avec Pierre Normand.

Flirter!... pour elle, une bagatelle... tout au plus un commencement, mais qui voulait une suite, une fin. Si non... non! Flirter... pour flirter?... Quelle bêtise!

Et Léona, positive, visait, dans tous ses flirts, le résultat.

Enfin, le valet de chambre annonça :

— Mme Raymond.

Un cri répondit à cette phrase.

Lord Warder, en la sachant enfin arrivée, avait soudain oublié sa blessure et s'était brusquement tourné vers la porte du boudoir.

La douleur fut tellement vive qu'il ne put répondre à son valet de chambre :

— Faites entrer.

Et ce fut le visage couvert de pâleur qu'il se laissa retomber sur l'oreiller.

Au cri poussé par son maître, le domestique s'était précipité vers lui.

Léona, sur les ordres de lord Warder, avait été introduite dans le boudoir, afin qu'elle vit tout de suite l'arrangement qu'il avait ordonné et la surprise qu'il lui avait réservée en faisant transformer pour elle ce petit salon en un véritable nid de fleurs et de verdure.

Et, pour jouir plus vite de la surprise de la jeune femme, il avait recommandé qu'on laissât grande ouverte la porte de communication du boudoir, donnant dans sa chambre.

Ce qui avait occasionné le mouvement brusque de curiosité et de désir qu'il avait fait.

Léona, grâce à cette porte restée ouverte, entendit aussi le cri douloureux poussé par lord Warder, et vit la précipitation du domestique à s'avancer dans la chambre du malade.

La pensée qu'il pouvait souffrir ne lui vint pas un seul instant. Elle ne vit qu'une chose, c'est que la présence de ce domestique, si elle se prolongeait, si elle était nécessaire, allait lui faire manquer son entrée.

Et Dieu sait si elle l'avait étudiée, cette entrée!

Pourtant, malgré son dépit, elle s'approcha de la porte ouverte, et, faisant son possible pour ne pas être vue, elle chercha à voir.

Elle aperçut le valet de chambre penché sur lord Warder et lui faisant respirer quelque chose.

— Serait-ce l'émotion de mon arrivée qui aurait ainsi ému mon... fiancé, comme si je revenais de très loin, — se dit la courtisane, nullement inquiète, car, en entrant, on lui avait dit que lord Warder était toujours en bonne santé.

Pourtant, lorsque le valet de chambre s'étant reculé, elle aperçut le visage encore blême du blessé, la peur la mordit au cœur.

Oh ! pas la peur de le voir souffrir, non, mais la crainte de voir, par une recrudescence du mal, par la mort, peut-être, tous ses projets anéantis.

Alors, comme une malheureuse à qui on enlèverait son dernier morceau de pain, elle se précipita à son tour vers le blessé, oubliant l'entrée si bien préparée, ne songeant qu'à une chose :

— S'il est très mal, — se disait-elle, — au moins, je sauverai la fortune, j'aurai les richesses, sinon le titre.

C'est avec ces pensées plein l'âme, qu'elle se baissa vivement vers lord Warder.

Le valet de chambre s'était discrètement écarté. La syncope était passée.

Lord Warder, sans bouger, cette fois, mais les yeux ouverts, avait aperçu la jeune femme s'avançant vivement, l'air inquiet.

— Elle m'aime, — songea-t-il. — Oh! comme elle m'aime!

Et cette pensée lui redonna une nouvelle force pour lutter contre la fin de sa syncope.

Lorsque Léona, le visage réellement ému, mais pour le motif que nous savons, se pencha vers lui, ses lèvres, machinalement, se tendirent vers elle.

L'intrigante vit ce mouvement et fut un peu rassurée. Mais elle eut l'air de ne s'être s'aperçu de rien. Elle lui donna sa main, qu'il prit et serra avec attendrissement.

— Merci, — fit-il.

— Qu'avez-vous eu ? — demanda Léona.

Lord Warder sourit :

— Une syncope, tout simplement. Un évanouissement à la suite d'une douleur... comme une jolie femme.

Maintenant les couleurs lui revenaient.

— Vous pouvez vous retirer, je n'ai plus besoin de vous en ce moment, — fit-il à son valet de chambre qui attendait un ordre.

Celui-ci parti, lord Warder raconta à Léona ce qui s'était passé.

— Et maintenant, — demanda-t-elle avec intérêt, — comment vous trouvez-vous ?

— Moi, bien... Mais...

— Mais ?

— Je crains d'avoir dérangé l'appareil de mon pied.

— Ah ! mon Dieu ! — s'écria avec émoi Léona qui voyait déjà son mariage encore retardé.

L'inquiétude était peinte sur ses traits.

— Rassurez-vous, dear, — s'empressa d'interrompre le blessé, — il n'en est sans doute rien. Mais j'ai éprouvé une telle douleur que je n'ose pas bouger avant la visite du médecin.

— Et quand viendra-t-il ?

— Je vais l'envoyer chercher ; il viendra immédiatement, s'il est chez lui.

Et, avec un sourire, il ajouta :

— Voulez-vous sonner pour moi, ma chère garde-malade.

Le domestique se présenta ; lord Warder commanda d'aller immédiatement chercher le docteur.

— Le docteur est à côté, — répondit le domestique.

— Comment cela ? — fit lord Warder étonné.

Mme Raymond, elle-même, s'était tournée vers le valet de chambre.

— Il vient d'entrer chez lady Mitchel. J'ai vu arriver sa voiture.

Léona questionna lord Warder.

— Lady Mitchel ?...

— Lady Mitchel... une voisine, très aimable.

Et, avec malice, il ajouta :

— Ne soyez point jalouse, elle a quatre-vingts ans, et le docteur va la voir en ami... A cet âge, on n'a plus besoin de médecin.

S'adressant au domestique, il lui enjoignit de faire prévenir le praticien.

L'ancienne Léona d'Ercourt n'oubliant jamais son rôle de grande coquette, prenant comme prétexte qu'elle avait dû laisser son mouchoir dans le boudoir, se leva du chevet du malade, et passa dans l'autre pièce.

Ce que voulait Léona, c'était pouvoir étudier à son aise, si, dans son entrée précipitée tout à l'heure, elle n'avait pas dérangé la symétrie voulue de sa toilette, et jeter un coup d'œil sur la glace avant l'arrivée du docteur.

Ce docteur, elle ne le connaissait pas, mais il ne faut négliger rien quand on se prépare à combattre.

Une petite pierre oubliée sur un chemin peut être cause d'une grande chute.

Et Léona voulait réussir et n'avoir que des atouts dans son jeu.

Puis, auprès d'un malade, un docteur est une puissance.

— Donc, il faut plaire au docteur, — conclut Léona en mettant un peu d'ordre dans ses frisures.

Mais, entendant un bruit de porte, dans la chambre de Lord Warder, elle jeta un dernier coup d'œil sur la glace, et revint près du blessé.

LXIII

LE MÉDECIN

Un petit vieillard, l'air vif et franc, la physionomie joviale et rieuse même, — chose rare chez un anglais, — s'avançait vers le lit de lord Warder, sans remarquer Léona qui s'était arrêtée sur le seuil de la porte de communication.

C'était le docteur.

— Eh! bien... eh! bien, — fit-il, — vous avez besoin de moi, milord Qu'y a-t-il donc?

Lord Warder lui tendit la main :

— Peut-être rien, docteur, — répondit-il.

— Comment cela?... Votre domestique est venu m'avertir que vous vous étiez évanoui.

Lord Warder plaisanta :

— Comme une femmelette.

En voyant la mine de son malade le médecin fut tout à fait rassuré.

— Alors je ne comprends pas, — fit-il.

Et aussitôt il ajouta :

— Est-ce seulement le désir de me voir?... Vous êtes bien...

Lord Warder l'interrompit :

— Grondez-moi docteur, au contraire, au lieu de me faire des compliments.

— Bon, vous avez bougé... et l'appareil?

Et sans attendre la réponse du blessé, il souleva les couvertures au-dessus du pied.

Lord Warder regarda, inquiet, du côté du boudoir.

Léona, en voyant le geste du docteur, était rentrée de nouveau dans sa retraite ne voulant pas rater cette entrée, comme elle avait raté la première.

— Décidément il me plaît ce médecin, — murmura-t-elle. — Il a l'air tout joyeux et pas gourmé comme presque la plupart des Anglais. Oui,

Les deux hommes s'étaient mis machinalement à la portière pour échanger ces quelques mots. (P. 1047).

il me plaît... Il me plaît... je m'entends... Pas pour lui donner une place entre Alexandre et Pierre Normand... non... pour en faire l'ami sérieux de la future lady Warder.

Elle se rapprocha de la porte.

— C'est une chance, — disait le petit vieillard, — rien n'a bougé, malgré la douleur que vous avez ressentie, et le mouvement que vous me dites avoir fait.

Lord Warder était radieux, et Mme Raymond enchantée.

Ainsi son mariage ne risquait pas d'être retardé par cet incident.

— Votre nièce, lady Sutton, n'est plus chez vous, milord?

— Non, elle voyage.

— Vous étiez donc seul à ce moment-là? — fit le docteur.

— Oui, — répondit le blessé d'un air embarrassé.

Il avait simplement raconté qu'il avait fait ce mouvement pour prendre quelque chose. Il ajouta :

— Elle est absente pour quelques jours.

Le docteur hocha la tête.

— Tant pis! — fit-il, — vous aviez en elle une agréable compagnie... Des domestiques ne valent pas des parents dévoués...

Machinalement, lord Warder regarda encore du côté du boudoir, et aperçut Mme Raymond qui s'avançait.

Il lui sourit avec bonheur.

— Qu'elle est belle!... — songeait-il en l'admirant.

Il avait raison, Léona était belle, irrésistiblement belle à ce moment.

Le médecin ayant suivi le regard de son malade aperçut aussi la charmante femme.

Elle s'approchait lentement, voulant donner au petit vieillard le temps de l'admirer, sachant qu'elle n'avait rien à craindre de la critique.

Celui-ci restait réellement médusé par la surprise en voyant chez son client, qu'il savait veuf et sans proche parente autre que lady Sutton, cette femme jeune encore, captivante à damner un saint, et sous les apparences de quelqu'un qui est chez soi.

— Mme Raymond, — présenta le blessé.

Le médecin s'inclina.

— Le docteur Page, — ajouta lord Warder.

Et Léona s'inclina à son tour. Puis elle regarda le malade, avec insistance.

Celui-ci, qui avait compris, hésita un moment à se rendre au désir de la jeune femme. Puis, songeant que ce désir était légitime et sauvait les convenances auxquelles elle tenait tant, il reprit :

— Mme Raymond... bientôt lady Warder... quand vous m'aurez donné mon exeat, docteur.

Aux premiers mots de son malade, le petit vieillard avait regardé curieusement la future lady.

— Elle est bien belle, — se dit-il, — et lord Warder un peu vieux pour elle.

Ce fut avec gracieuseté et une galanterie toute française qu'il offrit ses compliments.

— Ainsi, docteur, — demanda Léona, — aucun accident n'est survenu à l'appareil?

— Non, madame, rien, et c'est une chance, comme je le disais. Votre cher malade n'a, je le répète, qu'à se tenir tranquille. Et tout se passera dans le délai normal.

— Une trentaine de jours encore! — soupira le blessé.

— Oui, c'est long, mais avec une garde-malade comme madame, les heures s'envoleront vite.

En prononçant ces mots il traduisait sa pensée intime.

Et lorsqu'il se retira, ayant encore en lui la sensation de ces prunelles qui, un moment, s'étaient fixées sur les siennes et y avaient imprimé leur éblouissement et leur fascination, il se dit que, lorsque des yeux qui regardent ainsi incrustent une passion dans un cœur, il devait être impossible de l'extirper.

Et lui-même ne savait pas, à cette minute, si l'impression que cette femme étrange avait faite sur lui était une amitié naissante ou un autre sentiment dont, vieillard réfléchi sous des dehors rieurs, il avait l'épouvante instinctive.

LXIV

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Selon les instructions données par Léona à son agent, au bandit qui avait si bien mérité le triste surnom de la Terreur de Grenelle, celui-ci avait donc pris place dans le train qui emportait la nièce de lord Warder.

Alexandre, depuis le départ de la gare de Londres, n'avait pas manqué de guetter, à chaque station, les voyageurs qui descendaient, ne voulant pas laisser s'éclipser « la jeune miss », comme il appelait lady Sutton.

Il savait bien qu'elle allait à Southampton ; c'est ce qu'elle avait dit, du moins; mais avait-elle été sincère? et, au moment où il s'y attendrait le moins, ne lui glisserait-elle pas dans les doigts, pour prendre une autre direction?

Ce trajet de Londres à Southampton l'horripilait avec ses changements de trains.

Il lui tardait d'être arrivé pour entrer en activité, disait-il.

Cette corvée, que lui avait imposée Léona, était du reste loin de lui déplaire. Il y découvrait comme un plaisir d'amateur tout à fait nouveau.

— Si je n'étais pègre, je voudrais être flick, je crois, — se disait-il.

De vagues réminiscences de Vidocq lui revenaient.

Et, pour tuer le temps, il s'exerçait à deviner, sur la physionomie des gens occupant le même compartiment que lui, le métier qu'ils pouvaient faire, la profession qu'ils pouvaient avoir.

— Commencement d'éducation dans la rousse, — marmonnait-il.

On entrait dans une gare, le train stoppait. Alexandre se précipita à la portière ainsi qu'il l'avait fait chaque fois jusqu'alors ; mais comme il avançait la tête en dehors, il reçut en plein front un coup qui le renversa à sa place.

— Eh! bien, mon vieux colon! — s'écria-t-il, — rien qu'ça de plomb!...

Et il allait se redresser, lorsque la portière s'ouvrit.

Il regarda le nouveau venu. C'était un homme de son âge, ni ouvrier, ni artisan, à la mine en dessous et portant un paquet volumineux et dur.

Il s'assit en face de la Terreur de Grenelle, tandis que les deux autres coins étaient occupés, l'un par une vieille lady en besicles, l'autre par un marchand de poissons de Southampton qui, depuis qu'il était monté dans le train, entretenait la vieille dame de sa marchandise.

Alexandre continuait à dévisager son vis-à-vis.

— Je ne me trompe pas... — murmurait-il, — c'est bien lui.. Comment le savoir?... et comment est-il ici?...

Dans son saisissement, il ne pensait même pas à se plaindre, à reprocher au nouvel arrivant ce qui venait de lui arriver. Et cependant Alexandre, la Terreur de Grenelle, n'était que tout juste endurant.

L'autre, voyant qu'on ne lui disait rien, s'était mis tranquillement à regarder par la portière, ne s'occupant nullement de ses compagnons de voyage.

Le sifflet annonçant le départ du train rappela Alexandre à la pensée de son... filage.

— Eh ! mon oiselle ! — s'exclama-t-il en lui-même.

Et touchant l'épaule de son vis-à-vis, qui bouchait la portière :

— Excuse, — dit-il, — c'est-à-dire *excïouse*, comme on prononce en anglais.

L'autre se redressa.

Alexandre sauta sur le quai de la gare, et se dirigea vers le compartiment où il avait vu monter la jeune femme.

Un compartiment de dames seules, il l'avait remarqué à une station précédente !

— Malédiction ! — s'écria-t-il en sourdine, — l'oiseau s'est envolé.

Le compartiment était vide.

Il regarda autour de lui. Il était le seul voyageur sur le quai.

Les employés allaient et venaient. Le train s'ébranlait, il rejoignit en toute hâte sa place, s'imaginant que lady Sutton avait peut-être changé de compartiment afin de ne pas rester isolée, les employés qu'il avait interrogés n'ayant pas vu sortir la jeune veuve, et ne sachant que faire, n'ayant pas le loisir de la réflexion.

Lorsqu'il fut installé dans son coin, il maugréa contre la maladresse de son vis-à-vis qui, en lui donnant un coup si rude sur la tête avec son paquet, l'avait, sans même un mot d'excuse, rejeté à sa place, et l'avait ainsi empêché de surveiller les voyageurs quittant le train.

Et le désir de lui faire expier sa mésaventure s'emparait violemment de lui.

Cependant, il se contint encore, car, faisant suite à une pensée qu'il avait déjà eue tout à l'heure, tout en regardant son voisin, il se contenta de murmurer à mi-voix :

— Maudit Sam !...

Mais, à sa grande surprise, son vis-à-vis leva la tête et le fixa d'un air ahuri.

Puis ses sourcils se froncèrent et brusquement il demanda, en s'adressant à Alexandre :

— Et toi, qui es-tu ?

L'amant de la Roussotte, qui avait poussé un peu machinalement son exclamation devant une ressemblance que, au fond, il croyait fortuite, resta à son tour abasourdi.

— Tu es donc Sam ?

— Ne le savais-tu pas ? — répondit l'autre d'un ton bourru.

Alexandre n'hésitait plus. Il le reconnaissait parfaitement.

— Je craignais de me tromper. Comment donc es-tu ici ! — questionna-t-il curieusement.

— T'es bien curieux... Tu ne m'as pas encore dit qui tu étais toi... Un roussin, hein?..

Les deux hommes s'étaient mis machinalement à la portière pour échanger ces quelques mots, se trouvant ainsi plus en sûreté, plus éloignés de leurs compagnons de compartiment.

— Dis donc, — riposta Alexandre, — tâche de pas insulter bibi, car il a les oreilles sensibles.

L'autre ne sourcilla pas; mais il n'insista plus :

— C'est bien, dis ton nom. Il me semble reconnaître ta voix... mais t'as un tas de cicatrices qui m'déroutent.

— Bien, — fit l'amant de la Roussotte, — j'suis sûr de toi maintenant. T'es Samuel, que là-bas nous appelions Sam, à l'anglaise, parce que tu savais jacter c'te fichue langue.

Son compagnon continuait à étudier ses traits et soudain lui dit :

— Ah! je suis sûr de ne pas me tromper, moi aussi. Va, j't'reconnais malgré tous tes changements; t'as là, près de l'oreille, un signe qui te trahit, prends garde.

Alexandre haussa les épaules.

— Prends garde de qui?... Il n'y a que les camaros... très intimes qui peuvent connaître ce signe... Eh! bien, on ne se mange pas entre *grinches*.

Et les deux vieilles connaissances, baissant encore le ton, se mirent à chuchoter.

— Ainsi, mon vieux, — continua Alexandre, — tu t'es *barré* de là-bas, toi aussi?

L'autre le regarda :

— Plus d'chance encore que toi, mon p'tit. J'suis revenu sans déchirures, aux frais de l'État.

Alexandre le regarda avec d'autant plus d'étonnement que Sam, un Parisien de Grenelle aussi, avait été condamné pour un temps beaucoup plus long que le sien.

— Comment ça? — demanda-t-il.

— Hein, ça t'étonne, — fit l'autre, gouailleur. — Figure-toi que j'ai cru un moment que j'allais être décoré... là-bas... sur la place même...

— Tu blagues?

L'autre toussa, retoussa, comme s'il se préparait à narrer une histoire.

— V'là l'affaire en deux mots, — fit-il. — Un jour on entend crier de tous côtés... dans... l'grand hôtel gratis... « au feu! au feu! ». C'était l'appartement du directeur qui se flambait. J'étais occupé à côté avec

d'autres copains... et tu comprends ce que nous pensions. Mais v'là t'y pas que tout d'un coup j'entends d'autres cris, et j'vois une femme qui tenait un gosse sur un bras, un autre par la main, et qui, à une fenêtre du bâtiment qui brûlait, appelait de toutes ses forces : « Sauvez mes petits... sauvez mes enfants. »

« Ah ! ouich, j'te crois qu'on allait se ficher là-dedans, c'était une vraie fournaise. Mais les gosses pialaient, pleuraient... et dame, moi, les gosses, je les gobe. J'dis à mon compagnon de chaîne :

« — Nous y allons t'y?

« Il m'avait compris, et comme moi il était décidé à aller retirer de là-haut ces mioches qui avaient tout de même trop chaud.

« On trouva ce qu'il fallait pour briser notre chaîne, et bientôt nous v'là au milieu des flammes et de la fumée... Ce n'était pas rigolo et d'un mauvais à avaler cette fumée, j'te dis qu'ça. Enfin, tant bien que mal, on en sauva une demi-douzaine de gosses et la mère par-dessus le marché.

« Le résultat : notre grâce, au copain et à moi, lorsque nous sommes sortis de l'hôpital après plusieurs mois de maladie et quelques morceaux de peau brûlés ici et là. »

— Et v'là, — conclut-il, — comment Samuel, ou Sam, comme tu voudras, est rappliqué en France.

Alexandre demanda :

— Et où vas-tu maintenant?

— Chez moi.

— Où ça, chez toi?... A Grenelle en passant par Southampton?

Sam prit un morceau de pain dans son paquet et se mit à le mordre à belles dents.

— Oh ! j'ai dit adieu au quartier pour quelque temps ; je suis fixé en Angleterre, et j'y resterai jusqu'à ce que j'aie amassé de la bonne galette. Je suis avec un goddam, qui tenait un machin à Cayenne, et qui m'a offert quelque chose par ici.

— C'est vague !

Alexandre comprenait qu'on vînt passer quelques jours à Londres par plaisir, mais non se fixer dans ce pays de brouillards.

— Et où habites-tu? — demanda-t-il.

— A Shirley, près de Southampton.

Et, interrogeant à son tour :

— Et toi, où es-tu? où vas tu? Tu m'as questionné, mais moi, je ne sais rien.

Alexandre, avec une moue des lèvres, répondit :

Porteur de la valise contenant l'état-civil qu'il s'était procuré... (P. 1051.)

— Peuh ! ce sera vite dit : J'm'suis *dévidé* de là-bas, et après des dangers, des souffrances, j'ai pu rentrer en France, et voilà.

Sam trouva son camarade peu communicatif.

— Et tu restes?

— A Grenelle.

L'autre, gouailleur à son tour, reprit :

— En passant par Southampton ?

La Terreur ne se laissa pas déconcerter.

— Non, j'fais mon tour... d'Angleterre... Une idée comme une autre.

Sam le regarda en dessous.

Alexandre avait l'air plutôt cossu que miséreux.

— Toi, mon vieux, — songea Samuel, — t'as fait une bonne affaire, t'as le magot, et tu en profites pour en chercher une autre... Tu t'caches de Sam, mais t'auras peut-être besoin de lui un jour... c'est à voir.

Et il demanda à Alexandre :

— Où vas-tu maintenant?

— A Southampton.

— Et après?...

— Je n'ai encore rien décidé.

— Eh ! bien, viens me voir à Shirley; c'est tout à côté de Southampton, nous causerons plus longuement... plus facilement... Nous parlerons... affaires.

Alexandre fixa son ancien « poteau »; celui-ci le regarda à son tour sans sourciller.

Les deux hommes s'étaient compris.

— J'irais chez toi, — fit Alexandre.

— J'ai à descendre ici, — dit Samuel, — mais demain je serai chez moi.

Ils se serrèrent la main; le pacte d'association était signé.

— A demain ! — fit Sam en sautant du train qui s'arrêtait.

— A demain ! — répondit Alexandre, à tout hasard.

LXV

A SOUTHAMPTON

Dès l'arrivée du train dans le port de ce nom, Alexandre, sans même prendre le temps d'enlever la valise qu'il avait emportée avec lui en wagon, sauta à terre, et se mit à inspecter rapidement les autres voitures.

Les voyageurs n'avaient pas encore eu le temps de descendre qu'il avait passé devant toutes celles accrochées entre la sienne et la locomotive.

Lady Sutton n'était dans aucune d'elles.

Il revint aussitôt sur ses pas : déjà des grappes de voyageurs dégringolaient sur les marchepieds. Il n'eut qu'à se placer devant son compartiment pour assister à leur défilé.

Mais, dans aucune des femmes qui passèrent ainsi sous son regard, il ne reconnut la jeune Anglaise accompagnée par l'ancienne Roussotte ; aucune qui lui ressemblât.

Une sueur d'inquiétude aux tempes, Alexandre se résolut à passer, contre tout espoir, l'inspection des wagons restant en queue.

Mais ils étaient vides, complètement vides.

L'agent de Mme Raymond était absolument décontenancé.

Sa campagne débutait fâcheusement!... Et lui qui s'était agréablement complu dans quelque rôle à la Vidocq, voilà qui le faisait rapidement déchanter.

Il venait de se laisser rouler, comme un débutant qu'il était.

Qu'est-ce qu'il allait dire à Léona?...

Sa déception était telle qu'il fut sur le point d'en oublier sa valise.

— Eh! — bien, dit-il, en y pensant juste au moment où la machine se remettait en marche vers le dépôt avec tout ce qu'elle remorquait, — il ne manquerait plus que je perde mes frusques et mes papiers.

Car le forçat évadé avait des papiers, naturellement, d'excellents papiers, cartes d'électeur, patente, etc., cueillis par lui, une nuit, sur un pauvre diable soigneusement dévalisé avant d'être lancé dans la Seine.

Alexandre avait une préférence pour les noyades... souvenir des procédés justiciers des quatorzième et quinzième siècles sans doute.

A moins que, chose assez explicable à son point de vue, il ne trouvât que, pendant un séjour de huit à quinze jours au fond de l'eau, le noyé laissât passer le temps de se plaindre utilement.

De plus, il y avait aussi pas mal de chances pour que, revenu à l'air et à la lumière, celui à qui il avait ainsi administré un bain prolongé eût été défiguré.

Comme on le voit, toutes sortes de raisons pour justifier son estimable préférence qu'il avait cherché à faire partager par Léona lorsqu'il avait présumé qu'il y avait un coup à faire, et que dans sa candeur il avait cru avant toute autre explication qu'il s'agissait de faire passer lady Sutton de vie à trépas.

Porteur de la valise contenant l'état-civil qu'il s'était procuré ainsi, la Terreur de Grenelle se dirigea vers la sortie.

En remettant son ticket une pensée surgit à son esprit.

On se souvient que, par suite de l'incident qui avait précédé sa ren-

contre avec Samuel, son ancien compagnon de bagne, Alexandre avait un moment perdu de vue le wagon dans lequel était montée lady Sutton.

Il n'avait pu que constater son absence et reprendre sa place à la hâte après avoir reçu l'assurance qu'on ne l'avait pas vue sortir.

Mais n'y avait-il pas un buffet à cette station?

Dans sa précipitation, il n'y avait pas songé.

Et c'est cette question qu'il adressa au contrôleur. Celui-ci l'adressa à son chef, à un autre; et dix minutes après, Alexandre voyait sa supposition réalisée.

Lady Sutton avait dû rentrer au buffet et y attendre soit le moment de sortir, soit le départ d'un train passant à cette bifurcation et l'emmenant le diable savait où.

— Eh! bien, je suis un joli monsieur! — murmura l'envoyé de Léona. — La particulière était tout bonnement occupée à croquer un sandwich et moi....

Il n'acheva pas, mais son silence n'était réellement pas admiratif.

Naturellement, il se garda bien de prévenir Léona de sa mésaventure.

Du reste cette dernière ne devait pas passer avant deux ou trois jours au bureau de poste où elle trouverait de ses nouvelles.

Et d'ici là du nouveau pouvait se produire.

Alexandre alla donc se loger dans un des hôtels voisins de la gare.

— De la sorte, — se dit-il, — je serai à portée pour surveiller l'arrivée de chaque train. Et, si la donzelle n'a fait qu'une escapade en route, je la repigerai au débarquement.

Mais les heures d'arrivée se succédaient sans amener la nièce de lord Warder.

Alors un autre projet germa dans l'esprit de celui qui l'attendait.

Léona l'en avait prévenu, l'Anglaise prétendait avoir été convoquée à Southampton par son homme d'affaires, son sollicitor.

Que ce fût une «frime» ou non, il fallait qu'elle eût des intérêts dans la ville. Alexandre n'avait donc qu'à se rendre chez tous les hommes de loi de Southampton : il finirait bien ainsi par avoir des nouvelles de la dame qui lui avait si bien filé entre les doigts, — à l'anglaise, c'est le cas de le dire.

Mais son accent!...

Le sollicitor, qui connaissait lady Sutton, préviendrait cette dernière qu'un Français était venu la demander. Complication superflue.

Alors Alexandre se rappela que, parmi les honorables représentants des diverses nationalités qu'il avait coudoyés dans les prisons, il se trouvait quelques Espagnols et Italiens.

Il en serait quitte pour entremêler son jargon anglais de « signor » et de « señora ». On le prendrait sûrement pour quelque sujet de l'ex-roi de Naples ou quelque noble hidalgo amoureux de la jeune veuve.

Ces résolutions arrêtées, il entra dans un *public-house*, demanda le *Directory*, c'est-à-dire le Bottin anglais, et y releva les adresses des différents hommes de loi de la ville.

Vingt minutes après, il se mettait en campagne.

Le premier auquel il s'adressa lui déclara ne pas connaître l'estimable lady au sujet de laquelle il voulait bien le questionner, quoique, pourtant,... en cherchant bien... Et si « son honneur » le désirait, il commencerait des recherches.

Il est bon d'indiquer que, pour mieux en imposer, présenter plus convenablement, Alexandre avait acheté une paire de gants à quatre boutons.

— Quatre boutons, ce doit être quelque prince italien, — s'était dit l'homme de chicane.

De là à l'appeler « votre honneur », il n'y avait qu'un pas.

Il faisait ces visites entre deux trains, le temps de courir à la gare s'assurer que celle qu'il attendait persistait à ne pas paraître, et il recommençait à aller frapper à la porte des grippe-sous de la libre Angleterre.

Enfin, un d'eux, l'honorable sir Roberts, lui répondit connaître parfaitement lady Sutton, dont il avait la faveur d'être le conseil, et lui demanda ce qui l'amenait.

Alexandre avait prévu le cas; il répliqua qu'on lui avait parlé d'une villa ou d'un cottage que la veuve du major Sutton avait l'intention de vendre.

— Vous voulez parler sans doute de son habitation située dans Victoria-road. Je ne crois pas que ma cliente ait l'intention de s'en défaire. Cependant je l'attends demain...

— Demain... — interrompit l'envoyé de Léona en pensant à toutes ses inutiles factions et courses de la journée.

— Oui, dans le courant de l'après-midi, et je vous ferai connaître sa réponse.

— Je viendrai la prendre chez vous, — repartit audacieusement le forçat. — Quel est exactement le numéro de la maison, signor el sollicitor?

— Dix-huit, Victoria-road.

— C'est bien, à demain, — conclut Alexandre en se retirent.

Et à part lui il ajouta :

— Au diable si tu me revois jamais. Je sais ce que je désirais. Il ne me reste plus qu'à changer de pelure; et ni vu ni connu, je t'embrouille.

Retourné plus tranquille à son hôtel, il dîna de bon appétit, soignant son estomac selon sa prudente coutume.

Puis il monta dans sa chambre.

— Rentrons nos gants à quatre boutons, — marmotta-t-il. — Et sortons les frusques.

Tirant alors, de sa valise, un vêtement moitié bourgeois, moitié ouvrier, il l'échangea contre le confortable qu'il avait revêtu dans la journée.

Ceci fait, il reboucla sa valise, l'empoigna et descendit dans le bureau de l'hôtel.

Arrivé là, il demanda son compte, disant qu'il allait chez des parents.

Un instant après, il s'enfonçait dans les rues qui descendent vers le quartier habité par les pêcheurs irlandais, quartier pauvre où il avait remarqué autrefois quelques infimes « lodgin ».

Ce fut dans l'un d'eux qu'il alla coucher et planter sa tente pour le moment.

Le lendemain matin, vêtu d'un pantalon proprement raccommodé au genou par une large pièce et d'une veste honorée d'aussi anciens services, il alla inspecter les environs de la demeure où logeait le solliciter de lady Sutton.

C'était à côté de London-place, un vaste cercle bordé de maisons, avec une corbeille de gazon au milieu ; sur le pourtour une rangée d'arbres, avec quelques bancs.

— Voici mon affaire, — fit-il en soulevant légèrement le bandeau que, fidèle à son habitude, il avait plaqué sur son œil droit et qui lui cachait un bon tiers du visage. — En fumant mon brûle-gueule comme un brave pêcheur, je surveillerai admirablement, de ce banc, la porte de monsieur l'avoué.

Mais celui-ci lui avait annoncé la venue de sa cliente pour l'après-midi seulement.

Il lui restait donc plus de temps qu'il ne lui en était nécessaire pour aller à Victoria-road et revenir, quoique cette promenade fût hors de la ville.

Mais le numéro 18 était vers le commencement.

Le temps de s'orienter et il ne tardait pas à arriver dans une allée fort large, une promenade magnifique, ombragée de grands arbres.

A droite et à gauche, mais fort éloignées à cause de la largeur réellement considérable de l'avenue, se dressaient des villas, de coquettes maisons de campagne, appartenant à des armateurs, de gros négociants et attestant la puissance de l'or.

Au bout de ces allées, commençait Victoria-Road.

Là aussi, des maisons de riches bourgeois, perdues dans la verdure, se succédaient.

A la grille de l'une d'elles, il aperçut le numéro 18.

C'était une maison d'un étage, aux briques un peu défraîchies, sentant l'abandon : une maison de veuve.

Il se voyait que les maîtres n'avaient pas dû l'habiter depuis longtemps.

La longue maladie du major Sutton, les voyages dans les climats chauds par lesquels on avait prolongé sa vie finalement éteinte, en avaient éloigné les habitants.

Un jardinier en entretenait le parc, mais son habitation, que l'on apercevait sur le côté, était éloignée du logis des maîtres.

Et la villa de lady Sutton, un peu perdue entre les masses des feuillages qui l'enveloppaient, paraissait bien isolée... bien exposée.

Tandis qu'il faisait ces constatations, une femme apparut sur le petit perron conduisant au jardin.

— Ma particulière! — exclama intérieurement Alexandre.

Une vive satisfaction se peignit sur ses traits. Elle était enfin retrouvée; il préférait l'avoir vue que d'attendre à l'après-midi, car on ne sait jamais.

Il y avait bien assez de l'avant-veille où elle lui avait brûlé la politesse.

Craignant d'être aperçu, l'espion chercha une touffe de lilas feuillus à travers les rameaux desquels il pouvait continuer à surveiller la jeune femme sans être vu d'elle.

L'air mélancolique, elle cheminait parmi les allées sinueuses, atteinte évidemment par la sensation de vide que ressentent ceux dont la mort a moissonné la famille, ceux et celles à qui ne reste pas un enfant pour remplir la vie désorientée.

La porte qu'elle avait poussée pour sortir était restée ouverte; et, par elle, l'agent de la courtisane plongeait dans le salon sur lequel elle donnait.

Il en apercevait les tentures lourdes de soie et de franges, distinguait des tableaux, des meubles luxueux, indices de la fortune de la jeune femme. A une fenêtre du premier étage, une servante agita une pelleterie pour l'aérer.

Alexandre la vit ensuite s'adonnant à des travaux de nettoyage : il voulait savoir si elle était seule et si nul ne l'aidait, si aucun domestique homme surtout n'était dans la maison.

Mais non; il n'apercevait personne autre.

En faisant ces observations, une flamme s'allumait dans ses yeux.

Ses instincts de bandit reprenaient le dessus.

Il supputait combien il lui serait aisé de franchir cette grille, de forcer une de ces portes à persiennes du rez-de-chaussée.

Comme par un fait exprès, il y avait des tapis partout, étouffant le bruit des pas.

Deux femmes seules, le coup serait vite fait. Il nargua :

— Et d'l'amour itou, ça m'va !

Le jardinier demeurait trop loin pour intervenir à temps et surtout efficacement. Du reste, s'il arrivait en trouble-fête, Alexandre l'attendrait derrière une porte; et un coup de lardoir, ce serait vite donné.

Il pensait à tout cela, perdant déjà de vue la mission qu'il avait reçue.

Mais les femmes crient, font un tapage d'enfer si elles ne se défendent pas. Et il aurait besoin d'expédier vivement la besogne, sous peine d'avoir aussitôt tout Victoria-Road sur les bras.

D'où l'impossibilité d'agir seul.

Naturellement il songea de suite au forçat libéré rencontré la veille en chemin de fer et qui lui avait donné son adresse à Shirley.

Mais Sam, ou Samuel, avait eu rudement de chance de se voir gracier comme cela, et de trouver ensuite un bon, honnête travail pour le compte d'un Anglais qui tenait un ship-chandler à Cayenne.

Tout cela était trop beau pour n'être pas un peu inquiétant.

— Hum ! Sam s'est-il déguisé en pompier, là-bas, comme il le prétend, ou n'a-t-il pas fait plutôt le mouton, pour manger la laine sur le dos des camarades?...

Et instinctivement, Alexandre regarda autour de lui pour s'assurer qu'il n'avait pas, dans ses pas, l'ombre de quelque détective, averti par son ex-camarade.

Mais la promenade était absolument déserte : seule une voiture de maître s'éloignait, à deux ou trois cents yards, sans que le cocher fît même la moindre attention au piéton arrêté devant la villa.

Cette constatation rassura Alexandre.

Cependant, avant de se fier à son ancien compagnon de bagne, il était bon de le sonder davantage, de savoir un peu ce qu'il faisait « pour de vrai ».

Et Alexandre, en forme de conclusion, murmura :

— Le sollicitor me l'a dit, il ne croit pas que lady Sutton ait l'intention de vendre la villa. Je la retrouverai donc quand je voudrai. Il ne s'agit que de ne pas la perdre de vue; et je suis payé pour ça.

Au cri poussé par la jeune femme, une porte brusquement s'y ouvrit... (P. 1063.)

Et il se mit à rire en pensant à Léona qui lui faisait des rentes pour lui permettre d'étudier les bons coups à tenter.

Donc, pas à se presser : lorsqu'il serait bien sûr de l'ami Sam, il lui proposerait la combinaison,... à moins qu'un hasard n'eût rendu inutile son concours, en lui évitant l'ennui de partager.

Lady Sutton, ayant achevé sa mélancolique promenade dans ces allées

charmantes où tout lui rappelait des souvenirs bien cruels, rentra lentement dans la maison.

Alexandre consulta sa montre et il fit la grimace.

C'était l'heure du *dinner* (déjeuner), et l'Anglaise allait probablement se restaurer, tandis que lui, à présent qu'il l'avait retrouvée, serait contraint de faire le pied de grue afin de ne pas perdre la piste, sans pouvoir soigner son petit estomac.

Et l'on sait combien c'était contraire à son habitude.

Et n'ayant point d'autre ressource, il bourra sa pipe et alla s'asseoir à quelque distance sur un tas de pierres d'où il pourrait surveiller l'entrée de la villa.

LXVI

FILATURE

La faction que l'envoyé de Léona eut à monter près de la maison de campagne habitée par lady Sutton mit à une assez rude épreuve l'appétit d'Alexandre.

Enfin, un peu avant deux heures, il eut la satisfaction de voir s'ouvrir la grille du parc.

Aussitôt, s'allongeant sur le tas de pierres, il feignit de dormir.

De cette façon on ne distinguerait pas son visage.

Couché sur le ventre, la tête appuyée sur ses deux bras repliés, il regardait sans le laisser soupçonner.

Une femme d'une élégance sobre et discrète parut sur le seuil.

C'était la nièce de lord Warder.

Elle fixa un instant la route devant elle et s'avança dans la direction de la ville.

Derrière elle, le jardinier, après avoir soulevé son chapeau, avait refermé la grille.

La jeune femme s'éloignait de son pas calme et lent.

— Chouette! — pensa le faux dormeur, — elle se carapate avec ses pattes, comme dit la chanson, et ne m'a seulement pas remarqué. J'vas m'acheminer tout doucement après elle.

Il lui laissa prendre une avance raisonnable, puis se leva en étirant ses bras, pour le cas invraisemblable où quelqu'un eût été là pour l'observer.

Quelques minutes après, lady Sutton aurait pu voir un homme d'aspect assez peu engageant qui suivait son chemin.

Mais elle n'avait pas de raisons pour croire à une surveillance quelconque, et elle ne se retourna point.

Comme le supposait l'agent de la future lady Warder, elle se dirigea vers London-Place, où était l'office de son homme d'affaires.

Elle ne tarda pas à monter l'escalier qui conduisait chez cet honorable gentleman.

En Angleterre, tout le monde, jusqu'au plus infime décrotteur, est un gentleman, — lorsqu'il est nécessaire.

— Turellement, — se dit Alexandre. — Et le sollicitor va lui apprendre que j'ai demandé à lui acheter sa villa. Eh ! il ne m'irait pas plus mal qu'à un autre le cottage devant lequel je viens de monter la garde.

Et ayant cherché, sur la place, s'il n'y découvrait pas une gargotte où il pût se restaurer sans perdre de vue la maison du sollicitor, il se dirigea vers une sorte de taverne.

Là, il s'attabla derrière les vitres de la devanture et, tout en apaisant les réclamations impérieuses de son estomac, continua à lorgner l'immeuble dans lequel avait disparu la jeune femme.

— Ce que c'est que d'avoir des gants à quatre boutons, — murmurait-il en songeant à la réception empressée que lui avait faite la veille sir Roberts et tous ses collègues les sollicitors de la localité. — Ce que c'est que d'avoir des gants à quatre boutons et de mêler son charabia britannique de signor et de señora à bouche que veux-tu... — Espagne et Italie, macaroni et olla podrida mélangés !...

Mais sa station dans la taverne, au bifteck de laquelle il avait fait énergiquement honneur, ne fut pas de longue durée.

Introduite immédiatement auprès de son conseil, lady Sutton avait terminé assez rapidement les préliminaires de l'affaire qui l'avait décidée à ce voyage.

Une demi-heure après environ, elle reparaissait sur le trottoir.

— Alors, quoi, plus le temps de manger, — grommela Alexandre qui vidait un verre d'ale avant d'attaquer pour la seconde fois l'excellent fromage de Chester posé devant lui.

Il n'eut que le temps de jeter, sur la table de sapin bruni, deux pièces d'argent, deux shillings, prix de son repas, soit à peu près deux francs cinquante, ce qui n'était pas volé, la chère ayant été savoureuse et la bière passable.

Et il parut sur la porte, tandis que la cliente de sir Roberts tournait l'angle de la place.

Alexandre n'eut pas le temps de chercher à lire la plaque de la rue, craignant de voir disparaître celle dont il avait promis de ne pas quitter la trace.

Au bout de deux ou trois crochets, l'un suivant l'autre, ils débouchèrent dans High-Street.

High-Street (la haute rue ou plus exactement la grand'rue) est la plus belle, la plus luxueuse voie de Southampton.

Elle est fort large, bordée de hautes maisons au rez-de-chaussée desquelles sont de somptueux et confortables magasins : bijoutiers, marchands de nouveautés, chapeliers, bottiers y étalent leurs richesses.

Mais qu'aucune de nos jolies Françaises chaussant la pantoufle de Cendrillon n'aille y chercher une paire de bottines. Elles y éprouveraient une déception.

Les misses et les ladys anglaises sont généralement munies par la nature de pieds leur permettant presque de traverser la Manche sans bateau.

A peine la nièce de lord Warder fut-elle arrivée dans High-Street qu'elle retourna brusquement sur ses pas.

La Terreur de Grenelle venait de s'y engager après elle, ayant pressé le pas pour ne pas la perdre au tournant.

Il n'eut le temps ni de faire volte-face ni d'obliquer, et, mal entraîné à son nouveau métier, il ne fut pas maître d'un brusque mouvement d'arrêt, en voyant la jeune femme à un mètre de lui à peine.

Son attitude frappa la promeneuse, et son œil limpide et en même temps scrutateur étudia rapidement son vis-à-vis, avec un sentiment de défiance instinctif.

C'est que la Terreur de Grenelle n'était rien moins qu'attrayant avec le bandeau noir qui lui masquait une grande partie de la figure, ses vêtements rapiécés, la pipe sordide branlant dans ses dents.

N'eût été la propreté relative de son costume, d'ailleurs lamentable, il eût donné beaucoup plus l'idée d'un rôdeur des quais de Londres émigré dans le petit port que celui d'un pêcheur irlandais dont il avait essayé de prendre l'aspect.

En tout cas, si son bandeau noir avait l'avantage de masquer son visage, il avait l'inconvénient bien plus grand de le désigner, du premier coup, à quiconque l'avait une fois remarqué.

Et lady Sutton, mise en garde par un secret pressentiment en même temps que par la maladresse qu'il venait de commettre, l'avait assez vu pour ne pas l'oublier de sitôt.

Lady Sutton, ayant sonné à une porte, avait remis une carte de visite cornée à la servante, puis elle avait repris sa promenade.

La Terreur de Grenelle avait passé sur l'autre trottoir.

Planté devant la vitrine d'un bottier fashionable, il paraissait plongé dans la contemplation de souliers en cuir russe, ayant tout l'air de les comparer avec les piteux godillots qu'il traînait.

En réalité, grâce au poli merveilleux de la glace fermant la vitrine, il lorgnait la silhouette de lady Sutton réfléchie dans le cristal.

Il la vit ainsi réintégrer High-street et suivre, à pas lents, la file des boutiques et des magasins.

Lorsqu'il eut constaté qu'elle avait une avance suffisante, il suivit à son tour, de l'autre trottoir, la même direction.

La jeune femme le conduisit ainsi chez tous les fournisseurs à la mode.

Plus avisé, l'agent de Léona ne se laissait plus surprendre.

Mais, avec quelque désappointement, il ne découvrait aucune trace d'intrigue chez celle qu'il espionnait, rien qu'il pût mettre sous la dent de la femme haineuse qui le payait.

— Ce n'est peut-être pas encore le moment, — se dit-il. — Le jour, la rue de la Paix, comme on dit à Paris, et la nuit le Parc aux Cerfs.

Délaissant les quartiers élégants, lady Sutton s'était engagée dans Church-street, la rue de l'Église, ainsi dénommée parce qu'il y existe un temple catholique.

Alexandre l'y suivit. Mais son brusque arrêt au début de son espionnage dans High-street, au commencement de ce que, en terme de police, les « flicks » appellent une *filature*, l'avait dénoncé.

Lady Sutton avait-elle remarqué son insistance à s'attacher à ses pas, malgré le soin qu'il avait pris ensuite de se faire oublier, et voulut-elle s'assurer si elle était suivie, après avoir dépassé l'église?

Elle se retourna vivement et aperçut Alexandre.

Mais celui-ci se tenait sur ses gardes. Il fit un brusque crochet et n'eut d'autre ressource que d'entrer dans le temple.

— Bon! — fit-il moitié bourru et moitié rieur, — est-ce qu'elle va me changer en rat d'église maintenant?

Et, ayant regardé l'autel, il y alla, ma foi, de sa prière. Elle ne pouvait être que ce que l'on devait logiquement attendre de lui.

La voici donc dans toute son ingénuité :

« Mioche de petit Jésus, si tu me fais réussir une bonne aubaine, je te promets de te faire brûler un bath cierge. »

C'est-à-dire qu'il demandait tranquillement la protection du ciel pour commettre un crime avantageux.

On n'est pas plus sincère.

Il trempa même ses cinq doigts dans le bénitier (à prendre du bon Dieu, l'on n'en saurait trop prendre) et revint coller son visage à la porte de la rue, avançant prudemment un œil.

La jeune femme s'était remise à marcher.

La Terreur de Grenelle, fort de la prière qui venait, jugeait-il probablement, de le purifier, sortit de sa cachette et, enhardi, recommença sa poursuite.

Mais le soir tombait et, afin de ne pas perdre la trace, il dut diminuer la distance.

De son côté, lady Sutton, se sentant suivie sans doute, pressait le pas.

L'endroit était peu fréquenté, solitaire même; et, dans la peur qui l'agitait certainement, ses talons battaient fiévreusement la chaussée dont elle avait pris le milieu.

— Elle m'a reconnu, — se dit le bandit, — je suis brûlé.

A l'endroit où ils étaient parvenus on entendait la plainte de la mer mourant sur la plage.

Church-street aboutissait en effet au rivage.

C'était en quelque sorte, au bout du port, un lieu désert dès que la nuit tombait.

Une pensée farouche traversa l'esprit du bandit acharné après elle.

Lady Sutton l'avait deviné; donc plus rien à faire, à moins de très grandes précautions.

D'autre part, il l'avait vue, à la caisse d'un des magasins où elle s'était arrêtée, sortir un portefeuille bourré littéralement de banknotes; probablement une grosse somme touchée chez son homme d'affaires.

Ceci, sans préjudice des bijoux et autres qu'elle possédait immanquablement chez elle, et coffrets à joyaux, secrétaires à valeurs dont il avait entendu les clés tintinnabuler au fond du ridicule qu'elle portait à la main.

Ils avaient atteint le rivage que lady Sutton suivait rapidement.

Puisqu'il n'y avait plus rien à faire, c'était le cas de tout faire.

Sur le rivage, pas un chat.

Seule la femme qui fuyait, se serrant le long des rares maisons.

Et Alexandre, que ses enjambées sourdes rapprochaient avec des haletées de fauve.

Et, à gauche, la mer obscure... les vagues sombres dont les lourdes volutes se brisaient avec des fulgurances pâles et mourantes sur le sable.

Un bond encore.

Il l'empoignait par le cou, la tordait comme un agneau, la serrant à la gorge pour l'empêcher de hurler.

Et allez!... la tête sous l'eau.

Quand elle aurait bu quelques litres de « bouillon », elle ne regimberait plus.

Alors, lesté de ses billets de banque, il n'aurait qu'à la soulager de ses clés.

Et, ainsi muni, n'ayant plus à compter qu'avec une servante, l'expédition dans la villa du numéro 18 de Victoria-Road ne serait plus qu'un jeu pour lui.

Plus même besoin de Sam, un complice onéreux certainement, et plus encore dangereux... une *mouche,* peut-être.

— Houp, allons-y! — fit-il en se préparant à prendre son élan.

Mais, à ce moment, la pensée de Léona, qu'il venait d'oublier totalement dans la fureur de meurtre qui l'avait envahi, jaillit à son esprit.

— Diable! — murmura-t-il.

Et, dans une méditation rapide, il repassa tout ce qui précédait, la mission qu'il avait reçue de l'ancienne Roussotte, les avantages qu'il retirait d'elle.

Il crut même entendre la défense absolue qu'elle lui avait intimée de lui faire le moindre mal.

Le bandit hésitait entre son œuvre et les recommandations expresses de la Roussotte.

— Mais, puisque la partie est perdue, c'est l'intérêt de la Roussotte que je la fasse boire à la grande tasse.

Il avait fait halte, peu convaincu cependant.

Tout d'un coup, il passa sa main sur son front comme pour en chasser une suggestion importune.

— Et puis zut! y a du poignon!

Et tous ses instincts de crime et de lucre, définitivement déchaînés, il bondit, les yeux flambants, les mains ouvertes vers sa victime.

Mais celle-ci avait pris de l'avance.

En entendant la course de l'homme derrière elle, elle s'élança aussi avec un cri de détresse.

A une quinzaine de mètres de là, une construction banale, sorte de hangar, se dressait. Aucun bruit ne s'en élevait.

Au cri poussé par la jeune femme, une porte brusquement s'y ouvrit, et un jet de lumière raya la chaussée, vint éclater sur la cime bientôt affaissée d'une vague.

A cette vue, un surcroît de force avait soulevé lady Sutton, elle fran-

chit la distance qui l'en séparait et elle vint tomber, blême, pantelante, contre la porte ouverte.

— Quoi, vous, milady? — demanda une voix d'homme, stupéfaite.

Et s'apercevant de son émoi :

— Que vous arrive-t-il donc?...

— Là!... — fit la nièce de lord Warder en montrant l'ombre d'un bras tremblotant. — Là!...

L'homme s'avança vivement sur la route, debout dans la clarté qui l'éclairait en plein.

— Malédiction! — gronda d'une voix étouffée Alexandre, dit la Terreur de Grenelle. — Ratée!

Et il s'enfonça sans bruit dans le terrain qui précédait le hangar, en ajoutant :

— C'est peut-être une veine pour la Roussotte... Sale veine tout de même pour moi! Tant pis, on s'entendra avec Sam, et elle n'aura rien perdu pour attendre, la garce!

LXVII

NOUVELLE TENTATIVE

Arrivée dans le hangar où nous avons vu lady Sutton trouver un abri, la jeune femme resta un moment à se remettre.

On était allé lui chercher une chaise, lui offrant des secours plus efficaces.

Elle remercia. Elle avait eu peur, une frayeur irraisonnée trop forte sans doute.

— Mais aussi, milady, pourquoi être venue de nuit jusqu'ici?

Celui qui l'interrogeait était un loueur de voitures : c'est lui qui fournissait au major Sutton et qui, ensuite, avait continué de fournir à sa veuve la victoria dont ils se servaient durant leurs séjours à Victoria-Road.

Lady Sutton expliqua qu'elle était arrivée la veille et qu'elle avait besoin d'une voiture.

— Mais il fallait vous adresser à notre bureau de Port-street, milady. Ce quartier n'est pas sûr la nuit venue pour des personnes de qualité.

Le forçat évadé alla retrouver le tas de pierres sur lequel, le matin de ce même jour, il avait établi son poste d'observation. (P. 1068.)

Un instant après, sur la demande de la jeune femme, un coupé était attelé pour la reconduire chez elle.

La soirée devenait fraîche; puis elle était un peu éprouvée encore par l'émoi qu'elle avait eu; elle préférait une voiture fermée.

Alexandre s'était doucement rapproché du hangar.

Il entendit le loueur annoncer à sa cliente que son coupé était attelé.

— Puisque j'ai manqué un coup, c'est le cas de ne pas manquer l'autre, — remarqua le bandit.

Et se blottissant sur le bord de la route, derrière un tas de décombres, il attendit.

Un coupé trois-quarts parut sur le chemin, ses deux lanternes piquant l'obscurité de deux yeux de feu.

L'escarpe s'assura que les rayons lumineux ne l'atteignaient pas.

Le cheval était tourné de son côté, donc c'est par là qu'allait venir la voiture.

Aussitôt le projet qu'il avait formé de s'accrocher à l'arrière-train, lorsqu'elle passerait et de se faire remorquer ou transporter même, s'il était possible, s'affirma en lui.

Mais à ce moment le loueur s'approcha de la portière pour saluer une dernière fois la voyageuse.

— Bon, celui-ci va me voir. Et alors...

Alors?...

Alexandre, la Terreur de Grenelle, n'était généralement pas long à prendre un parti.

Se courbant afin de n'être pas aperçu, rasant la terre, cherchant les trous noirs, il s'éloigna en courant aussi vite qu'il le pouvait, sans risquer d'être entendu.

Un claquement de langue se fit entendre, et le roulement sourd des roues s'éleva dans le silence.

L'agent de Léona tourna la tête, aperçut le loueur debout et le véhicule qui s'avançait rapidement au trot de son cheval.

— L'homme est très loin, — dit-il, — il ne me verra pas.

Il était tapi, écrasé à terre, derrière une touffe de genêts maritimes.

Quand le coupé passa devant lui, il se dressa à demi, et comme un chien, à quatre pattes, sauta sur les ressorts où il s'accrocha.

Un moment il courut ainsi cramponné, recroquevillé.

Le cocher avait pris la rue de l'Église.

Alexandre tendit ses poignets, les muscles de ses bras se nouèrent dans un effort lent, et, évitant toute secousse, il se hissa peu à peu sur les ressorts.

Une fois là, il respira, en murmurant :

— Fouette cocher !

On pouvait aller au diable si l'on en avait envie, il était calé ; le reste lui importait peu.

Vingt ou trente minutes après, on roulait sur le sol bien nivelé de Victoria-Road.

— Attention ! — observa en lui-même Alexandre.

Et il se tint prêt à sauter.

Quand le cocher tira sur les guides pour modérer l'allure de son cheval, il ressentit une légère oscillation ; mais il pensa que la voyageuse avait ouvert trop tôt la portière, et, après un coup d'œil sur le côté lui montrant qu'aucun accident ne s'était produit, il ne s'inquiéta pas davantage, et continua à ralentir.

Lorsque le coupé s'arrêta complètement en face de la grille marquée du numéro 18, son arrière-train était allégé du fardeau qui l'avait chargé jusqu'alors.

La secousse ressentie par le cocher provenait de la soudaine descente du voyageur qui, grimpé sur le strapontin improvisé, avait négligé de payer son transport.

Ce voyageur, on l'a compris, n'était autre que le Vidocq nouveau modèle, l'agent de l'ancienne courtisane Léona, qui, manquant des aises nécessaires pour opérer une descente dans les règles, avait « ramassé » ce qu'en langage vélocipédique, on nomme une pelle soignée.

Quand le coupé eut cessé de rouler, il eut tout juste le temps de se blottir dans l'ombre formée par l'avancement de la porte orientale de la propriété voisine.

De là, aplati contre la maçonnerie, il vit lady Sutton descendre sur le marche-pied, et tirer le cordon de la cloche qui correspondait avec la maison du jardinier.

Moins d'une minute après, un pas pressé, résonnant sur les menus graviers, prouva qu'elle avait été entendue.

La grille fut ouverte. Lady Sutton se tourna alors vers son cocher :

— A demain, une heure, — indiqua-t-elle. — Je ne sortirai pas le matin.

Et elle entra.

Alexandre comprit qu'en virant, l'homme au fouet l'apercevrait infailliblement sous le jet convergent des lanternes qui allait le trahir.

Profitant du bruit sec de la grille refermée, il sortit vivement de sa cachette, et gagna le large.

Marchant sur la pointe des pieds, on ne l'avait pas entendu.

Et quand l'automédon anglais, se disposant à regagner son écurie, l'aperçut, il ne se douta point qu'il avait devant lui un voyageur transporté à son insu, et l'homme qui avait voulu faire un mauvais parti à lady Sutton.

La Terreur de Grenelle le laissa s'éloigner, puis retourna vers la villa.

— Elle ne sortira pas de la matinée, c'est fort bien. Mais qui sait si un godelureau ne va pas rentrer de la nuit, — réfléchit l'escarpe. — C'est le cas de dire ouvrons l'œil, à l'heure où les autres le ferment : on aura le temps de pioncer demain matin. Puis, dans l'intérêt de la Roussotte comme dans celui de mes projets intimes et secrets, il n'est pas mauvais de savoir si, entre minuit et trois heures du matin, on ne risque pas de rencontrer quelque gentleman chez la vertueuse lady.

Et, sur cette conclusion, le forçat évadé alla retrouver le tas de pierres sur lequel, le matin de ce même jour, il avait établi son poste d'observation.

Une heure, puis deux de veille fastidieuse s'écoulèrent.

Alexandre, inactif, employait ce temps à songer.

Et ces songeries étaient naturellement celles-ci : qu'il avait sottement laissé échapper l'occasion de mettre la main sur une jolie liasse de billets de banque.

Tout cela à cause de la Roussotte.

La Roussotte était une brave et jolie fille, — il en convenait, — et avec laquelle il y avait plus à gagner qu'à perdre, il le reconnaissait encore volontiers.

Mais un portefeuille crevant sous les banknotes ne se trouve pas d'ordinaire à tous les coins de rue.

Et tout de même, ce portefeuille était dans cette maison, avec d'autres choses encore.

En somme, quoi? quelles grosses difficultés à surmonter ?

Au rez-de-chaussée, des persiennes comme il en avait déjà ouvert plus d'une. Un seul homme, le jardinier, niché presque hors frontière ; et dans l'intérieur deux femmes.

Un coup de torchon à l'une, une embrassade entre le pouce et l'index à l'autre ; elles ne feraient pas même *ouf*.

L'occasion était bonne, c'était le cas d'en profiter.

Après un long regard jeté sur la route, en amont et en aval, Alexandre se dressa et se dirigea vers la grille qu'il commençait à bien connaître.

Arrivé là, il écouta attentivement, sondant les profondeurs du jardin.

Puis, après s'être de nouveau assuré que nul autre que lui ne veillait pas là, il empoigna à deux mains les barreaux de fer et s'éleva sans bruit.

Au bout de deux minutes, il avait atteint le faîte de la grille.

De là-haut, un dernier et double regard à droite et à gauche, la main droite envoyée à sa poche pour s'assurer qu'il n'avait pas perdu son couteau dans cette ascension.

Et il se laissa couler doucement de l'autre côté.

Négligeant les allées, suivant ou traversant les pelouses dont le gazon étouffait le bruit de ses pas, Alexandre se dirigea vers la maison.

Il reconnaissait à la vérité que sa tentative était un peu risquée, sans collègue pour faire le guet et lui venir en aide à l'occasion.

Mais le paquet de banknotes qui se trouvait là-dedans aujourd'hui risquait de ne plus y être dans huit jours.

Puis, si la Roussotte tenait tant à faire surveiller cette lady Sutton, c'est que celle-ci n'était pas probablement une amie au sens complet du mot.

Ce serait donc un bien de la frapper à la bourse... si elle n'obligeait pas son visiteur inattendu à la frapper à la tête, ou au cœur.

Tout en faisant ces rapides réflexions, le forçat en rupture de chaîne atteignait le petit perron sur lequel s'ouvrait le salon d'où il avait vu sortir lady Sutton

Il ne tenait pas à aborder la maison de ce côté, se trouvant trop exposé au cas où quelque noctambule serait venu à passer sur l'avenue.

Cependant il fallait étudier toutes les issues afin de trouver la bonne.

Il ébranla doucement les persiennes, mais leurs crochets mordaient bien et elles résistèrent.

— Passons à un autre, — marmonna le sinistre visiteur.

Après une série d'essais infructueux, son couteau à virole ouvert au fond de sa poche, il arriva sur le derrière de la maison.

Mais, arrivé là, il s'arrêta, cloué, absolument.

Une fenêtre du premier étage était toute grande ouverte. Et à cette fenêtre, une femme qu'il n'eut pas de peine à reconnaître.

— Bon, la lady !... Juliette qui attend sans doute son Roméo.

Et, momentanément déçu dans son espoir, une joie mauvaise éclaira néanmoins ses yeux à la pensée d'une intrigue qu'il allait découvrir.

Eh ! bien, s'il lui était, à cause de cela, impossible de mettre la main sur les banknotes, le secret qu'il apporterait à la Roussotte lui serait largement payé.

Il n'aurait donc pas tout à fait perdu son temps.

Mais, tandis qu'il cherchait un fourré impénétrable d'où il pût tout voir sans être lui-même aperçu, une voix de femme s'éleva dans la chambre où était la maîtresse de la maison.

C'était sa camériste qui, l'ayant entendue marcher, s'était levée.

— Vous avez tort, milady, — lui disait-elle, — de vous laisser aller aux regrets que cette maison évoque en vous.

— Que veux-tu, Lucy, ces heures de la nuit parlent si intimement à l'âme!...

La soubrette était venue se placer à quelques centimètres de sa maîtresse, près de la fenêtre, et les deux femmes conversaient.

Les noms de lord Warder et de Mme Raymond avaient été prononcés par la camériste.

. . . . . .

Lady Sutton avait écouté sans approuver ni improuver des paroles assez graves qu'Alexandre enregistra à tout hasard dans son esprit.

Quelles étaient-elles?

Mais l'aurore précoce annonçait sa prochaine venue.

L'escarpe s'en aperçut à l'éclaircissement encore imperceptible de l'ombre.

— Allons! encore une nuit de fichue!... — grogna-t-il.

Et du fond du fourré d'où l'on ne pouvait le voir, tendant, vers les deux femmes, son poing où luisait sourdement la lame effilée de son couteau.

— Je finirai bien par vous avoir, l'une ou l'autre, ou toutes les deux.

Et avec la souplesse de fauve qu'il avait apprise des sauvages des forêts de la Guyane, après son évasion, étouffant le bruit de sa marche, évitant de faire plier une branche, craquer un bourgeon, il sortit de sa retraite, et, se glissant sous les ombres encore épaisses des feuillées, regagna la grille.

Un rétablissement à la force du poignet l'eut rapidement enlevé jusqu'au sommet.

De là il lança un dernier regard vers la maison, une dernière parole, un dernier geste de haine, dans le dépit de son espoir déçu, — parole de menace qu'il était homme à tenir.

Et, étant redescendu sur la route, il s'assura de nouveau que nul ne l'avait surpris, et s'enfonça dans l'avenue, se dirigeant vers la ville encore endormie.

LXVIII

AMBITION ET HAINE

Laissons Alexandre accomplir à Southampton la mission dont il a été chargé, et dont il s'acquitte avec les aggravations indiquées au chapitre précédent.

Revenons à Léona.

Depuis deux jours elle remplissait, auprès de lord Warder, les fonctions de garde-malade, et déjà la monotonie de cette existence lui pesait.

L'ancienne courtisane avait cependant recherché ce rôle à l'exclusion de toute autre personne, et ceci afin d'établir encore plus étroitement sa domination sur le blessé.

Mais, sous ses dehors empressés, elle ressentait un ennui profond.

Et dans la torpeur qui s'appesantissait forcément dans cette chambre de malade, les pensées continuellement en éveil chez elle ne devenaient que plus ardentes.

Enveloppée de cette atmosphère assoupissante, elle ne vivait plus que par le cerveau, tout entier livré à ses pensées dominantes : pensées d'ambition, pensées de haine.

Tout chez elle se concentrait, se rapportait là.

Son ambition? Ce qu'elle lisait dans les regards, dans l'accent de lord Warder lui en laissait entrevoir la satisfaction, immanquable, à moins d'un de ces événements qui déconcertent toute prévision humaine.

Mais n'avait-elle pas été habituée à dominer la fortune?

Et mistress Betsy, en lui tirant les cartes, ne lui avait-elle pas annoncé également le succès?

Sa haine? Ah! celle-ci attendait encore satisfaction.

Tout ce qui était arrivé à ses ennemis n'était encore que simple hors-d'œuvre.

Rien de cela ne la satisfaisait, ne la contentait, ne lui procurait le plaisir calme de ce sentiment terrible de haine enfin arrivé à la satiété.

Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon, a dit autrefois Catherine de Médicis.

Or elle n'avait pas encore eu son cadavre.

Et c'est à cela qu'elle songeait, à un mètre à peine du lit de l'homme qui n'attendait que le jour de lui donner son nom, l'homme dont elle

venait d'écouter les paroles d'amour, et dont elle avait senti, sur ses mains, les lèvres brûlantes.

Et sa voix à elle-même avait répondu en balbutiant quelques-unes de ces expressions ineffables qui, pour l'âme attentive, entr'ouvrent les cieux.

Et cependant, dans les replis tortueux de son cœur, une autre voix aussi s'élevait, lui répétant :

— Tu n'as point eu encore ton cadavre. Tu n'es pas vengée.

La vengeance s'arrêtant devant le trou béant de la tombe et disant : Quel bonheur... enfin!...

Mais si le hasard ne détournait pas l'épée qu'elle espérait conduire, si Pierre Normand ne faillissait pas à l'espoir qu'elle mettait en lui, cette fois elle l'aurait complète, sa vengeance.

Du reste, une femme qui donne à un homme la volupté sans lui donner son âme, tout son être, met sa volonté dans cet homme.

Cette femme achète un esclave.

Pierre Normand plaisait à Léona par son entrain, sa gaîté bien française. Elle se sentait près de devenir sa maîtresse, mais comme elle était devenue celle de ce bandit, Alexandre, la Terreur de Grenelle : la maîtresse surtout dans le sens de la dominatrice.

Avec lui, elle aurait encore les plaisirs illicites, les parties fines, les escapades, les spectacles excentriques, terribles ou vicieux, de Londres, cette ville immense, aux dessous misérables et sombres.

Mais puisqu'il lui avait demandé en riant si elle avait quelqu'un à lui désigner, pour qu'il le tuât, il faudrait qu'il payât lui aussi ses faveurs, qu'il les payât avec du sang.

A elle de faire que cela fût bientôt.

Pour cela, et pour contenter aussi son caprice, elle revint au projet q 'elle avait formé.

Et elle se disposa à l'accomplir.

Et, se faisant captieuse, serpentine, enveloppante, elle se rapprocha du lit où gisait lord Warder.

— Seriez-vous content si je ne vous quittais plus?... plus jamais?...

En formulant cette interrogation, ses prunelles aux effluves troublantes s'appesantissaient sur lui.

Le blessé la contempla ainsi, et une irradiation, montant de son âme à ses traits, se peignit sur son visage.

Ses mains se levèrent en une bénédiction, un appel, une extase.

— Ne plus me quitter?...

— Cela vous ferait-il plaisir?

Elle lui donna rapidement un baiser furtif... (P. 1080.)

— Vous me le demandez!... Vous savez bien que c'est mon plus vif désir, mon rêve. Ah! que de fois j'ai maudit le fatal accident qui a retardé ce bonheur tant attendu.

— Bien vrai?...

L'expression de sa voix de sirène, de son regard de méduse langoureuse était intraduisible. .

— Si c'est vrai!

La pression de ses mains enveloppant celles de l'ondoyante et perverse créature décela la vérité de ce cri.

— Prenez garde, — prononça doucement Léona, — vous savez que tout faux mouvement pourrait encore retarder ce moment.

— Ah! quel supplice! — gronda le blessé. — Être cloué dans cette immobilité, moi qui voudrais être à vos genoux.

Puis revenant à leur sujet de conversation :

— Vous me parlez de ne plus me quitter. Mais n'est-ce pas un faux espoir (oh! bien cruel!) que vous faites ainsi miroiter à mes yeux? Ne m'avez-vous pas répondu déjà que la décence s'opposait à ce que vous demeuriez sous mon toit... jusqu'au jour où vous serez lady Warder?

— Oui, — repartit la veuve Raymond avec un sourire vague et très doux, — vous m'avez demandé là une chose énorme... énorme, mon ami.

— Vous le voyez...

— Mais j'ai pensé à un moyen de vous satisfaire un peu... et pourquoi ne l'avouerais-je pas, — ajouta-t-elle astucieusement, — j'ai eu même temps pensé un peu à moi. Cela me ferait tant plaisir d'être ainsi auprès de vous...

Le blessé, devant la contradiction apparente de ses paroles, l'émotion de sa voix, attendait, suspendu à ses lèvres.

Elle reprit :

— Celle qui n'est point encore l'épouse de lord Warder ne peut passer la nuit dans sa maison. Mais l'ami ne peut-il posséder le portrait de l'amie?

Léona montra une place vis-à-vis la couche de souffrance et de langueur.

— Ce portrait, placé là, il me semble que je veillerais sur votre sommeil.

Et avec une pointe de malice :

— Sur vos songes...

Le lord avait suivi le geste de sa main, et son regard fixé sur le mur semblait y apercevoir déjà le portrait de la femme aimée.

Léona continua :

— Et plus tard, lorsque nous serons unis, lorsque les années auront passé sur notre mariage, que les vents des hivers auront soufflé, vous regarderez parfois encore ce portrait, et ainsi vous vous reporterez au temps où je n'étais que celle que, dans mon pays, on appelle une promise, une fiancée.

— Oh! oui, oui; quelle félicité cela, ou plutôt quelle promesse de félicité, — prononça à mi-voix le blessé.

— Je n'ai pas ce tableau, ce portrait, — reprit sa compagne. — Mais c'est le désir de vous distraire qui m'a suggéré d'abord cette idée. Que diriez-vous si je faisais faire ce portrait dans votre chambre?...

— Mais... je dirais que ce me serait une joie réellement inattendue.

— Eh bien, si mon projet vous plaît, ce sera à vous, naturellement, de choisir la toilette que je dois revêtir, puisqu'il sera pour vous ce portrait.

Le blessé leva vers celle qui lui parlait un nouveau regard de gratitude.

— Quelle toilette, dites-vous? En costume de soirée, n'est-ce pas?...

Mme veuve Raymond baissa les yeux avec une fausse pudeur.

— Vous êtes le seigneur et le maître, — répondit-elle.

La proposition de lord Warder n'avait rien qui l'effrayât.

Elle était belle en son corps autant sinon plus que par ses traits.

Sa maturité naissante, soigneusement déguisée du reste, avait encore affermi le plein de ses épaules, l'opulence harmonieuse de sa gorge.

Les séances de pose, dans le dévoilement de ces splendeurs, ne pouvaient qu'enflammer davantage le cœur et les fibres de celui qui déjà était tant épris d'elle.

— Avez-vous un peintre que vous préfériez? — insinua-t-elle, d'un ton de parfaite indifférence. — J'ai entendu parler d'un artiste dont on dit le plus grand bien. C'est un Français, ou un Belge, je ne sais trop. Car, — insista-t-elle avec une grâce légère, — je tiens à vous plaire... toujours. Toujours!

— Toujours!...

L'amoureux répéta ce mot avec une intonation profonde. Puis :

— Non, je n'ai pas d'artiste préféré; mais si celui dont vous me parlez se sent capable de vous rendre telle que vous êtes et que je vous vois, qu'il vienne; le prix de son talent ne me semblera jamais trop élevé.

Léona cacha sa joie sous des démonstrations d'affection et de tendresse.

L'ennui de ces tête à-tête déjà fatigants allait enfin cesser.

Et elle goûterait cette joie vicieuse, j ie âcre, et peu commune d'avoir, dans la même chambre, comme à portée de ses deux mains, son futur amant et son futur mari.

Jusqu'à la toilette choisie par ce dernier qui allait au-devant de son caprice malsain.

Il avait exprimé le désir qu'elle fît peindre son portrait en costume de soirée.

Elle étalerait donc ses attraits troublants sous leurs yeux éblouis.

Et ce ne serait seulement pas celui qui était cloué sur sa couche qui s'enfiévrerait à contempler sa marmoréenne beauté.

Ce serait aussi l'artiste, celui qu'elle voulait également affoler.

Ce dernier c'était dans un but différent.

Il fallait qu'elle l'éperdît, qu'elle l'enivrât au point qu'il ne fût plus, dans sa main, qu'un instrument docile.

De telle sorte qu'elle n'eût qu'à prononcer ce mot :

— Frappe !

Elle songeait aux Saint-Florent, à sa vengeance.

Ainsi, dans aucun de ses actes, l'ancienne courtisane ne perdait de vue le double but qu'elle poursuivait.

Lord Warder avait accédé à ses vœux, il les exaucait même avec reconnaissance.

Pour le moment c'était tout ce qu'elle désirait. Voilà au moins une après-midi pendant laquelle elle ne s'était pas ennuyée.

Ce fut la conclusion de ses réflexions intérieures.

Et s'installant devant une petite table de marqueterie, elle écrivit à Pierre Normand, sous l'œil de lord Warder qui la contemplait amoureusement.

LXIX

CAPTATION

Au reçu de la lettre de Léona, l'artiste peintre avait couru chez elle.

Elle le reçut avec le sourire captieux qu'elle laissait, avec un art si irrésistible, tomber sur ceux qu'elle voulait troubler.

— Eh ! bien, — susurra-t-elle, — la surprise est-elle à votre goût ?

Il répondit :

— Elle est digne de celle à qui je la dois. Votre portrait à faire. Ah ! c'est avec amour que je vais y travailler.

— Vrai ?...

— Vous en doutez ?

Elle eut un mouvement ironique de ses belles épaules, signifiant que les paroles des hommes, à ce sujet, sont bien légères souvent.

Pierre Normand voulut protester, la sirène lui ferma la bouche avec sa main : il en baisa la peau parfumée.

Après ces préambules dans la galanterie desquels elle se complaisait, chatouillée dans son élégance de femme aimant à être courtisée, et trouvant chez l'artiste un reste flatteur des manières du grand siècle, elle mit son persistant adorateur au courant de tout son projet.

La première impression du peintre avait été un certain désappointement.

Comment, il n'aurait point la sensation délicieuse de l'isolement, du tête-à-tête, durant la confection de ce portrait qui devait les réunir pendant de si longues heures?

Elle dirigea vers lui la flamme voilée de son regard, aiguisée par l'ironie moqueuse.

Ignorait-il donc l'attrait plus incitant du manège secret de l'amour en présence de qui il faut dissimuler?

Mais sans gêne, sans difficulté, tout serait sans attrait!

Le peintre alors avait admiré son imagination hardie.

Certes, oui, il y avait une certaine témérité à jouer le jeu dangereux auquel ils allaient se livrer devant l'homme qu'elle devait épouser.

Mais, ainsi qu'elle l'affirmait, la difficulté double le charme des plaisirs, et à son tour il trouvait dans ces séances de pose, dans la future chambre nuptiale, un piment inaccoutumé.

Mais c'est surtout à M^me^ Raymond qu'allait son admiration.

Et il la résumait en lui-même par cette pensée :

— Ah! ces Parisiennes!

Au cours de cette entrevue, il avait été convenu que l'artiste peintre irait en conséquence faire visite à lord Warder.

L'ancienne courtisane en fixa elle-même le moment.

Le lendemain, à l'heure convenue, Pierre Normand se présentait à Hyde-Park.

Léona se trouvait dans la chambre de lord Warder, naturellement, puisqu'elle avait fixé elle-même, à cet instant, la visite de l'artiste.

Le blessé lut le nom gravé sur la carte qu'un laquais venait de lui présenter sur un plateau or ciselé.

— C'est le peintre dont vous m'avez parlé, — dit-il.

— C'est un visiteur, en tout cas, je vous laisse un instant, — répondit sa compagne.

Et elle passa dans le boudoir qui avait été aménagé à son intention.

Cachée derrière la porte à double battant, pivotant sans bruit sur ses ferrures huilées, elle était aussi près des deux hommes que si elle fût demeurée dans la chambre même.

De cette façon, elle percevrait tout ce qu'ils diraient.

Affaire d'habitude.

La veuve Raymond entendit ainsi le valet annoncer M. Pierre Normand.

— Veuillez m'excuser, mon jeune maître, de ne pas me lever pour vous recevoir, — prononça très aimablement le gentilhomme, — un stupide accident m'en empêche.

Commencée sur ce ton, la conversation ne pouvait qu'être des plus cordiales.

Léona, en entendant s'exprimer le grand seigneur anglais, constatait orgueilleusement la puissance de son ascendant sur lui.

Oui, en continuant à manœuvrer avec habileté, elle ferait tout ce qu'elle voudrait de cet homme.

A cette minute, instrument inconscient de ses caprices et de ses rancunes, lui-même rapprochait d'elle cet artiste qu'un double mobile lui faisait rechercher.

Après les premières politesses, ils causaient du portrait : le lord avait promis à l'artiste de doubler, tripler ses prix, et l'autre, aussi galant homme que son co-contractant, avait déclaré s'en remettre à sa discrétion.

— Assaut de bons procédés, quoi! — ricanait l'ancienne courtisane. — L'Anglais ne paiera que plus cher.

Sa lèvre se redressa avec une expression narquoise et mauvaise qui s'emparait facilement d'elle, lorsqu'elle cessait de dissimuler.

En faisant exécuter son portrait par Pierre Normand, portrait payé chèrement par son futur mari, elle faisait encore plus que faciliter leur intrigue.

Elle achetait ce nouvel amant; elle le faisait sien, exclusivement.

Et ceci jetait des phosphorescences rapides dans ses prunelles, car cet homme encore jeune, souple et hardi qu'elle achetait de la sorte, elle prétendait bien s'en servir.

Ah! le beau matin que celui où le sang de l'homme dont elle avait prononcé l'arrêt de mort teindrait de pourpre le vert du gazon.

Et pour arriver à ce résultat, elle était décidée à tout.

Toute la tourbe des bandits, des rouleurs de bouges, des transfuges de bagnes et de geôles, elle l'eût acceptée toute, si elle avait pu assouvir ainsi sa haine, — et rester sûre de l'impunité.

L'impunité, c'était la seule chose qui la préoccupât.

Avec Pierre Normand elle en était certaine.

Un duel n'est pas considéré comme un assassinat.

L'oreille collée à la porte, Léona venait d'entendre conclure définitivement le marché entre les deux interlocuteurs.

Elle tira les deux battants de cette porte à elle, et, encadrée ainsi qu'un tableau vivant, se montra sur le seuil, avec son sourire savant.

Elle paraissait surprise de rencontrer un visiteur, et hésitante, incertaine de savoir ce qu'elle devait faire.

Elle était vraiment ravissante dans cette attitude voulue.

— Entrez donc, de grâce, — supplia le blessé extasié de la voir si digne d'admiration. — Justement j'allais vous prier de venir donner vos ordres pour la première séance.

— Les mortels sont aux ordres de ceux qui peignent les déesses et les dieux immortels, — minauda l'ancienne Roussotte qui avait retenu des bribes des conversations qu'elle avait autrefois entendues entre ses amants de la haute.

L'artiste s'inclina, répondant avec humilité que c'était à celles dont s'inspirent les peintres pour représenter les déesses dont elle parlait, de formuler des ordres.

— Eh! bien, demain,... n'est-ce pas? — ajouta la future lady Warder en se tournant vers celui qu'elle appelait déjà son seigneur et maître.

Le gentilhomme fut sensible à la déférence qu'elle lui témoignait en prenant en quelque sorte son avis.

— Vous savez bien que votre volonté est la mienne, — répliqua-t-il.

— Est-ce qu'ils vont passer leur temps à s'adresser des madrigaux devant moi?... — pensait le peintre assez peu à l'aise.

Il se dressa pour se retirer.

Mme Raymond l'accompagna.

En traversant le salon qui précédait la chambre de lord Warder, il sentit la main dont il avait encore la sensation caressante sur les lèvres effleurer la sienne.

Leurs doigts rapidement se nouèrent.

— Etes-vous content? — lui dit-elle.

— C'est à lui qu'il faudrait surtout demander cela, — repartit le peintre, — car il vous garde.

Lui, c'était le lord anglais.

La femme haussa les épaules avec une expression effroyablement adorable à force de cynisme.

— Lui!...

Et s'assurant d'un coup d'œil que toutes les portes étaient fermées,

elle lui donna rapidement un baiser furtif, un baiser qui le marqua comme un fer rouge, indélébilement...

Un frisson pénétrant secoua l'artiste, son regard s'abattit sur la femme qui, toujours, était restée courtisane et qui, sciemment, volontairement, lui coulait du feu dans le sang.

Et ce regard le lui disait, le lui criait, elle était la sorcière, elle était la magicienne, elle connaissait le philtre, le charme d'amour qui faisait que l'on ne voulait plus qu'une chose, quelle qu'elle fût, celle qu'elle voulait elle-même.

Et il sortit de l'hôtel de lord Warder, troublé par des sentiments inexprimables, impatient après l'heure qui le ramènerait, le rapprocherait encore de Léona.

Léona?... Oh! oui!...

Après avoir quitté le peintre, l'ayant ébloui d'un dernier regard, elle était revenue auprès du blessé.

— Je vais donc vous perdre, ces jours-ci, — lui dit-il.

— Me perdre, milord?...

— Puisqu'un tiers sera entre nous. Ah! ne me quittez pas, de grâce, cet après-midi. Que je puisse au moins goûter ces tête-à-tête si doux qui me causent une telle félicité.

— Vous savez bien qu'elle est partagée, — répliqua la dangereuse coquette avec des intonations qui allaient au cœur.

Elle avait tiré une chaise contre le lit et son bras s'appuyait sur la couche contre laquelle son corps s'inclinait en une pose gracieuse.

Lord Warder se rapprocha d'elle, afin de sentir contre lui le contact de cette forme suave qui semblait le chercher.

— Vous allez vous faire mal, — murmura sa compagne d'une voix très basse.

En même temps, l'alourdissement voulu de ses paupières, masquant à demi l'iris vague de ses yeux, décelait le trouble apparent de son âme.

— Souffrir!... — répondit le blessé, — qu'importe la souffrance des membres, auprès de vous. Puis, j'ai fini par m'arranger, par m'entendre avec le mal, et il est tels mouvements que je puis faire.

Et, soulevé sur ses poignets, avidement, il se rapprochait de la séduisante créature.

Son regard voilé le fascinait, et il se traînait vers elle!

Maintenant, le silence planait entre eux, silence à la signification ardente.

Parvenu auprès de celle qui, malgré leur mutuel désir, n'était pas

Il désigna un endroit choisi à l'avance et bien éclairé.
Léona s'y assit. (P. 1085).

encore devenue son épouse, il sentait, contre sa poitrine, l'inflexion de son buste harmonieux.

Et les battements haletants de son cœur répondaient à la chaleur parfumée émanant de son corps.

Et une griserie lancinante pénétrait en lui.

Un renouveau de jeunesse, de vie, le transportait, charriant plus rapidement le sang dans ses veines.

Jusqu'alors, en parlant à l'ancienne courtisane, dans son respect, il lui avait toujours dit : madame.

Cette fois, comme dans une dilatation suprême, ce fut son nom de baptême, ce nom réservé pour la famille et pour les épanchements de l'amour qui jaillit de ses lèvres.

Elle ne protesta pas; et la tête du gentilhomme s'avança, s'inclina davantage encore; et, expansion enivrante, ses lèvres enfin effleurèrent la peau qui s'offrait à lui.

Les yeux de la jeune femme, — à cette heure, mieux que jamais, ravissante et jeune, dans le demi-jour tombant, — se fermèrent tout à fait, sous des effluves irrésistibles.

Et son visage aussi s'inclina vers celui dont les lèvres la cherchaient, l'aspiraient...., la buvaient de désirs contenus.

Et maintenant, ils venaient comme s'offrir d'eux-mêmes ces traits tant aimés.

Il sentait, contre son épiderme, le satin capiteux de celle pour qui il éprouvait toutes les adorations, celle qu'il aimait dans son âme et dans son corps, — son corps impeccable.

Un bouillonnement tumultueux dont il ne fut pas le maître emplit son être.

Mme Raymond, abandonnée vers lui, était semblable à une statue encore assez vivante seulement pour l'infini de la tendresse.

Palpitante, le battement de son cœur répondait au tumulte du sien.

Ce n'était plus la terre, si ce n'était pas encore le ciel.

L'éblouissement qui emplissait son être souleva lord Warder en un élan de passion irrésistible. Il ne vit plus l'heure, le lieu, sa blessure, rien....

Il ne vit que cette créature admirable et aimée, pâmée dans ses bras...

Sa bouche eut un son, un mot, un nom idolâtré..., et ses bras eurent une étreinte affolée.

Brusquement, Léona se dressa, se reprit, troublée encore, — en apparence, — secouant sa tête comme pour y ramener la pensée enfuie.

Et ses lèvres balbutiaient :

— Ami..., je vous en supplie... Milord !... Milord !...

Et elle semblait prier, implorer. Elle semblait une créature faible et menacée qui demande protection.

Elle s'écartait, s'arrachait de ses mains.

Et, tout d'un coup :

— Milord..., pour vous, pour moi..., par grâce pour celle qui, avant peu, portera votre nom.

Elle était à deux pas de sa couche de souffrance, impuissante, fière et suppliante à la fois.

Il l'aperçut, telle que la statue de l'amour austère, virginal et, en même temps, tremblant, ayant peur de la chute dans la faiblesse infinie de sa tendresse.

A cette vue, le regret de la peine qu'il craignait de lui avoir causée saisit lord Warder.

— Pardon ! — murmura-t-il, — pardon ! Je vous aime trop.

Il la trouvait plus séduisante encore, dans sa réserve attristée et qu'il voyait aimante cependant.

Et une admiration profonde, un respect absolu dominaient tous ses sentiments pour celle qui se montrait si digne de l'honneur de son nom.

De nouvelles paroles d'adoration s'échappèrent de ses lèvres, et, levant les bras avec une sorte de frénésie, d'appel à la réalisation de ses constants désirs.

— Ah ! — s'écria-t-il, — quand donc cette blessure sera-t-elle guérie? Quand donc pourrons-nous être unis? Et si cette guérison tarde, pourquoi, pourquoi attendre?

Un sourire voilé, qu'il prit pour un nouvel aveu d'affection, passa sur les traits de Léona.

Elle l'avait amené où elle voulait, à désirer célébrer leur mariage, avant même le terme précédemment fixé.

LXX

SÉANCES DE PEINTURE

Pierre Normand avait apporté un chevalet, un châssis et sa boîte de peinture.

Et, ayant cherché le jour, la clarté favorable, le fond, installé son attirail, il dit à Mme Raymond :

— Je suis à vos ordres, madame!

Alors, avec une feinte confusion, elle laissa tomber la pointe de dentelles légères qui protégeait ses épaules, et elle apparut, radieuse, éblouissante dans le dévoilement de sa beauté, aux yeux des deux hommes fascinés, placée entre eux comme le symbole triomphant de la domination de la femme par l'amour.

Ses bras nus, ses bras de marbre, mais d'un marbre ardent, dans les veines duquel serpentait la vie, pendaient, magnifiques, sur la soie aux teintes empourprées de sa robe allégée de dentelles flottantes.

Au-dessus de l'échancrure de son corsage, sa gorge splendide émergeait, révélant la magnificence de tout son corps.

Et, à côté d'elle, les deux hommes, la voyant si idéalement ravissante, demeuraient silencieux, hantés des mêmes pensées qui passaient en eux, en tempête, et qu'ils ne révélaient point.

L'ancienne courtisane, experte dans les effets de scène, dirions-nous presque, abaissa un furtif et timide regard vers celui dont elle attendait tout, l'honneur et la fortune. Puis, redressant sa tête éclairée par une joie que l'on eût cru naïve, elle se tourna vers le peintre :

— Où dois-je me mettre, monsieur?

L'artiste feignit de chercher une place convenable : en vérité, c'était pour détourner ses yeux d'elle, car il craignait que l'acuité de ses pupilles ne le trahît.

Il désigna un endroit choisi à l'avance et bien éclairé.

Léona s'y assit.

Et là, sous prétexte d'essayer la pose la plus avantageuse, elle s'accorda le torturant plaisir de faire valoir, de mettre en relief les troublantes perfections dont la nature trop prodigue l'avait comblée.

Elle se complaisait à ce jeu cruel, cherchant par quel raffinement de coquetterie elle pourrait augmenter le trouble évident des deux témoins de sa pernicieuse comédie.

Elle songeait surtout à lord Warder, à la scène de tentation diabolique de la veille.

C'est lui, surtout, qu'elle voulait atteindre, lui qu'elle voulait porter au paroxysme de la passion, lui qu'elle eût voulu voir râler, lui demander comme une grâce de consentir à leur mariage pour le lendemain même.

Toutes les démarches légales étaient achevées. Pourquoi donc avait-il voulu attendre l'heure de sa guérison pour l'épouser, cette heure qu'il était déjà prêt à avancer, ainsi qu'il l'avait dit la veille.

Elle avait reçu des nouvelles de Southampton, et ce que lui faisait

connaître Alexandre ne justifiait pas pour le moment les espoirs qu'elle avait nourris.

Elle n'avait pas encore dans la main l'arme qu'elle souhaitait pour avoir raison de lady Sutton, si, un jour, la nièce de lord Warder se tournait contre elle.

Femme, et avisée ainsi qu'elle pensait que le sont toutes les femmes, elle craignait que cette Anglaise ne vînt à apprendre ce qui était caché, et à tout révéler à lord Warder pour faire rompre son mariage.

Depuis quelques jours, des inquiétudes irrésistibles assaillaient celle qui avait été la Roussotte, qui l'était encore, — la Roussotte brune, — et qui, malgré ses appréhensions, ne voulait renoncer à aucun de ses louches plaisirs.

Demander à celui qu'elle appelait son fiancé de précipiter la solution à laquelle elle tenait si violemment, mais c'eût été risquer de tout compromettre, de se perdre.

Il fallait donc que ce fût de lui que vînt encore cette prière.

Déjà, la veille, elle avait amené l'explosion de sa passion, après laquelle il avait en partie répondu au vœu qu'elle n'exprimait pas.

Elle voulait que ce fût plus encore. Elle voulait que, tardive ou non, l'époque de cette guérison ne fût pas attendue; elle voulait, sans plus languir, être lady Warder.

Et, si c'était nécessaire, elle appellerait même la jalousie à son aide.

Cette jalousie, il commençait déjà à la ressentir.

Il s'apercevait, lui aussi, que cette femme qui serait la sienne prochainement ne pouvait laisser indifférent le peintre qui se trouvait avec eux.

Lord Warder la voyait en quelque sorte pareille à un jouet entre les mains de l'artiste qui la maniait, la plaçait et la déplaçait, indiquait les poses qu'elle devait essayer, levant et abaissant ses bras, ses bras nus, que lui, lord Warder, n'avait même pas osé encore effleurer.

Et, dans les mouvements que lui faisait faire Pierre Normand, dans les attitudes qu'il faisait prendre à Léona, le satin de ses seins également nus, jouait, semblait miroiter, exerçant certainement, sur l'artiste, leur fascination affolante.

Du coin de son œil, en apparence indifférent, Léona constatait cette inquiétude, cette jalousie renfermée du gentilhomme.

Et elle s'en applaudissait.

Car cette souffrance, — la jalousie est une subtile douleur, — était un sûr indice de sa passion.

Allons, elle n'avait pas à en douter, elle deviendrait bien lady.

Et cette vie, exaspérante pour son infortuné amoureux, dura plusieurs jours.

Existence énervante aussi pour le peintre qui, épris différemment de la sirène, l'était néanmoins d'une façon extrême.

Parfois, sous prétexte de fatigue, Mme Raymond interrompait la séance.

Alors, elle passait dans son boudoir.

De la place où l'artiste avait installé son chevalet, il l'apercevait entrer dans ce charmant réduit ou en sortir.

Mais il n'en était pas de même de lord Warder aux yeux de qui elle restait cachée.

Alors, du milieu du boudoir, dont elle avait laissé la porte ouverte, elle envoyait des baisers moqueurs au premier.

D'autres fois, elle l'invitait à venir se rafraîchir

Elle agissait de plus en plus en maîtresse de maison, et les domestiques lui obéissaient servilement.

Léona faisait traverser son boudoir au peintre, soi-disant pour le conduire au salon ou dans la salle à manger.

Et, durant ce temps, pendant qu'ils se trouvaient seuls dans cet admirable réduit qu'avait fait agencer lord Warder pour elle avec tant d'amour, elle échangeait avec le peintre les plus affolantes caresses, celles qui ne durent pas et marquent comme des brûlures.

On se souvient de la disposition des lieux.

Tout était disposé de telle sorte que si, par impossible, le blessé, dont l'état était déjà fort amélioré, mordu par sa jalousie, cédait aux suggestions de la curiosité, à peine aurait-il touché la porte du boudoir que, déjà, le peintre aurait eu le temps de disparaître à l'intérieur des appartements.

— Votre vue, le spectacle incessant de votre beauté me tue, — lui avait dit le peintre la veille. — Je suis avec vous pareil à une proie entre les griffes d'une lionne, car vous êtes blonde, un peu rousse même, comme les lionnes.

Et la regardant bien en face, il avait ajouté :

— Je veux, entendez-vous, je veux que vous soyez à moi autant que je serai à vous.

— Comment serez-vous à moi ? — fit alors Léona avec son regard métallique.

— De corps et d'âme.

Elle n'avait plus rien objecté, se contentant de laisser tomber la flamme de son regard sur son interlocuteur comme une promesse.

Le lendemain une nouvelle séance...

Elle avait reçu l'artiste à la porte de la chambre, et leurs regards s'étaient croisés, comme deux fers — d'où jaillit du feu.

Et le peintre s'était remis à sa tâche, silencieux, obsédé par ses pensées.

Le silence régnait dans la chambre

Alourdi par cette torpeur, le blessé avait fini par s'assoupir.

Alors, avec des précautions félines, Léona s'était dressée.

Et sans bruit, l'épaisseur des tapis étouffant le froissement de ses pas, elle avait gagné la porte de son boudoir.

Là, l'entrebâillant, elle s'était tournée vers le peintre, et avait mis un doigt sur sa bouche, pour lui recommander le silence.

Puis elle lui avait adressé un de ces sourires de perdition dont elle avait le secret.

L'artiste avait compris, et, s'assurant d'un coup d'œil que le gentilhomme dormait réellement, avait rejoint celle qui l'appelait.

Il avait avec elle franchi le seuil du boudoir dont les portes sourdes s'étaient refermées.

Là, leurs deux mains s'étaient unies, s'étaient prises, et serrées à se briser.

— De corps et d'âme, vous êtes à moi? — avait-elle soufflé d'une voix basse et vibrante.

— Oui.

— Le jureriez-vous?

— Je vous le jure.

— Même si, ayant été profondément outragée, parce que je suis femme et que je n'ai pu me défendre, je vous disais : voilà mon ennemi, je le livre à votre épée.

— Ce serait un homme mort.

— Vrai?

— Je le jure encore.

— Prenez garde.

— Vous avez mon serment. Du jour où vous serez à moi, je serai à vous, corps et âme, je vous l'ai dit. Et malheur, oui, malheur, à qui se sera attiré votre animadversion.

Léona le fixa, descendant son regard jusqu'au fond de son cœur, s'assurant qu'il ne la trompait pas, qu'il ne mentait point.

Et tout d'un coup, comme dans une faiblesse, — sublime comédie, — ses yeux se fermèrent.

— Je vous aime! — murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Lanson-elle parmi les sapins sombres et mélancoliques, les torrents aux eaux serpentines...
(P. 1091.)

Et, pareille à l'amante exaltée et à bout de forces, elle se laissa glisser dans ses bras éperdus.

. . . . . .

. . . . . .

En elle, cette pensée, rayonnante au-dessus de tout, s'élevait :

— Bientôt, suprême ivresse, j'aurai ma vengeance!

. . . . . .

Ce fut le front impassible et serein que Léona, cette reine de l'hypocrisie, d'une beauté et d'une majesté dignes d'une couronne, vint reprendre sa place auprès du chevalet.

Maintenant, du reste, l'œuvre touchait à sa fin et lord Warder caressait amoureusement de l'œil ce portrait admirable de celle qu'il posséderait avant peu complètement.

Léona, dans sa splendeur partiellement dénudée, était entre lui et le peintre, comme l'emblème de la beauté toujours triomphante.

Et la jalousie engendrée à cause de cela dans le cœur du lord lui avait fait réaliser les désirs de l'astucieuse femme.

Sans attendre d'être complètement guéri, il avait, de lui-même, avancé la date de leur mariage, pour lequel Lady Sutton revenait exprès passer quarante-huit heures à Londres.

Avant trois jours, celle qui était maintenant la maîtresse de Pierre Normand, après avoir été celle d'Alexandre, la Terreur de Grenelle, allait devenir lady Warder!...

LXXI

MILADY!

C'est fait!

L'œuvre de la destinée s'est en partie accomplie.

Mistress Betsy, notre « honorable » connaissance de Regent's Park, a vu l'événement justifier ses prédictions, — le jour où elle avait fait le *grand jeu* à Mme veuve Raymond devenue sa pensionnaire.

Et c'est parce que les promesses des cartes se sont réalisées que Mme veuve Raymond n'existe plus.

Finie la Roussotte,... disparue Léona d'Ercourt; morte Mme veuve Raymond.

Comme de la chrysalide sort un papillon merveilleux, de la triple incarnation que nous venons d'énumérer un nouvel être est né, papillon splendide pour qui jamais ne seront trop de fleurs, ni des fleurs trop suaves.

Le projet d'union qui avait conduit la mère de Berthe Raymond à Londres est enfin réalisé.

Léona est devenue lady Warder!

Le lord amoureux, savamment excité par ses adroites manigances, n'a pas attendu le terme de sa guérison.

Les sénateurs romains se faisaient, assure-t-on, transporter, dans certaines circonstances, sur la chaise curule ; lui, voulant sans doute les imiter en sa qualité de membre de la Chambre des Lords, ce sénat anglais, s'est fait transporter, en chaise à porteurs, au pied des autels... et au *Registrar Office*.

Et il a échangé l'anneau des épousailles avec cette Léona, aux doigts de laquelle d'autres bagues ont souvent déjà été glissées, salaires de flétrissantes débauches.

Les nouveaux époux ont quitté Londres, dès que lord Warder a pu commencer à se mouvoir appuyé sur une canne.

L'infortuné, follement épris, a eu hâte d'aller cacher, ensevelir son bonheur, en jouir égoïstement dans un vieux château de sa famille, pittoresquement perdu au milieu des agrestes montagnes de l'Ecosse.

Abandonnons-le à son beau rêve.

Aussi bien les nouvelles amours ont-elles besoin de solitude et de mystère!...

Et il n'est que juste de laisser à l'aveugle lord Warder au moins quelque temps de véritable joie.

Le réveil viendra bien assez tôt pour lui avec son étrange épousée.

Laissons-les parmi les sapins sombres et mélancoliques, les torrents aux eaux serpentines, aux ondes vertes qui font mousser une écume d'argent contre les rocs brunis.

Oublions la plainte du montagnard *highlander* soufflant un vieil air dans la cornemuse, au pied de quelque ruine....

Et repassons la mer.

Paris, ville prestigieuse, claire et brillante comme un matin de soleil, Paris, ville de force, de gaîté... et d'amères tristesses..., Paris nous appelle et nous retient.

C'est que des êtres que nous avons connus, dont les malheurs nous ont attristé, dont nous avons partagé les joies, nous y attirent.

Nous voulons parler de la pauvre Mignonnette.... la douce, la pure et chaste enfant...

Et auprès d'elle, celui dont la vie a toujours fait sa vie, l'ami joueur et bon de son enfance, le compagnon plus réservé de son innocente puberté, embellie de toutes les ingénuités et de toutes les grâces de son âge, en un mot, Maurice Donnel, l'autre petit orphelin devenu aujourd'hui un noble officier.

Oui, pauvre Mignonnette!...

Son joli corps, si gracieux et si menu en sa perfection élégante, n'est plus qu'un pitoyable squelette.

Elle est, sur son lit, telle qu'un fantôme inerte et déjà presque marqué pour la tombe.

Ses yeux éteints ont des navrances atroces.

Fixés sur le vide des cieux, ils semblent y verser le trop plein de son âme et comme en interroger le silence effrayant.

Sa douleur est muette, — et d'autant plus poignante.

Elle n'a d'égale que la prostration de son corps.

Le poison versé par l'envoyé de Léona ne lui a pas pardonné.

Après le premier espoir, — espoir faible, du reste, — émis sous toute sorte de réserves par les praticiens, et malgré les soins énergiques prodigués dès la première minute, le mal s'est aggravé.

La dose du dangereux toxique, de l'effroyable poison, était trop forte.

Elle avait paralysé les antidotes qu'on avait essayé de lui opposer.

Après avoir pu prononcer quelques mots, la jeune fille n'avait pas tardé à retomber dans un mutisme complet.

Plus énergiquement encore qu'au début, la paralysie, balayant tous les obstacles qu'on avait essayé de lui opposer, avait étendu son empire sur tout son être.

Et Mme et M. de Saint-Florent n'avaient pu que se tordre les mains de désespoir devant cette aggravation menaçante.

Quant au fiancé de Mignonnette, à son ami d'enfance, à Maurice Donnel, le mal qui l'avait accablé après le premier éveil de son espérance lui avait produit l'effet d'un coup de massue.

Lorsque, après tant de traverses, tant de malheurs, ils allaient être sur le point d'être enfin l'un à l'autre, assister à cette chute inconcevable!

Veuf peut-être avant d'être uni à celle qu'il aimait.

Mais ce n'était pas possible; et il se demandait par moments s'il avait bien toute sa raison.

Quant à Mme de Saint-Florent, il suffit de prononcer le nom de cette exquise créature pour deviner quelles larmes devaient être les siennes, larmes de douleur, atroce, déchirante, — douleur comprise par le comte, partagée si ce n'est plus, car, chez l'ancien viveur devenu enfin digne de tous les respects, le sentiment paternel s'était réveillé d'autant plus puissant qu'il était obligé d'en comprimer l'expression.

Sa fille, son enfant, sa Marie adorée,... il allait perdre son enfant sans avoir même le droit de crier, dans son désespoir :

— Ma fille! ma fille!... tu ne mourras point!... Que Dieu ait pitié!

Non, il était obligé de refouler en partie, de cacher la véhémence de sa propre douleur et c'était son châtiment.

Mme de Saint-Florent, l'angélique créature de tous les sacrifices, de toutes les afflictions, de toutes les prévoyances avait prévenu Mme Delbeau.

Et la mère, la vraie mère était accourue au chevet de son enfant mourante!...

Depuis lors elle n'avait plus quitté cette place, couvant des yeux la décomposition intermittente des traits de sa chère idole. Elle semblait lui donner de sa vie.

Elle à la tête du lit, Maurice à genoux épiant ce visage adoré, ce visage également guetté par la mort... et parfois, derrière eux, dans le fond, la silhouette immobile de M. de Saint-Florent, le père condamné au silence, ils formaient, autour de cette couche d'agonie, un groupe saisissant.

Le docteur Sylvain et le docteur Dupré lui-même, frappés d'inertie par la formidable puissance de la drogue fatale, étaient réduits aux plus sombres inquiétudes.

Ils ne comptaient plus guère que sur la jeunesse de la malade.

— Pauvre mademoiselle Marie!... — murmuraient-ils.

Et ils maudissaient le misérable auteur d'un pareil attentat, ne comprenant pas que la police ne fût encore parvenue à lui mettre la main au collet.

Ils ne pouvaient savoir que ce crime avait été commis à l'instigation de l'ancienne Léona d'Ercourt et que le meurtrier était en train de vagabonder agréablement à travers l'Angleterre.

Toutes leurs enquêtes, au sujet du poison employé, étaient demeurées sans résultats.

A cette heure, ils en étaient réduits à favoriser de tous leurs moyens sur Mignonnette, la salutaire réaction de la nature.

Et Berthe?...

Cette innocente victime du crime de sa mère gisait, elle aussi, sur sa couche de douleur.

Plus forte que Mignonnette, que sa nouvelle amie, dont elle était venue partager le sort, elle luttait avec plus de souffrance peut-être contre l'épouvantable fléau qui les avait frappées.

La fille adoptive de Mme de Saint-Florent avait été trop durement atteinte.

Le mal avait pénétré chez elle tous les ressorts de la vie. Il lui semblait qu'elle se sentait mourir, mais sans tortures, dans sa torpeur qui était presque déjà la mort.

Chez Berthe Raymond, la vie plus résistante ne voulait pas céder; elles au contraire, luttait contre la mort, elle se débattait en des révoltes affreuses.

Par moments, elle regrettait de ne pas ressentir la torpeur de son amie : au moins, de la sorte, elle ne souffrirait pas autant.

Et nous avons vu, à Londres, sa triste mère s'étonner avec indifférence, elle-même, de ne pas recevoir de ses nouvelles.

Hélas ! pourquoi nous appesantir sur ces lamentables tableaux.

La destinée est inéluctable...

Là-bas, par-delà la mer, la mère triomphe, ici la fille agonise.

Détournons donc pour quelques jours nos regards de ces affligeants tableaux et reportons notre pensée vers d'autres climats.

Un nouveau paquebot, arrivé d'Indo-Chine, a encore apporté des nouvelles d'Hector Brémontier, le malheureux officier qui est retourné dans ces régions cruelles, l'amour de Berthe au cœur, Hector Brémontier qui y est retourné avec le désir d'y trouver, sinon l'oubli, au moins le trépas.

LXXII

LA-BAS !

On se rappelle ce qui était arrivé au lieutenant de vaisseau Brémontier après l'assaut victorieux de Minh-Kong.

Profitant de son isolement, de sa faiblesse, des ombres du crépuscule, une bande d'Annamites plus pillards que guerriers s'étaient jetés sur lui.

Épuisé déjà par sa blessure, attaqué à l'improviste, le chef de la compagnie de débarquement n'avait eu ni le temps de faire usage de ses armes, ni d'appeler à l'aide.

Un des bandits, au risque de l'étouffer, avait enroulé rapidement son *cai khau*, sorte de turban, autour de la tête de l'officier français, lui faisant un baillon des plis nombreux de l'étoffe.

Et la bande l'avait aussitôt entraîné.

On a appelé ces gens-là des pirates.

Ce n'est pas toujours sans raison.

Le soldat, dans ce pays, le soldat indigène non discipliné à la française, est le pire des bandits.

Pour lui, il n'y a ni amis et ennemis. Et leurs troupes représentent assez exactement les routiers du moyen-âge.

La seule différence réside dans ceci : les routiers, malandrins, écorcheurs et autres gentilshommes de même acabit allaient à pied ou à cheval.

Par suite du très grand nombre de cours d'eau sillonnant les plaines marécageuses de l'Indo-Chine, les écumeurs couleur de chocolat, leurs coups faits, se réfugient souvent sur des bateaux : de là leur nom de pirates.

Ces hommes-là se dirigent dans la vase avec une dextérité étonnante.

Leur pied court et large, au gros orteil généralement très séparé des autres doigts du pied, — un pied presque palmé, — leur permet d'y évoluer avec une facilité remarquable, d'autant plus qu'ils ont la plupart du temps les jambes nues, toutes conditions qui leur procurent sur ce terrain une supériorité naturelle sur le soldat français, chaussé, pantalonné, guêtré, etc...

Allez ensuite poursuivre de tels singes dans la vase.

Les quelques bandits qui avaient assailli le lieutenant de vaisseau Brémontier avaient compté là-dessus pour exécuter leur coup.

Les Français étaient tout occupés à s'installer.

Quelques-uns des pirates, restés les derniers parmi les fuyards, blottis parmi les lataniers aux longues feuilles lancéolées, avaient vu l'officier de marine, accablé de fatigue et d'épuisement, s'asseoir à l'écart, céder à son mal maintenant que la place était prise.

Aussitôt, se rapprochant sans bruit, nageant dans la boue liquide, ils s'étaient concertés.

Le gros des troupes françaises était à assez de distance parmi le dédale des fortifications, pour qu'elles ne pussent venir au secours de l'officier.

Justement les sentinelles n'étaient pas encore toutes placées : c'était le cas d'en profiter.

En entraînant leur prisonnier dans la vase, on ne pourrait suivre leur piste; on ne pourrait surtout les poursuivre avec assez de rapidité, s'ils avaient la chance de ne pas donner l'éveil; car les bandits ne tenaient surtout pas à être escortés à coups de fusil.

Ils voulaient tenter un coup sûr.

Et d'avance ils escomptaient le contentement joyeux de leur chef, le vieux pirate Lê-Vinh-Phuoc, lorsqu'ils lui amèneraient un prisonnier d'un grade aussi élevé, un des chefs des troupes qui venaient de lui enlever la citadelle de Minh-Kong.

Ils escomptaient surtout la récompense qu'il leur accorderait, les partisans annamites combattant pour le profit infiniment plus que pour la gloire.

Alors, se dissimulant, montrant seulement leur tête hors de l'eau vaseuse, tels que des alligators à face ronde et livide de vase, les bandits s'étaient avancés en rampant.

Puis, tout d'un coup, sautant tous ensemble hors de la boue immonde où ils étaient ensevelis, sans un mot, sans un cri, ils étaient tombés sur Hector Brémontier.

Celui-ci n'avait pas eu le temps de faire un mouvement, d'essayer un geste.

Dix bras s'étaient abattus sur les siens, lui avaient arraché ses armes ; le turban crasseux, souillé s'enroulait autour de son visage, l'asphyxiant, l'aveuglant, et il se sentait jeté à terre, traîné dans une course rapide.

L'eau, la boue, giclait sous lui, et il avait la sensation d'une glissade dans une mer d'un liquide épais, de terre glaise fondue, mélangée de détritus, d'eau grasse lui entrant dans le cou, dans la poitrine, imbibant, pénétrant ses vêtements, l'enlisant d'une humidité chaude et gluante...

A certain moment, un mot qu'il n'avait pu comprendre, guttural et bref comme un commandement, avait retenti.

C'était un des indigènes qui l'avait prononcé.

Brémontier n'avait pu en discerner le sens, car ç'avait été dans la langue du pays, qu'il ignorait.

L'homme qui venait de parler paraissait être le chef.

Quelques broderies dorées se détachaient sur le fond sombre de son costume.

Le prisonnier entendit répéter plusieurs fois, par ceux qui le maintenaient, le mot « doï ».

Doï signifie chef d'escouade.

En Annam, le doï est un espèce de bas officier : son grade équivaut quelque peu à celui d'un adjudant, mais avec cet avantage qu'il est réellement à la tête d'une certaine fraction d'hommes : c'est un petit capitaine, quoi !

Ce détail, d'apparence insignifiante, explique le ton d'autorité avec lequel celui qui possédait ce titre venait de s'exprimer.

Et aussitôt les hommes qui le suivaient immédiatement avaient fait halte.

Ceux de l'arrière-garde n'avaient pu percevoir son ordre dans le clapotement de la vase.

Et ces mots : « le doï ordonne de s'arrêter », avaient couru de groupe en

Il va donc en finir avec cette vie abhorrée... finir en soldat. (P. 1102.)

groupe, de rang en rang, si l'on peut donner le nom de rangs au tassement de ces êtres hideux, éclaboussés du mortier noirâtre dans lequel ils bondissaient, plus semblables à des bêtes qu'à des hommes.

C'est ce mot répété qui avait frappé l'attention de l'officier de marine.

Il savait que c'était un grade militaire.

A partir de cette minute, il n'ignorait donc plus qu'il était tombé au

pouvoir d'un parti d'ennemis, sans doute quelques écumeurs traîtreusement embusqués.

Ils avaient dû remarquer son isolement, la prostration causée par sa fatigue.

Et, en s'enfuyant, ils avaient voulu emporter cette proie.

Une proie,... le mot ne paraissait que trop juste au malheureux officier.

Il connaissait les horribles traitements que ces bandits faisaient subir à leurs prisonniers.

La torture des infortunés, assez abandonnés du sort pour tomber entre leurs mains, était pour eux une joie.

Ils se délectaient, assurait-on, au spectacle de la douleur de leurs victimes.

Tantôt, ils leur crevaient les yeux, l'un après l'autre, faisant durer leur abominable plaisir.

Ensuite, d'un coup de leur coupe-coupe, espèce de serpe, large comme un sabre, effilée comme un rasoir, ils abattaient les oreilles de leurs captifs.

Avec d'horribles plaisanteries, à cause de la nature qui les a faits camards, leur a donné le nez aplati des dogues, ils coupaient le nez de ceux à qui ils avaient commencé d'infliger leur série d'épouvantables supplices.

Et ils riaient, riaient comme des monstres, en présence des êtres qu'ils venaient ainsi de défigurer : ils venaient, prétendaient-ils dans leurs sarcasmes, de les embellir...

Ils riaient, heureux de ce sang qui ruisselait...

Hector Brémontier avait fait plus que d'entendre le récit de leurs atrocités.

Ses hommes avaient découvert souvent, jetés au milieu des touffes de bambous épineux, les cadavres de leurs compagnons d'armes disparus.

Et l'état dans lequel on les retrouvait était indicible.

Lui-même avait aperçu, dans les cours des pagodes, les corps déchiquetés, mutilés de marins ou de soldats français tombés au pouvoir de l'ennemi.

Quelques-uns d'entre eux étaient accrochés aux murailles comme des quartiers de viande à l'étal d'un boucher.

Ils avaient été suspendus, poussés sur ces pointes acérées, tout vivants, car leur visage portait la marque de l'horrible agonie qui avait dû être celle de ces martyrs.

En France, à Nîmes, il est un monument de l'époque romaine qui porte le nom de « Maison carrée ».

En Indo-Chine, les indigènes donnent le nom de maison carrée à leur maison commune, construction misérable souvent, aux murs de pisé, au toit de chaume ou de feuilles de palmier d'eau et tirant son nom de sa forme à peu près invariable.

C'est là où se réunit le Conseil du village.

Là où il statue sur les différents litiges qui lui sont soumis.

Quand les colonnes françaises étaient passées, que quelque malheureux traînard était resté en arrière, ou qu'un blessé avait été abandonné dans les broussailles où ses camarades n'avaient pu l'apercevoir, les indigènes surgissaient.

Ils traînaient ces isolés, ces blessés à la « Maison carrée ». Et là, parodiant la constitution d'un tribunal public, ils jugeaient le soldat ou le marin resté en leur pouvoir.

Et la sentence, toujours était la mort.

La mort, avec quels raffinements!

Ainsi s'expliquaient les restes défigurés, déchiquetés de ceux que Brémontier et les siens n'avaient souvent reconnus qu'à quelques lambeaux d'uniforme.

Était-ce le sort qui lui était également réservé?

Il devait le craindre.

A cette pensée, une révolte affreuse se fit en lui.

La mort,... eh! que lui importait la mort?... N'était-il pas venu la chercher au contraire, afin d'oublier, dans l'inconnu du tombeau, le nom et l'image de celle qui l'avait chassé de son cœur... Berthe!

Berthe Raymond qui, — il ne pouvait le soupçonner, — se débattait, à cette heure, contre les affres du trépas...

Ah! oui, il mourrait avec joie, en prononçant une dernière fois son nom, malgré tout adoré.

Mais expirer dans ces tourments?...

Se voir déchiqueter, taillader?...

Ah! non! non! C'est cela qui le révoltait, le faisait crier contre le destin sans pitié.

Les Annamites reprenaient haleine.

Immobiles, aux écoutes, aux aguets, ils cherchaient à se rendre compte s'ils étaient ou non poursuivis.

Derrière eux, et à une distance accrue en apparence par les ombres du soir, s'élevait la masse lourde des fortifications d'où l'on venait de les déloger.

Autour d'eux, la platitude morne des marais.

Quelques tiges de lataniers, de fougères, de trahuls à la feuille odorante en émergeaient seuls, là où la couche d'eau nauséeuse était moins épaisse.

En un mot, tout autour, l'isolement, l'abandon, l'infinie lamentation des choses

Quelques-uns des pirates avaient gagné un endroit où le sol, légèrement exhaussé, leur permettrait de mieux voir.

Le doï les y avait précédés.

Le cou tendu, ils épiaient en silence.

Hector Brémontier avait repris ses sens.

Sa main fatiguée écartait l'immonde vase dont son visage était souillé.

Cessant d'être traîné dans cette couche liquide, il reprenait ses forces en même temps que ses esprits.

Il remarqua l'éloignement du gros de ses ravisseurs.

Trois d'entre eux, seulement, étaient restés auprès de lui.

Ils se supposaient plus qu'en nombre suffisant pour avoir raison d'un homme blessé, affaibli, épuisé.

Ils étaient trois, et il était seul, atteint dans ses forces et sans arm

Qu'importe, la partie était presque égale.

Dans son œil, brûlé de fièvre, une flamme passa, farouche.

A la ceinture d'un de ses gardiens, un coupe-coupe pendait, fortement emmanché, solide, à la lame épaisse et lourde.

Un coupe-coupe à trancher les têtes, ce à quoi ces barbares les employaient souvent.

Si Brémontier parvenait à s'en emparer, ce serait l'instrument de sa délivrance.

Ainsi armé, il entamerait la lutte. Elle serait ce qu'elle serait, puisqu'il avait fait le sacrifice de sa vie, puisqu'il voulait mourir, mais non dans l'horreur impuissante des tourments.

S'il parvenait à se défaire de ses gardes, s'il parvenait à s'en débarrasser avant le retour de leurs compagnons, il se lancerait dans cette mer de vase.

Il s'efforcerait d'y lutter de vitesse avec ses poursuivants et d'atteindre Minh-Kong.

Peut-être n'oseraient-ils pas le poursuivre dans cette direction, craignant l'intervention des troupes françaises.

Mais ce qu'il fallait, c'était attendre un moment de distraction de celui à qui il ne pouvait arracher cette arme que par surprise.

Une lueur s'était élevée sur la citadelle que nos troupes venaient d'occuper.

Une gerbe de feu s'élança...

C'était une des constructions élevées à l'intérieur qui, — succédant à d'autres commencements d'incendie, assez rapidement éteints, — venait de prendre feu.

Quelque Annamite caché dans un coin obscur, peut-être même quelques-uns des marchands indigènes plus ou moins fidèles qui suivaient la colonne et servaient d'espions à l'ennemi, avaient allumé ce nouveau foyer.

A cette vue, une expression de joie haineuse se peignit sur les traits des pirates.

Une acclamation s'éleva du tertre où la plupart d'entre eux s'étaient groupés.

C'étaient des hourrahs qu'ils poussaient à leur manière.

Les voix des trois indigènes réunis autour du prisonnier leur répondirent.

Ils s'étaient tournés vers la citadelle d'où le feu s'envolait; et les mains levées en l'air, leurs bras tendus semblaient invoquer, activer l'incendie.

L'officier de marine saisit cet instant.

Ah! qu'ils applaudissent l'œuvre de destruction de leurs coreligionnaires. Ces cris, ces clameurs, ces paroles d'anathème, ce seraient leurs dernières paroles.

D'un mouvement rapide, subit, foudroyant, Hector Brémontier a saisi le coupe-coupe passé à la ceinture du bandit.

A ce moment, une joie violente s'empare aussi de son âme à lui.

Soldat, il sent enfin une arme dans ses mains.

En effet, ses cinq doigts se sont cramponnés autour du manche du coupe-coupe avec tellement de violence que, si l'on lui tranchait le poignet, ils resteraient rivés à ce bois.

Et c'est avec la promptitude de la foudre qu'il a arraché cette arme à son possesseur.

Celui-ci se retourne.

Mais il n'a pas le temps de se mettre sur la défensive.

Dans l'air sombre, un éclair luit,... un bruit sourd...

Le bras de l'officier de marine s'est levé de nouveau. De nouveau son instrument de lutte et de délivrance s'abat.

Une pluie rouge éclate en perles, retombe en gouttes sur l'eau grise.

C'est le sang de son ennemi,... de son ennemi qui tombe, qui s'abat, comme un bœuf, dans la vase.

Un bouillonnement... et cette vase se referme comme un linceul sur l'homme qui vient de tomber.

Mais ce n'est là que le commencement de la lutte.

La stupeur, et l'épouvante aussi, ont d'abord saisi, paralysé, les deux compagnons de celui à qui Brémontier vient de s'attaquer.

Ces gens-là ont la crainte innée du Français.

Mais ils comprennent bientôt qu'il est seul et qu'ils sont deux contre lui.

En outre, l'officier est loin de tout secours.

Eux, au contraire, aperçoivent leurs compagnons à cinquante ou soixante mètres à peine.

La certitude du succès final les encourage; d'autre part ils ne veulent pas sembler manquer de bravoure vis-à-vis de leurs compatriotes.

Trois contre un, contre un homme affaibli, blessé! Et ils auraient été vaincus!...

La honte leur a donné du courage.

Un d'entre eux, se reculant de deux pas, met Brémontier en joue...

Il presse la détente,... le chien s'abat.

Mais un claquement sec résonne seul.

Le pirate était armé d'une carabine à percussion, et la capsule a été mouillée par cette course dans le marais.

Le fulminate, détaché par l'eau, s'est effrité sans s'enflammer.

Brémontier a vu le mouvement de l'Annamite, et il s'est jugé perdu.

Mais, au lieu du désespoir, c'est un immense soulagement qu'il en a éprouvé d'avance.

Il va donc en finir avec cette vie abhorrée... finir en soldat.

Une balle dans la poitrine, à bout portant, une balle qui vous tue net!

Mais son heure n'a sans doute pas encore sonné, puisque le fusil du pirate ne part pas.

L'Asiatique voyait déjà le cœur du Français transpercé, ayant visé où il fallait pour cela.

Mais le claquement « muet » du chien sur la capsule, selon un ancien terme de chasse, l'a déconcerté, paralysé.

Il compte heureusement sur son acolyte pour réparer son désavantage momentané.

Il compte sans Brémontier.

Le lieutenant de vaisseau a saisi avec hardiesse cette occasion inespérée.

S'il y a en lui l'amoureux désespéré, il y a aussi l'homme d'énergie, l'officier vaillant, le lutteur.

Il a compris qu'il ne doit pas laisser à l'Annamite le temps de changer sa capsule. Ce serait par trop niais! En avant!...

Devant un moulinet menaçant de son arme au tranchant effilé le troisième de ses ennemis a fait un bond en arrière.

Hector Brémontier profite de ce répit, qu'il s'est du reste ménagé intentionnellement; et avec une promptitude foudroyante, il bondit sur l'homme au fusil.

Celui-ci pousse une exclamation de terreur. Sa carabine, muette, n'est plus, entre ses mains, qu'une arme inutile, encombrante.

Instinctivement il s'en sert pour écarter l'adversaire dont il a cru avoir si facilement raison; il s'en sert comme d'un bouclier.

Mais son appel de terreur a appelé l'attention de ses compagnons réfugiés sur le tertre d'où ils suivent la lutte entreprise par les soldats français contre l'incendie.

Brémontier a vu l'émotion qui s'est manifestée parmi eux.

Il se rend compte que les instants sont plus que jamais précieux.

S'il laisse, aux autres indigènes, le temps de secourir ceux contre lesquels il lutte, c'en est fait de lui.

Cette constatation décuple son courage, exalte son énergie.

D'un coup de revers, il atteint le bras de l'Annamite qui, ayant pris du champ, allait se servir de la crosse comme d'une massue.

Celui-ci lâche son arme défensive.

Alors l'officier se rue sur lui.

Le troisième de ses adversaires veut venir à la rescousse; le lieutenant de vaisseau, d'un coup violent du dos épais du coupe-coupe, l'étourdit, le renverse.

Et, bondissant sur son principal antagoniste, il le presse, le rejoint, l'atteint...

A plusieurs reprises, le fer s'abaisse et se relève.

Un large nuancement d'un pourpre sale teint l'eau saumâtre.

Brémontier est vainqueur... Il va être libre.

D'un coup d'œil, il a mesuré la distance qui le sépare de la citadelle, et celle qui l'éloigne des autres pirates.

Ces derniers ont suivi les péripéties de ce combat rapide, — quasi-électrique, — sans y prendre part.

Il existe une singulière indifférence dans l'esprit de ces gens-là. Leur propre mort les touche peu : ils assistent un peu à celle des autres avec la curiosité d'un spectateur au théâtre.

Ils ne doutaient pas, d'ailleurs, du succès final de leurs compagnons et n'avaient pas jugé utile d'intervenir ou n'en avaient pas eu le temps.

Hector Brémontier avait donc sur eux une avance appréciable, d'autant plus, nous l'avons dit, que les Annamites ne devaient pas tenir à trop se rapprocher du fort.

Mais la chute successive de ses deux derniers adversaires avait jeté l'émotion dans le gros de la troupe qui déjà s'ébranlait furieuse.

Brémontier n'avait qu'à fuir.

Il le comprit.

Il s'était lancé à corps perdu dans la vase.

— Que je puisse tenir, seulement deux ou trois cents mètres, — s'était-il dit. — Et les nôtres répondront à mes appels.

Et il fendait la terre délayée avec la violence des sangliers de ces marécages, agitant, au-dessus de sa tête, le large coupe-coupe qui portait, sur sa lame épaisse, en teintes de sang, le témoignage de sa valeur.

Derrière lui, tels qu'une meute, les pirates s'étaient précipités.

Il n'entendait pas le bouillonnement tumultueux de la boue liquide soulevée par leurs bonds, dans leur fureur de le rejoindre. L'éclaboussement, le clapotis gluant du mortier infect à travers lequel il se frayait un passage l'aveuglait, l'étourdissait.

Un moment il se détourna, instinctivement, fixant sur ceux qui le relançaient son œil fulgurant.

Et il brandissait en même temps son arme avec une telle résolution, une telle frénésie, dans la passion de la lutte, que, vingt fois plus nombreux cependant, ils s'arrêtèrent, intimidés.

Oui, Brémontier voulait leur échapper, il voulait, âprement, rejoindre Minh-Kong, reprendre son poste à la tête de ses fusiliers marins, et montrer ainsi à ces ennemis, habitués seulement à la lutte sournoise et aux guets-apens, ce que valait le véritable courage.

Déjà, la distance qui le séparait de la citadelle diminuait.

Mais si le jeune lieutenant de vaisseau puisait, dans son indomptable volonté, des ressources nouvelles, si son énergie empêchait les pirates de gagner de l'avance sur lui dans cet élément hostile à sa marche, un autre danger le menaçait.

Ces marais sont sillonnés de fondrières inaccessibles.

Ce sont de véritables fosses emplies d'une boue plus liquide que celle du marais lui-même, d'une boue fluide, impalpable.

Ces fondrières ont souvent plusieurs mètres de profondeur.

Tout ce qui y tombe s'y noie, s'y enlise et s'y perd. Pour celui-là, homme ou animal, il n'est point de rémission, point de salut.

Dans un flux d'eau bourbeuse, le corps inerte fut ramené à leurs pieds. (P. 1109.)

C'est la noyade, c'est l'asphyxie, et dans quels tourments!...

Dans le fond, sous le flot épais de ce liquide, lorsque parfois on a pu mettre à sec quelques-unes de ces fondrières, on a trouvé des ossements, des débris de squelettes.

Les marais au milieu desquels était bâtie la citadelle de Minh-Kong en possédaient aussi, — il y en a dans presque tous.

Ces lieux de pestilence et de mort sont indiqués par des signes spéciaux que connaissaient bien les coureurs de ces plaines humides.

Là, pas de végétation; ni fougères, ni rotins, ni trauhs, ni ajoncs.

Une platitude éternellement flasque.

A la surface, sur le liquide d'un noir louche, une couche huileuse.

C'est l'indice révélateur, le signe qui crie à l'homme et au fauve :

— Écarte-toi!

Le cobra-capello, le terrible serpent noir de ces lieux dangereux, qui plonge dans la tourbe, dans l'eau, lui-même s'en détourne, n'ose s'y aventurer...

Et pourtant on l'appelle « rang ô dat », le serpent tigre!

Eh bien! quelle que soit la proie qu'il aperçoive de l'autre côté de ces passages maudits, quelle que soit sa faim ou sa colère, il s'en détourne, et, battant la vase de sa queue furieuse, préfère faire un crochet.

Mais Hector Brémontier ignorait cela.

Il allait droit devant lui, arrachant, dans sa course, les végétations aquatiques que rencontrait sa marche.

Il n'apercevait que le but, le but seul.

Aucune trace ne restait du chemin qu'il avait précédemment parcouru lorsqu'il avait été entraîné par les pirates.

Et il fonçait tout droit, son coupe-coupe ensanglanté brandi au bout de son poignet, indiquant qu'il était prêt à vendre chèrement sa vie et sa liberté.

Mais il ne remarquait pas certaines taches luisantes qui semblaient lui barrer la route.

Le fort lui apparaissait peu à peu plus distinctement en dépit de l'ombre s'épaississant.

Il redoubla son effort pour s'en rapprocher, faire entendre sa voix à ses marins. Mais, tout d'un coup, il lui sembla que son pied lui avait manqué, qu'il avait rencontré le vide sous lui.

Il trébucha, coupa l'air de ses bras; son arme, qui paraissait menacer encore, s'abattit avec lui et fit jaillir une pluie épaisse.

L'officier se releva sur un genou, haletant.

Ses doigts avaient accroché une liane de rotin et il se remit debout.

Derrière lui, une clameur avait retenti.

Les Annamites avaient vu sa chute et ils se réjouissaient bruyamment.

D'un coup d'œil, ils avaient discerné l'obstacle qui se présentait devant le fugitif, devant le Français.

Et qu'il restât entre leurs mains ou qu'il restât dans le marais, ils n'en doutaient plus : il ne s'échapperait pas.

Hector Brémontier avait entendu leurs cris.

— Oh ! je ne suis pas encore à terre ! — gronda-t-il entre ses dents serrées. — Ils verront !....

Et il reprit son élan, redoublant de vitesse.

Mais, brusquement, le terrain, même ce terrain de boue, manqua tout à fait sous lui.

D'un coup, il s'enfonça jusqu'à la ceinture.

Il se raidit, alors, se cabra, d'une secousse surhumaine, s'éleva au-dessus de ce grouillement qui remuait autour de lui des choses sans nom, des liquides d'où s'élevaient des globules de gaz pustuleux.

Et il s'efforça de pousser encore en avant.

Mais il retomba : ses jambes battaient le vide : il en eut jusqu'aux aisselles...

Alors, son œil distendu se riva sur la forteresse qu'il avait conquise quelques heures auparavant avec ses braves matelots.

La pensée de ceux-ci, sur le courage et le dévouement de qui il savait pouvoir compter, traversa son cerveau.

— A moi, les marins ! — cria-t-il d'une voix stridente.

Mais son appel se perdit dans ces étendues sans écho.

La vase atteignit son menton, et ses bras battirent frénétiquement l'effroyable élément dans lequel il ne pouvait même pas nager.

. . . . . .

Derrière Hector Brémontier, des voix s'étaient élevées.

C'étaient celles des hommes attachés à sa poursuite.

Après sa première chute, ils s'étaient attendus à ce qui se produisait à ce moment.

Ils y avaient même compté pour rattraper leur prisonnier.

Le doï s'était arrêté avec une dizaine de ses hommes : il n'aimait pas les fatigues inutiles.

— Vous êtes assez, — avait-il dit à ses autres partisans. — Il va se livrer à nous aussi impuissant que l'enfant qui tète sa mère.

Et il s'était arrêté, contemplant les péripéties de ce qui devenait à cette heure une chasse dont le résultat pouvait être fixé d'avance.

Ceux qu'il avait désignés pour achever la poursuite s'insinuaient, adroits et souples, entre les rares végétations, offrant à la boue clapotante le moins de prise possible, plantant leurs pieds à orteil de singe sur les endroits résistants, les racines d'où ils rebondissaient plus loin.

— Il y est ! — se disaient-ils avec des ricanements. — Il y est !...

Et ils se montraient l'officier qui, avide encore de liberté et d'in-

dépendance, persistait à se débattre vainement dans le liquide où il s'enlisait.

Ils savaient parfaitement combien cette lutte dernière était vaine : il n'y avait pas souvenir de qui que ce fût, tombé ainsi dans les grandes fondrières, et qui fût parvenu à s'en retirer.

Comment ce Français s'en sortirait-il ?

Ils se hâtaient, désirant le ravoir vivant, se souciant vraiment peu d'un cadavre, car les cadavres ne souffrent plus.

Ils arrivèrent ainsi devant la première fosse, où, une fois déjà, le fugitif avait butté.

L'uniformité huileuse qui la descellait était troublée, coupée d'une trace brouillée : c'était la marque laissée par le passage récent du Français.

D'un commun accord, sans s'être dit un mot, les indigènes se jetèrent à droite et à gauche, longeant le gouffre sur ses côtés, à quelque distance.

C'était une veine étroite, ce qui avait permis à l'officier français de la franchir ; mais elle se prolongeait sur ses faces latérales, ce qui obligea les Asiatiques à un assez long crochet.

Enfin, leur troupe en atteignit les extrémités et se rua avec un cri de triomphe vers le même but.

Ce but, c'était le costume blanc de l'officier dont une parcelle émergeait.

— Il n'est pas encore mort, — s'écriaient les pirates. — Hâtons-nous !...

Ils remarquaient en effet quelques mouvements alourdis que persistait à faire la victime de cette nature affreuse, de ce sol inhospitalier.

C'était la pensée du fugitif qui, point encore tout à fait éteinte, continuait à diriger le peu de vie qui subsistait en lui, comme si ce moribond eût voulu quand même s'arracher de là, de cette tombe, aller expirer plus loin.

Mais ils espéraient bien qu'il ne mourrait pas de sitôt, qu'il leur réserverait le plaisir de les faire assister à son agonie, telle qu'ils entendaient la lui infliger.

Ils arrivèrent ainsi devant la fondrière, le gouffre où il était tombé.

Dans la direction de la citadelle, le calme, le silence.

Les Français, après avoir facilement éteint l'incendie naissant, continuaient à s'organiser, à s'installer.

Nul n'avait entendu l'appel tardif du brave officier.

Sur la morne plaine humide, rien qui menaçât la petite troupe des pirates.

— Il faut le ramener, — dit un de ces derniers en montrant le jeune officier dont le corps commençait à s'immobiliser.

L'un d'eux, avec la baïonnette qu'il avait au bout de son fusil, essaya d'accrocher le pan de la veste qui surnageait.

Mais la pointe piqua le corps sans pouvoir attraper solidement l'étoffe.

Il fallut avoir recours à une des lances à crochets, anciennes armes dont se servaient encore quelques-uns de ces mercenaires moitié soldats et moitié bandits.

Les pointes recourbées furent plantées dans l'épaule ; elles y accrochèrent le tissu et sans doute aussi la chair, car une légère teinte pourpre y naquit.

L'Asiatique à la baïonnette s'était de son côté remis à cette même besogne.

Et, dans un flux d'eau bourbeuse, le corps inerte fut ramené à leurs pieds.

L'officier de marine ouvrit son œil éteint, l'attacha sur ceux qui venaient de l'arracher à la mort ; et ses paupières se refermèrent.

Deux hommes le prirent, chacun par un bras, un troisième souleva les deux pieds.

Et le cortège revint sur ses pas.

De l'emplacement où il s'était arrêté, le doï les considérait. Il était heureux, sa chasse n'avait pas été vaine, et Lê-Vinh-Phuoc serait content dans sa défaite.

Il aurait une victime sur qui passer sa colère.

D'abord alourdi par l'asphyxie dont il avait commencé à ressentir les effets, Hector Brémontier revenait graduellement à lui.

L'air plus frais du soir, pénétrant dans ses poumons, y ramenait la vie.

Et il ne tarda pas à avoir conscience de sa situation.

Il se rappelait vaguement ce qui s'était passé, par suite de la lourdeur qui l'accablait encore.

Il ne discernait qu'une chose, c'est qu'il était retombé au pouvoir de ses ennemis.

Et, à cette constatation, une immense détresse emplissait son âme.

Renié par celle qu'il aimait, abandonné par ses soldats qu'il avait appelés en vain, trahi par le destin qui ne lui avait accordé ni la délivrance ni la mort, il se livra à son amère douleur.

LXXIII

LE CAMPEMENT

Une demi-heure après avoir été de nouveau capturé, Hector Brémontier remettait enfin le pied sur la terre ferme.

C'était sur une route qui, aboutissant près de la citadelle de Minh-Kong, s'enfonçait dans l'intérieur des terres, vers une région que jamais aucun Européen n'avait encore parcourue.

Les cartes ne portaient aucune indication, et le lieutenant de vaisseau, ayant cessé d'apercevoir la forteresse, ne savait où il était; il pensait que ses guides l'avaient fait errer intentionnellement, afin de faire perdre leur piste et de l'empêcher lui-même de retrouver jamais son chemin.

C'était un peu après l'heure où, ainsi que nous l'avons indiqué antérieurement, Ninh, la petite marchande de fruits, était allée prévenir son ami Malice, l'ordonnance du lieutenant de vaisseau, de la disparition de son officier.

Tout accablé qu'il fût par son malheur, Hector Brémontier respira en sentant sous ses pieds un sol résistant.

Ces marais de malédiction venaient de le trahir trop cruellement pour qu'il n'éprouvât pas un soulagement inconscient à en sortir.

Maintenant, on les lui avait fait quitter pour ce chemin inconnu.

Qu'on s'imagine, entre deux infinités de marécages sans limites visibles, une levée de terre noire, étroite, s'enfonçant à perte de vue.

A droite ou à gauche parfois, une touffe de bambous dont les feuilles sèches grinçaient au vent ou quelque palétuvier rachitique au feuillage sombre.

Cette route elle-même, conquise sur le marais, conservait tout le caractère de tristesse morne de ces affligeants paysages.

Édifiée par les habitants de ces contrées à demi sauvages, qui étaient menés par leurs mandarins à la corvée comme les serfs de l'ancienne France, elle était formée de vase arrachée sur les deux côtés à ce sol inondé, et peu à peu séchée au soleil.

Sa surface noirâtre, fendillée, glissante dès que l'eau la touchait, résonnait sous les pieds.

La nuit était venue.

La troupe avait repris sa marche.

Du marais noir, — plus noir que la nuit, — d'autres groupes armés sortaient, grimpaient sur la route.

C'étaient les fuyards, les vaincus de Minh-Kong.

Ils s'en allaient en débandade, quelques-uns blessés, la plupart effroyables, hideux à la lueur des torches dont certains étaient munis.

Ils s'interrogeaient avec des sons gutturaux, des mots que Brémontier ne pouvait comprendre.

Puis, chaque fois, les nouveaux venus comme ceux que l'on rejoignait s'approchaient du prisonnier.

Ils le considéraient avec une joie pesante et mauvaise ou avec un étonnement stupide.

Et quelque injure dont il ne discernait pas le sens précis, mais dont il devinait l'intention, lui était immanquablement adressée.

Quelques-uns même le piquaient de leur sabre ou de leur baïonnette, et ils ricanaient en voyant une pointe de sang rougir son vêtement.

D'autres lui crachaient au visage leur salive rouge de leur chique composée d'une feuille de bétel, d'un morceau de noix d'arec, de tabac et de chaux.

Et, se grisant à ce jeu cruel, ce fut bientôt chez eux une émulation de cruauté envers le prisonnier.

Le jeune lieutenant de vaisseau n'avait, pour se défendre, que la flamme ardente de ses yeux.

Il était blessé, et maintenant que l'excitation de la lutte était tombée, il éprouvait toutes les conséquences de son mal.

En outre, pour se garantir contre toute nouvelle tentation d'évasion, on lui avait entravé les jambes.

Une corde faite d'écorce de bambou fraîchement coupé, façonnée et tordue en sa présence par un des pirates, avait été attachée à ses deux chevilles.

Mais cette corde roide, aux arêtes coupantes, lui sciait littéralement les chevilles, et, afin de diminuer cette intolérable souffrance, il était obligé de marcher à petits pas.

Ses persécuteurs riaient :

— Il marche comme les femmes, — disaient-ils.

Et ils se livraient à des plaisanteries immondes, s'amusant à activer son allure avec la pointe de leur baïonnette ou de leur lance comme on pique les bœufs.

Ils renouvelaient d'autant plus leurs outrageantes tortures que non seulement les jambes du prisonnier étaient entravées, mais qu'aussi ses bras étaient attachés.

La façon dont, quelques heures auparavant, il avait désarmé un de ses gardiens avait rendu les autres prévoyants.

Brutalement, sur un signe du doï, deux hommes l'avaient saisi aux poignets et avaient tordu ses bras derrière son dos.

Surpris et indigné par ces mauvais traitements, l'officier de marine avait eu d'abord un geste de résistance.

Les Annamites, à côté des Européens, sont malingres ; le bras martyrisé par l'une de ces brutes sauvages s'était roidi, et le barbare tourmenteur avait chancelé tandis qu'une lueur de colère passait dans les prunelles de l'officier.

Mais ce n'avait été qu'un éclair.

A quoi bon résister, exaspérer ces bandits? Puisque la fatalité était contre lui, pourquoi ces colères d'enfant, s'était dit Brémontier.

La fortune l'avait trahi, avait rendu inutile, impuissante l'arme qu'il était parvenu à arracher à un de ses ravisseurs.

Il était donc inutile de se rebeller plus longtemps contre son sort.

Ces hommes feraient donc de lui ce qu'ils voudraient.

Et, soudainement calme, le jeune prisonnier avait passivement abandonné ses bras.

Son âme, à ce moment, se détachait du lieu où il se trouvait.

D'une aile large, elle franchissait les espaces, les océans, les montagnes.

C'est en France qu'elle était venue aborder.

Il revoyait la jeune fille dont l'amour avait illuminé sa vie, — dont la haine l'avait précipité vers la mort, vers quelque chose de pire que cela peut-être encore.

Mais ce n'était pas Berthe, devenue implacable et cruelle, qu'il apercevait.

La nature a des consolations ineffables.

Celle qu'il retrouvait tout à coup et dont la vision de rêve l'éloignait du milieu sinistre dans lequel il était tombé, celle-là était la Berthe des premières années, celle qu'il avait connue au couvent, l'amie de sa sœur, sa pauvre sœur trépassée...

On lui liait les poignets, il ne s'en apercevait pas.

Son esprit, sa pensée voguaient dans de lointaines terres.

Pauvres rêves! le réveil, le retour ne seront que plus pénible!

Qu'importe l'avenir? Le présent seul est vérité.

Aussitôt une vive lueur s'éleva, projetant sur les groupes étranges qui encombraient la route, sa clarté rougeâtre. (P. 1116.)

Victor Hugo l'a écrit :

L'avenir, l'avenir, mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits

Gloire, fortune militaire,... pour lui, hélas! tout cela était bien fini. Tombé au pouvoir de ces forcenés, cette partie du songe de sa jeunesse s'effondrait en ce jour.

Avec une amertume atroce, il y avait pensé un moment : mais à cette heure où s'aggravait son supplice, comme dans un repos délicieux, il ne s'en souvenait plus.

On pouvait redoubler les nœuds qui paralyseraient ses mouvements, une image extatique souriait à son souvenir, et c'est elle seule qu'il entrevoyait.

— Berthe!... Berthe!... — murmura sa voix indécise, douce comme un vent du lointain.

Voilà quelles avaient été ses préoccupations tandis qu'on rivait ses poignets.

Rêve d'amour, rêve béni.

Mais un rire grossier, résonnant à ses oreilles, était venu interrompre ce rêve, l'arracher à sa reposante vision. Hector Brémontier ressentit une impression douloureuse, et promena son regard autour de lui.

Il retombait dans la réalité.

Ce rire qu'il avait entendu, c'était celui de ses ravisseurs, lorsqu'ils lui avaient entendu prononcer le nom de Berthe.

— Il fait sa prière, — avaient-ils dit en leur langage cynique.

Ils avaient raison : il venait de faire sa prière, à sa sainte. Et, malgré l'horreur de l'heure présente, il se sentait réconforté.

C'est alors que, le visage impassible, prêt à supporter les persécutions qu'il ne prévoyait que trop, l'officier de marine avait reçu de ceux qui l'avaient enlevé à ses amis, à ses marins, l'ordre de marcher.

Cet ordre, un mot bref : *di*. Il ne comprenait pas. Alors, le moyen dont on devait continuer à user envers lui avait été employé : la pointe d'un sabre l'avait poussé en avant.

Et, maintenant, la nuit arrivée sur cette route où grouillaient toutes ces faces patibulaires, haineuses, il continuait son calvaire, excité à presser le pas par les pires traitements.

Le captif opposait à ses bourreaux une physionomie dont le calme ne se démentait pas.

Certes, il n'était plus perdu dans ses visions idéales ; les tourments dont on l'accablait ne le lui auraient pas permis.

Mais il y avait puisé une résignation élevée, ce qui est peut-être le plus difficile des courages.

Et il allait, meurtri, insulté, ensanglanté, le front quand même re-

dressé et l'œil perdu, levé vers les cieux, — les cieux où une étoile brillait, semblant le consoler, l'encourager, lui parler avec sa clarté douce.

Cette clarté lui semblait une âme, veillant sur lui, l'assistant dans son épreuve, se mariant, s'unissant à lui,... l'âme de sa bien-aimée,... qui l'avait méconnu et qui, sans doute, à cette heure, pensait à lui.

Du reste une certaine accalmie s'était produite.

La rage qui s'était emparée de ces êtres à moitié sauvages en voyant entre leurs mains une victime à laquelle ils pouvaient impunément faire expier leur défaite avait fini par émouvoir, ou plutôt par inquiéter le doï qui avait dirigé l'embuscade grâce à laquelle l'officier de marine était tombé en leur pouvoir.

Il tenait à conduire son prisonnier à Lê-Vinh-Phuoc, à le lui remettre vivant.

Et il commençait à craindre que, accablé comme il l'était, l'officier français n'arrivât pas au but de son calvaire.

Aussitôt, par un ordre donné à ses hommes, il leur fit entourer le captif d'un triple rang, muraille vivante qui l'enfermait, et se plaça à côté de lui.

De la sorte, nul ne pouvait plus approcher celui que le doï réservait pour des supplices ultérieurs.

On cheminait depuis longtemps déjà dans cet ordre.

La nuit était avancée.

Devant lui, derrière, l'officier de marine n'entendait que le moutonnement des fuyards de Minh-Kong, battant le sol de leurs pieds nus.

Pas de coups de fusil, pas de bruit de lutte.

Le colonel de Versac, une fois maître de la forteresse, s'était contenté d'en faire déblayer les abords par quelques escouades, et avait sagement pris ses quartiers pour la nuit, peu soucieux de se lancer à l'aveugle, au milieu des ténèbres, dans un pays qu'il ne connaissait pas.

Les partisans, certains maintenant qu'ils ne seraient pas poursuivis, avaient fait halte.

C'était un spectacle étrange que ce grouillement d'êtres déguenillés, souillés de vase, noirs de poudre.

Leurs cheveux épais et sombres liés en chignon comme ceux des femmes laissaient des mèches rudes s'échapper autour de leur tête.

Ceux de quelques-uns, dénoués, pendaient jusqu'à leur ceinture.

Hector Brémontier, arrêté par la main du doï au moment de la halte générale, regardait autour de lui.

Un des partisans qui marchait près des gens de son escorte profita de cet arrêt pour rajuster son costume.

C'était un homme jeune encore, absolument imberbe, aux allures efféminées, ce que les Annamites, appellent un « thang diem », c'est-à-dire un coureur d'auberges et de filles.

Les sourcils étaient rasés sur les bords, afin d'en dessiner l'arc, son front également.

Il retira l'épingle d'ivoire qui retenait son chignon, et ses cheveux, comme une cascade, se déroulèrent en masse opulente sur ses reins, coulant jusqu'à terre, que leur pointe touchait.

Inconsciemment, le prisonnier tourna les yeux de son côté.

Le bandit remarqua son attention, et, afin de se faire davantage remarquer, se mit à peigner avec affectation les flots épais de ses cheveux.

Puis, il les releva, les rajusta et ayant planté, dans leur masse, l'épingle d'ivoire qui les retenait, il retira de sa cartouchière un peigne d'écaille.

Dans la guerre, ce bandit continuait ses soins.

C'était un peigne de chignon, plus large que la main, sorte de papillon d'écaille cerclé d'une baguette d'argent.

Avec des manières de femme, il le piqua derrière sa nuque et, heureux de l'effet qu'il devait produire, se tourna vers le Français.

Malgré sa situation critique, Hector Brémontier ne put s'empêcher de contempler cette puérile vanité.

Cette attention interprétée par l'indigène d'une façon conforme à son désir devait avoir quelques heureuses conséquences pour le malheureux officier, et apporter quelques adoucissements bien faibles à son sort.

— Toi, avoir faim? — dit l'Annamite désireux de montrer sa mansuétude.

A ce jargon barbare, ce français d'occasion que l'on a baptisé du nom de sabir, le visage du captif se détendit, s'éclaira.

Enfin, il allait cesser d'être aussi perdu dans cette foule hostile : il y aurait quelqu'un qui pourrait le comprendre et qu'il comprendrait.

Cependant toute illusion au sujet des secours qu'il pouvait rencontrer de la part de ce pirate l'eût probablement exposé à une déception, et il se garda bien de s'y abandonner; il se contenta de secouer la tête.

Ayant trempé des paquets de filasse dans une espèce de matière résineuse appelée huile de bois, les partisans les enflammèrent.

Aussitôt une vive lueur s'éleva, projetant sur les groupes étranges qui encombraient la route, sa clarté rougeâtre.

Des volutes de fumée s'élevaient de toutes ces torches improvisées, jetant, dans l'air, une odeur aromatique.

A la clarté de ces flammes dansantes donnant aux corps demi-nus des

pirates un aspect démoniaque et farouche, ceux-ci se mirent en devoir de prendre leur nourriture.

De loin en loin, dans une cavité du chemin légèrement creusé à cette intention en forme de foyer, quelques feux crépitaient.

Des tiges de bambous morts, cueillies ça et là dans les épaisses touffes épineuses, imbibées parfois de cette même huile de bois, afin d'en activer la combustion, en chauffaient les parois.

Au-dessus, des bassines de fonte à l'ouverture très large, à la profondeur extrêmement réduite, avaient été remplies de riz emporté à la hâte, en même temps que ce simple et primitif ustensile de cuisine, dans le sauve-qui-peut de la garnison indigène.

Quelques écuellées d'eau puisée dans le marais même, malgré son infection, et malgré les germes délétères qu'elle devait forcément contenir, avaient été ajoutées au riz.

De longues tiges de ces bambous poussés aux bords du chemin, servaient aux cuisiniers improvisés pour brasser ce mélange infect.

Durant ce temps d'autres hommes tiraient, de ballots dans lesquels ils étaient comprimés, des poissons salés et séchés au soleil.

Hector Brémontier, intéressé malgré lui, par l'originalité de ces mœurs qu'il n'avait jamais aussi bien saisies sur le vif, ne pouvait s'empêcher de considérer la scène qui s'offrait à ses regards.

Mais la retraite des Annamites, sous l'assaut emporté des troupes françaises, avait été opérée avec trop de précipitation, trop de désordre pour leur avoir permis d'enlever leurs approvisionnements.

Aussi le nombre de ceux qui pouvaient ainsi se sustanter était-il assez réduit.

Ces derniers avaient étalé à terre des feuilles de palmier,] espèce de gaine épaisse comme une plaque de cuir qui, poussée au sommet gracieux des aréquiers, enveloppe les fruits.

Du riz cuit à l'avance, presque sec, y était enveloppé. Quelques-unes de ces primitives enveloppes étaient pliées seulement en paquet, d'autres roulées et ficelées comme un saucisson étaient destinées à rendre plus commode le transport de cet étrange comestible.

Ayant présenté des morceaux de poisson salé à la braise des foyers, ils commençaient leur repas, accroupis, puisant le riz avec leurs mains.

Quelques-uns même mordaient dans leur poisson salé sans le faire griller.

L'Annamite au peigne d'écaille, après un colloque assez vif avec ses compagnons, présenta au prisonnier un peu de riz chaud et un morceau de poisson.

— Comment pourrais-je manger? — dit Brémontier, — j'ai les bras attachés.

Nouvel échange d'observations entre celui qui baragouinait un peu le français et ses acolytes.

Enfin le doï prononça un mot, et on délia la corde qui meurtrissait les poignets de l'officier.

Le mot Nam avait été prononcé à plusieurs reprises.

C'était le nom du pirate qui semblait avoir pris le captif sous sa protection.

Nam plaça, devant Brémontier, le plat rudimentaire qu'il avait apporté à son intention : deux baguettes était placées à côté de la nourriture.

Les baguettes tiennent lieu de fourchettes dans l'Extrême-Orient.

Elles venaient de servir au pirate qui, fraternellement, sans les avoir lavées autrement que dans sa salive, les repassait au Français.

Du reste, elles étaient presque neuves, ayant été taillées par lui à l'instant de manger dans un morceau de ces mêmes bambous qui servaient à tant d'usages.

Un proverbe chinois l'affirme : avec une touffe de bambou, un homme peut vivre.

En effet ses pousses sont bonnes à manger, son bois sert pour la charpente, à l'état vert on en fait des cordes, etc...

Hector Brémontier ignorait le chinois, et il ignorait aussi la manière de se servir des baguettes qu'il avait seulement vu manier par les indigènes.

Le plat en feuille d'aréquier contenant la subsistance qu'on lui offrait était à terre à côté de lui, et il restait là, sans y toucher encore.

Il était épuisé.

La blessure qu'il avait reçue, quoique légère heureusement, le faisait cruellement souffrir: les nombreuses piqûres que lui avait infligées la barbarie de ses conducteurs augmentaient sa fièvre.

Il sentait ses jambes se dérober sous lui et cependant il restait debout au milieu des bandits accroupis ou vautrés à terre.

Un sentiment de dignité humaine lui faisait dominer sa faiblesse, le faisait se raidir contre la fatigue qui l'accablait.

Les mains détachées, il regardait le riz posé à ses pieds, par le pirate, sans se décider à prendre une nourriture cependant nécessaire.

— Mangi, — c'est-à-dire, mange, — lui dit l'Annamite.

L'officier comprit qu'il lui fallait prendre des forces afin de supporter les fatigues prochaines, les autres épreuves qui l'attendaient encore.

Il se laissa aller, s'assit sur le bord du chemin et essaya de goûter à ces aliments.

L'âpre saveur du poisson imbibé de sel aiguisait son palais brûlé de fièvre.

Mais son inhabileté à se servir des baguettes souleva les moqueries bruyantes des bandits.

Ils étaient heureux de faire leur risée d'un de ces blancs qu'ils avaient appris à redouter, d'un de ces officiers dont l'aspect seul les faisait trembler.

L'homme qui parlait un peu français voulut alors lui montrer comment il devait se servir des baguettes.

A cette vue les rires redoublèrent.

Le lieutenant de vaisseau retroussa ses lèvres en une crispation amère et, repoussant du pied cette poignée de nourriture qu'il lui fallait acheter au prix de tout respect humain, il se redressa.

Et ainsi debout encore une fois, il semblait dominer ceux dont le hasard de la guerre l'avait fait l'esclave.

Pourtant, leur faim apaisée, les pirates commençaient à se livrer au repos.

Ils s'étaient étendus autour des feux qui, tantôt, avaient fait cuire leurs aliments.

D'autres foyers avaient également été allumés.

Et, couchés entre ces flammes montantes afin de combattre la rosée glaciale qui tombait, abondante, sur ce paysage d'eau, ils se livraient au sommeil.

Quelques hommes placés en sentinelle veillaient seuls, accroupis sur leurs talons, fumant silencieusement leur longue et mince cigarette.

De ce nombre étaient ceux chargés de monter la garde auprès du prisonnier.

Le lieutenant de vaisseau constituait une capture trop importante pour eux, dans leur défaite, pour qu'ils ne prissent pas toutes les précautions nécessaires contre sa fuite.

Il y avait, du reste, l'exemple de ce qui s'était passé l'après-midi pour leur montrer ce qu'il possédait d'énergie et de résolution.

S'il parvenait à se débarrasser de ses liens et à se jeter dans le marais, au milieu de cette nuit, il y aurait des chances nombreuses pour qu'il leur échappât.

Aussi s'assuraient-ils contre cette éventualité en redoublant de vigilance.

Le doï avait chargé six de ses hommes du soin de le garder.

Ils devaient se relayer d'heure en heure.

Il les avait rendus responsables sur leur tête de la tâche qu'il leur confiait.

Aussi s'en acquittaient-ils avec la préoccupation de gens qui trouvent la vie assez courte pour ne pas tenir à ce qu'elle soit raccourcie en même temps qu'eux-mêmes.

Une faiblesse, une lassitude extrêmes, résultant de cette journée mouvementée, du sang qu'il avait perdu, accablaient Hector Brémontier.

Il lui semblait, par moments, que son corps était tiré vers la terre.

Un trouble pesant battait ses tempes.

Il se sentit incapable de résister plus longtemps au mal qui l'accablait, et il se laissa aller sur le sol.

Une fois là, le front dans ses mains, comprimant avec lui les pensées de désespoir qu'il ne pouvait plus chasser, le jeune officier de marine attacha son regard sur l'eau noire.

Il aurait voulu s'y jeter, s'y ensevelir, s'y noyer.

Mais ces hommes, qui surveillaient tous ses mouvements, l'auraient arraché à cette mort, croyant peut-être qu'il voulait encore une fois essayer de s'évader.

S'évader, comment l'aurait-il pu?

On lui avait bien délié les mains pour lui permettre de prendre cette nourriture qu'il avait refusée... mais ses pieds restaient entravés.

Ah! oui, il était bien condamné!...

L'emportant enfin sur sa résistance contre la douleur, toutes les douleurs acharnées sur lui, la fièvre l'assaillait.

Exténué, Hector Brémontier s'allongea sur la terre et chercha, sur la boue durcie, un appui pour sa tête brûlante.

Il appela alors le sommeil, cette consolation des malheureux, ce moment de trop court oubli!

Mais aucun feu ne brûlait auprès de lui; l'humidité froide s'élevant des marécages le glaçait.

Ses vêtements ajustés, enduits de vase, se collaient à son corps, pareils à une cuirasse visqueuse.

Ils n'avaient pas eu le temps de sécher à l'air comme ceux des indigènes, qui, d'étoffe légère et flottante, avaient, durant la marche, été exposés au vent.

Puis, le moment de la halte arrivé, les feux, allumés un peu partout, avaient fini de les essorer en même temps qu'ils réchauffaient leurs membres.

Cet Asiatique avait demandé un peu d'aide à la jeune fille pour se traîner jusqu'à une digue de terre... (P. 1127.)

Mais, pour lui, rien de semblable : parmi ces étrangers, ces barbares, il était un paria, une victime, un souffre-douleurs.

Et, tandis que, plaqué contre la terre, sa tête brûlante appuyée sur ses bras repliés, il cherchait le repos, le sommeil, ses dents claquaient.

La fièvre, qui le minait déjà, accentuait sa gravité, devenait intense !

Dans la souffrance qu'il ressentait, l'infortuné trouvait comme une promesse de la mort.

Et, pris de vertiges, il se demandait par moments si elle n'allait pas venir, enfin, la libératrice!...

Il souffrait tellement qu'il ne voyait rien au delà de cette délivrance éternelle.

Ses espoirs anciens, ses jeunes ambitions, son amour même, charme puis martyre de sa vie, tout cela disparaissait, s'effondrait, s'enfuyait.

Le vertige battait son crâne de son aile haletante; comment aurait-il pu penser, se souvenir?

De même que tout était ténèbres autour de lui, des ténèbres descendaient dans son âme.

Étendu sur le sol froid, le frissonnement de son corps s'étant lui-même arrêté dans un anéantissement menaçant, il restait immobile, pareil à un cadavre.

Les sentinelles furent relevées.

Un de ceux qui venaient prendre la garde le poussa du pied, ainsi qu'il aurait fait d'une charogne.

Aucun son, aucune plainte ne sortit de la bouche du captif, plongé dans un état voisin du coma.

— *Chêt*, — dit l'Annamite.

Chêt, c'est-à-dire : mort. Ce mot laconique, prononcé ainsi, était terrible comme un coup de hache.

— Non, — répondit un autre, — il dort.

Sommeil voisin de la mort.

Qu'il dormît ou qu'il eût cessé de vivre, que leur importait en définitive, puisque eux étaient réveillés.

Ils prendraient la garde quand même. Le temps de fumer quelques-unes de leurs longues cigarettes roulées en forme de cornet étroit dans l'épais papier qu'ils portaient parmi des munitions dans leurs cartouchières ou dans leur bourse brodée de noir, et de déguster une tasse du thé qui mijotait sur le feu.

D'autres, après eux, viendraient et veilleraient à leur tour.

Et, au jour, les chefs verraient ce qu'ils voulaient faire, si le prisonnier français était réellement trépassé.

LXXIV

PETITE NINH

Lorsque, avant d'être appelés, à la suite d'autres événements, à nous attacher aux pas de la mère de Berthe, de Berthe dont l'amour conduisait Hector Brémontier au martyre que nous venons d'esquisser, nous avons amené le lecteur à la forteresse de Minh-Kong, où une physionomie sympathique et douce s'était révélée à nous.

Celle de Ninh, la petite marchande de fruits.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Ninh? — avait demandé le lieutenant-colonel de Versac, à Malice, dit le Balafré, l'ordonnance du lieutenant de vaisseau Brémontier, lorsque le jeune matelot était venu lui rendre compte de ce qu'il venait de faire pour essayer de retrouver son officier.

— Ninh, ça veut dire silence, — avait répondu le marin.

Il l'avait laissée, s'était séparé d'elle en lui recommandant de faire tout ce qu'elle pourrait pour retrouver la trace du lieutenant de vaisseau, savoir exactement en quel endroit il était détenu.

Il avait en outre entaillé devant elle, sur l'écorce d'un arbre, une croix de Saint-André, en lui recommandant de laisser de loin en loin un signe identique sur le tronc des arbres qu'elle rencontrerait, afin que l'on pût suivre le même chemin.

Et, toute triste de quitter le jeune marin dont la gaîté franche et bonne avait touché son cœur vierge encore de toute affection, emplie d'une tristesse désolée, mais soumise cependant, comme une petite femme le serait à son jeune mari, elle lui avait obéi, éprise de cet étranger, de ce blanc qui, venu en conquérant dans son pays, avait conquis son cœur.

Et, après le baiser qu'elle avait reçu de lui, ses grands yeux clos par l'émotion de son âme, elle s'était mise en route toute seule, pauvre enfant de quinze ans, à travers ces contrées ravagées par la guerre.

Les deux paniers de rotin tressé que, selon la mode du pays, elle portait aux extrémités du gaulh flexible placé en travers de son épaule, balançaient au mouvement cadencé de sa marche.

Mais son pas était lent.

Avec son ami, avec Malice, rien ne l'inquiétait, rien ne la rebutait Ensemble, ils s'exposaient cependant au danger, beaucoup plus que maintenant qu'elle cheminait seule.

Les indigènes ne pardonnaient pas aux femmes de leur race leur liaison avec des Français.

Mais, dans son innocence, elle ne voyait point cela : Malice était son ami, le jeune et vaillant ami compagnon de son âme, et il lui semblait qu'en sa compagnie, sous son égide, elle ne devait rien craindre.

Tandis que maintenant... oh ! ce n'était pas qu'elle eût peur, habituée à suivre la guerre comme plusieurs de ses compatriotes pour y vendre des fruits, les mille petites choses dont ont besoin les soldats.

Mais elle était seule,... celui qu'elle aimait s'était éloigné.

Elle se détourna.

Malice disparaissait à ce moment derrière les frondaisons épaisses d'un gros banian.

Il venait de jeter lui aussi un regard en arrière ; et elle s'était tournée trop tard pour recevoir cet adieu.

Il avait disparu, définitivement.

Alors, les grands yeux expressifs de l'enfant brune s'obscurcirent,... et deux larmes, lentement, mirent leur cristal sur le bronze léger de ses joues.

Elle eut un moment de défaillance, et, dans les alarmes de son pauvre être énamouré, déjà troublée au naissant printemps de sa vie, elle s'appuya au tronc d'un arbre pour y reprendre des forces.

Mais, puisqu'elle avait accepté, il fallait bien se résoudre, aller à la découverte du prisonnier, ainsi que l'avait ordonné son ami.

— Tu feras une croix, comme ceci, sur les arbres, pas trop au-dessus de la terre, afin de ne pas attirer l'attention, — lui avait-il recommandé.

Eh bien ! pour lui montrer qu'elle lui obéissait, elle allait appliquer ses prescriptions.

Elle venait à peine de le quitter : qu'importe, en retrouvant déjà sa marque sur ce bois, il se dirait peut-être :

— En traçant ceci, ma petite Ninh a pensé à moi.

Elle prit, dans un de ses paniers, son couteau indigène en fin acier, à la lame recourbée comme celle d'un cimeterre, emmanché dans un long manche en bois sombre et veiné.

Et se rapprochant de l'arbre contre lequel elle s'était adossée un instant, elle s'essaya à former le mieux qu'elle le pût le signe qu'elle avait déjà exécuté devant Malice.

Inclinée gracieusement, son corps, enveloppé des étoffes légères dont est formé le costume des femmes annamites, indiquait la pureté de ses formes juvéniles.

Sa tunique, légèrement tendue dans l'inclinaison de son buste, révélait le charme de son jeune sein que rien ne déformait et la courbe harmonieuse de sa hanche, sur laquelle l'étoffe s'arrêtait, comme retenue par une main invisible, en plis harmonieux.

Là, sa tunique s'ouvrait selon l'usage, montrant, sous le satin de son pantalon, l'inflexion à la fois ferme et svelte de sa jambe.

Son pied nu, aussi petit qu'un pied d'enfant, se redressait, cambré par son attitude.

Et le bras replié, sa main, aussi menue que son pied, tenant son bizarre stylet, elle avait l'air d'une amoureuse, — amoureuse à la physionomie étrange, — s'apprêtant à graver dans l'écorce les initiales de deux noms.

Ainsi qu'elle avait appris à le faire, tout enfant, de ses compagnes de jeux et de ses parents, elle guidait son couteau par la pression de son index, ce qui lui donnait une gaucherie charmante.

Les Annamites, en effet, ne se servent pas de leur couteau en tournant le tranchant de la lame vers eux, mais appuyant le bout de leur index sur le dos de l'acier, ils le guident en sens inverse d'une façon, en effet, assez bizarre.

Enfin, elle se redressa, et, avec une satisfaction naïve qui éclaira un moment sa tristesse, elle contempla son ouvrage.

Un X aux arêtes nettes se dessinait dans l'écorce entaillée par la lame acérée.

La jeune fille se pencha, s'agenouillant presque, et, ingénument, sur ce signe, appliqua ses lèvres.

Il lui semblait que Malice, en repassant par là, plus tard, retrouverait l'haleine et le parfum de son baiser.

Et, avec un gros soupir, ayant remis son couteau à la lame ouvragée dans un de ses paniers, elle rechargea son *ganh* sur son épaule et reprit sa marche.

Ange de délivrance, elle marchait vers l'inconnu, l'incertain...

Son étape devait être longue, pénible...

Sur la route qu'elle suivait, personne à qui elle pût s'adresser.

Les pirates, la partie perdue, s'étaient hâtés, on l'a vu, de se mettre à l'abri des balles françaises.

Quelques groupes seuls avaient persisté, cachés parmi les tranhs où

les autres rares végétations des marais, attendant l'événement ou la nuit pour gagner le large sans danger.

C'est parmi une de ces petites troupes qu'avaient été les ravisseurs d'Hector Brémontier.

Sortis du marais pour accomplir leur audacieuse surprise, ils y avaient replongé aussitôt.

Ninh en avait été avertie par un pirate chinois de la propre garde de Lê-Vinh-Phuoc et qui n'avait pu d'abord que se dissimuler aux regards des Français.

Lê-Vinh-Phuoc signifie le Bonheur Florissant.

Pourquoi ne lui restituerions-nous pas son titre, son nom avec sa véritable signification, au lieu d'employer un mot barbare, difficile à prononcer pour une bouche française?

Ainsi ont fait, dans des conditions identiques, Fenimor Cooper, Gustave Aymard et le capitaine Mayne-Read pour leurs guerres et leurs chasses chez les Peaux-rouges.

La même chose se rencontre chez les Peaux-jaunes: leurs noms sont plutôt des surnoms et comportent une signification, un caractère.

Revenons donc au pirate de la troupe de Lê-Vinh-Phuoc, c'est-à-dire du Bonheur Florissant.

Cet Asiatique avait demandé un peu d'aide à la jeune fille pour se traîner jusqu'à une digue de terre destinée autrefois à conquérir des rizières sur le marais.

Compatissante comme elle l'était toujours, l'enfant n'avait pas osé lui refuser ce secours.

C'est alors que cet homme lui avait appris l'enlèvement de l'officier de marine.

Ce qu'il lui racontait venait à l'appui d'une courte lutte que Ninh, de fort loin, avait cru voir, mais sans pouvoir d'abord reconnaître les personnages.

En entendant parler le Chinois, elle avait compris.

Elle n'avait plus revu le chef de la compagnie de fusiliers marins, le peu qu'elle avait distingué, ce que lui répétait ce pirate ne lui laissaient aucun doute : la victime était l'officier de Malice.

Ninh alors avait interrogé le bandit.

Mais le Chinois parlaït imparfaitement la langue du pays. Il avait montré le nord-est à la jeune fille, et prononcé le nom de la montagne des Éléphants.

C'était bien vers cette direction qu'avait été emmené le prisonnier.

Elle crut que ceux qui s'étaient jetés sur lui et l'avaient entraîné

avaient suivi la levée de terre où elle venait d'arriver en soutenant l'homme du nord qui l'avait implorée.

Cette digue, au loin, aboutissait à la route sur laquelle s'étaient repliées les forces de Lê-Vinh-Phuoc, autrement dit le Bonheur-Florissant.

Maintenant, le blessé qu'elle avait aidé à gagner ce sentier était à l'abri des patrouilles détachées par les Français.

Il ne tarderait pas à rencontrer quelqu'un de ses compagnons qui l'emmènerait plus loin.

La jeune fille posa sur sa blessure une feuille de bétel enduite de chaux éteinte, et assujettit ce pansement primitif avec le turban de coton du bandit.

Puis, elle lui souhaita du bonheur dans sa retraite.

— Que le Maître du Ciel te « rende le bienfait », — prononça le pirate.

Et il s'assit, résigné et patient, attendant que quelqu'un de ses compagnons sortît des ajoncs qu'il voyait s'agiter significativement, et l'aidât à rejoindre le gros des troupes en déroute.

C'est parce que Ninh n'avait obtenu que ce renseignement incomplet que, à cette heure, elle allait ainsi à l'aventure.

Certes, pour le moment, sa voie était tout indiquée.

L'unique route réelle pratiquée dans le marais la lui indiquait.

A moins toutefois que, pour échapper à une poursuite, les pirates qui s'étaient emparés de l'officier de marine ne se fussent engagés dans quelques-uns des chemins de buffles dont elle distinguait le sillage dans l'eau éternellement immobile des marais.

C'était bien l'effet d'un sillage : à droite et à gauche, des ajoncs, des palmiers d'eau, des rotins ; au milieu, un chemin d'eau, le passage des buffles noirs aux cornes formidables qui, lorsqu'ils se déplaçaient en troupes, s'entrechoquaient avec un bruit sourd et menaçant, ces cornes à la base souvent large autant que la jambe d'un homme, et formant un croissant formidable dont les pointes laissaient entre elles un écartement parfois qui n'était pas moindre d'un mètre cinquante, front redoutable balayant tout ce qu'il rencontrait lorsque la bête énorme s'élançait et chargeait.

Ils avaient piétiné, écrasé les végétations et marqué ainsi, sous l'eau, le chemin dans lequel, à la nécessité, on pouvait s'engager.

Ceux qui s'étaient emparés de l'officier de marine n'auraient-ils pas conduit leur prisonnier par ces routes affreuses où il serait impossible aux soldats français de les suivre, où il leur serait impossible même de retrouver des traces de leur passage?

Elle venait d'inventer la poste restante ! (P. 1135.)

La jeune fille ne le savait.

Mais, au fait des habitudes des gens de sa race, chez qui l'instinct sauvage subsiste encore avec sa vivacité, elle avait lieu de le craindre.

De là, l'incertitude qui l'emplissait, le sentiment de sa faiblesse en présence de la difficulté de l'œuvre à côté de l'insuffisance de ses moyens.

Lorsque Malice lui avait demandé de se charger de cette tâche, elle

n'avait pas vu tous ces obstacles, gagnée comme toujours par l'éloquence mystérieuse de l'être aimé, même aimé sans le savoir.

Elle avait eu la sensation d'un grand vide à la pensée de s'en aller à l'aventure sans lui.

Mais elle n'avait rien prévu exactement au delà.

A cette heure, au contraire, une sorte d'épouvante, d'angoisse désespérée l'emplissait en constatant la solitude de la route, l'immensité des marécages, l'indice trop certain à ses yeux de la multiplicité des chemins en quelque sorte secrets qu'elle y découvrait.

Mais elle était une enfant courageuse : ne l'avait-elle pas montré en quittant la paillotte où elle vivait seule avec l'aïeule qui l'avait recueillie après l'épidémie de choléra dont étaient morts, dans la même semaine, son père et sa mère?

La brave *ba-ia*, la bonne aïeule, ainsi que, filialement, les Annamites appellent les vieilles femmes, ne pouvait plus travailler, et Ninh, en allant se louer à droite à gauche, lors de la cueillette des arachides ou de la moisson du riz, arrivait avec peine à gagner huit ou dix sous par jour, et encore...

Alors elle avait engagé, chez un prêteur, un bracelet qui lui venait de sa mère.

Avec l'argent prêté elle avait acheté du tabac, du fil, quelques conserves chez un mercanti, et y avait ajouté des bananes avec d'autres fruits du pays.

Ayant soigneusement arrangé le tout dans ses légers paniers, elle s'était agenouillée devant sa vieille grand'mère.

— Dame, — lui avait-elle dit, la tête inclinée en une pose touchante, — vous êtes trop âgée pour travailler, et je suis trop jeune pour travailler assez pour nous deux. Cependant je suis forte. Plusieurs de nos voisins et de nos voisines ont profité de la guerre pour suivre l'armée qui a débarqué et porter ce dont les soldats ont besoin. Ils ont envoyé déjà de l'argent au hameau.

Et répétant sa douce expression, — si douce surtout dans sa bouche :

— Dame, je viens vous demander la permission de me laisser partir. Je gagnerai ainsi pour manger pour nous deux, et pour vous acheter des médicaments quand vous serez malade.

A cette évocation, réelle dans le pays, des soins à donner un jour proche sans doute à la bonne vieille « près de la terre et loin du ciel » sa voix s'était attendrie.

Elle continua, faisant allusion à une coutume pieuse qui surprend d'abord puis émeut :

— Je gagnerai de quoi vous acheter, ô dame, un cercueil en bois de sao et où des paroles magiques, des prières seront sculptées.

A cette dernière phrase, les yeux bridés de la vieille s'étaient emplis de larmes heureuses.

Infortuné et presque abandonné de tout est celui qui, dans ces contrées, est enterré sans cercueil.

D'autre part, le respect de la mort n'y admet pas nos boîtes en sapin à peine fixées par quelques clous.

Un cercueil est coûteux.

Aussi est-ce une inquiétude qui hante souvent la vieillesse des pauvres.

On voit des fils s'endetter pour fournir au père ou à la mère disparue une bière dont « l'âme du défunt puisse être contente ».

Et, partant de ce principe, le cadeau le plus filialement respectueux, le plus aimant qu'un enfant puisse faire aux auteurs de ses jours, c'est un cercueil, aux allégories et aux sculptures solennelles.

Cela c'est la bénédiction d'en haut pour l'enfant qui remplit ce pieux devoir.

Et il n'est pas rare, dans ces plaines vastes, au milieu des profondes forêts, d'apercevoir une maison solitaire, construction au toit de chaume, où habitent ceux qui, dans cette solitude, cultivent un coin de terre...

Sous un hangar soigneusement entretenu, contre le logis principal, le voyageur étonné aperçoit deux grands et hauts cercueils, côte à côte.

C'est celui des deux époux, qui attendent là, ainsi que dans un même lit, que la mort se présente...

Elle est une visiteuse prévue.

C'est à cette coutume touchante que Ninh venait de faire allusion. Et les larmes heureuses baignant les joues de la vieille femme provenaient de son émotion, en pensant à cette félicité qui n'est donnée qu'aux riches.

Pourtant, elle résista.

L'enfant était bien jeune; et les fatigues? les dangers?...

Ninh lui répondit qu'elle partirait avec deux autres compatriotes qui allaient tenter aussi la fortune; et humblement résolue, elle montra dans un coin ses paniers déjà préparés.

— Je n'ai plus qu'à te bénir — répondit l'aïeule. — Que le soleil éclaire ta route et que la rosée te soit clémente. Ce soir nous nous rendrons ensemble chez le devin, afin qu'il construise pour toi un talisman.

Ainsi les génies écarteront les dangers de la route de l'enfant qui va se sacrifier pour celle qui a déjà un pied dans la tombe.

Ninh avait pleuré à ces dernières paroles, craignant à son retour de retrouver peut-être la chaumière vide et le foyer glacé.

Mais si c'était le destin, au moins par les subsides qu'elle enverrait à la bonne aïeule, elle adoucirait ses derniers jours.

Et elle était partie, un peu tremblante, quoique se sentant protégée par le talisman qui pendait sur sa poitrine sous le *cai ym*, la pièce d'étoffe protectrice qui, au-dessous de la tunique, et reliée derrière le dos par un simple cordon, couvre les seins.

Elle avait d'abord offert le contenu de ses paniers aux soldats réunis au camp des Banians.

Là elle avait connu Malice...

Puis les troupes françaises ayant repris la campagne, un peu aguerrie elle-même, fière des petites sommes qu'elle envoyait de temps en temps par quelque compatriote à sa bonne aïeule, elle les avait suivies.

Elle voulait gagner le cercueil sculpté de celle dont elle avait mangé le riz, et qui était toute sa famille.

Le courage ne lui manquait donc pas.

Trois jours avant, elle avait remis douze piastres mexicaines, produit d'un gain amassé sou à sou, à un homme de son village qui rentrait ayant été blessé par une balle perdue : douze piastres, le prix d'un cercueil que, ici, nous appellerions sinon riche, du moins bourgeois.

Rien ne la retenait donc dans sa tentative un peu téméraire.

Elle avait accompli son devoir, tenu ses pieuses promesses, au delà même de ses espérances.

Mais elle était si gentille que les soldats et les marins, devant sa jeunesse et sa bonne volonté, l'avaient réellement prise en amitié, et, la respectant, lui achetaient tout ce qu'ils pouvaient.

Cependant le grand inconnu de la tâche qu'elle avait acceptée lui apparaissait, accru encore par la perte de son ami.

A tout prendre, elle pourrait continuer son petit commerce auprès des pirates, comme elle l'avait fait à la suite de la colonne française.

Elle gagnerait peut-être un peu moins, voilà tout.

Mais ce n'était pas cela qu'elle avait promis à Malice.

Et, ses grands yeux noirs remplis de tristesse, elle suivait la route déserte.

Maintenant, les lignes fortifiées de Minh Kong avaient elles-mêmes disparu à ses yeux.

Elle se trouvait en pleine solitude.

Un oiseau passa au-dessus d'elle, faible, l'aile blessée sans doute.

Elle se compara à ce pauvre oiseau tombant dans le marais pour ne plus jamais reprendre son vol.

Elle avait vu une comparaison semblable en écoutant chanter le poème du jeune héros nommé Luc Van Tiên un jour ; et cela l'avait fait pleurer.

Elle se la rappelait à cet instant ; et elle avait grand'peine à ne pas se sentir défaillir.

Elle regarda la route devant elle, ne voulant rien voir autre et, pour ne plus songer, pressa le pas.

Elle avait soif, la soif de la fièvre née de son inquiétude sans doute ; elle prit une banane dans un de ses paniers et la mangea.

Pour la peler, elle se servit de son couteau et se souvint de la croix qu'elle venait d'incruster dans l'écorce d'un arbre, et où elle avait posé ses lèvres, en pensant à celui qu'elle aimait de l'amour innocent.

La traite s'allongeait ; et les heures s'écoulaient successives.

A droite et à gauche, toujours le même attristant paysage.

Enfin des marques de campements, de séjour frappèrent son regard.

C'étaient des foyers éteints, des débris de bambous à demi consumés.

Ninh comprit que les fuyards de Minh-Kong avaient fait halte à ce endroit, et qu'ils y avaient sans doute passé la nuit.

Elle s'approcha, remua les cendres.

Quand les Asiatiques de l'Extrême-Orient s'enfoncent dans les forêts ou s'éloignent dans les solitudes inhabitées, ils emportent du feu avec eux.

Pour le conserver, ils emploient la bouse de buffle desséchée, qui brûle comme l'amadou.

A quelque distance de l'endroit où se trouvait la jeune fille, le bord de la route était dégradé, entamé.

Un chemin de buffles aboutissait là, et, suivant quelque temps la voie de terre, plongeait ensuite dans le marais.

La jeune indigène n'avait trouvé que des cendres froides : elle ne pouvait donc se rendre compte depuis combien de temps ce campement avait été déserté.

Elle se dirigea vers l'endroit où les buffles, lorsqu'ils passaient, grimpaient sur la route.

Là aussi, elle découvrit, dans le sol, quelques-uns des foyers que les pirates avaient creusés pour y cuire leur riz.

Brusquement, sa physionomie interrogative s'éclaira.

Un morceau de fiente des énormes pachydermes se trouvait auprès d'un feu éteint.

Elle s'agenouilla, et doucement en souffla les cendres. De la braise brilla en crépitant.

— Du feu! — pensa-t-elle ranimée elle-même. — Du feu! Il y a à peine cinq ou six heures qu'ils sont partis.

A cette vue, à cette découverte, elle se retrouvait moins seule, moins perdue.

Mais l'officier de marine était-il parmi ceux qui avaient campé là?

Voilà la seconde pensée qui se présenta à son esprit.

Comment s'en rendre compte?

Elle ne pourrait le présumer que si elle trouvait quelque indice de sa présence en cet endroit, quelque chose lui ayant appartenu, un bouton d'uniforme peut-être.

Attentivement elle commença cette recherche.

Elle y apporta un zèle véritable, malgré l'envie qu'elle avait de se remettre en route, de rejoindre les pirates, qui en somme étaient, pour la plupart, ses compatriotes.

Malgré tout, en effet, cette solitude, la sensation d'abandon de ce camp désert l'impressionnaient.

Et, si elle n'avait écouté que son désir, elle n'aurait pas attendu davantage pour quitter ces lieux.

Mais son brave petit cœur s'était roidi contre cette tentation bien naturelle, le besoin de solidarité et d'appui qui rapproche les êtres les uns des autres, et qui devait être surtout puissant sur une jeune fille, presque une enfant jetée toute seule dans ce pays dévasté.

Elle avait promis à son petit ami de retrouver son capitaine.

Afin de tenir fidèlement sa parole, elle ne devait rien négliger de ce qui était de nature à l'éclairer dès à présent.

Et ayant posé, au milieu de la route déserte, ses paniers qui devaient être, aux yeux de ceux qu'elle rencontrerait, la raison de sa présence, sa charmante tête à l'expression un peu étrange des femmes de l'Asie baissée vers la terre, elle continuait sa recherche.

Ninh était une bonne enfant, sérieuse et méthodique pour son âge.

Courir de droite à gauche à travers les traces du campement ne l'eût menée à rien.

Elle se confina sagement sur un des côtés du chemin, et regardant alternativement à droite et à gauche, du sommet du talus à l'eau, elle descendit jusqu'à l'endroit où elle ne trouva plus aucun indice de stationnement de la troupe qui avait couché là.

Aucune découverte n'ayant récompensé sa patience, elle prit, sans se décourager, le milieu de la route mandarine.

On donne ce nom là-bas, à ce que, chez nous, on appellerait une route nationale.

Rien encore.

Une dernière épreuve restait à tenter.

L'enfant n'avait plus guère confiance.

N'importe, elle ne voulait pas mériter le reproche de ne point avoir accompli tout le nécessaire.

Elle longea donc l'autre rive, cheminant sur le talus même.

Sur la pente très inclinée, elle glissa et tomba, un genou dans l'eau.

L'agitation de sa chute, dans les grandes herbes du bord, fit s'élever un morceau de papier.

La jeune Annamite s'en empara précipitamment.

C'était une moitié de feuille de carnet sans doute, de ce papier quadrillé à bord doré, bien reconnaissable.

Elle la tenait entre ses doigts bruns et effilés.

Des lettres y étaient tracées au crayon, et encore lisibles.

A la première minute, Ninh avait éprouvé une joie très vive de sa découverte.

Dans son ingénuité, elle appelait les Français *thay*, maîtres, lettrés. Son imagination se les représentait volontiers une épée ou un fusil d'une main et une plume de l'autre.

Elle trouvait un papier avec quelque chose d'écrit, il devait donc appartenir à un Français.

Et, comme il n'y avait probablement qu'un Français parmi les pirates, le lieutenant de vaisseau dont ils avaient réussi à s'emparer, il était évident pour elle que ceci lui avait appartenu.

Mieux encore, il avait probablement profité de la nuit pour laisser tomber ce papier après y avoir écrit ce qu'il voulait faire connaître à ses amis.

A ce moment de ses réflexions, un vif désappointement se peignit sur les traits expressifs de la fillette.

Voilà que son ignorance l'empêchait de lire ce que l'officier avait vraisemblablement écrit.

Et elle restait toute interdite, sur l'étendue longue du chemin, son papier à la main.

Comme elle la maudissait cette ignorance qui l'empechait de déchiffrer ces caractères, ces lettres, ces jambages montant et descendant.

Alors, qu'allait-elle faire?

Retourner à Minh-Kong?...

Mais d'ici là, que deviendrait le prisonnier? Et les pirates, où transporteraient-ils leur camp?

Elle aurait assez à faire pour essayer de les rattraper sans perdre une journée.

Une journée dans ces solitudes, c'était énorme. Les troupes du fameux chef le Bonheur-Florissant pouvaient se diviser, se débander.

Et, dans ce cas, retrouverait-elle des traces de leur passage, les marques de leur campement, comment saurait-elle avec laquelle de ces bandes avait été emmené l'officier de marine?

Non, non, tout lui ordonnait de continuer sa traite, tout lui conseillait même de se remettre en marche au plus tôt.

Mais pourtant, ce papier qu'elle ne pouvait déchiffrer?

Ce fut avec un véritable et touchant désespoir que sa main menue frappa son front.

Puis, tout à coup, sa gentille physionomie se rasséréna.

Elle venait de trouver une combinaison.

Et elle se dirigea vivement vers un gros palétuvier dont les racines aqueuses plongeaient dans le marais et dont le tronc boursouflé se tordait, montait vers le chemin.

L'idée qu'elle venait d'avoir était lumineuse, lui semblait-il.

Il avait été convenu avec l'ordonnance du lieutenant de vaisseau qu'elle indiquerait son passage par des croix de Saint-André gravées dans l'écorce des arbres.

Eh! bien, elle allait employer ce moyen et le perfectionner encore.

Elle creuserait une croix dans ce palétuvier. Et, son travail de gravure achevé, elle soulèverait, avec son couteau, l'écorce épaisse; et, entre la couche d'écorce et le bois, elle glisserait son papier plié.

Elle venait d'inventer la poste restante!

En conséquence de cette résolution, Ninh étala soigneusement l'étroite feuille sur la terre, retenue par un caillou afin de la faire bien sécher.

Ceci fait, elle reprit dans son panier son couteau à la lame recourbée, et dessina, sur le tronc, un X de dimension respectable.

Elle voulait être bien certaine que son ami et l'escorte qui le suivrait ne passeraient pas sans apercevoir son signe indicatif.

L'entaille achevée, au moment d'insinuer son couteau entre le bois et l'écorce pour y creuser sa boîte aux lettres, une moue dubitative vint soudain attrister son visage.

Et si Malice, ayant vu la croix, se contentait de passer sans regarder de plus près?

— Le Français remue, — dit un des pirates. (P. 1144.)

Ninh paraissait toute déconcertée à cette supposition.

Si elle l'avait pu, elle eût été capable de suspendre un écriteau avec ces mots : « prière de lire ».

Mais voilà, elle ne savait pas.

Son incertitude ne dura qu'un instant.

L'intelligente Ninh était une petite personne de décision.

Et le rayonnement nouveau de son visage indiqua qu'elle venait de trouver.

Elle creusa donc la cavité qu'elle avait projetée, souleva l'écorce, et, dans l'étroite ouverture, glissa délicatement le papier complètement séché et plié en deux, sur lequel, si elle l'avait pu, elle aurait mis la suscription :

A monsieur,

monsieur Malice,

au régiment avec les autres.

Mais elle avait trouvé autre chose, qui valait bien cela.

Elle pesa bien sur l'écorce afin de la resserrer contre le tronc, de telle sorte que le vent ne pût arracher la correspondance qu'elle lui avait confiée, et dont un coin, intentionnellement, dépassait un peu afin d'attirer le regard.

Et mettant sur le sol un genou, pose gracieuse qui l'inclinait ainsi que pour une prière, elle approcha son joli visage oriental du dessin qu'elle venait de graver.

Et comme elle l'avait fait déjà précédemment, au beau milieu, effleurant le papier, elle appliqua ses lèvres, dans ce baiser mettant encore toute sa jeune âme.

Maintenant, elle était tranquille; son petit ami verrait ce qu'elle avait mis là.

Et, heureuse du stratagème inventé par sa candeur aimante, elle reprit son léger fardeau.

Puis, après un dernier regard à l'arbre auquel elle confiait le message qu'elle avait trouvé, et l'autre message dont aucune trace matérielle ne restait, la caresse de ses gentilles lèvres qu'il lui était si doux d'avoir effeuillée là, se tournant vers les régions inconnues où l'appelait la destinée, elle s'éloigna...

LXXV

LE MESSAGE

Le morceau de papier trouvé par la jeune Annamite appartenait-il vraiment à Brémontier ?

Nous avons laissé le prisonnier atteint dans tout son organisme par le

mal ; nous l'avons vu arrivé au bout de la résistance et presque des apparences de la vie.

La perte de son sang, l'épuisement, la fièvre, les mauvais traitements, le froid semblaient s'être ligués pour anéantir chez lui tous les ressorts de l'existence.

On n'a pas oublié le mot prononcé par un des pirates chargés de veiller sur lui, lorsqu'il avait poussé du pied le corps inerte, engourdi, de l'officier « chêt » — mort!

Leur heure de faction achevée, ceux-ci avaient été remplacés par des nouveaux. Quelques paroles furent alors échangées entre eux.

Ils entourèrent le corps étendu à terre et, l'ayant considéré, hochèrent dubitativement la tête.

Si le doï se flattait de présenter sa capture au chef, il pouvait en rabattre : le Bonheur-Florissant n'aurait pas la consolation de passer sa colère sur ce blanc.

Au jour, ce ne serait plus qu'un cadavre bon à enterrer, à moins qu'on ne l'attachât à un palétuvier pour l'édification des Français, s'ils donnaient la poursuite et s'engageaient aussi sur la voie où l'on se trouvait réfugié.

Du reste, que ce fût ceci ou cela, un trou dans le bord du chemin, la suspension du corps par un pied dans les branches de l'arbre où il resterait jusqu'à ce qu'il s'en détachât comme un fruit trop mûr, ou même que l'on se contentât simplement de jeter le corps au marais, cela ne serait point fait avant de lui avoir détaché la tête du tronc.

Et ils disputaient déjà lequel planterait sa lance dans les chairs du cou, afin de porter, en l'air, cette tête ainsi qu'un trophée.

Selon l'usage fidèle des Annamites, la discussion finit par la confection d'une cigarette, afin de combattre l'influence de la rosée nocturne.

Et fidèles à leur habitude, ils s'accroupirent, songeant, regardant, de l'œil vague des Orientaux, le ciel tout entier visible dans ces vastes étendues, — et les étoiles qui, changeant de place dans le firmament, leur indiquaient l'approche du jour.

Ainsi qu'ils le font, à moins d'avoir une natte sous eux, leur façon de s'accroupir tenait un peu de celle du gorille.

Leurs pieds posés à plat sur le sol, ils avaient plié leurs jambes, et, par suite du jeu singulier chez eux de l'articulation du genou, comme les singes, ils étaient à la fois assis sur leur derrière et posés sur leurs pieds.

Ainsi installés, ils échangeaient quelques rares paroles, au sujet de la guerre.

Ils s'étaient rapprochés, pour cette causerie intermittente, négligeant le prisonnier.

N'était-il pas déjà un homme à demi-mort? Et a-t-on vu les trépassés dénouer les entraves qui leur lient les jambes pour s'enfuir?

Les Annamites sont les plus mauvaises sentinelles du monde quand un danger imminent, inévitable ne les menace pas.

Ceux qui veillaient autour de Brémontier n'attendaient que la fin de l'heure pour aller dormir encore un peu avant le jour.

Quant à l'officier français, nul ne s'en occupait plus.

La fièvre qui embrase le sang est un agent salutaire, a dit un médecin. Elle brûle les germes morbides introduits dans le corps... lorsqu'elle n'emporte pas le malade avec.

Quoi qu'il en soit, à la fièvre intense qui avait fini par terrasser le prisonnier, un accablement absolu avait succédé, écrasement de tout l'être que ses gardes avaient pris pour les approches de la mort.

Mais peu à peu cet anéantissement se dissipait.

L'intelligence se réveillait

Un soupir faible monta aux lèvres du malheureux; les pirates occupés à leur causerie morne ne l'entendirent pas.

Excepté le bruit de leurs voix traînantes et comme endormies, un silence absolu pesait sur le camp, silence à peine interrompu de loin en loin par le claquement des baguettes des sentinelles détachées aux deux bouts de la route, là où le camp finissait.

Les sentinelles annamites sont en effet généralement munies de baguettes taillées dans un bois dur et sonore.

Toutes les dix minutes, ils les frappent l'une contre l'autre sur un rythme cadencé.

Les factionnaires indiquent ainsi qu'ils ne dorment point.

Au milieu du calme nocturne, ce claquement répété et rythmique produit une impression invincible.

Il semble que l'on sent davantage l'immensité de la nuit en les entendant.

Les pirates destinés à la garde d'Hector Brémontier, investis d'une tâche particulière, n'avaient pas été munis de baguettes; mais il n'en était pas de même de leurs compagnons chargés de veiller sur la sécurité du camp.

Le cliquettement de leurs tiges de bois frappa le premier l'esprit du blessé et il resta un moment à rassembler ses pensées.

Il avait la sensation d'un monde inconnu dans lequel il aurait été transporté.

Quels étaient ces appels lointains, ces bruits insolites?

Le son des conversations de ses gardes frappa alors son ouïe.

Ses cils se soulevèrent, et il aperçut les partisans réunis et causant.

Alors, toute la réalité lui revint.

Il était prisonnier, et ces hommes veillaient sur lui.

Sans un mouvement de son corps, ses prunelles roulèrent dans leur orbite, cherchant à sonder l'obscurité.

Devant lui, le marais, un infini d'eau lourde où, de loin en loin, luisait le reflet des astres.

Tout autour, l'entassement confus de corps allongés dont la respiration forte arrivait à lui.

Il comprit : c'étaient les bandes chassées de Minh-Kong qui dormaient.

On ne leur avait donc pas donné la chasse, pensa Brémontier : ses compagnons ne songeaient pas à venir le délivrer.

Il n'avait donc qu'à compter sur lui-même et il ne lui restait plus qu'à tenter une nouvelle tentative d'évasion, en profitant cette fois de la nuit, du sommeil de la multitude qui l'entourait, de la négligence de ses gardiens.

L'eau était à deux mètres à peine : il lui serait facile de s'y laisser glisser, et, une fois là, de nager sans bruit ou d'y ramper au fond, en revenant prendre une gorgée d'air de loin en loin, si la profondeur d'eau n'était pas suffisante pour s'éloigner à la nage.

Il était bien faible encore cependant : sa tête qu'il avait soulevée pesait d'un poids énorme.

N'importe, l'occasion qui se présentait ne s'offrirait peut-être plus : il ne devait pas attendre, mais tenter l'impossible.

Il contracta alors ses membres, comme les reptiles qui rampent, afin de s'engager sur le talus dont ses pieds touchaient le bord, et là, facilité par la pente, glisser vers le marais.

Mais une souffrance soudaine lui rappela ce qu'il avait oublié.

La veille, après sa fuite, ses ravisseurs lui avaient attaché les jambes avec une épaisse corde en écorce de bambou fabriquée sous ses yeux.

La rudesse de ses liens avait usé la peau de ses jambes et dessiné, autour d'elles, au-dessus de ses chevilles, un anneau sanglant.

Mais durant son sommeil ou plutôt son anéantissement, les fibres de l'écorce avaient travaillé, et la corde s'était tordue, roulée sur elle-même, rapprochant, l'un de l'autre, les pieds du prisonnier, les joignant autant que ceux d'un trépassé dans son cercueil.

Hector Brémontier sentit ses pieds étroitement attachés, et une désespérance profonde remplit son âme.

Les geôliers avaient songé à tout.

Ignorant ce qui s'était produit, il s'imagina que les pirates, pour couper court à toute velléité d'évasion, lui avaient attaché les jambes dans un même lien, de façon à l'empêcher totalement de se mouvoir.

Tenter de s'échapper ainsi, cette fois, c'était au-dessus des forces humaines.

Et, dans son désespoir, étouffant le cri de sa révolte inutile, il enfonça ses ongles dans sa main où ils marquèrent.

Oh ! s'il avait pu s'ouvrir les veines, et ravir, à ces barbares, la victime qu'ils se réservaient, en sa personne.

Après le premier accès de sa douleur, une inspiration lui vint.

Les bandits lui avaient arraché ses armes, mais, dans leur hâte à s'emparer de lui, à l'entraîner hors de la portée de tout secours, ils ne l'avaient pas fouillé.

Il possédait encore sa bourse.

A cette constatation, un sourire amer passa sur ses lèvres sèches.

Quelle valeur avait cet argent dans la situation où il se trouvait? Ah ! comme il le méprisait à cette heure!

Mais n'avait-il sur lui que ce métal pour lequel, dans la circonstance présente, il ressentait un dédain haineux ?

Il avait plus que cela. Il possédait encore son portefeuille.

Son portefeuille, un crayon, c'est-à-dire de quoi écrire : et il avait les mains libres !...

Et il n'avait pas songé plus tôt à cela ?...

Une espèce d'ivresse l'emplissait. Il allait pouvoir donner de ses nouvelles à ses amis, leur crier à l'aide, grâce à un morceau de ce papier que, déjà, avec des prudences de sauvage, lui aussi, il arrachait sans bruit.

Mais les conquérants de Minh-Kong, ses compatriotes, pousseraient-ils jusqu'à l'endroit où il se trouvait ?

Sans aucun doute, la nécessité de la guerre n'est-elle pas : en avant ! toujours en avant !

Oui, il ne voulait pas prévoir le contraire ; les soldats de son ami de Versac ou ses marins arriveraient jusque-là, ils retrouveraient son message, et ils le sauveraient.

Il ne voulait pas entrevoir ce qu'il y avait de fragile et de précaire dans son espérance.

Un morceau de papier, feuille pareille à celle arrachée de l'arbre par

le vent... où le vent le pousserait-il ? Que deviendrait-il au milieu de cette foule d'hommes.

Un de ces individus au réveil ne le ramasserait-il pas pour allumer sa cigarette ou sa longue pipe chinoise au foyer étroit comme un dé à coudre où ils fumaient le tabac opiacé de Phuoc-Kien, — brûlant, anéantissant ainsi l'espérance éphémère du captif.

Sans attendre même si loin, une haletée de la brise n'allait-elle pas l'emporter vers un des foyers, où, pareil à tous ses rêves d'autrefois, aboutissant à la destinée qui, à cette heure, était la sienne, il se réduirait en fumée ?...

Non, non ; Brémontier ne voulait rien admettre de cela. Il aspirait après une chose, la liberté, et il l'atteindrait quand même, dût-il renouveler dix fois, vingt fois des tentatives toujours avortées.

L'antidote du feu, c'est l'eau. L'eau était son élément, puisqu'il était marin : elle lui serait favorable.

Son message imbibé d'eau ne flamberait pas aussi facilement.

Il allait donc le confier au marais.

De la sorte, en outre, il échappait au piétinement, à la main de ces hommes à demi-sauvages qui l'entouraient.

Et alors, cette résolution prise, sans y voir, il traça sur le papier qu'il avait préparé ces seuls mots :

« Je suis prisonnier des Annamites, et blessé. A moi, camarades !

« Hector Brémontier ».

Il avait mouillé son crayon avec de la salive et appuyé fortement afin que l'empreinte fût bien visible et qu'elle ne s'effaçât pas.

Ceci fait, en une concentration ardente de tout son être, il sembla mettre dans ce papier qu'il allait livrer au hasard toute la force de son espérance incertaine, de son attente.

Et, sous cette impression, il le plia en deux pour lui donner plus de poids.

Alors, dégageant son bras afin de ne pas attirer, au moment suprême, l'attention des faces jaunes, il rassembla toutes ses forces et lança le papier devant lui, le plus loin qu'il put.

En même temps, il prêtait avidement l'oreille.

Il crut percevoir un bruit si faible cependant qu'il était presque imperceptible : son message avait dû retomber près de l'eau, sur le gazon, et assez loin.

S'il était tombé plus près, dans le silence absolu qui régnait à cette minute, il l'aurait entendu.

Mais son geste avait été aperçu.

— Le Français remue, — dit un des pirates.

Il n'avait pas aperçu le papier.

Ces hommes supposaient l'officier de marine en train d'agoniser et ne se préoccupaient pas de lui.

Aussi, n'avaient-ils pas songé à le surveiller.

Et c'était parce que, afin d'envoyer son papier le plus loin possible, Brémontier avait étendu complètement le bras qu'un d'entre eux s'en était aperçu.

— Il n'est donc pas mort? — observa un autre.

— C'est le dernier spasme, — conclut un troisième.

Pourtant le bandit qui, le premier, s'était avisé du signe de vie donné par le prisonnier, s'était approché.

Et, sans mot dire, il se pencha vers celui qu'il avait cru jusqu'à ce moment n'être qu'un cadavre.

Les autres l'avaient imité. Et leurs mains grasses, noires, sordides, le palpaient, s'assurant que sa peau était chaude encore, que ses articulations n'avaient pas cessé de jouer, avec l'indifférence qu'ils auraient mise à faire ces expériences sur le corps d'une bête assommée.

L'un d'eux le prit même par les pieds.

— Par mon père ! — dit-il, employant cette exclamation, espèce de juron du pays, — par mon père, en se débattant, il s'est entravé aussi bien qu'un veau que l'on va saigner.

Et, pour détordre la corde d'écorce, il la secoua si rudement que la morsure des arêtes sur les chairs à vif arracha un cri de douleur, aussitôt réprimé, au malheureux captif.

— Il a parlé, — fit le barbare. — Allons, le doï a de la chance et le grand chef sera content. Dans les temps anciens, il y a eu un roi qui fendait des cannes à sucre sur la tête rasée des bonzes. Bonheur-Florissant pourra essayer sur ces oreilles le tranchant de ses sabres...

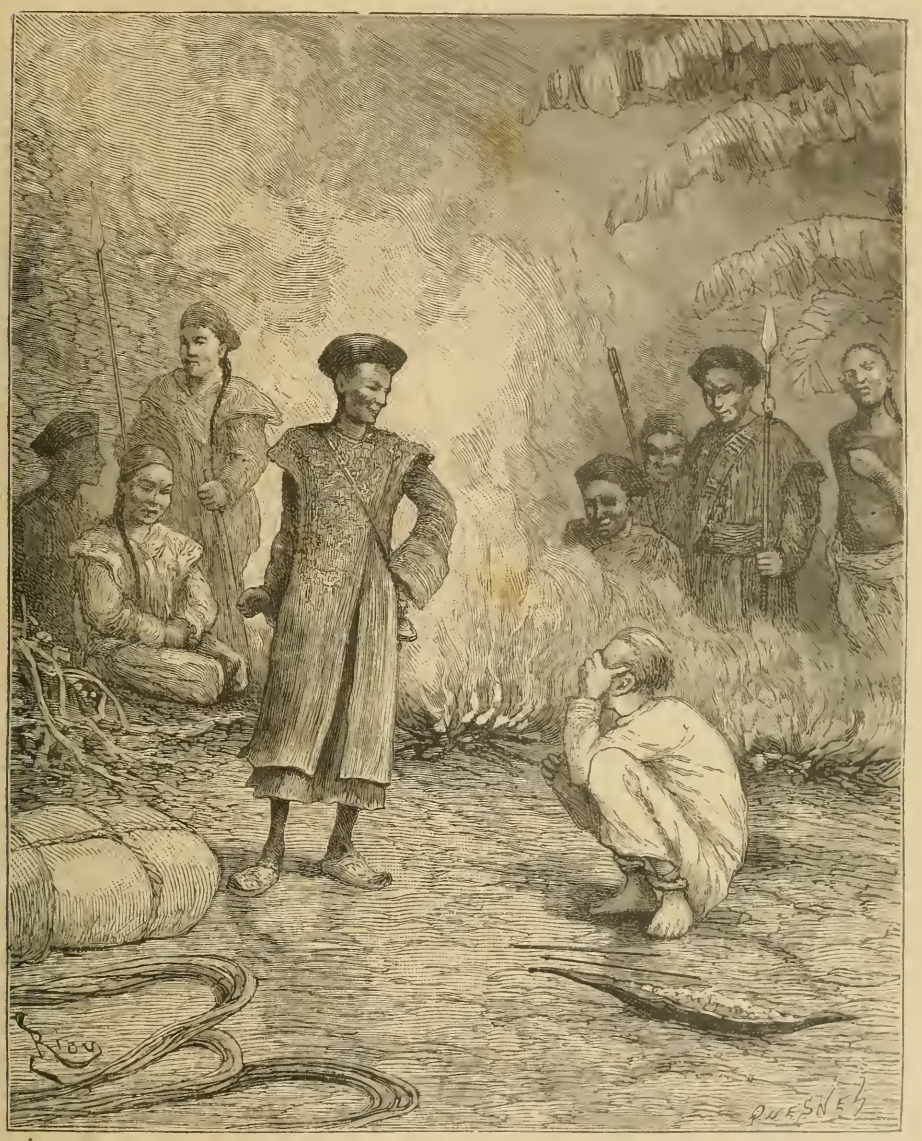
Le prisonnier ne comprit par ces paroles : cela valait mieux pour lui.

Le temps viendrait assez tôt où il pourrait écouter, entendre, saisir avec leur horrible signification les projets cruels formés sur lui par ses persécuteurs.

Bientôt le jour se leva, terne, pâle, cotonneux.

On aurait dit qu'une buée épaisse nageait à la surface des marais.

Elle s'en élevait pareille à un nuage d'eau sale, brouillé et lourd.



Il s'avança, fort de son importance, toisant son prisonnier. (P. 1148.)

Dans le camp, les dormeurs s'éveillaient un à un, étirant leurs bras maigres.

Grelottant dans leurs haillons sous la première impression du matin, ces bandes d'hommes moitié guerriers et moitié écumeurs de routes avaient un aspect lamentable, inquiétant.

Leurs grosses faces d'un jaune terreux s'élevaient, inertes, stupides sur leurs corps recroquevillés.

Brusquement le tam-tam retentit.

Paresseusement, les derniers restés couchés se levèrent.

Les feux mourants furent rallumés, des sacs de riz furent versés dans les bassines de fonte, tandis que l'on puisait, dans le marais, l'eau fétide et grisâtre qui devait en faciliter la cuisson.

Autour du prisonnier, un cercle compact s'était formé.

Il était composé des individus qui, étant arrivés de nuit, n'avaient pu voir à leur guise l'officier capturé.

D'autres qui l'avaient déjà aperçu la veille et l'avaient aiguillonné de la baïonnette qui se rouillait au bout de leur fusil, venaient se rassasier de nouveau de sa vue.

Et avec de gros rires montrant l'énorme rangée de leurs dents noires, ils expliquaient leurs prouesses du jour précédent, lorsqu'ils le poussaient en avant, dérouillant la pointe de leur arme dans sa peau.

Debout, au premier rang, ses longs cheveux pendant jusqu'à terre afin de les imbiber de la fraîcheur du matin, avec ses gestes de femme qu'il prenait par afféterie, un homme surtout pérorait.

Il expliquait ce qu'était le prisonnier, quel grade il avait dans l'armée des barbares.

Il appelait ainsi les Français. Et avec des poses de sa tête aux sourcils et aux tempes rasés, content de l'importance que lui donnait sa connaissance des Européens, il faisait le boniment, à l'imitation d'un barnum montrant un phénomène.

C'était Nam, l'ancien boy, c'est-à-dire l'ancien domestique qui, après avoir fait sauter l'anse du panier chez les Français de Saïgon, était venu au Tonkin essayer de leur faire sauter des têtes, un moyen par lequel il avait jugé devoir s'enrichir plus vite.

Le riz fumait dans les bassines, des odeurs âcres du poisson seç grillé sur la braise s'élevaient encore dans l'air lourd.

Quelques pirates, étant allés recevoir leur portion de riz dans leur feuille de gaine d'aréquier, étaient revenus s'accroupir autour du captif pour prendre leur repas.

Nam s'approcha de l'officier.

— Moi, camarade, — lui dit-il. — Si toi vouloir, moi faire boy pour toi.

Et riant comme si ses compagnons pouvaient l'entendre :

— Toi donner combien piast' par mois, pour moi faire boy?

L'officier de marine détourna la tête et ne répondit pas.

— Allons, toi pas faire fâché. Moi bon garçon, moi porter riz pour toi.

Et, en effet, s'étant approché d'une des bassines, il remplit une enve-

loppe d'aréquier du riz dont la vapeur s'élevait fort peu odorante, et ayant mis par-dessus un poisson grillé, il présenta le tout au prisonnier.

Il avait cessé de montrer son rire stupide et insultant. Peut-être se souvenait-il de la veille, lorsque Brémontier avait repoussé du pied la nourriture qu'il lui avait portée, voulant la faire acheter par le prisonnier en faisant de lui la risée de ses compagnons.

L'ancien boy ne tenait plus à s'exposer à cet affront, devant ses pareils.

De son côté, chez Brémontier, la nature revendiquait ses droits.

Depuis la veille au matin, il n'avait pris qu'une goutte d'eau-de-vie absorbée avant l'assaut de Minh-Kong, afin de ne pas céder à l'affaiblissement dont il se sentait envahi.

L'Annamite, à qui suffisait la leçon du soir précédent, ne se montrait plus aussi disposé à se faire un jouet de sa dignité, qui cessait, en conséquence de la dure riposte, d'être en jeu.

Hector Brémontier ne vit pas la gaine de palmier qui, depuis huit ou dix jours, et peut-être davantage encore, servait d'assiette, sans avoir probablement jamais connu le luxe d'un lavage.

Il n'éprouva même pas la répulsion d'un estomac d'homme civilisé devant le poisson quelconque, traîné de ballot en ballot, noir de fumée ancienne ou de cause moins avouable peut-être, et à cette heure suant l'huile rancie.

La faim criait en lui, impérieuse.

Et la raison venait en aide à la réclamation despotique de la nature.

Il était urgent qu'il reprît des forces, puisqu'il ne voulait pas se laisser mourir d'inanition.

Il fallait qu'il fît provision d'énergie et de résistance.

Dès l'instant que, mû par une foi insensée, mais ardente, il avait confié à un frêle et hasardeux morceau de papier l'appel de détresse qu'il jetait à ses compagnons d'armes, il devait être conséquent avec lui-même et ne pas céder à un abattement qui risquerait de le rendre incapable de seconder leurs efforts, le moment venu.

Puis, avant sa délivrance, il aurait à passer certainement au moins quelques jours dans la compagnie forcée de ces pirates.

Il devait donc se résigner à leur genre de vie, s'y habituer. Autant commencer sans plus attendre.

Tout le lui conseillait.

Comme pour l'y engager davantage, Nam, l'ancien boy, intervint :

— Toi pas savoir mangi avec les baguettes; attends, moi donner cuillère à toi.

Et il s'éloigna.

Une ou deux minutes après, il s'approcha porteur d'un ustensile en poterie que lui avait prêté en maugréant un Chinois, son confrère en piraterie.

C'était une de ces petites cuillères en porcelaine grossière de couleur grisâtre avec quelques vagues dessins d'une couleur plus foncée, au fond plat et au manche long comme le doigt et recourbé, d'un usage commode en définitive, dont les peuples de l'Extrême-Orient se servent, pour puiser tous au même plat, la sauce qu'ils portent directement à la bouche ou dont ils assaisonnent leur riz.

Pas plus que la gaine d'aréquier tenant lieu d'assiette, elle n'avait certainement été passée par l'eau.

Mais Hector Brémontier l'ignorait. Et l'eût-il su?... Ce n'est pas lui qui, entravé, aurait pu aller la lessiver à l'européenne.

Il ne vit qu'une attention à laquelle il avait sans déroger le devoir de se montrer sensible.

Il pourrait enfin manger sans voir éclater le rire de ces brutes.

— Merci, — prononça-t-il, avec un véritable sentiment de reconnaissance.

L'ancien boy gonflé de ce remerciement, mérité du reste, exultant malgré ses efforts de la joie que, sous leur feint dédain, ressentent ces indigènes lorsqu'on leur accorde avec ménagement et réserve quelques égards, expliquait à ses coreligionnaires que les Français ignoraient l'usage des baguettes, se servant de cuillères et de fourchettes, etc...

Il ajoutait que l'officier venait de lui dire : je vous rends grâce, équivalent de notre merci.

Et, pour empêcher que l'on ne suspectât sa fidélité, sa haine de l'homme blanc, il entremêlait ses explications d'expressions injurieuses, grossière monnaie, que Brémontier ne pouvait comprendre.

Les pirates avaient fini leur repas; le prisonnier achevait de prendre le sien.

Les rangs des hommes qui l'entouraient s'écartèrent respectueusement.

C'était le doï, qui, la veille, avait dirigé contre Brémontier, le guet-apens audacieux qui avait permis de s'en emparer.

Il s'avança, fort de son importance, toisant son prisonnier.

L'officier le reconnut, et son regard fièrement pesa sur les yeux de l'Annamite qui, après un mouvement d'orgueilleuse insolence, détourna la tête, gêné, dominé.

Hector Brémontier se souvenait que ceux de ces Asiatiques ralliés à la cause des Français par l'appât d'une haute paye ou l'attente du pillage, soldats, bas et hauts officiers, étaient d'une servilité sans exemple.

Il suffisait qu'un Français prononçât un mot, ils pliaient aussitôt les reins et rivalisaient d'autant plus d'empressement que la besogne demandait plus de trahison ou plus d'infamie.

Et il aurait supporté d'être toisé par cet homme qu'il aurait en d'autres circonstances acheté corps et âme avec cent piastres!

Le doï, simulant l'indifférence, s'adressa à ses gens, s'informant si le prisonnier avait encore tenté de s'évader.

En des attitudes d'humilité, et avec le mot « respect » à la bouche, à chaque phrase, ceux-ci faisaient leur rapport.

On lui parla de Nam, et le doï le chercha du regard.

L'ancien boy, qui avait entendu prononcer son nom, s'avançait en se dandinant sur les hanches, ses cheveux, à son balancement, balayant la terre.

Cette attitude et cette tenue étaient irrespectueuses. L'ancien boy joignit les mains en signe de déférence, mais garda son allure qui corrigeait la soumission de son geste.

Ayant vécu avec les Européens de Saïgon il conservait ses airs d'indépendance, auxquels il devait la grande estime de ses compagnons.

Il se vanta d'avoir réussi à convaincre le prisonnier de ne pas se laisser mourir de faim ainsi qu'il en avait formé le projet.

Il avait fait cela, ajouta-t-il, afin qu'il pût être présenté au grand chef.

Les pirates, convaincus de la puissance de son ascendant, attendaient dans une considération partagée entre le grade du doï et l'importance de leur camarade aux longs cheveux...

Mais les bassines de fonte avaient été chargées, les sacs de riz, les ballots de poissons et ceux de thé répartis entre les porteurs.

Ç'allait être, pour le doï, le moment de faire payer au prisonnier le regard qui l'avait obligé à baisser la tête.

Il prononça quelques mots à voix basse, comme s'il avait eu honte de l'ordre qu'il donnait.

Les hommes aussitôt s'approchèrent d'Hector Brémontier.

Il comprit!...

Et, lorsqu'ils lui touchèrent le bras, il les laissa faire.

Comme précédemment, ils les lui ramenèrent derrière le dos. Mais ils les lui lièrent si rudement cette fois que les cordes lui cinglaient la peau.

Hector Brémontier sourit amèrement : le doï se vengeait.

Qu'importait au captif : il venait d'apercevoir arrêté par une touffe d'herbe, au bas du talus, le papier qu'il avait confié au hasard !

Si ses anciens compagnons d'armes le trouvaient, ainsi qu'il l'espérait avec une force irraisonnée, son jour viendrait bien aussi.

Une demi-heure après, à un signal donné par le tam-tam, les pirates s'ébranlaient, s'enfonçaient vers l'est, emmenant, avec eux, l'infortuné officier de marine dont les liens recommençaient à scier cruellement les chevilles.

LXXVI

APPRÊTS

Nous avons vu, à Londres, dans une chambre luxueuse, Léona, la coupable mère de Berthe, défaire un paquet de journaux de France.

Et après les avoir parcourus, nous l'avons vue aussi s'arrêter sur un passage annonçant que le lieutenant-colonel de Versac, autorisé par ses chefs, avait formé une colonne afin de poursuivre les pirates et leur arracher le lieutenant de vaisseau Brémontier.

Le renseignement était exact. Rappelons les faits :

Immédiatement après la prise de Minh-Kong, il avait envoyé un rapport à ses supérieurs à Hanoï.

Il leur annonçait le succès de son attaque, mais leur apprenait en même temps de quel prix avait été achetée la prise de l'importante forteresse, le nombre de ceux qui avaient payé de leur vie cette difficile conquête, et la disparition du lieutenant de vaisseau commandant la compagnie de fusiliers marins.

A cette heure, manquant de tout renseignement, il ne pouvait faire davantage.

Il se contentait d'annoncer, dans ce premier rapport, qu'il faisait effectuer des recherches autour de la citadelle, afin de retrouver, soit le corps de l'officier de marine, soit ses traces.

Après le retour de Malice, l'ordonnance d'Hector Brémontier, ramené par la petite colonne du lieutenant Lanit et du quartier-maître Yvon, le commandant de Minh-Kong avait envoyé une nouvelle dépêche.

Des auxiliaires annamites en avaient été chargés avec l'ordre de doubler les étapes.

Afin de stimuler leur zèle, le lieutenant-colonel leur avait promis, s'ils

accomplissaient promptement leur mission, une récompense proportionnée à leur zèle et à leur activité.

Les indigènes, armés de coupe-coupe fraîchement aiguisés, destinés à leur servir à la fois d'armes en cas de mauvaise rencontre et d'outils pour s'ouvrir un passage, s'étaient élancés dans les marais.

La missive du commandant de Minh-Kong libellée à deux exemplaires avait été enfermée dans l'épais turban noir qui leur sanglait le crâne, enveloppant leur chignon.

De cette façon, elle était à l'abri de l'eau dans laquelle ils s'engageaient.

Et même, s'ils étaient rencontrés par quelque parti des dissidents qui battaient la campagne, qu'on voulût les fouiller, et leur faire dénouer leur ceinture, on ne découvrirait probablement pas la mince feuille de papier cousue dans les plis de l'épais turban.

Pour plus de précaution, nous venons de le dire, le lieutenant-colonel de Versac avait fait son rapport en double.

De cette façon, si l'un de ses messagers était arrêté, l'autre arriverait certainement, les deux hommes ayant pris des routes différentes.

Sept jours après, les auxiliaires revenaient, les pieds en sang, blêmes, exténués.

Ayant rencontré quelques groupes débandés composés d'anciens défenseurs de Minh-Kong, ils avaient dû louvoyer, s'enfoncer parmi les forêts qui couvraient les premières pentes de terrains, et, partis par des directions opposées, avaient fini par se rejoindre.

Leur exténuement indiquait qu'ils avaient réellement doublé les étapes comme ils s'y étaient engagés, et le colonel fut généreux.

Il le fut d'autant plus qu'ils apportaient l'autorisation de former une colonne volante afin d'aller relancer les fuyards et leur enlever leur prisonnier.

Le but de l'état-major était surtout d'empêcher les débris des bandes rebelles de se reformer.

Celui du lieutenant-colonel était le même, évidemment; mais principalement de retrouver son jeune ami, s'il était encore vivant.

Afin de faciliter sa tâche, on lui apprenait le départ d'une compagnie de renfort.

Il s'en applaudissait : il aurait davantage de monde.

La compagnie annoncée suffirait à garder la position.

Il emmènerait avec lui les forces qu'il avait actuellement sous la main; il prendrait tous ses hommes qu'il connaissait, dont il était sûr, les ayant vus à l'œuvre.

Et, avec leur aide, il espérait donner une telle chasse à ceux qu'il appelait des voleurs d'hommes, que, pour se soustraire à ses coups, ils abandonneraient leur victime.

Du reste, sachant ce dont ces misérables barbares étaient capables, il avait déjà fait annoncer qu'il serait implacable pour les prisonniers qu'il avait capturés, si le moindre mal avait été fait à son jeune compagnon.

Par contre, il se montrait disposé à le racheter, soit par un échange de prisonniers, soit autrement.

Avec cette dernière insinuation, de Versac savait bien ce qu'il faisait. Il n'ignorait pas qu'il n'existe peut-être pas de race aussi vénale que cette race jaune : pour elle tout se vend et s'achète.

Devant l'argent, il n'existe plus ni conscience, ni sœur, ni épouse, ni fille...

L'homme qui y met le prix peut tout désirer, tout proposer, tout avoir, — en mettant certaines formes dans les termes du marché.

En faisant publier ses intentions, le lieutenant-colonel espérait que quelque pirate, tenté par l'appât du gain, ferait évader le prisonnier et le ramènerait aux avant-postes français.

Déjà, tentés par la somme offerte, un certain nombre des auxiliaires indigènes avaient sollicité la permission d'aller rejoindre les pirates, de faire en apparence cause commune avec eux.

Ils promettaient de rompre les chaînes de l'officier de marine et de le reconduire avec eux.

Mais de Versac, un instant séduit par cette proposition, la repoussa cependant..

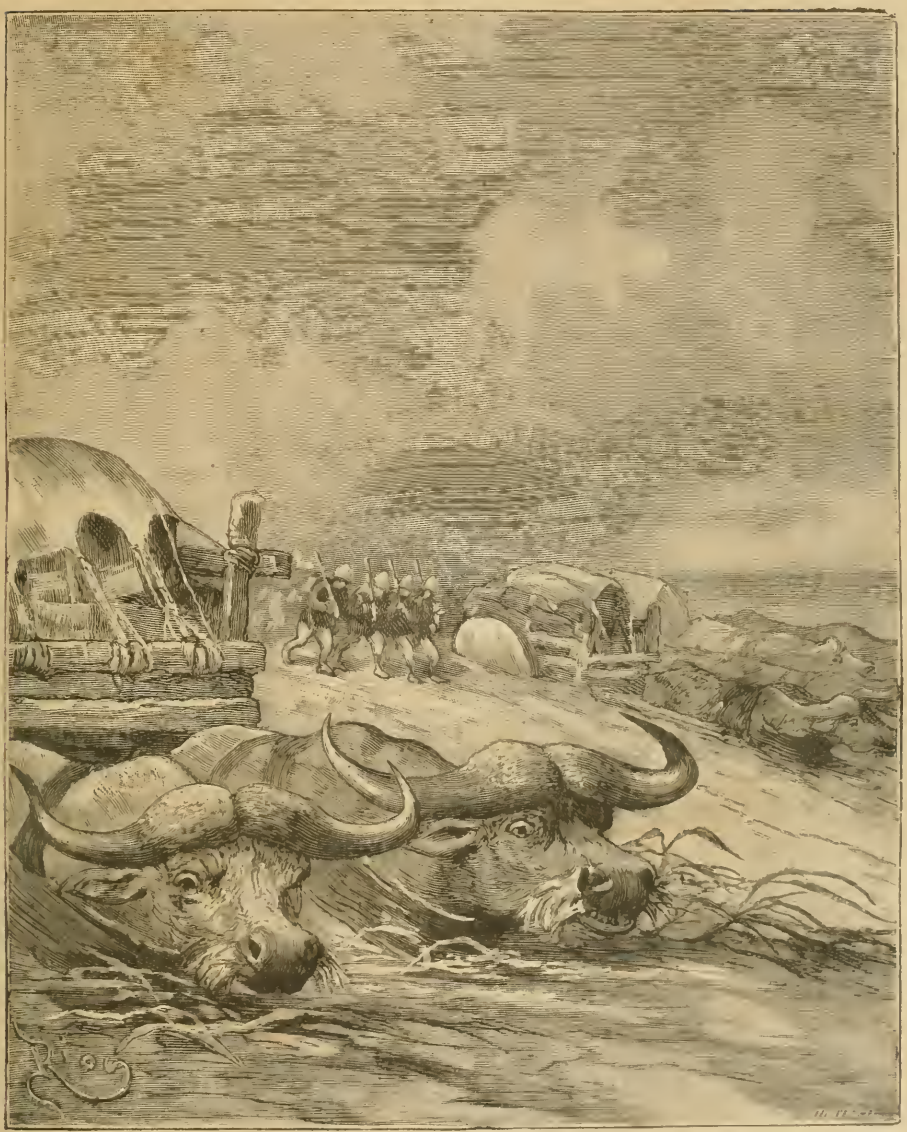
Le vieux chef de pirates qu'il avait à combattre et qui avait pris le nom de Bonheur Florissant possédait un esprit trop fécond en ruses pour ne pas être frappé de la coïncidence de cette désertion.

Il présumerait certainement que le désir de revoir l'officier que ses hommes avaient enlevé, y était pour quelque chose.

Et, connaissant les gens de sa race, il prendrait des précautions en conséquence.

Le redoutable chef de partisans accueillerait donc ces transfuges, venant en somme grossir ses forces, mais les emploierait là où ils ne pourraient être dangereux.

Et, comme ceux-ci n'étaient pas la fidélité personnifiée, la plupart d'entre eux, ayant échoué dans leur essai de faire échapper le prisonnier, — essai, dont ils attendaient de beaux résultats monnayés, — resteraient avec leur nouveau maître.



A droite et gauche, les deux longues files d'attelages étranges plongeant dans cette mer de vase... (P. 1159.)

Ce seraient donc de nouveaux fusils contre la colonne, rien de plus.

Ce furent ces diverses raisons qui, après mûre réflexion, empêchèrent le lieutenant-colonel de Versac d'accepter leurs propositions.

Pourtant, afin d'utiliser les bonnes dispositions que pouvaient réellement posséder quelques-uns des auxiliaires, il annonça que si des partisans de Bonheur Florissant ramenaient le lieutenant de vaisseau Brémon-

tier et qu'ils déclarassent y avoir été engagés par quelques-uns de ses Annamites, ceux-ci recevraient également une belle récompense.

En prenant cette détermination, de Versac montrait qu'il n'ignorait pas les relations existant entre ses « peaux jaunes » et leurs compatriotes des bandes ennemies.

Et, pour dire vrai, il comptait beaucoup sur cette entente secrète dont, jusqu'alors, il avait eu tant à se méfier.

Aussi lui tardait-il de se remettre en campagne.

En se rapprochant des pirates, il permettrait à ses Annamites de multiplier leurs rapports avec leurs coreligionnaires; il faciliterait leur entente qui, cette fois, ne pouvait guère qu'être profitable.

Du reste, il se promettait bien de veiller double pour empêcher toute trahison.

Mais il fallait attendre la compagnie de relève qui lui avait été annoncée.

Celle-ci, voyageant avec ses bagages et avec tout l'attirail d'un costume si peu approprié aux exigences de ce pays de marais et de brousse, n'avançait que lentement.

L'ancien favori de la belle Léona d'Ercourt, devenu un soldat aussi prévoyant qu'il était resté audacieux au temps où, dans un duel tragique, il tenait au bout de son pistolet la vie du comte de Saint-Florent, employa ce délai à préparer la nouvelle campagne.

Les préparatifs les plus méticuleux furent donc entrepris, afin que rien ne vînt l'entraver ou la ralentir.

Mettant en pratique ses souvenirs d'Afrique, il envoya ses auxiliaires, sous la direction d'un officier français, opérer à une certaine distance des razzias intelligentes qu'il décora, pour la circonstance, du titre de réquisitions.

Et comme les peaux-jaunes valent les Arabes pour ces razzias, où ils trouvent toujours moyen de glaner quelque profit personnel, elles produisirent le meilleur résultat.

La grande cour de la citadelle de Minh-Kong compta bientôt un nombre respectable de chars à buffles.

C'étaient ces magnifiques et lourds véhicules, en beau bois noir, et dans la construction desquels n'entre pas un seul morceau de fer.

Admirables spécimens de ce que peut le génie de l'homme primitif, qui nous reportent aux temps perdus dans la nuit du passé.

Les roues, hautes de près de deux mètres, étaient taillées pour la plupart d'un seul morceau dans un tronc de ces arbres plusieurs fois séculaires que l'industrie moderne rend de plus en plus rares.

Les animaux qui devaient les traîner, les énormes et grands buffles noirs comme les chariots auxquels on les attelerait, avec leurs cornes ouvertes en un croissant d'aspect formidable, paissaient lourdement dans les marécages entourant le fort.

Animaux presque amphibies, ils se vautraient dans cette vase qui est pour eux un élément indispensable et cueillaient, de leur mufle, les herbes gorgées d'eau flottant à la surface.

Les quelques reconnaissances prudentes qu'avait lancées autour de lui le chef français lui avaient appris que la région des marais se continuait longtemps encore.

Les chars à buffles transporteraient donc les bagages et les vivres de la colonne.

Les informations minutieuses qu'il avait prises lui avaient appris l'existence des chemins à buffles frayés dans le marais latéralement à la route de terre qui avaient rendu si perplexe la brave petite Ninh.

Il savait aussi que les buffles, dont la force est considérable, excellents dans ces terres vaseuses où les roues massives des grands chars bruns enfoncent jusqu'à mi-moyeu, ne valent rien en terre sèche, surtout lorsque le soleil donne.

Tout s'arrangerait donc pour le mieux.

Tandis que la petite colonne s'avancerait par la voie de terre, les bagages la flanqueraient à droite et à gauche.

Les peaux jaunes, assis les jambes croisées au bout du timon, chantant une mélopée traînante, guideraient les buffles à qui suffisait presque leur instinct, sur ces chemins presque invisibles.

Il n'y aurait pas alors cette queue qui ralentit si souvent les opérations.

De plus, utilisant les peaux des animaux qu'il avait fait abattre et sécher au soleil selon les procédés des peaux jaunes, toutes les chaussures, par son ordre, avaient été réparées, recouvertes de semelles à défier les ans, taillées à même le cuir des buffles adultes, épais comme une cuirasse d'éléphant.

Pour entrer sous bois, se frayer un passage à travers les bambous épineux qui jonchent tout autour d'eux le sol de leurs débris acérés, aussi durs que du fer, les indigènes se servent de semelles brutes, auxquelles ils laissent le poil.

Un morceau d'une écorce d'arbre souple et fibreuse la perce à trois endroits différents.

Elle forme ainsi deux boucles.

Dans l'une passe le cou-de-pied ; dans l'autre le gros orteil, dont on connaît la disposition singulière.

Dans la vase, sur le sable, sur un sol herbeux, l'homme aux yeux bridés, d'un simple mouvement de pied se débarrasse de ses chaussures ; il les met à sa ceinture ou les jette sur son épaule, sauf à les remettre dès que les accidents du terrain menacent la plante de ses pieds, peu tendre cependant.

De Versac ordonna que chacun de ses auxiliaires devrait avoir deux paires de *iêp,* c'est-à-dire de ces chaussures rudimentaires en bon état.

De la sorte pas de traînards.

Les montagnes de l'Eléphant n'étaient pas « au coin du quai », selon l'expression de Malice qui ne tenait plus en place.

Il avait mis, lui, une hâte véritablement fiévreuse à retaper ses godillots, auxquels, par une innovation ingénieuse, il avait adapté une paire de tiges de sa façon, ce qui avait fini par former une paire de bottes invraisemblables mais très pratiques...

Il avait bien dû, à la vérité, fixer, à grand renfort de fil, un bouton de chaque côté de ses culottes afin de les y accrocher et de les empêcher de tirebouchonner d'une façon par trop anormale.

Mois on conviendra que ce n'était là qu'un détail.

Et Malice en était néanmoins assez satisfait, se voyant déjà les utilisant à un double usage.

D'abord comme bottes de marais, puis contre les serpents et les épines dans les forêts.

— A larguer la grand'voile, — disait-il en engloutissant ses jambes dans l'immense fourreau de cuir.

Puis :

A prendre un ris, à la grande hune, — ajoutait-il, lorsque commençait la seconde opération.

Celle-ci consistait à accrocher des tirants non encore brevetés d'invention et qu'il fixait aux boutons déjà indiqués.

— De la cavalerie de marine, quoi ! — blaguait le quartier-maître Yvon qui, pour sa part, avait imaginé à son tour un perfectionnement inédit ajouté aux chaussures du gouvernement.

Le marin français est éminement inventif, et grâce à leurs combinaisons ceux qui, secondant les efforts de Versac, s'étaient bien promis d'arracher leur capitaine aux griffes de ces bandits, arrivaient peu à peu à avoir eux-mêmes un air de brigands assez réussi.

Dans toute la forteresse, ce n'était qu'animation, bruit d'outils.

Le véritable moyen de combattre la nostalgie !

Enfin, un soir, de Versac fit appeler le lieutenant Lanit qui avait dirigé la première reconnaissance afin d'essayer de retrouver les traces d'Hector Brémontier.

Il lui donna l'ordre de partir le lendemain à la pointe du jour afin d'aller à la rencontre de la compagnie de relève que l'on attendait.

De Versac trouvait qu'elle tardait à arriver.

Et il se demandait si elle ne s'était pas heurtée à quelque parti détaché par le trop fameux Bonheur Florissant afin de l'attaquer en route, l'empêcher d'arriver jusqu'à la forteresse.

Le lieutenant Lanit devait amener un certain nombre d'indigènes et, toutes les deux heures, en expédier un pour le tenir au courant des incidents de sa marche.

Il l'avisa en même temps qu'un fort détachement partirait quelques heures après lui, afin de le soutenir, le cas échéant...

Les hommes de ces deux expéditions furent désignés, les cartouches distribuées, les vivres préparés.

Et le repos redescendit sur la forteresse perdue, comme noyée dans l'immensité morne de ces marais, le repos bienfaisant coupé seulement de loin en loin par les cris de « sentinelles, prenez garde à vous » qui berçaient les soldats comme un bruit familier.

N'était-ce pas l'indice que les factionnaires veillaient et que, en conséquence, aucun danger immédiat ne menaçait ceux qui, sous leur protection, se livraient au sommeil?

Le lendemain, avant que la diane eût sonné, les hommes désignés pour cette sortie furent réveillés individuellement.

Une main frappait leur épaule.

— Hé! debout.

— Oui, quoi!... — répondait le soldat en se frottant les yeux.

Mais ils savaient, se souvenaient : on allait « trimer ».

Un instant après, débarbouillés dans l'eau des jarres qu'avaient laissées les Chinois, et sur lesquelles s'élevait une buée, causée par la fraîcheur humide de la nuit, ils prenaient leur café.

Puis en route!

Une vingtaine d'Annamites, grelottant sous leur léger vêtement de coton, armés du coupe-coupe, attendaient.

La troupe était prête ; de Versac donna ses dernières instructions au lieutenant Lanit.

Ensuite, à un ordre, la petite troupe s'ébranla, sortit des fortifications, et entra dans le marais guidée par les peaux-jaunes.

— A larguer l'amarre! — lança en guise d'adieu à ceux qui partaient, Malice qui, dans son impatience fébrile, ne dormait que d'un œil. — Faut espérer que le branle-bas va bientôt sonner!

LXXVII

EN AVANT!

Le branle-bas, si vivement désiré par le jeune marin, ne devait pas tarder à sonner en effet.

Les renforts attendus par de Versac, arrêtés par la crue d'une rivière qui avait étendu plus au loin la masse des marais, avaient fait enfin leur apparition.

Quelques jours de repos nécessités par la marche qu'ils avaient effectuée pour rejoindre ce poste perdu, marche qui les avait éprouvés plus que dix combats, et ils allaient être prêts à remplacer la petite garnison.

Le lieutenant-colonel s'applaudissait de l'inutilité des précautions qu'il avait prises en envoyant des détachements armés à leur rencontre.

Cela lui montrait que les pirates avaient renoncé pour le moment à tout retour offensif de ce côté.

Il pourrait donc, sans regret, suivre le projet qu'il avait formé dès le début, et amener avec lui une troupe assez respectable, quoique la maladie et les blessures l'obligeassent à laisser à Minh-Kong une grande partie de son premier effectif.

Il profita de ce répit pour mettre la dernière main à ses préparatifs, déjà bien avancés.

Il fallait voir les marins, aider les peaux-jaunes à entasser les approvisionnements sur les chars à buffles à la forme antique, sous prétexte qu'ils étaient habitués à arrimer les colis dans les cales.

Ils étaient secondés avec non moins d'entrain par leurs compagnons de la légion étrangère, lesquels prétendaient également s'y connaître par la raison que, dans le civil, ils avaient fait trente-six métiers.

— Surtout n'oublions pas les cartouches, car ça se mange, — répétait un vieux légionnaire faisant allusion au temps où l'on déchirait la cartouche avec les dents.

Enfin, le lieutenant-colonel, ayant donné ses dernières instructions aux officiers qu'il laissait dans le fort, fit sonner au rassemblement.

Le moment était arrivé.

— Mes amis, — prononça de Versac d'une voix claire, — vous savez où nous allons. Vous ne voudrez pas qu'un de nos camarades soit torturé par ces bandits. Il faut leur apprendre que nous sommes des hommes civilisés, mais il faut aussi qu'ils sachent que ce n'est pas en vain qu'on torture un ennemi désarmé. Camarades, en avant!

Les trompettes sonnèrent.

Les buffles noirs, leur cou épais tendu sous le joug, s'ébrouaient lourdement dans l'eau que fendait leur large poitrail.

Les troupes franchirent la porte de la forteresse ouvrant sur le chemin qu'avaient pris les pirates dans leur retraite vers les montagnes.

C'était la route mandarine, celle que, plusieurs jours auparavant, avaient suivie Malice et sa petite amie.

Le spectacle qui s'offrait alors à la vue ne manquait pas d'un attrait assez saisissant.

Rien qui rappelât l'attirail militaire auquel on est habitué en Europe.

A droite et gauche, les deux longues files d'attelages étranges plongeant dans cette mer de vase qui s'étendait à perte de vue.

A certains moments où ils rencontraient des excavations que rien, à la surface, ne révélait à l'œil, les buffles enfonçaient si profondément qu'ils paraissaient nager, leur tête au mufle allongé sur l'eau, émergeant seule, couronnée du croissant menaçant de leurs cornes sombres.

Et, derrière eux, les grands chars exhaussés sur leurs hautes roues massives fendant lentement l'eau chargée de la vase délayée par les larges sabots des bêtes qui les tiraient, et disparaissant jusqu'à leurs moyeux, leur robuste charpente semblant voguer parmi les végétations qu'elle pliait.

On se serait cru transporté aux temps anciens.

On aurait cru assister aux émigrations en masse des peuples d'autrefois qui, emportant avec eux tous leurs biens, allaient à la recherche, à la conquête d'autres terres.

Des deux côtés, la double ligne des étranges attelages.

Au milieu, suivant la route conquise sur cet autre empire des eaux, les lignes d'hommes, au milieu desquelles luisaient les armes.

Bientôt, le dernier rang franchit la porte formée de troncs mal équarris; et celle-ci se referma.

La citadelle se claquemurait d'elle-même pour être prête à se défendre contre une attaque possible, une surprise avec laquelle, dans ces pays, il faut toujours compter.

La petite colonne d'expédition, commandée par de Versac, à partir de cet instant, ne devait plus compter que sur elle.

La veille au soir, avant de donner ses derniers ordres, le lieutenant-colonel avait fait appeler Malice.

Il avait tenu à l'interroger une dernière fois en présence du lieutenant Lanit et du quartier-maître Yvon, chargés autrefois du commandement de la petite reconnaissance au cours de laquelle l'ordonnance du lieutenant de vaisseau Brémontier avait été retrouvé.

Au moment presque de se mettre en route, de Versac avait voulu entendre, encore une fois, de la bouche du mousse, le récit des premières recherches effectuées par lui, et son entente avec la petite marchande annamite.

Un scrupule le prenait à l'heure de lancer dans les périls les hommes qu'il commandait, sur la foi des indications du jeune marin.

Celui-ci n'était-il pas le jouet de la duplicité d'une femme de cette race traîtresse?

Ou bien ne cédait-il pas à la fantaisie, au désir de jouer un rôle, un rôle de casse-cou, beaucoup plus qu'il n'était guidé par le désir de sauver son chef?

Une nouvelle fois, il lui fit recommencer ses explications devant l'officier et le marin qui les avaient entendues, afin que ceux-ci vissent s'il ne contredisait pas, dans quelque point, son premier récit.

Mais Malice avait persisté.

De Versac l'adjura alors de se rétracter, puisqu'il était encore temps, l'assurant, dans ce cas, de son indulgence, eu égard à sa jeunesse.

— Mon colonel, — balbutia Malice, assez troublé de se voir soupçonné de mensonge dans un cas semblable, — je vous jure que je vous ai dit la vérité.

— Mais cette fille dont tu me parles?... — insista le lieutenant-colonel d'une voix paternelle.

— Ninh?... Ah! mon colonel, — repartit le mousse avec une chaleur soudaine, — elle est digne de faire sa première communion.

— Quoique païenne... — ajouta de Versac avec un sourire, en présence de l'argument singulier mais expressif de son jeune interlocuteur.

Puis, avec solennité :

— Réfléchis, mon garçon; il en est temps encore. Songe aux dangers auxquels vont s'exposer tous ces braves gens à cause de tes affirmations, aux pièges qui les attendent! Les peaux-rouges scalpaient leurs victimes afin de suspendre leurs chevelures à leur ceinture; les peaux-jaunes font pire encore.

De Versac se trouvait à ce moment au centre de la petite colonne. (P. 1168.)

Il insista :

— Songe à tout cela, et, avant que je donne l'ordre du départ, si tu t'es trop avancé, avoue-le; et l'on ne parlera plus de rien!

Le pauvre garçon, tout ému, par la gravité de ces paroles, n'eut pas la force de répondre. Mais se tournant, ainsi que vers un appui, un garant, vers l'autre marin qui assistait à l'audience :

— Ah! quartier-maître! — dit-il seulement en tendant les mains vers lui. — Vous entendez?

— Commandant, — intervint alors le vieux quartier-maître, remué plus qu'il ne paraissait sous sa rude écorce, — commandant, j'ai vu arriver ça comme moussaillon, c'est futé, c'est vrai, comme un mousse; mais c'est franc comme de l'or; vrai, parole d'Yvon.

Le vieux sous-officier de marine avait gardé ses habitudes de mer.

A terre, de même qu'à bord, quiconque commandait, officier subalterne ou officier supérieur, était pour lui un commandant.

Au-dessus, il est probable qu'il aurait dit : amiral.

— Je ne puis ajouter qu'une chose, — avait affirmé à son tour le lieutenant Lanit, — c'est que depuis le moment où l'ordonnance du lieutenant de vaisseau Brémontier a sauté de l'arbre, au milieu de notre campement, il n'a jamais dénié son histoire vraie ou fausse.

Sur ces mots, de Versac, ayant jugé qu'il avait, jusqu'à ses dernières limites, accompli son devoir, avait levé la séance.

Et, aujourd'hui, plus raffermi encore dans ses résolutions, à cheval, au milieu des derniers rangs qui venaient de quitter la forteresse de Minh-Kong, il surveillait à la fois le défilé de sa troupe et la marche du convoi, engagé des deux côtés dans la plaine liquide.

Les forces dont il disposait étaient plus réduites qu'il ne l'avait même compté d'abord.

La veille il avait encore éliminé quelques hommes qu'il ne jugeait pas en état de supporter la rude campagne qu'il allait entamer.

En outre des blessures, les suites des fatigues subies, les maladies contractées par ces soldats affaiblis, après de telles luttes, l'avaient déjà fait se résoudre à laisser à Minh-Kong un tiers de sa troupe

Sa dernière élimination l'affaiblissait encore comme nombre, mais la fortifiait comme adhésion; aussi était-il heureux, au moment du départ, de quitter enfin ce poste insalubre où des miasmes délétères empoisonnaient l'air.

Il lui tardait d'atteindre la région des « giong », comme les indigènes appellent les terrains qui s'élèvent au-dessus des marais.

Là, d'autres fatigues les attendaient sans doute; là, plus de secours,

de ravitaillements à espérer, mais on serait enfin sorti de cette immense ornière où la malaria, la fièvre paludéenne, terrasse l'homme le plus vigoureux, l'annihile complètement.

Les marins avaient demandé à marcher à l'avant-garde.

— L'eau, ça nous connaît, — avaient-ils dit, en réclamant cet honneur.

On le leur avait accordé.

— En avant, les canards! — fut le commandement du quartier-maître Yvon, à la prudence vigilante de qui de Versac avait remis la direction de cette avant-garde.

Et sa main, hâlée par quinze ans de navigation, avait montré, d'un geste gouailleur, la mare où l'on aurait peut-être à barboter.

Naturellement, Malice était avec lui.

N'était-ce pas au jeune mousse que devait revenir l'honneur de relever les signes incrustés, selon leur accord, par la jeune Annamite, sur le tronc des arbres, pour leur indiquer la route?

Quelques auxiliaires indigènes avaient été lancés en avant.

Mais, sans qu'on leur en eût expliqué la raison, ils avaient reçu l'ordre formel de ne pas toucher à un arbre.

Marchant bon train, l'avant-garde ne tarda pas à arriver à l'endroit où l'ordonnance de Brémontier s'était séparé de sa petite amie.

Il le reconnut au signe qu'il avait incrusté dans l'écorce et à celui que la jeune fille avait tracé à côté.

Un véritable matelot ne fait pas un pas sans son couteau : il y a toujours un brin de filin à couper, un cordage qu'il faut être prêt à trancher, à bord, en cas d'accident, de complications.

Un des compagnons de Malice sortit son eustache.

Et, sans rien dire, attaquant à son tour l'écorce, il relia les deux signes par un trait d'union.

A cette vue, une émotion inconsciente saisit le jeune marin.

Mais le quartier-maître hocha la tête :

— Ce qu'unit la main de l'homme, la guerre le désunit souvent.

Ces paroles, poussées à ses lèvres par un pressentiment dont il n'avait pas été le maître, il les regrettait trop tard, ayant pitié de ces deux amoureux, dans son cœur de vieux loup de mer pourtant cuirassé contre l'amour.

Et pour les faire oublier, tâcher de les oublier lui-même, il donna l'ordre de se remettre en marche.

C'est qu'il en avait tant vu, le quartier-maître Yvon!

D'une part, Malice exposé à tous les périls d'une poursuite hasar-

deuse comme celle qu'ils entreprenaient; de l'autre, l'enfant partie à l'aventure sans autre protection que le souvenir du jeune « moussaillon ».

Née d'une race étrangère, ennemie, resterait-elle longtemps fidèle à ce souvenir, en se retrouvant entièrement au milieu de ses compatriotes?

Et si elle y demeurait fidèle, ne courrait-elle pas des risques plus nombreux?

Un châtiment effroyable n'était-il pas la récompense réservée par les faces jaunes aux femmes de leur nation coupables de s'être attachées à un blanc?...

Le quartier-maître se livrait à ces réflexions, tandis que son œil, rendu perçant par les longues heures de quart, dans la pluie et les embruns, sur le gaillard d'avant, fixait tout au loin, devant lui, la route où galopaient les croupes brunes des auxiliaires demi-nus.

Malice marchait immédiatement derrière lui, interrogeant tous les arbres à droite et à gauche.

On se trouvait dans la zone forestière, vaste îlot boisé, perdu dans ces solitudes où il s'était séparé de Ninh.

Et il n'espérait pas encore rencontrer de signe de reconnaissance.

Mais les autres marins, depuis qu'ils avaient aperçu les deux croix de Saint-André dessinées par Malice et par Ninh, ne laissaient passer aucun arbre sans l'avoir étudié de bas en haut.

Des lagunes se creusaient dans le sol bourbeux, ramifications de la plaine vaseuse, traversant l'îlot, venant mourir au bord surélevé de la route.

Et les matelots s'y engageaient bravement, de crainte que l'enfant n'y eût marqué son signe indicatif sur un des troncs de palétuviers qui s'en élevaient.

L'eau était tiède, pas trop chaude, sous ces voûtes qui la protégeaient du soleil, y agglomérant peut-être davantage de venin, nichées de microbes couvées à l'ombre jusqu'à leur éclosion meurtrière.

Mais ils s'en moquaient.

— Un bain de pied, ça soulage, — affirmaient-ils en gouaillant.

Et ils y allaient de tout leur cœur, chacun désirant être le premier à découvrir le signe qui, dans tous ces embroussaillements, leur indiquerait de quel côté avait été entraîné Brémontier.

La zone boisée cessait à quelque distance, et l'on entrevoyait la longue digue, servant de voie de communication, s'enfonçant à perte de vue.

Fallait-il s'y engager ou s'enfoncer sous bois?

Un groupe d'auxiliaires, de ceux qui battaient l'estrade, s'étaient arrêtés à quelque distance, s'étant posé sans doute la même question.

— Mes enfants, — dit le quartier-maître, — faut voir de quoi il retourne avant de mettre la barre à bâbord ou à tribord. Houp, fouillez donc pour voir si le gouvernement n'a pas mis sur un arbre les poteaux indicateurs que vous connaissez.

Les hommes s'élancèrent sous la futaie.

— Mais je reconnais ce gros arbre, — dit Malice.

C'était le banian derrière lequel Ninh l'avait vu disparaître lorsqu'ils s'étaient définitivement séparés.

Un marin en faisait déjà le tour.

— Nom d'un gabier, quel mât de hune! — admirait-il. — Mais pas de croix de Saint-André.

Les banians atteignent assez rapidement une hauteur tellement prodigieuse, que le plomb du chasseur parvient difficilement à leur sommet.

Leurs dimensions, parfois, sont telles, rappelons-le, qu'il faut plusieurs hommes pour embrasser leur tronc.

Chez certaines espèces, des racines, descendant de leurs branches, s'allongent comme des ficelles jusqu'au sol qu'elles semblent venir chercher : elles s'y implantent, et alors, grossissant rapidement, forment de véritables colonnes de l'aspect le plus saisissant, semblant soutenir les branches énormes.

Celui devant lequel se trouvait le marin ne paraissait pas appartenir à l'espèce des banians à racines aériennes.

Seuls quelques fils naissant de loin en loin sur son écorce boursouflée se tordaient, recroquevillés.

Mais quelques rameaux, s'étendant verticalement, pareils à des bras prodigieux, partaient de son tronc, à hauteur d'homme.

Le marin s'y accrocha et, agile comme un gabier qu'il était, il fut bientôt à califourchon au-dessus.

Il avait jeté son fusil en bandoulière sur son dos.

De ce premier échelon, — un échelon de géant, — il empoignait une autre branche et continuait, prompt autant qu'un singe, à se hisser.

De bond en bond, il atteignit ainsi le couronnement du tronc.

— Eh ben? — interrogea Yvon. — Qu'est-ce que tu vois, garçon? Elle sera pas montée si haut. Y a pas de soin.

Y a pas de soin, expression marine par excellence, contenant une négation. « Y a pas de soin », ici signifiait : ce n'est pas la peine d'y grimper.

— Dame, maître, on ne sait jamais. Puis ça me décrasse du métier de terre; y me semble que je vais loger la grand'voile ou pincer un riz. Les arbres, c'est les huniers du bon Dieu, comme disait mon grand-père qu'a servi sous Bougainville.

Les matelots venaient de rallier leur chef, n'ayant rien découvert, et l'on se remettait en route.

A peine avait-on fait quelques cent mètre que Malice eut une exclamation.

Il venait d'apercevoir une croix très distinctement tracée.

C'était celle qu'avait dessinée Ninh afin de se rappeler au souvenir de son ami après l'avoir vu disparaître.

A ce moment, pensait Malice, elle avait donc déjà retrouvé les traces de l'officier.

Et elle s'était hâtée de transcrire là son avertissement.

— Brave petite créature!

En voyant combien elle s'était mise courageusement à sa tâche, par affection pour lui, le jeune matelot se sentit envahir d'une grande émotion.

Il ignorait que ce signe, la courageuse enfant l'avait mis là, dans la détresse de son jeune cœur, uniquement afin de se rappeler à lui.

Avec ses compagnons, il y voyait un présage heureux, un encouragement à poursuivre vaillamment leur œuvre.

Et, pour vrai, il en était tendrement reconnaissant à celle à qui il devait cette joie.

Alors, la pensée du sacrifice qu'avait consenti l'héroïque enfant lui revint tout entière.

Il la vit, errant parmi ces solitudes, suivant, dans leur retraite, à travers leurs rudes étapes, les bandes sauvages qu'ils allaient poursuivre.

Et ces mots, qui décelaient bien son sentiment de tendresse, de reconnaissance et d'apitoiement, lui vinrent aussitôt à l'esprit:

— Pauvre petite!

Et les effluves aimantes, s'attirant, peut-être, ne ressentant point de honte devant ses camarades attendris, eux aussi, par la preuve d'énergie dévouée que ce signe paraissait transcrire, il se pencha vers le bois et y appuya ses lèvres, — là, où celles de l'enfant, si chastement, si affectueusement, les premières, s'étaient posées!

— Allons, les gars! — commanda Yvon, le quartier-maître, en s'essuyant les yeux, à cause d'une émotion qu'il ne voulait pas montrer. — Allons, en avant!

Et il prit la tête, tandis que, au loin, devant eux, les Asiatiques s'enfonçaient davantage dans le lointain, éclairant le chemin.

Il entendait derrière lui la voix enthousiasmée de Malice, redisant l'éloge de l'enfant de race jaune au visage si gracieux et qui avait si peu du caractère, comme des traits, de ceux au milieu desquels elle était née.

Mais d'autres réflexions hantaient sa pensée, et il se demandait combien de temps ils allaient rencontrer ces signes bénis.

Ninh ne serait-elle pas surprise, quelque jour, tandis qu'elle creuserait l'écorce d'un arbre?

Et alors, de quelle façon expliquerait-elle son action? Serait-elle crue, si elle inventait une défaite?

Les pirates avaient certainement dû remarquer qu'elle venait du camp français. Cela seul suffisait pour la rendre suspecte et faire établir, autour d'elle, une surveillance dont elle serait certainement victime un moment ou l'autre.

Elle partagerait peut-être alors le sort de celui qu'elle avait voulu aider à délivrer, et sur qui ces bandits passaient, sans doute, à cette heure, leur rage infernale.

Et il serrait son fusil dans sa main hâlée, pressant le pas, ce pas lourd et ballottant du marin habitué à la houle.

Le galop d'un cheval lui fit tourner la tête.

C'était le lieutenant-colonel de Versac.

Aussitôt après avoir relevé le signe laissé par Ninh, le quartier-maître avait détaché un de ses hommes en arrière pour lui en porter la nouvelle.

De Versac se trouvait à ce moment au centre de la petite colonne.

Il s'était aussitôt élancé vers l'avant-garde, désireux de s'assurer, de ses propres yeux, de ce qu'on venait de lui annoncer.

— Hardi! enfants, hardi! — s'écria-t-il, le teint enflammé, dès qu'il arriva à portée de la voix des marins.

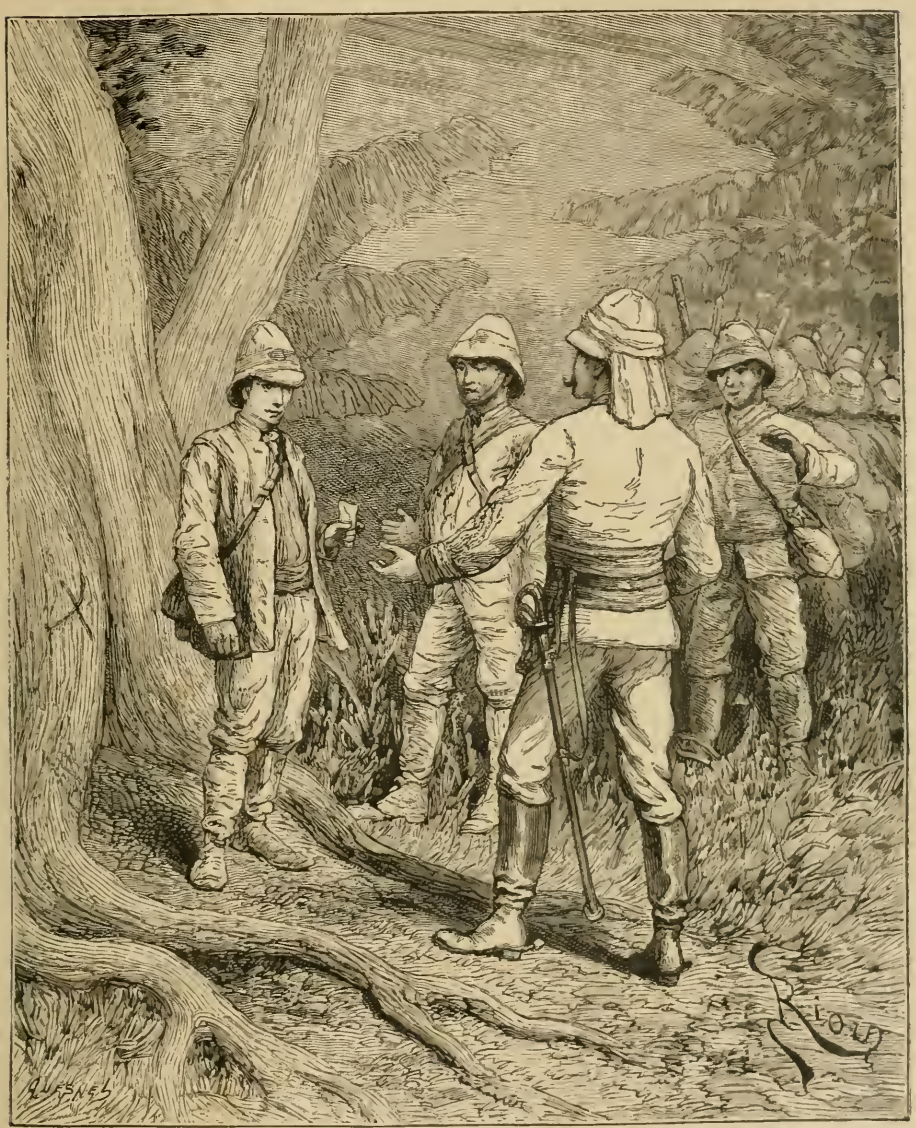
Et, montrant une quinzaine d'auxiliaires qui couraient derrière lui :

— Voici quelques gaillards de plus qui vont vous balayer le chemin.

Et il les lança en avant après leur avoir réitéré sa promesse de les récompenser généreusement s'ils coopéraient à la délivrance de l'officier de marine.

L'avant-garde avait davantage pressé le pas.

De Versac, après s'être dressé sur ses étriers et ayant étudié l'espace, aussi loin que sa vue pouvait porter, était venu rejoindre le gros des forces.



Malice, au premier mot de l'officier, lui tendit le billet retiré de la boîte aux lettres improvisée. (P. 1176.)

De ce point central, il surveillait en même temps le convoi ; car, dans la région désolée où l'on s'engageait, ce convoi, c'était le salut.

Dans les régions qu'ils allaient parcourir, plus la moindre nourriture.

Le moment viendrait où l'on serait même obligé de manger les bêtes de trait.

Maintenant, à l'animation du début succédait la monotonie d'une marche sur la digue de boue noire, séchée au soleil, où nous avons vu, quelques jours auparavant, cheminer Hector Brémontier, au milieu du moutonnement des groupes hostiles qui le poussaient avec la pointe de leurs armes.

A droite, à gauche, l'uniformité seule des marais, leur platitude immense engendrant une invincible mélancolie.

Mais un certain nombre de Peaux-Jaunes, envoyés en éclaireurs, se repliaient rapidement sur l'avant-garde.

— Attention ! — commanda Yvon.

Se faisant un abat-jour de ses mains, il cherchait à distinguer ce qui motivait leur retraite.

Autour de lui, les marins s'étaient arrêtés et l'on entendit le claquement rapide des batteries des fusils.

Puis un silence. Celui de l'attente.

Enfin, les Peaux-Jaunes se dessinèrent plus nettement; ils étaient quelques-uns à peine.

Le danger ne les chassait donc pas.

Quand ils furent arrivés, ils déclarèrent qu'ils avaient trouvé des traces d'un campement, sans doute celui des pirates.

— Et pas d'ennemis? — interrogea le chef de l'avant-garde.

L'Annamite qui venait de parler, secoua négativement la tête.

— N'importe, — fit le quartier-maître, — à qui l'âge avait communiqué la prudence, — il faut s'en assurer.

Et, s'adressant à ses bleus :

— Trois hommes de bonne volonté pour filer devant au pas de course avec ces peaux de goudron rance.

— Moi, — dit Malice.

— Moi!...

— Moi!...

— Halte, assez, silence sur le pont!

Et, s'adressant à l'ordonnance du lieutenant de vaisseau, prisonnier des bandits :

— T'es bien jeune, moussaillon... Enfin, si le cœur t'en dit. Eh bien! dérapez ; seulement, ouvrez l'œil au bossoir. Et, sitôt les pots d'ocre du Vieux Phoque aperçus, pour sûr, vire de bord et laisse venir!...

Et, s'adressant au plus âgé des trois volontaires :

— Le Mahudec! c'est toi qui commande... Allez!

Les trois matelots mirent le fusil à la bretelle, et, tâchant de se sou-

venir des principes du pas de course, afin de ne pas s'essouffler avant l'heure, partirent devant.

Les auxiliaires les encadraient.

Et les longs cheveux de quelques-uns d'entre eux, dénoués dans cette course, flottant derrière eux, ressemblaient à des queues de chevaux lancés à toute allure.

Bientôt, l'audacieuse extrême avant-garde, qu'Yvon venait de détacher, n'était plus qu'un point confus sur la digue, et elle ne tarda pas à se perdre, cachée par les quelques bambous et les palétuviers dont les troncs se tordaient de loin en loin.

Malice et ses deux camarades, entourés des cinq ou six indigènes aux longs cheveux, étaient donc partis en enfants perdus, insoucieux du danger qui pouvait les attendre.

Ils avaient obéi au sentiment instinctif qui les jetait en avant.

— Un campement?...

Ils allaient donc voir du nouveau, apprendre sans doute quelque chose.

Obéissant aux ordres précis du colonel, le chef de l'avant-garde avait envoyé quelqu'un en arrière transmettre l'avis qu'il venait de recevoir.

Durant ce temps, Malice et ses deux camarades gagnaient de l'avance.

Mais cette route s'étendait toujours à perte de vue.

— Y en a-t-il long encore? — demanda le mousse aux Peaux-Jaunes qui les guidaient.

Un indigène étendit le bras.

— Là-bas.

— Là-bas. Oui, je vois bien, où plutôt je ne vois pas. Satané pays, tout de même, où les ponts-et-chaussées ont pas même planté de bornes kilométriques.

— Au pas, si vous voulez, — proposa le chef de l'escouade, qui s'entendait davantage à serrer une manœuvre ou à lancer le loch qu'à tenir le pas de course comme un dératé.

Et, clignant de l'œil vers les faces jaunes qui les entouraient :

— Et la main au fusil, car, avec ces particuliers, et éloignés, comme nous sommes, on ne sait jamais.

Il avait été obéi.

Mais, tandis que Le Mahudec avait l'œil sur les indigènes, à qui il ne pouvait se décider à accorder confiance, Malice se laissait emporter par son imagination.

L'isolement dans lequel il se trouvait reportait sa pensée vers sa petite amie, partie seule sur cette même route.

Il s'était bien aperçu qu'elle avait le cœur bien gros en le quittant, résignée, pourtant, à cette séparation, afin de préparer la voie pour sauver son officier.

Si Malice, qui était un homme, après tout, quoique porté seulement sur le rôle comme apprenti marin, éprouvait la tristesse, la sensation de désolation de ces lieux, quand on les traversait en petit nombre, que devait-il en avoir été de l'enfant s'y engageant toute seule?

Et dans de telles conditions!...

Que n'était-il resté avec elle, pour la protéger?

Ils auraient peut-être réussi à se cacher et arriver à leur but sans être inquiétés.

Arriver à leur but?

Non; il comprenait que l'espérer de la sorte eût été de la folie.

Il était nécessaire qu'il agît ainsi qu'il l'avait fait; ce serait le plus sûr moyen d'atteindre les ravisseurs.

Mais la chère petite Ninh, qu'il avait vu s'en aller si triste?...

Comme si un parfum de sa mélancolie était resté sur cette route où nous avons, en effet, vu cheminer l'enfant, l'âme si attristée, le jeune marin s'en sentait invinciblement envahi.

Certes, il était dévoué à son officier; et il l'avait montré.

Mais le dévouement ne suffit pas à remplir une existence.

Et il sentait, à cette heure, en lui, un vide profond, celui d'une affection absente.

Ses yeux cherchaient involontairement le sourire doux de la petite marchande à la vue de laquelle ils s'était habitué.

Mais ils ne rencontraient que l'étendue blafarde de l'eau croupissante.

Et cette vue lui redisait la morne tristesse de l'enfant condamnée à cet exode, loin de celui qu'elle aimait, — il le sentait à cette heure davantage, — et à qui elle avait obéi.

De cette obéissance, ils souffraient, hélas! tous les deux.

Mais ils avaient ainsi accompli leur devoir.

Le devoir! combien il coûtait quelquefois.

Brusquement, Le Mahudec, investi du commandement suprême par le quartier-maître, ordonna de s'arrêter.

Il venait d'apercevoir au loin un grouillement d'êtres humains.

Est-ce que les auxiliaires, en qui il persistait à manquer de foi, ne les auraient trompés qu'à demi, et y avait-il véritablement devant eux un campement de pirates, mais un campement occupé.

Ils n'étaient que trois.

Il fixa l'Asiatique qui, précédemment, avait répondu à sa question par son laconique :

— Là-bas.

Et il lui demanda ce que cela signifiait.

— Annamiss'.

C'est-à-dire Annamites, fut la réponse du Peau-Jaune.

Il manquait réellement de prolixité dans ses réponses.

— Annamites, je vois bien,... ou à peu près.

— Camarad', — appuya l'indigène.

Camarade, c'était le grand mot ; dans leur bouche, il signifiait ami, allié. Camarade, c'était tout ce qu'on voulait.

C'était le sésame ouvre-toi avec lequel ils obtenaient une pincée de tabac ou une lampée d'eau-de-vie qu'ils préféraient à tout.

Le *vin fort*, ainsi qu'ils disaient et qui mettait des flammes dans le charbon de leur prunelle.

Les trois hommes, crédules à demi, avançaient, le doigt sur la détente, se méfiant autant de leur entourage que des silhouettes qu'ils distinguaient devant eux.

Enfin, un éclat de couleurs vives frappa leur regard.

Dans le but de reconnaître les auxiliaires, on leur avait distribué des brassards tricolores.

C'était l'arc-en-ciel des trois nuances jouant au soleil que l'on venait d'apercevoir.

Ceux qui se trouvaient devant eux étaient donc des alliés.

Un instant après, les trois marins les avaient rejoints.

Et ils reconnaissaient à leur tour les traces du campement signalé par les auxiliaires.

Ceux-ci n'avaient donc pas menti.

— Ce sera pour une autre fois, — opina Le Mahudec, qui n'avait décidément pas confiance en eux.

Mais la même inspiration venait de se présenter à l'esprit des trois hommes.

A l'étendue du campement, il était évident que le gros des pirates avait dû passer là au moins une nuit ou deux après avoir été chassé de Minh-Kong.

Ils avaient emmené le lieutenant de vaisseau Brémontier avec eux ; celui-ci avait donc également séjourné à cet endroit.

Il fallait s'en assurer.

Et ils cherchaient quelque indice révélateur, interrogeant le sol.

Lorsque, tout à coup, Malice eut une exclamation.

Il venait d'apercevoir, dans le tronc d'un arbre d'eau, le signe qu'il connaissait bien.

D'un élan, il fut à côté.

Et alors, plein d'un étonnement ému, il aperçut, il distingua au centre de la croix un morceau de papier.

Ce papier était, sur le côté, entre l'écorce et l'aubier.

Et la partie qui s'avançait semblait dire :

— Me voilà !...

Oui, Malice venait de découvrir la poste-restante inventée par la charmante petite marchande annamite.

L'émotion ressentie par le jeune marin est difficile à exprimer.

Elle participait de l'attendrissement et de la stupeur admirative en présence de l'idée ingénue de sa petite amie.

Elle avait dû se dire :

— Malic' (elle prononçait ainsi son nom) apercevra mon signe, et il découvrira la lettre.

Elle savait donc écrire ?

Comme il lui tardait de connaître le contenu de ce message !

Silencieux, retenant leur souffle, ses deux camarades se penchaient derrière lui.

Avec une attention extrême, il saisit entre deux doigts l'angle du papier et essaya de le retirer.

Mais il résistait, par suite de l'adhérence de l'écorce resserrée par Ninh, craignant, on s'en souvient, qu'il ne fût emporté par quelque rafale.

Alors, ouvrant son couteau, et imitant ce qu'avait fait l'enfant, il en glissa la lame sous l'écorce, la soulevant plus haut et plus bas que le papier, afin de donner du jeu.

Ses deux compagnons avaient éloigné les Peaux-Jaunes ; ils ne le quittaient pas du regard.

Enfin l'étroite feuille de papier commença à glisser dans la gaine singulière qui l'avait conservée jusque-là.

Au moment de l'en retirer tout à fait, le jeune marin, dont le visage était tout pâle, se tourna vers ceux qui étaient derrière lui :

— Riez de moi, si vous voulez, mais il me semble que cela nous portera bonheur.

Et, mettant un genou en terre, profondément ému, avec une véritable ferveur, il posa encore ses lèvres à la fois sur le bois et sur le bord apparaissant du papier.

Dans ce baiser, qui était une sorte d'hommage, il confondait la main amie qui l'avait mis là, le message qu'il tremblait un peu d'ouvrir, le signe qui le lui avait révélé, l'arbre qui, fidèlement, l'avait jusqu'alors gardé.

Hommage confus et simple et touchant à l'être aimé, et, en même temps, à la création, la nature-mère.

D'une main frissonnante, il retira alors le billet, l'ouvrit,... et poussa ce cri :

— C'est du capitaine !

Et, fiévreusement, à haute voix, dans le silence angoissé de ses compagnons, il lut :

« Je suis prisonnier des pirates, et blessé.

« A moi, camarades !... »

Et son nom « Hector Brémontier » qui, d'abord, avait sauté à ses yeux.

« A moi, camarades ! »

Il semblait aux matelots qu'ils entendaient cette clameur d'appel et de détresse.

— Oh ! les chiens !

C'était le compagnon de Malice et de Le Mahudec, un marin assez peu causeur, qui avait lancé cette sourde exclamation.

Cela était parti de ses lèvres d'une poussée.

Et se tournant vers la direction où les ennemis avaient fui, en entraînant le brave officier afin de le faire servir à leurs infâmes tortures, épaulant son fusil dans un mouvement de colère irrésistible, il tira fébrilement tous les coups de son magasin, comme s'il avait pu les atteindre.

Et ceci fait, la poitrine gonflée, de son poing tendu, il les menaçait encore.

Le Mahudec, lui, était un de ces Bretons qui jurent comme des païens, mais que l'on voit religieusement assister à la messe célébrée le dimanche à bord du vaisseau-amiral.

Mélanges d'incrédulité et de dévotion réelle qu'il ne faut pas chercher à comprendre.

Il s'était jeté à genoux.

Et les mains jointes sur le canon de son fusil, à haute voix, avec une ferveur véritable, il avait formulé cette naïve promesse :

— Sainte Anne d'Auray, si vous nous faites délivrer notre capitaine, je fais vœu de faire maigre le vendredi pendant quinze jours.

En effet, le matelot de première classe Le Mahudec, chaque année, avant de faire ses Pâques, se confessait régulièrement d'avoir fait gras les jours défendus, s'en repentait sincèrement et fidèlement recommençait ensuite.

On juge si, dans ces conditions, son vœu devait être solennel !...

Malice relisait pour la cinquième ou sixième fois le billet écrit par Hector Brémontier, se demandant dans quelles circonstances il était tombé dans les mains de la petite indigène.

— Tout de même, — dit-il, — est-ce que je vais me mettre à embrasser tous les troncs d'arbre, maintenant ?

Il avait un peu honte, et sa main, pourtant, gardait avec une joie mal dissimulée le papier qu'avait manié son officier, — et surtout la jeune fille qu'il aimait.

Mais dans le grand vide de cette nature, les détonations s'étaient répercutées au loin.

Pareilles à un écho affaibli, elles étaient parvenues jusqu'au gros des troupes.

Et elles y étaient venues mourir comme un appel effaré.

De Versac avait alors cru les trois marins exposés, tombés dans un piège, attaqués par un ennemi nombreux.

Ce qui donnait du poids à cette supposition, c'était justement la cessation de cette fusillade.

Est-ce que ces bandits allaient de la sorte lui décimer ses troupes ?

Avec une trentaine d'hommes il se porta rapidement en avant.

Bientôt après ils débouchaient à leur tour sur la place du campement annamite.

Alors tout s'expliqua.

Malice, au premier mot de l'officier, lui tendit le billet retiré de la boîte aux lettres improvisée.

De Versac le prit, et d'un coup d'œil le parcourut.

— Captif, blessé !... — murmurait-il.

Il oubliait de reprocher à l'autre marin l'alarme causée.

Ce billet laissé par Brémontier le préoccupait davantage qu'une infraction excusable à la discipline.

La guerre n'est pas la caserne.

L'ayant lu et relu lui aussi, comme Malice, il s'informait de la façon dont celui-ci l'avait découvert.

L'apprenti-marin lui montra le tronc entaillé du palétuvier.

Le lieutenant-colonel sentit se dissiper les derniers doutes qui si longtemps l'avaient tourmenté.

D'un regard lent, la jeune fille inspecta l'étendue de ces flots immuables... (P. 1182.)

Ceci lui prouvait qu'il pouvait réellement avoir confiance dans le zèle du mousse et le dévouement de sa petite amie.

— L'amour fait des miracles, — pensa-t-il.

Et, se tournant vers Malice, il lui dit avec bienveillance :

— Tu me donnes ce papier sans regret, hein?...

— Comme vous voudrez, mon colonel.

Mais sa physionomie démentait ses paroles.

Il aurait bien voulu garder cet écrit,... par souvenir de celui qui l'avait libellé, et de celle qui en avait assuré la transmission.

De Versac s'en aperçut.

— Eh ! bien, je te le rendrai ;... et, si je suis tué, je t'autorise devant tous à le prendre sur mon corps.

Et souriant avec indulgence, ainsi qu'on sourit aux amoureux :

— Car tu y as droit,... à plus d'un titre.

Le mousse baissa la tête avec confusion, car il comprenait l'allusion un peu malicieuse du chef de l'expédition.

Maintenant toute la troupe avait rejoint.

Et de bouche en bouche circulait l'annonce du billet laissé par le prisonnier.

Tous étaient impatients de marcher : on n'allait plus au hasard ; cela doublait les énergies.

Mais l'étape était assez longue, et le lieutenant-colonel de Versac ordonna la halte.

On camperait sur le même emplacement que les pirates.

— On trouverait le couvert mis, — avait dit un loustic en désignant les foyers creusés par les fuyards, tout prêts à recevoir du bois.

Les soldats avaient éprouvé une déception en apprenant que l'on n'allait pas courir sus aux pirates dès l'instant que l'on trouvait cet avertissement.

Mais les plus expérimentés avaient hoché la tête.

Les pirates, ils avaient plusieurs jours d'avance. Puis, quand on veut qu'un cheval aille loin, il ne faut pas le forcer trop vite..

Les faisceaux furent donc formés.

Et aussitôt chacun voulut aller voir la poste-restante de la charmante Ninh, dont le nom était devenu réellement populaire dans la petite troupe française.

Tour à tour Malice et ses deux compagnons étaient obligés de raconter à quelque nouveau groupe comment ils avaient aperçu le papier, de quelle façon il était placé sous l'écorce, enfin, tous les détails.

— De quoi rédiger un journal, — déclarait encore le loustic de la colonne.

Dans le marais, on découplait les grands buffles qui, détachés du joug, enfonçaient leur crâne puissant dans l'eau vaseuse pour se rafraîchir et se mettaient à brouter çà et là les herbes aqueuses.

Cette solitude, témoin, quelques jours auparavant, du sommeil écrasé de la multitude indisciplinée chassée par la défaite, et qui se vengeait de sa déception sur le malheureux prisonnier tombé en son pouvoir, cette

solitude si difficile à égayer assistait à cette heure à un renouveau de vie dans l'animation du petit camp bourdonnant des rumeurs de cette troupe remplie de gaîté et d'espoir.

LXXVIII

PERDUE

Tandis que de Versac et les hommes qu'il amène dans son expédition hasardeuse prennent un repos nécessaire avant de se lancer plus avant, reportons-nous auprès de Ninh, la petite marchande annamite.

Après avoir eu recours à l'expédient que nous connaissons, afin de transmettre le billet d'Hector Brémontier, expédient dont nous avons constaté le succès, elle avait pris, elle aussi, un peu de repos.

D'un de ses légers paniers en écorce de bambou, elle avait retiré l'espèce de fourreau en gaine d'aréquier où, avant de partir, elle avait pris la précaution d'enfermer une provision de riz.

Et, en ayant versé quelques bouchées dans le creux de sa main, elle s'était contentée de ce léger repas.

Elle portait aussi quelques fruits, faisant partie du petit assortiment de marchandises sur lesquels elle comptait pour se faire accepter des pirates sans éveiller leurs soupçons.

Au lieu d'aller se désaltérer à l'eau fétide du marais, elle pela une banane et la mangea : la fraîcheur humide du fruit lui fit du bien.

Et elle resta ensuite, assise sur le bord du talus, regardant, de ses yeux rendus vagues par le rêve, l'arbre sur lequel elle venait de marquer sa présence.

Elle était réellement charmante ainsi, avec sa jeune tête expressive et colorée où ses yeux très grands, insensiblement fendus, remplis d'un éclat profond et doux, mettaient une lueur, — à cette heure attristée. Le mouchoir de soie bleu de ciel qui ceignait son front ajoutait à l'apaisement dolent de ses traits.

Lorsque, enfin, elle fut reposée, elle se dressa.

Et, après un dernier coup d'œil à l'arbre où elle laissait son souvenir, qui serait cueilli par celui à qui elle rêvait, à cet arbre à l'ombre duquel elle aurait voulu demeurer jusqu'à son arrivée, elle reprit son fardeau.

Et, avec un soupir, elle s'éloigna.

Elle s'éloigna rapidement, car, dès l'instant qu'elle s'était séparée de

son jeune ami, séparée des troupes dans le voisinage desquelles elle s'était habituée à vivre comme auprès d'une protection, il lui tardait de voir sa faiblesse rapprochée d'autres êtres humains.

Cette mer lugubre et morte des marais au milieu desquels s'allongeait, à perte de vue, cette route de boue durcie, lui causait un insecouable malaise.

Elle aurait eu peur d'y passer la nuit.

Les Asiatiques de l'Indo-Chine croient aux mânes errants, âmes des trépassés vagabondant parmi les espaces, autour des mortels.

Et cette étendue morne lui paraissait comme le funèbre lieu d'élection des âmes en peine.

Mais combien ce chemin se prolongeait, interminable, épuisant!

Cependant, au lointain, tout là-bas, aussi loin que la vue pouvait porter, une ligne incertaine se dessinait, et, derrière, une teinte plus accusée, feuillages ou brouillard, mirage peut-être, mirage qui n'est point semblable aux réfractions solaires des déserts sahariens.

C'était la terre ferme sans doute.

Une nature moins désolée où le pied foule un sol résistant où la création et la créature renaissent.

Ninh tendait vers ce but avec toute l'énergie de ses seize ans, énergie faite de son angoisse dans cet isolement mortel.

Mais elle n'avait pas pris assez de repos ou elle avait dépensé trop d'ardeur; elle dut s'arrêter.

Peut-être aussi n'avait-elle pas suffisamment absorbé de nourriture dans son désir de se ménager son peu de provisions.

Elle s'assit sur l'herbe, tandis que son jeune sein se soulevait sous l'épuisement de son souffle.

Et pour détendre ses membres, relevant au-dessus de ses genoux ses pantalons du joli et solide satin indigène, dans le geste familier qu'ont les femmes de ces pays lorsqu'un ruisseau se présente devant elles, elle laissa pendre ses pieds dans l'eau, livrant à la curiosité de l'air ses jambes fines que le feu du soleil n'avait pas bronzées.

Mais l'astre du jour s'inclinait vers le couchant, projetant, sur l'onde immobile, ses rayons obliques qui y enfantaient les teintes violacées de l'améthyste.

Ninh n'avait que le temps de repartir, si elle voulait atteindre les grôngs avant que le crépuscule avant-coureur de la nuit qui tombe si vite, dans ces latitudes, ne la surprît.

Sous la fraîcheur relative de ce bain, ses chevilles engourdies s'étaient dégonflées.

Mais cette eau lui donnait soif.

Afin de résister à la tentation d'en boire, elle prit un mangoustan, ce fruit auquel on pourrait appliquer la fable du Singe et de la Noix.

Avec la façon si gentiment gauche que nous lui connaissons, elle appliqua le tranchant de son petit couteau recourbé sur le centre de l'enveloppe au violet sombre et rude du fruit.

Et, adroitement, sous la pression de son index, l'incisa tout autour.

Un sang vermeil perla alors autour de la lame et vint roser son doigt.

Une pression : le fruit s'était ouvert.

D'une main, elle tenait la moitié de la coque vide, d'un beau rose intérieur dans lequel des teintes sanguines et saumon semblaient se fondre, formant un tout attirant.

Dans l'autre main était restée la partie inférieure de l'enveloppe où, sur son épaisseur empourprée, se détachait la convexité du fruit d'une blancheur de neige et du velouté attirant d'un sorbet.

C'était bien, pour le palais, une saveur, un goûter égal à la surprise éprouvée par la vue.

Fruit des terres humides, le mangoustan semble avoir été créé afin d'apaiser, dans la bouche brûlée, la fièvre causée par ce sol hostile.

Rafraîchie, l'enfant se remit sur ses pieds.

Et, l'œil ardemment fixé devant elle, vers les terres hautes où elle espérait rencontrer quelques cases, des vestiges d'êtres humains, elle reprit sa traite.

Le soir tombait; le soleil, comme écrasé par son poids, s'abattait rapidement dans le sein, toujours semblable, de ces eaux sur lesquelles, de loin en loin, quelques vols d'oiseaux aquatiques passaient, l'aile lourde, sentant les ténèbres prochaines.

L'enfant était bien lasse.

Pourtant, elle se roidit contre sa fatigue et s'acharna pour sortir de ce site lugubre.

Déjà, l'ombre s'allongeait plus terne, presque sans fin, l'ombre des objets frappés par les rayons mourants.

Mais qu'importait maintenant à la voyageuse ?

La terre ferme était voisine : elle en distinguait les particularités.

Elle discernait même, sur la rive, les traces d'une grève où devaient atterrir des pirogues, ces pirogues creusées au moyen du feu, dans un tronc d'arbre, et avec lesquelles les riverains allaient poser les nasses dans lesquelles ils capturaient du poisson.

Et Ninh songeait qu'elle pourrait leur en acheter quelques-uns pour les revendre aux partisans du chef dénommé le Bonheur Florissant.

De la sorte, elle gagnerait quelque argent et ne serait que davantage garantie contre tout soupçon de leur part.

Un instant après, Ninh touchait enfin, du pied, la terre ferme.

Mais la grève était déserte.

Une pirogue hors d'usage, à moitié enfoncée dans la vase, seule, attestait à la jeune fille qu'elle ne s'était pas trompée dans ses prévisions.

Les pêcheurs s'étaient peut-être embarqués pour accomplir leur tâche.

D'un regard lent, la jeune fille inspecta l'étendue de ces flots immuables; aucune embarcation, aucune tête n'en émergeait.

Alors, elle sentit son cœur se serrer.

Pourtant, elle voulut surmonter l'impression qu'elle venait d'éprouver et se persuader que les pêcheurs, comme cela se pratique parfois, avaient tiré leur barque sur le rivage, ou bien — elles sont si légères — les avaient emportées devant leurs paillottes pour les réparer,... ou peut-être par crainte des hommes d'Europe.

— Enfin, je vais trouver du monde, — se dit-elle.

Elle foulait du pied la terre véritable.

Elle avait cru un moment qu'elle ne sortirait jamais de ces marais de pestilence et de nostalgie pesante.

Devant elle, la route mandarine continuait, mais rétrécie entre la forêt qui, à vingt mètres de là, se dressait pareille à un mur insondable.

Un bouquet d'arbres avait poussé en avant, comme pour une halte, à la limite du marais et du grông. Sur le plus apparent d'entre eux, Ninh incrusta son signe indicatif.

Puis, cherchant sur le sol la trace de pas humains lui indiquant de quel côté se trouvaient les paillottes dont cette grève dénonçait l'existence, elle s'engagea sur ce chemin.

Son regard, à droite et à gauche, sondait les profondeurs cherchant un passage.

L'obscurité naissante rendait les dessous forestiers confus et vagues.

Soudain, à sa gauche, dans une éclaircie, elle aperçut des bambous dont les cimes, mollement balancées au vent léger du soir, laissaient autour d'elles s'épandre leurs masses touffues, assez ressemblantes, sous les haletées de la brise, à des chevelures vertes qui onduleraient.

A cet aspect, la voyageuse fut entièrement rassérénée.

Les villages de l'Indo-Chine, les paillottes isolées sont ainsi entourées d'une haie de ces longs bambous épineux, à la fois palissades, limites, remparts.

Là, elle était sûre de trouver un abri pour la nuit. N'y aurait-il pas,

à défaut d'autre toit, la « maison carrée », où tout étranger a le droit de reposer sa tête.

Un sentier, aboutissant à la route où elle se trouvait, y conduisait.

Toute ragaillardie, la jeune fille s'y engagea, après avoir prudemment marqué son passage.

Elle guettait quelque aboiement de chien, signalant sa venue, quelque cri d'enfant, ou le retentissement sourd du lourd pilon dépiquant, dans l'énorme mortier de bois, le riz pour le repas du soir.

Mais rien ; aucune rumeur, pas un symptôme de vie.

L'enfant ne voulut pas céder à son pressentiment, et elle continua d'avancer.

Des arbres roussis, aux feuilles brûlées, aux rameaux racornis frappèrent alors son regard.

Quelques murailles en pisé grossier, sur l'armature de bois desquelles les indigènes édifient leur toiture de chaume ou de feuilles de palmier d'eau, subsistaient seules, noircies, à demi écroulées.

Et, parmi ces débris, pas une âme.

Les pirates, en se retirant, avaient incendié le village en en chassant les habitants.

Un village?... quatre ou cinq chaumières à peine.

Qu'importe, cela eût été bien assez pour celle qui n'aurait demandé, à une d'elles, qu'une nuit de sommeil et de réconfort, et qui, au jour, en serait repartie.

Repartie pour où? pour l'inconnu ; à la découverte de ce blanc qu'elle avait promis de retrouver.

Oh! l'intraduisible expression de désespoir, d'isolement et de perdition à laquelle elle s'abandonnait à ce moment.

Qu'allait-elle faire? qu'allait-elle devenir?

Elle se rendait compte pourquoi nul aboi de chien n'avait signalé sa venue ; pourquoi nul être humain ne s'était avancé à sa rencontre.

C'est que l'humanité avait fui, avait déserté ces lieux.

Qu'allait-elle résoudre?

Où porter ses pas maintenant?

La nuit posait déjà ses teintes opaques sur la terre, noyant les arbres et la terre de son ombre inquiétante.

Et elle se trouvait seule,... seule dans ces ruines.

Apeurée, elle appela.

Le bruit de sa voix, sonnant sans que nul lui répondit dans ce désert portant l'empreinte de la mort, la fit frissonner.

Et ce fut avec une épouvante réelle qu'elle regarda autour d'elle.

Alors, elle voulut fouiller, remuer ces ruines, s'assurer si elle n'y découvrirait pas un vieillard, quelque infortuné, comme elle, qui, trop faible pour suivre l'exode des siens, était demeuré là pour y expirer.

Dans l'obscurité épaissie, ses pas trébuchaient.

Non, personne; pas même un animal dont, au milieu de ses alarmes elle aurait accueilli avec joie la société.

Un coin de toit, épargné par l'incendie, était resté debout.

Elle s'y réfugia.

Et, blottie sous cet étroit abri, ses grands yeux distendus par l'épouvante, elle regarda s'épaissir la nuit qui bientôt l'enveloppa tout entière.

Heureusement que la fatigue qu'elle avait accumulée en ce jour avait été au-dessus de ses forces.

Elle la terrassa bientôt; et le sommeil vint la délivrer du cauchemar de sa vie errante....

. . . . . .

Lorsque Ninh se réveilla au matin, des oiseaux chantaient sur les débris au milieu desquels elle avait dormi.

Le soleil mettait de l'or aux cimes des arbres.

Cete vue, ces pépiements souriaient à son réveil, atténuaient en partie sa tristesse.

Le matin lui souhaitait la bienvenue ; il lui annonçait sans doute que ce n'était là qu'une épreuve, et qu'elle allait prendre fin.

La jeune fille hasarda un regard au dehors, espérant être plus heureuse que la veille.

Mais le hameau était réellement abandonné.

Alors elle s'assit, et ayant besoin d'énergie pour les fatigues qu'elle aurait probablement à supporter au cours de la journée qui commençait, elle prit un repas plus substantiel que la veille.

Le bambou, avons-nous dit, selon un proverbe chinois, est toute la vie de l'homme.

C'est en bambou qu'est la hampe des lances et quelquefois la lance tout entière en en faisant durcir la pointe au feu; en bambou la cangue que l'on met aux cou des prisonniers; en bambou les cordes et les liens; en bambou le pinceau qui sert aux lettrés pour transcrire les chants légendaires...

En lamelles de bambou tressées et enduites de résine les espèces de seaux qui servent à puiser de l'eau, accrochés au bout des balanciers qui, de loin, ont l'air du mât d'une barque, auquel est fixé la vergue.

Ninh avait découvert un de ces seaux auprès d'un puits.

Puis elle plaça son offrande au pied de la tombe... (P. 1186.)

Elle l'accrocha au balancier, et l'ayant ramené plein d'une eau transparente et pure dont elle ressentait un si ardent besoin, y but avidement.

Un instant après, quittant ces ruines désolées, elle se dirigeait vers le chemin forestier.

Parvenue là, elle se détourna, cherchant si une avant-garde française ne paraissait pas.

Elle écouta, cherchant à percevoir un bruit qui pût la guider.

Les oiseaux seuls continuaient à chanter, insouciants de sa détresse.

— Allons, — se dit-elle avec résignation, — accomplissons notre promesse, et gravons avant d'aller plus loin, sur ce sao, le signe mystérieux qui doit conduire mon ami.

L'ayant fait, la jeune fille s'enfonça dans le chemin.

C'était la voie empruntée par les pirates : ils avaient des blessés, des malades ; c'est ceux-ci qu'elle espérait au moins rencontrer.

Elle cheminait depuis une heure environ lorsque, dans une clairière, de la terre nouvellement remuée attira son attention.

Ninh s'approcha.

Au milieu des espaces creusés par l'outil, des exhaussements de terre dessinaient leur forme oblongue.

C'étaient des tombeaux.

L'enfant comprit.

Ceux qui dormaient là avaient succombé aux blessures reçues lors de la défense de Minh-Kong.

Les tombes étaient trop récemment édifiées pour s'y méprendre.

— Allons, je ne suis pas seule, dans ces forêts, — se dit la jeune fille. — Ceux-ci m'y ont devancée. Eh ! bien, puisque ni leurs épouses, ni leurs filles ne sont venues pleurer les invocations dernières sur leur tombe, il ne sera pas dit que le sacrifice funèbre n'aura pas été offert à leurs mânes.

Prenant une poignée du riz qu'elle ménageait si précieusement au point de ne pas oser en manger à sa faim, elle la versa sur des feuilles d'arbre.

Puis elle plaça son offrande au pied de la tombe qui était au centre du funèbre damier qu'elles formaient.

A côté de ce riz elle plaça une banane.

Et s'étant agenouillée, dans cette pose si touchante des femmes annamites dans laquelle elles sont légèrement inclinées sur le côté, elle parla ainsi :

« Oh ! mânes... je ne suis qu'une pauvre passante, isolée et perdue qui s'en va parmi les chemins... l'inconnu m'attend et le danger me guette... Je suis une enfant que le ciel a délaissée.

« Oh ! mânes, acceptez mon offrande. C'est peu ; mais je ne possède que cela, et j'ai encore longtemps à marcher sans savoir où je pourrai apaiser ma faim.

« Oh ! mânes, que les bons génies que j'invoque à votre intention me soient favorables. »

Et, son invocation achevée, elle parcourut tous les tombeaux d'un lent regard, indiquant ainsi qu'elle laissait planer sa pensée sur eux tous.

La religion des trépassés est la grande loi morale de ces peuples, et ce que Ninh venait de dire est bien, en leur parler lyrique, le style des prières de circonstance.

Elle avait la conscience d'avoir accompli son devoir : dans sa foi naïve elle se sentait soutenue.

Et ce fut avec plus de résignation et de courage qu'elle se remit en route.

La forêt sur les deux côtés continuait, reconquérant le terrain qu'on lui avait disputé.

On distinguait, à l'effeuillement des jeunes pousses, le passage récent d'une multitude pressée.

Bientôt cependant la jeune fille rencontra des coupées profondes s'enfonçant sous le bois.

Afin que Malice pût bien suivre sa trace sans s'égarer parmi ces voies diffuses, elle traçait près du sol la croix dans la gravure de laquelle sa main à présent était habile.

La voyageuse reconnaissait, à droite et à gauche, le double sillon creusé par les larges roues de chars à buffles.

Mais l'ornière était ancienne : les feuilles avaient repoussé le long des branches écorchées autrefois par le rude frottement.

Ces sentiers devaient avoir été ouverts jadis par des bûcherons, les rustiques et profanes ouvriers de ces peuples allant y abattre quelque arbre géant, afin d'y découper une paire de roues pour leur noir chariot.

Ce devait être un réduit de fauves, longtemps inviolé des humains, une de ces retraites dans lesquelles les tigres royaux aux reins souples et forts, les éléphants énormes grandis dans l'indépendance s'accouplaient, enfantaient... sous ces voûtes feuillues où, pareils à des colonnes gigantesques, s'élevaient des arbres dont l'œil ne pouvait pas apercevoir la cime.

Et, défendus par leurs farouches habitants, gardiens inconscients de leur majestueuse beauté, à travers les siècles ils avaient continué à grandir...

Jusqu'au jour où quelques hommes armés de la cognée profanatrice s'étaient harsadés, étaient venus.

Et Ninh, l'enfant voyageuse, en considérant le sillage profond autrefois imprimé dans le sol, reconnaissait que les grands chariots dont les essieux de bois incassable crient dans le silence leur plainte triste et continuelle avaient dû y venir souvent.

Puis ils avaient cessé leur course, et la végétation, chaque jour, s'appliquait à effacer leurs traces.

Maintenant, l'enfant foulait du pied cette espèce de terrain appelée la terre-chair.

Là, dans la sécheresse, nulle empreinte ne se fixe.

Le sol de la route, creusé par l'outil dur et comme pierreux, avait défendu le passage contre la végétation, ailleurs envahissante.

De loin en loin, la jeune Annamite rencontrait encore quelques-unes de ces percées, dénonçant l'ancienne fréquentation de l'homme.

Mais elle n'osait pas s'y engager.

A peine y jetait-elle un regard en passant.

La profondeur de ces forêts, empire incontesté des grands félins que, dans leur terreur, les habitants de ces contrées n'osent pas nommer, lui signalait le danger de ces pistes s'enfonçant en plein cœur de ces bois au silence effrayant.

Qui sait si l'un de ces félins n'allait pas apparaître au détour d'un de ces sentiers?

D'un bond, d'une seule détente de ses jarrets nerveux, il serait sur elle.

Et ainsi qu'il le fait, le grand tigre royal, lorsque le hasard lui livre une femme pour proie, il commencerait, fauve sensuel, par lui dévorer les seins!...

A ces pensées, pleine d'angoisses, Ninh fermait les yeux en détournant la tête.

Sur le chemin de terre-chair que martelaient ses pieds déjà fatigués, la végétation rasée par l'outil n'ayant plus repoussé, ne lui fournissait plus d'indications.

Et Ninh ne pouvait plus suivre, comme elle l'avait fait précédemment, au froissement des feuilles et des branches, la marche de ceux qu'elle voulait rejoindre.

Enfin, elle aperçut des traces de campement.

Il lui était impossible de s'y méprendre à cause des mœurs asiatiques.

Les fourneaux creusés à même la terre durcie le lui attestaient.

Mais ils semblaient indiquer un plus petit nombre d'hommes.

A moins que, pour une cause inconnue, les pirates n'eussent abrégé ou diminué leur repas.

La jeune fille s'agenouilla devant le premier de ces foyers et en remua les cendres.

Elles étaient froides, et déjà éparpillées en partie par le vent s'engouffrant dans la longue percée de la route.

Elle se dirigea vers un autre foyer.

Des bois y avaient été laissés sans qu'on les éteignît en partant.

Placés bout à bout et de fort diamètre, ils avaient dû brûler longtemps, même après la disparition de ceux qui les avaient embrasés.

Ninh souffla doucement sur eux, après avoir détaché l'épaisse couche charbonneuse qui les recouvrait et qui justifiait ses suppositions.

Mais, contre son espérance, aucune étincelle n'en jaillit.

Ces bûches elles-mêmes, ainsi que les parois du foyer, étaient froides.

Elle laissa retomber avec découragement ces morceaux de bois dont elle avait espéré raviver le feu.

Pourtant, afin d'en avoir le cœur net, par acquit de conscience, elle inspecta successivement tous ces foyers.

Plus rien que des cendres.

Une grande tristesse reprit alors l'enfant.

Au lieu de gagner de l'avance, elle perdait du terrain.

Dans ces conditions, comment arriverait-elle à rejoindre ceux qui la devançaient?

Et ignorante du pays, perdue au milieu de ces forêts inhabitées, qu'allait-elle devenir?

Cet arrêt, après la marche pressée du matin, lui faisait ressentir la lassitude, — accrue par sa désespérance.

Elle se laissa aller sur le sol, couverte par l'ombre d'un grand sao, et se mit à songer.

Pourquoi avait-elle quitté sa cai-nia et la vieille aïeule qui, en l'appelant peut-être dans les larmes, déclinait vers le tombeau?

Pourquoi avait-elle accepté cette tâche au-dessus de ses forces?

Ah! si le jeune marin, actif et vigoureux, eût été avec elle! elle sentait le besoin d'une protection, et la voici livrée à tous les hasards.

Pourquoi?...

Le souvenir de Malice qu'elle venait d'évoquer ainsi le lui disait : elle avait accepté parce qu'elle était aimante,... parce qu'elle aimait.

Fille de la race jaune, dont elle avait si peu conservé le type, elle s'était éprise d'un fils de la race blanche que les siens combattaient.

C'est pour cela qu'elle était dans cette forêt.

Oui, aussi longtemps qu'ils se seraient trouvés dans ces solitudes, Malice aurait été une protection pour elle : mais elle n'aurait pas pu en être une pour lui dès qu'ils se seraient trouvés en contact avec les pirates.

On l'eût capturé, torturé peut-être, de même qu'on le faisait sûrement d'Hector Brémontier qu'elle devait essayer de sauver.

Elle aurait donc été la cause de ses tourments, tandis que le jeune marin, retourné à Minh-Kong, en était sans doute reparti avec quelques-uns de ses compagnons pour la rejoindre et la protéger si besoin était.

Cette pensée la réconforta.

Elle retira de son ganh sa petite provision de riz.

Mais elle n'en mangea guère : il fallait économiser ce qu'elle avait laissé le matin sur les tombeaux, comme sacrifice aux mânes de ceux qu'ils renfermaient.

Son léger repas achevé, elle reprit sa traite.

Mais les heures se succédaient. Sur la route, plus aucune trace de pas.

Le temps et les heures s'ajoutent.

Le couvert de la forêt emplit la route d'ombre, le soleil que l'enfant ne voit plus s'incline sur l'horizon.

Bientôt ce sera donc la nuit; la nuit épouvantable, pleine de sombres présages, dans ces solitudes immenses, où seuls les fauves résident.

A cette menace le sang de la jeune fille se glace : elle précipite fébrilement ses pas, espérant quand même atteindre quelque chaumière isolée, quelque poste de garde, n'importe quoi, pourvu qu'elle ne soit pas condamnée à la nuit atroce qu'elle ne veut pas prévoir.

Elle interroge anxieusement la terre, les rares clairières qu'elle aperçoit, y cherchant des traces de campement.

Mais on dirait que nul humain, depuis longtemps, n'a piétiné ce sol.

A cette constatation, un éperdument indicible saisit la jeune fille.

Où va-t-elle?... Où se trouve-t-elle?

Le chemin se rétrécit de plus en plus, reconquis davantage par la forêt.

Ne va-t-il pas se perdre, cesser définitivement au milieu de ces fourrés, de ces arbres géants dont la cime le recouvre d'une voûte à travers laquelle, par moments, disparaît le ciel ?

C'est bien le crépuscule.

Les pieds de la jeune fille se buttent contre des racines, jaillies du sol, nerveuses, tordues...

Le resserrement de la forêt autour d'elle est devenu plus intense.

Quelle vie humaine pourrait exister dans un pareil lieu d'abandon?

Elle va donc passer la nuit là...

La terreur qui, depuis des heures, ne fait que grandir en elle finit de l'affoler...

Ses yeux détendus se fixent sur cette nuit grandissante, et un cri d'appel, le cri de terreur de l'être éperdu s'échappe de ses lèvres.

Et l'enfant blêmie, plus encore par ce qu'elle entend, que par son effarement, écoute, comme une répercussion effrayante, la clameur de sa

voix, déchirée par les ramures, mourir, en écho saisissant, en une plainte longue dans les lointains obscurs...

Le retentissement inaccoutumé de cet accent la glace.

Il lui semble qu'elle va amener non des hommes, c'est-à-dire des sauveurs, mais les fauves rôdeurs de la nuit en quête de leur proie.

Alors, dans un émoi accru encore, elle veut quitter ces lieux, fuir plus loin.

Mais bientôt l'obscurité est telle qu'elle y doit renoncer.

Et les jambes fléchissantes, le souffle coupé par la terreur, elle se laisse tomber au pied d'un arbre.

Alors un délabrement immense la saisit : c'est bien là fin.

Elle pense au poème aux chants duquel on a bercé son enfance.

Elle revoit Louc Van Tien perdu dans les forêts sans limites, abandonné aux fauves...

Tel est son sort.

Adieu, ceux qu'elle a connus, ceux qu'elle a aimés.

Adieu, chère et bonne aïeule vénérée qui nourrit sa première enfance : telle qu'une fille ingrate elle n'irait point lui fermer les yeux, ni accomplir les rites.

Ces pensées, qui sont bien celles de sa nation, arrachaient les larmes de ses yeux.

Adieu, ô jeune étranger, brave et bon, dont l'amour l'avait conduite à cette perdition.

Adieu, tout. Le seigneur de la forêt, — ainsi dans son émoi elle appelait le tigre que, par respect et par terreur, elle n'osait nommer, — le seigneur de la forêt allait venir et la dévorerait.

Prostrée contre le tronc de l'arbre sur lequel elle s'appuyait frémissante, elle écoutait, pleine d'horreur, les mille bruits perdus de la nuit.

Ses regards enfiévrés s'attendaient toujours à distinguer devant elle le flamboiement phosphorescent des prunelles ardentes du tigre altéré de carnage.

Quelle veillée!...

Les larmes jamais taries coulaient le long de ses joues.

Pour contenir le hoquet de ses sanglots, elle porta la main à sa poitrine. Et sa main brusquement se raidit sur un corps résistant qu'elle venait d'y rencontrer.

C'était le talisman que son aïeule avait chargé un devin de lui confectionner selon les lois de son art, afin de la protéger contre les dangers.

Ninh l'avait oublié.

Son talisman... Il lui semblait que l'ombre de l'aïeule, sa protectrice, celle qui avait veillé sur son enfance frêle, planait encore sur elle.

Et une pensée de gratitude, presque de confiance s'éleva de son cœur.

N'était-il pas constant que les talismans, fabriqués par des mains pures, portés par un corps pur, — et le sien ne l'était-il point? — protègent celui qui les possède.

Certes, son inquiétude n'avait point fui; mais elle était moins affolante...

Cependant, le cou tendu, elle écoutait encore, elle écoutait toujours les bruits des êtres nocturnes, cherchant à discerner le froissement lourd des pas allongés du grand tigre royal.

La nuit continuait son cours.

Ninh, épuisée, s'était tapie au pied de l'arbre contre lequel elle se serrait.

Par moment, d'un geste lent de ses doigts, elle essuyait les larmes qui coulaient encore sur ses joues.

Puis, sa main resta inerte à son côté : ses yeux insensiblement s'étaient clos : elle dormait.

. . . . . .

Lorsque Ninh se réveilla, le jour perçait les branchages.

A quelques pas d'elle, sur un buisson, deux pigeons verts échangeaient l'universel langage de l'amour.

Ils s'étaient accoutumés à sa présence, la voyant immobile; le mouvement qu'elle fit en passant la main sur ses yeux gonflés par son sommeil, les effaroucha à peine, et un léger coup d'aile les porta sur un rameau à peine plus élevé.

La jeune fille éprouva à leur vue un allègement qui lui parut d'un heureux présage.

Pourtant, un regard jeté autour d'elle lui rappela toute la crainte de sa situation.

Le fardeau dont elle était chargée en quittant Minh-Kong, resté à côté d'elle, attira sa vue; ou plutôt ce qui lui restait de ce fardeau, c'est-à-dire ses paniers presque vides où subsistait encore une poignée de riz.

Le reste, ses humbles marchandises qui devaient expliquer sa présence parmi les pirates; mais qui, égarée ainsi qu'elle l'était, ne constituait pour elle aucun secours.

Cependant elle ne devait point s'abandonner.

Son destin l'avait protégée contre tout danger pendant cette nuit, mais elle devait profiter du jour pour sortir de ces solitudes.

— Enfant, qui t'amène ici? (P. 1197.)

Puis, elle regarda ses paniers, il ne lui restait plus de nourriture que pour un repas.

Comment allait-elle faire ensuite?

Ninh se jeta à genoux, dans cet agenouillement gracieux et penché des femmes de l'Asie orientale, et elle pria...

Elle pria les génies de lui accorder leur aide et de guider ses pas.

Elle n'avait rien mangé la veille au soir; elle prit donc des forces.

Bientôt il ne resta rien dans la gaine d'aréquier dans laquelle, à son départ de Minh-Kong, elle emportait sa subsistance, qu'elle croyait plus que suffisante.

Il ne restait plus que trois ou quatre misérables grains adhérents aux parois.

Elle les secoua pour les oiseaux amoureux qui avaient l'air de la considérer avec envie.

Lorsqu'elle serait partie, ils viendraient les picorer.

Alors souriant avec résignation devant cet allégement de son fardeau, elle le chargea sur son épaule et se remit en route...

Elle arriva bientôt à un endroit où la route se bifurquait.

Celle qu'elle suivait depuis son entrée dans les forêts semblait se prolonger vers la gauche.

Une autre, incertaine aussi, à peine frayée, obliquait vers la droite.

— C'est ici que mon sort se décide, — dit la voyageuse.

Et, avec un battement de cœur, après une hésitation, elle quitta la voie principale, si étroite, si attaquée par la végétation maintenant, et qui avait été si inclémente pour elle.

Son entaille accoutumée avait marqué son passage.

Hélas! cette nouvelle voie paraissait aussi déserte, aussi abandonnée.

Sur les deux côtés, la même épaisseur des fourrés, le même insondable silence de l'immensité abandonnée.

Sur le sol où reparaissait la même étrangeté de la terre-chair, pas un talon d'homme, ni un sabot de buffle. Rien!

Rien, nulle part.

Au fur et à mesure qu'elle avançait, le rideau des branchages, à droite et à gauche, se rapprochait d'elle.

Elle se trouvait dans un véritable couloir de verdure, où la dureté du sol s'était seule jusqu'alors opposée à l'envahissement victorieux de la végétation.

Un froissement brusque fit tressaillir la jeune fille.

Elle pâlit et porta la main à son cœur où le sang s'était arrêté.

C'était un agouti qui, surpris par le bruit de sa marche, s'enfuyait.

Ninh aperçut le gentil animal s'enfonçant parmi les frondaisons et fut rassurée.

Elle arriva à l'entrée d'une clairière : le soleil, cet éblouissant soleil des tropiques l'inondait. Elle eut l'impression d'un retour à la vie.

Sur la lisière, deux chevreuils roux tachetés de blanc paissaient l'herbe humide : ils relevèrent la tête à sa vue, et la considérèrent de leur œil intelligent, étonné.

On ne saurait se figurer le réconfort de ces rencontres en de telles circonstances, au milieu de la solitude !

Mais le sentier replongeait en pleine futaie.

L'étroitesse de la voie était devenue telle que, des deux côtés, le corps de l'enfant touchait les branchages.

Elle voyait le moment où cette piste elle-même allait cesser d'exister.

Et de nouveau le plus morne désespoir l'envahit.

Sa lassitude, sa faiblesse, les rares rayons de soleil tombant jusqu'à elle lui indiquaient que le milieu du jour devait être arrivé.

Après l'insuffisance de son repas du matin, elle se traînait plus qu'avec peine, avec effort, maintenant.

Dans une éclaircie, elle aperçut quelques touffes de bambou.

En dépit du réseau inextricable de leurs dards acérés, elle se glissa jusqu'à leur souche d'où s'élançaient leurs gerbes géantes, amas de troncs si pressés qu'un boulet de canon ne les eût guère entamés.

Avec son couteau, outil, instrument chétif, elle écarta l'entassement des feuilles séchées, creusa la terre et mit à jour quelques jeunes pousses.

Elle les arracha et, grâce à elles, apaisa sa faim.

— Allons, — dit-elle avec une résignation navrante.

Elle n'avait plus d'espoir. Mais retourner? l'autre route qu'elle avait quittée au matin était trop loin; elle ne se sentait pas la force d'atteindre jusque-là.

Le découragement abattait le peu d'énergie qui avait subsisté dans son esprit : aucune illusion ne lui restait.

Déjà, au vol alourdi des quelques oiseaux regagnant leur couvert, elle devinait l'approche du soir.

Son talisman l'avait protégée la nuit précédente : mais cette fois ce serait la fin.

Elle se traînait véritablement.

Cependant la piste paraissait s'élargir.

Mais elle ne s'en apercevait pas : sa pensée était enveloppée des premières ombres de la mort que sa détresse prévoyait.

Elle continuerait à marcher ainsi jusqu'à ce que les ténèbres fussent trop épaisses pour lui permettre de se diriger.

Après?... Ce serait ce que les destins avaient ordonné.

Un moment elle crut remarquer des feuilles froissées.

Mais elle ne voulut pas y réfléchir : pensant que c'étaient les bêtes de venaison qui, en passant, les avaient rongées.

Ces signes, néanmoins, devenaient plus fréquents.

Un sol sablonneux avait succédé à la dureté de la terre-chair, et certaines traces y étaient vaguement perceptibles.

— Serait-ce possible? — se disait-elle.

Elle était obligée de les reconnaître, quoiqu'elle se défendît contre tout vain espoir.

Mais non; ce devait être le piétinement des fauves qui avait laissé ces empreintes.

Tout à coup, à travers la percée prolongée des arbres, elle eut une vision.

Vision aussitôt disparue.

Le chemin qui se tordait venait de la lui ravir.

Et elle était persuadée d'avoir été le jouet d'une erreur.

Malgré tout, son pas était devenu plus rapide, plus fiévreux.

L'espérance qu'elle s'obstinait à repousser renaissait dans son cœur.

Ses yeux agrandis étaient fixés vers l'issue du sentier, cherchant à retrouver l'image qui lui était apparue.

Cette image, qu'elle traitait d'illusion de ses sens et vers laquelle elle se dirigeait avec une ardeur nouvelle, c'était un toit de chaume.

Non, il n'était pas possible qu'un être humain vécût dans ces solitudes.

Mais l'obstacle qui s'était mis devant son regard disparaît.

Au loin, tout au loin, c'est du bleu; c'est le ciel.

Et sous ce ciel une tache plus terne, une masse sombre qu'elle ne peut plus nier. C'est bien l'arête accusée d'un toit de chaume.

— Mère! mère!... — murmure dans une impulsion indicible la jeune fille.

Mère!... C'est le cri inconscient qui, dans l'infini de son émotion, s'est échappé de ses lèvres, l'action de grâce impulsive, l'appel à l'adorée depuis tant d'années disparue, envolée là où sa croyance place les génies protecteurs.

Est-ce bien réel? Sa jeunesse, printemps de la vie, reverra-t-elle d'autres printemps?

Les pieds de la jeune fille sont endoloris, les ronces du chemin, les épines cruelles des bambous les ont ensanglantés, déchirés.

N'importe! elle ne sent plus aucune de ces souffrances.

Oh! ce soir béni qui va enfin voir reposer sa tête sous un toit hospitalier!...

La distance diminue rapidement.

Elle atteint enfin la lisière de la forêt.

Alors plus de crainte d'illusion, de mirage, d'erreur dernière.

A cent mètres à peine, une vaste toiture, couverte en trauh séché, abrite une muraille basse, faite de troncs d'arbres et de branches plantées en terre.

Sur les côtés, l'enfant cherche en vain une charrue, le tronc creusé qui sert de moulin à huile, un instrument aratoire quelconque.

Près des deux parois de la porte large ouverte, qu'elle vient de distinguer, pendent, sur des panneaux de bois, des inscriptions en caractères chinois.

C'est une pagode, une bonzerie.

— Une tchoua, — murmure-t-elle. — C'est le ciel qui, pour me sauver, me conduit vers une maison de prière.

Oui, c'était un de ces temples rustiques comme on en rencontre parfois dans les solitudes les plus inaccessibles et où un bonze est venu ensevelir sa vie, jusqu'au jour où quelque disciple lui a demandé la faveur de partager son isolement.

Pleine d'un respect pieux, après les émotions par lesquelles elle venait de passer, la jeune fille se dirigea vers la porte de la sylvestre demeure.

Elle en franchit le seuil et se prosterne devant la table, l'autel grossier derrière lequel aucune image religieuse ne se dresse et où fument les baguettes d'encens, emblèmes du feu éternel auquel on sacrifie également dans nos églises, sous la forme de la lampe qui brûle continuellement auprès du tabernacle.

Et elle parle ainsi :

— Je suis une pauvre jeune fille égarée : ô maître du ciel, vous avez conduit mes pas jusqu'ici; laissez-moi dormir hors de la crainte, une seule nuit, sous votre toit.

A son accent, une porte latérale s'entr'ouve.

Un vieillard, dont la tête et le visage sont entièrement rasés, s'avance vers elle.

Un long vêtement de coton, teint dans de l'écorce de tanin, couvre ses membres amaigris.

Seuls, dans sa physionomie, ses yeux rendus brillants par les prières et les invocations dans les ténèbres nocturnes, vivent d'une façon intense.

Les pieds nus empêchent d'entendre le bruit de ses pas.

Il s'avance vers Ninh.

— Enfant,... — lui dit-il.

Le regard douloureux de la jeune fille se tourne vers lui.

Il l'interroge.

— Enfant, qui t'amène ici?

— Père, — répondit la jeune fille, — c'est mon talisman.

Le vieillard sourit à la naïveté de cette réponse.

Alors Ninh dépeignit sa marche hasardeuse dans les forêts, les dangers qu'elle avait craints et comment elle était exposée à mourir de faim lorsqu'elle avait aperçu la pagode.

Ne pouvant dire toute la vérité, elle raconta qu'elle appartenait à un des villages razziés — plus ou moins — par de Versac.

Les habitants du hameau, ses parents avaient fui.

Dans le désordre, elle s'était trouvée séparée des siens.

— Et maintenant, — termina-t-elle, — je suis sous la volonté du ciel.

Le bonze aux joues flétries la rassura.

— D'autres que toi ont été victimes de ces guerres, — lui dit-il.

Et il la conduisit dans la bonzerie où Ninh, profondément émue, aperçut, gisant à terre, sur des nattes, une vingtaine de ses compatriotes.

C'étaient des pirates blessés à Minh-Kong.

Une partie des bandes du Bonheur-Florissant après leur retraite avait passé dans le voisinage de la pagode.

Elle y avait laissé ceux des leurs qui, trop gravement blessés, retardaient leur marche.

Au courant des sentiers de ces solitudes, ils avaient pris un des chemins de buffles que la jeune fille n'avait pas osé emprunter.

De là, ils étaient à une moins grande distance des montagnes de l'Éléphant vers lesquelles ils se retiraient.

Les bonzes avaient accueilli les blessés qu'on leur amenait, de même qu'ils accordaient l'hospitalité à la jeune fille égarée dans leurs solitudes.

La loi de Bouddha le leur ordonnait.

Les Français ne parviendraient sans doute pas jusqu'à eux.

Puis, s'il y arrivaient, de tous ces blessés, il ne resterait guère que des cadavres en sûreté sous leur couche de terre.

Quant à eux, voués pour la vie au jeûne et à l'abstinence, s'étant interdit de goûter jamais ni à aucune viande ni à aucun poisson, préparés à mourir, on ferait d'eux ce qu'on voudrait

Le vieillard le dit, en montrant les blessés pour la plupart desquels il creuserait des fosses de ses bras épuisés.

Et Ninh, d'une voix timide ajouta :

— Les Français sont, dit-on, humains pour les blessés et pour ceux qui les soignent.

Et, songeant au lieutenant de vaisseau que le bonze avait peut-être aperçu, elle dit encore :

— Ils ne tourmentent pas leurs prisonniers.

Le vieillard ne répondit point et laissa tomber sa tête sur sa poitrine, méditatif et songeur.

La jeune fille n'osa pas le questionner : elle craignit de se trahir.

Le bonze sortit enfin de sa méditation et l'invita à se restaurer.

— Je suis une femme, — dit-elle, — avec le langage emblématique de sa race, je suis auprès de vous comme votre enfant, et je vous servirai.

Elle mangea un peu de riz dont son corps était affamé.

Puis elle voulut aider le vieillard et son disciple à soigner les blessés.

Mais la fatigue la terrassa, et, réfugiée auprès de l'autel rustique où les bougies, images du feu vivifiant, brûlaient incessamment, elle distendit ses membres et s'endormit.

Le lendemain, réveillée à l'aurore, toute courbaturée et meurtrie encore, mais plus rassérénée et plus vaillante, elle tint à prodiguer ses secours aux infortunés qui agonisaient dans la bonzerie.

Elle apprit par eux qu'Hector Brémontier était en effet passé par là avec la troupe qui s'y était arrêtée.

Les Annamites n'y avaient séjourné qu'un jour.

Et après cet intervalle de repos, ils étaient repartis pour le nord.

Ninh savait donc ce qui lui tenait tant à cœur.

A cette heure, ses fatigues étaient oubliées, et, convaincue de suivre son but, elle se sentait plus forte pour les épreuves qu'elle pouvait encore rencontrer.

Grâce aux marques qu'elle avait laissées de son passage, Malice et ses frères d'armes pourraient se guider dans le dédale de ces forêts.

Elle comptait sur leur générosité qu'elle connaissait pour ne point faire du mal à ceux qui l'avaient reçue et nourrie.

Et le lendemain, à l'aurore, après s'être prosternée, avec son charme touchant, devant le vieillard, elle reprit sa traite.

Avant de partir, elle avait trouvé moyen de tracer sa croix sur un des bois auxquels s'appuyait la porte de la pagode, plaçant ainsi, en quelque sorte, sous son égide, comme une protection ingénue, le toit sous lequel, à bout de forces, elle avait trouvé un abri.

LXXIX

INCENDIE

Le toit de la pagode qui avait donné un refuge à Ninh avait donc également abrité Hector Brémontier.

Lorsque les peaux-jaunes avaient quitté leur camp dans le marais, il avait suivi leur retraite.

C'était avec un véritable déchirement qu'il s'éloignait de Minh-Kong où étaient ses frères d'armes.

Mais fuir, on ne l'a que trop constaté, lui était matériellement impossible.

Les entraves qui avaient été nouées la veille à ses chevilles, continuaient à retenir ses pieds.

Se fussent-elles usées dans cette marche, un hasard, un accident fût-il parvenu à les rompre, qu'aurait-il fait ensuite?

Le doï dont les hommes s'étaient emparés de Brémontier, afin de se venger de son dédain, ne lui avait-il pas fait de nouveau attacher les poignets, fixés l'un sur l'autre derrière le dos?

Et n'avait-il pas donné l'ordre, trop volontiers obéi, de prendre cette précaution avec une rudesse telle que les cordes lui entraient dans la peau?

Sa chair tuméfiée gonflait de plus en plus autour des liens.

Le sang y refluait, ne pouvant plus circuler, et le moindre mouvement lui occasionnait une douleur intolérable.

Par cela seul, la fuite était donc impossible.

S'il avait réussi à tromper la vigilance de ses gardiens, à se rejeter dans ces marais qui lui avaient été si fatals, il aurait été dans une situation pire que celle d'un homme amputé de ses bras.

Lutter? Impraticable.

Il n'aurait eu que ses dents, pareil aux bêtes sauvages.

Non, il était condamné, voué au servage; il ne lui restait qu'à abdiquer toute révolte, à suivre son cruel destin.

On arriva enfin au bout de cette interminable route tracée dans le marais, et dont le solitaire voyage de la charmante petite Ninh, cette douce enfant de la nature, nous a montré la longue tristesse.

Ils saluaient, de leurs transports, l'œuvre de destruction. (P. 1206.)

La bande campa sur la giong, chacun s'établissant à son gré dans le bois, afin de s'abriter des rayons du soleil.

Il ne resta autour de Brémontier qu'une vingtaine d'hommes.

L'infortuné jeta sur ceux qui l'entouraient un sombre regard et se laissa aller sur le sol.

Ah! s'ils ne lui avaient pas mis aux jambes ces liens maudits, ces entraves plus affreuses que celles rivées autrefois à la cheville des galériens, — car elles rongeaient, déchiquetaient sa peau!

On n'était plus dans les marécages, grâce à Dieu, là où la paralysie dont ces menottes d'un autre genre frappaient ses bras, le rendaient plus faible qu'un enfant.

On se cache dans un bois, on peut fuir, ruser, en un mot, tenter le hasard.

Oh! sans ces maudites entraves!...

Dans un coup de désespoir, il se serait rué sur ses persécuteurs, se serait élancé comme une bête fauve dans ces forêts dont les hôtes sanguinaires n'eussent pas été pires que ces hommes sauvages.

Il avait les bras enchaînés; eh! maintenant, qu'importe!

Il aurait scié, usé ses cordes contre le tronc rugueux des arbres, eût-il dû y laisser des lambeaux de sa chair.

Tout plutôt que cette servitude, la continuation de ce martyre, martyre de l'âme et martyre de l'esprit.

Au moment d'entrer dans cette région forestière, où il lui semblait qu'il allait être perdu sans retour, une désespérance plus intense le saisissait.

La confiance qui, un moment, l'avait réconforté après avoir écrit et jeté à quelque distance son appel à l'aide, l'abandonnait.

Les bras liés derrière le dos l'empêchaient de fléchir les reins: il était tombé à terre comme une masse et gisait, couché sur le dos.

Toute autre position était impossible.

Et ainsi, on aurait dit qu'il tendait le cou au glaive.

Ses lèvres s'agitèrent.

— Ce serait la délivrance, — murmura-t-il.

Il faut l'avouer.

A ce moment, le souvenir de l'amour fatal qui l'avait conduit à cette extrémité ne possédait plus son esprit.

La créature poussait, vers le destin, son cri de lamentation — et, oubliant tout, comme soulagement suprême, ne demandait qu'à mourir.

L'heure du repas étant arrivée, un des pirates ayant prononcé un mot incompris du captif, le poussa du pied pour le déplacer, ainsi qu'il l'aurait

fait d'un animal de boucherie entravé, et, ayant trouvé une position commode, lui délia les mains.

L'officier de marine, délivré des liens qui lui coupaient auparavant les poignets, resta immobile, ses bras inertes gisant des deux côtés de son corps.

Congestionnés par la brutale pression subie durant les longues heures écoulées, ils pendaient à ses épaules ainsi que deux morceaux de plomb.

Et dans l'endolorissement que le malheureux éprouvait, il sentait le sang coagulé, essayer de se frayer de nouveau un passage dans les veines obstruées.

Une ration de riz, un déchet de poisson rance, placés devant lui, indiquaient pourquoi on venait de soulager ses maux.

Il ne fallait pas qu'il mourût de faim, pour qu'on pût continuer à le traîner comme une victime et un trophée.

Maître enfin de sa souffrance, le prisonnier se traîna jusqu'à un tronc d'arbre où il s'adossa : il avait besoin de cet appui dans l'état de délabrement où il se trouvait.

D'un côté, il apercevait le marais dont on allait s'éloigner, premier théâtre de sa lamentable odyssée, et au milieu de cette plaine inondée il devinait la citadelle de Minh-Kong, où étaient restés ses compagnons d'armes, — ceux de qui, à cette heure d'affliction extrême, il n'osait plus attendre la délivrance.

De là, son regard se dirigeait ensuite sur la forêt, insondable masse sombre dans laquelle il devait être impossible de retrouver une trace humaine.

Un sentier plongeait dans ces fourrés obscurs, — allant, savait-il où?...

Les chefs de la bande s'y étaient engagés et avaient disparu à ses yeux.

Ils s'étaient rendus au hameau que le voyage de la plaintive Ninh nous a fait connaître.

Dédaignant de partager le repas en plein air de leurs hommes, ils allaient se faire traiter plus cérémonieusement, avec solennité même dans les pauvres demeures établies là.

Des premières Echelles du Levant, ainsi que l'on nomme les ports de la Syrie, jusqu'aux confins de l'Orient-Extrême, les Asiatiques sont les hommes de la parade, disons le mot : de la pose.

Un exemple, si l'on veut :

La France possède un ancien roi d'Annam, enlevé par nous du trône

où nous l'avions maintenu, et déclaré déchu à la suite d'une trahison à côté de laquelle les Vêpres Siciliennes du moyen-âge ne sont rien.

Il était presque un enfant à cette époque, et il possédait déjà la fausseté et la cruauté raffinée des pires êtres de sa race.

Lui accordant une rente considérable, on l'a amené en Algérie, où il habite une villa somptueuse — et où il continue à nous nuire.

Cet homme résume en lui tous les vices de sa race.

Apparence mielleuse ou pleine de morgue selon à qui il parle, fond hypocrite, instincts faux et pervers, cruauté soigneusement dissimulée mais ardente : voilà l'homme.

Et dominant tout, un instinct, un besoin de pose s'affichant partout, à propos de tout et encombrant tout.

C'est dans le sang de ces êtres.

Le plus bas de ces individus, dès qu'il a un inférieur, l'écrase de son importance.

Le portrait n'est point exagéré.

Une phrase annamite dépeint ce besoin d'encombrement : *Danh duong xa*, frapper le chemin loin.

Quand un chef passe, si petit soit son titre, son grade, pas n'est besoin d'ornements, sa démarche suffirait à le désigner.

La route n'est pas assez large pour lui.

Le buste est raide, ses bras battent le chemin à droite et à gauche : il croit ainsi avoir très grand air.

Marchant les uns derrière les autres, par rang de grade, avec la même ostentation, les chefs pirates s'étaient donc dirigés vers le hameau.

Les familles réfugiées là vivaient de leur pêche et de la chair des grandes bêtes de venaison traquées par eux dans les forêts.

Ç'allait donc être un régal, pensaient les nouveaux arrivants.

A leur vue, les habitants de ces misérables demeures vinrent se prosterner devant les bandits, avec les marques du plus profond respect... et de la crainte la plus justifiée.

— Grands mandarins, — balbutiaient-ils, — nous vous présentons nos humbles hommages.

Sur l'ordre de ces grands mandarins de grandes routes, un festin leur fut préparé, composé de poissons fraîchement pêchés, de viande de cerf séchée au soleil, enfin tout ce dont on disposait.

Une fois bien repus, les sous-ordre du Bonheur Florissant avaient réuni les chefs de quelques familles échouées là ainsi que dans un désert.

— Les barbares français vont venir, — leur dirent-ils, — ils vont

piller vos demeures, maltraiter vos femmes et vos filles. Nous allons vous sauver et vous emmener avec nous.

Les malheureux indigènes objectèrent en tremblant qu'ils manquaient de chariots afin d'emporter ce qui leur appartenait.

— Qu'importe, il faut partir.

Les femmes vinrent alors se jeter aux genoux de ceux qui intimaient cet ordre barbare : elles iraient se cacher dans les forêts, disaient-elles. Et quand les vainqueurs auraient passé, elles reviendraient.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des bandits.

Ils venaient de faire un repas copieux : ils ne voulaient pas que les hommes d'Europe pussent goûter le même réconfort.

Il était donc nécessaire que ces pauvres chaumières, capables de contenir à peine une trentaine d'hommes, fussent détruites, — et que fussent ruinées, en même temps, les quelques familles qui les habitaient.

— Allons, — ordonna le doï qui avait capturé Hector Brémontier, — chargez sur vos ganh ce que vous pourrez. Et que le feu accomplisse son œuvre !

Les pirogues que les pauvres diables avaient traînées à terre en voyant arriver les pirates furent découvertes et, arrosées de l'admirable huile résineuse produite par les arbres de ces contrées, s'embrasèrent les premières.

Les femmes sanglotaient : les hommes, d'une voix dolente, imploraient le ciel.

Mais rien n'y fit.

Quelques bandits appelés confectionnèrent des torches avec des poignées de chaume arrachées aux toitures elles-mêmes.

Et bientôt des flammes ardentes s'élevèrent, léchant, de leurs langues pourpres, les arbres de la forêt qui crépitaient.

Les « grands mandarins » venaient de payer l'hospitalité qu'on leur avait accordée.

Et ceux qu'ils avaient ainsi dépossédés, ruinés, vieillards chancelants, femmes allaitant des nouveau-nés, hommes valides furent chassés devant eux comme du bétail, par les pirates qui, bientôt après, se remettaient en route.

Des cris de joie s'étaient élevés parmi ceux qui entouraient Hector Brémontier lorsque avait claqué à l'air le drapeau des flammes.

D'autres clameurs d'allégresse leur avaient répondu des divers endroits où se repaissaient les bandits.

Ils saluaient, de leurs transports, l'œuvre de destruction.

Et des sifflements aigus répondirent à ces premières clameurs; on eût

dit les voix stridentes de tous les serpents de la forêt, s'élevant ensemble dans un concert affolant.

Ces sifflements acharnés appelaient le vent, les démons des tempêtes, afin d'activer le foyer...

— Etres d'enfer ! — murmura le captif.

Le brasier dévorait maintenant les dernières branches qui avaient autrefois soutenu ces toits plus que rustiques.

Ceux qui avaient déchaîné cet incendie étaient satisfaits.

Leurs membres étaient reposés, leur ventre plein, leur esprit était joyeux du mal accompli.

Le tamtam frappé de nouveau ordonna le départ.

Et de nouveau les liens paralysèrent les bras de l'officier.

Mais cette fois la torture fut moins amère.

Soit pitié, soit par suite de l'indolente nature des indigènes, celui qui fut chargé de cette opération avait laissé un certain jeu aux articulations.

Brémontier ne sentirait donc plus le sang, immobilisé dans les veines et les artères serrées à crever, se dénaturer, se corrompre et y appeler la gangrène.

Mais ce n'était certes pas encore l'affranchissement ; c'était une amélioration, voilà tout, les nœuds liant ses poignets étaient bien faits malgré cela.

La brutalité dont ses gardiens venaient de faire montre à l'égard de leurs compatriotes ne lui laissait aucune illusion.

Comment des hommes aussi inhumains envers ceux de leur race conserveraient-ils le moindre ménagement vis-à-vis d'un étranger, d'un vaincu — était-il en réalité un vaincu ? — d'un captif ?...

Il marchait péniblement, le *sciage* de ses chevilles par les liens rugueux qui les enserraient lui paraissait plus cuisant après ces instants de repos.

— Ah ! — murmura-t-il encore, — mourir !

Au moment où ce cri de détresse et d'appel à la seule délivrance finale était exhalé de ses lèvres, une pensée, un souvenir, jaillirent à son esprit.

Il revit, dans le lit d'un couvent de Sèvres, une pâle agonisante : sa sœur, la seule famille qu'il eût au monde et que la mort ravisseuse, — cette mort qu'il invoquait à cette heure, — allait emporter, cette sœur si tendrement affectionnée.

Et, à côté de lui, près de ce lit d'agonie, une jeune fille partageant sa douleur et pleurant l'amie près de partir, près de s'envoler là-haut où la tradition ingénue place les anges.

Celle-ci, c'était Berthe.

Berthe qu'il avait aimée, Berthe qui d'abord avait répondu à son amour, qui l'avait ensuite chassé de son cœur, et qu'il aimait toujours...

LXXX

LA CANGUE

Ce souvenir, en venant occuper son esprit, l'élever un instant au-dessus des détresses qui l'accablaient, posa sur lui la douceur de son baume.

Mais cet oubli ne pouvait être de longue durée.

La route forestière était envahie par la végétation qui, prenant sa revanche, reconquérait le sol qu'on lui avait soustrait.

De jeunes arbustes, arbres futurs, s'en élevaient, déjà touffus.

Leurs tiges arrêtaient chaque fois, accrochaient la corde de bambou qui reliait l'une à l'autre les jambes endolories du prisonnier.

Il fallait que les entraves, pliant les rameaux, arrachant les feuilles, vinssent s'incruster chaque fois dans le sillon sanguinolent imprimé sur les os du patient.

Ses angoisses étaient intraduisibles.

Certes, il avait stoïquement beaucoup enduré. Mais ceci devenait au-dessus de toutes les forces humaines.

Sa douleur était décuplée, centuplée.

Il se mordait les lèvres à en crever la peau pour étouffer le cri de sa torture.

On atteignit enfin un sol sablonneux où la végétation était moins intense.

Hector Brémontier respira.

— Enfin !

Ce mot, tel qu'un souffle, sortit de sa bouche.

Et, la tête penchée sur sa poitrine, encore accablé du poids de ses maux, quoique son épreuve fût plus supportable, se raidissant par dignité humaine, il continua à traîner le pâle fantôme qu'il commençait à être, parmi les bandits aux yeux ardents qui l'entouraient.

Mais le mieux qu'il ressentait devait être de courte durée.

Le terrain redevenait moins sablonneux, et la végétation recommençait à obstruer la chaussée.

Car c'était bien le carcan auquel on le soumettait actuellement. (P. 1213.)

Brémontier avait observé de nombreux conciliabules entre les bandits.

Mais, ignorant de leur langage, il ne pouvait les comprendre.

On débouchait à l'entrée d'une grande clairière.

La troupe fit halte.

Alors le prisonnier vit un certain nombre d'hommes s'engager dans cet espace vide et commencer à creuser la terre...

— On dirait qu'ils préparent des fosses, — se dit-il.

Allait-on le fusiller ou lui trancher la tête? Il ne songea pas à le regretter.

Il aurait salué cette fin avec reconnaissance, prêt à expirer, ayant sur les lèvres le nom de celle qui avait rempli son rêve.

Mais le nombre des tombes était assez élevé et il était seul captif. Faux espoir encore.

En effet, la terre ayant été creusée peu profondément, des civières parurent.

Quelques formes rigides étaient couchées au-dessus.

C'étaient les cadavres des blessés de Minh-Kong qui avaient succombé.

Leurs corps étendus dans leur lit de terre contre le contact immédiat de laquelle ils étaient abrités par une couche de feuillages, furent recouverts, tandis que la marche était reprise.

— Que ne suis-je parmi eux! — pensait l'officier.

Après lui, une enfant devait venir et accomplir pieusement sur ces cadavres les rites traditionnels, une enfant qui travaillait à sa délivrance : Nihn.

Cette délivrance, il ne l'attendait plus.

Les entraves de ses pieds, continuant à traîner parmi les jeunes plantes, les branches enchevêtrées, lui arrachaient des plaintes qu'il n'avait plus la force de retenir.

Jésus s'était affaissé sous le poids de sa croix.

A son tour, il tomba.

— Debout! — ordonnent les pirates.

Mais l'infortuné a lutté contre la douleur jusqu'à la dernière limite.

Sa force de résistance est épuisée.

Il ne comprend pas; il n'entend plus.

— Debout! — lui commande-t-on de nouveau.

Les lèvres d'Hector Brémontier restent closes.

A l'expression irritée des traits de ceux qui lui parlent, il devine le sens de leurs paroles.

Mais qu'ils le martyrisent d'une autre façon, ils le peuvent; qu'ils le tuent : il ne fera pas un pas de plus avec ces épouvantables bracelets lui rongeant la cheville dont l'os est à nu!...

Le doï, s'approchant de son prisonnier, lève son glaive; l'officier de marine ne fait pas un mouvement, ne détourne pas les yeux.

Alors, on appelle l'ancien boy, le bandit dont sa connaissance plus ou moins complète de la langue française a fait un personnage depuis la capture du lieutenant de vaisseau.

— Toi malade? — demande le pirate.

Et, se heurtant au mutisme de celui qu'il n'aurait pas besoin d'interroger, il ajoute :

— Moi, camarad!...

La protestation étant sans effet, et redoutant de voir son prestige diminué auprès de ses compagnons, il laisse alors tomber un regard de pitié sur les plaies vives qui disent assez éloquemment les tourments du prisonnier.

Il distingue le brillant de l'os sous la couche sanguine.

Comment une créature quelconque pourrait-elle plus longtemps supporter cela?

— Toi beaucoup mal, — dit-il encore. — Ça, brute attacher toi comme ça.

Ces paroles expressives, empreintes en somme d'une pitié sans doute réelle, l'homme s'exprimant dans les termes qu'il connaissait, détend l'âme du prisonnier.

— Oh! oui, je souffre! — murmure-t-il.

— Pas moyen marcher?...

— Non! — réplique l'officier d'un air sombre, — que l'on en finisse, que l'on me tue.

Alors, Nam se tourna vers le doï qui, prévenu, s'était également approché.

Et gonflé de son rôle d'interprète, il lui traduisit, à sa manière, le dialogue échangé.

Le prisonnier refusait d'avancer parce que ses liens lui faisaient trop de mal.

Il était décidé à rester là jusqu'à ce qu'on le portât.

— On le traînera plutôt! — répliqua le doï.

Nam s'aperçut qu'il était allé trop loin dans sa traduction fantaisiste.

Et il déclara que le Français consentait à marcher pourvu qu'on lui retirât ses entraves qui lui coupaient les os.

Le doï se pencha alors sur sa victime et vérifia l'état de ses plaies.

En vérité, l'officier était bien abîmé.

Autour du sillon sanglant, laissant la cheville à nu, la chair, en haut et en bas, était tuméfiée, les tissus tendus et durcis, et d'une teinte violacée de mauvais augure.

Les complications les plus extrêmes étaient à redouter.

Et le petit chef de pirates entrevit un dénouement fatal délivrant pour jamais sa victime, et l'empêchant, lui, de présenter ce cadeau humain à son terrible maître Bonheur Florissant.

Cette considération, à défaut de pitié, suscita la prévoyance de l'Asiatique.

Il ne fallait pas que Brémontier mourût.

Et il ordonna de trancher les liens de ses jambes.

Et alors apparut, d'une façon qui impressionna même ces barbares, le double bracelet, bracelet de sang, au fond duquel, comme un émail empourpré, par places, luisait l'os dans les chairs boursouflées.

— *Tchia*! — fit Nam, le peau-jaune aux longs cheveux.

Exclamation de pitié véritable à ce moment.

Le doï donna un ordre.

Un de ses hommes, s'approchant, versa un peu d'eau sur les plaies du captif.

Durant ce temps, un autre, pénétrant sous le bois avec son coupe-coupe, abattait un bambou à la tige solide, un bambou un peu plus épais que le poignet.

Et le tirant sur le chemin, il se livra à des préparatifs singuliers, divisant l'énorme et dur roseau en plusieurs tronçons, puis les assemblant sous la forme d'un cadre long.

On aurait dit le fond d'une cage.

Vers le centre, deux incisions parallèles avaient été percées dans chacun des bambous, formant les deux grands côtés de ce bâti, et à dix ou douze centimètres l'une de l'autre.

Une barre transversale, reliant les deux branches principales de ce bâti, fut forcée par des coins dans deux de ces ouvertures.

Ceci achevé, le peau-jaune s'approcha du prisonnier.

— *Giaiy*! — commanda-t-il.

Le prisonnier commençait d'être fait à cette expression. C'était l'ordre de se lever. Il se dressa avec effort.

Deux des bandits l'avaient saisi par chaque bras pour l'empêcher de résister.

L'homme au cadre de bambou lui passa l'étrange objet qu'il venait de fabriquer sur l'épaule, introduisant la tête à travers.

Il appuya fortement une des traverses intérieures sur un côté du cou de Brémontier.

Ensuite, prenant une autre traverse de même dimension, il l'introduisit dans les deux autres trous restés vides au centre du bâti.

Cette seconde traverse prenait, de l'autre côté, le cou qui se trouvait ainsi engagé.

Et à coups de maillet, il chassa avec force des coins dans ce qui restait

de vide, rivant ainsi, d'une façon indestructible, ce carcan autour du col du prisonnier.

Car c'était bien le carcan auquel on le soumettait actuellement.

On consentait à le débarrasser de ses entraves qu'il était réellement impossible de lui laisser une heure de plus, mais on lui infligeait le supplice de cet instrument barbare, — mais plus supportable.

C'était ce qu'on appelle la cangue.

Mesurant soixante à soixante-dix centimètres de long, la cangue prend le cou d'assez près pour que la tête ne puisse passer au travers et que la victime ne puisse l'arracher.

Elle appuie sur les épaules qu'elle dépasse en travers et ne permet à celui qui en est revêtu aucun mouvement rapide; à plus forte raison, s'opposerait-elle à la fuite à travers bois de celui qui la porte.

C'eût été un obstacle incessant; l'homme condamné à la cangue ne peut se mouvoir que dans un chemin au moins aussi large qu'elle.

Le lieutenant de vaisseau songea aux récits qu'il avait lus de ces esclaves enlevés par les négriers du centre de l'Afrique et que l'on conduisait, attachés par le cou.

Il était semblable à eux.

Où s'arrêterait-il, dans cette déchéance croissante?

La bande s'était remise en route.

Le cou courbé par l'espèce de joug qui pesait sur lui, il suivait son exode, se traînant, grâce à ses efforts surhumains, se raidissant contre le mal, résigné à son calvaire...

Ceux qui l'emmenaient, ayant quitté la route mandarine et s'étant engagés dans un de ces chemins de buffles auxquels la petite Annamite n'avait pas osé se confier, il était arrivé à la fameuse pagode.

Là, une halte prolongée avait un peu rétabli ses forces.

Le bonze, ému de pitié, ayant écrasé des feuilles aromatiques qui sèchent et cicatrisent les blessures, lui avait appliqué ce pansement.

Le repos et ces soins lui firent quelque bien.

L'ermite avait même demandé aux partisans de lui confier le prisonnier, puisqu'on devait lui laisser des blessés.

— Il ne pourra s'enfuir, — dit-il, — dans l'état où il est.

Les pirates le considérèrent d'un air soupçonneux.

De quoi se mêlait celui-là?

Peut-être était-il favorable aux Français?

Le bonze comprit qu'il n'obtiendrait rien de ces hommes barbares et il se contenta de soupirer.

La bonzerie étant encombrée, aidé de son disciple, il avait trans-

porté le blessé dans sa cellule, sans que les partisans, malgré leur mauvaise humeur, osassent s'y opposer.

Sur les épaisses planches de bois poli par l'usage, composant la couche du vieillard, Brémontier, qu'il y avait étendu, aperçut des livres et de ce papier soyeux sur lesquels les peuples de l'Extrême-Orient tracent de haut en bas leurs caractères d'aspect si singulier, avec un pinceau effilé.

Ce qui était écrit sur ces volumes, il ne pouvait le comprendre.

Comment l'eût-il deviné?

Les caractères chinois sont des signes emblématiques; une lettre représente un mot entier : c'est ainsi que le mot soleil est formé par un carré long coupé par une barre horizontale que l'on peut voir sur les potiches importées en Europe. Autrefois, c'était un rond avec un point au milieu.

Pour compléter cette courte démonstration, dépeignons le mot *Est, levant :* c'est le signe *arbre* au milieu duquel est le signe *soleil.*

En le lisant, on comprend la poésie des langues de l'Extrême-Asie : l'Est, le levant, c'est le soleil qui se lève à travers les arbres.

Le malheureux lieutenant de vaisseau ne pouvait deviner ces choses et ces livres étaient sans signification pour lui.

Mais auprès d'eux étaient les feuilles de ce mince papier sur lequel le vieillard transcrivait le fruit de ses méditations, et tout contre, le pinceau dont il s'était servi.

De l'encre de Chine luisait, délayée dans l'étroit récipient creusé au bas de la large tablette de terre cuite sur laquelle il la préparait.

Et une inspiration naquit, s'implanta dans l'esprit du captif.

Il était seul.

Jamais il ne rencontrerait une occasion semblable.

Il devait en profiter pour écrire à de Versac.

Oui, ceci était possible.

Mais à qui confier sa missive?

Un seul être lui avait témoigné une compassion sincère depuis le commencement de sa douloureuse odyssée.

C'était le vieux bonze.

Eh bien! il lui remettrait sa lettre; ce que sa bouche ne pouvait prononcer, ses yeux le lui feraient comprendre.

Et si ce vieillard était pareil à ceux de sa race, si l'isolement et la pratique de la prière n'avaient pas épuré son caractère, élevé son esprit, s'il le dénonçait, c'est que le ciel était définitivement contre lui.

Ses bourreaux, à qui il le dénoncerait dans ce cas, irrités, ne pour-

raient lui faire guère plus endurer de tourments que ce qu'il avait souffert jusqu'alors.

Et profitant des minutes qui lui appartenaient encore, trempant le pinceau dans l'encre, il commença le récit de ses nouveaux malheurs.

Il indiquait la route suivie, les événements qui l'avaient marquée, la force de la bande à la merci de laquelle il se trouvait, aussi exactement au moins qu'il avait pu l'évaluer.

Ayant terminé en relatant son arrivée à la pagode, il rendit hommage aux soins charitables du vieux solitaire et déclara qu'il allait prier celui-ci de se charger de sa lettre.

Et ayant dit qu'il ne savait pas si sa prière serait agréée, il termina par ces mots :

— A la grâce de Dieu!...

Cette fois, dans sa missive, pas un seul appel à l'aide.

Le lieutenant-colonel de Versac ou celui à qui parviendrait cette lettre, si le bonze consentait à s'en charger, en la lisant comprendrait son devoir.

Si Brémontier était abandonné, si ses anciens compagnons d'armes renonçaient à venir le délivrer, il était inutile qu'il s'humiliât à mendier un secours qu'on lui refusait.

Il signa, data sa lettre aussi exactement qu'il le put en récapitulant le temps écoulé, et, ayant plié le papier sur lequel il venait de tracer difficilement ces lignes, attendit le retour de l'ermite.

Lorsque le vieillard reparut, Brémontier tira, de dessous ses vêtements, la lettre qu'il venait d'y cacher et la serrant, dans un mouvement de désespoir, entre ses mains qui se joignirent dans un geste participant inconsciemment de la prière et de l'angoisse, il la lui présenta.

En même temps, ses yeux brûlés de fièvre s'attachaient au visage de celui qui était devant lui.

De ce qu'allait résoudre ce vieillard dépendait, pensait-il, son avenir.

Les yeux du bonze s'étaient clos : il semblait s'interroger profondément. Enfin la flamme extraordinairement ardente de ses yeux abîmés dans la nocturne contemplation des astres reparut.

Elle se fixa sur le captif.

Il l'avait compris.

Sa main décharnée prit le papier et l'ensevelit dans les plis de la robe à teinte de bure qui recouvrait son corps.

— Merci! — murmura alors le Français.

Et une larme de reconnaissance, d'involontaire émoi, brilla sous sa paupière.

LXXXI

LE REPAIRE

Les forêts ont succédé aux forêts.

Quittant la pagode perdue elle-même dans ces sombres solitudes, et dans laquelle Hector Brémontier a reçu une charitable hospitalité, où quelqu'un a enfin compati à son sort, il a repris sa traite.

La cangue, cette espèce de joug, pèse toujours à son cou.

Il peut à peine avancer parmi les obstacles de la route mal frayée.

Mais un nouveau courage a ranimé ses forces, a exhaussé son cœur.

Cette halte dans la bonzerie lui a été salutaire, car l'espoir est rentré en lui.

Il connaît de Versac, il connaît ses marins, et il sait que pour sa délivrance l'impossible sera tenté.

Ce que le bonze va faire de sa lettre, il ne peut le prévoir certainement, puisqu'ils n'ont pu se comprendre.

Mais elle n'a pas été remise à ses persécuteurs : de ceci il est bien certain.

Elle parviendra donc probablement à ses amis, et ceux-ci, instruits de la route suivie, de tout ce qu'il a pu leur communiquer, se lanceront avec plus de sûreté à la poursuite de ces barbares.

Mais comme l'on s'éloigne!...

Une troupe française pourra-t-elle jamais se guider et atteindre ceux qu'elle aura à pourchasser, dans ces forêts profondes?...

Ce trajet, chaque jour renouvelé, lui paraît interminable.

Sur le sable ils rencontrent la large empreinte laissée par la patte du tigre.

Parfois ce sont les traces de l'ours noir, non moins redouté.

Et, pâles, les peaux jaunes se montrent aussi, sur les troncs des arbres, les longues déchirures qu'y ont laissées les panthères tigrées et les panthères au pelage sombre, — sombre comme la nuit dont elles sont les rôdeuses insatiables...

Ils se serrent les uns contre les autres, n'osant s'espacer.

Le guide de Ninh, qui portait le nom mélancolique du saule, leva alors légèrement le bras et fit balancer, au-dessus de leur tête, d'un mouvement rythmique, le rotin dont il s'était muni.
P. 1224.

Le fauve, immanquablement, ferait sa proie de tout retardataire, car il guette, ils ne l'ignorent pas, il attend, rasé sous les fourrés, prêt à bondir.

La veille, au campement, un cri rauque, un appel aussitôt étranglé a retenti.

C'est le tigre qui a prélevé son tribut.

Quelques-uns des bandits ont proposé de placer le prisonnier tout seul, après le dernier rang.

Au fait des mœurs du roi de la brousse, ils espèrent qu'il se jettera sur le captif et qu'il l'emportera.

Et l'on cessera alors d'entendre les froissements étouffés qui, des deux côtés du sentier, suivent la colonne, ainsi qu'une menace incessante.

Mais le doï s'y est opposé : il n'a pas amené son prisonnier si loin pour le sacrifier ainsi.

Que dirait-il au Bonheur-Florissant lui réclamant cet otage?...

La région devient montagneuse, l'étape se fait plus rude.

Le chemin oblique, il rejoint une route plus large.

La dominant, sur la droite, des levées de terre, des palissades de bambou épineux, des murs formés de rochers entassés.

C'est un fort.

C'est un repaire, du sommet duquel les bandes comptent bien être désormais à l'abri des Français, si ces derniers se hasardent à les suivre.

— Voilà donc le terme de ce voyage, — dit le prisonnier.

Et dans son corps brisé il ressent une sorte de joie, de soulagement à la pensée de la captivité d'un autre genre qui l'attend là.

Il est un moment où l'être excédé accepte n'importe quelle aggravation, pourvu que ce soit le repos... presque l'anéantissement.

Des hommes, à la face bestiale, à la tête de singe, dirait-on presque quelquefois, veillent à l'entrée de ces retranchements.

La plupart d'entre eux n'ont jamais vu d'homme de race blanche.

D'un regard stupide, aiguisé par un ricanement barbare, ils fixent le prisonnier.

Quelques-uns le touchent, le frappent... pour voir, pour le faire crier.

Il faut encore que, dans son but égoïste, le doï le protège.

Et Brémontier se trouve enfin dans un grand espace vide fermé de tous côtés par les murs de rochers.

Auprès de lui, les nouveaux arrivants et les autres causent, s'interrogent.

Depuis qu'il est prisonnier des pirates, l'officier français a fini par comprendre quelques rares mots de leur idiome.

Il lui semble qu'on parle du chef asiatique.

Le nom du Bonheur-Florissant sonne plusieurs fois à ses oreilles et ce qu'il entend lui donne à penser qu'on attend sa venue.

L'Anamite aux cheveux pendants jusqu'à terre passe à quelque distance. Brémontier l'appelle.

— Nam !

— Cap'tain', voilà.

Ces mots ont été échangés instinctivement.

Brémontier avait appelé le bandit comme, autrefois, à Saïgon et à Hanoï, il appelait son boy.

Et, ma foi, l'ancien domestique, cédant à l'habitude, avait répondu sur le même ton qu'il répondait autrefois à l'appel de ses maîtres.

Même il ne s'en repentait guère, flatté de se voir devenu le point de mire de tous les peaux jaunes, dont l'attention était attirée par ce dialogue insolite.

Il était heureux « d'épater » ses nouveaux collègues en piraterie.

Et ce fut avec ostentation, un air de condescendance affichée qu'il se dirigea vers le Français.

— Nam, — lui dit Brémontier, — est-ce vrai que ton chef va arriver?

L'asiatique se dandinait, heureux de l'attention concentrée sur lui, d'autant plus que jamais Brémontier ne lui avait parlé si longuement.

— Toi savoir? — fit-il.

— Oui, — répondit Brémontier, — je sais.

Alors, Nam confirma les suppositions du prisonnier.

Oui, le Bonheur-Florissant était attendu le surlendemain.

Et s'informant avec une affection soudaine.

— Toi, pas malade? Toi pas la fièvre, toi bien porter quand Lè-Vinh-Phuoc venir?...

Un rictus amer crispa le visage de l'officier de marine.

Il comprenait pourquoi on l'avait ménagé jusqu'alors. Ménagé?... Pourquoi on l'avait laissé vivre plutôt.

C'était uniquement afin de le présenter au terrible bandit, — comme les rois nègres se présentent les uns aux autres les esclaves dont ils se font cadeau.

On l'avait réservé pour ce jour, le laissant continuer d'exister de la même façon que les anthropophages laissent vivre leurs prisonniers.

De la pitié, de l'humanité, est-ce que ces faces jaunes connaissaient, pratiquaient cela?

Les questions de cet indigène, rebut de la population corrompue des ports, étaient explicites.

L'officier de marine en arrivait vraiment à s'étonner qu'il ne l'eût pas palpé, ausculté pour savoir s'il n'était pas trop épuisé, s'il était en-

core en état d'être mis sous les yeux du bandit dont ces hommes ne s'entretenaient qu'à voix basse.

Et c'est de cet abominable gredin dont le nom faisait une telle impression sur ces êtres de pillage et d'incendie qu'allait dépendre son sort.

Avec une anxiété dont il n'était pas le maître, il attendit ce moment.

LXXXII

LA HUTTE

En confiant sa lettre au bonze de la tchoua isolée, Hector Brémontier ne se doutait pas qu'un émissaire allait y arriver cherchant de ses nouvelles.

Cet émissaire était la gentille petite Ninh.

Et celle-ci, en incrustant sa croix sur un des portants de la porte derrière laquelle elle avait trouvé abri et subsistance, ignorait, de son côté, que le vieillard possédait un autre indice du passage de l'officier de marine.

Cet indice était la lettre que le bonze conservait précieusement.

Les quelques blessés qui avaient survécu et qui continuaient à se remettre grâce à ses soins, par leurs récits, lui avaient fait prévoir l'arrivée des Français.

Mais l'attente de leur venue les remplissait d'appréhension, craignant que les vainqueurs de Minh-Kong n'exerçassent sur eux de justes représailles.

Le vieillard essayait de les rassurer.

Le signe tracé par la petite marchande annamite devait être, sans qu'il s'en doutât, une protection pour lui et son asile.

Mais, dans sa pensée, la lettre écrite par l'officier devait constituer un talisman dont la puissance couvrirait aussi ces blessés affolés.

Ah! si Ninh l'avait su, combien elle aurait été plus confiante et en même temps plus rassurée!

— Va, — lui avait dit l'ermite en lui montrant son chemin. — Avant la première veille, tu rencontreras une hutte. Celui qui vit là avec sa famille, n'a de société que les bêtes de la forêt; il est resté bon et il t'offrira l'hospitalité. Adieu, enfant.

Et chargée de son ganh dans lequel le vieillard avait voulu qu'elle

emportât une provision de riz, elle avait recommencé sa traite à travers l'immensité des bois.

Un peu aguerrie à cette solitude impressionnante et farouche, réconfortée, elle se hâtait, heureuse de savoir qu'elle rencontrerait avant la nuit un foyer où elle trouverait une femme, des enfants comme elle.

La première veille commence, en effet, au déclin du jour, à l'heure où le soleil, disparaissant, laisse naître la nuit.

Par moments, elle coulait bien des regards, inquiétés, vers les dessous obscurs où des bruits vagues lui annonçaient les rôdeurs invisibles à la recherche de leur proie.

Mais le soleil était éclatant et elle marchait.

Ses pieds bruns battaient rapidement la terre, afin d'arriver plus vite.

C'est que l'astre du jour s'inclinait déjà parmi les hautes branches, et elle ne voulait pas se trouver dans la nuit parmi ces immensités solitaires.

Elle craignait que le bonze ne se fût trompé en lui disant qu'elle rencontrerait cette cabane avant le soir.

La sueur de la fatigue et celle de la perplexité perlaient déjà à son front.

Enfin, un rayonnement passa dans son regard : dans une éclaircie, elle venait d'apercevoir les épis mûrissants d'un champ de riz.

Le riz de montagne, c'est-à-dire cultivé ailleurs que dans les rizières inondées.

C'était bien là l'indice d'une habitation.

Ne sentant plus la lassitude, l'enfant accélère son pas.

Quelques instants après, elle se trouve devant la porte d'une large hutte aux murs bas.

Ces murs en terre sont en outre protégés par un rang de branches plantées dans le sol.

Elles constituent un premier rempart contre les buffles sauvages et les rhinocéros dont quelques-uns hantent ces solitudes.

D'un coup de leur corne formidable, ces animaux risqueraient de crever, d'éventrer cette faible muraille.

Les branches épaisses et noueuses les tiennent éloignés.

Ce péril n'est guère à craindre que la nuit : pendant le jour, la plupart des hôtes indomptés de ces terres dorment sous des fourrés inaccessibles ou dans leurs tanières.

Et, à cette heure crépusculaire, l'instant le plus doux et le plus mé-

lancolique du jour, des enfants jouent sur l'aire de terre durcie qui s'étend devant l'humble demeure.

Un d'eux, soudain, pousse un cri d'étonnement.

Il vient d'apercevoir la jeune étrangère qu'il n'a pas entendu s'approcher.

Mais il n'éprouve aucun frayeur devant cette physionomie douce et juvénile, le sourire gracieux épandu sur elle.

Cependant, à la voix saisie de l'enfant, une femme que la maternité a mûrie prématurément, sans la flétrir, est sortie vivement.

Et son regard tombe immédiatement sur l'inconnue.

La surprise, d'abord, a cloué ses lèvres.

Comment, toute seule, à son âge, chargée du ganh qui penche avec une grâce touchante sur son épaule, cette enfant est-elle arrivée jusque-là?

— Je vous salue, — prononce enfin l'inconnue, rompant le charme que son apparition semble avoir fait naître, — je suis une voyageuse.

Et précisant...

— J'arrive de la pagode où le bonze généreux m'a indiqué votre demeure, en m'enseignant que j'y trouverais une femme et pourrais passer la nuit dans un coin de sa maison.

« Demain, je dois continuer ma route, mais je vous servirai durant tout un jour, si vous y consentez, pour reconnaître votre hospitalité. »

— Nous ne sommes que de pauvres laboureurs se nourrissant de riz et sustentant la terre des fumures qu'elle réclame, mais que deviendrait le voyageur s'il ne trouvait pas un toit pour abriter son sommeil? — répondit l'habitante de la chaumière.

Et, sur ces mots, elle précéda l'étrangère dans sa demeure et lui offrit de l'arec et du bétel — le pain et le sel de bon accueil de certaines nations de l'Europe.

Bientôt, le soir s'épaississant, le maître de maison et son fils, montés sur leur haut chariot, rejoignirent le foyer domestique.

Alors il sembla à la voyageuse qu'elle avait retrouvé une famille: elle aurait voulu ne jamais quitter ce calme et pacifique asile.

Les enfants, gagnés par sa jeunesse et le charme de ses traits, jouaient auprès d'elle.

Elle qui venait des villages peuplés, lui dirent-ils, elle devait connaître les histoires que l'on raconte aux veillées.

Ninh sourit: les Annamites sont, en effet, de grands conteurs.

— Je connais l'histoire intitulée : *Tu mens encore plus que mon père*, — avait répondu l'étrangère avec condescendance.

Chacun s'était rapproché, attentif, les grands ainsi que les petits.

La jeune marchande, un peu confuse, commença :

« Des voyageurs étaient réunis à la veillée dans une maison où se logent ceux qui vont en voyage.

« Et ils racontaient ce qu'ils avaient vu au cours de leurs pérégrinations.

— « Moi, dit l'un, étant allé au bord de la mer, je vis un bateau comme certainement aucun de vous n'en a jamais aperçu.

« Il était si long..., si long que jamais on n'a construit le pareil. Jugez-en :

« Mon père était tout enfant lorsqu'il partit de l'avant en se dirigeant vers l'arrière.

« Mais il avait déjà les cheveux et la barbe blancs, lorsqu'il arriva au mât du milieu.

« Pourtant, il continua à marcher. Mais le bateau était si long..., si long, qu'il mourut avant d'avoir atteint le gouvernail. »

— « N'est-ce que cela? — s'écria alors un second. — Moi, j'ai vu bien plus fort que cela! »

« Et chacun prêtant une oreille attentive, il reprit :

— « J'étais allé un jour dans une forêt de haute futaie.

« Et j'y aperçus un arbre qui était si haut..., si haut..., si haut qu'un oiseau vola pendant dix ans sans parvenir au faîte. »

— « Oh! tu mens encore plus que mon père! — se récria alors le premier. — Comment un arbre comme tu le dis pourrait-il exister? »

— « Eh! — repartit le second, — ne faut-il pas un arbre de telle dimension pour mât à ton navire? »

Un multiple éclat de rire retentit, échappé des lèvres de ceux qui écoutaient.

La jeune narratrice avait terminé.

Les enfants, pressés autour d'elle, souriaient encore à ce récit qui est bien un de ceux que l'on fait aux veillées, semblant demander : Encore!

La voyageuse acquittait ainsi son tribut, imitant, sans s'en douter, nos ancêtres les Gaulois, qui payaient l'hospitalité reçue des nouvelles et des contes dont leurs hôtes étaient toujours friands.

Mais l'heure du repos était venue.

Ninh était lasse; sa bonne hôtesse la conduisit vers un lit de camp où elle pourrait dormir.

— Pauvre enfant! — dit la femme à son mari, — elle va s'en aller

seule dans la région rocheuse où les tigres sont aussi nombreux que les arbres.

Et comme, soucieux, l'homme, que la solitude avait rendu méditatif avant l'âge, ne répondait pas, elle ajouta :

— Liêu pourrait se munir de son rotin et il l'accompagnerait jusqu'au sortir de la région la plus dangereuse.

Liêu était le nom de son fils : Liêu signifie saule, l'arbre des rêveries pour ces peuples lointains.

— Tu as raison, mère de nos enfants, — approuva le laboureur. — Nous devons compte à l'Ancêtre du Ciel de ceux qu'il nous envoie.

Le lendemain, quand l'aube eut éclairé la terre, Ninh se disposa à prendre congé de ses hôtes.

— Vous ne vous en irez pas seule, — lui dit la femme du laboureur, — vous ne connaissez pas les chemins. Notre fils aîné va vous accompagner jusqu'à la bonne route.

En effet ses yêp, pendant à sa ceinture pour protéger à l'occasion ses pieds contre les épines, et un paquet de riz attaché au manche du coupe-coupe, dont se munit tout Annamite traversant les forêts, Liêu attendait sur le seuil, un rotin flexible dans la main.

La petite marchande bénit le sort qui lui faisait rencontrer des gens pratiquant l'hospitalité comme, assurent les légendes, on la pratiquait dans les âges anciens.

Et, après les plus expressives formules d'adieu qu'elle trouva, elle suivit son guide...

Elle n'était plus seule.

La majesté formidable et menaçante des grands bois l'impressionnait moins.

Et cependant ils se resserraient autour des deux jeunes gens comme pour les englober, les emprisonner, emplis de touffes de lianes retombantes, véritables repaires.

Le guide de Ninh, qui portait le nom mélancolique du saule, leva alors légèrement le bras et fit balancer, au-dessus de leur tête, d'un mouvement rythmé, le rotin dont il s'était muni.

Ninh le regarda avec surprise.

— C'est pour éloigner les fauves, — expliqua-t-il.

La fillette alors se souvint.

L'homme isolé, s'il est aperçu par le tigre, devient fatalement sa proie, à moins qu'une balle providentielle ne tue raide le formidable carnassier.

Sans cela toute défense contre lui est inutile.

Il reconnut le lieutenant Lanit, l'épée d'une main et le revolver de l'autre. (P. 1229.)

Mais, si aucune arme ne l'arrête, par une circonstance singulière, le sifflement aigu du rotin le cloue au sol, immobile, apeuré.

C'est la cravache du dompteur.

Dans les passages les plus dangereux, l'homme muni d'un rotin, tant qu'il l'agite, n'a rien à craindre.

Mais malheur à lui s'il s'arrête.

C'est parce qu'elle connaissait cette immunité étrange, c'est parce

qu'elle savait son fils à l'abri de tout péril armé de la baguette sifflante, que la mère de Liêu — la mère toujours craintive cependant — n'avait pas hésité à placer la candide jeune fille sous la protection de son enfant.

Et maintenant, Ninh qui veut dire *Silence*, et Liêu, le nom du *Saule*, — deux noms semblant faits pour s'unir, — cheminaient côte à côte, laissant errer leurs pensées, tandis que seul s'élevait, dans l'espace attentif, le sifflement continu du rotin.

LXXXIII

LARGUE TOUT!

Avant d'aborder la chaumière que la prévoyance du bonze lui avait enseignée et où elle avait reçu une si familiale hospitalité, Ninh, la veille, avait tracé son signe sur le tronc d'un manguier dont les dernières branches ombrageaient le bord du toit de chaume.

Avant de repartir, elle l'avait encore incrusté de l'autre côté de la pauvre demeure, au bas d'un arbre à pain, vers la route qu'elle allait reprendre, comme pour dire : je suis entrée ici et j'en suis repartie dans cette direction.

Et ces signes valaient plus qu'une phrase, ils criaient : En avant!...

Et ils jetaient en effet, en avant, à cette heure, sur la noire route des marécages, la troupe impatiente commandée par de Versac.

Déjà son avant-garde, dont Malice continuait à faire partie, commençait à distinguer la terre ferme.

L'avis en était aussitôt expédié au colonel, lorsqu'une fusillade subite, partant du bouquet d'arbres, sous lequel nous avons vu tomber Hector Brémontier épuisé, vint essemer les feuilles de quelques palétuviers s'élevant sur les bords de la digue.

— Oh! oh! — fit le quartier-maître Yvon, — sur lequel étaient tombées quelques menues branches, — voilà que ça menace de dépasser les perroquets.

Et poussant tout droit :

— Laisse arriver, les gars. Le pacha a dû entendre et va gouverner sur nous à toute vapeur. Allons-y gaîment.

Par le mot le pacha il indiquait le lieutenant-colonel de Versac, em-

ployant le terme d'argot de marine par lequel on désigne à bord le commandant d'un navire.

Et, joignant l'exemple à la parole, il pressa son allure sans répondre au feu qui venait de les saluer, suivi de près par ses marins, rabattant autour de lui les éclaireurs indigènes qui, aux premières balles, s'étaient éparpillés comme des oiseaux — des oiseaux de marais, beaucoup s'y étant jetés.

Les peaux-jaunes avaient bien fait de tirer : de la sorte ils avertissaient.

Quant à leur répondre, bernique. On n'envoyait des berlingots qu'à coup à peu près sûr.

— Pas besoin de répliquer, enfants ; ça ne porte pas.

Et moitié sérieux, moitié goguenard :

— Faut toujours se garder une poire pour la soif, pas vrai ?...

Une seconde décharge claqua, coupant l'air de sifflements, encore au-dessus de leur tête.

— On voit que nos bons amis les Anglais — des frères, quoi ! — leur ont vendu des fusils nouveaux. Y a de la hausse, et on s'en sert !

Les marins continuaient de se rapprocher, le corps penché, le fusil serré dans leurs mains.

Tout d'un coup au bout de la digue un éparpillement se produisit, une envolée de moineaux sortant du bosquet, s'échappant, fuyant vers la forêt.

— A quatre cents mètres, — commanda Yvon. — Et presto !

Il y eut un glissement de fer.

— Ça y est ? feu !

Les peaux-jaunes, troublés par ce groupe compact qui persistait à s'avancer sans répondre avaient pris peur, s'étaient repliés vers la lisière du bois.

C'était l'occasion qu'attendait Yvon.

A son commandement de feu, un strident crépitement déchira l'air.

Les marins s'élancèrent pour dépasser le nuage de fumée. Autant qu'ils pouvaient en juger, deux ou trois peaux-jaunes étaient tombés, se relevaient en trébuchant, et on les emportait vers les fourrés.

Derrière, sur la digue, un bruit de galop se rapprochait : c'était le pacha, ainsi que l'avait annoncé le quartier-maître, qui avait entendu la fusillade et qui venait s'informer ou se rendre compte par lui-même.

De la lisière du bois un chapelet de coups de feu s'égrenait, visant la chaussée ou plutôt le groupe des marins qui la garnissait.

Mais les hausses, ainsi que venait de le dire le quartier-maître, trom-

pant les peaux-jaunes, leur faisaient envoyer leur poudre aux hérons, qui, effrayés par tout ce vacarme, tournoyaient en vols concentriques.

— S'il pouvait en tomber quelques-uns! — se disait Malice qui, tout en marchant, guignait de l'œil ce gibier aquatique. — Ça serait pas de refus pour varier la popote.

Mais le quartier-maître pressait ses hommes, désireux d'atteindre le giòug où ils pourraient s'espacer en tirailleurs, se dissimuler.

Sur ce diable de chemin, ils étaient tassés comme des moutons.

— Et, si les peaux de goudron rance tiraient à peu près juste, ils nous étêteraient comme les marionnettes au massacre des innocents, — leur disait-il.

Il pensait sagement.

Une balle perdue, envoyée plus en l'air que les autres par un tireur encore plus novice, avait cassé l'aile d'un héron qui s'abattait en tournoyant.

Malheureusement le volatile était tombé en plein marécage.

Impossible à Malice de l'aller cueillir.

— Pas de veine! — avait-il murmuré.

Et le doigt sur la détente il avait reporté toute son attention vers la brousse d'où s'envolait ce tas de pruneaux.

Mais les peaux-jaunes avaient remarqué aussi ce coup de chasse prodigieux.

Toucher un oiseau en plein vol avec la balle d'un fusil chargé par la culasse, ce n'est pas banal.

Seulement, au lieu de les enorgueillir, ce coup incontestablement rare leur avait inspiré des réflexions salutaires en ce qui les concernait.

Aussi, renoncement complet à la hausse.

De ce fait, par exemple, changement à vue dans les effets du tir.

C'est la terre, entre le bord du marais et la chaussée qui « écoppait », selon l'expression peu académique employée par les mathurins.

De là un admirable nuage de poussière à ne pas pouvoir le couper au couteau.

— Leste!

Le commandement venait d'être lancé par Yvon.

Il venait de saisir tout l'avantage de ce brouillard imprévu s'élevant entre son escouade et les ennemis.

Ces derniers l'avaient fait exprès, pour sûr, par humanité pure.

En effet, grâce à ce nuage, l'avant-garde venait de disparaître à leurs yeux.

Et les hommes qui la composaient, galopant sur les talons du vieux

quartier-maître, se hâtaient de sortir de ce satané chemin avant qu'une nouvelle décharge, mieux dirigée, ne se fût abattue sur eux.

— Ouf! ça y est! — gasconna le mousse quand ses pieds touchèrent la terre véritable.

— A cinq pas à droite et à gauche, les gars!

C'était encore un ordre de ce dur à recuire d'Yvon, manœuvrant dans le feu aussi crânement que sur l'eau.

Les marins, lui obéissant, s'étaient élancés sur les côtés, se distançant rapidement.

Tout cela, tandis que la poussière retombait, laissait le champ libre.

Yvon, d'un coup d'œil, avait jugé la position de ses marins.

Il ne s'agissait plus que de tenir, maintenant, et de laisser aux secours le temps d'arriver.

— Terrez-vous! — cria-t-il, et feu à volonté! Visé surtout!

Et sur ces derniers mots, il s'allongea lui-même à demi, appuyé sur le coude gauche, afin de surveiller en même temps les ennemis et ses hommes.

Seulement, d'un revers de main, il avait envoyé promener son casque qui, avec sa coiffe blanche, risquait de produire l'effet d'une cible

Maintenant le pif-paf des balles s'échangeait avec un empressement digne de meilleurs procédés entre les marins et les peaux-jaunes.

Au milieu de ce vacarme, on avait cessé d'entendre le galop du cheval qui portait de Versac.

Quelques cris brefs et courts, suivis de silences brusques dans la ligne de ses tirailleurs, indiquaient au vieux quartier-maître que, dans la formidable débauche de balles envoyées par les peaux-jaunes, quelques-unes avaient porté.

Il se tournait avec inquiétude du côté de la route par où devaient, un moment ou l'autre, déboucher les camarades

Cela, il n'en doutait pas, ils allaient certainement arriver; seulement, il n'aurait pas voulu qu'ils tardassent trop.

Car à dix ou douze comme ils étaient et dont quelques-uns avaient déjà du plomb dans la peau, que pourraient-ils faire si ces enragés prenaient l'offensive?

Tout à coup, il aperçut de Versac, et, à quelques pas derrière, un triple ou quadruple rang de légionnaires, il ne pouvait discerner, s'avançant au pas de course.

Il reconnut le lieutenant Lanit, l'épée d'une main et le revolver de l'autre.

Allons, la danse allait commencer pour de bon, pensa-t-il.

Justement, l'apparition de ce renfort lui laissait quelque répit.

Les pirates, en apercevant leurs lignes compactes, avaient senti que l'action véritable allait s'engager.

Et, pour arrêter les nouveaux venus, ils dirigeaient tout leur feu contre eux.

Mais les hausses, on l'a vu, n'ont pas été ajoutées pour rien au fusil.

La demi-compagnie de renfort, amenée par de Versac, était encore à deux ou trois cents mètres.

Alors quelques-uns des peaux-jaunes avaient dressé toute la hausse, tandis que d'autres, méfiants, préféraient ne pas s'en servir.

De là un véritable salmigondis de tiraillement.

Les oiseaux aquatiques, épouvantés de la mitraille qui allait les chercher sous les nuages, s'enfuyaient à tire-d'aile semant les bords du marais de nombre des leurs que Malice, à qui ce changement laissait des loisirs, considérait d'un œil satisfait.

L'espoir le prenait, après l'échauffourée, d'aller glaner quelques-uns d'entre eux, afin de se confectionner et de faire goûter à l'escouade un plat de sa façon.

Car il se sentait du génie culinaire, l'apprenti marin, même que Brémontier, son malheureux officier, lui en avait fait autrefois des compliments.

En attendant, les balles pleuvaient autour des légionnaires, criblant l'eau.

— C'est qu'il grêle, pour vrai, — gouailla le loustic qui avait proposé d'écrire le journal de la colonne. — Il grêle du plomb.

— Eh! vous autres, de cinquante pas en avant! — cria Yvon à ses marins.

Malice se dressa d'un bond, et ils partirent, comme une volée de mouettes, afin de laisser, derrière eux, de la place aux nouveaux camarades, pour se déployer.

Ceux-ci, en voyant l'initiative d'Yvon et de ses hommes, doublèrent l'allure.

On leur préparait du terrain, il fallait le prendre.

Il ne fallait surtout pas se laisser, en quelque sorte, investir, murer sur ce chemin où deux ou trois rangs de fusils pouvaient seuls tirer.

Dans ces dispositions, le marais fut vite dépassé et le giông abordé.

Alors, en même temps que l'ordre leur était donné, instinctivement les derniers rangs débordèrent à droite et à gauche, élargissant tout d'un coup le champ de bataille.

Ç'avait été un effet pareil à celui d'un coup d'éventail brusquement déployé.

— A trois cents mètres, commencez le feu! — avaient crié les officiers.

Les crosses étaient déjà aux épaules, le *psoutt* si connu des balles jetait déjà son sifflement sourd et bref.

Les projectiles des fusils Gras, — on ne se servait pas encore du Lebel, — dont la trajectoire, à trois cents mètres, était déjà très réduite, plongeaient en plein bois, claquant sur les arbres, passant aussi entre, à hauteur d'homme.

Et des peaux jaunes tombaient, roulaient sur le sol avec des convulsions.

Néanmoins de Versac se rendait compte du danger couru par sa troupe, exposée, sans rien qui l'abritât.

Les partisans, au contraire, cachés derrière les troncs épais des saos, des gôs et des banians, n'étaient presque pas exposés.

Une telle situation ne pouvait se prolonger.

Il envoya l'ordre à Yvon de se porter sur le bois avec le plus de vitesse possible.

Yvon et les siens allaient être les sacrifiés.

Mais, lancés de toute leur force, tombant comme une trombe sur les Annamites et les Chinois, forçant la lisière du bois d'où partait un feu meurtrier, — qui rencontrerait les poitrines d'un certain nombre d'entre eux, ils devaient bouleverser les rangs ennemis, détourner leur feu.

Durant ce temps, les légionnaires parcourraient eux aussi le terrain qui les séparait de l'ennemi.

Et, surgissant devant un adversaire ébranlé, ils vengeraient au moins, sur lui, leurs camarades de l'extrême avant-garde qui venaient de tomber.

De Versac s'applaudissait de la faute commise par l'ennemi en se réfugiant dans le bois au lieu d'avoir coupé, par des retranchements, la bande de terre sur laquelle sa petite troupe française pouvait au moins se mouvoir.

Si les peaux-jaunes avaient opéré autrement, la situation aurait été presque intenable sur cette route.

Dans la tempête des balles, le quartier-maître s'était dressé.

— Hardi! — cria-t-il en agitant son fusil au bout duquel luisait le sabre-baïonnette du kropatache de marine. — Laisse arriver en grand!

Et, sous ce terme de mer, indiquant, ordonnant l'assaut jusqu'à la mort, l'assaut sans quartier, il partit.

Derrière lui, à côté de lui, la galopade des fusiliers marins. Malice principalement semblait avoir chaussé des bottes de sept lieues, les bottes si pittoresques qu'il s'était fabriquées.

C'était la première fois qu'il abordait les pirates depuis qu'ils lui avaient enlevé son capitaine.

Une rage le soulevait, lui infusait du vitriol dans le sang, le besoin de faire payer à quelques-uns de ces sauvages tout le mal que leurs pareils faisaient certainement subir au lieutenant de vaisseau.

Devant cette attaque, le feu des indigènes redoubla.

Ils avaient la sensation qu'il fallait arrêter, dans son premier élan, cette attaque impétueuse.

Ce fut pareil à la grêle lorsque le vent la chasse.

Des bras battirent l'air, des corps lancés allèrent buter de la tête contre la lisière de ce bois qu'il fallait aborder, emporter quand même.

D'autres s'affalèrent comme des paquets, — des paquets soudain tout rouges de sang.

Le reste courait toujours, sans tirer.

— Largue tout! — hurla Yvon, le vieux quartier-maître.

Sa bouche était ouverte pour crier, vociférer ce commandement.

Quelque chose d'effroyable eut lieu alors.

Ses yeux s'ouvrirent démesurément, sa bouche resta béante, et tout à coup, épouvantablement, un jet de sang en jaillit.

Et il tomba comme une masse, les bras encore étendus dans un spasme terrible, la main crispée sur son fusil désormais inutile.

Tandis qu'il clamait son ordre de guerre, une balle était arrivée et avait à jamais rendu muette cette bouche dont elle brisait les dents, crevait les parois, tandis qu'il lançait encore son dernier commandement, « son cri de guerre ».

Mais ses matelots l'avaient compris.

Ils avaient atteint le bois, craché encore une cartouche et joué de la baïonnette, rejetant les peaux-jaunes à droite et à gauche.

Durant ce temps, le reste des légionnaires amenés par le lieutenant-colonel, arrivait à la rescousse, balayant tout, s'établissant à son tour sous les arbres où, au moins, les chances s'égalisaient davantage.

Mais l'engagement n'était pas fini.

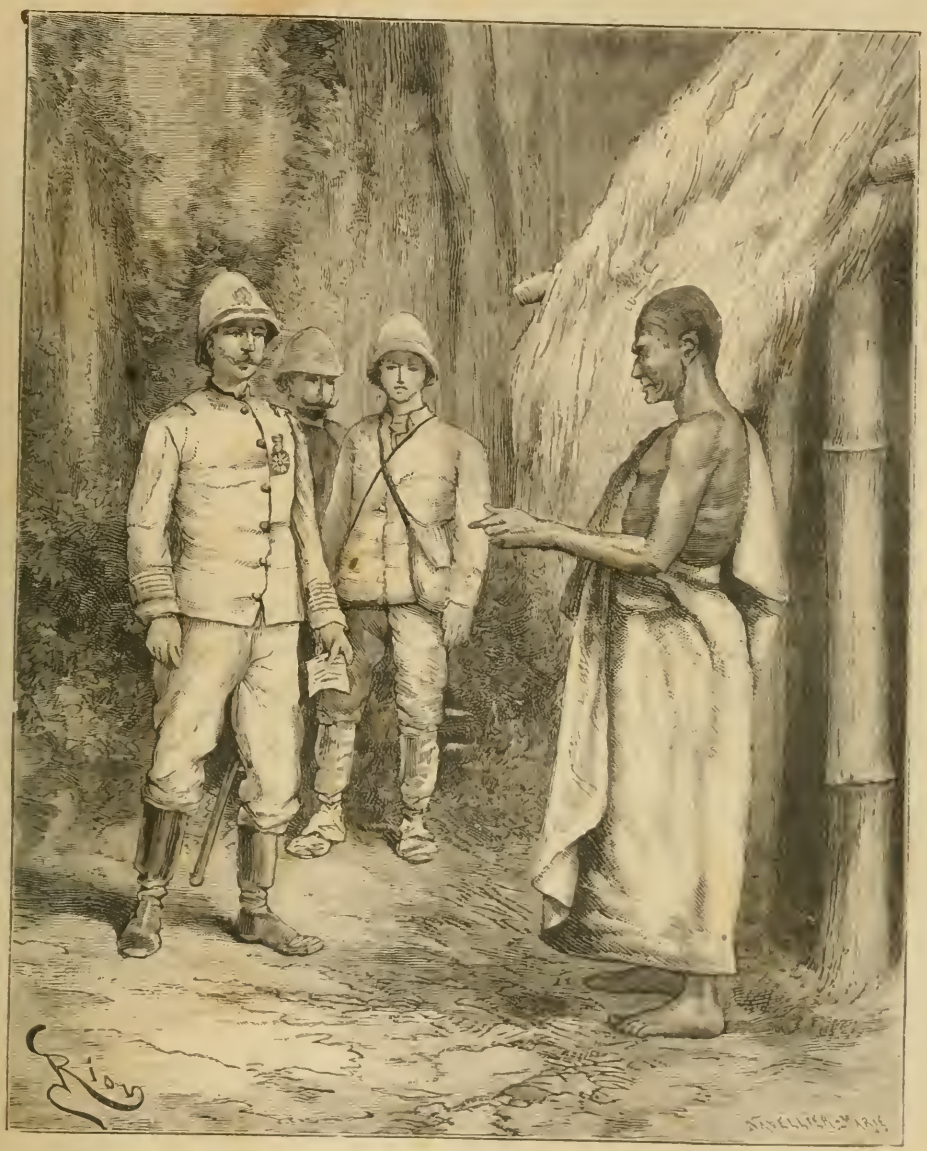
Les peaux-jaunes, sur les premiers moments de l'attaque, à travers la fumée des balles, n'avaient pu évaluer l'importance numérique de leurs adversaires.

Puis l'attaque très prompte des Français avait tout brusqué.

Mais à présent, leur émoi dissipé, ils redevenaient plus maîtres d'eux.

De Versac comprit que les déloger complètement du bois serait chose impossible avec les seules forces dont il disposait.

Et il se contenta de tirailler en attendant le gros de ses troupes.



— Ah ! vieillard, merci ! merci ! — prononça, avec une chaleur ardente, le lieutenant-colonel après avoir lu. (P. 1238.)

Celles-ci, prévenues par l'intensité de la fusillade, doublaient l'étape.

Le commandant avait envoyé à leur rencontre.

Aussitôt son émissaire a-t-il rejoint que le pas de course est pris.

C'est alors un spectacle impressionnant que cette colonne parmi laquelle sont intercalées les masses brunes des auxiliaires au brassard tricolore, aux cheveux flottant parfois sous le vent de leur course sur la longue route que délimitent les eaux éternelles.

Pour s'animer au combat, les auxiliaires poussent des cris gutturaux, cris de carnage.

Et, en les entendant, saisis de la même frénésie, les convoyeurs eux-mêmes, qui suivent latéralement les profondes routes d'eau du marais, juchés sur l'avant de leurs grands chariots sombres, battent les croupes des buffles qui s'élancent, plongent leurs cornes énormes dans les flots vaseux qu'elles soulèvent, — comme un ennemi par elles éventré.

Ces cris, ces rumeurs annoncent au lieutenant-colonel l'approche de ceux qui vont lui permettre d'achever sa victoire.

Bientôt, c'est une vague humaine, roulant, assaillant de partout, envahissant, conquérant les bois, fouillant les fourrés et les cadavres de ses baïonnettes.

Et ce n'est bientôt plus dans ces solitudes, au silence depuis le matin si violemment troublé, ce n'est plus qu'un galop confus, chassant en même temps les vaincus et les bêtes affolées des forêts.

Les derniers Annamites et Chinois ont disparu, quelques-uns par la route mandarine, le plus grand nombre par la forêt qu'ils n'osent quitter.

Ils composent un corps de partisans qui ne s'étaient point encore mesurés avec les Français à Minh-Kong et que le Bonheur-Florissant avait expédiés en toute hâte pour arrêter leur poursuite.

A leur tour ils venaient d'être battus, et, laissant la forêt semée de cadavres, se retiraient vers Noui-Den, la Montagne-Noire, ce fort lointain où nous avons vu Hector Brémontier prisonnier, attendant la venue du célèbre chef des pirates.

LXXXIV

LA MONTAGNE-NOIRE

Conduite par son jeune guide, Ninh était arrivée à une demi-journée de marche de Noui-Den.

Son compagnon étendit alors la main.

— Devant toi, ma sœur, — dit-il, — est la Montagne-Noire, occupée par les guerriers du grand et redouté chef dont le nom est le Bonheur Florissant.

Les hommes de la guerre dont quelques-uns sont passés devant notre chaumière avec un homme de race blanche qu'ils traînaient captif, la cangue au cou, s'y rendaient.

Là, ma sœur, tu seras à l'abri. A partir de cet endroit, la route pour toi n'offre plus de dangers, les fauves carnassiers n'aimant point le voisinage de l'homme.

— Et toi ? — demanda la fillette affligée à la pensée de se retrouver seule encore dans ces chemins déserts.

— Je regagne notre hutte, les partisans du Bonheur Florissant me garderaient, m'enrôleraient de force, si j'entrais dans leur citadelle. Et qui donc alors aiderait mon père à veiller sur les nôtres dans nos forêts ?

— Adieu donc, Lieû, mon frère, à l'amitié douce comme ton nom.

— Adieu, ô jeune sœur, à qui, dans la nuit, emblème de ton nom, je penserai souvent ; adieu, et que les génies bienfaisants veillent sur ton voyage.

Et ils se séparèrent après que la jeune voyageuse eût chargé celui qui l'avait protégée de la dent et des griffes des tigres, des expressions de sa gratitude pour ses parents, auprès desquels il retournait.

Les chefs des pirates qui avaient passé devant sa chaumière, ayant reçu l'hospitalité dans la demeure, n'avaient pas osé l'emmener avec eux ; mais il avait raison, il y avait danger pour quiconque était en état de porter les armes, à s'approcher des campements indigènes.

La jeune fille songeait à cela, aux mœurs rudes des gens au milieu desquels elle allait se trouver, et une ride d'anxiété naissait à son front pur.

Après que son compagnon, l'ayant quittée, était retourné sur ses pas, elle avait écouté le bruit de ses yèp se perdre dans les méandres du chemin.

Alors, ayant pris son couteau, avec un soupir de résignation et l'énergie de sa constance, elle avait tracé son signe sur le tronc d'un gros arbre.

Puisqu'elle avait accepté une tâche, se disait-elle, il fallait l'accomplir jusqu'au bout.

Et elle s'était remise à son étape si longue, croyant entendre encore le sifflement rythmique du rotin manié par son jeune et doux compagnon au nom de rêverie.

Il était de son âge, et l'ombre des grands bois avait protégé son teint des ardeurs trop violentes du soleil.

Il était de sa race et il parlait la même langue qu'elle, avec des naïvetés rustiques et attachantes.

S'oublier là, dans ces bois, et y vivre,... y mourir... Allons, pas de regret... A ce moment une confusion mit, dans cette solitude, du vermillon sur ses joues ; elle venait d'être infidèle au souvenir qu'elle portait à

l'étranger jeune aussi et brave et belliqueux qui, d'un des navires de son pays lointain, était descendu pour combattre, pour vaincre, — et pour la charmer.

Et l'image toujours souriante et gaie de Malice, aussi amoureux du danger que de ses brunes joues, repassa sereine devant son esprit.

Cela dissipa la nostalgie qui venait de la prendre.

Et murmurant une de ces traînantes et bizarres mélopées de route que les gens de ces contrées ne fredonnent que sous l'ombre de la nuit ou des voûtes touffues, elle trouva plus de force pour reprendre sa traite.

Tandis que Ninh approchait de la citadelle escarpée de la Montagne-Noire, de Versac, de son côté, se remettait en route.

Malice avait retrouvé les croix de Saint-André tracées par Ninh sur des arbres près du village incendié.

Elle aussi avait donc visité ces ruines.

Mais s'y était-elle trouvée seule ou en compagnie des pirates ?

C'est-à-dire, à ce moment, avait-elle déjà retrouvé Hector Brémontier ?

De Versac et lui se posaient cette question sans découvrir nul indice de nature à les renseigner.

Plus de nouvelles du lieutenant de vaisseau, plus le moindre papier adhérent aux signes laissés par la jeune fille,

La poste-restante avait cessé de fonctionner.

Pourtant, en fouillant ces débris, sous le morceau de toit resté debout, l'ordonnance de Brémontier aperçut quelques pellicules de fruit.

Ninh possédait de ces fruits dans ses paniers lorsqu'elle l'avait quitté.

Il n'y avait certes là que les restes du repas d'une seule personne.

Elle avait donc mangé là, elle s'y était reposée ; et sans doute n'ayant nul autre abri y avait-elle dormi.

Une grande pitié prit alors le marin.

Et il eut conscience de toute la grandeur de l'abnégation dont l'enfant lui avait donné la preuve en s'exposant toute seule à de si grandes souffrances, à de si rudes épreuves.

Il alla porter l'annonce de sa découverte, la seule qu'il eût pu faire, au commandant de la petite troupe.

De Versac prenait toutes les dispositions pour continuer vigoureusement la chasse commencée.

Il était relativement heureux de ce premier combat, engagé dans de telles conditions, qu'il avait la faculté d'évacuer ses blessés à Minh-Kong.

Plus loin il n'aurait pu le faire, à moins de leur constituer une escorte, telle que c'eût été son propre épuisement.

Ici, une seule route entre le point qu'il occupait et la forteresse conquise par les Français : à droite et à gauche des marais qui le garantissaient contre tout acte hostile un peu important.

Mais le plomb ennemi n'avait pas fait que des blessés : des braves dormaient de l'éternel sommeil.

Parmi eux le vieux et bon quartier-maître Yvon.

Durant cette marche, comme durant ce combat, en chef conscient de son devoir, il avait été constamment à la tête des siens.

Une large fosse coucha côte à côte tous ceux qui avaient succombé.

Et le premier de tous, le quartier-maître.

Sur la tombe recouverte de terre, le loustic de la colonne, qui jurait ne croire en rien, planta une croix rustique qu'il venait de faire lui-même.

Elle portait ces mots :

— Ici reposent des braves.

Et au-dessous, gravés avec un couteau, des noms...

— Et maintenant, — dit le fantassin, — quand on voudra !...

On connaît cette parole du soldat français.

Elle veut dire :

— Je suis prêt.

Le lieutenant-colonel était heureux d'avoir à diriger de tels hommes.

Et quelques heures après cette cérémonie funèbre opérée avec une mâle virilité, ayant électrisé sa petite troupe par quelques énergiques et fortes paroles, on se remettait en route...

De loin en loin on retrouvait les marques laissées par la petite marchande annamite.

Et tous ces hommes à l'âme cuirassée par les combats s'apitoyaient en une admiration émue sur le courage de cette enfant, se hasardant dans de pareilles solitudes.

— Pauvre Ninh ! — murmurait Malice, en constatant ce qu'elle avait dû souffrir. — Pas seulement une cabane, rien. Mais c'est épouvantable.

Maintenant une tristesse l'envahissait : il se demandait s'ils continueraient à retrouver ces croix naïves, et si un moment n'allait pas venir où ils cesseraient de les voir,... pour ne plus rencontrer que le cadavre de l'enfant...

Parfois de Versac éprouvait de légitimes inquiétudes en constatant le caractère de la région dans laquelle on était engagé.

Quelque pirate n'aurait-il pas surpris la jeune fille ?

Ces hommes-là n'hésiteraient pas à recourir à la torture pour arracher un secret.

Et l'enfant, martyrisée, n'aurait-elle pas livré le sien ?

En ce cas, ces marques avaient été mises, afin de l'attirer dans un piège et d'exterminer la petite colonne.

Les auxiliaires, épouvantés par la profondeur de ces solitudes, les rauques hurlements des fauves dans leurs retraits invisibles, se serraient contre les Français, murmurant tout bas qu'on les conduisait à la mort.

Aussi de Versac s'entourait-il des précautions les plus grandes.

Jusqu'à la disparition des pirates qui l'inquiétait.

Ils ne cessaient de le harceler, se disait-il, pour lui inspirer une fausse confiance et l'attirer plus sûrement dans leur piège.

Ses craintes ne se dissipèrent que lorsqu'il fut arrivé à la pagode sous le toit de laquelle Hector Brémontier et Ninh avaient successivement dormi.

Mais la journée qui avait précédé son arrivée, avait été pour lui la plus cruellement pleine de perplexités dans ce sentier enténébré où parfois deux hommes ne pouvaient s'avancer de front.

Là, vingt fois dans le jour, il s'était attendu à une attaque.

A peine mettait-il pied à terre devant la porte de la pagode que le vieux bonze « près de la terre et loin du ciel », selon l'expression indigène appliquée à ceux que la tombe appelle, s'avançait vers lui et le saluait en inclinant sa tête rasée.

— Que veut ce vieillard ? — demanda le colonel au chef des auxiliaires.

— Vous remettre ceci, — répondit le bonze.

Et il tendit à de Versac ce que Brémontier avait écrit.

— Ah ! vieillard, merci ! merci ! — prononça, avec une chaleur ardente, le lieutenant-colonel après avoir lu.

Malice, lui, d'un coup d'œil avait aperçu une croix de Saint-André gravée contre la porte de la pagode ; donc Ninh s'était abritée sous ce toit... le premier qu'elle eût rencontré après un tel début..

Mais le papier que ce vieux venait de remettre au colonel : c'était sans doute de Brémontier.

Il s'approcha de de Versac.

— Pardon, mon colonel, si je... C'est de mon capitaine, pas vrai ?

— Oui, mon ami, je comprends votre désir. Oui, c'est de lui.

Et, à voix basse, il murmura :

— Pauvre ami !...

Une seconde fois il relut cette lamentable épître.

Brémontier, en abrégeant, en les atténuant même, racontait ses maux. Et ce qu'apprenait le chef de la petite colonne lui semblait épouvantable.

Etait-il possible qu'un homme pût supporter un tel martyre?

— Oh! je le vengerai! — gronda-t-il entre ses dents serrées.

Et il n'eut plus de cesse qu'il ne se fût remis en route, afin de rejoindre ces misérables tourmenteurs de prisonniers et de leur arracher leur victime.

Aussi plus rassuré, désormais, imprima-t-il à la marche de la troupe qu'il commandait une impulsion plus vive.

Et c'est avec une foi complète, une joie véritable qu'il consultait les indications laissées de distance en distance par Ninh.

— La femme, il n'y a que ça de bon chez l'homme, — finit par déclarer Malice dans sa religion pour le dévouement de la jeune fille.

Des coureurs qu'il avait envoyés en avant, venaient de rejoindre la colonne.

Ils confirmaient la présence de Brémontier parmi les pirates.

Mais ils apprenaient en même temps à de Versac que ces derniers étaient très fortement retranchés à Noui-Den, plus fortement même qu'ils ne l'avaient été précédemment à Minh-Kong, cette citadelle dans les marais qu'on leur avait quand même enlevée.

Pour ces indigènes habitués à circuler dans la vase, des retranchements défendus en très grande partie par des marécages ne leur paraissaient pas inaccessibles.

Mais ils éprouvaient d'autres perplexités devant des fortifications étagées parmi des masses rocheuses.

Ils les jugeaient inexpugnables.

De Versac, au contraire, respira lorsqu'il apprit qu'il rencontrerait ses ennemis sur un terrain ferme, où les qualités du soldat français allaient pouvoir se développer tout entières.

Pourvu seulement qu'ils eussent assez confiance en eux pour l'attendre de pied ferme.

Pourvu surtout que Brémontier y fût encore et que ses ravisseurs, redoutant le sort qui les attendait, ne l'eussent pas emmené plus loin.

C'était la seule crainte qu'il eût, et celle-ci était vive, car dans ces régions inconnues et avec de tels ennemis, cette chasse, cette poursuite serait bien longue, et en lui, il se l'avouait, bien incertaine...

LXXXV

UN NOUVEAU SUPPLICE

Quelques heures avant que, fidèle à sa promesse, le vieux bonze eût remis la lettre d'Hector Brémontier au lieutenant-colonel de Versac, Ninh arrivait en vue de la Montagne-Noire.

Elle aperçut les murailles rocheuses, l'entassement bastionné des tours.

Et une appréhension l'envahit.

Elle eut peur de ces retranchements d'aspect formidable pour elle.

Ils lui produisaient l'effet d'une bastille sombre dont il devait être aussi difficile de sortir qu'il était périlleux d'y entrer.

Partout, alentour, nulle habitation. Seul au milieu de la désolation de ces lieux, ce nid d'aigle.

Toute hésitation de sa part était donc vaine.

A l'intérieur de ce seuil redouté, seulement, elle pouvait trouver une temporaire retraite. Impossible de se réfugier dans quelque chaumière voisine ainsi qu'elle en avait l'intention, et, de là, se ménager des intelligences dans la place.

Il fallait l'affronter de face.

Alors l'enfant n'hésita plus, la crainte lui avait dicté l'autre conduite, la nécessité l'obligeait à y renoncer. Eh bien! elle n'en serait que plus à même de remplir sa tâche.

Et, tremblante, elle s'était dirigée vers la porte du repaire fortifié.

Quelques partisans flânaient autour, ils la virent arriver, non sans un étonnement gouailleur en constatant sa jeunesse et son charme.

Très impressionnée par cet accueil, la jeune fille, dont l'incarnat vint colorer les joues, pressa le pas, ses longs cils baissés vers la terre.

— Ce doit être une jeune fille de race noble, — se dirent les pirates en voyant sa discrétion peureuse.

Et, cessant d'affecter leur ironie insultante, ils se rangèrent pour la laisser passer.

— Où vas-tu? — lui demanda le soldat de garde.

— Je viens me prosterner devant le grand chef Bonheur-Florissant, — répondit la jeune fille, — et lui demander de m'agréer parmi les servantes de son épouse, ou de me laisser faire mon métier de marchande, puisque la guerre a ruiné ma maison, dispersé ma famille.

Impossible au captif de se dresser, impossible de rester assis ; il lui fallait demeurer couché sur la terre souillée.
(P. 1244.)

On la laissa entrer.

Quelques femmes de chefs étaient avec la garnison, elle alla les rejoindre.

On ne se défiait point d'elle, elle était si jeune et si réellement touchante, son émoi doublait le charme de sa grâce.

Les quelques marchandises qui chargeaient ses paniers lui avaient été vite enlevées dans ce désert, où l'on manquait de tout ce qui ne se rapportait pas directement aux armes.

On la laissait circuler à peu près partout.

Par les conversations qu'elle avait provoquées en tremblant, elle apprit la présence d'un prisonnier français entre ces murailles.

Alors, partagée entre la crainte et l'espérance, elle s'arrangea pour le rencontrer, afin de s'assurer que cet infortuné était bien celui pour la délivrance duquel elle avait entrepris ce long et rude voyage.

Mais s'il la reconnaissait et qu'il se trahît?...

Dans ce cas, n'allait-elle pas expier son audace, et ce que ses compatriotes considéreraient comme une trahison?

Cependant, l'accomplissement entier de sa mission nécessitait cette épreuve.

— Il le faut! — se dit-elle.

Et elle vint errer dans le coin de l'abrupt repaire dans lequel était confiné le captif.

Ninh aperçut un homme dont, au premier coup d'œil, les traits indiquaient la race.

Mais la situation dans laquelle elle l'aperçut la fit tressaillir de pitié.

Le malheureux était couché sur la terre humide.

Ses mains étaient libres, son cou avait été déchargé de la cangue, ce joug humain qui, pendant de longs jours, avait pesé sur lui, mais ce n'avait été que pour aggraver son supplice.

En effet ses jambes étaient passées dans un appareil étrange.

Fixé dans le sol par des pieux très solides, un épais madrier de bois dur était percé sur un de ses côtés de deux ouvertures en forme de demi-lune.

Sur ce bois on en avait appliqué un autre construit de la même façon.

Cela formait deux ouvertures juste assez larges pour y renfermer le bas des jambes d'un homme.

On avait obligé le prisonnier à se coucher devant ces horribles bois de justice, ses chevilles qui commençaient seulement à se cicatriser avaient été passées dans ces ouvertures et la partie du dessus, seule mobile, rap-

prochée et solidement fixée sur le madrier inférieur, avait étroitement emprisonné ses jambes.

Cela valait mieux que des chaînes.

Impossible au captif de se dresser, impossible de rester assis; il lui fallait demeurer couché sur la terre souillée.

Des scorpions, des vermines immondes et venimeuses rampaient jusqu'à lui, venant lui sucer son sang, s'attacher à ses plaies...

Et il ne pouvait les chasser.

Ninh n'avait pas encore aperçu ses traits et un apitoiement profond l'avait saisie.

Le captif, tourné sur le côté, vit une ombre passer devant lui, il leva la tête.

Son regard atone, sur lequel l'excès de la souffrance avait imprimé le poids de sa désespérance, se fixa sur celle qu'il venait d'entrevoir.

Mais peu à peu une clarté l'anima : il lui semblait qu'il reconnaissait celle-là. Puis brusquement une lueur plus vive y naquit... et mourut aussitôt dans l'effort de sa volonté.

Il venait de reconnaître,... il reconnaissait Ninh, la petite amie de son matelot d'ordonnance, de Malice, Ninh, la jeune et gentille marchande annamite.

Il ne pouvait se tromper.

Eût-il douté, que le regard rapide, interrogateur, qu'elle promena autour d'elle eût dissipé chez lui toute hésitation.

A quelque distance cinq ou six pirates, mélanges de toutes les races de ce coin de l'Asie, jouaient aux cartes, avec leurs cartons gros comme le pouce, et couverts de signes.

Il ne fallait pas se trahir; et il laissa retomber sa tête vers la terre.

Mais quelles pensées bouillonnaient en lui !...

Qu'était venue faire la jeune fille dans ce repaire maudit? Avait-elle quitté le camp français en venant se faire accepter ici au prix de quelque trahison, après qu'elle avait assez ramassé d'argent auprès des nôtres?

Ou bien s'était-elle introduite dans ces retranchements dans le but de faciliter son évasion?

Questions confusément et toutes ensemble surgies à son esprit sans qu'il osât s'arrêter à une d'elles.

De Versac avancait-il à sa recherche? avait-il reçu ses messages, celui qu'il avait confié au hasard dans le marais, et l'autre, remis au vieux bonze?

Ah! il avait le vertige de tout ce qui s'agitait d'interrogations dans son esprit.

Il devait se passer quelque chose, mais quoi ? quoi ?...

La venue du chef des partisans, le redoutable pirate qui, par une sanglante ironie, avait pris le nom de Bonheur-Florissant, d'abord annoncée, avait ensuite été retardée.

Ce n'était probablement pas sans motif.

Comment se renseigner? N'était-il pas utile que Brémontier sût ce qui avait lieu afin de se tenir prêt aux événements qui peut-être étaient près de se produire?

Il songea à Nam, l'ancien boy aux longs cheveux qui, gonflé de son rôle d'interprète, se rendait assez volontiers à ses désirs, lorsque l'officier de marine manifestait le désir de le voir.

Il attendit que les pirates, accroupis à quelques pas de lui, eussent achevé leur partie.

A ce moment, Brémontier, qui baragouinait, maintenant, quelques mots de leur idiome, manifesta le désir de parler à l'ancien boy.

Une demi-heure après, celui-ci se présentait, se dandinant avec affectation.

Brémontier, pour motiver la demande qu'il avait faite de le voir, manifesta le désir d'être délivré de ses ceps, montrant, avec un dégoût réel, le cloaque sur lequel il gisait.

— Ça pas moyen, — repartit l'Annamite dans son français de rencontre, — grand chef va venir bientôt, grand chef content ça lui voir toi pas moyen sauver.

— Mais quand va-t-il venir enfin? — questionna l'officier de marine.

Il souffrait tellement au moral et au physique qu'un désespoir qui n'était point feint se lisait dans ses paroles.

Ah ! qu'on lui remît la cangue plutôt... Oui, la cangue, le joug! Que la jeune Ninh fût venue pour l'aider à fuir ou non ; avec son aide ou sans son concours, il trouverait bien un moment l'occasion de se saisir d'un coupe-coupe, d'une scie, d'un couteau et de briser, de rompre, cet instrument de servage, de gagner le rempart et de là de se précipiter en bas, de gagner les forêts,... au risque d'être atteint par une balle, ou d'être dévoré par les fauves dont l'on entendait, la nuit venue, les rauques rugissements.

Et pourtant il ne voulait pas mourir, — mourir sans combattre, — dans sa tristesse ne vivant plus que par le souvenir et son souvenir lui montrant celle qu'il aimait, qu'il aimait d'autant plus qu'il était plus loin et plus misérable... et qu'il la croyait plus coupable.

Mais continuer cette existence, n'était-ce pas mourir un peu chaque jour, de ce trépas horrible qu'il repoussait ?

La lettre de Maurice lui disait que tout n'était pas fini avec celle qui

avait semblé le bannir de son cœur, et à cette heure, où une mort glorieuse ne lui faisait point peur, il trouvait cependant qu'il aurait été doux de vivre pour elle, pour sa Berthe... Aussi, périr-là?... non, non, jamais!

Voilà pourquoi il attendait avec impatience la réponse de son interlocuteur, car il allait peut-être apprendre ce qui se passait et ce qu'il devait faire,... si toutefois on l'arrachait de ce bois de torture.

L'Annamite paraissait hésiter, pourtant il réfléchit que Minh-Kong était loin, que les forêts se trouvaient bien profondes et que le repaire de la Montagne-Noire était presque inaccessible et il répondit :

— Le commandant qui a pris Minh-Kong vouloir faire la guerre toujours. Mais y en a beaucoup forêts, et chef annamisse faire bataille. Pas moyen Français venir ici.

— Oui, — dit encore Brémontier, — il est vrai que cette forteresse est solide. Pourquoi alors me persécuter ainsi, puisque je ne puis fuir?

— Moi dire au capitaine, — répliqua l'autre.

Et il s'éloigna. Il donnait le titre de capitaine à l'homme qui commandait la horde indisciplinée, unie seulement pour le mal, qui était rassemblée à la Montagne-Noire.

Le supplice infligé au prisonnier ne cessa pas. Mais il le ressentait moins.

L'enivrement qui l'emplissait le lui rendait moins lourd.

De Versac avait repris l'offensive, voilà tout ce qu'il avait retenu.

Des pirates essayaient de lui barrer la route : tentative insensée!

Mais pourvu que ses compagnons d'armes arrivassent devant ces remparts, avant qu'on ne l'eût emmené, lui, Brémontier, entraîné plus loin.

Oh! si ses persécuteurs voulaient l'obliger alors à les suivre dans leur nouvelle retraite, malgré leur nombre, dès qu'on l'aurait délivré de ces ceps, ces bois effroyables qui le retenaient couché, il se saisirait d'une arme...

Et alors jusqu'à la délivrance,... ou jusqu'à la mort!

Mais, deux jours après, le désœuvrement, la confiance qui régnaient dans le fort construit par les pirates avaient cessé.

Des émissaires venaient d'annoncer que les Français avaient repoussé les contingents envoyés pour leur disputer l'accès de la région forestière après leur avoir tué beaucoup de monde, si bien qu'ils avaient pu atteindre sans encombre la pagode où étaient restés les blessés abandonnés précédemment par les fuyards de Minh-Kong.

Ces symptômes d'agitation ne pouvaient tromper l'officier.

L'ancien boy étant venu à passer auprès de lui, Brémontier, dont le regard trahissait la fièvre d'espérance, l'interpella.

— Les Français approchent, n'est-ce pas? Prends garde, Nam !...

Le bandit le regarda avec inquiétude : il avait cru le succès des pirates plus facile, et il n'était pas bien sûr de n'avoir pas commis une sottise en venant se joindre à leurs bandes.

— Moi pas méchant, capitaine, tu sais ; c'est chef annamisse lui pas vouloir détacher toi. Moi parler à lui ; mais lui pas vouloir.

Il fallait qu'il fût bien peu sûr de l'avenir, puisque maintenant il s'excusait auprès du captif et rejetait sur ses complices la barbarie avec laquelle on le traitait.

Mais qu'importait à Brémontier quelques jours de souffrance de plus ou de moins, si cruelle et si blessante qu'elle fût !

Ses frères d'armes allaient enfin attaquer ce repaire, et cette fois, oh! d'une manière ou d'une autre, il en répondait, ce serait bien la fin !...

LXXXVI

L'ATTAQUE

Quelque chose autre avait aussi ranimé la force morale d'Hector Brémontier.

Il avait de nouveau aperçu, il avait revu le doux et compatissant visage de Ninh.

Et celle-ci, attachant un long regard sur le captif, dont l'uniforme n'était plus qu'une loque, dont les galons mêmes avaient été arrachés par ses bourreaux dans leur haine cupide, lui avait ainsi exprimé toute la ferveur de sa sympathie.

Pourtant la bouche de l'enfant ne s'était pas ouverte.

Elle était bien trop prudente pour s'exposer à perdre de la sorte le fruit de tout ce qui avait été fait.

Qui sait si quelqu'un ne l'épiait pas?

Son regard exprimait furtivement à l'officier ce qu'elle ne pouvait dire, et son regard à lui l'indiquait aussi; il l'avait comprise.

Elle était là à cause de lui, pour lui, au secours de qui ses anciens compagnons, ses frères accouraient.

Ensemble, on réussirait bien à le sortir des griffes de ces bêtes féroces.

L'heure du châtiment allait sonner en même temps pour cette horde.

Les symptômes que l'officier de marine avait notés avec une si vive joie allaient s'accentuant.

En dépit de leur feinte confiance dans l'invulnérabilité de leurs remparts, les pirates montraient une inquiétude de plus en plus grande.

Jour et nuit les baguettes sonores des veilleurs retentissaient comme dans l'attente d'un assaut imminent.

En même temps, la surveillance la plus rigoureuse était exercée envers le captif, la solidité des bois de sûreté fréquemment vérifiée.

D'abord, devant ce luxe de précautions, un rictus de mépris amer avait erré sur les lèvres du lieutenant de vaisseau.

Ceux qui l'avaient soumis à ce tourment inutile savaient bien qu'il lui était impossible de faire quoi que ce fût pour se délivrer de l'étreinte de ces ceps.

La longueur de leurs madriers était calculée de telle façon qu'il était matériellement impossible à celui sur les chevilles de qui ils étaient refermés, d'atteindre à la charpente qui les reliait.

Puis il les avait laissé faire avec indifférence, ne prenant même pas la peine de les regarder agir.

Nam, l'ancien boy, cessant de promener avec ostentation sa longue chevelure et ses sourcils à l'arc si soigneusement délimité par le rasoir, se montrait plus assidu.

Et son œil piteux guettait celui du prisonnier.

— Véritablement, il me demande ma protection, — se dit Brémontier, qui, malgré sa détresse, ne put s'empêcher de sourire. — En fin de compte, il n'est pas le plus mauvais de la bande...

Tout à coup l'écho d'une fusillade troua le grand silence de la solitude.

Hector Brémontier se dressa alors à demi, aussi haut que le lui permettait la rigidité de ses entraves : une irradiation illuminait son regard.

Ah ! s'il avait pu se mouvoir !...

A ce bruit, le gong avait retenti d'une voix déchirante, apeurée.

Un tumulte s'était produit dans la garnison, les pirates s'élançant par bandes aux remparts dans les blocs desquels ils avaient manifesté jusqu'alors une si superbe confiance.

Le prisonnier se vit seul, entravé malheureusement, — ou heureusement pour lui, car, dans son exaltation, il aurait été capable de quelque sublime folie.

Alors la silhouette de Ninh apparut à quelque distance. Ses yeux naturellement si doux étaient illuminés d'une flamme intérieure.

Dans sa petite main, elle tenait son couteau à la lame étrangement recourbée et dont le tranchant luisait, fraîchement aiguisé, — le couteau avec lequel elle avait marqué la trace de son passage à ceux qui arrivaient.

Elle jeta le sabre au prisonnier, avec ce seul mot : — Voilà ! (P. 1256.)

Avec lui encore, finissant d'accomplir son œuvre de sainte abnégation, elle s'apprêtait à couper les liens reliant les pièces de la charpente qui maintenait les ceps...

Mais, après le premier coup d'effroi, se rendant compte que l'ennemi était encore loin, le doï, qui se souvenait à temps de son prisonnier, envoyait quelques-uns de ses hommes veiller sur lui.

Ninh dissimula à la hâte ce qui était à la fois son arme et son fragile

instrument de délivrance sous sa tunique et, chose naturelle dans l'émoi général, s'élança à son tour vers le rempart, impatiente de savoir la vérité.

Ce n'était qu'une fausse alerte.

Mais a-t-on entendu, sous la frénésie de l'orage, la grêle galoper la terre ?

Elle s'avance, sourde, lointaine, et à chaque instant, plus violente, plus âpre, plus distincte.

Tout à coup, elle s'élance, elle s'étend, s'épand, surgit et gronde, repousse, ravage, envahit tout.

Pareille aux tempêtes du ciel, la tempête de plomb, de fer et de feu s'approchait, s'élargissait, envahissait l'espace, grondant, d'une façon sinistre, dans les forêts profondes, où les bêtes hurlantes répondaient à son fracas, par leurs rugissements...

Pâles, noircis, sanglants, des flots d'hommes affolés refluaient dans les retranchements.

Et leurs voix clamaient :

— Les Français ! les Français !

Ceux de l'intérieur voulaient fermer la porte composée de troncs d'arbres, tandis que ceux du dehors se poussaient pour entrer.

Des cris, des clameurs, un concert d'imprécations...

Ces êtres à demi barbares, qui voient la défaite, le châtiment de toutes leurs sauvageries précédentes, de leurs cruautés inutiles et lâches envers tous ceux qui tombaient entre leurs mains, ressentent une rage, un besoin de sang frénétiques.

— A mort ! — grondent-ils. — A mort, le Français !...

Et tournoyant, les premiers culbutés par les autres, ils sont refoulés vers la place où gît le malheureux Brémontier cloué au sol.

Leurs instincts sanguinaires se sont réveillés.

— Une victime rend la fortune propice ! — proclament les plus fanatiques.

— Un sacrifice humain !...

En tout cas si les Français sont encore victorieux, leur joie de leur triomphe sera ternie par la vue des restes mutilés de leur compatriote.

Et déjà ils se disputent pour les supplices par lesquels on va le faire passer avant de mourir : les plus effroyables seront les préférés.

Les glaives luisent, des mains les brandissent, prêtes à amputer les pieds, les moignons, puis les genoux et les coudes, les épaules, tuant l'homme peu à peu, comme morceau à morceau.

Hector Brémontier considère ces êtres affamés de meurtre avec une assurance invincible. Il voit ce qu'ils veulent et il attend. Il sera vengé!

Mais un remous se produit.

Des voix de commandement retentissent, des hommmes se frayent un passage.

C'est le doï.

Il se refuse à laisser égorger son prisonnier, du moins à cette heure. Ce captif, c'est son orgueil, en somme, et il ne veut pas s'en priver. Quand il l'aura remis à ce chef que l'on ne voit pas, dont l'on entend seulement le nom qu'il profère et qui fait reculer tous ces bandits, alors il assistera indifférent ou joyeux à son supplice, car, à ce moment, le Bonheur-Florissant l'aura probablement récompensé.

Tandis qu'il impose son autorité, Nam, l'ancien boy, harangue ses compagnons avec toute sa souplesse insinuante de coureur des villes.

Enfin une accalmie se produit : les pirates reculent.

Hector Brémontier est sauvé pour cette fois.

Nam alors se penche vers le prisonnier.

— Cap'taine, toi pas avoir peur, — dit-il, — moi camarade pour toi.

L'officier de marine haussa les épaules avec mépris pour cette troupe hurlante, forte seulement contre un homme désarmé, enchaîné.

Cependant, il veut reconnaître les bonnes intentions, intéressées, il est vrai, qui paraissent être dans l'âme de l'ancien boy.

— Merci, — dit-il.

Les pirates s'éloignent, ils couvrent les parapets.

Des tas de rochers sont roulés derrière la porte, avec une fièvre qui trahit l'inquiétude des bandits.

Un silence presque absolu, silence d'attente et d'apeurement plane sur la citadelle.

Soudain un mot, un cri plutôt, le même dans toutes les bouches, court sur le rempart ; et de partout, de tous les angles, de derrière chaque bloc, des coups de feu; un déchaînement de détonations stridentes, part, roule, éclate.

Deux pierriers de bronze se mettent aussi du concert, tirant avec rage, avec fureur, criblant les arbres.

Le mot jailli de toutes les bouches, Hector Brémontier l'a entendu, l'a compris.

— Les Français!

Et son âme se dilate. Tout vibre en lui.

Dans un besoin d'action, de lutte, il essaie de s'arracher à l'étreinte meurtrière qui le paralyse; il se tord, laisse de sa peau aux arêtes du bois.

Hélas! c'est en vain.

— Oh! desserrer ces ceps! — gronde-t-il.

Des sonneries de clairon parvinrent jusqu'à lui. Il les connaît, il en perçoit la signification.

Les autres obéissent à cette voix de cuivre, ils exécutent des ordres qu'elle leur transmet; ils courent au danger, affrontent la mort.

Et lui, lui seul, demeure là, impuissant, inactif...

Au dehors, les Français sont arrivés en vue de la forteresse.

Défiant les balles, de Versac a mis son cheval au galop de chasse et, rapidement, il fait le tour des remparts : on dirait qu'il passe une revue, à voir son assurance.

Il juge la position réellement très forte.

Impossible de l'enlever d'un coup de main.

C'est donc un siège en règle à entreprendre.

Malice, à qui se sont joints quelques aventureux compagnons, profitant d'un mouvement qui a attiré sur le gros des troupes toute l'attention des assiégés, a poussé une pointe hardie presque jusque sous les murs du fort.

Et il a retrouvé la croix de Saint-André tracée par la petite Annamite.

— Ninh est entrée ici, — s'écrie-t-il avec exaltation. — Y est-elle encore?

Comment s'en assurer?

Il se souvient que, à chacun des endroits où la jeune fille s'est arrêtée, elle a deux fois gravé le signe convenu : d'abord avant d'arriver, semblant dire :

— Je suis entrée ici.

Puis après, ajoutant, en quelque sorte, qu'elle en était repartie.

Il fallait donc s'assurer si une croix existait de l'autre côté de ce terrible repaire.

Mais impossible d'y aller comme à la promenade.

Les pirates, mis en éveil par la présence insolite du petit groupe composé par Malice et par les « camaros », comme s'ils avaient la prétention de prendre le fort à eux tout seuls, se mirent à diriger sur eux un feu « nourri » selon l'expression favorite du mousse qui trouvait cependant « les pruneaux de digestion difficile ».

Il fallut se renfoncer dans la brousse.

Et là, invisibles, rampant presque, les mathurins essayèrent de pousser plus loin.

— A doubler le cap de cette satanée bombarde de porte! — commanda le plus ancien gabier, — et veille au grain...

— Au grain de plomb! — plaisanta Malice qui avait de l'avance et, pour son compte, avait déjà doublé le cap redoutable.

De Versac avait ordonné les dispositions nécessaires, à l'effet d'opérer l'investissement de la place.

Et les peaux-jaunes, apercevant les mouvements des Français, prodiguaient la poudre, sous leur feu enragé, démolissant les branchages, rasant les arbustes.

— Que c'en est une vraie salade, — gasconna le loustic de la colonne.

Grâce à cette diversion, le petit groupe des marins put de nouveau se hasarder jusqu'à la lisière du bois, de l'autre côté de la fameuse porte.

En vain, Malice et ses camarades épluchaient-ils les arbres, l'un après l'autre.

Pas la plus petite croix de Saint-André.

Le jeune mousse tint à s'en assurer de ses propres yeux.

Leurs recherches, prolongées, les avaient signalés, et quelques balles, envoyées à peu de distance, commençaient à siffler à leurs oreilles.

Mais l'ancien ordonnance de Brémontier ne pouvait se résoudre à s'éloigner.

Ninh était donc dans ce repaire fortifié, et le lieutenant de vaisseau s'y trouvait également prisonnier? Il ne pouvait se résoudre à n'en plus douter.

Il espérait qu'on retrouverait le prisonnier dans quelque hutte où l'on pourrait tomber à l'improviste, et l'enlever avant que ses cruels peaux-jaunes eussent vengé leur défaite sur lui.

Mais c'est derrière ces murs de rochers dont il faudrait évidemment faire le siège qu'il était enfermé.

Les bandits avaient mille fois le temps de faire expier, au malheureux officier, le sort qui les attendait. Et la pauvre et douce Ninh?...

Il frémissait aussi à cause d'elle, — à cause d'elle davantage peut-être encore, car la dernière marque qu'il avait relevée, tantôt, était ancienne déjà.

N'avait-elle pas commis quelque imprudence, et les peaux-jaunes n'avaient-ils pas surpris quelque intelligence entre elle et le captif?

En ce cas, le châtiment qui avait dû lui être infligé ou celui qui lui était réservé de la part de ces sauvages exaspérés, acculés, serait certainement horrible, effroyable.

C'est ce qui le retenait à cette place, malgré les balles, s'acharnant encore à cette recherche.

— Non! non, plus rien! — s'écria-t-il enfin.

Et, suivant ses compagnons, il s'enfonça dans la brousse, en criant :

— Le capitaine et Ninh sont dans la tanière!...

Un instant après, il arrivait auprès du lieutenant-colonel et lui faisait son rapport.

— Oui, pourvu que ces bandits ne les massacrent pas! — murmura l'officier. — Oh! dans ce cas, cent têtes pour une. Pas de quartier!

Et, appelant le chef des auxiliaires, il lui demanda de désigner un de ses hommes les plus hardis.

De Versac lui mit alors un drapeau dans une main et dix piastres dans l'autre pour l'engager à bien remplir sa mission.

Et, ayant fait sonner : *cessez le feu*, il l'envoya sommer le chef des pirates de laisser sortir de la citadelle le ou les prisonniers français qu'il détenait et, qui que ce fût, homme ou femme, manifesterait le désir de s'en éloigner (en faisant ceci il pensait à la petite marchande).

De son côté, il promettait de respecter la liberté de quiconque sortirait sans arme.

Et, d'autre part, il annonça qu'il serait sans pitié pour les bandits, si Hector Brémontier, ou n'importe qui, était tourmenté par eux.

Ces déclarations, transmises par l'envoyé, avaient produit une forte impression sur les pirates, parmi lesquels Nam, l'ancien boy, était des moins rassurés.

Mais les chefs, qui sentaient leur tête menacée, répondirent par des insultes, et l'un d'eux, traçant à la hâte quelques caractères sur un papier, le lança au parlementaire.

Ce message contenait ces mots :

« Au chef français :

« Tu réclames notre prisonnier : tu l'auras! Nous te jetterons son cadavre! »

LXXXVII

MORT OU VIVANT?...

De Versac, en recevant ce message barbare, avait serré les poings dans un mouvement de colère indignée.

— Les lâches! — gronda-t il.

Et étendant le bras, pour un serment formidable, tourné vers la citadelle qui le défiait, il s'écria d'une voix éclatante :

— S'ils ont touché à un seul cheveu de la tête de notre ami, je jure que, comme la faulx coupe les épis, le bourreau fauchera leurs têtes.

— Oui, oui! mort à eux! — répondirent avec exaltation les soldats.

Et ce concert de voix furieuses, répercuté par les échos des montagnes, plana un moment sur ces solitudes brusquement peuplées par la guerre, — et pour la destruction.

Derrière leurs remparts les pirates, impressionnés, s'étaient tus.

Ils attendaient, ne sachant quoi.

Le lieutenant-colonel avait, à côté de lui, ses chefs de détachements.

Dans les fourrés, les auxiliaires indigènes achevaient la confection des échelles d'assaut.

De Versac les fit transporter auprès des divers détachements auxquels elles étaient destinées, en passant hors de la vue de l'ennemi.

Durant ces préparatifs suprêmes, il s'entretenait avec ses lieutenants, leur donnant ses dernières instructions.

Ceux-ci allèrent rejoindre leurs postes respectifs.

Les pirates, anxieux, attendaient toujours, blêmes, derrière leurs retranchements, le doigt sur la détente.

De Versac tira son épée.

Les soldats avaient compris : ils s'arcboutèrent pour bondir.

— En avant! — cria le colonel.

La trompette retentit sonnant la charge.

Elle était inutile. Ce fut une envolée terrible; les rangs partirent, effrayants, pareils à une mer humaine.

En même temps, sur tout le front des fortifications, ce fut un embrasement, les pirates avaient tous lâché en même temps leur coup de fusil.

Des branches craquèrent; dans les lignes d'assaut des vides soudain se creusèrent : on se serra, et le mur vivant plus compact continua, — à la charge.

Mais, en même temps, une autre ratale sifflait, s'abattant sur les rocs, celle-ci, fauchant des files entières de peaux-jaunes, comme on moissonne les épis murs.

C'étaient les meilleurs tireurs, groupés à l'écart par de Versac, qui, ayant auparavant, par quelques coups de feu, mesuré les distances, signalaient leur présence et leur intervention.

Chacun avait choisi son homme et presque autant de pirates étaient tombés, frappés au cou ou à la tête : des blessures horribles.

Maintenant le feu des peaux-jaunes était irrégulier, hésitant : toute tête qui se montrait devenait une cible que deux ou trois balles crevaient, à la fois, souvent.

Grâce à ces dispositions, les colonnes d'attaque avaient pu arriver sous les murs sans avoir beaucoup souffert.

Les échelles étaient dressées et des grappes ardentes s'y élançaient.

Ce fut le moment critique.

Les tireurs furent obligés de s'arrêter sous peine de frapper peut-être des amis.

Les peaux-jaunes alors, reprenant courage, tentèrent de s'opposer à l'invasion, repoussant, renversant les échelles chargées d'assaillants.

Légionnaires, fantassins de marine, matelots rivalisaient d'ardeur et d'énergie.

Mais ces derniers, habitués à grimper dans les haubans, sautaient des échelons pour monter plus vite.

Et plusieurs fois, déjà, ils avaient couronné le rempart, menaçant de le déborder.

— Tchiêt! Tchiêt! — hurlaient les chefs des pirates. — Mort! mort!

Ces cris, le crépitement de la fusillade, des sonneries ardentes de clairon déchirées par le fracas des détonations, retentissaient dans la citadelle, arrivaient jusqu'au prisonnier haletant de fièvre, de rage impuissante.

Il se tordait littéralement sur l'abominable pilori qu'il essayait d'ébranler en des élans surhumains.

Il restait donc là, cloué à ces bois, témoin passif et déchiré du besoin de combattre, de seconder ses amis, ses frères, en vengeant ses longues humiliations!

Il se cabrait, attaquant ce bois avec ses dents.

A ce moment, le visage ému, et, résolu aussi, de Ninh apparut.

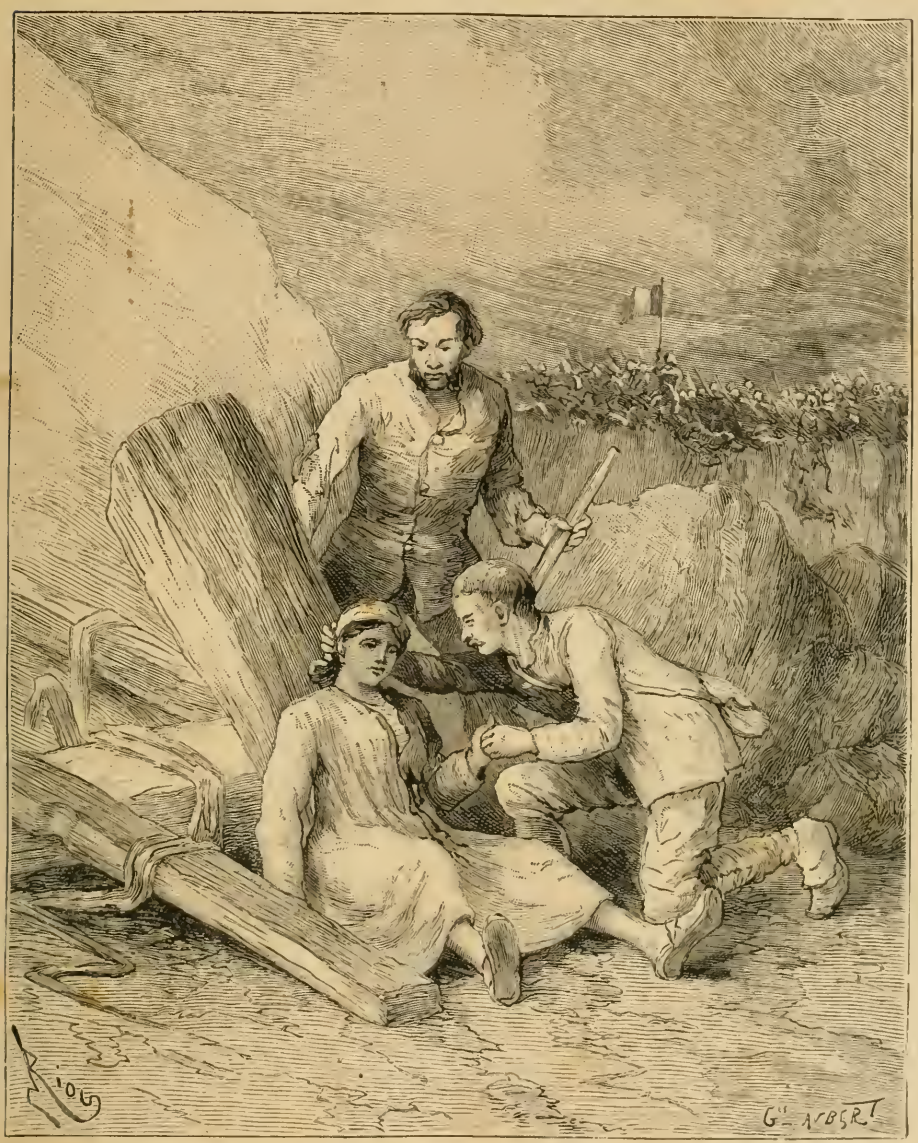
Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire et son jeune sein soulevait précipitamment sa tunique légère.

D'une main, elle tenait un sabre recourbé, un sabre asiatique, maculé de sang; — d'où venait ce sang, elle n'aurait pu le dire : elle l'avait ramassé à côté d'un cadavre avec une hâte fébrile, sans oser même regarder l'homme dont une marque de sang éclaboussait la face.

Dans l'autre, elle portait, non plus son frêle couteau, mais un coupe-coupe à l'arête tranchante.

Elle jeta le sabre au prisonnier, avec ce seul mot :

— Voilà!



L'officier de marine détourna la tête et vit que la jeune Annamite si grièvement blessée venait d'ouvrir les yeux. (P. 1264.)

Et dans une hâte fébrile, frappant comme un bûcheron, la tête embrasée, elle attaqua les liens qui assemblaient les bois de justice, les charpentes, le bâtis.

Pourvu qu'elle eût achevé avant que les bandits ne s'en aperçussent...

Dans son angoisse, son outil s'égarait, frappait à faux. A la fin, un des liens céda, une traverse éclata, se rompit.

Elle saisit le madrier avec ses doigts, y laissant du sang, le tirant de côté.

En touchant la poignée du glaive qui venait de lui être lancé, Hector Brémontier avait poussé un véritable rugissement de bonheur.

Enfin, il avait une arme.

Maintenant, s'il devait périr, au moins ne serait-ce pas sans se défendre : la mort n'est rien pour qui succombe en combattant.

Lorsque l'instrument de sûreté et de torture qui l'avait paralysé jusqu'alors tomba, ébranlé, arraché par les mains de la petite marchande annamite, sa joie éclata, vibrante...

Libre !... il était libre...

Il allait s'élancer follement sur les pirates, les attaquer de son côté, venir en aide à ceux de ses compagnons qui donnaient l'assaut.

Il voulut se dresser; mais ses jambes, dont les cicatrices s'étaient avivées dans ses efforts pour rompre son carcan et qui avaient perdu l'habitude de le porter fléchirent... Il retomba.

— Ah ! — fit-il avec désespoir.

Un tumulte de course, de clameurs s'élevant derrière lui, se rapprochant, lui fit tourner la tête.

Une quinzaine de peaux-jaunes se dirigeaient, en courant, de son côté : Chinois dont la tresse flottait, Annamites aux longs cheveux défaits, écume malfaisante de ces peuples.

Le doï les devançait, les conduisait.

Pour arrêter les progrès des Français, une inspiration infernale venait de surgir en lui.

On allait traîner le prisonnier sur le rempart, et là, dressé bien en vue des hommes au visage blanc, on sommerait leur chef d'arrêter l'attaque.

A chaque refus, un membre serait détaché du corps du prisonnier et lancé en défi, — défi monstrueux, — aux Français.

En apercevant l'officier de marine débarrassé de ses entraves, une imprécation s'échappa de sa gorge.

Eh bien, on n'aurait pas menti ; ce serait effectivement un cadavre que l'on jetterait aux Français.

— Mort ! mort à lui ! — s'écria-t-il en le désignant à ses séïdes.

— Vilous, c'est l'heure ! — murmura l'officier de marine en lisant dans leurs yeux leur détermination.

Seul contre eux tous, il ne pouvait songer qu'à vendre chèrement sa vie.

Mais l'héroïque et généreuse enfant qui venait de se dévouer pour

lui?... Qu'allait-elle devenir? N'y avait-il pas assez de lui comme victime?

— Fuis! — dit-il rapidement à l'enfant. — Fuis, tandis que je vais les arrêter un instant.

Mais Ninh ne bougea pas. La certitude que toute fuite était inutile, impossible entre ces murailles closes de toutes parts, ou bien l'épouvante, la faiblesse innée de la femme se révélant après l'acte d'héroïsme, la clouait sur place.

Les pirates étaient à quelques pas : Hector Brémontier s'élança devant elle, la couvrant de son corps, oubliant son propre danger pour ne songer qu'à celui de la jeune fille qui s'était exposée pour le sauver.

Les Peaux-jaunes avaient bondi : que valait un homme seul et une femme craintive par rapport à leur nombre?

Mais ils rencontrèrent le fer du sabre manié par l'officier.

Il s'était appuyé contre les bois qui avaient été l'instrument de son supplice et qui, maintenant, soutenaient sa faiblesse.

L'issue de la lutte ne pouvait cependant être longtemps douteuse.

Mais, tout à coup, une rumeur plus violente éclata sur le rempart : les marins venaient enfin de s'y établir et en chassaient les Peaux-jaunes.

A ces signes bien connus de triomphe, Brémontier avait tourné la tête dans une ivresse, certes, justifiée.

— A moi, camarades! A moi! — cria-t-il d'une voix dans laquelle il réunit toute sa force.

Mais ce mouvement devait être fatal,... il le fut à lui-même et à celle aussi qu'il protégeait.

Un des bandits, profitant de ce qu'il se découvrait, s'était jeté à plat ventre, et, se relevant d'un élan, lui plongeait la lame d'un poignard japonais dans le flanc.

En même temps, un autre, se glissant entre lui et l'enfant, avançait sur celle-ci sa patte griffue.

Ranimée par la terreur, Ninh voulut se serrer contre son protecteur, mais elle chancela : ne pouvant s'emparer d'elle vivante, le bandit l'aurait morte ; et sa lance venait de la frapper au sein.

Les yeux de la jeune fille se fermèrent, et, pareille à une plante coupée, sa taille se ploya.

Le lieutenant de vaisseau essayait de faire encore tête, mais ce n'était même plus qu'une question de secondes : ayant cessé de le redouter, ceux qui l'entouraient n'attendaient qu'un signe du doï pour se ruer ensemble sur lui, — afin de l'empêcher ainsi de se défendre, — et pour l'achever.

L'écrivain ne peut suivre, aussi vite qu'il le voudrait, l'aile rapide des événements qui l'emportent.

Si, dans la forteresse, le sang de Brémontier et celui de la touchante Ninh coulait, il ruisselait sur le rempart où les marins s'étaient établis.

Le cri d'appel de l'officier de marine était parvenu jusqu'à eux.

— Mon capitaine!... J'entends mon capitaine!

Cette phrase avait à peine jailli de la bouche de Malice qu'il dégringolait du rempart dans l'intérieur de la citadelle, poursuivant, la baïonnette dans les reins, les pirates qui se trouvaient sur son passage.

Deux ou trois matelots l'avaient entendu et s'étaient précipités sur ses traces. Ils couraient au hasard dans la direction d'où était partie la voix du prisonnier.

Et ils débouchèrent sur un des recoins du fort au moment où les bandits, s'étant concertés, assaillaient ensemble ce prisonnier, ce blessé héroïque qui s'obstinait à leur résister.

Malice aperçut vers la gauche Brémontier, méconnaissable sous les lambeaux d'uniforme qui le couvraient, mais resté lui-même par la flamme dernière de son regard; à droite le groupe des pirates le fer levé.

Il ne réfléchit pas, ne calcula rien, son fusil partit tout seul; dans le groupe des Peaux-jaunes un corps s'affaissa, tandis que le mousse s'élançait en criant :

— A la baïonnette!...

— Malédiction! — rugit le doï.

A la vue des marins, ses hommes s'éparpillèrent pareils à une volée de corbeaux.

Seul, blême de rage de voir échapper sa vengeance, le mandarin inférieur essaya de faire tête.

— Chien! — lui cria le moussaillon.

Et, sans s'arrêter, il le cueillit en passant, avec sa baïonnette, le creva comme une outre, de part en part, et, rejetant de côté son cadavre, alla tomber dans les bras de Brémontier.

Il ne voyait plus son chef en celui-ci, l'homme auquel il était accoutumé à obéir avec respect : il ne distinguait plus que le frère d'armes, et, on peut le dire, l'ami qu'il avait craint de ne plus retrouver vivant.

— Mon ami!... mon brave ami,... — pouvait seulement prononcer le lieutenant de vaisseau dans son émotion.

Cependant il faiblissait, la perte de son sang, la douleur que lui faisait éprouver sa blessure à présent que l'exaltation de la lutte suprême ne le soutenait plus, ses longues souffrances le terrassaient.

— Mais vous êtes blessé! — exclama son ancien ordonnance.

— Ce n'est rien, — répondit l'officier, — à peine une égratignure. Un peu d'eau y suffira.

Et, voulant rester stoïque, il s'appuya de nouveau à ces bois maudits dans l'étreinte desquels il avait été si longtemps emprisonné.

Son mouvement découvrit le corps de Ninh étendu auprès d'eux, comme sous leur ombre.

Le jeune matelot l'aperçut.

Il devint tout pâle, et se recula de deux pas, les mains comprimées sur sa poitrine.

— Ninh!... — disait-il d'une voix brisée. — Ma petite Ninh!

Il y avait dans ces simples mots, dans l'expression de son visage, une telle douleur que, même au milieu du fracas de la lutte qui continuait, ceux qui l'écoutaient en étaient profondément émus.

Brusquement, il tomba à genoux à côté de la blessée... de l'agonisante.

— Ninh, c'est moi; m'entends-tu? C'est Malic, comme tu disais, qui viens te chercher, te défendre, comme je te l'avais promis. Hélas! j'arrive trop tard. Mais tu es vengée, Ninh! et ce ne sera point encore assez... Mais tu ne me réponds pas... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... C'est là qu'ils t'ont frappée, les lâches qui s'attaquent à des femmes... à des enfants... C'est là...

Et, des larmes dans les yeux, avec une main pieuse, tremblante d'affliction, il défit les petits boutons de cuivre de sa tunique, dénoua avec une maladresse touchante le cai yèm qui voilait sa poitrine, et chastement, secourablement, presque fraternellement, mit à nu son sein virginal.

Avec de l'eau qu'on lui avait apportée, il lavait le sang qui coulait de sa plaie.

Et alors sa peau d'une blancheur mate, à laquelle l'atmosphère des tropiques avait donné son doré adouci, un blanc d'ambre, délicat et fin, lui apparut...

Combien étaient séduisantes ses formes gracieuses, ainsi découvertes dans l'abandon de son jeune corps évanoui...

Mais si la douleur du jeune homme se trouva accrue de la perdre au moment où sa beauté mystérieuse se révélait à lui, il n'eut pas le temps d'un regret désolé.

Au-dessous de son sein gauche, la blessure faite par la lance du pirate continuait à suinter la liqueur de force et de vie des lèvres de cette plaie ouverte par la lame large et forte, aux arêtes coupantes.

C'était dans la région du cœur.

Cet organe était-il atteint, la vie frappée? Le malheureux garçon ne pouvait le dire.

Et, tandis qu'il épongeait silencieusement ce sang qu'il eût voulu arrêter au prix du sien, des sanglots le secouaient convulsivement.

Hector Brémontier, indifférent à ses propres souffrances, s'était penché lui aussi sur la blessée.

Il observa son état comateux, l'affaissement général, la place et la direction de la blessure, et une immense et douloureuse pitié descendit dans son âme.

Hélas! la jeune fille s'était dévouée pour lui, et lui, à cette heure, frappé d'impuissance par la fatalité, devant ce nouvel ennemi ne pouvait plus la protéger, la défendre. Le mal accomplissait son œuvre et sans doute il ne pourrait jamais acquitter la dette de reconnaissance qu'il avait contractée.

Il se détourna alors.

Durant ces rapides minutes, il s'était désintéressé des suites de l'assaut, du combat engagé.

Maintenant il y repensait... il y songeait surtout pour savoir si, ses compagnons d'armes étant devenus les maîtres de la position, il ne pourrait pas faire appel à l'aide d'un médecin.

— Le major! — dit-il en s'adressant à un matelot qui, après avoir écarté à coups de baïonnette quelques peaux-jaunes refluës auprès d'eux, s'approchait, tel qu'un gardien vigilant, un protecteur de ce groupe éploré.

— On y va, capitaine, ou on va tâcher pour le moins. Et, par Notre-Dame d'Auray, si je ne passe pas, ce ne sera pas faute de bonne volonté.

C'était le marin qui, précédemment, avait fait le vœu singulier de manger maigre deux vendredis de suite, chose difficile à la guerre... chose impossible, avait-il jugé, pour le moment. En attendant, il invoquait la patronne favorite des marins bretons.

Et il s'éloigna, après avoir rechargé le magasin à cartouches de son fusil.

Ses camarades s'étaient déjà replongés dans la bataille, dans la fournaise.

Brémontier se trouvait totalement isolé avec Malice et la jeune fille.

Ils étaient à la merci d'une poignée de peaux-jaunes désireux de venger sur eux l'insuccès de leur résistance.

Malice, tout à sa douleur, eût été capable d'une poussée de rage

héroïque pour repousser ceux qui auraient été assez téméraires, assez sacrilèges pour venir troubler les derniers moments de celle qui était morte pour lui avoir obéi, par amour pour lui.

Il se serait certainement rué sur eux avec une frénésie indicible, dévoré du besoin de leur faire expier l'attentat commis par un des leurs, envers une enfant sans défense.

Brémontier l'aurait, certes, secondé de son mieux, et il lui semblait que son sabre recourbé, ce glaive asiatique serait devenu d'un acier meilleur en se trempant dans le sang des hommes par lesquels il avait été fabriqué.

Mais il avait aussi conscience de sa faiblesse, les plaies ravivées de ses chevilles, le coup de poignard japonais qu'il avait reçu dans le flanc, plus grave qu'il n'aurait voulu l'avouer, lui permettaient à peine de se tenir debout, appuyé sur les bois entre les ais desquels il avait si longtemps gémi.

Il valait mieux prévenir le danger que d'avoir à le combattre dans une pareille occurrence.

Posant donc l'arme que Ninh lui avait apportée à côté de lui, sur la charpente de l'instrument de ses anciennes tortures, abdiquant en quelque sorte cet insigne du commandement, le sacrifiant aux nécessités de l'heure, il ramassa le fusil que Malice avait jeté à côté de lui, en reconnaissant sa petite amie... inanimée.

Le marin et la jeune fille, chacun dans des circonstances différentes, avaient veillé sur lui. Eh bien! à cet instant, ce serait lui qui veillerait sur eux.

Et, appuyé sur le fusil chargé, soutenant ainsi son corps épuisé, il prit cette impressionnante et noble faction.

Au faîte, au pied des remparts, la lutte persistait, acharnée, tenace, incessante.

Les pirates, concentrés, isolés, cernés sur quelques-uns des bastions, acculés d'un côté sur le mur, résistaient avec un acharnement féroce.

Leurs chefs, craignant pour eux la rigueur du vainqueur, leur avaient annoncé que les Français trancheraient la tête de tous ceux qui tomberaient en leur pouvoir.

Et mourir pour mourir, les bandits préféraient tomber les armes à la main, dans une lutte dont les chances, en somme, étaient encore incertaines, risquant de voir fléchir l'ennemi, ce qui, alors, leur permettrait, sinon la victoire, au moins la fuite.

D'autres, se débarrassant de leurs adversaires à la façon du sanglier coiffé par la meute, sautaient par grappes des talus, le fusil fumant,

semant du sang autour d'eux, et en des poussées de bêtes se ruaient dans la direction de la porte.

Mais ils se heurtaient aux blocs qu'on y avait entassés; et repoussés dans cette prison qu'ils avaient fermée eux-mêmes, ils se rejetaient dans toutes les directions, inconscients, affolés, frénétiques, clamant la détresse, la fuite, la mort, ils ne savaient quoi!

Soudain le clairon retentit vibrant au sommet du rempart et les couleurs françaises à côté flottèrent.

A ce son éclatant, enfiévré à la vue du pavillon tricolore, il y eut comme un arrêt, une impression de triomphe d'une part, de stupeur écrasée de l'autre. Un silence se fit.

Puis, tout à coup, du haut des murs, une ligne vivante, un flot régulier, formidable, hérissé de fer descendit : un double rang de soldats français, en demi-cercle ininterrompu, chassait devant lui la masse compacte, flottante, désorganisée des peaux-jaunes, jusqu'à la face opposée du fort où elle fut acculée — à merci!...

Quelques détonations isolées claquaient encore, de plus en plus rares.

Un certain nombre de pirates, ayant réussi à escalader l'entassement des rochers roulés derrière la porte, avaient sauté de l'autre côté, se jetant dans les fourrés, mêlés aux bêtes appelées par l'odeur du sang et avaient fui...

Les autres avaient jeté leurs armes, s'étaient rendus.

Hector Brémontier suivait, anxieux, ces rapides péripéties, brûlant de prendre part à cette mêlée, mais ne l'osant, ne le pouvant pas, ayant assumé une tâche et comprenant qu'il s'y devait.

— Enfin! — dit-il, lorsqu'il vit le drapeau de son pays arboré au sommet de ces redoutables retranchements.

Mais, à la sonnerie ailée des clairons, de ces voix d'airain qui, assure-t-on, réveillent les âmes, une autre voix faible comme un souffle, — un souffle mourant, — s'était élevée auprès de lui.

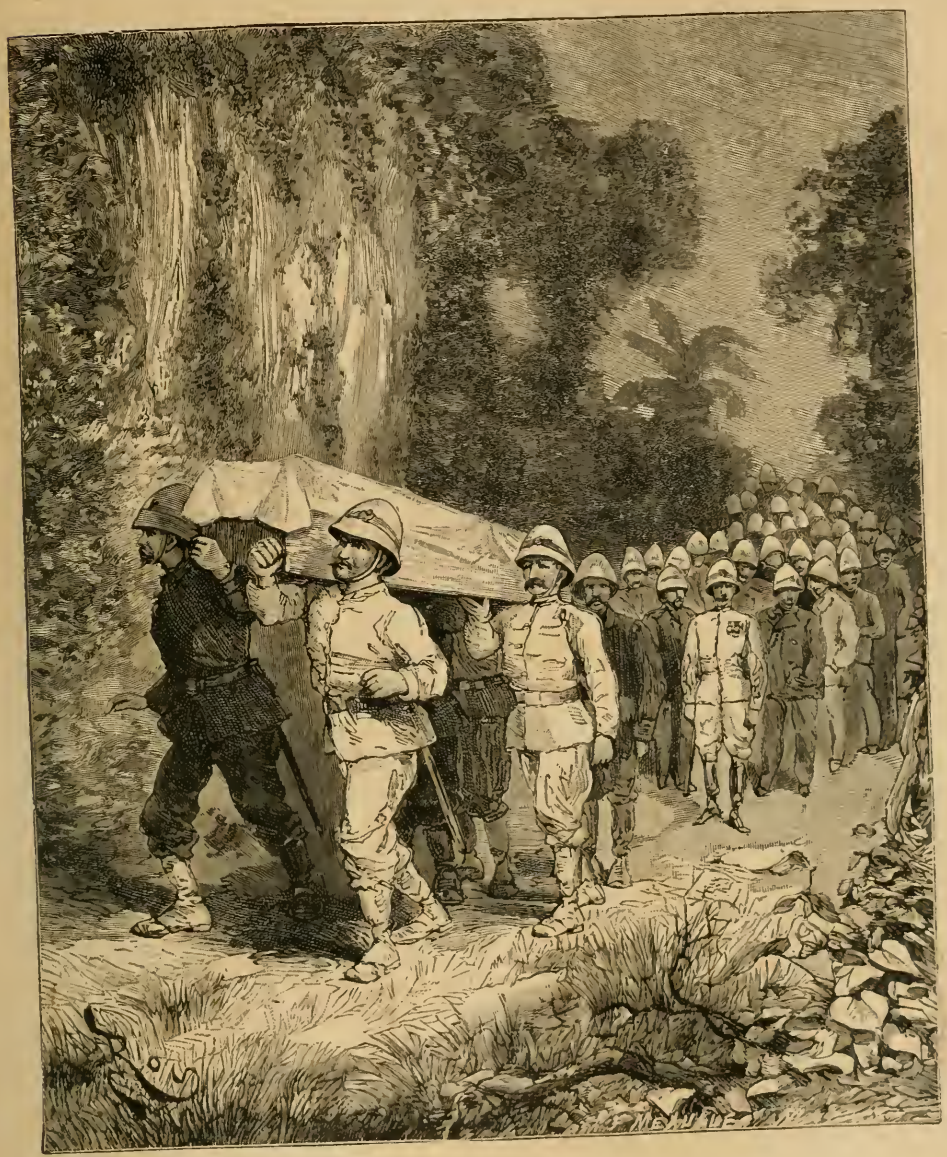
L'officier de marine détourna la tête et vit que la jeune Annamite si grièvement blessée venait d'ouvrir les yeux.

La voix qu'il avait cru entendre c'était la sienne.

Ses cils s'étaient relevés et elle avait aperçu, avait reconnu Malice, dont les larmes sillonnaient les joues.

Alors une rougeur furtive avait un peu coloré son visage : il était là, l'ami jeune et gentil, le bien-aimé pour lequel elle allait mourir. Il était arrivé à temps pour recueillir son dernier souffle.

C'était sa main, sa main si douce qui soutenait sa pauvre tête, lourde



L'enterrement de Ninh avait eu lieu avec une véritable solennité. (P. 1268.)

déjà du poids de la mort, c'était sa main qu'elle sentait, aussi bienfaisante qu'une caresse idéale sur son sein vierge...

Il était venu à temps... trop tard pour l'empêcher de périr, mais à temps pour qu'elle expirât dans la joie la plus sublime et la plus sainte... la plus divine.

Et ses prunelles, dans lesquelles l'approche du trépas avait mis une douceur et une clarté infinies, se fixaient sur lui, en une expression

d'enivrement extasié, et cependant douloureux... puisque, hélas! elle allait le perdre... sitôt!...

Et alors ses lèvres s'étaient desserrées.

— Malic! — avait-elle murmuré avec son accent si joli et si étrange à cette heure,

Quelle expression dans ce seul mot! Qui rendra toute l'harmonie, la musique déchirante et douce, indicible de cette seule parole, dans laquelle toutes les sensations de son âme, à un tel moment, étaient confondues, exprimées...

— Malic... je te vois...

Sa main brune se leva vers la tête de son ami et lentement caressa ses cheveux.

Jamais, jusqu'alors, elle n'avait osé cette touchante familiarité.

— Moi contente, maintenant... et pouvoir mourir...

Les sanglots coupaient la voix du jeune marin. Il essaya de les comprimer, n'y parvenant point.

— Non, ma petite Ninh; non, tu ne mourras pas. Le médecin va venir, il te soignera et te guérira. Et nous t'emmènerons d'ici, et tu seras bien heureuse.

La jeune fille secoua mélancoliquement la tête.

— Fini, Malic..., médecin pas moyen guérir. Annamite lui frapper bien fort... Fini!... Adieu!... Malic, adieu...

Ses lèvres se refermèrent, comme si son cœur ayant exprimé ce qui le remplissait, se détachait maintenant de la vie; ses paupières s'abaissèrent, marquant l'arc harmonieux de ses grands yeux qui s'éteignaient.

Puis ses longs cils, pareils à un fardeau extrêmement lourd, se soulevèrent encore une fois, se fixèrent une seconde sur le jeune mousse, et retombèrent.

Ses lèvres s'agitèrent, un mot en sortit, à peine saisissable :

— Malic...

Puis, comme pour le sommeil, un sommeil idéal, son corps gracile s'infléchit, sa tête se laissa aller tout entière sur la main qui la soutenait, un souffle plus comprimé s'échappa de sa poitrine...

Et ce fut tout...

Alors, dans une tension haletante, un sanglot déchirant secoua le mousse agenouillé.

— Morte!... — gémit-il. — Elle est morte!...

Il s'était abattu, dans une prostration absolue, sur le corps de l'enfant expirée. Et tout, dans ce naufrage d'une existence que, autrefois, dans

l'expansion de sa jeunesse insouciante, il n'avait peut-être pas cru si profondément attachée à sa propre vie, — tout pour lui disparaissait.

— Ninh!... — invoquait-il en un appel désespéré. — Ma chère petite Ninh !

Une main alors se posa sur son épaule, tandis qu'une voix affectueuse et grave lui disait :

— Elle est aux cieux : pour les cœurs purs, il n'y a qu'une religion comme il n'y a qu'un soleil... Mon pauvre ami, du courage, allons. Embrasse-moi, car nous ne l'oublierons ni l'un ni l'autre.

Une étreinte fraternelle unit alors ces deux hommes placés à des degrés si différents dans la hiérarchie sociale comme dans la hiérarchie militaire.

A ce moment, la voix du matelot qui venait de les quitter peu auparavant se fit entendre :

— Capitaine, voilà le major.

— Il est trop tard, — répondit d'une voix altérée l'officier.

Et son geste montrait le cadavre de la jeune Annamite, sur la poitrine de laquelle Malice, dont les larmes n'avaient pas cessé, ramenait pieusement l'étoffe de sa tunique légère...

Le médecin prit le pouls de l'enfant, chercha à percevoir son haleine et se releva enfin :

— Elle ne souffre plus, — murmura-t-il.

Et ayant accompli son devoir, il se tourna, pour lui serrer la main, vers celui qui venait enfin d'échapper à la captivité.

— Mais vous-même, vous êtes blessé?...

— Ce n'est rien, — balbutia Brémontier, qui sentait une sueur envahir son visage.

A présent que toute l'énergie qu'il lui avait fallu dépenser cessait de le soutenir, la nature reprenait ses droits, et brisait chez lui toute résistance.

Ses lèvres blanchissaient et des vertiges passaient devant ses yeux.

— Ce n'est rien?... mais ce sang-là?...

Et le médecin militaire se pencha sur lui, soulevant sa veste déchirée par les épines, tandis que, trahi par ses forces, Brémontier s'évanouissait enfin.

La lutte à ce moment se trouvait terminée, le repaire si redoutablement fortifié de la Montagne-Noire était aux mains des Français.

Le lieutenant-colonel de Versac, qui avait hâte de voir Brémontier, dont on lui avait annoncé la délivrance, s'était mis à sa recherche.

Il arriva comme il reprenait ses sens grâce aux soins empressés du

chirurgien militaire ; et, non loin de lui, il aperçut le cadavre de Ninh sur lequel veillait Malice éploré.

A l'aspect du jeune corps inanimé, une tristesse humecta son regard.

— Pauvre enfant ! — murmura-t-il en songeant à tant d'abnégation, récompensée par un tel dénouement. — Ah ! la guerre est cruelle, n'est-ce pas, mon jeune ami ?

Et il serrait Brémontier dans ses bras...

LXXXVIII

LE DERNIER ADIEU

L'enterrement de Ninh avait eu lieu avec une véritable solennité.

Oh ! pas de piquet commandé, nul chapelet de soldats marchant des deux côtés du cercueil, le canon du fusil tourné vers le sol.

Mais spontanément toute la petite garnison.

On sait que dans les troupes coloniales il y a un peu de tous les corps de métiers.

Des charrons, des ébénistes, s'étaient présentés pour faire son cercueil, un beau et épais cercueil indigène avec des bois magnifiques.

Outre ces auxiliaires, on avait assez de prisonniers à tresse longue et à chignon pour indiquer le modèle.

Et l'on était allé abattre dans la forêt un de ces arbres appelés trac, espèce de palissandre avec lequel sont fabriqués les meubles à incrustations de nacre, du Tonkin.

Des maçons, gagnés par l'émulation, avaient demandé à se charger du tombeau.

Et ils lui avaient édifié un mausolée splendide, dans le style du pays, en forme de fer à cheval au centre duquel un caveau, tel qu'un monstre accroupi, gardait le corps qu'on lui avait confié.

Les blocs de pierre n'avaient pas manqué, taillés sur place, par les ouvriers.

En vingt-quatre heures tout avait été prêt : on fignolerait le reste ensuite.

L'emplacement choisi était à une centaine de mètres du fort, un petit plateau rocheux ombragé de grands arbres.

Là, la jeune fille, abritée par les feuillages éternels de ces arbres à la verdure sans cesse renaissante, dormirait en paix son sommeil infini,

semblant de loin veiller encore sur ce fort où, ange d'amour et de délivrance, elle était venue expirer.

Le moment de l'inhumation arrivé, huit hommes, huit soldats français s'étaient approchés.

Ils avaient voulu lui faire cet honneur.

Ninh s'était sacrifiée pour eux : à eux de la porter à son dernier séjour.

Et ensemble ils avaient péniblement enlevé le cercueil : non pas que la pauvre enfant fût bien lourde.

Mais c'était le cercueil lui-même que l'on portait découvert, étant assez beau pour cela.

Derrière, pas de famille, hélas ! — la pauvre aïeule ne la reverrait plus pour lui fermer les yeux.

Mais Malice qui sanglotait à faire peine, et à côté de lui Hector Brémontier, pâle, ravagé par toutes les souffrances endurées et qui, revêtu maintenant des insignes de son grade dus à la générosité de ses collègues, avait tenu à ne pas se séparer à cette heure de celle qui l'avait sauvé.

L'officier et l'apprenti marin, sur le même rang, comme deux frères pleurant celle qui n'était plus.

Brémontier marchait péniblement, par suite des plaies de nouveau avivées de ses chevilles, par suite surtout du coup de poignard japonais, reçu lors de l'assaut du fort.

Mais, ses lèvres pâles, serrées dans un effort de sa volonté, il avait refoulé, surmonté son mal, résolu d'accompagner le corps de l'enfant jusqu'à sa dernière demeure, décidé quand même à ce devoir pieux, dût-il tomber ensuite.

Mais, il en avait la conviction, il en avait la certitude, il irait jusqu'au bout.

Et son regard fiévreux s'attachait au cercueil qui emportait l'enfant.

Derrière eux, à quelques pas, s'avançait le lieutenant-colonel de Versac, tout seul, et tête nue.

C'était la France rendant un suprême hommage à l'humble enfant qui s'était dévouée pour elle.

Ensuite un groupe d'officiers.

Et derrière, des soldats, tous ceux qui n'étaient pas de service, recueillis et graves, des auxiliaires indigènes, impressionnés par ces simples et nobles obsèques...

— Allons, mon pauvre ami, soyons hommes, — avait dit Brémontier à son ordonnance, lorsque la pierre de scellement se fut refermée sur le cercueil pour le protéger de toute profanation dans la durée des âges.

Et d'une voix basse, car les forces commençaient à lui manquer, il ajouta :

— Adieu, ma brave petite Ninh. Adieu.

— Adieu!... — murmura le mousse dans un sanglot.

Mais l'énergie dépensée par l'officier de marine l'avait épuisé, et il fallut le soutenir, l'aider à rentrer à l'ambulance.

Une fièvre intense l'avait pris, et avec la chaleur, la fatigue, sa blessure s'était fort aggravée.

Les soins les plus minutieux avaient été prescrits, d'autant plus qu'on avait à lutter contre son profond affaiblissement.

Les opérations militaires étaient terminées de ce côté : la possession de ce fort procurait aux Français une position formidable, un poste de surveillance et d'action qui leur permettait de tenir toute la région forestière.

Mais la lutte eût-elle dû se poursuivre, Brémontier n'aurait pu y prendre part de longtemps.

Ses blessures s'y seraient opposées et une longue convalescence lui aurait encore été nécessaire.

Aussi, sur les indications du major, le lieutenant-colonel de Versac avait-il demandé son rapatriement.

Ce n'est pas que, au milieu de l'isolement dans lequel il vivait dans ce fort écarté, la présence d'Hector Brémontier, à qui l'unissait une si vive sympathie, n'eût pour lui un grand charme.

Leurs causeries, reprises peu à peu afin de ne pas fatiguer le blessé, lui faisaient ressentir davantage encore le regret de se séparer de lui.

Mais le lieutenant de vaisseau se trouvait dans un épuisement tel qu'il avait besoin du ciel de la patrie afin de se rétablir.

— Vous retrouverez là-bas Maurice Donnel. Souvenez-vous qu'il vous disait que, à votre congé, Mme de Saint-Florent et lui vous attendaient. Un séjour à la campagne finira de vous remettre tout à fait.

Maurice Donnel? Il y avait longtemps que de Versac n'en avait reçu aucune nouvelle, qu'aucune lettre de lui n'était arrivée à l'adresse de Brémontier.

Et il éprouvait une certaine contrainte en prononçant ces paroles, car ce silence l'étonnait, l'inquiétait.

Le capitaine Donnel aurait-il été envoyé dans une autre colonie? Mais l'arme dans laquelle il servait, ses fonctions actuelles, tout indiquait le contraire.

Puis, n'aurait-il pas trouvé le moyen d'envoyer quand même de ses nouvelles, un seul mot?

Et de Versac affligé, pour Brémontier, de ce silence inexplicable, ne savait s'il devait l'attribuer à quelque accident tragique, ou à une indifférence soudaine, peu compatible avec l'esprit du jeune officier.

S'il avait reçu les journaux de Paris, ses appréhensions auraient sans doute été dissipées en même temps qu'aggravées...

Mais dans une expédition aussi rude et aussi longue que celle qui venait de se terminer, l'on n'avait guère l'occasion ni le loisir de lire la gazette.

Et il appréhendait, pour Hector Brémontier, la triste existence de l'officier épuisé par une guerre lointaine et qui ne trouve, dans sa patrie, aucune famille, aucun parent au foyer duquel il puisse aller s'asseoir, se retremper.

— Je n'ai plus personne en France... — lui disait le lieutenant de vaisseau, semblant répondre à ses appréhensions.

— Mais madame de Saint-Florent ne vous a-t-elle pas offert l'hospitalité? Croyez-moi, mon cher Brémontier, la parenté ne fait pas toujours l'affection : et c'est là où il la rencontre que l'homme doit planter sa tente.

Et cherchant à intéresser le blessé à la vie :

— Qui sait même si un foyer ne vous attend pas, sans que vous vous en doutiez, si une famille n'est pas prête à remplacer pour vous celle que vous avez perdue, Mlle Berthe Raymond connaît Mme de Saint-Florent, et...

Mais l'officier de marine secouait la tête.

— Je ne vous le cache pas : ce souvenir m'a souvent soutenu, fortifié au milieu de mes épreuves. Mais, à présent, que j'y réfléchis froidement, maintenant qu'il semble que la liberté va me rapprocher d'elle,... je n'ai plus d'espoir.

Et, la voix assourdie :

— J'attendais une double délivrance de votre venue : d'abord, m'arracher au supplice affreux que je subissais, car c'était par trop au-dessus des forces humaines ; et comme conséquence la remise de lettres de Donnel qui allaient enfin faire cesser le désespoir que j'ai apporté avec moi dans ce pays... où j'étais venu pour mourir.

Mourir : ce mot résonna dans son esprit comme une délivrance aussi, au moment même où il parlait de la joie qu'il avait eue d'être arraché au supplice ignominieux qui l'aurait bientôt conduit à cette mort.

— Oui, — reprit-il, — insensé que j'étais, dans l'excès de mes maux, je voyais cela comme un paradis ; une lettre de Maurice reçue et apportée par vous et me disant, me criant : « Venez, elle vous attend ! » Et, au lieu de cela, rien, rien... Le silence, le vide d'un désert, d'un tombeau.

— Voyons, mon jeune ami, — balbutiait de Versac, — songez donc qu'il y a quatre mille lieues d'ici en France.

Et, s'efforçant de sourire :

— S'il fallait que vous les fassiez à pied, avec les bracelets que vous avez encore aux chevilles, vous en auriez pour quelque temps. Puis, voilà des mois que nous vagabondons à travers des marais, des forêts impraticables. Tenez, je suis stupéfait quand je vois un des nôtres décacheter une lettre. Je me dis : c'est comme les balles, dans une bataille, une sur mille.

Ces paroles, bien que volontairement exagérées, calmaient momentanément le blessé.

Maurice Donnel n'avait aucune raison, aucun motif, en effet, de ne pas lui écrire, et l'on ne pouvait raisonnablement attribuer l'absence de toute nouvelle de sa part qu'à la défectuosité si connue du service postal.

Malice, dont l'entrain et la gaieté avaient totalement disparu, avait repris ses anciennes fonctions auprès de l'officier de marine.

Le coup que lui avait porté la mort prématurée, si tragique et si touchante à la fois, de Ninh avait donné à ses traits une gravité étrange.

Souvent, il lui arrivait de diriger ses yeux vers le mausolée où dormait sa petite amie, celle qui l'appelait Malic' d'une voix si douce.

Alors, une larme perlait sous sa paupière, un soupir gonflait sa poitrine, et il détournait la tête, retournait à ses occupations silencieusement.

Hector Brémontier voyait sa douleur, et, sachant ce que c'est que souffrir d'amour, y compatissait avec une émotion, quasi une fraternité véritable.

Pauvre Malice!... il le plaignait et l'enviait presque. Il avait vu expirer dans ses bras l'enfant ingénue qui l'aimait assez pour mourir pour lui, son ami, qui l'aimait assez sublimement pour se dévouer, pour l'amour de lui, à un étranger.

Mais, en expirant, elle lui avait donné tout ce qu'elle avait pu d'elle. Et, s'il la voyait dans la tombe, toujours gracieuse et frêle, comme la mort, pieusement, l'avait laissée, il pouvait se dire encore : « Elle m'a aimé!... »

— Tandis que moi?... Moi!... Ah! que vais-je faire dans ce pays où plus personne, ni parent, ni ami, où aucune main, aucun cœur ne m'accueillera...

L'absence de toute lettre l'avait donc brisé, anéanti...

Le médecin se désespérait : l'état d'excitation du blessé entravait son rétablissement, la fièvre qui le brûlait semblait accrue et son regard avait revêtu un éclat métallique.

— Ainsi tout fuit ! — murmura Brémontier devinant ses pensées. Et, regardant devant lui, vers la mer, vers l'infini, vers l'inconnu... — Et tout renait. (P. 1276.)

Il fallut que, avec un dévouement touchant, Malice, faisant taire son propre chagrin, essayât de le consoler lui-même.

A quelques mots échangés entre Brémontier et de Versac, il avait compris que son officier était vivement affecté de ce qu'il n'avait reçu aucune nouvelle de France.

Il se rappela les confidences qu'il avait été obligé de surprendre lors de l'accès pernicieux dont le jeune lieutenant de vaisseau avait été atteint.

— Capitaine, — lui dit-il, de sa voix triste, — voyez-vous, il faut se faire une raison. Ma pauvre petite Ninh a été assassinée par un de ces brigands...

Sa voix s'était étranglée ; mais il continua :

— Cependant, vous le voyez, j'ai pris le dessus. Vous me l'avez dit le jour où nous l'avons conduite là-bas : Allons, soyons des hommes.

Hector Brémontier ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, une énergie nouvelle se lisait dans son regard.

— Tu as raison et je te remercie de te souvenir : oui, il faut que nous sachions rester des hommes.

A partir de ce jour, maîtrisant, broyant son cœur, il s'appliqua, s'obstina à se distraire.

— A la bonne heure ! — lui répétait le médecin en lui touchant le front, — les meilleurs quinquina, coca, kola et tous *a* de la pharmacie, c'est encore ceci. Maintenant je réponds de vous, car après votre délivrance, j'ai craint de vous reperdre,... ce qui eût été humiliant pour moi...

Brémontier souriait.

De Versac était heureux, car, étant dans l'intimité de son jeune compagnon, il avait un moment désespéré.

Il pressait de toutes ses forces l'envoi des pièces nécessaires à son rapatriement.

Enfin, l'ordre de son départ arriva en même temps que celui d'un convoi.

Une civière portée par des indigènes avait été préparée.

— Vous voici devenu mandarin, — lui disait en riant de Versac en la lui montrant, — puisqu'on va vous porter en palanquin.

Mais l'officier de marine était résolu à en user le moins possible.

La fatigue physique, pensait-il, était le véritable moyen de combattre la nostalgie.

Le jour du départ arriva enfin.

Tous les officiers, une grande partie de la garnison, étaient réunis auprès de la porte faite de troncs d'arbres de l'ancien repaire de pirates.

Hector Brémontier se tourna alors vers son ordonnance, debout à côté de lui :

— Allons la revoir encore avant de partir, — dit-il.

Elle, c'était Ninh, l'enfant enfermée dans son tombeau, sous les grands arbres dont le feuillage toujours couvrirait sa tombe.

Et tous deux, seuls, leur isolement étant respecté par les camarades,

les amis dont ils n'allaient pas tarder à se séparer, ils se dirigèrent vers le site isolé où elle reposait.

Le jeune mousse était profondément ému.

Lorsqu'il arriva devant la tombe en fer à cheval, il se laissa aller sur une pierre basse et se mit à pleurer.

Tout bas, il prononçait le nom de l'enfant. Il semblait lui demander pardon de s'éloigner d'elle, lui dire que jamais son chaste souvenir ne quitterait son cœur.

Puis il s'agenouilla, baisa la pierre qui scellait cette couche dernière, et, se relevant, dit à son capitaine :

— Je suis prêt.

Brémontier était troublé lui-même.

— Partons, — commanda-t-il. — Adieu, Ninh, nous ne t'oublierons pas.

— Adieu ! — murmura la voix assourdie de son compagnon. — Ou plutôt : au revoir... S'il y a un bon Dieu !

Et les deux hommes s'enfoncèrent, pour la dernière fois, dans le sentier qui conduisait au fort.

Là, tous les officiers serrèrent les mains d'Hector Brémontier, celles aussi de Malice dont le dévouement les avait tous touchés.

Beaucoup de soldats, les marins qui étaient encore là, attendant les renforts qui devaient leur permettre de rejoindre les ports de l'Annam, avaient tenu à venir, eux aussi, exprimer leurs souhaits aux deux voyageurs.

De Versac embrassa Brémontier.

— Courage ! — lui dit-il à voix basse, — et ne vous laissez pas abattre. Le destin est généreux, et il ne vous aura pas retiré du péril où vous avez été pour vous abandonner en chemin. Aide-toi, le ciel t'aidera. Et à bientôt...

Les acclamations des troupes éclatèrent...

La petite caravane escortant le lieutenant de vaisseau et Malice, qui avait obtenu de ne pas le quitter, s'enfonça alors dans la forêt, refaisant en sens inverse le douloureux voyage dont le sang de l'officier de marine avait tant de fois marqué les étapes.

Malice retrouvait les signes incrustés sur les arbres par la petite Annamite qui avait payé son amour et son dévouement de sa vie.

Et, parfois, il les montrait à celui qui, sauvé, grâce à elle, par elle, toujours se souvenait.

Brémontier se proposait d'exprimer sa reconnaissance au vieux bonze

qui, en remettant sa lettre au lieutenant-colonel de Versac, avait avancé et assuré l'œuvre de sa libération.

Mais, lorsqu'il atteignit enfin la pagode isolée, il ne trouva plus que le disciple du vieil ermite.

Celui-ci avait accompli sa tâche, et son corps, enveloppé seulement d'une natte, reposait dans une clairière isolée dans laquelle, au déclin du jour, venait mélancoliquement chanter la tourterelle grise.

Quelque temps après, ayant retraversé les marais, première station de son cruel calvaire, revu Minh-Kong, où il avait été fait prisonnier, Hector Brémontier arrivait enfin à Hanoï.

Là, après une semaine d'un repos bien mérité, il prenait place avec Malice sur une chaloupe à vapeur, emportant avec eux de nombreux blessés que l'on rapatriait.

Et, arrivés à Haïphong, ils s'embarquaient tous deux sur le grand transport de l'État, l'*Annamite*, dont la peinture blanche et gaie semblait les convier à l'espérance.

Lorsque, les ancres retirées, l'immense vaisseau commença à se mouvoir lentement, s'avançant vers la mer, Malice, qui n'avait plus son ancienne gaieté de jeune mousse insouciant, debout sur le gaillard d'arrière, concentra ses regards vers la terre qui peu à peu disparaissait, s'éloignait, s'effaçait...

— Ainsi tout fuit! — murmura Brémontier devinant ses pensées.

Et, regardant devant lui, vers la mer, vers l'infini, vers l'inconnu...

— Et tout renaît.

LXXXIX

EN FRANCE

Devançons le navire qui ramène Hector Brémontier dans sa patrie.

Son voyage est long encore.

Quarante jours environ de navigation, à la vitesse moyenne de douze à quatorze nœuds.

Sept ou huit ports d'escales à visiter, soit afin de prendre d'autres blessés, des malades, des malheureux dont une partie ne reverront pas cette terre natale tant désirée, — soit afin de renouveler la provision de nourriture fraîche nécessaire à l'énorme population de douze cents êtres humains entassée entre ces murs de bois, — soit pour refaire une autre

provision aussi, celle du charbon que dévore le monstre qui gronde dans les flancs du bateau et le pousse en avant.

Toutes les races humaines, tour à tour visitées, effleurées par le navire vagabond : Tourane, Saïgon, la race jaune; ensuite arrêt à Singapoore, le cap de Bonne-Espérance de l'Asie, où se mêlent les races jaune et aryenne dont nous sommes issus, Singapoore, admirable point stratégique occupé par les Anglais, naturellement; ensuite Ceylan, l'île dans laquelle la légende place le paradis terrestre, actuellement l'île des pierreries, des rubis de sang et des topazes vertes, et des saphirs célestes dont ruissellent les boutiques des trafiquants indiens; ensuite, encore, Obock et la race noire où la coquetterie fait couvrir de chaux la tête des indigènes afin de rendre les cheveux couleur de filasse; puis Suez où l'on entre dans le canal; Port-Saïd, — le port du lion, — cité de mercantis, dans le sable, où les musiciennes valaques attachées à l'orchestre du casino jouent indifféremment, dans la même soirée, l'hymne national de chaque nation qui a, ce jour-là, un navire de guerre dans le port.

Après, plus que la Méditerranée à franchir, la Méditerranée aux colères furieuses battant ses rivages déchirés.

Mais que tout cela est long à parcourir!...

Et tandis que Brémontier, ayant sans cesse, devant son esprit, cette formidable interrogation : « que vais-je voir? que vais-je apprendre? » compte les jours et écoute passer les heures que *pique* la cloche du bord, revenons à celle dont le souvenir jamais ne quitta sa mémoire.

Berthe Raymond!

Nous avons laissé la fille de la nouvelle lady Warder alors que, dans l'hospitalière et malheureuse villa de Saint-Germain, la douleur implacable tordait son jeune corps.

Le cruel poison versé par l'ancien forçat, le sinistre Alexandre, continuait à accomplir son œuvre.

En vain, la jeune fille, chez laquelle la nature se révoltait, luttait-elle contre le mal.

Les ravages s'accentuaient chaque jour.

Elle, dans une chambre, Mignonnette, dans une autre, chacune d'elles avançait de son côté vers sa fin.

On les avait séparées afin que l'agonie de l'une ne fût pas aperçue par l'autre.

Celle de Mignonnette était silencieuse, résignée, — elle paraissait être déjà la mort.

Les dernières et pâles clartés que l'on découvre encore dans les yeux des malades avaient déserté les siens.

Le sang avait fui de ses veines desséchées.

Ses lèvres sur lesquelles se jouait autrefois, si délicat et si frais, un incarnat si fin, telles que l'on eût cru deux pétales de rose, semblaient deux feuilles sèches que la fièvre, une fièvre intérieure, corrodait et brûlait.

Pas une plainte, pas un mot d'amertume, ni même de regret, ne s'exhalait de sa bouche meurtrie.

Oui, il semblait que déjà elle n'existât plus.

Parfois, seulement, de ses yeux décolorés, une larme lente, lourde, glissait sur sa joue, indiquait seule que l'âme n'avait pas abdiqué tout à fait, qu'elle sentait et qu'elle se lamentait...

Douleur que l'on devinait déchirante en la voyant muette.

Et elle apparaissait le plus souvent, cette larme éloquente, lorsque la main de son fiancé, prise à la sienne comme pour lui donner de sa force, de sa santé, de sa vie, un sanglot convulsif secouait sa poitrine.

Elle ne le voyait pas. Mais elle le sentait au tremblement agitant cette main dont la pression lui disait :

— Je suis là, Mignonnette, c'est ton ami, c'est ton fiancé... et il pleure !

Et imposant silence à son désespoir, il cueillait alors, respectueusement, religieusement, cette larme amère dont la saveur lui était douce et cruelle.

Parfois aussi la main tremblante de Jacqueline Delbeau, sa vraie mère, la mère volontairement sacrifiée, ou celle de Mme de Saint-Florent l'essuyait.

Les deux nobles femmes, unies dans une même désolation, se devinaient unies aussi dans un commun amour dans le cœur de celle qu'elles auraient presque eu le droit d'appeler leur commun enfant, chacune lui ayant prodigué d'elle tout ce qu'elle avait pu.

Mais celle qui était la plus à plaindre moralement, c'était peut-être Berthe.

Auprès d'elle, pas un parent, pas un ancien ami.

Rien que des étrangers.

Sa mère?... enfouie parmi les agrestes verdures de l'Écosse, elle se laissait bercer par le charme endormeur d'une vie large et voluptueuse.

Et parfois, seulement, en un réveil alangui, Léona se disait qu'il y avait longtemps qu'elle était sans nouvelles de Berthe.

En provoquer? à quoi bon?

S'adresser à un tiers? Elle ne le voulait pas, étant résolue à mettre

un abîme infranchissable entre certains souvenirs importuns de Paris et sa nouvelle situation.

Il n'était donc personne pour pleurer de vraies larmes sur le lit de douleur de cette enfant?

Il y avait, il est vrai, Hector Brémontier que le désastre de son amour avait rejeté dans de lointains dangers.

Mais, captif à cette heure des peaux-jaunes cruels, il subissait les plus âpres tortures et son avenir à lui-même était bien incertain.

Accablé de maux, il invoquait son image, ignorant qu'elle-même à cette heure s'acheminait, hélas! vers son déclin.

Et rendu à la liberté, l'infortuné, angoissé, regrettant presque d'avoir survécu à toutes ses épreuves, ignorant de tout, se disait que puisque Maurice Donnel, lui-même, ne lui avait plus écrit, c'est que, pour lui, tout était bien fini.

Ni la mère de Berthe, ni les serviteurs restés à son hôtel du boulevard Haussmann n'avaient donc été prévenus?

Un motif que nous dirons plus loin devait faire durer cet isolement, cet abandon de la jeune fille de la part de tous ceux qui la connaissaient en dehors de la famille Saint-Florent.

Mais, en attendant, une raison bien précaire en apparence, et cependant formidable, devait condamner Berthe Raymond à ce délaissement.

Bien mieux elle obligeait même de laisser ignorer à ses domestiques, à Jean Touraille qui, sous le nom de François, s'était si violemment épris d'elle, le lieu de son séjour actuel.

Berthe n'était-elle pas la fille de l'ancienne Léona d'Ercourt?

Eh bien! n'était-il pas vraisemblable que si les domestiques de la jeune fille apprenaient ce qui lui était arrivé, ils avertiraient sa mère?

Et, dans ce cas, qu'arriverait-il?

— Si méprisable que soit une femme, — pensait Mme de Saint-Florent, — une mère nourrit toujours et malgré tout des sentiments de mère.

Or, la veuve Raymond, apprenant la maladie de sa fille, que ferait-elle?

Son premier mouvement, même avec l'égoïsme dont elle était cuirassée, serait un mouvement de pitié, d'affection.

Ce serait le cri de la lionne blessée dans l'instinct maternel.

Elle accourrait pour voir sa fille.

Arrivée à son ancienne demeure du boulevard Haussmann qu'apprendrait-elle?... Et alors se posait d'elle-même cette interrogation : pourrait-on laisser l'ancienne courtisane franchir le seuil, pénétrer sous le toit honnête et respecté de la famille Saint-Florent?

Après toutes les infamies dont elle s'était souillée, tout le mal qu'elle avait essayé de faire, toutes les actions monstrueuses, lâches et viles dont elle avait assumé la responsabilité inéluctable, serait-il possible qu'elle s'en approchât seulement?

Et alors quoi?...

On lui dirait :

— Votre fille se meurt, votre fille agonise ici, mais, au nom de la malédiction qui pèse sur vous, vous ne la verrez pas!

Non, cela était également impossible.

Ah! si la vérité avait été connue, si l'on avait su que le poison qui terrassait Mignonnette et Berthe avait été versé par l'ordre de l'affreuse, — et trop belle créature, — ah! ç'aurait été alors le cas de l'appeler, au contraire.

Ç'aurait été bonne et terrible justice de la conduire dans cette demeure une fois de plus remplie de deuil à cause d'elle.

Il aurait fallu la placer à la porte de communication qui reliait les deux chambres, changées bientôt, sans doute, en deux chapelles ardentes.

Et là de lui dire :

— Regardez!... A droite un lit de mort. A gauche une autre couche où plane également le trépas.

Et, la tenant là :

— Ici, celle dont vous aviez précédemment tout fait pour détruire la vie, celle que vous avez tuée. — Là, votre fille... *que vous avez tuée!* Oui, vous-même, vous, sa mère, vous!... Comme elles étaient ensemble et qu'il fallait exécuter vos ordres, l'assassin, stipendié par vous, n'a pas hésité... il n'a pas reculé, il leur a versé à toutes deux le même poison. Entendez-vous, comprenez-vous : vous avez assassiné votre enfant!...

Ah! oui alors, quel châtiment, quelle vengeance, dût-elle se traîner sur le parquet, se battre la tête aux murailles.

Et si son cœur était tellement desséché qu'il n'y eût même pas de place pour ce regret affreux, pour ce remords... eh bien, ce serait encore une confrontation utile, car elle lui montrerait au moins que, en frappant une famille innocente, elle avait frappé le peu qu'elle possédait de famille, elle qui un jour traînerait ainsi sa vieillesse déshonorée et flétrie sans une affection, sans un appui...

Après cela, on aurait été quitte pour brûler des parfums purificateurs partout où elle avait passé, afin d'effacer les traces de ses pas, — et s'il était possible jusqu'à son souvenir.

Mais on ignorait cela.

Alors, lourdement, sa tête se balança. Il chercha, autour de lui, un fauteuil sur lequel il alla tomber... (P. 1287.)

— La mère de cette malheureuse enfant ne doit pas approcher d'ici, — avait dit le premier, avec fermeté, M. de Saint-Florent.

Et celle qui lui avait pardonné avait incliné la tête.

Oui, car il est des profanations trop monstrueuses.

Voilà pourquoi Berthe Raymond était d'abord restée à la villa de Saint-Germain sans qu'aucun avis en eût été donné chez elle.

Il est ainsi, parfois, des situations inextricables.

Si l'état de Berthe eût été moins grave, on l'aurait emmenée chez elle.

Mais le mal avait tout de suite pris un caractère si menaçant que tout transfert aurait été mortel.

La fatalité l'avait donc clouée chez les Saint-Florent, qui avaient pour eux le témoignage de leur conscience et celui des médecins. Ils prodiguaient à la jeune fille tous les soins donnés par un père et une mère à leur enfant.

Pourtant le développement des symptômes morbides les faisait s'entre-regarder parfois, se demandant intérieurement :

— Que devons-nous faire?...

Et cette amère perplexité venait s'ajouter au deuil qui les menaçait du côté de Mignonnette.

Faisant violence à la révolte de sa délicatesse, à tous ses sentiments insurgés contre une telle possibilité, Mme de Saint-Florent avait eu le courage de faire allusion, seule à seul, avec son mari, à la venue de l'infâme Léona.

— Jamais! — murmura encore M. de Saint-Florent.

— S'il le faut, pourtant! — gémit la noble créature. — Ce ne sera pas notre croix la plus lourde.

Et elle répéta :

— Il le faut...

M. de Saint-Florent s'était retiré, allant errer à travers la forêt, dévorant les larmes sillonnant ses traits ravagés.

Il allait perdre sa fille... et l'abominable marchande d'amour, dont le souffle souillait tout ce qu'il touchait, allait apporter dans son logis l'outrage de sa présence.

Et tout cela à cause de lui, à cause de ce passé qui renaissait toujours!...

Il sentait que c'était à le rendre fou.

Lorsqu'il rentra, tard, à la villa, la nuit approchant, il croisa le docteur Sylvain, arrêté à quelque distance du perron, avec un inconnu.

Il faisait sombre.

— Que se passe-t-il? quelle aggravation?... — gémit l'infortuné père ne distinguant que la silhouette du second personnage.

Un nouveau praticien appelé sans doute télégraphiquement devant une complication, une crise dernière...

Le docteur Sylvain s'avança vers lui, suivi de l'inconnu.

M. de Saint-Florent demeura immobile, écrasant de sa main fermée les convulsions secouant sa poitrine.

— Monsieur de Saint-Florent, — prononça le jeune docteur de l'asile, — pardonnez-moi si, dans les douloureuses circonstances que nous traversons, je vous présente un étranger, un de mes amis...

Le comte le regarda, le visage rigide, l'œil un peu hagard.

L'excès d'angoisse qu'il venait de traverser n'était donc point justifié, puisque le docteur Sylvain montrait une telle indépendance d'esprit.

M. de Saint-Florent était presque choqué de l'initiative un peu déplacée d'un homme plus circonspect d'habitude; comme si, alors que l'aile de la mort s'étendait sur son toit, il aurait, lui, le cœur à se prêter à de banales présentations.

Le mari d'Arlette se rendit compte de ses pensées, car il ajouta :

— Je n'aurais pas pris une telle liberté dans les pénibles circonstances actuelles, si monsieur n'était un de mes anciens condisciples, à la Faculté.

M. de Saint-Florent se dit alors que ce préambule n'était que pour le préparer à une nouvelle trop pénible, et il ferma les yeux.

— Rassurez-vous, — reprit son interlocuteur s'apercevant de son trouble, — grâce à Dieu rien de plus grave ne menace Mlle Marie ni son amie. Mais mon ami a embrassé la carrière de médecin de marine, il a séjourné longtemps dans nos colonies et son avis pourrait nous être précieux.

M. de Saint-Florent respira.

— Dans ces régions, — reprit le docteur Sylvain, — il a été à même d'étudier les populations indigènes, leurs procédés de médecine et... leurs poisons.

Le regard abattu du comte de Saint-Florent rayonna dans l'obscurité.

— Ah! venez, alors; venez vite, — dit-il d'une voix fiévreuse.

Et sans un mot de plus, gravissant nerveusement les marches du perron, il s'enfonça dans le corridor.

— Marchons, — dit le médecin de l'Œuvre.

Deux minutes après, le médecin de marine était au chevet de Mignonnette.

Il l'étudia rapidement, alla compléter ses observations auprès de Berthe.

Puis, s'adressant à son ami :

— As-tu conservé un peu de ce toxique?

— Pas beaucoup; grâce encore à ce que je l'ai économisé. Le reste a servi à des analyses. Assez cependant pour s'empoisonner.

— Donne.

Et arrêtant le mari d'Arlette :

— Envoie chercher de la teinture de rocou.

En possession du restant de l'eau dont avaient bu Berthe et Mignonnette, il la regarda, la flaira, et parut remarquer une odeur légèrement vireuse.

Puis il attendit.

Mme de Saint-Florent et la véritable mère, la mère anonyme, pourrait-on dire, et d'autant plus sublime de Mignonnette, prévenues, étaient réunies avec le comte auprès du médecin.

Haletants d'abord, ils éprouvaient tous maintenant une surprise et une déception en face de son inaction.

Enfin, le docteur Sylvain reparut, porteur d'un flacon empli d'un liquide d'un rouge orangé.

Ce médicament étant peu employé dans les pharmacies modernes où il n'existe guère que comme assortiment, il avait mis longtemps à le découvrir.

Le médecin de marine, sans dire un mot, en versa quelques gouttes sur le creux de sa main pour s'assurer de la qualité du médicament.

— Un peu vieux, — dit-il, — mais à défaut d'autre...

Et, sans ajouter un mot, portant la carafe à ses lèvres, il la vida d'un trait.

— Malheureux ! — s'écria son ami.

Et il voulut lui arracher la carafe.

Son ancien condisciple sourit froidement.

— Comment pouvais-je savoir si c'est bien, si c'est exactement le poison que je soupçonne si je n'en bois pas moi-même?

Et remarquant que quelques gouttes s'étaient rassemblées au fond du récipient dont il ne s'était pas démuni, il les absorba encore.

Le docteur Sylvain était pâle.

On voit parfois, ainsi, des héros méconnus, ignorés...

— Tiens, je te rends ta carafe, à présent, — fit avec un enjouement forcé son ami. — Il n'y reste plus rien, je t'assure.

Et, se tournant vers les parents de Mignonnette :

— Je vous demande pardon si je n'ai pas demandé un verre ; mais il restait trop peu de liquide pour le gaspiller dans des transvasements.

— Hélas ! tu es bien empoisonné, — murmura le mari d'Arlette, anéanti. — La preuve n'est déjà que trop faite. Et, quoi que tu aies en projet, je tremble, vois-tu.

Et, en effet, il tremblait à cause de l'impuissance dans laquelle ses maîtres et lui s'étaient trouvés pour guérir les deux infortunées victimes que ce toxique avait faites déjà.

— Allons donc ! Comment faire sans cela ? Je viens de procéder à la seule analyse qui puisse me fixer.

Maintenant, ceux qui venaient d'être témoins de l'acte téméraire, héroïque, que nous venons de rapporter, observaient le médecin colonial, pâles, bouleversés.

L'épouvante, après ce qu'ils avaient déjà vu, était entrée en eux.

Et ils se demandaient si le drame lugubre qui se déroulait dans ce logis n'allait pas encore s'élargir, s'aggraver.

Le visiteur avait tiré sa montre.

Il suivit un moment la marche des aiguilles.

Puis, au docteur Sylvain :

— Prends mon pouls.

— Oh ! — fit celui-ci.

L'artère battait avec une violence frénétique

— Prends garde ! — murmura-t-il.

Il disait cela, et il pensait qu'il était désarmé.

Son ami esquissa un sourire... très faible.

Tout à coup, il pâlit affreusement.

Et sa montre échappa de sa main impuissante...

— Mon Dieu ! — gémit Mme de Saint-Florent.

Mme Delbeau s'était précipitée vers le médecin de l'asile.

— Oh ! sauvez-le ! — suppliait-elle remplie de pitié pour celui qui, afin d'essayer de secourir son enfant, n'avait pas hésité à s'empoisonner lui-même.

Le docteur Sylvain était anéanti.

Il se reprochait de n'avoir pas empêché son camarade de mettre à exécution son fatal projet, oubliant qu'il n'en avait pas même été prévenu.

Il y avait bien le flacon de teinture de rocou resté sur la table à portée de sa main.

Mais, dans son émoi, il n'avait pas demandé comment il devait l'employer.

— C'est une fatalité !... — murmura-t-il.

A cet instant, le médecin de marine entr'ouvrit péniblement ses lèvres roidies.

— Le flacon!... — souffla-t-il d'une voix éteinte.

Son ami comprit et, tout angoissé, lui passa le flacon empli de liqueur rouge.

D'un effort nerveux, il le porta à sa bouche et le vida à moitié.

Alors, lourdement, sa tête se balança. Il chercha, autour de lui, un fauteuil sur lequel il alla tomber, le flacon de teinture de rocou toujours tenu dans sa main crispée, — sa main qui n'avait plus eu la force de porter une montre et qui, maintenant, conservait, pareille à une griffe plantée sur une proie, cette bouteille,... car c'était le salut, c'était la vie!

A présent, une sueur abondante perlait à ses tempes, sortait de tous ses pores, une sueur rougeâtre, aurait-on dit, semblable un peu à la liqueur qu'il venait d'absorber.

Ses membres étaient agités de brefs frémissements qui, parfois, plus violents, secouaient tout son corps.

Son bras se souleva de nouveau portant le flacon de rocou à sa bouche, et il en but encore une gorgée.

Puis, il le tendit au docteur Sylvain dont la sueur baignait aussi le front, sueur de mortelle inquiétude et d'angoisse d'autant plus grande qu'il était d'avance frappé d'inertie.

Un moment se passa encore.

Puis un profond soupir souleva la poitrine de l'expérimentateur comme s'il retrouvait un souffle près de lui échapper.

— Je suis mieux, — murmura-t-il enfin.

Alors une irradiation passa dans les yeux à l'orbite creusé par les veillées et les larmes de Jacqueline Delbeau.

Ce médecin, ce héros, venait de s'empoisonner devant elle, et, grâce à ce remède, revenait à la vie!... Il pourrait donc en être de même de son enfant.

Le téméraire expérimentateur eut encore recours à la liqueur d'un rouge orangé que la transpiration semblait réellement reporter à sa peau.

Son amélioration s'accentuait.

Il put bientôt s'exprimer avec assez de facilité.

— Voilà l'analyse faite, — dit-il à son camarade avec son calme sourire.

Et, après un instant de repos, ayant baigné son visage, sa tête tout entière dans de l'eau fraîche :

— Je ne m'étais pas trompé, et je viens de renouveler simplement

une expérience que j'avais déjà tentée au Para, après d'autres, — et réussie, puisque je suis en vie.

Et s'adressant à son ancien condisciple :

— Le manioc et le rocou poussent à peu près dans tous les pays intertropicaux. Le premier, dont on fait le tapioca, sert, à l'état naturel, à la nourriture des populations indigènes. Mais, par suite d'une décomposition, il recèle assez vite un poison d'une extrême violence. Le rapprochement de l'arbre à rocou de la plante qui produit le manioc a porté à employer ses graines pour combattre les premiers effets de ce poison. Mâchées à temps, elles réussissent à peu près toujours. Ce fait, inconnu, je crois, en Europe, et que j'ai pu vérifier, m'a conduit à l'expérience que l'on vient de voir.

Et continuant son explication, que chacun écoutait avec avidité, car des existences dépendaient de ce qu'il allait ajouter :

— Or, le poison qui a été mélangé à l'eau contenue dans la carafe que je vous conseille de briser, ce doc bui dont il y a cinq ou six espèces, à peu près analogues, contient un peu d'opium et beaucoup d'extrait concentré du toxique contenu dans le manioc et obtenu on ne sait trop comment.

Et s'adressant aux parents de Mignonnette :

— L'opium étant mis là surtout afin de paralyser le malade, le forcer à s'assoupir, l'empêcher de provoquer des secours, le manioc est le véritable ennemi à combattre. Et avec la teinture de rocou, j'espère que nous en aurons raison.

C'était donc le salut.

La mère de Mignonnette, se jetant alors à genoux dans un mouvement spontané, fit à haute voix une de ces prières parties du cœur, devant lesquelles on se tait, respectueux, ému, si sceptique que l'on soit.

Il restait encore assez de teinture de rocou dans le flacon pour commencer le traitement.

Le médecin de marine en fit prendre une demi-cuillerée à café à chacune des malades.

Mignonnette avait à peine desserré ses lèvres sans couleur, lorsque la cuillère d'argent fut glissée entre elles, et le liquide y coula lentement, comme s'il eût été donné à un corps déjà privé de vie.

Lorsque ce fut au tour de Berthe, dans un effort, elle but avidement ce qu'on lui présentait, se rattachant avec ce qui lui restait d'énergie à cette existence qu'elle se refusait à quitter.

On allait commencer ainsi par de très petites doses.

Graduellement l'on augmenterait.

— Auprès de vous, il n'y a plus de héros sur les champs de bataille. Je m'appelle Maurice Donnel et je vous offre mon amitié. (P. 1290.)

Le médecin de marine promit d'envoyer à son ancien camarade de la teinture plus fraîche et plus active qu'il avait fabriquée lui-même dans les pays de production.

— La tienne, tu sais, — lui dit-il en plaisantant, — j'ai bien cru un moment qu'elle me laissait en route... de l'autre côté.

M. et Mme de Saint-Florent, Jacqueline Delbeau se sentaient déjà allégés, l'espoir naissant enfin en eux.

On devine les prévenances dont ils accablaient le courageux praticien, dont l'abnégation tranquille et docte égalait les exemples les plus fameux.

Affaibli comme il l'était malgré tout par l'épreuve effrayante qu'il venait de tenter, on voulut qu'il passât la nuit à la villa au lieu de rentrer à Paris.

— Restez! — supplia Mme de Saint-Florent, — votre vie c'est le salut de ces chers enfants.

La bonne nouvelle s'était promptement répandue parmi le personnel de la villa et celui de l'asile.

Chacun voulait voir le médecin qui, au péril de ses jours, avait trouvé le remède qui guérirait Mlle Marie et son amie.

Du moins chacun, parmi ceux qui se répétaient ces heureux propos, croyait-il à cette guérison.

— Ah! si M. Maurice était là? — se disait-on.

Mais enchaîné par son service, dont il remplissait les obligations la mort dans l'âme, il ne pourrait revenir à Saint-Germain que le lendemain.

Le sort n'avait pas voulu qu'il partageât aussi vite que les autres cet espoir qui lui aurait cependant fait tant de bien.

Lorsqu'il revint le jour suivant au matin et qu'on l'eut mis au courant des événements de la veille, une larme au bord des cils, il dit ces seuls mots au médecin colonial :

— Auprès de vous, il n'y a plus de héros sur les champs de bataille. Je m'appelle Maurice Donnel et je vous offre mon amitié.

— Et moi je suis Charles Daury, et mon jour de plus grande joie sera celui où j'aurai aidé mon cher ami Sylvain à rendre sa fiancée à un officier dont le nom est déjà si glorieux!

Et les jeunes gens, soldats du devoir tous les deux, se donnèrent l'accolade.

LC

AU BOULEVARD HAUSSMANN

Tandis que, grâce à la terrible expérience tentée par le médecin colonial et aux études faites par lui dans les régions des tropiques, un nouveau traitement est appliqué aux victimes de Léona et qu'un mieux,

cependant bien faible, semble se produire, retournons au boulevard Haussmann.

On se souvient que Berthe Raymond, en sortant de chez elle, n'avait pas dit où elle allait.

François, c'est-à-dire Jean Touraille, avait donc attendu sans inquiétude jusqu'au soir.

Sa maîtresse était sortie, quoi de plus naturel?

La passion étrange qui s'était emparée de lui, lui faisait rechercher le voisinage, la présence de la jeune fille.

Il vivait double, à vivre dans son atmosphère.

De là, le zèle vigilant, le zèle inquiet qui faisait de lui le meilleur des serviteurs.

Contrairement au sort des heureux de la terre dont le seul ennui vient souvent des gens à gages qui les entourent, Berthe Raymond, abandonnée par sa mère, aurait pu se laisser aller au cours de la vie sans aucune préoccupation tracassière, si un souvenir n'avait pas été caché en elle.

Le dévouement attentif, fait d'amour contenu, de passion secrète de Jean Touraille veillait pour elle et sur elle.

Aussi jaloux qu'il fût de la présence de la jeune fille, la durée de sa sortie ne l'avait d'abord pas affligé, pas inquiété, le jour où elle était allée à Saint-Germain.

Berthe ne pouvait vivre sans cesse enfermée, n'est-ce pas?

— Et ça lui fait du bien, à cette enfant, de prendre un peu l'air, — se disait-il.

Et il avait goûté, comme compensation, la béatitude du domestique dont le maître est absent, et qui se trouve chez lui dans le décor somptueux dont il ne peut jouir d'ordinaire.

Donnant aux autres domestiques des besognes qui devaient les occuper loin de lui, il était allé s'enfermer dans la chambre de Berthe.

Là il retrouvait le parfum, parfum discret, dont elle se servait, et comme l'odeur flottante, légère de son corps.

La fenêtre entr'ouverte, le grand écran de fine mousseline brodée, faiblement gonflé par le zéphir tiède, tamisait, à ses yeux, la clarté du jour et le vert reposant du feuillage des arbres de l'avenue.

Il s'assit dans un fauteuil, pénétré, empli d'une félicité intime, non loin de la fenêtre, dans cette chambre de jeune fille où il n'entrait jamais lorsque Berthe était présente.

Dans un sentiment de pudeur innée qui contrastait si étrangement avec les mœurs de son indigne mère, Berthe préférait confier l'entretien

de sa chambre à ses servantes, et pour donner ses ordres à son intendant attendait généralement d'en être sortie.

Jean Touraille, c'est-à-dire M. François, n'y venait guère ostensiblement que pour s'assurer que le service avait été bien fait.

— Voyons si mademoiselle n'aura à se plaindre de rien, — disait-il aux femmes de chambre.

Et il inspectait minutieusement toute chose, s'assurant qu'aucun grain de poussière ne restait nulle part.

Alors, comme il faisait durer son séjour dans cette chambre, ce lieu d'élection, ce paradis, — et cet enfer, — dont il n'aurait jamais voulu sortir!

Et il était venu s'y enfermer en ce jour où l'absence de Berthe l'assurait que rien ne viendrait l'y troubler.

Empli de sentiments confus, il aspirait les effluves flottant en l'air sous les draperies, les tentures.

C'était quelque chose de la jeune fille qu'il y retrouvait.

Et d'un œil vague, il contemplait ces rideaux luxueux, ces mousselines claires, transparentes, ces soies chatoyantes, ce nid exquis de jeune fille en qui une maturité charmante se révélait.

Tout cela était à lui pour l'heure.

Son esprit évoquait alors celle qui animait, qui donnait la vie à ce cadre ravissant et troublant à la fois.

Ah! pourquoi n'occupait-il dans ce fauteuil, dans cette chambre, qu'une place usurpée?

Pourquoi n'aurait-il pas droit de cité dans cette chambre, dans ce sanctuaire, puisque son cœur, conformé comme le cœur de tout autre, avait vibré auprès de celui de la jeune fille?

Parce qu'il était domestique?...

A cette pensée, une larme de rage apparut au bord de sa paupière.

Eh bien! ce rôle infime, ce rôle méprisé de domestique auquel le sort injuste l'avait condamné, n'avait-il pas permis, au contraire, à la jeune fille de constater la constance, la fidélité, la délicatesse de son amour?

N'avait-elle pas eu mille occasions de juger ce qu'il aurait pour elle de prévenances, de tendresse, de soins quasi paternels.

Mais non! Tout cela serait en pure perte.

Jamais Berthe n'apercevrait, ne comprendrait cette dépense de dévouement.

Pour elle, il accomplissait sa tâche, et elle le récompensait par son salaire et quelques égards.

Elle le payait, — et il lui louait ses services.

Et ils étaient quittes.

— Oh! — gémissait-il, — être domestique, écraser, broyer, comprimer son cœur!...

Et il froissait, il meurtrissait, sous ses doigts vigoureux, l'étoffe du fauteuil dans lequel il s'était enfoncé, le fauteuil que Berthe avait l'habitude de prendre, auprès de la fenêtre.

Le soir arriva tandis que, immobile à cette même place, des pensées tumultueuses naissaient peu à peu dans son cerveau de fou.

Ne ferait-il pas bien, puisque son amour était véritable et que son bras était de force à imposer sa volonté, ne ferait-il pas bien de crier, de déclarer cet amour à la jeune fille...

Seul à seule dans cette chambre, à la tombée de l'ombre comme maintenant, après avoir aussi, comme maintenant, éloigné tout le monde!

Et si elle le repoussait, si elle s'indignait, si elle menaçait de le chasser, eh bien, il se souviendrait que, dans la lutte, il était terrible.

Et il lui imposerait cet amour rejeté par elle, cet amour devenu de la fureur alors, et du crime.

— Ce sont des choses... ce sont des chaînes qui lient à jamais, — grondait-il dans l'ivresse sourde de son exaltation.

Et l'intendant, le factotum, le valet avait passé la main sur son front, pour se rappeler peu à peu à la réalité.

Il avait alors constaté l'approche de la nuit.

Le pseudo François resta un moment à regarder l'ombre entrant par la fenêtre ouverte.

Puis il se dressa.

— Elle va rentrer, — se dit-il.

Et craintif, peureux, comme un voleur il quitta cette chambre.

Mais l'heure s'avançait et Berthe ne paraissait pas.

Les domestiques s'étaient réunis à l'office pour le dîner en attendant le retour de leur maîtresse.

— Elle dîne peut-être en cabinet particulier, — dit le valet de pied.

Elle, c'était Mlle Berthe Raymond.

Cette phrase cynique, brutale, produisit l'effet d'un coup de couteau sur François.

Son regard glacé tomba sur l'insolent.

Mais le mal était fait.

Afin de n'être pas remarqué par ses collègues, il s'efforça de maîtriser ses impressions.

Mais il n'avait plus faim.

Il voyait ce que l'autre domestique venait de dire : la jeune fille franchissant le seuil d'une de ces salles réservées de restaurant d'où une femme toujours ressort flétrie...

Elle quittait son chapeau, dégrafait son mantelet et, souriante, s'asseyait à une table vis-à-vis ou à côté d'un homme jeune et beau sans doute, et elle trempait ses lèvres roses dans le champagne.

Cette pensée, brusquement plantée dans le cerveau de l'intendant, lui fut intolérable.

Il se versa coup sur coup plusieurs rasades de vin.

— Oh! — grondait-il intérieurement, — j'aurai mon tour à présent...

Et ricanant, intérieurement :

— Telle mère, telle fille, parbleu! Etais-je donc bête!...

Quelque chose lui barrait l'estomac : il ne pouvait plus manger.

Il se dressa, quitta la table et sortit de l'office.

— L'intendant est parti, la patronne fait la noce; il reste une bouteille de cacheté! — glapit le valet de pied qui, un moment auparavant, avait accusé Berthe de dîner vraisemblablement en compagnie galante, puisqu'elle n'était pas encore rentrée.

François entendait une chanson à boire venir de la cuisine.

Cette joie l'énervait, poussait sous son crâne des bouffées de colère, de passion furieuse.

Les appartements, délaissés par la domesticité tout entière réunie à l'office où elle menait grand tapage, étaient déserts, remplis d'une ombre impressionnante, étrange, celle des choses délaissées.

Il était seul dans leur vide; il était maître!

Seul! Seul!

Une sorte de rugissement mal contenu s'échappa de sa poitrine.

Seul!

L'homme n'est pas né pour la solitude, et il voulait avoir, il voulait ravir, prendre sa compagne.

Laquelle?

— Elle!... — grondait-il dans la tempête gonflant ses veines. — Elle!... Est-ce que je ne la vaux pas, après tout?... Kreira, autrefois, m'a bien trouvé digne de son amour, elle pour qui j'ai tué un homme. Et je ne l'aimais pas autant cependant.

Et, martelant son front de ses deux poings abattus ensemble :

— Tandis que celle-ci, je l'aime follement! Et c'est ce qui fait ma faiblesse, ce qui me rend lâche!

Il marchait à grands pas, ses talons sonnant sourdement sur les tapis qu'il écrasait.

— Lâche!... Ah! non, je ne le serai plus, je ne veux plus l'être. Et je le lui montrerai bien, face à face.

Il ricana terriblement.

— Face à face!

Le loup se dévoilerait alors.

Il ferait luire ses crocs, happerait sa proie.

Il était arrivé devant la chambre de la jeune fille, le sanctuaire où sa pudeur se réfugiait.

François en ouvrit la porte à deux battants d'une secousse violente qui fit craquer les boiseries.

— Place au maître!... Il n'y a plus de valet!

Et il s'arrêta : un respect, une terreur innés le clouaient là, sur le seuil.

— Ah! — fit-il enfin pour se fouetter, — il a raison l'autre. Est-ce qu'une fille honnête n'est pas rentrée à cette heure?... Elle est à courir le guilledou, parbleu!... Damnation!...

Et fou, les mains crispées, effréné, il se lança, il se rua sur le lit virginal de la jeune fille, et s'y jeta avec des morsures — et des pleurs.

Combien de temps resta-t-il ainsi?

Il l'ignora toujours.

Mais, brusquement, un bruit de voix tumultueuses, avinées, venant de l'antichambre, parvint jusqu'à lui, secoua sa frénésie, sa folie.

C'étaient les voix des autres domestiques : l'un d'eux, même, fredonnait un air de café-concert.

François, Jean Touraille, dressa son buste, l'œil hagard.

On s'approchait de la chambre, on allait venir.

Ses camarades, ses inférieurs, allaient le surprendre, allaient être témoins de la crise qui l'avait jeté là; ils allaient apprendre, saisir son affreux secret.

D'un bond, il sauta à terre, l'oreille tendue.

Les voix s'approchaient.

Ils étaient plusieurs qui chantaient d'une voix épaisse :

Adieu pauvre, adieu pauvre Carnaval!
La rosière est au plus mal!
La rosière est au plus mal!...

L'ancien soldat, l'ancien prisonnier évadé, comprit qu'une scène ignominieuse, insultante, se préparait.

Les domestiques pris de vin et le croyant éloigné, parti, venaient outrager, souiller de quelque profanation qu'il ne pouvait deviner, le sanctuaire, le lieu de retraite et de recueillement de la jeune fille.

Tout son sang alors reflua au cerveau de l'intendant.

La profanation dont il venait de se rendre coupable lui-même disparaissait à ses yeux.

Il venait de subir un accès de folie.

Sa passion était responsable, était coupable; non lui.

Mais supporter que ce groupe aviné vînt profaner cette chambre, oh! jamais!...

Une porte latérale donnait sur le cabinet de toilette, et de là, sur un couloir de dégagement.

Jean Touraille s'y élança.

Et, ouvrant violemment la porte d'un petit salon, sorte de boudoir précédant la chambre de Berthe, il surgit devant la troupe ivre.

— Où allez-vous? — siffla-t-il d'une voix terrible.

A son apparition inattendue, les autres reculèrent. Puis, celui qui les avait entraînés, le valet de pied qui, le premier, avait émis une opinion déshonorante sur sa maîtresse, prit la parole.

—. Où on va? tiens... — grogna-t-il, — on va où on va, pardienne.

Et il s'avança en se dandinant avec lourdeur.

— Rentrez dans vos chambres! — commanda Jean Touraille frémissant. — Demain nous réglerons ça!

— C'est ben à la chambre que nous nous rendons. Mais dans la nôtre, bernique! Allons, en avant! et zut pour l'intendant ce soir!

Et, pour donner l'exemple, il se remit à chanter :

Adieu pauvre, adieu pauvre Carnaval!
La rosière est au plus mal!...

— Misérable ivrogne! — clama Touraille.

Et il se plaça devant le laquais.

Celui-ci qui, quoique jeune, était très vigoureux, le regarda avec un sourire indécis.

— Voyons, laisse-nous passer.

— Non! Mille tonnerres... Non!

— Tu sais, l'intendant, tu commences à nous embêter.

— Vous êtes ivres, vous dis-je. Rentrez chez vous et demain je tirerai cela au clair avec le sommelier. Tas de brutes!

— Le premier qui fait un pas, un geste, je le brûle. (P. 1298.)

— Le sommelier, il fait son somme. Il sait pas supporter le vin, ce qu'est pas digne d'un vrai sommelier. Et maintenant, assez causé! Laissez-nous passer, monsieur l'intendant, ou je cogne.

Et, sans plus attendre, il se lança, les bras repliés pour la détente vers le pseudo-François qui n'avait pas reculé d'un pas.

L'intendant vit le laquais arriver, prêt à s'abattre sur lui; il s'effaça, obliqua de côté, évitant l'attaque et, tandis que l'autre rencontrait le

vide, son poing s'abattant avec force sur la tempe de son agresseur le faisait chanceler.

— Nom de.... — grogna l'ivrogne.

Il se remit et essaya de revenir sur l'intendant.

Mais celui-ci se rappela qu'il était Jean Touraille et, se souvenant des principes de boxe française et de chausson qu'on lui avait inculqués au régiment, décocha au creux de l'estomac du domestique un coup de semelle qui résonna sourd, pareil à un coup de battoir sur du linge.

— Ouf! — souffla le domestique.

Et, sous un coup de poing lui venant il ne savait d'où, le touchant en coup de bélier sous le menton, il ploya et s'abattit sur le tapis.

— C'est lâche! — grinça alors une voix de femme, celle d'une laveuse de vaisselle.

— Oui, c'est lâche! — ripostèrent les compagnons du domestique que François venait de terrasser et qu'il maintenait sur le sol.

Et tous s'élancèrent pour délivrer le vaincu, donner une leçon à cette espèce d'empêcheur de danser en rond, de factotum.

François comprit que cette fois il risquait d'avoir le dessous.

Il se rappela que, depuis l'attentat dont Mme Raymond avait été victime et au sujet duquel il était si bien renseigné, Berthe avait toujours un revolver chargé au chevet de son lit.

Se dérobant à la masse d'assaillants qui allaient lui tomber dessus, il s'élança dans la chambre de la jeune fille.

Les autres s'apprêtaient à l'y suivre.

Mais il était agile dans le danger.

D'un bond, il avait reparu; et, debout sur le seuil, il braqua son arme sur eux.

— Le premier qui fait un pas, un geste, je le brûle.

— Même un pas en arrière?... — balbutia le laquais qu'il avait jeté à terre et qui se relevait péniblement, tout tournant autour de lui, maintenant que l'effet de l'ivresse s'augmentait en lui.

Les moins gris battaient en retraite, impressionnés terriblement par les six cartouches tournées vers eux.

— Dehors!

C'était maintenant le ton cinglant du maître, du chef.

François comprenait que, muni de l'arme qu'il tenait toujours braquée sur la troupe que la terreur commençait à dégriser, il pouvait tout oser...

— Dehors tous! Et à demain !...

Déjà quelques-uns, voyant que les choses étaient allées par trop loin,

balbutiaient de vagues excuses, ayant peur de perdre leur place, la bouche empâtée...

L'intendant les congédia, les suivant dans leur retraite comme un dogue suit un troupeau.

Et lorsqu'ils furent rentrés, séparés chacun dans sa chambre, lorsque tout bruit se fut éteint dans la vaste demeure, François, prenant son front à deux mains, se laissa tomber sur une chaise en murmurant :

— Non, non, ce qu'ils ont dit, ce que j'ai pensé, n'est pas possible. Mais alors, que se passe-t-il? Que fait-elle donc et où est-elle?

XCI

LE KIFF

Le lendemain matin, les domestiques, coupables du tumulte de la veille, revenus des fumées du vin, commencèrent à se rendre compte de la gravité et des conséquences de leur scandale.

Que ferait Mademoiselle, lorsque l'intendant l'aurait mise au courant des incidents dont ils avaient été les auteurs?

Dame, après une scène d'un tel caractère, ils avaient tout lieu d'appréhender sa réception qui serait vraisemblablement la dernière.

Aussi, les plus compromis, blêmes et pâlis par la mauvaise nuit qu'ils avaient passée, firent-ils leurs malles d'eux-mêmes.

Et ils bougonnaient, se rejetant la responsabilité les uns sur les autres.

Vers sept heures, ils se présentèrent devant Jean Touraille, M. François, et lui demandèrent à être réglés.

— De suite ! — répliqua celui-ci d'un ton sec.

Il avait lui-même le visage affreusement défait.

Toute la nuit, il l'avait passée à veiller.

Berthe rentrerait bien, avait-il calculé. Il voulait être là pour la recevoir, faire peser sur elle le reproche muet, implacable de ses yeux.

Il mettrait dans son regard, son regard de domestique condamné au silence, une telle éloquence, qu'elle serait forcée de comprendre.

Mais les heures si lentes, les heures interminables de la nuit s'étaient écoulées, et la fille de Léona n'avait pas reparu.

Par moments, des appréhensions, des inquiétudes, la peur de quelque malheur, d'une catastrophe imprévue, avaient assiégé le veilleur.

Mais il les avait repoussées avec un ricanement amer.

Un malheur?... Allons donc!...

N'était-elle pas la fille de Léona?

— Bon chien chasse de race, — murmurait-il avec une angoisse pitoyable réellement chez ce malheureux, ce misérable, ce déchu, dont les instincts grossiers étaient restés bons, malgré tout, et qui eût été capable de se relever par un amour pur et sain.

Jusqu'à ce jour, — se disait-il, — elle devait avoir eu une liaison secrète. Pas l'officier de marine, il était parti. Mais un autre, parbleu, suivant les exemples de sa mère.

Fatiguée à la fin de se cacher, elle étalait cette fois cyniquement sa honte, son déshonneur.

Il n'en douta plus lorsque le jour parut sans que Berthe fût rentrée.

Quant à supposer un malheur, il n'y pensait plus, il n'y voulait plus penser.

Aussi, dans quelles sombres dispositions d'esprit, dans quel écrasement de son être était-il quand les auteurs de l'algarade de la nuit se présentèrent devant lui.

Il les paya sans mot dire, et eux s'échappèrent aussitôt.

On aurait dit qu'une fatalité, un désastre venait de s'abattre sur cette maison dans les vastes pièces vides de laquelle erraient à peine un ou deux domestiques, pareils à des âmes en peine.

La matinée s'écoula. Berthe n'avait pas reparu.

— Ce n'est pas possible, il lui est décidément arrivé quelque chose, — se dit François.

Il fallait aller trouver le commissaire de police : c'était scabreux!

Mais il y avait tant de canailles parmi ces rastaquouères qui recherchent les jeunes femmes et les jeunes filles riches!

Berthe Raymond avait certainement été assassinée par un Prado ou un Pranzini quelconque afin de lui voler ses bijoux.

Un morne désespoir, à ces suppositions, traversait l'âme de l'intendant.

Il ne tenait plus en place.

Il donna quelques ordres aux deux seuls domestiques qui étaient restés, leur annonçant qu'il se disposait à aller prévenir la police lorsque le souvenir d'une recommandation que lui avait faite autrefois la jeune fille vint l'arrêter.

— Si je venais à rester absente deux ou trois jours, ne vous en inquiétez pas, — avait-elle dit.

La fille de Léona avait adressé ces paroles à François un après-midi

où, sous une poussée de découragement, elle était allée rendre visite aux religieuses du couvent où s'était écoulée son enfance, avec l'intention d'y passer quelques jours, d'y faire une retraite ignorée de tous.

Cet ordre revenait à ce moment à l'esprit de Jean Touraille, mais il lui donna une signification toute différente.

— Parbleu! — pensa-t-il, — elle avait déjà son particulier à ce moment-là.

Et fermant les poings, menaçant ce rival inconnu :

— Ah! malheur!...

Il était probable qu'ils avaient dû filer en Italie, ou en Suisse, ou en Espagne, ensemble, courant les hôtels, traînant l'existence des créatures qui en sont là.

Et lui l'aimait, et il continuait, il continuerait à l'aimer, malgré tout, et cela sans avoir même le droit de le lui dire, car elle le jetterait à la porte, comme un chien, comme un valet qu'il était...

Un sanglot convulsif secoua alors sa poitrine, et il mordit son mouchoir pour que les deux domestiques ne l'entendissent pas.

Pourtant, au bout de quelques jours pendant lesquels il se traîna de la chambre de la jeune fille à la porte, comme s'il venait y guetter, y flairer sa venue, il se rendit sans trembler chez le commissaire du quartier.

Ses angoisses qui lui étaient revenues et sa jalousie l'avaient décidé.

Si rien n'était arrivé à Berthe Raymond, les recherches de la police auraient au moins pour conséquence d'interrompre ses ébats amoureux.

Et une joie violente l'emplissait à cette pensée; il y voyait comme une sorte de vengeance.

Le commissaire de police écouta sa déclaration, lui demanda des détails et prit des notes.

Dans la journée son rapport partait pour la Préfecture de police.

On sait communément que la police de sûreté n'a rien à voir avec les commissariats détachés dans les divers arrondissements de Paris.

La première opère en dehors et au-dessus des seconds.

Un journaliste a même prétendu que les commissaires de police sont filés, surveillés eux-mêmes par des agents spéciaux.

Un joli monde où la confiance règne, on le voit!

Quoi qu'il en soit, la réponse que l'on reçut au commissariat fut que l'on faisait le nécessaire.

Le lendemain, François se présenta de nouveau au commissariat de quartier ainsi qu'on l'y avait invité : ce fut le secrétaire du commissaire qui le reçut.

— On fait le nécessaire, mon brave, — lui transmit-il.

— Alors, monsieur le sous-commissaire, je n'ai plus besoin de revenir?...

— Non, mon ami, — répondit avec mansuétude le « chien de commissariat », flatté de s'entendre appeler « monsieur le sous-commissaire ». — Puisque je vous dis qu'on fait le nécessaire.

L'intendant se retira se demandant quel pouvait bien être ce fameux nécessaire que l'on était en train de faire.

Il voyait surtout qu'il ne lui était plus indispensable de revenir.

Et ceci le soulageait d'un poids terrible.

C'est qu'il ne s'était décidé, malgré tout, qu'après une longue hésitation à se mettre en rapport avec les policiers.

Pourvu que, sous M. François, l'intendant de M^lle^ Berthe Raymond, ils ne reconnussent pas Jean Touraille, ou le fameux Maréchal, si l'on préfère.

Il s'était bien regardé à sa glace, avant de tenter ce pas redoutable, avait peigné avec soin ses favoris de domestique, revêtu une tenue bourgeoise très digne, tout en noir, avec un petit collet, la cravate blanche indicatrice de l'homme de livrée, afin de se présenter plus gravement et ne pas inspirer de soupçons.

Néanmoins il « n'en menait pas large ». Et il ne se fit pas dire deux fois qu'il n'avait plus à revenir.

Maintenant une prostration l'avait saisi.

Il restait confiné dans l'intérieur de la maison, ne se montrant pas aux fenêtres, ne bougeant plus.

Les deux domestiques qui étaient restés suffisaient à l'entretien des appartements tant que la maîtresse de la maison était absente.

François avait évité, d'abord, de revenir dans la chambre de Berthe.

Cela lui faisait trop de mal.

Puis attiré quand même, il y rentra, s'assit dans le fauteuil bas qu'elle avait l'habitude de prendre près de la fenêtre, le gentil siège favori de Berthe.

Il lui sembla alors voir des hommes à mine équivoque auprès de la maison. Mais lui était invisible derrière les rideaux de mousseline.

— On dirait de la secrète! — murmura-t-il.

Et un frisson courut sous sa peau.

Il regarda encore; ces individus s'éloignaient.

Au même moment, la cuisinière sortait, allant aux provisions, et ils se dirigeaient vers la boutique de la fruitière établie au coin de la rue de Miromesnil, où elle se servait, afin de se rencontrer avec elle et la faire causer.

Lorsque la cuisinière rentra, elle ne dit rien à l'intendant de la conversation qu'elle venait d'avoir; la scène qui avait marqué la première nuit de l'absence de Berthe rendait les autres domestiques peu communicatifs, inquiets vis-à-vis de lui.

Il ne sut donc pas que la maison était surveillée.

Le parquet instruit, par la plainte de M. de Saint-Florent, de l'empoisonnement dont Mignonnette et sa nouvelle amie avaient été victimes, avait éparpillé ses soupçons sur tout le monde.

Du côté des habitants et du personnel de la villa Saint-Germain, comme de l'*Œuvre de la mère et de l'enfant;* tout n'était que dévouement et affection.

Restait à voir du côté de Berthe Raymond.

On commençait à faire une enquête de ce côté lorsque l'intendant François avait porté sa déclaration au commissariat.

De là la réponse préfectorale : « On fait le nécessaire. »

C'est-à-dire : « Ne vous occupez de rien, laissez-nous agir. »

Et l'on agissait, se demandant, à bout d'hypothèses, si le coup ne venait pas du boulevard Haussmann.

Mais l'intendant ne bougeait pas, tel qu'un gardien fidèle.

La cuisinière, se disant que tout se sait, ne tarissait pas d'éloges sur lui, afin que le bruit en vînt à ses oreilles et qu'il ne la fît pas renvoyer, lorsque mademoiselle serait retrouvée.

Et la police, la justice, toute l'autorité de France était convaincue que l'on avait en M. François l'intendant, le serviteur, le citoyen le plus respectable du département de la Seine et même d'ailleurs.

Soupçonner en lui le terrible Jean Touraille, jamais!

Son humeur sombre augmentait.

Maintenant qu'il y était revenu, il ne quittait plus la chambre de Berthe.

Il y vivait dans son parfum, dans son souvenir.

En même temps, il s'était mis à boire.

Il buvait des alcools, solitairement, portant parfois sa bouteille dans la chambre de la jeune fille, ayant fermé la porte du boudoir qui y aboutissait de façon à en écarter les domestiques.

Ceux-ci, se souvenant encore de leur incartade, se taisaient, se faisant petits, silencieux.

Rien ne troublait donc les songeries taciturnes, les exaltations cachées de François.

Il entrait par le cabinet de toilette dont il portait toujours la clé sur lui et s'enfermait.

Nul ne venait ainsi l'importuner, l'arracher à ses rêves, à ses solitaires ivresses.

Quand les vapeurs de l'alcool opéraient, qu'elles envahissaient son cerveau et le terrassaient, dans la lourdeur de sa pensée il cherchait le lit où ne se posait plus l'empreinte du corps de la jeune fille.

Les jambes flottantes, il s'en approchait.

Et il s'agenouillait, pleurait.

Là, en des rêveries passionnées, il évoquait l'image de la jeune fille.

Mais bientôt l'alcool ne suffit plus à la fièvre de ses sens.

Il se souvint du temps qu'il avait passé en Algérie.

Il se rappela une drogue terrible dont un Arabe, rencontré chez Kreira, lui avait appris à faire usage.

C'était le kiff.

Le kiff, poison dangereux.

— En le fumant, — lui avait dit l'Arabe, — tu verras le paradis de Mahomet.

Et, en effet, les visions les plus voluptueuses lui étaient apparues.

Mais ensuite, quel écrasement!

Ce souvenir lui revenait.

— Oui, voilà qui vaudra mieux que toutes ces boissons, — se dit-il.

Et il sortit.

Il se rendit rue de Rivoli où sont installés des marchands maures ou juifs.

A prix d'or, il se procura ce produit pernicieux.

Il l'avait enfoui dans sa poche, soigneusement, comme un avare, et il se hâtait de rentrer.

Il était resté à peine une heure absent, donnant aux gens des environs l'exemple d'un gardien vigilant pressé de reprendre son service.

Après un coup d'œil sur les appartements, afin que les autres domestiques ne pussent pas soupçonner ses intentions, il courut s'enfermer dans la chambre de la jeune fille.

Là, se jetant sur les tapis, il bourre le fourneau de l'étroite pipe qu'il s'est procurée, en même temps que la mystérieuse drogue dont il l'emplit.

Il l'allume de sa main tremblante.

Et les premières volutes de fumée s'envolent, bleuâtres, vers le ciel de lit, — vers les cieux qui bientôt s'ouvriront pour lui.

— Berthe!... murmure-t-il. — Berthe!...

Une odeur fade et énervante plane dans la pièce.

— Ça revient donc, ah! ma bonne demoiselle. Ah! que le bon Dieu soit beni! (P. 1309.)

Bientôt, une pâleur lourde s'étend sur la face du fumeur, ses pupilles se dilatent, et son regard reste fixe, semblant entrevoir une image.

Il fume toujours.

Maintenant, des paroles entrecoupées, vagues, confuses, pareilles à des paroles d'homme ivre s'échappent de ses lèvres décolorées.

Sa pipe s'est éteinte, la drogue vénéneuse est épuisée.

Les bras de l'intendant, de l'ancien soldat d'Afrique sont tendus devant lui, vers une apparition que lui seul peut voir : corps impalpable qu'il ne peut saisir.

— Berthe !... — gémit-il encore, d'une voix haletante.

Et, dans des efforts surhumains pour atteindre cette image, cette forme qui refuse d'avancer vers lui, il se cabre et se tord.

Enfin, une joie étrange, une joie paradisiaque se peint sur son visage.

Cette expression de bonheur sur ses traits ravagés, décolorés est saisissante.

On dirait le rire d'un cadavre, — si telle chose pouvait être.

Sa voix balbutie encore le nom de celle qu'il n'ose appeler ainsi en sa présence; mais avec quelle intonation pénétrante, infiniment attendrie.

— Berthe, — souffle-t-il comme un murmure. — Vous m'aimez?

Et il sourit en une béatitude étrange.

Un délire impossible le pénètre.

Tout son être déborde d'extase maladive.

Puis, ses yeux se ferment tout à coup.

Sa main cherche alors, sur la tablette placée contre le lit magnifique, le poison qui vient de lui donner toutes ces sensations.

Mais elle retombe, inerte, ses yeux se ferment ; une expression de paix et de félicité sans limite se répand sur ses traits.

Et il s'endort.

Il s'endort, tandis que son rêve se continue, ininterrompu, mais affiné, vaporeux, fuyant...

A son réveil, Jean Touraille se retrouva alourdi, brisé, épuisé de corps comme d'intelligence.

Il gisait au pied du lit qui portait les marques de ses crises, et ne se rendait pas compte ni de l'heure ni du lieu.

Ses regards hébétés cherchaient autour de lui.

Enfin une lueur de raison y parut.

Puis, son front se crispa : il se souvenait.

Il se releva lourdement, péniblement et se traîna jusqu'à la fenêtre pour aspirer de l'air.

Un anéantissement de plomb le chargeait, comprimait son crâne.

Mais, dans cet état, quelque chose de fort et de vivant surnageait : le souvenir !

Il revoyait tout l'étrange rêve d'amour et d'espérance qu'il venait de parcourir si longtemps, sous les fumées du kiff.

Aussi, eut-il de nouveau recours à son aide.

L'absence de Berthe ne lui pesait plus ; grâce à la drogue bizarre, il revivait avec elle, la revoyait, lui parlait, se plongeait dans des illusions morbides.

— On ne voit presque plus M. François, — rapportaient à voix basse les deux domestiques au concierge.

— Il veille !... — répliquait succinctement celui-ci, qui se souvenait de son entretien avec M. de Saint-Florent surpris par l'intendant.

Et en disant, ou plutôt en soufflant ces deux mots, il paraissait chercher autour de lui afin de s'assurer s'il ne sortait pas de quelque coin, de derrière un meuble.

M. François apparaissait à ses yeux comme la personnification du serviteur intègre, austère, dévoué.

Un jour, pourtant, il monta une lettre qui venait d'arriver d'Angleterre « pour mademoiselle ».

Il tint à la remettre à l'intendant lui-même.

— Vous comprenez, monsieur François, c'est pour mademoiselle ; alors je n'ai voulu la donner qu'à vous.

Le factotum le regarda avec ses yeux distendus, à l'orbite creusé, cherchant à deviner le fond de sa pensée.

L'autre hocha alors le menton, remarquant sa pâleur.

— Vous restez trop là-dedans, monsieur François. Faut vous distraire, voyez-vous, la maison s'envolera pas, sauf votre respect, et la santé, c'est le principal.

L'autre le remercia et rentra dans la chambre de Berthe dont il avait presque fait la sienne.

Il regardait la lettre qu'il tenait à la main, en reconnaissant l'écriture.

— C'est de sa mère, — prononça-t-il avec regret.

Et il la jeta sur une table légère en marqueterie où Berthe avait l'habitude de placer ses journaux, ses papiers.

Léona donnait enfin de ses nouvelles.

Hélas ! c'était le rêve fou qui cessait, c'était la réalité qui renaissait...

XCII

PREMIER RÉVEIL

Le médicament employé sur la recommandation du médecin de marine continuait à produire ses effets bienfaisants sur les deux jeunes et sympathiques malades de la villa de Saint-Germain.

Certes, l'amélioration était lente.

Le poison avait eu le loisir de s'introduire dans le corps, de vicier la masse du sang; et l'en dégager, l'expulser ne pouvait être l'affaire d'un jour.

Pourtant le mieux était visible.

Mignonnette avait pu répondre par une faible pression de ses mains à l'étreinte anxieuse des mains de Maurice Donnel, de son fiancé revenu.

— Entends-tu ma voix? comprends-tu que c'est moi, dis, ma Mignonnette bien-aimée?...

Aucune parole ne lui avait encore répondu, mais un souffle, une pression de main plus ardente.

— Oh! mon Dieu!... ma vie pour prix de la sienne! — murmura l'officier.

Et, encouragé par ce retour si chétif encore de vigueur chez la jeune fille, mais si significatif aussi et par les prédictions rassurantes du modeste savant qui avait étudié sur place la compositiou et les effets du terrible poison, il ajouta :

— Aie courage, ma Mignonnette aimée. Le docteur l'a dit, il te sauvera. Ce n'est plus qu'une affaire de jours, maintenant, courage et confiance.

A ces paroles, une impression apaisée et douce passa sur le visage décoloré de la jeune fille.

C'était donc bien vrai? Elle avait bien réellement entendu ces paroles consolatrices. Oui, ce qu'elle sentait en elle, si précaire que ce fût encore, concordait avec ce que venait de lui dire Maurice.

Elle ne mourrait pas, elle guérirait de cette affreuse maladie. Ah! quelles bénédictions, alors!...

Elle goûterait enfin le repos, la félicité, avec son fiancé devenu son époux.

Ce serait le paradis réalisé.

Mais si Mignonnette, dans le frêle réveil de sa nature, trouvait déjà la force d'aspirer à ce bienheureux idéal, ce réveil à la vie devait être plus affirmatif encore chez sa compagne de souffrance, chez Berthe Raymond.

Celle-ci, plus vigoureusement constituée, avait résisté avec plus d'énergie aux atteintes du mal.

Sa constitution avait saisi, avec une sorte de violence, le remède libérateur qui lui était offert.

Aussi, après quelques jours de traitement, une transformation s'était déjà opérée en elle.

On sentait, on devinait une jeunesse pressée de se défaire de l'ennemi qui la paralysait.

Un jour, après un assoupissement prolongé, il lui sembla qu'un voile était écarté devant elle, et qu'elle revoyait... du bleu, du ciel, de la clarté...

Ses yeux habitués à un lourd crépuscule, prologue de la nuit dans laquelle elle semblait descendre jusqu'alors, ses yeux voyaient, distinguaient, vaguement, faiblement.

C'était donc vrai : on revient de là-bas, le grand là-bas à l'inconnu obscur?

Et tout se représenta alors, tout, clair, distinct, précis ; son arrivée à Saint-Germain, la carafe empoisonnée,... et le reste.

Depuis combien de temps était-elle là?...

Elle se trouvait chez des étrangers... comme si elle était seule sur terre, que nulle famille n'existât pour elle, dans le sein de laquelle, souffrante, éprouvée, elle pût se réfugier.

Et elle pensa à sa mère.

Sa mère, séparée d'elle par une mer, et pire que cela, elle se l'était souvent avoué, — par un abîme d'indifférence, — sa mère qui ne l'aimait point comme, d'habitude, les mères chérissent leurs enfants.

La maman Berthier qui cessait de veiller sur Mignonnette lorsque Maurice était près d'elle, — espérant, l'admirable femme, que la communion de leurs âmes ainsi rapprochées par leurs mains se touchant provoquerait peut-être la résurrection de l'enfant que son lait avait nourri, — la mère Berthier se trouvait auprès de Berthe.

Elle vit ses grands yeux s'ouvrir et se fixer avec une lueur pleine d'intelligence et d'angoisse en même temps sur les objets placés autour d'elle.

Et alors elle joignit les mains.

— Ça revient donc, ah ! ma bonne demoiselle. Ah ! que le bon Dieu soit béni !

Elle s'était avancée vers elle; et ses mains rendues tremblantes par

l'émotion, plus que par l'âge, étaient tendues comme pour rendre grâce, pour bénir et pour embrasser à la fois.

Mlle Raymond allait mieux : c'était donc le commencement ; Mignonnette alors aussi, Mignonnette allait donc revenir également à la santé.

Le ciel, à la fin, avait pris pitié d'eux !

— Bougez pas, mademoiselle Berthe, vous fatiguez pas, — supplia-t-elle comme si elle avait eu peur que, dans l'imprudence du peu de bien-être revenu, elle ne rompît le charme.

Et elle courut prévenir Mme de Saint-Florent.

— Madame la comtesse ! — lui dit-elle rapidement. — Venez vite, Mlle Berthe va bien mieux.

— C'est le commencement ! — murmura la noble femme en jetant, pour la suivre, l'ouvrage qu'elle maniait tristement.

Et, levant les yeux vers l'azur :

— Ah ! Dieu !... sauvez ces enfants !

La généreuse créature, dans l'effusion de son amour, elle que le sort n'avait pas faite mère, embrassait dans ces mots tous ceux qui souffraient sous son toit.

Une minute après, elle était auprès de Berthe.

— Vous êtes donc remise, ma chère enfant ?...

La jeune fille la considéra avec une expression de reconnaissance et d'affection extrêmes.

— Oui, — fit-elle d'une voix à peine distincte. — Merci !...

Il faudrait pouvoir traduire la signification de ce « merci » dans cette bouche de malade qui n'espérait plus rien.

— Si vous saviez comme vous nous rendez heureux, — reprit Mme de Saint-Florent. — Nous ne vivions plus ; plus une heure, plus une minute de paix n'a été dans cette demeure depuis le malheur qui vous a frappée, vous et notre Mignonnette.

Et, se penchant sur sa jeune tête ravagée par la maladie :

— Permettez-moi de vous embrasser ? Tenez... il me semble que cela va nous porter bonheur.

Une émotion extrême fit palpiter le cœur de la malade.

Ah ! il lui était doux de rencontrer des âmes aussi bonnes, aussi tendres.

Mais, en même temps, quelque chose assombrit ses yeux noirs agrandis par les fièvres qui, tant de jours, l'avaient brûlée.

C'était un souvenir.

Encore celui de sa mère.

Mme de Saint-Florent, si exquisement prévenante, on pourrait presque dire si angélique qu'elle fût, n'était, hélas ! pas celle dont la présence fait toujours tant de bien.

La jeune fille eut envie de lui dire :

— Je voudrais voir ma mère !

Mais elle ne l'osa pas.

Mme veuve Raymond lui avait dit : « Les Saint-Florent sont nos ennemis ». Et sa pensée lui revenant tout entière lui remettait ces paroles à l'esprit.

Elle réprima donc son désir.

Mais les prévenances, les attentions délicates dont elle était l'objet de la part de tous les habitants de la villa qui, marchant sur la pointe des pieds, de crainte de lui causer une fatigue nuisible, étaient venus lui jeter un mot, un regard amis, ne lui faisaient que plus cruellement ressentir le poids de son isolement moral.

Une pensée lui était venue : se faire transporter chez elle.

Là, elle pourrait appeler sa mère.

Au moins, comme Mignonnette, elle aurait une famille auprès d'elle.

. . . . . .

Le lendemain, profitant d'un moment où Mme de Saint-Florent était seule auprès d'elle, elle rassembla toutes ses forces et tout son courage.

— Je voudrais vous adresser une prière, — lui dit-elle.

— Voyons, — prononça avec son sourire angélique la mère d'adoption de Mignonnette.

Ce début si plein d'affection embarrassa Berthe. Elle n'osait pas achever.

— Eh ! bien, cette prière ?...

— Je suis mieux maintenant ; moi ici, c'est certainement une complication pour les soins que réclame l'état de Mlle Marie, qui est plus grave que le mien, car je me sens mieux, tout à fait mieux.

Elle baissa la tête afin de ne pas rencontrer le regard de son interlocutrice.

— Je désire vous demander de me laisser rentrer chez moi.

Et comme pour justifier, faire excuser sa demande :

— Le trajet de Saint-Germain à Paris n'est qu'une promenade ; et sur une dépêche ma voiture m'attendra à la gare.

Mme de Saint-Florent lui dit alors avec mélancolie :

— Ma chère enfant, quelqu'un s'est-il mal comporté avec vous dans cette maison pour que notre hospitalité vous pèse tant que vous vouliez nous quitter à un tel moment ?

Pour toute réponse, la jeune fille joignit les mains en un mouvement plus éloquent que mille paroles.

— Puisque, grâce à Dieu, ce n'est pas cela, voulez-vous donc nous priver de la joie d'assister à votre entière convalescence?

Et, avec une intuition rapide, comprenant, devinant ce qui pouvait se passer dans l'âme de la jeune fille, hébergée en somme dans une maison étrangère, sans nouvelles d'aucun des siens, parmi les siens y eût-il l'infâme Léona, Mme de Saint-Florent ajouta :

— Dans quelques jours, quand vous serez réellement en état de supporter ce voyage, alors nous ne vous retiendrons plus, si vous jugez que l'air de cette campagne, de ces bois, n'est pas préférable pour votre convalescence à l'atmosphère moins pure de Paris.

La jeune fille dressa alors un regard timide et doux vers celle qui s'obstinait à devenir sa bienfaitrice, regard de gratitude presque filiale, profond et expressif.

— Oui, chère enfant, ne nous quittez point encore. Il me semblera que j'ai en vous une fille de plus, voilà tout. Sous ces grands arbres, votre santé se rétablira vite ; et alors vous rentrerez à Paris... où peut-être parfois vous vous souviendrez des amis qui, eux, vous auront vu trop souffrir pour cesser jamais de vous aimer.

Cependant, dans la journée, Berthe demanda à écrire chez elle.

Son désir était trop légitime pour qu'on songeât à s'y opposer.

Du reste, vivant seule au boulevard Haussmann, il était naturel qu'elle désirât savoir ce qui s'était passé depuis son départ.

M. et Mme de Saint-Florent avaient trop l'expérience de la vie pour ne pas s'être préoccupés déjà de cette question.

Et, si désagréable, si inquiétante même, à cause de Léona, que leur parût cette alternative, il s'étaient demandé dès le premier jour s'ils ne devaient pas faire connaître, au boulevard Hausmann, le malheur qui venait d'atteindre Mlle Raymond.

Le devoir le leur ordonnait : puis, dans cette occurence, la fille les protégerait contre la mère, contre cette Léona dont ils auraient vu la main dans ce nouvel attentat, si sa propre fille n'en eût été victime.

Mais l'envoyé du parquet qu'ils avaient entretenu de leur projet d'aviser les domestiques de Mlle Raymond, les en avait dissuadués.

— Qui sait si le coupable n'est pas parmi ces gens? — avait objecté le magistrat. — Il se dénoncera de lui-même, en cherchant maladroitement à savoir ce que deviennent ses victimes...

En la lui tendant, sa main frissonnait. (P. 1320.)

Et il avait conclu :

— Il vaut mieux, pour l'instant, leur laisser ignorer la vérité tout entière. Nous allons faire établir une surveillance. Ne vous inquiétez pas, le moment venu, nous ferons le nécessaire.

Faire le nécessaire! Il paraît que c'était là l'expression consacrée : avec cela on avait réponse à tout.

M. et Mme de Saint-Florent ne pouvaient que préférer cette solution

qui les mettait à l'abri de toute nouvelle inquiétude du côté de l'ancienne courtisane.

Mais, comme de nombreux jours s'étaient écoulés depuis que le parquet « faisait le nécessaire » en oubliant tout bonnement la maison du boulevard Haussmann pour d'autres affaires politiques, ils ne trouvèrent aucune objection à présenter lorsque Berthe voulut écrire chez elle.

Marguerite, la femme de service qui, ayant empli d'eau la carafe dont le liquide devait se trouver ensuite empoisonné, se reprochait d'avoir été en quelque sorte l'auteur indirect de ce malheur, avait demandé comme une grâce de soigner les deux malades.

Et elle s'y appliquait d'une façon touchante, refusant de prendre aucun repos, dormant sur une chaise, parfois dans un fauteuil, d'où elle se levait au moindre gémissement des jeunes filles.

Ce fut elle qui, soulagée d'un poids énorme en les voyant revenir à la vie, ne sentant pas son accablement, rapide et presque joyeuse, apporta à Berthe tout ce qu'il lui fallait pour écrire.

— Ah! mademoiselle, — lui dit-elle, — quel bonheur! Si vous saviez ce que j'ai pleuré jusqu'à ce jour.

Et comme Berthe tournait interrogativement vers elle sa tête amaigrie.

— Ça a été ma faute aussi. Je n'aurais pas dû bouger après avoir rempli la carafe d'eau.

Et, secouant la tête :

— Mais qui aurait pu s'attendre à ça?...

— Ma pauvre femme, — répondit la malade de sa voix encore incertaine, — que voulez-vous, c'est la fatalité.

— Oui, la fatalité!... Mais ne parlez plus, car vous n'êtes pas déjà tant forte.

Et elle passa dans la chambre de Mignonnette pour ne pas gêner Mlle Raymond.

La maman Berthier était assise au chevet de celle qu'elle avait allaitée : le père Berthier, son front creusé de rides sous ses cheveux blancs, était debout au pied du lit.

Ses sourcils rapprochés indiquaient le poids de sa tristesse, malgré sa trop frêle espérance.

Tous deux ils la couvaient du regard. Ah! s'ils avaient pu lui donner leur santé!...

Marguerite approcha sur la pointe des pieds.

— Mademoiselle Raymond écrit, — murmura-t-elle.

Mme Berthier se pencha alors vers celle qu'elle veillait si ardemment.

— Tu entends, ma Mignonnette, ma petite Mignonnette; ton amie va déjà bien mieux; puisqu'elle écrit. Alors, il ne faut pas te décourager, ce sera bientôt ton tour.

Le cou émacié, si frêle, si amaigri de la malade, s'infléchit alors, et d'un mouvement pénible, tourna vers son ancienne nourrice sa pauvre tête sans couleur.

Dans un effort extrême, ses paupières pâles se soulevèrent un peu, un regard atone passa sous ses cils lourds, se dirigeant vers ceux qui étaient auprès d'elle.

Alors un sanglot gonfla la poitrine de la maman Berthier, et elle porta vivement son mouchoir à sa bouche pour l'étouffer, afin que sa « petite » ne l'entendît pas et n'en fût point impressionnée.

C'était l'émotion, c'était le bonheur.

Pour la première fois Mignonnette rouvrait les yeux!

Ah! elle était sauvée enfin.

De là cette explosion de joie nerveuse secouant celle qui l'avait allaitée, élevée toute enfant et toujours tant aimée.

Mais elle ne voulait pas que son enfant entendît ce sanglot de crainte qu'elle ne se trompât et que cela ne lui fît mal.

C'est si délicat la vie qui reparaît...

Quant au père Berthier, il mordait sa moustache.

Tout à coup, en un mouvement d'une douceur intraduisible, il se laissa aller à genoux devant le lit.

Sa tête aux épais cheveux blancs était près de la main exsangue de l'enfant; cette main alors le chercha et s'appuya sur lui, caresse inexprimable. Ce seul mot sortit de la poitrine du vieux brave :

— Mignonnette!...

Pleurait-il? On n'aurait su le dire.

On voyait seulement que ses épaules, courbées dans sa prosternation, tremblaient convulsivement.

Jacqueline Delbeau entrait en ce moment de douce extase...

. . . . . .

Maurice Donnel qui, malgré la distance, malgré son service, malgré tout, n'avait pas cessé de venir chaque jour passer plusieurs heures auprès de sa fiancée, parut à son tour sur le seuil.

Il aperçut l'ancien soldat agenouillé et un coup déchirant l'atteignit au cœur.

Une lividité spectrale envahit ses traits,... et il chancela.

Ah! le destin lui était sans pitié.

S'ils pleuraient, ceux qui étaient là, si l'énergique soldat était ainsi

agenouillé, vaincu, prosterné, éperdu, c'est que Mignonnette était morte.

Morte !...

Alors, il ne lui restait plus qu'à mourir, après lui avoir dit un dernier adieu.

D'un mouvement galvanique, il fit un pas dans la chambre.

Au bruit, maman Berthier détourna sa tête illuminée de joie.

Et son regard extasié rencontra le regard affolé de Maurice.

— Elle voit ! — fit-elle d'un accent enivré.

Mais alors ?...

Sous le bouleversement des pensées contraires surgissant ainsi en lui les unes après les autres, le jeune officier sentit sa raison chanceler.

Puis, comme abattu par une émotion trop intense, terrassé à son tour, il alla s'abattre d'un coup brusque auprès de Berthier, à genoux à côté de lui, devant celle qu'il adorait.

— Mignonnette,... Mignonnette !... dit-il d'une voix presque supra-terrestre. — Le vieillard et ton fiancé sont tous deux agenouillés dans leur joie infinie, car tu nous vois, Mignonnette. Et c'est le ciel que nous voyons aussi !

Et ses lèvres pieuses couvraient de caresses délicates comme celles que l'on donne aux enfants qui viennent de naître à peine, la main de la vierge, de l'aimée qui, pour lui, venait de renaître.

Alors le père Berthier se redressa.

Et, accompagné de sa femme et de M^me^ Delbeau qui venaient de déposer un baiser sur le front de l'enfant, il s'éloigna.

Marguerite était partie porter la bonne nouvelle à M^me^ de Saint-Florent, lui donner son premier jour de paradis.

Les braves gens, se tenant par la main comme à leurs anciennes années, se retiraient, afin de permettre aux fiancés qui pouvaient enfin se voir, après tant de longs jours, de plonger seul à seul leurs regards dans leurs regards et jusque dans leur âme !...

XCIII

CONSOLATIONS

La lettre de Berthe était brève et elle avait eu plus de mal qu'elle ne l'avouait pour l'écrire.

Le papier dansait devant ses yeux à mesure qu'elle traçait les mots,

et, après avoir signé, elle avait dû se reposer avant de pouvoir libeller l'adresse.

Et elle avait manifesté le désir de rentrer à Paris.

Elle comprenait maintenant que Mme de Saint-Florent avait eu bien raison de s'opposer à son projet.

Cela aurait peut-être même été une imprudence mortelle.

La lettre de Berthe était adressée à François.

Elle l'invitait à lui apporter à Saint-Germain, où elle était malade, les lettres arrivées depuis son départ.

Le concierge de la maison du boulevard Haussmann tint encore à remettre cette lettre personnellement à l'intendant.

Et il le regardait d'une façon singulière, intrigué, en le dévisageant, en homme qui voudrait bien être de moitié dans un secret, une confidence.

Il lui semblait avoir reconnu l'écriture de « Mademoiselle ».

« Ous' qu'elle perchait donc?... » et le reste! Tout un potin exquis à pénétrer, à connaître.

Jean Touraille, lui aussi, avait reconnu l'écriture de Berthe.

Il n'en doutait pas, ayant eu l'habitude de la voir.

Il tenait l'enveloppe fermée à la main, les yeux rivés sur le timbre humide de la poste indiquant d'où la lettre était partie.

— Hein!... c'est d'elle? — insinua le concierge.

Jean Touraille dit François ne répondit pas et rentra : il se rendit dans sa chambre, c'est-à-dire dans celle de Berthe, dont il ne sortait plus depuis que les fumées du kiff l'avaient plongé dans ses rêves délabrants.

Une fois là, il s'enferma à clé, et s'approchant de la fenêtre aux persiennes toujours closes, le demi-jour favorisant ses exaltations, il déchira l'enveloppe en tremblant.

Qu'allait-il apprendre?

Allait-il deviner, entre les lignes de cette missive, la honte dans laquelle elle avait chu avec quelque homme riche, aux équipages fringants sans doute, et qui la renverrait dès que sa passion serait assouvie?

Tandis que lui, lui, Jean Touraille, l'aurait idolâtrée comme une madone, de l'amour d'un esclave véritable, d'un chien qu'il aurait été pour elle!...

Hélas! lui n'était que son domestique, et cyniquement, froidement, elle le torturerait par l'étalage insolent du bonheur d'un autre.

Ce fut d'un regard brûlant qu'il dévora les premières lignes.

Elle était malade!... Était-ce possible?...

Malade, à Saint-Germain, à une demi-heure à peine de Paris.

Oh! il saurait bien si c'était vrai.

D'ailleurs, ne lui facilitait-elle pas la besogne, en lui commandant de lui apporter les lettres qui pouvaient être arrivées à son adresse.

Les lettres?... Il lui en était arrivé une seule. Quelles relations pouvait avoir en effet la fille de Léona?

Une lettre de sa digne mère.

Son parti fut vite pris.

D'un tour de main il mit un peu d'ordre dans cette chambre qu'il n'avait presque pas quittée depuis le départ de celle qui l'avait désertée.

Il entr'ouvrit ensuite les vitres afin de faire évaporer les relents de kiff qui y planaient.

Car il ne croyait pas à la maladie de Berthe Raymond.

Ensuite, plaçant dans son portefeuille la lettre arrivée de Londres à l'adresse de sa jeune maîtresse, il sortit et se dirigea vers la gare.

Berthe lui avait donné comme adresse le nom dont était depuis peu baptisée la villa, sans nommer les Saint-Florent.

Aussi l'ancien valet de chambre de Favrol ignorait-il chez qui il se rendait.

Et, à mesure que le train l'emportait vers Saint-Germain, il était de plus en plus convaincu que Berthe s'était réfugiée dans une retraite galante.

Sa maladie n'était donc, en ce cas, qu'une sorte d'excuse, d'explication que l'on feindrait de croire.

Oh! il allait donc voir celui qu'il jalousait et haïssait d'avance, le rival affiché qui l'écraserait de son triomphe, lui le laquais, le méprisé, le damné.

Quand il arriva à proximité de la villa, il lui sembla reconnaître ces lieux.

Et, lorsqu'il se trouva en face de la grille, sa stupeur fut telle qu'il relut la lettre de Mlle Raymond.

Il ne se trompait pas.

Mais alors, Mlle Berthe Raymond était chez le comte de Saint-Florent.

Cependant on assurait que le comte s'était entièrement rapproché de sa femme.

Et l'on affirmait même qu'il était devenu un petit saint.

— Eh bien! que dirait mon ancien patron, M. de Favrol, s'il connaissait cela?

Avide de savoir, Jean Touraille s'approche de la grille et sonne.

— Que désirez-vous? — lui demande la femme du jardinier, en l'étudiant d'un air soupçonneux.

Les braves gens, très affectés de l'attentat commis, voyaient un coupable possible dans toute figure nouvelle.

— Mlle Berthe Raymond est bien ici? — demanda-t-il.

— Qu'est-ce que vous lui voulez? — répliqua peu aimablement la concierge, répondant à une question par une autre question.

— Elle y est! — avait pensé le domestique.

Et à voix haute :

— Je désirerais lui parler; elle m'a écrit de venir.

— Elle vous a écrit de venir?... la pauvre demoiselle peut à peine lever un doigt, ça m'étonne.

— Que dites-vous? — interrogea anxieusement François.

C'était donc vrai; Berthe ne mentait pas. Mais alors?...

— Dame, je dis la vérité, malheureusement. Et alors elle vous a écrit? Pas bien long, en tout cas.

Et, sans ouvrir la grille, elle se dirigea vers le petit pavillon où était son logement, et toucha le bouton d'une sonnerie électrique communiquant avec la villa.

François le reconnaissait intérieurement : certes oui, la lettre de Berthe Raymond était brève, et, maintenant l'ayant de nouveau sous les yeux, il en trouvait l'écriture peu assurée, vague, indécise.

Mais, en ce cas, pourquoi avoir gardé si longtemps le silence?

Il se perdait en ses suppositions, lorsque la maman Berthier apparut sur le perron, appelée par la sonnerie électrique.

— M'ame Berthier, — dit la femme du jardinier concierge, — c'est ce monsieur qui demande après Mlle Raymond. Elle lui a écrit, qu'il dit.

— C'est vrai, — murmura la vieille nourrice de Mignonnette.

Et s'approchant de la grille :

— C'est bien à vous, monsieur, que Mlle Raymond a écrit?

L'ancien valet de chambre de Favrol montra la lettre qu'il avait reçue.

La maman Berthier n'avait plus lieu de montrer une défiance que les événements ne justifiaient que trop.

Elle ouvrit elle-même la grille et dit au visiteur :

— Venez avec moi.

Le domestique passé au rang d'intendant la suivit.

Il monta derrière elle au premier étage et, l'esprit rempli de pensées contradictoires, fut introduit dans la chambre de Berthe.

La jeune fille tourna légèrement, douloureusement la tête en entendant annoncer celui à qui elle avait envoyé son message.

François aperçut alors son visage ravagé, creusé par le mal.

Et il resta immobile, cloué au sol de saisissement.

— C'est vous, François? — prononça alors difficilement la jeune fille.

La maladie qui l'avait atteinte était donc bien cruelle puisqu'elle était aussi affaiblie.

— Oui, mademoiselle, — répondit-il d'un ton tremblant.

Il la considérait épouvanté, et aussi bourrelé de remords.

Il l'avait accusée d'inconduite, il s'était attendu à la trouver dans l'insolent appareil du vice, et voilà ce qu'il trouvait...

Une créature épuisée, abîmée, ruinée par un mal ancien déjà, tout l'indiquait.

Il devait coïncider avec le commencement de son absence...

Avait-elle donc été frappée à l'improviste et recueillie là, comme par un hasard d'une fatalité effrayante, dans cette maison, sans que l'on sût qui elle était?...

Toutes ces suppositions se heurtaient dans son esprit sans que, retenu par son émotion même, son respect du serviteur qui le reprenait en face de celle qu'il avait osé profaner par les rêveries de son amour brutal, il osât les formuler.

L'accent dolent de la jeune fille le tira de son angoisse.

— Avez-vous des lettres pour moi?

— Une, mademoiselle.

En la lui tendant, sa main frissonnait.

— De madame.

Il avait ajouté cela dans le trouble qui l'agitait.

— Ah! de ma mère!...

Et l'œil éteint de la jeune fille rayonna.

Sa mère avait donc songé à elle, tandis qu'elle souffrait.

Cette pensée la consolait. Elle se trouvait moins seule dans la vie, elle se sentait moins chez des étrangers.

Elle déchira l'enveloppe qui portait le timbre de Londres, remplie par avance de la joie qu'elle s'attendait à goûter.

Cela lui ferait tant de bien de sentir sur elle, même de loin, la caresse si rare de sa mère.

Mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le papier déplié par sa main sans couleur, sa main aux phalanges saillantes comme des mains de mort, qu'un désenchantement se peignit sur ses traits.

Une lettre de mère, cela?... Cinq ou six lignes à peine, froides, banales, sans un mot parti du cœur.

Ah! oui, elle était bien seule; elle était bien sans famille!

La nouvelle lady Warder, Léona, la Roussotte, considéra longuement la somptueuse façade... (P. 1328.)

Elle laissa retomber le papier sur sa couche, et resta immobile, inerte, les yeux clos, voyant en dedans.

Et alors un souvenir nouveau s'y éveilla, celui d'une âme qu'elle avait cru un moment sœur de la sienne : le souvenir de l'homme que, dans un ressentiment infondé peut-être, elle avait repoussé du pied.

Cet homme, frère d'une amie morte, c'était Hector Brémontier.

Et une voix s'éleva en elle, lui disant :

— Voilà la famille qu'il te faut, celle qui comblera le vide de ta morne existence.

Hélas! qu'était-il devenu?

Méritait-il bien le reproche effroyable que, à l'instigation de cette mère au cœur sec, elle avait formulé contre lui?

Lui, le frère de la seule amie qui l'eût vraiment aimée, l'officier estimé, lui, meurtrier... meurtrier par intérêt?...

Ah! mais il semblait qu'une lumière se levait en elle maintenant.

Mais tout cela était trop de fatigue pour sa tête à cette heure : et elle la laissa aller, épuisée, trop pesante sur l'oreiller aux dentelles moins blanches qu'elle-même.

Oh! à cet instant, combien François, le valet, condamné à l'amour sans espérance, à l'amour éternellement muet, la trouvait belle, d'une beauté déchirante, certes, mais plus impressionnante encore.

Il restait sans un geste, la contemplant.

A son immobilité il crut qu'elle dormait, et se retira lentement, à regret, sur la plante des pieds.

Mme de Saint-Florent s'était éloignée lorsque la bonne maman Berthier avait introduit l'intendant de Berthe.

Elle voulait laisser la jeune fille à la consolante impression des nouvelles qu'elle allait recevoir.

Ce seraient pourtant des nouvelles de la femme qui l'avait tant fait souffrir.

Que lui importait?... Sa grande âme acceptait ce sacrifice.

Enfin elle reparut dans la chambre de Berthe, et, heureuse malgré tout du bonheur qu'avait pu goûter la jeune fille, s'approcha de son lit.

— Vous êtes contente, mon enfant? — lui dit-elle avec son accent angélique.

La jeune fille fixa alors sur elle ses grands yeux sans lueur, ses beaux yeux que l'affliction rendait plus doux, plus épuisés encore.

— Ah! — fit-elle en un sanglot qui éclata, cri de vérité plus fort que sa volonté, — ah! je vois bien que je n'ai pas de mère!

Et, dans un geste désespéré, elle montra les quelques lignes courtes, brèves, sèches, ennuyées qu'elle venait de recevoir.

Mme de Saint-Florent détourna la tête pour ne point les lire.

Et attirant la pauvre éprouvée sur son sein :

— Ne parlez pas ainsi, mon enfant. Une mère, voyez-vous, est toujours sacrée.

Et allant jusqu'à défendre cette ennemie mortelle, sans scrupule et sans pitié qui s'appelait Léona Raymond où plutôt lady Warder, elle ajouta :

— Votre mère ne vous savait pas malade à ce moment.

Mais les larmes, flot tiède et morne, continuaient à couler sur les joues de la jeune fille.

Les paroles si généreuses de sa bienfaitrice ne la trompaient pas.

Dans bien des circonstances, elle avait pu juger sa mère, et cette lettre ne lui montrait que trop le vide de son cœur.

Dans ce cœur dégradé il n'y avait de place que pour la haine : il n'en restait point pour l'amour...

Les persuasives paroles de Mme de Saint-Florent furent cependant un baume apaisant.

Sa douce main avait séché ses yeux.

Cette crise de larmes avait engourdi la malade, et ses cheveux noirs reposant en une masse sombre sur les dentelles neigeuses de l'oreiller, elle s'endormit comme un enfant.

François était descendu à l'office, attendant son réveil afin de recevoir les ordres qu'elle pourrait avoir à lui donner.

Là il apprit de Marguerite, indignée, la tentative d'empoisonnement dont les deux jeunes filles avaient été victimes.

— Ah! — jura-t-elle, — si je tenais le bandit qui a fait le coup, je le tuerais à coups d'épingles!

L'intendant tendit le bras.

— Eh bien! à mon tour je le jure aussi : si jamais le misérable me tombe sous la main, je le traînerai vers vous pour que vous puissiez tenir votre serment, tandis que moi, je le brûlerai à petit feu.

Et avec une flamme dans le regard :

— Oui, je le jure!

XCIV

AMOURS EXQUISES

Mais Berthe Raymond avait peut-être eu tort d'accuser sa mère de l'oublier.

En effet, une autre lettre de Léona ne devait pas tarder à lui arriver.

Une lettre sensationnelle.

« Ma chère Berthe,

« Je me rends enfin aux vœux de lord Warder.

« Quand tu recevras ces mots la cérémonie nuptiale sera accomplie « et je serai lady Warder!

« A bientôt. Je t'embrasse sur tes brunes joues.

« Léona. »

Et c'était tout?

Non, il y avait un post-scriptum.

« Tu recevras bientôt ton cornet de dragées,... dans un écrin. »

C'est-à-dire un bijou qu'elle ferait acheter et payer par lord Warder; voilà en quoi se résumait son amour maternel.

Un bijou!... cela peignait bien la femme.

Que n'eût-elle pas accompli, accepté, autrefois, elle, pour un bijou? De quoi n'était-elle pas capable encore pour satisfaire sa vanité ou sa cupidité? Berthe n'aurait donc pas à se plaindre.

Dans sa lettre, pas une fois les mots « ma fille »; pas une fois le mot « mère » n'était prononcé.

Cette femme avait honte, eût-on dit, de sa maternité.

Et sa lettre pouvait tomber entre les mains de n'importe qui. Jamais l'on ne soupçonnerait que c'était là tout ce que trouvait une âme maternelle dans un moment aussi solennel que l'était celui qui allait l'unir à un nouvel époux.

C'est que, à ce moment, Léona avait bien d'autres choses à faire que de perdre son temps à enfiler des phrases sentimentales.

Les couturières réclamaient sa présence et elle avait à s'occuper de ses toilettes.

Ensuite son voyage à préparer, lord Warder ayant proposé d'aller couler leur lune de miel dans un de ses châteaux, en Écosse.

Et avec quelle joie, la cérémonie nuptiale terminée, elle avait pris, avec ce nouvel époux, la direction de la poétique contrée rendue célèbre par Walter Scott et les malheurs de Marie-Stuart.

Certes, cet hymen comblait ses rêves les plus ambitieux.

Lorsque, dans l'oisiveté de cette opulence qu'elle avait acquise par les procédés les plus honteux, la vente de son être, elle bâtissait des projets d'avenir; lorsque, pareille à toutes les créatures de vice et d'abjection, elle avait évoqué des jours futurs de mensonger honneur, elle n'avait pas osé désirer un titre pareil à celui qu'était autrefois, en France, la pairie.

Elle, la Roussotte!

Il y avait des minutes où elle en était éblouie.

Et, avec une crainte inconsciente mais plus forte qu'elle de toucher à un songe fragile, il lui semblait qu'au réveil tout allait s'écrouler.

Et c'était vrai, pourtant!...

Cela était l'ivresse, l'orgueil, la consécration de toute sa vie, de ses efforts habiles.

Mais sa jouissance de vanité la plus grande, c'était d'aller, comme souveraine maîtresse, épouse légitime, comme propriétaire incontestée et authentique, habiter un antique château.

En passant sous le blason écussonné de la grande porte, elle se dirait :

— Ce sont mes armes à moi, l'ancienne marchande de vice. C'est mon blason. Cette couronne que les femmes des lords avaient le droit de porter autrefois et qu'elles mettent encore sur leur tête lors des grandes fêtes comme insigne de leur supériorité, j'en chargerai le flot de mes cheveux. Une couronne, à moi!...

N'était-ce pas éblouissant?...

Et vraiment oui, ne comprend-on pas ce que devait peu importer sa fille, à cette heure, à une telle femme?

A son arrivée, avec son époux, elle recevrait les hommages des serviteurs, des métayers, ces serfs plus ou moins libérés, des centaines d'êtres attachés à des titres divers aux immenses domaines de lord Warder, véritable seigneur de ces campagnes, de ces bois.

Ils la traiteraient comme une reine.

C'est à cela qu'elle pensait le plus : c'est cela qu'elle voyait comme la constatation, la consécration matérielle de son élévation.

Aussi quelle fièvre contenue, tandis qu'elle approchait des immenses terres, des montagnes sauvages et splendides au-dessus desquelles ils ne tarderaient pas d'apercevoir le château seigneurial.

Ah! elle s'était bien gardée d'objecter quoi que ce fût, lorsque, avant

leur mariage, lord Warder lui avait proposé d'aller cacher leur lune de miel au bord des Highlands, c'est-à-dire là où la plaine finit et où naît la montagne.

Il allait au-devant de ses désirs immédiats.

Durant le trajet, lord Warder, tendrement appuyé sur elle, lui faisait remarquer la splendeur du paysage, la hardiesse des cimes élevées, l'ombre exquise des vallons, où, murmurait-il, il ferait si bon de s'arrêter, de s'isoler pour aimer.

Avec l'hypocrisie qu'elle avait acquise dans son métier abject, elle feignait de répondre à ses tendresses, mais, pas plus que son âme, son esprit n'était à ce qu'elle lui disait.

Elle pensait au vaste et somptueux château qui les attendait, qui l'attendait surtout, elle, la Roussotte, la Léona d'Ercourt, la compagne des Charlot et des Alexandre devenue telle qu'elle n'avait au-dessus d'elle qu'une reine.

Et encore!...

Oui, et encore! comme prononça un jour une orgueilleuse femme de lord anglais, ces grands seigneurs n'ayant vu longtemps, dans le monarque, qu'un lord comme eux, intronisé.

On arriva enfin.

Au détour d'une route que marquait un poteau héraldique, signe de possession, d'autorité, des groupes attendaient.

A la vue de la livrée revêtue par les valets, ils s'avancèrent, la tête nue.

Et la voiture, qui portait le lord encore souffrant de sa blessure, et sa compagne, s'arrêta.

C'étaient les vassaux — car ce mot dépeint en somme une réalité — venant saluer le maître à son arrivée sur les terres de sa pairie.

Alors, l'œil de Léona s'éclaira.

Une flamme qu'elle ne chercha pas à éteindre dilata sa prunelle.

Du reste, à quoi bon cacher cette ivresse : tous les fronts étaient courbés.

Lorsque lord Warder répondit aux harangues qui lui avaient été adressées, quelques têtes se redressèrent, attentives, hasardant de timides regards vers la nouvelle châtelaine.

Léona supporta sans broncher ce premier choc : elle était encore assez belle pour ne pas redouter cette attention.

Maintenant, tout le long de la route, les paysans retenus aux champs par des travaux impérieux, à la vue des équipages, quittaient à la hâte

leur charrue et, se rangeant sur le bord du chemin, saluaient le retour du maître.

Lord Warder leur rendait leur salut d'un geste las de la main.

Et Léona inclinait légèrement la tête — comme une reine.

La large voiture qui les portait roula enfin sur le sable doux et uni comme un tapis d'une immense cour d'honneur, encadrée d'arbres plusieurs fois centenaires, et vint se ranger au pied d'un perron aux larges marches blanches.

Sur les degrés, de chaque côté, un rang de serviteurs de tous ordres, immobiles, attendait.

La nouvelle lady Warder, Léona, la Roussotte, considéra longuement la somptueuse façade, cette double rangée d'hommes presque esclaves de ses caprices et de ses ordres, l'immense ensemble qui l'entourait.

— Enfin!...

Ce mot, exhalé de ses lèvres, traduisait tout ce qui était en elle.

Enfin elle touchait du pied la réalité tout entière, elle prenait possession de tout ce que sa persévérance tenace lui avait fait acquérir.

. . . . . .

Là-bas, par delà la mer orageuse, dans cette France que la nouvelle lady Warder ne regrettait pas, dans un coin boisé des environs du Paris immense, sa fille Berthe passait par toutes les incertitudes d'une agonie que l'on avait cru cent fois près de finir.

Lady Warder, elle, était insouciante et heureuse.

Une noblesse nombreuse l'entourait.

Lord Warder avait lancé des invitations à tous les châtelains des environs.

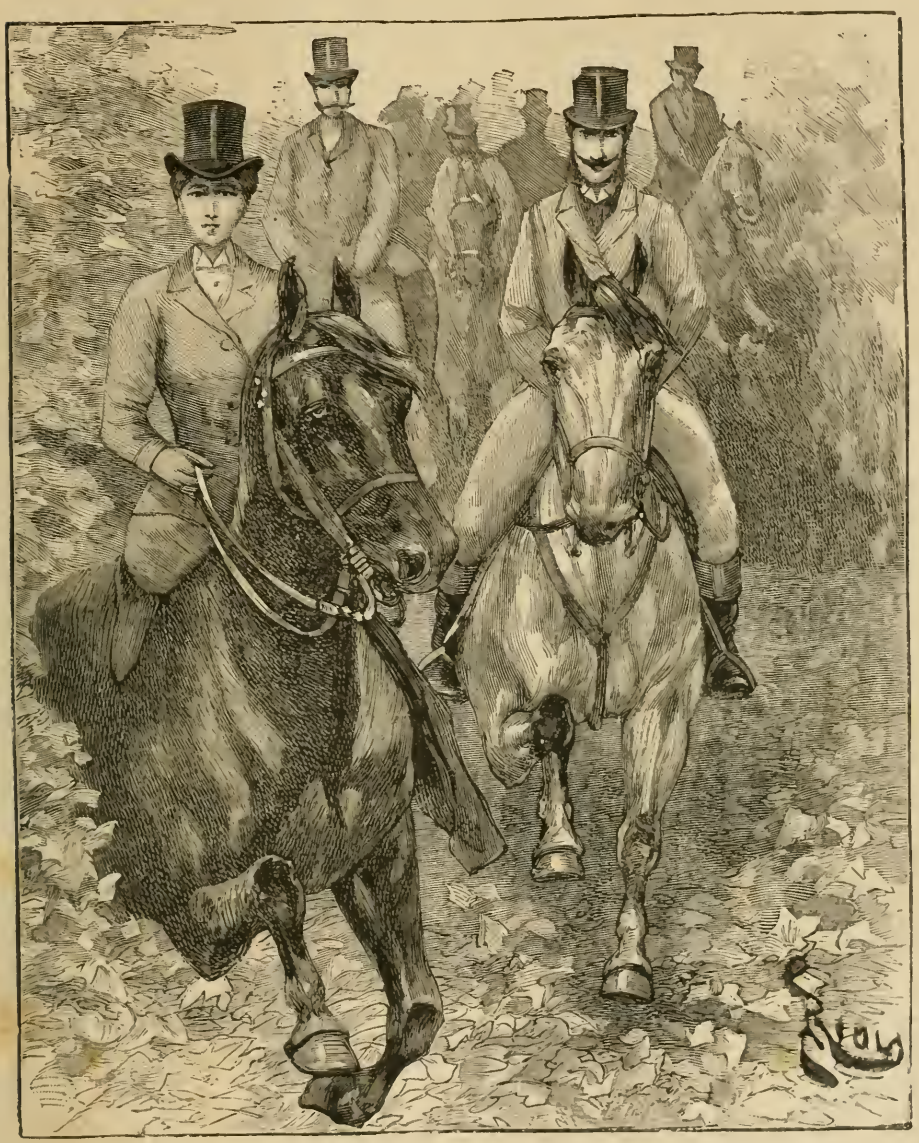
Ceux-ci avaient appris qu'il s'était remarié; il avait épousé, disait-on, une Française d'une très grande beauté. L'on ajoutait même qu'elle possédait de son côté une fortune considérable, ce qui augmentait son prestige.

Aussi chacun avait-il hâte d'aller voir la nouvelle lady.

Et c'était, dans le grand château, dans l'antique et riche manoir, modernisé, une affluence incessante de nobles écossais ou anglais dont les aïeux avaient figuré dans les innombrables combats dont l'histoire de ces pays garde la mémoire.

Malgré sa maturité naissante, mais si peu accusée encore grâce à son art profond, servie par son attirance personnelle, grâce surtout à l'habileté ensorcelante qu'elle savait déployer, elle effaçait toutes les femmes accourues aussi à ses réceptions, même les plus jeunes et les plus belles.

Elle lisait dans les regards, dans l'empressement de beaucoup de ces



— Qui m'aime me suive ! — lance-t-elle d'une voix stridente. (P. 1335.)

hommes qu'il ne dépendait que d'elle de faire leur conquête, c'est-à-dire de laisser faire la sienne.

Beaucoup avaient fait des quarante et cinquante kilomètres à cheval pour revenir après l'avoir vue une première fois.

C'était significatif.

Et lorsqu'ils le lui apprenaient, elle souriait de son sourire mystérieux, intraduisible, en plongeant, au fond de leur prunelle, l'éclair subtil,

rapide des siennes — semence terrible d'où levaient de troublantes moissons.

Lord Warder jouissait avec un orgueil naïf de cet empressement, du tribut d'admiration payé à celle dont il avait fait sa femme.

Il était complètement guéri de sa blessure.

Et, parfois, montant avec elle à cheval, il était heureux de s'enfoncer dans les vallons déserts.

Léona portait l'amazone à ravir.

Coiffée d'un chapeau de feutre à larges bords relevés sur lequel une longue et délicate plume d'autruche s'infléchissait mollement, sa taille, toujours mince et ronde, serrée dans une ceinture de cuir à laquelle pendait une gaine prête à recevoir le couteau de chasse des grands ébats forestiers, l'or de ses cheveux frissonnant autour d'elle, elle était réellement délicieuse ainsi.

Et lord Warder sentait un éperdument enivré en s'enfouissant à côté d'elle sous les futaies profondes.

Ils arrivaient ainsi au bord de quelque torrent, où bondissait et roulait un flot d'émeraudes fluides et d'argent écumant.

Et là, attachant leurs chevaux aux branches de quelque buisson, ils s'asseyaient sur les racines torses d'un chêne béant ou d'un sombre et haut sapin.

Et retrouvant l'illusion de sa jeunesse envolée, sa jeunesse qui lui paraissait renaissante, son bras enlaçait la taille cambrée et fléchissante de sa compagne, et il murmurait tout bas, dans ce grand silence infini, des paroles d'amour.

Léona l'écoutait perdue dans ses songeries.

Et la voix de son mari devenait plus pressée et plus basse.

La nouvelle lady Warder laissait planer son regard dans l'immensité des cieux.

Elle était presque éthérée ainsi.

Et des vertiges de folie exquise, devant le vague perdu de ce regard, envahissaient le cœur et le cerveau de l'homme immensément épris.

Oui, c'était bien là le regard, — profond comme la mer, — le regard angélique et enivrant de la femme revêtue de toute la grâce et de toute la puissance de l'amour.

Regard de la femme aimée et de la femme aimante, regard qu'elle revêtait lorsque de sa bouche à lui s'envolaient les mots de tendresse à l'éloquence ineffable pour qui, de son côté, est épris.

Ce regard, lady Warder l'avait longuement appris.

Alors qu'elle n'était encore que Léona d'Ercourt, au début de sa

carrière de grande cocotte qu'elle avait voulue brillante, elle l'avait attentivement étudié devant sa glace.

Une combinaison de miroirs, réfléchissant son image de plusieurs côtés et qu'elle avait installés elle-même, l'avait guidée dans cette étude.

Et pendant les longues années de sa vie galante ou plutôt de son existence de trafic immonde, chaque fois qu'un de ceux qu'elle avait captivés lui avait parlé ce langage de l'amour, elle avait rivé ainsi sa pupille à l'expression profonde et contenue vers l'infini des cieux.

Sa comédie était captieuse et impressionnante.

Après en avoir abusé tant d'autres, elle produisait aussi son effet magique sur un mari trop épris pour analyser.

— Allons, — se disait-elle ironiquement, — nous voguons en pleine idylle. Amours exquises!... Dieu, qu'il est bête!

Elle étouffait avec peine un bâillement.

Afin d'échapper à l'ennui de ces scènes vraiment trop fastidieuses, trouvait-elle, elle finissait bientôt par se dresser.

— Les chevaux s'impatientent, — murmurait, dans un sourire, sa voix chantante.

— Eh! qu'importe! qu'importe ce qui n'est pas nous, ce qui n'est pas notre amour!

— Mais notre amour a justement besoin de ces cadres harmonieux, de ces décors poétiques, et voilà que nos chevaux le dégradent, dévorent les jeunes pousses, cassent les branchages, piétinent ces jolies fleurs champêtres, emblème charmants de l'amour.

Lord Warder se levait alors avec regret.

Léona caressait l'encolure lustrée de sa jument alezane.

— Méchante, — grondait-elle doucement, — voilà comme vous écrasez nos fleurs aimées.

Et son œil perdu dans ce regard qu'elle avait si bien étudié, paraissait suivre, dans les nuées, une vision fuyante.

Lord Warder, convaincu à ces signes de l'ardeur de sa tendresse, se penchait alors vers elle, et, étouffant un soupir, mettait un baiser au bord de son cou, dans l'ombre de ses cheveux.

Puis, se baissant galamment, il lui faisait un étrier de sa main, frémissant de joie de la sentir peser sur lui, et il l'aidait à se mettre en selle.

— Vous êtes toujours plus belle, — soufflait-il en la contemplant.

Léona le remerciait de ce sourire que le ciel semblait lui avoir donné pour enchanter et perdre ceux à qui il s'adressait.

Transporté de félicité, son mari s'élançait alors sur sa monture.

Et, lâchant les rênes à leurs chevaux, ils s'enfonçaient encore parmi les solitudes, le galop des nobles bêtes, qui les emportaient, résonnant sourdement sur les gazons mouillés.

C'était l'idéalisation de la vie, c'était le rêve réalisé.

Chevauchant à côté d'elle, celui qui l'avait élevée si haut sentait son cœur battre de toute la force de sa passion plus ardente, plus violente que le galop des chevaux livrés à eux-mêmes.

— Plus vite ! — excitait Léona, s'enivrant peu à peu à cette course. — Plus vite !

Et elle caressait de sa cravache les flancs de sa cavale.

Ils passaient ainsi, enfiévrés et radieux tous deux à ce moment, comme des fantômes d'autrefois, revenus à travers les ombres des arbres et celles du soir déclinant.

Et ils rentraient à la nuit, brisés d'émotions diverses, à la nuit qui les enveloppait de l'obscurité si chère aux amants.

XCV

CHASSE A COURRE

L'empressement des châtelains des environs ne cessait pas à l'ancien manoir légué à lord Warder par ses aïeux.

Le charme de lady Warder n'était pas étranger à cette assiduité.

Afin de retenir cette cour autour d'elle, Léona suggérait à son mari des projets de distractions.

L'adoration un peu trop régulière, pour son caprice, du noble lord, pesait à celle que, aujourd'hui, nous avons encore davantage le droit d'appeler une jeune femme.

Qu'importe le nombre des années, en effet; c'est le poids qu'elles ont laissé sur nous qui est seul à considérer.

Et si elles n'avaient fait qu'effleurer de leur aile légère l'ancienne courtisane, elle, vraiment, avait l'air encore moins âgée actuellement qu'il y avait six mois.

La satisfaction de son ambition l'avait positivement rajeunie.

Lord Warder décida donc d'offrir une chasse à courre à ses amis.

La chasse devait avoir lieu dans les montagnes au flanc desquelles s'adossait le splendide château.

Un chaos de rocs, plusieurs centaines d'hectares forestiers, un pullulement de sapins noirs, de chênes noueux, de vieux mélèzes.

Des sangliers y vaquaient, vautrés au repos, dans des retraites obscures.

C'est sur eux qu'on allait lancer les meutes hurlantes des chiens, c'est sur eux qu'on sonnerait l'hallali...

Au jour dit, une foule de cavaliers se presse devant le perron du château.

Quelques amazones sont au milieu d'eux.

Lord Warder, donnant le bras à sa charmante femme, apparaît au haut du perron, suivi de quelques invités.

Aussitôt une acclamation s'élève des groupes de cavaliers qui attendent ; les femmes, gracieusement, agitent leurs mouchoirs.

Lady Warder remercie et salue de ce sourire enchanteur qui a déjà captivé tant de cœurs.

— Si ce sourire pouvait être pour moi ! — pense chaque cavalier.

Un laquais amène à lady Warder sa jument alezane.

— Allons, en selle, — murmure Léona.

Et d'un mouvement souple, qui fait valoir les lignes harmonieuses de son corps, elle se hisse sur sa cavale soumise et pourtant frémissante.

Le châtelain, afin d'être digne d'elle, s'est juvénilement élancé sur son cheval.

Des ordres sont donnés aux valets de chiens et aux piqueurs, et la troupe élégante s'ébranle.

Les tuniques rouges ou gros-bleu et à boutons d'or des hommes, tranchant sur les culottes blanches, l'acier des couteaux de chasse, les crosses ornementées des pistolets émergeant des fontes lui donnent un aspect presque guerrier.

Lady Warder a revêtu une toilette captivante : une étroite veste de drap rouge d'une coupe un peu garçonnière, mais moulée aux hanches d'une façon voluptueuse, se gonflant aux seins, révélant d'une façon plus aiguë peut-être la richesse de son corps.

D'un coup d'œil rapide et indifférent en apparence, elle a parcouru le groupe des femmes et a interrogé sans y paraître la physionomie des hommes.

Non, aucune de celles qui sont là ne l'égale; son étude rapide ne l'a pas trompée : le regard des gentlemen qui l'entourent le lui affirme.

On ne tarde pas à arriver à la limite de la forêt.

Les piqueurs et les valets de chien sont lancés en avant, tandis que les chasseurs se concertent.

La troupe ardente va se diviser en trois fractions.

Le lieu de rendez-vous est fixé à une grande clairière.

C'est vers ce point que le gibier doit être poussé à moins d'incidents.

Lord et lady Warder se placent en tête de la troupe qui va suivre le chemin du milieu.

Les chasseurs et les chasseresses qui doivent suivre les allées latérales mettent leurs montures au trot afin d'aller occuper leur point de départ.

A un coup de pistolet tiré par lord Warder et répété par des piqueurs placés dans les intervalles comme un signal transmis télégraphiquement, les trois groupes doivent s'élancer en même temps.

La forêt sera ainsi presque tout entière cernée et le gibier repoussé, rabattu vers le centre, renvoyé d'une bande de chasseurs à l'autre.

Un moment s'écoule.

Lord Warder tire un pistolet d'une de ses fontes.

Il dresse le bras, fait feu.

Aussitôt, à droite et à gauche, une série de détonations lui répond, s'éloignant, s'affaiblissant de plus en plus.

— Go head! — commande lord Warder.

— En avant!

C'est la voix de Léona.

Elle a répété l'ordre de son mari en français.

L'animation de cette partie de plaisir lui plaît.

Ce sera du mouvement, de la fièvre, — et du sang.

Un triple hourrah ébranle les échos des bois, les éperons sont plantés dans le ventre des chevaux.

Puis tout disparaît.

Les trois cavalcades se sont enfoncées dans les routes frayées sous le bois.

En France, Berthe est entre la vie et la mort : ici, au pied de ces agrestes montagnes d'Écosse, sa mère, lady Warder, chevauche en tête du groupe compact des adorateurs qui lui forment escorte.

Et n'allant pas assez vite au gré de son désir, de sa rage de bruit et bientôt de sa fièvre de sang, elle cravache impitoyablement sa jument dorée.

La passion de la chasse a repris son mari.

— Hardi! — crie-t-il à son premier piqueur. — Hardi! poussez! poussez!

Et il lance du monde sous bois, en un endroit dégarni, par où le gibier pourrait fuir, gagner la plaine.

Si l'on ne serre pas, la chasse est manquée ou au moins diminuée d'intérêt peut-être.

D'un coup d'éperon, il force son cheval à rejoindre, en un bond, lady Warder.

— Permettez-moi, — lui dit-il, — d'aller surveiller la chasse.

— Allez, — lui crie-t-elle sans s'arrêter. — Nous vous en voudrions si elle manquait.

— Je vous la confie ! — jette le lord à ses invités.

Et échangeant, avec cette femme aimée qui, ainsi entourée, ne peut courir aucun danger, un sourire confiant, il oblique, s'élance à travers les fourrés, fouetté par les branches et disparaît.

Alors une vraie joie éclaire les traits de lady Warder.

Elle est libérée de tout joug ; et cependant celui de son mari est bien léger. Elle est seule au milieu de ces courtisans qu'elle sent décidés à tout pour lui plaire.

La course un moment s'était ralentie, quand lord Warder s'était rapproché.

Léona cravache de nouveau sa cavale au pelage d'or.

— Qui m'aime me suive ! — lance-t-elle d'une voix stridente.

Aucun de ceux qui l'ont entendue n'est resté en arrière.

Léona, fatiguée déjà de l'amour de son époux, mais qui, par prudence, n'a encore osé encourager aucun de ceux qui lui font une cour discrète, a jeté cet appel intentionnellement.

Plusieurs fois déjà, elle a considéré, étudié ces gentilshommes accourus au château de lord Warder depuis sa venue.

Lequel choisir, lequel élire pour son favori, afin de se reposer, se distraire de l'amour fatigant et monotone de lord Warder ? Le plus jeune et le plus beau?...

Mais les hommes trop beaux sont inintelligents, a-t-elle remarqué.

D'autre part, la jeunesse ne signifie rien, juge-t-elle encore avec sa trop grande expérience.

Léona est fataliste.

Elle a donc remis au sort le soin de décider auquel de ces nombreux adorateurs elle montrerait qu'elle n'était pas insensible à ses attentions.

Ce sera celui qui la suivra le plus loin, qui ne la quittera pas, qui restera le dernier à côté d'elle. Oubliés pour l'instant, l'aimable peintre français et son horrible amant de barrière... toujours en mission secrète !...

Voilà pourquoi sa cravache implacable cingle les flancs de sa cavale qui hennit de douleur.

— Milady! prenez garde! — lui crie un des cavaliers effrayé pour elle.

Léona le toise d'un regard de mépris, et un ricanement siffle entre ses dents.

Ce n'est pas à celui-là, par exemple, qu'elle accordera jamais ce qu'elle appelle son amour...

Mais ses suivants rivalisent d'ardeur et de zèle et ne la quittent pas.

Il est une anecdote arrivée sous Louis XIV et qui est assez connue.

Le roi-soleil parlant du raffinement de politesse très réel des gentilshommes de sa cour se mit à leur dire que les gentilshommes anglais les dépassaient encore.

Protestations des Français.

Le roi en causant se dirigeait vers son carrosse. L'ambassadeur du roi d'Angleterre était avec eux.

Louis XIV arrivé devant la voiture invite ses gentilshommes à monter.

Chacun se récuse; nul d'entre eux n'aurait l'audace de passer avant le roi.

— Eh! bien, montez donc, vous, monsieur l'ambassadeur, — prononce Louis XIV.

Le gentilhomme anglais se hâta d'obéir. Alors le monarque, se tournant vers ses courtisans, leur dit :

— Vous voyez que les Anglais poussent plus loin que vous le souci des convenances, puisqu'en obéissant de suite aux ordres du roi, il s'est montré plus déférent et plus poli que mes gentilshommes.

Quoi qu'il en soit, les Écossais qui entouraient Léona ne voulaient pas se trouver au-dessous de la réputation de galanterie que nous avons gardée.

Et, les éperons collés au flanc de leurs montures, ils restaient près d'elle.

La nouvelle lady désespérait de faire ainsi choix de celui qui lui permettrait de profaner cet écu des Warder qui flattait tant son orgueil.

Tout à coup des aboiements, des cris, un tumulte de course, de branches froissées éclatèrent.

C'était un sanglier énorme qui débusquait.

La meute suivait derrière, hurlante, pressée.

Un chien débouchant de côté fit un bond, tomba sur l'animal, lui plantant ses crocs dans l'oreille.

Le sanglier eut un cri aigu de douleur, se secoua, traînant le chien. Puis, brusquement, infléchissant sa lourde tête, il eut un coup brusque.

Les boutoirs brillèrent, et, comme un double couteau, se plantèrent

Et aussitôt, la forme noire, le sanglier, toucha terre et frappa encore. (P. 1343.)

dans le flanc du chien qui lâcha, fut lancé en l'air, et retomba, éventré, les boyaux jaillis.

Le solitaire, formidable, reprit sa traite.

— Bravo le chien et bravo la bête! — clama Léona.

La meute avait vu le sang, elle n'était que plus enragée, galopant derrière.

A peine parfois, non pas un aboiement, mais un rauquement âcre et bref.

Les chiens gagnaient et se courbaient parfois, prêts à tenter un bond final, mesurant la distance, n'osant pas encore.

Léona, maintenant, ne s'occupait plus de son escorte.

Elle guettait le combat imminent du sanglier et des chiens; ferme sur sa selle, un peu penchée dans l'attente de la lutte, ses mains serraient nerveusement les guides et ses narines se dilataient.

Inconsciemment, elle flairait l'odeur du sang.

Tout à coup, dans la meute qui suivait le sanglier, il y eut un remous. Un chien se détacha, s'élança, ses reins se détachèrent en l'air, tendus, et il retomba sur la bête, d'une pièce, les crocs dehors.

Et l'animal chassé eut un battement rapide de ses oreilles dont l'une pendait, arrachée à demi et toute rouge et ses sabots firent voler du sable dans son redoublement de vitesse.

Les crocs du chien avaient happé; ils avaient mordu en plein dos, et le sanglier traînait ce poids vivant, qui lui mangeait les reins.

Après son premier redoublement de foulées il faiblit.

Aussitôt ce fut un vol de bêtes, un véritable coup d'épervier s'abattant sur lui : les chiens avaient poussé un cri rauque et d'un élan, s'élançant ensemble, s'étaient jetés sur lui, la gueule ouverte, cherchant la place pour mordre.

Et ils s'abattirent comme une trombe, coiffant la bête.

Le sanglier chancela sous l'avalanche, voulut fuir encore, se sentit fléchir.

— Bravo! — clama Léona.

Son bravo s'adressait au fauve, s'adressait aux chiens. C'était le bravo poussant à la lutte, l'appelant, la désirant vite.

Le sanglier essaya de se secouer, de se débarrasser de cette grêle de crocs. Les chiens tenaient à lui et buvaient son sang.

Brusquement, il fit un écart, s'écrasa contre un arbre afin d'y broyer, d'y aplatir les chiens dévorants.

Et des chiens lâchèrent, en effet, les reins cassés, brisés : l'arbre tremblait, le sang maculait son tronc.

Et Léona ayant arrêté sa jument d'un brusque coup de rênes qui la fit fléchir sur ses jarrets, Léona, transportée, applaudissait.

Elle se souvenait de la lutte du nain contre le dogue, à laquelle elle avait assisté, jadis, dans une taverne de Londres.

Mais, aujourd'hui, c'était plus vivant, c'était plus « nature ».

Le sanglier se secouait d'une façon furieuse qui semait du sang, tout

autour de lui, en pluie, dont les gouttes retombaient à dix pas, — du sang et aussi des corps broyés, éventrés.

— Bravo le fauve! Taïaut! Taïaut! — criait-elle encore, excitant le fauve et les chiens féroces.

Oui, que la lutte se continuât, qu'elle lui donnât tout entière la jouissance âcre du carnage, le plaisir de compter les plaies, juger les souffrances, entendre les hurlements rauques de colère et les hurlements lamentables de douleur.

N'était-ce pas la chasse cela? N'était-ce pas ce qu'elle était venue chercher.

Et, tandis qu'elle applaudissait, une phrase lui vint aux lèvres, toute seule :

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!...

Et elle riait, de ses prunelles ardentes, en répétant cette phrase des marchands d'oublies parisiens, cette phrase que ses courtisans rangés autour d'elle ne comprenaient pas, voyant seulement qu'elle était heureuse.

Mais le sanglier très fort et aux membres musclés, noueux comme des branches d'arbre à la rude écorce, d'un coup de boutoir venait de crever encore un de ses ennemis.

Son groin ensanglanté se tournait en reniflant vers le groupe des chasseurs, flairant de leur côté le véritable danger, l'ennemi qui lançait les chiens hurlants après lui.

Encore une de ces bêtes implacables collée à sa chair écrasée, détachée de lui, et il repartirait.

Vers où? Vers ceux qu'il sentait voués à sa mort; son groin leur soufflant de l'air les en prévenait.

S'il devait mourir, il se vengerait, en en décousant au moins une de ces créatures humaines qui avaient prémédité cette boucherie.

Il se ramassa en un suprême effort, son œil noir et fauve rivé sur lady Warder.

Celui des gentlemen écossais qui, un instant auparavant, avait crié à Léona : « prenez garde! » lorsqu'elle cravachait éperdument sa cavale, s'élança vers elle.

Et la saisissant par le bras :

— Ne restez point là, milady!

Léona se dégagea d'un coup sec.

Et éclatant d'un rire strident :

— Oui, il y a du danger, en effet. Mettez-vous donc derrière ces dames.

Et elle reprit plus virulente, ivre réellement de ce carnage.

— Taïaut! Taïaut! Et toi aussi, le fauve, taïaut!...

Elle laissait voir ses dents ainsi qu'une louve.

Le gentilhomme avait rougi sous l'outrage, l'insulte qu'elle lui avait adressée.

Cette femme était donc folle pour braver un tel péril?

Elle ne devait pas savoir à quoi elle s'exposait. Et, tirant un pistolet de ses arçons, un pistolet, arme insuffisante la plupart du temps dans une telle occurence, il attendit que le sanglier fît son effort, eût achevé de s'alléger des chiens qui restaient encore et le dévoraient; il attendit le moment où il allait fondre sur l'imprudente, la femme insensée qui le provoquait.

Brusquement, un bruit de branches froissées, une tempête d'abois rauques, de fanfares haletantes, de galops furieux retentit derrière la bête.

C'était le reste de la meute lancée à la chasse d'un autre gibier qui, après une poursuite, l'avait dépisté et qui, battant l'estrade, venait de flairer, de sentir le sang, de sentir la lutte livrée à cet endroit.

Les piqueurs, aux aboiements, avaient compris.

Et ils avaient poussé leur cri de chasse, sonné frénétiquement les trompes à la voix ardente pour enivrer, affoler, enrager les chiens, fouettés eux-mêmes par les ordres enfiévrés du maître, de lord Warder galopant au milieu d'eux, et leur criant :

— Plus fort, et plus fort encore!

Un ouragan de clameurs, d'hommes, de chevaux, de chiens s'approchait.

Le sanglier se détourna à demi, aspirant l'air d'un coup brusque de son groin renflé du côté d'où le bruit venait.

Et, malgré les deux chiens cramponnés encore à lui, il lâcha terre de ses quatre sabots à la fois, se ruant de nouveau sur l'arbre à se briser les reins lui-même.

Dans ce coup brusque, un des molosses qui le déchiquetaient épouvantablement se trouva pris.

Son corps s'aplatit, creva comme un raisin trop mûr qu'on écrase et le sang jaillit, avec des intestins, de son flanc ouvert, ainsi qu'une outre fendue d'un coup de couteau.

— Oh! — fit Léona, malgré elle, saisie cette fois.

Le fauve n'avait plus qu'un chien attaché à lui.

Tout autour des cadavres.

Un chasseur avait voulu se porter au secours de la meute. D'un geste, lady Warder l'avait arrêté. Pas encore. Elle refusait de laisser gâter son plaisir.

Maintenant, il ne restait plus que deux adversaires aux prises.

Le sanglier, allégé, secoua le molosse comme on secoue un arbre pour en faire tomber les fruits.

Et tout à coup il se trouva seul, ses boutoirs redoutables ayant encore accompli son œuvre.

Et, au milieu des chiens râlants qui l'entouraient, il apparut, épouvantable, noir et pourpre, frémissant, ses flancs aux crins rudes battant à larges coups.

Il tourna son œil louche du côté d'où approchaient, rapides, les clameurs meurtrières, fixa une seconde lady Warder et s'élança sur elle, tout droit.

Cette fois, la chasseresse comprit le danger.

Dans une contraction involontaire, ses bras s'abattirent sur l'encolure de sa jument, imprimant une secousse violente aux rênes.

Sous ce double coup et la blessure du mors, la jument dorée s'ébroua, aperçut en même temps l'animal sauvage lancé vers elle, ainsi qu'un boulet.

Et elle se cabra violemment.

Lady Warder, surprise, envoya inconsciemment les mains à la crinière.

La cavale se sentant libre fit un écart, fuyant cette masse noire et rouge qui se ruait sur elle.

Léona comprit qu'elle allait être désarçonnée et poussa un cri.

En même temps, une détonation retentit.

C'était l'Écossais qui avait en vain prévenu Léona du danger qui la menaçait.

Mais son cheval à lui-même, effrayé par le bond que venait de faire la monture de lady Warder, ne voulait pas rester en place.

Le coup mal assuré ne porta donc pas aussi juste que l'aurait voulu le tireur, et la balle, blessant le fauve, ne vint qu'attiser encore sa colère.

S'arrêtant brusquement, semblable au taureau dans l'arène, assailli par les banderilleurs et choisissant un ennemi pour fondre sur lui, le solitaire s'immobilisa sur ses pattes courtes et nerveuses, aux crins hérissés.

La jolie alezane que montait Léona avait cessé de se dérober, tremblant de tous ses membres, les naseaux tendus vers le monstre, — car le sanglier en était devenu un effroyable, sous la sueur, la bave et le sang marbrant son crin soulevé, — et renaclant.

Et l'amazone, les yeux agrandis, emplis de l'épouvante muette qui l'avait saisie à la fin, n'avait même plus la pensée de fuir.

Elle vit le fauve, détourné par le coup de pistolet de l'homme qu'elle avait méprisé un moment avant, prêt à s'élancer sur les chasseurs encore réunis.

Et une lueur d'espérance brilla dans son regard.

Rapidement deux des cavaliers avaient sauté à terre et tiré leur couteau de chasse, préférant la lutte pied à pied, attendant le monstre.

Le tireur avait pris un autre pistolet, et, essayant d'apaiser son cheval, visait de nouveau.

Le groin souillé de la bête, et au bout duquel, par-dessus les lèvres convulsées et noires, saillaient les deux défenses acérées, énormes, oscilla des hommes à la femme.

L'animal hésita sans doute entre ces hommes, le fer luisant à la main, et la femme toute seule, la femme qui avait applaudi à la lutte.

Et d'un élan irrésistible, vertigineux, cette fois, il repartit sur elle.

Les autres amazones, repliées à quelque distance, discernèrent que lady Warder était perdue, et leurs clameurs de véritable angoisse emplirent le bois.

Une nouvelle détonation se fit entendre.

Le chasseur, voyant l'imminence du péril, cessa de chercher, sur le sanglier, la place mortelle que l'agitation de son cheval ne lui permettait pas de fixer; et il venait d'envoyer sa balle à tout hasard, regrettant de n'avoir pas pris le temps de sauter à terre pour viser.

Le projectile passa par-dessus l'animal en fureur et qui, immuable, irrésistible boulet vivant, arrivait sur la chasseresse.

Tout secours maintenant surviendrait trop tard.

Elle était perdue sans ressource.

Les femmes affolées se cachaient les yeux.

Les hommes, consternés, avaient échangé un regard et s'étaient élancés en avant, mais certains de ne pas arriver à temps.

On n'entendait plus le haro des chiens, des cavaliers, des trompes près de surgir.

On ne voyait plus qu'une chose : lady Warder paralysée par la terreur sur sa jument tremblant sur ses quatre membres, lady Warder dont le massacre par le fauve déchaîné n'était plus que l'affaire de quelques secondes, — rapides et éternelles.

Tout à coup on distingua une chose effrayante, le jaillissement du sol d'une forme noire, sous les pieds mêmes de la jument au pelage d'or.

C'était le sanglier.

Ce fut effarant de rapidité, un coup de foudre, à peine visible : la

bête sombre soudainement cambrée, frappant de son groin terrible, son groin aux armes mortelles, le poitrail de la jument à la robe dorée.

Et aussitôt, la forme noire, le sanglier, toucha terre et frappa encore.

A-t-on vu, dans les arènes, le taureau éventrer, étriper des chevaux : ce fut pareil et ce fut plus terrible encore.

Deux ouvertures larges au-dessus de lui, deux grands traits de sang, des chairs béantes à travers lesquelles des choses, des viscères, le foie, savait-on quoi, pendait...

La cavale dorée hennit de douleur et, pareille à une bête à qui l'on a coupé les jarrets, s'abattit d'un coup brusque sur ses genoux.

Un cri de terreur angoissée s'éleva, jailli de dix poitrines.

Lady Warder était condamnée...

Les chasseurs avaient bondi plus vite, afin de la secourir.

Mais avant qu'ils fussent arrivés et eussent attaqué le fauve, avant qu'ils eussent détourné sa fureur sur eux, il aurait fondu sur la jeune femme et aurait labouré ses chairs délicates de ses défenses.

Et cela s'accomplissait, effectivement, comme on ne pouvait que trop le prévoir.

La jument abattue, le sanglier s'était précipité vers celle qu'il voulait immoler à sa vengeance.

Ce n'était même plus une bête, c'était une machine vivante, vouée au mal, à la destruction, allant droit devant elle, ne distinguant plus. Sa tête énorme s'étant de nouveau courbée, ses boutoirs frappèrent.

Mais ils rencontrèrent la jument qui se débattait, entaillant ses flancs.

Puis, comme ce n'était pas là la proie qu'il voulait, il obliqua, cherchant la créature humaine, la femme.

Mais à ce moment, dans un tumulte de clameurs, de bris de branches, un cavalier surgit, passa comme une trombe devant les chasseurs.

Deux détonations claquèrent coup sur coup, détournant le monstre. Et un homme soudain sauta de cheval, à un mètre du solitaire, l'attaquant en face.

C'était lord Warder.

On se souvient de ce bruit de course entendu vers le bois au commencement de cette scène dramatique.

C'était le mari de Léona qui, repris de son ancienne passion de la chasse, au temps de sa jeunesse, poussait devant lui l'autre partie de la meute, excitée par ses cris, les sonneries des piqueurs entraînés dans sa course rapide.

Les chasseurs restés avec lady Warder, impressionnés par la scène

rapide, — et en même temps, pour eux, longue d'un siècle à laquelle ils assistaient, — avaient fini par l'oublier.

Mais, malgré le tumulte de sa course, lord Warder avait perçu les coups de feu tirés sur le fauve.

Ses instincts de nemrod écossais n'en avaient été que plus surexcités.

En même temps une anxiété inconsciente s'emparait de lui, inquiétude instinctive, irraisonnée.

— Hardi! hardi! — avait-il crié à ses *dogs*.

Mais un fossé profond, infranchissable, carrière ouverte il y avait cent ans, puis abandonnée, lui avait barré le chemin.

Il avait dû la contourner, chercher un passage.

Lorsque, soudain, des cris effrayés de femmes avaient frappé son oreille!

Ces détonations, ces clameurs répondaient à l'appréhension instinctive qui l'avait saisi.

Enlevant son cheval, au risque de se rompre les os, il l'avait lancé au-dessus du fossé.

Le cheval s'était cramponné des quatre fers à l'autre bord dont la terre s'effritait sous lui. Les éperons de son cavalier l'avaient remis au galop, fendant les fourrés, écrasant les branches.

Et alors, blême, épouvanté, il avait aperçu cette femme qu'il avait épousée par amour, à terre, les jupes prises sous sa monture renversée, et le vieux sanglier se ruant sur elle.

Cette fois l'acier de ses éperons était réellement entré dans le ventre de son cheval.

En même temps, ses mains avaient retiré ses pistolets des arçons; il avait tiré sans viser, sans songer même que, par suite d'une secousse, le coup pouvait dévier, atteindre cette femme qu'il idolâtrait.

Et ses deux balles envoyées sans s'arrêter, jetant les armes inutiles, il avait sauté à terre, dégainant son couteau de chasse, attaquant le solitaire irrité.

Celui-ci en effet avait abandonné la victime qu'il s'était choisie et portait toute sa colère vers l'imprudent qui venait le déranger.

Il se rua de tout le poids de sa masse, les lèvres retroussées faisant luire l'ivoire de ses défenses redoutées.

On vit briller l'acier dans la main de l'homme : un choc, un piétinement... L'homme et la bête étaient aux prises.

Lord Warder, sous l'attaque, avait roulé sur l'herbe, terrassé, renversé, et le solitaire était sur lui, fouillant sa poitrine.

Les piqueurs et les chiens étaient arrivés.

L'un d'eux chercha rapidement le défaut de l'épaule et y enfonça son couteau de chasse. (P. 1345).

Les chasseurs accourus à l'aide de la jeune femme entouraient le sanglier.

L'un d'eux chercha rapidement le défaut de l'épaule et y enfonça son couteau de chasse : déjà les chiens, de leur côté, sentant le sang, plantaient leurs crocs.

L'énorme fauve s'abattit, essayant encore de lutter, de faire payer son agonie à l'homme qu'il avait terrassé.

On entoura lord Warder : du sang le couvrait.

Il fallut déboutonner son habit, et l'on aperçut alors sur sa poitrine deux larges ouvertures où des caillots refluaient à chaque haletée de souffle.

Durant ce temps, d'autres chasseurs dégageaient Léona de dessous sa jument.

Inerte, pareille à une belle fleur que l'on a cueillie et qui penche sa tête épuisée, la jeune femme gisait, évanouie, sur l'encolure dorée de sa cavale morte.

Une morne torpeur emplissait l'assistance.

Les valets réaccouplaient les chiens, tandis que d'autres coupaient des branches afin de confectionner deux civières, une pour le lord, l'autre pour Léona, qui n'était pas encore revenue à elle.

Un des valets, remontant à cheval, était parti au galop pour la ville voisine, afin d'en ramener un médecin.

Les femmes réunies autour de lord Warder parlaient bas, échangeant leurs impressions, tandis que, par un pansement sommaire, on essayait d'étancher le sang qui coulait de ses plaies.

Le blessé, se raidissant contre la douleur, dirigea son regard vers celle qui portait son nom.

Et la contraction causée par la souffrance fit place à une sollicitude anxieuse.

— Est-elle blessée ? — murmura-t-il.

— Non, — lui répondit-on, — milady est seulement évanouie.

Lord Warder écarta ceux qui l'entouraient.

— Soignez-la d'abord, — murmura-t-il d'une voix faible.

On était allé puiser de l'eau à une source et l'on humectait les tempes de la jeune femme.

Un garde, débouchant une gourde de gin dont il s'était muni, l'approcha de ses lèvres et versa dans sa bouche quelques gouttes de la forte liqueur.

Sous l'influence de ces soins, Léona ne tarda pas revenir à elle.

Ses yeux s'ouvrirent avec lourdeur, comme si la vie ne voulait pas revenir. Puis ils rencontrèrent la masse sombre du sanglier immobile.

Une violente expression de terreur s'y peignit alors.

— Rassurez-vous, il est mort, — prononça une voix pénible à côté d'elle.

C'était celle de lord Warder.

Il la voyait revenue à elle ; et, oubliant ses blessures, il trouvait, dans son amour, la force héroïque d'un bon et doux sourire.

— Mais vous-même,... vous êtes blessé!

— Peuh!...

Et s'adressant aux piqueurs, raffermissant sa voix pour donner quand même cet ordre :

— Milady a rouvert les yeux : tout va bien. La bête est bas ; allons, sonnez l'hallali...

Et comme l'on hésitait, impérieux, il répéta :

— Hourrah! la bête est morte, sonnez l'hallali! Faites la curée!

Et les yeux embrasés de passion — et de fièvre, — il se releva sur un coude, afin d'entendre le chant de triomphe du chasseur.

Et, tandis que les valets livraient aux chiens détachés et furieux les entrailles fumantes du sanglier, il écouta les trompes de cuivre jeter, aux échos de la forêt, leurs notes ardentes, devant les spectateurs impressionnés.

La civière sur laquelle on devait transporter lord Warder au château était terminée.

Un lit de mousse épaisse et souple en garnissait le fond : le blessé, qui ne parvenait pas toujours à dominer sa souffrance, y fut étendu, et quatre hommes en prirent les brancards.

Quant à Léona, ne se ressentant pas de sa chute et voulant réagir, ayant honte, dans son orgueil, d'avoir faibli devant d'autres femmes, elle ordonna de transporter sa selle sur le cheval de son mari et reprit son rôle, marchant au pas de sa monture, avec une affectation de tendresse qui impressionnait les témoins, à côté de la civière qui transportait l'homme qui l'avait élevée jusqu'à lui, et qui venait de braver la mort pour elle.

Lord Warder, dont les yeux se fermaient sous l'empire de la douleur, relevait parfois ses paupières et, dans une expression infinie d'amour, fixait sur elle ses prunelles dilatées par le mal.

Devant lui, vain trophée, sur une claie, quatre valets portaient la bête morte, comme pour attester quand même la valeur du maître.

Et Léona, promenant son regard du sanglier expiré à son mari, sentait se dérouler dans son esprit des pensées confuses... des pensées que l'on hésite à indiquer tant elles étaient monstrueuses.

La bête ne s'était-elle pas vengée terriblement avant d'expirer... et lady Warder ne serait-elle pas encore veuve bientôt?

XCVI

DOUTES

Oui, veuve, jeune encore, possédant, cette fois, une fortune immense, un titre de noblesse incontestable ouvrant devant elle toutes les portes, même celles de la hautaine cour anglaise, Léona allait-elle avoir tous ces *bonheurs* à la fois?

L'état de lord Warder paraissait le lui promettre.

On avait dû faire halte plusieurs fois durant le trajet afin de ménager ses forces.

Les porteurs de la civière sur laquelle il était couché prenaient toutes sortes de précautions.

Malgré tout, des hémorragies s'étaient produites en cours de route et avaient amené deux syncopes successives.

De là ces haltes.

De là les pensées de lady Warder, pensées qui auraient fait pâlir celui qui aurait pu les pénétrer.

Mais elle les dérobait sous une feinte lamentation d'épouse cruellement affligée.

— Mon Dieu!...

Dans ces bois profonds, ces deux mots, exhalés avec une expression de désespoir et de prière par une bouche de femme, revêtaient une signification réellement émouvante.

Et ils étaient prononcés par Léona.

Elle tordait ses belles mains dont elle avait arraché les gants comme si ces vains ornements de luxe ne pouvaient cadrer avec sa douleur.

Et alors, entrecroisant ses doigts si délicats, si fins que chacun eût voulu baiser, les tordant avec cette angoisse que nous venons de dépeindre, elle invoquait Dieu.

Une grande émotion, un profond respect se lisaient sur le visage de ceux qui l'entouraient.

Les cavaliers qui avaient formé autour d'elle, quelques heures auparavant, une si brillante escorte, la trouvaient encore plus belle et plus admirable.

Sa douleur apparente communiquait à ses traits une exaltation impressionnante.

Et l'amour que sa coquetterie dangereuse leur avait inspiré était doublé d'un sentiment d'admiration intense.

N'était-elle pas mille fois désirable, l'affection d'une femme attachée d'une façon si élevée et si noble à celui à qui elle s'était donnée.

Ah! avec quelle joie plusieurs d'entre eux eussent enduré ces blessures pour être plaints par une bouche aussi jolie et d'une pareille façon.

Quand le pénible cortège fut enfin arrivé au château, quatre laquais, soulevant le blessé dans leurs bras, le transportèrent dans la grande chambre du premier étage.

C'était la chambre d'apparat.

On le coucha, selon ses ordres, dans le haut lit ducal aux épaisses colonnes torses soutenant un dais surmonté lui-même de la couronne des lords Warder, sculptée dans la masse.

C'est dans ce lit qu'une généalogie d'ancêtres s'étaient étendus afin d'y rendre le dernier soupir.

Chambre, lit, décor grandiose, royal.

— Là doit être ma place, — avait-il murmuré d'une voix faible. — Sur la couche où mes aïeux sont morts je veux voir venir ma dernière heure.

Lady Warder eut alors une crise de larmes.

Mourir?... Il parlait de mourir!...

On aurait cru réellement une jeune amante, une épousée dont la vie allait être tranchée en même temps que celle de l'époux aimé.

— Que dites-vous?... Ah! vous me déchirez le cœur!...

Et elle appliquait désespérément son mouchoir sur ses yeux dont aucune larme ne coulait.

Son mari disait vrai peut-être.

Les blessures, dans cette partie du corps, sont très dangereuses.

Le grand lit surmonté de la couronne sculptée allait donc porter un nouveau cadavre?

Et ce château, ces forêts immenses, ces vallées, ce riche patrimoine, tout cela allait être à elle, à elle seule, et elle en userait à sa guise.

Plus de retenue, plus de crainte, plus d'entraves!

Mais c'était le ciel qui s'ouvrait pour elle!

Ah! si elle avait connu une prière, un hymne d'action de grâces, elle l'aurait psalmodié silencieusement.

Mais elle jouait bien sa comédie funèbre, et le bruit de ses sanglots sans larmes remplissait la vaste demeure.

Le médecin qu'on était allé chercher à la ville voisine arriva enfin.

— Ah! docteur, de grâce, sauvez mon époux! — lui cria Léona, les bras tendus vers lui comme vers un sauveur.

— Milady, — répondit le praticien en s'inclinant, très touché lui aussi par le spectacle affolé d'une telle douleur, — milady, croyez que tout ce que mon art pourra faire, je l'emploierai.

Et se dirigeant vers le lit exhaussé.

— Voyons le blessé.

Il écarta les draps, et souleva le pansement appliqué au hasard sur la plaie.

Léona s'était penchée sur le lit de l'autre côté.

Elle guettait impatiemment, anxieusement pensaient les autres, sur le visage du médecin, l'indice de ce qu'il pensait.

Un sourire passa sur les lèvres de l'homme de science.

— Eh! eh! milord, voilà au moins une blessure de chasseur, — prononça-t-il.

Les lèvres de Léona se serrèrent brusquement.

Est-ce que le sanglier n'aurait fait que déchirer les tissus superficiels, et son mari ne se serait-il évanoui durant le trajet que comme une simple femmelette?

— On voit bien que le solitaire distinguait qu'il avait affaire en vous à un chasseur de race, car il vous a traité en conséquence, milord.

Un pâle sourire passa sur les traits du blessé.

Une éclaircie parut aussi sur ceux de Léona.

Les précédentes paroles du médecin n'avaient-elles pas été qu'un préambule oratoire, afin de ne pas effrayer son malade?

— Un fier coup de boutoir, en effet.

Intérieurement, Léona rayonnait.

— Alors, docteur?...

Lady Warder avait prononcé cette interrogation d'un accent que ses doutes rendaient anxieux, presque apeuré.

— Milady, je suis toujours circonspect comme un homme de ma profession doit l'être...

Léona éprouva une secousse de dépit. Avec ses phrases, il ne dirait donc rien de ce qu'elle voulait savoir.

— Mais encore?...

La figure du médecin montra un mécontentement visible, et il fixa lady Warder d'une façon indiquant que ses questions répétées lui paraissaient déplacées en ce moment.

— Lord Warder est robuste, — dit-il enfin, — un vrai chasseur de sangliers, comme je le disais. Et milord prendra sa revanche, mais pas de sitôt. L'animal était vigoureux, et il a creusé son chemin.

Et jugeant que cette fois l'épouse du blessé avait dû comprendre ce qu'il ne voulait point dire en présence du principal intéressé, il ajouta :

— Aucun mouvement, si faible soit-il. Eau acidulée contre la fièvre. Pas d'émotion. Je viendrai au château deux fois par jour.

Et feignant de l'enjouement :

— Et nous irons encore sonner l'hallali.

Alors s'adressant au blessé :

— Milord, laissez-vous soigner comme un enfant, sinon milady me le dira et nous nous réunirons pour vous gronder. Et bon espoir.

Lord Warder secoua la tête.

— Le solitaire s'est bien vengé, — murmura-t-il, — et je crois, moi, que c'est fini.

— Oh! mon ami, que pensez-vous là! — gémit Léona. — Et dire que c'est pour moi, pour me sauver, que vous vous êtes fait mettre dans un tel état.

Le visage du lord prit une teinte de gravité extatique.

— Je ne regrette rien, amie. Vous morte, la vie m'eût été insupportable. J'aime mieux partir le premier.

— Oh! de grâce, ne parlez pas ainsi!

Le médecin intervint.

— Voyons milord, soyez raisonnable. Et vous, milady, je vous en prie!

— Ah! docteur, je suis si malheureuse...

— Voulez-vous donc le devenir davantage? — lui souffla rapidement le médecin, à l'oreille.

Léona fixa son interlocuteur.

Est-ce que?...

Celui-ci lui fit avec déférence signe de l'accompagner.

Il prit alors congé de son malade, et, une fois assez loin pour n'être pas entendu de lui, il reprit en s'adressant à la femme du blessé avec tous les ménagements possibles :

— Milady, laissez-moi faire appel à votre force d'âme et à votre affection pour milord votre époux.

— Mon Dieu! — murmura Léona voulant lui donner bonne opinion d'elle.

— Il le faut, milady ; dans l'intérêt même du blessé, il le faut.

— Vous me faites peur!...

— Voilà ce que j'aurais désiré éviter, car je crains que vous ne soyez pas assez maîtresse de vous, et que le blessé ne lise son arrêt dans vos yeux.

Il corrigea :

— Son arrêt?... non, ce n'est peut-être pas aussi grave encore. Mais je n'ai pas le droit de vous le cacher : je crains que certains organes essentiels n'aient été lésés,... une inflammation locale. De quelques jours, impossible de me prononcer. Mais autour du malade, le calme le plus complet, le plus absolu, le repos le moins troublé, le silence,... et pas de larmes.

— Docteur!...

— C'est un sacrifice nécessaire, milady; à vous de trouver, dans votre tendresse, la force de l'accomplir.

Léona leva ses beaux yeux vers le ciel, et le médecin s'éloigna, convaincu qu'il venait d'avoir, devant lui, l'épouse la plus aimante, la plus dévouée et la plus affligée qu'il y eût au monde.

Celle qui était depuis peu lady Warder resta immobile derrière les vieux vitraux d'une fenêtre, et de là le regarda s'enfoncer dans l'allée qui l'emmenait au loin.

— Va, docteur, — monologuait-elle, — va vers d'autres et porte la vie ou la mort à leur foyer. Peu m'importe. Mais ici, si ce doit être la vie que tu ramènes pour le maître de ce château, n'y reviens jamais plus!...

Et s'absorbant profondément :

— Ainsi, c'est vrai. Mon espoir n'était pas seulement un désir vain : ses jours, les jours de mon mari, sont menacés; ils sont comptés. Allons, je crois réellement que j'ai une étoile pour moi au firmament. J'ai cru y rester lorsque ma jument s'est abattue et que ce sanglier s'est précipité sur moi, sans que pas un de mes admirateurs soit venu me délivrer.

Elle éclata d'un rire bas et sec.

— Heureusement la Providence veillait, et elle a envoyé mon mari à mon secours. Il s'est précipité à mon aide, a entamé la lutte avec mon ennemi, et, s'il faut en croire le médecin qui sort d'ici, je serai bientôt veuve. Veuve, à mon âge, avec la fortune énorme de lord Warder : ce sera le bonheur. Plus de lien, plus de chaîne, plus de contrainte. Enfin!...

XCVII

AILLEURS

C'est le jeu ordinaire de la vie, l'un se relève et l'autre tombe.

De l'autre côté de la Manche, dans cette France désertée par Léona afin d'aller poursuivre ailleurs le cours de ses méfaits, celles que le

Et tombant à genoux, soudain, sur les graviers, il laissa sa tête, jeune, énergique, et belle en sa virilité, s'abattre sur le bord de la chaise où était étendue la jeune fille. (P. 1360.)

poison versé par son complice avait mis à deux doigts de la tombe, voyaient leur amélioration continuer lentement. En Écosse, le châtiment près d'atteindre Léona se détournait d'elle, et les coups qui lui semblaient destinés frappaient celui qui venait se dévouer pour elle.

Tandis que l'ancienne courtisane s'installe au chevet de son mari avec un grand étalage des sentiments qu'elle ne possédait pas, laissons-la à son attente, à ses criminelles espérances d'un veuvage anticipé, et

retournons auprès des autres victimes de cette créature, dont du sang et des larmes devaient marquer chaque pas.

Revenons à Saint-Germain.

L'emploi régulier, continu du contre-poison indiqué par le médecin de marine, produit son effet bienfaisant sur Mignonnette et sur la fille de Léona.

D'indécises couleurs ont remplacé sur le visage de la première la teinte morne qui y était épandue auparavant.

Son regard commence à connaître de nouveau le sourire.

Et c'est avec une irradiation extatique que ce sourire faible et précaire illumine son pauvre visage encore émacié lorsque paraît celui qu'elle craignait de perdre pour toujours : son radieux fiancé.

Oh! oui, radieux, car il voit, il sent que sa Mignonnette tant aimée revient enfin à la vie.

Il avait vu tant de noir, tant de nuit dans son esprit désespéré. Ah! quel baume, quel rayon d'aurore maintenant dans son âme.

Ce sourire s'épand aussi avec une intensité exquise sur les traits de la jeune fille quand Mme et M. de Saint-Florent, lorsque les Berthier sont là.

C'est qu'elle sait combien elle est chérie par tous ces cœurs d'élite, et pour eux ce qu'elle ressent est quelque chose de spécial et d'infiniment doux.

Mais, chose étrange et qu'elle ne peut analyser, cette effusion est plus fondante, presque comme éthérisée lorsque c'est Jacqueline Delbeau qui vient et qui est auprès d'elle, toute seule.

Elle éprouve alors des désirs d'épanchement, d'effusion indicibles qui la surprennent même, le besoin d'appuyer sa tête sur son épaule, sur son sein, comme sur le sein d'une mère.

Et la noble créature, sa mère en effet, et mère noblement sacrifiée, sent des pleurs d'émotion éperdue rouler sous sa paupière à ce témoignage irrécusable d'un amour filial qui s'ignore, hélas!...

On est à la fin de l'été.

Un grand calme apaisé plane sur la nature.

De la fenêtre ouverte dans la chambre de Mignonnette, des effluves parfumées entrent, s'envolant des fleurs du parterre et des feuillages des arbres élevés dont elle aperçoit les masses vertes.

Des oiseaux chantent leurs cantilènes idéales, hymnes éternels et de joie et d'amour.

Non loin du lit où Mignonnette, dressée à demi, le buste enfoncé dans ses oreillers, avec le ravissement d'un être revenu à la vie, regarde

et écoute toutes ces choses délicieuses qu'elle croyait finies pour elle, non loin de son lit est une chaise longue.

Et sur cette chaise longue, son amie, Berthe Raymond, est allongée.

C'est le premier jour qu'elle quitte son lit.

Ses yeux noirs sont tellement creusés encore par le mal qu'ils semblent envahir tout son visage.

Cependant, avec la permission du bon docteur Sylvain, elle a quitté sa couche.

Il a volontiers acquiescé à son désir. Il est bon en effet de favoriser l'effort de la nature.

Que pouvait désirer Berthe un tel jour, sinon se rendre auprès de son amie, moins favorisée qu'elle?

Vêtue d'un peignoir dont les plis trop amples flottent autour d'elle, attestant la violence de l'épreuve par laquelle elle vient de passer, soutenue par la bonne maman Berthier, elle s'est dirigée vers le lit de Mignonnette.

— Ma pauvre amie! — a-t-elle murmuré.

Et elles se sont embrassées longuement.

— Enfin, c'est terminé... — exhale Mignonnette.

Et, avec une pointe de jalousie point méchante, elle a ajouté :

— Vous êtes heureuse, Berthe.

— Oh! je ne suis pas bien forte encore, — répondit Berthe avec un sourire. — Mais votre tour ne tardera pas à venir aussi.

Les quelques pas qu'elle avait faits pour venir et ces paroles l'avaient fatiguée.

Et elle s'allongea sur la chaise longue qui lui avait été préparée.

De loin en loin quelques mots étaient échangés entre elle et son amie encore alitée.

Elle trouvait bon d'être ainsi délivrée de cette couche dont elle désespérait de sortir autrement que trépassée.

Elle aurait voulu rester toujours là, dans cette chambre d'où l'on voyait si bien les larges feuilles des grands marronniers dans les rameaux élevés desquels se becquetaient des oiselets.

A cette vue, un moment elle avait fermé les yeux, à cause d'un souvenir que l'on devine, souvenir qu'elle aurait voulu chasser et que, malgré elle, elle se complaisait à évoquer avec un charme si attristé.

L'amour était donc partout dans la nature, et pour tous, — excepté pour elle.

A cause de toutes ces raisons, jamais elle ne se serait en allée de là.

Et elle laissait s'écouler le temps avec un plaisir assoupi.

Mais maman Berthier veillait.

Son gendre le docteur Sylvain avait ordonné :

— Mademoiselle pourra se lever une heure ou deux aujourd'hui : elle les passera dans une chaise longue. Ça la changera. Après, nous verrons.

Armée de cette prescription, le moment venu, elle fit doucement violence à la jeune fille :

— Allons, mademoiselle, c'est le médecin qui l'a dit. Soyez bien sage. Puis ça donne trop d'envie à ma Mignonnette.

La fille de Léona avait alors eu sur les lèvres son sourire de bonté.

— Vous avez raison, madame Berthier, il ne faudrait pas que Mlle Marie se lève trop tôt, elle est moins forte que moi et pourrait rechuter. Aussi je vais être bien sage. Et je vous obéis, voyez.

Elle avait de nouveau donné un baiser de sœur à Mignonnette et était rentrée dans sa chambre, voisine on s'en souvient.

Quelques jours après, la fille adoptive de Mme de Saint-Florent, habillée par les mains tremblantes de Jacqueline Delbeau, était guidée vers une autre chaise longue placée à côté de celle de Berthe.

— Presque deux lits jumeaux, — prononça seulement la malade.

Mme de Saint-Florent, la maman Berthier, sa fille Arlette étaient là avec Mme Delbeau et elles contemplaient, du même regard empli de toutes les pensées évoquées par tous ces événements, les deux convalescentes.

Quel drame et que de drames cela ne rappelait-il pas?

Comme pour Mlle Raymond, plus même que pour Berthe, la station fut courte sur ce siège pour la fiancée de Maurice.

— Mlle Marie est un joyau fragile, — avait dit le docteur Sylvain. — Il faut la mener avec les attentions les plus délicates.

Mais quelques jours après, son mieux se maintenant, elle était restée levée plus longtemps.

Lorsqu'elle était ainsi émancipée, hors de son lit, ses regards interrogeaient ceux toujours rivés sur elle de Jacqueline Delbeau. A leur expression angoissée, elle comprenait que l'heure approchait où il lui faudrait reprendre son ancienne couche de douleur; elle lisait, dans ce regard éloquent, ce regard de mère, — de mère inconnue, — que, continuer plus longtemps, c'était se faire du mal, ces prunelles inquiètes reflétant réellement la fatigue que la jeune fille commençait à éprouver.

La fiancée de Maurice Donnel avait alors un sourire d'une langueur intraduisible.

— Oui, bonne maman, j'y vais, — disait-elle.

« Bonne maman! » Cette expression lui était venue toute seule aux lèvres, en parlant à la sacrifiée durant cette maladie.

Son ignorance affectueuse avait trouvé ces deux mots sublimes, ingénus, exquis, pour s'adresser à celle qu'elle ne savait pas être sa mère.

La première fois, Jacqueline Delbeau avait cru qu'elle allait se trouver mal d'émotion.

Être appelée « maman » par la fille au bonheur de laquelle elle avait héroïquement sacrifié sa joie égoïste mais si tendre de mère.

Elle avait fini par renoncer à l'espérance d'entendre ce mot divin à ses oreilles.

Et voilà que, inopinément, comme une consolation dans cette épreuve, comme une récompense, ce titre lui était donné par son enfant inconsciente.

C'était le paradis qui s'ouvrait.

Ce l'était, en effet, car le mal, paraissant se lasser enfin d'accabler l'enfant de ses entrailles, lui restituait toutes les joies à la fois.

Aussi, avec quel soin avare veillait-elle sur sa convalescence.

Elle s'accentuait cependant.

Et pour son enfant aussi, elle était heureuse que Mlle Raymond se fût rendue aux conseils de Mme de Saint-Florent et eût consenti à passer au moins la première partie de sa convalescence à Saint-Germain.

C'était, pour Mignonnette, une compagne du même âge, et sa présence, sa société ne pouvait que lui être profitable.

Maintenant, les deux jeunes filles commençaient à quitter la chambre.

M. de Saint-Florent, grâce à ses relations avec des voyageurs revenant de l'Extrême-Asie, avait pu se procurer deux de ces légères chaises longues en rotin dont le contact est si frais et si bienfaisant.

On les avait installées sous les marronniers du jardin.

Et les jeunes filles venaient jouir là des derniers beaux jours, dans la splendeur agonisante d'un été superbe.

Elles y respiraient directement l'air vivifiant de la pleine campagne et des bois voisins.

Peu à peu, elles cessaient d'être de pauvres et languissantes malades sans force et presque sans pensée, et leurs goûts heureux de jeunes filles leur revenaient.

Elles évoquaient des projets de promenades dans la forêt, projets

coupés brusquement d'une épouvante subite et vague à cause de la tentative d'empoisonnement dont elles avaient été victimes, se produisant le jour même de leur promenade dans ce bois.

Elles s'écoutaient revivre dans la paix profonde et salutaire de la nature.

En même temps, de singulières langueurs alourdissaient parfois les yeux de Berthe Raymond, soulevant son sein.

Avec la santé renaissante, son amour reparaissait tout entier.

Et elle en souffrait dans le silence auquel elle s'était condamnée à ce cher sujet.

Son secret lui pesait, et cependant elle sentait que jamais elle ne ne le divulguerait, que jamais elle ne s'en déchargerait sur aucun être ami.

XCVIII

RETOUR AU FOYER

Le temps gardait toujours sa douceur languissante.

Mignonnette et son amie, assises, allongées côte à côte, continuaient à en goûter la tiédeur bienfaisante.

Berthe était dans un de ces moments de silence qu'elle gardait sous l'effet de ses rêveries, lorsque, une après-midi, une voiture s'arrêta devant la grille de la villa.

Les jeunes filles entendirent le bruit des roues, le résonnement de la sonnette. Mais elles ne purent distinguer le visiteur, car leurs sièges étaient placés de façon à n'être point troublées par la curiosité indiscrète des rares promeneurs passant devant la villa.

— Je désirerais voir M^me^ de Saint-Florent, — déclara le visiteur à la femme du jardinier qui, on ne l'a pas oublié, servait de concierge.

En même temps il lui remettait sa carte.

— M^me^ la comtesse est à l'Asile, — répondit la concierge.

Elle crut reconnaître le nom porté sur cette carte ou il lui sembla l'avoir entendu prononcer avec sympathie par les maîtres de la maison.

Et, quoique très soupçonneuse contre toute figure nouvelle, à cause de cette bonne impression, elle ajouta :

— Mais si monsieur veut venir attendre au salon, je vais faire prévenir madame.

La petite porte de la grille joua doucement sur ses gonds, et les deux convalescentes entendirent un bruit de pas sur les fins graviers de l'allée.

Les pas se rapprochaient : elles n'avaient perçu aucune des paroles prononcées.

Le visiteur était à quelques mètres d'elles, elles levèrent les yeux.

Ceux de Berthe Raymond se distendirent alors d'une façon inexprimable tandis que l'étranger restait cloué au sol.

— Monsieur Hector... Brémontier!...

— Berthe!...

Ces deux noms avaient jailli en même temps, frappant de stupeur les auteurs et les témoins de cette reconnaissance.

La concierge, voyant que le visiteur et Mlle Raymond se connaissaient, s'était discrètement retirée.

Berthe, là, dans la maison de M. et de Mme de Saint-Florent; Hector Brémontier, car c'était lui, après ce premier cri, sorti de sa poitrine, restait comme troublé par le hasard incompréhensible pour lui qui le mettait ainsi en face d'elle, dans cette villa où rien ne lui avait jamais fait prévoir qu'il dût la rencontrer.

Il l'examinait d'un regard fixe et presque sans pensée, semblant se demander si c'était bien elle qu'il avait devant les yeux et s'il n'était pas le jouet d'une illusion, d'un rêve.

Brusquement il fit deux grands pas de son côté, comme pour s'assurer que c'était bien la réalité, que c'était bien Berthe, celle qu'il aimait, qu'il avait ainsi devant les yeux.

Alors il parut réellement sortir d'un songe; auprès de Mlle Raymond, il aperçut aussi Mignonnette qui s'était dressée.

— Mademoiselle, — fit-il en s'inclinant avec respect devant la fiancée de Maurice.

Maurice Donnel, son ami ou son ancien ami, il ne savait plus, puisque le neveu de Mme de Saint-Florent avait cessé de lui écrire.

Quant à Berthe, son saisissement, son émoi avaient été tels qu'elle gisait sur la chaise-longue où elle était étendue lors de l'arrivée de l'officier de marine.

Sa pâleur était encore accrue par le coup soudain qui l'avait frappée au cœur, en apercevant celui auquel elle pensait dans le silence de son âme, et avait arrêté chez elle, pour l'instant, les sources de la vie.

Hector Brémontier remarqua la décoloration de ses traits accentuée par les ravages de la maladie non encore disparue tout à fait.

Il fut frappé par la matité de son teint ressortant davantage sous le contraste de ses cheveux noirs.

Il eut l'intuition de quelque chose d'extraordinaire, de terrible peut-être qui avait dû se passer, tandis qu'il était si loin,... si loin...

Quelque chose qui expliquait la suspension des relations, qui l'avaient tant fait souffrir, entre les seuls amis de France qui s'intéressassent à son sort, et lui soldat désespéré qui recherchait la mort.

Maintenant, Mlle Raymond redevenait davantage maîtresse de son émotion; néanmoins sa pâleur restait toujours figée sur son visage.

Ce n'était donc pas accidentel.

Un événement s'était donc accompli qui avait mis ses jours en danger, et cette menace n'était peut-être pas écartée.

Qui sait?... N'était-ce point là qu'un symptôme commençant et ne revenait-il dans sa patrie que pour recueillir le dernier souffle de celle que, dans son long martyre, il n'avait jamais oubliée?

Un brisement navrant l'accabla alors.

Ah! c'était trop de maux.

Et tombant à genoux, soudain, sur les graviers, il laissa sa tête, jeune, énergique, et belle en sa virilité, s'abattre sur le bord de la chaise où était étendue la jeune fille.

Et sa voix bégaya ces seuls mots :

— Berthe!... Berthe!... Que vous ai-je donc fait?

On devinait des sanglots contenus dans l'accent avec lequel ils étaient prononcés.

On sentait un accablement immense dans la prosternation de cet homme.

Mignonnette, si impressionnable et sensitive, considérait alternativement son amie et celui qui s'était agenouillé; elle retenait avec difficulté des larmes qui montaient de son cœur à ses yeux, toute compatissante pour ceux qui souffraient.

Et, l'avouerons-nous, elle en voulait presque à son amie de ne point relever le jeune homme et de ne point laisser quelque parole douce comme un baume couler de ses lèvres fermées.

Mlle Raymond, les paupières à demi-closes, semblait toujours regarder en dedans.

Un grand trouble l'emplissait; un chaos régnait en elle.

Le jeune lieutenant de vaisseau releva la tête et, fixant ses paupières ardentes sur elle, d'une voix basse, d'une voix de prière et de lamentation, il murmura :

— C'est vous que je retrouve, Berthe. C'est bien vous, n'est-ce pas? Hélas! combien changée! Que s'est-il donc passé, grand Dieu? Ou que se passe-t-il? Comme vous êtes pâle, Berthe!... Ah! dans tous les périls que

— Ah ! — prononça enfin Maurice, — je désespérais de te revoir. Pas un mot, pas une nouvelle ! Le silence absolu. Ah ! c'était mal, vois-tu. (P. 1336.)

j'ai côtoyés, que j'ai connus, lorsque j'étais si près de la mort qu'elle me prenait déjà par la main, je me suis toujours souvenu de vous; je vous ai toujours revue... Je puis le jurer... Mais alors vous étiez l'image radieuse... vous étiez telle que je vous avais laissée...

Sa voix s'assombrit, brisée.

— Telle que je vous ai perdue!... sans que jamais j'aie su pourquoi, moi qui vous adorais et vous vénérais à l'égal de la Vierge Immaculée, protectrice des marins. Et aujourd'hui que je vous retrouve, voici que l'ange de la fatalité semble vous avoir touchée...

Et, joignant ses mains :

— Berthe! Berthe!... de grâce, quel est ce mal cruel qui vous a atteinte, que puis-je espérer? que dois-je craindre?...

Il restait prosterné, empli d'une terreur, d'une vénération et d'une angoisse à attendrir des rocs.

Les yeux de celle à qui il s'adressait s'étaient peu à peu emplis, ses yeux si grands, d'une expression idéale d'ivresse et d'extase, tandis qu'elle l'écoutait.

On aurait dit une âme qui s'ouvrait.

Mais soudainement ses paupières s'abattirent et son front se glaça dans une tension de tout son être.

Elle venait de se souvenir, de se remémorer le passé.

Elle venait d'entendre sa mère lui répéter :

— Ce Brémontier est un misérable; c'est un homme qui, afin d'arriver à t'épouser pour ton argent, a tenté de m'assassiner.

Et elle aimerait un tel être. Jamais!

Jamais! se disait-elle. Et cependant elle l'aimait, elle était obligée d'en convenir vis-à-vis elle, brisant son cœur pour l'empêcher d'éclater, de crier à cet homme agenouillé : — Moi aussi, je suis à vous et à vous pour toujours!

— Monsieur, — fit-elle avec un effort atroce pour elle-même et d'un ton glacé, — monsieur, relevez-vous, je vous prie. Je ne vous comprends pas bien.

Une sensation affreusement douloureuse se peignit sur les traits de l'officier de marine.

— Elle ne comprend pas! — gémit-il. — Hélas! elle ne veut pas me comprendre.

Et, se remettant debout :

— Vous avez raison, mademoiselle, et je vous demande pardon. Je reviens de loin, d'un endroit où la guerre n'est pas toujours assez impla-

cable pour ceux qui vont lui demander la mort. Et je n'ai pas su résister à l'impression qui m'a étreint. C'était la surprise. Mais je ne m'oublierai plus, je vous le jure.

Et s'adressant à Mignonnette :

— Et vous, mademoiselle, me pardonnerez-vous ce moment d'exaltation? Que voulez-vous, nous sommes fous, nous, malheureux soldats qui arrivons des pays de batailles; nous sommes des enfants!

Son regard attristé rencontra celui de la fiancé de Maurice, et il y lut une pitié profonde.

Une reconnaissance infinie s'éleva alors en lui pour cette muette et visible commisération.

A défaut de sa voix, son regard exprima d'une façon éloquente ce sentiment.

Mais ce regard fixé sur la fiancée de Maurice, découvrit, remarqua aussi sur elle cette pâleur, cet amaigrissement qui l'avaient frappé chez Berthe.

Et de nouveau lui revint cette réflexion qu'il avait eue d'abord et qui avait été aussitôt emportée par le torrent de son amour.

Comment se faisait-il que Berthe fût dans la villa de Mme de Saint-Florent, en une toilette, en une situation indiquant une telle familiarité, une intimité en quelque sorte familiale?

Comment se trouvait-elle là, allongée sur une de ces chaises-longues chinoises, qu'il connaissait si bien, pour la convalescence des malades?

Là, dans ce jardin, comme chez elle, comme si elle vivait dans cette maison?... comme si elle y relevait de maladie?...

Oui, comme si elle relevait de maladie. Voilà ce qui le hantait, ce qui criait en lui, sans qu'il osât en parler encore.

Mais quelle maladie, alors, avait frappé à la fois les deux jeunes filles? un mal étrange, une épidémie contagieuse à en juger par ce qu'il constatait.

Et ses yeux, anxieux et navrés, allaient de l'une à l'autre, de Berthe à Mignonnette, semblant interroger, fouiller, chercher à percer ce mystère qui s'annonçait à lui.

— Mademoiselle, — dit-il enfin, s'adressant à la fille adoptive de Mme de Saint-Florent, — pardonnez mon interrogation. Je reviens de loin, je vous l'ai dit, des forêts, des terres étrangères, sans nouvelles, perdu. Et un trouble que mon amitié respectueuse,... et aussi autre chose encore, qui me rendra excusable peut-être, — ajouta-t-il d'une voix basse et rapide, — une crainte me saisit : vous êtes pâle, il semble qu'un vent de fièvre a passé sur vous... et sur Mlle Raymond. Est-ce que notre France si

belle et si chérie serait aussi cruelle à ceux qui y résident que les terres équatoriales sont inhospitalières à ses fils?

Mignonnette eut un sourire plein de grâce.

Elle était presque heureuse que la conversation se fût portée sur ce sujet qui détournait le jeune homme d'un objet qui venait de lui être si pénible et si décevant.

— Oui, — répondit-elle, — Mlle Berthe et moi avons été malades, bien malades.

Et avec une gaîté forcée :

— Toutes deux ensemble, comme deux sœurs. Ici, dans cette maison de campagne. Ah! cela a été long...

Le regard de Brémontier interrogeait anxieusement.

La jeune fille reprit :

— Vous avez souffert, avons-nous compris, souffert cruellement sans doute, ainsi que les glorieux et dévoués enfants de notre chère patrie. Alors, comme par une corrélation des choses, nous aussi nous souffrions ici.

Elle tourna son visage angélique vers Berthe, semblant vouloir évoquer malgré celle-ci l'amour qu'elle s'acharnait à refouler, à écraser, à nier.

— Il semble y avoir ainsi un lien mystérieux entre les êtres qu'une même affection rattache même par delà les étendues, par delà les Océans. Tandis que la mort vous frôlait de son aile glacée, ici elle battait lugubrement autour de nos pauvres têtes.

— Que dites-vous?

L'officier de marine avait joint ses mains encore décharnées.

— Rassurez-vous; c'est fini. Maintenant nous ne sommes plus que de petites convalescentes qui nous faisons dorloter.

Elle comprit que l'âpre curiosité du visiteur demandait des détails.

— Ce serait bien long à vous raconter tout cela.

La grille venait de s'ouvrir de nouveau, et un pas rapide faisait crier les menus graviers de l'allée.

Une expression de doux enivrement s'épandit sur les traits de la jeune fille.

Et, désignant un nouvel arrivant :

— Voici votre ami, voici Maurice Donnel, il parlera pour moi.

XCIX

ACCOLADE

L'officier de marine se détourna, aperçut celui que la jeune fille venait de désigner : un cri lui échappa, et tous les deux furent spontanément dans les bras l'un de l'autre.

— Maurice !

— Hector !

Leurs deux voix, leurs deux noms s'étaient confondus.

L'élan qui les avait jetés l'un vers l'autre avait été soudain, irréfléchi, irrésistible.

Brémontier venait d'oublier tout à coup les préventions qu'avait fait naître en lui le long silence du fiancé de Mignonnette.

La réception si franche de celle-ci avait anéanti ses doutes, et ses dernières paroles : « Voici votre ami », les eût dissipées si cela eût été nécessaire encore.

Puis, nous venons de le dire, il n'avait pas même eu le temps de réfléchir.

Maurice Donnel s'était élancé dans ses bras, et lui de son côté avait ouvert les siens, heureux de trouver, de rencontrer, de deviner un cœur fraternel.

Enfin, leurs bras se détendirent, ils se reculèrent un peu, se tenant par les mains, se considérant avec de la joie dans les yeux.

— C'est bien toi ?...

— Toi !...

Ils se parlaient ainsi, par monosyllabes, ne se souvenant plus s'ils s'étaient tutoyés ou non avant ce jour.

Ils ne discernaient, ils ne sentaient qu'une chose, c'est qu'ils étaient deux esprits, deux cœurs faits pour se comprendre, qu'une fraternité instinctive les rapprochait.

Et ils se parlaient comme deux frères... deux frères dignes de ce nom.

— Ah ! — prononça enfin Maurice, — je désespérais de te revoir. Pas un mot, pas une nouvelle ! Le silence absolu. Ah ! c'était mal, vois-tu.

Un certain embarras se peignit sur les traits du lieutenant de vaisseau.

Devant le manque de lettres de Maurice, il s'était cru abandonné, oublié, et voilà que celui-ci lui adressait des reproches.

Il garda le silence une minute.

Ce dernier glissa un regard détourné vers Berthe, se rappelant les projets funestes du marin, se heurta à la physionomie fermée de Mlle Raymond, à ses yeux clos, — à ses paupières scellées comme pour empêcher ses larmes de passer, — et le reporta vers sa fiancée, sur laquelle il lisait ainsi que dans un livre céleste toujours ouvert pour lui.

Il la vit triste et comprit.

Berthe n'avait pas abdiqué cette réserve que l'on ne pouvait expliquer que par un secret.

Ce secret, on n'avait point eu l'indiscrétion de le lui demander.

Cependant, par suite de l'intimité plus étroite établie entre les deux jeunes filles par leur long rapprochement, Mignonnette, qui avait l'âme trop charitable pour se renfermer dans un égoïste amour, Mignonnette, sachant que Brémontier était parti désespéré pour la guerre, avait essayé quelquefois d'attendrir son amie, de porter leur entretien sur l'officier de marine.

Mais, chaque fois, elle s'était heurtée à un mutisme implacable.

Afin de ne point céder, de ne pas entendre plaider la cause de celui qu'elle cherchait en vain à chasser de son âme, Berthe Raymond jamais n'ouvrait la bouche lorsqu'elle s'apercevait qu'on voulait lui parler d'Hector Brémontier.

Maurice et Mignonnette s'étaient communiqué l'obstination de leur jeune commensale.

Et la mélancolie empreinte sur les traits de sa fiancée indiquait au premier que la venue de son ami n'avait rien amélioré.

— Mon pauvre mathurin, — dit-il en lui donnant l'appellation familière sous laquelle, dans l'armée, on désigne les marins, — c'est qu'il n'y a pas seulement que les balles de brutales et de mauvaises. Va, nous avons eu notre lot, nous aussi. Et quand je t'aurai expliqué, tu comprendras que je sois resté quelque temps sans écrire. Moins longtemps que toi cependant.

A ce moment, Mme de Saint-Florent parut.

Elle s'avançait, appuyée au bras de son mari.

Quelques fils d'argent jouaient dans ses cheveux à l'ondulation naturelle; elle avait, sur la physionomie, le grand calme apaisé des consciences hautes et pures.

Habituée au contact des infortunes, accoutumée à s'asseoir au chevet

des malades et des affligés dont elle était la providence, sa démarche avait revêtu inconsciemment une majesté faite de bonté et de grâce.

Sa main gauche légèrement appuyée au bras de son mari indiquait l'expansion confiante d'une affection partagée sans réserve.

M. de Saint-Florent faisant oublier son passé à force de constance, de travail et de dignité vraie, faisant plus que le racheter, avait enfin reconquis sans restriction cette âme si véritablement noble.

Et généreuse comme elle l'était en toutes choses, elle était heureuse de le lui témoigner, se rapprochant autant de lui que le passé les avait éloignés.

D'une gravité mâle et fière sans arrogance, les cheveux prématurément blanchis par ses veilles consacrées au travail et dans le repentir, la physionomie du comte de Saint-Florent s'harmonisait avec l'aménité austère et bienveillante à la fois de sa noble compagne.

Un sourire de bon accueil rajeunissait leur physionomie, tandis qu'ils s'avançaient afin de recevoir le jeune visiteur qu'on venait de leur annoncer.

Hector Brémontier se porta vivement à leur rencontre.

— Ma bienfaitrice me pardonnera, — dit-il, — d'avoir voulu que ma première visite à mon arrivée à Paris ait été pour sa maison.

Et, se tournant ensuite vers le comte, il lui exprima son remercîment de ce qu'il voulait bien l'accueillir avec une amitié aussi condescendante.

— La surprise heureuse que vous nous causez, — lui répondit Mme de Saint-Florent, — atténuera les reproches que nous aurions peut-être été en droit d'adresser au jeune oublieux que vous avez semblé être.

Jamais l'angélique créature n'accusait, disant qu'on ne sait pas assez pour cela.

— Vous nous avez un peu négligés...

Le jeune homme protesta d'un geste.

Et, d'une voix profonde :

— Si vous saviez !...

Mais déjà la main de Mme de Saint-Florent se tendait pour pardonner, pour absoudre.

Il s'inclina pour la baiser.

Mais la sainte femme le releva.

— Lorsque l'on revient dans sa patrie, on aime à retrouver un parent, une sœur, une épouse,... une fiancée, — elle regarda Berthe, — ou une mère. Voulez-vous que je remplace un peu pour vous cette mère envolée?...

Et l'attirant vers elle :

En effet, c'était une petite bouteille que fermait un bouchon à demi rouge. (P. 1372.)

— Au nom de celle dont ni vous ni moi n'avons perdu le souvenir, allons, embrassez-moi.

L'officier de marine comprit qu'elle parlait de la dernière parente qu'il avait eue, de sa sœur décédée dans le couvent de Sèvres ; et devant cette constatation du vide de sa vie, appuyant son front sur l'épaule de celle qui le traitait en fils, il laissa couler ses pleurs.

Lui qui, tant de fois, avait bravé la mort !...

Le cœur gros devant ce spectacle, Mignonnette tourna ses yeux lourds de reproches vers Berthe, et celle-ci sentit aussi le poids de ceux de Maurice qui se dirigeaient également vers elle.

Alors son cœur comprimé se détendit.

Et les larmes qu'elle refoulait depuis un long moment se firent jour enfin.

Elle était vaincue.

Mais, au même instant, les paroles terribles de sa mère lui revinrent à la mémoire, accusant à coup sûr, hélas! Brémontier de tentative d'assassinat, — paroles de malédiction.

Berthe Raymond, appuyant alors, dans un effort nerveux, sa main sur le bord de sa chaise longue sur laquelle elle était assise, se dressa brusquement et s'enfonça dans le bosquet, allant cacher, dans les endroits les plus touffus, le trouble, le désordre de ses sentiments.

L'amour et une haine factice se disputaient son cœur.

Tout en elle lui criait :

— Tends-lui ta main! Unissez vos cœurs!

Et elle se raidissait, entendant, écoutant une autre voix disant :

— Misérable! Assassin!...

Laquelle croire?...

Trouvant dans la fièvre qui l'agitait une vigueur ardente, elle arpentait les chemins les plus éloignés du parc, mordant son mouchoir.

— Pauvre enfant! — avait prononcé Mme de Saint-Florent en la voyant s'éloigner.

Loin de s'offenser de cette soudaine retraite, elle plaignait Mlle Raymond, au contraire, ayant aperçu les larmes qu'elle s'était efforcée de cacher et comprenant quel combat douloureux devait se livrer en elle.

Brémontier, lui, était anéanti.

C

DÉCOUVERTE

Berthe Raymond, dans sa hâte de fuir, afin de cacher le plus possible les larmes jaillies de ses yeux, dans son désir de s'isoler, d'apaiser le tumulte qui l'agitait, continuait de marcher, de suivre les allées, les sentiers qui se présentaient à elle, quels qu'ils fussent.

Pourvu qu'ils l'éloignassent de la villa où étaient restés les témoins de son trouble et de sa confusion, c'était tout ce qu'elle désirait.

Elle aurait même été heureuse de rencontrer une porte ouverte, donnant sur le bois, pour s'y enfoncer, aller errer à l'aventure, jusqu'à ce qu'un peu de calme fût redescendu en elle.

Mais la poterne qui y donnait accès, restée close depuis l'attentat dont Mignonnette avait failli être victime autrefois de la part du misérable Favrol, cette poterne avait été définitivement et solidement condamnée après la tentative d'empoisonnement dont les deux jeunes filles s'étaient trouvées les touchantes victimes.

La fille infortunée de Léona errait dans le parc, les nerfs tendus, ses yeux noirs couvant des flammes, et elle se disait :

— Que croire? que penser?

Son exaltation dominait sa faiblesse.

Elle longeait le mur qui séparait le parc de la forêt.

Avec Mignonnette, elles avaient évoqué quelquefois le jour où elles étaient venues s'asseoir là : quelques heures après, elles absorbaient le terrible poison versé par une main demeurée inconnue!

Rapprochant ces circonstances, un frisson les prenait chaque fois, et elles n'auraient plus osé y revenir.

Encore moins auraient-elles eu, comme on l'a vu, le courage de s'aventurer dans la forêt dans laquelle Berthe regrettait de ne pouvoir s'enfoncer à cette heure troublée.

Aussi ne s'apercevait-elle pas qu'elle approchait de l'allée au bout de laquelle elles s'étaient assises, le jour terrible qui avait été si près de voir leur trépas.

Un banc était devant elle.

L'exaltation qui surexcitait les forces de la jeune fille commençait à faiblir.

Elle sentit son épuisement revenir, avec une violence en rapport avec l'énervement qui l'avait secouée, et elle se laissa tomber sur ce banc.

C'était celui-là même où elle était restée longtemps à causer avec la fille adoptive de Mme de Saint-Florent, tandis que, au-dessus d'elle, Alexandre, la Terreur de Grenelle, était blotti dans les branches d'un arbre et méditait son coup en les épiant.

Berthe ne s'aperçut pas d'abord de cette coïncidence.

Elle était trop impressionnée encore.

L'accablement qui venait de la jeter là avait un peu détendu son angoisse, et elle cherchait à voir clair dans le chaos où son esprit vaguait.

Si sa mère s'était trompée et elle aussi? Si le frère de celle qui avait été la seule vraie amie de son enfance délaissée, la pauvre morte dont le souvenir semblait lui reprocher sa dureté, si Hector Brémontier était innocent?... Car elle l'aimait : elle le sentait.

Mais aussi, s'il était coupable?... Car enfin qui donc, sinon lui...

— Ah! ce doute est horrible! — murmura-t-elle.

Sa tête pesait, immobile, ployée sur sa poitrine.

Son regard restait rivé à terre.

Dans cette longue contemplation, quelque chose de blanc, sous un buisson, finit par attirer sa vue.

Machinalement, elle se courba pour mieux voir.

Il lui sembla alors voir luire un morceau de verre, le goulot d'un flacon, aurait-on dit, sortant d'une feuille de papier dans lequel il aurait été plié.

Un flacon là, cela lui parut singulier : elle fouilla sous les feuilles qui le cachaient à demi.

En effet, c'était une petite bouteille que fermait un bouchon à demi rongé.

— Voici une découverte assez singulière, — pensa-t-elle, trouvant dans ce menu incident une bien faible distraction à son chagrin.

Elle retira mélancoliquement le bouchon et l'approcha de ses narines pour savoir ce qu'il contenait, quelque parfum sans doute.

Mais elle rejeta violemment sa tête en arrière et pâlit.

Cette odeur, elle la reconnaissait. Ou plutôt il lui semblait qu'elle la retrouvait pour la seconde fois... une saveur, une émanation lui revenant tout à coup.

Oui, cela lui rappelait cette eau qu'elle avait bue... cette eau qui l'avait empoisonnée.

Il y a comme cela des souvenirs, des évocations subites, imprévues et troublantes.

Un peu de la substance que ce flacon avait contenue restait encore au fond : de là la force de l'émanation qui venait d'affecter son odorat.

— L'empoisonneur serait donc passé par ici? — se dit-elle.

Et se retournant avec l'inquiétude de sentir une main criminelle se poser sur son épaule afin d'achever son œuvre, elle regarda, effarée, autour d'elle.

Elle aperçut alors l'énorme branche passant au-dessus du mur, releva des excoriations, des trous dans la bâtisse, comme si un homme était descendu et remonté par là.

— Serait-ce le destin qui m'a conduite ici, — murmura-t-elle, — afin que j'avertisse M. et Mme de Saint-Florent? Est-ce le ciel... ou l'enfer?... Oui, l'enfer, car autour de moi, partout le mal, partout le crime.

Elle songeait à Hector Brémontier, à sa tentative nocturne, au coup de couteau reçu par sa mère.

Mais un chiffon de papier entourait ce flacon.

Qui sait, peut-être allait-il lui livrer un indice, lui permettre de découvrir le nom du meurtrier.

Elle se le disait, et pourtant elle hésitait à le déplier.

Puis, quelques lettres attirant malgré elle sa vue, l'y contraignirent en quelque sorte : ces trois lettres étaient *Ray*...

Elle le défit d'un coup sec : ses doigts tremblaient.

Ce papier portait encore ces mots, flamboyants, menaçants, écrits dans cet ordre :

« Madame Veuve Raymond,

» Boulevard Haussmann,

» Paris »

Sur l'angle, un timbre, oblitéré par le cachet de la poste.

Le bras qui supportait le papier lu par la jeune fille s'abattit le long de son corps, inerte, sans force.

Etait-ce possible et avait-elle bien compris?

Non, inutile d'élever le moindre doute : ses yeux, ses yeux n'avaient pu la tromper.

Ce papier était l'enveloppe d'une lettre adressée à sa mère et parvenue sans doute à son adresse, le timbre postal en faisait foi.

Mais comment se trouvait-il là? Comment surtout et pourquoi enveloppait-il ce flacon, ce flacon qui semblait avoir renfermé le poison implacable dont la fille de cette même veuve Raymond avait manqué périr?

L'intelligence de la jeune fille se perdait dans un monde de suppositions effrayantes. Elle ne pouvait deviner ce larcin d'Alexandre, le bandit retrouvé par Léona à Grenelle. Une seule chose pouvait la guider dans ce dédale où elle s'égarait : ce serait peut-être de chercher, sur ce papier, une autre indication, elle ne savait quoi. Avec une secrète angoisse, une impression d'horreur dont elle n'était point maîtresse, elle le replaça devant ses yeux.

Mais elle ne lut que ces mots, cette adresse effroyable comme une accusation et semblant lui crier :

— Tu cherches la main qui a versé le poison, c'est celle de ta mère.

La jeune fille se laissa retomber sur le banc solitaire.

— Ah ! mais je deviens folle ! — s'écria-t-elle.

Et ses mains amaigries pressaient son front à le briser.

Ecrasée, abîmée, elle resta longtemps sur ce banc, immobile, cherchant une lueur dans le noir qui l'enveloppait.

Accuser sa mère !

Oh ! avec quelle indignation elle repoussait une pareille hypothèse.

Il devait y avoir autre chose, un ennemi autour d'eux, dans sa maison peut-être. Le drame de l'effrayante et mystérieuse nuit... et enfin cette enveloppe l'attestaient.

Oui, ce ne pouvait être qu'un familier de sa maison, de la maison de sa mère, qui, ayant à envelopper ce terrible flacon, avait ramassé le premier papier venu, une enveloppe tombée à terre.

Quelque ennemi nourri à leur foyer, ayant juré leur perte !

Et alors elle comprenait ; oui, elle comprenait.

La main qui avait essayé d'empoisonner la fille devait être la même qui, quelque temps auparavant, avait tenté de poignarder la mère.

Afin de détourner les soupçons, cet homme, — un homme a seul de ces courages criminels, — était venu l'attendre dans une maison étrangère, au lieu de lui verser le poison chez elle, ce qui aurait risqué de le dénoncer.

Mais alors, Hector Brémontier était innocent, puisque, lors du dernier attentat, il était loin, puisqu'il cherchait à se faire tuer sur les terres d'Asie.

Et elle l'avait accusé, elle l'avait traité avec une rigueur sans pitié, elle avait jeté sur lui cette horrible flétrissure.

Ah !... mais elle se faisait horreur à elle-même, pour avoir aussi légèrement, aussi coupablement cru à l'opprobre d'un officier français...

Le frère de son amie défunte !...

Il avait voulu mourir à cause d'elle : elle avait presque été meurtrière à son tour.

Et tantôt, lorsque, dédaigné, repoussé par ce trépas qu'il avait recherché, il l'avait aperçue, et, éperdu, était tombé à genoux devant elle, elle n'avait eu que des paroles sèches, et qu'un cruel mépris.

C'était réellement une malédiction qui s'acharnait sur elle et séchait dans sa main les fleurs qu'elle touchait.

Elle en était là de ses amères méditations, lorsqu'un bruit de marche lui fit lever la tête.

Elle enfouit précipitamment dans son sein le flacon empoisonné et le papier qui l'avait enveloppé et se dressa.

Mme de Saint-Florent s'avançait vers elle.

— Ma chère enfant, — commença-t-elle de sa voix si aisément persuasive, — j'ai craint pour vous les conséquences de cette mauvaise fièvre qui vous a tracassée, et je viens vous chercher.

— Elle ne me parle pas de *lui*, — pensa la jeune fille avec un regret confus.

La mère d'adoption de Mignonnette avait pris sa main.

— Vous êtes brûlante, Berthe, pourvu que vous n'ayez pas commis quelque imprudence?

La jeune fille balbutia. Ces attentions la troublaient. Elle aurait voulu parler et aucune parole ne venait à son esprit.

Elle était encore toute bouleversée par la découverte qu'elle venait de faire.

Elle éprouvait un besoin instinctif d'en avertir sa généreuse hôtesse dont la raison aussi haute que l'était son cœur aurait discerné l'usage qu'il fallait en faire; mais un secret instinct lui commandait aussi le silence : le nom de sa mère mêlé à cela!

Et, malgré ses raisonnements, ceci l'effrayait.

A la villa le repas l'attendait.

Hector Brémontier avait été prié instamment de rester afin d'y prendre part.

— Tu nous raconteras un peu tes aventures de coureur de forêts, — lui avait dit Maurice.

Lorsque Berthe parut, il s'inclina pour la saluer et, se roidissant, affecta une stoïque indifférence.

— Il ne m'aime peut-être plus, — se dit l'infortunée jeune fille. — Il me méprise... Et c'est ma faute!

Mais trop oppressée par tout ce qui s'agitait en elle, trop fière d'une part, trop timide de l'autre, elle garda pour elle le secret de ses perplexités.

N'osant tourner son visage de son côté, toute reportée à l'angoissante découverte qu'elle venait de faire, au flacon qui meurtrissait son sein, au papier qui en blessait la peau délicate, elle cherchait encore à percer ce mystère.

Il aurait été facile à expliquer pour celui qui se serait attaché aux pas de Léona, le jour où, sur le point de quitter Paris pour Londres, elle s'était rendue à Grenelle afin de s'y aboucher avec Alexandre.

Durant leurs ébats cette enveloppe était tombée de sa poche, sans qu'elle s'en aperçût.

Après son entente avec le bandit, celui-ci avait combiné les moyens de mettre à exécution les projets qu'il avait accepté de servir.

Les grands hommes d'État, les grands généraux ont chacun leur moyen favori de méditation afin de préparer leurs projets : à l'un le bruit, à l'autre la solitude des forêts, du cabinet, la foule à un troisième, etc...

Pour Alexandre, la Terreur de Grenelle, rien n'égalait les fossés des fortifications, à l'herbe lépreuse et ravagée.

Il était donc revenu le lendemain de ce soir où sa passion, unie à l'appât de l'or, l'avait attaché d'une façon si ardente à Léona.

Il avait cherché et retrouvé le chemin qu'ils avaient suivi la veille.

— Ça m'inspirera, — se dit-il en s'abattant dans l'herbe foulée.

Le bandit avait appuyé une main sur son énorme couteau, fermé dans sa ceinture et élevait en l'air un mince objet.

— Ceci ou cela? — interrogeait-il.

Cela, c'était un flacon qu'il faisait luire et briller au soleil.

Avec lui pas de sang.

Il le remettait dans sa poche point encore décidé entre le poison et le fer, lorsque le flacon lui avait échappé, roulant sur l'herbe.

— Fichtre, faudrait pas qu'il se brise, — ronchonna-t-il.

Un morceau de papier était à deux ou trois pas; il s'était traîné paresseusement jusque-là, l'avait ramassé sans trop regarder, — il y en a tant de vieux papiers vers ces régions de gadoue, — et il en avait enveloppé la précieuse et abominable petite bouteille.

Des agents passaient... Il s'était remis en marche... On comprend le reste.

Son coup fait dans la villa de Saint-Germain, il avait déguerpi à la hâte, escaladé le mur. Dans sa gymnastique, le flacon avait glissé, sans se briser, grâce au papier qui l'entourait.

Et Alexandre, qui n'avait pas le loisir de chercher trop longtemps, avait préféré prendre le large, ne se doutant pas quelle indication terrible il laissait derrière lui, le destin se jouant souvent de toute la prudence des hommes par des moyens imprévus et d'autant plus puissants.

Une fois à Londres, il avait jugé inutile de raconter à « la patronne » l'accident, tout à fait secondaire à son idée, du flacon perdu.

... Elle se leva, balbutia quelques mots d'excuses... (P. 1383.)

Elle aurait été capable de ne pas lui donner toute la somme promise.

Puis il n'y avait pas son nom et son adresse, n'est-ce pas, comme les pharmaciens le font sur leurs étiquettes?

Non, mais il y avait autre chose : le nom et l'adresse de Léona, et plus encore, quelques notes tracées au crayon par la veuve Raymond et que, dans son saisissement, Berthe n'avait pas encore aperçues.

CI

A LA VEILLÉE

Mlle Raymond n'avait trouvé aucun prétexte lui permettant de ne pas assister au dîner familial auquel Hector Brémontier avait été convié d'assister.

Mme de Saint-Florent avait pris la peine de venir la retrouver dans sa retraite : se dérober encore eût risqué de la froisser. Et Berthe comprenait qu'elle ne le méritait pas.

Ils étaient six à table : trois hommes, et trois femmes, Mme de Saint-Florent, Mignonnette et Berthe.

La maîtresse de la maison, après une courte hésitation, plaça Maurice Donnel à sa gauche, à côté de lui sa fiancée ; à sa droite elle avait fait asseoir Hector, gâtant ainsi un peu le nouvel arrivant.

L'ordre obligatoire du repas plaçait donc Berthe à côté de lui, le comte de Saint-Florent veillant sur sa fille et faisant face à sa femme.

Aussi une gêne véritable pesait-elle sur l'officier de marine et sur sa voisine.

Celle-ci n'osait lever les yeux vers le jeune homme.

Lui, observant les règles de la galanterie française, maîtrisant avec peine son émotion, s'appliquait à montrer envers elle les prévenances qu'il aurait eues pour une jeune fille quelconque.

Ah ! l'épreuve était rude pour sa rentrée en France.

Quant à Berthe un obstacle barrait sa gorge, et elle ne pouvait boire ni manger.

Elle maudissait la fatalité qui avait mis, entre elle et le jeune homme, de terribles barrières. Mais il était trop tard, se disait-elle ; elle ne le constatait que trop et n'osait réagir.

Maurice Donnel, affligé pour son ami de la contrainte qui pesait sur le repas, s'adressa à lui de l'autre côté de la table.

— Voyons, j'espère que tu ne vas pas faire le modeste à l'excès ; raconte-nous donc un peu tes exploits, afin de savoir si tu mérites les éloges des dames.

Et son regard glissa vers Berthe.

Celle-ci avait, malgré elle, dilaté ses yeux noirs en entendant le fiancé de Mignonnette obliger celui qu'elle aimait — sans se l'avouer, à les entretenir de ses faits d'armes.

— Et tu sais, ce n'est pas la peine d'en passer la moitié, — ajoutait malicieusement le jeune homme, — les journaux dont je viens à l'instant de feuilleter la collection en disent assez pour te faire prendre, en ce cas, en flagrant délit de tricherie.

— Oh! les journaux, — protesta Hector Brémontier en rougissant.

— Hein, tu te troubles; alors c'est qu'il y a de l'extra à ton honneur.

Berthe à cette phrase de l'impitoyable Maurice leva en sourdine son œil vers son voisin, vit la confusion qu'y amenait réellement les paroles de Maurice, et ne put elle non plus réprimer un demi-sourire.

Le jeune officier instructeur de Saint-Cyr toucha légèrement le coude de Mignonnette.

— Berthe sourit, elle est vaincue, — pensa-t-il.

Le lieutenant de vaisseau était extrêmement embarrassé par les paroles de son ami.

Qu'avaient narré les journaux? Que pouvait-il passer sous silence des faits d'armes dont il avait été le héros?

— Dame, ça n'a pas été tout rose, mon pauvre camarade, — insista à tout hasard le neveu de Mme de Saint Florent.

Il connaissait la réserve de l'officier de marine, devinait ses réflexions et manœuvrait de façon à l'empêcher de trop écourter en lui laissant croire qu'on pouvait le surprendre en délit d'omission.

— Mon Dieu, — fit enfin Brémontier, — la guerre, vous le savez, c'est toujours l'imprévu, le danger...

— Pardon, — interrompit Maurice, — commençons par le commencement, si tu veux. Primo, tu arrives, tu débarques à Haïphong, on t'envoie à droite et à gauche avec tes fusiliers marins dont on enrôle un certain nombre dans la cavalerie...

Une hilarité spontanée jaillit à ces mots des lèvres de Mignonnette, y rappelant un peu de carnation.

Cette idée de marins servant dans la cavalerie, montant à cheval, comme sur des mâts de cacatoès, la hache d'abordage au côté en guise de sabre, lui avait paru trop drôle.

Du coup la gêne qui pesait sur la petite réunion se trouva en partie dissipée.

L'officier de marine comprit que le mieux était de s'exécuter.

Et, sobrement, il commença le récit de l'affreuse campagne qu'il venait de faire.

A mesure qu'il parlait, les yeux de Berthe se distendaient, s'emplissaient de lueurs étranges.

Elle semblait le suivre pas à pas dans cette lutte épique.

Mme de Saint-Florent, Maurice, Mignonnette surtout, épiaient sur son visage le reflet de ses émotions.

— Elle l'aime véritablement, — pensait la comtesse, — quel mobile, quel motif mystérieux retient donc enchaîné l'aveu de son amour?

Quant à la fiancée de Maurice Donnel, elle ne cherchait pas : elle ne discernait qu'une chose, c'est qu'elle-même avait, comme on le sait, une profonde et fraternelle affection pour Hector Brémontier, qui avait sauvé son fiancé et que Berthe cesserait bientôt de se montrer « si vilaine » envers lui. Et ce serait bien gentil, alors, deux couples d'amoureux si tendrement amis les uns avec les autres.

Ils se marieraient tous quatre le même jour, chaque ménage vivrait amoureusement uni et ils auraient des enfants, jolis comme de petits anges, etc..., etc...

Hector Brémontier était rapidement arrivé à la prise des lignes de Minh-Kong, ayant sauté des détails relevés malicieusement par le jeune officier instructeur de Saint-Cyr qui les avait attentivement notés, prétendait-il, pour l'éducation des générations guerrières.

Mais, après avoir énoncé sommairement l'enlèvement de la forteresse annamite perdue au milieu des marais que les lecteurs n'ont pas oubliés et qui la rendaient presque inaccessible, il s'était tu.

Il hésitait à continuer.

Une fausse honte l'empêchait de raconter sa captivité.

A quoi bon apitoyer les autres sur les tortures qu'il avait subies?

Il paraîtrait ainsi vouloir se rendre intéressant.

Et il se taisait.

— Alors c'est tout? — insinua Maurice, qui s'était juré de le contraindre à parler, à se livrer, à se faire voir enfin tel qu'il était.

Et, comme le lieutenant de vaisseau répondait d'une voix évasive :

— Pardon, il se fait tard :

Mme de Saint-Florent et son mari souriaient, heureux, se demandant où il voulait en venir.

— Quand es-tu arrivé en France?... à Toulon? — reprit le capitaine instructeur.

— A Toulon, avant-hier.

— Et tu es venu sans relâcher? Ça c'est bien, merci, merci pour nous tous, — fit-il avec élan.

Puis continuant :

— Ayant donc débarqué à Toulon le 21 septembre, tu as dû partir d'Haïphong vers le 12 ou le 15 août.

— En effet.

— C'est là où je t'attendais. Eh bien! monsieur le dissimulateur, la prise de Minh-Kong datant du milieu de juin, qu'avez-vous fait pendant ces deux mois?

Et riant d'un bon rire franc et joyeux :

— Voilà où je te guettais. Ah! tu sais, ruse de guerre!

L'officier de marine était bloqué.

Il fallait s'exécuter.

Mignonnette, à qui cette diversion faisait oublier qu'elle n'était encore qu'une convalescente, partageait ses regards d'admiration et de joie maligne entre son fiancé et le lieutenant de vaisseau.

Mlle Raymond, elle, se taisait.

De grands coups avaient soulevé sa poitrine lorsque Hector Brémontier avait été forcé d'indiquer en passant les dangers qu'il avait côtoyés, les faits d'armes auxquels il avait pris part.

Et maintenant, comprenant que quelque chose de très grave avait dû avoir lieu dans cet intervalle de deux mois que l'officier de marine voulait passer sous silence, elle attendait, anxieuse, palpitante, agitée de mille sentiments divers.

Avait-ce été quelque blessure effroyable, ayant mis ses jours en danger, ou quelque intrigue qu'il ne pouvait avouer?

Déjà la jalousie s'insinuait en elle, et son regard noir s'assombrit tout à coup.

L'officier de marine en voulait un peu à son ami de sa précision tracassière.

Mais il comprit que son silence prolongé risquait de faire naître des commentaires inexacts, quoiqu'il soupçonnât le fiancé de Mignonnette de savoir à quoi s'en tenir.

En effet, une correspondance de Toulon, publiée dans un journal du soir, avait résumé les aventures arrivées au lieutenant de vaisseau Brémontier et sa cruelle captivité.

Maurice Donnel, entre autres documents, avait le journal en poche, et, s'il n'en avait point parlé encore, c'était afin d'obliger Mlle Raymond à apprendre, de la bouche de celui qui l'aimait à vouloir en mourir, les malheurs qui l'avaient accablé.

— Alors, son âme s'ouvrira peut-être à la pitié, — s'était-il dit.

Il ne songeait plus, tout à l'amour comme il l'était, à détourner son ami de sa passion pour la charmante et innocente fille de l'abominable Léona.

— Je suis un peu fâché contre Maurice, — fit enfin Brémontier, — de la nécessité où il me met de donner une importance peut-être exces-

sive à un fait assez commun en somme à la guerre, dans cette guerre de sauvages que l'on fait là-bas. J'ai eu le malheur ou plutôt la sottise d'être capturé par les pirates.

Et alors, poussé par les interrogations habilement semées par l'officier instructeur, il dut raconter l'attaque inopinée des Annamites, sortant de la vase et s'élançant sur lui à l'improviste, tandis que, accablé, épuisé, il prenait un peu de repos.

Il dut indiquer sa lutte contre ces hommes, dans le marais ; il y fut obligé afin de ne pas passer pour un lâche devant Berthe surtout, Berthe qui le dédaignait, qui le martyrisait, mais aux yeux de qui il ne voulait pas déchoir.

Il dit comment, après s'être débarrassé de ses gardiens, il avait espéré recouvrer sa liberté, puis son ensevelissement dans le marais, où il avait cru mourir.

Berthe à ce moment ferma les yeux. Il avait manqué périr de cette horrible mort; et c'était pour elle, elle le sentait... elle le savait!...

Mais l'officier de marine continuait, talonné toujours par Maurice qui ne lui faisait pas grâce lorsqu'il le voyait passer trop vite. Il raconta ainsi, après la longue marche dans les marécages, comment on avait atteint la route, les liens dont on l'avait chargé, les brutalités des faces jaunes le piquant avec leurs armes, se faisant un jeu de son sang pointant à ses vêtements.

Berthe était pâle et, en l'écoutant, ses mains se serraient nerveusement, irrésistiblement, comme pour l'étreindre.

Hector Brémontier montra ses poignets sciés par les cordes qui les avaient attachés, ses poignets moins abîmés pourtant que ses chevilles et où une marque livide était restée, un bracelet qui jamais ne disparaîtrait.

A cette vue, la poitrine de M^lle^ Raymond se gonfla longuement, et, plus forte que sa volonté, une larme expiatrice roula dans ses paupières et glissa sur sa joue.

— Non, ce n'est pas son cœur qui est endurci, — murmura M^me^ de Saint-Florent. — Quelque chose comprime l'expansion de son amour : mais quoi?... Le souvenir cruel de sa mère!...

L'officier de marine, lui aussi, avait vu cette larme, et une immense tendresse était entrée en lui, un apaisement d'une infinie douceur. Berthe ne l'aimait plus, peut-être; mais elle le plaignait encore!...

D'une voix lente, il acheva, il refit les étapes de ce calvaire qu'il avait subi : il rappela la cangue, les ceps emprisonnant ses jambes dans

le repaire de la Montagne Noire, toute son affreuse souffrance, son intraduisible détresse.

Il dit la venue irradiante de Ninh, le jeune ange de libération et de dévouement.

Il cita l'attaque du fort par les troupes françaises, l'intervention sublime de la chaste et noble enfant, le reflux des bandits contre lui et contre elle, la blessure de la vierge d'Asie, son tragique et doux, inoublié trépas !

A ce moment, sa voix trembla, et il cessa de parler.

Le silence était absolu et poignant.

Un sanglot le troubla. C'était Berthe qui, ne pouvant plus comprimer son émoi, trahissait tout ce qu'elle venait de passer, de souffrir, de sentir...

Mignonnette alors se dressa, et, angélique et douce, approcha sa jeune tête pâle de celle de Mlle Raymond, et elle murmura :

— Vous voyez bien que vous l'aimez.

Elle l'aimait, certes oui, comment le nier à cette heure? Mais, torture mortelle, s'il était le meurtrier de sa mère, avait-elle le droit de nourrir cet amour? Elle pouvait excuser son audace vis-à-vis d'elle lors du nocturne rendez-vous... mais le reste?...

Le meurtrier de sa mère? Était-ce Dieu possible?

Mais le flacon qu'elle venait de trouver?

Ah! elle ne savait pas, elle était perdue...

Hector Brémontier, éperdu lui-même devant tout ce qu'il voyait, attendait, suppliant, muet et pâle.

Berthe le vit, eut peur de défaillir, de se laisser tomber non dans ses bras, mais à ses genoux pour lui demander pardon de tout ce qu'elle lui avait causé de douleurs et d'épreuves, pour s'accuser, le prier de ne pas la maudire, elle qui, malgré tout, toujours, l'avait aimé.

Mais les paroles de malédiction de Léona, comme un glas fatal, résonnèrent encore à son esprit.

Et ne sachant plus ce qu'elle allait faire, si elle restait une minute de plus, elle se leva, balbutia quelques mots d'excuses, prétextant un malaise, elle ne savait quoi, et s'enfuit, s'enfuit réellement, allant cacher dans le silence de sa chambre son désespoir et sa désolation.

Une immense stupeur cloua alors l'infortuné marin.

Maurice Donnel vint lui serrer la main pour le réconforter.

— Courage! — dit-il.

— Va, j'en aurai, — murmura l'officier de marine. — C'est ma destinée, ne suis-je pas habitué à tout souffrir ?

M. et Mme de Saint-Florent avaient assisté, silencieux et attristés, à cette dernière scène.

Pour eux, il était évident qu'un mobile impérieux paralysait la jeune fille.

— Oui, — dit enfin Mme de Saint-Florent, — comme répondant à la pensée de son mari et rompant ce pénible silence. — Il y a là un mystère fatal qui fait deux malheureux. Comment le pénétrer?

CII

INSOMNIES

Un précédent chapitre porte ce titre : *Retour au Foyer.*

Ce retour au foyer, c'est la venue du jeune lieutenant de vaisseau, Hector Brémontier, chez M. et Mme de Saint-Florent.

« Retour au foyer! » et l'infortuné n'a plus ni famille, ni parents proches ou éloignés!...

Ironie!

Son foyer, n'est-ce pas l'hôtel meublé, la chambre triste dans laquelle un inconnu a couché la veille, où un autre viendra le remplacer le lendemain?

Pour lui, il n'est donc plus de foyer familial. Pourquoi avoir appelé ainsi sa venue dans la villa de Saint-Germain? Pourquoi? c'est que des cœurs affectueux lui sont restés fidèles.

En effet, lorsque fut achevé ce repas où Brémontier venait d'être obligé de raconter ce qu'il avait accompli et ce qu'il avait souffert, lorsque la soudaine retraite de Mlle Raymond en eut hâté la fin, Maurice Donnel, sur un mot de sa tante, s'approcha de l'officier de marine.

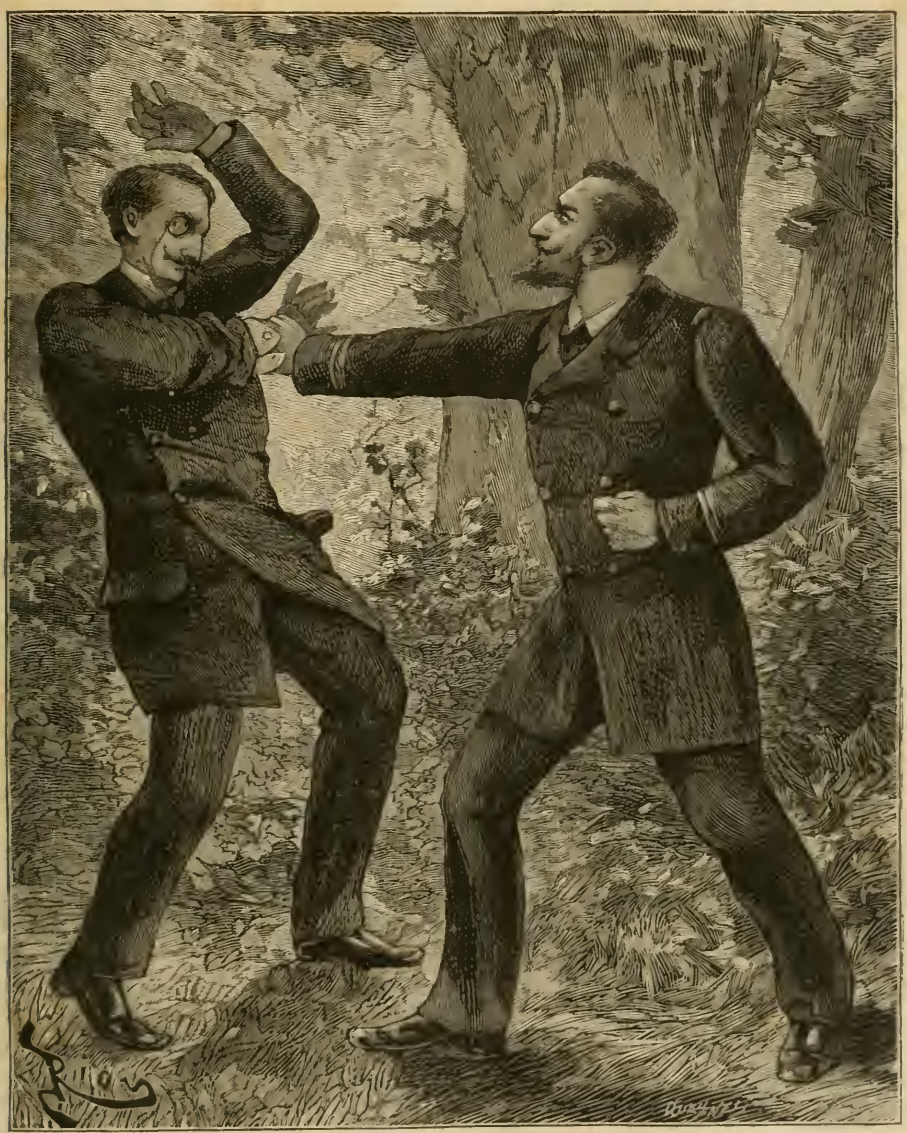
— Tu dois être fatigué, mon brave ami; viens, je vais te conduire à ta chambre.

— A ma chambre?

— Oui. Tu ne penses pas que nous allons te lâcher maintenant que nous te tenons.

Et, s'emparant de ses mains :

— Tu as trois mois, six mois de congé peut-être même; car l'on te doit bien ça. Eh bien! tu les passeras ici. Tu iras à Paris tant que tu voudras, *liberté, libertas*. Mais à partir d'aujourd'hui je deviens ton frère



L'officier de marine, tenant ses doigts rivés au poignet de l'homme inconnu... (P. 1391.)

pour de vrai, et notre Mignonnette ta petite sœur, et, tu sais, elle commandent les petites sœurs, et elle veut que tu demeures avec nous. Aux premiers froids, retour à Paris...

Et glissant un sourire plein d'espérance vers sa fiancée :

— Avec envolée près de Versailles.

Se reprenant :

— Ainsi donc nous t'accaparons.

Et ému, il ajouta encore :

— Mon pauvre ami, après tout ce que tu as enduré, ce qu'il te faut c'est une famille. Eh! bien, nous en serons une pour toi, une vraie, tu verras, jusqu'au jour où tu feras ton nid, car, malgré tout, j'ai bonne espérance.

— Oui, — insista M. de Saint-Florent, — restez avec nous, cela nous fera plaisir et vous fera du bien. Les vacances de Saint-Cyr ne sont pas encore écoulées et Maurice est aussi des nôtres jusque-là. Du reste, à part son service qu'il a toujours fait héroïquement, la mort dans l'âme, durant la cruelle maladie de Marie, depuis le jour où ce malheur a fondu sur nous, il a vécu ici : votre chambre sera voisine de la sienne.

Hector Brémontier secoua la tête.

— Certes, répondit-il, il était profondément touché : nulle consolation ne pouvait être plus grande pour lui!

Mais, on le comprenait, il valait mieux qu'il refusât.

Et, comme on insistait :

— Pourquoi me contraindre à m'expliquer? M^lle^ Raymond est encore très souffrante; elle a besoin de ménagements. Ma présence ne lui est pas sympathique, je le vois. Eh! bien, les rapports de chaque jour qu'entraînerait ma présence ici ne pourraient que lui être nuisibles... et pénibles.

Maurice leva les mains au ciel.

— Et pourtant elle t'aime, j'en suis sûr.

Hector Brémontier eut un rire amer.

— Elle m'aime, prétends-tu, et ma vue la met en fuite.

— Elle pleurait en partant, — rectifia Mignonnette d'un ton grave.

— Ah! ma tête se perd! — gémit l'officier de marine.

Et se raidissant :

— N'importe, il faut que je parte. Oh! — ajouta-t-il, en s'adressant à M. et à M^me^ de Saint-Florent, — croyez que je sens combien votre offre est charitable et généreuse; croyez qu'il m'eût été doux de faire, pendant quelque temps, halte à votre foyer, moi qui n'ai plus de foyer. Toute ma vie je me souviendrai de votre offre. Mais pour *elle*, pour moi, il vaut mieux que je m'en aille. Je reviendrai parfois, de loin en loin, et je penserai à vous, à cette demeure, récemment éprouvée, aujourd'hui si tranquille et si calme.

— Brave cœur, va! — murmura le fiancé de Mignonnette.

Puis retrouvant sa gaîté qui lui était revenue en même temps que la santé revenait à sa Mignonnette bien adorée :

— Mais, pour ce soir, bernique, le dernier train vient de partir. On te garde donc prisonnier. Ah! l'on ne t'attachera ni les mains ni les pieds.

La nuit porte conseil. Et si, demain matin, après le chocolat, tu es toujours décidé à nous quitter, eh! bien, l'on te rendra la liberté.

L'officier de marine dut se résigner. Mais cette nuit passée au milieu des amis par lesquels il venait d'être si chaleureusement reçu, cette nuit passée sous le même toit que Berthe ne devait que lui rendre ensuite le départ plus pénible, se disait-il.

Rentré dans la chambre qui lui avait été préparée, au second étage, non loin de celle de Maurice, il éteignit sa lampe et resta assis contre la fenêtre ouverte, à rêver, à méditer.

Les sujets de réflexion ne lui manquaient pas.

Une grande partie de la nuit s'écoula ainsi, sans qu'il songeât à quitter cette place, à aller demander l'oubli au sommeil.

Il pouvait être environ deux heures du matin, lorsqu'il crut entendre marcher avec précaution dans le jardin.

Les chiens avaient grondé un moment, mais sans qu'il y prêtât attention : ils s'étaient tus depuis.

Est-ce que le promeneur nocturne leur était connu?... Mais, en écoutant, Hector Brémontier semblait distinguer le bruit de leurs mâchoires dévorant une proie.

On leur avait donc jeté quelques morceaux de viande pour les faire taire.

— Voilà qui me paraît singulier, — pensa le lieutenant de vaisseau.

Et il avança prudemment la tête, afin de voir sans être vu.

— Un visiteur qui prend tant de précautions ne peut être qu'un malfaiteur... ou un amant.

Cette dernière pensée lui fit un mal affreux.

Un amoureux?... De qui?...

Pas de la fille adoptive de madame de Saint-Florent, certes.

— Mlle Marie paraît trop chérir Maurice pour qu'elle puisse seulement être soupçonnée.

Mais alors?...

Pour qui donc ce larron d'honneur venait-il en ce cas?... Pour qui donc, sinon pour Berthe?

L'officier de marine serra ses poings en un accès de désespoir, de rage muette.

Ah! il comprenait, à présent, les dédains de la jeune fille, son indifférence, sa hauteur. Mais son émotion, ses larmes?... Eh! ne pleure-t-on pas au théâtre!... Et parfois l'on a des regrets, des remords fugitifs et involontaires.

Oui, tandis que lui la respectait si pieusement, un autre venait à la faveur de la nuit, et alors que se passait-il? O rage!...

— Misérable fou que je suis ! — gronda le lieutenant de vaisseau.

Cependant une pensée généreuse lui vint, car l'homme épris se rattache malgré tout à son amour. C'était donc un remords... sincère ?

L'émotion de Berthe tandis qu'il parlait quelques heures auparavant à la veillée, paraissait autre chose que l'attendrissement banal causé par un récit émouvant. Oui, cela semblait bien être de la compassion vraie, et même plus encore. C'était donc un remords... sincère ?

Ce raisonnement, monté de son cœur, commençait malgré lui à ébranler ses doutes, lorsqu'une tête parut à une fenêtre du premier étage.

Les facultés visuelles d'Hector Brémontier étaient accrues par l'habitude de la navigation, les longues heures de quart dans la nuit sombre à sonder l'horizon profond ; il distingua alors une tête de femme.

Tout à coup sa main s'agrifla sur son cœur : il venait de reconnaître Mlle Raymond.

— Maudite comédienne ! — râla-t-il, rejeté soudain dans son abîme de désespoir. — Oui, comédienne, car il n'en pouvait plus douter, ses marques de sensibilité à l'audition des malheurs de Brémontier n'étaient que supercherie, que mensonge, afin de mieux cacher sa dépravation secrète.

Et la preuve, c'est qu'elle veillait, attendant certainement l'homme habitué à ces rendez-vous, cet homme qui venait chargé de quelque appât pour que les chiens ne dénonçassent pas sa présence. C'était indéniable.

— Ils ont bien tout prévu ! — murmura Brémontier. — Froideur hautaine de sa part, afin que je ne m'attarde pas ici à la gêner, émotion feinte afin que nul ne se doute de son vice, départ soudain afin d'abréger cette veillée qui dérangeait probablement ses projets. Et moi je l'aimais, purement, saintement ; je la vénérais. Et même alors que, martyrisé par les faces jaunes, ma vie ne tenait plus qu'à un fil, c'est son souvenir, c'est elle que j'invoquais comme mon bon ange.

Il brandit son bras, invisible dans les ténèbres, il tendit le poing vers la jeune fille, vers l'homme qui se rapprochait.

— Malédiction ! — gronda-t-il sourdement.

Mlle Raymond avait cru percevoir un bruit de voix indistinct au-dessus d'elle, et elle releva la tête.

Mais elle ne vit personne, l'officier de marine s'étant vivement effacé.

Et il continua à fixer la partie du parc d'où venait ce bruit étouffé de marche.

Soudain, une ombre apparut dans le jardin, émergeant de dessous les arbres, à l'endroit même où, l'après-midi, à son arrivée, il avait aperçu les deux jeunes filles.

— Il connaît la place ! — pensa amèrement le jeune homme. — Et j'assisterai à leurs caresses, à leurs étreintes, et je ne châtierai pas le misérable, le voleur d'amour qui me l'a dérobée, ravie, volée... Oh ! il y a un homme de trop sur la terre, lui ou moi ! Oui, lui ou moi !

Il fixa encore un moment, avec des regards fauves, l'individu qui venait de surgir, et qui, après avoir attentivement étudié les environs, se dirigeait vers la porte de la villa.

— Il entre, il vient, il monte. Eh bien ! non, il n'arrivera pas jusqu'à elle, il me rencontrera sur son chemin auparavant !

Et, comme un malfaiteur lui-même, avec des précautions, et en même temps une hâte ardentes, il ouvrit la porte de sa chambre.

Tâtonnant contre le mur, il rencontra la rampe.

Alors, au risque de se briser les os, connaissant mal la courbe de l'escalier, il se coucha sur la main courante afin de n'être pas entendu, et afin aussi d'arriver plus vite en bas, et se laissa glisser.

Dans le jardin, le visiteur nocturne venait de monter le perron.

Ayant légèrement secoué la porte, il approchait un rossignol de la serrure lorsque, tout à coup, cette porte s'ouvrit devant lui.

L'homme eut un moment de saisissement.

Puis, brusquement, il se rejeta en arrière et voulut fuir.

Mais il n'en eut pas le temps : une main l'avait saisi au poignet, une main aux ongles d'acier.

— Je vous tiens ! — rugissait en même temps la voix de l'officier de marine.

C'était lui, en effet, qui, ouvrant silencieusement la porte, venait de surgir devant l'inconnu.

L'autre, effaré, avec un sifflement court, une haletée de terreur, s'était rejeté en arrière.

— Oui, vous avez raison, — gronda le marin tout à son idée fixe, — pas ici !

Et tenant toujours l'homme par le poignet, il descendit rapidement les marches du perron l'entraînant avec lui.

Ils refirent ainsi, sans un mot, les quelques mètres qui les séparaient de l'endroit où Brémontier l'avait aperçu d'abord, l'abri ombragé où, durant le jour, se tenaient les deux jeunes filles.

Et ils disparurent sous la voûte sombre des arbres.

Au premier étage, son visage encore plus décoloré par l'émotion, Berthe retenait son souffle.

Que voulait dire ce dont elle était témoin ?

Pourquoi cet homme, se présentant ainsi de nuit, dans la villa de M. de Saint-Florent, cherchant l'ombre, puis se dirigeant tout droit vers la porte ?

Pourquoi, au moment où cet homme s'apprêtait à introduire une clé dans la serrure, pourquoi Hector Brémontier s'était-il montré ?

Se tenant tous deux par la main, lui semblait-il, ils s'étaient éloignés, s'enfonçant dans les ténèbres. Pourquoi ?

La jeune fille n'avait pu entendre les quelques paroles prononcées par l'officier de marine.

Mille hypothèses se heurtaient dans son esprit.

Et tout d'un coup un rapprochement affreux se fit en elle : un rapprochement entre la bouteille de poison qu'elle avait trouvée cet après-midi, et la venue secrète de cet inconnu la nuit même où Brémontier couchait à la villa.

L'officier de marine, accusé avec tant d'apparence de raison par la mère de Berthe de tentative de meurtre, était absent, il est vrai, lors de cette tentative, celle d'empoisonnement.

Mais cet homme, surgissant, inopinément, au milieu de la nuit et à la rencontre de qui venait de se rendre le marin, n'aurait-il pas été son agent, son complice, l'exécuteur de ses méfaits ?

Sa connaissance évidente des lieux paraissait en être l'indice.

Berthe, à ces pensées, sentit le froid de l'épouvante et de l'horreur glacer son sang dans ses veines.

Sa mère avait donc raison !...

Et elle, qui, trop bouleversée par les sentiments contraires qui l'avaient chassée au moment où elle se sentait près de défaillir en écoutant le récit de ce que Brémontier prétendait avoir souffert; ne trouvait aucun sommeil, offrait son front brûlant à la fraîcheur de la nuit, sentant faiblir ses dernières résistances, prête, aux premières heures du jour, à laisser tomber sa main dans sa main à lui, en lui disant :

— Pardonnez-moi, je vous ai rendu malheureux, mais j'ai été moi-même si malheureuse !

Ah ! elle bénissait sa fièvre, son insomnie, cette longue veillée qui l'arrêtait juste au bord du gouffre. Car cet officier de marine n'était vraiment qu'un bandit, à la fin, et de quelle envergure, sinistre brebis galeuse, revêtu de cet uniforme honoré qui cachait ses crimes.

Et l'œil distendu de la jeune fille fixait le coin du parc où les deux hommes avaient disparu.

Tout à coup, une lumière y brilla, striée par les branchages, fugitive, presque aussitôt éteinte.

— Qu'est-ce encore ? — murmura Berthe.

Ce que c'était ?

L'officier de marine, tenant ses doigts rivés au poignet de l'homme inconnu, les dents serrées, la poitrine soulevée par la tempête qui s'agitait en lui, l'avait entraîné sous les fourrés.

L'autre avait fait un mouvement de révolte, mais les doigts s'étaient imprimés comme des tenailles.

La crosse d'une arme à feu paraissait hors de la poche gauche du vêtement de cet homme : si sa main droite avait été libre, il aurait sans doute joué son va-tout.

Mais celle-ci était captive d'une étreinte qui la broyait.

Puis il avait rencontré la luisance fulgurante du regard de l'officier de marine, et cela aussi le paralysait.

Lorsqu'ils furent parvenus assez loin de la maison, Hector Brémontier desserra ses lèvres crispées.

— Votre nom ? — gronda-t-il.

Et comme l'individu se taisait.

— Votre nom, ou malheur à vous ?

— Malheur à toi, plutôt ! — siffla l'autre.

Et, d'une brusque secousse, tentant de se dégager, de sa main restée libre, il essaya de saisir son revolver.

Le marin vit son mouvement, comprit sa pensée, devina l'arme plus qu'il ne la vit. Et sa main, à lui, prompte comme la pensée surgie dans son cerveau, fouilla le vêtement de l'inconnu.

— Ah ! je comprends, mon maître !

Et, d'un coup sec, arrachant l'arme de la poche où elle était, il la lança à terre à quelques pas.

Un blasphème sortit alors de la bouche de son prisonnier.

Il était à la merci de son adversaire.

— Votre nom ? — interrogea Brémontier d'un ton impérieux.

Un son rauque lui répondit seul.

C'était le cri de colère impuissante de l'être qui veut s'évader.

— Votre nom, vous dis-je !

Un effort suprême pour forcer ses mains à s'ouvrir fut la seule réponse qu'il obtint.

— Oh ! je saurai bien qui vous êtes, — gronda l'officier.

— Je suis celui qui aura ton sang ! — menaça l'inconnu.

— Soit, si moi j'ai le vôtre. Votre nom, pour la troisième fois !

— Mort et rage !

— Oui, mort et rage ! Mais je saurai d'abord qui vous êtes, si, avant cette nuit, je vous ai aperçu déjà une seule fois ; je vais lire ce nom sur vos traits que la nuit ne me dérobera plus. Et après !... Ah ! oui, après...

Et il eut un ricanement affreux.

Aussitôt, avec une rapidité foudroyante, le lieutenant de vaisseau renversa son adversaire et se coucha à genoux sur lui !

Et, brusquement, éventrant dans son gilet sa boîte d'allumettes, il en tira une, l'enflamma.

Et, la tête à vingt centimètres du visage de l'individu qu'il voulait dévisager, il projeta entre eux la flamme éphémère et soudaine...

C'était la lueur aperçue par Berthe, entre les arbres.

Au jet de la flamme un cri sourd s'exhala de la gorge de l'officier

— Favrol !...

Oui, c'était M. de Favrol, l'ancien amant, l'ancien complice de Léona ; c'était M. de Favrol, l'homme qui, grâce à d'infâmes intrigues, avait essayé d'épouser Mignonnette, et qui, déçu dans ses projets honteux par le retour de Maurice Donnel, avait déjà tenté de forcer quand même le succès en violentant la jeune fille dans cette même villa où il revenait encore nuitamment.

A la faveur de cette clarté subite, lui aussi avait reconnu son adversaire.

— Hector Brémontier !... — fit-il sourdement après une minute de saisissement.

L'officier de marine, en retrouvant l'ancien familier de la maison du boulevard Haussmann, ne douta pas de son malheur.

Il se rappela la recommandation de Maurice :

— Surtout, méfiez-vous de Favrol.

Et c'était en cet homme qu'il avait, cependant, mis un moment sa confiance.

Celui-ci sollicitait ses confidences.

Parbleu !

— Il était déjà son amant, — pensa le malheureux en se souvenant de tout cela.

Ainsi tout s'expliquait.

Par coquetterie, ou peut-être dans un moment de brouille avec Favrol, Berthe l'avait accueilli, avec écouté ses protestations d'amour à lui : elle y avait même répondu.

Et lui, l'imprudent, ne cachant pas assez ce qu'il appelait alors son bonheur, avait laissé ce Favrol en faire profit.

Celui-ci, instruit ainsi de ses progrès auprès de la jeune fille, avait

— Ce n'est pas un suicide, — murmura-t-il. (P. 1400.)

eu toute facilité pour lui nuire et se rapprocher de nouveau de Berthe.

— C'est alors qu'elle m'a rejeté !... — pensa-t-il avec accablement.

Toutes ces réflexions s'étaient rapidement succédé dans son esprit.

— Me lâcherez-vous, enfin, maintenant que vous savez qui je suis ? — demanda de Favrol, en essayant encore de se dégager.

Mais, aussitôt après avoir rejeté son allumette devenue inutile, le

lieutenant de vaisseau avait abattu ses deux mains nerveuses sur les poignets du misérable.

Brémontier n'était pas encore entièrement rétabli de ses blessures, de l'anémie qui en avait été la conséquence, mais sa passion suppléait à sa force et son étreinte était pareille à celle d'un double anneau de fer.

Puis, Favrol, ruiné par ses excès plus que par l'âge, n'avait qu'une rage sénile.

Mais, tandis qu'il se débattait ainsi inutilement, il faisait une chose dont son adversaire ne se méfiait pas.

Celui-ci oubliait malheureusement que l'ancien complice de Léona était l'homme de toutes les traîtrises.

Favrol avait entendu son revolver, enlevé et jeté par Brémontier, retomber à quelques pas derrière lui.

Tout en se débattant, il reculait, se dirigeant de ce côté.

— Cessez donc cette résistance, — ordonna enfin l'officier de marine. — Je ne suis pas homme à vous assassiner, vous le savez.

— Vraiment !... — persifla ce dernier.

— Avouez ce que vous venez faire ici ?

Un nouveau glissement de Favrol en arrière et pas un mot.

— Avouez donc, malheureux, ou je croirai que vous vous êtes introduit ici dans un but inavouable, afin de voler, peut-être.

Le marin espérait faire bondir son ennemi sous cette insulte.

Il espérait que cet homme lui crierait :

— Vous voulez savoir? Eh bien ! soit, je viens trouver ici celle que vous aimez et qui m'attend. Êtes-vous content, enfin?...

Et Brémontier sentait que ce qui se passerait après cet aveu serait une chose terrible. Il sentait que cela lui ferait un mal affreux. Et cependant il voulait l'y contraindre.

Mais l'autre était resté muet et une sueur froide avait filtré à ses tempes.

— Eh bien?... — insista le marin prêt à lui écraser la poitrine.

— Vous êtes fou !...

Ils avaient rétrogradé de quelques bonds encore.

Favrol n'essayait plus de se débattre, de lutter.

— Lâche ! — lui cracha l'officier de marine voyant qu'il ne se défendait même plus. — Misérable lâche !...

Favrol ne frémit même pas sous cette insulte formelle.

Une immense joie venait de l'envahir tout entier.

Son talon avait heurté la crosse de son revolver. Et il tenait son pied dessus, comme pour le garder, ne pas abandonner cette arme.

S'en emparer de nouveau, n'était-ce pas pour lui la délivrance, le salut après son entreprise nouvelle avortée?...

Il fit appel à son hypocrisie pour endormir la défiance de son ennemi.

— Non, je ne suis pas un lâche, monsieur Brémontier. C'est vous qui êtes malheureux, qui êtes à plaindre.

Son adversaire fronça les sourcils.

Où voulait-il en venir?

Il attendit.

— Voyez-vous, il y a un malentendu entre nous. Laissez-moi me relever... Là, merci!

Il parlait d'un ton calme, raisonnable, celui d'un homme désireux de convaincre.

Ombrageux, attentif pourtant, le lieutenant de vaisseau le laissa se remettre sur pied, espérant qu'un duel à mort, un duel à l'américaine allait tout terminer.

— Je ne suis pas un mauvais homme, monsieur Brémontier...

— Pardon! — interrompit ce dernier, — il ne s'agit pas de cela. Encore une fois, qu'êtes-vous venu faire ici?

— Vous y tenez? Eh bien, mon Dieu, ce n'est rien de tel que je ne puisse le confier à votre loyauté, — repartit l'astucieux et infernal de Favrol.

Il parut se recueillir.

Sous son pied était toujours l'arme arrachée par l'officier de marine, et sa joie secrète s'accroissait, car, à mesure que ce colloque s'échangeait, il sentait la rage de son adversaire diminuer d'intensité.

Il commença une explication quelconque, un mensonge plausible, parlant lentement, cherchant son moment; et tout à coup, tandis que Brémontier cessait de se tenir sur ses gardes, il dégagea, d'un coup sec, une de ses mains, et, se baissant rapidement, saisit son revolver.

— Ce que je suis venu faire ici, le voilà! — clama-t-il alors d'une voix stridente. — Eh, eh! on fait ce qu'on peut, mon brave!

L'officier de marine avait fait un premier mouvement pour lui saisir la gorge.

Mais deux détonations retentirent coup sur coup.

Deux balles trouèrent la poitrine de l'officier à quelques centimètres l'une de l'autre, et la main qui retenait encore le misérable, le meurtrier, s'ouvrit dans le spasme de la douleur.

Favrol en profita pour faire un bond de côté.

Il se détourna alors, visa au juger l'ombre de celui sur qui il venait de tirer par deux fois à bout portant.

— Tiens, pour ton dessert!... Moi, j'ai manqué le mien!

Et il pressa de nouveau la détente.

Mais le projectile manqua le but et alla s'incruster dans le tronc d'un chêne.

— Maintenant au large! — siffla Favrol. — C'est fichu!...

Et il s'élança à travers les fourrés, tandis que l'officier de marine, perdant son sang avec abondance, battait l'air de ses bras et s'abattait lourdement.

Tandis que le meurtrier s'enfuyait, il perçut alors nettement un cri qu'il lui avait semblé entendre déjà lors des premières détonations, mais qui à ce moment s'était presque confondu avec elles.

Et il précipita sa fuite.

Il arriva au pied du mur, à cet endroit garni de treillages par lequel il s'était évadé une première fois, ayant appris comment on entrait et sortait par escalade de cette maison dans laquelle il avait chaque fois apporté la trahison, l'infamie ou le meurtre.

Et, lorsqu'il se trouva de l'autre côté, il essuya la sueur qui inondait son front, et écouta.

Aucun bruit d'abord.

Pourtant il voulait savoir si la clameur entendue avait eu de l'écho, si l'alarme était donnée.

Tandis qu'il attendait, il songeait à ce qui venait de se passer.

— Mon expédition a avorté, à cause de ce chien de mer. Un amoureux, j'aurais dû me méfier de lui, ça rêve à la lune. Mais je le croyais en Annam, en Chine, ou même mort.

Il ricana :

— Grâce à moi, ceci ne tardera guère, si ce n'est fait. Avec le rossignol que je m'étais fabriqué autrefois, j'avais toutes sortes de chances pour me glisser dans la villa de mônsieu le comte de Saint-Florent, dans laquelle sa pieuse épouse a toujours une centaine de mille francs, pour les « menues dépenses » de son œuvre de secours et de charité, arriver jusqu'au petit bureau et le fracturer. Ah! je suis renseigné. Et il a fallu cette rencontre pour me faire échouer!

Oui, de Favrol, ce gentilhomme taré, de chute en chute, en était arrivé là, à se faire cambrioleur ; il en arrivait au vol avec effraction.

Et avec toutes les circonstances aggravantes : l'arme à feu dont il était porteur et dont il s'était si traîtreusement servi l'attestait.

Il était arrivé, prêt à se faire assassin pour voler.

C'était tellement vrai que, arrêté par Hector Brémontier, il n'avait pas hésité une minute à se débarrasser de lui en ayant recours à son revolver.

Le jeune officier de marine s'était évidemment abusé sur le motif de sa venue : mais enfin c'était un gêneur, un danger : feu sur lui !

Dans sa descente vers l'infamie, vers le crime, il était écrit que cet homme, que ce gentilhomme, — ne devait pas s'arrêter : la misère et la faim sont mauvaises conseillères !

CIII

ALERTE !

L'endroit où se trouvait de Favrol était trop éloigné de la villa pour qu'il se rendît compte de toute l'agitation causée par son forfait.

Cependant, à la double détonation, aux cris inconscients poussés par Mlle Raymond, chacun avait été réveillé en sursaut.

Maurice avait bondi vers la chambre de son ami, voisine de la sienne.

Sa première pensée avait été que Brémontier venait de se suicider dans l'excès de son désespoir.

Il avait trouvé la chambre vide et n'avait plus douté de ce malheur.

Il descendait comme un fou l'escalier, allant fouiller le parc, lorsque, sur le palier inférieur, il rencontra Mme de Saint-Florent et Mignonnette, mille fois plus attrayante dans son émoi, à peine couverte d'un ample peignoir, ses yeux distendus par l'inquiétude.

— Hector n'est pas dans sa chambre, — leur jeta-t-il en passant.

La jeune fille se voila le visage avec ses mains : la même pensée venait aussi de surgir en elle.

Et, dans son imagination galopante, elle voyait, sous quelque fourré, le corps de l'officier de marine étendu, la tempe trouée, sa main tenant encore son arme fumante, et une lettre à côté de lui indiquant la cause de sa détermination fatale.

Et Berthe ?

Berthe Raymond, après le cri de surprise et d'angoisse brusquement jailli de sa gorge, suivi de ses cris d'alarme affolés, voyant que l'on s'éveillait, que ses appels avaient été entendus, avait senti ses forces l'abandonner et s'était évanouie.

M. de Saint-Florent était déjà en bas.

Il avait trouvé la porte ouverte, et la pensée de malfaiteurs introduits dans la villa avait jailli à son esprit.

Mais, en ce cas, pourquoi ces détonations dans le parc?

Quand il apparut sur le perron, un homme accourut armé d'un fusil de chasse.

C'était le jardinier.

— Est-ce que vous êtes blessé, monsieur le comte?

— Non, rassurez-vous, — répondit le père de Mignonnette. — Mais que se passe-t-il?

— Je ne sais, je dormais quand des coups de feu, des cris m'ont réveillé. Le temps d'allumer, de sauter sur mon fusil, et me voici.

Des lumières brillaient aux fenêtres de son pavillon, et l'on entendait la voix de sa femme apaisant les enfants qui pleuraient, effrayés.

A cet instant, Maurice rejoignit M. de Saint-Florent et lui apprit l'absence de son ami.

— C'est donc pour cela que j'ai trouvé la porte ouverte, — dit le comte. — Fouillons le parc, vivement!

L'officier instructeur interrogeait vivement le jardinier, lui demandant s'il savait d'où venaient les détonations, descendant fiévreusement les marches tout en disant cela.

Le jardinier ne pouvait que répondre par ce qu'il venait de déclarer déjà, abasourdi, tout ahuri encore de sommeil.

Le fiancé de Mignonnette, M. de Saint-Florent, suivis de cet homme, s'étaient élancés au hasard, courant dans les allées.

Mais ils ne distinguaient rien à travers les ténèbres.

— Une lanterne! de la lumière! — cria le jeune capitaine.

Ce fut sa voix que Favrol entendit la première, sans en comprendre les paroles.

— On vient, — pensa-t-il.

Un instant après, de vives clartés perçant sous les voûtes feuillues des arbres, lui apprirent que les recherches étaient commencées.

Aussitôt, tout en prêtant l'oreille, évitant de faire craquer les branches ou les feuilles mortes, retenant sa respiration, le bandit du grand monde accomplit un acte montrant bien le sang-froid avec lequel il perpétrait tous ses attentats.

Faisant jouer à tâtons le cran de dégagement de son revolver, il en découvrit le barillet et, rapidement, remplaça les cartouches qu'il venait de tirer.

— Et de trois!

Il s'échappait, continuant toujours d'écouter :

— Cela fera neuf balles, si l'on vient me relancer. Dans la forêt la bête est chez elle.

Il se comparait lui-même aux fauves malfaisants.

A présent, les bruits de voix se faisaient plus nombreux et plus rapprochés.

Les détonations avaient été entendues jusque dans l'établissement de l'*Œuvre de la Mère et de l'Enfant*.

Le docteur Sylvain, inquiet, était accouru avec le père Berthier et quatre ou cinq hommes de bonne volonté.

Formant en quelque sorte une chaîne de rabatteurs, ils fouillaient le parc, les allées ombreuses, les corbeilles de fleurs hautes, les fourrés plus enténébrés.

— Ce qui m'étonne, c'est de n'avoir pas entendu les chiens aboyer, — observa M. de Saint-Florent.

Maurice Donnel étouffa un soupir.

Hélas ! cette remarque ne faisait que confirmer ses appréhensions.

Dans la villa, Mignonnette serrée contre sa mère d'adoption, attendait pleine d'anxiété.

Jacqueline Delbeau, la mère héroïque qu'elle affectionnait si tendrement sans savoir pourquoi, la voyant hors de danger, s'était séparée d'elle, peu de jours avant, cachant ses pleurs, et allant reprendre sa tâche de haute solidarité humaine dans l'autre asile dont elle avait la charge et où sa présence était nécessaire.

Elle partie, sa Mignonnette n'avait plus qu'une mère dans le sein de laquelle elle pût se réfugier ; cette mère, il n'est guère besoin de la nommer : c'était M^me^ de Saint-Florent.

Et à cette heure trouble, pareille à un oiseau craintif, elle s'y réfugiait, attendant, écoutant, interrogeant la nuit et l'écho.

Soudain sa respiration s'arrêta.

— Nous n'avons pas vu Berthe, — murmura-t-elle.

Est-ce que le drame se serait agrandi, étendu ?...

Elle commençait à sentir un poids affolant sur sa tête.

— C'est vrai, — répondit M^me^ de Saint-Florent, — son silence est étrange.

Et se dirigeant vers sa chambre, elle frappa à sa porte.

. . . . . .

Dans le parc, les recherches continuaient.

— Attention ! — cria tout à coup le jardinier.

Il venait d'apercevoir à terre, contre un buisson, une forme indécise.

En un bond Maurice fut auprès de lui.

Saisissant une lanterne, il s'élança dans la direction indiquée, et poussa une exclamation de douleur.

— Hector !...

Et tombant, à demi-agenouillé, près du marin :

— Hector !... C'est donc toi, toi !... Ah ! infortunés que nous sommes !

Il promena rapidement les rayons de sa lanterne sur le visage de l'officier de marine, cherchant la plaie.

Il vit ses yeux entr'ouverts.

— Pauvre ami ! — trouva-t-il seulement la force de dire.

Et il porta la clarté sur son corps, puisque la tête était indemne.

Alors il aperçut, sur le côté de sa poitrine, une large plaque sombre, source de sang venant désaltérer le sol.

Le docteur Sylvain était accouru.

D'un mouvement rapide il avait mis à nu le buste du malheureux officier.

Et à voix basse, à M. de Saint-Florent :

— Ce n'est pas là que l'on vise d'habitude lorsqu'on se suicide.

Mais, si bas que ces paroles eussent été prononcées, le lieutenant de vaisseau les avait cependant entendues.

Ses lèvres s'ouvrirent dans un effort douloureux :

— Ce n'est pas un suicide, — murmura-t-il.

— Ce n'est pas un suicide, mais alors?...

Cette interrogation, cette exclamation plutôt venait d'échapper à M. de Saint-Florent, car dans les transes perpétuelles, quoique cachées, dans lesquelles il vivait à cause de l'ennemie acharnée à la perte des siens, il appréhendait toujours quelque catastrophe, quelque méfait nouveau.

Et, s'il ne s'agissait pas d'un suicide, qu'était-ce donc qui était arrivé ?

Vaguement, il pressentait la scène qui s'était déroulée, à peu près telle qu'elle avait eu lieu en effet.

Mais il ne songeait pas au misérable de Favrol, arrivé au point de tenter un vol à main armée.

De Favrol, lui, tapi derrière le mur, avait entendu les chercheurs faire halte, échanger des phrases brèves.

L'emplacement où étaient les lumières dont ils étaient porteurs indiquait que c'était probablement à l'endroit où avait eu lieu sa lutte traîtresse contre l'officier de marine.

On devait avoir découvert ce dernier.

Était-il encore vivant, ou n'avait-on trouvé qu'un cadavre?

C'était le père Berthier qui retournait en courant à l'asile... P. 1107)

Il n'entendait plus de bruit de pas.

On ne songeait donc pas à lui.

— Il faut que je me rende compte de ce qui se passe, — dit-il. — C'est grave.

S'accrochant aux saillies de la pierre qui lui avaient déjà, dans cette nuit, permis l'escalade, il s'éleva sans bruit jusqu'au faîte du mur.

Une fois là, il se hissa sourdement.

Et afin que son buste, émergeant au-dessus de la ligne sombre de la muraille, n'attirât pas l'attention, il se coucha à plat ventre.

De là son regard, glissant entre les branches basses des arbres, arriva jusqu'au groupe formé autour de Brémontier.

Mais les paroles échangées avec réserve ne parvenaient toujours pas jusqu'à lui.

C'était au moment où le blessé ayant encore conscience de sa dignité venait de trouver juste assez de force pour protester contre la supposition qu'il avait cherché à se tuer.

— Il y a eu crime! — dit M. de Saint-Florent au jardinier. — Avec tous les hommes qui sont là, continuez de fouiller le parc. Ne négligez aucun coin, aucun indice.

Cette fois, Favrol avait entendu.

— C'est la voix de Saint-Florent. Le marin n'est donc pas mort et il m'a dénoncé. Filons.

Et tendant le poing :

— C'est la chasse, Saint-Florent, eh! bien, gare à la revanche, gare à la bête!

Et s'élançant au bas de son observatoire, il sauta à terre et se mit à courir dans la forêt.

Mais le poids de son corps faisant craquer une branche morte, bruit perceptible dans la nuit, l'avait dénoncé.

— Par ici! — commanda le jardinier.

Et suivi de ses compagnons, il s'élança en courant du côté où il avait entendu le bruit dénonciateur.

Il se heurta bientôt au mur, sentit sous sa main des branches de lierre arrachées du treillage.

— Le bandit et sa troupe ont passé par ici! — s'écria-t-il.

Et, s'accrochant aux bois entrelacés formant échelle, il grimpa, s'élança vers le sommet du mur.

Favrol, comprenant qu'il ne fallait pas tenter le sort, continuait à fuir, mais le bruit de sa course sur les rameaux morts, les feuilles entassées, trahissait son passage.

— Halte! — lui cria le jardinier.

Le fuyard redoubla de vitesse.

— Halte, ou je fais feu!

En même temps, il épaulait.

Tout à coup une détonation nouvelle, répétée coup sur coup, stridente, déchira l'air, et une double clarté fulgurante zébra les ténèbres, montrant à travers les arbres la silhouette d'un homme s'éloignant par bonds éperdus.

— Hardi! — clama le brave jardinier.

Suivi de cinq ou six hommes, il sauta dans la forêt.

Et, ainsi que venait de le dire de Favrol, un instant auparavant, la chasse commença.

Mais le noble déchu avait de l'avance. Le bruit de la course de ses poursuivants les empêchait de se guider sur la sienne. Et ils étaient obligés de s'arrêter à tout instant pour reprendre la voie.

Enfin, au bout d'une demi-heure de cette poursuite effrénée, ils avaient totalement perdu la piste.

— Rentrons, — dit tristement le jardinier qui n'avait plus d'espoir. — Le gredin a pris trop d'avance.

CIV

LUTTE INTÉRIEURE

— Mon Dieu, que se passe-t-il encore? — avait murmuré Mme de Saint-Florent en entendant les deux coups de fusil tirés par le jardinier.

Dans le jardin, M. de Saint-Florent, penché sur le blessé, avait relevé la tête.

— C'est Firmin qui tire. Ah! puisse-t-il avoir touché le bandit!...

Les yeux ternes du blessé s'étaient ouverts brusquement, puis ils se refermèrent.

Prostré, anéanti, couvert de sang, susceptible de désirer la vengeance, il ne trouvait de force que pour former le vœu que son meurtrier échappât à ses poursuivants.

Favrol découvert, saisi, c'était le déshonneur de Berthe.

Lâchement blessé à cause d'elle, croyait-il, il lui sacrifiait sa vengeance.

Ces nouvelles détonations avaient répondu comme un écho sinistre aux coups frappés sans réponse à la porte de la chambre de Mlle Raymond.

Mme de Saint-Florent, glacée par la répercussion profonde de ces nouveaux coups de feu dans la forêt, était impressionnée par le silence régnant dans la chambre occupée par la fille de Léona.

Elle frappa plus fort, en appelant :

— Berthe!... Berthe!...

Toujours même silence.

— J'ai peur!...

La comtesse venait de murmurer ces mots en regardant sa fille adoptive.

— Mademoiselle Berthe!... — cria alors Mignonnette d'une voix remplie de terreur.

Pas un mot, pas un souffle.

— Mais alors?... — fit la maîtresse de la maison.

Mille suppositions, impossibles, troublantes, traversaient son esprit.

D'un mouvement décisif, sa main tourna le bouton de cuivre.

Elle aimait mieux savoir de suite.

Et elle entra.

La chambre de Mlle Raymond était dans l'obscurité.

Mais, par la fenêtre ouverte, on voyait un coin de firmament dans lequel des étoiles brillaient, très douces.

Devant la croisée, sur le tapis, on aurait dit une masse sombre.

— De la lumière! — demanda Mme de Saint-Florent que ce silence de toutes choses, que cette nuit impressionnaient.

Mignonnette s'élança dans sa chambre et prit un chandelier.

Dès qu'elle reparut, la flamme de la bougie, rayonnant devant elle, alla frapper sur le corps étendu de la fille de Léona.

Elle était tombée devant la fenêtre, là où elle se trouvait, lorsque l'attentat de Favrol avait suspendu chez elle les sources de la vie.

Et cette ombre étendue à terre, qui avait immédiatement attiré l'attention troublée de la créatrice de l'Œuvre de la Mère et de l'Enfant, c'était celle de son corps.

— Un malheur de plus. Mais cette maison est donc maudite! — s'était écrié la généreuse femme en se précipitant vers elle.

S'agenouillant devant la fille de Léona, de cette Léona à laquelle elle faisait remonter tous les maux qui successivement les frappaient, elle appuya la main sur son sein, cherchant à percevoir les battements de son cœur.

Mais ils étaient si faibles qu'elle ne les sentait pas.

Elle dégrafla alors rapidement son corsage et les formes déjà renaissantes de la jeune fille apparurent.

— Elle est bien belle pour mourir, — pensa-t-elle avec regret.

Mme de Saint-Florent avait appuyé sa joue, son oreille, sur la poitrine nue de Berthe.

Une irradiation brilla enfin sur ses traits.

— Elle vit!...

Ces deux mots avaient glissé entre ses lèvres, tels qu'un souffle.

On devinait à leur expression, combien ce peu de vitalité qu'elle constatait devait être fragile.

Se dressant avec promptitude, elle fouilla sur la toilette de la jeune fille.

Elle y découvrit un flacon d'eau de Cologne, et lui en lotionna les tempes, les poignets, lui en humecta les narines.

L'air de la nuit, entrant par la fenêtre toujours ouverte, amenait une grande fraîcheur sur les parties ainsi humectées.

Mignonnette, réduite à un rôle passif, prononçait le nom de l'évanouie, comme si son âme, perdue en des au-delà insondés, allait l'entendre et lui répondre.

Enfin un souffle passa entre les lèvres de Mlle Raymond, et son sein nu, son sein à la grâce déjà affirmée, se souleva longuement.

— Berthe! — appela encore la fille adoptive de Mme de Saint-Florent.

Quelques mouvements pénibles se produisirent sur le corps étendu; les membres s'allongèrent comme dans une souffrance intense et profonde.

Et ses paupières, lourdes d'un poids mortel, se descellèrent.

Elle sembla chercher autour d'elle, leva son regard vers la fenêtre ouverte, vers le grand ciel immobile, diamanté d'étoiles, considéra, en une fulgurance, ses deux compagnes.

Et, tout à coup, sa main s'abattit sur son corps, imprimant ses ongles dans sa chair vierge.

Elle se souvenait!...

— Oh!... — fit-elle, — oh!...

L'expression de ce cri fut déchirante.

Et elle resta une minute totalement immobile, prostrée...

Alors, appuyant une main sur le tapis, elle se releva péniblement, ne s'apercevant même pas de sa demi-nudité.

— Cela va mieux?... — questionna la voix maternelle de Mme de Saint-Florent.

— Oui, — répondit Berthe d'un accent sans intonation, d'un accent mort, — oui, je vais mieux, merci.

Et elle fixait ses deux interlocutrices d'un regard d'interrogation dans lequel passaient des affres de terreur.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes tombée là?

— Je ne sais.

Elle hésita; puis les mots ne voulaient pas sortir. Car, après qu'elle aurait commencé à parler, lorsqu'on lui répondrait, elle apprendrait tout, tout ce qu'elle avait peur de connaître.

— Il y a une heure, peut-être; plus longtemps, je l'ignore.... Deux coups de feu ont été tirés... J'étais à la fenêtre. J'ai eu peur, je ne sais quoi, je suis tombée... Et après... Après?...

Et ses pupilles distendues dévisageaient, à leur tour, interrogeaient Mme de Saint-Florent, Mignonnette.

Mais celles-ci n'étaient encore instruites de rien. Et aux écoutes, le corps incliné, elles écoutaient les rumeurs du dehors, tâchant d'y discerner un avertissement.

Berthe s'aperçut alors du désordre de sa toilette, et, rougissante, le répara.

A ce moment, un pas rapide fit crier les graviers du parterre. C'était le père Berthier qui retournait en courant à l'asile, afin de s'y munir des médicaments et objets de pansement que venait de lui indiquer le docteur Sylvain.

Mignonnette penchant sa bougie au dehors le reconnut et l'interrogea :

— C'est M. Brémontier qui est blessé, — cria le vieillard.

Et il disparut dans l'allée détournée qui mettait la villa en communication avec l'hospice.

— Blessé!...

Ce cri venait d'échapper de la bouche de Mlle Raymond.

Elle retomba sur une chaise.

Ses mains s'étaient crispées l'une sur l'autre. Sa tête penchait comme sous un poids de plomb.

— Blessé!... — répétait-elle intérieurement.

Et sa pensée désolée, déchirée, plongeait dans un abîme.

Comme dépecée entre sa lamentable douleur et ses soupçons affreux, elle se demandait dans quelles conditions, à la suite de quoi cette blessure.

L'apparition de cet homme, la nuit même de l'arrivée de Brémontier à la villa, n'était-elle qu'une coïncidence, l'attentat de quelque malfaiteur concordant avec la venue du marin, son insomnie, son malaise peut-être, son besoin d'aller respirer l'air de la nuit?

Ou bien était-ce l'arrivée d'un complice?

Et avec ce complice, une explication, un différend, des injures, une lutte...

Cet incertain, cet inconnu, voilà ce qui la bouleversait, la hantait.

La présence d'un malfaiteur, cette nuit-là spécialement, sans que les chiens de garde eussent aboyé, le manque de sommeil, la descente de l'officier de marine au moment même où l'autre gravissait le perron et entr'ouvrait la porte dont il possédait une clé, leur rencontre et leur départ ensemble...

Non, c'étaient trop de coïncidences réunies.

Il y avait là plus qu'un hasard.

Voilà pourquoi Berthe restait ainsi, ployée sur sa chaise, dévorée d'une souffrance pire que celle de savoir l'homme qu'elle aimait menacé dans son existence; car elle se demandait si elle avait le droit seulement de l'aimer, et si cette blessure elle-même n'était pas flétrissante.

Ignorante des angoisses, des perplexités jalouses qu'avait traversées Hector Brémontier, elle devait fatalement penser, elle devait conclure ainsi qu'elle le faisait.

Et c'est cela qui était horrible.

Se dire :

— J'aime cet homme, mais c'est peut-être un misérable, c'est peut-être un bandit. Il a tenté d'être le meurtrier de ma mère : dans un but de haine présumable, de vengeance, il a essayé de me faire empoisonner, moi qui l'ai refusé, et avec moi Mignonnette, une innocente, parce qu'elle était avec moi. Il apporte la félonie et le mal dans cette maison où il est accueilli presque en fils. Il y est une menace, un danger perpétuel, un ennemi caché et mille fois plus redoutable. Et je ne sais si je ne dois pas le dénoncer, et ma langue est paralysée au moment de le faire. C'est peut-être une victime... c'est un héros!... c'est peut-être un coupe-jarret qui déshonore l'uniforme qu'il porte. Et je l'aime... je l'aime!...

Voilà pourquoi aucune parole ne sortait de ses lèvres serrées, et pourquoi ses mains se tordaient.

Le chaos, le tumulte emplissaient son cerveau, et elle ne se rendait même plus compte du lieu où elle était ni de ceux qui se trouvaient autour d'elle.

Mais un contact tiède et doux effleurant sa tête brûlante la rappela à elle. C'était Mignonnette qui, jugeant combien elle devait être malheureuse, appuyait ses cheveux sur les siens, dans une caresse douce et compatissante de sœur.

Enfin, un corps métallique résonna sur une assiette. C'était la balle. (P. 1413.

Alors un gémissement s'éleva du sein de la fille de Léona.

Oui, il existait sur la terre de bonnes et généreuses créatures.

Mais ce témoignage de fervente amitié ne faisait qu'augmenter son infortune. En effet, si le marin était l'être méprisable qu'elle craignait, n'était-elle pas criminelle elle-même en lui laissant le moyen d'accomplir de nouveaux méfaits?

Mignonnette ne pressentait pas quelles réflexions s'agitaient dans l'esprit de son amie.

Elle s'efforçait de la consoler, lui disant que la blessure reçue par l'officier de marine serait légère sans doute. Il était soldat, il venait de la guerre, les terribles épreuves qu'il avait surmontées prouvaient que, soldat, il s'était endurci au mal physique.

La généreuse enfant ignorait que Brémontier avait été touché deux fois...

Et essayant de faire dévier le cours des pensées de Mlle Raymond :

— Vous voyez bien que vous aimez l'ami... de mon fiancé.

Et essayant de sourire :

— A quoi bon le contester? Le triste événement de cette nuit est un fait providentiel. C'est le bon Dieu qui a laissé faire cela pour vous obliger à vous déclarer. Vous vouliez être trop forte; vous vouliez annihiler ce bon cœur que vous avez là. Alors votre ange gardien, — tout le monde parle des anges aujourd'hui, — a envoyé un méchant homme qui a fait une blessure légère à notre héros. On le couchera ici, on l'y soignera; et vous, vous serez sa petite providence, sa garde-malade, sa bonne petite sœur de charité.

Et caressant un rêve qui était réellement en elle :

— Et dans quelque temps, quand, grâce à vous, il sera guéri, eh bien! nous irons tous les quatre ensemble devant M. le maire. Vous au bras de M. Hector, moi à celui de Maurice. Nous dirons *oui*, les uns après les autres. Et nous serons tous bien heureux.

Elle se tourna vers Mme de Saint-Florent qui suivait d'un œil méditatif cette courte scène.

— N'est-ce pas, mère, que nous serons tous bien heureux, pour toujours!...

Sa mère d'adoption l'enveloppa d'un regard de bonté.

Mais Berthe s'était dressée à ces derniers mots qui lui produisaient l'effet d'une blessure cuisante.

— Heureux! heureux! — gémit-elle avec une amertume atroce.

Et elle se précipita sur son lit, sa tête comprimée entre ses mains, en s'écriant :

— Ah! je suis maudite!...

Mignonnette, surprise par cette explosion soudaine, promenait son regard douloureusement étonné de Mlle Raymond à sa mère.

Celle-ci comprit que quelque chose de plus grave qu'on ne le supposait devait avoir lieu.

— Laisse-la, — dit-elle à son enfant. — Elle a besoin de repos.

Et elle l'emmena au dehors.

M. de Saint-Florent, Maurice, le docteur Sylvain, aidés de la mère Berthier qui était accourue immédiatement après son mari, tremblant pour celles qu'elle affectionnait tant, transportaient doucement l'officier de marine dans la villa.

Sa chambre, on s'en souvient, était au deuxième étage à côté de celle du fiancé de Mignonnette.

Mais c'était bien haut pour le blessé, qui avait le plus grand besoin de reposer au plus tôt sur un bon lit, afin que le médecin pût le soigner de suite d'une façon complète.

— Mère, — dit la fille adoptive de Mme de Saint-Florent à cette dernière, — si Maurice est encore vivant, s'il n'a pas été emporté par la mer, c'est à M. Hector Brémontier que je le dois. Mère chérie, laisse-moi lui donner ma chambre. Mlle Berthe et moi sommes bien mieux maintenant, nous coucherons toutes deux chez elle. Tu veux, pas?...

— Chère ange! — murmura la noble femme.

Et, attirant la jeune fille contre sa poitrine, elle lui baisa le front.

— Vite, Marguerite, vite! — fit alors la douce et charitable vierge à la femme passée définitivement à leur service. — Aidez-moi.

Et, de ses mains fines, elle se mit à remuer les matelas, oubliant sa faiblesse, aidant la femme de service à recouvrir le lit entier d'une épaisse couverture, afin d'étancher le sang qui pourrait couler encore et aussi pour que le blessé eût une couche bien souple, bien moelleuse.

Elle avait tant langui au lit, elle-même, elle connaissait la nécessité d'être bien couchée, afin de ne pas pâtir de cette immobilité si douloureuse.

Elle déchirait ses ongles à tendre les draps fraîchement sortis de la lingerie, mettant, à préparer cela, des pitiés, des précautions extrêmes.

Malgré cette préoccupation un noir souci était en elle.

La conclusion violente, imprévue de l'entretien avec Berthe Raymond, n'était pas sans l'avoir profondément affectée.

Et, malgré elle, cela la faisait songer. Et elle se demandait ce qu'était l'humanité pour que l'on ne s'abandonnât pas simplement à ses sentiments, lorsqu'on avait le bonheur, la joie ineffable d'aimer.

A ce moment, elle ne se souvenait pas de l'époque où elle avait été sur le point d'enchaîner sa vie à ce même Favrol, parce qu'on avait trouvé moyen de faire naître la défiance et la jalousie dans son cœur.

Elle avait été bien souffrante, bien malheureuse alors. Et tout à coup ce souvenir atroce lui revint en même temps que le nom de l'agent

de l'exécuteur des vengeances de l'ancienne courtisane, avec tout le cortège de ses infamies.

Mais elle ne supposa pas que cet homme eût eu l'audace de revenir, et qu'il fût le meurtrier de l'officier de marine.

Que de maux futurs eussent été évités si quelque chose était resté, dénonçant l'identité de l'homme que le jardinier et ses compagnons poursuivaient à travers les méandres de la forêt.

La douce Mignonnette fuyait autant que possible ce sujet de réflexions trop plein de souvenirs cruels.

Aussi éprouva-t-elle, pour ainsi dire, une sorte de soulagement en voyant apparaître le funèbre convoi des amis qui transportaient le blessé.

Maurice vit que sa fiancée avait cédé sa chambre virginale à Brémontier.

— Brave petit cœur! — lui dit-il en passant à côté d'elle.

Une clarté passa sur les traits de la jeune fille.

L'approbation de celui qu'elle aimait, c'était l'ultime récompense.

Elle avait offert sa chambre spontanément, par suite de son instinct inné d'aide, de solidarité.

Mais, être approuvée d'une façon aussi charmante par son fiancé, faisait plus que lui faire oublier le petit sacrifice qu'elle avait consenti, c'était en quelque sorte le lui rendre agréable, quoique ce mot agréable lui parût déplacé dans une telle circonstance.

Elle se retira tandis que l'on installait le blessé sur le lit, dans cette chambre où elle avait oscillé des semaines durant entre la vie et la mort.

Elle était donc destinée à recevoir des éprouvés!

Mais aussi elle y était revenue à la santé.

En se retirant, heureuse de ce présage, elle se dit :

— Cela lui portera bonheur.

Elles étaient réunies en dehors sur le palier, Mme de Saint-Florent, Mignonnette, son amie Arlette, la femme du docteur Sylvain que la mère Berthier était allée remplacer à l'asile, ce qui lui avait permis de venir apporter, dans cette nouvelle traverse, le témoignage de son amitié respectueuse aux hôtes de la villa.

Arlette était le premier « aide » de son mari, le docteur Sylvain.

Il était donc nécessaire qu'elle se tînt à sa portée.

C'est ce dont s'était souvenue Mme Berthier en allant la remplacer, si contrariée qu'elle fût elle-même de quitter leurs nobles amis, dans une telle circonstance.

— Les vieux ne sont plus bons à grand'chose, — avait-elle dit à Lucienne de Saint-Florent en la quittant.

Et embrassant Mignonnette avec une sollicitude peureuse après ce nouveau malheur, elle lui avait bien recommandé :

— Surtout, ne quitte pas ta mère!...

Comme l'enfant qu'elle avait nourri, et plus encore, ajoutait-elle parfois en souriant, était devenu une grande et belle demoiselle, elle lui disait « vous » maintenant, mais la tutoyait encore à ses moments d'expansion ou d'émoi.

C'est qu'alors sa tendresse intarissable retrouvait l'enfant tel qu'il avait trotté dans ses jupes.

Le docteur Sylvain, ayant fait demander si sa femme était là, l'avait priée de l'aider.

Il s'agissait d'aller chercher les projectiles au fond des plaies, tunnels obscurs creusés dans les tissus.

D'une main délicate et expérimentée, la jeune femme étanchait le sang, tandis que le médecin promenait la sonde dans les chairs du patient.

Patient, le mot est bien exact; car c'était une réelle torture que les tâtonnements de l'instrument au milieu de ces tissus déchirés.

Comment faire pourtant?...

Enfin, le docteur Sylvain eut un soupir de soulagement.

— J'ai touché la balle, — dit-il.

Et au blessé :

— Encore un peu de courage; elle a dévié et s'est logée entre deux côtes. Elle sera assez facile à extraire et surtout le mal sera aisé à guérir.

Il attendit que l'épanchement fût un peu ralenti.

Alors, armé d'une pince, il alla chercher ce « mauvais locataire », comme il essaya de dire, quoiqu'il n'eût guère le cœur à plaisanter.

Ce fut encore un cruel tourment pour le blessé.

Mais, soit épuisement total, soit que, à force de souffrir, il eût été frappé d'inertie, soit que la volonté, chez lui, eût ployé le corps, pas un muscle de son visage ni de son corps ne tressaillit.

Enfin, un corps métallique résonna sur une assiette.

C'était la balle.

Le docteur Sylvain la reprit et l'approcha d'une lampe, considérant les parcelles de chair ou de sang qui y adhéraient.

— C'est bon signe, — murmura-t-il.

Il n'avait en effet rien découvert sur ses parois, ni au bout de ses

pinces qui indiquât, ainsi qu'il le supposait du reste, qu'elle avait traversé ou lésé des organes essentiels.

Restait l'autre balle.

Mais le blessé avait besoin d'un peu de repos.

Le médecin en profita pour examiner le projectile lui-même.

— C'est une balle de revolver, du calibre 12, — fit-il. — Le coquin qui a fait le coup était bien armé.

M. de Saint-Florent, plus que soucieux, avait à son tour pris la balle. Mais elle ne lui donnait aucun indice.

Maurice, lui, les dents serrées, tenait la main brûlante de son ami, faisant passer de sa force et de sa vigueur en lui.

Arlette, accomplissant sérieusement son rôle modeste et utile d'aide-médecin, était allée annoncer l'heureuse extraction de la première balle.

Mme de Saint-Florent, ouvrant alors doucement la porte de Berthe, entra dans sa chambre.

Elle n'avait pas frappé, tous les bruits étant nuisibles au malade. Mais une mère ne frappe pas pour entrer dans la chambre de sa fille. Et elle sentait que, à cette heure, elle devait devenir un peu la mère de Berthe.

Elle la trouva assise contre la fenêtre, son regard brûlant fixé sur les ténèbres.

S'approchant d'elle, elle lui mit un baiser sur le front.

— Êtes-vous mieux, mon enfant?

Un sanglot étouffé lui répondit, sanglot sans larmes.

La seconde mère de Mignonnette s'assit auprès d'elle, et lui prenant la main :

— M'aimez-vous un peu?...

— Oh! madame!...

L'accent pénétré de ces deux mots aurait été à lui seul une révélation, révélation d'une tendresse, d'un culte reconnaissant et sincère.

— Eh! bien, ayez confiance en moi. Vous savez que celui qui ouvre sa conscience, ne l'ouvre qu'à moi seule. Un secret, c'est un fardeau bien lourd pour un seul être. Je ne désire certes point de confidence. Mais je suis peinée de vous voir affligée, et je voudrais tant vous soulager, vous venir en aide.

Berthe garda le silence.

Elle avait honte de ce qu'elle aurait raconté.

Puis aussi, trop de trouble était en elle. Tantôt tout lui semblait accuser Brémontier, tantôt tout semblait le défendre.

— Le secret qui scelle ce cœur est donc bien énorme que vous n'osez

pas me le faire connaître. Oh ! gardez-le alors, chère enfant, si vous jugez devoir le faire. Car qui connaît jamais les mobiles qui font agir les créatures humaines, et je ne vous blâmerai pas.

Qui connaît jamais les mobiles qui font agir les créatures humaines, venait de prononcer la noble femme. Ces paroles parurent à la jeune fille comme une lumière dans les ténèbres où elle s'agitait.

Elle fut sur le point de tomber aux genoux de Mme de Saint-Florent et de lui crier :

— Voilà ce que l'on m'a dit autrefois, voilà ce que j'ai vu, ce qui s'est passé, voilà ce qui me ronge, me dévore, m'obsède.

Et alors, sans doute, Mme de Saint-Florent eût calmé sa blessure, l'eût consolée, l'eût rassérénée. Mais non, non, il valait mieux garder son secret horrible pour elle seule : le temps se chargerait de l'éclairer !...

— Merci, — murmura-t-elle enfin. — Merci de votre généreuse sollicitude. Mon état vient de mon impressionnabilité, de la secousse nerveuse occasionnée par ce drame. Un peu de repos, et demain il n'y paraîtra plus.

Alors, changeant de sujet de conversation, essayant de raffermir sa voix, elle demanda des nouvelles d'Hector Brémontier.

Mme de Saint-Florent lui répéta ce qu'Arlette venait d'annoncer.

— Pauvre jeune homme, — murmura Mlle Raymond avec une émotion profonde et bien vraie, — revenir dans sa patrie pour y être ainsi éprouvé !

Elle accompagna sa visiteuse jusqu'à la porte de sa chambre, et là, l'ayant embrassée avec une angoisse poignante, elle revint se jeter sur son lit, demandant au sommeil une détente, un oubli qu'il lui refusa, l'insomnie continuant à habiter ses yeux brûlés de fièvre.

Afin de ne pas troubler son repos, Mignonnette avait demandé qu'on lui dressât un lit dans le cabinet de toilette de Mme de Saint-Florent.

— Comme si elle redevenait petite fille, — avait-elle dit.

Le lendemain seulement, on s'occuperait de son installation dans la chambre de son amie, qui, elle savait pouvoir l'espérer, lui accorderait l'hospitalité.

De la sorte chacune d'elles serait moins seule.

Et elle comptait faire fondre ainsi le vilain obstacle qui était venu se mettre entre Berthe et le pauvre blessé qui ne demandait qu'un peu d'amour pour voir de nouveau lui sourire la vie.

Mais le lendemain, quand Mme de Saint-Florent, qui avait passé une partie de la nuit au chevet de l'officier de marine, se leva, et vint lui annoncer que Mlle Raymond demandait à lui parler :

— Qu'elle vienne vite ! — répondit la généreuse femme.

Elle espérait que la jeune fille, convaincue par ses réflexions de la nuit, venait épancher dans son cœur ce secret qui, c'était certain, pesait sur elle et avait troublé un attachement que trop de signes démontraient pour qu'il pût être révoqué en doute.

Lorsque Berthe entra, la pâleur de ses traits défaits lui indiqua de suite quelle nuit d'orage ou de lutte elle avait dû passer.

— Vous avez été encore souffrante? — lui dit-elle.

— Oui, madame, oui, ma chère bienfaitrice, — repartit la jeune fille à qui les paroles de celle qu'elle venait trouver facilitaient la tâche.

Et faisant appel à toute sa résolution :

— C'est pourquoi j'ai voulu venir vous voir dès ce matin. Ma santé en général est presque complètement rétablie. Le reste n'est plus que l'œuvre du temps. D'un autre côté, le... malheur arrivé cette nuit à M. Brémontier va être forcément une surcharge de labeur pour vos serviteurs si obligeants et si dévoués.

Elle essaya de sourire, d'un sourire navré.

— Puis j'ai appris que Mlle Marie, toujours si généreuse, si purement bonne, a cédé sa chambre au blessé; la voici donc comme un pauvre petit oiseau sans nid. Souffrante, comme elle l'est encore, elle n'aura pas trop d'une chambre tout entière, si contente que j'eusse été qu'une intimité plus étroite resserrât notre commune affection.

L'œil clair, interrogateur de son interlocutrice semblait lire sa pensée.

Baissant la tête, embarrassée, elle continua cependant :

— Je vous avais manifesté, il y a quelque temps, mon intention de rentrer dans ma maison du boulevard Haussmann. Vos obligeantes instances ont eu raison de mon désir. Mais aujourd'hui ma convalescence est presque achevée, et je languis de voir ce qui se passe chez moi. Aussi vous demanderai-je la permission de prendre congé de vous cet après-midi.

— Ma chère enfant, — répondit Mme de Saint-Florent, — je ne vous contrarierai pas. Je vous dirai une seule chose qui peut dissiper peut-être chez vous quelque scrupule. Hier soir, M. Hector Brémontier a refusé d'accepter notre hospitalité; il n'a passé la nuit ici que parce que le dernier train pour Paris était parti; et combien je le regrette! Cette nuit, par une fatale circonstance, il est grièvement blessé, obligé d'accepter cette hospitalité qu'il avait repoussée sous le même toit que vous : alors, c'est vous qui partez!

Berthe Raymond ferma les yeux à ces paroles montrant que la seconde mère de Mignonnette pressentait une partie de son secret.

Et il reparut devant Berthe, portant sur un plateau artistiquement ciselé l'infusion parfumée... (P. 1422.)

A ce moment, Mignonnette entrait, et avec sa spontanéité, s'adressant à Berthe :

— Pauvre M. Brémontier! le docteur a dû renoncer pour le moment à extraire la seconde balle. Cependant il nous a autorisées à aller le voir une minute ou deux. Venez-vous, Berthe?

La jeune fille étendait la main pour un geste de refus.

Mais tout à coup se ravisant, avec une expression ardente :

— Oui, allons! allons! — dit-elle.

Une minute après, un masque de pâleur sur ses traits, les pulsations de son sang arrêtées, dans l'angoisse qui l'étreignait, conduite par Mignonnette, elle franchissait le seuil de la chambre dans laquelle était étendu l'officier de marine.

Au bruit léger de la porte ouverte, l'infortuné ouvrit ses yeux fermés.

Une irradiation se peignit alors dans son regard.

Et malgré l'endolorissement que lui occasionnait le moindre mouvement, ses bras se soulevèrent et ses mains se joignirent.

— Oh! — fit intérieurement Berthe, — non, il ne peut être le criminel que je crois.

Elle s'était approchée; et debout auprès de son lit, sans un mot, échangeant avec lui le langage expressif du regard, ils semblèrent se confondre l'un dans l'autre.

Mille paroles se pressaient sur les lèvres de Mlle Raymond. Mais ses lèvres restaient closes toujours. Elle sentait que, si elle prononçait un seul mot, le peu de résistance qui lui restait encore s'effondrerait.

Elle aurait avoué à l'infortuné son amour, ses soupçons, ses incertitudes, et, après cette confession, c'eût été fini, elle n'aurait jamais plus quitté cette maison qu'elle voulait fuir, justement afin de ne pas faiblir, — et dans la vie comme dans la mort elle aurait été à Brémontier pour toujours, — à Brémontier peut-être chargé de crimes.

Mais, comme sa résolution, son âme, son corps chancelait dans un abandon, une expansion totale.

Ses jarrets fléchirent lentement, et elle tomba à genoux devant le lit.

Si elle n'avait pas le droit de l'aimer, s'il lui était interdit de faire entendre les paroles qui se pressaient à ses lèvres, nul ni rien ne pouvait lui défendre de prier.

Sa prière serait pure, ce serait ce qu'elle pourrait sans remords lui donner d'elle, de ce qui était en elle de plus subtil, de plus élevé.

Lorsqu'elle se releva, l'extase qui brillait dans les yeux du jeune homme semblait indiquer une communion surhumaine.

Berthe allait se retirer.

La main hésitante de l'officier de marine chercha sa main : elle n'eut pas la barbarie de la retirer.

Hector Brémontier la porta alors lentement à ses lèvres : il souffrai tant pour faire ce geste! et ensuite, la laissa aller après cette caresse dont il devait conserver le souvenir le reste de ses jours.

La jeune fille réprima un sanglot convulsif, et retenant avec peine le besoin de respirer l'âme de celui qui l'aimait si idéalement, sur cette

main sur laquelle il venait de poser son haleine, n'y voyant plus, à tâtons, elle chercha la porte — et s'enfuit...

Oui, s'enfuit — pour jamais, peut-être — car une heure après elle avait quitté la villa...

Y reviendrait-elle?...

CV

LE RETOUR

Arrivée chez elle, boulevard Haussmann, Berthe trouva une lettre de sa mère.

Lady Warder lui écrivait sur du papier armorié — pour de bon. Ce n'était plus, comme au temps où elle était Léona d'Ercourt, une couronne quelconque.

Ces armoiries étaient bien à elles, sinon par droit de naissance, au moins par droit de conquête.

Dans cette lettre, la nouvelle lady annonçait à sa fille l'accident dont lord Warder venait d'être victime.

Elle y faisait cette singulière remarque: « Dans ce pays, on dit que lorsqu'un homme a vu s'abattre sur lui, une fois, la rigueur du sort, d'autres maux l'atteignent ensuite. C'est le dicton: « après la dent, la griffe ».

En lisant cette phrase, sa fille courba douloureusement la tête.

Elle venait de penser à Hector Brémontier.

Elle avait entendu la veille le récit écourté de tout ce qu'il avait subi, souffert, enduré, en Asie.

Il retournait dans sa patrie, point encore totalement rétabli.

Et, quelles que fussent les causes ayant amené ses affreuses blessures, il venait d'être frappé plus durement encore.

— Après la dent, la griffe! — murmurait tristement la jeune fille.

Elle reprit enfin la lecture de la lettre que, pour se désennuyer sans doute, lui avait adressée sa mère, la troisième depuis qu'elle avait touché les rivages de la Grande Bretagne.

En tout, vingt ou vingt-cinq lignes: et celle-ci était la plus longue, indice probable d'une inaction dans laquelle elle avait eu recours à cette distraction rarement employée: écrire à son enfant.

« J'avais un moment songé à te dire de venir me rejoindre, — lui mandait-elle. — Mais ce château est bien sombre, bien morne, bien isolé,

quoique les gentilshommes du voisinage tâchent de m'en rendre le séjour le moins ennuyeux possible, mais avec un malade...

« Ah ! Paris est bien plus gai. Aussi j'ai réfléchi ; reste à Paris, tu languirais ici. Puis je préfère cela pour divers motifs. »

Elle préférait que sa fille restât loin d'elle. Et cela pour divers motifs, prétendait-elle.

Il était facile de les deviner, et c'était son égoïsme, sa vaniteuse coquetterie qui la faisait parler.

La présence de sa fille aurait attesté son âge, cet âge contre lequel elle se défendait avec toute l'énergie savante de la courtisane qu'elle était restée au fond.

Et, qui sait? la fraîcheur, l'éclat, la jeunesse de Berthe eussent été capables de détourner d'elle quelques-uns de ses adorateurs. Voyait-on, la mère et la fille rivales !...

Puis même si Berthe, quoique seule dans l'immense ville, était restée pure et chaste, si elle ne devait pas lui disputer ses amants, à cause de sa pureté même, son voisinage ne serait-il pas une gêne pour elle ?

Non, à cause de toutes ces considérations, il valait mieux qu'elle ne vînt pas. Elle ne voulait pas qu'elle vînt.

Oui, il se passait ceci : la jeune fille, venant à peine de quitter le toit hospitalier de la villa de Saint-Germain, toute pantelante encore de son adieu à celui qu'elle ne parvenait pas à chasser de sa mémoire, arrivant dans l'immensité vide et désolée de ses vastes appartements, où elle sentait déjà tout le poids de l'isolement, et trouvait une lettre de sa mère.

Et, au moment où elle espérait y rencontrer une consolation, un apaisement, elle n'y lisait que des phrases sèches, péniblement venues, et l'avis peu déguisé, hélas ! qu'elle ne vînt pas, surtout, encombrer celle qui lui écrivait : une mère !...

Le brusque retour de Berthe avait mis la maison en révolution.

A sa vue, le concierge, qui fumait sereinement un demi-londrès en sirotant un verre de fine tirée en cachette de la cave de la maison, plongé béatement dans un fauteuil, avait sursauté.

Comment, voilà la propriétaire qui se permettait de revenir sans crier gare !

Et, passant sa tête dans le vasistas qui lui permettait de communiquer avec l'office, il avait lancé ce cri d'alarme d'une voix effarée et effarante :

— Voilà mademoiselle !

Ç'avait été aussitôt un tohu-bohu indicible, dans l'émoi d'une nouvelle aussi inattendue.

François s'était relâché de sa surveillance depuis qu'il faisait de fré-

quents voyages à Saint-Germain pour aller prendre les ordres de « mademoiselle ».

Ces voyages, qu'il renouvelait le plus souvent possible, n'étaient du reste que des occasions de se rapprocher de Berthe.

Et, lorsqu'il rentrait, après avoir passé, à la villa de Saint-Germain, la moitié de la journée, employant tous les prétextes afin de revoir Berthe, lorsqu'il revenait enfin boulevard Haussmann, sa pensée semblait absente.

Elle était restée là-bas !

Et, après un sombre regard jeté sur les domestiques, il allait se renfermer, soit dans la chambre de Berthe, soit dans son réduit, sous les toits.

Alors il sortait son coutelas, le fameux couteau de boucher qui devait lui procurer la fortune par le meurtre ; et, assis devant sa petite table, il le considérait.

Celui qui aurait alors collé son oreille à la porte aurait entendu des monologues dans ce genre :

— Tout a un but... comme tout a une fin. Ce couteau, je l'ai acheté dans le but de tuer. Eh ! bien, pourquoi ne frapperais-je pas à coup sûr, cette fois, dans ma poitrine?... puisque tout doit avoir aussi une fin. Amour insensé,.... amour sans espoir. Mieux vaut mourir.... Oui, ce couteau,... Un coup et ce sera terminé. Non, je suis lâche ! lâche !...

Il continuait encore à parler ainsi. Parfois, il se plongeait aussi, de nouveau, dans les fumées du kiff.

Et il ne reparaissait que pour se rendre à l'office, à l'heure des repas, où il mangeait à peine, taciturne et silencieux...

Quant à l'entretien de la maison, il ne s'en occupait plus.

De là, le lâchage général.

Aussi comprend-on l'émoi de la domesticité à la brusque apparition de Berthe.

François averti arriva à la hâte, ne pouvant ajouter foi à ce qu'on lui annonçait.

La veille, au matin, il avait vu la jeune fille à Saint-Germain, et elle ne lui avait parlé de rien.

Mais il ne put plus douter lorsqu'il se trouva en face d'elle.

— Vous ! — murmura-t-il. — Quelle imprudence !...

Que s'était-il donc produit chez le comte de Saint-Florent pour causer cette brusque décision de la jeune fille ?

Il se le demandait avec anxiété, ne voyant que le mal auquel s'était vraisemblablement exposée la convalescente en se mettant en route.

La fièvre causée par la fatigue avait amené un peu de coloration

sur les joues creuses de Berthe, et il la trouvait plus captivante encore.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau ? avait demandé la jeune fille. Des lettres ?...

Et la singulière épître de sa mère lui avait été remise par l'intendant beaucoup plus préoccupé d'elle-même, et lui disant :

— Ah ! mon Dieu, pourvu que vous ne vous soyez pas fait du mal en partant comme cela !

Puis, reprenant le ton de la domesticité :

— Si mademoiselle nous avait, au moins, avisés; si elle avait dit de lui préparer quelque chose; mais pas même un bouillon, pas une infusion, rien, rien...

Les nouveaux domestiques engagés par lui s'étaient abattus comme une volée de moineaux dans l'appartement, et les plumeaux marchaient, enlevant à la hâte la poussière.

Berthe était trop lasse pour se rendre compte de l'abandon où tout était tombé.

Elle se dirigea vers sa chambre, sentant la fièvre galoper ses veines après sa fatigue suivant une aussi terrible nuit.

Elle la trouva soignée, presque embellie encore, par des soins pieux, avec des fleurs nouvelles dans un vase...

Cette vue lui fit du bien, et elle éprouva une détente bienfaisante.

— Ah ! l'on est bien, ici, — murmura-t-elle.

La poitrine de l'intendant se détendit.

Le nid, le sanctuaire de celle qu'il aimait, il n'avait laissé à aucun autre le droit, la charge d'en prendre soin.

Et quelle délicatesse, quelle attention minutieuse et émue il y apportait. Aussi la satisfaction de sa jeune maîtresse lui allait-elle au cœur.

Et, en lui, il comprenait, il se disait qu'il est réellement possible de se réhabiliter, de se relever par l'amour.

Berthe, épuisée, s'était laissée aller sur le bord de sa chaise longue.

Après l'avoir contemplée une seconde, François s'élança vers la cuisine. Une minute après le fourneau ronflait. Il semblait aviver le feu de son regard ardent, ayant ordonné à la cuisinière de préparer du thé.

Et il reparut devant Berthe, portant sur un plateau artistiquement ciselé l'infusion parfumée, dans une admirable petite tasse de Sèvres.

Un ensemble engageant, à donner envie de boire.

Il savait que les malades, les convalescents ont besoin de choses qui les charment, les encouragent.

La jeune fille se rendit compte de cette affectueuse intention.

— Mon bon François ! — murmura-t-elle. — Merci !

Le malheureux aurait fléchi les genoux en l'entendant parler de la sorte.

— Ah! — se disait-il — la servir pour rien, et ne la quitter jamais, être son esclave,... pourvu qu'elle n'en aime jamais aucun autre,... pourvu que nul homme n'entre jamais ici, dans cette chambre, en époux, en maître!

Mlle Raymond ne tarda pas à se mettre au lit : son corps brisé, son esprit si profondément troublé demandaient un absolu repos.

François proposa d'aller chercher le médecin; elle s'y refusa.

— En tout cas, mademoiselle me permettra bien de veiller dans le petit salon, — insista-t-il... — Allez, cela vaudra mieux.

Il avait l'air si apitoyé, si réellement inquiet, qu'elle y consentit d'un signe de tête, n'ayant plus la force de parler, à présent que la réaction se faisait.

Une veilleuse, à la lumière incertaine, brûlait dans sa chambre.

Dans le petit salon, la précédant, François chaussé de pantoufles à semelles de feutre, allait et venait dans une tension continue de son esprit, le bruit de sa marche totalement étouffé sur le tapis épais.

Il n'avait pas sommeil, et le silence planant sur tout, plus entier à mesure que la nuit s'avançait, laissait sa pensée replonger dans le passé et s'envoler vers l'avenir.

Il revoyait son enfance misérable, son évasion de l'horrible tanière qu'était pour lui le logis familial, son affreux vagabondage dans cette banlieue de Paris semblable à un des cercles de l'enfer décrits par Dante; il se revit au service — un service ou un servage pour lui? — son amour avec Kreira, la mauresque,... à la fin tragique de laquelle, réellement bon à cette heure, il accorda une larme,... il revit le silo, la géhenne militaire dont la compatissante musulmane l'avait aidé à sortir,... et le meurtre du sergent Merlier, cette brute humaine, et la fuite, et sa rechute dans le vice, le vol... Puis son retour à Paris, auprès de Favrol, de cet ancien maître plus taré que lui,... et son entrée chez l'ancienne courtisane,... l'ouverture de son âme à un amour ardent, coupable d'abord, et maintenant si sincère, si épuré...

Oui, un amour devenu chaste à force de tendresse, un amour tel que, séparé seulement de la jeune fille par une porte ouverte, nulle suggestion inavouable ne hantait son cerveau.

Avec les pensées mauvaises qui, autrefois, corrodaient son sang, il n'aurait eu qu'à tourner le loquet, pousser ce battant de porte, et, surprenant la jeune fille dans l'écrasement de son mal, il lui eût été facile d'assouvir ses mauvais instincts.

Mais rien de pareil à cette heure, ou plutôt durant les heures de cette longue nuit,... rien que son oreille aux écoutes avec une crainte soudaine.

C'est qu'il lui semble avoir entendu parler; c'est qu'il croit avoir saisi des mots vagues, comme des vagissements.

Berthe se trouverait-elle plus mal?

Il s'avance vers la porte, il écoute. Des soupirs intermittents viennent jusqu'à lui.

— Que faire?... murmure-t-il. — Que faire?...

Il a peur, et cependant il n'ose pas ouvrir cette porte. Il est le terrible Maréchal, il est Jean Touraille l'assassin, le voleur, le faussaire, et cependant une pudeur invincible — exquise à cette heure chez cet homme — le retient.

Ayant sur lui le poids, le remords de ses désirs antérieurs, il a peur maintenant de commettre une profanation.

Pourtant, de nouveau, des mots entrecoupés s'élèvent.

Alors, il se fait violence, et doucement, peureusement, ayant presque conscience de commettre une mauvaise action, il ouvre...

— Mademoiselle,... — souffle-t-il — en dirigeant un regard inquiet vers le lit, — mademoiselle, vous souffrez?...

Berthe ne répondait pas. Il y eut un silence pesant pour l'homme. Ne ferait-il pas bien d'avancer?

Enfin le bruit de la respiration de la jeune fille s'éleva, régulier.

Elle avait eu le cauchemar, et l'intervention de l'intendant l'avait dissipé; elle venait de retrouver un sommeil plus calme.

A peine, en effet, s'était-elle endormie que son esprit, frappé par les événements de la nuit précédente, n'avait pas tardé à les lui représenter.

Et le songe, plus poignant encore que la réalité, l'avait fait assister à la lutte de Brémontier avec son meurtrier.

C'est alors que des appels rauques et étouffés, jaillissant de sa gorge, étaient venus frapper l'ouïe de l'intendant.

Elle criait au secours afin de défendre l'homme qu'elle aimait et dont elle avait pourtant, au prix de son propre désespoir, refusé, renié, repoussé l'amour!...

L'intervention de François s'était produite à ce moment-là; l'affreuse vision avait alors disparu de son cerveau, et Berthe était retombée en un sommeil meilleur.

— N'êtes-vous pas l'ordonnance du lieutenant de vaisseau Hector Brémontier. (P. 1432.)

Après avoir un moment écouté et contemplé la silhouette indistincte de la dormeuse, l'intendant referma la porte avec le même soin, en prononçant ces mots à mi-voix :

— Fou que je suis de l'aimer ainsi!...

Et il continua sa veillée solitaire.

CVI

DANS LA RETRAITE

Lorsque, le lendemain, à son réveil, Berthe sonna, deux coups frappés à sa porte lui répondirent immédiatement.

Et François, qui ne sentait point la fatigue, parut à l'instant devant elle.

— Vous étiez donc là? — interrogea la jeune fille.

Il lui déclara alors qu'il n'avait pas bougé depuis la veille au soir.

— Il n'y a donc pas que des gens vicieux sur la terre, — pensa la jeune éprouvée. — Quel dévouement!

Elle demanda des journaux et les parcourut hâtivement, espérant y trouver des nouvelles d'Hector Brémontier, du lieutenant de vaisseau qu'elle voulait oublier et auquel elle ne pouvait, cependant, s'empêcher de penser sans cesse.

Mais les feuilles publiques étaient muettes sur le drame de la villa de Saint-Germain.

Le tragique événement accompli entre ses murs n'avait pas encore été ébruité au dehors.

Berthe en ressentit une véritable contrariété : ce manque de nouvelles de l'officier de marine la jetait dans des transes réelles.

Le docteur Sylvain avait dû renoncer, pour le moment, à extraire une des balles; et elle se demandait si de nouvelles complications n'étaient pas survenues.

— Mon Dieu! — fit-elle en joignant les mains, — pourvu qu'il n'en meure pas!

Et, après un instant, se faisant violence :

— Je ne parviendrai donc jamais à arracher cet amour de mon cœur?...

Elle s'était levée et errait comme une âme en peine à travers les vastes pièces dans lesquelles elle se sentait perdue et plus malheureuse encore.

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, François lui présenta une carte sur un plateau.

Berthe la prit vivement et lut : « Maurice Donnel ».

Elle se trouvait à ce moment dans le petit salon, l'espèce de boudoir qui précédait sa chambre et que nous connaissons bien.

Une vivacité subite passa dans son regard.

— Qu'il entre! — dit-elle aussitôt.

Puis une faiblesse, dans le coup de son émotion, lui brisa les jambes, et elle se laissa tomber sur un fauteuil.

Il lui était impossible de faire un pas pour aller recevoir dans une autre pièce le jeune instructeur à Saint-Cyr : la détresse soudaine de ses forces le lui interdisait.

— Enfin, il va me parler de *lui*... de lui!...

Elle ne voyait plus qu'elle le recevait presque dans sa chambre, que c'était un jeune homme, elle ne discernait plus qu'une chose, c'est qu'il allait l'entretenir de celui dont l'existence chancelante tenait toute sa vie.

Du reste n'était-il pas le fiancé, presque l'époux de Mignonnette et leur amour avoué à eux n'était-il pas la plus sûre des garanties?...

Mignonnette était presque sa sœur, et Maurice, son ami, un peu son grand frère à elle, si isolée dans le monde!

Elle se dressa d'une détente brusque lorsqu'il parut à la porte du salon : une pâleur étrange, saisissante sous le noir de ses cheveux, s'était répandue sur ses traits; ses yeux brûlaient, interrogeaient, ardents!

— Ah! — s'écria Maurice Donnel, oubliant tous les préambules d'usage, — je venais de la part de tous prendre de vos nouvelles, mais je n'ai besoin de rien demander. Tout indique l'imprudence que vous avez commise en nous quittant sans avoir attendu votre rétablissement.

La jeune fille secoua ses cheveux noirs avec un air presque égaré.

— Moi, mais je suis très forte, au contraire!

Maurice s'inquiétait à son sujet à elle. Elle, et qu'importait? C'était de Brémontier qu'elle voulait, qu'elle attendait de l'entendre parler.

— Forte?... — prononça le jeune capitaine en hochant la tête.

Mlle Raymond imposa silence à la fièvre d'apprendre qui la saisissait.

— Je suis arrivée un peu fatiguée, c'est vrai. Mais j'ai dormi, j'ai passé une bonne nuit, et je vais aussi bien que possible.

Et, avec hésitation :

— Et madame de Saint-Florent... et mademoiselle Marie?...

Elle n'osait pas prononcer le nom de Brémontier qui, cependant, lui brûlait les lèvres.

— Oui, — scanda Maurice Donnel comme un reproche, — et madame de Saint-Florent... et Mignonnette... et Hector Brémontier!...

Un cri fut sur le point de jaillir des lèvres de la jeune fille, cri de

révélation, aveu d'amour, mais la volonté ou la confusion l'emporta, et elle courba la tête sous le poids du reproche.

— Je vous remercie pour tous, — ajouta le jeune homme, implacable et compatissant cependant. — Elles sont reposées, elles aussi, de cette nuit affreuse. Mais *lui!*... — et il pesa sur ce mot, — n'est-il pas lamentable de rentrer dans son pays après avoir fait glorieusement son devoir pour tomber ainsi sous les balles d'un misérable assassin!

Il avait mis une âpreté à peine contenue dans ses paroles, le refus de l'officier de marine de désigner son assassin, d'en parler même, ayant fini par lui faire se demander si son infortuné ami n'avait pas eu affaire à un rival, à un amoureux inconnu de Berthe peut-être même, et assez osé pour avoir franchi les murs du parc.

Et, dans cette hypothèse, il en voulait un peu à la jeune fille d'avoir causé ainsi les blessures, si ce n'était plus, de son ami.

Il aurait même été tenté d'aller plus loin, de croire presque à un autre amour favorisé par Mlle Raymond, si elle n'avait donné trop de preuves de son ardente affection pour Brémontier, quoi qu'elle fît pour la dissimuler.

— Tout cela cache un mystère; et mon pauvre ami en est victime, — grondait-il intérieurement.

Voilà pourquoi, avec son ardente et sincère nature, quand Berthe, n'osant nommer Brémontier, parlait des habitants de la villa, il n'avait pu retenir son cri de protestation.

Plus calme, il dit ensuite :

— Nous sommes encore tous sous le coup du cruel malheur qui vient d'atteindre mon ami. La tentative d'empoisonnement dont vous-même et ma chère fiancée avez été victimes, et qui vous a conduites l'une et l'autre aux portes du tombeau... — l'émotion coupa un instant la voix au jeune homme, — vous a permis de juger de l'inimitié implacable qui s'attache à notre maison...

Et il continua, après avoir glissé un regard investigateur vers la fille de l'ennemie qui, pensait-il, n'avait cependant pas dû vouloir sacrifier sa propre enfant :

— Cette haine n'est jamais lasse. Toute occasion lui semble bonne pour frapper. Moi-même...

Mais il s'arrêta...

Cette maison, dans laquelle une nécessité impérieuse, celle de la visite qu'il accomplissait actuellement, lui avait seule fait remettre les pieds, cette maison était habitée par une jeune fille innocente des crimes de sa mère, il n'en doutait point.

Et il ne se reconnaissait pas le droit de faire connaître, à cette fille, que lui-même avait été abreuvé là de stupéfiants, de poisons narcotiques, afin de permettre la perpétration des infamies complotées entre l'ancienne Léona d'Ercourt, la veuve Raymond et ce bandit du grand monde, appelé M. de Favrol.

A cause de cette retenue, il ne divulguait pas, à la jeune fille, assez du secret qui pesait sur eux tous pour lui permettre de discerner suffisamment de la vérité, afin qu'elle fût bien persuadée que Brémontier ne méritait aucune de ses accusations, — afin qu'elle pût l'aimer hautement et sans remords, en maudissant sa mère, hélas!...

Fatale nécessité qui devait toujours arrêter, briser le bonheur entre ceux qui en étaient si dignes!

Maurice Donnel donna alors, de lui-même, quelques détails sur l'état du lieutenant de vaisseau.

Berthe l'écoutait sans avoir la force de l'interrompre.

En elle tout se brisait en l'entendant parler, mais ses lèvres restaient fermées, cadenassées, comme elle s'était juré que son cœur serait mort désormais.

Quand Maurice eut terminé, elle prononça ces mots :

— Je prierai Dieu pour lui.

Ce fut tout.

Le jeune homme était navré.

S'il avait consenti à reparaître dans la maison qui avait appartenu à Léona, c'était avec l'espoir d'attendrir la jeune fille, de la ramener auprès du blessé, car sa vue, sa présence, ses soins eussent été le véritable baume, sans doute le gage du salut pour l'infortuné.

Mais il ne trouvait que cette réponse glaciale comme le tombeau : « Je prierai pour lui. »

Avait-elle donc déjà, dans son esprit, vu, couché au fond du cercueil, celui qui semblait mort pour elle?

Oh! que ne pouvait-il pénétrer le fatal secret!

Et il quitta la jeune fille, chargé des protestations de la plus expansive reconnaissance envers la famille de Saint-Florent, et d'autant plus désespéré, car cela lui montrait que Berthe ne manquait pas de cœur.

Maurice Donnel parti, Mlle Raymond se livra enfin au désespoir qu'elle avait contenu en sa présence.

— Il souffre de la sorte! il souffre et je ne puis rien pour lui! Il m'appellera peut-être dans le délire de ses nuits, et je ne dois pas répondre à sa voix. Oui, comme le dit Maurice, revenir de si loin, après avoir tant souffert; et, à peine après avoir touché le rivage natal, être frappé aussi

cruellement. Et tandis que son cœur à lui s'ouvre sous la balle meurtrière, trouver fermé, irrévocablement, celui dans lequel il espérait épancher les effusions de son âme, de son âme que j'ignore !

Et, se heurtant le front de ses poings fermés :

— Ah! que maudit soit le jour de ma naissance!

Elle marchait comme une lionne en cage dans les pièces du vaste appartement, murmurant parfois des mots entrecoupés.

Enfin, après deux jours de cette existence, sentant que cela ne pouvait durer, que sa résolution allait faiblir, qu'elle allait retourner à Saint-Germain, elle demanda une voiture.

Et, faisant mettre dans une chapelière les objets de toilette les plus indispensables, elle se rendit à Sèvres, à la douloureuse surprise de son intendant.

Elle se rendait dans le couvent où elle avait été élevée, et où plusieurs fois elle avait eu l'intention d'aller chercher un peu de repos.

Aujourd'hui l'épreuve était trop forte, elle ne voyait que cette retraite où elle pouvait retrouver un peu de calme.

— Les sœurs me consoleront, — se disait-elle.

Les religieuses l'accueillirent, en effet, comme un être égaré dans la tourmente de la vie.

La jeune fille leur avait paru bien exposée.

Son retour fut béni par elles comme la rentrée de la brebis toujours pure au bercail.

Berthe revit donc ces lieux où elle avait vécu enfant, et elle tâcha de s'y réhabituer, se plongeant, pour oublier, dans les pratiques d'une piété excessive.

Mais ce qu'elle voyait lui rappelait son amie d'autrefois, morte poitrinaire, la digne et tendre sœur d'Hector Brémontier; tout le lui rappelait lui-même !

Elle le revoyait par le souvenir, au parloir, auprès du lit de l'agonisante.

Son ombre plaintive paraissait la suivre dans les longs corridors.

Elle arriva alors à s'imposer des macérations, à se condamner aux plus âpres rigueurs de la vie monastique.

Mais, au plus fort de ses méditations, l'image aimée se représentait devant elle, défiant Dieu !

Elle revoyait Brémontier, pâle, défait, presque sans vie, sur son lit de souffrance, la poitrine trouée de ses deux plaies béantes, et l'appelant d'une voix faible, afin de ne pas mourir sans l'avoir revue.

Et levant les bras au ciel dans un geste d'invocation et de désespoir, elle criait d'une voix étouffée :

— Oh ! mon Dieu, que faire ?...

Et s'abattant sur les dalles de la chapelle.

— Oui, que faire ?... Car je l'aime !

CVII

L'ORDONNANCE

En quittant Mlle Raymond, Maurice Donnel s'était rendu à l'hôtel où Brémontier avait retenu un logement dès son arrivée à Paris.

Le lieutenant de vaisseau avait voulu en effet une résidence plus en harmonie avec sa mélancolie que ne l'était le Cercle militaire situé en pleine avenue de l'Opéra.

Et il avait choisi cette fois un petit hôtel situé dans une rue déserte derrière le Luxembourg.

Il y avait laissé son ordonnance, le jeune et brave Malice, tandis que lui-même se rendait à Saint-Germain.

Malice, en ne voyant pas rentrer son officier, ne s'était pas d'abord inquiété à l'excès, sachant qu'il était allé dans les environs de Paris.

— Il doit avoir couché là-bas, — s'était-il dit.

Il s'étonnait tout de même un peu que son « capitaine » ne l'eût pas prévenu de cette éventualité, Brémontier étant très prévoyant.

Il s'était couché vers minuit, en se disant :

— Le capitaine rentrera demain pour déjeuner.

Mais la matinée s'était écoulée sans qu'il reparût, puis la cloche de l'hôtel avait sonné l'heure du repas.

Toujours pas de Brémontier.

Malice avait secoué, brossé l'uniforme de l'officier afin de passer son temps, polissant les ors, fourbissant les buffleteries vernies.

Toute la garde-robe du maître et du serviteur y avaient ensuite passé.

Et avec une douceur dans la voix, il se disait, en étalant soigneusement son col bleu soutaché de blanc, bien empesé :

— Ma pauvre petite Ninh le trouvait si joli !

Et il s'était arrêté un instant, le cœur bien gros, revoyant le tombeau en fer-à-cheval, tout là-bas, sous les grands arbres mélancoliques de la Montagne Noire.

Tout de même, il ne voulait pas se laisser abattre, maintenant qu'il devenait un homme.

Et il avait besogné de toutes ses forces... ce qui ne l'empêchait pas de penser...

Mais Brémontier ne revenait toujours point.

Malice était descendu sur la porte de l'hôtel et, regardant alternativement des deux côtés de la rue, guettant les voitures qui apparaissaient de loin en loin, il se disait :

— Il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose.

Le brave garçon mangea un morceau du bout des dents et s'informa pour la dixième fois s'il n'était rien arrivé pour lui, espérant toujours un télégramme de son maître.

— Je vais aller à la *place*, — finit-il par se dire, — pour déclarer ce qui arrive; car, bien sûr, mon capitaine a été victime d'un accident.

Ayant consulté le *Bottin* de l'hôtel, attristé et soucieux, il allait accomplir cette démarche.

Il mettait à peine le pied sur le trottoir lorsqu'il croisa un officier portant le costume de l'infanterie.

Ce dernier s'arrêta net, et le dévisageant rapidement :

— N'êtes-vous pas l'ordonnance du lieutenant de vaisseau Hector Brémontier?

Les yeux de Malice s'écarquillèrent dans la vive joie qu'il éprouva.

Et soulevant le bord de son béret, geste plus familier aux marins que le salut réglementaire :

— Avec plaisir, oui, mon capitaine.

Et, à part lui, il pensa :

— Je crois que je dis des bêtises.

L'officier sourit. Il reconnaissait là un de ces dévouements fidèles que l'on rencontre parfois dans l'armée.

— Eh bien! je vous apporte de ses nouvelles, mon ami!

Malice retint avec difficulté un *ouf* de soulagement, près de jaillir de sa gorge.

— Il a été victime... d'un accident.

— Quand je le disais! — exclama enfin le marin qui avait besoin de donner une issue au tracas qui l'oppressait. — Pour sûr qu'il est arrivé quelque chose à mon capitaine, et j'allais à la place dire comme quoi je l'avais perdu.

Malgré son inquiétude, Maurice Donnel ne put réprimer un geste de satisfaction.

— Brave garçon, — se dit-il, écoutant Malice qui poursuivait :

Sa tête s'écrasa sur le fer ouvragé. (P. 1441.)

— Il a peut-être été « abordé » par une voiture, n'est-ce pas, mon capitaine? Ces cochers gouvernent une guimbarde la moitié du temps, comme un quartier-maître calfat dirigerait un cuirassé.

— Non, — répondit Maurice qui ne croyait pas le moment venu de fournir de plus amples explications au marin. — C'est autre chose. Le lieutenant Brémontier m'a seulement recommandé de vous amener auprès

de lui, avec tous vos bagages, chez nous, à Saint-Germain. Je suis le capitaine Maurice Donnel.

La figure fort inquiète du jeune matelot durant la première partie de ces paroles de l'officier, se dérida tout à coup.

Paris lui faisait l'effet d'un immense traquenard; et cet inconnu en costume d'officier venant lui annoncer que son capitaine avait été victime d'un accident et qu'il l'appelait à lui, avec toute la cargaison, ne lui inspirait pas plus confiance que cela, en dépit du prestige de l'uniforme, porté plus ou moins authentiquement...

Mais c'était Maurice Donnel !...

Oh ! plus de doutes alors !... Maurice Donnel dont il avait si souvent entendu prononcer le nom entre Brémontier et le lieutenant-colonel de Versac !

— Tout de suite, mon capitaine. Tout de suite ! Et vous dites qu'il lui est arrivé un accident ! Ah ! bon Dieu de nom de... Pardon, mon capitaine, j'allais jurer et il y a de quoi... Comment ça a-t-il pu se faire?...

Et s'élançant, il cria dans le bureau de l'hôtel :

— Préparez la note à l'instant, je vais vous régler. Car j'ai ma bourse — ajouta-t-il avec un naïf mouvement d'orgueil en s'adressant à Donnel. — Une minute, mon capitaine, et nous sommes prêts.

Quelques instants après, une voiture l'emmenait avec le fiancé de Mignonnette à la gare Saint-Lazare.

En route, voyant sa préoccupation, celui-ci lui avoua à peu près ce qui s'était passé.

Hector Brémontier avait entendu un malfaiteur, dit-il, et il avait voulu s'en emparer; le bandit avait alors tiré sur lui et l'avait blessé.

— Mon pauvre capitaine! — gémit le marin. — Ah! pourquoi ne m'a-t-il pas emmené?...

L'officier-instructeur lui recommanda de refouler son indignation, de ne parler de rien. C'était le désir de Brémontier.

— On se taira, allez ; mais ouvre l'œil au bossoir; et le bon ! J'ai pas dit mon dernier mot.

Quand Malice arriva enfin à Saint-Germain et qu'il fut introduit dans la chambre si généreusement cédée par Mignonnette au blessé, le saisissement le cloua sur le seuil.

Était-il possible que le misérable bandit l'eût mis dans un tel état?

Et son poing fermé menaça cet ennemi inconnu.

A partir de ce moment, le blessé eut un garde-malade de plus, un infirmier infatigable, d'un dévouement de jour et de nuit.

Malice avait établi son « hamac », comme il disait, dans un petit

cabinet voisin, sa « cabine », déclarant qu'en mer, l'on a encore moins ses aises.

Il s'était fait montrer par le jardinier l'endroit où Brémontier avait été trouvé.

Et il avait renouvelé ce que Maurice Donnel et M. de Saint-Florent avaient déjà fait avant lui, fouillant les fourrés, cherchant quelque objet échappé au meurtrier durant la lutte, et permettant de découvrir son identité.

Mais rien...

La nuit, lorsqu'il n'était pas « de service », son couteau de marin dans la poche, il se glissait dans le parc.

Il s'était fait montrer l'endroit du mur par où le brigand avait filé.

M. de Saint Florent l'avait fait recrépir soigneusement et surélever. Mais, non loin, comme par suite d'une négligence, une sorte de brèche avait été laissée intentionnellement.

— Le loup revient toujours à la proie, — avait-il calculé.

Et l'espoir de mettre la main sur l'ennemi de sa race, sur celui qui venait empoisonner sa fille, assassiner ses amis, l'avait décidé à ne pas faire de scandale, ainsi que l'avait demandé l'officier de marine.

Mais une surveillance incessante était exercée, la nuit surtout.

Des patrouilles fréquentes étaient faites sans lumière.

On attendait que le meurtrier eût franchi le mur pour lui couper la retraite.

Et alors, puisqu'il faisait lui-même une guerre de sauvage, ce serait une lutte et des représailles sauvages aussi.

Les rondes opérées n'avaient encore rien signalé.

Mais Malice, lorsqu'il était libre, la nuit, allait trouver le jardinier.

— Pas besoin de vous déranger, — disait-il. — Je prends le tour.

Et, emportant une échelle, il allait l'appliquer à l'endroit du mur, par où, autrefois, Alexandre, la Terreur de Grenelle, s'était introduit dans le parc.

Avec son agilité de marin il grimpait sur la branche d'arbre où nous avons vu autrefois l'agent de Léona épier ce qui se passait dans la villa.

Malice, lors de sa première étude des lieux, avait jugé que ce devait être là un excellent observatoire.

Et y étant monté, il avait vu en effet que, de ce point élevé, il dominait toute la partie du parc enclavée dans la forêt.

Et, immobile, durant de longues heures, comme lorsqu'il était en sentinelle perdue, durant la guerre du Tonkin, l'oreille tendue, il écoutait tous les bruits de la forêt, perçant l'ombre de son regard aigu.

Plus d'une fois, il avait eu de violentes espérances, des alertes soudaines pendant lesquelles sa respiration s'arrêtait suspendue.

Mais ce n'avaient été que des illusions.

C'était quelque animal nocturne, chercheur de proie, qui, sortant de sa tanière, faisait craquer une branche morte ou froissait, dans une marche lente, les feuilles tombées.

— Eh ! bien, rien de nouveau encore? — lui demandait parfois le jardinier, lorsqu'il « descendait de garde ».

— Non, pas encore, — répondait Malice. — Mais je ne me décourage pas. Le coquin qui a fait le coup s'est d'abord tenu tranquille dans la crainte de la police. Mais depuis, voyant que rien n'a bougé, il aura repris du toupet, d'autant plus que des particuliers de cet acabit, ce ne sont pas les préjugés qui les étouffent.

Et il ajoutait :

— De là à ce qu'il tente un nouveau crime, il n'y a pas loin. D'autant plus qu'il n'a pas réussi à son gré, puisque mon officier vit encore, quoique grièvement atteint. Il tentera bien encore quelque manigance de sa façon. Bon Dieu de bon Dieu! Si je suis là, c'est alors qu'on s'amusera.

Ce qu'il disait était dans l'ordre des choses réalisables.

On croyait à une haine stipendiée, frappant sciemment : une haine qui avait versé le poison, fait couler le sang et qui aurait recours à la torche, si cela devenait possible.

On ne croyait pas à une tentative inspirée par l'appât de l'or...

. . . . . .

Et pourtant, de Favrol, réduit à s'exiler de l'appartement meublé qu'il avait pris il y avait quelque temps, dans un hôtel de troisième ordre, — où il n'occupait plus qu'une chambre dont le faux luxe le jetait dans des rages blanches, — de Favrol assistait avec des fureurs à l'accroissement régulier de la fortune de Saint-Florent, tandis que lui roulait de plus en plus bas vers l'enlisement final, et il ne se contentait pas de maudire et d'envier son ancien compagnon de plaisir depuis longtemps retrempé dans le travail et les saines joies de la famille.

Avec une avidité accrue par son dernier échec, il voulait s'emparer d'une partie sinon de toute cette fortune.

N'ayant plus entendu parler de Léona, il se traînait, on le sait, dans une détresse noire.

— Le bagne ou l'échafaud... ou la fortune ! Mais j'en sortirai, — grondait-il.

C'était quelques jours avant la fin du mois.

Il savait par expérience que, la veille des jours d'échéance, M. de

Saint-Florent avait, toutes prêtes, les sommes nécessaires aux paiements du jour suivant.

L'imprévoyance de sa jeunesse l'avait rendu circonspect.

Craignant les vols si fréquents à Paris dans la période des échéances, il emportait alors cet argent chez lui, et, ces soirs-là, ne bougeait pas de sa demeure.

— Je suis comme le dragon antique qui garde son trésor, — disait-il en plaisantant.

Du moins cela s'était passé ainsi lorsque de Favrol était entré avec lui au *Comptoir des Indes*, et pendant quelque temps où Saint-Florent s'était trouvé sans caissier.

Favrol avait même essayé alors de faire commettre une indélicatesse à son ami ; mais celui-ci avait eu assez de force pour résister.

Restait à savoir si M. de Saint-Florent faisait encore de même.

De Favrol attendit la veille de l'échéance.

La soirée était fraîche... S'enveloppant le cou d'un épais cache-nez, il alla rôder auprès du *Comptoir des Indes*, faisant semblant de lorgner les devantures... et les petites « jeunesses » aux cheveux en papillotes, assises à l'intérieur des magasins.

Il avait vu la voiture de Saint-Florent stationner à la porte.

— Pourvu qu'il ne me reconnaisse pas ! — murmurait-il en exhaussant son cache-nez et en ramenant sur ses tempes creuses le peu de cheveux qui lui restait.

Enveloppé d'une redingote fripée, le pantalon tirebouchonnant, le chapeau déformé, jamais il n'avait été dans un état aussi précaire.

Aussi, à moins d'une attention soutenue, celui qu'il guettait aurait certainement de la peine à deviner sa personnalité.

Favrol se regarda dans une glace de devanture, vit, éclatante aux lumières, la misère de son costume.

— Damnation ! — hurla-t-il d'une voix étouffée. — Oh ! rien ne m'arrêtera : rien !

Mais ce nouveau coup d'œil le satisfaisait cependant.

Nul ne s'aviserait certainement de retrouver l'ancien brillant viveur dans l'homme à la mise déplorable qui stationnait là.

Enfin la porte principale du *Comptoir des Indes* s'ouvrit.

Et M. de Saint-Florent parut.

Il était tard ; l'heure habituelle de la sortie des bureaux était passée ; il vit sa voiture, juste devant la porte, et ouvrit lui-même la portière.

Sous son bras gauche était une serviette d'avocat fortement bourrée.

— C'est le magot ! — siffla de Favrol.

Dans sa joie, il avait réellement prononcé ces mots. Et il se retourna effaré pour voir si nul ne l'avait entendu.

Il n'y avait, sur le trottoir, que quelques passants assez éloignés.

— Mais va-t-il à Saint-Germain ou reste-t-il à Paris? — se demanda alors l'homme qui le guettait. — Je puis bien me payer encore un fiacre. Je vais être assez riche pour cela.

Le coupé de M. de Saint-Florent s'ébranlait.

De Favrol s'élança derrière lui en courant : puis il sauta dans le premier fiacre vide qu'il rencontra, en ordonnant au cocher de suivre le coupé du directeur du *Comptoir des Indes*.

Il vit la voiture, derrière laquelle roulait la sienne, arriver sur la place de l'Opéra, enfiler la rue Auber, obliquer encore à droite et venir se ranger enfin dans la cour de la gare Saint-Lazare.

— Il va à Saint-Germain, tant mieux!

L'ancien amant et ancien agent de Léona d'Ercourt attendit quelques minutes, et, après avoir vu le comte pénétrer dans la salle d'attente, il prit un billet en disant :

— Puisque la veine me favorise, il vaut mieux la suivre.

Et lorsque le train fut près de s'ébranler, il s'élança, traversa la salle d'attente en coup de vent et sauta dans le wagon de queue.

Il était tout joyeux.

Dans la poche gauche de sa redingote, il touchait son revolver, un dogue dont on connaissait la voix et le coup de dent dans la villa de « Môssieu le Comte de Saint-Florent » ; dans celle de droite, un poignard, ayant prévu le cas où il pourrait être démuni de la première de ces armes, comme il lui était arrivé quelque temps auparavant dans sa lutte contre celui qu'il appelait en persiflant, l'amoureux de M^lle^ Raymond.

— On ne s'attend certainement pas à mon retour, — se disait-il, faisant un peu le calcul qu'avait pensé M. de Saint-Florent. — On ne suppose pas que, ayant échoué une première fois et m'en étant tiré si difficilement, au prix d'une ou deux balles... dans la peau d'un autre, j'aurai l'audace de recommencer.

Regardant la campagne enténébrée, favorable à ses desseins, il ajouta:

— Eh! c'est justement l'audace qui fait le succès. D'abord, le loup de mer... d'eau douce n'a pas parlé, tant est-il qu'il le puisse. Sans cela, malgré mes précautions, j'aurais vu poindre le vilain nez de quelqu'un de la rousse, ou celui de mon ancien ami, « Môssieu le comte de Saint-Florent ». Nul ne songe donc à moi, et, de ce côté, je ne crains rien.

Et tout à fait encouragé, il conclut :

— Il vaut donc mieux que j'agisse maintenant plutôt que d'attendre.

CVIII

FAUVES ET CHASSEURS !

Le trajet de Paris à Saint-Germain est assez vite effectué.

De Favrol était encore sous l'impression de ces bonnes, — ou mauvaises dispositions, lorsque le train s'arrêta, tandis que les employés faisaient entendre le traditionnel :

— Tout le monde descend !

Il attendit que M. de Saint-Florent eût quitté son wagon, et il passa au contrôle à quelques pas derrière lui.

En étendant le bras, il touchait presque la serviette de maroquin gonflée probablement de billets de banque.

Alors un afflux de sang envahit son cerveau, et il sentit un besoin furieux, une tentation terrible de s'élancer, d'arracher le portefeuille d'un coup brusque et de se sauver avec.

— Houp ! — se dit-il, — un élan et ça y est !

Il glissa alors un coup d'œil louche autour de lui.

Mais il y avait trop de monde. Sans cela...

Il comprit que, aux premiers cris poussés par le volé, tout ce monde partirait après lui et qu'il n'aurait pas fait vingt pas que de nombreuses mains se seraient abattues sur lui.

Pour le coup, ce serait bien fini de l'existence de luxe qu'il n'avait pas désespéré de se procurer de nouveau, n'importe comment.

C'est égal, il regrettait de ne pouvoir faire ce coup-là : cela aurait tout simplifié.

Une victoria attendait le père de Mignonnette devant la sortie de la gare.

A cette vue, un véritable accès de rage suffoqua le misérable qui n'avait pas eu honte de vivre aux crochets d'une courtisane.

— Voiture à la ville, voiture à la campagne. Ah ! mon tour viendra bien également !

Il oubliait que lui aussi aurait pu vivre heureux et honoré. Mais il aurait fallu pour cela qu'il refrénât tous ses mauvais instincts ; et il ne l'avait pas voulu.

Comme la victoria s'ébranlait, il s'élança après elle et courut un mo-

ment avant de la rattraper. Saisissant alors les ferrures de l'arrière-train, il se jucha difficilement au-dessus, ne voulant pas qu'on s'en aperçût.

Les roues sonnaient sourdement dans la campagne, emportant le directeur du *Comptoir des Indes*, et avec lui, sans qu'il s'en doutât, l'homme qui guettait l'occasion de le voler.

Une pensée vint bien à ce lâche déclassé, passer un bras par-dessus la capote et faire feu sur Saint-Florent, assassiner son ancien ami, et aussi le cocher.

Mais le cheval effrayé prendrait sans doute le galop.

Puis, avoir affaire à deux hommes, même non prévenus?... Non, il était véritablement trop lâche.

Au moment où, arrivé devant la grille de la villa, le cocher ralentit en demandant la porte, de Favrol en profita pour se laisser glisser à terre, et faisant rapidement, plié en deux, quelques pas de côté, il prit l'attitude et l'allure d'un promeneur paisible.

Nul du reste ne le remarqua. Il eut néanmoins la précaution de se placer dans l'ombre d'un arbre.

La victoria franchit la grille qui se referma, et le bandit, s'étant rapproché le plus possible, vit celui qu'il s'était juré de dépouiller gravir le perron de la villa et entrer.

Une demi-minute après, de la lumière filtrant à travers les lames des persiennes de la pièce du rez-de-chaussée, que l'on appelait « le bureau de madame », lui donna à croire que le comte était entré là.

— Est-ce que ce serait dans cette pièce qu'il placerait son magot? — se dit-il. — Ce serait donc dans le coffre de sa femme? Un coffre pour rire dans ce cas, une de ces vieilles caisses à dessus en bois. On n'a que la peine de le soulever, pas besoin de clé. Je m'en suis assuré autrefois, en sourdine, au temps où je fréquentais la maison.

Au moment où il faisait ces réflexions, le docteur Sylvain parut, sortant de l'allée qui reliait la villa à l'asile.

Il avisa le concierge et, sans s'approcher, semblant pressé:

— M. de Saint-Florent est-il rentré? — demanda-t-il.

— Oui, monsieur le docteur, — répondit Firmin.

La distance à laquelle ils se trouvaient l'un de l'autre permettait à de Favrol de saisir distinctement leurs paroles.

— Il est peut-être avec madame? — interrogea encore le docteur.

En même temps il se rapprochait du jardinier-concierge.

— Diable! s'il s'avance trop, je n'entendrai plus rien, — murmura de Favrol.

Les roues sonnaient sourdement dans la campagne... (P. 1440.)

Le jardinier de son côté avait diminué la distance qui le séparait du médecin de l'*Œuvre de la mère et de l'enfant*.

— Risquons-nous, — pensa alors celui qui les écoutait.

Et, profitant de l'ombre profilée par les masses épaisses d'un grand orme épandant son feuillage retombant jusque sur la route, il gagna à son tour trois ou quatre mètres.

Un chien renifla l'air, eut un aboi bref, puis se tut.

Firmin, le jardinier, se tourna alors vers la route du côté de laquelle le chien avait tendu le museau.

Et, après avoir écouté :

— Rien... Quelque passant au loin...

Alors, répondant à la phrase prononcée par le docteur Sylvain quelques instants auparavant :

— Je ne crois pas. Madame est au premier auprès de M. Brémontier.

— Brémontier !... — murmura l'homme qui les écoutait.

Et il prêta plus ardemment l'oreille, désirant violemment connaître ce qu'il était advenu de l'officier de marine sur lequel il avait déchargé son revolver.

Et le jardinier ajouta :

— Pauvre garçon, elle ne le quitte guère.

— Hélas ! c'est qu'il n'est pas trop de tous les dévouements, de toute la sollicitude qui l'entourent.

— Je me demande ce que ça avance la crapule qui a fait le coup ! — continua le brave travailleur, en son rude langage.

Et, irrité :

— Avoir tiré plusieurs fois, puisque le premier coup avait mis le pauvre jeune homme hors de combat ! Le meurtrier est bien avancé maintenant que sa victime a la poitrine crevée à deux endroits, comme si ce n'était pas assez d'une blessure, souvent, pour vous envoyer un homme dans l'autre monde. S'il faut être canaille, lâche, rien du tout !...

Sa voix exprimait une violente indignation.

— Oh ! s'il me tombe jamais sous la coupe, celui-là !...

— Prends garde que ce ne soit toi qui tombe sous la mienne ! — menaça entre ses dents le bandit.

— Alors, le comte ?... — redemanda le médecin qui avait hoché la tête en signe d'approbation, partageant la colère du brave homme.

— C'est vrai, pardon ; mais je ne puis parler de tout ça sans que le sang me monte au cerveau, de colère ! Eh ! bien, je crois que M. le comte est entré dans le bureau de madame au rez-de-chaussée.

Et il montra son ombre qui passait devant la lumière.

— Il avait un portefeuille, une serviette comme vous appelez ça, bourrée de paperasses et il est sans doute allé l'enfermer.

On entendit claquer une serrure en même temps que la lumière disparaissait derrière la fenêtre.

— Tenez, le voici justement qui sort. Il vient de refermer le bureau à clé.

— Merci.

Le docteur Sylvain avait tourné les talons en prononçant ce mot, et il se dirigea rapidement vers la villa.

Le jardinier rentra dans le pavillon où il habitait et de Favrol resta seul sous les cieux, dans un des coins de cette terre où se perpètrent à chaque minute tant de crimes et d'infamies!

Il s'avança alors davantage de la grille.

Et, touchant de son front un des barreaux de fer:

— Lâche!... canaille!... rien du tout!... ce qu'il y a de plus abject en somme dans l'injure: voilà comment m'a traité cet homme du peuple, Et je suis le baron, le seigneur, le vicomte, le marquis de Favrol, je ne sais plus quoi... je ne veux plus le savoir; je suis un bandit.

Et avec une énergie farouche:

— Eh! bien, soit, agissons encore en bandit.

Sa tête s'écrasa sur le fer ouvragé.

— Et cependant j'ai eu des sentiments d'honneur, j'ai cru que je porterais comme mes ancêtres, sans faillir, le nom qu'ils m'ont laissé, que m'a transmis mon père, — sans une tache encore. Hélas! qu'en ai-je fait?... Et tout cela pour une femme vénale, une créature de vice et d'abjection, une âme criminelle plus que ne l'est la mienne; mille fois plus! Tout cela pour une Léona d'Ercourt! Ah! que ne suis-je mort avant de la connaître!

Et, promenant un regard lourd autour de lui.

— Voici où j'en suis arrivé, après avoir descendu, degré à degré, toute l'échelle des déchéances; — à guetter l'occasion de recommencer la tentative de vol dans laquelle j'ai échoué une première fois, et dont je ne me suis tiré qu'au prix d'un crime.

Et, connaissant, pendant une minute, le remords:

— Oui, un homme agonise sans doute, car, je l'ai bien compris, un homme râle, là, à cause de moi.

Son accent alors devint haineux.

— Pourquoi s'est-il trouvé sur mon chemin? pourquoi a-t-il entravé

mon œuvre et m'a-t-il empêché de m'emparer de cet or que je veux, que j'aurai !...

Et, dans un accès de fureur, secouant les barreaux de la grille :

— Oui, je l'aurai, car je le veux ! Je m'en emparerai en dépit de cette grille, en dépit des portes et de tout. N'ai-je pas sur moi les fausses clés dont j'ai eu la précaution de me munir autrefois ? Je ne possède qu'un moyen de ravoir la fortune, et je la laisserais échapper, jamais, jamais !

Dans sa frénésie soudaine il secouait de nouveau les barreaux.

Alors un chien, qu'on entendait grogner sourdement, bondit hors de la loge du concierge et s'élança vers la grille en aboyant avec force.

A ses aboiements furieux, les autres dogues lâchés dans le parc, dès la nuit venue, accoururent aussi, et tous se ruèrent avec fureur sur la porte grillée.

— Maudites bêtes ! — gronda de Favrol. — L'appeau que je leur donnerai tout à l'heure les empêchera d'aboyer pour la vie.

Le jardinier et sa femme parurent sur leur porte.

— C'est drôle, — observa le jardinier, — *Nemrod* a déjà donné de la voix il y a un moment, et il n'a pas l'habitude d'aboyer pour rien.

De Favrol s'était vivement jeté en arrière, dissimulé maintenant de façon à ne pouvoir être découvert.

Les chiens qui le sentaient continuaient à hurler.

. . . . . .

M. de Saint-Florent avait été rejoint par le médecin au moment où il prenait l'escalier, afin d'aller quérir des nouvelles de l'officier de marine, auprès de qui Lucienne de Saint-Florent se trouvait en effet.

En entendant les chiens s'élancer ensemble sur la grille, il s'avança sur le perron, sondant les ténèbres.

— L'inquiétude de ces bêtes répond au renseignement qu'on vient de m'apporter, — dit le docteur debout à côté de lui.

— Elle est en effet singulière.

— C'est un des garçons de salle rentrant par le même train que vous de Paris, où il était allé en permission, qui m'a apporté la nouvelle. Quand votre voiture à quitté la gare pour vous ramener ici, il a parfaitement vu un homme s'élancer derrière en courant.

— Quel pouvait être son but ?... — interrogeait à part lui le mari de Lucienne, le père de Mignonnette. — S'emparer de l'argent que je portais ? Mais, si c'est un malfaiteur, il aurait eu des complices et m'aurait attaqué aisément dans le trajet de la gare à la villa. Un agent de Léona, profitant de ce que Berthe a quitté la villa pour tenter une nouvelle infamie ? Qui sait ?... Ce n'était pas impossible en somme.

Et son front se plissa à la pensée des maux qu'avait amenés sur les siens son ancienne liaison avec la haineuse femme.

— Je vous remercie, — dit-il au médecin. — Nous avons appris par expérience qu'une vigilance incessante est nécessaire.

— Désirez-vous que je reste, ou que je vous envoie le brave et énergique père Berthier?

— Merci, mon cher docteur. Si vous entendiez tirer, accourez... en prenant toutefois vos mesures pour que l'établissement où sont les intéressantes protégées de la comtesse ne demeure pas abandonné, car, avec les ennemis sans scrupules auxquels nous avons affaire, il faut toujours s'attendre à tout. Merci, encore une fois, et, en passant, envoyez-moi Firmin. J'espère que cela suffira... pour le moment.

— Je vais le faire à l'instant; bonsoir, monsieur le comte, et fasse Dieu que nous n'ayons, cette fois, qu'une fausse alerte.

— Bonsoir, mon cher docteur, et encore une fois merci du fond du cœur!...

Les deux hommes se serrèrent la main, et le mari d'Arlette alla prévenir le jardinier.

Tandis que ce dernier se rendait auprès du comte de Saint-Florent, resté sur le perron d'où il essayait en vain de percer les ténèbres, le médecin reprenait le chemin de l'établissement hospitalier, se disant:

— Ce que vient de me dire M. de Saint-Florent me donne la chair de poule; voit-on quel désastre, quel malheur, un incendie par exemple, éclatant dans cette vaste maison pleine de malades!...

Il arrivait dans l'allée conduisant de l'hospice à la route.

— Il faut que j'en aie le cœur net.

Et, se dirigeant vers la sortie, il s'élança sur le chemin, étouffant le bruit de ses pas.

Il franchit rapidement la distance qui séparait la grille de l'Œuvre de celle de la villa.

Au moment où il approchait, son pied buta dans un trou, et il manqua tomber; ce bruit dénonçait sa venue.

Au loin, un homme sortit alors de derrière une masse feuillue et disparut rapidement.

— C'est bien vrai, — se dit alors le médecin, — quelqu'un était caché là. Dans quel but?

Et, se dirigeant en quelques bonds vers la grille, il appela le directeur du Comptoir des Indes et le jardinier et leur fit part de sa découverte.

— Oui, envoyez-moi Berthier, — conclut alors le père de Mignonnette, — au lieu de faire les rondes accoutumées, chacun de nous veillera à tour

de rôle, quoique cet individu, supposant peut-être qu'il a été deviné, soit capable de s'abstenir. Je le regretterais, car mieux vaudrait en finir. Mais pas un mot à ces dames.

Après quelques paroles encore, pour régler la surveillance nocturne qui venait d'être décidée, il rentra dans la villa, soucieux.

En passant devant le bureau dans le vieux coffre-fort duquel il avait effectivement enfermé sa serviette de maroquin, bourrée de valeurs et de billets de banque, ainsi que l'avait supposé de Favrol, il s'arrêta.

Il se demandait s'il ne ferait pas bien de la reprendre et de la monter dans sa chambre.

Mais il craignit les questions de sa femme étonnée qu'il ne l'eût pas renfermée dans la caisse comme d'habitude.

Il préférait lui laisser la tranquillité.

Lucienne avait traversé assez d'épreuves pour qu'il ménageât son repos.

Puis, dès l'instant que Firmin et son aide Berthier et lui-même devaient veiller, bien armés et cachés dans les fourrés où ils seraient tels, chacun, qu'une sentinelle invisible, il n'y avait rien à craindre, au moins de ce côté.

— Ah ! s'il n'y avait que l'argent en jeu !... — murmura-t-il.

Ce qui le préoccupait, c'étaient les chères existences auxquelles leurs ennemis paraissaient vouloir maintenant s'attaquer.

Il atteignit le palier du premier étage, encore accablé de ces tristes réflexions.

Il se dirigeait vers la chambre dans laquelle souffrait Brémontier, pensant y trouver Mme de Saint-Florent, lorsqu'une porte s'ouvrit et un froissement d'étoffes légères s'éleva.

C'était Mignonnette qui, ayant reconnu son pas, se hâtait de venir à sa rencontre et lui présentait son front à baiser.

Celui qu'elle supposait n'être que son père par adoption et qui gardait malgré lui ce secret parfois prêt de jaillir de son cœur, la retint longuement contre sa poitrine.

— Ange du ciel !... — murmura-t-il, tandis que ses lèvres effleuraient l'ivoire de ce front où jamais une mauvaise pensée n'avait germé.

C'est depuis qu'il avait été sur le point de la perdre, depuis qu'il voyait un nouveau danger la menacer peut-être, qu'il sentait clairement combien il l'aimait.

Et on la lui ravirait ? On viendrait troubler le bonheur qu'il voulait tant pour elle ?...

Oh ! cette menace l'irritait à la fin ; et puisque c'était la lutte, elle

serait sans merci de son côté : il était résolu et il rendrait coup pour coup.

Il aurait raison à la fin de cette inimitié. Et, à son tour, rien ne l'arrêterait non plus.

Un instant après, il était debout auprès du lit du lieutenant de vaisseau qui, les yeux clos, présentait l'image anticipée de la mort.

Ses paupières s'étaient soulevées, et le blessé avait appelé un fugitif sourire sur ses traits, pour accueillir le nouveau venu, puis, le poids étant trop lourd, elles s'étaient refermées.

Malice, recueilli dans le costume de marin qui allait si bien à sa jeunesse, était droit aussi, immobile, tête nue, tout près de son officier, pareil à une sentinelle, prêt à défendre celui auprès duquel il veillait.

Le docteur Sylvain, en venant procéder à un nouveau pansement, une heure auparavant, avait recommandé que l'on ne séjournât pas trop autour du malade, dont on raréfiait l'air ainsi.

M. et Mme de Saint-Florent se retirèrent sur la pointe des pieds.

La soirée était assez avancée lorsque la porte de la chambre se rouvrit.

Marguerite, autrefois recueillie à l'hospice, et qui avait soigné avec un zèle si touchant Mignonnette et Berthe, lors de l'empoisonnement qu'elle se reprochait comme ayant été causé par son manque de prévoyance, Marguerite fit un signe à Malice pour l'éloigner du lit.

Et lui parlant à l'oreille :

— Vous devez avoir besoin de repos, moi je vais veiller.

— Vous m'en répondez ? — déclara le jeune mousse.

La femme, vieillie auprès des souffrants, le rassura. Et Malice, après un adieu muet à son officier, alla prendre son large et fort couteau de marin, l'attacha à sa ceinture par une lanière de cuir, comme à bord, lorsqu'il s'agissait d'aller dégager quelque « manœuvre » au haut d'un mât, et sortit sans bruit par l'escalier de service.

Il avait bien entendu les chiens aboyer, mais il ignorait ce qui s'était passé...

De même l'on ignorait sa sortie.

Depuis le commencement de la nuit, il était tourmenté par le désir d'aller reprendre le poste d'observation où il avait passé déjà en vain de si longues heures.

Hector Brémontier avait eu une très mauvaise journée; il y avait eu une recrudescence de fièvre.

Et le jeune marin, dans un moment où le blessé cédait à une somnolence agitée, avait étendu le bras vers lui et tout bas avait fait ce serment :

— Que tu vives ou que tu meures, je te vengerai, va !

... Il y alla avec les dents, les plantant là où elles rencontrèrent la chair, — en plein visage, — pénétrant, emportant presque le morceau. (P. 1456.)

CIX

A COUPS DE CROCS !

De Favrol s'était hâté de prendre le large lorsque la chute du docteur Sylvain l'avait averti de son approche.

— Ne compromettons pas le succès, — s'était-il dit.

Il valait mieux disparaître tout à fait, afin que l'alarme soulevée par les chiens se ruant vers lui eût eu le temps de se calmer.

Il reviendrait au milieu de la nuit, lorsque tout serait endormi.

Un quart d'heure d'audace et de chance, et la forte somme contenue certainement dans la serviette de maroquin serait à lui.

Alors, il gagnerait l'étranger... et il verrait ensuite.

Mais c'étaient ces chiens de garde dont il lui fallait à tout prix se débarrasser.

Il n'était pas encore neuf heures, et les officines de pharmacien ne devaient pas être fermées dans la petite ville de Saint-Germain.

Il gagna donc la cité à grands pas.

Mais, arrivé sous les réverbères qui éclairaient les rues, il eut peur et, se retournant à plusieurs reprises, s'assura qu'il n'était pas suivi.

Enfin, une lueur rougeâtre projetée par la flamme d'un bec de gaz passant à travers une énorme urne de verre de couleur pourpre frappa sa vue.

C'était bien une boutique de pharmacien.

Il se glissa à l'intérieur et demanda de la mort-aux-rats. Il habitait, disait-il, une villa infestée par les rongeurs et avait essayé de tout jusqu'à ce jour sans parvenir à s'en débarrasser.

Et il insista pour avoir, cette fois, quelque chose d'énergique.

Le pharmacien inspecta sa tenue d'un air soupçonneux et lui donna enfin de la graisse fortement saupoudrée d'une poudre grise.

— Voilà de quoi empoisonner tous les rats de la création, — dit-il.

De Favrol, aussitôt dehors, se dirigea du côté du château où il savait trouver un boucher.

On allait éteindre et il eut tout juste le temps de se faire couper trois morceaux de viande grossière, à défauts de rognures.

— Pour mes chiens, — déclara-t-il.

Une fois muni de ce qu'il désirait, il gagna la superbe terrasse d'où l'on a, durant la journée, une si belle vue sur la plaine.

Elle était absolument déserte à cette heure.

— Un endroit superbe pour la cuisine que je vais préparer, — pensa-t-il ironiquement.

Il chercha un banc, étala devant lui les morceaux de viande qu'il avait fait débiter, et étendit soigneusement, sur leur surface, la graisse empoisonnée que lui avait remise le pharmacien.

— Avec cette dose, la meute de M. le comte de Saint-Florent ne jappera pas longtemps à mes chausses, — reprit-il.

Ses préparatifs terminés, il longea un moment la terrasse, songeant aux parties fines qu'il était venu faire autrefois dans la cité chère aux touriste·.

Maintenant, il ne trouvait, dans ces souvenirs du passé, qu'une résolution plus violente pour reconquérir, à quelque prix que ce fût, une nouvelle fortune.

Puis, prenant une large allée qu'il paraissait bien connaître, il s'y engagea résolument.

Au-dessus de lui, les arbres cachaient presque entièrement le ciel.

Deux fois, dans ce trajet, il changea de route, s'arrêtant à chacun des crochets qu'il faisait, afin de s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Trois quarts d'heure s'étaient écoulés ainsi lorsqu'il s'arrêta.

A quelque distance, devant lui, une ligne sombre barrait nettement l'horizon.

— C'est le mur qui entoure le parc de Saint-Florent, — murmura de Favrol. — Je suis fatigué, reposons-nous. Puis, il est encore un peu tôt.

Et avec un sourire menaçant :

— Ne confondons pas vitesse et précipitation, comme on dit.

Il se laissa aller au pied d'un chêne, et le poing tendu vers la villa d'où ne venait aucun bruit, d'une voix sourde il proféra cette menace :

— Je finirai bien par avoir ta fortune, serait-ce au prix de ma peau, ou de la tienne, de Saint-Florent.

Puis, les sourcils contractés, il repassa une à une toutes les conditions du plan qu'il avait formé pour réussir cette fois sans coup férir.

Aucun bruit ne s'élevait en effet dans la villa, mais tous ne dormaient pas, ni dans la maison, ni alentour...

Malice, grimpé à son observatoire, avait cru entendre sur les feuilles desséchées des craquements que son oreille, maintenant exercée, comprenait n'avoir rien de commun avec les foulées des bêtes nocturnes.

Le cou tendu, la pupille dilatée, essayant de sonder les ténèbres, il appliqua toutes ses facultés à écouter.

Mais le bruit avait cessé ; Favrol venait de s'asseoir, reprenant de nouvelles forces.

— Cependant, je crois bien que j'ai entendu marcher, — se dit Malice. — Et plus rien. Cet arrêt soudain ne fait que confirmer mon soupçon. Parc à virer et veille au grain !

Obliquant doucement la tête à droite et à gauche, il s'assura qu'aucune ombre ne venait couper la ligne abrupte du mur.

La nuit était si épaisse qu'il n'avait aucun indice pour se rendre compte si quelqu'un était en train de tenter l'escalade.

Il surveillait surtout, à côté de l'endroit récemment réparé, l'espèce de brèche que l'on avait laissé volontairement subsister.

Il commençait à désespérer, lorsqu'un craquement significatif frappa son ouïe.

— Hein? — fit-il.

Maintenant, étouffé, espacé, le bruit se rapprochait. Par moments il n'entendait plus rien, puis une nouvelle plainte de feuille piétinée ou froissée s'élevait, aussitôt éteinte.

— Plus de doute, on marche, — reprit le jeune marin, dont le cœur battit tout à coup très fort.

Il n'avait jamais eu peur dans la guerre à laquelle il avait pris part récemment et où il avait cent fois joué sa vie. Et à présent une inquiétude dont il n'était pas le maître le poignait.

— Est-ce que je canerais? — se dit-il. — Hé ben! quoi, Malice, t'as pas honte! Flancher?... Un marin français, jamais de la vie!...

Et il dompta son involontaire émotion.

Il fallait y appliquer une fière attention, pour remarquer, pour suivre ce bruit, car le particulier qui se « balladait » par là prenait de terribles précautions pour ne pas donner l'éveil, s'il s'agissait réellement d'une créature humaine.

Maintenant *ça* semblait suivre le mur, s'éloignant de l'endroit où Malice était juché.

— C'est à me demander si je n'ai pas la berlue? — marmonnait le jeune matelot.

D'autant plus qu'il n'entendait plus rien du tout.

Avidement, il regardait vers la droite, où *ça* avait cessé.

Soudain, une exclamation étouffée monta à sa lèvre.

— Fichtre! Le voilà bien!...

Sur l'arête du mur à la netteté de laquelle son œil avait fini par s'habituer, il venait de voir s'élever une masse d'ombre.

Était-ce un homme? une bête? il n'eût pu le spécifier. Mais comme les quadrupèdes, sauf les chats, n'ont pas l'habitude de grimper sur les murailles, ce ne pouvait donc être qu'une créature humaine.

— Faut voir, — se dit Malice. — Le gibier me paraît gros!

Tandis qu'il se laissait glisser doucement de son observatoire, un bruit mat parvint jusqu'à lui, comme un paquet que le personnage établi à califourchon sur le chaperon de la muraille aurait lancé dans le parc.

Malice ne se trompait dans aucune de ses suppositions.

Le noble de Favrol, jugeant le moment d'agir arrivé, s'était dirigé à pas de loup vers le parc.

Longeant le mur, il tâtait avec la main, cherchant des anfractuosités lui permettant l'escalade. Mais partout le crépi était lisse, le mur élevé.

Il arriva ainsi jusque devant l'endroit par où il avait pu s'introduire autrefois.

— Tiens, ils l'ont fait refaire à neuf, — se dit-il.

Il commençait à craindre pour le succès de son expédition.

— Je ne puis pourtant pas traîner une échelle après moi. Pourquoi pas une équipe de maçons, afin de m'ouvrir un passage?

Il laissa échapper un grossier juron qui finit dans une exclamation joyeuse.

— Si c'est cancre, les bourgeois! — murmura-t-il gaîment, sans songer que lui-même ne voulait pas en sortir de cette élégante bourgeoisie. — *Il* a fait réparer un pan de mur, et il le laisse à moitié démoli à côté. Merci, monsieur le comte, merci!

Trouvant d'un heureux présage cette facilité inattendue, moins d'une minute après, il avait pris place sur la muraille.

— Ouais, maintenant il s'agit de ne pas se faire dévorer vivant par les molosses. D'autant plus que ces vilaines bêtes donneraient l'éveil.

Déjà le chien Nemrod, qui l'avait flairé, s'approchait sans aboyer d'abord, selon son habitude.

Les chiens de ce genre sont les plus dangereux. De Favrol déplia le paquet dont il était chargé, et lança un morceau de viande dans le parc.

C'est le bruit que venait d'entendre Malice.

Le dogue avait tour à tour dirigé ses prunelles phosphorescentes sur l'homme et sur la proie qu'il lui jetait.

Puis il se mit à tourner autour du morceau de viande, le flairant avec force.

De Favrol, inquiété par la méfiance de l'animal, ne distingua pas une forme vague qui, glissant d'un arbre situé à une trentaine de mètres, s'était affalée sur le chaperon du mur.

Cette ombre n'était autre que Malice.

Celui-ci, à peine arrivé sur le mur, s'était rapetissé, écrasé.

Habitué à se mouvoir sur le bout des vergues, dans les positions les plus difficiles, il tira son couteau et l'ouvrit avec ses dents.

Lorsqu'en plein Océan, à vingt-cinq ou trente mètres au-dessus du pont du navire, à des hauteurs à donner le vertige aux plus braves, il lui fallait atteindre le bout d'une vergue de perroquet ou de cacatoès, malgré le balancement du navire, le creusement noir des vagues, il se couchait à

plat ventre, et serrant le bois des genoux comme un cavalier, se cramponnant des mains et des coudes, il rampait véritablement, son couteau ouvert entre les dents.

Ainsi il faisait à cette heure.

Le chien à qui le bandit avait jeté la viande empoisonnée venait de se décider et happait le morceau à pleines dents.

Au bruit de ses crocs, deux dogues, flairant également la chair crue, accouraient...

Favrol leur lança rapidement ses appeaux avant qu'ils n'eussent aboyé.

Les deux bêtes, en voyant l'autre déjà en train de manger, s'étaient jetées sur les morceaux de viande.

— Ça va bien ! — pensa de Favrol, — avec la provision d'arsenic qu'ils absorbent, avant une demi-heure ils seront sur le flanc.

Mais, tout occupé de cette première partie de sa besogne, il ne remarquait toujours pas une ombre qui, presque confondue avec le mur, se rapprochait de lui à chaque minute.

Les grognements de satisfaction des chiens l'empêchaient d'entendre le frottement des vêtements de Malice sur les pierres.

Pourtant, il crut à un moment percevoir quelque chose, tout près.

Il tourna la tête cette fois, avec l'anxiété de ceux qui commettent une mauvaise action.

— Nom de... — jura-t-il d'une voix étouffée.

Il n'eut pas le temps d'achever.

Malice, qui était à moins de deux mètres, se voyant découvert, s'était dressé tout d'un coup et d'une violente détente de ressort, se lançant en avant, comme un projectile, venait de tomber sur lui.

— Ah ! je te tiens enfin ! — gronda le marin.

Sa main calleuse avait empoigné en plein cou le gentilhomme taré, accrochant sa chemise d'une étreinte terrible.

Si Malice, tout seul dans la nuit, avait eu un moment d'anxiété, il le réparait crânement à cette heure.

Le bandit, pris à l'improviste, rejeta son buste en arrière pour se dégager.

Mais l'autre avait solidement planté ses doigts.

— Rends-toi ! — siffla le marin, dont la voix passait mal entre ses dents serrées comme un étau sur son couteau toujours ouvert.

Favrol se sentait chanceler sur ce mur où Malice au contraire possédait tous les avantages.

Il ne se trouva pas assez sûr de ses mouvements pour porter la main

à ses armes, et ne songeant qu'à se débarrasser, il envoya en plein visage un coup de poing à son adversaire.

Ses os maigres sonnèrent sur le maxillaire du jeune matelot, en même temps que le bandit, d'un mouvement sec, se rejetait sur le côté, espérant du même coup se dégager et fuir, se jetant à terre, du côté de la forêt.

Mais Malice, décidé à en finir, ayant encore tout frais à la mémoire le serment qu'il avait prêté sur le lit de souffrance de son chef, se tenait agrafé, comme noué à lui.

Le mouvement de Favrol lui avait fait perdre l'équilibre, et il partit avec lui, les deux hommes formant une seule masse, Malice, décidé à ne pas lâcher et, le suivant dans son saut, ou mieux dans sa chute, entraîné par lui...

Mais dans cette chute son couteau lui avait échappé.

Ensemble ils touchèrent terre, et il y eut un moment de confusion, d'écrasement, sans un mot.

De l'autre côté, dans le parc, les molosses rappelés à leur naturel par le bruit de la lutte avaient lâché la viande empoisonnée et se lançaient contre le mur en aboyant férocement.

Ils sentaient dans la forêt les deux hommes, aux prises, se roulant l'un sur l'autre avec des souffles rauques.

Malice en entendant le vacarme des bêtes, pris de l'espoir de voir arriver du secours, employait toutes ses forces à s'attacher au bandit, à l'empêcher de se mettre sur pied.

L'autre luttait avec l'énergie du désespoir. Alors, craignant de voir son prisonnier lui échapper, Malice avait cherché à sa ceinture le lien qui devait retenir son couteau.

Mais il ne sentit qu'un bout de la courroie qui s'était rompue tandis qu'il tombait. Il était désarmé. Pourvu que l'autre ne frappât pas!...

Dans le parc, une voix s'élevait.

C'était celle de M. de Saint-Florent qui avait pris la garde depuis un instant.

Surpris par cette lutte, car il croyait être seul à veiller là, il arrivait en courant, et criant à tout hasard :

— Tenez bon, me voici!...

Favrol l'entendit.

Saint-Florent! Pour le coup il était perdu.

L'enfer était donc contre lui?

Il fallait se délaire au plus vite de cette brute qui l'étranglait.

Il n'avait que le temps.

Il était armé.

Mais se servir du revolver lui sembla scabreux... Il serait toujours assez tôt de faire du bruit et de risquer peut-être d'attirer quelque garde en tournée.

Se laissant martyriser une minute par la poigne brutale du jeune marin, il chercha son stylet...

Enfin il le rencontra, en saisit le manche.

Et, au hasard, il frappa...

Aussitôt, la main qui le tenait au cou, qui l'étranglait, se détendit.

Il avait touché.

— A moi ! — cria Malice.

Favrol se redressait pour fuir.

Alors, Malice qui avait encore dans l'esprit le souvenir de l'atroce guerre d'Indo-Chine, eut un coup de rage.

Ah ! il l'aurait quand même. Et se lançant dans un dernier effort sur son ennemi, quoique son bras droit pendît inerte, il y alla avec les dents, les plantant là où elles rencontrèrent la chair, — en plein visage, — pénétrant, emportant presque le morceau.

Favrol eut un hurlement de douleur atroce qui centupla ses forces, et s'arrachant à cette morsure, à la main qui le tenait encore, il s'enfuit, comme un fou, dans la forêt, semant du sang autour de lui.

M. de Saint-Florent arrivait, et d'autres derrière lui, attirés par le bruit de cette lutte, portant des lanternes trouant la nuit.

L'on avait franchi le mur, et l'on s'empressait autour de Malice dont l'épaule saignait.

— Vous êtes blessé !... — disait le comte de Saint-Florent, désespéré d'être arrivé encore trop tard pour secourir le brave garçon, désespéré aussi de voir échapper toujours cet insaisissable malfaiteur.

Mais un éclair de colère joyeuse brilla dans l'œil du marin.

Et montrant ses dents rouges encore du sang qui avait giclé sous son effroyable morsure :

— Mais j'ai ma revanche ! — répliqua-t-il. — Je l'ai marqué. On le reconnaîtra. C'est en pleine figure. Vous pouvez chercher à terre sa trace sanglante !

Et avec une certitude féroce :

— Oh ! il n'ira plus bien loin !...

... Le verre qu'elle tenait échappa de ses doigts... (P. 1463.)

CX

AU CHATEAU DE KINGSWORTH

Berthe Raymond avait trouvé, avons-nous dit, une lettre de sa mère en rentrant chez elle, boulevard Haussmann.

Cette lettre disait que lord Warder n'était pas encore guéri de la

blessure qu'il avait reçue en exposant sa vie pour sauver celle de son indigne femme.

En provoquant le sanglier rendu déjà furieux par sa lutte acharnée contre la meute, Léona avait appelé la mort sur elle.

Le destin, sans doute, trouvant qu'elle avait accompli assez de mal, avait surexcité ses mauvais instincts, sa soif de sang pour que fût tranchée enfin sa trop longue et trop criminelle existence.

Le dévouement d'un époux follement épris avait détourné le châtiment et, comme le choc en retour, le ricochet des balles qui manquent leur but, c'est contre lui que s'était reportée la colère de l'énorme fauve.

Et depuis lors, étendu sur le grand lit dominé par la couronne héraldique des Warder, il pouvait, comme Victor Hugo sur son lit d'agonie, murmurer :

C'est ici le combat du jour et de la nuit.

En se faisant transporter dans la chambre seigneuriale, sur le grand lit sombre sous les draperies duquel étaient morts les aïeux, il avait cru son heure près d'arriver.

Mais sa robuste constitution, la résistance des organes vitaux, aidés, favorisés par les soins d'un de ces médecins réellement intelligents qu'on découvre parfois dans les lieux reculés, avaient entravé le dénouement fatal.

La lettre de Léona à sa fille l'indiquait, il languissait.

Du reste, après les premières heures de découragement, le blessé s'était comme raccroché à la vie.

Mourir, alors qu'il était à peine au déclinant été de sa vie, lorsqu'il venait à peine de s'unir à la femme qui réchauffait son cœur de si ardentes flammes?... Non! Non! il ne voulait pas mourir !

Et durant la veillée de la première nuit, tandis que la fièvre assaillait son cerveau et que Léona était à côté de lui, il avait pris sa main et déjà il avait murmuré :

— Vivre!... Je veux vivre pour vous!

Lady Warder avait souri, d'un sourire sombre.

— C'est le délire, — pensa-t-elle.

Et pourquoi, en effet, vivrait-il? N'avait-elle pas abouti là où elle aspirait? Femme d'un lord, considérée, riche d'une fortune solide comme le roc qui portait sur son sein ce château de Kingsworth où elle se trouvait et qui serait son bien, quel besoin avait-elle qu'il vécût, ce fantoche, à cette heure sanglant, qui lui avait donné tout cela?

Ah! comme elle appelait au contraire sa mort, afin de rester maîtresse sans conteste, de tout cela, et libre, indépendante.

Vivre?...

Une flamme sourde glissa sous ses cils.

Elle approcha sa main à la forme si gracieuse de la poitrine de son mari.

— Cette compresse vous serre un peu, n'est-ce pas? — murmura-t-elle.

Et elle dérangea le bandage, pâle, son œil ardent rivé sur la poitrine ravagée et où elle s'attendait à voir reparaître la mousse rouge du sang entravé par l'appareil.

Mais une rosée à peine vint teindre faiblement le bord des linges écartés.

Puis tout s'arrêta.

Le sang ne voulait pas couler : la nature se refusait à seconder le crime qu'elle venait d'essayer de commettre.

— Rien! moins que rien! — gronda la courtisane; — il n'a même plus de sang dans les veines.

Et elle resta immobile à écouter ronfler péniblement la respiration dans les poumons probablement atteints par les boutoirs du sanglier; elle l'espérait du moins.

Si cela était, le dénouement ne serait que différé.

Mais elle était impatiente. En effet, pourvu que, se ravisant, pris du caprice des moribonds, il ne voulût prendre des dispositions testamentaires qui eussent diminué la fortune de sa veuve?

— Oh! — gronda-t-elle intérieurement, — je saurai bien empêcher que cela soit.

L'empêcher? Et comment?

Pourrait-elle paralyser la main de lord Warder? l'empêcher d'écrire? de dicter tout au moins?

Elle s'en sentait la force et la résolution.

Elle hocha la tête... Oui, s'il ne pouvait écrire, il pourrait toujours dicter, faire appeler un notaire.

— Oh! — conclut-elle dans le noir silence de son cœur, — il n'y a que la mort; la mort seule est le grand moyen!

Et elle considéra de nouveau les traits exangues du blessé.

Lord Warder, arrivé au comble de l'épuisement causé par les abondantes hémorragies de l'après-midi et par la fièvre de feu qui l'avait saisi, venait de tomber dans un assoupissement profond.

Ses paupières s'étaient abattues, laissant entrevoir entre les deux rangées des cils une ligne à la luisance vitreuse : l'aspect des yeux d'un homme décédé.

— Il ressemble déjà à un cadavre, — prononça à demi-voix l'ancienne hétaïre. — Allons ! hardi la mort !...

A ce moment, un tressaillement agita le blessé.

Leona blêmit.

Avait-il entendu ?...

Mais, après cet indice que la vie ne s'était point encore tout à fait éteinte chez lui, le corps de lord Warder avait repris sa rigidité.

Un sourire de sécurité reparut sur les lèvres cruelles de lady Warder.

— Je suis folle d'avoir eu cette crainte. Il en est à ce moment où l'esprit plonge déjà dans les sombres océans de l'au-delà. Il est au bord du gouffre à cette minute et il n'y a qu'à le pousser du bout du doigt pour qu'il y tombe... perdu à jamais !

Elle serra son front dans sa main.

— Et rester là, inactive ! Ne pas accomplir ce rien qui m'en débarrasserait pour toujours. Ne serais-je donc plus moi-même ?

Non, elle n'hésitait pas. Ce qui la retenait seulement, c'était le moyen.

Ce n'était rien pour elle que de tuer un homme. Mais, avec les lois terribles qui suspendent un glaive sur la tête des meurtriers, ce qu'il fallait, c'était accomplir son crime de façon à ce que ce glaive vengeur ne retombât point sur sa tête infâme !

Arracher tout à fait le pansement ?... Mais, s'il sortait de son anéantissement, et si, voyant clair, il trouvait assez de forces pour hurler un cri d'appel, et s'il la dénonçait comme ayant essayé de le tuer... plus vite.

Alors quoi ?...

Tout à coup, son visage aux traits adorables devenu horrible dans la rage démoniaque qui l'emplissait, elle dit :

— Et le poison ?...

Une goutte de laudanum est suffisante pour tuer un enfant.

Eh ! bien, n'était-il pas aussi faible, aussi chétif qu'un enfant à cette heure ?...

Elle lui en ferait absorber un flacon tout entier s'il le fallait.

Et, avant le lever du jour, ce ne serait plus qu'un corps refroidi glacé par le froid éternel des tombeaux.

Oui, c'était cela.

Qui la soupçonnerait ? Personne, certes !

N'avait-on pas été témoin de sa douleur, de son désespoir en face du malheur qui venait de la frapper ! Qui oserait jamais concevoir le soupçon qu'une épouse aussi désolée pût être une criminelle ?

Non, rien à craindre en réalité.

L'important était d'agir vite, de profiter de l'écrasement du blessé et de son isolement dans le vaste château où tout était silence, surtout dans l'immense chambre où elle avait voulu, sublimité de dévouement! veiller seule.

On avait une petite pharmacie au château, et la caisse qui la contenait se trouvait dans un des angles de la pièce, éventrée, encore dans le désordre suivant une émotion de la nature de celle qui avait frappé la vieille et majestueuse demeure.

Les flacons, les boîtes étaient épars sur le tapis.

Lady Warder prit le flambeau dans lequel brûlait une seule bougie, sa clarté tamisée par un abat-jour.

Une lourde obscurité planait dans cette grande salle, hors du faible rayon de lumière projeté par la lumière.

Son pâle flambeau à la main, elle se dirigea vers le coin où étaient restés les divers ingrédients de la pharmacie.

Maintenant, le lit de lord Warder était plongé dans l'ombre, et, n'entendant plus son souffle haletant, il semblait à l'odieuse femme qu'elle veillait réellement un trépassé.

Elle posa le flambeau sur le tapis et se mit à chercher parmi les flacons.

Tout à coup elle se releva avec une vive expression de joie.

— Je l'ai, — fit-elle à demi-voix.

Elle se retourna brusquement; il lui sembla qu'elle avait entendu parler.

— C'est ma voix, — dit-elle.

Pourtant, portée à la prudence par la frayeur qu'elle venait d'avoir et qui avait inondé son front d'une sueur froide, qu'elle essuya avec son mouchoir de dentelle, — lacéré dans ses hypocrites spasmes de douleur, — elle marcha vers la porte et s'assura qu'elle était soigneusement fermée.

Elle écouta même si aucun bruit ne venait de l'antichambre ou ne s'élevait dans les vastes corridors.

Il est vrai que, comme dans la chambre même, d'épais tapis recouvraient les planchers et étouffaient le bruit des pas.

Mais avec la sensibilité suraiguë de son ouïe dans un tel moment, dans le morne écrasement de cette nuit, elle se dit qu'elle percevrait un souffle même.

Elle passa ensuite l'inspection de toutes les tentures, s'assurant que nul n'était caché derrière.

— Nous sommes bien seuls! — conclut-elle enfin.

Elle revint alors devant le lit armorié où jusqu'à présent étaient morts les chefs de la famille des Warder.

A ce moment, dressée dans la splendeur affreuse de sa taille et du triomphe qu'elle prévoyait, elle était vraiment belle, belle sinistrement.

Elle présenta le flacon de poison à la clarté de la bougie et parut l'admirer.

— On dirait une topaze brûlée.

Prenant un verre de cristal de Bohême aux incrustations d'or, elle y vida lentement le liquide vénéneux.

Ne doutant pas de son œuvre, ni du temps qui semblait bien être à elle, elle ne se pressait pas, goûtant une âpre joie à regarder la boisson épaisse couler dans la coupe.

Elle la mira alors à la clarté de la bougie : vue à travers l'émeraude du cristal, elle revêtait des nuances de rubis sombre.

Satisfaite, elle se tourna vers le lit, des flammes sardoniques éclatant dans ses yeux.

Et elle se dirigea vers le blessé... vers son mari, la coupe meurtrière à la main.

Elle marchait à pas assourdis, retenant les plis de sa robe de soie, afin que le froissement de l'étoffe ne trahît pas sa marche.

Maintenant, elle était à côté de lui. Mais tout à coup une fatigue insecouable la saisit. Ce verre qu'elle tenait entre ses doigts lui pesait à présent d'une façon étrange, après la légèreté pourtant avec laquelle elle avait vaqué aux préparatifs de sa sinistre besogne...

— Allons! — se dit-elle, — est-ce que je faiblirais au dernier moment? Le médecin n'a-t-il pas recommandé de lui donner à boire de temps en temps pour apaiser sa fièvre?... Eh bien! je lui apporte à boire, voilà tout!

De son doigt où brillait l'anneau conjugal elle toucha légèrement le blessé assoupi.

— Richard!...

Et comme lord Warder ne bougeait pas, elle appela plus fort.

Son mari releva péniblement ses paupières.

— Buvez, — dit-elle.

Il semblait ne pas la comprendre.

Alors, glissant son bras aux formes admirables sous son cou, elle releva sa tête et approcha la coupe des lèvres décolorées du blessé...

Mais elle eut une secousse violente de tout le corps.

On venait de frapper à la porte de la chambre.

Tout entière à l'accomplissement de son œuvre, elle n'avait plus écouté, n'avait rien entendu.

Derrière elle, la porte s'ouvrit.

Dans le saisissement qu'éprouva lady Warder, le verre qu'elle tenait échappa de ses doigts, roula à terre et se brisa sur le pied du lit.

Elle se retourna, la sueur de l'épouvante aux tempes.

Le médecin entrait.

— On sent une singulière odeur, — prononça-t-il en regardant autour de lui, surpris. — On dirait du laudanum!

Léona était atterrée : le gouffre dans lequel elle avait voulu plonger lord Warder était devant elle; il lui semblait qu'elle allait y tomber.

Pourtant, à ces paroles du docteur, elle fit un violent effort.

Elle comprenait qu'il lui fallait donner une explication, sans quoi elle était perdue.

— J'étais souffrante moi-même, — murmura-t-elle. — Après les émotions que j'ai eues... les dangers que j'ai courus, moi aussi... j'ai voulu dompter la révolte de mes nerfs et j'ai pris quelques gouttes de laudanum.

— Il ne faut pas jouer avec, — dit gravement le praticien; — de l'éther eût mieux valu peut-être pour vous, quoique, à très faible dose, le laudanum soit aussi un calmant.

Il alla à une fenêtre et l'ouvrit toute grande.

— Ces émanations mêmes pourraient être nuisibles au blessé.

Léona était demeurée immobile, rivée à la même place, contre le lit de lord Warder.

Elle ne voulait pas, il ne fallait pas que le médecin aperçût le verre brisé et pût se rendre compte de la dose...

— J'ai été appelé dans le voisinage, — expliqua le docteur, — et j'en ai profité pour venir, par un chemin de traverse, voir notre blessé.

Et s'approchant, mais de l'autre côté du vaste lit, placé au milieu de la pièce :

— Comment va-t-il?... Le pansement est déplacé!

— Il a bougé un peu, et je n'ai pas osé...

— Il n'y a pas eu d'hémorragie, tant mieux. Bah! le sang s'arrête de lui-même; ce n'est positivement rien, et je suis bien content. Quelques semaines de lit, et puis en selle!

Mais le regard qu'il lança à Léona montra à celle-ci qu'il travestissait la vérité.

— Est-ce que du sang pourrait encore couler de veines vides? — semblait signifier son regard.

Alors, à peine échappée à la crainte terrible qu'elle venait d'avoir, une joie nouvelle saisit Léona.

Elle n'avait pas réussi dans ce qu'elle avait voulu faire. Mais, s'il devait descendre dans la tombe malgré cela, qu'importait donc qu'elle eût avorté?...

Peut-être même valait-il mieux qu'il en fût ainsi.

Le médecin rétablit le pansement. Puis il dit à Léona qu'elle devrait se faire remplacer au chevet de son mari et aller prendre elle-même un peu de repos.

La comédienne habile qu'elle était joignit ses mains dans un geste de douleur et montra lord Warder anéanti sur sa couche, mettant dans ce geste plus d'éloquence que dans bien des paroles.

Le médecin avait constaté, dans sa carrière déjà longue, plus d'une fois des dévouements réels; il crut à la sincérité de lady Warder et, respectueux, se retira après avoir renouvelé ses prescriptions.

Léona suivit alors sa retraite, l'oreille tendue, jusqu'à ce que le silence eût recommencé à planer sur l'antique manoir.

Alors, elle tendit le bras.

— Maudit sois-tu, — gronda-t-elle à voix basse, — toi qui es venu entraver la réalisation de mon œuvre.

Et, courbant la tête dans une courte méditation :

— Mais, puisque ce n'est que partie remise, ce qui est différé n'est pas perdu!...

Elle ramassa avec soin les débris du verre précieux qui s'était brisé au moment où elle l'approchait de la bouche de son mari.

Et mettant à profit, mais non pour elle, le conseil du médecin, elle versa quelques gouttes d'éther sur le tapis, afin de masquer l'odeur du laudanum.

Ceci fait, elle attendit le jour...

Alors, en présence de leurs invités rassemblés en silence dans une pièce voisine afin de prendre des nouvelles de lord Warder avant leur départ de cette demeure, qu'ils laissaient, croyaient-ils, si attristée, elle quitta la chambre où il gisait, marchant accablée.

Elle tenait à faire constater que, épouse dévouée jusqu'au sacrifice, après ce qu'elle avait elle-même souffert, elle n'avait laissé à nul autre le soin de veiller, la première nuit, son malheureux époux.

Un murmure de respectueuse admiration s'éleva sur son passage.

Elle eut un regard éploré, lamentable, pour saluer tous ceux qui allaient la quitter.

C'était en effet le prestigieux Alexandre, la Terreur de Grenelle. (P. 1472.)

Mais un rire silencieux glissa sur ses traits lorsqu'elle se retrouva seule dans sa chambre, où, après s'être baigné le visage dans de l'eau fraîche, elle se jeta sur son lit, augurant avec sérénité que son veuvage n'était retardé que de quelques jours.

Un moment après, tous les invités avaient quitté le château de Kingsworth, qui retombait dans son calme majestueux et triste.

CXI

RIVALITÉS

Mais l'heure n'était pas encore venue pour l'ancienne courtisane de jouir sans ménagement ni partage d'une fortune qu'elle ne méritait pas.

Certes, le sanglier qui avait terrassé lord Warder avait accompli avec fureur son œuvre de représailles.

Mais ses redoutables boutoirs, en creusant la poitrine de son ennemi, avaient heureusement creusé davantage en surface qu'en profondeur.

Se rendre compte de l'état réel de ces affreuses plaies, faites de chair déchiquetée, soulevée, en lambeaux et couvertes de sang coagulé, avait été difficile dès le premier moment.

Leur apparence et l'état de la victime, épuisée par ces horribles blessures, autorisaient les plus sombres pronostics.

Mais, lorsque le médecin put mieux se rendre compte, l'espoir commença à redescendre en lui.

Lord Warder était pourtant aussi accablé que le premier jour : ses yeux avaient perdu tout éclat et une lividité cadavérique était répandue sur ses traits.

— Pourvu que cette atrophie générale ne nous joue pas un mauvais tour, — marmonnait parfois le docteur entre ses dents.

Il redoutait une succession de syncopes, suites d'un état général des plus périlleux, malgré l'état relativement rassurant des plaies.

Et il faisait tous ses efforts pour conjurer cette menaçante atonie.

Léona le regardait faire en pinçant les lèvres, l'accompagnant d'un regard malveillant.

Après la tentative d'empoisonnement avortée par suite de son intervention inattendue, elle n'osait plus agir.

Il était évident que la moindre des choses pouvait susciter ses soupçons.

Elle était donc condamnée à s'abstenir.

L'accablement dans lequel continuait à être plongé lord Warder laissait, il est vrai, subsister en elle ses inavouables espérances. Mais pourvu que le zèle malencontreux de ce médecin ne réussît pas à rappeler le moribond à la vie!

C'est pourtant ce qui semblait devoir se produire.

Au bout de cinq à six jours, la prostration qui accablait le blessé parut diminuer, et il resta longtemps à regarder Léona assise auprès de lui...

Celle-ci laissa alors un vague sourire errer sur ses traits. Au fond, elle frémissait de rage.

— Enfin, vous voilà mieux, cher Richard,... — souffla-t-elle de sa voix la plus mélodieuse.

Le malade parut rassembler ses forces, passa sa main décolorée sur son front.

Et une expression de tendresse reconnaissante glissant dans son œil fatigué :

— Vous!... toujours là, dévouée et fidèle! Oh! merci...

— Merci!... Oh! Richard. Mais, n'est-ce pas en me sauvant la vie que vous avez ainsi exposé la vôtre?

Elle disait vrai; et cependant elle voulait lui arracher le peu d'existence qui subsistait encore en lui.

Lord Warder prit de nouvelles forces. Remuer ses lèvres, articuler un son lui semblait une fatigue insurmontable. Cependant :

— Tout m'est si doux pour vous, chère!...

— Eh! bien, que ne te dépêches-tu de mourir, alors?... — pensa l'affreuse créature.

Un long silence suivit les paroles du lord, les premières qu'il eût prononcées depuis que, succédant à son énergie factice des premiers moments, la prostration du coma final, l'avait saisi, annihilé.

L'effort qu'il avait dû faire pour échanger ces quelques phrases venait de l'accabler.

Sa main chercha celle de Léona : il la serra faiblement, et, guettant son regard :

— Vous voici encore seule pour me soigner... Puisque vous n'avez pas confiance dans les domestiques, pourquoi n'avoir pas appelé ma chère nièce, lady Sutton?

A ce nom, Léona mordit ses lèvres jusqu'au sang. Faire venir auprès d'elle cette sainte-nitouche, cette fameuse nièce qui aurait été enchantée sans doute de partager l'héritage de lord Warder, jamais de la vie!

Lord Warder parut avoir l'intuition de ce qui se passait en elle, car de sa voix faible comme un souffle, il prononça :

— L'avez-vous prévenue?...

La mère de Berthe eut un tel regard que, si son mari l'avait considérée à ce moment-là, il n'aurait pas douté de ses sentiments.

— Oui, — répondit-elle d'une voix coupante, malgré sa volonté de ne pas montrer sa haine. — Mais après réflexion je n'ai pas envoyé ma lettre... J'ai réfléchi combien lady Sutton est d'une santé délicate.

Puis se forçant à sourire :

— Et j'ai été moi-même trop éprouvée par ma chute de cheval, par l'émotion que j'ai ressentie en vous voyant blessé, pour tenir à soigner deux malades, au lieu d'un, votre nièce n'étant vraiment pas en état de supporter la fatigue de longues veilles.

Lord Warder ne vit que l'abnégation de Léona assumant toute seule une charge aussi pénible, et une pression de ses doigts amaigris l'en remercia.

Cet entretien l'avait bien éprouvé ; il cessa de parler.

C'était le matin, des oiseaux chantaient dans les branches des arbres plusieurs fois centenaires qui dressaient devant les fenêtres leurs ramures épaisses.

Pour la première fois depuis qu'il s'était fait transporter dans cette chambre, leur pépiement parvenait à lui, et la gaieté de leurs colloques rassérénait son esprit...

L'après-midi, il appela du regard Léona auprès de lui encore, comme elle y était le matin.

— Je vois bien que vous êtes atrocement fatiguée, — lui dit-il. — Il faut vous reposer.

Et, essayant de raffermir sa voix blanche :

— Il le faut. Envoyez votre lettre à ma nièce; dites-lui de venir de suite. Ajoutez que c'est ma prière.

Léona avait serré les dents, comme si cette femme se fût trouvée devant elle et qu'elle eût pu la mordre.

Mais contrarier son mari aurait été maladroit. Il se serait demandé pourquoi cette opposition, et aurait pu faire des réflexions.

D'autre part, voir revenir cette nièce, cette espèce de fille adoptive de lord Warder à son foyer, la laisser s'insinuer davantage dans ses bonnes grâces et lui disputer peut-être son héritage. Cela la révoltait, l'indignait.

Elle n'avait pas écrit, bien entendu, la lettre qu'elle avait mensongèrement prétendu avoir été sur le point d'envoyer à la jeune veuve.

Alors elle passa dans sa chambre, la rédigea à la hâte, — une lettre mielleuse dans laquelle on sentait des enveloppements de chatte, qui attend pour griffer et pour mordre.

Et, continuant son rôle hypocrite, elle vint la lire à son mari qui,

remarquant seulement le style de trompeuse effusion avec lequel elle était libellée, fut heureux d'y voir un gage de la tendresse portée par sa nouvelle épouse à son enfant d'adoption.

— Qu'un pont s'écroule sous elle, en passant, et qu'elle se noie! — pensait l'ancienne courtisane en remettant sa lettre à un laquais afin de la porter à l'office postal de la ville.

. . . . . .

Lady Sutton était à Southampton, dans la villa que nous connaissons pour avoir vu Alexandre, la Terreur de Grenelle, s'y introduire afin d'essayer un coup, lorsqu'elle reçut enfin la lettre de lady Warder.

— Pauvre cher oncle! — exclama-t-elle en parcourant les quelques lignes tracées par Léona.

Elle se rendit aussitôt chez son homme d'affaires et régla avec lui la marche à suivre pour le règlement de ses intérêts.

Et le soir même elle partait pour l'Écosse.

En route, ces paroles lui revenaient aux lèvres :

L'Ecossais, parjure à sa foi,
Pour un denier vendit son roi.

Ces deux vers s'appliquaient au fameux roi d'Angleterre Charles Ier, que le comte Lœwen et les autres Ecossais de son escorte avaient vendu pour deux cent mille livres.

Et, malgré elle la nièce du lord se demandait si l'accident dont son oncle avait été victime était bien tel que le lui écrivait la nouvelle lady Warder, si nulle malveillance n'y était étrangère.

Malgré le ton d'affabilité exagérée de la lettre que lui avait adressée Léona, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver envers cette femme une sorte d'éloignement, d'instinctive défiance qu'elle ne pouvait s'expliquer.

Lorsque son oncle lui avait présenté l'ancienne Léona d'Ercourt, lorsqu'il lui avait fait connaître son projet de l'épouser, elle n'avait rien objecté : son oncle n'avait pas besoin de ses avis, et du reste espérer enrayer une passion déclarée chez un homme arrivé à l'automne de sa vie lui paraissait une chose superflue. Elle l'eût froissé sans rien modifier.

Toutes ces réflexions qu'elle avait faites autrefois lui revenaient durant le long voyage qu'elle venait d'entreprendre.

Mais, contrairement au vœu de Léona, aucun pont ne s'effondra à son passage, et elle arriva bientôt en vue du château des Warder, en dépit d'Alexandre lui-même, revenu bredouille à Londres.

Mue par le sentiment d'instinctive défiance dont elle ne pouvait se défaire, elle fit causer les gens des environs.

Elle apprit ainsi que c'est en volant au secours de sa femme que son oncle avait eu la poitrine défoncée par un vieux solitaire.

— Est-ce que mes pressentiments seraient vrais? — se dit-elle. — Et cette femme lui porterait-elle malheur?

Elle arriva au château imbue de ces idées, mal à l'aise.

Pourtant l'accueil de Léona fut aussi gracieux qu'il pouvait l'être dans une telle circonstance.

— Rentrons nos griffes, — s'était-elle dit.

Et devant ses caresses, le pieux chagrin qu'elle montrait pour le malheur qui venait de frapper son mari, lady Sutton sentit ses présomptions se fondre.

— Allons, — se disait-elle mécontente de s'être laissé gagner par des pensées peu charitables, — quelles sottes chimères m'étais-je forgées?

Quant à lord Warder, lorsqu'il revit sa nièce, ses yeux s'éclairèrent.

Il avait perdu son fils qui s'était suicidé dans des conditions que le lecteur n'a pas oubliées : toute sa famille à peu près était éteinte; et, d'elle, il ne lui restait que lady Sutton à qui il pût penser comme à une amie vraie et désintéressée.

Elle était le lien qui le reliait au passé, ce passé vers lequel on revient avec une émotion toujours si douce, surtout lorsqu'on est éprouvé...

Il appela la jeune femme près de lui, et la pria de pencher sa tête afin qu'il pût lui mettre un baiser au front.

— J'ai été bien bas... bien bas, — prononça-t-il. — Et sans ton admirable tante, je crois que je ne t'aurais plus embrassée...

Des larmes montèrent à ces mots aux yeux de lady Sutton, et les paupières blêmies de lord Warder se mouillèrent avec l'émotion communicative qui est le don des âmes élevées.

Lorsqu'ils tournèrent l'un et l'autre leurs regards vers Léona, elle ne pleurait point; mais son regard dressé vers le ciel avec une expression intense révélait une prière, une contention si éloquente qu'ils gardèrent l'un et l'autre le silence, pénétrés de tout ce qu'elle avait dû souffrir et éprouvait sans doute encore.

Lady Sutton savait maintenant que la nouvelle épousée avait passé presque toutes ses nuits et ses journées auprès de son mari, et par suite de quel noble mobile, de quel scrupule, elle s'était sacrifiée, s'abstenant d'expédier à la jeune veuve la lettre qu'elle avait faite depuis plusieurs jours.

Et celle-ci se reprochait comme une mauvaise action de l'avoir méconnue.

A partir de ce moment, les deux femmes se partagèrent la charge d'activer la prochaine convalescence du blessé, dont la mort ne voulait réellement pas cette fois.

Même, malgré la venue de la jeune veuve, Léona était plus assidue auprès de Lord Warder.

— Ah! je resterai à la peine! — se disait-elle parfois. — Mais je ne laisserai pas cette lady Sutton accaparer mon mari!...

Sous prétexte de devoirs de politesse, elle avait jusqu'alors trompé les ennuis de son métier de garde-malade en flirtant avec les jeunes gentilshommes du voisinage qui venaient prendre des nouvelles du blessé, — et courtiser sa femme, ce qui était sans doute plus agréable, à en juger par leur assiduité.

Maintenant, elle ne paraissait presque plus au salon.

Ou bien elle envoyait lady Sutton pour les recevoir.

Elle avait ainsi un double but :

Elle s'éloignait moins de son mari, en éloignant celle en qui elle découvrait, — au point de vue intéressé, — une rivale : puis elle courrait la chance de voir la jeune veuve se jeter dans une intrigue avec quelqu'un de ces Écossais au sang un peu prompt.

Et plus d'une fois elle l'épia, derrière la porte du salon, avec ceux des visiteurs qu'elle savait les plus entreprenants, toute prête à ébruiter et à exploiter habilement ce qu'elle aurait surpris.

Mais elle eut le dépit de voir que la jeune veuve était ou paraissait être réellement vertueuse, car pour Léona la vertu n'existait pas.

Donc pas le moindre prétexte pour nuire à la jeune femme, pour la perdre aux yeux de son oncle.

Au contraire, elle semblait faire des progrès dans l'attachement de celui-ci. Chose grave! il voulut faire un testament!

En effet, lord Warder, parvenu à un certain état d'amélioration, n'avait pas vu progresser le mieux observé.

Est-ce que réellement la chambre seigneuriale dans laquelle il s'était fait transporter lorsqu'il se croyait près de la mort serait fatale?

— Mon bon oncle, — lui suggéra lady Sutton avec son affection communicative, — ce lit, ces tentures sombres, tout cela a sur vous une impression fâcheuse, vous devriez vous faire porter ailleurs, dans une pièce plus gaie, d'où vous verriez les fleurs, les verdures renaissantes.

Et soumis à cette influence salutaire, le malade, qui était aussi défait et aussi suggestible qu'un vieillard, avait accepté.

— Est-ce que cette lady Sutton deviendrait la maîtresse ici? — se dit Léona. — Allons, puisqu'il le faut, en avant les grands moyens!

Et un mot partit pour Londres.

Il était adressé à Alexandre, la Terreur de Grenelle.

Le papier sur lequel il était écrit ne contenait qu'une ligne d'une écriture contrefaite.

Cette ligne, c'était une adresse, celle du château de Kingsworth. Comme signature, un L et un R. Ce qui signifiait : La Roussotte.

Alexandre, le forçat évadé, comprendrait.

CXII

UN TOURISTE

Trois jours après, un homme portant le costume traditionnel de l'excursionniste se présentait au château où souffrait lord Warder et demandait s'il lui serait permis de visiter les salles historiques du vieux manoir.

— Ce doit être Alexandre, — se dit Léona, à qui un laquais était allé soumettre la requête du voyageur.

Elle s'enquit de son aspect.

Pourtant l'apparence « respectable » du visiteur lui paraissait peu concorder avec le souvenir encore frais qu'elle avait gardé de son compagnon de louches débauches.

Afin de s'éclairer, elle répondit qu'elle allait elle-même recevoir cet inconnu.

Il avait été introduit dans une salle du rez-de-chaussée, meublée de meubles en chêne du temps des Stuarts, et paraissait en examiner les sculptures avec l'intérêt le plus savant, lorsque lady Warder fit son entrée.

Il se retourna, vit qu'elle était seule, et un sourire épanouit ses traits.

— Milady, — fit-il en s'inclinant.

Et voyant que personne ne se montrait réellement derrière elle :

— Peste! rien que ça de chic, maintenant! — murmura-t-il.

C'était en effet le prestigieux Alexandre, la Terreur de Grenelle, la coqueluche des dames des « fortifs », comtesses ou marquises du pavé de bois... et princesses d'autres lieux non moins réputés. A son langage imagé il était impossible de s'y méprendre.

Léona mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander la prudence.

— Sufficit, motus, ou redevient carpe, — souffla l'affreux personnage.

Elle enveloppa presque lady Sutton de son bras, semblant la protéger. (P. 1479.)

Puis, jugeant que la valetaille d'Écosse ne devait pourtant pas entendre le français, surtout celui qui formait son idiome à lui, quelque chose d'infiniment plus original, à son point de vue, que le parisien, même celui des carrières d'Amérique, il ajouta :

— Tout de même, c'est rudement « urf », ici, et l'on voudrait bien s'en coller autant pour ses vieux jours.

Léona entr'ouvrit la porte par laquelle elle était entrée, vit que

personne n'était aux écoutes, en fit autant à celle qui donnait sur le vestibule, et s'assura même que nul ne s'était placé sous la fenêtre pour surprendre la conversation.

Le bandit la regardait faire avec un étonnement amusé.

Lorsqu'elle eut terminé ses investigations, il eut un petit sifflement particulier.

— Alors, c'est si méli-mélo que ça?...

Léona se défiait de lady Sutton. Il n'y a personne de semblable aux gens en train de mal faire pour s'imaginer que les autres agissent de même envers eux.

— Voyons, tenez-vous à attirer l'attention? — prononça nerveusement Léona.

— On me dit « vous »? Alors, plus un mot, et au port-d'armes.

Lady Warder ne put s'empêcher de sourire.

— Tu es incorrigible, — dit-elle.

— C'est, du moins, ce que prétendait le grand monsieur habillé en petite dame aux assises. Et l'on appelle cela la magistrature debout!...

Cette malencontreuse évocation fit passer un frisson sur le corps de son interlocutrice, et ses yeux se durcirent tout à coup.

— Bon, je crois que je viens de faire une brioche, — pensa l'intéressant Alexandre. — Va peut-être falloir que j'y fasse respirer des sels et des poivres.

Et, essayant de pallier l'effet produit par le souvenir qu'il avait rappelé :

— Faut pas m'en vouloir, c'est la force de l'habitude; quand on a une douzaine de *sapements* (de condamnations) sur le dos, devant toutes les chambres du ressort, et qu'on a été nourri des tas de fois aux frais de l'État, c'est un plaisir tout de même de songer au bon temps, — à condition qu'il ne recommence pas! Et on s'en souvient pour dire à sa Lolotte : Qu'est-ce qu'il y a pour ton service, on n'a peur de rien tout de même, et on ne flanchera pas?

Les premières paroles avaient eu le don d'assombrir encore Léona; mais ses traits se détendirent aux derniers mots.

Il était prêt à marcher, quoi qu'elle voulût lui ordonner : c'était l'essentiel.

Alors, entr'ouvrant la porte et élevant la voix, et s'exprimant de façon à ce que leur tête-à-tête ne fît naître aucun soupçon :

— Vous dites donc, monsieur, que vous désirez visiter les appartements historiques du château?

— Oui, milady, si vous voulez bien le permettre.

— Vous êtes étranger, sans doute, monsieur; Espagnol peut-être, je le devine à votre accent?

— Castillan, milady. Mon père, don Rigolès, fut sur le point d'être grand d'Espagne.

Léona se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire; elle le trouvait drôle tout de même et sa redoutable venue la changeait un peu de l'ennui de cette demeure.

Aussi, s'inclinant légèrement, avec un ironique et fugitif sourire, devant un visiteur qui avait été sur le point d'avoir de tels quartiers de noblesse :

— Si don Rigolès de Castille veut avoir l'obligeance de m'accompagner, je vais lui montrer moi-même nos quelques curiosités.

Alexandre fit une révérence et, roide, suivit son noble guide.

Un instant après, ils arrivaient l'un et l'autre à l'entrée de la chambre seigneuriale dans laquelle nous avons vu lord Warder se faire transporter lorsqu'il avait cru être blessé à mort.

Léona en laissa la porte ouverte.

Elle se défiait, depuis la nuit où la venue inopinée du médecin l'avait mise en péril d'être convaincue d'empoisonnement.

Alexandre renifla les odeurs de médicaments qui s'étaient imprégnées dans les tentures, les étoffes...

— Il y avait un blessé ici, — murmura-t-elle.

— Et il faudra l'achever? souffla d'un ton à peine distinct le visiteur. — Ça me remettrait la main! .

A ces mots, les yeux de la mère de Berthe se distendirent.

Elle avait fait venir Alexandre pour lady Sutton. Mais pourquoi ne pas l'employer aussi pour son mari lui-même?

Coup double!... Non, ce serait trop beau!... Elle réfléchirait.

Et un mouvement de tête négatif fut sa réponse,... pour le moment.

— C'est dommage, — grommela le bandit, — ce lit a un air de catafalque tout à fait réussi.

Ils laissèrent la porte ouverte, pour être sûrs que nul ne viendrait les surprendre à l'improviste, montrant, d'autre part ainsi que rien de secret ne se passait... Là, retirés près de la fenêtre, ils pouvaient donc causer sans que leurs paroles pussent être surprises.

— Hâtons-nous, — déclara Léona, — nous ne pouvons nous éterniser ici.

— C'est dommage, — fit son interlocuteur, en jetant un coup d'œil de côté sur le lit qu'il avait baptisé de catafalque. — On serait *bath!*

Cette pensée, loin de troubler Léona, fit passer, dans ses prunelles, une flamme rapide de luxure.

Elle le regarda avec une expression étrange, pleine de promesses.

— Qui sait?.,. Mais le temps presse!... Quelles nouvelles?

Il lui parla longuement à l'oreille, puis Léona lui donna ses instructions.

Alexandre se disposa alors à partir.

Il valait mieux qu'il se fît remarquer le moins possible.

Mais une fois dehors il se cacherait dans le parc. De la fenêtre, elle elle lui désigna un massif à peu près impénétrable.

— Là, ce soir, vers les quatre heures, je me promènerai avec une femme, brune, mince, vêtue de noir. Au fait, jouons franc jeu, tu la connais. C'est celle de Southampton. Elle sort chaque jour, à la même heure : une cure d'air avant d'aller prendre le thé.

— Alors, c'est pour l'espionner encore. Mais, dans ce pays, une filature comme ça, c'est impraticable. Et elle se garde à carreau.

Léona baissa la voix.

— Non, c'est... pour le reste, cette fois-ci!

— Oh! du sérieux alors!... Le surin?

Le bandit prit un air grave.

— Alors, y aura du nanan à la clé?

— Oui... dix billets de mille... et plus!...

— Entendu, — affirma le bandit, aussi tranquille que s'il s'agissait d'une partie de bouchon. — C'est dommage que tu ne me fasses pas travailler plus souvent. Je finirai par m'établir banquier dans la Cité de Londres. Dame, il y en a plus d'un de ces gros pachas qui a pas commencé autrement, c'est sûr et certain.

— Marchons!

Et Léona passa devant, reprenant son rôle de cicerone.

Mais profondément vicieuse, profondément politique en même temps, sachant que la passion est un excitant non moins puissant à certaines heures que l'appât du gain, en passant à côté de l'exécuteur de ses basses-œuvres, elle le frôla avec la perversité de ses hanches, de ses seins, de tout son corps voluptueux.

— Nom de... — souffla le forçat évadé, dont les prunelles s'enflammèrent. — Vrai, c'est un rêve!...

Un nouveau sourire de promesse diabolique passa dans les pupilles de l'ancienne courtisane.

— Chut! — souffla-t-elle.

Alexandre envoya la main au manche de son couteau, un couteau qui avait fait ses preuves et qui ne le quittait jamais.

— Un talisman, — disait-il.

Si à ce moment lady Sutton avait été présente, enivré par le coup de passion que Léona venait de déchaîner en lui, il l'aurait peut-être « saignée » sur place.

— Alors, — émit-il d'une voix sourde, — dès qu'elle paraîtra, dans le parc, en plein dans le cœur; et, comme de juste, je lui retournerai les poches!

Léona se récria :

— Non, pas devant moi. On me soupçonnerait...

— Au contraire. C'est le vrai moyen pour qu'on ne se doute de rien. On ne croira jamais que tu aies osé...

Mais la pensée d'assister au crime révolutionnait les nerfs de Léona.

— Non, — dit-elle, — non; la vue du sang me fait peur!

— Poulette, va! — glissa le bandit avec une expression de galanterie affreuse. — Pauvre petit cœur!

La visite du vieux manoir était terminée, et lady Warder reconduisait solennellement le pseudo-archéologue qui ne savait pas même ce que ce mot pouvait signifier, — le numismate, l'historiographe que l'on aurait fort embarrassé en le questionnant sur les sciences qui semblaient autoriser sa visite.

Avec les révérences qu'ils se faisaient on aurait dit un académicien et une duchesse.

— Ce que nous avons grand air, — glissa Alexandre que cela amusait.

— C'est que tu es vraiment bien, — riposta-t-elle, — avec ta lorgnette et tes carnets.

Et elle ajouta :

— Senor, très honorée...

— Milady...

Il se réinclina : il était dehors.

— Ouf! — grommela-t-il. — En voilà des « *magnes* ».

Et il respira avec plaisir.

— C'est égal, ce qu'il fait soif...

Et faisant un tour dans le parc afin de bien reconnaître l'endroit où il devait se poster, il se désaltéra, mais en faisant la grimace, à l'eau limpide d'une source admirable qui coulait en chantant doucement à travers des rocailles moussues.

Puis il prit ostensiblement le chemin du retour.

Mais vers trois heures de l'après-midi, un paysan crut voir un homme se glisser dans les fourrés environnant le parc.

Il ne s'en inquiéta point : des braconniers venaient parfois exercer leur industrie sur les domaines du lord.

Vers quatre heures, Léona, qui était dans la chambre de lord Warder avec lady Sutton, dit à celle-ci :

— Voici bientôt l'heure du thé, il faut aller faire notre promenade journalière, ma chère nièce. Votre santé, qui n'est point très forte non plus, l'exige.

Et avant que la jeune veuve eût élevé objection :

— Je vous accompagne, afin de vous décider. Ketty est très attentive, et nous remplacera pour un moment.

Elle se tourna vers son mari.

— Vous le voulez bien, n'est-ce pas, Richard?

— Je le désire même, — répondit de sa voix faible le blessé avec un regard de reconnaissance pour la sollicitude montrée par Léona envers sa nièce...

La jeune veuve vint présenter son front aux lèvres du blessé.

Léona embrassa à son tour lord Warder avant de sortir, mais elle mit dans sa caresse une perversion voulue sous l'action de laquelle les pupilles décolorées du malheureux prirent un éclat fugitif.

Ah! elle connaissait bien le moyen de perpétuer son empire sur lui et sur d'autres!...

N'importe! Cette lady Sutton, cette nièce était à craindre. Mais elle allait faire ce qu'il fallait pour n'avoir pas longtemps encore à la redouter.

Quelques minutes après, les deux femmes étaient dans le parc.

Léona avait appuyé son bras sur celui de lady Sutton en un apparent abandon.

Plus âgée que la nièce de lord Warder, son visage à l'attrait savamment entretenu avait un éclat plus vif que celui de sa compagne.

Elle ressemblait tout au plus à une sœur aînée, aînée de deux ou trois ans à peine, mais plus favorisée.

Léona montrait une exagération d'amitié, de façon que si, maladroitement, l'homme qu'elle avait apposté là vînt à se montrer, si un hasard enfin se déclarait contre elle, lady Sutton ne pût ni l'accuser, ni même la soupçonner.

La jeune veuve, heureuse de rencontrer, croyait-elle, une sympathie véritable, ayant oublié ses anciennes préventions, s'abandonnait au charme de cette intimité.

Léona avait toujours compté avec l'imprévu, et c'est ce qui avait fait

si souvent sa force. Et tout récemment encore, la nuit où elle avait approché une coupe de poison des lèvres de son mari, elle avait pu juger, à l'arrivée inattendue du médecin, quelles sortes d'influences malignes semblent se jouer des prévisions les mieux établies.

De là son surcroît de précautions.

Tout à coup un froissement sourd de feuillages parvint à ses oreilles.

— Il est là, — pensa-t-elle.

Et elle enveloppa presque lady Sutton de son bras, semblant la protéger.

C'est qu'elle avait peur ; oui, réellement peur, elle qui n'hésitait point à commander le crime, que le bandit, pressé de toucher sa récompense, ne sortît de sa retraite, pour en finir du coup.

Puis il faudrait comparaître en justice, expliquer comment cela s'était passé, fournir un signalement de l'assassin, toutes choses dangereuses.

Il valait définitivement mieux qu'elle n'assistât pas au drame.

Et son bras entourant, protégeant sa compagne, elle semblait dire au meurtrier embusqué :

— Ne frappe pas... aujourd'hui du moins.

Du fond de sa retraite, Alexandre, la Terreur de Grenelle, les avait aperçues toutes deux, et il reconnut lady Sutton.

— Hein ! si j'avais du flair, lorsque, à Southampton, je voulais lui faire son affaire sur le bord de la mer, ma Roussotte en aurait été débarrassée du coup.

Il fit une moue particulière.

— Il est vrai que j'y aurais perdu les dix *fafiots* de mille.

Puis pris de doute :

— Avec ça?... Elle avait peut-être davantage dans son boursicot!... ou peut-être moins, la lady.

Et il regarda passer à cinq ou six pas de lui la nièce de lord Warder et Léona dont il devina la prudente conduite.

— Elle a la frousse, la *môme!* Une femme pourtant, et ça a peur du *raisiné*. Enfin... on n'est pas parfait.

Les deux promeneuses allèrent jusqu'au bout de l'allée. Elles repassèrent ensuite par le même chemin, devant le même taillis où le forçat évadé avait signalé sa présence à celle qui dirigeait son bras.

Cette dernière, avec l'horrible sang-froid qu'elle apportait dans la perpétration des pires attentats, reconduisait ainsi sa victime, afin que l'assassin la vît bien, la reconnût ensuite et pût même choisir la place où il la frapperait mortellement.

. . . . . .

En reparaissant devant lord Warder, un sourire satisfait rayonnait sur ses lèvres.

— Allons, — se disait-elle, — demain ce sera fini de sa préférée! et il pourra faire son testament!...

CXII

L'ÉTHER

Vingt-quatre heures restaient encore à s'écouler avant l'événement qu'elle avait préparé, et qui faisait partie du sinistre échafaudage au sommet duquel devait s'édifier la plénitude heureuse de sa vie dorée.

Oui, heureuse!

Toutes ses vengeances accomplies, toutes ses ambitions réalisées, n'éprouverait-elle pas la saine et pleine joie du faucheur qui, son labeur achevé, se repose dans les reflets du soleil couchant, en se disant:

— Voici mes moissons terminées.

Et elle ne devrait de reconnaissance qu'à Alexandre, son bourreau en titre. Oh! celui-là, s'il devenait gênant, — et même sans cela! — elle saurait bien le sacrifier à son tour!

Mais, si elle avait accompli une grande partie de l'étape, tout n'était point arrivé à terme, cependant.

En France, les renseignements qu'elle avait puisés n'indiquaient pas que la fille adoptive de Lucienne de Saint-Florent eût déjà expiré, victime du doc-bui, le poison du forçat évadé...

Il est vrai que, dans ce cas, son agonie n'en était que plus longue.

Et cette pensée tirait, en un rictus haineux, les lèvres de l'ex-courtisane: plus durerait la souffrance de la jeune fille et plus serait savoureuse sa vengeance à elle!

Après Mignonnette, ce serait Saint-Florent.

Pour celui-ci, elle savait comment s'y prendre.

Il y avait ce peintre français établi à Londres dont elle n'avait pas oublié le serment.

Et elle avait à ce sujet préparé un plan qui rendait l'exécution de sa vengeance telle, qu'elle semblait déjà la tenir dans sa main.

Il ne resterait plus alors qu'à mettre le couronnement à son œuvre néfaste, en s'attaquant à Lucienne, puisque tout lui réussissait!

Oh! pour Mme de Saint-Florent, il lui faudrait une suprême infamie et déjà elle concevait ténébreusement ce que ce serait... la goule!...

Le sommeil fuyait à présent d'une façon plus opiniâtre les yeux de Léona qui s'était jetée sur son lit, dont elle froissait les draps sous son corps magnifique. (P. 1483.)

Et à cette pensée, un ricanement amer jaillit de sa poitrine dans la solitude de sa chambre particulière, où elle s'était réfugiée, laissant lady Sutton veiller seule auprès de lord Warder.

La jeune veuve pouvait afficher encore aujourd'hui son zèle au désintéressement duquel Léona se refusait de croire.

Comme si l'on faisait quoi que ce soit autrement que pour de l'argent!... Mais demain...

Ah! qu'il était long à venir ce lendemain libérateur!

Retirée dans cette chambre où elle espérait trouver le délassement, la détente de ses nerfs, le sommeil, Léona s'y voyait au contraire en proie à une sorte d'excitation fébrile, impossible à maîtriser.

Elle se souvint alors des paroles du médecin, la nuit où elle avait essayé d'empoisonner son mari, lorsque, pour expliquer l'odeur du laudanum répandue dans l'appartement, elle avait prétendu en avoir elle-même absorbé.

Le docteur lui avait conseillé, dans un cas semblable, d'avoir recours à l'éther.

Elle se prépara un demi-verre d'eau sucrée, et y ajouta un filet de l'étrange et claire liqueur.

Sa saveur un peu excitante lui plut. Mais le sommeil qu'elle voulait ne vint pas.

Elle eut alors recours à une seconde dose.

Elle ignorait que, dans certaines circonstances, les anesthésiques agissent au contraire en exaspérant le mal qu'on les destinait à combattre.

Le sommeil fuyait à présent d'une façon plus opiniâtre les yeux de Léona qui s'était jetée sur son lit dont elle froissait les draps sous son corps magnifique.

Mais en même temps que l'heure s'avançait et que voulant mater son insomnie elle avait de nouveau recours à la drogue incolore, une singulière impression naissait en elle.

Une détente étrange se produisait et elle se sentait comme à demi soulevée dans des nuées.

— Ah! ah! — fit-elle tout à coup, — comme l'on rira demain!

Et elle s'arrêta, toute saisie, ayant entendu un rire résonner dans sa chambre... Elle regarda autour d'elle avec terreur.

Ce rire était le sien! Elle se rassura!

Maintenant une joie inexprimable s'était emparée d'elle.

Des visions rapides passaient devant son esprit: elle assistait au

meurtre de lady Sutton, elle voyait Alexandre plonger le couteau dans le sein de la jeune veuve; le sang éclaboussait le visage de Léona.

Et, au lieu d'en être impressionnée, elle riait, elle riait véritablement, d'un rire frénétique qu'elle avait peine à assourdir de peur de donner l'éveil, se rendant très bien compte de cette hilarité et incapable de la contenir.

Et elle trouvait cela drôle, effroyablement drôle, un tel assassinat!

Puis, c'était Alexandre, la Terreur de Grenelle, à peine lavé du sang extravasé du cœur de lady Sutton et venant dans la chambre seigneuriale recevoir, sous la couronne ducale des lords Warder, sa double récompense en amour et en argent.

Et résolue à tout, dans cette ivresse à nulle autre pareille de l'éther, son cerveau surchauffé voyait sacrifier l'oncle après la nièce.

Elle voyait si bien qu'il fallait que ce crime s'ajoutât à l'autre pour assurer sa fortune et son indépendance que, si Alexandre s'était présenté à elle en ce moment, elle n'aurait pas hésité à lui en donner l'ordre.

Lord Warder voulait mourir sur la couche où avaient expiré ses ancêtres. Eh! bien, à son souhait!

Son affreux amant avait les mains robustes, et l'étrangler dans l'état de faiblesse où il se trouvait serait pour lui un jeu d'enfant.

Et on le coucherait, tout à fait mort sur ce lit souillé.

Et, à cette pensée, Léona riait inextinguiblement, comme elle sentait qu'elle rirait aussi à ce moment-là dans une crise de frénésie hystérique.

Toute la nuit pour elle se passa ainsi.

Lorsque le jour se leva enfin, le dangereux liquide ayant cessé de faire sentir son action, elle s'approcha d'une glace et se regarda.

Elle se fit peur : un cercle de bistre sombre plombait le tour de ses yeux; dans ses prunelles des flammes ardentes brillaient encore.

— Quelle nuit j'ai passée! — se dit-elle.

Puis, s'en remémorant les longues heures écoulées dans cette surexcitation fébrile :

— C'est égal, j'ai bien ri, tout de même.

Et, l'inconsciente et sauvage criminelle songeant à la sanglante mission qu'elle avait confiée au forçat évadé, ajouta :

— Et je rirai mieux encore ce soir!

CXIV

DANS LE PARC

La nuit d'ivresse étrange que venait de passer Léona l'avait extrêmement fatiguée.

Les articulations étaient raides, endolories, son corps lui pesait d'une façon inaccoutumée ; elle ressentait une lassitude, un malaise plus lourds que ceux qu'elle avait jamais éprouvés lors de ses pires débauches, de ses orgies, au temps si orageux de sa jeunesse.

— Je suis brisée, — se disait-elle. — Morte !...

Elle se traînait littéralement d'un fauteuil à l'autre.

Lord Warder, étendu sur une chaise-longue où il avait voulu qu'on le couchât, s'en aperçut.

— Vous êtes souffrante, — lui dit-il de sa voix si pleine d'affection, — vous vivez trop renfermée. Il vous faut prendre l'air, vous distraire.

Et il l'engagea à faire des promenades en landau aux environs avec lady Sutton : durant leur absence, la femme de chambre de Léona suffirait bien, maintenant qu'il entrait en convalescence.

— Y pensez-vous, mon ami? — se récria-t-elle ; — c'est lorsqu'un malade est convalescent qu'il faut davantage veiller sur lui : une imprudence peut avoir des suites si graves!

Et, secouant la tête avec une expression attendrie :

— Puis, vous n'ignorez pas que la mauvaise bête qui vous a blessé si grièvement a tué ma jument, ma jolie jument dorée, la seule qui me plût puisque c'était un cadeau de mon cher Richard.

Une promenade avec lady Sutton? Elle pensait que le soir même la nièce de lord Warder cesserait de pouvoir en faire !

Fidèle à son habitude, la jeune veuve, avec la méticuleuse hygiène des Anglais, irait faire un tour dans le parc.

Et là elle trouverait à qui parler.

Les bois, le silence des allées ombreuses, les ruisseaux causeurs, tout cela excite à l'amour. Et qui sait si, malgré son rigorisme apparent, la jeune veuve ne serait pas désireuse de rencontrer un consolateur.

Léona sourit d'une façon équivoque.

— Eh bien ! — se dit-elle, — elle en rencontrera un, Alexandre !...

— Vous souriez, — murmura le blessé qui la regardait. — A quoi pensez-vous? car vous savez que vos pensées m'appartiennent aussi?

Il avait prononcé ces dernières paroles avec une intonation pleine de tendresse.

Les sourcils de Léona se froncèrent cependant. Est-ce qu'il la soupçonnerait, par hasard? Est-ce qu'il se douterait de quelque chose et la surveillerait?

Oh! en ce cas, elle était femme à brusquer la situation.

Elle se souvint de la nuit où elle avait voulu l'empoisonner et où, un moment, elle avait craint qu'il ne se fût aperçu de ce qu'elle tramait. Elle l'avait cru alors dans une sorte d'évanouissement.

Mais cette syncope n'était-elle pas une feinte de sa part, et, incapable de se défendre, n'avait-il pas simulé cet état pour gagner du temps, attendre de n'être plus seul avec elle?

— Voilà donc pourquoi il a voulu faire venir sa nièce, — se dit-elle avec une rage et une terreur concentrées. — Mais, en ce cas, pourquoi n'aurait-il pas parlé plus tôt? pourquoi ne m'aurait-il pas dénoncée? Non, je suis folle vraiment de me forger de ces idées. Je n'ai rien à redouter, et l'avenir est à moi,... comme le présent.

Et elle promena un regard de domination, un regard de contentement aigu autour d'elle.

Oui, le présent était à elle. Et le présent, c'était ce qui l'entourait, c'était ce luxe, cette opulence, ce château historique, ces vastes domaines.

Elle rapporta son attention sur lord Warder.

Il la regardait toujours, mais avec des larmes sur ses prunelles décolorées : la douceur émue de l'homme épris!

Ce qu'il venait de faire entendre, c'était donc une de ces phrases d'inquiète jalousie comme en inspire l'amour.

Il n'y avait réellement qu'un danger, c'était la nièce, cette lady Sutton qu'il avait la manie de vouloir introduire dans leur intimité.

Oui, lady Sutton était dangereuse à tous les points de vue.

Elle risquait de lui ravir, grâce à un testament formel, une grosse partie de cette fortune que Léona considérait comme la sienne.

Il y avait autre chose encore :

Léona, avec son vice invétéré, son besoin d'intrigues, n'était pas disposée à renoncer à ses habitudes dégradantes. Chez elle c'était devenu de l'insouciante hystérie.

On l'a vue, lors de cette chasse dans laquelle elle avait failli être victime de sa violence, ne sachant à qui accorder ses faveurs autrefois tarifées, laisser au hasard le soin de lui désigner celui avec qui elle se

proposait de déshonorer le nom, le blason jusqu'alors respecté des Warder.

Elle connaissait l'espèce d'adage d'après lequel le mari trompé est le dernier averti.

Mais ce que la malveillance se garderait bien de révéler à lord Warder, au sujet de ses débordements, il était présumable que sa nièce, lady Sutton, en serait instruite.

Et Léona savait trop bien comment, à l'occasion, elle se servirait d'armes semblables, pour douter un instant que la jeune veuve ne les mît à profit contre elle.

Pour ces raisons encore, il était urgent que Léona se débarrassât de ce voisinage.

Heureusement que cela ne tarderait pas.

On était arrivé à l'après-midi.

A présent, les heures semblaient d'une lenteur désespérante à la mère de Berthe.

A plusieurs reprises elle alla à la fenêtre, interrogeant les profondeurs du parc, tâchant d'apercevoir Alexandre, la Terreur de Grenelle.

Elle savait qu'il prendrait toutes les précautions afin de n'être pas remarqué, et pourtant elle aurait voulu s'assurer qu'il allait bien occuper son poste.

Elle revint même dans l'ancienne chambre seigneuriale d'où elle avait montré, à son complice, le fourré dans lequel il devrait se cacher.

Là, elle crut voir s'agiter un instant quelques-uns des rameaux des arbustes qui le couvraient. Elle prit sa lorgnette...

— C'est lui, — se dit-elle, avec un véritable soulagement. — Il est à l'endroit convenu.

Et, étendant le bras, d'une voix sourde, elle prononça :

— Lady Sutton, ce ne sont plus les heures, ce sont les minutes qui, maintenant, sont comptées pour toi.

Les portraits des chefs successifs de la maison des Warder étaient suspendus aux murs de cette chambre où ils revenaient tous pour mourir; Léona les regarda comme pour les braver, puis elle sortit, ricanant.

Il ne fallait pas que son absence fût remarquée.

Absolument maîtresse d'elle-même, elle vint s'asseoir entre lord Warder et sa nièce et se mit à causer d'un ton enjoué.

Elle se trouvait réellement heureuse : n'allait-elle pas être débarrassée de la femme qu'elle avait condamnée?

Le timbre d'argent de la pendule résonna quatre fois.

— Voici l'heure de votre promenade, — articula-t-elle d'un ton

léger en se tournant vers celle qu'elle considérait comme une rivale. — Je prends à votre place la faction auprès de notre cher malade.

— Je vous la cède donc, ma tante, — répondit la veuve; — j'ai la tête lourde, et je crois qu'un peu de mouvement me fera du bien.

— Oui, allez, cela vous guérira, — repartit Léona d'un ton singulier...

Ses paupières papillotèrent; elle avait besoin de toute sa volonté pour ne pas se trahir.

Afin de maîtriser l'agitation qui s'emparait d'elle maintenant, elle se tourna vers le blessé et se mit à parler avec volubilité.

De cette façon, aussi, elle était sûre que lady Sutton, à qui l'on cessait ainsi de s'adresser, sortirait plus tôt.

Après un mot adressé à lord Warder et à Léona, elle sortit en effet: l'ancienne courtisane la suivit du coin de l'œil jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

— Elle y va, — pensa-t-elle.

Une faible rougeur, rougeur de feu, se plaqua alors sur les joues de l'ancienne courtisane.

Lord Warder lui en fit la remarque.

— Ne sommes-nous point seuls? — répliqua, avec une fausse expansion, la criminelle créature.

Son mari vit là une protestation d'amour, et prenant sa main, entre ses doigts débiles, la porta à ses lèvres.

Maintenant, l'oreille anxieusement tendue, Léona écoutait le bruit des pas de l'Anglaise résonner sur le perron.

Elle l'entendit encore crier faiblement sur le menu gravier semé devant la pelouse.

Puis plus rien. Lady Sutton allait donc là-bas où l'attendait la Terreur de Grenelle, elle y allait innocemment comme la brebis marche vers le couteau du boucher.

Léona avait une envie ardente de retourner dans la chambre d'où l'on voyait le coin du parc où lady Sutton avait l'habitude de porter ses pas, et où le bandit devait être embusqué, prêt à frapper.

Mais elle n'osa pas.

Cette absence, la moindre agitation, risquaient de faire naître par la suite des soupçons dans l'esprit de lord Warder, après l'assassinat de sa nièce, assassinat pratiqué dans de telles conditions.

Mais d'accord avec Léona, l'affreux Alexandre devait prendre ses précautions...

— Va, — pensa-t-elle, — ta dernière heure est arrivée ! (P. 1496.)

Afin d'expliquer ce meurtre, il devait la dépouiller entièrement de ses bijoux, de sa bourse et de ses dentelles...

De la sorte on croirait que quelque misérable avait assailli la promeneuse, et l'avait assassinée pour la voler.

Grâce à ce moyen bien digne de ceux qui l'avaient conçu, qui donc irait soupçonner lady Warder d'être pour quelque chose dans ce crime ?

Malgré cela, elle pensait que le coupable direct ou indirect est toujours trahi par quelque imprudence, et, elle se gardait d'en commettre aucune.,

Et tout en se disant : « Elle approche; elle doit être près; Alexandre la voit; il s'élance », elle restait comme enchaînée, auprès de son mari, écoutant avec une impatience sombre, épiant le cri d'épouvante ou d'appel qui lui apprendrait que son ordre était accompli.

Malgré son empire sur elle-même, elle ne trouvait plus une parole assise, effondrée, auprès du blessé.

Un grand silence pesait sur le château; et peu à peu Léona en arrivait à attendre, avec une sorte d'appréhension, la clameur mortelle qui viendrait troubler ce silence.

Une demi-heure s'écoula dans cette tension fatigante; jamais un aussi grand calme n'avait semblé planer sur cette solitude.

— Aurait-il manqué son coup? — se demandait lady Warder.

Cette attente devenait atrocement douloureuse.

— Oui, il l'a manquée, l'idiot!

A moins que l'attaque du bandit n'eût été tellement foudroyante que lady Sutton n'eût pas eu le temps d'ouvrir la bouche?

— C'est plutôt cela, — se dit-elle; — il lui aura sauté à la gorge avant qu'elle ait pu prendre garde; il l'aura bâillonnée... et lui aura fait son affaire...

La propre sécurité d'Alexandre exigeait qu'il agît de façon à ne pas attirer l'attention : cela devait donc être ainsi qu'elle le supposait.

Ah! mais cette incertitude était trop énervante : elle n'y tenait plus.

Coûte que coûte, elle allait voir ce qui se passait.

— Je ne suis pas obligée de rester là, à la fin. Au contraire, ne pas oser bouger semblerait indiquer que j'ai quelque chose à craindre. Puis je veux en avoir le cœur net. Je le veux.

Elle se dressait, cherchant une phrase pour justifier son absence auprès du blessé.

A ce moment un pas léger retentit sur le seuil.

Léona se retourna.

Et ses yeux distendus exprimèrent un véritable saisissement.

Lady Sutton était devant elle.

— Vous?... — exclama-t-elle.

Ce mot avait jailli de ses lèvres, dans sa surprise. Elle était incapable de maîtriser son émotion.

Lady Sutton, la première seconde où elle l'avait entrevue, lui était apparue comme un fantôme accusateur.

Et elle s'était souvenue du spectre terrifiant de Macbeth.

Cela avait été involontaire, plus fort qu'elle.

De là ce mot malencontreux, cette parole qui paraissait dire à la nièce de son mari :

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas restée sous le couteau de l'assassin?

Parole terrible dans sa concision.

Et Léona, consciente de la faute qu'elle venait de commettre, restait atterrée, tandis que lord Warder et lady Sutton la considéraient, frappés de son attitude.

— Oui, moi-même, — prononça enfin lady Sutton. — Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, ma tante?

L'ancienne courtisane, avec la force de son intelligence, eut aussitôt l'intuition de ce qui avait dû se passer dans l'esprit de ses auditeurs et comprit la nécessité de réparer, d'effacer jusqu'à l'impression de la double faute qu'elle venait de commettre.

— Mais je vous croyais couchée, — répliqua-t-elle. — Et j'allais envoyer Ketty prendre de vos nouvelles.

Et s'animant, cachant, sous une fausse et vive sollicitude, son embarras :

— Fatiguée comme vos traits indiquent que vous l'êtes, Annie, être redescendue, c'est impardonnable. Car vous êtes bien montée dans votre chambre au lieu d'aller au parc, n'est-ce pas? Je vous ai entendue, et j'ai supposé avec raison que vous alliez vous reposer. Je ne vous ai rien dit, car vous jouez un peu trop à la femme forte. Mais je vous approuvais. Et, au lieu de prendre un véritable repos, vous revoici, déjà! Non, ce n'est pas sage, pas sage du tout!

Lord Warder approuvait lentement de la tête.

Il discernait maintenant la surprise, — plus que de la surprise même, — de sa femme bien-aimée, puisqu'elle nourrissait de pareils sentiments envers celle qu'il considérait un peu comme sa fille adoptive.

Et il applaudissait à ses reproches affectueux.

— Allons, — se dit Léona, — j'ai bien réparé ma gaffe.

Alors, lady Sutton, souriante, heureuse, confiante, ignorant que le couteau de l'assassin était levé sur sa tête, déclara qu'elle venait, non de sa chambre, mais bien du parc, où, trop prise par la migraine qu'elle avait en sortant, elle était allée s'asseoir au bord du lac, abandonnant sa promenade accoutumée.

— Ce n'est que cela! — se dit Léona. — Si j'ai perdu la partie aujourd'hui, demain j'aurai ma revanche!

CXV

LE COUP DE GRACE

Alexandre, le gredin qui avait si bien mérité la triste gloire de se voir surnommé « La Terreur de Grenelle », le forçat évadé, avait été surpris par un paysan écossais, l'après-midi où il était allé se poster dans le fourré devant lequel devaient passer Léona et lady Sutton.

Cet Écossais avait cru à quelque braconnage et n'avait pas davantage prêté attention à lui.

Ce paysan appartenait à une métairie dépendant des domaines de lord Warder et située un peu en dehors des limites du parc.

Il profitait de ce qu'il avait été détaché à un endroit écarté pour se reposer plus qu'il ne travaillait.

Allongé sous les branches inférieures d'un taillis de jeunes bouleaux, il ne faisait aucun mouvement, se contentant de vivre béatement, en regardant à travers les feuilles glisser de loin en loin le vol de quelque oiseau migrateur.

Il se trouvait donc parfaitement heureux, lorsqu'un bruit de branches froissées vint interrompre sa rêverie.

Est-ce que le gérant venait le déranger pour inspecter son travail?...

Mais non. Celui qu'il voyait émerger hors des branchages n'avait rien du « farmer » à la tête grise dont la visite paraissait lui être si désagréable.

Du reste, le nouveau venu promena attentivement son regard à droite et à gauche, avant d'être tout à fait à découvert.

Ce n'était donc guère l'attitude d'un homme foulant paisiblement un sol qui lui est ouvertement accessible.

Quoi qu'il en fût, l'Écossais avait gardé, sur ses traits, son expression malveillante.

L'intrus avait troublé sa rêverie, son repos: maintenant le paysan ne paresserait plus avec le même plaisir.

C'était là un grief très grave, et se gardant de faire le moindre mouvement afin de ne pas déceler sa présence, il étudiait l'inconnu d'un regard hostile.

Car il ne se souvenait pas, en effet, d'avoir jamais vu cette figure.

Cet homme était certainement étranger au pays. Encore un motif d'hostilité.

Pourtant, au costume, l'Écossais finit par reconnaître l'individu qu'il avait vu, auparavant, s'introduire dans les cépées environnant le parc, et non loin de ce même endroit.

Il avait cru alors avoir affaire à quelque braconnier ; et, conformément au pacte tacite entre les gens de la terre, il n'avait pas soufflé mot.

Mais c'était un étranger, un inconnu, alors la question changeait.

D'autant plus, il le remarquait maintenant, que l'individu qui venait d'interrompre si malencontreusement sa béatitude, ne portait ni trousse, ni sac, ni aucun des accessoires de braconnage.

Et le paysan, de plus en plus assombri, se disait que tout cela était bien peu naturel.

Il se demandait si, usant de son rôle de représentant du maître, il n'allait pas interpeller l'étrange promeneur.

Mais Alexandre, car ce promeneur inquiétant n'était autre que le forçat en rupture de ban n'ayant constaté la présence d'aucun être humain à portée de sa vue, s'était élancé hors des broussailles et s'était jeté dans un sentier qui, en serpentant à travers des buissonnées intermittentes, conduisait vers la ville...

— Il a filé, — se dit le paysan en allant reprendre son outil d'un air mécontent. — C'est égal, voilà un vagabond qui ne me revient pas.

— Personne dans le parc, sauf à perte de vue un jardinier qui a l'air de traîner son âme en peine, personne aux environs, c'est vraiment un pays de commande pour « travailler », — se disait, de son côté, l'ancien pensionnaire du bagne de Cayenne.

Il n'avait pas remarqué le paysan et il se hâtait de se rapprocher de la ville...

S'imaginant n'avoir pas été aperçu, il tenait à disparaître au plus tôt, afin de ne point donner l'éveil.

Quand il fut assez loin sur le sentier, avant de rejoindre la route sur laquelle s'amorçait l'avenue conduisant au château de Kingsworth, l'agent de Léona, après avoir inspecté les environs plus soigneusement qu'auparavant, se dépouilla d'une fausse barbe et d'une perruque, rousses toutes deux, qu'il avait revêtues pour se donner l'air le plus britannique possible.

Il jeta sur son bras un vêtement moitié veste et moitié pardessus qui le couvrait auparavant jusqu'au genou, changeant rapidement de coiffure.

La métamorphose était complète.

Le rôdeur de broussailles était devenu un touriste à peu près correct.

Et, sous ce nouvel aspect, il regagna l'hôtel où il logeait, allant, par

un bon et substantiel repas, dévoré avec un appétit aiguisé par plusieurs heures de marche ou de faction, se préparer à remplir très consciencieusement la mission qu'il avait reçue de celle qu'il appelait toujours la Roussotte.

Là-dessus, un bon cigare et une longue nuit de sommeil tranquille.

Et il se leva l'âme et le bras dispos, dans les meilleures conditions du monde, estimait-il, pour assassiner une femme.

Mais le lendemain il devait se condamner volontairement à la sobriété.

On connaît l'hygiène à laquelle s'astreignent les chanteurs fameux et absolue, en général tous les gens de théâtre : un bouillon à cinq heures du soir et rien autre jusqu'après minuit.

Alexandre était lui aussi un artiste, en son genre : aussi procéda-t-il en conséquence.

Un bouillon, une côtelette saignante, du fromage, un verre de vin; c'était assez : davantage l'aurait alourdi.

Arrivé dans le petit chemin qui devait le conduire à son embuscade, il fit rapidement sa toilette.

Mais le paysan qui l'avait aperçu la veille n'avait pas terminé le labour du champ auquel il était censé s'occuper très activement.

En train de laisser reposer son outil, il vit arriver le forçat évadé auquel son déguisement donnait, du reste, une mine assez peu recommandable.

— Voilà mon homme, — se dit-il. — Qu'est-ce qu'il vient donc tramer par ici ?

Et conscient de la mission de préservation sociale qu'il remplissait, il abandonna tout à fait sa bêche et se glissa sous la buissonnée de bouleaux qui l'avait si bien caché le jour précédent.

Un instant après, Alexandre, accroupi à quelques pas de l'allée où venait chaque jour se promener lady Sutton, son large couteau ouvert dans la poche de sa veste, épiait la venue de la victime qu'on lui avait désignée.

Mais la nièce de lord Warder ne devait pas venir... ce jour-là; on sait pourquoi.

Et le forçat évadé, après une longue attente, se résigna à reprendre le chemin de la ville.

— Ce que c'est d'un dur les affaires, — marmonnait-il; — c'est pas peu de le dire !...

Et il se demandait si les dix billets de mille qui lui avaient été promis n'étaient pas tombés dans l'eau.

Finalement, il se dit à peu près comme Léona :

— A demain, et à moi la belle !

Et il déboucha dans le champ auquel aboutissait le sentier qu'il commençait à connaître,

A peine avait-il disparu, que le paysan qui venait d'épier son départ quittait sa cachette dans laquelle il venait de passer le plus clair de sa journée...

Et regagnant la ferme, il alla raconter, avec force détails, qu'un individu pourri de mauvais desseins ne cessait de rôder autour du château.

Il le surveillait depuis plusieurs jours, et était à présent sûr de son fait : c'était un assassin, un pillard, un incendiaire pour le moins !

Cette dénonciation, les détails circonstanciés et du reste fantaisistes dont il l'accompagnait, produisirent une vive émotion.

On parla de fenians, à l'imitation de ceux d'Irlande, ayant comploté de faire sauter les châteaux des lords et d'incendier les métairies.

Alors les imaginations s'échauffant, il fut décidé, dans le plus grand secret, qu'on traquerait le lendemain l'étranger, sans prévenir d'avance le lord, à qui l'inquiétude risquait d'être nuisible dans son état.

Aussi, le jour suivant, une vingtaine de solides gaillards armés d'épieux, de gourdins ferrés et de faulx allèrent-ils s'embusquer le long du parc, dans les taillis qui le bordaient, au fond des fossés.

Le valet de ferme, qui trouvait là un bienheureux prétexte pour laisser plus longtemps son champ en friche, était allé reprendre son poste d'observation sous les bouleaux...

A quelque distance, le métayer en personne tenait en laisse deux chiens énormes dont on avait attaché la gueule afin de les empêcher d'aboyer. Un fusil était appuyé contre un arbre à deux pas de lui.

Alexandre, la Terreur de Grenelle, revêtu de son déguisement habituel parut au bout du chemin et s'engagea rapidement sous les taillis.

— Nous le tenons ! — murmura joyeusement le paysan embusqué.

Il attendit un moment, frottant l'une contre l'autre ses mains calleuses, d'un air satisfait : la prime serait bonne !

Alexandre avait atteint l'endroit où il s'était blotti le premier jour, lorsque la femme et la nièce de lord Warder avaient passé devant lui.

Il tira sa montre et vit qu'il avait encore une demi-heure à attendre avant le moment que la Roussotte lui avait fixé comme celui où lady Sutton avait coutume de faire sa promenade.

— Je suis en avance, — murmura-t-il. — Cette fois, ça ira !

A ce moment, à trois ou quatre cents mètres, un hullulement prolongé se fit entendre.

— Quel est ce vilain oiseau? — pensa le bandit.

A ce cri un autre répondit, sourdement modulé, puis un autre, et un autre encore.

Ce fut ainsi un chapelet d'appels étranges, se suivant, se répondant sur une ligne à demi circulaire derrière lui.

— Ce sont des oiseaux de proie qui se donnent rendez-vous et qui s'en racontent, — supposa Alexandre. — Je n'aime pas leur ramage. On dirait vraiment des oiseaux de mauvais augure.

Et il tourna machinalement la tête essayant de sonder l'épaisseur des fourrés...

Mais, s'ils le cachaient admirablement lui-même, leur masse lui interdisait également de voir ce qui se passait au delà d'un ou deux mètres.

Le cri d'oiseau nocturne qu'il avait entendu avait été poussé par le paysan embusqué à l'entrée du bois.

Ce cri signifiait :

— L'homme est entré dans le taillis.

Et sa reproduction, tout le long des fourrés, signifiait que les traqueurs étaient à leur place et qu'ils avaient entendu l'avertissement.

Il y eut un moment de silence.

A cet instant, lady Sutton parut sur le perron accompagnée de Léona...

. . . . . .

Les deux femmes échangèrent quelques paroles et la jeune femme, descendant lentement les degrés, se dirigea vers l'allée où elle avait coutume d'aller faire sa promenade quotidienne.

Lady Warder la regarda s'éloigner avec une flamme infernale dans les yeux...

— Va, — pensa-t-elle, — ta dernière heure est arrivée!

Et elle demeura immobile, des lueurs fauves s'échappant de ses prunelles, tandis que la nièce s'éloignait.

Elle voulait la suivre ainsi jusqu'à ce qu'elle eût disparu au détour des massifs, résolue à attendre, à épier, à savourer sa sanglante agonie.

Ah! elle la tenait bien, cette fois. Elle en était sûre.

Elle voulait enfin entendre le cri de son épouvante et de sa détresse, et alors seulement, sa haine, sa cupidité satisfaites, rentrer câlinement auprès de lord Warder comme si elle l'adorait encore davantage.

Dans sa cachette, le forçat évadé consultait sa montre.

— Cette fois-ci, c'est la belle heure! Ah! je ne ferai pas chou-blanc aujourd'hui, j'espère bien!

Le chien, de nouveau, avait happé l'homme à la jambe. (P. 1504.)

Et il tâta, avec une joie manifeste, la lame épaisse de son couteau, pointu comme un dard de scorpion, affilé comme un rasoir.

— Dix mille balles et plus!...

Et il ricana cyniquement.

Brusquement un nouveau cri d'oiseau, assourdi, prolongé, déchirant à faire frémir, troua le silence.

Et, tout d'un coup, il y eut, dans les fourrés, un long et mystérieux bruissement.

— Il y a donc quelque charogne par là qui attire ces vilaines bêtes, pour qu'elles pullulent ainsi, — pensa le bandit impressionné malgré lui.

Mais ce froissement des branches qu'il avait entendu se rapprochait lentement, sournoisement.

Sur le perron du château Léona, dressée de toute la majesté haineusement splendifiée de sa taille, laissait voir, sur ses traits, une expression d'horrible triomphe.

Lady Sutton venait de disparaître derrière le massif.

Encore quelques minutes et le couteau du bandit, aposté là, allait la débarrasser d'elle.

Léona n'avait pas prêté attention aux cris étranges qui avaient frappé l'oreille toujours aux écoutes de son complice.

Elle ne percevait pas le froissement des feuillages qui venait de s'élever dans le bois.

Mais Alexandre l'avait entendu, lui !...

Il se retourna, une pâleur soudaine répandue sur ses traits.

— Qu'est-ce que ça signifie?

On aurait dit, non pas un bruit d'ailes, mais une lente poussée de fauves.

Et cela se ruait tout droit, se dirigeait de son côté, traîtreusement, sans interruption.

Tout à coup un aboiement rauque, bref, troua l'air.

C'était un des molosses du fermier qui, s'étant débarrassé de sa muselière, poussait, à son tour, son redoutable cri de guerre.

Mais les deux mains du métayer s'étaient abattues sur sa gueule, la refermant entre ses doigts.

Est-ce que l'animal allait leur faire manquer la chasse?

Car c'en était bien une qui commençait !

— On dirait des rabatteurs qui s'avancent, — murmura Alexandre.

Et s'interrogeant :

— Oui, une chasse alors?... à quelle bête?... Et moi, ici?...

Maintenant, pareil aux deux crochets d'une tenaille, « cela » s'avançait, gagnait du terrain, débordait à droite et à gauche.

Une foulée terrible, irrésistible, trouait, balayait les branches.

Une sueur moite exsuda aux tempes du bandit.

— On dirait que *ça* vient vers moi.

Et, ramassé sur lui-même :

— Est-ce que ce serait pour *bibi?* On m'aurait vu?... Mais je suis *frit* alors!...

Une épouvante véritable commençait à s'emparer de lui.

Il se voyait retombé aux mains des hommes de justice; il voyait son identité découverte, son extradition en France, et l'enfer du bagne rouvert de nouveau pour lui... Sinon la guillotine, la *veuve!*

Le forçat évadé tira tout à fait son énorme couteau.

— Oh! ils ne m'auront pas comme ça!

Ils l'assommeraient, le déchiqueteraient plutôt; mais ils ne le prendraient pas vivant!

Essayant de se tranquilliser, il voulut raisonner.

Il se réclamerait de la Roussotte. A l'hôtel où il logeait il s'était informé; la Roussotte était devenue, et « pour de vrai », lady Warder, la femme du châtelain, une Française de Paris, lui avait-on dit, donc pas d'erreur!

Il dirait qu'il la connaissait, qu'il était là par son ordre.

Par son ordre! Il eut un rire dur, un rire qui tenait du grincement de dents!

La Roussotte, il la connaissait par cœur, comme il connaissait tous ceux de la haute et de la basse pègre pour qui il avait jadis travaillé; elle le renierait pour ne pas se compromettre...

Elle lui donnerait même le coup du lapin, s'il le fallait, afin d'assurer sa sécurité. Eh bien! on verrait!

Malheur à elle!

Les rabatteurs des extrémités de la ligne étaient arrivés à sa hauteur. Il se terra sur le sol.

Son couteau tout ouvert dans la main, son regard à l'expression affolée et menaçante à la fois, fixé devant lui, il fouillait le fourré, ne faisant pas un mouvement, retenant son souffle.

Que les rabatteurs restassent un moment sans le voir, qu'il y eût seulement un passage d'homme entre eux, et il se ruerait en arrière, dût-il s'élargir le chemin avec son couteau; et alors, plongeant en pleine forêt, il gagnerait de vitesse la chasse désorganisée.

Devant, c'était le parc, les larges allées à découvert, les laquais, toute la « domestiquaillerie » lancée à ses trousses si elle le voyait, coupant sa retraite, le rejetant comme une bête cernée sur les rabatteurs.

— Oh! je passerai bien! — gronda-t-il entre ses dents, ramassé sur ses jarrets, l'éclair de son couteau au bout de son bras menaçant.

Le cri d'oiseau de proie qui l'avait déjà averti retentit violent et presque simultanément à droite et à gauche

Les rabatteurs des extrémités annonçaient qu'ils avaient atteint l'allée...

A ce signal le métayer découpla ses molosses.

— Allez les chiens!

Et les deux énormes bêtes qui tiraient depuis un moment, avec des mouvements furieux sur la chaîne, flairant l'étranger, le gibier, s'élancèrent d'un bond épouvantable dans le fourré avec un aboi, un rugissement plutôt, déchirant et court...

En même temps le fermier, saisissant son fusil appuyé contre l'arbre voisin, partit derrière eux.

— Des chiens! — souffla l'ex-forçat. — Je suis perdu.

Son regard inspecta rapidement tout le taillis.

Il n'y avait plus qu'une issue pour tâcher de fuir, fuir en gagnant de vitesse ses poursuivants, dépister les dogues si possible, les dogues qu'il éventrerait s'il se trouvait un moment assez loin des hommes, s'il en avait le temps.

Se jetant en avant comme un projectile, il écrasa les branchages, mit le pied au bord de l'allée.

Son œil fulgurant plongea à droite et à gauche : il était à découvert et était surpris...

Mais une double clameur qui s'éleva là où son regard venait d'apercevoir des hommes armés lui prouva que c'était en effet bien à lui qu'on en voulait...

Un autre massif était devant lui sur le bord opposé de l'allée. Comme un sanglier il s'y enfonça.

Des têtes, à ce moment, y apparurent : celles des jardiniers du château, mis au dernier moment dans la confidence de la chasse et qui en étaient aussi.

A la vue du couteau du forçat, ils s'écartèrent; mais l'un d'eux lui envoya tout de même de côté un coup de bêche qui lui zébra l'oreille d'un trait de sang.

Les rabatteurs s'étaient élancés par les côtés, afin d'aller en nombre lui couper la retraite.

— Mords! mords! — criait le métayer apparaissant, son fusil à la main. — Hardi!

Alexandre sentit l'haleine des molosses sur lui : il se détourna en fuyant, vit leur cou tendu, leurs yeux féroces, leurs gueules aux crocs luisants ouvertes vers lui.

Il s'arrêta une seconde, visa le plus rapproché des deux, détendit son

jarret, et son talon sonna comme un coup de marteau sur le crâne du dogue qui tomba avec un cri sourd.

Il reprit sa course!

Mais il chancela, en même temps qu'une douleur soudaine lui coupait le souffle : les crocs de l'autre molosse étaient plantés dans son épaule.

L'homme tordit ses reins et son couteau brilla.

Il s'arc-bouta contre le ventre de la bête, il s'y planta comme dans un sac; mais les crocs incrustés dans sa chair ne démordaient point.

Alors, râlant de douleur et de rage, le forçat évadé se secoua, ne pouvant se débarrasser du poids énorme qui continuait à le dévorer, il se débattit, tandis que son couteau creusait les entrailles du dogue qui tomba enfin comme un fruit mûr.

Le bandit passa sa main sur son visage, en essuya rapidement la sueur, ne voyant pas que ses doigts sanglants marquaient son front d'un large stigmate!

Ses jambes flageolaient.

— Mords! mords! — criait de nouveau, derrière lui, la voix furieuse du fermier qui accourait.

Le chien abattu d'une détente de son talon, s'était lourdement remis sur ses pattes et revenait, plus irrité.

L'homme, rappelé à lui par l'angoisse, reçommença à fuir.

Les rabatteurs serrés sur sa gauche, derrière lui, lui coupaient le chemin de la forêt, l'obligeant à rester dans le parc.

Il arriva à la limite du taillis dont l'épaisseur l'avait à peu près protégé jusque-là.

Devant lui, maintenant, c'était un grand espace vide, l'étendue sans abri du jardin anglais, avec ses corbeilles de fleurs, la pelouse, étendue comme un champ de course fait exprès, un champ de course à l'homme!

L'autre dogue hurlait derrière l'homme traqué.

— Débusque! — criait le fermier, pourpre de rage d'avoir retrouvé un de ses chiens éventré, — débusque! que je te tire!...

Alors, réellement comme un fauve chassé, le forçat évadé s'élança en avant, hagard, sans pensée, affrontant le plein jour et les balles, ne songeant qu'à fuir!

Un brouillard pesait sur ses yeux.

A travers cette buée, il aperçut le château, et debout, au haut du perron, deux formes de femmes.

L'une était lady Sutton qui, avertie, effrayée par les cris, les rumeurs, puis le déchaînement de cette chasse terrible, était venue se réfugier vers le château.

L'autre était lady Warder, Léona!

Les dents serrées, une lueur dure aux yeux, immobile et respirant à peine, elle était là depuis le commencement de la poursuite, tout un monde d'appréhensions et de colère muette et inutile soulevé dans son sein!... Qu'allait-il advenir de tout cela?

Tout à coup, elle aperçut Alexandre, l'ancien forçat, débouchant des taillis...

C'était donc lui qui était cause de ce tumulte effroyable; c'était lui que l'on poursuivait, que l'on traquait avec cet acharnement.

Que s'était-il passé?

Non seulement la femme qu'elle avait condamnée à disparaître venait encore d'échapper au sort qu'elle lui avait destiné, mais l'homme chargé par Léona de l'exécution de sa sentence avait, attaché à lui, toute la meute des paysans à demi sauvages des environs.

Y avait-il donc un mauvais génie, un ennemi caché se complaisant au jeu terrible de contrecarrer ses desseins, de l'attaquer de front?

Ah! celui-là ne la connaissait pas bien, alors!

Elle secoua d'un geste inconscient et formidable sa belle tête à la crinière d'or. Si le forçat était le tigre, eh! bien, elle allait montrer à ceux qui s'attaquaient à elle qu'elle était vraiment la lionne.

Déjà, dans un mouvement inconscient de solidarité ou plutôt de lutte, elle avait descendu trois des degrés de marbre, son bras sculptural étendu dans un geste dominateur...

A ce moment elle rencontra l'œil angoissé de son complice tourné vers elle en une supplication; elle aperçut le sang marbrant sa face épouvantable sous sa tignasse et sa perruque rouge à demi arrachées et ses habits en lambeaux.

Elle eut assez tôt conscience de ce qu'elle risquait de compromission personnelle en essayant de sauver le misérable.

Et, brusquement, elle s'arrêta.

Quelque chose d'absolu, d'impénétrable, de glacial, descendit en elle...

— J'étais folle! — se dit-elle. — Pensons à nous, d'abord!

L'ancien forçat parviendrait à distancer ses ennemis ou succomberait, elle ne savait point; mais, quoi qu'il en fût, il était nécessaire qu'on ne soupçonnât pas le moindre lien de communauté entre la hautaine lady et ce vagabond inconnu et terrifiant.

Mais Alexandre avait vu le mouvement de Léona pour jeter son autorité entre lui et ses persécuteurs: il se sentait perdu et elle était le salut... Il osa l'appeler!

Et, dans un élan désespéré, il s'élança vers elle, vers le château comme vers un lieu d'asile.

Un appel de terreur, un de ces cris aigus des voix anglaises, jailli alors de la gorge de lady Sutton.

Et les laquais envahirent le perron, se plaçant entre les deux femmes et le bandit.

— A moi, la Roussotte ! — cria-t-il.

Pas un mot, ni un geste, ni un regard : rien !

Cette fois, la Terreur de Grenelle, comprit qu'il ne devait plus compter sur aucun secours.

— Oh ! garce ! — hurla-t-il. — Je te vendrai !

Il tourna lentement son œil injecté autour de lui, vit d'une part la porte du château gardée, les rabatteurs de nouveau rassemblés et de nouveau aussi redonnant la chasse !

Devant lui seulement, un espace vide que les jardiniers, conduits par celui dont le coup de bêche lui avait fendu l'oreille, se préparaient déjà à couper.

Cette fois, il allait être cerné, définitivement, acculé et pris, ou assommé sur place.

Cette minute de halte lui avait redonné un peu de respiration ; il regarda encore une fois ses ennemis, son large couteau les menaçant toujours; il passa la main sur son visage qui suait du sang, et, ayant aspiré une nouvelle gorgée d'air, il s'élança en avant vers le seul vide existant encore, croyait-il.

Il y trouva les gens d'écurie... revint alors tel qu'un chien enragé et chassé de partout vers le milieu, se butta aux rabatteurs, leva son arme !

Un homme tomba, le paysan qui, le premier, l'avait signalé, faisant un vide dans lequel il se jeta.

De la place, ah ! enfin !... Maintenant, il allait gagner les bois...

Mais une détonation stridente déchira l'air : le misérable continua à courir, de l'élan acquis, pendant dix mètres encore et tomba la tête en avant sur un tertre.

C'était le métayer qui, le voyant sur le point d'échapper, avait épaulé et avait fait feu sans pitié.

Et, de nouveau, il lança le dogue pour l'achever. Mais le coup chargé à grenailles avait rencontré, flottant dans sa course, l'album qui faisait partie du second déguisement d'Alexandre, celui de touriste; la masse avait frappé là, avait agi surtout sous forme impulsive. Et le bandit se releva lourdement aveuglé par du sang jailli de son visage dans sa chute.

N'y voyant plus, il revint en courant avec des zigzags ponctués par l'éclair de son couteau sur la pelouse, par des coups de reins effrénés, évitant les rabatteurs quand ils le serraient de trop près.

C'était hideux!

Le métayer avait rechargé son fusil.

Il guetta le moment où le bandit se trouvait encore à découvert et alors le tira au vol, au jugé : un peu de sang moussa à l'épaule du fugitif.

Soudain Léona apparut, dans une course effrénée.

— Il a la vie dure! — grinçait-elle entre ses dents serrées à se briser.

Alexandre eut une suprême lueur d'espérance, le fou!...

. . . . . .

Le chien, de nouveau, avait happé l'homme à la jambe. Il tomba alors et il y eut un moment de lutte entre les deux êtres confondus.

Puis, la Terreur de Grenelle se redressa sur un genou, sa tête épouvantable levée vers Léona, sa tête où tout était rouge, la chevelure, la barbe, le visage, tout!

Il semblait à bout... et déjà mort!

Il hésita un moment, prêt à se rendre, sembla-t-il, ou prêt à vendre sa vie, toujours armé, attendit ses ennemis qui hésitèrent.

Et alors, profitant de leur halte, il tourna encore une fois le dos, partit vers d'autres fourrés lourdement.

— Sauve-moi, Roussotte, — râlait-il.

Sur la pelouse, le dogue se traînait, fumant le gazon de la liqueur rouge de ses veines et Léona suivait, tragique.

C'était une meute humaine maintenant acharnée après le misérable, et débouchant de toutes les issues.

Le forçat évadé zébra lourdement l'air de son couteau qu'il ne maniait plus que d'instinct et s'enfonça dans un labyrinthe dessiné au bas du jardin anglais, implorant encore la Roussotte!

Une quinzaine d'hommes y entrèrent après lui, devancés par Léona.

D'un bond, elle s'élança sur le misérable qui s'écroula sur le sol, lui déchargeant son revolver dans la tempe et lui soufflant, féroce :

— Vends-moi donc, si tu peux, lâche!

La Terreur de Grenelle avait vécu!

— Va donc maintenant, — murmura-t-elle. — Je ne te crains plus! (P. 1507.)

CXVI

VEILLÉE

Le cadavre de l'ancien forçat avait été déposé dans une salle basse dépendant des communs du château, en attendant son transport à la ville afin d'y être remis aux autorités.

Il était trop tard en effet pour faire tout cela ce jour même.

Léona, de sa voix tranchante, en avait décidé ainsi.

— Demain, au lever du jour, vous emporterez le corps de cet *individu*, — avait-elle commandé, — et vous préviendrez le shérif.

Et elle-même, de son geste hautain, avait désigné l'endroit où allait être placé le cadavre de l'homme qui avait été son amant.

Ce n'est pas sans but qu'elle avait agi de la sorte.

En supprimant, avec une énergie implacable, le complice dont elle avait à craindre la délation et la capture, elle avait, certes, fait beaucoup pour sa sécurité.

Mais ce n'était point encore assez.

Le bandit avait peut-être sur lui des papiers de nature à permettre la constatation de son identité.

Il fallait les lui enlever, faire de cet homme mort un de ces cadavres anonymes que la terre enfouit et dont on ne reparle jamais plus.

Malgré son audace, lady Warder n'avait pas osé fouiller ouvertement les vêtements de l'homme assassiné par elle, se contentant d'empêcher qu'aucun autre ne le fît.

Elle attendit l'heure où, après les émotions de cet après-midi, tout le monde dormait dans le château.

Et alors, sombre et impressionnante dans sa beauté ainsi que le spectre du mal, assourdissant ses pas étouffés sur les tapis épais, elle descendit le grand escalier vaguement éclairé par la lampe suspendue à ses anneaux de cuivre, et, par un couloir de dégagement, gagna une issue latérale.

A cette heure, elle le savait, elle ne rencontrerait personne à cet endroit.

Quelques minutes après, la clé dont elle s'était munie tournait presque sans bruit dans la serrure de la porte derrière laquelle était étendu, sur un peu de paille, son ancien complice.

Léona n'avait apporté ni lampe ni bougie, afin que rien ne trahît sa venue.

Mais les rayons de la lune passant à travers les vitres d'une étroite fenêtre éclairaient, de leur lueur spectrale, le visage hideux, ensanglanté du mort.

La femme qui venait le visiter à cette heure ne put réprimer une vive impression de terreur devant ces traits roidis dans les convulsions dernières, ces traits où étaient encore marqués l'épouvante, et la douleur et la menace...

Mais la prudence lui conseillait de se hâter...

Surmontant son involontaire émoi, elle s'approcha du cadavre, et, faiblement guidée par la clarté lunaire, le fouilla.

Enfin elle se releva.

Elle venait de faire sa moisson.

— Va donc maintenant, — murmura-t-elle. — Je ne te crains plus!

Et, s'étant assurée que nul n'errait par là et ne pouvait la voir, elle sortit, refermant la porte derrière elle.

Quelques instants après, tout ce qu'avait sur lui la Terreur de Grenelle, qui eût pu aider à établir son identité, était détruit, même son carnet de prétendu touriste.

Mais, si nul domestique n'avait surpris Léona, lord Warder ne s'était-il pas aperçu de son absence!

Fréquemment, lorsqu'il s'éveillait de ses assoupissements douloureux, entrecoupés de songes, après lesquels il se retrouvait couvert d'une transpiration glacée, il l'appelait.

N'en aurait-il pas été ainsi cette fois?

La fixité du regard de son mari, à certaines heures, inquiétait Léona, ainsi que d'étranges réticences.

Les dramatiques événements de cette journée, leur dénouement terrible avaient paru l'impressionner beaucoup et il l'avait regardée ce soir-là avec une expression singulière.

S'il s'était réveillé et si son appel n'avait pas obtenu de réponse?...

Savait-elle si, se traînant alors jusqu'à une des fenêtres du château, il ne l'avait pas aperçue.

— Oh! il vaut mieux voir le danger en face, il vaut mieux que je sache ce qu'il en est, — se dit l'ancienne courtisane.

Elle s'approcha de la porte qui faisait communiquer sa chambre à celle où son mari gisait, étendu sur son lit de souffrance, et elle écouta.

Elle entendit le halètement de sa respiration.

— Il dort... ou peut-être il feint de dormir.

Elle s'avança alors résolument, jusqu'à la couche près de laquelle brûlait la veilleuse dont la flamme vacillante paraissait le symbole de la vie de cet homme, incertaine, chancelante...

Oui, il semblait réellement dormir. Pourtant?...

Dans l'accablement qui pesait sur lui, lord Warder avait un impérieux besoin de repos, ce repos qui, seul, lui permettait de vivre.

Cependant Léona n'était pas femme à se laisser arrêter par cette considération, au moment surtout où, — elle venait de le montrer, — elle ne reculait devant rien pour assurer sa tranquillité.

Il fallait qu'elle sût à quoi s'en tenir.

Tant pis s'il dormait vraiment, elle allait le réveiller.

Le malade se rendormirait ensuite... ou bien il passerait le reste de la nuit dans une de ces insomnies pleines d'agitation et de fièvre qui, au retour blafard du matin, le montraient pâle et décomposé, tout frissonnant et plié en deux, comme déjà promis à la tombe.

Appuyant sa main sur l'épaule du dormeur, lady Warder le secoua.

L'esprit du malade était sans doute enfoncé bien loin dans les limbes de l'inconnu, car son corps ne remua point.

La femme, alors, le secoua plus fort en l'appelant par son nom.

Le malade eut comme un hoquet, une aspiration d'air, brusque, et, sembla-t-il, douloureuse; puis, ses yeux s'ouvrirent avec peine..

— Ah!... c'est vous, — émit-il enfin d'une voix très basse en reconnaissant celle qui l'arrachait à l'anéantissement du sommeil salutaire.

— Oui, c'est moi, c'est votre femme, Richard, — murmura la courtisane d'autrefois, d'une voix glissante.

Et, feignant l'affection, rôle qu'elle savait si bien jouer:

— Vous vous êtes donc rendormi, depuis votre premier réveil?

— Mon premier réveil!...

— Oui, il y a une demi-heure, à peu près. Voyons, ne faites pas l'étonné?...

— Je vous jure, mon amie, je ne me souviens pas. J'ai donc parlé, divagué peut-être en ce cas. Ah! vous qui avez lié, à ma caducité, votre vie radieuse, plaignez-moi, car si ce que vous me dites est vrai, c'est un indice de plus : je me sens bien bas!

Et il murmura, comme pour lui-même:

— Bien bas... Bien bas!...

— Mon ami!...

Léona avait jeté ces deux mots de protestation en enlaçant son mari de ses beaux bras d'albâtre, ces bras qui, un instant auparavant, venaient de frôler le cadavre dépouillé par elle.

La tête fatiguée du malade s'appuya sur un de ces bras nus que souillait une petite tache de sang que Léona n'avait pas songé à effacer.

Et ses lèvres baisèrent cette peau, non loin de cette tache affreuse que ses yeux, clos dans l'excès de son mal, n'apercevaient point.

Après quelques minutes de cette caresse, au contact de ces bras nus dont le satin capiteux le grisait, lui faisant oublier sa douleur, il dit encore :

— Mais, si je m'en vais, ne craignez rien. Vous savez que j'ai pris mes dispositions dernières; je ne vous en avais pas parlé davantage, devinant combien ce sujet vous attriste. Cependant, le silence, le calme de

cette nuit, après le trouble de cette journée qui m'a réellement éprouvé, me porte à vous le confier.

Léona essaya d'une hypocrite protestation.

Mais au fond, elle exultait, elle allait donc connaître les clauses du testament préparé par son mari, ce testament qui, en menaçant ses plans d'avenir, lui avait fait armer inutilement la main de son ancien complice.

— Vous connaissez la devise des Warder, — reprit le malade après s'être recueilli un instant, — « Ferme comme roc ». Une résolution une fois prise par nous est irrévocable. Eh! bien, dépositaire après moi du blason des Warder, ne devez-vous pas l'être de leurs biens? Voilà ce que j'ai résolu, voilà ce que j'ai fait. Vous êtes assez belle, ô ma reine, pour porter une couronne qui, hélas! n'est que couronne ducale : les ducs, jadis, ont été les rivaux des rois. Votre majesté de veuve siéra bien sous les hauts plafonds armoriés de Kingsworth; votre mélancolie, si pleine d'un charme que je ne verrai plus, aura un cadre digne d'elle sous les allées ombreuses des forêts et parmi la vaste étendue des champs composant les domaines de ma famille.

La poitrine de lady Warder se dilata, un éclair d'orgueil illumina, durant une seconde, sa prunelle agrandie.

Quoi, pour elle, pour elle seule tout cela, alors qu'elle avait été sur le point de le disputer, — et à quel prix? — à cette parente en qui elle voyait une rivale!

Ah! oui, le destin était réellement pour elle.

Attachant, sur celle à qui il venait de parler de la sorte, un regard d'une intraduisible intensité d'amour, et en même temps d'indicible regret, le malade, résolu à épancher son âme jusqu'au bout, continua encore :

— Je ne vous demanderai qu'une grâce : celle de faire élever mon mausolée dans un des fourrés de ce parc, afin que, mon corps trépassé, mon âme encore demeure auprès de vous.

Et, joignant les mains :

— De grâce, ne me refusez pas!...

Il s'était soulevé à demi. Léona, encore éblouie, palpitante de la révélation qu'il venait de lui faire, tout entière à son ivresse intime, restait muette.

— Vous ne me répondez pas? — gémit le malade.

Et il se laissa retomber sur sa couche, sa tête pesante s'écrasant sur l'oreiller; et deux larmes, deux lourdes et brûlantes larmes glissèrent sur sa joue.

Il ne mentait donc point ; il ne l'abusait donc pas, pensait l'ancienne courtisane.

Certes, cette idée de réclamer son tombeau à côté du château où elle demeurerait, — plus ou moins, — était lugubre.

Mais, après ce qu'il venait enfin de lui apprendre, ce n'était pas le cas de le désillusionner et de le faire revenir peut-être sur ses généreuses dispositions.

Léona savait, certes, jouer à la perfection la comédie de l'amour et celle de l'attendrissement.

Aussi, d'un mouvement d'une lenteur poignante, fléchit-elle son corps, et, devant le lit, tombant agenouillée:

— Je ne vous réponds pas, — fit-elle en donnant à sa voix un brisement profond. — Hélas ! que voulez-vous que je réponde?... Que me parlez-vous de testament et de veuvage?

Une de ses mains, avec toutes les apparences d'une piété quasi filiale, essuya ces pleurs qui lui affirmaient la vérité des paroles prononcées par son mari.

Et, de l'autre main, se voilant les yeux :

— Vous me brisez le cœur!

Puis, semblant faire un effort et violenter sa douleur :

— Pourquoi ces pensées désolantes? pourquoi vous laisser aller à ces mauvais rêves?... Vous ne voyez donc pas combien vous vous faites de mal... et combien vous m'en causez aussi à moi-même?

Lord Warder, accablé par l'énergie qu'il avait dû déployer en surmontant sa souffrance pour aborder longuement un sujet sur lequel il était resté jusqu'alors silencieux, demeurait prostré, en proie maintenant à toute la fièvre suscitée par ce réveil en pleine nuit.

— Allons, dormez, méchant ami, — murmura Léona. — Dormez, je veille sur vous.

Le malade secoua la tête.

— Vous savez ce qu'il en résulte lorsque, pour une cause quelconque, le sommeil me quitte. C'est en vain que je l'appelle.

Et, la considérant avec extase :

— Si j'écoutais mon égoïsme, je vous dirais : qu'importe le repos ; je vous vois, et cela me suffit. Mais vous êtes femme et le repos vous est nécessaire à vous. Reposez-vous, allez ! ne serait-ce que pour soigner votre délicieuse beauté qui est pour moi comme le soleil de ma vie déclinante.

— Encore ! — gronda-t-elle doucement.

— Eh ! bien, soit, je vais être sage, pour vous complaire ; je vais

essayer de dormir, mais, à une condition, c'est que vous me promettrez d'aller vous-même vous reposer.

Le capiteuse créature inclina sa tête auréolée par l'or de ses cheveux.

— Oui, — fit-elle, — après que vous aurez pris la potion calmante recommandée par le docteur.

Et, de sa main aux ongles roses, d'un rose avivé, semblait-il, par le sang qu'elle avait versé ce jour même, elle lui présenta, dans une coupe de vermeil, la liqueur apaisante ordonnée par le médecin.

C'était une de ces boissons qui procurent une détente, ou plus exactement un écrasement passager du système nerveux à son détriment, un de ces remèdes qui, à la fin, produisent plus de mal que de bien.

Léona le savait.

Et elle força la dose, en lui disant, avec son sourire :

— De la sorte, vous vous rendormirez de nouveau.

Lord Warder retint, sur ses lèvres, les mains qui lui présentaient ce breuvage débilitant, puis, fermant les yeux, attendit l'assoupissement peuplé de cauchemars que cette boisson amenait parfois.

Léona le considéra une minute. Ah ! oui, qu'elle devînt bientôt seule maîtresse de cette fortune. Et elle sortit de la chambre, le regard empli de la joie qu'elle pouvait enfin montrer, et se disant :

— Tout ceci sera donc à moi, à moi seule !...

Le sang du bandit qu'elle n'avait pas hésité à verser lui portait bonheur, se disait-elle.

Et ayant encore, dans les oreilles, les paroles de lord Warder, elle se mit au lit et s'endormit, sans un remords, bercée au contraire par des rêves heureux.

CXVII

JOURS NOIRS

Mais toute joie a son lendemain, souvent lendemain d'inquiétude et de trouble.

Léona d'Ercourt, lady Warder, avait tout fait pour anéantir le danger qui pouvait résulter, pour elle, de la capture, puis de la mort de son ancien complice.

Elle avait emporté, nous l'avons dit, puis brûlé tous les papiers qu'il portait sur lui.

Et cependant, lorsque le réveil sonna pour elle après les songes heureux de son sommeil, un pli de souci ne tarda pas à barrer son front.

C'est que le cadavre de la Terreur de Grenelle allait être remis aux autorités anglaises, en même temps que les représentants de la reine allaient recevoir la déclaration des faits dont le parc de Kingsworth avait été le théâtre.

Ils pouvaient trouver tout cela singulier, vouloir même se livrer à une enquête plus approfondie.

Et malgré toute son assurance, tous les soins qu'elle avait pris, l'ancienne Roussotte ne pouvait s'empêcher de trembler.

Elle comptait, il est vrai, sur le prestige du nom de Warder pour arrêter les magistrats.

— Mais, — se disait-elle, — s'ils étaient résolus malgré tout à s'éclairer. Il en faut si peu, quelquefois, pour faire découvrir une piste.

Elle aperçut alors la petite tache de sang restée sur son bras et elle pâlit.

Cet indice seul pouvait suffire comme point de départ à des magistrats perspicaces.

Hâtivement, elle passa dans son cabinet de toilette et la frotta avec du savon pour la faire tomber : il lui semblait que des parcelles du sang desséché, durci, s'étaient introduites dans les pores et ne voulaient pas se détacher.

Maintenant il lui semblait qu'elle en avait partout.

Et elle quitta le vêtement, luxueux peignoir d'étoffe tissée dans les Indes, qu'elle portait la veille lorsqu'elle était allée dépouiller le cadavre d'Alexandre et qu'elle avait machinalement repris à son lever.

Un coup de revolver n'éclabousse généralement pas, du sang de sa victime, celui ou celle qui le tire.

Donc, des maculatures sanglantes trouvées sur elle risquaient d'indiquer qu'elle s'était ensuite approchée du cadavre.

Quand ? Comment et pourquoi ?...

Questions qui pouvaient être redoutables.

Elle passa attentivement l'inspection de la robe qu'elle venait de retirer.

Elle fit bien : sur une des manches qui avait frôlé une des plaies, une maculature était restée.

Léona déchira l'étoffe et la brûla.

Malgré cela, elle n'était pas rassurée...

— Oh! je me vengerai!... Leur bonheur, je le briserai!... (P. 1516.)

Ah! elle était loin, à cette heure, de l'ivresse qu'elle avait éprouvée cette nuit.

Malgré son empire sur elle-même, la tension de ses traits décela, durant toute cette journée, l'anxiété de son esprit.

Son regard, fixé sur les lointains de l'avenue qui conduisait au château, semblait craindre d'y voir apparaître les gens de la Justice.

Lord Warder s'aperçut des préoccupations qu'elle n'était plus maîtresse de dissimuler.

Il les attribua aux émotions qu'elle avait ressenties et aux fatigues qu'elle avait endurées en le veillant une partie de la nuit.

Lui-même était resté dans un état de prostration générale, causé par la dose excessive de remède que lui avait administré Léona.

L'infortuné, aveuglé par son amour, se reprocha l'état dans lequel il la voyait.

— Vous voici souffrante, aussi, — prononça-t-il avec une profonde tendresse. — Nous avons bien assez de serviteurs pour me soigner, sans vous rendre malade à votre tour !

La perfide créature leva les yeux au ciel.

Mais les paroles de son mari venaient cependant de la rassurer. Si on l'accusait par impossible de s'être rendue auprès du mort, elle répliquerait qu'elle n'avait pas quitté le chevet de son mari de toute la nuit.

Et lord Warder, alourdi ainsi qu'il l'était par le médicament qu'elle lui avait fait absorber, n'ayant qu'un souvenir confus du temps qu'elle avait passé auprès de lui, témoignerait en sa faveur.

Néanmoins son inquiétude ne se dissipa pas complètement.

Huit jours se passèrent ainsi, dans une attente anxieuse de la part de Léona.

Elle savait seulement que la déclaration du métayer avait été enregistrée et que l'on avait enterré le cadavre d'Alexandre dans un coin isolé, dit cimetière communal.

Puis, le matin du neuvième jour, elle se surprit à chantonner.

Alors, elle sourit allégée.

— Ceci est un bon signe, — murmura-t-elle, — quand je chante ainsi sans m'en douter, c'est qu'il y a du bleu dans mon horizon. Allons, l'histoire d'Alexandre est définitivement enterrée avec lui. La Roussotte est bien morte; vive lady Warder *for ever !*

Et, s'asseyant devant son piano, elle tapota gaiement une marche écossaise.

Comme elle finissait de jouer avec entrain ce morceau, elle poussa un léger cri de saisissement.

Un baiser venait de chanter sur son cou, un baiser donné par deux lèvres froides et qui l'avaient fait frissonner.

Elle se tourna et aperçut lord Warder.

Le malade avait rassemblé ses forces pour se traîner jusqu'à elle et, la surprenant, avait posé, sur son cou gracieux, ses lèvres pâles et glacées de spectre.

Il la pria alors de jouer encore pour lui ce même air.

— C'est l'hymne au son duquel mes ancêtres ont combattu, — dit-il, — au temps où l'Écosse était indépendante et libre.

Léona le força à s'étendre sur un sopha et attaqua de nouveau la marche écossaise.

Mais elle n'y avait plus le même entrain : il lui semblait qu'elle avait toujours, sur son cou, cette caresse mortelle.

Elle ne pouvait donc pas jouir paisiblement de la vie? — pensait-elle.

Sa réflexion était fondée plus qu'elle ne le croyait.

Le lendemain, allongée sur une chaise à bascule, elle lisait un journal de Paris auquel elle avait fait abonner lord Warder.

C'était une feuille mondaine avec laquelle elle suivait le mouvement de la grande vie à Paris, avec le regret de n'y point participer.

Ah! comme elle serait allée volontiers y étaler son faste, si elle n'avait été retenue par la crainte d'y rencontrer certaines connaissances d'autrefois qui auraient pu édifier trop facilement lord Warder sur son compte.

Au milieu de sa lecture, un cri de surprise et de colère lui échappa tout à coup.

Et sa main froissa rageusement la feuille.

Ce qui venait de motiver son mouvement d'irritation était un écho inséré à la première page.

Il commençait par ces mots :

« Un de nos confrères de la presse militaire annonçait dernière-« ment le prochain mariage d'un de nos plus sympathiques officiers, le « capitaine Maurice Donnel, capitaine-instructeur à notre école militaire « de Saint-Cyr.

« Nous sommes heureux d'apprendre la confirmation de cette nou-« velle... »

Léona n'avait pas poussé plus loin sa lecture, certaine de trouver ensuite le nom de la fille adoptive de Mme de Saint-Florent.

Maurice Donnel, qu'elle avait essayé d'enlever à sa fiancée, l'officier qu'elle s'était prise à aimer un moment de l'âpre passion de l'amour dédaigné, allait donc lui infliger ce dernier opprobre; épouser celle dont elle avait tout fait pour le séparer!

Après son premier mouvement de révolte et de rage, elle reprit néanmoins le journal.

Elle voulait aller jusqu'au bout.

Elle allait apprendre certainement la date de la cérémonie nuptiale.

Qui sait si, d'ici là, elle ne pourrait pas élever, entre les deux fiancés, un obstacle tel que ce mariage fût de nouveau entravé et brisé

peut-être à jamais, tant les projets qui se heurtaient tumultueusement dans sa tête étaient ténébreux et violents.

Elle chercha donc l'indication de ce jour.

Hélas! la satisfaction qu'elle espérait lui était interdite. Elle en acquit la preuve en continuant à parcourir l'article!

A l'heure où elle lisait ces lignes qui soulevaient en elle des haines impuissantes, ce mariage devait être consommé.

L'ancienne courtisane jeta à terre le journal qui était venu lui apporter cette nouvelle.

Et, se dressant dans un mouvement de révolte, elle se mit à marcher de long en large, échafaudant des plans de représailles, de vengeances plus effroyables... et plus impraticables les uns que les autres.

Que pouvait-elle, seule, éloignée ainsi qu'elle l'était actuellement?

— Ah! si Alexandre vivait encore!

Ces mots s'échappèrent en sifflant de ses lèvres.

Et se rebellant contre son impuissance actuelle, elle se dirigea vers une des fenêtres du château ouverte vers le sud, vers le côté où loin, bien loin, était la France, sa patrie... si elle pouvait avoir une patrie.

Et tendant le poing de ce côté, elle jeta ces mots entre ses dents serrées :

— Oh! je me vengerai!... Leur bonheur, je le briserai!...

CXVIII

RÉUNION DE FAMILLE

Suivons les pensées de lady Warder. Comme son esprit, franchissons le bras de mer qui sépare les Iles Britanniques de notre beau et souriant pays.

Nous avons dû précédemment quitter la villa de Saint-Germain où une si tendre affection unit ceux qu'elle abrite.

Berthe Raymond, la fille de l'astucieuse et criminelle Léona, torturée entre son amour et ce qu'elle supposait être son devoir, ne s'était pas cru le droit d'y demeurer plus longtemps.

Pauvre oiseau à l'aile blessée, elle avait fini par aller chercher un refuge dans une retraite, hélas! trompeuse, pour son besoin d'oubli.

Retirée dans le couvent de Sèvres où s'était écoulée la plus grande

partie de sa jeunesse, elle repensait à ceux dont elle venait de se séparer...

A Hector Brémontier que sa raison voulait accuser et que son cœur s'obstinait pourtant à défendre, à lui surtout, puis à ses hôtes, ses amis si généreux... à Mignonnette et à son fiancé, le jeune et bon Maurice Donnel.

— Ah! ils sont heureux, tous deux! — gémissait-elle.

Et elle enviait leur bonheur en demandant au ciel, elle qui priait si souvent, de le rendre éternel.

Heureuse... disait-elle. Ah! certes oui, Mignonnette avait le droit de l'être. Elle avait traversé assez d'épreuves pour voir enfin lui sourire la vie...

Actuellement, le poison versé dans ses veines par le complice de Léona étant éliminé, elle revenait visiblement à la santé.

Une fraîcheur venait teinter légèrement le satin de sa joue, et son regard si longtemps voilé reprenait sa limpidité tour à tour enjouée et rêveuse d'autrefois.

Jacqueline Delbeau, appelée par Mme de Saint-Florent, était venue constater le rétablissement, le retour à la santé, cette fois triomphant, de son enfant.

Et l'héroïque mère, mère sublimement anonyme, s'était cachée pour laisser couler les larmes qui, de son cœur débordant d'ineffable joie, affluaient à ses yeux.

M. de Saint-Florent, lui aussi, suivait, avec une émotion intense, le rétablissement chaque jour plus accentué de sa fille.

Il lui semblait réellement que lui-même revenait à la vie.

Si ce n'eût été l'infortuné officier de marine l'ami de Maurice, victime sans doute de l'inimitié qui s'était attachée à sa maison, il aurait cru que leur temps d'épreuves était maintenant à tout jamais fini.

Mais, pensait-il quelquefois, rapprochant les circonstances des deux derniers attentats, il était possible qu'aucune connexité n'existât entre eux.

Il passait en revue tout ce que l'armée du crime et du vol complote et accomplit chaque jour... et chaque nuit!

Et il se disait que ces attentats revêtaient justement le caractère des attaques nocturnes que les écumeurs de Paris et de sa banlieue ont l'habitude de pratiquer.

Une seule chose troublait ses suppositions, le silence de l'officier de marine au sujet de son meurtrier.

Mais peut-être n'était-ce là que l'effet d'un caprice de malade aussi grièvement atteint que l'était Brémontier?

Eh! bien, maintenant que leur horizon s'était éclairci, n'était-ce pas le moment de songer à la réalisation du rêve depuis si longtemps caressé?

L'heure n'était-elle pas venue enfin d'unir Mignonnette et Maurice?

M. de Saint-Florent en parla à sa femme.

— J'y songe, en effet, depuis le rétablissement de Marie, — répondit la noble créature, — mais je craignais d'être impatiente et j'attendais que vous m'en parliez.

Et, d'elle-même, elle ajouta qu'elle demanderait son avis à Jacqueline Delbeau, car, dans son exquise délicatesse, la comtesse comprenait ce que ce sujet avait de pénible et d'embarrassant pour son mari.

Quel pouvait être le sentiment de la Directrice de la Succursale hospitalière des Vosges, sinon celui de la mère adoptive de Marie.

Un soir donc, un hasard apparent réunit, par les soins de Mme de Saint-Florent, dans le salon de la villa, Mignonnette et Maurice un peu surpris et souriants de cette solennité, Jacqueline Delbeau, la mère Berthier et son mari, l'ancien garde, qui mordait ses moustaches blanches d'un air embarrassé, ne trouvant même pas la force de glisser, à l'oreille de sa moitié, le moindre juron pour se donner une contenance.

Mme de Saint-Florent interrogea alors, du regard, le comte, debout dans le coin le plus reculé, loin de la lumière, car il craignait de laisser paraître sur son visage les marques d'une émotion qui le troublait déjà.

— Mes amis, — prononça la noble femme dans le cœur de laquelle une double maternité d'adoption suppléait, avec une élévation plus grande peut-être, à la maternité ordinaire; — mes amis, puisque nous voici réunis, ne serait-ce pas le moment de causer un peu de l'avenir?

M. et Mme Berthier, Maurice et Mignonnette eux-mêmes se considérèrent un peu surpris et déjà inquiets.

Mme de Saint-Florent continua :

— Voici Marie complètement rétablie, maintenant grâce à Dieu, après les angoisses que nous avons tous eues; car tous ici, je le sais, nous avons pour elle la même tendresse.

— Je le crois, qu'on la chérit, et même qu'il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas l'idolâtrer, une enfant comme ça, — ponctua la mère Berthier, dont l'œil se plissait sous l'émotion qui commençait à la prendre.

Car l'excellente femme, à ce début, devinait un peu ce dont il allait être question pour la mignonne qu'elle avait nourrie de son lait.

Marie et son fiancé, se tenant l'un l'autre par la main, se regardaient et n'osaient prononcer un mot.

Leurs âmes semblaient suspendues...

Mme de Saint-Florent laissa, sans affectation, mais avec une expression de solidarité touchante, son regard se poser, s'arrêter longuement sur Jacqueline Delbeau.

Et la mère, la vraie mère, la mère si saintement sacrifiée, ne pouvant plus comprimer les battements de son cœur, cacha son visage sous son mouchoir.

— Oui, — dit alors la créatrice de l'Œuvre de la Mère et de l'Enfant, — l'heure est venue de former des projets d'avenir, ou de reprendre plutôt ceux que nous avions formés avant le désastreux événement qui a manqué faire deux victimes... Le trousseau de Mignonnette est prêt... depuis longtemps Maurice, mon enfant, et toi chère Marie, puisque les épreuves n'ont fait que grandir, épurer votre amour, voulez-vous toujours vous unir?

Les deux jeunes gens se regardèrent avec une expression indicible, et pour toute réponse, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

A cette effusion, plus éloquente que les paroles les plus expressives, un silence fait d'une émotion infinie tint un moment tous les cœurs en suspens.

Quand les deux fiancés détachèrent leurs bras enlacés, ils se reculèrent un peu, se regardant encore avec adoration sans honte, en présence de ceux devant qui leur pur amour n'avait pas à se cacher.

— Ah! — murmura Maurice. — Enfin!...

Et tendant sa main à sa fiancée, à celle qui bientôt allait être son épouse...

— Viens, Marie, puisque bientôt se lèvera l'aurore du jour béni qui nous unira, viens embrasser avec moi ceux qui sont ici et qui tous forment notre famille.

La jeune fille mit sa main dans la sienne et le suivit.

M. de Saint-Florent était le plus près d'eux; ce fut vers lui que les les deux jeunes gens s'avancèrent d'abord.

Lui, le premier à recevoir leur baiser filial?...

Une sorte de protestation intérieure s'éleva en lui contre cette préférence qu'il s'accusait de ne point mériter.

Mais Mignonnette et Maurice s'arrêtaient devant lui, le sourire du bonheur sans mélange sur les lèvres.

Oui, c'était par lui qu'ils commençaient.

La destinée devenait-elle donc indulgente pour ses fautes passées, en égard à son long repentir?...

Le constant effort de sa vie pour racheter les erreurs de sa jeunesse recevait en ce jour la récompense la plus touchante,... la plus douce de toutes.

En tremblant, le comte leur ouvrit les bras.

Mme de Saint-Florent suivait, sur ses traits, les sensations qui l'agitaient.

Et son âme généreuse bénissait ses enfants d'adoption d'être d'abord allés vers lui.

Oui, il avait fait plus qu'expier, et il méritait bien cette compensation, après tant d'épreuves et tant d'abnégation.

Certes, son impression, à elle, fut profonde, lorsque ses deux enfants vinrent auprès d'elle, demandant, attendant la bénédiction de cette sainte?...

En effet, qui n'a pénétré les trésors de sentiment de cette âme d'élite, et qui ne comprend ce qu'elle dut éprouver de ravissement?

Mais lorsque Mignonnette, avec une expansion dont la pure enfant ignorait la raison, vint présenter son front à Jacqueline Delbeau, ce fut alors une minute poignante.

Mignonnette, ignorante des liens de la chair qui l'unissaient à l'héroïque femme du peuple, avait été prise d'une crise de sanglots en s'approchant d'elle, sanglots nerveux où un émoi inconnu et l'excès de sa joie se réunissaient dans une rosée de larmes.

Jacqueline qui s'était dressée, se cramponnait d'une main au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber, se sentant défaillir.

De son bras resté libre, elle joignit les têtes des deux fiancés dans une même étreinte, et, incapable de dire une parole, les retint sur sa poitrine, dans laquelle son cœur battait tumultueusement, tandis que son visage sillonné des larmes qu'elle ne pouvait contenir, dressé vers le ciel, formulait sans doute quelque sublime invocation.

M. et Mme de Saint-Florent comprenaient, partageaient la palpitante émotion de l'héroïque femme.

Ce qu'elle devait ressentir à cette heure, la mère sacrifiée!...

Ils n'avaient qu'à s'écouter eux-mêmes pour le deviner.

Le père Berthier, lui, tordait fiévreusement sa casquette, mordait sa moustache blanche.

L'émotion l'étranglait. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il lâcha à mi-voix un juron : sans cela il aurait étouffé.

MARIAGE D'AMOUR

On les voyait s'enfoncer, en se tenant par la main, sous les allées où l'ombre renaissait. (P. 1527.)

— Tais-toi, païen ! — lui dit sa femme avec des pleurs coulant de ses yeux rayonnant de joie.

C'était donc fini pour ses deux agneaux de languir à perpétuité après la réalisation de leur rêve.

Et ses deux bras grands ouverts, elle leur dit ouvertement ce qu'elle en pensait, trouvant que « le bon Dieu ne s'était pas trop pressé », mais enfin leurs vœux allaient être réalisés, c'était l'essentiel.

Les deux jeunes gens rayonnaient, cette affection expansive et si éprouvée leur faisait du bien.

Et Maurice tomba dans les bras du vieux soldat, dont l'étreinte le faisait songer, avec le regret très doux que l'on a pour les disparus, non oubliés, au père absent, — absent pour jamais.

Et dans sa vigoureuse et tendre accolade, il lui semblait retrouver un peu de l'autre étreinte, qu'il ne connaîtrait pas.

. . . . . .

Le lendemain, la nouvelle du mariage, cette fois très prochain, du capitaine Donnel avec Mlle Marie, se répandit parmi le personnel et les hospitalisés de l'Œuvre de la *Mère et de l'Enfant*.

Ce fut alors un concert de bénédictions, une vraie joie parmi ces braves gens.

Mignonnette et Maurice, que beaucoup d'entre eux connaissaient depuis longtemps, étaient si affables et si bons, si compatissants envers les infortunés et les humbles, que ceux-ci étaient heureux de leur bonheur.

Et ils se demandaient entre eux de quelle manière ils pourraient témoigner la part qu'ils prenaient à leur félicité.

— Pour sûr que ce n'est pas les fleurs, et des belles encore, qui manqueront à mademoiselle pour son mariage. Même que c'est M. Maurice qui lui offrira le bouquet, naturellement, — disait Marguerite, l'ancienne pensionnaire passée au service de l'Œuvre.

Et cherchant tout de même quelle offrande on pourrait bien lui faire :

— Mais une guirlande de fleurs d'oranger naturelles pour garnir son corsage ?...

— ... Et descendant même sur la jupe, comme ça, en travers, jusqu'au volant du bas, — surenchérit une fleuriste en traitement.

— Oui, — reprit la femme de service, — on mettrait chacun quelque chose, presque rien. Et c'est nous tous qui offrirons sa guirlande.

Cette idée, propagée rapidement dans l'établissement hospitalier, avait été adoptée avec enthousiasme.

Une infirmière proposa de faire aussitôt une liste de souscription. Mais Marguerite protesta.

Une liste de souscription, on sait ainsi ce que donne chacun, cela chagrinerait madame, des gens pour qui la vie était bien dure se forceraient, afin de n'avoir pas honte devant les autres.

Non, ceux qui avaient le moins de chance donneraient aussi peu qu'ils voudraient, rien qu'un sou, un petit sou. Sou à sou, on fait des miracles, des merveilles.

Et si la somme n'était pas tout à fait suffisante, eh ! bien, on se cotiserait ensuite parmi les riches.

Mais il fallait se hâter, afin de faire cette surprise à mademoiselle.

Puis aussi, tous ces braves gens craignaient un peu que Mme de Saint-Florent, instruite de leur projet ne s'y opposât, par délicatesse, pour ne pas toucher à ce budget des pauvres qui devrait être sacré pour tous, selon ses paroles.

On confectionna donc immédiatement un tronc.

Et la collecte commença aussitôt au milieu des sourires et des chuchotements heureux de tout le monde.

— Bah ! je puis bien mettre ma pièce de deux sous, — déclara une femme pour la deuxième fois en traitement à l'hospice, — c'est de l'argent placé au mille pour cent.

Elle avait raison, car à sa précédente sortie, elle avait quitté l'hospice avec un petit pécule, don généreux de la créatrice de l'Œuvre.

Et chacun savait bien que ces modestes offrandes c'était de la monnaie placée à gros intérêts.

— Mme de Saint-Florent, une vraie sainte, — disaient les malades.

— Et M. le comte, un homme si bon et si distingué, et avec ça, pas fier du tout.

— Et mademoiselle !... — surenchérissait un autre, — quand elle vient nous voir, on dirait du soleil du matin qui entre.

Quant à Maurice, il n'y avait qu'un mot : si tous les officiers étaient comme lui, ça serait un plaisir de donner ses enfants au pays pour être soldats.

Ce fut au milieu de ce concert d'éloges que la quête s'effectua en grand secret, sans qu'on eût même prévenu le docteur Sylvain ni Mme Berthier qui auraient peut-être avisé Madame.

Aussi la surprise fût-elle complète lorsqu'une délégation de convalescentes et d'employées se présenta à la villa pour faire connaître à Mignonnette le petit complot qui venait d'être aussitôt mis à exécution que résolu, et la prier d'accepter la guirlande de fleurs d'oranger qu'on se préparait à commander.

La jeune fille interrogeait du regard sa mère d'adoption.

— Accepte, mon enfant, — dit Mme de Saint-Florent après une courte méditation.

— Oh! oui, mademoiselle, cela nous fera tant plaisir, — insista une des pensionnaires.

— Oui, accepte Mignonnette, cela te portera bonheur, et à eux aussi.

Sa main généreuse se préparait déjà à leur restituer au centuple, sous une forme indirecte et délicate, leur affectueuse offrande.

Mignonnette, accompagnée de son fiancé, alla alors remercier ces humbles et ces sincères qui venaient collaborer à son bonheur.

Cette fois, tout semblait concourir réellement à sa félicité.

La haineuse créature qui l'avait si longtemps poursuivie et avait poursuivi les siens de son dépit exécrable, paraissait décidée à se faire oublier dans le pays étranger où elle s'était retirée.

Maintenant c'était bien le soleil après l'orage.

Et il lui semblait que le sacrement du mariage terminé, unie cette fois pour jamais à Maurice, elle trouverait dans leur mariage une égide tutélaire, et que, touchant enfin au port, leurs maux seraient à jamais disparus.

CXIX

AURORE!

Le personnel si dévoué de l'*Œuvre de la Mère et de l'Enfant*, les malheureuses éprouvées qui se trouvaient en traitement dans le généreux établissement avaient donc vu accepter leur offre d'une guirlande en fleurs d'oranger naturelles.

Naturelles!... c'est-à-dire avec leur délicatesse que rien n'égale, avec leur parfum si délicat et si suave,... parfum emblématique d'un pur amour...

Mais la saison le permettrait-elle?

Oui, Mignonnette, jeune être délicat, renaissant à la vie après les longues heures d'angoisse de son empoisonnement, avait pu profiter, pour sa convalescence, des derniers beaux jours peu à peu expirants.

Puis, le froid était venu, le froid salutaire à ceux dont le sang appauvri a besoin d'être fouetté.

Soignée, choyée, dorlotée ainsi qu'elle l'était, elle en avait éprouvé les bienfaits, non les rigueurs.

Un frais incarnat avait coloré le velours de sa joue.

Et ses lèvres, de nouveau pareilles à un pétale de rose, avaient murmuré ce doux chant, si gracieux, perlé par sa voix pure, et comme inspiré pour elle et par elle au poète :

Mignonne, voici l'Avril,
Le soleil revient d'exil
Tous les nids sont en querelles.
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelles.

Oui, c'était l'avril, et, dans les fourrés reverdissants, les oiseaux déjà préludaient à l'amour,... l'amour qui emplissait son jeune cœur.

Dans les chaudes régions et sous les baisers du soleil, les orangers laissaient paraître des fleurs nouvelles ; et les braves gens qui avaient rêvé pour Mlle de Saint-Florent, au jour des épousailles, cette délicate parure, n'auraient pas besoin d'avoir recours aux serres coûteuses des jardiniers de Paris.

Le retour du beau temps avait dissipé les dernières hésitations de la mère, par adoption, de Mignonnette, car, avec le renouveau de la nature semblait renaître chaque jour sa santé.

Ainsi qu'un cauchemar déjà lointain, les jours où la fille de la pauvre Jacqueline Delbeau gisait, amaigrie et décolorée, sur sa couche de douleur étaient effacés,... oubliés.

De nouvelles accordailles venaient d'être en quelque sorte célébrées, et, dans le cœur des deux jeunes gens, un hymne aérien chantait continuellement.

Ah! que son service, à l'école de Saint-Cyr, pesait au jeune capitaine, à Maurice Donnel.

Comme il accourait près de sa fiancée dès qu'il le pouvait.

Sa fiancée,... son épouse radieuse bientôt.

Mais si Mignonnette regrettait bien fort aussi de ne pas le garder toujours auprès d'elle, toujours,... l'ami aimé à qui elle allait être enfin unie, elle tâchait de tromper les heures de leur séparation en lui préparant une surprise.

On n'a pas oublié la charmante résidence choisie par Lucienne, pour ses enfants, à peu de distance de Saint-Cyr, au milieu de la verdure et des fleurs, cadre exquis des tendres affections.

Mignonnette s'y rendait fréquemment, soit en compagnie de Mme de Saint-Florent, soit accompagnée d'Arlette.

A la vérité, cette surprise, la jeune fiancée, en avait déjà commencé les préparatifs.

Et plus d'une fois, satisfaite de son œuvre près d'être achevée, considérant l'installation à peu près terminée de leur petite villa, elle avait murmuré :

— Nous serons bien heureux, ici.

Mais le mal était venu ; elle était restée longtemps sans revoir le futur abri de leur amour.

Et maintenant, il lui semblait qu'il y fallait un peu plus de clarté, un peu plus de ces mille riens enchanteurs, fleurs et sourires de la vie.

Et elle présidait elle-même, avec son caprice rieur de jeune fille, jeune épouse bientôt, à ce qui restait encore à « fignoler » dans l'agencement de leur nid.

Elle y vint même une fois avec sa vieille nourrice.

Il aurait fallu entendre alors les exclamations émues de l'excellente femme devant le bonheur qui attendait là « ses deux agneaux ».

Mais, comme autrefois, tout ceci s'accomplissait dans le plus grand secret, naturellement.

Et, sur le désir de la jeune fiancée, chacun se gardait bien d'en rien souffler à Maurice.

Mais le jeune officier ne pouvait se résigner, à un pareil moment, d'être séparé si peu que ce fût de celle qu'il idolâtrait.

Il avait demandé et obtenu un congé.

Aussi, à partir de ce jour, on les voyait s'enfoncer, en se tenant par la main, sous les allées où l'ombre renaissait.

Ils cherchaient l'isolement qui les rapprochait davantage, faisait communier leur âme en une même extase.

Ah ! quand sonnerait la date si délicieusement attendue de leur hymen ?...

C'était le 10 mai, en mai le mois privilégié, sourire de la nature et de la vie qu'il devait être célébré.

Leur joie rayonnait sur ceux qui les entouraient, mais dont la vigilance n'était cependant pas assoupie pour cela.

M. de Saint-Florent avait cru apercevoir de Favrol.

Mais le triste personnage, le gentilhomme taré, s'était hâté de disparaître, à sa vue.

Le comte avait même eu de la peine à reconnaître le lâche gredin dont le visage était à demi caché sous un bandeau.

Cette fuite inquiétait le mari de Lucienne. Il la rapprochait de l'oubli

dans lequel semblait les laisser désormais la femme qu'il avait eu le malheur de connaître dans sa jeunesse.

Et il se demandait si, pareil aux grands calmes qui précèdent les cyclones, le silence de Léona ne présageait pas quelque terrible réveil.

Aussi, laissant les deux fiancés à leur heureuse confiance, veillait-il pour eux et autour d'eux.

Outre ses serviteurs si fidèles, ses amis plutôt, il avait trouvé pour cela un auxiliaire précieux dans Malice, le jeune marin d'ordonnance de l'infortuné Brémontier.

L'officier de marine avait été certes grièvement frappé; mais chez lui, ce qui empêchait le corps de vaincre et dominer le mal, ce qui entravait la guérison, c'était surtout le cœur.

Là, la blessure pour n'être pas visible, était profonde, inguérissable.

Quand Hector Brémontier apprit que le jour de l'union de son frère d'armes, de son ami, était fixé, il lui tendit sa main émaciée.

Hélas! il ne pourrait point assister à ses noces.

Et des pensées amères étaient venues se mêler à la joie sincère que lui causait le bonheur de Maurice, se disant que lui n'aurait pas une telle félicité.

Il languissait, presque habitué à la fin à la souffrance, demandant peu de soins, se complaisant douloureusement dans ses tristes pensées.

De là, pour son jeune ordonnance, des loisirs forcés qu'il employait à seconder la tâche que s'était assignée M. de Saint-Florent dans son inquiétude secrète.

— Ah! — jurait-il — je finirai bien par lui mettre le grappin dessus... et pour de bon, sur ce vilain oiseau de nuit,... si jamais je le retrouve!

Il désignait ainsi l'homme contre lequel il avait lutté avec tant d'acharnement pendant une de ses nuits de faction, et qu'il supposait instinctivement être le même qui avait aussi sauvagement arrangé son capitaine.

Il attendait avec impatience de prendre sa revanche et aidait avec ardeur le comte de Saint-Florent à éloigner tout danger.

Mais Mignonnette et son fiancé songeaient bien à toutes ces inquiétudes!...

Ils s'adoraient et voyaient se lever l'aurore prochaine de leur complet bonheur; c'était plus qu'il n'en fallait pour leur faire oublier le monde.

Seul, l'état de Brémontier mettait un nuage sur leur ivresse.

... L'exquise intimité des deux jeunes époux qui, devant le bleu infini de la mer, sentaient leur âme s'épanouir... (P. 1533.)

Mais Mignonnette avait revu la fille de Léona, et avec son ingénue confiance, elle disait :

— Berthe reviendra à lui, et ils seront bien heureux eux aussi.

Et ayant cette foi naïve qu'elle finissait par faire partager à son fiancé, elle se laissait envelopper par la pure atmosphère de sa propre félicité.

Son rêve de tant d'années allait prendre corps.

CXX

MARIAGE D'AMOUR!...

La date du 10 mai, si impatiemment désirée par nos amoureux approchait... L'ivresse délicieuse et infiniment troublante de leur bonheur noyait le cœur des futurs époux...

Leur joie était pure et sans mélange : les menaces du passé n'existaient plus pour eux! Ils s'aimaient et dans quelques jours, dans quelques heures, ils seraient l'un à l'autre pour toujours!

Pourquoi et comment auraient-ils pu penser à autre chose?

Il étaient heureux, profondément heureux, et aucun nuage n'obscurcissait le ciel de leurs jeunes amours.

Mais le comte avait averti Lucienne et, à son tour, celle-ci avait fait part de ses craintes à la famille Berthier; elle avait même écrit longuement à ce sujet à Jacqueline Delbeau qui était discrètement accourue...

Donc, Maurice et Mignonnette pouvaient savourer à loisir leur bonheur avec tout l'égoïsme de la jeunesse. Des parents, des amis d'un dévouement sublime, absolu, veillaient pour eux, à l'affût du danger inconnu et par cela même plus inquiétant, plus terrible!

Quel nouveau coup la lâche et odieuse Léona allait-elle leur porter?

C'était l'éternelle question!

Enfin le grand jour arriva... On était au 10 mai...

— J'espère que cette fois tu ne dirais pas *non* à M. le Maire, — dit malicieusement Lucienne en embrassant son enfant...

Pour donner plus d'éclat au mariage de leur fille adoptive avec le capitaine Maurice Donnel, le comte et la comtesse de Saint-Florent avaient décidé que la cérémonie nuptiale aurait lieu à Paris, dans le quartier du Palais-Royal.

Elle eut lieu sans incident, dans la tendre poésie d'une exquise matinée de printemps. Le grand nom du comte Raoul de Saint-Florent et la réputation de charité de la comtesse Lucienne avaient attiré une assistance d'élite...

L'oncle Daxeville était tout exprès revenu des Indes anglaises pour être témoin de cette union, à laquelle le comte l'avait convié depuis le jour du rétablissement de Mignonnette.

Et tout le monde restait sous le charme de l'adorable couple.

Maurice Donnel, en grand tenue d'officier de spahis, était d'une mâle

beauté et sa brave nourrice, la mère Berthier, ne le quittait pas des yeux, disant à son mari qui avait la larme à l'œil, comme elle :

— Est-il crâne notre gars !

— Ah ! si son père, mon pauvre commandant, pouvait voir ça, — grognait-il. — Oui, pour sûr, ma vieille, c'est un mâle, sacrebleu !

— Et Mlle Marie, est-elle assez jolie dans sa robe d'épousée. Une vraie Sainte-Vierge, Dieu me pardonne !

— Cent fois mieux, — protesta le père Berthier. — A quoi penses-tu donc ?

Et la digne Bretonne de s'extasier en joignant les mains :

— Quand je pense que ces deux enfants-là, c'est autant dire les miens, puisque je leur ai donné le becquée... non, vois-tu, Antoine, c'est à mourir d'orgueil !

— Je te crois, la mère... Y a pas d'erreur, mille bombarbes !

— Veux tu donc pas jurer un jour comme aujourd'hui, — fit la pieuse Bretonne effarée. — Et à l'église encore !

— Qu'est-ce que ça peut faire, — rétorqua l'ancien garde, — je te le demande un peu, puisque le cœur y est ?

La mère Berthier conclut comme à son ordinaire :

— Tais-toi, païen !...

Une rumeur de respectueuse admiration accompagnait la jeune mariée, divinement gracieuse dans sa splendide toilette de satin... Elle marchait, modeste et tout émue, mais ses traits charmants reflétaient l'intensité de son bonheur, de son amour !

Il avaient traversé bien des dangers, reçu bien des chocs, subi bien des alarmes, mais leurs épreuves étaient finies. Ils le croyaient, les jeunes amoureux et leurs parents, heureux et graves, le croyaient aussi.

— Chère Lucienne, — murmura tendrement le comte Raoul à l'oreille de sa femme. — C'est votre œuvre... la plus sublime de toutes vos œuvres.

— Vous voulez dire celle qui est la plus douce, la plus chère à mon cœur, — répondit Mme de Saint-Florent avec un doux sourire.

Et son regard se reporta sur une femme agenouillée près d'un pilier et qui, la tête penchée sur ses mains jointes, priait... ou pleurait !

C'était Jacqueline Delbeau !...

La double cérémonie nuptiale, à la mairie et à l'église, fut suivie d'une réception ouverte et d'un lunch dans la demeure du comte et de la comtesse au Palais-Royal.

Et tandis que la plus haute noblesse de Paris, le monde des affaires et de nombreux officiers défilaient devant les nouveaux époux, un délicieux

orchestre de tziganes répandait sur l'enchantement de cette fête son harmonie discrète comme les baisers d'un premier amour.

Les cadeaux de noces étaient innombrables et tous du meilleur goût.

Inutile d'ajouter que la corbeille de la mariée renfermait les plus beaux joyaux, les plus beaux cachemires du monde... de quoi rendre envieuse une reine !

Le soir, un dîner de gala réunissait la famille et les plus intimes amis, parmi lesquels le général Vincendon, le premier témoin de Mignonnette.

Après le repas, commença la fête de nuit d'un charme et d'un faste inouï ; partout des fleurs, des plantes exotiques, un aveuglement de lumières, un éblouissement de bijoux..., les lustres et les diamants se renvoyant leurs feux que les glaces multipliaient à l'infini.

Les jeunes mariés ouvrirent le bal, Mignonnette, plus en beauté que jamais, Maurice, fou de bonheur.

Tous les regards étaient fixés sur ce couple adorable, véritable incarnation de l'amour... de l'Amour dont tous deux étaient les enfants !...

Puis ils disparurent...

Adieu les bruits importuns de la fête !...

Le coupé de la comtesse de Saint-Florent les attendait à la porte ; ils y montèrent et la voiture partit au grand trot vers le petit hôtel choisi par Lucienne près de Saint-Cyr..., le nid ravissant dont Mignonnette avait amoureusement ordonné tout l'agencement.

C'était, nous l'avons dit, une dernière surprise réservée à Maurice Donnel.

Il ne s'aperçut guère que l'on ne prenait point la direction de la villa de Saint-Germain...

Contre son cœur qui battait bien fort en ce moment, le jeune capitaine pressait l'adorée !

Et à travers les baisers et les larmes,... des larmes de bonheur !... il lui murmurait les mille et une folies de l'amour heureux, chant divin, éternel, dont le magique refrain paraît toujours nouveau :

— « Je t'aime... je t'aime ! »

Enfin la voiture s'arrêta devant le nid des amoureux...

— Mais où sommes-nous donc, mienne aimée ? — demanda l'officier comme sortant d'une rêve.

— Nous sommes... chez nous, Maurice, — lui répondit Marie avec une tendresse infinie.

Oui, ils était chez eux et bientôt... enfin, seuls !

— Est-ce que tant de bonheur est possible ? — fit le jeune homme

écrasé sous le poids de cette immense félicité. — Je ne rêve point... C'est bien-toi, ma Mignonnette chérie, que je tiens dans mes bras?

Ils étaient dans la chambre nuptiale...

Elle ne répondit point, mais se haussant sur la pointe de ses petits pieds, la jeune femme fit de ses bras un doux collier au bien-aimé et ses lèvres cherchèrent ses lèvres...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le lendemain, M. et Mme Donnel partaient pour Nice et la Côte d'Azur, commençant leur voyage de noces.

CXXI

BERTHE

Irons-nous troubler la délicieuse ivresse, la ravissante extase de celle qui, épousée d'hier, était toujours Mignonnette, si gracieuse et si gentille?

Irons-nous profaner, d'un regard indiscret, l'exquise intimité des deux jeunes époux qui, devant le bleu infini de la mer, sentaient leur âme s'épanouir dans le bleu de leur ciel?...

Non, ils ont mérité leur félicité par trop d'épreuves et trop de souffrances pour que nous osions venir distraire une seule de leurs joies.

Laissons-les donc égarer leurs pas, égrener les admirables litanies des paroles d'amour sous les pins à l'odeur balsamique ombrageant les montagnes agrestes qui dentellent la Méditerranée sur ces rivages à l'azur presque éternel...

Revenons là où sont demeurés ceux dont la tendresse suit leur voyage des vœux que l'on devine.

Berthe Raymond avait assisté à la consécration du mariage de son amie.

Et, plus d'une fois, des soupirs gros de signification avaient soulevé sa poitrine durant cette cérémonie.

C'est que leurs rêves enfin réalisés ravivaient, faisaient en quelque sorte renaître les siens, qui, hélas! lui semblaient à jamais condamnés et brisés.

Les plaisirs mondains étaient à présent sans attrait pour elle. Au

contraire, ils lui devenaient un motif de réflexions et de comparaisons pénibles, douloureuses.

Aussi, après le défilé, à la sacristie, s'était-elle hâtée de rentrer non au couvent, mais chez elle.

Le cœur gros à éclater, elle avait embrassé son amie, à cette heure radieuse épousée, en lui souhaitant toutes sortes de félicités; elle avait senti la main de Maurice serrer la sienne avec une profonde compassion; et, se sevrant volontairement de la fête qui devait suivre, était allée cacher sa désespérance dans la tristesse de son appartement du boulevard Haussmann que son long abandon faisait, malgré son luxe, morne comme un tombeau.

Là, sans une larme, mais ses yeux noirs semblant emplis de la contemplation d'un insondable gouffre, enfermée dans sa chambre, elle se laissa aller dans un fauteuil, et, les mains serrées dans une crispation muette, s'enfonça en de sombres méditations.

Elle aussi, elle eût pu être heureuse,... et elle ne l'avait pas voulu.

Elle déchirait, elle torturait son cœur, tandis qu'un infortuné râlait sur une couche d'angoisse en appelant son image consolatrice.

Ils auraient été aussi heureux que Maurice et Mignonnette, et elle ne le voulait pas.

— C'est un misérable, — lui avait dit sa mère, — il a tenté de te violenter et de m'assassiner pour t'épouser à cause de ta dot.

Et elle l'avait cru, d'autant plus que sa pudeur était encore toute froissée de ce qu'elle appelait sa lâche brutalité.

Oui, elle avait, à cause de tout cela, écouté sa mère et tenté de chasser cet amour impossible.

Sa mère?...

A ces mots, un rictus déchirant crispa ses traits.

Avait-elle réellement jamais eu une mère?

Elle n'avait qu'à interroger le passé, le présent. Hélas! depuis que Léona lui était restée comme seule famille, elle aurait eu le droit de se dire orpheline.

A cet endroit de ses réflexions, Berthe se dressa faiblement et alla ouvrir le tiroir d'un chiffonnier.

Elle en sortit un flacon plié dans un papier : c'était celui qu'elle avait trouvé un soir dans le parc de la villa de Saint-Florent.

La jeune fille n'avait pas eu le courage de le conserver avec elle au couvent de Sèvres. Sans qu'elle pût encore éclaircir le mystère qu'il recélait, il lui pesait comme une masse de plomb.

Et elle l'avait caché là, dans une des courtes apparitions qu'elle fai-

sait chez elle, lorsque, de très loin en très loin, elle quittait ce couvent dont le calme semblait exaspérer sa souffrance au lieu de l'apaiser.

Et retombée sur son siège, tenant, entre ses doigts crispés, ce flacon dans lequel avait été contenu le poison dont elle avait manqué mourir, elle se demanda pour la centième fois quel lien existait entre le crime dont ceci était le témoin et sa mère.

Sa mère si prompte à accuser les autres !...

Elle se souvint avec honte de tout ce qui lui avait été révélé du passé de Léona, grâce à l'infâme de Favrol.

Et voilà l'accusatrice qu'elle avait crue, celle sur les paroles de qui elle n'avait pas hésité à condamner un officier de la marine française, un soldat dont l'admirable conduite au milieu d'une guerre effroyable dénotait une âme si noblement trempée.

— Ah ! c'est affreux ! — gémit la jeune fille en se tordant les mains. — Ah ! mourir !... mourir !...

Dans son désespoir, elle ne voyait que cette solution, ce refuge, la mort... alors que d'autres n'entrevoient à cet âge que l'aurore d'un joyeuse vie.

Et elle regardait vaguement autour d'elle, se demandant comment elle pourrait sortir de cette existence qui lui était si cruelle, continuant à remuer dans sa tête ses pensées de désolation.

Un bruit soudain la tira en sursaut de ses amères réflexions.

On aurait dit qu'on frappait à sa porte.

Berthe écouta, arrachée par ce bruit à ses sombres rêveries.

On frappait en effet.

— Entrez ! — dit-elle.

Et, instinctivement, elle cacha le flacon, comme si elle avait eu peur de révéler le crime de sa mère.

François, l'intendant, l'ancien Jean Touraille, parut devant elle.

— Mademoiselle est là depuis si longtemps, sans appeler, sans rien prendre, quoique l'heure du dîner soit passée, j'ai craint que quelque chose ne fût arrivé à mademoiselle, — balbutia-t-il.

Et son œil attristé s'attachait aux traits de la jeune fille dont la contraction trahissait ce qu'elle aurait voulu cacher.

— Merci, mon bon François. Merci,... je m'étais assoupie...

Elle baissa les yeux sous ce mensonge.

L'ancien valet de chambre de Favrol, le malheureux, le paria réduit par sa condition à étouffer son misérable amour, appuya nerveusement sa main sur sa poitrine.

Ah ! il le voyait bien, le prétexte qu'elle invoquait était mensonger.

Et, à la prostration peinte sur elle, lui qui connaissait les affreuses détresses de la passion condamnée au silence ne pouvait pas se tromper.

Alors, dans son cœur de misérable, d'opprimé si longtemps en révolte contre les lois sociales, replacé sous le joug de la domesticité par la pensée d'un crime et attaché ensuite à son servage par son odieux amour,... alors, dans son cœur, s'éleva une poussée d'abnégation sublime.

La jeune fille radieuse, pour lui, comme une fée, pour laquelle il ressentait un culte méprisé,... inconnu, cette jeune fille souffrait, et souffrait, il n'en pouvait douter parce qu'elle aimait elle aussi.

Eh ! bien, dût son être panteler, dut-il ravager sa poitrine de ses ongles, il ne voulait pas qu'elle fût malheureuse.

Ah ! l'amour des humbles, des dédaignés, ce qu'il cache de rancœurs, de sanglots étouffés !...

Et l'intendant, le valet, le martyr, s'oubliant lui-même, considéra la jeune fille avec des yeux où Berthe aurait pu lire une immense et attendrie pitié.

Son attitude, son geste, l'expression de sa physionomie, tout semblait dire :

— Comme je me sacrifierais volontiers pour vous.

Mais il ne pouvait rien ; non, rien pour elle. Autrefois, il est vrai, il avait cru à une liaison effective, durable entre Berthe et l'officier de marine, Hector Brémontier, au temps où il accompagnait la jeune fille au bois de Boulogne à cheval. Mais non !

Le lieutenant de marine, — sa victime à lui, — avait disparu.

François ignorait son retour et ne savait pas qu'il eût revu Berthe.

C'était donc un autre qu'elle aimait encore ; et fille de l'ancienne Léona d'Ercourt, elle payait sans doute la tare de sa mère.

— Ah ! — gémit à part lui Jean Touraille, — pourquoi ne suis-je qu'un laquais, une de ces chairs à misère pour qui l'on n'a que sarcasme et risée ?

Sans cela,... oh ! sans cela, comme il serait tombé à ses genoux, lui offrant, avec une soumission ineffable, non point une tendresse qui n'eût été pour elle qu'amertume, mais une affectueuse et fidèle amitié, jusqu'au jour...

Mais à quoi bon ces rêves ?

La livrée qu'il portait, n'était-ce pas comme sa casaque de forçat ?

A cette pensée même il blêmit.

Voyait-il Berthe jeune, riche, pure, abaisser son regard vers lui,...

— Favrol ! — siffla-t-il... — de Favrol !.... Ah ! malédiction ! (P. 1541)

vers lui qui demain sentirait peut-être les gendarmes mettre la main sur son épaule et le pousser au mur.

Sa vie était bien l'inévitable damnation. Mais il ne serait pas dit qu'il ne pourrait rien pour elle.

La distraction n'était-elle pas le grand remède?

— Mademoiselle, — prononça-t-il d'une voix tremblante, — ce que je vais vous dire va peut-être vous importuner. Mais pardonnez à mon...

attachement... La maison est si triste, mademoiselle, depuis que vous l'avez abandonnée... Puis, un couvent, ce n'est pas bien gai non plus pour une jeune fille.

Et, avec une prière étrangement émouvante dans la voix :

— Revenez-nous, mademoiselle. Cela vous fera du bien et cela nous rendra tous heureux.

Et troublé par l'accent qu'il avait mis à prononcer ces mots, il ajouta avec l'humilité du domestique :

— Les jours de beau temps, mademoiselle poussera jusqu'à Saint-Germain, voir ses amis, l'air vif de la campagne lui sera certainement salutaire.

Berthe l'avait congédié, en le remerciant de l'affection qu'il lui manifestait.

Et elle était restée livrée à ses pensées.

Aller à Saint-Germain?... Mais Hector Brémontier n'y était-il pas revenu?

Cependant François, l'intendant, avait raison, Mignonnette et Maurice partis, envolés, sa villa devait paraître bien vide à la comtesse.

— Et puis, après? — se dit-elle, — qu'importe que M. Brémontier y soit? Ce n'est pas lui que je vais voir. Oui, pourquoi n'irai-je pas?

Déjà elle faiblissait.

CXXII

SERMENT AU DRAPEAU

L'humble conseil de François, l'intendant, avait porté ses fruits.

Berthe n'était pas retournée à son mélancolique couvent de Sèvres.

Et, le surlendemain, elle prenait le train pour Saint-Germain.

Ce qu'il y avait en elle d'orgueil féminin se refusait à avouer que le désir de se rapprocher de l'officier de marine, d'avoir tout au moins de ses nouvelles, fût pour quelque chose dans sa détermination.

A la vérité, la malheureuse jeune fille pliait sous le poids : son amour avait usé ses forces comme la goutte d'eau use la pierre.

Des révoltes plus fréquentes surgissaient dans son cerveau, qui se refusait à admettre, à ces moments, la culpabilité de l'officier.

Elle arriva, dans un trouble violent, à la villa où elle avait passé de si longs jours et où elle n'avait pas remis les pieds, depuis la venue si dramatique de Brémontier.

Mme de Saint-Florent la reçut avec une affabilité extrême et la remercia d'être venue animer un peu sa solitude.

— Ah! oui, — soupira-t-elle, — tout ici me semble bien vide, depuis le départ de mes deux enfants.

Et attachant, sur la jeune fille, son regard dont la profondeur était tempérée par son expression si douce :

— Il ne me reste que M. Brémontier,... qui a enfin consenti à achever ici sa pénible convalescence... Il va sans dire qu'il est mieux qu'au Val-de-Grâce... Et puis, nous le devions : il a été frappé chez nous et pour nous!

Le ton avec lequel elle prononça ces derniers mots, força Mlle Raymond à lever sa tête penchée.

— Oui, — insista la noble femme, — d'autres événements survenus, certains indices nous ont convaincus d'un complot tramé contre nous. L'ami de Maurice venait d'arriver, on ne soupçonnait pas sa présence, le meurtrier, trompé par son uniforme, difficile à bien discerner dans la nuit, a cru frapper notre enfant, mon neveu.

Ces paroles faisaient lever, dans les yeux de Berthe, comme une grande clarté. Trop prompte à accuser, elle n'avait voulu voir, dans le drame mystérieux du parc et le silence obstiné de la victime, qu'un mobile inavouable.

Mais ce que venait de dire Mme de Saint-Florent n'était-il pas possible, en effet? L'empoisonnement qui l'avait atteinte elle-même était une preuve de cette inimitié sourde, cette haine intime sans doute contre laquelle l'officier, à peine rentré dans sa famille, avait eu à lutter, — et dont par délicatesse excessive il ne voulait pas dénoncer l'auteur, se contentant de souffrir.

— Venez avec moi, — lui dit la comtesse qui avait suivi ses réflexions sur son visage expressif.

Il y avait une effusion, une autorité maternelles si caressantes et si hautes à la fois dans cette invitation que la visiteuse se dressa sans oser questionner.

Les deux femmes gravirent l'escalier.

Et, arrivée au premier, Mme de Saint-Florent poussa une porte.

Mlle Raymond, en arrivant sur le palier, avait reconnu la chambre de Mignonnette, cédée par elle au blessé.

Elle avait alors voulu battre en retraite.

Mais il était trop tard.

La porte ouverte, Lucienne s'était tournée vers elle.

Et lui montrant la chambre plongée dans l'ombre incertaine causée par les volets demi-clos :

— Entrez, — lui dit-elle.

Berthe fit quelques pas en hésitant.

Brémontier était là, sur sa couche, exsangue, anémié.

Elle le vit et alors s'arrêta brusquement, la main appuyée sur son cœur qui venait de cesser de battre.

Le blessé, abattu par l'accablement où les longues souffrances plongent celui qu'elles atteignent, était dans un assoupissement comateux dont la voix de Mme Saint-Florent l'avait réveillé.

Ses regards, vagues encore et perdus, cherchaient autour de lui.

Tout à coup ils aperçurent, ils distinguèrent Mlle Raymond, immobile et debout au milieu de la chambre.

L'œil du blessé se distendit alors d'une façon étrange, surhumaine.

Ce qu'il voyait était-il réel ou bien n'était-ce qu'une apparition de rêve, une vision du sommeil maladif dans lequel, en ce cas, il se trouvait encore?

Pourtant?...

Son regard anxieux se promena lentement et comme avec effort sur ce qui l'entourait.

Il cherchait à se reconnaître, à s'arracher à la fiction dont il se croyait le jouet.

Mais non.

Il était bien éveillé, ce qu'il apercevait était bien réel; il n'était le jouet d'aucun songe.

Alors le corps nerveux du blessé se dressa, insensible à la douleur, — la douleur qui, pour lui, à cette minute céleste n'existait plus, — et ses bras se tendirent, en un élan, une invocation, un appel éperdus.

— Vous?... — murmura-t-il. — Vous?...

Quelle musique reproduirait l'accent de cette voix!

Berthe, en l'entendant, cette voix dont l'ange de la mort paraissait avoir ployé le souffle, et pareille, en son exaltation et son halètement, à un appel de l'au-delà, Berthe se sentit éperdue.

Ah! son amour, cet amour qui, depuis des mois et des mois la déchiquetait pour ainsi dire, se réveillait dans une ivresse insoutenable.

Elle se détourna pour supplier celle qui l'avait conduite et s'enfuir, sentant que, si elle restait un instant de plus, c'en serait fait de ses résolutions.

Mais la porte était refermée derrière elle.

Et elle était seule en face du blessé, extasié.

Se retirer, comme si elle craignait cette confrontation?... fuir comme

si elle avait à avoir peur, — ou honte, — de se retrouver face à face avec le malheureux?...

Non, elle devait rester. N'y avait-il même pas là un peu de la commisération à montrer envers les affligés, même indignes?...

— Berthe!... — murmurait le jeune homme, les mains jointes en une adoration. — Vous avez eu pitié et vous êtes venue. Merci, oh! merci...

La jeune fille palpitait, indécise et troublée, malgré elle, sous ces remerciements qu'elle ne méritait pas.

Afin de se dérober à la gêne et à l'éperduement qui la prostraient tout en même temps, elle s'avança vers le lit.

— Vous avez beaucoup souffert?... — prononça-t-elle.

Le jeune officier secoua sa tête décharnée avec une lenteur brisée.

— Oui, j'ai souffert beaucoup... beaucoup de ne plus voir votre sourire, de ne plus entendre votre voix. Vous étiez... vous êtes, pour moi, l'ange du salut. Et vous partie, je me sentais en aller.

Et après une pause :

— Les amis incomparables que j'ai autour de moi ont tout fait pour raffermir cette vie que je sentais fuir chaque jour. Mais j'ai entendu le docteur le dire : « Il faudrait un miracle ». Et les miracles sont du domaine des anges, comme vous.

Son exaltation avait seule soutenu le blessé.

Et il se laissa aller lourdement sur l'oreiller où sa tête resta immobile, ne vivant que par ses yeux, ses yeux fixés, avec une expression infinie, sur celle qui était venue l'arracher à sa désespérance.

Un immense déchirement accabla alors la visiteuse.

A cette heure elle reconnaissait combien elle l'aimait, et elle ne pouvait rien pour lui. Elle l'aimait et elle voyait râler sa pauvre et belle tête sur laquelle aucun baiser de parente, d'amante ou d'épouse ne venait se poser.

Ah! pourquoi y avait-il entre eux ce funeste souvenir, pourquoi y avait-il cette flétrissure sur lui, l'attentat qu'il avait essayé de commettre sur elle, et le crime dont il n'avait pas hésité à se rendre coupable envers sa mère?

— Ah! mais c'est impossible! — s'écria-t-elle à la fin dans un sanglot qu'elle ne pouvait plus contenir.

A cette explosion de sa douleur, Hector Brémontier se souleva sur un coude.

— Impossible, quoi? Qu'y a-t-il d'impossible, Berthe, et pourquoi pleurez-vous ainsi?

La jeune fille le fixa un moment avec un regard dont le blessé ne pouvait comprendre l'expression angoissée.

Puis, prenant une résolution soudaine :

— Ce que je vais vous dire est peut-être de la folie. Mais on a besoin de croire parfois que tout sentiment d'honneur n'est pas éteint en nous. M. Brémontier, vous, officier français, oseriez-vous jurer sur le drapeau?...

— Mon Dieu!... — gémit l'infortuné, épouvanté, éperdu, serrant sous sa main décharnée son front dont la fièvre battait à grands coups les parois.

— Oui, — reprit avec une exaltation, une force tragiques la jeune fille, — oui, si je vous disais, à vous : vous êtes officier, vous êtes soldat de la France. Eh ! bien, jurez sur le drapeau de cette France de me répondre la vérité... Si je vous disais cela, monsieur Hector Brémontier, oseriez-vous me faire un faux serment?

— Un pareil crime!... — exhala le blessé dressé sur sa couche en une expression d'épouvante et d'horreur. — Vous savez bien que je préférerais mille morts !

Berthe prit alors sa main amaigrie dans ses deux mains, qu'il sentit trembler.

— Oui, — fit-elle d'une voix basse et concentrée, — je sais, je sens que le serment que je vous demande est terrible, mais c'est parce qu'il s'agit de quelque chose de terrible aussi que j'en ai besoin.

Et se recueillant :

— Dans l'état de faiblesse, de fatigue où vous êtes, les minutes nous sont comptées : j'attends votre serment.

Elle s'était reculée.

L'officier de marine se cramponna alors sur sa main gauche afin de redresser, autant qu'il le pouvait, son buste chancelant.

Et étendant son bras droit, d'une voix lente et grave, qui sifflait d'épuisement dans sa gorge, il prononça ces paroles solennelles :

— Sur le drapeau français, symbole immaculé de la patrie et de l'honneur, conscient de la portée formidable de mon serment, je jure de vous répondre la vérité, quoique vous me demandiez.

Et ayant épuisé ses forces dans ces paroles, et l'énergie qu'il y avait mise, il retomba sur son lit, anéanti et sans souffle.

Berthe Raymond se recueillit un instant, ses tempes serrées convulsivement entre ses mains.

D'un œil rempli de pitié et de souffrance, elle considérait le blessé, prostré sur son lit et devenu plus blanc qu'un linge.

Elle avait envie de se jeter à genoux, de lui crier que c'était assez

déjà de cette épreuve, de lui demander pardon de ses accusations injurieuses.

Et elle s'accusait elle-même.

On entendait le souffle sortir, rauque, de la poitrine du malade.

Oui, c'était trop horrible de le torturer ainsi qu'elle le faisait.

Cependant, cette nuit, cette nuit affreuse où il s'était introduit chez elle, où il avait été sur le point de profaner si lâchement, si brutalement leur amour.

Cette nuit où, fiancé de son âme, il avait tenté de devenir le plus infâme des suborneurs, et le plus abject des meurtriers...

— A moins que?..., — se disait Berthe dans son affolement. — ... Mais non, c'est impossible!... Nul autre que lui n'a pu s'introduire dans la maison, dans ma chambre.

Et haletante, maintenant, elle le couvait de son regard anxieux, hésitant à formuler ses redoutables questions, et... prête à l'absoudre peut-être, pour peu qu'il confessât sa faute et son crime, tellement cela lui déchirait le cœur de le voir souffrir.

Car un officier français parjure, étant donné un tel serment, cela lui paraissait plus que monstrueux... impossible!...

Hector Brémontier avait levé, vers elle, ses yeux noyés des ombres prochaines du délire ou de l'évanouissement.

— Interrogez-moi donc, — souffla-t-il d'une voix à peine perceptible.

Mais la jeune fille hésitait plus fortement.

La possibilité qu'un autre homme se fût introduit chez elle lui apparaissait plus évidente.

Quant à l'affirmation de sa mère?...

Elle ne savait que trop, hélas, ce que valait Léona.

Pourtant c'était leur avenir, le bonheur de leur vie, à Brémontier et à elle qui étaient en jeu.

Il fallait élucider, une bonne fois ce mystère, éclairer cette nuit,... quoi qu'il dût advenir. Il le fallait!

— M. Brémontier, — prononça-t-elle alors d'une voix troublée, — pour ce que vous alliez me répondre, il n'est pas trop du serment que vous avez prêté. Mais la vérité désarme, car il est des choses qui peuvent se pardonner, des entraînements qui s'excusent... parfois!

Comme elle faiblissait, l'infortunée, après ses longues luttes, mise enfin en face de celui qu'elle aimait et qu'elle retrouvait dans un état à attendrir un indifférent même, un inconnu.

Comme elle cherchait des motifs d'indulgence et de pardon.

A ses paroles, les lèvres pâles du jeune homme s'étaient rouvertes.

— Qu'ai-je donc fait?... — murmura-t-il.

Il ne voyait derrière lui que le long tableau de ses épreuves de toutes sortes, sans une défaillance.

Et il lui demandait ce dont il était coupable!...

Ah! oui il fallait en finir au plus tôt; au plus vite liquider ce passé.

Alors, d'une voix pressée, Berthe reprit:

— Vous souvenez-vous d'un entretien, douloureux, certes, que nous eûmes un jour, chez... ma mère.

Elle avait eu une sorte de honte en prononçant ce dernier mot.

— Cet entretien fut interrompu par l'arrivée d'un domestique. Ma mère me réclamait avec impatience, menaçait de se lever,... que sais-je. Alors, sur vos instances pour continuer cet entretien, conforme, hélas! avec mon propre désir, dans mon éperdument, mon trouble, je vous remis une clé de notre porte d'entrée.

— En effet, — répondit de sa voix faible le lieutenant de vaisseau, ne sachant où la jeune fille voulait en venir.

— Vous le reconnaissez donc. Vous avez abusé... Ah! malheureux, malheureux que nous sommes!...

Le blessé pressentit vaguement une infamie.

Le souvenir des quelques mots que lui avait dit Maurice Donnel touchant l'indignité de Favrol, la rencontre qu'il avait faite du misérable dans le parc, la nuit de son arrivée, cette rencontre dont il portait au flanc le souvenir sanglant,... tout cela jaillit ensemble à son cerveau.

Une fulgurance emplit son œil fatigué.

Se cramponnant de ses deux mains au bord de son lit, il dressa brusquement son buste.

— Favrol! — siffla-t-il... — de Favrol!... Ah! malédiction!

Et il retomba lourdement sur sa couche.

. . . . . .

Il était demeuré inanimé, sans vie apparente.

Berthe, alors, eut une seconde de stupeur. Son œil dilaté restait attaché sur le jeune homme.

Il ne remuait point, il restait inerte, ses lèvres immobiles.

Elle s'élança vers lui, l'appelant, saisissant sa main.

Mais cette main resta entre les siennes comme celle d'un cadavre.

— Mon Dieu! — s'écria la malheureuse jeune fille d'une voix égarée, — Mon Dieu! ayez pitié de nous! Je l'ai tué!

Et ne sachant plus ce qu'elle faisait, elle se précipita vers la sonnette.

Maintenant les deux femmes étaient silencieuses, appliquées à leur tâche. (P. 1546.)

CXXXIII

RÉVÉLATIONS!...

Après avoir appelé du secours, Berthe s'était de nouveau penchée sur le blessé.

— Hector!... Hector!... Revenez à vous!... Mais il ne répond pas... Ah! je suis maudite! maudite!...

D'un œil hagard elle inspecta la chambre, cherchant un remède...

Lorsque la porte s'ouvrit !

Et Mme de Saint-Florent parut, renvoyant le domestique, accouru comme elle à l'appel de la sonnerie.

Quelque chose de grave se passait peut-être, s'était-elle dit.

La jeune fille se précipita vers elle.

— Sauvez-le, de grâce !...

Le sauver !...

Son instinct n'avait donc pas trompé Lucienne.

Elle s'avança rapidement vers le blessé, écarta légèrement le drap et s'assura d'un coup d'œil que son pansement n'était pas défait.

— C'est un évanouissement.

Et elle pensa : — la suite de quelque émotion trop violente !

Son regard tomba avec une expression de reproche sur Mlle Raymond.

Et prenant rapidement un flacon de sels, elle l'approcha des narines du jeune homme évanoui, tandis qu'elle ordonnait à Berthe :

— Un peu d'eau froide... vite... lotionnez-lui les tempes.

Maintenant, les deux femmes étaient silencieuses, appliquées à leur tâche.

Mme de Saint-Florent se demandait ce qui avait pu se passer entre les deux jeunes gens pour amener une telle crise.

Habituée par la grande œuvre de charité qu'elle avait entreprise depuis si longtemps à voir des malades et à les soigner, elle s'occupait exclusivement de rappeler la vie chez l'officier de marine, remettant à plus tard toute explication superflue, pour le moment.

Quant à Berthe, elle la secondait aussi bien qu'elle le pouvait dans l'émotion que trahissaient les sanglots qui la secouaient.

A la fin le blessé eut un mouvement très faible, ses paupières frémirent, en même temps qu'un souffle léger, sorti de ses lèvres, venait effleurer la main de Lucienne de Saint-Florent.

Puis ses yeux s'ouvrirent complètement, et, étonné, il vit la tante de Maurice qui continuait à lui faire respirer le contenu d'un flacon débouché, et Berthe baignant son front brûlant.

Il les écarta d'un geste vague de son bras.

Et tout à coup, il se souvint !

Alors deux larmes, brûlées par l'excès de sa douleur, montèrent à ses cils.

— Mon pauvre monsieur Brémontier !... voyons, du calme, de la force, — pria Mme de Saint-Florent.

Et son regard profond, devenu sévère, s'arrêta sur Mlle Raymond.

Celle-ci comprit le reproche muet de la noble femme.

— Ah! si vous saviez! — s'écria-t-elle en fondant en larmes.

Lucienne maintenant restait interdite entre ces deux désespoirs.

Quel mystère pesait donc sur les deux enfants et les torturait ainsi?

— Oui, — fit Berthe avec une explosion soudaine, — ce n'est plus supportable, ma tête se perd. Et je vous le jure, oh! oui, je vous le jure, j'aimerais mieux mourir! Vous êtes venue, madame, c'est le bon Dieu qui vous a envoyée. Vous avez été pour moi comme une mère. Eh! bien, comme une mère, écoutez, jugez. Moi, je ne peux pas, je ne peux pas!... Il y a là-dedans un inconnu dans lequel je me perds...

— Oui, écoutez, madame, — fit Brémontier d'une voix accablée.

— Mes pauvres enfants! — murmura Lucienne, en préparant à la hâte un cordial qu'elle força le blessé à absorber. — Epanchez-vous donc si vous avez un secret trop lourd à porter; mais vous Berthe, n'oubliez pas que nous avons affaire à un malade.

Un gémissement fut la réponse de la jeune fille. Oublier que celui qu'elle adorait depuis des années était éprouvé et saignant?...

Après s'être recueillie, après avoir fait provision de forces, elle reprit :

— Cette confession sera pénible... difficile dans la bouche d'une jeune fille... Mais il faut...

Elle baissa les yeux, sentant sur elle le regard ardent de l'officier de marine qui croyait avoir deviné...

— Jadis... afin d'avoir, avec M. Brémontier, un dernier entretien qui devait décider de notre vie, je lui avais remis une clé de notre demeure. Ce fut une faute grave, je le sais; mon ignorance des dangers que peut courir une malheureuse fille est ma seule excuse...

Lucienne, à ce début, glissa un regard attentif sur le blessé.

A son étonnement, presque à sa joie, une douleur intense se lisait sur lui, non la confusion.

Il n'était donc point coupable.

Mais alors?...

Coupant ses phrases, Berthe continua :

— L'heure à laquelle je l'attendais était passée depuis longtemps, je m'étais mise au lit et je dormais, d'un sommeil lourd, lorsqu'un bruit soudain me réveilla. Ma veilleuse était éteinte, et un homme était auprès de moi...

Et ayant peur de ne pas achever, précipitant son récit :

— La surprise était brutale; je luttai... mon vêtement de nuit était déjà en lambeaux... lorsque, heureusement, ma mère survint, attirée par le

bruit... J'étais sauvée. Mais le... coupable, furieux de n'avoir pu mettre à exécution l'attentat qu'il avait résolu ne devait pas s'en tenir là. En effet, ma mère venait de s'affaisser dans un cri de douleur. L'homme qui était là venait de lui plonger un large poignard dans le sein et profitant de l'obscurité s'était enfui, — par la porte d'entrée dont il possédait la clé.

A ce moment-là, Berthe, le sourcil contracté par le souvenir de cette nuit, de cette lutte, de ce meurtre, fixa l'officier, indignée, menaçante.

Mais le visage de Brémontier s'était transfiguré, son regard tout à l'heure si morne s'était irradié.

— Ah ! — murmurait-il, — c'est la vie que vous me rendez. C'est la vie !... Votre honneur est sauf comme le mien !

Que voulait-il dire ainsi, et pourquoi cette expression de joie sur sa physionomie ?

Ayant hâte de se retrouver dans toutes ces apparentes contradictions, Berthe reprit :

— Monsieur Brémontier, vous m'avez juré, sur le drapeau de votre patrie, que vous ne mentiriez point, que vous n'équivoqueriez pas. Eh ! bien, capitaine Brémontier, n'êtes-vous pas coupable des faits honteux que je viens de citer ?

— Non, mille fois non ! — répliqua le blessé d'une voix stridente.

— Non ?... Ne vous êtes-vous pas introduit chez moi, dans ma chambre, au milieu de la nuit ?

— Non ! Jamais ! Sur la tombe de ma mère, de mon infortunée sœur, votre amie, non !...

— N'avez-vous pas frappé ma mère et ne vous êtes-vous pas enfui aussitôt après ?

— Non ! Quelle infamie !...

— N'avez-vous pas coupé les fils électriques des sonneries afin que nul ne pût venir à notre aide, à nos appels ?

— Encore une fois, non ! — articula avec une sorte de délire le blessé. — C'est abominable et monstrueux... Moi, moi ! un officier français, me soupçonner de...

Et, secouant sa tête pâle :

— Oh ! mais je sais qui a accompli, qui a perpétré tout cela. Je vois enfin, je devine, je pénètre, je comprends tout !

Et, avec une autorité soudaine :

— Berthe, à mon tour d'interroger, à mon tour de savoir, car déjà tout s'éclaire. Berthe, combien y a-t-il de temps que vous n'avez revu... M. de Favrol ?...

A ce nom, au nom de l'individu qui lui avait révélé la dégradation

de sa mère et avait fait cela dans un but qu'elle n'avait discerné que trop ensuite le visage de la jeune fille revêtit une expression d'amertume et d'aversion profondes.

— Cet homme?... — fit-elle. — Pourquoi me parlez-vous de cet homme?

— Parce qu'il le faut... pour moi, pour vous.

— Ah! maudit soit son nom. Eh bien, après m'avoir entretenue de vous comme étant votre confident, après...

Elle s'interrompit, rougissante, songeant à la honteuse révélation qu'il lui avait faite du déshonneur de sa mère.

— Après tout cela il a osé venir me parler d'un prétendu attachement à ma personne...

— L'infâme! — exclama Mme de Saint-Florent rompant le silence qu'elle s'était imposé. — On le reconnaît là!

Et, avec une pitié attendrie :

— Pauvres enfants, comme je vous plains, car je pressens tout, absolument tout, d'un pareil misérable!

Le blessé dirigea vers elle un regard de gratitude profonde. Cependant il voulut achever.

— Ah! il vous a demandé votre main, n'est-ce pas? Eh! bien, après, que s'est-il passé? Et depuis combien de temps l'avez-vous revu?

— Après?... Je l'ai chassé. Et je ne l'ai plus revu, jamais!

— Le jureriez-vous?

— Sur le souvenir vénéré de mon père, sur celui de mon aïeule respectée, je le jure!

— Merci Berthe, merci! Vous venez réellement de me rendre la vie, ainsi que le cri en a jailli de mon âme tantôt; car avant de savoir ce que je viens d'entendre, j'appelais, je désirais la mort libératrice.

Oui, il renaissait, il n'enviait plus, ne voulait plus de la tombe, car il apprenait que Berthe était toujours pure, toujours digne du culte qu'il lui avait voué.

Et, s'adressant à Lucienne :

— Béni soit le ciel qui vous a rendu témoin de cet entretien, ma noble protectrice, car vous allez entendre, vous aussi, ce qu'il me reste à dire à mon tour.

L'officier de marine passa la main sur son front; et d'une voix lente, sourde, accentuée pourtant afin qu'aucune de ses paroles ne se perdît, il raconta ce qui s'était passé lorsque, quelques heures avant d'aller rejoindre celle qu'il considérait comme sa fiancée, lui était arrivé, on se le rappelle, l'ordre de partir immédiatement pour Toulon.

— Soldat, je ne pouvais désobéir, je ne connaissais que ce de Favrol qui vous approchât ; c'est à lui que j'envoyai, sous un pli scellé, votre clé avec prière de vous remettre le petit paquet dans lequel elle était enfermée.

— Ah ! oui, le misérable ! — gronda la jeune fille avec un frémissement d'horreur.

Dans sa pensée, tout ce dont elle avait faussement accusé Brémontier jusqu'à ce jour, c'était Favrol qui l'avait fait : nouvelle erreur !

Et d'un mouvement instinctif, admirable, tombant à genoux devant le lit où gisait celui qu'elle avait si longtemps accusé :

— Ah ! pardon ! quoique je ne mérite pas ce pardon que je vous demande.

— Chère aimée, — murmura alors le jeune homme d'une voix qui défaillait, maintenant que l'âpre volonté qu'il avait eu besoin de montrer ne le soutenait plus, — ... chère aimée, les apparences étaient contre moi. Et je vous pardonne... tout ce que nous avons souffert l'un et l'autre :

Mme de Saint-Florent, protectrice vigilante, voyant son exténuement, lui présenta une potion réconfortante.

Il repoussa doucement sa main.

Et, retrouvant une nouvelle vigueur, vigueur factice, pour achever, il continua :

— Et ces blessures qui me retiennent sur ce lit, savez-vous quelle main les a faites, car maintenant, je vous l'ai dit, je n'ai plus rien à cacher ? Cette main, c'est celle de Favrol. C'est cet individu que je surpris la nuit dans le parc. Et vous voyez... Berthe, je crus alors à une entente entre vous et lui... et je vous aimais trop pour vous déshonorer. Pardon... à mon tour... pardon !

— Noble cœur ! — murmura la comtesse.

Quant à Berthe, prosternée devant le lit où souffrait avec tant d'héroïque abnégation celui qu'elle avait méconnu, accusé, elle laissait couler le flot ininterrompu de ses larmes.

Hector Brémontier chercha, de sa main amaigrie, sa souple chevelure, son visage éploré, comme pour la consoler.

Et brusquement, ainsi qu'un ressort qui se brise, il se laissa aller en arrière, pris d'un vertige, inanimé.

Berthe se redressa alors avec un cri terrible, croyant qu'il allait mourir.

Veuve avant d'être épouse ?... Elle était donc réellement maudite !

Mais Lucienne veillait.

Et elle prodigua aussitôt au blessé les soins que réclamait son état

effrayant, n'ayant que trop prévu le dénouement d'une scène atrocement émouvante pour lui.

Mais, après la première syncope qu'il avait éprouvée un moment avant, la vie semblait avoir consumé le peu de forces qui restait au blessé.

En vain, Mme de Saint-Florent faisait-elle appel aux moyens les plus énergiques dont elle disposait.

L'officier de marine gisait étendu dans une immobilité cadavérique.

Berthe, affolée de désespoir, s'accusant d'avoir causé sa mort, allait et venait par la chambre, agitée d'un tremblement affolé, incapable de seconder utilement Lucienne.

— Berthe, appelez, vite ; commandez qu'on appelle le docteur Sylvain... d'urgence ! — ordonna-t-elle.

Un instant après, le mari d'Arlette arrivait nu-tête, précipitamment porteur de sa trousse.

D'un coup d'œil, il jugea de la gravité de la situation.

Sans hésiter, comprenant que chaque minute était un pas de plus vers le grand inconnu qu'est la mort, il eut recours aux révulsifs les plus énergiques.

La lutte fut longue. Mais le docteur Sylvain était non seulement un homme de science, c'était aussi un homme de dévouement.

. . . . . .

Lorsque Brémontier rouvrit les yeux, il aperçut Berthe toujours à genoux dans la chambre.

CXXIV

RÉVEIL ET DÉSESPOIR

Le soleil entrant par la fenêtre ouverte aux premières tiédeurs de la belle saison, dans la chambre de Brémontier, éclairait auprès de lui, un visage souriant et grave en même temps.

Visage de jeune fille sur lequel de précoces épreuves avaient mis une douceur réfléchie.

C'était Berthe Raymond.

Le lourd voile qui, pendant si longtemps, avait pesé sur son amour et obscurci son horizon était enfin levé.

Maintenant, c'était dans son cœur, dans son esprit, ainsi que dans la nature, une aurore, un rayonnement.

C'était le réveil, la renaissance de toutes choses.

Assise auprès du lit, sa main tenait celle de l'officier de marine.

Et ses yeux, emplis des grandes ombres que le soir semblait avoir laissées dans sa prunelle noire, éclairés à cette heure par les reflets du jour, étaient fixés sur lui.

— Comment vous trouvez-vous? — murmura-t-elle, traduisant par cette interrogation bien pâle, lui paraissait-il, le seul chagrin qui lui restât : celui de le voir encore alité.

Le blessé laissa errer un sourire sur ses lèvres pâlies.

— Berthe, avez-vous remarqué quelquefois, lors du déclin du jour, ces nuages légers, duvet de cygnes roses qui nagent,... qui voguent dans l'éther? Dès votre arrivée, il y a un moment, il m'a semblé que j'étais enlevé, parmi ces légères nuées; et que j'y suis encore,... avec vous, Berthe, ma fiancée!

— Dans le ciel...

— Ne l'avons-nous pas mérité, par toutes nos souffrances?

— Oui, vous, Hector... Monsieur Brémontier, veux-je dire.

— Ne m'aimez-vous donc pas, que vous me parliez ainsi qu'à un étranger, à un indifférent?

— Si je ne vous aime pas?... Vous avez mille fois le droit d'être sévère envers moi, car je fus tant coupable d'injustice. Mais... . . .

Et la jeune fille baissa les yeux avec une pudeur troublée.

— Monsieur Hector, douter de mon amour, c'est le plus cruel des châtiments que vous puissiez m'infliger. Ah! inconséquente que j'ai été, connaissant la brièveté de la vie, d'avoir gaspillé tant de jours de bonheur!...

— L'avenir rachètera les erreurs, les oublis du passé.

La jeune fille secoua lentement la tête.

— Hélas! le temps perdu ne se retrouve jamais. Et quel temps est plus irrémédiablement disparu que celui que l'on aurait pu passer à être heureux? J'ai peur!...

Le blessé ne répondit pas.

C'est qu'il pensait comme elle. Il récapitulait instinctivement les années écoulées, et y voyait plus de journées de deuil que de joie.

Puis, après l'effusion du début, la nature reprenait ses droits sur son être meurtri.

Son expansion, les mots qu'il venait de prononcer avec chaleur avaient amené, sur ses joues, une teinte de coloration furtive, ardente, inquiétante comme une pointe de feu.

— Mademoiselle,... quand pourrai-je dire : madame?... (P. 1556.)

Et, rappelé à la réalité, il laissait sa tête alourdie et brûlée par la fièvre reposer douloureusement sur l'oreiller.

— Vous souffrez, — murmura-t-elle. — Et c'est moi qui en suis cause. Ne parlez plus, contentons-nous du bonheur d'être auprès l'un de l'autre.

Et ils restèrent silencieux.

Lentement, le flot de sang, porté aux tempes du blessé dans l'anémie

qui était la conséquence de ses blessures et de sa longue désespérance, ce sang, si rare pourtant chez lui et que la moindre émotion charriait tumultueusement à travers ses veines, reprit son cours normal.

Alors, il releva la tête.

— Berthe, êtes-vous toujours là?

— Chut! — fit la voix glissante de celle à qui il s'adressait. — Ne parlez pas. Vous voyez que cela vous fait mal.

— Oh! mais je suis mieux.

La jeune fille secoua, avec un sourire attristé, sa jolie tête brune.

— Méchant ami, qui veut m'inquiéter.

Et le silence retomba sur la chambre.

Mais la main de Berthe tenait toujours celle du blessé, et, à travers les fibres de leur chair, leurs deux âmes communiaient.

Cela était si vrai que le blessé, rompant à la fin ce silence, enveloppa la jeune fille de son regard et lui demanda :

— A quoi pensez-vous, Berthe?

— Je pense à la calme tiédeur qui plane sous les bois qui nous entourent et parmi des forêts plus lointaines et plus solitaires encore et où il serait si bon de nous isoler.

— C'est un rêve, Berthe; et ce rêve délicieux, je le faisais, moi aussi, tellement nos cœurs se comprennent.

Et, avec un soupir :

— Mais, hélas! ce n'est qu'un rêve, car la réalité, vous la voyez.

— Mon Dieu! — supplia alors avec un élan attendri la jeune fille, — pitié pour lui,... et pitié pour moi.

— Vous priez, — prononça l'officier, — mais vous faites plus encore; vous venez m'apporter le baume de votre présence. Lorsque je vous vois, une force nouvelle pénètre mon corps. Vous êtes la vie, vous dis-je, vous êtes l'espérance et la pure joie. Oh! ne me quittez jamais.

Mais ce vœu du blessé, Mlle Raymond n'osa l'exaucer; une pudeur inquiète l'empêcha de dormir sous le même toit que celui dont elle n'aurait pourtant jamais voulu se séparer... Elle se retira enfin.

Loin de lui, les heures lui pesèrent d'une façon insoutenable.

Et c'est avec une impatience fébrile que, chaque matin, elle attendit le départ du train qui la conduisait à Saint-Germain.

Lorsque venait le moment de retourner à Paris et qu'elle voyait le regard d'Hector Brémontier fixé sur le sien avec une supplication muette, elle était obligée de détourner la tête pour trouver le courage de partir.

C'est que Brémontier avait raison; sa présence lui redonnait la vie, la force, la santé, avec la divine espérance.

Et chaque jour, en effet, voyait s'accentuer son rétablissement.

Un matin, tandis que Berthe remplissait auprès de lui son rôle de garde-malade, Brémontier eut une grande joie.

Mme de Saint-Florent parut tout à coup dans sa chambre, une carte de visite à la main.

Et, attachant sur les traits un peu moins défaits du jeune officier de marine un regard attentif :

— Monsieur Brémontier, — dit-elle, — vous sentez-vous en état de recevoir une visite ?

— Une visite ?... — interrogea à mi-voix le blessé étonné.

Il ne voyait, hors de la famille de Saint-Florent, aucun ami qui s'intéressât assez à lui pour cela.

— Oui, — fit Lucienne, — un officier,... un officier supérieur.

L'œil du lieutenant de vaisseau s'éclaira tout d'un coup.

— De Versac !

— En effet, le colonel de Versac.

Elle avait prononcé ce nom tranquillement, ayant volontairement oublié tout le passé et ses tristesses, ne voulant connaître que le présent, — et préparer l'avenir.

Et Mme de Saint-Florent lui tendit la carte qu'elle portait.

— Il est donc arrivé ? — murmurait le marin. — Ah ! oui, qu'il entre, je vous prie... et merci mille fois.

Lucienne annonça qu'elle allait le prévenir et sortit en recommandant à Brémontier d'être prudent, de ménager ses forces.

Berthe s'était levée pour se retirer, il l'arrêta.

— N'êtes-vous pas ma fiancée, presque mon épouse déjà ? Et ai-je quoi que ce soit qui doive vous être caché ?

A ce moment, le colonel de Versac entrait conduit par Malice tout ému encore de se trouver brusquement en présence du chef de la petite colonne qui avait arraché son officier des mains des pirates.

Cette vue avait été doublée d'un souvenir poignant : celui de la pauvre petite Ninh.

Et une longue poignée de main de l'officier supérieur, insigne faveur, lui avait montré que lui aussi se souvenait.

A la vue de de Versac, Hector Brémontier se dressa sur son séant d'un mouvement spontané.

Les deux hommes s'étreignirent : il n'y avait plus entre eux différence de grade, ni rien : c'était deux frères d'armes qui se retrouvaient.

Lorsque de Versac desserra son accolade, craignant de faire mal au

blessé, celui-ci tourna, vers Berthe, son visage rayonnant et prononça :

— Mlle Raymond, ma fiancée.

De Versac s'inclina, considérant rapidement, mais détaillant en quelque sorte la jeune fille.

Il se rappelait les paroles échappées au délire de son jeune compagnon lors de l'insolation qui l'avait atteint peu après son arrivée au Tonkin, et ensuite ses confidences.

Et, soldat vieilli loin de toute vie de famille, dans les hasards des batailles, il éprouvait un attendrissement secret à voir cet amour, pour lequel le jeune homme avait voulu périr!

— Ah ! merci, colonel, de ne pas m'avoir oublié, — disait Brémontier.

De Versac venait en effet de rentrer en France avec les deux grosses épaulettes, juste récompense de ses éclatants services.

Dès son débarquement à Toulon, il avait demandé des nouvelles de Brémontier.

Mais on n'avait pas exactement son adresse qui devait se trouver au Ministère.

Aussi, à peine arrivé à Paris, était-il allé aux informations.

— Et me voici, — conclut-il après avoir donné ces renseignements au blessé.

En quelques mots, et sans nommer personne, l'officier de marine le mit au courant de l'attentat dont il avait été victime.

Mais le colonel abrégea sa visite, sachant par expérience combien il faut ménager les blessés.

Au moment de partir, il s'inclina devant Berthe.

— Mademoiselle,... quand pourrai-je dire : madame?...

Le colonel de Versac n'eut d'autre réponse que le rouge gracieux qui couvrit le visage de Berthe.

Quelques jours après, de Versac reparut.

Hector Brémontier s'était levé un instant, un premier essai.

Berthe se trouvait momentanément auprès de Mme de Saint-Florent.

Brémontier en profita pour raconter en détail, à son visiteur, ce qui s'était passé depuis sa rentrée en France.

Il nomma de Favrol.

— J'ai connu un baron de Favrol, autrefois, dans le monde des inutiles auquel j'ai appartenu trop de temps ; il ne me revenait guère. Serait-ce votre homme par hasard? Ma foi, je n'en serais étonné qu'à demi.

De Versac, désireux de revoir M. de Saint-Florent, et de lui faire

oublier la circonstance tragique, où trop jeune pour bien raisonner, il avait servi d'instrument inconscient à la rancune de Léona et avait on s'en souvient manqué tuer le mari de Lucienne en duel, — de Versac s'était rendu d'abord au *Comptoir des Indes*.

Mais le comte de Saint-Florent était absent.

Il espérait le retrouver chez lui en venant rendre visite à Brémontier.

En effet, à peine l'officier de marine achevait-il ses confidences que M. de Saint-Florent rentrait à la villa.

La rencontre des deux gentilshommes, sortis l'un et l'autre de cette vie de débauches où ils avaient failli se perdre tous deux, fut émouvante.

Ils se considéraient gravement l'un et l'autre, voyant combien chacun d'eux était arrivé haut en suivant une voie différente.

Le colonel de Versac apprit par M. de Saint-Florent des détails que Brémontier avait négligé de lui signaler.

Aussi, le surlendemain, arrivait-il tout impressionné à Saint-Germain.

Berthe et Mme de Saint-Florent étaient auprès d'Hector Brémontier que l'on venait de transporter dans le jardin.

— Eh! bien, mon pauvre ami, — déclara l'officier supérieur après les premières politesses, — connaissez-vous l'histoire de votre brusque rappel et de votre embarquement sur le *Formidable?*

Et comme le convalescent secouait négativement la tête.

— C'est un tour de votre Favrol, tout bonnement. J'ai voulu en avoir le cœur net; je suis allé au ministère, et l'on m'a tout appris. Le drôle s'était même autorisé du nom de M. et de Mme de Saint-Florent.

— Le misérable bandit! — gronda Brémontier.

Berthe remise ainsi brusquement en face du passé et de toutes ses tortures avait pâli.

— Chère enfant! — lui dit Lucienne, — vous voyez que ses intrigues n'ont guère servi à ce triste personnage; elles n'auront fait au contraire qu'élever, fortifier votre amour. Et bientôt, grâce à Dieu, unie pour la vie, avec celui dont vous méritez si bien de devenir la compagne, vous ne sentirez que plus fortement votre bonheur.

Mais Berthe secouait la tête et regardant l'officier de marine :

— Et dire que victime de ce lâche complot il est allé chercher la mort, tandis que moi je l'accusais. Je ne me le pardonnerai jamais.

— Mais je vous ai déjà pardonné moi, — répondit le marin qui l'avait entendue, — car ce que vous considérez comme un excès de rigueur de votre part n'était que la susceptibilité d'une âme réellement pure et noble.

Maintenant le lieutenant de vaisseau marchait rapidement vers la guérison...

Maurice et Mignonnette étaient revenus de leur voyage de noces.

La jeune épousée, après un séjour de deux ou trois semaines dans leur petite villa toute fleurie, près de Saint-Cyr, avait décidé Maurice à réintégrer pour quelque temps Saint-Germain.

Elle serait si heureuse, devenue « madame », de venir habiter un peu, avec son « petit mari », la chambre qu'elle avait occupée jeune fille.

Puis, il faut le dire à la louange de son cœur délicat, la crainte que sa mère d'adoption ne s'ennuyât trop toute seule avait été son principal mobile.

Et Maurice à qui elle l'avait confié s'était empressé d'accepter, quelque gêne qui dût en résulter pour lui, à cause de son éloignement de l'École.

— Bah! ce seront bientôt les vacances, alors plus de voyages, d'allées et venues à faire, plus de privations de ma gentille femme aimée, — avait-il conclu en guise de consolation.

On devine la joie, l'attendrissement de Lucienne en apprenant la détermination de sa fille,... de ses deux enfants.

Aussi pour récompenser la jeune épouse de son attention, lui rendre le séjour de la villa attrayant, avait-elle insisté auprès de Berthe pour la garder tout à fait à Saint-Germain.

Mlle Raymond avait alors cédé : elle ne quitterait donc plus son fiancé.

— Ah! si nous pouvions ne jamais plus nous séparer, — pensait-elle.

Et elle aussi était venu reprendre la chambre qu'elle avait longtemps occupée; mais alors c'était aux jours où la fatalité l'avait marquée de son signe!...

Tandis qu'à l'heure actuelle c'était la rénovation, l'allègement, une sorte d'extase divine entre l'aimé, le fiancé renaissant à la pleine et rayonnante vie, et les amis délicats et fidèles qui prenaient visiblement à tâche de seconder, d'assurer son bonheur.

Lorsque Mlle Raymond, rentrée chez elle, ordonna à sa femme de chambre de faire les préparatifs nécessaires à une installation de quelque durée à Saint-Germain, François, l'intendant, accourut.

Déjà les absences quotidiennes de sa jeune maîtresse l'avaient bouleversé.

Un jour que Berthe portait à Saint-Germain quelques menues pâtisseries d'un fabricant en renom, il avait offert de s'en charger.

Elle avait accepté.

Accompagnant Mlle Raymond, n'inspirant par conséquent aucune défiance aux domestiques de la villa, il avait pu ainsi les faire causer.

Il apprit la présence d'Hector Brémontier, grièvement blessé à la suite d'un attentat mystérieux.

Chaque jour, lui dit-on, sa maîtresse revenait, pareille à une sœur de charité sublime, s'asseoir au chevet du malade.

A cette nouvelle, le souffle s'était arrêté brusquement dans la gorge de l'intendant.

L'officier de marine était là; et c'était lui, François, lui Jean Touraille, l'éternel torturé de la vie, qui, par ses conseils inconscients, avait ramené la jeune fille auprès de lui.

Lorsque, par un effort de volonté, il reprit ses sens, voyant les domestiques de la villa étonnés de son brusque accablement, il prétexta un malaise auquel il était sujet.

— Ce n'est rien,... une espèce d'éblouissement,... ça me prend quelquefois, — bégaya-t-il.

Et sortant comme pour prendre l'air, il avait gagné la forêt, s'élançant à travers les fourrés, les épines, exhalant son désespoir, rugissant sourdement ainsi qu'un fauve blessé.

Puis, accablé de fatigue, en sueur, blême, déchiré, il était venu, à la nuit, reprendre son joug de la domesticité.

C'est pourquoi, lorsqu'il apprit l'ordre donné par Berthe à sa femme de chambre, il se rendit auprès de M^lle^ Raymond.

— Non, — se dit-il, — cette fille a mal compris. La voir s'installer là-bas, ce serait la fin.

Berthe lui confirma l'ordre donné.

Le domestique mordit ses lèvres jusqu'au sang pour réagir, cacher son trouble.

— Mais, mademoiselle me permettra bien d'aller de temps en temps prendre de ses nouvelles, — supplia-t-il d'une voix dans laquelle on sentait se briser des sanglots.

— Volontiers, — répondit la jeune fille trop dominée par l'ivresse qu'elle éprouvait de se rapprocher de celui qu'elle aimait, elle, pour faire attention au désespoir du misérable.

Et elle ajouta :

— Vous apporterez en même temps les lettres qui pourraient arriver pour moi.

Il s'inclina sans répondre : il lui aurait été impossible de prononcer un mot.

Une demi-heure après, Berthe montait dans une voiture qui la conduisait à la gare.

— Ah! domestique!... être domestique! — sanglota Jean Touraille.

Et exhalant dans ce cri toute son irrémédiable détresse, il s'enferma dans la chambre de la jeune fille où tant de fois déjà il était allé pleurer, hurler, prier et maudire.

Et s'abattant devant le lit dont il baisait les draps, les couvertures, le baignant de larmes brûlantes, il gémit :

— Je ferais mieux de me tuer !

CXXV

L'ENNEMIE

Berthe Raymond avait recommandé à François, au pauvre Jean Touraille, de lui apporter à Saint-Germain, les lettres qui arriveraient à son adresse.

A en juger par le passé, c'était là une recommandation à peu près inutile.

Elle avait volontairement rompu avec ses anciennes amies de couvent, à partir du jour où Favrol lui avait si lâchement révélé le déshonneur de sa mère.

Elle ne pouvait donc plus guère espérer de lettres que de celle-ci.

Or, sa mère ne la gâtait pas à ce sujet.

Elle ne lui avait écrit que trois fois depuis son installation au château de Kingsworth.

Et quelles lettres !...

On en a vu un échantillon.

C'est que, à l'heure actuelle surtout, Léona se souciait bien de sa fille !

Le mariage de Maurice et de la fille adoptive de Mme de Saint-Florent l'avait jetée dans un état d'exaspération impossible à rendre.

Cette union, enfin consacrée, lui semblait un défi personnel.

Elle n'avait donc pas pu empêcher ces deux êtres d'être heureux

Ils ne lui avaient jamais fait aucun mal cependant. Et c'est au contraire elle-même qui s'était attachée à les tourmenter.

Que lui faisait cela ?

Elle les détestait de toute la haine que son immonde jalousie de courtisane avait déposée en elle comme un limon fangeux, et qui lui avait fait jurer la perte de cette famille.

Puis Maurice l'avait cruellement mésestimée, lui aussi l'avait dédaignée pour Mignonnette.

— Relevez-vous, bel imprudent... Si un domestique arrivait... et s'il vous apercevait? (P. 1567)

Est-ce que cela aussi ne criait pas vengeance!...

— Ah! oui, ma vengeance!... — ricana-t-elle, — elle est jolie. Bafouée, vilipendée, méprisée!...

Et secouant sa tête à la beauté affreuse dans de pareils moments :

— Si Alexandre vivait?

C'était là son seul regret, la seule oraison funèbre qu'elle trouvait pour le bandit qui avait été si longtemps son instrument.

S'il vivait encore,... comme elle le lâcherait vers ces imprudents dont le bonheur la bravait, en lui disant ce seul mot :

— Tue!

Mais seule!... seule!...

— Il y a bien de Favrol... Favrol, allons donc! Un gentilhomme roulé au ruisseau, à l'égoût;... bon pour les morsures venimeuses et lâches, les intrigues louches. Mais sans force, sans énergie, comme sans courage.

Et se promenant furieusement dans sa chambre :

— Ah! mais j'étouffe ici. Ce château m'écrase. La campagne, les champs, est-ce que cela convient à la lutte? Non, cette atmosphère est délétère. Je ne me sens plus moi-même : quelque chose me manque. Il me faut la ville. La grande ville qui échauffe le sang, embrase le cerveau. Là, je trouverai des inspirations, des moyens. Qu'est-ce que je fais ici?

Et avec un rictus sombre :

— Là je trouverai un vengeur.

Elle venait de penser au peintre par qui elle avait projeté autrefois d'atteindre Raoul de Saint-Florent, cet amant de sa jeunesse qu'elle avait espéré conduire là où elle avait mené ce misérable de Favrol, — et qu'elle aurait rejeté ensuite comme un citron dont on a exprimé tout le jus.

Oui, cet artiste dont elle avait devant les yeux un portrait fait par lui, œuvre évidente de passion fougueuse, porterait sa riposte.

En attendant d'autres coups, se disait-elle.

Un projet monstrueux venait, en effet, de germer dans son cerveau, tendant ses traits dans un ricanement qui soulevait ses lèvres, montrait l'aiguisement de ses dents de louve.

Ce projet, le jour où elle le mettrait à exécution, ah! oui, il la vengerait bien, la vengerait de tout, — et pour la vie!

Et il était réalisable, il était facile : il lui semblait qu'elle n'avait, qu'elle n'aurait qu'à étendre la main.

— Malheureusement le fruit n'est pas encore mûr, il faut attendre. Oh! alors!...

Mais elle voulait un acompte sanglant.

— Ah ! monsieur le comte de Saint-Florent, vous vous dites qu'ayant marié votre fille adoptive, vous n'avez plus rien à craindre, que c'est bien fini. Vous vous trompez, M. Raoul. De Versac vous a manqué, autrefois, puisqu'il ne vous a pas tué : eh bien ! nous allons recommencer. Et nous verrons, cette fois...

Mais il lui fallait retourner à Londres d'abord, quitter l'Écosse.

Sa résolution prise, elle se rendit auprès de son mari.

Elle trouva lady Sutton installée auprès de lord Warder.

— Toujours la nièce ! — gronda-t-elle intérieurement. — Gueuse, va !

Prenant alors une intonation mielleuse :

— Comment vous trouvez-vous, aujourd'hui, mon pauvre Richard ?

— Ah ! — soupira l'Écossais, — je crois que ce n'est pas de si tôt que je pourrai remonter à cheval.

— Parbleu ! — répliqua Léona avec un haussement d'épaules, — le médecin qui vous soigne est un ignorant. Il faut aller à Londres, là vous aurez les princes de la science.

— Mais ils sont déjà venus en consultation...

— En effet, mais voir un malade en passant n'est pas le soigner.

Puis donnant à sa voix une gravité soudaine, l'habile comédienne insista :

— Devenue votre femme, je dois à votre nom, je dois à votre race la transmission, la perpétuité de ce nom. Puisque les soins que vous recevez ici sont insuffisants, il faut rentrer à Londres.

Lord Warder ne répondit pas : il se sentait bien faible, bien accablé pour supporter ce pénible voyage... sans parler du reste !

Sa nièce comprit ce qui se passait en lui.

— Voici venir la belle saison, ma tante. L'hiver est mauvais pour les plaies, ceci explique le lent rétablissement de mon oncle. Mais actuellement, épuisé comme il l'est, ne croyez-vous pas qu'il se rétablira plus promptement dans cet air pur ?...

— Je suis lady Warder,... madame, — répartit Léona en se drapant dans une majestueuse dignité.

Et voyant la jeune femme et son mari confus, silencieux, elle pensa :

— Rien de tel que les grands mots, et les grands gestes, pour en imposer.

Aussi les préparatifs du départ commencèrent-ils aussitôt.

Tandis que Léona s'éloignait pour donner ses ordres, lord Warder appuya sa main enfiévrée sur celle de sa nièce.

— Vous ne me quitterez pas, Annie, n'est-ce pas ?

Et avec un regret :

— J'aurais tant aimé à mourir ici.

CXXVI

MENSONGE D'AMOUR

Avant la fin de la semaine, celle qui savait si bien prendre et si bien porter, en apparence tout au moins, — il faut lui rendre cette justice, — le titre de lady Warder était installée à Londres.

Elle sentit une bouffée d'orgueil lui monter au cerveau, en foulant les tapis de la splendide résidence du lord dont elle était devenue la compagne, grâce à son habileté ensorceleuse.

Là-bas, au château de Kingsworth elle était au milieu d'hobereaux, de nobles plus ou moins campagnards.

Son triomphe n'avait été que relatif.

Tandis qu'ici, à Londres, elle paraissait, elle s'affirmait en pleine noblesse.

Elle allait traiter d'égale à égale avec les ladies les plus inaccessibles, les plus hautaines de cette aristocratie anglaise, plus orgueilleuse encore que la grandesse espagnole.

Armée de son titre, elle serait même reçue par la reine.

Elle! elle... l'ancienne Roussotte.

Mais pour jouir pleinement de ces avantages, de ces satisfactions d'orgueil, il aurait fallu que son mari vécut encore un peu.

A cette heure elle trouvait que son existence avait du bon.

Aussi, dès le lendemain de son arrivée, une grande consultation des plus célèbres praticiens de Londres avait-elle lieu autour du lit de lord Richard Warder.

Le premier regard que les médecins s'adressèrent les uns aux autres exprimait la même appréciation.

On avait commis une imprudence bien grave en infligeant à un malade aussi appauvri un voyage aussi long et aussi fatigant.

Avec ménagement ils le déclarèrent à Léona.

Ses sourcils se durcirent alors.

Certes, elle venait de ressentir, comme elle ne l'avait jamais éprouvé, l'utilité que pouvait avoir pour elle, pour son orgueil, l'existence de son mari, et elle l'avait montré en invoquant elle-même tous ces médecins.

Mais enfin, vivant ou mort, elle resterait quand même lady Warder, tandis que la satisfaction de la haine victorieuse qu'elle poursuivait avant tout, elle ne pouvait se la procurer qu'en venant à Londres.

On lui annonçait, en quelque sorte, qu'elle risquait de la payer du décès de son mari.

Eh bien, avait-elle hésité il y avait quelque temps à essayer de le provoquer ce décès?...

— Les honneurs, ah! oui, certes, — murmura-t-elle tout bas, — mais ma revanche d'abord!...

Dans la journée, une carte de visite était déposée à l'atelier de l'artiste peintre auquel Léona songeait de plus en plus. Elle portait ces mots :

LORD ET LADY WARDER

Ont le plaisir de faire connaître à M. Pierre Normand
leur retour à Londres.

Le jeune homme reconnut l'écriture de l'expéditrice, et comprit ce que cela signifiait.

Le lendemain, immédiatement après l'heure du déjeuner, vêtu avec la dernière recherche, il se présentait chez celle qui l'attendait.

— Enfin! — s'exclama Léona, — un visage d'homme civilisé! Car il me semblait être dans un désert sauvage, à la fin, au milieu de nos hobereaux campagnards.

Et l'admirant :

— Savez-vous, cher maître, que vous êtes un gentleman réellement séduisant, et que vous feriez tourner une tête moins solide que la mienne.

Le jeune homme lui baisa galamment le bout de ses doigts qu'elle lui abandonnait.

— Je ne ferais en ce cas que vous rendre ce que vous m'avez fait à moi-même.

— Vraiment?...

— Je ne vivais plus depuis que j'avais cessé de vous voir.

— Voyez-vous!

— Vous raillez. Si vous saviez cependant...

— Et pas la moindre petite miss pour vous consoler de mon absence?...

— Non, je vous le jure.

— Mais c'est très grave, alors?

— Plus que vous ne le croyez, madame, plus que vous ne l'avez supposé, milady, lorsque vous avez laissé votre image inoubliable pénétrer en moi, en dominatrice mille fois adorée et chérie.

Léona glissa, vers son interlocuteur, un regard investigateur, cachant l'étude sous le sourire.

Est-ce qu'il jouait, comme elle-même, la comédie de l'amour, ou bien était-il sincère?

— Ta ta ta! — chantonna-t-elle. — Protestations d'homme galant. M. Pierre Normand est Parisien et artiste, quoique habitant Londres. Et il s'en souvient.

Les mains du jeune homme se joignirent alors avec force.

— Puisque vous êtes Française, vous aussi, puisque nous parlons la même langue, lisez en mon âme.

Et tombant aux genoux de la ravissante et dangereuse créature, de la perfide sirène :

— Veuillez ne pas rire de moi. Oui, je vous le jure, depuis l'heure ineffable qui nous a rapprochés... unis, je n'ai pu vous oublier... pas une minute. En vain, ai-je feint l'indifférence aux yeux des indifférents, mais je souffrais, je souffrais réellement.

Ainsi agenouillé, il avait enlacé, de ses bras, la taille de Léona.

Elle se dégagea après avoir cédé un moment au charme de cette étreinte à la fois si passionnée et si humble.

— Relevez-vous, bel imprudent. Si un domestique arrivait... et s'il vous apercevait?

Mais elle était en réalité bien tranquille à ce sujet.

Elle avait rigoureusement dressé son personnel et savait être à l'abri de toute surprise indiscrète.

Le peintre se remit debout.

Et la considérant avec une admiration ardente, poétique :

— Ne me laisserez-vous pas toucher à la fleur rose de vos lèvres?...

La capiteuse femme feignit un pudique embarras.

— Vous me troublez toujours, — soupira-t-elle.

Et elle se laissa aller à demi.

L'artiste cueillit, sur ses lèvres menteuses, ce qu'il croyait être le parfum de l'amour.

Et se redressant tout vibrant d'un ardent enthousiasme.

— Ah! — s'écria-t-il, — s'il me fallait braver maintenant le monde tout entier pour vous garder, vous conserver à moi, et à moi seul, avec quelle ivresse je rechercherais la lutte!

C'était tout ce que voulait Léona.

Certes, elle cédait avec plaisir à l'entraînement qu'elle éprouvait auprès de l'artiste jeune, ardent et épris.

Mais ce qu'elle poursuivait surtout, le but qu'elle ne perdait pas de

vue, même dans la griserie que cette passion lui communiquait, l'affirmation de Pierre Normand lui montrait qu'elle l'atteindrait sûrement.

Normand n'était, en ses mains, qu'un instrument... un instrument agréable, voilà tout.

Et pour le récompenser, achever de l'enivrer, lui ayant encore donné un nouveau baiser, plus pénétrant, plus troublant cette fois, elle ajouta :

— Mais n'oublions pas que nous avons des apparences à sauvegarder. Venez saluer lord Warder.

Et elle-même, avec la plus sereine et la plus cynique indifférence, elle conduisit le jeune homme auprès de son mari.

Le malade fit un cordial accueil à celui qui apportait le déshonneur dans sa demeure.

Du reste, eut-il été instruit de ce qui se tramait contre la dignité de son nom, le malheureux gentleman aurait-il eu le droit d'en vouloir bien sévèrement à l'artiste?

Le déshonneur n'avait-il pas été apporté, en bloc, chez lui par la femme qu'il avait imprudemment choisie?

A défaut de l'artiste, un autre, quelque gentilhomme de la cour, ou quelque bandit des bas-fonds de Londres — tous les deux peut-être — auraient infligé à son nom cet opprobre en qui l'inconscience vicieuse de l'ancienne courtisane ne voyait qu'une chose banale.

Lorsque Pierre Normand quitta lord Warder, il était presque heureux d'avoir constaté le délabrement de sa santé.

Il voyait lady Warder déjà veuve, et rien alors ne s'opposant plus à la passion qu'elle venait de réveiller en lui, plus fougueuse.

— Quand vous reverrai-je? — souffla-t-il en lui serrant nerveusement les mains. — Mais, seuls tous deux... seuls... longtemps!...

Elle plongea ses yeux de perdition dans ceux du peintre.

— Demain, l'après-midi, à deux heures, soyez chez vous, sans domestique, sans personne.

— Ah! — murmura le peintre. — C'est plus que le ciel. A demain, merci! merci!

Et, aveugle devant ce mensonge d'amour dont il devait être la victime, ayant appliqué ses lèvres tremblantes d'émotion, d'ivresse sur la main qu'elle lui tendait, il la quitta, allant enfouir l'immensité de sa joie dans les flots populeux de l'énorme ville, marchant devant lui, au hasard, répétant ces mots :

— Demain! Demain!...

... La cloche de la villa annonça un visiteur. (P. 1575.)

CXXVII

A SHIRLEY

« Demain » fut un enivrement sans pareil !

Léona avait accordé au peintre l'amoureuse entrevue qu'elle lui avait promise.

C'est avec une sorte d'âpre contentement qu'elle se retrempait elle-

même dans cette vie d'intrigues dont elle avait été sevrée durant son long séjour en Écosse.

En sortant de chez l'artiste, elle était plus que jamais convaincue qu'elle pouvait tout attendre de la passion qu'elle avait réussi à faire naître chez Pierre Normand.

Mais, à ses yeux, l'heure n'était pas encore venue de le lancer contre le mari de Lucienne.

Le mettre en demeure de tenir le serment — irraisonné peut-être — qu'il lui avait fait autrefois de frapper l'homme qu'elle lui désignerait, alors qu'elle renouait à peine avec lui risquait de le faire réfléchir, de lui dessiller les yeux sur ses amours.

Non, il fallait qu'elle l'amenât à un point où rien ne l'arrêtât plus... même un crime!...

Puis, elle ne faisait qu'arriver à Londres.

Allait-elle se sevrer aussitôt de ces intrigues qui faisaient l'agrément de son existence?

Tout se réunissait donc pour différer le châtiment par lequel elle s'était promis de frapper — à la tête — la famille de Saint-Florent.

— Ce moment venu, je tressaillerai de véritable joie, — se disait-elle. — Et il arrivera fatalement.

Tandis qu'elle faisait ces réflexions, elle était seule, dans son luxueux boudoir que des tentures épaisses protégeaient contre les bruits du dehors.

— La mort de cet homme qui m'a autrefois outragée, dont la vie est un défi continuel, ce sera déjà une satisfaction.

Et, plus sombre, d'un accent guttural, elle jeta cette horreur :

— Mais ce n'est point assez. Un enfant va naître du mariage abhorré de leur fille et de leur neveu. Le leur enlever, ce sera là le plus terrible de mes coups, après lequel je pourrai me reposer.

L'abominable Léona venait de livrer enfin le secret de sa suprême revanche...

Douce et tendre Mignonnette, toi qui penses avec des extases de tendresse au fruit béni de ton amour, que déjà tu portes dans ton jeune sein, quelles atroces angoisses, si tu savais les projets inhumains qui sont tramés contre l'enfant frêle et déjà chéri dont tu espères la venue.

Mais pour accomplir ses desseins, après la réalisation desquels elle déclarait elle-même que, satisfaite, « elle pourrait ensuite se reposer », un auxiliaire sans scrupule lui était nécessaire.

Ce ne pourrait être le peintre : il avait du reste sa tâche réservée.

Alors Léona se rappela l'ancien compagnon de bagne d'Alexandre, dont celui-ci lui avait parlé.

Cet individu prétendait avoir été gracié à cause de son courage dans un incendie.

Mais il avait été convenu à demi-mot, entre Alexandre et lui, qu'ils pourraient s'entendre et « travailler » ensemble.

— Oui, cet homme pourrait me servir pour cela... en le payant bien. Mais comment le voir? lui parler?

Elle cherchait.

Puis, allant à un admirable petit secrétaire de Boulle, elle en retira un carnet minuscule, à couverture de nacre et d'or.

— J'ai le nom là.

Elle feuilletait.

— Justement, voici... Samuel, avec une double croix devant. Cela signifie que le nom que je trouverai à une autre page avec une double croix sera le nom de famille de l'honorable galérien libéré.

« ... Justement le voici à la fin : Leroux. Et cet autre renvoi m'indique qu'il demeure à Shirley... Ceci je m'en souvenais. J'ai mis du temps pour le trouver; mais on prend des précautions. »

Elle réfléchit.

— Lui écrire?... c'est cela qui serait une folie. Il faut donc que j'y aille.

Elle frappa joyeusement dans ses mains.

— Lady Sutton n'a-t-elle pas dit qu'elle avait envie de profiter de son séjour à Londres pour pousser jusqu'à Shouthampton, voir son homme d'affaires, s'entendre pour la vente définitive de sa villa, afin de retourner en Algérie dont le ciel bleu la fait rêver. Voilà un prétexte tout trouvé, je l'accompagnerai.

Et sinistre :

— Nous ferons peut-être même d'une pierre deux coups. Comme cette lady Sutton tient décidément trop de place auprès de lord Warder, ce Samuel pourrait peut-être lui faire faire un autre voyage, dans l'autre monde. C'est encore plus loin que l'Algérie... et l'on n'en revient pas.

Et, heureuse de cette combinaison, mettant sur son visage un masque de fausse cordialité, elle se rendit auprès de son mari.

Elle était sûre d'y trouver sa nièce.

Avec adresse, elle amena la conversation sur les affaires de la jeune veuve, sur son ancien séjour par delà la Méditerranée.

Une rêverie passa alors dans l'œil de lady Sutton.

— Je sais, en face de la mer, et parmi les palmiers et les oliviers plus sombres, une retraite où il ferait bon vivre... Mais non plus seule...

Elle échangea un doux et un peu mélancolique sourire avec lord Warder.

— Auraient-ils comploté un voyage là-bas? — pensa Léona.

En tout cas, ce ne serait pas sans elle.

— Mais pour aller y habiter, il faudrait d'abord vous défaire de votre villa de Shouthampton, — insinua-t-elle.

— Justement, mon homme d'affaires m'a écrit qu'il a cette fois trouvé un acquéreur sérieux. Et je compte m'y rendre à la fin de la semaine.

Léona ne répondit rien.

Mais la veille du départ de lady Sutton, elle déclara :

— Lord Richard va mieux depuis quelques jours. Je ne connais pas Shouthampton; si vous voulez, je vous accompagnerai.

Elle souligna :

— A moins que vous n'ayez des raisons pour désirer être seule.

La jeune femme rougit légèrement.

— Mais nullement, — répondit-elle avec embarras.

Léona avait attendu le dernier moment pour s'inviter, et cela afin que la nièce de son mari ne pût éviter sa société.

Les préparatifs étaient déjà faits en secret.

Et le lendemain matin, les deux femmes quittaient Londres ensemble après que Léona eut bien recommandé le malade aux docteurs.

Du reste, ajoutait-elle, ce n'était qu'une absence d'un jour ou deux.

L'enjouement sous lequel Léona avait dissimulé ses ardentes préoccupations tomba lorsqu'elle fut en wagon et que le train s'ébranla.

Son regard aigu s'attachait par moments sur sa compagne de voyage.

— Toi, tu as pris réellement une trop grande importance dans ma maison : il n'est que temps que tu disparaisses... les hasards d'un voyage sont si nombreux!...

Et avec un ricanement :

— Le curieux serait que, au lieu d'hériter des générosités que mon mari paraît avoir, quoi qu'il dise, envie de lui faire, ce soit lui qui hérite d'elle. C'est-à-dire moi en fin de compte.

Arrivée à une station, lady Sutton se mit à la portière.

Et Léona, qui feignait de sommoler, la vit échanger un salut... plus qu'amical, lui sembla-t-il, avec un gentleman debout sur le trottoir.

Le train complètement arrêté, pour une minute ou deux, le gentleman s'approcha de la portière, tout ému et souriant.

Lady Sutton mit un doigt sur ses lèvres, et ils échangèrent rapidement quelques mots à voix basse.

— Tiens! — monologuait Léona, — tiens,... la jeune veuve!...

Le train repartit bientôt. La station qu'on quittait était justement celle où la Terreur de Grenelle avait autrefois perdu la trace de lady Sutton. Bonne aubaine!

Lady Warder était maintenant tout égayée; voilà une petite découverte qui lui servirait.

Elle avait bien regardé le gentleman à travers ses longs cils abaissés et était certaine de le reconnaître.

— J'arriverai bien à débrouiller cette intrigue de mon Anglaise, grâce à mes petits moyens. Et alors, à nous deux... Si d'ici là mister Samuel Leroux n'a pas été plus heureux que cet imbécile d'Alexandre.

Aussi, dès le lendemain de leur arrivée à Southampton, tandis que lady Sutton se rendait chez son sollicitor, Léona montait-elle en voiture, sous prétexte de visiter les environs.

— Conduisez-moi en promenade à Shirley, — ordonna-t-elle au cocher.

Elle ne tardait pas à y arriver et demandait la maison de Samuel Leroux.

— Milady désire voir la maison de l'Assassin? — lui répondit l'insulaire auquel elle venait de s'adresser. — Je vais conduire milady si elle le désire : il est déjà venu plus de quarante personnes de distinction pour visiter la maison,... et cela m'a rapporté quelques beaux shillings.

Lady Warder avait eu un haut-le-corps vite réprimé.

Le forçat libéré avait déjà recommencé son ancien métier?

Et il s'était laissé pincer sans doute, à en juger par ce qu'elle entendait.

Elle arrivait donc trop tard. D'autant plus tard que le particulier était certainement resté dans les dispositions qu'elle désirait.

C'était réellement une fatalité s'interposant chaque fois entre la réalisation de ses projets et cette lady Sutton.

Car, malgré la devise des Warder : « Ferme comme roc », elle savait qu'un testament se modifie et se révoque même.

— Milady ne veut donc pas visiter la maison de Samuel Leroux, celle dans laquelle il a commis son assassinat sur l'honorable mistress Squire? — disait le *coach-man*.

— Oui, allons, — répondit lady Warder afin de ne pas laisser deviner ses préoccupations.

Ils arrivèrent bientôt à Shirley, au fameux endroit...

— C'est dans cette pièce, milady, que Samuel a porté le premier coup de hache à mistress Squire qui avait le malheur d'avoir sur elle, à ce moment, près de deux cent livres sterling.

Et le cocher continua narrant les détails du crime.

Mais Léona ne l'écoutait plus.

Bandit libéré de Cayenne, l'ancien compagnon de chaine d'Alexandre avait cédé à son instinct de bandit.

Et la fortune l'avait trahi.

Léona, en proie à de sombres réflexions, se demandait si elle n'avait pas tort de tenter elle aussi plus longtemps le sort.

Le *coach-man* avait fini de narrer les « détails du crime ».

Il revint se placer devant l'étrangère et reprit :

— Samuel a été condamné à la potence, et il doit être exécuté ce matin même à Southampton. Milady ne pouvait pas mieux tomber; j'ai un parent gardien à la prison de la ville. Et moyennant une livre ou deux il laisserait certainement milady assister *de près* à l'exécution. On assure que le condamné doit prononcer un speech, et confesser son repentir. Ce sera très beau.

Et sur ce dernier mot, il attendait, espérant ajouter un autre petit profit à celui qu'il venait de gagner consciencieusement.

Mais un manteau de plomb était tombé sur les épaules de Léona.

Elle n'avait pas besoin d'aller augmenter le noir de ses pensées par la vue de la pendaison du criminel dont le châtiment semblait être pour elle comme un sinistre avertissement.

Elle laissa tomber quelques pièces d'argent dans la main de son cicerone, et remontant en voiture se hâta de rentrer chez lady Sutton.

La nièce de son mari était revenue de chez son sollicitor.

Lady Warder la considéra avec une sorte d'anxiété, troublée malgré son scepticisme, par le jeu du destin qui brisait toutes ses combinaisons, chaque fois qu'elle avait essayé de porter la main sur cette femme.

Dans la journée, Léona apprit que l'exécution de Sam, ainsi que l'on avait dit autrefois au bagne, avait eu lieu.

Et elle resta plus sombre, encore, comme repliée sur elle-même, en proie à une vague et insecouable terreur, pressentant que, pour elle aussi, la fin prochaine approchait!

CXXVIII

ESPIONNAGE

Les affaires de lady Sutton nécessitaient la prolongation de son séjour.

Léona qui avait reçu des nouvelles assez rassurantes de la santé de lord Warder pour excuser son absence, décida de l'attendre.

Elle avait besoin du calme qui enveloppait la villa de lady Sutton, sur le bord de la large avenue tranquille, pour se remettre de la secousse nerveuse que lui avait causée l'exécution de l'individu qu'elle était venu chercher.

Cette impression commençait à se dissiper déjà, lorsque la cloche de la villa annonça un visiteur.

La vie de lutte choisie par Léona la portait à se rendre compte de tout...

Elle regarda donc à travers une jalousie; et elle reconnut le gentleman qu'elle avait vu causer à voix basse à lady Sutton lors d'un arrêt du train.

Le visiteur fut introduit par le jardinier: elle entendit ensuite la nièce de lord Warder descendre au salon. Puis... plus aucun bruit.

— Très curieux! — railla nerveusement l'ancienne courtisane, — est-ce que la pudique Annie Sutton jetterait son bonnet par dessus les moulins, en petit comité...

Et ricanant :

— Voilà pourquoi elle paraissait si peu enchantée, lorsque je lui ai annoncé que je prolongerais mon séjour. Eh bien! puisqu'un mauvais génie semble protéger sa vie; il n'en est peut-être pas de même de sa réputation. Et la réputation d'une femme, c'est là où elle est le plus cruellement vulnérable.

Déjà elle cherchait les moyens de faire éclater quelque beau scandale qui mettrait sa nièce à sa merci, ou lui permettrait de la perdre sans retour dans l'esprit de lord Warder.

Elle descendit à pas de louve l'escalier qui conduisait au principal salon, situé au rez-de-chaussée et où lady Sutton était venue rejoindre son visiteur.

S'étant assurée qu'aucun domestique ne risquait de la surprendre, elle s'approcha de la porte et colla son oreille à la serrure, essayant d'écouter les paroles des deux interlocuteurs.

Ils parlaient très bas, et quelques bribes de phrases, quelques mots espacés, incomplets, parvenaient jusqu'à elle.

Mais ce peu qu'elle entendait était significatif.

C'étaient des expressions très tendres.

— C'est cela, — marmonna l'espionne qu'ils ne soupçonnaient pas être aux écoutes, — ne vous gênez pas « amour éternel »..., « ce sera le plus heureux jour de mon existence »... Des soupirs... Ah! que je voudrais avoir des témoins comme j'ai des oreilles.

Son naturel, à elle aussi, reprenant le dessus aussitôt que l'occasion s'en présentait, lui faisait saisir avec empressement la première occasion de mal faire, de nuire, d'une façon qu'elle espérait irrémédiable, à la femme par laquelle elle craignait de voir diminuée sa fortune.

Mais aucun moyen pratique de tirer parti de l'occasion qui lui livrait cette lady Sutton exécrée.

Tout à coup, levant la tête avec son audace de certaines heures.

— Si, j'ai un moyen; il ne s'agit que d'avoir ce que dans un certain monde on appelle du toupet. C'est d'ouvrir la porte du salon comme si je ne me doutais de rien, d'entrer, et de jeter les hauts cris en apercevant cette Sainte-Nitouche d'Anglaise auprès de son amant.

Et résolue déjà :

— En un mot, une scène au point, de manière à faire accourir les domestiques, ameuter le voisinage. Du coup, c'en est fait de la jeune et « vertueuse lady Sutton ».

Elle réfléchit encore une seconde.

Puis, mettant sur ses traits un masque de glace, elle approcha sans bruit sa main du loquet...

Elle le tourna d'un coup brusque, et entra.

. . . . . .

Lady Sutton était sur un fauteuil.

Son visiteur, assis sur un tabouret, à un pas d'elle à peine, tenait sa main qu'elle lui abandonnait.

Au bruit, soudain inattendu, de la porte brusquement ouverte, lady Sutton avait tressailli et son visage s'était couvert d'une vive rougeur.

Léona de son côté était restée comme saisie.

Les deux amoureux, — ils devaient l'être en effet, — se trouvaient à un mètre à peine de la fenêtre ouverte donnant sur le jardin où, à travers les feuilles des rhododendrons, on voyait travailler le jardinier.

Ce dernier les apercevait également. Donc, entretien très sentimental, sans doute, mais, aussi, parfaitement inattaquable puisque avoué.

Léona vit bien qu'elle ne pouvait tirer tout le parti qu'elle espérait de son audacieuse découverte. N'importe : elle avait plusieurs cordes à son arc.

Mais, après le premier désappointement, qui ne dura sur elle que ce que dure un éclair, elle s'avança d'un pas vers la nièce de son mari, un sourire persifleur aux lèvres.

Et son regard, son rire équivoque semblaient dire : L'on filait le parfait amour! Parfaitement; elle saurait tirer parti de ce secret dont on ne lui avait pas encore fait confidence.

... Dans ce champ de repos, peut-être unique au monde... (P. 1580.)

Et, avec des excuses que démentaient son air méprisant :

— Mon Dieu !... je vous demande pardon, ma chère nièce... je ne vous savais pas là, avec ce... gentleman. Si je l'avais su, je suis trop discrète... beaucoup trop discrète... et cela m'importe si peu...

Et elle battit en retraite.

Mais lady Sutton se leva frémissante et prononça, glaciale.

— Pardon, milady... Mais puisque le hasard vous a conduite ici,

sans que certainement vous ne nous ayez pas plus entendus que nous ne vous avons avons entendue vous-même...

Léona protesta d'un geste.

— Je n'en doute pas, ma tante, ce sont là des choses si viles que des gens convenables n'oseraient se rabaisser à les faire.

Léona se mordit les lèvres.

— Eh ! bien, ce hasard... providentiel tranche mes hésitations.

Et, désignant le visiteur :

— Madame, je vous présente le colonel Harbury.

Le gentleman s'inclina.

— Mon cher colonel, voici ma tante, lady Warder.

L'ancienne courtisane esquissa le salut qui convenait à une personne de son rang, — et attendit.

Le préambule était solennel, qu'allait-il se passer ?

— Au moment où vous êtes entrée, madame, — reprit lady Sutton, — le colonel Harbury renouvelait la demande qu'il m'a déjà adressée plusieurs fois de lui accorder ma main. J'hésitais, retenue par certains souvenirs que le colonel est trop galant homme pour ne pas comprendre, retenue aussi, le dirais-je, par l'état de lord Warder qui me semble, à moi, rempli d'inquiétudes.

Et, après cette leçon que Léona comprit, se tournant vers le visiteur :

— Mais le petit incident qui vient d'avoir lieu montre, mon cher colonel, combien votre affection si respectueuse risquerait d'être fâcheusement interprétée si je ne prenais une résolution.

A ces mots, le colonel devint tout pâle, redoutant ce que la jeune femme allait ajouter.

— Vous m'avez demandé ma main : je vous l'accorde, — conclut simplement lady Sutton.

Et elle plaça sa main dans celle de son visiteur qui mit un genou à terre et qui la baisa.

Léona s'enfonçait ses ongles dans la peau des mains. Voici qu'elle faisait des mariages maintenant !

Et son mari, lord Warder était capable, lui, de faire des folies pour célébrer les nouvelles noces de celle qu'il considérait comme sa fille adoptive.

Est-ce que décidément la chance tournerait ?

CXXIX

JEUNE VEUVE

Lady Sutton avait officiellement chargé sa tante d'aviser lord Warder de la grave détermination à laquelle son intrusion l'avait fait se résoudre, détermination qui répondait aux désirs de son cœur, contre lesquels elle avait lutté jusqu'alors par fidélité au souvenir du mort.

Le soir même, elle aussi, dans une lettre pleine d'expansion pour celui en qui elle voyait un second père, elle avait appris cette nouvelle au malade.

Puis, brusquant la solution de ses affaires, elle était repartie pour Londres escortée de lady Warder et accompagnée ouvertement du colonel Harbury à qui lord Warder, qui le connaissait, fit un accueil cordial et ému.

— Ah ! colonel, — lui dit-il avec une expression indicible, — vous adoucissez mes derniers jours. Je souffrais plus que je saurais l'exprimer de m'en aller en laissant ma chère Annie seule dans la vie, sans un parent. Vous êtes homme d'honneur, vous l'aimez. En vous épousant, elle aura une nouvelle famille... Je puis mourir.

L'officier, très impressionné, avait essayé de chasser ces funèbres pensées de l'esprit de lord Warder.

Le malade s'efforça de sourire.

— Faisons comme si je vous croyais. Et pour vous croire, en n'y plus songeant, voyons, racontez-moi l'histoire de votre amour. Ah ! ah ! vous voici confus comme un cadet. Eh ! voyez moi-même : on commet la douce folie à tout âge.

Et, à part lui :

— Hélas ! je n'en aurai pas joui longtemps.

. . . . . .

Mais si lord Warder avait trouvé le colonel Harbury sobre de détails, embarrassé, et pour cause, sa nièce fut plus expansive.

« Si vous voulez rencontrer un Anglais, — a prétendu un humoriste, — n'allez pas à Londres ; mais rendez-vous dans les pays de soleil. »

Et, effectivement, les bords de la Méditerranée, en France et en Ita-

lie, l'Algérie, semblent être les lieux d'élection des insulaires de la Grande-Bretagne assez fortunés pour s'en procurer le séjour enchanteur.

Lady Sutton, la nièce de lord Warder avait pieusement accompagné, dans notre colonie algérienne, son mari, atteint d'une maladie de poitrine, et à qui l'on espérait que la douceur du climat africain rendrait peut-être la santé.

Mais, quand le mal est trop profond, la plante succombe...

Et lady Sutton était restée veuve, accusant le ciel implacablement bleu d'avoir brisé sa vie en ravissant celle du compagnon avec lequel elle eût vécu heureuse et calme.

Il avait demandé à dormir son éternel sommeil sur cette chaude terre, dans le cimetière qu'il avait eu le désir maladif de visiter un jour, dans ce champ de repos, peut-être unique au monde, sur cet admirable côteau de Mustapha où les tombes, chaque jour visitées du soleil, regardent éternellement la mer qui pleure vers elles et sanglote, éternelle, elle aussi.

Son vœu avait été exaucé par sa veuve aux larmes douloureuses et vraies.

Elle lui avait choisi son dernier lit au sommet même de la colline, là où les brises parfumées du Sahel, mêlées aux senteurs qui montent de la mer, venaient promener, dans les sombres oliviers sauvages, leur plainte continuelle et douce.

Et, elle-même, elle avait continué à habiter ce pays, cause cependant de ses tristes pensées, ne se résolvant pas à y abandonner, tout seul, celui avec qui elle avait juré de vivre.

Autrefois, montés, lui sur son étalon, elle sur sa cavale barbe, ils parcouraient les crêtes pittoresques des collines formant la ceinture du golfe au fond duquel repose et dort Alger la blanche.

Seule, maintenant, elle promenait sa mélancolie, dans ces sentiers pierreux où se cramponnaient les sabots de leurs chevaux, — et d'où, parfois, elle découvrait la triste silhouette blanche de la colonne brisée surmontant le tombeau du disparu.

Sa main découragée abandonnait les guides sur le cou de sa cavale barbe, désorientée elle-même de s'en aller sans son compagnon dans les montagnes pleines d'odeurs balsamiques et fortes.

Durant une de ses promenades solitaires, un kabyle déguenillé, avait surgi tout à coup de derrière une touffe de lentisques.

Il était à deux ou trois pas à peine, armé d'une énorme matraque, drapé et comme caché dans les plis d'un burnous en haillons.

L'endroit était désert, abrupt : la jeune femme prit peur.

Et, resserrant les rênes d'un mouvement instinctif, elle cravacha sa monture qui, toute frémissante elle-même à l'aspect subit de cet indigène haillonneux et sinistre, fit un bond démesuré et prit le galop, un galop affolé.

Lady Sutton n'avait eu qu'une pensée, échapper à cet homme en qui elle avait tout lieu de voir un de ces bandits indigènes qui ne reculent pas devant un assassinat, même pour une somme des plus minimes.

Grâce à l'allure rapide de la bête qu'elle montait elle l'eût bientôt perdu de vue dans les détours sinueux du chemin cramponné aux flancs de la colline.

L'amazone voulut alors ramener sa jument.

Mais la bête affolée, sa tête ardente tendue en avant n'obéissait plus au mors.

La route qu'elle suivait dans cette course frénétique aboutissait au sommet des montagnes rocheuses qui dominent Alger et sa baie.

Une lande aride et étroite, semée d'yeuses et de palmiers nains, succédait au chemin.

Et à cinquante mètres de là, c'était la découpure brusque du rocher, dégringolant dans la mer qui mugissait et déferlait au bas : un précipice, un saut effrayant de plusieurs centaines de pieds...

L'amazone vit le danger et un cri d'épouvante s'échappa de sa lèvre, en même temps que ses bras, sans force, cessaient une lutte inutile.

Et elle ferma les yeux...

A ce cri, — le cri de l'être qui va mourir et que nul autre cri ne peut imiter, une tête d'homme se montra brusquement, et le regard rapide de cet homme arraché par cette clameur à la contemplation de la mer infinie chercha d'où pouvait provenir cet appel.

Les fers de la jument barbe, jusqu'alors galopant dans le sable et qui, maintenant faisaient voler les cailloux, l'eurent vite guidé.

Il comprit.

En une seconde, il eut mesuré la distance qui séparait la bête affolée de l'abîme.

Essayer de l'arrêter, c'était courir un terrible danger.

Mais voir périr cette malheureuse jeune femme, de cette mort atroce?...

Ce serait un spectable trop horrible.

Et, d'un élan presque irraisonné, l'inconnu se jeta au devant de la bête emportée, les mains tendues pour saisir la bride.

Il y eut alors un moment de lutte palpitante.

La jument avait fléchi l'encolure sous l'élan brusque de l'homme.

Mais la force d'impulsion qui la poussait maintenant était irrésistible; et elle emporta, traîna le sauveteur comme un fétu.

L'amazone qui, avait rouvert les yeux, put craindre un moment qu'une autre victime fût entraînée avec elle vers ce gouffre d'où l'on entendait monter la voix des flots, comme un hymne de mort.

Brusquement, il y eut une secousse violente, un craquement; le sauveteur ne vit plus rien, lâcha prise et roula sur le rocher, inerte.

Sa force musculaire n'avait pas été assez puissante pour sauver la jeune femme, arrêter la bête emportée...

Mais, obstacle, poids vivant, cramponné au mors, en désespéré, il avait suffi à faire dévier l'animal de sa route.

Et avec la force aveugle d'un projectile allant toujours devant lui, le cheval avait rencontré un tronc de chêne, noueux et rabougri, et avait donné dessus avec sa puissance d'impulsion terrible.

L'arbre craqua.

Le cheval balotta une seconde, élan brisé, puis brusquement s'affala sur le rocher, avec son poids humain.

Il y eut une minute mortelle.

Sous la violence du choc, le sauveteur avait lâché prise, et lancé en avant, était venu rouler, inerte, étourdi, sur le rocher en pente abrupte à un mètre ou deux duquel se creusait le vide, vertigineux.

Un aloès aux feuilles d'un mètre de long, larges et grasses, chargées d'épines épaisses l'arrêta... pour un instant.

Il avait poussé là dans un creux de terre, incliné lui-même vers le gouffre, seul, sur la nudité du roc glissant.

Que l'homme, en revenant à lui, fît un mouvement, que le dard cramponné dans ses vêtements et sa chair s'infléchit !...

Et son corps, envoyé dans le vide, tourbillonnant un moment au-dessus du vol des oiseaux de mer effrayés, irait se fracasser sur les écueils parmi lesquels les vagues sans cesse déferlantes auraient bientôt lavé les traces de son sang.

Le soleil, au-dessus de toutes ces menaces, étincelait radieux.

Au pied du chêne, la jument barbe s'agitait, cherchant à reprendre pied, renâclant encore.

Au bord du précipice, contre l'aloès dont les racines sont peu profondément agriffées dans le sol et qui déjà avait plié, l'homme s'agita.

Il eut un mouvement vague de ses membres dans lesquels semblait revenir la vie, inconscient de l'obstacle interposé encore entre la mort et lui.

Puis sa tête se leva faiblement.

Il regarda.

Au bas, l'hymne formidable et sombre de la mer chantant les naufrages, les noyades, son grand mystère inconnu s'élevant toujours.

Au-dessus le silence, absolu.

Celle qu'il avait essayé de ravir au destin qui la menaçait avait-elle échappé, ou son corps pantelant de femme qu'il avait entrevue jeune et belle, empourprait-il la mousse écumeuse des vagues?

Et lui-même?...

Une moiteur glacée monta à ses tempes.

Dans cet espace de temps rapide comme un éclair où il venait de repenser à tout, il s'était rendu compte de la misérable distance le séparant du gouffre sur ce rocher glissant, et du frêle appui qui le retenait pour quelques instants encore...

Il sentit que l'aloès pliait visiblement.

Alors son œil chercha, anxieux, dilaté, autour de lui, une branche, une liane.

Seules quelques herbes chétives, brûlées par le soleil, montraient leurs tiges maigres.

Il essaya de les saisir : elles cédèrent.

Alors, dans les cavités laissées dans le roc par leurs radicelles, il introduisit, il agriffa ses doigts, ses ongles.

Ainsi, il essaya de gravir, de diminuer au moins le poids de son corps qui pesait sur la plante à laquelle il devait son salut temporaire.

Et lui qui avait montré qu'il ignorait la peur, avait appelé à l'aide avec l'accent que l'épouvante met sur les lèvres humaines.

Rien ne lui répondit.

Rien que le froissement des sabots du cheval abattu sur les pierres qu'il remuaient convulsivement.

L'inconnu comprit qu'il était réellement seul en face de sa destinée : au-dessus, le ciel bleu, semblait regarder et attendre impassible.

Ses doigts s'engourdissaient : il fallait s'arracher de là, dût-il précipiter sa fin, ou périr quand même quelques minutes plus tard.

Infléchissant son corps sur les replis du terrain, cherchant avec ses genoux, ses coudes, ses mains, les veines, les aspérités, les crevasses du roc, le cou tendu vers le haut, vers la libération, vers la vie, il essaya... il commença à remonter.

Chemin terrible, route d'angoisse, où un gravier roulant sous lui, dix fois compromit tout ce qu'il avait tenté, réalisé déjà... le faisant reglisser en arrière, sur cette pente effroyable.

Et pas une main pour se tendre vers lui.

Un moment, il s'arrêta, décidé à se laisser aller, à s'abandonner, à se laisser emporter vers ce gouffre, car il n'en pouvait plus.

Mais l'instinct de la conservation revint.

Et il lutta encore, sans espoir.

. . . . . .

Le soleil resplendissait plus magnifique dans son azur immaculé.

Sur le rocher, là où la végétation reprend, là où l'abîme est loin déjà, un homme était étendu, affalé.

La sueur inondait ses membres et ses yeux enfiévrés, semblaient fouiller l'espace, la terre, l'infini, comme s'ils en reprenaient possession, dans la prostration de son corps accablé.

C'était l'homme qui venait de lutter contre l'effroyable mort des gouffres au-dessus desquels la créature balottée dans l'air se voit mourir vingt fois avant la seconde fatale.

Près de s'y abandonner, il était parvenu cependant enfin à s'y arracher.

Et il gisait là.

Enfin ses forces, ses pensées lui revinrent peu à peu.

Il se dressa.

Un bruit de fer frappant les pierres attira, guida son attention.

La cavale barbe venait de se remettre debout d'une secousse, et, de ses naseaux ensanglantés, elle flairait le sol, le corps encore secoué de frémissements.

L'homme l'aperçut, se dirigea péniblement de ce côté.

Alors il vit, gisant à terre, à quelques pas, le corps de l'amazone.

— Se serait-elle tuée dans sa chute? — se dit-il.

Et s'agenouillant devant lady Sutton, il souleva délicatement, sa jolie tête pâle.

L'amazone n'avait aucune blessure apparente; les yeuses aux branches flexibles qui tapissaient le sol avait amorti sa chute.

La terreur qu'elle avait éprouvée, cette violente secousse lorsque sa monture s'était abattue avaient dû seules déterminer une syncope.

Celui qui avait détourné la mort de son chemin, tenant appuyée, sur son bras, cette tête inanimée qu'il pouvait admirer à loisir, se laissait malgré lui aller à la contemplation de son charme étrange dans cet inquiétant sommeil.

Et, rapproché d'elle, communiant dans le fond de son âme par le même danger qu'ils venaient de courir ensemble, il éprouvait une douceur par laquelle il se laissait aller à prolonger cette contemplation...

— Je n'avais aucun remède, pas même une goutte d'eau, et il fallait vous rappeler à la vie...
(P. 1586.)

Il s'y arracha pourtant, et chercha à rappeler la jeune femme à la vie.

Mais aucune goutte d'eau, à portée.

Prenant lady Sutton dans ses bras, il la déposa alors sous l'ombre du chêne auquel l'un et l'autre devaient de vivre encore.

Et peureusement, avec une sorte de confusion, il défit les crochets de son corsage rigide d'amazone, emprisonnant son cou, sa gorge... Et son sein, au halètement faible apparut.

— Oui, elle est réellement d'une beauté délicate et profonde, — murmura l'inconnu.

Et détournant discrètement son regard, il rompit une branche d'arbre chargée de feuilles et se mit à éventer la jeune femme.

Sous cette fraîche caresse, le sein battit plus fort, les lèvres s'agitèrent confusément comme pour chercher cet air vivifiant... et les paupières se soulevèrent un peu.

Elle entrevit le ciel, le vert abri des feuilles, et, penché au-desssus d'elle, son sauveur.

Puis tout-à-coup elle ouvrit ses yeux tout grands et le regarda...

— Souffrez-vous beaucoup? — prononça alors la voix de celui-ci.

La jeune veuve passa la main sur son front.

— Peu. Oui, une douleur générale seulement.

Et donnant, à son regard, une expression de vive gratitude.

— Ah! merci, monsieur... je vous doit tout.

Elle voulut sé redresser.

Mais, alors, elle aperçut le désordre de sa toilette. Et ses joues se couvrirent d'une vive rougeur.

— Je n'avais aucun remède, pas même une goutte d'eau, et il fallait vous rappeler à la vie, — murmura comme excuse son sauveur.

Lady Sutton s'était dressée par un violent effort, et l'inconnu était resté, prosterné, agenouillé à demi devant elle.

L'amazone, encore endolorie, avait rétabli sa toilette, et elle se dirigea vers sa cavale barbe qui se laissa reprendre, toute fourbue.

Une vive émotion secouait Annie; les grandes secousses laissent toujours des traces après elles. Et, dans l'endolorissement de son corps et de son esprit, elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par son rapprochement, l'isolement de cette heure avec cet inconnu qui lui avait sauvé la vie et qui, par la force des choses, avait surpris le mystère de sa beauté.

De plus, elle l'avait deviné à l'accent, cet homme était sans doute de son pays, quoiqu'ils se fussent exprimés l'un et l'autre en français.

L'inconnu s'approcha, et regardant la jument barbe, dont le sang maculait à plusieurs endroits la robe lustrée, tachée aussi de sueur.

— Votre cheval est blessé, milady, — dit-il en anglais

— Yes, sir, — répondit l'amazone. — Oh! la méchante petite bête, que je caressais bien pourtant, et qui a voulu me faire périr.

Et, tendant une main à son sauveur, dans un mouvement de gratitude infinie.

— Sans vous, monsieur, sans vous ce serait fini. Et vous avez manqué de payer votre courage de votre vie!...

— Oh ! madame ce n'est rien pour moi. Je suis soldat.

Et tirant un porte feuille, il y prit une carte et la tendit à la jeune femme. Celle-ci lut ces mots : « Colonel W. Harbury ».

Ainsi son sauveur était non-seulement un de ses compatriotes, mais aussi un homme de son monde... un homme jeune, courageux ainsi qu'il venait de le montrer.

Alors une conversation empreinte d'un certain abandon s'engagea entre lady Sutton et le colonel.

La jeune veuve était trop impressionnée par l'affolement récent de la pauvre cavale arabe pour remonter en selle.

Puis, eut-elle passé par dessus cette appréhension, elle était encore trop meurtrie par sa chute, lorsque sa bête s'était abattue, la projetant hors de la selle.

— Si vous m'en croyez, milady — proposa respectueusement le colonel, — je vais conduire votre cheval par la bride.

Et avec hésitaton.

— Je voudrais vous demander ensuite l'autorisation de vous offrir le bras. Nous rejoindrons ainsi le village de la Bouzaréah ; là vous trouverez sûrement une voiture.

Lady Sutton, contusionnée, encore très émue avait accepté.

Puis, sur le sommet de la Bouzaréah, d'où l'œil plonge sur l'immense plaine de la Mitidja, embrasse jusqu'aux contreforts des hautes montagnes de la Kabylie, ils s'étaient séparés.

Lady Sutton partie, le colonel Harbury avait promené son regard sur les magnificences de la nature offertes à ses yeux, et son attention s'était lentement reportée vers la voiture qui emportait la jeune anglaise dans les sinuosités tantôt ombreuses et tantôt dorées de soleil de la route agreste.

— J'ai visité l'Inde, la moitié de l'Afrique, l'Océanie, — murmura-t-il, — et j'ignorais ce qu'était l'amour ... Aujourd'hui, est-ce que je commencerais à le connaître ?

Le lendemain, quoique très souffrant lui-même, il alla prendre des nouvelles de lady Sutton.

Il avait été incapable d'attendre davantage.

C'était aviver cet amour naissant dont il avait parlé...

Les jours s'écoulerent.

Et cet amour devint si intense que, tombant un jour à genoux devant la jeune femme, sur les tapis de la cour mauresque de sa villa, au-dessus de laquelle il voyait dans le bleu du ciel voler les oiseaux accouplés, il le lui confessa.

Alors avec une grande douceur, une mélancolie profonde, lady Sutton prit le colonel par la main.

Et le conduisant sous la vérandah blanche comme l'aile d'une colombe, lui montra, sans un mot, la colonne brisée qui, dominant le cimetière de Mustapha, se profilait tristement sur l'azur du ciel.

Le colonel Harbury comprit.

Mais il ne pouvait arracher de son cœur cette fleur de tendresse qu'il y avait laissé croître.

Il continua à venir voir lady Sutton de loin en loin, essayant de refouler ce que trahissaient ses yeux.

Il vécut ainsi presque dans son ombre, jusqu'à ce que les intérêts de la jeune femme l'eurent rappelée en Europe.

Lorsqu'elle se fut embarquée, la terre d'Afrique lui parut inhabitable.

Quarante-huit heures après elle, il était à Londres.

Mais la demeure de la jeune veuve était à Southampton : aller se fixer dans la même ville qu'elle l'eût sans doute froissée, ou peinée tout au moins.

Incapable de s'en éloigner beaucoup, le colonel Harbury avait loué une maison isolée et mélancolique à quelque distance de cette ville, dans laquelle il pourrait ainsi se rendre facilement, voir parfois celle qu'il n'avait pu cesser d'aimer, sans qu'elle eût le droit de se plaindre.

C'était à une des stations de la ligne de Southampton à Londres.

— De grâce,— avait supplié le colonel en s'adressant un jour à la jeune femme, — arrêtez-vous à Whitehouse, en passant une fois. Je voudrais vous montrer un souvenir.

Longtemps, lady Sutton avait hésité : enfin, en venant de Londres, le jour où Léona avait attaché Alexandre à ses trousses, elle était descendue du train, avait accordé cette faible satisfaction à l'homme à qui elle devait la vie.

Le colonel s'était respectueusement incliné devant elle.

Et sur son ordre, un valet avait amené une ravissante cavale barbe.

— Voici, milady, la jolie bête dont la terreur fut cause que je manquai vous perdre... en apprenant à vous connaître. Je l'ai fait acheter, et l'ai conduite ici en souvenir de vous. Veuillez me permettre de vous l'offrir, quoique j'y tienne beaucoup.

Lady Sutton avait refusé, très émue par la constance de cet attachement si respectueux et si délicat.

Certes oui, elle était impressionnée. Mais le reste de son existence,

elle croyait le devoir à celui dont elle portait encore le nom et qui dormait là-bas, sur la terre lointaine.

Elle luttait parfois contre sa propre inclination, — elle avait lutté jusqu'au jour où l'intrusion jalouse de Léona lui avait fait prendre la résolution devant laquelle elle reculait depuis si longtemps.

— Nous retournerons là-bas, dans l'Algérie dorée, — avait murmuré à ses oreilles le colonel Harbury, — nous irons ensemble prier devant la colonne brisée de Mustapha, et nous souvenir aussi sur le sommet de la Bouzaréah où nous fûmes, l'un et l'autre, aussi près de la mort.

Et ce serait, en effet, ainsi qu'un matin où la mer serait belle et le ciel bleu plein de promesses, ils partiraient pour ce pays, où, dans le culte d'un souvenir pieux, les attendait le bonheur.

CXXX

JOUR SUPRÊME

Les détails des incidents qui précèdent obtenus, un à un par l'affectueuse insistance de lord Warder, avaient consolé le malade dans sa propre infortune.

Sa nièce, sa fille adoptive en quelque sorte, serait certainement heureuse avec un homme jeune encore, distingué, courageux et réservé tout à la fois, dont aucune pensée intéressée ne dictait la conduite.

Quant à Léona, le contentement, les effusions de son mari la jetaient dans une rage noire.

— Ah! oui, une idylle !... — ricanait-elle. — Encore le parfait amour!

A mesure que l'époque annoncée comme celle de l'union du colonel Harbury et de la nièce de son mari approchait, elle sentait un énervement réellement maladif s'emparer d'elle.

D'autant plus qu'à certains mots, elle avait deviné que lord Warder se proposait de manifester d'une façon tangible, à la jeune venue, la joie qu'il éprouvait de sa nouvelle union.

Elle se demandait parfois si elle n'étranglerait pas, un de ces matins, cette nièce de ses propres mains.

L'avant-veille du mariage, un des orfèvres les plus réputés de Londres, se présenta, tandis que lord Warder, Léona et les futurs époux étaient réunis.

A la vue de cet homme, le regard acéré de l'ancienne courtisane alla de la nièce à l'oncle.

Ce dernier, lord Warder, était radieux.

Sur un signe, le joaillier s'approcha de lui et posa, sur ses genoux, une boîte magnifique qui était elle-même un objet d'art d'un prix et d'un travail merveilleux.

Lord Warder tourna la clé d'or qui la fermait et souleva le couvercle.

Un cri d'admiration s'échappa de sa bouche et de celle des assistants : cri de fureur concentrée chez Léona.

La boîte, l'écrin plutôt, contenait une rivière de brillants, véritable flot ruisselant de pierreries, et un diadème de forme antique d'une richesse inouïe : sur les deux côtés du large écrin, à gauche et à droite, tels que des gemmes éblouissantes, deux solitaires, deux pendants d'oreilles, jetaient leurs feux incomparables.

— Ma chère enfant, — prononça lord Warder, — selon la tradition de notre famille, les biens, les domaines de chaque lord Warder doivent revenir à sa veuve. Mais je ne crois pas enfreindre cette règle en disposant de ma fortune en espèces.

Et se tournant vers Léona, aux pommettes de laquelle le feu de la fièvre venait de monter.

— Et ma chère épouse me pardonnera certainement ce que je fais avec tant de bonheur pour la fille de mon frère, mon enfant d'adoption.

Léona balbutia quelques paroles.

Elle étouffait.

Le malade posa alors la boîte merveilleuse entre les mains de la jeune veuve.

— Cela vous plaît-il? Oui, je l'espère. Quand je ne serai plus, et ce sera bientôt, — portez-le en souvenir de moi.

Il lui parlait avec la véritable expansion d'un père.

Mais la jeune femme éclata en sanglots.

Et se laisant aller dans les bras du malade :

— Ah ! mon oncle, au milieu de tant de joie, pourquoi me brisez-vous le cœur ?...

Quant à Léona, son œil sec s'attachait sur eux avec une acuité épouvantable.

— Et je ne puis rien... rien ! — grondait-elle intérieurement.

Ah ! comme il lui tardait maintenant que « cette comédie eût pris

fin » et que cette « sainte nitouche de nièce » allât passer sa lune de miel n'importe où, pourvu qu'elle ne reparût plus, plus jamais!

Ce jour appelé par elle comme celui d'un débarras, de la fin d'un cauchemar qui la rendait malade de colère rentrée, ce jour arriva enfin : jour suprême.

Ce jour-là, lady Warder s'était juré de triompher, au moins en tant que femme.

Elle écraserait, de tout son luxe, de son altière et hautaine beauté, cette façon de veuve sentimentale enchantée de trouver un consolateur.

Elle pouvait bien se payer cette satisfaction : lord Warder ne s'était-il pas avisé en outre de doter, d'enrichir encore davantage cette nièce!

— Il n'est pas trop tôt qu'il aille tenir compagnie à ses ancêtres : il finirait par me laisser sur la paille, — pensait-elle.

Aussi, le jour de ce mariage arrivé, Léona qui avait mis à sa toilette une sorte de passion violente apparût-elle d'une beauté si âpre, si prestigieusement souveraine aux yeux des invités qu'un murmure d'admiration accueillit son arrivée.

L'œil pâle de lord Warder s'éclaira :

Si, peut-être apprenant chaque jour à mieux connaître sa femme, le culte de l'amour commençait à sombrer chez lui, l'orgueil de l'homme subsistait encore et était flatté par ces hommages.

— On dirait une reine, une impératrice, — murmura un invité.

Léona entendit cet éloge, et sa poitrine opulente et ferme se souleva de joie triomphale!

. . . . . .

. . . . . .

Le surlendemain, le colonel Harbury et celle qui venait de devenir sa femme quittaient l'Angleterre.

Ils se dirigeaient vers les rivages d'émeraude et de saphir de l'Afrique française,... là où était né leur amour, et d'où ils ne devaient pas revenir avant que plusieurs mois ne fussent écoulés.

— Maintenant ma revanche; et ma revanche contre tous! — gronda Léona exaspérée.

CXXXI

LA SÉDUCTRICE

Lord Warder n'avait pas tardé à voir le vide se faire autour de lui.

Son indigne femme semblait prendre à tâche d'éloigner tous ses amis d'autrefois, tous les visiteurs.

Elle-même, jurant de lui faire expier ses libéralités avec l'ancienne lady Sutton, l'abandonnait, passant sa vie avec le peintre qu'elle affolait littéralement.

Lord Warder se plaignit doucement de l'isolement dans lequel elle le laissait.

— Eh ! bien, faites revenir votre nièce, puisque vous ne pouvez vous passer d'elle, — répliqua Léona d'un ton sec.

Et elle continua, avec plus de violence, sa vie débauchée.

Mais n'avait-elle pas dit qu'elle voulait sa revanche contre tous ceux qui, plus ou moins, s'étaient trouvés en travers de sa route ?

Les premiers dans cette haine étaient les Saint Florent et ceux qui les touchaient, Maurice Donnel comme les autres, plus que les autres, car il l'avait atteinte dans son orgueil de femme.

A cette heure, il parlait peut-être déjà de son prochain bonheur de père.

Son bonheur de père ?...

Ah ! il ne le connaîtrait jamais, Léona se le promettait bien.

Oui, elle n'y était que plus résolue, c'est là qu'elle le frapperait, — et les atteindrait tous.

Mais pour y arriver, il lui fallait rentrer en France, surveiller le jeune ménage, chercher ceux qui seraient les bras... tandis que elle, cachée, serait la tête qui dirigerait l'attentat.

Quitter son mari pour quelque temps et passer seule en France ?

C'est là où l'indignation de ceux qui reprochaient, — elle le savait, — à lord Warder sa mésalliance se donnerait beau jeu.

Non ! non ! elle ne laisserait pas son mari derrière elle : elle traînerait le malade à ses côtés; il serait sa chose, son paravent.

Déjà à plusieurs reprises, et d'une façon détachée, elle avait parlé de Vichy, comme d'une ville d'eaux aux cures nombreuses.

Ni lord Warder, ni son médecin, n'avaient relevé ses allusions.

... Elle darda son regard aigu vers les côtes de France qui lui apparaissaient. (P. 1598.)

Léona résolut de pousser plus avant.

Elle se souvint que le docteur qui, autrefois, avait soigné lord Warder avait paru sensible à ses œillades.

Après une de ses visites, elle le fit appeler dans son boudoir capiteux et discret.

Le vieux praticien ne put dissimuler une certaine émotion en se trouvant seul en tête à tête, avec une femme d'une beauté aussi parfaite et

aussi troublante dans la pièce aux chaudes tentures, aux parfums énervants qui semblait faite pour les ivresses de la volupté.

Léona attacha sur lui son clair regard, tandis que sur ses lèvres, à l'éclatant incarnat, courait un sourire engageant, — ou ironique pour les cheveux blancs de son visiteur, — on n'aurait su le préciser.

De son geste élégant et patricien elle désigna, au médecin, une place à côté d'elle sur le divan de soie très étroit.

Son mouvement avait dégagé, dénudé son bras, qui apparut blanc comme un lys sous les dentelles neigeuses, — une blancheur idéale marbrée délicatement du sillon des veines sur lesquelles on aurait voulu poser ses lèvres...

Le médecin, très impressionné, gardait le silence, feignant de réfléchir, en réalité absorbant les parfums capiteux qui l'enveloppaient.

L'ancienne courtisane le laissa un moment se griser de tous ces effluves montant à son cerveau.

Puis, de sa voix de charmeuse :

— Je vous dérange, n'est-ce pas docteur, en vous appelant ici ?

Le médecin promena son regard sur ce qui l'entourait et le rapporta sur la troublante créature dont il sentait le peignoir de soie le frôler.

Il se demandait si le hasard avait seul dicté la conduite de cette femme royalement belle dont son étude des physionomies lui avait permis de constater les goûts de volupté.

Il oubliait ses cheveux blancs et ne discernait plus qu'une chose, c'est qu'il aurait voulu ne jamais sortir de là.

Il balbutia une réponse quelconque, tandis qu'une flamme ardente montait à son visage et troublait son cerveau.

Lady Warder, suivait du coin de l'œil, les progrès de son trouble, et avec un apparent détachement s'appliquait à l'augmenter.

Durant ce temps, elle parlait, en phrases dégagées, de la santé de lord Warder, et d'elle-même qui souffrait, prétendit-elle, d'étranges suffocations.

Et sa main, d'une blancheur de lait, aux ongles d'un incarnat à manger de caresses, se posait languissamment sur sa poitrine de déesse, au battement de laquelle refluaient les flots souples des dentelles.

Le médecin s'informait de ce qu'elle ressentait, n'osant lever les yeux vers cette gorge, vers ces lèvres, d'où sortaient des paroles, d'apparence innocente, inattaquable, au fond desquels il croyait deviner il ne savait quelles incitations...

L'ancienne courtisane continuait son manège troublant et malsain.

Et à mesure qu'elle voyait son interlocuteur de moins en moins maître de lui, toujours captieuse, elle parlait davantage de sa santé.

Et aussi de celle de son mari.

L'état de la santé de lord Warder l'inquiétait réellement, glissait-elle par ci par là ; il lui faudrait les eaux minérales de la Bourboule, de Royat ou de Vichy.

Le médecin répondait au hasard, la pensée ailleurs, éperdu par ses adroites manœuvres.

Alors, elle revint à la charge :

— Voyons, vous qui êtes mon ami, — insinua-t-elle d'une façon étrange, — ordonnez donc qu'il soit conduit aux eaux... là-bas.

Le médecin bégaya que l'emporter de nouveau si loin, dans son état, c'était risquer sa mort.

Alors elle eut une parole d'un cynisme effroyable, coup de sonde audacieux qu'elle jetait dans l'âme déjà affolée de ce médecin.

— Si je deviens veuve... eh ! bien, vous m'épouserez, maître !

Le médecin passa la main sur son front. Il la retira mouillée de sueur.

Léona, maintenant, causait d'autre chose, continuant cependant à à laisser peser sur le vieux docteur, son regard de perdition.

Puis elle revint au projet qu'elle avait mûrement préparé avant d'amener le praticien dans son boudoir.

Et elle insistait sur les avantages qu'il y aurait pour le malade lui-même, a être conduit dans les villes d'eaux dont elle avait parlé.

Le médecin ne répondait pas, luttant contre sa conscience.

Il se rapportait à certain jour, où, avant le mariage de Léona, il avait déjà tressailli devant la magie de son regard.

A présent, avec des angoisses dans l'esprit, il comprenait que c'était une de ces femmes capables de faire commettre de véritables crimes.

Alors Léona se pencha vers lui, et tout bas, près de son oreille dont elle effleurait le bord de sa lèvre :

— Vous viendrez passer quelque temps là-bas, avec nous. Dans les villes d'eau, l'on est bien plus libre qu'ici.

Et elle se dressa, gardant sur ses lèvres ce sourire que l'on ne supportait pas en vain, ce sourire fixé, d'une façon irrésistible, sur les yeux du médecin.

Quand celui-ci partit, il lui sembla que la terre tournoyait.

A sa visite du lendemain, le docteur leva son regard encore hésitant vers lady Warder, et aussitôt, il se rappela toute la captation de la veille.

— Cela ne va réellement pas comme mes collègues et moi, nous l'es-

périons. C'est l'air de Londres, milord qui fait cela, — prononça-t-il avec effort. — Il vous faudrait aller aux eaux, à Vichy par exemple...

Il leva, avec une sorte de honte, son regard vers Léona et en surprit l'éclat.

Il se sentit à ce moment vraiment complice d'un crime.

Mais il était engagé.

Léona s'était approchée sans affectation et le frôlait de son corps, annihilant ainsi les dernières révoltes de sa conscience.

Et alors, éperdu, bourrelé de remords inutiles qu'il n'écoutait même plus, il insista, fit valoir les raisons mensongères qui devaient décider le transfert de lord Warder à Vichy.

Le malade écoutait, attristé et résigné, se demandant seulement, si, de si loin, il aurait encore assez de forces, s'il aurait seulement assez de temps pour être rapporté au château de Kingsworth, afin de rendre le dernier soupir sur le lit armorié dans lequel tous les lords Warder se faisaient transporter pour mourir.

Il lui semblait que ses ancêtres eussent été mécontents s'il y avait manqué, lui qui était le dernier de sa race.

CXXXII

LE VOYAGE

A peine ce voyage à Vichy fut-il résolu que Léona en hâta les préparatifs.

Il ne fallait pas laisser au médecin le temps de se reprendre, d'avoir des regrets.

Lord Warder dont elle voyait le déplaisir pouvait aussi s'y opposer, quoiqu'il y fût actuellement résigné.

Renoncer à ce voyage?... jamais Léona n'y aurait consentit, pas plus qu'elle ne voulait l'entreprendre seule, car, dans ce cas, il lui aurait fallu abréger son séjour, et elle avait des comptes trop terribles à régler pour les sacrifier dans un voyage précipité.

— Il faut qu'il vienne et que mon œuvre s'accomplisse tout entière: j'ai trop de fiel amoncelé dans le cœur, — ruminait-elle. — Tant pis s'il en souffre, c'est sa faute à lui aussi. N'a-t-il par pris plaisir à irriter ma colère, semblant me braver avec ses complaisances envers sa nièce?...

Il me faut lord Warder à mes côtés pour que je sois réellement lady Warder; il le faut, devrai-je ne traîner après moi que son fantôme.

Et ses ordres avait été donnés immédiatement après la visite du médecin pour que tout fut prêt dans les trois jours.

En même temps, l'intendant de lord Warder avait reçu d'elle, l'ordre d'envoyer prendre les billets de chemin de fer et de passer lui-même au bureau des paquebots retenir des places spéciales.

L'intendant après avoir reçu ce commandement avait regardé son maître.

Mais le malheureux gentilhomme, usé par le mal, n'ayant plus auprès de lui, la jeune femme qu'il avait élevée et aux soins touchants de laquelle il s'était si facilement réhabitué, acceptait son destin.

Qu'on le conduisit donc où l'on voulait... pourvu qu'il retournât mourir dans cette Ecosse qu'il aimait.

Sous le prétexte d'une soirée de bienfaisance à laquelle elle ne pouvait se soustraire, lady Warder était allée passer de longues heures auprès du peintre.

Durant cette entrevue, elle avait coulé de nouvelles laves dans les veines de Pierre Normand.

En sortant de chez lui, elle avait bien le droit de se dire sa maîtresse: il était devenu son esclave.

Elle le quittait à peine, et il brûlait déjà de recevoir d'elle le mot convenu au vu duquel il irait la rejoindre à Vichy, vivre de nouveau ces heures frénétiques qui l'embrasaient, — et mettre son bras à son service.

Car, il le savait, l'heure de frapper allait bientôt venir.

Le médecin voulut accompagner lady Warder à la gare, prétextant les soins à donner à son client jusqu'au dernier moment.

Léona avait pour lui, par moments, des souplesses félines. Le malheureux, le coupable médecin se grisait d'elle aussi longtemps qu'il le pouvait.

Il fit installer lui-même le malade sur le lit de sa voiture à couchettes luxueuses, voulant demeurer dans l'atmosphère de Léona jusqu'à la dernière minute.

Lorsque cette minute sonna; lorsque, malgré tout, il fut forcé de la quitter, il leva vers elle son regard enfiévré, et d'une voix basse et ardente :

— Là-bas... n'est-ce pas? Là-bas?

Léona fixa sur lui son œil au sourire pervers, son œil qui remuait ceux qu'il dévisageait, empli actuellement de lueurs voluptueuses, — et ne répondit pas.

Le train s'ébranla ; seul son regard avait parlé ! Non ses lèvres.

A quoi lui était utile maintenant ce médecin, presque un vieillard?

Et pourquoi embarrasserait-elle sa vie de lui dont elle n'aurait plus besoin de longtemps sans doute?...

On arriva à Douvres, on s'embarqua.

Lord Warder fatigué par le roulis du wagon était plus affaibli.

Mais il voulut demeurer sur le pont. Et longtemps il attacha son regard sur la rive qu'il quittait.

Lorsque la brume la déroba à sa vue, il ferma les yeux, et sa poitrine dont la plaie ne voulait pas se cicatriser se souleva lentement.

Léona ne voulut pas s'apercevoir de sa douleur : il eût fallu le consoler, et ce n'était pas des pensées sentimentales qui étaient en elle.

Elle se rendit à l'avant du navire, et là, fouettée du vent, immobile et rigide comme la statue de la fatalité, elle darda son regard aigu vers les côtes de France qui lui apparaissaient.

Revoir sa patrie?... Ah ! elle se souciait bien de cela !...

Elle n'y retournait que pour y apporter le mal.

Et son regard inexorable semblait chercher la place où elle creuserait la tombe de ceux qu'elle avait condamnés, l'endroit où elle en verrait souffrir d'autres.

Elle foula enfin, mais avec quelle joie mauvaise, cette terre où elle avait vécu misérable et méprisée d'abord et où elle reparaissait riche, triomphante, anoblie.

Craignant quelque rencontre fâcheuse malgré tout, elle aurait voulu éviter Paris.

En effet, ne risquait-elle pas d'y être reconnue par quelqu'un qui avertirait son mari?

Mais, ce danger, elle le courrait aussi à Vichy ; elle le bravait partout.

Que lui importait, après tout?...

Elle possédait le titre de lady, et on ne lui arracherait pas facilement.

Puis, il fallait bien qu'elle s'arrêtât à Paris afin de se renseigner sur les ennemis qu'elle y venait relancer.

Du reste, lord Warder, très éprouvé, avait un impérieux besoin de quelques jours de halte : vouloir pousser plus loin n'eût été que charrier un cadavre après elle.

Elle savait qu'un hôtel doté d'un confortable exceptionnel avait été installé à portée du bois de Boulogne, dans l'ancien parc de Neuilly.

De vastes pelouses l'entouraient, protégées contre la curiosité des promeneurs par des fourrés d'arbres d'essences variées.

Là, elle serait presque au cœur de Paris et en même temps à l'abri des gêneurs et des curieux.

Ce séjour délicieux aurait, en outre, l'avantage d'une maison de repos qu'elle se ferait gloire auprès de son mari de lui avoir cherchée. Elle se résolut donc de s'y rendre.

Elle télégraphia de Calais à sa fille, Berthe, d'y venir la voir.

Et, sur son télégramme, elle ajouta : « Pour toi seule ».

Berthe devait comprendre, et elle comprit en effet, en le lisant, que sa mère ne désirait pas que sa présence à Paris fut connue.

Et le train emporta lady Warder, son mari et les deux domestiques qui les accompagnaient vers cette ville, objet de la curiosité et du désir du monde civilisé.

Mais ils ne firent qu'en traverser en hâte les faubourgs, pour aller enfouir au « Britannic Hotel » la souffrance du malheureux à qui sa fortune avait réservé, ainsi, pour ses derniers jours, les plus tristes tourments.

CXXXIII

SÉPARATION

Nous avons laissé Berthe Raymond à la villa de Saint-Germain quand Mignonnette avait eu l'affectueuse pensée de venir passer quelque temps auprès de sa mère d'adoption, comme pour s'abriter, jeune épousée, sous son égide protectrice.

Mademoiselle Raymond avait alors accepté l'invitation de Madame de Saint-Florent de demeurer quelque temps auprès d'eux.

C'était vivre ces quelques journées à côté de celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer ; et, après toutes les luttes soutenues contre elle-même, c'allait être là une période de calme, de plénitude de bonheur ineffable.

Retrouvant chez la jeune fille l'amour qu'il avait cru disparu, Hector Brémontier avait vu son rétablissement faire des progrès de plus en plus rapides.

— C'est au cœur surtout que j'étais blessé, — murmurait-il à Berthe aux heures si douces de leurs radieux abandons.

Un moment, une ombre avait bien passé sur ce tableau.

Berthe ne se pardonnant pas sa longue injustice, ne pardonnant pas

à sa mère non plus les accusations auxquelles elle avait cru, évoquant dans ses souvenirs les hontes d'un passé qui n'était pas le sien, s'était dit que, réellement, elle n'était pas digne de l'homme d'honneur qu'elle avait si longtemps méconnu.

— Non! — répétait-elle à l'officier de marine, — non, je n'ai pas le droit de lier ma vie à la vôtre : je suis une malheureuse! je suis une maudite!...

Et des flots de larmes jaillissaient de ses yeux.

— Berthe!... Berthe!... pourquoi ces paroles?

— Pourquoi?... Ah! vous êtes cruel, ami!...

— Non, Berthe, vous n'êtes point ce que vous dites, vous n'êtes qu'une affligée qui ne mérite que plus d'égards, plus d'amour, plus de constante adoration pour tout ce que vous souffrez en silence, dans votre âme si délicate. Vous êtes une sainte!...

Et comme elle refusait ces consolations :

— Vous n'êtes pas le passé, vous êtes le présent ; et ensemble nous deviendrons l'avenir. Ce passé qui vous obsède, ce n'est pas vous qui l'avez fait... ce n'est pas toi, ô ma Berthe... Une seule chose pourrait justifier vos scrupules!... ce serait cette fortune. Mais il est tant de déshérités sur la terre, c'est à eux qu'elle reviendra... Et, s'il est un Dieu, il bénira notre amour, notre union...

Berthe se taisait devant de telles paroles ; non consolée cependant, car cette flétrissure de celle dont elle avait reçu le jour, lui pesait constamment, mais plus résignée.

— Oui, — se répétait-elle, — je ferai tant de bonnes œuvres que le Ciel me pardonnera les fautes de celle dont je suis née... Oh! ma mère! ma mère!...

Et un soupir qui ressemblait à un sanglot, s'exhalait de sa gorge, car ce n'est pas facilement qu'on renonce à ce bien si précieux qu'est l'honneur de son nom, l'honneur de sa famille.

Mais elle ne parlait pas du jour de cette union qui, dans d'autres circonstances, eût été l'idéal de sa vie.

Malgré elle, ployée par cette honte dont elle ne pouvait secouer le fardeau, elle en reculait, en éloignait le terme...

La femme d'un officier de la marine française, elle, la fille de l'ancienne Léona d'Ercourt, cela lui apparaissait monstrueux, sacrilège.

Et pourtant elle était pure et chaste ; et pourtant elle aimait!... se disait-elle en ses nuits d'insomnie.

Lorsque Hector Brémontier évoquait le jour de cet hymen qu'il désirait si proche, elle répondait avec un sourire attristé :

... Regardant alors le couteau de boucher, qu'il avait apporté autrefois pour Léona. (P. 1608.)

— Guérissez-vous d'abord, car, avant, il ne pourrait être de vrai contentement pour moi. Mais ne parlons pas trop de l'avenir; cela en entrave la réalisation.

Et ainsi partagée entre l'espérance et le découragement, elle avait passé auprès de lui, au milieu de la noble famille qui l'avait presque adoptée tout le temps que Mignonette était restée à Saint-Germain.

Puis un matin, après une promenade dans le parc au cours de laquelle la jeune femme de Maurice Donnel n'avait pu s'empêcher de se laisser aller à une rêverie silencieuse, celle-ci se pencha avec une confusion charmante vers la jeune fille.

Et aussi troublée que pour une confession, elle murmura :

— Berthe, vous êtes mon amie !... Je crois... que je vais bientôt être mère.

Madame de Saint-Florent avait déjà reçu ce touchant aveu.

Mais le cœur de la jeune femme avait besoin d'une confidente de son âge, afin d'épancher dans son âme la joie nouvelle et mystique qui l'emplissait.

Et Mignonette, le grand mot avoué, regardait, entre ses cils, son amie, un sourire naissant déjà au coin de sa lèvre, voyant, dans sa pensée, un enfant blanc et rose et mignon qui jouerait dans ses bras.

Elle était loin, bien loin de soupçonner les projets atroces de l'ennemie de leur famille, de cette Léona à la fille de qui elle confiait son bonheur...

En entendant la tremblante révélation de la jeune épouse, Berthe Raymond avait senti un nuage passer sur ses yeux.

Son amie allait posséder toutes les joies de la famille : Hélas ! elle-même se reposerait-elle enfin un jour dans cette béatitude infinie qu'elle n'espérait pas?

A mesure que le temps marchait, il lui semblait au contraire que ce bonheur menaçait de s'éloigner d'elle.

Maintenant qu'Hector Brémontier se portait mieux, les exigences du service militaire commençaient à se dresser devant lui, devant eux, menaçant de les séparer à nouveau.

Aux supplications du lieutenant de vaisseau, l'adjurant de ne plus s'opposer à ce qu'il pensât au jour futur de leur mariage, elle n'avait plus répondu que par son silence, n'ayant pas la force de se défendre davantage, retenant avec peine ce cri de son être :

— Etre à toi, à toi pour la vie, pour toujours, n'est-ce pas tout mon rêve !...

Alors, l'officier de marine avait prié de Versac de faire discrètement

les premières démarches au ministère auquel ils appartenaient l'un et l'autre.

Mais le colonel était revenu, tout bouleversé.

Et, ne sachant comment s'exprimer, il avait appris à son malheureux ami, toute l'étendue de l'infamie du lâche Favrol.

En effet, afin d'obtenir le rappel immédiat de l'officier de marine, le misérable n'avait-il pas annoncé au ministère l'intention de Brémontier d'épouser la fille d'une courtisane?...

Il avait même donné des noms, aggravant les faits, dans le but d'arriver plus sûrement et plus vite à son but.

Aussi la réponse faite aux premiers mots prononcés par le colonel de Versac avait-elle été accablante.

Et l'ancien commandant de la colonne expéditionnaire de la Montagne-Noire, avait dû rapporter au convalescent la réponse formelle, brutale de l'amiral chef du personnel.

On ne pouvait permettre à un officier de la marine française, lui avait-on dit, d'épouser la fille d'une Léona d'Ercourt.

Malgré tous les ménagements employés par le colonel de Versac qui savait combien Berthe était pure et digne de respect, malgré tous les soins qu'il avait pris pour annoncer, à son jeune ami, cette désastreuse nouvelle, elle avait fait à ce dernier l'effet d'un coup de massue.

Et il était resté un long moment silencieux, accablé, tandis que de Versac essayait de le réconforter, lui disant d'avoir du courage.

Ah! s'il avait eu de la fortune, avec quelle joie il aurait envoyé sa démission à ces hommes qui, ne tenant pas compte de son sang versé pour le pays, prétendaient disposer de son cœur.

Mais il était pauvre...

Les cinquante mille francs que Mme de Saint-Florent, sa généreuse protectrice, voulait lui remettre pour dot, ne pouvaient suffire pour assurer l'existence de sa femme et la sienne.

Et il avait trop d'honneur pour consentir à vivre de la fortune même personnelle de Berthe.

— Je traînerai donc mon boulet!... — avait-il gémi.

Et maintenant, la mort dans l'âme, il se préparait à aller reprendre son service, quoique non entièrement rétabli.

Il ne parlait plus à Berthe de l'époque de leur mariage, évitant à la jeune fille, la douloureuse injure qu'il voulait être seul à supporter du refus de l'autorité maritime.

Mais il avait demandé, et grâce à l'intervention énergique du colonel de Versac, il avait obtenu d'être transféré de Toulon à Cherbourg.

— Là, je serai plus près de Berthe, — s'était-il dit.

De là, il viendrait plus souvent, et durant de courts intervalles remplir son regard et son âme de la vue de celle dont on le séparait tyranniquement.

De là il veillerait sur elle... à moins qu'on ne l'envoyât, vers de nouveaux périls, conquérir, par de nouveaux titres de gloire, enlever en quelque sorte de haute lutte, cette autorisation si durement refusée aujourd'hui.

L'annonce de cette séparation avait accablé la jeune fille ; et dans l'ignorance du refus éprouvé par Brémontier, elle s'accusait elle-même de l'avoir provoquée par ses hésitations dictées par un sentiment si noble, cependant.

Aussi la confidence de la jeune femme de Maurice n'était-elle qu'un tourment indirect pour son pauvre cœur si éprouvé.

— Vous êtes bien heureuse,... et je le suis avec vous, — répondit-elle cependant, afin de ne pas ternir la joie de la jeune et souriante épouse.

— Vous l'aimerez bien, mon tout petit, n'est-ce pas, Berthe?

— Si je l'aimerai !...

Mignonnette ne lui proposa pas d'être sa marraine.

Dans sa pensée, et sans qu'elle s'expliquât pour quel motif, son choix était déjà fait.

Ce serait Jacqueline Delbeau.

Doux instinct de la voix du sang, la fille songeait à la mère inconnue pour être la marraine, la seconde mère de l'ange attendu.

Quelques jours après, Mignonnette réintégrait son joli ermitage aux environs de Saint-Cyr, où, il faut bien l'avouer, elle était heureuse, de se trouver tout près de son Maurice tant aimé, et tous seuls, à eux deux...

Il avait été convenu, avec Lucienne, avant son départ, que les chaleurs arrivées, on repartirait tous ensemble pour Mirecourt, où Jacqueline Delbeau aurait tant de joie de revoir son enfant...

On passerait ensuite les vacances de Maurice dans une petite ville d'eaux du voisinage, tranquille et calme, goûtant la vraie félicité, loin de toutes les agitations de la vie.

Mais d'autres désertions menaçaient de laisser la villa de Saint-Germain bien esseulée.

Malice préparait depuis plusieurs jours les valises de son capitaine.

A la vérité ce n'était pas sans un certain regret.

Son officier et lui-même, simple moussaillon, avaient rencontré tant de véritable amitié de la part des maîtres du logis!

Il déplorait aussi de n'avoir pu remettre le grappin sur son adversaire de certaine nuit...

Ce serait pour plus tard peut-être, si Malice revenait à Saint-Germain.

Le lendemain du départ de Maurice et de sa femme, Hector Brémontier, qui pouvait maintenant revêtir son uniforme, monta à son tour en chemin de fer.

Ses adieux à Berthe furent déchirants.

Il lui fallut toute sa force d'âme pour ne pas laisser son visage encore très pâle déceler trop violemment la douleur qui l'accablait.

Avec un stoïcisme et une tendresse infinis, il essuya les larmes qui, à ce suprême moment, inondaient les beaux yeux de sa toute aimée.

— Courage, — dit-il, — ô ma Berthe, ô ma fiancée. Courage et confiance. Le ciel à la fin se lassera de frapper.

Le train allait partir.

Il la serra sur son cœur dans un mouvement irraisonné, un élan fou comme s'il avait voulu la retenir près de lui, la garder.

Et posant ses lèvres sur son front dans un baiser où passait son amour.

— A bientôt, — lui cria-t-il. — A bientôt, mon adorée.

Et le train s'ébranla.

Mme de Saint-Florent, apitoyée par la profonde détresse morale de la jeune fille, voulut la conserver quelques jours encore à Saint-Germain, pour la réconforter, la consoler.

Elle essayait de calmer son chagrin en lui parlant de l'absent.

Puis à son tour, Berthe dont le regard avait acquis une fixité douloureuse, indice de la pensée constante de son esprit, Berthe s'en alla.

Et Lucienne, resta seule... seule avec M. de Saint-Florent, si digne de sa haute affection... seule avec les nombreuses affligées de l'*Œuvre de la Mère et de l'Enfant*, dont elle était la vivante providence.

Alors dans l'isolement peu à peu redescendu dans la villa, on commença à confectionner, avec une tendresse ineffable et quasi religieuse, le trousseau du nouveau-né attendu, espéré, et déjà adoré.

CXXXIV

MÈRE ET FILLE

Mlle Raymond était revenu habiter depuis cinq ou six jours le boulevard Haussmann, lorsque lui arriva la dépêche de lady Warder dont nous avons parlé.

Elle se disait que la venue de sa mère qu'elle n'avait pas revue depuis si longtemps aurait dû lui occasionner une grande joie.

Elle avait tant besoin d'affection, surtout à un pareil moment!

Mais elle fut aussi déçue qu'attristée de constater le peu d'émotion que lui causait l'arrivée de celle de qui elle avait reçu le jour.

— Hélas! — murmura-t-elle, — mon cœur se serait-il atrophié à force de souffrir?...

C'est que, effectivement, depuis son retour de Saint-Germain, il lui semblait qu'elle avait cessé de vivre.

Elle revoyait toujours ses chers adieux à Hector Brémontier.. le départ du train.

El elle avait l'impression d'un vide immense, insondable.

François, le malheureux intendant qui s'était pris pour elle d'un amour aussi enraciné qu'irréalisable, après le premier moment de muette ivresse causée par sa rentrée s'était rendu compte du deuil qui était en elle.

Il n'avait pas tardé à apprendre le départ de l'officier de marine.

— Misérable lâche que je suis, — se dit-il alors en heurtant sa poitrine de ses poings fermés, — elle pleure à cause d'un autre, et je reste là. Je n'ai donc plus rien dans les veines!...

Oui, il s'en rendait compte, pour sa tranquillité, pour tenter de guérir sa passion aussi insensée que tenace, il aurait mieux valu s'éloigner, quitter cette maison où d'incessants rapports avec Mlle Raymond entretenaient, surexcitaient son fatal amour.

Il aurait été préférable pour lui de quitter même Paris.

La police l'avait oublié, il s'était reconstitué une nouvelle personnalité.

Et, avec le certificat absolument exceptionnel que sa jeune maîtresse lui aurait certainement délivré, il n'aurait pas tardé à se placer convenablement soit en province, soit à l'étranger.

Il avait en outre réalisé assez d'économies, loyalement acquises, pour ne pas être trop inquiet du lendemain.

— Mais la quitter?... — rugissait-il. — La quitter! mais, misérable que tu es, tu te laisserais plutôt piétiner par elle et par cet officier qui te l'as volée, que de t'éloigner d'elle d'un seul pas!...

Et remonté dans sa chambre, il avait, dans le silence des portes closes, des crises terribles, regardant alors le couteau de boucher qu'il avait apporté autrefois pour Léona.

Il se demandait pour qui ce serait maintenant.

Aussi quelque chose de morne et de lourd se dégageait-il de cette atmosphère de tristesse enveloppant la luxueuse demeure.

Pourtant au reçu du télégramme, envoyé de Calais, Berthe n'hésita point.

Malgré le nom nouveau qu'elle portait, lady Warder était sa mère.

Elle se prépara donc à aller la trouver au *Britannic Hotel*.

Après avoir revêtu un costume de teinte sombre, elle resta un moment debout, à méditer.

Elle demeurait immobile, devant le secrétaire dans un tiroir duquel était enfermé le flacon qui avait contenu le poison dont elle avait manqué mourir...

Le flacon enveloppé dans une enveloppe à l'adresse de sa mère.

Et lentement, comme poussée par une force irrésistible, elle ouvrit le secrétaire.

Elle en sortit la petite bouteille, regarda le papier.

Oui, c'était bien une enveloppe à l'adresse de « Madame Veuve Raymond ». Rue et numéro, rien n'y manquait.

Lentement elle retournait le papier entre les doigts, lorsqu'elle aperçut au dos de l'enveloppe quelques mots tracés autrefois au crayon, à demi-effacés depuis et que, à cause de cela, elle n'avait pas remarqué jusqu'alors.

Berthe s'approcha de la fenêtre.

Et elle déchiffra ou plutôt elle devina deux choses.

D'abord l'adresse du comte de Saint-Florent à l'avenue du Bois-de-Boulogne, puis cette adresse encore à Saint-Germain.

Et cela à certaines lettres subsistant encore, elle n'en pouvait douter, cela était écrit de la main de sa mère.

Impossible de le nier.

Berthe pressa alors son front entre ses mains secouées d'un tremblement nerveux.

... Un homme lamentablement dépenaillé parut. (P. 1616)

Sa mère ayant trempé dans cet attentat?... Lady Warder, empoisonneuse de sa fille!...

— Oh! serait-ce possible?... — râla la jeune fille. — Tout le prouve!

Elle resta un moment véritablement accablée.

L'énergie de sa nature reprenant enfin le dessus :

— Je saurai la vérité, — dit-elle d'un ton d'implacable résolution.

Le sourcil contracté, elle glissa le flacon et l'enveloppe accusatrice dans sa poche et sortit.

Comme sa voiture arrivait près de la Porte-Maillot, elle ne remarqua pas un homme qui débouchait du chemin de ronde, contre les fortifications.

A sa vue, cet individu s'était brusquement rejeté en arrière.

— La fille de Léona!... — murmura-t il. — Où va-t-elle ainsi? Je ne lui connaissais aucune relation dans ce quartier.

Ce personnage n'était autre que de Favrol.

Haillonneux, sordide, la moitié du visage caché sous un bandeau rendu nécessaire par l'affreuse blessure dont l'avait marqué l'ordonnance d'Hector Brémontier, il venait errer ainsi, honteusement, aux environs de ce Bois de Boulogne où il avait traîné autrefois son luxe déshonoré.

Voici que le hasard venait de le remettre brusquement face à face avec celle dont il avait cru un moment tenir la destinée.

— Oh! il faut que je voie où elle va, — gronda-t-il. — Qui sait s'il n'y a pas là un mystère qui pourra me servir.

Un tramway à vapeur descendait rapidement l'avenue.

Favrol courut à la station, grimpa sur la plateforme, et de loin, suivit d'un regard ardent la voiture de Berthe.

Il la vit quitter l'avenue et s'arrêter non loin de là.

Le bandit du grand monde sauta à terre, au risque de se briser les os, et s'approcha sournoisement de la voiture de Berthe.

— Britannic-Hotel. — lut-il. — J'ai peut-être été bien inspiré.

A ce moment Berthe arrivait dans le salon de sa mère.

Léona lui ouvrit ses bras chargés de bracelets et ennuagés de dentelles de très grands prix.

Mais, aussitôt :

— Comme te voilà fagotée, ma pauvre petite! Est-ce que tu es en deuil? Vraiment on est mieux que ça en Angleterre.

Berthe ne répondit pas d'abord.

Puis, après une minute de méditation, d'observation mutuelle.

— Vous m'avez prévenue de votre arrivée, vous le voyez, je suis venue.

Mais en même temps, elle se reculait vers le fond du salon par un mouvement instinctif.

— Est-ce que je te fais peur? — demanda Léona.

Sa fille tressaillit involontairement.

— C'est ce feu, — dit-elle.

— On l'a allumé pour lord Warder; affaibli comme il l'est, il a tou-

jours froid, même par les plus beaux temps. Veux-tu venir lui dire bonjour?

La jeune fille n'avait aucune raison pour refuser.

Elle suivit donc sa mère.

Le malade la reçut avec une affabilité attristée : sa vue lui rappelait son fils, la ruine de sa race.

Tandis que la jeune fille causait doucement avec lui, Léona pour qui le sentiment manquait d'attrait s'approcha d'une fenêtre, et soulevant le rideau regarda un long moment dans le jardin.

De Favrol aux aguets eut une exclamation étouffée.

— Léona!...

Et se frottant les mains :

— Voilà donc pourquoi on se rend à Neuilly. On veut voir maman. Mais pour quel motif Mme veuve Raymond se cache-t-elle ainsi?

Il ignorait le mariage de l'ancienne courtisane qu'il avait lui-même songé un moment à épouser.

Berthe et sa mère revinrent dans le premier salon : la jeune fille allait se retirer.

Tout à coup, cessant de résister plus longtemps à la contrainte qui pesait sur elle, la jeune fille sortit de sa poche le flacon oublié par Alexandre dans le parc de Saint-Germain.

— Connaissez-vous cela, ma mère? — demanda-t-elle froidement, tandis que son regard ne quittait pas le visage de Léona.

Celle-ci avait tressailli.

Elle ne savait ce que sa fille voulait dire; mais il y avait tant de drames dans son passé qu'elle se tenait toujours sur le qui-vive.

Reprenant son impassibilité :

— Je ne sais ce que tu veux dire.

La jeune fille appuya la main sur son cœur : ce qu'elle avait à ajouter, maintenant qu'elle avait commencé en précipitait les battements.

— Vous ne reconnaissez pas ce flacon? — dit-elle. — Eh! bien, reconnaissez-vous ce papier?

Léona y lut son nom, mais sa fille l'écarta avant qu'elle eût pu s'en saisir.

— C'est une charade, — ricana lady Warder d'une voix énervée.

— Non, ma mère, — répondit la jeune fille avec la dureté froide du couperet. — C'est un empoisonnement.

Le visage de Léona devint d'une pâleur terreuse au milieu de laquelle les deux yeux, seuls, restèrent vivants, emplis d'une flamme effrayante.

Berthe attendit un mot ; mais, comme il ne venait pas, elle continua :

— Oui un empoisonnement. Ce flacon a été trouvé dans le parc de la villa habitée à Saint-Germain par M. et Mme de Saint-Florent.

— Encore eux ! — grinça la criminelle créature. — Viendrais-tu en leur nom, par hasard ? Oh ! alors, prends garde.

Berthe, à cette menace échappée à la colère de Léona, la regarda en face.

— Ma mère je ne vous accuse pas... et je ne tremble pas.

— Mais ne vois-tu pas que tu m'affoles avec tes paroles énigmatiques, avec le nom de ces Saint-Florent dont j'ai tant eu à me plaindre, — rétorqua l'ancienne courtisane comprenant l'imprudence qu'elle venait de commettre.

Et avec une fausse émotion :

— Et c'est toute la joie que tu me causes le jour où je me fais une fête de te revoir.

Sa fille la considéra un instant. Sa mère la trompait-elle ? Était-ce de la peur, était-ce émotion, était-ce comédie ou innocence surprise, que ces phrases se succédant, contradictoires, finissant en reproches ?

La jeune fille était incertaine, perdue : elle chassa, d'un geste de sa main, les nuages de son esprit.

— Dieu m'est témoin, mère, que j'aurais voulu pouvoir me livrer sans contrainte à un plaisir que je ne puis goûter.

Et après une pause employée à reprendre des forces pour ce qu'il lui restait à dire :

— Écoutez...

Mais non, c'était trop lourd à manier, cela. Pourtant, puisqu'elle avait commencé...

D'un ton, très bas, et peu à peu s'amplifiant à mesure que du feu montait à ses joues, elle reprit :

— Il y a quelque temps, peu après votre départ pour Londres, une jeune fille, isolée, triste, presque abandonnée sur la terre, se trouvait à la villa de Mme de Saint-Florent avec la fille de cette dame. Quelques heures après, elles éprouvaient toutes deux les symptômes d'un grave empoisonnement. Pendant longtemps on a désespéré de les sauver, et elles sont restées là, dans cette villa, de longs jours entre la vie et la mort. Lorsqu'elles furent enfin hors de danger, l'une de ces jeunes filles, errant dans le parc, convalescente, a découvert ce flacon à un endroit où le mur portait des traces d'escalade. Elle a retiré le bouchon et a retrouvé l'odeur

du poison qui lui avait été destiné ainsi qu'à sa compagne. Ce papier l'enveloppait. Et cette jeune fille, ma mère, c'était moi.

Durant cette courte narration les traits de l'ancienne courtisane, de la mère criminelle, avaient passé par toutes les expressions du saisissement, de la terreur, de l'épouvante.

— Toi ! — balbutia-t-elle, enfin. — Toi !...

Elle s'arrêta, elle se tut, s'apercevant que dans le désarroi de son esprit, elle allait se trahir, se perdre.

Mère de hasard, elle n'avait certes que trop montré son insensibilité de cœur.

Mais, devant cette révélation, le peu qui existait en elle de maternel avait frémi d'effarement, d'une angoisse soudaine.

Sa fille avait manqué mourir et c'est elle qui lui avait fait verser le poison !

Car elle reconnaissait là l'œuvre d'Alexandre, le bandit soudoyé par elle.

Comme pour lui enlever toute incertitude à ce sujet, Berthe, relevant sa tête alourdie par ces souvenirs, reprit.

— Mais je vous l'ai dit, ce n'est pas tout. Un papier enveloppait ce flacon. C'est une enveloppe à votre adresse.

— Quelque misérable qui me l'aura volée intentionnellement sans doute, — siffla Léona dont les tempes se mouillaient de sueur.

— Peut-être. Mais ceci ma mère, ceci que je vous supplie, que je vous demande, que je vous adjure de m'expliquer... ces notes au crayon, de votre écriture, entendez-vous, ma mère : l'adresse à Paris du comte et de la comtesse de Saint-Florent, et à Saint-Germain... Saint-Germain, ma mère, où s'est commis l'empoisonnement.

Léona était devenue blême comme un cadavre.

Sa bouche s'était ouverte sans qu'il en sortît aucun son.

Enfin, par un violent effort de volonté, elle retrouva l'usage de ses facultés, discernant le péril dans lequel elle sombrait.

— Ah ! le lâche ! le lâche !... — fit-elle d'un accent rauque, déchiré.

— Le lâche, qui donc ?

La misérable femme eut un mouvement de bête acculée, et voyant l'œil fixe, l'œil de sa fille effroyablement rivé sur elle, elle jeta comme un cri d'affolement le premier nom qui lui vint à l'esprit.

— Favrol !

L'œil de la jeune fille se distendit.

Favrol ! Cet être ignoble... C'était ce Favrol. Et non pas sa mère ! sa mère qu'elle avait tremblé de trouver criminelle.

Et sur le point de s'agenouiller, dans son extase, dans le soulagement infini de son être.

— Ah ! merci, mère, merci ! Tu me rouvres la vie. Ah ! ce Favrol, oui, il est réellement capable de toutes les infamies.

— Mais ce papier ?... — souffla Léona.

Et avançant sa main qui tremblait de crainte de ne pas ressaisir cette preuve.

— Ce papier que le misérable m'a extorqué je ne sais comment, après m'avoir demandé ces adresses. Montre-le que je le voie, enfin.

Berthe la laissa s'en emparer.

Léona feignit de le regarder au jour.

— S'il est possible ! — lança-t-elle, comme avec une indignation profonde.

Et brusquement elle le jeta avec le flacon dans le feu.

Le papier s'enflamma aussitôt. Le flacon lui, pétilla légèrement, puis se fendit, éclata.

Et des morceaux vinrent tomber sur le tapis du salon.

L'esprit de Léona se détendit alors violemment, et elle respira avec force.

Les preuves du crime étaient anéanties.

Ce dénouement, après les phases d'épouvante par lesquelles elle venait de passer, rendit alors, avec une élasticité nouvelle, toute son infernale puissance d'esprit à Léona.

Elle se pencha vers sa fille ; et, dans un élan où il y avait peut-être un peu de vérité, dans un élan qui devait emporter les derniers soupçons de sa fille, s'ils subsistaient encore :

— Ainsi, ma pauvre Berthe, tu as failli périr. Et je n'en ai rien su ! Tu ne m'en as rien dit !...

La jeune fille n'osa pas avouer tout ce qui jusqu'alors avait pesé si lourdement sur elle dans ce terrible secret ; elle en accusa l'éloignement, balbutiante, prostrée par le remords.

N'avait-elle pas en effet été près d'incriminer sa mère.

Elle en sentait en elle le reproche pesant.

— Mais, — repartit Léona, reprenant ses avantages, — tu t'es laissée envelopper par le charme trompeur des Saint-Florent. Et tu vois...

Et à part, elle ajouta :

— Ah ! ils me paieront cher la frayeur qu'ils m'ont fait avoir.

Puis elle dit encore, avec sa profonde hypocrisie :

— Je ne veux pas te dicter ta conduite, puisque, hélas ! tu tiens aussi

peu compte de mes avis. Mais les secrets d'une mère doivent être sacrés pour ses enfants. Pour des raisons qu'il vaut mieux que je garde pour moi, je désire que tu ne parles pas *à tes amis*, les Saint-Florent, de ma présence en France, ni à personne d'ailleurs. Lord Warder est malade et je désire me vouer tout entière à lui.

Berthe, réconfortée par l'explication qui venait d'avoir lieu, n'ayant aucune raison pour ne pas laisser retomber la responsabilité du crime dont elle venait de parler, sur ce Favrol dont elle connaissait l'immonde indignité, donna à sa coupable mère la promesse qu'elle lui demandait, sans se douter de ce qui devait avoir lieu.

Elle lui tendit sa joue, sur laquelle Léona posa ses lèvres encore frémissantes de l'angoisse qu'elle venait de traverser.

Celle qui était maintenant lady Warder la regarda s'éloigner.

Et alors elle chancela, elle faiblit, et elle resta un instant à reprendra ses forces qui, la lutte finie, l'abandonnaient.

Un souffle souleva enfin sa poitrine, elle regarda le feu, et murmura :

— Heureusement que la flamme a tout consumé !

CXXXV

UN VISITEUR INATTENDU

Après un dernier regard jeté sur le foyer qui venait de détruire les preuves de sa complicité avec Alexandre, Léona se disposait à aller rejoindre lord Warder, lorsqu'un des laquais du *Britannic Hotel*, ayant gratté à la porte se présenta devant elle...

— Milady, — dit-il en anglais, — il y a là un homme qui demande à être introduit auprès de vous. On a voulu le renvoyer. Mais il insiste, déclarant qu'il vous a aperçue et que c'est pour affaire d'importance.

Les lèvres de Léona se tendirent sur ses dents nerveusement serrées.

Quel était cet homme, et que voulait-il ?

Elle n'avait donné à personne son adresse à Paris : à personne autre qu'à sa fille.

Alors une pensée rapide traversa son cerveau.

Et, à cette pensée-là, des gouttes de sueur perlèrent à la racine de ses cheveux.

Cet homme, cet inconnu, ne serait-il pas un agent de la sûreté?

Depuis quelque temps, la chance semblait se déclarer contre elle, après l'avoir si longtemps favorisée.

Avait-elle prévu, elle si prudente cependant, que le flacon destiné à Mlle de Saint-Florent tomberait entre les mains de sa fille?... de sa fille qui avait manqué périr elle aussi, sauvant ainsi la fille adoptive de ses ennemis, puisqu'elle avait bu la moitié du poison.

En outre, comme pour la dénoncer plus ouvertement, ce papier l'enloppant, accusateur comme une signature!...

Quelque autre preuve ne traînerait-elle pas encore, derrière elle?

Mais Léona était constituée pour la lutte.

Désespérer, elle?... Courber la tête et attendre?...

Mais ces flammes qui sifflaient dans la cheminée ne lui rappelaient-elles pas la victoire qu'elle venait de remporter il y avait à peine un instant?

Elle ferait donc face au danger.

Le domestique attendait toujours, dans sa pose rigide de valet bien stylé.

— Comment est cet homme? — demanda Léona.

— Assez mal mis, milady.

— C'est bien cela, — murmura-t-elle. — L'habit dénonce la fonction.

Le laquais allait ajouter des détails.

Elle l'arrêta du geste.

— Faites entrer.

Et, imposant à son visage une impassibilité réellement marmoréenne, debout au milieu de la pièce, redressée de toute sa taille, elle attendit.

Son regard, dont la puissance visuelle était décuplée, fixait la porte par laquelle allait rentrer l'inconnu.

Il n'aurait pas fait deux pas qu'il serait dévisagé, fouillé, deviné.

La porte se rouvrit, et devant le domestique qui s'effaça avec le mépris peu déguisé des gens de service pour les mal-vêtus, un homme lamentablement dépenaillé parut.

La détresse de sa mise ressortait d'autant plus que tout ce qu'il portait avait été jadis élégant, cossu, recherché : redingote élimée, luisante, effilochée, aux boutons absents çà et là, pantalon aux teintes impossibles, tirebouchonnant sur des chaussures autrefois vernies, prenant l'air maintenant par des plaies déjà accusées, visibles.

Au-dessus de ce costume éloquent, une tête glabre, de la peau collée sur les os, un visage d'abjection et de misère caché à demi par un large

Il était modifié de la tête aux pieds. Mais une écharpe de soie noire recouvrait encore une partie de sa joue. (P. 1623.)

bandeau de nuance équivoque, comme si quelque cancer honteux dévorait cette face abominable.

Au premier coup d'œil Léona avait involontairement tressailli.

Elle était préparée à l'approche d'un ennemi.

Mais elle ne prévoyait pas le contact de tant de vice, d'infamie lépreuse dans ce visiteur; et vraiment, cette fois, elle avait peur.

Mais tout à coup son souffle s'exhala, large et dilaté.

Et son œil s'éclaira d'un sourire soulagé, sourire de triomphe et aussi de violente, d'inexprimable ironie.

L'homme qui était devant elle, elle aurait donné des poignées d'or pour le retrouver : et il venait, de lui-même, se présenter à elle; il venait dans des conditions inespérées.

Malgré le bandeau rendant à peu près méconnaissable le visage de son visiteur, elle l'avait reconnu, elle ; elle l'avait flairé pour ainsi dire, à travers les loques qui le recouvraient.

— Monsieur le baron de Favrol, salut! — articula-t-elle avec un sarcasme, une méchanceté, un désir d'insolence impossibles à rendre.

Et augmentant encore sa voix:

— Monsieur le baron?... ou Monsieur le comte?... ou Monsieur le marquis?...

Le misérable Favrol, car c'était lui en effet, blêmit encore un peu plus sous l'offense.

— Vous êtes cruelle... madame Raymond.

Conscient de sa déchéance matérielle, il n'osait plus dire : Léona.

— Cruelle?... on m'a dit souvent, à genoux, que je l'étais.

— Faut-il donc encore que je m'agenouille, pour vous supplier de me ménager un peu?

Il y avait une telle humilité et une telle douleur dans l'accent avec lequel il venait de prononcer ces mots que son interlocutrice en fut touchée malgré sa dureté.

Dame, il fallait qu'il en eût connu de rudes, le gentilhomme déchu pour en arriver là!

Mais s'apitoyer longuement n'était guère dans les habitudes de l'ancienne Roussotte.

— Alors nous avons eu des ennuis, Monsieur de Favrol? — reprit-elle, sa voix ayant déjà recouvré son intonation caustique.

Et tandis qu'il gardait le silence, sentant bien qu'il n'avait pas besoin de répondre, elle le considérait avec plus de fixité.

Et sa joie revenait, plus visible.

Ah! elle ne regrettait pas la résolution qu'elle avait prise, prévoyant un danger, de faire tête à l'orage.

Depuis quelque temps, elle se voyait ainsi en présence de sourdes menaces qui, toutes, se résolvaient ensuite en sa faveur, dépassant parfois ses espérances.

Après la visite de sa fille et son dénouement qui venait de la débar-

rasser d'un péril inconnu, et d'autant plus redoutable, la venue de son ancienne créature, de Favrol, le parasite pour qui un geste de sa main avait été si longtemps un ordre!

Et dans quelles conditions? dans quel état, le misérable?...

Dans un délabrement qui le mettait plus que jamais à sa merci.

Enfin, quand elle eut bien rassasié sa vue de l'effondrement du triste personnage, quand elle l'eut fait avec une ostentation telle qu'il eût le loisir de savourer toute sa honte, elle reprit :

— Nous nous souvenons donc des amis d'autrefois?

— Vous le voyez, — fit Favrol d'une voix sourde.

— En effet, *je le vois*.

Léona s'assit, laissant son visiteur debout, le lorgnant du coin de l'œil, avec une impudence suprême.

Elle voulait absolument abîmer, écraser le malheureux sous le poids de son orgueil, de son mépris, le pénétrer tellement du sentiment de son abaissement qu'il ne se sentît réellement entre ses mains qu'une loque humaine.

Sans se départir de son allure insolemment hautaine, elle reprit :

— Et c'est parce que nous ne les avons pas oubliés que nous venons retrouver cette bonne... amie d'autrefois, lui soutirer un louis ou deux.

Elle fouilla dans l'aumonière qui pendait à sa ceinture et en tira négligemment une petite bourse à mailles d'or et au fermoir incrusté de perles.

Elle allait l'ouvrir.

— Par pitié, Léona! — dit le misérable.

Et se redressant, redevenant à peu près homme par un effort suprême.

— C'est vrai, je suis tombé bien bas, mais avant de crouler à la mendicité, je vous jure que je me souviendrai que mes ancêtres n'avaient pas peur de la mort.

Il avait descendu peu à peu tous les degrés de la dégradation humaine, mais l'aumône, de la façon dont lady Warder feignait de vouloir la lui accorder, venait de faire déborder le vase.

La femme qui jouait ainsi avec lui continua à manier ostensiblement sa bourse aux mailles d'or, se disant qu'il commençait à être arrivé au point où elle voulait le mener.

— Que voulez-vous donc de moi alors? — demanda-t-elle.

Favrol resta silencieux.

En effet, s'il ne désirait aucun secours, que venait-il faire?

— Je comprends, — reprit Léona de sa voix mauvaise. — Vous

seriez humilié de recevoir... comment dirions-nous?... un don, un cadeau... mais un prêt n'est-ce pas, ce serait différent, même une succession de prêts, à rendre plus tard, beaucoup plus tard?

Elle haussa les épaules.

— Mais, mon cher, lorsqu'on veut de l'argent on travaille!

— Que voulez-vous que je fasse? — gronda le misérable. — Je suis incapable de quoi que ce soit, vous le savez trop.

— De quoi que ce soit de bien, oui.

A ces mots, de Favrol obliqua brusquement la tête vers son interlocutrice...

Il avait entendu siffler le serpent.

— De telles paroles, chez l'ancienne Léona d'Ercourt, ne sont pas prononcées pour rien, — se dit-il.

Allait-elle donc avoir besoin de lui? et était-ce ce qu'elle appelait « travailler? »

En ce cas, ah! oui, il était prêt, quoi qu'elle lui demandât, quoiqu'il fallût faire, car il avait assez, il avait trop de la misère, de la faim... et pas envie de mourir, quoiqu'il en dît!

Du geste, Léona lui désigna une chaise à deux pas d'elle : sur un fauteuil, ses espèces de haillons eussent été par trop écœurants.

— Monsieur de Favrol, — prononça alors lady Warder d'une voix très calme et qui devait rendre d'autant plus impressionnant ce qu'elle allait ajouter, — monsieur de Favrol, je ne vous ai point cherché; c'est vous qui êtes venu. Eh! bien, que diriez-vous si je faisais connaître à M. le Préfet de police l'endroit où l'on peut vous rencontrer?

— Vous? — s'écria le misérable en se redressant, une lividité plus grande au visage.

— Moi... ou un autre.

Léona ressentit en elle une vive joie.

— Je vais le tenir tout-à-fait, — se dit-elle, — et de toutes manières. Un homme n'en arrive pas à ce point sans avoir essayé de tout auparavant, de tout ce qui est avouable parfois, de tout ce qui est inavouable, surtout lorsqu'on s'appelle Favrol.

Et s'applaudissant d'avoir mis la conversation sur ce terrain.

— Oui, moi ou un autre, — répéta-t-elle.

Favrol s'imaginant qu'elle était au courant de ses tentatives afin de se procurer, par le vol et le crime, cet argent qu'il ne se sentait pas le courage de gagner, la considérait avec une réelle terreur.

Il la savait capable de le dénoncer en s'esquivant elle-même, si cela concordait avec son intérêt.

— Mais asseyez-vous donc? — reprit Léona avec la même tranquillité dominatrice.

En disant cela de son air souriant, son œil fouillait implacablement la physionomie de celui qu'elle torturait.

Et avec une brusquerie soudaine, voulue :

— Voyons, voulez-vous que je fasse parler de vous au Préfet de police, que je lui fasse télégraphier, par exemple, qu'à telle heure, M. de Favrol est sorti du *Britannic-Hotel*, qu'il a pris telle rue, etc?

— Vous ne feriez pas cela, vous?

— Moi, peut-être non. Mais vous savez que j'ai certains moyens d'action. Puis qu'ai-je à me reprocher du reste... contre la loi? Et même, ignorez-vous que cette loi met hors de poursuite le délateur?

Les mains de Favrol se nouèrent alors dans une crispation déchirante.

— Je suis à votre merci, — gémit-il. — A la merci de tous!

— C'est ce dont je voulais que vous vous rendiez compte, — répliqua froidement Léona.

Et, en *a-parte*, elle ajouta :

— Je ne m'étais pas trompée, il a dû faire quelque coup, qui ne lui a pas rapporté grand'chose, à ce qu'il paraît. Je le tiens désormais mieux que par l'appât de l'argent.

Alors, appelant de nouveau, sur ses lèvres, ce sourire de commande que son ancien métier de courtisane lui avait rendu si facile :

— Mais je suis bonne camarade.

Elle vida sans compter, dans le creux de sa main, tout l'or contenu entre les mailles de sa bourse.

— Débarrassez-moi donc de ceci, je vous prie, Gaétan.

L'œil de son interlocuteur s'enflamma.

Il considéra Leona en dessous pour s'assurer qu'elle était sincère.

Mais elle, avançant la main, avait, sur ses traits, la placidité sereine de ses jours de bonne humeur autrefois.

Favrol abaissant sa prunelle au regard louche, toucha alors, de ses doigts, cet or qu'on lui offrait.

Et une coloration furtive marbra de rouge la pommette de ses joues.

Les pièces d'or qu'il maniait avec un frémissement secret disparurent dans la poche de son gilet.

Ce n'était plus une aumône : c'était de l'argent que Léona allait lui faire gagner. Par quelle besogne?

Elle ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude.

— Mais, voyons, mon pauvre de Favrol, pourquoi donc, dans la si-

tuation désagréable où vous vous trouviez, ne pas vous être adressé à M. de Saint-Florent?

Les paupières de son interlocuteur papillotèrent faiblement.

— Elle y arrive, — se dit-il. — Elle sait tout!...

Léona continua :

— Il vient enfin de marier sa fille, ai-je entendu raconter. Oui, je sais bien, il y a le passé, le passé durant lequel vous vous êtes laissé refaire. Raison de plus pour oublier les petits griefs mutuels. Voyez, moi, si je vous garde rancune.

Favrol balbutia quelques mots de vague remerciement.

— Alors, — reprit lady Warder, en ponctuant venimeusement ses phrases, — sa fille a réussi à épouser son officier ? Et ils demeurent tous ensemble sans doute?... Des gens qui s'entendent si bien ! Et la famille va s'accroître... si ce n'est déjà fait?

Elle se tut, attendant.

— J'ai en effet entendu parler de ce mariage.

Favrol venait de prononcer ces mots d'un ton sourd, car ils lui rappelaient des souvenirs lourds d'envie et de jalousie, surexcités encore par les paroles de son interlocutrice.

— Et c'est tout ? Eh bien ! ce n'est pas assez.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que vous serez avec moi ou contre moi. Et en ce cas...

— Mais parlez, que voulez-vous de moi? — interrogea anxieusement le gentilhomme taré se rappelant les mauvais commencements de cet entretien.

Léona rapprocha son fauteuil :

— Je veux dire que, en haine comme en amour, je suis implacable ; je veux dire que les outrages que j'ai subis de la part de cette famille, je les ai toujours sur le cœur ; je veux dire que la vengeance que je n'ai pas pu exercer encore n'est que différée. Et je veux, entendez-vous, je veux savoir ce que sont devenus les nouveaux mariés, où ils habitent... Et si madame Maurice Donnel ne va pas bientôt être mère!

— Et...

— Et je serais très reconnaissante à M. de Favrol de me renseigner au plus tôt à ce sujet.

Léona se dressa.

— Je vous donne trois jours. Ce délai expiré vous reviendrez me voir... A propos, lady Warder ne peut recevoir que des gens de son monde. Vous m'avez... compris.

— C'est que j'ai tant souffert, — murmura Favrol. — Puis, je suis criblé de dettes.

— Et vous ne seriez pas fâché de recevoir de nouvelles avances. Attendez-moi donc.

Elle disparut pendant deux ou trois minutes et, en revenant, lui tendit un rouleau d'or.

— Il y a là mille francs.

Favrol engloutit le rouleau dans l'autre poche de son gilet.

Le regain de scrupules qui l'avait secoué un moment avait disparu. De l'or, enfin ! Plus de détresse, plus de misère : il était prêt, résigné, résolu à tout, pourvu que Léona ne refermât pas sa caisse.

Quarante-huit heures après, il reparaissait.

Il lui avoua la vérité, en partie, croyant ne lui rien apprendre; puis il partit...

Il était modifié de la tête aux pieds. Mais une écharpe de soie noire recouvrait encore une partie de sa joue.

Léona jugea son empressement d'heureux augure.

De son côté Favrol qui désirait exploiter ses bonnes dispositions ne la fit pas languir.

Et il lui apprit que Maurice Donnel et sa jeune femme habitaient seuls non loin de l'école de Saint-Cyr où le jeune capitaine exerçait toujours les fonctions d'instructeur.

— Et pas d'enfant ?

— Non, mais... bientôt.

— Enfin ! — siffla Léona.

Et s'approchant de Favrol à le toucher :

— Vous savez qu'il y a tout profit à me seconder fidèlement... et tout péril à essayer de me nuire. Réfléchissez, réfléchissez bien, avant de répondre, car toutes mes réflexions à moi sont déjà faites. Puis-je compter sur vous, sans réticences, sans réserves ? Songez que, une fois lié, je ne pardonnerai ni une défaillance, ni une trahison.

Le gentilhomme avili pensa à toutes les privations subies depuis le jour où Léona avait cessé de lui servir la rente à laquelle il était habitué; il sentit le poids des pièces d'or dans son gilet neuf.

— Pour la vie, — dit-il en étendant la main, — vous pouvez compter sur moi.

Léona prit alors l'adresse du baron de Favrol qui, depuis la veille allé était se loger dans une « pension de famille » de troisième ordre.

Et elle plaça devant lui une carte avec ces mots : « Lady Warder, Hôtel du Parc, Vichy ».

C'était son adresse qu'elle ne craignait pas de lui donner, puisqu'il savait que d'un mot elle pouvait le perdre, l'envoyer en prison.

Il fut alors convenu que Favrol surveillerait étroitement Maurice Donnel et Mignonette, et qu'il aviserait Léona par lettres non signées et écrites au crayon de ce qui se passerait les concernant.

Elle voulait que les lettres de Favrol fussent écrites au crayon afin que, en cas d'accident, son écriture fut moins reconnaissable.

— Quant à ce bandeau qui vous déguise si désagréablement...

Favrol se troubla, voulut expliquer.

Trouvant que lady Warder en savait bien assez sur son compte il ne tenait pas à lui apprendre, si elle l'ignorait encore, qu'il cachait ainsi l'horrible blessure que lui avait faite l'ordonnance du lieutenant de vaisseau Brémontier.

— Gardez-le, — lui dit-elle en l'interrompant, — si cela ne vous rend... pas plus sympathique, cela empêche que l'on vous reconnaisse trop... au premier abord.

Elle fit un mouvement pour le congédier.

Mais il restait là, immobile. Léona comprit.

Elle passa dans sa chambre et revint, des billets de banque pliés dans sa main ; et elle les posa sur la cheminée.

— Prenez, — dit-elle froidement.

Favrol palpa avec une sorte de frénésie sourde ce papier soyeux grâce auquel il allait pouvoir reprendre son ancien train de vie.

Et retrouvant ses manières d'autrefois, il se courba galamment et baisa la main de Léona.

Mais en se relevant, il rencontra son œil dur, et involontairement il serra les épaules : il lui semblait qu'il venait de sentir tomber sur lui la casaque du forçat.

CXXXVI

LA VILLA DE MIGNONNETTE

Léona ne s'était cependant pas contentée des renseignements donnés par de Favrol.

Elle avait voulu les contrôler elle-même.

Et montée dans un landau fermé, elle s'était fait conduire auprès de la charmante villa habitée par Maurice et Mignonnette.

Il aperçut Léona, et se découvrant avec les marques du plus profond respect, lui qui, pourtant, connaissait d'assez loin cette femme... (P. 1630.)

Sur son ordre, le cocher avait mis les chevaux au pas : la mère de Berthe avait levé les glaces, afin de n'être pas reconnue.

Elle put ainsi étudier les alentours.

La villa était adossée à un bois auquel succédaient des terres labourées.

En approchant davantage, elle aperçut un petit parc derrière la

maison, séparé du bois par un mur assez bas et percé d'une porte permettant d'aller de l'un dans l'autre.

— Un véritable nid d'amoureux, — remarqua l'ancienne courtisane avec rage.

Elle n'avait pas oublié ses avances vis-à-vis du jeune officier, avances si cruellement repoussées.

Mais les observations qu'elle faisait mirent du baume sur son ressentiment.

En effet, tout ce qu'elle voyait devait faciliter sa vengeance.

— Oui, — se dit-elle, — arriver par ce bois, ouvrir cette porte avec une fausse clé ou la forcer, enlever l'enfant et fuir par le même chemin. Vieux jeu et facile ! Impossible avec de l'audace, de la décision de ne pas réussir. Ah! capitaine Maurice Donnel vous croyez que j'oublie, moi!...

Au bruit des roues de la voiture, une tête jeune et souriante se montra derrière un berceau de chèvre-feuilles.

C'était Mignonnette se demandant si cette voiture ne ramenait pas son mari adoré, resté son petit amoureux.

Car leur tendresse était toujours aussi jeune et aussi vive à l'un et à l'autre.

Et cependant elle se préparait déjà à être mère.

Léona s'en aperçut quand la jeune femme se montra en plein, afin de voir sur le chemin.

Mignonnette, voyant sa méprise, s'était déjà détournée.

Mais la mère de Berthe l'avait reconnue.

— Favrol ne m'a pas trompée, — pensa-t-elle, — tout va bien.

Et elle accompagna de la flamme sinistre de son regard, la rentrée de la jeune femme dans le berceau de verdure où elle allait de nouveau rêver à l'aimé... et peut-être même aussi au vivant gage d'amour qu'elle allait bientôt lui donner.

A peine Léona eut-elle dépassé la villa qu'elle donna l'ordre à son cocher de la ramener au grand trot à l'hôtel.

Rien ne la retenait plus à Paris et elle languissait de se trouver à Vichy d'où devaient partir les premiers coups de sa vengeance finale.

Elle trouva en conséquence que le repos qu'avait pris lord Warder était suffisant pour permettre son transport à Vichy.

— Votre cure terminée et votre santé rétablie, — lui dit-elle, — nous ferons un plus long et véritable séjour à Paris. Mais actuellement votre guérison avant tout.

Le malade secoua la tête : il n'avait aucune confiance dans les suites de ce voyage, n'y voyant qu'un surcroît de souffrances.

Il se résignait, grâce à cette pensée :

— Je reviendrai mourir là où sont morts les miens.

Léona avait alors tout fait préparer pour la dernière étape de leur voyage.

Les deux laquais de lord Warder le transportèrent à bras dans la voiture qui devait le mener à la gare.

Et, dès le lendemain, Léona trônait à Vichy, au *Grand Hôtel du Parc*, accueillie avec la plus grande déférence grâce aux noms retentissants de lord et de lady Warder... la fleur du Gotha!

CXXXVII

A VICHY

Un télégramme ayant avisé le directeur de l'hôtel de réserver un appartement complet à lord et à lady Warder, leurs noms avaient donc été portés sur la liste des étrangers de distinction avant même qu'ils fussent arrivés.

Les riches viveurs qui forment la majeure partie de la clientèle de Vichy s'attendaient à apercevoir quelque vieille anglaise sèche et parcheminée.

Ils furent agréablement surpris de se trouver un matin en présence d'une femme encore jeune et remplie d'un charme exquis et pénétrant.

Et déjà les dilettanti d'amour qui foisonnent dans ces villes de plaisir se préparaient à mettre en œuvre l'arsenal de leurs moyens amoureux, lorsqu'ils furent tout décontenancés par un spectacle fait pour attendrir les plus endurcis.

Un homme accablé par le mal venait de s'engager dans une des allées du parc.

Et ce valétudinaire marchait, ou plutôt se traînait appuyé sur le bras de la superbe créature qu'on avait eu à peine le temps d'entrevoir.

— Une lady anglaise, — fit observer quelqu'un, — dites plutôt une sœur de charité.

Léona semblait avoir pris à tâche de jouer ce rôle.

Et, chaque jour, elle édifia ainsi les oisifs de la ville d'eau.

Son mari, peu habitué à ces attentions si douces au cœur des malades, levait vers elle des regards emplis de reconnaissance.

Cela dura bien une semaine.

L'ancienne courtisane tenait à se poser dans cette société élégante et frivole pour une lady authentique.

Et pour cela elle commençait par jouer du sentiment.

Elle avait réussi et on la donnait déjà comme exemple.

Puis quand son renom fut bien établi, elle jugea que l'heure de goûter un délassement véritable était venue.

Elle envoya alors à M. Pierre Normand, la dépêche qui devait lui annoncer qu'il était attendu.

Pour continuer à mériter la considération de ce public spécial qu'elle avait réussi à émouvoir dès le premier jour, elle avait jugé utile de se garder de tout flirt avec ceux qui avaient d'abord tourné auprès d'elle.

Aussi ne parlait-on de lady Warder qu'avec les plus grands égards.

Et l'astucieuse femme connut alors cet orgueil nouveau pour elle du vrai et sincère respect.

Elle se demanda même un moment si elle ne deviendrait, ne resterait pas réellement vertueuse, afin de continuer à savourer l'encens de la considération publique.

Lord Warder subissait les heureux effets de cette transformation.

Léona revenue empressée auprès de lui, tendrement attentive, mais c'était le meilleur baume à mettre sur sa plaie.

Son regard recommençait à connaître le sourire.

Et il se demandait si vraiment elle n'avait pas sagement agi en appuyant de toutes ses forces l'avis du médecin qui lui avait ordonné les eaux de Vichy.

Il se sentait revenir à la santé, à la vie.

Et l'expression de son regard, levé vers Léona, disait la douceur de sa reconnaissance et l'infini de son amour.

L'infortuné!...

Il ignorait qu'un odieux télégramme était parvenu à Pierre Normand.

Cette dépêche était rédigée en langage convenu et signée d'un nom de convention également.

Léona était trop circonspecte pour laisser traîner derrière elle aucune trace écrite de ses intrigues ou de ses méfaits.

L'artiste peintre ne vivait plus depuis que lady Warder avait quitté Londres.

Il avait assisté de loin à son départ.

Et il avait eu de la peine à s'empêcher de la suivre jusqu'à Douvres, afin de la voir plus longtemps, de trouver l'occasion d'échanger quelques paroles avec elle, d'effleurer sa main.

Il n'en avait été empêché que par la crainte d'être remarqué de lord Warder et d'exciter ses soupçons.

Aussi sa joie, son ivresse furent-elles extrêmes, lorsqu'il reçut la dépêche de celle qu'il avait le droit d'appeler sa maîtresse.

Son exaltation fut d'autant plus grande qu'il s'était cru oublié durant les jours cependant peu nombreux que Léona avait passés à Paris.

Ses préparatifs furent faits en un clin d'œil.

Et le jour même, il prenait le train qui correspond avec le bateau de Douvres à Calais.

Le temps n'était pas mauvais ce qui est rare dans la Manche où les vagues, poussées soit de la mer du Nord, soit de l'Océan, se heurtent en de perpétuels remous.

Moins de deux heures après être parti d'Angleterre, il touchait les rives de cette France qu'il avait quittée pour aller chercher et trouver la fortune à l'étranger.

Sautant du bateau dans le train qui allait l'emporter vers la femme dont il était follement épris, il trouvait encore l'allure du train trop lente, et l'attente aux stations interminable.

Il était *mûr* réellement pour les projets de Léona.

Mais obéissant aux ordres qu'elle lui avait donnés, — étant sa maîtresse, elle commandait, — il ne descendit pas à l'hôtel du Parc.

— C'est ostensiblement, à la vue de tous, sur la promenade que nous devons nous retrouver, nous rencontrer, comme par hasard, — lui avait-elle recommandé.

De cette façon, son mari n'aurait aucun soupçon.

A la vérité, Léona qui haïssait toute chaîne, même amoureuse, ne voulait pas de la présence de son amant dans l'hôtel où elle habitait.

C'eût été aussi une gêne, parfois.

A peine arrivé à Vichy et installé à l'hôtel des Princes, Pierre Normand demanda la liste des étrangers.

Avec une joie ardente, il vit que lady Warder était réellement à Vichy, et à l'hôtel qu'elle avait déjà choisi de Londres.

Ayant fait une toilette minutieuse, celle d'un homme épris et qui craint toujours de cesser de plaire, il attendit avec impatience l'heure de la musique.

C'est l'instant où les oisifs en campement dans la célèbre ville d'eau viennent voir ou se faire voir.

Déjà, avec une impatience découragée, il avait parcouru, sondé tous les groupes sans y découvrir celle qu'il cherchait.

Lorsqu'il l'aperçut enfin, sortant de l'hôtel et se dirigeant vers le kiosque d'où s'envolait une valse de Strauss!...

Mais ce n'était plus la veuve Raymond capiteuse et grisante qu'il avait connue, ce n'était pas non plus la lady Warder de Londres à la volupté inextinguible et puissante, une sorte de Cléopâtre du Nord!

C'était une femme du monde, certes; la richesse sobre et de bon goût de sa toilette l'indiquait. Mais elle n'avait plus rien de la coquette que l'artiste avait connue.

Elle n'en fit qu'une impression plus saisissante sur l'homme qui avait fait un si long voyage pour venir la retrouver.

Avec une piété attendrie, elle donnait le bras à lord Warder.

Le gentilhomme écossais, les traits ravagés par le mal implacable, mais heureux et fier de la sollicitude de sa compagne, se raidissait contre la douleur.

Derrière eux, un laquais à la livrée du lord, suivait, portant un siège.

Ils arrivèrent ainsi à quelques pas du kiosque.

Tout le monde s'écartait devant eux, les saluant avec respect.

Le sourire de reine émue et réservée que lady Warder paraîssait être à cette heure, répondait à ces discrets hommages.

Sur un signe de lady Warder, le laquais installa le siège; et l'ancienne courtisane pareille à une Madeleine sans égale y installa son mari.

Tous les regards convergeaient vers elle: belle à la perdition et absorber sa vie dans les soins édifiants dont elle entourait ce malade! N'était-ce pas digne d'admiration?

Pierre Normand passa la main sur son front.

Lady Warder aurait-elle fait un retour sur elle même? Se serait-elle éprise de ses devoirs d'une façon indéracinable, et ne l'aimerait-elle plus?

Il ne se doutait pas que jamais elle ne l'avait réellement aimé, qu'il n'avait été qu'une distraction, et qu'il ne devait être qu'un instrument.

Il fit violence aux inquiétudes qui venaient de l'assaillir.

Et donnant, à son visage, une indifférence de commande, il s'avança du côté où lord et lady Warder s'étaient arrêtés.

Il arriva ainsi jusque près du malade.

Il allait même le dépasser, lorsqu'il feignit de l'apercevoir, et une exclamation tout à fait naturelle jaillit de ses lèvres.

— Lord Warder!... — fit-il.

Et s'arrêtant:

— Ah! mylord, quelle surprise de vous trouver ici.

Il aperçut Léona, et se découvrant avec les marques du plus profond respect, lui qui, pourtant, connaissait d'assez loin cette femme:

— Milady !... — murmura-t-il.

Et avec une humilité dans laquelle perçait une révolte, il ajouta:

— J'oubliais que lorsqu'on aperçoit lord Warder, on doit s'attendre à trouver son bon ange à côté de lui.

Quelque chose d'insaisissable qui courut sur les lèvres de Léona lui montra qu'il avait été bon courtisan.

Il causa quelques instants avec lord Warder, échangea deux ou trois phrases avec Léona.

Celle-ci le traitait comme elle l'eût fait d'une connaissance banale.

Une rage sourde lui déchirait le cœur.

Rien, pas une attention, pas un mot qui lui montrât qu'elle était restée la même pour lui.

Et cependant, cette dépêche qu'elle lui avait envoyée?...

Il se demandait si elle était bien d'elle, se perdant en conjectures.

Et après un regard incisif que Léona parut ne pas apercevoir, il allait se retirer, lorsque lord Warder, d'une voix faible, l'invita à venir les voir à leur hôtel.

— Certes, oui, j'irai ! — rugit intérieurement l'artiste dont l'incertitude bourrelait le cœur.

Et il s'éloigna après une profonde révérence.

Il se présenta se lendemain à l'*Hôtel du Parc* après avoir passé une nuit affreuse.

Introduit dans un des salons, il y fut rejoint bientôt par Léona. Celle-ci laissa alors errer sur ses lèvres un sourire contraint.

L'artiste s'était dressé, et regardait anxieusement, son trouble s'étant accru par l'expression de ce sourire.

— Au nom du ciel ! madame, — supplia-t-il, — que se passe-t-il ? qu'est-il arrivé ?

Léona secoua la tête.

— Il ne se passe rien qui ne doive pas être. J'étais oublieuse de mes devoirs. Vous m'aviez grisée... étourdie. Mais j'ai eu tort. Ah ! oui, j'ai eu gravement tort de vous écouter.

— Cependant cette dépêche, — souffla-t-il à voix basse.

— Oui... j'étais folle.

Et portant la main à sa poitrine :

— Mon Dieu !... Pourquoi êtes-vous venu ? Oh ! mais je lutterai, je redeviendrai digne de moi-même, digne du nom que je porte.

Pierre Normand était bouleversé.

Etait-ce pour ce désenchantement, pour cette épreuve qu'il avait traversé la mer?

Son accablement était tel qu'il ne laissait pas de place à la colère d'avoir été ainsi bafoué.

Son front était mouillé de sueur.

— Allons, — lui dit la sirène, — soyez homme, soyez fort. Venez saluer lord Warder : il aurait lieu de s'étonner de notre tête-à-tête.

Et elle le conduisit dans une pièce du vaste appartement qu'ils avaient retenu sur les jardins.

Dépeindre le supplice de l'artiste durant cet insupportable et fastidieux entretien, nous ne l'essaierons pas !

A certaines minutes, le visiteur interrogeait, avec des rages secrètes, la face exsangue du malade, se demandant à quelle heure la mort viendrait le chercher, ce moribond qui lui avait ravi sa maîtresse.

Et pourtant, lorsqu'il lui fallut se retirer, il le fit avec regret, car c'était encore s'éloigner de lady Warder; et près d'elle, la souffrance lui était douce, malgré tout.

Plusieurs jours se passèrent ainsi...

Le malheureux artiste ne vivait plus ; et à certains moments, il se demandait s'il ne ferait pas mieux de reprendre le train, de franchir la mer de nouveau et de plus revoir jamais cette femme qui, après lui avoir ouvert les cieux, le traînait à présent dans les pires angoisses.

A peu près résolu, il alla faire visite à lord Warder, disposé à crier sa détresse à la cruelle qui le torturait, décidé il ne savait lui-même à quoi.

Léona venue à sa rencontre dans le premier salon, laissa sa main dans celle de l'artiste.

D'un regard rapide, elle feignit de s'assurer que les portes étaient bien closes, bien fermées, qu'on ne risquait point de les surprendre.

Et elle laissa un profond soupir s'exhaler de sa gorge.

Son visiteur, très impressionné, se taisait.

— Ah ! oui, — gémit-elle, — pourquoi vous ai-je envoyé cette fatale dépêche et pourquoi m'avez-vous écoutée?... J'ai voulu lutter contre mon amour... Et je ne puis plus !... Mon Dieu ! mon Dieu !

Le visage de Pierre Normand s'était illuminé.

— Ah ! — fit-il, — vous me ressuscitez !

Et il lui raconta la stupeur, la détresse de son âme, le projet qu'il avait formé de fuir, de s'éloigner, de ne la revoir jamais, de chasser même son souvenir de sa mémoire, s'il le pouvait.

Léona frémit.

Elle avait changé ses batteries à temps.

Ayant trouvé d'abord une saveur particulière à jouer à l'épouse

L'amour, pendant quelques heures, sembla l'avoir réellement conquise elle aussi. (P. 1635.)

modèle, elle y avait vu ensuite un moyen de porter la passion de Pierre Normand à son paroxysme.

Elle venait de songer que son but était atteint, et en même temps, jugeant qu'elle avait assez longtemps rempli son rôle d'épouse modèle, venait entretenir le peintre d'un projet d'escapade qu'elle avait formé, lorsque celui-ci lui annonçait que, ne pouvant plus supporter ses rigueurs, il allait s'exiler loin d'elle.

De là l'émotion secrète de lady Warder.

Pierre Normand parti, sa vengeance contre le comte de Saint-Florent était compromise.

Et c'était pour s'assurer contre une reculade possible de son amant, pour être bien certaine qu'il frapperait, qu'elle avait pris à tâche d'exalter sa passion par sa fausse pudeur.

— Ainsi vous vouliez me quitter? — murmura-t-elle. — Ah! pourquoi ai-je eu la faiblesse de vous laisser lire dans mon âme, comme je viens de le faire? Vous parti, je revenais tout entière à mes devoirs d'épouse. J'étais sauvée, peut-être!

Mais le peintre, exalté, couvrait sa main de baisers.

— Ne regrettez rien, si vous êtes bonne autant que belle!

Alors, semblant se faire violence, l'astucieuse lady Warder lui communiqua un moyen auquel elle avait pensé, pour se trouver réunis et seuls durant une journée toute entière.

Il s'agissait d'une excursion sur la Planèse, le vaste plateau qui s'élève au-dessus des monts d'Auvergne.

Pierre Normand l'écoutait, extasié, ravi : après tous les doutes qui l'avaient torturé, c'était le paradis qu'elle lui rendait.

Alors, Léona le conduisant auprès de lord Warder, s'écria avec une apparente étourderie :

— Voici M. Pierre Normand qui ne doute de rien. Ne s'avise-t-il pas de nous inviter à une excursion à un site des environs, excursion qu'il a préparée, m'annonce-t-il à brûle-pourpoint.

Lord Warder esquissa un pâle sourire.

— Ce n'est plus bon pour moi, ce que vous me proposez là, mon cher ami.

Et son regard s'attachant avec une ineffable affection sur sa compagne :

— Mais si cela devait vous faire plaisir?... vous êtes réellement trop tenue auprès de moi.

— Vous quitter?... — protesta Léona.

Son mari ne voulut pas être en reste de générosité; et il crut devoir insister.

Peut-être pensait-il qu'elle n'accepterait pas.

— Eh bien! soit; je me résigne, — dit Léona d'un ton calme, — à six heures du matin, je serai prête.

Le lendemain, peu après le jour naissant, Léona redevenue enfin elle-même et Pierre Normand, montés sur un breack aux robustes chevaux, s'en allaient ensemble.

Léona, les narines dilatées, respirait avec force les odeurs pénétrantes de la montagne.

Elle se grisait, s'enivrait d'air, de liberté.

Elle secouait, avec une joie frémissante de cavale amoureuse, le harnais de fausse réserve, de retenue, de vertu qu'elle avait endossé, porté tant de jours !

Avec des rires muets, des flammes aiguës dans les yeux, elle embrassait furtivement son compagnon derrière le dos du cocher.

Et près d'elle, si différente de ce qu'elle était les jours avant, l'artiste sentait un vertige subtil l'envahir.

Mais où leur ivresse, leur joie délirante à l'un et à l'autre s'accrut, atteignit son apogée, ce fut lorsque, délivrés de la présence d'un tiers, ils s'enfoncèrent, se perdirent dans la profondeur des grands bois.

Léona alors oublia ses ténébreux calculs, ses projets haineux, oublia toute la terre.

L'amour, pendant quelques heures, sembla l'avoir réellement conquise elle aussi.

Elle ne connaissait plus ses besoins de vengeance : elle devenait presque humainement bonne, baignée dans l'infini de cet amour.

Mais le soir vint.

Et le rêve cessa...

Avec l'ombre envahissant la croupe des monts, un nuage descendit sur le front de la superbe amante qu'elle venait d'être durant cette journée.

Et regardant, au couchant, la chute du soleil, indiquée par les traînées rouges des nuées empourprant le ciel, des pensées de sang, évoquées par ce spectacle, affluèrent à son cerveau.

Maintenant, ayant volontairement repris son joug d'épouse austère, elle recommençait à emplir de vague tendresse l'artiste dans les bras duquel elle se replongeait de loin en loin en de brusques élans.

Et cela, elle le voyait bien, l'affolait plus que n'eussent pu le faire des torrents de sauvage volupté.

— Oui, — se disait-elle, — il est prêt à point pour l'œuvre à laquelle je l'ai destiné.

Mais elle reculait.

Elle voulait encore le garder près d'elle, jouir plus longtemps de la vie passionnante qu'elle venait de se créer, avec ses longs jours de réserve, et parfois des fuites éperdues dans quelque solitude d'où ils revenaient palpitants et brisés.

Et le temps passait

Les jours de l'été s'écoulaient, et lord Warder que ces abandons intermittents de Léona replongeaient dans ses tristesses anciennes parlait de revenir, non plus à Londres, mais au château de Kingsworth, repris par la hantise du grand lit armorié où étaient venus expirer ses ancêtres.

— L'heure a sonné, — pensa Léona.

Et lorsque Pierre Normand la revit, il trouva à son front une ride de souffrance concentrée.

Affectueusement, il s'informa.

Léona éluda volontairement sa question.

Et, comme il insistait :

— Vous voulez donc savoir? — fit-elle. — Vous voulez mesurer la somme des douleurs que je puis endurer? Non! Non! à quoi bon? Mais le ciel ne me défendra donc pas, ne me vengera donc jamais!...

— Que vous a-t-on fait de grâce? — supplia son amant.

— Ce qu'on m'a fait?

Un rire amer secoua tout son corps.

— On m'a fait tout ce qu'on peut faire à une créature humaine afin de voir, de sentir palpiter sa douleur.

— Mais pourquoi cet acharnement?

— Ne savez-vous donc pas qu'il n'est point de haine plus tenace que celle d'un amour repoussé. Ah! je ne le sais que trop! Cela ne finira qu'avec la mort de cet homme par qui je suis persécutée sans merci... où par la mienne.

Et avec une exaltation farouche :

— Mais cela ne tardera pas, allez! La mesure est comble, et j'aime mieux périr.

— Périr!... vous, périr!... — sanglotait son amant. — Le nom de cet homme? Que je vous venge, que je vous sauve, que je vous garde à moi. A moi, pour toujours, n'est-ce pas?

L'ancienne courtisane entr'ouvrit ses paupières fermées dans son apparent accablement.

Et en laissant glisser la flamme insidieuse, la flamme ensorcelante sur l'homme agenouillé à ses pieds.

— Prenez garde!... Il fut, dit-on, une lame fameuse.

— Tant mieux! je le tuerai plus sûrement.

Léona tordit ses mains dans un spasme.

— Son nom, vous dis-je! — réclama encore Pierre Normand.

— Son nom?...

— Oui!

Elle parut faire un effort terrible et deux larmes parvinrent à jaillir de ses beaux yeux tant aimés.

— Le comte de Saint-Florent!...

— C'est bien.

CXXXVIII

LA PROVOCATION

Pierre Normand, muni des renseignements obtenus de Léona, était parti pour Paris.

Il les lui avait arrachés un à un, — l'habile et cruelle femme ayant enflammé encore avantage sa passion par ces résistances calculées.

Pierre Normand avait l'adresse du comptoir des Indes.

Mais un bureau n'est guère un lieu propice pour une querelle.

Attendre Raoul de Saint Florent dans la rue?...

Mauvais moyen, se disait-il.

Le comte passerait sans doute en jetant un regard de mépris sur son grossier provocateur.

— Je vous vengerai... ou je succomberai moi-même! — avait-il juré à Léona.

Encore tout frémissant de ce serment, résolu à ne se laisser arrêter par rien pour l'accomplir, il alla se poster en faction à quelques pas du comptoir des Indes, attendant son directeur que Léona lui avait dépeint d'une façon minutieuse.

— Je le suivrai, — pensait-il, — je verrai à quel café, à quel théâtre, il se rend. J'y entrerai après lui. Je le provoquerai... Et le lendemain justice sera faite d'un homme assez lâche pour persécuter une femme.

Mais il ne l'aperçut point.

Il s'adressa alors à un garçon de bureau qui lui répondit :

— Monsieur le directeur est allé aux eaux.

Et il ajouta qu'il y avait le sous-directeur.

— C'est M. le comte de Saint-Florent lui-même que j'aurait désiré voir, — répliqua l'artiste. — C'est pour affaire personnelle, très urgente.

— Attendez.

L'employé s'enfonça dans les bureaux.

Il en revint quelques minutes après avec un papier au bout des doigts.

— Voici l'adresse de monsieur le Directeur; écrivez-lui si vous voulez.

Pierre Normand prit le précieux écrit, remercia et sortit...

Le soir même, il était à Mirecourt, dans les Vosges.

— Voici de jolis points de vue, par ici, — remarqua-t-il. — Oui, cela ferait un joli tableau, ce fond de montagnes et de forêts. Et sur le premier plan deux hommes l'épée à la main. Ah ! monsieur le comte de Saint Florent, je vous tiens !

En arrivant à l'hôtel, son premier soin fut de se renseigner sur son adversaire.

Il apprit que la petite station balnéaire à laquelle il se rendait était à quelques kilomètres plus loin dans la montagne.

Il y arriva le lendemain matin.

La ville ne comptait que deux ou trois cents baigneurs.

Il entra dans une auberge décorée du nom pompeux d'*Hôtel des Deux-Mondes*, et, tendant sa valise à une servante, demanda si l'on connaissait l'adresse du comte de Saint-Florent.

— Dame, oui, que je la connais, — répondit la fille. — Il habite cette maison de campagne que vous voyez là-bas avec sa dame et sa fille, et son gendre aussi; même que c'est de bien braves gens.

— Oui, — ricana intérieurement le peintre, — on connaît ces braves gens-là : de l'eau bénite à la surface, du poison au fond.

Il apprit encore que le comte se rendait à « la source », le matin vers onze heures.

A dix heures et demie, le peintre s'y trouvait...

Il s'approcha d'un jardinier, et lui glissant une pièce blanche :

— Vous aurez l'obligeance de me montrer un baigneur qu'on appelle M. de Saint-Florent, je serais très désireux de le connaître.

Vingt minutes après, le comte de Saint Florent paraissait au bout d'une allée en compagnie d'un jeune homme.

— Le voici, — dit le jardinier.

— Le vieux ou le jeune?

— Le plus âgé, pardienne. Le jeune c'est son gendre, M. Maurice Donnel qu'est officier.

— Merci.

Pierre Normand marcha rapidement vers ceux qu'on venait de lui désigner.

Le père de Mignonette s'avançait d'un pas mesuré et causait en souriant avec son jeune compagnon.

L'allée qu'ils suivaient, bien qu'assez étroite, permettait cependant trois personnes de passer de front à leur aise.

L'artiste peintre se trouvait du côté de Maurice, il traversa rapide-

ment, comme un butor pressé de courir à quelque rendez-vous et visant le comte de Saint Florent le bouscula brutalement en passant.

Ce dernier eut un mouvement de vive surprise à ce procédé; il s'arrêta brusquement et ses sourcils se froncèrent

Les habitants comme les autres baigneurs n'avait pas tardé à apprécier la parfaite urbanité, les sentiments de véritable distinction du comte.

. On connaissait l'œuvre de grande charité à laquelle Lucienne et lui-même s'étaient attachés et dont le château transformé en maison de secours, non loin de là, était une preuve éclatante.

Et chacun se faisait un plaisir de le traiter avec mille égards.

Aussi le sentiment éprouvé par le mari de Lucienne avait-il été d'abord de l'étonnement, puis une légitime irritation devant la brutalité presque voulue, aurait-on dit, de ce choc.

Son premier mouvement fut de rappeler aux convenances l'intrus qui venait de le heurter de la sorte.

Le sang de sa jeunesse bouillonnait encore dans ses veines.

Mais l'homme qui avait réussi à corriger, dompter sa nature reparut en lui, et, se faisant violence, il continua avec Maurice, distrait et souriant, sa conversation interrompue.

Cela ne faisait pas l'affaire de Pierre Normand.

Il avait promis, il avait juré à lady Warder de frapper, de tuer cet homme, par qui elle se prétendait persécutée; il ne voulut pas laisser tomber ainsi la sotte querelle qu'il avait préméditée.

Se tournant avec une colère fouettée encore par le dédain de son adversaire:

— Dites donc, vous! — fit-il avec une grossièreté voulue; — ne trouvez-vous pas le chemin assez large?

Celui qu'il interpellait le regarda froidement:

— Vous ai-je heurté?

— Vous le demandez! Eh bien! vous avez une fameuse audace; et, parbleu, j'ai bien envie...

Il fit un geste de menace.

Mais Maurice s'était déjà élancé le saisissant par le bras et d'une voix tremblante de colère:

— C'est à moi que vous aurez à faire. Vous êtes jeune, moi aussi; vous me rendrez raison de cette stupide offense.

— Ah! — s'écria l'artiste avec une ironie mordante, — il faut donc des gardes du corps à ce monsieur!...

M. de Saint Florent toucha l'épaule de son neveu.

— Laisse cela, — dit-il avec calme.

Et s'adressant à son insulteur :

— Ce n'est pas moi... monsieur, qui vous ai heurté, c'est vous qui m'avez bousculé, et...

— Vous mentez ! — interrompit le peintre.

M. de Saint-Florent pâlit sous l'outrage, tandis que Maurice Donnel, avec l'impétuosité généreuse de sa nature, s'élançait encore vers l'insulteur de son oncle.

M. de Saint-Florent vit en perspective un duel.

Entre Maurice et cet inconnu, cela ne serait jamais !

Un duel au moment de la grossesse de Mignonnette, — qu'un tel événement risquait d'influencer d'une façon désastreuse peut-être !..

Il fit ces réflexions avec rapidité.

Et saisissant le jeune homme d'une main à laquelle on n'aurait pas supposé cette vigueur, il l'écarta brusquement, et se trouva face-à-face avec son agresseur.

Pierre Normand eut un mouvement de vive satisfaction et en même temps d'admiration involontaire en voyant le mari de Lucienne se présenter bravement à lui.

Il avait craint un instant que l'adversaire qu'il cherchait ne s'abritât derrière son compagnon, et il appréhendait d'avoir à faire avec Maurice.

Que devenait alors sa promesse solennelle à Léona de tuer son ennemi ?

Il lui faudrait recommencer une nouvelle querelle après ce premier duel, forcer dans ses retranchements, un homme assez... prudent pour laisser les autres s'exposer à sa place ?

Et voici que son adversaire se présentait en face !...

Il leva sa main gantée !...

La pâleur du comte de Saint-Florent devint alors affreuse : l'haleine lui manqua une minute sous cette offense.

Et l'expression de douleur et d'indignation qui passa dans ses yeux, l'éclair qui s'y alluma prouva à son agresseur qu'il avait frappé juste.

Cependant, celui-ci éprouvait malgré lui une certaine confusion.

L'attitude à la fois attristée et énergique de Raoul de Saint-Florent n'était pas celle d'un homme sans honneur et sans scrupules comme le lui avait dépeint Léona.

Mais le moment n'était pas aux réflexions.

Les mains agitées d'un léger tremblement de colère, l'oncle de Maurice venait de tirer de son portefeuille, une de ses cartes de visite.

Et lançant à son interlocuteur un dernier regard de bravade et de défi, il tourna le dos et s'en alla. (P. 1643.)

Et la tendant avec une suprême hauteur à cet inconnu qui venait de l'insulter si inopinément :

— La vôtre, monsieur !

Le peintre avait déjà préparé quelques-unes de ses cartes sur lesquelles étaient inscrites le nom de son hôtellerie.

Il en tendit une à son adversaire.

Et d'un ton qu'il s'efforça de rendre agressif, afin d'empêcher toute possibilité de conciliation :

— Je serai chez moi toute l'après-midi.

Et lançant à son interlocuteur un dernier regard de bravade et de défi, il tourna le dos et s'en alla.

M. de Saint-Florent et Maurice restèrent seuls dans l'allée.

Le jardinier d'une part, et quelques baigneurs à l'autre bout avaient assisté à cette scène aussi rapide que violente.

Mais ils n'avaient point osé s'approcher, par discrétion.

Maurice était atterré.

Et il regardait le père de Mignonnette sans prononcer un mot, se reprochant de n'avoir pas été plus prompt, le brave cœur qu'il était, oubliant déjà qu'il n'avait cédé que devant l'intervention énergique, impérieuse de M. de Saint-Florent.

Ce dernier passa lentement son mouchoir sur son visage semblant effacer l'insulte qui venait de l'atteindre.

Et d'une voix d'un calme saisissant :

— Continuons notre promenade.

Il passa auprès du jardinier.

Et celui-ci marmotta tout confus :

— Ah ! le gredin ! Si j'avais su ! C'est moi qui la lui aurait fichue en pleine figure sa pièce de vingt sous. C'est qu'ils ont échangé leurs cartes. Ah ! si M. le comte pouvait lui allonger une bonne estafilade, je boirais un verre avec plaisir !

M. de Saint-Florent et Maurice Donnel s'éloignaient, se dirigeant vers la source.

— Ah ! le vil spadassin ! — gronda le jeune homme, rompant enfin le silence.

— Pourquoi spadassin ?

— Pourquoi, mon oncle ?... Comment expliquer qu'un individu que l'on n'a jamais vu parmi les baigneurs, arrive dans le pays et vous cherche querelle aussitôt ?

Et fermant le poing :

— S'il s'était attaqué à moi au moins ; je suis jeune, je suis soldat.

— Et tu vas être père, — interrompit son oncle.

Et avec une émotion contenue :

— Tu ne sais pas encore ce que c'est que d'être père, les moments de joie, de tendresse presque immatérielles que l'on a, et les atroces minutes que l'on vit parfois, lorsque le petit être, que l'on a créé, souffre, râle et que, avec une angoisse inexprimable, on voit planer sur lui l'ange sinistre de la mort.

Il venait de penser à la longue agonie de Mignonnette, de sa fille, cette agonie si longue et si affreuse que, même après de longs mois écoulés depuis sa guérison il en revoyait encore toutes les phases.

Il ajouta :

— Ces tortures te seront épargnées, je l'espère fermement. Mais dès cette heure tu ne t'appartiens plus.

Le jeune officier laissa sa tête pencher sur sa poitrine.

Mais une veine se gonflant à son front trahissait son irritation contenue et l'énergie de ses résolutions.

Il en doutait de moins en moins, cet homme surgi devant leurs pas et s'attaquant sans motif valable à son oncle, cela n'était pas naturel.

Il revoyait là une nouvelle forme de l'inimitié qui déjà, avait si souvent visé leur famille.

Et l'on s'attaquait à son oncle, pensait-il, parce que, étant plus âgé et ayant perdu l'habitude des armes, il paraissait une victime plus facile.

— Mais, s'il succombe, je le vengerai ! — murmura-t-il entre ses dents serrées. — Je le vengerai... sur l'heure même !

Ils étaient parvenus à la source auprès de laquelle se trouvaient déjà un certain nombre de baigneurs.

Le bruit de l'altercation qui venait d'avoir lieu s'était déjà répandu, et toutes les sympathies étaient pour le mari de Lucienne dont l'attitude, ferme et digne à la fois, contrastait si vivement avec l'insolence de l'agression injustifiée dirigée contre lui.

Et les baigneurs s'écartèrent d'un même mouvement en le saluant avec une déférence marquée.

M. de Saint-Florent répondit à la politesse dont il était l'objet par un calme sourire.

Un moment après, Maurice et lui se dirigeaient vers la maison de campagne où Mme de Saint-Florent et Mignonnette attendaient leur retour.

— Pas un mot à personne de ce qui vient de se passer, — recommanda M. de Saint-Florent au jeune officier. — Les pauvres âmes ont

eu déjà assez de sujets d'affliction, sans leur donner encore ce motif d'inquiétudes. Demain sera ce qu'il sera; mais aujourd'hui gardons-leur le secret.

— Soyez tranquille, mon oncle... mais vous me permettrez au moins de vous accompagner... puisque ma qualité de parent m'empêche, hélas! d'être votre témoin...

Il prononça ces mots en se faisant violence pour ne pas se trahir, résolu, si le père de Mignonnette succombait, à provoquer, sur le terrain même, son adversaire, de façon à l'obliger de se battre avec lui, séance tenante.

Le mari de Lucienne réfléchit un moment.

— Soit, — dit-il. — Cela vaut même mieux ainsi. Nous sortirons ensemble comme pour une promenade et personne ne se doutera de rien.

Et le silence retomba entre eux.

M. de Saint-Florent songeait lui aussi à l'étrangeté de l'altercation qui venait de se produire entre cet inconnu et lui. Cela lui rappelait une autre provocation presque identique : celle, jadis, du chevalier de Versac!

Il se demandait si les soupçons de Maurice n'étaient pas justifiés.

La haine de l'ancienne courtisane, un moment assoupie se réveillerait-elle donc? Ce qui venait de se produire n'était-il que le début d'une nouvelle série?

Et de prochains malheurs n'allaient-ils pas menacer sa famille.

CXXXIX

PRÉLIMINAIRES

Pierre Normand, après avoir abouti dans la première partie du but odieux qu'il s'était donné, s'était fait indiquer le bureau de poste et de télégraphe de la petite ville, — du village plutôt, — et s'y rendit aussitôt.

Il avait hâte de prévenir Léona que, fidèle à sa promesse, il avait déjà commencé à la venger.

N'était-ce pas en effet un début de vengeance que d'avoir outragé l'homme qu'elle lui avait désigné?

Oui, un début seulement : le reste allait suivre.

Il devinait par avance l'émotion reconnaissante de sa maîtresse.

Et cependant, il éprouvait en lui-même moins de contentement qu'il ne l'aurait cru.

Était-ce donc du remords?

Pourquoi du remords, pourquoi même des regrets, étant donnés les renseignements, — mensongers, — que lady Warder lui avait fournis sur le comte de Saint-Florent?

Il voulait croire à ce que lui avait raconté sa maîtresse; et cependant l'expression attristée quoique ferme du regard de son adversaire, lorsqu'il avait porté la main sur lui, l'impressionnait plus qu'il ne voulait se l'avouer.

Quelque chose lui criait que ce n'était pas la physionomie d'un homme méprisable, comme on lui avait dépeint le mari de Lucienne.

Mais il ne voulut pas s'y arrêter.

Et arrivé au télégraphe, il rédigea la dépêche suivante :

« Lady Warder,
« Hotel Parc,
« Vichy.

« *Avait quitté Paris, retrouvé ici. Tout va bien. A demain la fin.* »

— Elle comprendra, — se dit-il.

Il signa d'un faux nom et tendit sa dépêche à la receveuse :

Il resta dans le bureau à flâner, paraissant lire les affiches officielles placardées sur les murs, jusqu'à ce qu'il eût vu la receveuse s'installer devant son appareil.

Il sortit alors, se disant que dans quelques heures Léona saurait que l'œuvre de réparation était commencée.

Pierre Normand se sentait en même temps réconforté, à la pensée que le lendemain, à l'aube, sa maîtresse, anxieuse, penserait à lui au même moment où il exposerait sa vie à cause d'elle.

Un instant après, il arriva à l'*Hôtel des Deux-Mondes*, où il était descendu.

Il prit l'hôtelier à l'écart et d'un ton confidentiel :

— Je viens d'avoir une vilaine querelle à l'établissement thermal, avec échange de cartes, toute la gamme. Mais je suis étranger au pays, y étant venu pour prendre les eaux, et je n'y connais personne. Voyons, n'avez-vous pas quelques officiers en activité ou en retraite que je puisse prier de me servir de témoins.

— Il y a le commandant de Vallobres, la première maison à droite de la mairie, avec un jardin anglais sur le devant.

— Et d'un. Il n'y a pas quelque autre militaire?

— Hum, hum, je ne vois pas...

L'hôtelier se souvint alors d'un ancien percepteur et le lui indiqua.

Une demi-heure après, Pierre Normand se faisait annoncer chez le commandant de Vallobres.

— Mon commandant, — lui dit-il, — veuillez excuser l'indiscrétion de ma visite. Lorsqu'un voyageur tombe malade en route, il va sonner chez le médecin; lorsque le touriste seul, sans relations dans la contrée se trouve avoir une affaire d'honneur sur les bras, il va chez ceux qui ont eu la gloire de porter l'épée et il leur demande de vouloir bien l'assister.

— Vous avez donc un duel. Avec qui?

— Avec M. le comte de Saint-Florent... L'exiguité d'une allée dans le parc de l'établissement des bains... un coup de coude, une bousculade légère donnée par l'un ou par l'autre, on ne sait jamais. Quelques mots un peu vifs, et...

— Et?...

— Échange de voies de fait ou à peu près.

— Diable, cela aggrave le cas. Permettez-moi une question : l'insulté?...

— Ce monsieur avait été très arrogant, je n'ai pu me maîtriser et je l'ai menacé de mon gant.

Le commandant de Vallobres paraissait mal à l'aise. Pour lui comme pour tous ceux qui le voyaient de près ou de loin, M. de Saint-Florent était un sympathique.

Mais, comme l'avait dit en entrant Pierre Normand, son visiteur était un étranger avec une affaire d'honneur sur les bras; il ne crut pas devoir lui refuser son concours, — pas plus qu'un médecin ne refuserait de secourir un malade inconnu, ainsi que venait d'y faire allusion son visiteur.

Puis son client était un artiste : et cela aussi encourageait le vieux militaire à accepter.

L'acceptation du commandant obtenue, l'amant de Léona se rendit chez l'ancien percepteur qui, apprenant que le commandant avait consenti à servir de second à l'artiste, s'empressa de l'imiter, heureux de figurer dans une affaire d'honneur.

Vers deux heures de l'après-midi, le secrétaire du comte, accompagné d'un vieil ami de M. de Saint-Florent, se présentait à l'*Hôtel des Deux-Mondes*.

Maurice Donnel attendait en bas...

Malgré les efforts du jeune officier pour demeurer calme, de sourds frémissements auraient trahi son agitation à un œil attentif.

Pierre Normand mit aussitôt le commandant de Vallobres en relation avec les envoyés de son adversaire.

Une courte discussion eut lieu.

M. Pierre Normand se refusait à toute excuse.

La conclusion était donc fatale :

C'était le duel.

Il fut arrêté d'un commun accord qu'il aurait lieu le lendemain matin à six heures, dans un petit bois connu des témoins.

Le père de Mignonnette instruit une heure après de ce qui avait été décidé, approuva d'un mouvement de tête.

— A demain, — dit-il, — le jugement de Dieu !

CXL

LA VEILLÉE DES ARMES

Le repas de famille eut lieu ce soir-là, plus silencieux que de coutume à la modeste maison de campagne habitée par M. le comte de Saint-Florent et par les siens.

En vain Maurice avait-il essayé d'animer la conversation.

Il sentait lui-même combien sa gaîté était et devait paraître feinte.

Son rire nerveux sonnait mal.

Quant à M. de Saint-Florent, convaincu après une longue méditation, que l'incident de la matinée n'était pas le résultat du hasard, il ne cherchait pas à s'en déguiser la gravité.

De là, une contrainte qui planait sur chacun des assistants.

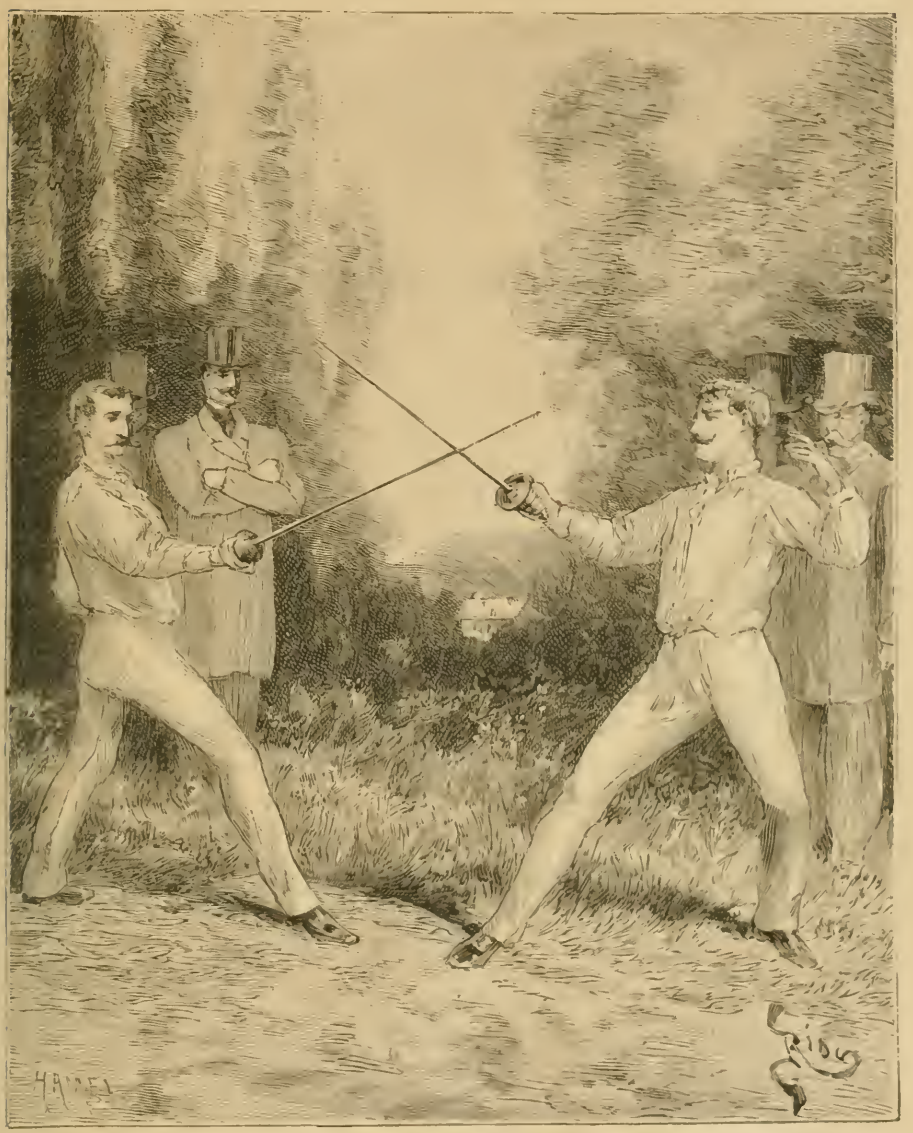
Mme de Saint-Florent, préoccupée de ses bonnes œuvres et trouvant en elles un aliment pour son esprit, s'isolait un peu dans ses réflexions d'un ordre si hautement philanthropique, au milieu des longs silences pesant sur la réunion malgré les efforts de son neveu.

Mais Mignonnette, moins absorbée, promenait parfois son regard intelligent sur les deux hommes.

Sur son époux... sur son père !

Elle sentait, elle devinait quelque chose.

Mais elle se contint, se disant que, ce qui se passait, sa mère par



Les épées aussitôt claquèrent avec un bruit bref. (P. 1656.)

adoption ne devait probablement pas en être instruite ou au moins il ne fallait pas qu'elle le tût, de si tôt, puisque ni Maurice ni M. de Saint-Florent n'en parlaient.

Mais lorsque le dîner fut achevé, elle appela Maurice dans un coin sous prétexte de l'aider à chercher un morceau de musique.

— M'ami, — lui dit-elle alors à voix basse, — tu me caches quel que chose desérieux

L'officier essaya de sourire.

Mais la jeune femme, avec l'intuition sinon de la vérité au moins d'un événement assez grave pour expliquer la sorte de rêverie qu'elle avait découvert sur les traits de son père, rêverie soulignée à ses yeux par les tentatives faites par Maurice afin de la masquer, la jeune femme fixa son mari avec cette expression caressante et douce des femmes qui aiment et qui se savent aimées.

Regard de tendresse et de pénétration irrésistible en même temps.

— Maurice...

— Eh bien ! quoi, voyons, ma chérie?...

— Tu n'as donc plus confiance en moi?

— Oh ! ma Mignonnette!... — protesta Maurice.

— Alors, mon ami, pourquoi te caches-tu de moi?

— Je t'assure...

— Non, ne mens pas, ce serait inutile. Et puis tu me ferais trop de peine. Je me dirais : il m'a trompée aujourd'hui; et, vois-tu, j'appréhenderais toujours que tu ne recommences à mentir... et je ne serais plus heureuse, je ne serais plus confiante.

En prononçant ces paroles, elle avait un air d'une mélancolie si touchante que son mari en fut tout remué.

Il se pencha vers la jeune et gracieuse tête de sa femme, et ses lèvres se posèrent sur ses fins cheveux blonds.

Ils demeurèrent ainsi un moment silencieux.

Maurice avait trouvé, dans son cœur, la plus expressive des réponses qu'il pût faire aux dernières paroles de la tendre épousée... mère bientôt.

A ce moment, la voix de Lucienne s'éleva :

— Eh bien! avez-vous trouvé ce morceau de musique?

— Pas encore, maman.

Et prononçant ces mots d'un accent découragé, Mignonnette traversa lentement le salon.

Elle alla rejoindre Mme de Saint-Florent, s'appuyer en quelque sorte contre elle comme pour la protéger de sa faiblesse aimante, levant ses grands yeux interrogateurs et bien tristes vers son père.

Le comte ressentit au cœur un coup vibrant et prolongé.

Son enfant avait-elle deviné?

Ou bien Maurice l'aurait-il instruite du secret qu'il devait garder?

Il leva son regard vers le mari de sa fille, vers celui qu'il chérissait comme un fils.

Maurice Donnel en comprit la signification, et il secoua négativement la tête.

Le directeur du Comptoir des Indes respira alors, car quelles heures que celles précédant la rencontre attendue, si les deux êtres qu'il adorait réellement les eussent comptées au milieu des alarmes.

Une indiscrétion d'autre part, pouvait avoir lieu?

Mais afin d'empêcher que cela ne pût se produire, il avait passé toute l'après-midi avec les deux femmes empêchant, avec des soins d'une vigilance exquise, que nul ne les approchât, ne risquât de venir troubler, ternir leur sérénité.

Un voile passa sur les yeux du père, de l'époux qui croyait avoir enfin gagné par tant d'années de labeur, de constance, d'honneur intime le droit de voir sa famille heureuse.

Mignonnette avait suivi la direction de son regard et aperçu la dénégation de Maurice : elle vit la tristesse empreinte ensuite sur les traits de celui qu'elle appelait « mon père » avec un involontaire attendrissement, et qui avait tant de droits à ce titre.

Alors elle n'eut que plus de certitude qu'un événement s'était accompli ou devait avoir lieu, dont ceux qui veillaient sur sa mère d'adoption et sur elle tenaient à garder le secret.

C'était donc bien grave et bien terrible alors?...

Son cœur généreux devina ce que cette réserve devait contenir, renfermer d'esprit d'abnégation et de sacrifice.

Et, prête à se sacrifier à son tour au repos des siens, complice muette alors de cette conspiration dans laquelle aveuglément elle prenait sa part, elle enveloppa Mme de Saint-Florent de ses deux bras, et ses lèvres se posèrent sur le front de la femme, de l'épouse, de la mère idéale en qui ne s'étaient jamais agitées que de nobles pensées.

Et ainsi, elle-même, elle semblait vouloir la protéger, et elle la défendait, en effet, contre ces avertissements secrets, ces pressentiments des choses que son âme en éveil avait saisis.

M. de Saint-Florent comprit son sublime mouvement, et ses yeux et ceux de Maurice se pénétrèrent.

Une même pensée les avait touchés : elle était réellement digne de l'ange sous l'aile de laquelle elle avait été élevée.

Mais ce silence, qui pesait maintenant sur le salon, dans la nuit grandissante avec les étoilements qui frémissaient au firmament obscur et que l'on entrevoyait par la fenêtre ouverte, laissait planer une lourdeur dénonciatrice.

Lucienne s'agita et releva la tête, semblant sortir d'un rêve : celui

du passé vers lequel, dans le mutisme de ceux qui l'entouraient, elle était peu à peu descendue.

Alors elle remarqua la contention empreinte sur les traits des siens.

Elle allait interroger, deviner, sentir aussi, peut-être.

Mignonnette comprit qu'il fallait détourner son esprit.

Et, de sa voix d'enfant qu'elle reprenait aux heures de câlinerie ou de tendresse plus débordante, avec une fausse légèreté :

— Je vais vous chanter quelque romance : cela va bien dans le cadre du soir.

Et affermissant sa voix par la force de sa volonté, après un accord dont le prélude semblait continuer le rêve de sa mère, elle commença :

J'allais cueillir des fleurs dans la vallée...

Mais tout à coup sa voix se brisa, comme un instrument dont les cordes seraient trop tendues.

Et, un hoquet nerveux soulevant sa poitrine, annihilant sa résistance, elle éclata en sanglots.

— Ma fille ! — s'écria alors Lucienne en s'élançant vers elle et la prenant dans ses bras. — Ma fille qu'as-tu?

Et, dans une soudaine inspiration, considérant tour à tour et avec une rapidité foudroyante les deux hommes consternés :

— Mon Dieu !... mon Dieu !... Mais que se passe-t-il donc?

M. de Saint-Florent se reprit le premier.

— Je ne le présumais que trop; la pauvre enfant est affectée, matériellement, par sa prochaine maternité, et elle n'a pas voulu aller prendre le repos qui lui est nécessaire... et cela pour ne pas vous quitter... pour ne pas vous troubler, Lucienne, dans les rêveries vers lesquelles vous vous étiez envolée et que nous respections...

— Est-ce donc vrai, mon enfant?... — interrogea Mme de Saint-Florent. — Tu souffrais et tu ne m'en parlais point? Tu ne m'aimes donc plus, dis; tu n'aimes plus ta maman?

— Oh ! ma mère !...

Mignonnette exhala, plutôt qu'elle ne les prononça, ces trois mots ineffables, car ce n'était pas son corps qui souffrait, mais son cœur.

M. de Saint-Florent vit qu'il fallait abréger cette attente, dénouer au plus vite cette situation dans l'intérêt du secret qu'il serait toujours assez tôt de révéler, non pas précisément parce qu'il touchait à sa propre vie, mais parce qu'il constituait, craignait-il, un retour offensif de leur venimeuse ennemie.

— Oui, — reprit-il, — les nerfs, trop tendus, de Marie ont besoin

de délassement, de repos. Celles qui vont être mères ont une sensibilité infiniment plus vive. Pour elles, il ne faut point de fatigue mais des soins toujours très doux. Emmène-la, Maurice. Et quelques heures de bon sommeil nous la rendront avec de l'aurore dans les yeux.

Et se courbant vers la jeune femme, vers l'enfant dont les prunelles plongèrent dans les siennes avec une intense et pieuse émotion, il posa longuement, bien longuement ses lèvres sur ces paupières comme pour les sceller, appeler sur elles le repos, le sommeil... et l'oubli !

. . . . . .

A la même heure, loin de là, seule dans un des salons du *Grand Hôtel du Parc*, à Vichy, Léona relisait pour la troisième fois la dépêche que lui avait envoyée Pierre Normand.

— Demain... — répétait-t-elle d'une voix creuse. — Demain!

Et serrant nerveusement le papier entre ses doigts crispés :

— Ah! pourquoi n'est-ce que demain? Pourquoi ce télégramme n'est-il que l'avenir... l'avenir incertain, et n'est-il point déjà le passé?

Et irritée d'avoir à attendre encore :

— Cet artiste est-il donc bien pressé de triompher par avance avec moi qu'il n'a pas pu attendre douze ou quinze heures de plus et me télégraphier : « Vous êtes vengée! » Vengée!... Oh! quel joie alors, quelle extase, quelle expansion! Vengée... de cet homme, de ce Saint-Florent qui, peut-être, il est vrai, ne m'a point fait de mal, mais vengée d'autant plus que, en le tuant, lui, c'est tous les siens que je frappe. Tous, tous! Oh! oui, comme elle est sainte, et douce, et bonne... et infernale la vengeance!... Saint-Florent mort, il ne me restera plus qu'à accomplir le reste : enlever à Maurice Donnel et à sa femme ce petit enfant à naître, ravager jusqu'au bout cette famille. Et alors, contentée, satisfaite, je pourrai me reposer. Je me reposerai... Et ce sera fini.

Et étendant ses bras paresseusement :

— Je vais dormir, heureuse et allégée; les rêves me berceront encore demain, au point du jour, au moment où l'homme, dont j'ai embrasé les veines, portera le coup fatal... le coup béni ! A mon réveil, je trouverai un petit bleu qui me dira que tout est terminé... et que le deuil est enfin rentré dans cette maison abhorrée.

CXLI

TALISMAN

Le lendemain, avant l'aube, M. de Saint-Florent et Maurice Donnel franchissaient sans bruit le seuil de la maison de campagne louée pour eux par Jacqueline Delbeau avant leur arrivée dans la petite ville d'eaux.

Malgré leur prétexte d'une promenade matinale, ils préféraient ne pas attirer l'attention, craignant le renouvellement des anxiétés de Mignonnette et peut-être la brusque divination de la vérité par Lucienne.

Lorsqu'ils furent parvenus à sortir du jardin sans que rien d'anormal se fût produit, ils s'éloignèrent rapidement sous l'abri d'un chemin creux qui les dérobait à la vue.

Ils se dirigèrent vers le bouquet de bois désigné la veille par les témoins comme le lieu de la rencontre.

Arrivés à quelque distance de cet endroit, ils aperçurent trois hommes qui se promenaient de long en large.

C'étaient les témoins du comte de Saint-Florent et un médecin.

Le père de Mignonnette leur serra la main et quelques paroles, attestant le calme de son âme, furent échangées.

Puis le silence se fit...

Le terrain choisi pour le combat dominait une partie de la vallée.

En se détournant, le comte aperçut un coin de la maison blanche où il avait laissé tout ce qu'il aimait le plus au monde.

Et les rides qui commençaient à sillonner son front se creusèrent davantage.

Quelle allait être l'issue de ce duel et quel serait le réveil des deux êtres tendrement chéris dont on était parvenu à endormir, à apaiser l'inquiétude vague?

Son regard rencontra celui de Maurice et ils se comprirent... Leurs mains s'étreignirent...

Puis le jeune officier s'éloigna pour cacher la flamme soudaine qui venait de s'allumer dans ses yeux, tandis que, entre ses dents serrées, passaient ces paroles :

— Ah! malheur à cet homme si mon oncle succombe! Malheur... malheur à lui!

A ce moment, un roulement de voiture s'éleva de la route.

Quelques minutes après, Pierre Normand et ses deux témoins apparurent.

Le vieux commandant portait lui-même les épées, — l'arme choisie, — semblant par ainsi revenu à son jeune temps.

Une sorte de sombre enthousiasme se lisait sur les traits de l'artiste.

Tout empli du souvenir de la femme qui l'avait envoyé à la mort ou au meurtre, il ne pensait plus à cette cause de prétendue justice de délivrance qui avait armé son bras.

Certains propos, recueillis depuis la veille, avaient ébranlé l'idée fâcheuse qu'il s'était faite de son adversaire, sur les paroles envenimées de Léona.

Il ne voyait et ne voulait plus voir qu'une chose, c'est qu'il allait exposer sa vie, c'est qu'il allait croiser le fer pour la femme qu'il aimait.

A cette heure, sans doute, prévenue par sa dépêche de la veille, elle était debout, inquiète, angoissée, écoutant les battements de son cœur, interrogeant les mille bruits indécis du matin, y cherchant des présages de ce qui, loin d'elle, s'accomplissait.

— Ah! — songeait-il en une ivresse muette, — triompher ou mourir pour elle. Triompher surtout, puisque triompher c'est, dit-elle, la délivrer... c'est la conquérir à jamais!...

La mort ne lui apparaissait pas comme une menace, et il brûlait d'avoir l'épée à la main.

Les nouveaux arrivants se trouvèrent bientôt à quelques mètres du groupe formé par le comte de Saint-Florent et ses témoins : ils saluèrent.

Le mari de Lucienne leur rendit gravement leur salut, tandis que l'œil ardent de Maurice Donnel, dissimulé à quelques pas, cherchait déjà celui du provocateur, de l'homme dont il avait le droit de suspecter le rôle.

Les armes furent tirées au sort et aussi les places respectives des deux combattants.

M. de Saint-Florent vit alors que la place que le hasard venait de lui désigner mettait sous ses yeux le toit lointain qui abritait sa femme et sa fille.

A cette vue, une flamme ardente monta à son cerveau.

Il lui semblait que c'était là comme un présage, un gage favorable.

Ah! oui, il combattrait avec énergie pour celles qui étaient là-bas...

Et s'il venait à succomber, s'il devait périr... eh bien! ses yeux ne se

fermeraient qu'emplis une dernière fois de la vue du logis où se trouvaient ces deux êtres si bons et si tendrement affectionnés...

Le commandant de Vallobres, appelé par son grade et son âge à diriger le combat, donna le signal.

Les épées aussitôt claquèrent avec un bruit bref.

Et, les fers croisés, les deux adversaires restèrent immobiles, tendus comme des ressorts, s'étudiant...

Quelques secondes, durant lesquelles la vie semblait comme suspendue.

Puis, brusquement, le corps de l'artiste se plia, son épée battit, rapide, insaisissable, brilla comme un éclair.

Maurice Donnel, caché à vingt pas, ressentit un coup de froid.

Mais un froissement de lame siffla, arrêtant l'épée de l'amant de Léona dirigée droit contre le cœur.

Puis le combat continua, pressé, haletant.

La violente attaque de l'artiste, en dénonçant un tireur exercé, venait de confirmer les soupçons de M. de Saint-Florent sur la provocation qui avait amené ce duel.

Son antagoniste était un émissaire conscient ou non de ceux qui, déjà, avaient déchaîné le mal sur les siens et sur lui.

Cette conclusion, loin d'abattre son courage, ne fit, au contraire, que le surexciter.

En se défendant, ce n'était plus pour lui seul qu'il luttait, mais pour ceux sur lesquels il voulait continuer à veiller.

De son côté, Pierre Normand reconnaissait que lady Warder n'avait point exagéré l'habileté de son ennemi.

Certes, si la main manquait un peu d'habitude, perdue, négligée sans doute, c'était pourtant un mur de fer que le peintre irrité rencontrait toujours entre son épée et la poitrine dans laquelle il était impatient de la plonger.

La manœuvre des lames l'une contre l'autre, empressée, ardente, dura ainsi un moment, puis le commandant intervint.

Et les deux adversaires s'arrêtèrent haletants, couverts de sueur.

Après un moment de repos :

— Allez, messieurs, — prononça encore le vieil officier.

Décidé à en finir et, pour cela, à ne pas laisser au comte de Saint-Florent le temps de se préparer, d'arriver à la parade, Pierre Normand coupa, dégagea rapidement le fer, glissant son épée sous celle de son ennemi.

Pierre Normand battit l'air de ses bras et s'abattit sur le gazon, comme une masse, avant qu'on eût eu le temps de le secourir. (P. 1658.)

La pointe de son arme arriva au-dessous du sein gauche du père de Mignonnette.

Maurice Donnel avait étouffé un gémissement et, déjà, le secrétaire du comte se précipitait pour recevoir dans ses bras M. de Saint-Florent.

— Ce n'est rien, — prononça le blessé avec un sourire d'une douceur virile pour le rassurer.

Et il retomba en garde.

Pierre Normand, enfiévré par ce premier succès, pressé d'achever, attendait, le fer déjà levé.

Mais dans cette courte halte, M. de Saint-Florent venait de revoir la blanche demeure dans laquelle étaient celles à qui il avait voué toute sa vie.

Et trouvant, dans cette vision, un nouvel aliment d'énergie, lui aussi résolut de brusquer le dénouement.

Et alors son épée, à son tour, battit rapide, cherchant, elle aussi, le chemin du cœur de cet homme à qui il n'avait rien fait et qui voulait le tuer.

Les yeux injectés, haletants, les deux combattants s'étaient rapprochés d'une façon inquiétante.

Les témoins, retenant leur souffle, attendaient l'instant fatal.

Tout-à-coup un cri s'éleva : l'épée du peintre vint mourir sur la poitrine de M. de Saint-Florent...

Et là, près de frapper mortellement celui qu'elle visait, elle échappa à la main qui la tenait... cette main s'ouvrit.

Le comte avait paré net et répondu par une foudroyante riposte...

Pierre Normand battit l'air de ses bras et s'abattit sur le gazon, comme une masse, avant qu'on eût eu le temps de le secourir.

M. de Saint-Florent demeura une demi-minute étourdi, reprenant son souffle, passant inconsciemment sa main sur son front en sueur.

Maurice s'était précipité vers lui, l'enveloppant de ses bras.

Le père de Mignonnette le considéra avec une expression d'affection profonde.

Et son regard, retombant sur la blanche maison que le soleil du matin commençait à dorer, il murmura :

— Dieu est juste.

Et redevenant aussitôt l'homme aux sentiments généreux qu'il était, il désigna son adversaire de tantôt, étendu au pied d'un arbre où on venait de le transporter, livide.

— Mais ce malheureux?... — questionna-t-il.

Maurice Donnel ne répondit pas : il n'avait pas, lui, la sublime générosité de s'apitoyer sur le sort du criminel, — Pierre Normand l'était à ses yeux, — qui avait tout fait pour jeter le deuil parmi les siens.

— Mais vous-même?... vous, mon oncle, mon père! — dit-il. — Vous aussi, vous êtes blessé... J'ai bien vu que...

— C'est peu de chose, — répondit le gentilhomme.

Mais son médecin s'approchait, après avoir laissé le misérable vaincu aux soins de son collègue.

La blessure de M. de Saint-Florent était peu grave, en effet : une plaie formant séton sous l'épiderme, grâce à la parade qui avait fait dévier le coup porté.

— Sans cela... c'eût tout simplement été mortel, — déclara le médecin.

Quant à l'autre combattant, il était touché très grièvement, l'épée du comte ayant traversé le poumon.

— Je vous en prie, docteur, — dit le mari de Lucienne, — faites-moi un pansement léger : vous viendrez ensuite le rafraîchir à la villa, s'il le faut. Mais allez seconder votre confrère pour sauver ce malheureux à qui je pardonne le mal qu'il a voulu me faire.

Le médecin lui obéit.

Maurice l'aida ensuite à passer ses vêtements, car cette blessure qu'il voulait dédaigner le faisait souffrir plus qu'il ne l'avouait.

Et il attendit un moment, jusqu'à ce qu'on fût venu lui apprendre que les médecins espéraient sauver le malheureux à qui il venait de pardonner si généreusement d'avoir voulu sa mort.

Alors il se retira, appuyé au bras de son neveu, de son fils...

— Je devais sortir vainqueur de ce duel, — lui dit-il alors, — car j'avais un talisman.

Et montrant la maison blanche, au lointain :

— Le voilà.

CLII

UN TÉLÉGRAMME

Le transport de Pierre Normand à l'hôtel, malgré tout le soin avec lequel il avait été opéré, n'avait pu empêcher un évanouissement.

Mais à peine au sortir de cette syncope, l'infortuné, craignant que le délire de la fièvre qui martelait déjà son cerveau ne vint annihiler sa volonté, demanda, d'une voix sifflante, de quoi écrire.

Il voulait envoyer une dépêche à celle dont l'amour l'avait conduit sur cette couche de douleur où il gisait, dans un pays inconnu, sans parents, sans amis.

Mais épuisée par le sang qu'il avait perdu, agitée par les premiers frissons du mal qu'il redoutait, sa main se refusa à obéir.

Il fut obligé de dicter, d'une voix à peine distincte, le télégramme qu'il voulait envoyer à sa maîtresse et qui devait aussi remplacer la lettre qu'il se proposait de lui écrire, — eût-il dû le faire avec son sang.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Cette dépêche, Léona l'attendait.

Étendue dans son luxueux lit d'hôtel au dais de soie, elle étirait nonchalamment ses beaux bras, attendant la soubrette qu'elle venait de sonner en se réveillant, pour lui demander si aucun télégramme n'était arrivé à son adresse.

— Aucun, milady, — répondit la servante.

— Quelle heure est-il donc?

— Onze heures, milady.

— Onze heures, — murmura l'ancienne courtisane, — *ce doit être terminé* depuis longtemps.

Et durcissant son regard, elle songea.

— Est-ce que?...

Elle n'acheva pas, mais sa pensée était :

— Est-ce que l'homme que j'ai fanatisé et poussé à ce crime plus ou moins avoué aurait été vaincu?...

— Tirez les rideaux, puis habillez-moi, — ordonna-t-elle d'une voix brève.

La servante obéit.

Léona se laissait habiller, le sourcil contracté, le regard et la pensée ailleurs.

Sa toilette achevée, elle se laissa tomber sur une causeuse, sombre, ramassée sur elle-même, le menton dans sa main.

Elle ne songeait pas à aller s'informer de l'état de lord Warder, à demander de ses nouvelles.

Comptait-il pour elle à cette heure?

Tout-à-coup elle eut un brusque sursaut.

On venait de frapper à la porte de sa chambre.

— Entrez, — fit-elle d'une voix sourde.

La soubrette revenait, le papier bleu d'un télégramme posé sur un plateau.

A cette vue les yeux de Léona s'allumèrent d'une lueur fauve.

Elle prit le papier d'une main qui pesa sur le plateau comme une griffe.

Mais elle ne l'ouvrit pas.

Immobile, figée dans sa posture hostile, la main qui tenait le télégramme appuyée sur son genou, elle attendit que la servante fût sortie.

Alors, abaissant lentement sa tête aux cheveux fauves, elle fixa d'un œil pesant le message, semblant vouloir lire à travers le papier.

Une hésitation insurmontable, irritée, la retenait.

Enfin, les dents serrées dans une impression de sourd malaise dont elle n'était pas maîtresse, elle en déchira lentement la bande pointillée. Et son regard s'abattit sur le texte.

Et violemment, comme une détente brusque de son être, elle froissa, elle tordit, elle pétrit le papier devenu informe dans sa main.

— Le lâche ! — grondait-elle en des sons rauques exhalés de sa gorge. — Le lâche !...

Et elle se dressa, lionne, tigresse, soudainement lâchée, démuselée, jetant sans cesse, ces seuls mots, cette insulte :

— Le lâche !... L'imbécile !... Le pleutre !...

Cette dépêche, c'était celle que son amant lui avait fait envoyer pour lui annoncer l'issue malheureuse pour lui, pour elle de son duel.

Son amant ?... Est-ce qu'elle avait jamais eu des niais, des impuissants, des inutiles pour amants, elle ?...

Et elle martelait les tapis du talon de ses mules de velours, comme elle eut voulu piétiner le corps ensanglanté de cet homme incapable qui n'avait même pas su tenir une épée.

Dans un accès de rage, elle rouvrit la dépêche chiffonnée, lacérée, la relut... et y cracha dessus une malédiction, la rejetant à terre, la déchirant sous ses talons, à défaut d'autre chose.

Oui, il n'y avait plus à douter, le terrible bretteur qui, à l'en croire, tenait la vie de son adversaire au bout de son épée, s'était laissé clouer par l'épée du comte de Saint-Florent.

Et elle l'avait ménagé, préparé, convié en quelque sorte pour ce rôle de vengeance dans lequel il venait d'échouer si misérablement.

Et elle s'était livrée, elle s'était donnée pour aboutir à ce résultat : ses ennemis triomphants !

Pierre Normand avait encore l'aplomb de lui envoyer cette dépêche.

Il s'imaginait peut-être qu'elle allait partir, laisser tout là, pour aller le soigner, s'installer à son chevet ?

Elle eut un ricanement de rage terrible :

— Au charnier !

A la fin, lasse de colère exhalée en vain, elle s'arrêta, debout au

milieu de la pièce à travers laquelle elle marchait; elle s'arrêta, les bras croisés sur sa poitrine, immobile comme une statue.

Et son regard, plongeant à travers les vitres de la fenêtre, elle parut voir, au loin, vers la contrée d'où lui étaient arrivés les télégrammes expédiés par l'homme qu'elle avait chargé de sa vengeance.

Il lui semblait apercevoir deux individus aux prises, l'épée à la main, et celui qui restait vainqueur, c'était l'ennemi dont elle souhaitait la mort.

La défaite n'était pas seulement pour le blessé : elle était surtout pour elle.

— Allons, — murmura-t-elle, — il y a donc réellement des têtes que je ne puis abattre.

Une expression de menace indomptée passa sur sa physionomie.

— Mais il reste la dernière carte. Et cette fois, ce sera bien toute ma revanche !

Ayant besoin de s'arracher à l'obsession qui la tourmentait, lady Warder se rendit auprès de son mari.

Elle le trouva accablé, prostré dans un fauteuil, le corps ployé par le mal.

Son regard aussi, à lui, paraissait regarder au dehors, au loin,... par delà la mer.

Il revoyait ainsi son Écosse brumeuse et pourtant aimée, où il avait reçu le jour.

Et le vieux et riche manoir non loin duquel les lords Warder dormaient de l'éternelle sommeil et il se disait que l'heure d'aller les rejoindre allait sonner avant peu.

Léona s'aperçut de sa prostration.

Et un soupir de soulagement, de contentement secret, souleva sa poitrine.

Elle se dit :

— Celui-ci, au moins, va me procurer une satisfaction. Avant peu, je serai veuve... pour la deuxième fois. Veuve comme je voulais l'être.

Le malade avait tourné la tête au bruit soyeux de la robe de chambre de sa femme traînant sur les tapis.

— Hélas! chère amie, — lui dit-il, — vous avez cru bien faire en m'amenant ici Mais ç'aura été bien inutilement, je le crains.

— C'est cela, reprochez-le moi, — répliqua aigrement Léona.

Lord Warder passa sa main pâlie sur son front.

Certes, ce voyage n'avait été pour lui qu'une aggravation.

Mais, croyant à l'affection totalement revenue de celle qu'il avait

épousée, affection dont sa conduite à Vichy semblait lui avoir donné la preuve jusqu'à l'arrivée de Pierre Normand, il avait accepté son sort avec résignation.

Mais depuis le départ du peintre, il sentait peser sur lui l'irritation sourde de sa femme, énervée à certaines heures par l'attente dans laquelle elle était du duel de l'artiste et du comte de Saint-Florent.

— Oui, — reprit Léona ayant besoin de faire expier à quelqu'un la nouvelle qu'elle venait de recevoir, — oui, oubliez-vous, sacrifiez-vous. Voilà comment on vous récompense!

Et déchiquetant l'étoffe du fauteuil dans lequel elle s'était jetée :

— Croyez-vous que ce soit pour mon plaisir que je me sois presque constamment privée des fêtes et des représentations théâtrales données à Vichy?

Et secouant les épaules avec un rire âcre :

— Voilà ce que c'est que d'avoir voulu m'improviser garde-malade... sœur de charité. Monsieur m'accuse d'avoir aggravé son mal. Pourquoi pas de l'avoir causé?

— Madame, — prononça alors le malade d'une voix grave, — vous oubliez que c'est pour vous sauver que j'ai reçu la blessure dont je vais mourir.

— Eh! vous me le répétez assez souvent!

Et sur ces mots, elle sortit brusquement, tandis que lord Warder, resté seul, exhalait un sourd gémissement :

— J'ai oublié mon âge, le deuil récent de mon fils, mon rang même pour céder à une folle passion, j'en subis le châtiment.

Quelques heures après, un nouveau message arrivait à Léona.

Mais celui-ci était d'une autre origine.

C'étaient, sous une enveloppe, quelques lignes au crayon expédiées par de Favrol.

Ce dernier l'avisait que M. et Mme Donnel étaient partis pour Mirecourt en compagnie du comte et de la comtesse de Saint-Florent.

— Il m'annonce ce que je sais, — grinça Léona.

Mais son agent ajoutait qu'il avait mis leur absence à profit pour faire la connaissance des êtres et du lieu du jardinier et qu'il pensait l'utiliser pour la réussite finale de leurs projets.

— Ce n'est donc qu'un coup différé, — conclut-elle. — Mais celui-ci sera le coup mortel.

CXLIII

AU BRITANNIC-HOTEL

Nous arrivons aux dernières pages de notre récit... Huit jours après, lord et lady Warder étaient de retour à Paris, au Britannic-Hotel.

Lord Warder, de plus en plus bas, y faisait une halte absolument indispensable.

Durant le trajet de la gare à l'hôtel, on avait craint un moment de le voir perdre connaissance.

A cause du laquais présent avec elle dans la voiture, Léona avait feint une vive émotion...

Mais au fond d'elle une véritable allégresse s'était élevée.

Ce symptôme était de ceux qui ne trompent pas.

— Ce n'est plus qu'une question de jours, — pensa-t-elle

A peine un peu remis, par le repos, son mari, se rendant compte de la gravité de la situation demanda de quoi écrire.

— Est-ce pour adresser vos ordres à votre homme d'affaires? — lui demanda doucereusement Léona, — pourquoi ne pas me prier de vous servir de secrétaire? car je crains que cela ne vous fatigue à l'excès.

— Ce n'est point à lui que je songeais.

L'œil de Léona indiqua une interrogation.

Elle avait réfléchi depuis que l'état de son mari s'était si fortement aggravé, et elle avait essayé de revenir à ce rôle d'épouse en apparence dévouée qui devait lui assurer la fortune du malheureux gentilhomme.

— Non, — reprit le malade. — C'est Annie, ma nièce que je voudrais revoir avant de mourir.

— Ah! mon ami que dites-vous là? Mourir... Oh! non! Mais vous avez raison, *notre* nièce ne peut que se trouver heureuse de recevoir de vos nouvelles... de vous si bon envers elle, toujours.

Il est impossible de rendre insidieux, à la fois le ton haineux et faussement attendri de ces paroles.

Elle-même avait alors installé, devant le malade, ce qu'il désirait.

Lord Warder traça à grand peine quelques lignes d'une écriture vacillante.

J'ai appris par un jardinier que le trousseau est prêt pour recevoir le nouveau-né, — ajouta de Favrol. (P. 1670.)

« Ma chère nièce... ma chère enfant,

« Je suis bien mal... je voudrais t'embrasser, tandis qu'il en est temps encore !

« Lord Richard Warder »

C'est tout ce qu'il avait eu la force de jeter sur le papier.

Léona lisait derrière son épaule ; elle eut un sourire diabolique.

S'étant éloignée avec précaution afin qu'il ne soupçonnât pas son indiscrétion, elle proposa à son mari de libeller elle-même l'adresse.

Il avait dû dépenser beaucoup de force pour écrire ces quelques mots : il accepta !

— Ah ! — murmura-t-il. — Pourquoi vous impatienter quelquefois, contre un moribond ?

Léona lui ferma la bouche avec sa main parfumée et effleura son front flétri de ses lèvres.

— Je vais envoyer votre lettre moi-même, — ajouta-t-elle — de la sorte nous serons sûrs qu'elle partira par le plus prochain courrier.

Elle sortit tandis qu'il l'a remerciait. Et elle livra, au feu qui brûlait dans une cheminée, cette missive importune, tandis que ces mots passaient entre ses dents serrées :

— Rappeler cette chère parente, jamais !

Maintenant, en effet, Léona était certaine de la destinée de cette lettre.

Avant de revenir à Paris, elle avait écrit à Favrol et elle attendait sa visite en regardant les cendres de la lettre s'envoler dans le foyer.

Quant à sa fille, à Berthe, elle l'a faisait passer après.

Du reste, une sorte de méfiance avait succédé chez elle à la grande froideur qu'elle ressentait autrefois envers son enfant.

Berthe avait manqué périr, il est vrai, sous l'effet du poison destinée à cette fille adoptive des Saint-Florent à qui Léona avait essayé de ravir son fiancé, et à laquelle elle avait juré de voler son chérubin si près de naître...

Mais ce malheur, ou plus exactement, selon lady Warder, cet... accident n'avait-il pas été causé uniquement parce que sa fille avait outrepassé ses volontés ?

— Elle s'est rapprochée à mon insu, de mes ennemis, — songeait parfois Léona, — et elle a été atteinte par les coups que je leur ai portés... C'est sa faute.

Dans sa pensée, Berthe faisait cause commune avec les Saint-Florent.

Et si elle n'était pas encore une ennemie elle-même ; elle était tout au moins une adversaire.

La scène du flacon perdu par Alexandre, encore toute fraîche à la mémoire de lady Warder, n'en était-elle pas la preuve ?

Berthe devait donc non seulement être soigneusement tenue à l'écart de ses projets actuels.

Mais de plus il était urgent qu'elle ne les soupçonnât même pas.

En conséquence, il ne fallait point qu'elle rencontrât de Favrol chez sa mère.

— Je lui enverrai un mot, de Paris... si j'ai le temps. — s'était dit cette dernière.

Ce mot, elle ne lui avait pas encore adressé au moment où nous venons de la voir jeter au feu la lettre destinée par lord Warder à sa nièce.

En effet, Léona attendait de Favrol depuis le matin et son impatience commençait à devenir cette inquiétude sourde et mauvaise qui, contractant son sourcil, donnait alors à son visage toujours beau un aspect de haine si saisissant.

Elle se demandait si le gentilhomme taré, les poches lourdes des subsides qu'il avait soutirés d'elle, n'avait pas senti se réveiller ses scrupules de lâche conscience.

— Ne m'a-t-il pas abandonnée, à présent qu'il n'a plus besoin de moi ?

Ses réflexions prenaient un tour de plus en plus sombre, lorsque, après avoir frappé, un des laquais entra et lui remit, sur un plateau, une carte armoriée.

C'était celle de Favrol.

— Il ne se refuse plus rien, — se dit Léona en considérant l'élégant morceau de vélin.

Mais enfin, il arrivait, c'était l'essentiel. Quant à ses prodigalités, lord Warder était assez riche pour payer le luxe des créatures au service de sa femme.

Elle donna l'ordre de l'introduire.

L'ancien ami de Raoul de Saint-Florent parut alors et s'inclina devant elle avec une révérence du meilleur ton.

Ce n'était plus le malheureux honteux, dépenaillé, suant la misère et le vice abjects que nous avons vu se présenter la première fois au Britannic-Hotel.

Gaétan de Favrol avait repris aujourd'hui toute son élégante et cynique assurance de jadis.

Léona attendit que le domestique se fût retiré.

— Eh bien, — siffla-t-elle alors, — tous mes compliments. Je vous attends depuis ce matin. Et vous arrivez maintenant?...

— Ah! chère amie ! — sussurra-t-il.

Elle releva la tête avec hauteur.

« L'amie » de cet homme, de ce gentillâtre ravalé aux plus infimes besognes, et qui retomberait sans doute dans la boue dès qu'elle refermerait sa main?...

L'amie d'un... espèce de mouchard de bas étage, elle, lady Warder?...

— Oui, — reprit Favrol d'un ton dégagé, — si vous saviez, vous ne me garderiez pas rancune.

Elle le dévisagea.

— Au fait! — dit-elle.

— Devinez qui je viens de voir?

— Le sais-je?...

— Devinez.

Son air d'assurance plutôt égayée montra à celle qui l'écoutait qu'il était assez sûr de lui...

De qui et de quoi s'agissait-il donc?

Ce dont elle ne doutait pas, par exemple, c'est que cela devait lui être encore désagréable à elle, Léona.

Sans cela, son acolyte, n'eût pas eu ce rire silencieux au coin de ses paupières qu'elle avait appris à connaître.

— Vous savez que je n'aime pas les rébus, — reprit-elle sèchement.

— Pardon, ma chère amie. Mais vous m'avez accueilli de telle façon que vous méritez un brin que je vous mette sur la sellette.

Et assujétissant son bandeau de soie qui menaçait de laissser à nu le stigmate encore imparfaitement cicatrisé de sa joue :

— Comment!... depuis ce matin, à l'heure à peu près où je devais venir vous présenter mes respects...

Ces derniers mots furent prononcés par Favrol avec une ironie et une politesse vraiment cinglantes.

Il se vengeait.

— ... Comment, depuis ce moment je fais le chien de chasse afin de vous être agréable et voilà!...

Et il affectait une exagération de familiarité qu'il savait devoir ravaler l'orgueil de la nouvelle lady, lui qui la valait bien, étant d'authentique noblesse :

— Je me disais en effet : je suis toujours sûr de trouver cette chère Léona au Britannic-Hotel, tandis que je ne suis pas certain de retrouver la piste qui se présente. Suivons-la donc.

— Que voulez-vous, — fit enfin Léona trouvant politique de s'excuser à peu près, — vous attendant depuis ce matin, je me forgeais toutes sortes d'idées... Et alors?...

Et son regard se posa sur son interlocuteur, interrogeant.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Berthe? — questionna de Favrol.

— Mais...

— Vous hésitez à répondre. Dans ce cas, j'hésite à aller plus loin, car je pourrais commettre quelque impair. Parlons donc du ménage Donnel, un ménage d'amoureux s'il en est!...

Léona se mordit nerveusement les lèvres.

Par ces derniers mots, son visiteur lui rappelait sa passion dédaignée par le jeune officier.

Léona comprit qu'il serait toujours temps de revenir au jeune officier et à sa femme.

Mais si de Favrol venait de prononcer le nom de Berthe, c'est qu'il avait à lui annoncer quelque chose qui en valait probablement la peine.

— Voyons, — fit-elle. — Il s'agit de ma fille. Rien de surprenant à ce que j'agisse en mère prudente. Vous me demandez s'il y a longtemps que je n'ai vu cette enfant. Et qu'est-ce que cela vous fait de savoir que, prévoyant combien une rencontre entre vous deux pouvait être gênante, j'ai voulu vous voir le premier avant de lui faire connaître ma présence ici?

— Flatté de la préférence.

Et se carrant dans un fauteuil.

— Eh! bien, je l'ai vue quand même. Mais elle ne m'a pas aperçu. Elle était trop occupée pour cela. Avez-vous entendu parler depuis longtemps de certain officier de marine de notre connaissance, nommé Hector Brémontier?

Le regard de Léona lança un éclair.

— Lui?... Une créature encore de ces Saint-Florent.

— Je me dirigeais vers Neuilly, où vous habitez chère amie, et cela en un modeste et simple fiacre, — reprit tranquillement le narrateur, — lorsque je vis descendre, d'un landau fort bien attelé, un jeune officier de marine toutes aiguilettes et toutes broderies dehors.

Et avec une tension rancunière et méchante de ses lèvres minces :

— Un peu pâle encore, l'officier, comme si quelque bon coup d'épée ou la balle d'un revolver avait été sur le point de l'envoyer dans l'autre monde.

— Que n'y est-il resté!... car je le hais, je le déteste, comme j'exècre tout ce qui touche à cette famille, de près ou de loin, — grinça Léona.

Favrol inclina la tête en signe d'approbation et continua :

— Je vis donc descendre le lieutenant de vaisseau, Hector Brémontier. Lorsque, se tournant avec empressement vers la voiture, il tendit la main à une jeune et charmante personne... dans laquelle je reconnus... Mlle Berthe Raymond.

— Berthe et lui, en voiture!...

— Ou du moins, descendant de voiture. La jeune fille a pris le bras du jeune officier, et ensemble ils sont entrés dans des magasins, à droite, à gauche, sans se gêner.

— Elle est donc sa maîtresse? — gronda Léona. — L'infâme!

— A moins qu'ils ne soient mariés.

— Pour cela il faut mon consentement. Et jamais je ne l'accorderai. Tout plutôt que cela.

— Elle est majeure!...

Un sourire vicieux passa sur les traits flétris de Favrol.

— Tout plutôt que leur mariage! — avait dit Léona.

Si Berthe n'était pas la maîtresse de Brémontier... dévorés l'un et l'autre par un amour sans espoir, elle finirait bien par le devenir, pensa-t-il.

Le misérable de Favrol raisonnait comme s'il s'était agi de lui.

En ce cas, l'officier ayant obtenu ce qu'il voulait ne tarderait pas à « lâcher » la jeune fille... qui sait!

Et à ce moment, de Favrol oubliant la rigueur avec laquelle on l'avait traité jadis, se présenterait comme un consolateur; un sauveur : il effacerait la tache, et la jeune fille serait alors bien heureuse de l'épouser.

— Et j'aurais enfin le magot! — conclut-il silencieusement.

Il avait fait ces réflexions tandis que Léona gardait un instant le silence, cherchant le moyen de séparer les deux jeunes gens dont on venait de lui dénoncer la réunion et ne le trouvait pas... pour le moment.

— M'en voulez-vous toujours de vous avoir fait attendre, ma chère amie? — demanda enfin de Favrol.

Léona lui tendit la main.

Et pour chasser les pensées importunes qui venaient l'assiéger, elle demanda à son espion des renseignements sur la jeune Mme Donnel.

Elle apprit alors que l'époque de la réouverture des cours, à Saint-Cyr, approchant, le capitaine Donnel allait revenir des Vosges, dans quelques jours, avec sa femme.

— J'ai appris par un jardinier que le trousseau est prêt pour recevoir le nouveau-né, — ajouta de Favrol. — Un tas choses sont arrivées à la villa, envoyées par une grande maison de blanc à qui elles avaient été commandées par Mme de Saint-Florent avant son départ aux eaux; sans compter, paraît-il, ce qu'elle avait fait confectionner chez elle.

Léona montra ses dents de louve.

— Il ne l'usera pas, leur petiot!

Ce qu'elle tenait beaucoup à savoir, c'est si la jeune mère ferait ses couches à la petite villa qu'elle habitait maintenant, ou bien, si elle se rendrait à Saint-Germain.

— Vous pouvez vous rassurer, — se hâta de répondre Favrol, — à qui le nom de ce dernier endroit donnait la chair de poule. Le jardinier auprès de qui je me suis fait passer pour un artiste ayant envie de s'établir là-bas m'a appris qu'une garde-malade a été retenue à Versailles pour les soins à donner à l'accouchée.

— En ce cas, il faut bien étudier le pays. Il y a un bois derrière la maison.

— Avec une porte de communication conduisant de ce bois dans le petit parc de la villa. Je le sais.

— Je vois que vous m'avez comprise. Je vous aviserai pour que nous ayons un dernier entretien avant mon départ.

Et elle se leva, congédiant ainsi son visiteur.

Celui-ci ne bougea pas.

— Mais cela coûte très cher, ma chère amie, de se faire passer pour un artiste devenu millionnaire. Puis vous savez, il y a ces dettes, ces maudites dettes. Je suis en retard pour plus de dix mille francs.

— Dix mille francs?...

— Dix ou douze, je ne sais trop. Ah! si j'avais vos rentes!...

Léona se pinça les lèvres.

Le gentilhomme déchu la faisait de nouveau chanter.

— Mais qui veut la fin, veut les moyens, — songea-t-elle.

Et ayant passé dans sa chambre, elle en revint un instant après avec une enveloppe largement bourrée.

— Tenez; j'espère que vous en aurez pour longtemps maintenant!

Le misérable mit soigneusement l'enveloppe dans un riche portefeuille en cuir de Russie, marqué à ses armes.

Il baisa galamment la main de lady Warder.

Et il s'éloigna, passant roide et fier, devant les domestiques qui avaient peine à reconnaître en lui le visiteur à la mine lamentable, au linge plus que douteux qu'ils avaient introduit un jour chez la voyageuse.

Léona resta seule, debout, les lèvres serrées, réfléchissant.

— Ce doivent être les Saint-Florent qui ont poussé ce va-nu-pieds de marin dans les bras de ma fille. Ah! Berthe! Berthe! prends garde de n'être pas frappée à la fin d'une façon irrémédiable par tout ce que j'ai de haine amassée contre ces gens-là!...

Et voulant avoir le cœur net de ce qu'elle venait d'apprendre, elle fit ce qu'elle avait retardé jusqu'alors, elle écrivit à sa fille qu'elle l'attendait... pour l'embrasser, dit-elle, — ou pour la mordre!

CXLIV

JOIES ET TRISTESSES

Favrol n'avait pas menti en affirmant avoir aperçu Hector Brémontier avec Berthe.

L'officier de marine que l'amour emplissait au point de lui faire prendre en dégoût cette mer qui, pourtant, l'avait charmé si longtemps, avait saisi la première occasion pour revenir à Paris.

Se rapprocher de l'être aimé, vivre dans son atmosphère, respirer le même air, n'est-ce pas la plus grande joie de la terre?

Aussi quelle ivresse, quelle extase de se retrouver auprès de Berthe.

Mlle Raymond, de son côté, avait éprouvé comme une sensation de délivrance, d'expansion infinie à le revoir.

M. et Mme de Saint-Florent, Mignonnette éloignés, elle s'était trouvée si seule, si tristement abandonnée dans Paris.

Heureusement que les lettres du lieutenant de vaisseau venaient abuser, occuper son attente.

Sans elles, il lui semblait qu'elle serait morte.

Aussi quel rayonnement sur ses traits lorsqu'elles arrivaient.

François l'intendant s'en apercevait.

Et quelle douleur, pour le malheureux, lorsqu'il lui présentait sur un plateau ces enveloppes dont il avait appris, hélas! à reconnaître l'écriture.

Car, dans la folie de son impossible amour, il se nourrissait, il se repaissait de son mal.

On aurait dit que le pauvre diable éprouvait, dans son désespoir, comme une jouissance secrète à se faire souffrir davantage.

— Ah! oui, — se disait-il en se rongeant les poings. — Je sens que c'est de la folie. Fuir! Fuir!... Mais non; je veux rester près d'elle jusqu'à ce que la somme de mes douleurs soit trop forte.

Et sombre :

— Jusqu'à ce que je voie mon malheur consommé... jusqu'à ce qu'il l'épouse ou que... Ce jour-là je me tuerai. N'ai-je pas ce couteau de boucher?... Arme inutile jusqu'ici et qui me servira alors!..

Et avec des rages, des envies frénétiques de déchirer l'enveloppe, de

Il y eut un chaste murmure de baisers, tel qu'un gazouillis d'oiseaux énamourés... (P. 1675.)

lire, d'apprendre par cœur les phrases d'amour que Brémontier écrivait à la jeune fille, il prenait ces lettres si torturantes pour lui.

Oui, les dévorer de son regard, et ensuite les anéantir, les broyer avec des cris de haine, de malédiction, cela l'aurait soulagé

Et, cependant, victime vouée à la souffrance, résignée au martyre, sentant monter à ses paupières des larmes que brûlait la braise de ses yeux, il les portait lui-même à sa maîtresse.

Et en accomplissant cela, il se disait :

— Souffre, souffre un peu plus, chair à misère !

Mais l'épreuve venait d'être plus atroce, plus violente encore quelques jours avant les incidents que nous venons de signaler au chapitre précédent.

C'était l'avant-veille du retour de Léona, de Vichy.

Un coup de sonnette ayant retenti et le valet de pied étant allé ouvrir, ce domestique subalterne avait avisé l'intendant de la présence d'un visiteur qui demandait à voir Mademoiselle.

François s'était alors trouvé brusquement en présence d'Hector Brémontier.

Son saisissement fut tel que ses lèvres blanchirent.

S'il s'y était attendu, s'il avait été prévenu, il aurait tâché de s'habituer à cette pensée.

Mais, tout à coup, sans que rien ne le fit pressentir, voir arriver ainsi son rival, l'homme qui avait pris le cœur de la jeune fille et à qui il était obligé, lui, le domestique, le valet, de parler respectueusement !

Il eut un moment de silence angoissé, de révolte sourde.

Puis, d'un pas d'automate, il souleva une portière, l'introduisit dans le salon, et il alla prévenir Berthe.

— Enfin ! — fit la jeune fille radieuse...

Et elle s'élança vers la pièce où l'attendait son fiancé.

François, Jean Touraille, avait fait bonne contenance devant elle.

Mais, resté seul, le ressort qui le soutenait se détendit, et il tomba sur une chaise, secoué de sanglots.

La joie de Berthe le lui montrait ; elle l'attendait, *lui*.

S'il avait lu les lettres qu'ils échangeaient, ces lettres qui passaient par ses mains il l'aurait appris.

Et ils étaient à côté, leurs mains réunies, leurs lèvres jointes peut-être, leurs yeux fixés l'un sur l'autre avec l'infinie douceur des amours enfin heureuses.

Et c'est lui qui venait de les réunir, lui dont le cœur saignait, saignait à mourir.

N'était-ce pas horrible ?...

Tandis qu'il se laissait aller à son désespoir solitaire, non loin de lui, Hector et Berthe, ignorants de son malheur, échangeaient entre eux ces paroles sublimes que seuls connaissent les amants.

— Berthe, mon adorée, ma vie, mon âme, ma divinité ! — murmurait le marin. — Ah ! ne vous quitter jamais plus !...

Et la contemplant :

— Autrefois j'avais une préférée, la mer, la grande mer aux volutes puissantes. C'est que, alors, j'ignorais l'amour. Et maintenant, vous emporter sur les vagues berceuses, ou bien près de vous, couler mon existence entière, voilà mon seul rêve.

— Et cependant vous avez hésiter à venir.

Ainsi lui répondit la jeune fille en l'inondant d'un sourire idéalisé.

— C'est vrai; j'avais peur de ce seuil... par d'autres profané. Mais vous, vous Berthe, vous savez bien que la minute qui s'écoule et chacun des instants de ma vie, soit loin, soit près de vous... sont entièrement à vous. Mais vous prendre ainsi, avoir mes doigts pris à vos doigts... Ah! ce sont des heures où, — pardonnez-moi, — l'on voudrait presque mourir, dans la plénitude de sa félicité.

Il y eut un chaste murmure de baisers, tel qu'un gazouillis d'oiseaux enamourés...

Un son étouffé, comme l'écho d'un sanglot, arrêta les lèvres des deux amants.

Ils écoutèrent : puis n'entendant plus rien, s'imaginant s'être abusés, ils s'oublièrent de nouveau dans les tendres et pures caresses dont se contentaient leur tendresse si longtemps contrariée.

Alors l'homme qu'ils venaient réellement d'entendre sangloter, se dressa en un élan fou et, se tordant les bras, s'arracha de ce siège où il était tombé, mordu, ainsi que par une brûlure, par ce bruit de baisers.

— Ah! — gronda-t-il, — il vaut mieux que je m'en aille, car je me tuerais sur l'heure ou je les tuerais!

Maintenant, dans le calme silence du grand salon dont les tentures épaisses semblaient les isoler, Hector Brémontier expliquait à Berthe les hésitations dont elle venait de se plaindre si tendrement.

En effet, il en avait coûté à ses scrupules de venir la retrouver dans cette maison où la mère de la jeune fille l'avait chassé en quelque sorte.

Mais Berthe le rassura.

Cette maison était à elle maintenant, et à elle de telle sorte que son fiancé pouvait y séjourner sans rien sacrifier, à son honneur, à sa fierté, puisqu'elle l'avait échangée contre l'héritage de sa grand'mère, et échangée avantageusement pour les intérêts de sa mère cupide.

Ils causèrent, heureux, laissant couler les heures.

Dans cet entretien, il fut convenu que, durant le séjour de Brémontier à Paris, ils se verraient quotidiennement.

La tyrannie du règlement militaire, les préjugés du monde les sépareraient encore.

Eh bien! ils jouiraient au moins de la faculté de se trouver réunis, — et presque unis.

Aussi, forts du témoignage de leur conscience, de la pureté de leurs pensées, comme de celle de leur vie, ils circulèrent donc dans Paris les jours suivants.

Ils se disaient :

— Ne sommes-nous pas fiancés?

C'est durant une de leurs promenades que de Favrol les avait rencontrés, épiés, voyant le vice, lui, où n'était que l'amour le plus sain et le plus élevé...

Léona, qui ne croyait pas plus à la vertu que son peu intéressant acolyte, crut donc jouer le rôle d'une mère rigide lorsque, répondant à son appel, sa fille vint la retrouver au Britannic-Hôtel.

Berthe, répondant sans délai à son appel, le faisant par devoir, avait à peine embrassé cette mère qu'elle eût voulu aimer de tout son cœur et dont l'égoïsme la glaçait malgré elle, que Léona lui reprocha de s'être montrée publiquement avec Hector Brémontier.

— Lorsqu'on n'a rien à cacher, ma mère, on n'a point peur du grand jour, — répondit fièrement la jeune fille.

— Mais toi, une jeune fille, et lui, ce... ce marin?...

— Ma mère, nous sommes fiancés.

Léona eut un sursaut de colère.

— On n'est fiancé qu'avec l'approbation de ses parents. Or, moi donner mon consentement à l'amour, au mariage de ma fille avec l'homme qui a voulu m'assassiner...

— Ma mère, le coupable n'est pas lui. J'en ai la preuve. C'est...

— Tais-toi! Tais-toi! — ordonna Léona.

— Soit, mère, — répondit la jeune fille avec dignité, — nous attendrons tristement que vous ayez changé de sentiment ou d'avis.

— Ou ma mort... n'est-ce pas? Eh bien! en ce cas, vous attendrez longtemps, car je n'ai pas envie de mourir pour laisser ma fortune à un suborneur qui a fait le joli calcul de filer le parfait amour avec mademoiselle ma fille pour épouser ses millions.

Berthe protesta par un soupir : elle connaissait à présent le désintéressement de son fiancé, l'abandon de l'héritage maternel qui devait être la conséquence de leur union.

Mais l'injustice, l'irritation de sa mère était trop grands; précédemment elle avait déjà refusé d'y croire, lorsqu'elle avait protesté du désintéressement de son fiancé; il valait donc mieux souffrir en silence.

Après être allée présenter ses devoirs à lord Warder qui l'accueillit

avec une affection douce et triste, contrastant douloureusement avec la sécheresse de cœur de sa mère, elle se retira en se disant, tandis qu'elle essuyait une larme :

— Je le vois bien, je n'ai plus d'autre famille que lui, que celui que j'aime et dont tout me sépare.

CXLV

CŒUR DÉSABUSÉ

Huit jours après, Léona était à Londres.

A la vérité, ce n'était guère là qu'une halte pour lord Warder qui réclamait avec insistance d'être transporté au château de Kingsworth.

Mais les médecins réunis autour de sa couche avaient été unanimement d'avis qu'un repos était impérieusement nécessaire.

Certes, il ne se faisaient aucune illusion. Pour eux, le lord écossais était condamné à une fin prochaine.

Mais continuer ce voyage eut été avancer le terme de sa mort.

Londres, maintenant, était vide d'attraits pour Léona, et elle se prépara à jouer dignement ce rôle de veuve qu'elle attendait avec impatience.

Elle n'avait plus Paul Normand, l'artiste peintre, pour la conduire en des parties fines.

Le malheureux artiste achevait tristement de se guérir dans une chambre de l'hospice de Mirecourt où Mme de Saint-Florent, toujours généreuse, l'avait fait transporter.

L'aveugle amant, à peine devenu assez fort pour tenir une plume, avait écrit à celle qui l'avait jeté contre l'épée du comte de Saint-Florent.

Mais sa lettre n'avait pas obtenu plus de réponse que son télégramme.

Il avait écrit d'autres fois encore.

Mais comme le disait brutalement et cyniquement Léona, elle l'avait rayé de sa vie.

A ce moment là, Pierre Normand était encore dans son lit d'hôtel, livré à des soins mercenaires.

L'infortuné serait mort de désespoir si, le sachant abandonné, sans parent, sans ami autour de lui, Lucienne de Saint-Florent n'avait pris

une de ces résolutions angéliques qui ne pouvait germer que dans une âme comme la sienne.

Après le duel seulement, elle avait connu le danger auquel venait d'être exposé son mari.

Alors elle n'avait pu retenir ses larmes, se demandant avec angoisse quand cesseraient ces épreuves, pour eux qui ne faisaient de mal à personne... pour eux qui faisaient autant de bien qu'ils le pouvaient.

Mais quand elle connut l'abandon du blessé, elle comprit ce qui avait dû avoir lieu, et elle n'hésita pas.

Et un matin, à son réveil, Pierre Normand n'avait pas été peu étonné d'apercevoir à son chevet une douce figure de femme.

Après sa première minute de surprise, — car celle qu'il voyait n'était pas, hélas! lady Warder, — il voulut parler, s'informer.

— Ne vous occupez que de vous laisser soigner, — lui répondit la voix sympathique de l'inconnue.

— Mais enfin, madame, veuillez permettre...

— Mon nom?... que vous importe mon nom? Je suis l'amie des éprouvés.

Alors, dans la détresse de son corps et de son âme, s'abandonnant à cette pitié anonyme si attentive et si tendre, le peintre connut l'infinie consolation de soins qui lui semblaient maternels.

Autour de lui chacun observait la réserve gardée par celle qu'il nommait parfois son ange-gardien.

Jusqu'au jour où, se trouvant bien mieux, il apprit qu'elle se nommait Mme de Saint-Florent.

Le blessé joignit alors les mains.

— Oh! — gémit-il, — c'est vous qui me ramenez à la vie... vous dont j'ai manqué de tuer l'époux!

Une confusion immense l'écrasait.

Et alors, se voyant abandonné, renié par celle dont le sort n'avait pas voulu qu'il servît la vengeance jusqu'au bout, il confessa tout à Mme de de Saint-Florent, afin qu'elle lût en lui et vit que s'il avait été coupable, envers elle, il méritait quelque indulgence peut-être...

— Je vous ai déjà pardonné, — lui répondit la noble femme. — Et mon mari aussi.

Mais, à son tour, elle crut devoir le désabuser et lui apprit succinctement, avec générosité même, la vérité sur celle en qui il avait eu foi.

Le malheureux était pourpre de honte et de regret.

Il avait donc été l'instrument d'une haine aussi infâme?

— Ah ! — murmurait-il, — je comprends tout maintenant.

Tout, c'est-à-dire l'habileté perverse avec laquelle Léona l'avait grisé, affolé de passion, jusqu'au point de lui dire : « Tue ! », certaine qu'il ne reculerait point.

Tout... c'est-à-dire aussi son abandon, son oubli actuel.

La misérable épouse de lord Warder rejetait l'outil qui n'avait pas su la servir.

Quel désenchantement affreux !

Une fièvre ardente avait suivi cette constatation, puis, sous les soins attentifs de sa généreuse garde-malade, ce retour du mal avait fléchi.

Et, lorsque le temps était venu du retour de la famille de Saint-Florent à Paris, le corps et le cœur du pauvre et misérable artiste commençaient l'un et l'autre à entrer en convalescence.

Alors, profitant d'une belle journée, Lucienne l'avait fait transporter à l'hospitalier asile de Mirecourt, où elle l'avait recommandé à Jacqueline Delbeau.

— Soyez tranquille, j'aurai soin de lui comme d'un fils, — répondit la femme du peuple au grand cœur — car je connais votre façon de rendre le bien pour le mal.

. . . . . .

Tandis que, actuellement, Léona était à Londres, préparant sa prochaine comédie de veuve inconsolable d'un époux placé au premier rang dans la noblesse de son pays, loin d'elle, dans cette France qu'elle ne connaissait que pour y semer le sang et les larmes, Pierre Normand, son instrument et sa victime, commençant à se reprendre à la vie, songeait encore à elle.

Mais c'était pour la maudire.

Et, peu de jours après le passage de lady Warder elle-même à Paris, il y arrivait à son tour, quoique point très vigoureux encore.

Il avait voulu exprimer de nouveau sa reconnaissance à la sainte femme qui l'avait rappelé à la vie, — et, se disait-il tout bas, — à l'honneur, serrer de nouveau la main de M. de Saint-Florent et de Maurice qui, tous deux, lui avaient pardonné, ainsi que la douce et craintive Mignonnette.

Et, tandis que lady Warder préparait son départ pour le château de Kingsworth trouvant Londres maussade et sans intrigues, Pierre Normand s'embarquait pour l'Amérique du Sud, dans les forêts profondes de laquelle il allait tâcher de guérir son cœur, d'oublier à jamais !

CXLVI

VERS L'ÉCOSSE

Devant le redoublement d'insistance de lord Warder, les médecins avaient autorisé son transfert en Écosse en prescrivant de grandes précautions.

Du reste, Léona était elle-même favorable à son propre exil, ainsi qu'elle le disait.

Et, par la fascination qu'elle exerçait sur le vieux médecin de son mari qu'elle leurrait toujours de vagues et lointaines promesses, elle avait fait lever les hésitations des autres docteurs.

Le spleen qui semble écraser Londres à certains jours de brouillard semblait peser sur elle.

Le rapprochement de sa fille et d'Hector Brémontier sur qui elle avait reporté une partie de sa haine contre la famille de Saint-Florent, le triomphe du comte dans ce duel auquel il devait succomber, tout cela avait aigri davantage son esprit tourmenté.

Elle voyait noir, et, par moments, de sombres présages se présentaient à elle.

Et, phénomène singulier pour sa nature avide d'agitation et de lutte, elle éprouvait un besoin maladif d'isolement.

Voilà pourquoi elle secondait les désirs de son mari de se rendre au plus tôt au château de Kingsworth.

Du reste, si l'austérité de la vie sédentaire qu'elle allait y trouver venait à lui peser, elle savait comment trouver les moyens de se distraire.

N'y avait-il pas, autour de Kingsworth, les galants hobereaux des châteaux voisins?

Leur empressement autour d'elle, lors de son précédent séjour en Écosse, était encore présent à sa mémoire.

Léona n'aurait qu'à paraître; et avec les facilités relatives que donne la vie de campagne, elle y aurait plus de courtisans qu'à Londres.

Aussi, huit jours à peine après son arrivée dans la capitale de l'Angleterre, prenait-elle, avec son mari, le chemin de l'Écosse, la contrée la plus attachante et la plus pittoresque du Royaume-Uni.

L'Écosse illustrée par Walter Scott et, — comme on l'a dit, — si longtemps surtout illustrée par ses admirables fils.

Il sauta légèrement en selle, et, se courbant sur l'encolure de son cheval, il lui envoya un long baiser. (P. 1688.)

Elle allait de nouveau y goûter les jouissances instinctives que l'on éprouve au milieu de ses montagnes si belles, aux épaisses forêts que tant de poètes ont chantées.

Mais, avant de partir, afin d'être digne des lieux qu'elle allait habiter, afin d'être bien l'opulente lady aux parures relevées par son goût parisien qui jetait tant d'adorateurs à ses pieds, elle avait mis à contribution les couturiers les plus fameux de Londres.

Et détail saisissant... elle emportait, déjà, dans une des malles, une robe sévère et noire :

Une robe de veuve!...

Lorsque lord Warder apprit que le *veto* du médecin était enfin levé, une flamme ardente s'alluma dans ses yeux.

Il allait donc revenir dans le vieux manoir, où il avait reçu le jour... où il expirerait.

— Oui, partons, partons vite, — avait-il murmuré.

On aurait dit qu'il craignait de pas y arriver à temps.

Il retomba ensuite dans un mutisme qui frappait tous ceux qui l'approchaient.

Lorsque ses laquais le prirent pour le porter dans la voiture qui allait le conduire à la gare, un sourire rapide passa sur ses lèvres flétries, et mourut aussitôt sans qu'il eût prononcé une parole.

Mais son regard brillait toujours d'une flamme ardente et concentrée, fixé droit devant lui.

— Vous devez être satisfait, — lui dit Léona lorsqu'il fut installé dans le wagon qu'elle avait fait retenir. — Nous rentrons à Kingsworth.

— Oui.

Il prononça ce mot d'un ton bref, sans la regarder, semblant diriger toujours au loin, devant lui, le feu de ses prunelles.

Il tendait de toutes les forces de son être, vers ces lieux, berceau de sa race, oubliant tout le reste, entrevoyant, dans sa pensée, le grand lit armorié pour son dernier, son éternel repos.

Il y pensait comme à un soulagement final à ses souffrances.

Mais il ne savait pas cependant que sa compagne, son épouse traînait derrière lui la robe de son deuil.

La venue du lord était annoncée dans la contrée.

Et les anciens familiers du château, ayant encore, dans leur souvenir, la beauté troublante de lady Warder, se préparaient à former de nouveau sa cour.

Lors de son précédent séjour, la présence de lady Sutton, froide et sévère les avait tenu à distance.

Mais il n'était pas supposable qu'elle quitterait l'Algérie à l'automne, et les adorateurs de Léona comptaient, chacun, sur ce qu'elle serait seule pour faire sa conquête. Lady Sutton, le malade, lui, l'attendait pourtant ardemment croyant qu'elle avait reçu sa lettre.

Lord Warder songeant à la tristesse de sa fin, sans personne de sa famille autour de lui, dans l'antique et vaste manoir, restait muré dans son silence.

Il avait donné son nom à la veuve Raymond : mais avec la prescience qu'ont parfois les mourants, il comprenait qu'elle était restée pour lui une étrangère.

La jeune fille qu'il avait élevée, la femme aujourd'hui du colonel Harbury lui tiendrait lieu d'enfant à l'heure suprême. Aussi, durant ce voyage qui l'accablait, et durant lequel il n'ouvrit même pas les lèvres pour se plaindre, il rompit une seule fois ce mutisme, et ce fut pour dire :

— Je m'étonne que ma nièce Annie, mon enfant... ne me réponde pas.

Léona saisit la balle au bond.

— Il ne faut pas trop lui en vouloir, — glissa-t-elle de sa voix venimeuse. — Elle est mariée de quelques mois à peine. Elle est en pleine lune de miel, sous un climat d'amour. Et elle oublie son oncle malade auprès du colonel Harbury. C'est humain !

Elle accompagna ces mots d'un rire court et sec qui fit au malade l'effet d'un coup de poignard.

Il ferma les yeux péniblement se disant que c'était peut-être vrai, et qu'il fallait que sa vie, pareille à celle de bien d'autres, s'achevât dans l'abandon et dans l'isolement.

Et il retomba dans son silence désolé, jusqu'au bout du voyage.

CXLVII

SUPRÊME OUTRAGE

Le soir même, lady Warder et le spectre qu'elle traînait auprès d'elle arrivèrent au château de Kingsworth.

Des métayers, les valets de culture attendaient en grand nombre, comme la première fois, à l'entrée des domaines de Kingsworth.

Mais c'était après le déclin du jour et ils tenaient des torches allumées.

Les flammes agitées par le vent faisaient danser des ombres étranges autour d'eux.

Leurs rayons incertains tombant sur le visage de lord Warder, en firent ressortir l'altération profonde.

Il apparut livide, creusé, blême.

A cette vue, les paysans, au lieu de saluer son retour du hourra accoutumé, gardèrent un morne silence.

Léona en voyant l'aspect de ce visage sous les reflets des torches, en fut elle-même impressionnée.

Il lui sembla qu'elle avait un cadavre à côté d'elle.

Et elle donna l'ordre au cocher d'avancer rapidement

De loin en loin des points lumineux trouaient l'obscurité grandissante.

C'étaient les tenanciers des fermes devant lesquelles on passait qui rendaient hommage à leur seigneur.

Mais l'équipage qui emportait celui-ci, — ou plutôt son fantôme, — ne faisait halte nulle-part.

On arriva enfin à l'entrée du parc.

Léona ressentit d'abord une impression de malaise : ces futaies élevées, ces masses sombres de verdure venaient d'évoquer à sa pensée la présence, dans ces lieux, du bandit qu'elle y avait appelé autrefois, sa poursuite par les gens de la métairie voisine et son propre crime.

Mais la voiture avançait; les laquais formaient la haie, rangés des deux côtés sur le perron du château, et tenant des flambeaux élevés.

C'était comme la première fois, quand elle était arrivée avec lord Warder qui venait alors de lui donner son nom, ce titre recherché de lady.

Seulement cette fois-ci, avec toutes les lumières, le décor était plus pittoresque.

Et ces bougies, ces torches, la faisaient songer à une chapelle ardente, à un cercueil, et à un lendemain à partir duquel elle serait seule maîtresse.

Ce fut avec un sentiment de joie singulière que lord Warder, porté par ses laquais, franchit le seuil de son château.

Il avait désespéré de le revoir.

Ces longs silences que Léona avaient observés chez lui dès la fin de son séjour à Vichy provenaient de la crainte qui l'avait pris, étant si loin, d'avoir le temps d'y revenir.

Au fur et à mesure qu'il s'en rapprochait cependant, son mutisme s'était accru.

C'est que, conservant ses forces pour ce qu'il lui restait de trajet à effectuer, ses pensées se concentraient tout entière vers ce but.

Aussi, lorsqu'il se trouva dans le grand vestibule du château, il respira largement et murmura :

— Enfin !...

Léona avait donné l'ordre de le transporter dans la chambre où il avait langui si longtemps.

— Non, — ordonna le malade, — dans la grande chambre d'honneur.

C'était celle au milieu de laquelle se trouvait le lit mortuaire.

Lady Warder tressaillit...

Il sentait donc sa mort inévitable et prochaine.

Les laquais se tournèrent vers lady Warder.

Elle resta silencieuse.

Alors, supposant l'état de leur maître désespéré, puisque aucune intervention ne se produisait, les domestiques gravirent lentement l'escalier avec leur fardeau.

Un instant après, le funèbre cortège franchit la large porte de la chambre où, à la lueur papillotante des flambeaux, les portraits des ancêtres de lord Richard, semblant animés de frémissements, eurent l'air de le saluer en lui disant :

— Tu viens nous rejoindre, c'est bien : merci !

Quant à Léona, une contraction avait serré sa poitrine.

Non point à cause de cela, mais parce que le souvenir de sa tentative d'empoisonnement venait de se représenter à son esprit, et qu'elle avait alors manqué d'être surprise par le médecin.

Heureusement pour elle que ces moyens hasardeux allaient devenir inutiles.

Quelques jours encore d'attente, et elle serait légitimement, inattaquablement veuve.

Avec l'apparence d'un soin pieux, elle veilla à l'installation du malade dans le vaste lit armorié.

Elle retira de sa main même les oreillers empilés sous sa tête et ses reins, prétendant que la position horizontale favorisait la circulation du sang.

A la vérité, c'est qu'elle avait entendu raconter à Vichy par un jeune médecin de marine qui en avait été témoin, que, lorsque les infirmiers de certains hôpitaux supposaient n'être pas vus, ils retiraient l'oreiller de dessous la tête des agonisants afin de précipiter la mort des malades et de voler leur peu d'argent.

Et elle se disait que ce qui servait ailleurs à avancer la mort, devait naturellement aider à produire ici le même résultat.

Et tandis que, dans la vaste pièce emplie d'ombre, le regard brûlant

de son époux ne cessait de fixer la flamme presque imperceptible de la veilleuse, sous le poids de l'insomnie et de la fièvre, dans la chambre voisine, Léona tranquille et confiante goûtait un repos réconfortant.

Sommeil bienfaisant empli de songes d'or et de grandeurs.

A son réveil tardif, elle vint observer sur le visage de son mari, la marche ascendante du mal.

Et elle parut satisfaite !

Mais la nuit suivante fut meilleure.

L'air très pur des montagnes, les odeurs balsamiques des différentes espèces végétales, la réalisation peut-être du désir longtemps inespéré de revoir ces lieux avaient produit, chez lord Warder, un grand apaisement...

Le lendemain, il se reprit à sourire et à causer.

Un rictus violent fit alors grincer les dents de Léona.

Son mari allait-il se reprendre à la vie ?

— Oh ! non ! non ! cela ne sera pas ! — siffla-t-elle entre ses dents rageusement.

Elle se persuada que ce n'était qu'une de ces améliorations passagères, avant-coureurs de la crise dernière.

Mais ce mieux se maintenait.

Alors, que faire ? Avoir recours de nouveau au poison ?

— Je me sens pusillanime ; je ne l'ose pas ! — murmura-t-elle.

Elle avait peur !

Et elle guettait la revanche du mal.

Le bruit de l'amélioration observé dans la santé de lord Warder s'étant répandu, de nombreux visiteurs affluèrent au château afin de présenter leurs félicitations à la châtelaine.

Léona retrouva alors toute son ancienne cour.

Elle apparut d'une beauté plus captivante aux yeux des gentilshommes écossais, d'une beauté plus mûrie peut-être, plus souveraine.

Son mari était mieux portant, elle avait donc le droit de se montrer gracieuse et souriante envers ses hôtes.

Et elle en usa, mettant une sorte de colère, de dépit dans sa coquetterie.

Elle en voulait à lord Warder, à ce malade, à ce moribond, se disait-elle, de lui faire attendre sa délivrance totale, de l'empêcher de porter la sévère et somptueuse robe de deuil qu'elle avait préparée et qui irait si bien à sa beauté de blonde dorée.

Et elle avait hâte de s'en venger, eut on dit, en infligeant au blason des Warder, sous ce toit même, le pire des outrages.

Un jeune baronnet, se faisait remarquer par son assiduité.

— Ah! sir William Mac Horser, — susurra-t-elle un jour, — que ces splendides paysages seraient tristes et désolés pour une pauvre femme comme moi... si l'on n'y rencontrait pas parfois quelque ami brave et jeune tel que vous.

— Milady!... Ah! oui, vous avez raison. Je serai votre ami jusqu'à la mort.

— Jusqu'à la mort de lord Warder, — pensa Léona.

Elle l'avait attiré dans un petit salon écarté et empli de chaudes tentures pour cet entretien.

Et elle lui abandonna savamment sa main.

Le jeune homme la couvrit de baisers éperdus.

Il avait tout le charme et tout l'enthousiasme de la jeunesse et Léona oublia un instant ses projets de sinistre ambition.

Quant au gentilhomme écossais, il quitta le château de Kingsworth réellement affolé d'amour.

Agenouillé devant celle qu'il avait longtemps désespéré de conquérir, il lui avait demandé le moment où il lui serait encore permis de la revoir.

— Quand vous voudrez, ami, — avait-elle répondu de la voix qu'elle savait prendre à certaines heures et à laquelle nul ne résistait.

Aussi, le lendemain, le baronnet William Mac Horser, feignant d'être à la chasse dans les environs, parut-il de nouveau au château de Kingsworth.

— Me pardonnerez-vous, milady, — balbutia-t-il, — de venir me présenter à vous dans ce costume?

Léona le contempla en souriant.

Elle le trouvait très bien avec ses hautes bottes aux talons desquelles brillait l'étoile d'argent de ses éperons.

Il lui semblait enfin qu'elle avait un charmant adorateur.

Quelques jours se passèrent, jours de volupté bientôt... et presque d'oubli heureux pour Léona, auprès de laquelle le jeune homme se rendait chaque jour.

Afin de ne pas attirer les soupçons, William Mac Horser était encore revenu sous le prétexte d'une chasse aux environs.

Quand après des heures d'ivresse, il parvint enfin à se séparer d'elle, plus embrasé d'amour que jamais, ayant encore sur les lèvres le parfum de ses baisers, elle se mit à la fenêtre pour le voir s'éloigner.

Il sauta légèrement en selle, et, se courbant sur l'encolure de son cheval, lui envoya un long baiser.

Mais il n'aperçut pas, alors, à l'étage au-dessus, une figure collée à la vitre...

Et il sortit du pas que pourraient avoir les morts sortant de leurs tombeaux. (P. 1696.)

C'était celle de lord Warder.

Il avait entendu piaffer la monture du cavalier et, quittant sa couche, s'était dirigé vers la fenêtre.

Il vit le baiser envoyé par William Mac Horser et pâlit affreusement.

Il se retint un moment à l'espagnolette afin de ne pas tomber, la découverte qu'il venait de faire ayant tari brusquement ses forces renaissantes depuis quelque temps.

Le maître du château de Kingsworth resta là jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue le cavalier dont il ne pouvait détacher son regard.

Alors il se traîna littéralement vers le lit sombre surmonté de la couronne héraldique de ses ancêtres.

Et y tombant, le cœur comprimé dans une douleur terrible, il y resta un long espace de temps.

A qui le baronnet William Mac Horser avait-il pu envoyer ce baiser?... A qui, puisque lady Warder était seule au château?...

Quoi! il avait épousé cette femme par amour, il l'avait élevée au premier rang de la noblesse, il s'était mésallié à cause d'elle...

Et, pour le trahir, elle n'attendait même pas quelques jours encore, qu'il fût tout à fait mort.

— Ah! la maudite! — fit-il avec un râle, — la maudite!

Lorsqu'il fut parvenu à renfermer dans son âme le secret des tortures par lesquelles il venait de passer après son affreuse découverte, il sonna son valet de confiance.

C'était un vieil Écossais qui jamais ne quittait le château, gardant pieusement la demeure des ancêtres.

— Patrick, — lui dit lord Richard, — avance-toi davantage.

Et lorsque le brave serviteur fut à côté de lui, le lord baissa la voix, regarda autour de lui d'un air soupçonneux :

— Patrick, puis-je avoir encore confiance en toi?

— Oh! monseigneur...

— Il y a sur cette table une Bible dont s'est servi mon père... et dont mon aïeule a tourné les feuillets, et d'autres avant elle. Prends-là, et si tu ne crains pas de te parjurer, parle donc, la main appuyée sur elle.

Le domestique s'avança gravement vers le meuble ancien qui supportait le livre, et y posant fortement ses deux mains.

— Que Dieu me frappe, à l'instant, monseigneur, si je ne suis plus votre serviteur fidèle.

— C'est bien, Patrick. Et maintenant, approche-toi. Plus près encore. Avec qui était... en bas... le baronnet William Mac Horser.

— Avec milady.

Le malade passa la main sur son front.

Puis :

— N'as-tu rien remarqué?

Le vieux serviteur détourna les yeux avec confusion, et d'un ton étouffé :

— Il n'appartient pas aux valets d'attrister la vie de leur maître.

— C'est donc vrai, — murmura le lord qui comprit la discrétion attristée du fidèle domestique.

Et s'arrachant aux pensées qui bourrelaient son crâne :

— Lorsque William Mac Horser reparaîtra au château, — murmura-t-il, — tu viendras m'avertir.

CXVLIII

MALÉDICTION

Quand Léona se présenta devant son mari, l'œil scrutateur de lord Warder interrogea ses traits.

Mais le regard de Léona resta calme et impénétrable comme le fond d'un lac.

Depuis longtemps, elle était habituée à déjouer les investigations les plus habiles.

Et, appelant sur ses lèvres un sourire d'apparence affectueuse, elle s'informa auprès du malade si son amélioration continuait.

Lord Warder détourna la tête sans répondre.

— Vous voici donc retombé dans vos humeurs noires, mon pauvre ami, — prononça sa compagne.

Et, avec ce ton glissant, insinuant, que nulle bouche n'eût su imiter :

— Voyons... dites-moi quelque chose de gentil.

Le malade roidit ses membres dans une crispation irritée. Quoi, elle employait avec lui ce langage d'une affection menteuse, et elle avait peut-être les lèvres encore chaudes des baisers de William Mac Horser.

Toutes les câlineries, toutes les marques d'amour auxquelles il avait cru étaient donc un mensonge.

Sa tendresse n'avait jamais été que tromperie!

Un immense désespoir, une colère infinie contre la misérable femme qui s'était ainsi joué de sa crédulité s'élevait en lui.

Il se taisait pour ne pas lui jeter tout son mépris à la face.

— Eh! bien vous ne me répondez pas? Vous ne m'aimez donc plus, Richard, moi qui ne vis que pour vous?

Elle prononça ces mots avec une intonation tellement naturelle que le malade en frémit.

Ne l'accusait-il pas à tort?

Il l'avait aimée; il l'aimait encore avec une telle force, qu'un moment il douta du témoignage de ses yeux.

Cependant, hélas! il n'avait que trop vu le baiser envoyé par le jeune baronnet.

Le déchirement qu'il éprouva fut si intense, qu'il amena deux grosses et lourdes larmes sous ses paupières.

Il allait mourir, et après une pareille désillusion. Ah! pourquoi son heure avait elle tant tardé?

Léona s'aperçut de sa douleur.

Et appuyant sa main au contact velouté sur le bras de Warder:

— Vous pleurez, Richard...

Un râle sourd souleva la poitrine de son mari.

Quelle perversité devait être celle de cette femme, pour que rien, dans sa voix, dans son regard, dans son geste ne trahît, ne dénonçât l'infâme comédie qu'elle jouait, depuis longtemps, sans doute.

Mais il la châtierait, il lui cracherait au visage son indignation et son dégoût.

Mais, pour cela, il fallait qu'il ne laissât point voir encore ce qu'il pensait, ce qu'il éprouvait.

Oui, il le comprenait à cette heure tardive, il était nécessaire qu'il s'efforçât d'être hypocrite et menteur comme elle.

La main tiède de Léona glissa, de son bras, jusqu'à sa main qu'elle enveloppa doucement de ses doigts.

Malgré sa volonté, lord Warder se sentit incapable de prononcer un mot d'affection et d'amour. La désillusion qui venait de descendre en lui était trop forte comme eût été trop forte aussi la fourberie qu'il lui eût fallu montrer.

Mais se faisant violence, il répondit, — faiblement, — à l'étreinte de la femme coupable.

— Pauvre ami !... — minauda celle-ci.

Au fond, elle pensait :

— Comme je le présumais, son apparent retour à la santé n'a été qu'un feu de paille. Il n'a plus même la force de parler.

Ayant alors bordé les draps du malade avec une attention affectée et tapoté l'oreiller qu'elle fit glisser aussi bas que possible, se souvenant toujours de ce qu'elle avait entendu raconter, espérant ainsi avancer la mort, elle sortit, ayant peine à cacher sa joie.

Elle se rendit dans sa chambre.

Là, ayant poussé le verrou, afin de n'être point troublée, elle voulut revoir la sévère et opulente toilette de veuve qu'elle avait préparée.

Elle l'étala avec complaisance sur son lit.

— Oui, je serai belle aussi avec ce costume, belle d'une façon nouvelle.

Ayant hâte de le porter, elle voulut au moins l'essayer en attendant.

Et, l'ayant revêtu, elle se plaça devant l'immense glace aux angles embellis d'arabesques d'or qui garnissait un des côtés de sa chambre.

— Vraiment, oui, — murmura-t-elle en s'admirant, — le deuil me va à merveille. Mais que cela tarde à venir !

Et elle quitta cette toilette sombre avec regret, se complaisant à en draper en larges plis la traîne opulente, supputant combien elle ferait de conquêtes nouvelles ainsi parée... de la parure de la mort, — qui lui seyait si bien.

Elle ne s'en dévêtit que pour le remplacer par un vêtement du goût le plus recherché, se couvrant de soies légères et gracieuses, de dentelles flottantes.

— Voici la chrysalide devenue papillon, — fit-elle en se souriant dans la glace.

Et, ainsi parée, elle alla recevoir les châtelains des environs accourus de nouveau auprès d'elle : les gentilshommes de sa cour, ainsi qu'elle les appelait.

Et, ayant expérimenté sur eux la fascination de cette toilette pleine d'abandon et de promesses troublantes, la nuit étant arrivée, elle regarda l'heure.

— Encore quatre heures à attendre, — murmura-t-elle, — j'espère qu'il me trouvera à son goût, *l'autre*.

Le silence, maintenant, enveloppait le château de Kingsworth.

Les serviteurs étaient allés se reposer.

Léona, après être restée un moment à lire à côté du grand lit armorié sur lequel était couché lord Warder, s'était retirée le croyant endormi.

Arrivée dans sa chambre, elle jeta un nouveau coup d'œil dans la glace, arrangea d'un doigt léger une boucle de sa chevelure et duveta ses traits d'un nuage de poudre de riz odorante.

Elle écouta : aucun bruit au dedans ni au dehors.

A ce moment pourtant, lord Warder se soulevait sur sa couche et de sa voix faible, appelait :

— Patrick !...

Le vieux serviteur répondit aussitôt à son appel.

— Votre Honneur m'a appelé ?

— Oui, — répondit le malade à voix très basse, — où est lady Warder?

— Dans sa chambre, milord.

— Patrick, donne-moi la main. C'est celle d'un ami fidèle. Ne me quitte pas, je me sens mal, très mal...

Le vieillard s'assit au pied du lit.

A ce moment, un pas léger cria imperceptiblement sur le sable d'une allée contournant le château.

Et une clé grinça faiblement dans la serrure de la poterne par laquelle Léona était passée la nuit où nous l'avons vue aller dépouiller le cadavre d'Alexandre de ses papiers.

Onze heures venaient de tinter au timbre d'une petite pendule posée sur la cheminée de la chambre de lady Warder.

Léona en sortit alors et s'avança jusqu'à l'escalier au haut duquel elle se pencha.

Elle entendit le bruit à peine distinct de la serrure soigneusement huilée.

La lampe à la clarté estompée, suspendue au haut de la voûte, l'éclairait avec des teintes adoucies.

Un homme parut au bas de l'escalier, et, l'apercevant ainsi penchée, comme flottante dans cette clarté, en ces soies et ces dentelles presque semblables à un déshabillé grisant, il joignit les mains dans un geste d'admiration et l'eut tôt rejointe.

— Vous êtes adorablement exact, — dit-elle.

Pressant ses mains, son galant visiteur répondit.

— Exact!... Il y a plus d'une heure que je suis caché dans le parc, attendant cet instant suprême, béni!... Les minutes me pesaient comme des siècles. Vous revoir, être près de vous si belle, près de vous, seul, au milieu de ce calme des nuits qui rapproche les âmes et les êtres!...

C'était le baronnet William Mac Horser, et il levait vers lady Warder un regard empli d'exaltation.

— Venez, jeune beau ténébreux, — souffla Léona.

Et, le prenant par la main, elle le guida dans un passage obscur, évitant ainsi le corridor qui aboutissait à l'ancienne chambre seigneuriale actuellement occupée par lord Warder.

Une porte s'ouvrit et le jeune homme, ébloui, se trouva dans un nid, un véritable oratoire d'amour, étroit et capitonné, réduit délicieux et enchanteur où tout n'était que tapis, soies et velours, parfums capiteux, tiédeurs embaumées, retraite exquise et enivrante, créée exprès pour l'isolement, l'oubli éthéré à deux...

C'était le boudoir de Léona, touchant à sa chambre dont une portière seule le séparait et auquel elle accédait aussi, en secret, par ce couloir de dégagement.

William Mac Horser, à peine arrivé dans ce lieu dont le charme était plus éloquent que mille protestations de la femme dont il s'était épris, tomba à genoux.

— Ah ! — exhala-t-il, — c'est bien ici une chapelle, un temple d'amour dont vous êtes l'idole. Laissez-moi vous y adorer !

Léona sourit avec des flammes amusées dans ses yeux étranges, sceptiques et ensorcelants.

— Comme Vénus... dans la mythologie, alors?

Le jeune baronnet, toujours à genoux, avait enlacé sa taille, et des paroles exquises montaient de ses lèvres vers elle.

Léona passait distraitement sa main parfumée sur ses cheveux lisses, tandis qu'elle écoutait les litanies d'amour auxquelles elle était habituée et qu'il murmurait cependant d'une voix si passionnée qu'elle s'en sentait vaguement troublée.

Aux lampadaires, les bougies de cire odorante brûlaient : une immensité de mystère, de silence propice à l'amour les enveloppait.

Tandis que le jeune homme et Léona s'abandonnaient au charme de ces nuits qu'un poète a dites faites exprès pour la volupté, lord Warder était à demi soulevé sur son lit, les mains cramponnées au bois, le cou tendu, ses yeux, emplis des flammes ardentes de la fièvre, distendus et sombres.

Il écoutait.

Il était ainsi depuis un long moment déjà.

Lorsque William Mac Horser, gravissant l'escalier avec empressement, avait rejoint Léona et avait échangé avec elle leurs premières paroles, lord Warder avait violemment tressailli.

Ses sens portés à une acuité plus grande par le mal, il avait entendu, il avait saisi un murmure lointain.

Il en aurait juré, c'était la voix de celle qu'il avait faite lady Warder.

— As-tu entendu, Patrick ?

— Oui, mylord. On dirait... Mais peut-être vous trompez-vous ?

Le malade secoua la tête.

— Écoute... Plus rien !

Il resta un moment attentif, puis, agriffant plus fortement, au bois du lit, ses doigts d'où le sang avait fui, se dressant d'un effort lent et sourd :

— Patrick, — souffla-t-il à l'oreille du vieux serviteur qui s'était

dressé, — tu m'as juré d'être fidèle, tu m'as promis de m'avertir lorsque le William Mac Horser reviendrait à Kingsworth et qu'il serait avec milady. Va, et reviens me dire où elle est.

— Mais, monseigneur...

— Va...

Le vieux domestique était sorti ; lord Warder, plus pâle que jamais et sur le visage de qui la mort avait versé la couleur du sépulcre, attendait, ses ongles toujours incrustés dans le bois de sa couche, afin de ne pas défaillir, ne pas retomber.

Enfin, à la porte de sa chambre restée ouverte, une ombre parut : c'était celle de Patrick.

Il semblait accablé.

Lord Warder l'appela du geste.

— Eh bien ?...

— Hélas !... monseigneur. Dieu nous pardonne, ils sont là... dans le boudoir de milady.

Il avait prononcé ces mots, déchiré par le mal qu'il faisait à son maître, lui ayant servilement obéi.

Lord Warder se laissa glisser alors sur le parquet. Son corps chancelait : ses yeux brillaient comme deux flammes sombres.

Le vieux Patrick lui jeta une longue robe de chambre sur les épaules et voulut le suivre, le soutenir.

Le châtelain le cloua du geste à sa place.

Et il sortit du pas que pourraient avoir les morts sortant de leurs tombeaux.

Il poussa sans bruit la porte de la chambre de la courtisane devenue son épouse et que celle-ci avait laissée faiblement entrebaillée, afin de n'être pas entendue, lorsqu'elle était sortie.

Et il se trouva alors dans cette pièce tout imprégnée d'elle.

Le parfum qui était resté de son corps et des essences qu'elle préférait monta à son cerveau.

Le malheureux porta une main à son cœur tandis que de l'autre il s'appuyait au mur.

A ce moment, il entendit des voix basses psalmodier, à côté, des litanies troublantes.

Léona s'était laissée aller sur le sopha, fixant, sur son interlocuteur, ses yeux de perdition.

A demi prosterné vers elle, il lui disait :

— Goûter, cette nuit, le miel de vos lèvres, l'idéalisation de votre amour... et puis mourir, là !

... Il l'emporta vers ce lit des ancêtres où le dernier des Warder avait voulu mourir. (P. 1698.)

— Mourir?... — railla la voix de la sirène. — Il vaut mieux vivre pour s'aimer... Viens!...

Elle eut à peine prononcé ce mot qu'un cri terrible s'échappa de sa lèvre.

La portière qui masquait l'entrée de sa chambre venait de se soulever.

Et un homme livide, cadavérique, parut sous l'entrecroisement des

tentures. Une figure blanche comme celle des trépassés et dans laquelle deux yeux seuls vivaient, effrayants !

C'était lord Warder...

— Il vaut mieux vivre pour s'aimer ! — répéta-t-il d'une voix creuse.

Et, faisant deux pas en avant, tout d'un coup, deux pas qui firent claquer ses articulations comme celles d'un squelette que l'on ferait marcher, il étendit vers elle sa main décharnée.

— Maudite !... — prononça-t-il. — Maudite !...

Léona avait essayé de se lever de son siège voluptueux, mais une épouvante invincible l'y clouait.

Cet homme, ce cadavre encore juste assez vivant pour venir la maudire et chez qui le mal avait fait des progrès effrayants, la remplissait d'une terreur qui faisait claquer ses dents.

Lord Warder considéra une seconde encore de ses yeux flamboyants la misérable créature et son compagnon glacé d'horreur et de saisissement.

Ses bras s'étendirent brusquement. Sa bouche s'ouvrit pour dire une dernière fois :

— Maudite !...

Et un flot de sang jaillit en même temps de sa bouche, éclaboussant lady Warder et les tentures, et il s'abattit lourdement sur le sol.

— Mon maître !... ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! — fit derrière lui une voix affolée.

C'était celle du vieux serviteur qui, n'écoutant que son dévouement, était accouru au cri de Léona.

Il se pencha sur le moribond.

Et l'enlevant dans ses bras, retraversant, avec son fardeau, la chambre de la femme abjecte devant laquelle tous les fronts s'inclinaient, il l'emporta vers ce lit des ancêtres où le dernier des Warder avait voulu mourir.

Léona, apres un long silence, essuya le sang qui avait jailli jusque sur ses mains, ses mains qui tremblaient.

Elle était pâle, elle aussi : cette triple malédiction qu'elle venait d'entendre pesait sur elle plus qu'elle ne l'aurait jamais cru.

D'un regard, son complice d'adultère et elle se comprirent et il s'enfuit plein de trouble et de remords, tandis qu'elle passait dans son cabinet de toilette pour quitter cette robe ensanglantée qui lui semblait comme une tunique de Nessus, collée à sa chair infâme et superbe.

Et la laissant tomber, elle se dit avec une forfanterie mal assurée :

— Cette fois je vais la quitter pour la robe de veuve !

. . . . . .

Quand, ayant d'abord sonné ses gens, et pour la forme, envoyé chercher le médecin, faisant tête au danger et maîtrisant ses terreurs, elle osa, un instant après, paraître devant le lit armorié où le vieux serviteur avait transporté son maître, le moribond darda sur elle la flamme de ses yeux.

Et elle tressaillit, près de reculer et de fuir, mais ce ne fut qu'un éclair : les paupières de lord Warder se fermèrent, un frémissement agita son corps et ce fut tout !

Alors Léona s'avança, n'ayant désormais rien à craindre.

— Lord Warder n'est plus, — prononça le vieux serviteur, — et sa race est éteinte !

Et il s'agenouilla devant le lit, sous le dais couronné duquel le dernier des Warder, fidèle à la tradition de ses ancêtres, avait voulu rendre le dernier soupir.

Le vieux Patrick et la veuve étaient seuls présents autour du lit mortuaire...; et seul le vieillard pleurait !

CXLIX

APRÈS LA MORT

Les obsèques du châtelain de Kingsworth eurent lieu avec une grande solennité.

Douze hommes vêtus du costume national des highlanders, c'est-à-dire la culotte s'arrêtant au genou et, par dessus, la courte jupe écossaise, coiffés du petit béret à plume rigide, portaient son cercueil.

Derrière eux, marchait toute la noblesse du comté.

La veuve du lord, tragiquement drapée d'une longue robe noire (la robe que Léona, dans son espoir d'un dénouement prochain, traînait secrètement depuis le départ de Londres), restait enfermée dans son appartement privé, situé au premier étage du château.

Elle s'y était cloîtrée, invisible et inaccessible.

Tout le monde compatissait à sa douleur. Et dans l'antique manoir, les quelques domestiques qui n'accompagnaient pas leur maître jusqu'à sa dernière demeure, glissaient comme des ombres, n'osant élever la voix.

Ils croyaient à l'affliction de la veuve de leur lord, démontrée par sa retraite absolue.

Seul le vieux Patrick aurait pu leur apprendre la vérité; mais le corps et l'âme brisés, il suivait le cercueil de son seigneur, — après l'avoir vu grandir.

Et, dépositaire de l'honneur du nom de Warder, il se taisait... il devait se taire, toujours.

Oui, derrière la lourde bière ornée de vaines et tristes tentures, des amis nombreux, des serviteurs; mais point de parents.

La lettre adressée à lady Sutton ne lui était pas parvenue, on sait pourquoi. Lord Warder expiré, Léona lui avait envoyé un message télégraphique, sachant bien d'ailleurs qu'elle ne pourrait arriver à temps pour les obsèques.

Le testament de lord Warder avait été ouvert ensuite. Le saisissement qui avait jeté le sang à sa gorge et avait précipité sa mort, en découvrant d'une façon indéniable, l'infamie de sa compagne, ne lui avait pas laissé le temps de le modifier.

Et sa veuve s'était vue seule héritière de son immense fortune, sauf un insignifiant douaire à lady Sutton, rayée du testament pour les autres dons à la suite de son silence, — silence causé par la destruction de la lettre du lord.

Son mari enterré, lady Warder demeura encore trois jours au château retenue par certaines dispositions à prendre.

Trois journées et surtout trois nuits affreuses, trois nuits pendant lesquelles elle ne ferma pas une seule fois les yeux.

Elle les passa dans une chambre nouvelle, ayant peur, si elle était restée où elle se trouvait précédemment, de voir apparaître le spectre de lord Warder sous la portière soulevée, et lui jetant sa malédiction avec son sang au visage.

Oh! ce sang!... toujours ce sang!...

Malgré tout, il lui semblait à certains moments qu'elle en était couverte.

Celui qu'elle avait versé autrefois ne la tourmentait pas autant que le sang vomi par lord Warder avec son imprécation sinistre.

Et elle tremblait au moindre bruit, la nuit surtout, malgré les lumières toutes allumées, malgré le voisinage de ses serviteurs à qui elle avait défendu de se coucher.

Aussi, des sillons profonds ravageaient-ils ses traits marbrés d'une teinte grise et livide lorsque l'aube de ce troisième jour se leva.

Des flammes hallucinées brillaient dans ses prunelles.

— Je deviendrais folle s'il me fallait rester ici plus longtemps, — murmura-t-elle.

Et elle monta dans la voiture qui allait l'emporter sans oser se retourner, fuyant ce château, ces domaines qu'elle avait essayé de conquérir par un crime l'année précédente, et d'où la chassait la malédiction d'un mort, maintenant qu'elle en était absolue et unique maîtresse, Léona, l'ancienne Roussotte, si sceptique pourtant.

Elle s'éloigna sans même avoir revu William Mac Horser, avec la volonté de ne jamais le revoir : il lui rappelait de trop sinistres souvenirs.

Il lui semblait qu'elle retrouverait sur lui du sang extravasé des lèvres de lord Warder.

Ce fut avec un véritable soulagement qu'elle franchit la limite qui sépare l'Écosse de l'Angleterre.

Il lui semblait qu'après cette ancienne frontière, le fantôme du lord écossais allait cesser de la poursuivre avec autant d'acharnement.

Elle arriva à Londres où la réception la plus respectueuse l'attendait.

Ses traits meurtris firent prendre pour de la douleur ce qui n'était que la conséquence d'un effroi irrésistible, la marque, la griffe du remords.

On plaignit la jeune veuve si cruellement affectée, croyait-on, et que l'on avait vue mener son mari à Vichy, partout, pour le disputer au trépas.

Lady Warder se drapa dans son austérité apparente comme elle se drapait dans sa robe noire, — qui la rendait si impressionnante.

L'heure n'était pas encore venue, pour elle, de jeter, non le voile, mais le masque.

Elle connaissait le rigorisme tout de surface de la haute société anglaise, et voulait ne point donner prise à la moindre critique, se faire totalement accepter par elle, maintenant qu'elle n'avait plus la présence de son infortuné mari pour l'imposer.

Ensuite, quand sa « respectabilité » personnelle serait bien établie, quand elle aurait assez joué son rôle, tout lui serait permis, et elle prendrait sa revanche.

Elle connaîtrait des voluptés nouvelles, dans le décor tragique de sa robe de deuil.

Le surlendemain de son arrivée, un message du baron de Favrol lui arriva, venant à point pour donner un aliment à ses pensées.

C'était le deuxième depuis son retour en Angleterre.

— Sa délivrance est imminente, — lui écrivait le noble déchu, sans citer aucun nom.

Mais Léona savait de qui il s'agissait.

En lisant ces mots, elle retroussa ses lèvres d'une façon significative.

Certains fauves ont ce mouvement en présence de leur proie.

Ah ! cette délivrance, dont parlait Favrol, ce serait la sienne en quelque sorte, ce serait sa joie finale, son dernier coup, après lequel, elle pourrait se reposer dans son opulence usurpée.

Mais ce triomphe, elle y tenait, ce serait en même temps la revanche et le couronnement de sa vie.

— Coûte que coûte, j'aurai *leur* enfant, — gronda-t-elle. — Je suis assez riche maintenant pour payer tous les services, toutes les lâchetés, toutes les trahisons.

Oui, elle venait de penser qu'avec les trésors de lord Warder qu'elle possédait tout entiers, il lui serait facile de corrompre soit le jardinier attaché à la villa de Maurice Donnel, soit tout autre de ses serviteurs, de suborner la garde qui veillerait l'accouchée et de s'emparer ainsi de l'enfant à qui elle voulait faire expier toute l'accumulation de sa haine.

Ou encore elle pourrait trouver à Londres, ou à Paris même, grâce à ses anciennes relations, assez de bandits déterminés afin d'enlever le nouveau-né par un coup de force.

Mais soudain son sombre enthousiasme tomba.

Ne savait-elle donc pas que toutes ces complicités, toutes ces compromissions seraient autant de chaînes, autant de dangers?

Après cette dernière mort, celle de son mari, survenue de cette façon, elle se sentait prise d'un immense besoin de repos après avoir accompli la dernière tâche de mal qu'elle s'était imposée.

Et chercher de nouveaux complices ce serait encore chercher de nouvelles luttes contre eux qui, certainement, s'empresseraient de vouloir la faire chanter.

Elle avait déjà Favrol, ce parasite affamé d'or ; c'était bien assez!

S'il le fallait, il soudoierait ce jardinier avec lequel il avait entamé des relations.

Léona paierait aussi cher qu'il le faudrait ne doutant pas que de Favrol, ne gardât, du reste, pour lui la moitié au moins de ce qu'il serait sensé verser à cet homme.

Mais elle ne paraîtrait pas dans ces marchandages.

L'heure des témérités, des actes d'audace trop périlleux était passée pour elle : elle allait frapper à coup sûr et sans avoir à redouter les conséquences du dernier effort de sa haine.

Enfin elle reçut encore ce mot du baron de Favrol : « Venez, le dénouement est proche. »

Elle comprit et s'apprêta.

Léona avait échangé une lettre avec sa fille pour lui annoncer son récent veuvage.

Mais elle s'était bien gardée de l'inviter à venir la rejoindre à Londres afin de la consoler : Au contraire, le ton de sa lettre indiquait suffisamment son désir de rester seule; elle avait prétexté le « souci, les occupations de la succession de son mari au milieu desquels elle avait à peine le temps de penser ».

La vérité est qu'elle voulait garder, tout entière, la liberté de ses mouvements.

Pour cette raison encore, elle se résolut à ne point avertir Berthe de son départ pour la France.

Berthe était l'amie, la confidente de Mignonnette : elle n'avait plus aucun secret pour Mme de Saint-Florent, ou du moins lady Warder redoutait qu'il en fût ainsi.

Léona avait donc à craindre que Berthe, en causant, n'avisât ses ennemis de son retour.

Mère dénaturée et capable de sacrifier même son enfant, si cela lui avait été indispensable, elle allait même plus loin et arrivait à appréhender que sa fille ne la trahit volontairement, peut-être.

— Quoiqu'il en soit, — s'était-elle dit, — il vaut mieux qu'elle ne sache rien, qu'elle ignore ma présence.

Elle partit, se disant que Paris était assez grand pour la cacher aux yeux de tous.

CL

AUTOUR DE LA PLACE

Ainsi que de Favrol était parvenu à le savoir du jardinier, en prenant mille précautions, la délivrance de Mignonnette était en effet imminente.

Mme de Saint-Florent avait écrit à Jacqueline Delbeau.

La grande âme de la créatrice de l'*Œuvre de la Mère et de l'Enfant*, ignorante des basses jalousies et de tout égoïsme indigne d'elle avait voulu

que la véritable mère de Mignonnette, quoique mère inconnue, mère sacrifiée, entendit, reçut, avant tous, le premier vagissement de son petit-enfant.

Jacqueline Delbeau s'était hâtée d'assurer, durant son absence, le service de l'hospice dont elle avait la charge, et avait ensuite pris le train.

Mais ce n'était pas sans s'être occupée au préalable du petit chérubin dont on attendait la venue.

Elle s'était chargée de choisir une nourrice pour le petit être, une vigoureuse et bonne montagnarde qui put donner, au mignon qui lui était déjà si cher, un lait généreux, et, ce qui est non moins précieux, des soins attentifs et réellement maternels.

Aussi la petite villa de la route de Versailles à Saint-Cyr était-elle fort animée.

Et la jeune épouse, bientôt jeune mère, constatait avec attendrissement l'empressement attentif de tous ceux qui l'aimaient, réunis souvent, autour d'elle.

Elle montrait une gravité rieuse et elle échangeait avec Maurice des regards qui, sans que leurs lèvres se fussent parfois ouvertes, étaient pleins d'éloquence.

C'était la révélation de leur avenir, auprès d'un enfant aimé qu'ils semblaient ainsi voir et se communiquer l'un à l'autre : leur avenir de devoir et de douce et confiante joie.

Jacqueline Delbeau, l'énergique et sainte femme du peuple devinait leur ineffable et grave émoi.

Et les considérant parfois de loin sans qu'ils la vissent, elle sentait sa poitrine se soulever longuement.

Ah! ne pouvoir se jeter dans leurs bras et leur dire :

— Mes enfants!... oui, envisagez sans crainte l'avenir, car vous êtes bons et Dieu vous bénira!...

Cela, elle le pensait; et, hélas! elle était obligée de le refouler dans son cœur.

Mme de Saint-Florent passait toutes ses journées auprès de Mignonnette.

Avec une effusion pleine de solidarité, elle serrait alors les mains de la mère anonyme, victime de son abnégation, semblant lui dire :

— Courage!

M. de Saint-Florent venait également vivre à côté d'eux tous les instants que lui laissaient ses affaires.

Sa tête sur laquelle quelques fils d'argent mettaient une teinte de mélancolie, restait penchée en une calme et constante méditation.

Et François Levraud, Jean Touraille, resta inerte sur le plancher... (P. 1712.)

Sous ses dehors moins expansifs, il ressentait une émotion profonde dans l'attente de la chère créature dans les veines de laquelle coulerait de son sang.

Quelque chose autre aussi arrêtait le sourire sur ses lèvres.

Les aveux de Pierre Normand ne lui laissaient aucun doute sur l'acharnement endurci de l'ancienne Léona d'Ercourt.

Il la savait retournée en Angleterre, il est vrai, et cela le tranquillisait un peu.

Néanmoins, un malaise pesait sur lui et il avait besoin d'amis vigilants auprès de sa fille pour être rassuré.

Il ne redoutait cependant pas un enlèvement, mais l'incendie, le crime, un attentat quelconque.

Aussi, sur sa proposition, la mère Berthier et son bon et courageux mari, vinrent-ils partager le logement du jardinier.

L'ancien garde et sa femme avaient reçu avec joie cette nouvelle mission de confiance.

— Ils peuvent venir ! — grondait le père Berthier, — il y a six balles dans mon revolver et ma main ne tremble pas encore... quand je vise.

Les anxiétés du comte de Saint-Florent auraient encore été accrues s'il avait pu voir Favrol qui, sous un déguisement, se hasardait parfois de très bonne heure aux abords de la villa.

Mais le misérable agent de Léona avait une trop grande frayeur pour se laisser apercevoir.

. . . . . .

Cependant le mari de Lucienne croisait parfois un coupé dont les volets étaient levés comme les voitures de maître conduites à vide.

Il ignorait qu'une femme était cachée dedans.

Par les jours ménagés dans le panneau, cette femme l'apercevait.

Et l'expression du regard qu'elle lui lançait alors l'eût fait trembler.

C'était Léona qui, ne se fiant pas à de Favrol seul, venait fréquemment s'assurer par elle-même de la marche des événements.

— Mon jour approche ! — grinçait-elle entre ses dents, en accompagnant d'un geste de menace l'homme qui avait échappé à ses serres.

Cependant l'augmentation du personnel, la présence de toutes ces affections, de tous ces dévouements autour de la jeune épouse l'inquiétaient, la faisaient douter du succès, ou tout au moins du succès immédiat.

Il lui faudrait peut-être différer, renvoyer à plus tard. Mais sa haine ne voulait plus attendre !

Elle comprit bientôt qu'il lui serait impossible de réussir sans une complicité dans la place.

Pour elle, l'honneur, l'honnêteté n'existaient pas.

— Tout se vend et tout s'achète, — disait la femme vendue.

Et s'adressant à de Favrol qui venait la trouver la nuit, dans un hôtel de la banlieue où elle était venue se cacher sous un faux nom :

— Vous avez déjà entamé des pourparlers avec le jardinier : il faut en finir avec lui. Eh bien ! il lui sera facile de prendre l'enfant dans son ber-

ceau, la nuit, de l'emporter dans le parc, jusqu'à la petite porte qui donne sur le bois et dont vous avez pris l'empreinte de la serrure. Vous serez là.

— Facile?...

Les derniers mots de Léona : « Vous serez là » l'avaient refroidi.

— Eh! — répliqua-t-elle avec irritation, — tout est facile parce que tout est possible. Il s'agit de vouloir.

— Mais ce sera cher, — objecta-t-il.

— Je suis riche.

— Mais pas toujours généreuse... avec moi du moins.

— Plaignez-vous donc!

— Je ne me plains pas. Seulement j'en tire des déductions.

— Et?

— Et je me dis que pour amener un homme à ce que vous voulez, cela coûtera gros... très gros.

Léona le regarda d'un air méfiant.

Elle le soupçonnait de vouloir exagérer la commission qu'il ne pouvait manquer de s'attribuer, avec tous ces préambules.

Mais de Favrol, comprenant qu'elle avait besoin de lui, et averti par la façon dont elle l'avait précédemment « lâché » était résolu à « faire aussi sa petite affaire ».

Il ne sourcilla donc pas, et reprit :

— Oui, cela coûtera gros. Il faut faire voir à l'homme de l'or, des billets, beaucoup d'or et de billets de banque pour l'éblouir. Et s'il dit oui, au moment où il consentira, les lui mettre dans les mains afin qu'il ne se dédise plus. Car l'argent c'est bon à prendre; quant à le rendre, jamais!...

Léona était à la fois prodigue et avare.

Favrol, sous prétexte qu'il avait déjà tâté le jardinier, parlait d'une somme énorme.

Enfin elle se résigna.

— Il y a vingt-cinq mille francs dans cette enveloppe, — dit-elle. — Le jardinier touchera encore pareille somme quand nous aurons l'enfant.

Favrol mit les banknotes dans son portefeuille, espérant bien qu'il y aurait là quinze mille francs pour lui.

— Et quinze quand j'aurai le mioche, cela me fera trente mille : une commission honorable.

Il faisait assez peu de cas de l'honnêteté de ses semblables pour ne pas douter que, avec dix mille francs, il ferait vendre ou tuer père et mère à n'importe qui.

Et aussitôt il s'arrangea pour se trouver sur le passage du jardinier.

Il l'entraina dans une guinguette et entama son œuvre de corruption.

Malheureusement pour Léona le campagnard acceptait volontiers une bouteille, déblatérait même avec plaisir un brin contre les patrons, mais quant à prêter la main à une infamie, halte-là!

Favrol vit qu'il avait été trop loin, tourna la chose en plaisanterie, commanda une seconde bouteille.

Et celle-ci entamée, il revint par un détour à son sujet.

Mais le jardinier était réellement de la bonne race, et il se fâcha tout rouge.

Favrol eut même besoin de toute son adresse pour le persuader qu'il s'agissait d'une « blague entre eux », craignant qu'il ne parlât, ce qui n'aurait pas arrangé les choses.

Et il se retira, voyant les projets de lady Warder fort compromis.

— Eh bien? — lui demanda-t-elle dès le lendemain.

— Ça marche! — répondit-il.

Comme il l'avait dit : l'argent c'est bon à prendre; quant à le rendre?... Il pensait : jamais!

CLI

DU BERCEAU A LA TOMBE

Après avoir reçu de Favrol l'assurance mensongère que le jardinier se prêtait à un accommodement, Lady Warder était allé inspecter une nouvelle fois les environs de la villa.

A quelque distance, derrière le bois qui confinait au parc, se trouvait un pavillon à louer et elle voulut le visiter, prête à le prendre si c'était nécessaire à la réussite de ses projets.

Elle en revenait, tout entière, à ses sombres préoccupations, ayant baissé une des glaces de son coupé afin de rafraîchir son front brûlant, lorsqu'elle se rejeta brusquement au fond de sa voiture, afin de n'être pas reconnue.

Elle venait d'apercevoir sa fille.

— Berthe! — fit-elle. — Elle vient de chez Mme Donnel. J'ai eu bien raison de ne pas lui faire connaître mon voyage; la mine serait déjà éventée.

Et avec amertume :

— Son visage paraît tout souriant. Elle rêve peut-être à ce Brémontier, cet autre ami de ces Saint-Florent maudits dont elle s'est enticinée malgré tout.

Et sa pensée malveillante suivit la jeune fille.

Berthe rentrait chez elle, à la fois radieuse et mélancolique.

L'expression de contentement répandue sur sa physionomie ou plutôt le sourire errant sur ses lèvres venait d'une lettre qu'elle avait reçue le matin de son bien-aimé. Sa mélancolie était causée par le spectacle du bonheur observé au foyer de Mignonnette.

Et elle n'avait pu s'empêcher de soupirer en songeant que la même félicité ne lui était pas encore accordée, quoique la réalisation de ses vœux lui parut plus prochaine.

Elle rentrait chez elle, décidée à écrire à sa mère afin d'obtenir quand même son consentement.

— Je ferai appel à ces sentiments qu'une mère n'oublie ni ne renie jamais, — se disait-elle — Et elle ne voudra pas faire mon malheur.

Hélas! elle ne se doutait pas que le cœur de sa mère lui était fermé à tel point qu'elle l'avait rencontrée sans ressentir même le désir de lui ouvrir ses bras.

Le somptueux immeuble du boulevard Haussmann lui paraissait bien triste et bien vide pour elle seule... pour elle qui ne songeait pas, qui ne savait pas qu'une autre passion plus pitoyable encore que la sienne y souffrait tout ce qu'on peut souffrir.

Jean Tourraille, c'est-à-dire François Levraud puisque l'ancien valet de chambre de Favrol était connu sous ce dernier nom chez Mlle Raymond, François, dévoré par les tourments de la jalousie, n'était plus que l'ombre de lui-même.

Au moment où Léona rencontrait Berthe en route pour rentrer à Paris, l'infortuné entrait lentement dans la chambre de la jeune fille.

Il était pâle, affreusement décoloré; un feu ardent brûlait dans ses paupières.

Le malheureux écouta, n'entendit aucun bruit dans une des pièces précédentes; et alors il s'agenouilla sur le tapis, à l'entrée de cette chambre dont il venait d'ouvrir la porte.

— Ah! — murmura-t-il; — que ne peut-elle me voir ainsi agenouillé et accepter mon adoration.

Il maîtrisa un sanglot qui montait à sa gorge.

— Hélas! hélas! c'est un autre qu'elle aime, et pour moi c'est un martyre pire que l'enfer. Quand aurai-je le courage de mourir?...

Ses deux poings heurtèrent sa poitrine.

— Lâche !...

Et sur ce mot qu'il n'aurait supporté de personne, il alla s'abattre sur le fauteuil situé près de la fenêtre, la place favorite de Berthe où si souvent il avait rêvé à elle, durant le temps où elle était malade à Saint-Germain.

Il tenait son visage caché entre ses mains.

Lorsqu'il écarta ses doigts, ses doigts aux phalanges noueuses qui meurtrissaient sa face, il aperçut, à terre, un papier, devant un chiffonnier où Mlle Raymond renfermait ses gants et ses autres menus colifichets.

— On dirait une lettre.

Il se baissa, dans un élan nerveux.

Un soupçon violent venait de traverser son cerveau. Si c'était une lettre de l'officier de marine ?

Il n'aurait plus jamais osé en dérober une à la jeune fille, l'emporter dans sa chambre, la décacheter, en violer le secret délicat.

Mais une lettre ouverte, jetée sous ses pas : la tentation était trop forte.

Il avait ramassé le papier : ses mains tremblaient.

Il fixa le cachet de la poste. Et un gémissement rauque sortit de sa poitrine.

— C'est celle qu'elle a reçue ce matin.

Mais, en même temps, une lueur violente passa dans son regard.

Il allait donc savoir ce que Brémontier lui écrivait : il allait donc se repaître sans mesure, s'enivrer de son mal.

C'était le démon qui plaçait cette lettre devant lui, il comprenait comment : Berthe l'avait reçue le matin. Après l'avoir lue, relue dix fois sans doute, car elle était bien chiffonnée, après en avoir baisé la signature, ainsi que l'attestait les traces restées sur l'encre, elle l'avait renfermée dans ce meuble.

Elle avait dû vouloir la reprendre, en sortant l'après-midi.

— Afin de ne pas s'en séparer, — murmura le malheureux. — Comme elle l'aime !

Mais elle était tombée de sa poche.

— Oui, elle est tombée pour que je la lise ; pour que je connaisse bien toute l'étendue de mon malheur ! Eh bien ! soit !

Et il tira la lettre de l'enveloppe ouverte ; il la déplia : le frêle papier claquait entre ses doigts.

Mais un nuage passa devant ses yeux, car les premiers mots étaient ceux-ci : « Ma Berthe, ma fiancée, ma femme bien-aimée ».

— Ah ! — murmura-t-il. — C'est bien fini. Il n'y a plus à douter. Il vaut mieux que j'en termine.

Pourtant, par un effort, il reprit une fermeté apparente ; il continua.

Il épela alors, avec des rugissements, des plaintes étouffées, un magnifique mais également pur et chaste et noble chant d'amour.

Ah ! si encore il avait pu mépriser celle dont il avait fait son idole ; cela l'aurait soulagé peut-être.

Mais non, aux paroles de l'officier de marine, il ne pouvait se méprendre, elle n'avait à rougir de rien devant personne.

Il s'était arrêté au milieu de sa lecture.

— Allons, — fit-il, — vidons la coupe d'amertume jusqu'à la lie.

Et il poursuivit...

Hector Brémontier en venait maintenant aux projets d'avenir.

« L'obstacle le plus dur, — disait-il, — vient de mes chefs. Des gens « intéressés à nous séparer les ont circonvenus depuis longtemps. Je l'ai « su. Et, — pardonnez-moi ces quelques mots qui vous montreront l'hos- « tilité et sans doute les calculs de certaines personnes, — ces gens-là « avaient obtenu du Ministère qu'on refusât d'autoriser notre mariage.

« Il y a trois jours, je suis allé trouver l'amiral et lui ai annoncé que « si l'autorisation de me marier ne m'était pas accordée, j'étais résolu à « démissionner, et à aller demander à mon travail la subsistance de la fa- « mille que je veux me créer. J'étais sûre de votre approbation, Berthe, « car le travail ennoblit.

« Mais je viens de revoir l'amiral ; l'obstacle est levé ; mes chefs « consentent. Dans trois semaines, si vous voulez, Berthe, nous serons « unis ! C'est pour cela que, aujourd'hui, je vous ai appelée ma femme « bien-aimée, car vous l'êtes à partir de ce jour... »

Il continuait encore, donnant des détails, disant quels seraient ses témoins.

L'intendant laissa tomber ses mains sur ses genoux.

Son œil paraissait sonder l'infini.

— Dans trois semaines !... alors elle sera pour jamais à un autre... à un autre qui me chassera peut-être. Et j'irai expirer, au bord de quelque route sur un tas de cailloux, misérable et abandonné.

Mais tout à coup il se dressa.

Une lueur affolée brillait dans ses yeux.

— Eh bien ! non ! — rugit-il. — J'ai assez souffert, je ne veux plus

vivre. Je ne verrai pas le jour dont il parle. Non ! non ! car la souffrance a des bornes !

Il fit partir une allumette pour détruire, anéantir la lettre maudite qui venait de l'instruire.

Mais il la jeta.

— Je l'aime trop pour lui faire du mal, pour la faire souffrir, — dit-il avec une grande douceur. — En détruisant cette lettre je rendrais Mlle Berthe malheureuse. Il est assez de moi pour connaître la douleur.

Il rejeta la lettre là où il l'avait trouvée, et resta un moment à la considérer, l'œil hagard.

A ce moment, un bruit le fit tressaillir.

C'était Berthe qui arrivait.

Il reconnut sa voix.

— Elle ! elle ! — exhala-t-il.

Il chancelait comme un homme ivre.

Puis, tout à coup, il prit son élan.

— Adieu, Berthe ! — cria-t-il. — Adieu ! A la mort !

Et il partit comme un fou par l'escalier de service, montant vers sa chambre.

Il en ouvrit la porte d'un coup, tira violemment le tiroir dans lequel était le couteau ne boucher qu'il avait gardé, et, farouchement, tragiquement regarda la lame.

— Te voici donc, toi qui devais être la libératrice, toi qui devais m'arracher à la servitude. Te voici donc, froide, aiguë et tranchante ! Eh bien ! sois réellement la libératrice. Tiens, sois-le !

Et avec un emportement fauve, un son rauque, il leva le bras ; la lame brilla, siffla, coupa l'air...

Et tout d'un coup, il n'y eut plus rien... plus rien qu'un poing noué convulsivement sur le manche, la lame disparue, enfoncée dans sa poitrine ; il n'y eut plus rien que l'affalement d'un corps sur le plancher, avec un bruit sourd.

Puis, la main clouée au coutelas s'agita, d'un coup brusque la lame ressortit engluée de rouge...

Et, de nouveau, elle s'abattit, trouant une seconde fois la poitrine.

Mais alors, brusquement, le bras se détendit : l'homme avait épuisé son énergie et sa force.

Et François Levraud, Jean Touraille, resta inerte sur le plancher, laissant sa vie s'écouler avec son sang.

En bas, Berthe rentrée dans sa chambre avait retrouvé sa lettre.

— Oh ! mon Dieu ! — fit-elle, — si je l'avais perdue...

... La villa de la route de Versailles, nid gracieux et coquet, était mignon et étroit comme doit l'être un nid. (P. 1719.)

Et posant de nouveau ses lèvres sur le cher et précieux papier :

— Réunis bientôt et pour jamais!...

Elle resta longtemps à rêver. Le bonheur qu'elle venait de constater, en entrant, chez Mignonnette, allait donc devenir le sien, dans un temps peu éloigné sans doute.

Mais l'heure s'avançait, et elle s'étonna de ne pas voir François qui, dès sa rentrée, d'habitude, venait prendre ses ordres, l'infortuné saisis-

sant, à chaque fois, cette occasion pour venir la contempler, la revoir de nouveau.

Berthe s'informa.

Les autres domestiques ne purent la renseigner.

On savait seulement qu'il était encore présent dans le courant de l'après-midi et il n'avait pas prévenu qu'il eût à sortir.

— Il est peut-être dans sa chambre, souffrant, — dit une femme de chambre. — Car depuis quelque temps il n'a pas l'air de se bien porter.

— Pauvre François, si dévoué, — répondit Berthe. — Allez vite voir.

Le cocher qui venait de remonter se chargea de la commission.

Cinq minutes après, il frappait à la porte de la chambre occupée sous les toits par l'intendant.

— Eh! monsieur François. Êtes-vous malade?

Pas de réponse.

Instinctivement, il tourna le loquet : la porte s'ouvrit.

— Est-ce qu'il serait tout à fait mal, par hasard, — se demanda le visiteur, un peu ému de ne pas trouver la porte fermée.

Il appela encore et crut percevoir un gémissement faible.

Le cocher poussa alors, mais le bois butta contre un obstacle : il dut réunir toutes ses forces. C'était le corps de Jean Touraille qui, tombé derrière la porte, la barricadait.

La vigoureuse poussée du cocher l'écarta un peu et le visiteur glissa son corps dans l'ouverture.

Mais alors il devint tout pâle, en même temps qu'une exclamation de stupeur et d'effroi lui échappait.

Il venait d'apercevoir l'intendant, inerte sur le plancher, les yeux clos, un gros couteau dans la poitrine : et, autour, un large extravasement de sang...

Il lâcha la porte et dégringola dans l'escalier, en criant.

Berthe, et derrière elle tout le personnel étaient accourus.

— Mademoiselle, — haleta l'homme, — M. François est... assassiné.

— Que dites-vous? François assassiné?

— A moins qu'il ne se soit suicidé, — ajouta le cocher qui avait totalement perdu la tête.

Le premier mouvement de Berthe avait été la frayeur.

Mais l'énergie que possédait Léona avait passé en elle, sans ses mauvais instincts.

Dominant son émoi, elle monta aussitôt aux chambres des domestiques, entourée de tout le personnel.

Le corps du malheureux était toujours dans la même position.

La vue du sang fit un tel effet sur la jeune fille qu'elle crut qu'elle allait défaillir.

Mais se raidissant, elle se dit qu'une tâche de solidarité humaine s'imposait, et elle ordonna de coucher le corps de l'infortuné sur le lit.

A ce moment Jean Touraille ouvrit les yeux, et leur pâle regard rencontra les traits de celle pour l'amour de qui il se tuait.

L'expression que revêtit alors ce regard était intraduisible : ce fut comme la fusion d'une âme.

Elle songeait donc à lui, elle venait donc à son secours au moment où il allait mourir.

Quel baume inespéré, quel adoucissement suprême apporté à sa dernière heure !

— Mon pauvre François! — murmura la jeune fille, pleine d'attendrissement.

Et se tournant vers le cocher :

— Vite, un médecin!

Le moribond secoua la tête et articula péniblement :

— C'est inutile. J'ai mon compte.

Mais, sur un geste de sa maîtresse, le cocher était parti quand même chercher l'homme de l'art.

Alors, tristement, Berthe interrogea le blessé : ainsi on avait attenté à ses jours. Ah! la justice saurait bien découvrir le misérable qui avait fait cela, et le punir. Il guérirait...

François secoua doucement la tête.

— N'accusez personne de ma mort, — prononça-t-il péniblement.

Et il insista sur ce mot : *personne*, comme s'il avait eu peur qu'elle ne se crût coupable, elle qui ignorait son amour, et qui l'ignorerait toujours.

Le médecin arriva bientôt.

Il arracha l'arme restée dans la seconde plaie, tandis que Mlle Raymond se couvrait les yeux de ses mains.

Examinant ensuite les blessures, il murmura en se tournant vers la jeune fille.

— Il n'a pas une heure à vivre : il râle!

Et s'adressant au blessé :

— Voyons, mon ami, dites-nous qui vous a mis en cet état?

Il se penchait vers lui, comprenant que le malheureux avait peine à articuler.

— J'étais las de la vie, — souffla faiblement l'agonisant.

— Vous avez donc tenté de vous suicider?

Un oui à peine perceptible s'entendit. Le médecin improvisa alors un pansement qu'il savait inutile.

— Ma mission est terminée, — déclara-t-il lorsqu'il eut achevé, celle d'un consolateur commence.

— Ce sera la mienne, — répondit la jeune fille avec gravité.

Un regard d'une reconnaissance infinie brilla dans les prunelles décolorées du blessé, tandis qu'elle s'installait à son chevet.

Elle resta ainsi un long moment priant et méditant.

Puis François Levraud, Jean Touraille, ouvrit ses lèvres blanches pour parler.

Berthe se pencha vers lui.

— Vous êtes bonne... Soyez heureuse... — exhala péniblement l'agonisant.

Ce furent ses dernières paroles.

Ses yeux s'étaient refermés, appesantis par la lourdeur de la mort, ses dents s'étaient serrées les unes contre les autres.

Et un souffle court, rauque sortait seul de sa gorge, allant s'affaiblissant sans cesse.

La jeune fille se souvint alors de l'agonie de l'amie de couvent à laquelle elle avait autrefois assisté : c'était la sœur d'Hector Brémontier, la sœur de celui qu'elle aimait.

Et elle ne put retenir ses larmes, larmes de pitié pour le moribond de cette heure et aussi larmes de regret à la pensée de tous ceux que l'on perd et que la terre ne vous rend plus.

Un spasme agita alors le corps de l'agonisant : dans un effort suprême, il rouvrit les yeux comme pour un dernier adieu à la vie.

Et il vit ces larmes, rosée bénie, car son regard, une seconde ranimé, s'emplit de béatitude déjà extra-terrestre.

Il eut un tressaillement : ses paupières se refermèrent et son corps tomba dans une immobilité rigide.

François Levraud, le paria Jean Touraille, pour qui la vie avait été si dure dès ses premières années, avait cessé de vivre — et de souffrir !...

CLII

ISOLÉE!

La mort tragique de Jean Touraille, son agonie à laquelle elle avait voulu assister jusqu'au bout avaient profondément affecté Berthe.

La jeune fille ignorait ce sentiment d'orgueil égoïste qui glace trop souvent l'âme des riches et les rend insensibles aux souffrances des humbles.

Le faux François Levraud s'était toujours montré un serviteur dévoué et fidèle.

Et la fille de Léona, qui ne tenait réellement guère de sa mère, ne jugeait pas être quitte envers lui par le salaire payé.

Pour elle, les serviteurs qui lui montraient de l'attachement étaient un peu de la famille.

Et ne connaissant point de parents à l'intendant, elle avait eu cette pitié suprême et très douce, de vouloir fermer les yeux du malheureux qui s'était tué par amour pour elle en emportant son secret dans la tombe.

La tombe, en effet, allait le recevoir, car les hommes de deuil se présentèrent et emportèrent le pauvre corps du suicidé, devant lequel l'église refusa de s'ouvrir et pour qui une fosse était ouverte au cimetière.

Et Berthe, revenue de là-bas, Berthe, que la tristesse de la nécropole avait rempli d'idées mornes, ressentit une insurmontable impression de malaise et de désespérance en rentrant dans sa maison, que la mort venait ainsi de visiter.

Elle sentit davantage le vide de son existence, son propre isolement.

Elle vit un rapprochement entre le sort de son infortuné intendant, conduit par des étrangers à sa dernière demeure, et son propre sort.

Hector Brémontier était loin d'elle; et il n'était pas encore son mari. Sa mère, la seule parente qu'elle eût, sa mère, qui eût dû lui tenir lieu de toute affection autre, vivait à l'étranger, séparée d'elle par une mer... un océan d'oubli!

De sorte que si la destinée venait à s'appesantir sur elle, elle n'aurait, comme l'infortuné domestique, que des étrangers pour clore ses paupières... elle qui avait un fiancé et qui avait une mère...

— Oh! maman!... maman!... — fit-elle en joignant les mains.

Et il y avait, dans ce geste et dans l'expression avec laquelle cet appel presque enfantin venait de jaillir de sa lèvre, un reproche affligé pour celle qui l'avait abandonnée, la laissait seule dans la vie après l'avoir empêchée de s'abriter dans une autre tendresse.

Et alors, ayant besoin d'épanchement, éprouvant la nécessité de détendre son âme, elle se laissa aller devant le secrétaire incrusté qui garnissait un des angles de sa chambre, et sa plume traça ces mots, ces mots si pieux pour ceux qui ne les prononcent point en vain : « Ma chère mère... »

Et elle s'arrêta, rêvant, son cœur trop plein de sentiments confus, ne sachant comment les exprimer.

Puis sa plume courut, et les phrases se succédèrent, son cœur épandant là le noir qui l'emplissait, qui l'accablait.

Sa jeune et brune tête, inclinée, trahissait à elle seule ce qu'elle ressentait.

Lorsqu'elle s'arrêta, les quatre pages de sa lettre emplies de lignes serrées, sa physionomie exprimait un grand apaisement.

Elle espérait la réalisation du désir qu'elle venait de manifester, c'est que sa mère qui avait éprouvé elle-même, la douleur que laisse après elle le voisinage de la mort, vint réunir pour quelque temps leurs deux isolements.

Alors ce ne serait plus la mère au cœur aride et sec qu'elle avait connue. Elle voulait le croire, éclairée par les avertissements du sort, Léona reviendrait à ces sentiments qui sont si doux à l'être; et Berthe lui parlerait de nouveau et de telle façon de son amour, de l'amour d'Hector Brémontier, que ce serait sous l'égide maternelle redevenue sainte que se consacrerait leur union.

Rêves consolants!... mais, hélas! rêves vains et fragiles!

La lettre de Berthe partit, et des jours se passèrent.

Elle les comptait.

D'abord leur prolongation l'étonna. Puis elle voulut y voir une preuve de la réalisation de ses vœux, de ses espérances.

Hélas! la pauvre enfant ignorait qu'elle eût sa mère si près d'elle... sa mère, qui l'avait croisée sans que ses bras se fussent ouverts!...

Léona, en quittant Londres, n'avait pas annoncé qu'elle partait pour la France, se défiant même d'une indiscrétion qui eût pu faire avorter son plan.

Et la lettre de sa fille attendait à Hyde-Park le retour de lady Warder.

Alors à l'espérance du commencement succéda, chez la jeune fille, une prostration absolue.

Sa mère ne lui répondait même point.

Hélas! elle ne l'aimait réellement pas : elle ne l'avait jamais aimée, ainsi qu'elle n'en avait eu que trop de preuves.

Dans son désarroi, la jeune fille chercha autour d'elle auprès de qui elle pourrait trouver quelques consolations.

Elle comprenait qu'elle ne devait point aller affliger Mignonnette sur le point d'être mère.

Mais Mme de Saint-Florent, toujours si compatissante?...

— Oui, — se dit Berthe, — auprès d'elle, au moins, je trouverai amitié et consolation.

Et, guidée ainsi vers d'autres pensées déjà meilleures :

— Elle me parlera de celui que j'aime, et je pourrai lui en parler.

C'était déjà son ciel qui s'entr'ouvrait.

Mlle Raymond fut bientôt à l'avenue du Bois-de-Boulogne : c'était si près qu'elle s'étonnait de n'y être pas venue plus tôt calmer sa tristesse.

Le comte et la comtesse de Saint-Florent étaient, en effet, rentrés à Paris où ils étaient plus près de leur enfant, à côté de laquelle Lucienne devait s'installer au dernier moment seulement, car la villa de la route de Versailles, nid gracieux et coquet, était mignon et étroit comme doit l'être un nid.

— Ma chère Berthe ! — lui dit Lucienne, — quel bonheur de vous embrasser. Mais que je vous gronde, car Mignonnette languit de vous voir.

Un lent sourire glissa sur les lèvres de la jeune fille.

— Je ne vous apporte pas un visage bien joyeux, et je n'ai pas voulu aller attrister Mme Donnel.

La main de son interlocutrice pressa affectueusement la sienne.

Et avec cette intonation qu'elle seule savait mettre à ces paroles, destinées à trouver le chemin de l'âme :

— Vous avez du chagrin, Berthe?...

Ces mots firent, à l'orpheline, — elle l'était presque, — l'effet d'une de ces vibrations brisant tout d'un coup toutes les cordes d'une harpe . la tension de ses nerfs céda brusquement, et les larmes jaillirent de ses yeux.

Mme de Saint-Florent l'avait rapprochée d'elle et lui parlait comme il faut le faire envers les affligés, ne cherchant point de vaines et banales paroles, laissant glisser ses larmes, — des larmes pareilles à l'eau mélancolique des ruisseaux qu'il faut laisser couler.

Alors Berthe lui apprit l'espèce de nostalgie qui s'était emparée d'elle, la mort entrée dans sa maison, pleine de mélancolie lui semblait-il, en son isolement dans ce Paris immense, le besoin d'affection familiale qui l'avait plus violemment saisie, et, — elle hésita un peu, — sa longue lettre à sa mère, à Londres, et le silence de lady Warder.

— Hélas ! ce n'est pas la première fois que mes lettres restent sans réponse. Ma mère ne m'aime pas : elle ne m'a jamais aimée !

Alors, abnégation sublime, ce fut Mme de Saint-Florent qui prit la défense de l'atroce créature qui lui avait fait tant de mal.

Et doucement, héroïquement, elle essaya de faire entrer, dans l'esprit de la jeune fille, la conviction qu'elle avait tort d'accuser celle qui

lui avait donné le jour, que des raisons impérieuses l'empêchaient seule de lui faire connaître combien ses sentiments avaient trouvé d'écho en elle, et que bientôt leur joie serait commune.

Mais Berthe secouait la tête : le pressentiment que l'on a en soi l'avertissait que le vide existant entre elle et sa mère était malheureusement trop réel, et que les encouragements de sa généreuse interlocutrice n'étaient qu'un mensonge pieux.

M. de Saint-Florent entra tandis que ses pleurs coulaient encore : Lucienne le mit au courant de la douleur de la jeune fille en quelques mots brefs afin de ménager la sensibilité de Berthe.

A cette communication, le comte de Saint-Florent eut de la peine à cacher une impression beaucoup plus vive que celle que semblait devoir lui causer le silence de Léona.

Mais Lucienne s'en aperçut.

Elle consola Mlle Raymond en faisant dériver ses préoccupations, en lui parlant d'Hector Brémontier dont elle allait bientôt devenir la femme.

Maintenant, peu à peu, la jeune fille commençait à sourire à travers ses larmes.

Et elle quitta les amis fidèles auprès desquels elle venait de retrouver le calme, après avoir promis de retourner le lendemain auprès de Mignonnette.

Lorsqu'elle se fut retirée, Mme de Saint-Florent interrogea son mari.

— Je ne dois rien vous cacher, Lucienne, — répliqua le comte. — Eh bien! le silence de sa mère dont se plaint, avec tant de raison, Mlle Raymond, vient de confirmer de vives inquiétudes que j'avais déjà.

— A quel sujet, mon Dieu?...

— Vous n'ignorez pas, vous, si angélique et si noble, que, autant Mlle Raymond est digne de sympathie et d'estime, autant sa mère est une créature de perversion et de crime. Vous n'avez pas oublié mon duel avec cet artiste, Pierre Normand, qu'elle a complètement abandonné lorsqu'elle a su qu'il n'avait pas réussi à me tuer, cette femme atroce donnant ainsi la mesure de ce qu'elle vaut.

Il s'arrêta, n'osant pas achever sa pensée.

Puis, se décidant :

— Ce n'est pas tout. Et c'est à votre force d'âme, Lucienne, que je fais appel pour me laisser achever sans faiblir. Le duel auquel elle avait poussé ce malheureux montre qu'elle n'a pas désarmé : sa haine nous poursuit et sa vigilance infâme nous poursuit.

— Je crains de comprendre.

— Oui, vous ne me comprenez que trop. Sachant, — car elle doit être

MARIAGE D'AMOUR

... Dans ses bras tendus, tenant, comme un ostensoir, glorieux et beni, un mignon bébé blanc et rose. (P. 1725.)

tenue au courant de tout, — sachant que Marie va mettre un enfant au monde, elle a dû se dire que sa vengeance, qu'elle n'avait pu faire retomber sur nous, elle la ferait tomber sur celui qui va naître.

— Serait-ce possible?... Ah ! moi aussi je l'ai craint, mais j'ai voulu chasser cette pensée. Comment, un pauvre être innocent?...

Hanté par cette appréhension, — poursuivit le comte de Saint-Florent, — j'ai fait prendre d'une façon confidentielle des renseignements par notre représentant anglais. Eh bien ! lady Warder a quitté Londres en ordonnant à ses gens de garder les lettres qui arriveraient à son adresse, sans donner d'autre explication, en indiquant seulement qu'elle serait de retour dans un mois à peu près. Vingt jours se sont écoulés depuis ; et, dans un court délai, Dieu nous aura donné un petit ange. Est-ce que nous nous le laisserons ravir?

Lucienne joignit ses mains, et une prière fervente, désespérée, monta, de son cœur, vers le ciel.

Mais il ne fallait pas se contenter de prier ; il fallait agir !

Une heure après, l'un et l'autre étaient de retour à la petite villa de la route de Versailles.

Mignonnette, qui ne les attendait pas sitôt, ressentit une vive joie : elle eut voulu leur sauter au cou ; mais allourdie par le dernier terme de sa grossesse elle leur tendit ses bras.

M. de Saint-Florent la laissa entre Lucienne et Jacqueline, ces deux affections sublimes, et alla trouver le père Berthier.

Et là en présence de sa femme, il le mit au courant de ce qu'il avait appris et de ce qu'il redoutait.

L'ancien garde lança un juron terrible, tandis que la bonne et courageuse vieille balançait sa tête blanche, se demandant « pourquoi le bon Dieu permettait de telles méchancetés ».

Il fut alors convenu que le père Berthier veillerait chaque nuit.

M. de Saint-Florent avait proposé de partager la faction entre l'énergique vieillard et Maurice.

— Bah ! laissez dormir le petit. J'en ai monté des factions, du temps que je servais sous les ordres de son père, j'y suis habitué.

Et fermant le poing :

— Ah ! malheur pour qui se trouvera au bout de mon revolver !

Le jardinier qui travaillait, silencieux et soucieux à quelque distance s'approcha alors.

Il avait entendu la menace du père Berthier ; elle confirmait certaines remarques qu'il avait faites et aussi les réflexions qui lui étaient venues depuis son dernier entretien avec l'agent de Léona dans une guinguette.

Et semblant se débarrasser d'un fardeau, il avoua, à M. de Saint-Florent, la connaissance qu'il avait faite, il y avait déjà quelque temps, du baron de Favrol, qu'il prenait alors pour un artiste, ainsi qu'il le disait.

Il ajouta que, au commencement de cette semaine même, cet inconnu l'avait invité à boire et quelle trahison il lui avait vaguement proposée.

Le jardinier était tracassé depuis ce moment, et il lui semblait qu'il soulageait sa conscience en avertissant M. de Saint-Florent.

Le comte et l'ancien garde échangèrent un regard prompt.

Le danger n'était pas supposé.

Le père de Mignonnette demanda alors le portrait de cet homme.

Le bandeau que ne cessait de porter l'agent, le complice de Léona, depuis l'effroyable blessure qui lui avait faite le jeune matelot, ne lui permit pas, d'abord, de fixer ses soupçons.

Mais à certains autres détails, une clarté se fit dans son esprit.

La taille de cet homme, son accent qu'essayait de reproduire le cultivateur, se rapprochaient de la taille, de l'accent particulièrement reconnaissable du baron de Favrol.

— L'âme damnée de Léona! — murmura à voix basse le mari de Lucienne. — Ainsi, c'était lui... encore et toujours lui!

Et, les dents serrées, son regard assombri, regardant au loin, il sembla chercher ces ennemis implacables.

Il avait été trop crédule, trop généreux; le besoin, ses vices devaient de nouveau rapprocher Favrol de l'ancienne courtisane, le mettre à sa merci, en faire l'exécuteur de ses abominables desseins.

— Ah! — gronda-t-il. — J'ai eu tort de l'épargner. Mais cette fois, plus de pitié.

Et, se tournant vers le jardinier:

— Si cet homme revient, laissez lui croire que vous consentez à être son complice et avertissez-moi.

Mais Favrol était lâche : soupçonnant peut-être quelque indiscrétion de la part de l'homme qu'il avait essayé de corrompre, il était douteux qu'il s'exposât.

D'autant plus qu'il possédait les vingt-cinq mille francs qu'il avait réussi à soutirer à Léona et qu'il ne voulait pas risquer de perdre.

Quant à M. de Saint-Florent, il n'hésita pas à mettre Lucienne au courant des révélations qui venaient de lui être faites.

Et il fut entendu qu'eux-mêmes s'installeraient dès ce jour auprès de Mignonnette, puisqu'il était trop tard pour la conduire soit à Saint-Germain, soit à l'hôtel du bois de Boulogne où la surveillance eût été plus facile et les projets de Léona et de ses complices moins à redouter.

CLIII

LA VENUE DE L'ANGE

Encore quelques lignes et nous dirons adieu, — ou plutôt au revoir, — à nos amis lecteurs, à nos aimables et trop indulgentes lectrices...

C'est le soir... une lumière douce éclaire la chambre de Mignonnette... de la jeune épouse, tout à l'heure jeune mère.

Ses parents affectueux sont autour d'elle ou dans un salon voisin, anxieux et muets.

Auprès d'elle, se trouve le docteur Sylvain en proie à une émotion que sa nature franche ne cherche pas à cacher, mais qui semble décupler ses facultés.

Deux yeux ardents sont fixés sur les siens, parmi ceux qui interrogent sans cesse sa physionomie, afin de chercher sur ses traits, la confirmation des espérances ou la justification des craintes par lesquelles tous ceux qui sont là passent alternativement.

Ces deux yeux brillent d'une sorte de fièvre sur un visage expressif de femme du peuple dont le sein se soulève dans la tension extrême de tout son être.

Cette femme c'est Jacqueline Delbeau.

Et celle qui souffre, c'est sa fille!

— Ah! mon Dieu!... mon Dieu! — exhale-t-elle parfois en tordant les phalanges de ses mains nouées l'une à l'autre.

C'est que l'instant est angoissant.

Sa Mignonnette, sa Marie si frêle et si délicate!...

Une vie nouvelle, radieuse et bientôt souriante va naître d'elle, et peut-être, hélas! en lui coûtant l'existence, comme on ne le voit que trop souvent.

Et le visage de Jacqueline est pâle... pâle des espoirs alternatifs et des suggestions d'angoisse qui la hantent.

Enfin le médecin a reparu : sa voix s'est élevée; il est debout... dans ses bras tendus, tenant, comme un ostensoir, glorieux et béni, un mignon bébé blanc et rose.

Un ange véritable! Un ange vivant dont Jacqueline couvre de baisers les petits pieds nus!

Maurice radieux, les yeux brouillés de larmes qu'il a jusqu'alors,

contenues à grand'peine pose ses lèvres sur le front pâle et cependant heureux de Mignonnette, la jeune mère!

Une immense joie est sur tous. Les Berthier, à leur tour, veulent voir le cher petit être : la bonne Mme Berthier n'est-elle pas un peu sa mère, elle aussi, puisqu'elle a nourri Mignonnette de son lait.

Leurs visages rayonnent.

Mais le plus ému peut-être, quoique d'une émotion concentrée, c'est le comte de Saint-Florent.

Il a considéré, oh! longuement, l'enfant en silence; puis il a posé ses lèvres sur ses yeux, et lentement s'est retiré, faisant place aux autres.

Mais de l'ombre dans laquelle il se trouve, il contemple à la fois sa fille pâlie et souriante et leur cher petit.

Et ses membres tremblent.

— C'est un fils, — a dit le docteur Sylvain.

Il portera deux noms : Maurice et Raoul.

Quelle extase!

C'est la bénédiction du ciel descendue maintenant sur leur famille par la grâce de l'amour.

Nul des cauchemars du passé n'existe plus. Léona, l'implacable lady Warder n'est pas même un souvenir.

Et l'avenir n'est plus qu'un rêve rose comme le petit ange.

CLIV

DÉMON

Léona, grâce à certaines sources de renseignements qu'elle s'est ménagées, afin de contrôler de Favrol, a appris la présence du docteur Sylvain auprès de Mignonnette.

Encore quelques heures d'attente seulement, se dit-elle, et la créature destinée à servir d'instrument à sa vengeance aura vu le jour,

Et déjà, frémissante, impatiente d'accomplir son œuvre, elle a résolu d'agir...

Favrol avait reçu l'ordre de venir la rejoindre à l'hôtel dans lequel elle se cachait à Saint-Cloud. C'était le soir...

Quand il apparut, une voiture attelée de deux chevaux vigoureux attendait devant la porte.

— Vous m'avez demandé, belle madame? — minauda le bandit titré.

Il avait toujours peur que Léona ne lui réclamât ses vingt-cinq mille francs, et il ne l'abordait qu'avec un embarras déguisé sous une galanterie outrancière.

— Oui, — dit Léona. — Nous partons.

— Pour Londres?...

— Non, pour Versailles.

De Favrol fit mine de ne pas comprendre.

— Oui, à Versailles, ou tout au moins sur la route.

Et comme il ne répondait pas :

— J'ai loué, sous un nom de circonstance, et payé certain pavillon que vous connaissez; de là à une villa qui ne vous est pas davantage inconnue il n'y a qu'un coin de bois à traverser.

— Mais la porte?

— J'ai fait fabriquer une clé avec l'empreinte que vous avez prise, et prise avec l'habileté d'un cambrioleur de profession : tous mes compliments, mon cher!

Favrol se troubla légèrement.

Dans plus d'une circonstance, l'ancienne courtisane, poussée par son besoin de sarcasme, d'insulte envers son complice, avait fait des allusions semblables.

Et le noble taré qui avait tant de motifs de redouter la perfidie de Léona se demandait si elle ne connaissait pas et ne révélerait pas certains événements dont il portait encore la trace en plein visage.

Lady Warder jeta sur sa tête une mantille espagnole au tissu épais, afin de dissimuler ses traits, le moment venu.

— Eh bien? — dit-elle, en se dirigeant vers la porte.

— Mais enfin? — fit-il, ne sachant pas ce qu'elle avait prémédité.

Il ne devinait que trop où elle voulait le mener, et hésitait, ayant peur des suites.

— Vous avez raison, — remarqua Léona. — Prenez ce revolver; il y a des cartouches à côté. Prenez. On ne sait jamais.

De Favrol était de moins en moins disposé.

— Et, maintenant, en route! — commanda-t-elle.

Et sur ces mots, elle tourna le dos, se dirigeant vers l'escalier.

Son complice n'avait plus qu'à obéir.

Il prit l'arme qu'elle lui avait indiquée, glissa une douzaine de cartouches dans une poche de son gilet.

Et il descendit à son tour, mal à son aise malgré ce revolver balottant sous son pardessus.

Si, acculé, il était homme à se défendre jusqu'à la dernière extré-

mité pour échapper aux conséquences d'un crime, sa lâcheté reprenait le dessus, maintenant qu'il ne savait pas où il allait.

Arrivée dans la rue, Léona monta rapidement en voiture.

Il suffisait, en effet, d'un hasard pour la faire reconnaître et trahir son incognito, et ce n'était pas le cas actuellement.

Son compagnon se plaça à ses côtés; et le cocher qui avait ses instructions lança ses chevaux au grand trot.

— M'expliquerez-vous maintenant?... — questionna Favrol.

Léona rejeta sa mantille en arrière avec exaltation :

— Vous voulez savoir?... Eh! bien, à cette heure, la femme du capitaine Maurice Donnel doit être mère. A cette heure, le fruit est mûr : il ne reste qu'à le cueillir, cher monsieur!

Et comme de Favrol cherchait à discerner, dans l'ombre, l'expression des traits de la femme qui lui parlait avec un tel frémissement dans la voix, elle continua :

— A cette heure, Maurice Donnel, les Saint-Florent, leurs amis sont tout entiers à la joie que leur procure la venue au monde du nouveau-né. Ils ne se méfient pas. En tout cas ils ne sont pas sur leur garde. C'est le moment de frapper.

— Mais?...

— N'avez-vous pas traité avec le jardinier? Il me semble que je vous ai remis assez d'argent pour cela.

— Sans doute... — avoua Favrol craignant d'être contraint de rendre gorge.

Et il garda le silence, ayant peur de susciter les méfiances de sa compagne, et se demandant comment cela finirait.

Léona était retombée dans le même mutisme; son regard qui luisait dans la demi-obscurité de la voiture attestait la violence de ses sentiments.

Ce regard semblait voir, à travers la nuit, ce but vers lequel elle tendait, implacable comme le destin qui l'entraînait elle-même.

La voiture s'arrêta enfin.

On était devant le pavillon loué par lady Warder à quelques cents mètres de la villa habitée par Maurice et la jeune mère.

Léona dit alors ce seul mot :

— Venez.

Elle entra dans le pavillon, suivi par son compagnon, et ressortit avec lui par la porte de derrière afin que le cocher ne soupçonnât pas son expédition.

... Elle enleva, d'un mouvement prompt, le petit être des bras de la nourrice... (P. 1735.)

Léona et de Favrol s'étant enfoncés dans le bois, la première prit la parole.

— Notre expédition est hasardeuse : c'est pour cela qu'elle doit réussir. Si les Saint-Florent ont la moindre crainte au sujet de mes projets, — elle songeait là aux soupçons qu'avait pu faire naître le duel infructueux de Pierre Normand avec le comte, — ils ne me supposeront ni assez ren-

seignée, ni assez audacieuse pour tenter un coup de force cette nuit même. C'est là le gage de notre succès.

Ils étaient arrivés à une centaine de mètres du parc.

Ils s'arrêtèrent et attendirent.

Des lumières couraient dans l'escalier, elles brillèrent aux fenêtres, puis, une à une, elles s'éteignirent.

Lady Warder se pencha à l'oreille de son compagnon.

A ce moment une forme blanche, amas d'étoffes couvrant un être humain tenu dans des bras attentifs parut derrière les vitres d'une croisée, dans une chambre encore éclairée.

Les paroles que lady Warder allait prononcer se figèrent sur ses lèvres.

Et serrant, avec une force incroyable, le bras de son compagnon.

— Le petit! — souffla-t-elle avec une expression intraduisible.

Et son cou, son buste s'étaient penchés en avant, tendus, comme pour le prendre, s'en emparer.

— Comprenez-vous, maintenant, pourquoi j'ai voulu venir cette nuit même plutôt qu'une autre, aujourd'hui plutôt que demain?...

Et plus bas encore :

— L'enfant vient de naître, chacun, harassé par les émotions des heures précédentes, est allé prendre du repos : l'accouchée, brisée, cède à l'accablement... L'enfant ne pleure pas; on l'entendrait dans la nuit. Tenez voyez la nourrice, — car ce doit l'être. Elle est seule, ayant posé l'enfant dans son berceau : à son tour elle ne va pas tarder à céder à l'assoupissement. C'est une mercenaire!...

Elle attendit encore un moment, pendant lequel il y eut un léger bruit, celui du revolver que portait de Favrol et que, vaguement inquiet, il chargeait.

— Bien, — approuva Léona.

Maintenant plus aucun mouvement dans la villa; silence et calme absolus aussi dans la chambre affectée en effet au nouveau-né et à la nourrice et choisie assez loin de la jeune mère pour ne pas troubler son repos.

C'était l'instant attendu. Léona plaça une clé dans la main de son complice.

— C'est celle de la petite porte du parc. Entrez sans bruit. Allez trouver le jardinier et qu'il vous guide jusqu'à cette chambre là-haut. J'ai sur moi ce que je lui ai promis. Vous devez réussir. Vous enlevez l'enfant et avant qu'on ait pu s'y opposer, vous êtes loin. Vous avez un revolver, s'il est nécessaire. La surprise sera votre aide, le meilleur de tous. Je vous attends ici, moi.

Une sueur glacée perla au front de son misérable acolyte.

Il avait encore, vivant en lui, le souvenir de ses précédents attentats contre les Saint-Florent : il portait au visage le stigmate de ce qu'il lui en avait coûté.

Quelque chose lui disait que cette famille était pour lui invulnérable.

Et il allait de nouveau se jeter au milieu d'eux?...

Un frisson de terreur secouait ses membres.

— Eh ! bien? — lui dit Léona qui, comptant sur une complicité à l'intérieur, ne comprenait pas son hésitation.

Le bandit balbutia.

— Est-ce que je ne vous paie pas assez cher, monsieur de Favrol, et votre jardinier aussi? — siffla-t-elle.

De Favrol posa la main sur son portefeuille dans lequel était le reçu des vingt-cinq mille francs de Léona qu'il avait déposés dans une banque à son nom personnel.

— Tout ! — pensa-t-il, — plutôt que les perdre.

Et se raidissant, il se dirigea à pas de loups vers la poterne qu'il distinguait, pareille à une tache d'ombre sur l'uniformité du mur.

Il introduisit la clé dans la serrure et ouvrit avec une précaution extrême, l'oreille tendue.

Il s'agissait surtout pour lui de tromper Léona. Il allait faire quelques pas dans le parc, où, pensait-il, il ne risquerait rien, puis retournerait dire à son ancienne maîtresse que le jardinier refusait de marcher.

Mais à mesure qu'il avançait, dans les allées obscures, le silence, le calme qui y régnaient lui faisaient croire que le projet de Léona était moins dangereux qu'il ne se l'était figuré d'abord.

En causant un jour, avec le jardinier, il avait trouvé le moyen de franchir la grille ; il avait observé le vestibule, l'escalier.

Ainsi que l'avait dit Léona : un coup de surprise, un enfant à saisir, une fuite dans la nuit : cinq minutes de chance et la somme qu'elle avait apportée serait à lui.

Sans compter ce qu'il tirerait encore ouvertement pour son compte.

Un ricanement tendit ses lèvres.

— Je deviendrai ensuite honnête homme pour faire une fin

Et il s'avança résolument.

Alors, d'un coin d'ombre qu'il n'avait pas aperçu, une forme humaine se dressa brusquement.

— Qui va là? — cria la voix mâle du père Berthier.

Favrol s'était arrêté, cloué au sol, sa lâcheté un moment dissipée par la certitude de l'impunité revenue tout entière en face du danger.

— Qui va là encore une fois? — reprit impérieusement l'ancien garde.

Et il marcha résolument du côté où il avait entendu les pas du baron de Favrol.

Mais ses souliers ferrés firent craquer des branches mortes et de Favrol protégé par ce bruit s'élança en arrière, caché par les masses feuillues des arbres, le résonnement de sa course étouffé par le sable humide.

Un instant après, il était auprès de Léona, ses dents claquant encore de la terreur qu'il venait d'avoir.

— La maison est gardée, — siffla-t-il. — Fuyons!...

Et il entraîna sa compagne, croyant encore avoir le père Berthier à ses trousses.

Mais avant de disparaître, Léona tendit son poing vers la villa.

— Malédiction! — gronda-t-elle. — Je vous aurai quand même, ou j'y resterai!

Sans s'en douter, elle venait de prononcer son arrêt.

CLV

L'ENLÈVEMENT

Ainsi qu'elle l'avait dit, malgré son échec, Léona n'avait nullement renoncé à arriver à son but, après lequel elle s'arrêterait, satisfaite.

Mais la surveillance exercée la nuit autour de la villa lui avait démontré l'impossibilité absolue d'un coup de force.

Il valait mieux attendre, laisser aux inquiétudes du premier moment le temps de s'apaiser, faire la morte.

Favrol, de son côté, pour s'assurer définitivement la possession de la somme qu'il lui avait extorquée, prétendit avoir appris par le jardinier que, depuis son expédition nocturne, des précautions nouvelles avaient été prises, si bien qu'il se refusait à marcher pour le moment.

Léona vint alors s'établir dans le pavillon qu'elle avait loué, derrière le bois qui la séparait de la villa habitée par M. et Mme Donnel.

Ils ne soupçonneraient jamais sa présence aussi près d'eux et elle allait guetter ainsi l'occasion favorable.

Maintenant la jeune mère commençait à se lever, prenant parfois sur elle, dans ses bras encore faibles, mais frémissants d'une douce joie, son cher trésor.

M. et Mme de Saint-Florent, rassurés par l'attitude expectante de lady Warder, étaient arrivés à penser que leur anxiété seule les avait portés à

lui attribuer des projets véritablement trop infâmes pour germer dans l'esprit d'un être humain et ils étaient repartis pour Paris.

Le père Berthier s'expliquant l'alerte qu'il avait eue lors de la venue de Favrol, par un de ces mille bruits que l'on entend la nuit, n'en avait pas parlé : on se serait moqué de lui, se disait-il.

Léona n'attendait que son départ à lui aussi pour agir.

Dissimulée à tous les yeux, elle voyait de nombreuses voitures s'arrêter devant la porte de la villa.

C'était un cortège presque ininterrompu d'amies venant féliciter la jeune mère et embrasser son chérubin.

Si Léona considérait cet empressement avec une jalousie haineuse, se disant qu'elle réservait à tout ce monde une surprise à laquelle l'on ne s'attendait pas, une autre femme en éprouvait une émotion heureuse.

C'était Jacqueline Delbeau.

Son âme de mère anonyme palpitait de la félicité de sa fille.

Son enfant rétablie, son amour deux fois maternel, rassasié par l'inappréciable bonheur de bercer à loisir, dans ses bras, son petit-fils tant adoré, l'heure était venue pour elle de retourner, là-bas, dans les Vosges.

Et pourtant elle reculait, renvoyant ce départ d'un jour à l'autre, ne pouvant se résoudre à s'éloigner.

Quelque chose de plus fort qu'elle, de plus impérieux que sa raison, comme de la crainte, comme de la peur, de l'effarement dans sa joie, la retenait là.

Las visites continuaient à affluer. Et lady Warder vit à deux reprises venir sa fille. La seconde fois, Hector Brémontier l'accompagnait.

Elle ne se trompait pas : c'était bien lui. Ayant obtenu un long congé, il était parti pour Paris avec son ordonnance, Malice, en vue de guider Berthe dans ses démarches légales pour se marier puisqu'elle était majeure, et que sa mère ne répondait même pas à ses lettres.

Ces visites continues offrirent alors à lady Warder l'occasion qu'elle était venu attendre.

Ce serait simple.

Et cette fois elle agirait elle-même, Favrol refusant de s'exposer désormais. A vrai dire, elle éprouvait même une certaine ivresse à porter directement ce coup suprême.

Elle s'introduirait dans la villa, en plein jour, par la petite porte du parc, dont elle avait la clé, la nourrice, la prenant pour une visiteuse ne se défierait pas : elle saurait comment lui enlever l'enfant. Et Léona gagnerait ensuite le bois à la sortie duquel, Favrol garderait une voiture attelée.

Quand la nourrice s'inquiéterait, donnerait l'alarme, ils seraient loin.

Sa seule crainte venait de ce qu'elle craignait de se rencontrer avec sa fille.

Fatalement, Berthe, en la voyant, lui parlerait, la trahirait.

Lady Warder attendit donc une nouvelle visite de sa fille à Mignonnette. Jamais l'ancienne courtisane n'avait eu tant de hâte à revoir son enfant !...

Dès que Berthe, revenue enfin auprès de Mme Donnel, l'eût quittée pour rentrer à Paris, Léona donna ses ordres à de Favrol.

— C'est le dernier coup, — lui dit-elle.

Et avec un mépris visible, elle ajouta :

— Puisque vous n'aimez pas à vous exposer, vous serez à votre affaire : il ne s'agit que de bien conduire vos chevaux. Leur petit en sûreté, notre pacte aura pris fin, et je serai généreuse envers vous. A demain donc.

— Comptez sur moi, comme je compte sur vous. A demain, répondit son complice.

Et il alla tout préparer.

Léona ne lui avait plus reparlé des vingt-cinq mille francs du jardinier, en ayant fait le sacrifice. De plus, d'après ses promesses, l'enfant enlevé, il se verrait désormais à l'abri de cette détresse affreuse qu'il avait connue un moment.

En prévision de ce qui allait se passer, Léona avait fait acheter, par Favrol, un petit breack à capote, très léger, et attelé de deux chevaux nerveux.

Il avait prélevé dessus une commission d'un millier de francs, mais possédait néanmoins dans les mains un équipage capable de dévorer d'une seule traite cinquante kilomètres.

Le lendemain, avant l'heure dite, il se trouvait avec la voiture contre la bordure du bois, sur un chemin à peu près désert, à quelques pas d'une ancienne carrière au fond de laquelle, les eaux des pluies s'écoulant formaient un bassin large et profond.

Ce chemin conduisait du côté de Rambouillet, et Léona comptait se jeter par là dans un des trains de la ligne de Bretagne, et regagner l'Angleterre par Saint-Malo ou tout autre port de la Manche, en emportant avec elle son innocente victime.

Favrol était depuis un long moment à attendre.

Il consulta sa montre.

— A ce moment, Léona doit être en train d'opérer. Une femme de tête, lady Warder. Il est vraiment malheureux qu'elle n'ait plus voulu de

moi pour mari. Quoique il y ait des moments où son audace et sa rancune me font peur!

En effet, à ce moment, Léona, vêtue avec recherche, mais d'un luxe sobre et de bon aloi, quoique très riche, quittait le petit pavillon dans lequel elle venait de vivre cachée plusieurs jours.

Et, prenant garde de n'être pas remarquée, elle s'enfonça dans le petit bois, se dirigeant au plus court vers la villa de la famille Donnel.

Deux ou trois voitures étaient déjà en station devant la porte : c'était ce qu'elle voulait.

S'étant assurée, du haut d'un tertre, de la solitude du petit parc, elle introduisit rapidement, dans la serrure de la petite porte, la clé que lui avait rendue de Favrol, et entra rapidement.

Nul n'avait aperçu sa manœuvre, elle en était sûre.

Se blotissant aussitôt derrière un retrait de fusains, elle attendit, l'œil fixé sur la villa.

A plusieurs reprises, des femmes en toilettes soyeuses passaient; la nourrice apparaissait par intervalles, son nourrisson sur les bras; et c'étaient, autour d'elle, des exclamations admiratives.

Enfin, un moment, la nounou se retrouva seule sur le devant de la villa, lui tournant le dos.

— C'est l'instant! — se dit Léona.

Et, abattant sa voilette sur son visage afin d'être moins reconnaissable, elle se redressa avec énergie et se dirigea rapidement vers l'habitation.

Les dents serrées par la témérité, l'audace de sa manœuvre, se jetant, se hasardant ainsi en plein jour au milieu de de ses ennemis, elle arriva près de la nourrice.

Celle-ci se retourna au bruit de ses pas, un peu surprise : elle croyait toutes les visiteuses ordinaires parties.

Léona avait tressailli elle-même à l'espèce d'effroi ressenti par cette femme. Mais elle se força à sourire, un sourire qui tira ses traits d'une façon singulière.

— On demande votre bébé, nounou. C'est Mme Donnel qui... Attendez-moi là, je vous le rapporterai moi-même...

Et, avançant les mains, elle enleva, d'un mouvement prompt, le petit être des bras de la nourrice, en lui posant un baiser hypocrite sur la joue.

La nounou était restée interdite, un peu saisie.

Cette dame en robe de soie, devait être certainement, se dit-elle, une des amies de « madame ».

Cependant, une inquiétude vague, qu'elle ne s'expliquait pas, l'agitait : quand on voulait voir le bébé, d'habitude, on l'appelait.

Quant à Léona, une immense sensation de triomphe emplissait son crâne : elle tenait donc cet enfant dont elle aurait payé la possession de la moitié de sa fortune.

Il s'agissait maintenant de gagner la seconde partie de son jeu terrible.

Elle traversa le jardin gagnant rapidement le parc.

Quelques pas plus loin, c'était la petite porte, le mur qui protégerait sa fuite, et puis le bois, et les chevaux ardents qui l'auraient bientôt mise hors d'atteinte.

CLVI

RÈGLEMENT D'UN VIEUX COMPTE

Lady Warder avait donc attendu le lendemain d'une visite de sa fille à Mme Donnel pour faire son coup, afin de ne pas risquer d'être rencontrée, reconnue par elle.

Elle ne se doutait pas qu'elle était encore revenue ce jour-là, avec l'officier de marine, et que quelques minutes plus tôt, elles se seraient trouvées face à face.

Hector Brémontier avait amené aussi Malice, car il désirait offrir, à la jeune mère, un meuble incrusté qu'il avait autrefois rapporté du Tonkin.

Sa tâche accomplie, le jeune matelot était allé se promener dans la campagne : attiré par la vue du bois, il n'avait pas tardé à apercevoir la voiture de Favrol.

L'aspect du bandeau porté par le complice de Léona lui rappela l'homme qu'il avait marqué en tombant du mur de la villa de M. de Saint-Florent.

— Tiens, c'est sur le côté droit, comme mon individu de Saint-Germain, — marmonna-t-il. — Et, ma foi, s'il avait fait moins noir, et si celui-ci n'était pas un gentleman bien habillé, je jurerais qu'il a dans la corpulence, dans la taille quelque chose qui rappellerait l'autre.

S'avançant, il parut tout à coup à découvert.

Favrol l'aperçut et brusquement son visage s'altéra. Ce marin-là, tandis qu'il attendait Léona, pour fuir avec elle, et tandis aussi que Brémontier qui avait avec lui un tel compte à régler, était à Paris, chez Maurice Donnel, peut-être ?

— ... Je vais aviser le parquet, c'est mon devoir. *Le reste vous regarde.* (P. 1744.)

Était-ce bien là l'effet d'un hasard? Brémontier ne se trouvait il pas à quelque distance? Et ce matelot lui-même?...

Le souvenir de sa dernière lutte à Saint-Germain, lutte qui l'avait stigmatisé en plein visage lui traversa l'esprit, et un frisson le secoua.

Instinctivement, il envoya alors la main au bandeau qui cachait la cicatrice encore sanguinolente de sa joue.

Malice vit son trouble, son mouvement révélateur, e ses soupçons

s'accrurent tout à coup par le fait de la rencontre de cet homme, caché là, avec ses chevaux, à côté justement de la villa habitée par la fille du comte de Saint-Florent.

Il flairait l'ennemi.

Et saluant Favrol avec une espèce de rire nerveux :

— Il fait bien beau, n'est-ce pas, monsieur?

— En effet, il fait assez beau, — répondit le complice de Léona, d'une voix troublée par le regard fixe du marin.

— Mais on dirait que c'est bien la voix que j'ai entendue, quand j'ai sauté sur l'homme à Saint-Germain, — pensait le matelot.

Et son regard, revêtant une acuité plus grande, il continua à marcher vers lui.

Favrol, inconsciemment, recula, jetant un regard rapide sur le sentier où devait paraître Léona, sentant l'envie de se dérober, de fuir ce nouveau venu.

— Et vous êtes malade, tout de même, avec ce beau temps... vous souffrez des dents, à ce que je vois, — articula encore l'ordonnance de Brémontier, avec une expression étrange.

Et sans laisser à de Favrol, blémissant, le temps de balbutier une réponse :

— Vous avez peut-être tort de porter un bandeau, comme ça, je m'y connais. Et si vous m'en croyez...

Avec une audace soudaine, décidé à se rendre compte, il porta vivement la main au bandeau posé sur sa joue par le complice de Léona.

Ce dernier fit un bond, affolé, prêt à la défensive.

Mais l'étoffe s'était déplacée, le stigmate révélateur de sa joue apparut, et en même temps, le jeune marin, lancé en avant comme une bombe lui tomba dessus.

Il avait vu, il ne pouvait plus douter : cet adversaire d'autrefois qu'il désirait tant rencontrer, il se trouvait enfin face à face avec lui; et dans des conditions indiquant sans doute encore quelque lâche complot!

Il l'avait empoigné en pleine gorge pour être sûr qu'il ne lui échapperait pas cette fois.

Et ils roulèrent l'un sur l'autre dans le sable.

— Ah! gredin, je te retrouve! — grondait Malice. — Et au moment où tu allais faire quelque coup de ta façon! Nous avons un vieux compte à régler. A nous deux!

Favrol se débattait avec l'énergie du désespoir.

Un moment, il se releva, cherchant à frapper le matelot en pleine poitrine, à sauter dans la voiture et à fuir, abandonnant Léona.

Mais Malice était vigoureux quoique jeune. Un paysan qui labourait à quelque distance ayant vu la lutte hésitait à s'approcher.

— A moi! — lui cria le marin. — C'est un repris de justice. Je le tiens. A moi donc!

Alors le paysan prit sa course. Favrol se vit perdu.

— Dix mille francs pour toi, si tu me lâches! — souffla-t-il à Malice.

Pour toute réponse, l'ordonnance d'Hector Brémontier lui tordit les poignets en arrière, afin de le mettre hors d'état de nuire. Le misérable lança une imprécation vers le ciel.

— Enfer et damnation!...

Il avait raison... L'enfer même l'abandonnait.

Pas seulement le moyen de se saisir de l'arme dont il s'était muni!

Les mains de Malice semblaient de fer sur ses poignets.

Le paysan venait à son tour de poser sa lourde main, sur lui et aidait le marin à ligotter son prisonnier.

— Faut le conduire à la gendarmerie, avec sa voiture, — disait-il.

Le misérable grinça des dents, mais il était vaincu; et bien vaincu!

. . . . . .

Une demi-heure après, Favrol dont la joue s'était remise à saigner dans la lutte, livide, décomposé était entre les mains des représentants de la loi.

CLVII

LACHETÉ

Oui, Favrol, l'âme damnée, le complice avili de l'ancienne courtisane, était enfin hors d'état de prêter à Léona son criminel concours.

Ce n'était pourtant pas sans avoir eu, au dernier moment, l'espérance d'échapper au sort qui l'attendait.

Le costume, la mise, les flas-flas en imposent toujours à trop de gens.

L'agent de lady Warder était confortablement vêtu, il avait une voiture bien attelée de deux cobs vigoureux.

Et tandis que le paysan, monté dans le break avec le prisonnier et Malice, montrait la route à celui-ci pour se rendre à la gendarmerie, il faisait plus attentivement toutes ces remarques, et se livrait à des réflexions plus calmes.

Il y avait bien, contre le « monsieur » qu'ils venaient d'arrêter, son stationnement, avec sa voiture, au coin du petit bois, dans ce chemin, ce sentier, plutôt, où ne passait jamais âme qui vive.

— Cependant, — se disait le paysan, — c'est pas une preuve non plus que c'est un bandit.

Et, se rappelant les envolées habituelles des Parisiens vers la banlieue, en partie d'amourette, il se disait que c'était peut-être bien à un rendez-vous galant que ce « monsieur » était venu.

— Justement, au coin du bois. Parbleu, c'est ce matelot qui m'a fichu dedans. Va-t'y pas m'en cuire de m'être mêlé de cette affaire?

Et il devenait de plus en plus perplexe à mesure qu'on se rapprochait de la gendarmerie.

Enfin, n'y tenant plus :

— Est-ce que vous connaissez, *monsieur*, pour sûr, sans vous tromper? — demanda-t-il en s'adressant à Malice.

Et, aggravant :

— Car c'est pas en effet qu'il manque de la canaille sur cette terre; mais enfin on se fiche dedans parfois, et il pourrait nous en coûter si monsieur était simplement venu au bord du bois pour attendre... une particulière, comme ça se voit parfois, quoiqu'il soit pas tout à fait de la première jeunesse.

Favrol vit les incertitudes du paysan et saisit l'occasion avec une sorte d'angoisse.

— Monsieur a raison, — protesta-t-il d'une voix sifflante, — je suis un honnête homme.

Et, menaçant à son tour :

— C'est vous qui me paierez l'attentat inqualifiable que vous venez de commettre en portant la main sur moi comme vous l'avez fait.

— Là, vous voyez, — articula le cultivateur en s'adressant au matelot. — Tenez, vaut mieux reconnaître son erreur.

— Oui, vous faites erreur, une erreur terrible, — insista l'agent de Léona, voyant faiblir le cultivateur.

— Entendez-vous ce qu'il dit?

Puis, s'adressant directement à Favrol :

— Voyons, expliquez seulement pourquoi vous étiez là avec votre voiture, contre le petit bois? Car c'est pas naturel, vous le comprenez, et c'est tout de même fait pour donner de l'inquiétude à de braves gens.

Il cherchait à se ménager une porte de sortie.

— J'attendais... une dame qui devait venir m'y rejoindre. Et vous risquez de me mettre dans la plus affreuse position qui soit.

Favrol, après une seconde d'hésitation, avait lancé ces mots avec force, se souvenant des précédentes paroles de l'homme des champs.

C'était en outre une des premières fois de sa vie où il ne mentait pas.

— Quand je le disais ! — exclama le paysan. — Une intrigue parbleu, des choses qui ne regardent pas le monde. Une boulette que vous m'avez fait faire, le maletot.

Et il envoya la main pour saisir les rênes.

Favrol eut une émotion terrible et tout son sang afflua à son visage.

Qu'il fût libre seulement une minute, il fouettait ses chevaux, il abandonnait Léona, il abandonnait tout et il s'enfuyait, il se terrait dans une retraite telle qu'il ne fût plus possible de le retrouver.

Mais, d'un geste brusque, le marin écarta la main de son interlocuteur.

— Puisque vous l'interrogez, demandez-lui donc aussi d'où provient la marque qu'il a sur la joue.

A cette question, le gentilhomme déchu serra ses lèvres minces.

— Eh bien ? — reprit Malice.

Celui qu'il interrogeait coula vers lui, sous ses paupières, un regard empli de venin.

— Ça, — dit-il d'une voix rauque, — c'est la suite d'une chute.

— Oui, du haut du mur qui entoure le parc de M. de Saint-Florent.

Un grondement sourd, une espèce de sifflement étouffé plutôt, lui répondit.

C'était Favrol qui, voyant la conviction ancrée dans le crâne du marin, voyant se dissiper, s'évanouir l'espérance de salut glissée en lui un instant auparavant, laissait ainsi s'exhaler sa rage.

Malice, qu'une irritation contenue tenaillait, éclata d'un rire violent.

— Car, ce gentilhomme, — fit-il en s'adressant au paysan, — ce monsieur à équipage a été tout bonnement surpris au moment où il escaladait le mur d'un parc après avoir essayé d'empoisonner les chiens. Et c'est moi qui l'ai marqué là, tandis qu'il m'échappait après m'avoir planté son couteau ici.

Et il montra la place où le poignard du bandit l'avait atteint.

— Oui, — reprit-il, — allons à la gendarmerie. Je prends tout sur moi. Ah ! vous avez cru, parce qu'il est bien habillé, parce que c'est un « monsieur » comme vous dites, que c'était un comte ou un marquis peut-être. Vous oubliez que l'habit ne fait pas le moine.

Favrol se mordait les lèvres jusqu'au sang.

Cette noblesse que le marin lui déniait, le ton de mépris insultant avec lequel il parlait de lui faisait passer des rages sous son front.

Il avait envie de lui crier qu'il avait réellement droit au blason écartelé de gueules des Favrol. Et il se taisait cependant, parce que prononcer son nom c'était se perdre définitivement.

Le paysan, celui qui venait de s'instituer un instant son défenseur, hochait la tête maintenant, le considérant avec un air d'hostilité peu déguisée.

Il avait cédé d'abord à la considération innée de l'homme de la campagne pour les gens bien vêtus, un reste de l'ancien servage.

Il avait aussi cédé à la prudence instinctive de l'ouvrier de la terre ; la crainte de se compromettre, de se mettre dans un mauvais cas.

Mais à présent le marin revendiquait pour lui toute la responsabilité.

En outre, par ses paroles dernières, il arrachait en quelque sorte le prestige du bourgeois, du « monsieur » qu'avait subi le paysan.

Le prisonnier n'était donc plus un personnage à considérer, à respecter, à craindre peut-être.

La demi-haine inconsciente, la jalousie de l'habitant des champs pour l'homme de la ville, pour le riche, le reprit tout entière.

Et à son tour, il grommela :

— Pour sûr, c'est vrai, l'habit ne fait pas le moine. Et on verra à la gendarmerie.

A ce dernier mot, Favrol, redevenu plus pâle, plus blême, plus livide, — d'une lividité cadavérique, — laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

On entendit grincer ses dents et ses bras se tendirent en vain sur les cordes qui lui liaient les poignets.

. . . . . .

Un instant après, ils arrivaient devant la porte de l'édifice qui portait ces mots peu rassurants sur la façade :

GENDARMERIE NATIONALE

Le gendarme de planton apercevant un attelage confortable conduit par un marin, et, sur le siège, entre ce dernier et un paysan, un homme aux vêtements élégants, ligotté comme un malfaiteur, appela son chef.

Celui-ci parut entouré de deux ou trois de ses hommes accourus par curiosité.

Il dit un mot et la voiture entra dans la cour.

Cette fois le misérable eut la sensation que c'était bien fini.

La lourde porte fut refermée derrière la voiture : il lui sembla que c'était déjà celle de la prison.

Le brigadier le fit entrer dans son bureau, en compagnie de ses deux conducteurs.

Malice expliqua immédiatement ce qui venait de se passer.

Il ajouta :

— J'accuse cet homme d'attentat à main armée contre la villa habitée à Saint-Germain par le comte de Saint-Florent. Il a jeté de la viande empoisonnée aux chiens pour les empêcher d'aboyer, ce qui prouve ses mauvaises intentions, et comme j'essayais de m'emparer de lui il m'a envoyé un coup de couteau ou de poignard qui m'a atteint près de l'épaule. Alors désarmé, blessé, je l'ai marqué à la joue comme vous voyez.

Il ajouta encore que l'officier de marine dont il était l'ordonnance, le lieutenant de vaisseau Brémontier, avait reçu une nuit dans le même parc, d'un inconnu, deux coups de revolver qui avaient mis longtemps sa vie en danger.

— Tout fait présumer que cet homme est aussi l'auteur de cette tentative de meurtre. Vous voyez que c'est un malfaiteur dangereux.

Devant des accusations aussi graves, le brigadier de gendarmerie ne pouvait que garder le prisonnier et se livrer à un commencement d'enquête.

Favrol poussé à bout, comprenant lui-même la fragilité de ses explications pour motiver sa présence aussi près de la villa habitée par les enfants d'adoption du comte de Saint-Florent, contre lequel le jeune marin l'accusait justement d'avoir essayé de commettre un attentat avec escalade, Favrol rongeant ses lèvres décolorées, son regard louche rivé sur la terre, eut la sensation vertigineuse de l'homme devant qui tout sombre.

Alors comprenant l'inutilité d'équivoquer davantage, prenant son parti, essayant de se sauver encore, s'il était possible, par la franchise, il dit qui il était ; il donna son nom, son titre, il fit connaître le milieu social dans lequel il avait vécu, citant des célébrités du grand monde, des gens hautement cotés qu'il avait connus, fréquentés... avant sa déchéance.

S'animant peu à peu, oubliant sa tare personnelle :

— Mon nom a derrière lui cinq siècles d'existence,... cinq siècles d'honneur et de gloire. Un de mes ancêtres périt à Damiette, un autre à Bouvines en faisant triompher la France dans la personne du roi Philippe-Auguste. A Pavie où « tout fut perdu fors l'honneur », un autre de mes parents encore ne cessa de combattre que lorsque, le bras haché de coups d'épée, sa main défaillante laissa échapper la masse d'armes avec laquelle il défendait François Ier... Du reste à quoi bon continuer, on en trouvera les preuves chez moi, dans deux cents combats, batailles ou sièges le sang

des Favrol a coulé... et pour quoi ?... pour que le descendant de leur race échoue entre les murs d'une gendarmerie !...

Le misérable, le malheureux prononça ces derniers mots d'un accent rauque, désespéré, affreux.

Une sueur moite filtrait sur son front blême.

Il faisait pitié et honte à la fois.

Le brigadier de gendarmerie, un vieux soldat portant les médailles de trois campagnes, le paysan, Malice qui, quoique jeune, connaissait déjà ce qu'était le péril et ce qu'était la gloire, le considéraient tous trois avec une sorte de commisération.

Dans son instinct généreux et honnête, le marin en arrivait même à désirer s'être trompé.

Ce devait être aussi le sentiment du vieux soldat, car il adressa encore quelques questions à de Favrol, questions qui, quoique précises, indiquaient son désir de voir le prisonnier se laver de toute accusation.

Mais chaque parole ne faisait qu'accentuer la culpabilité du complice de lady Warder, des demi-aveux, des contradictions aggravant son cas à chaque interrogation nouvelle.

Enfin, le brigadier se leva de la chaise où il était assis; il se dressa, rouge, soufflant péniblement, la démarche lourde comme sous l'empire d'un malaise pesant, sa conscience de soldat poignée devant une telle chute.

— C'est bien, — dit-il à Malice et au paysan après leur avoir fait signer leur première déposition; — vous pouvez vous retirer.

Et à Favrol, d'une voix assourdie :

— Venez avec moi.

Au moment de sortir il prit, d'une façon déguisée, son revolver, après s'être assuré, d'un coup d'œil, qu'il était chargé.

Et cachant le revolver dans sa tunique, il conduisit le prisonnier dans la chambre de sûreté.

— Voici, — dit-il d'une voix dont la brusquerie cachait l'émotion — c'est votre logis. Je vais aviser le parquet, c'est mon devoir. *Le reste vous regarde.*

Il remuait les meubles rudimentaires du cachot, en disant cela.

Puis brusquement il sortit.

Favrol, resté seul, serra convulsivement, son front entre ses deux mains qui tremblaient. Un sanglot monta dans sa gorge, déchirant, lamentable.

Enfin il voulut voir la nudité affreuse de sa prison, comme il voyait sa position elle-même.

... Ils regardèrent tout pâles. A demi plongé dans l'eau, le haut du corps de l'ancienne courtisane, de lady Warder... (P. 1750.)

Il inspecta lentement son cachot et tressaillit brusquement.

Sur la petite table rivée au mur qui garnissait cette cellule se trouvait un revolver.

Il s'en approcha anxieux : c'était un revolver d'ordonnance, de gros calibre épais, solide et il était chargé.

Alors cette parole du brigadier de gendarmerie lui revint à la mémoire :

— *Le reste vous regarde.*

Oui, il comprenait : ce chevronné de toutes les guerres de son époque avait voulu éviter au dernier descendant de tant de preux d'aller finir au bagne ou dans les gémonies d'une maison centrale.

Cette arme, il l'avait oubliée exprès.

Il y avait six cartouches dans le barillet. Favrol n'avait qu'à presser la détente.

Et il laverait son honneur dans son propre sang.

Le misérable regarda l'arme un instant.

Puis lentement il se recula.

Il se recula, son regard rivé sur le revolver, avec terreur, avec épouvante.

Il marcha ainsi à reculons, ses yeux distendus attachés sur l'arme, jusqu'à ce que le mur l'arrêtât, l'empêchant de fuir plus loin, le condamnant à rester en tête-à-tête avec cet instrument de délivrance, il est vrai, mais de délivrance par la mort.

Toute la lâcheté du noble taré venait de reparaître, de le reprendre.

Ses lèvres sans couleur balbutiaient des mots sans suite, des adjurations.

La mort!.. la mort!... Ah ! tout plutôt que la mort!...

Il était bien réellement le dégénéré, l'avili, la « chiffe humaine »!

Et il resta ainsi angoissé, blémi davantage encore, s'il était possible, face à face avec ce canon béant et ses six balles de plomb.

Le temps s'écoulait éternel, morne, empli de silence, comme de vide, le vide de son cœur, de son cerveau.

Enfin le brigadier qui, pâle d'attente, était resté enfermé, attendant la détonation, rouvrit la porte.

Il vit le misérable blotti dans un coin, le regard effaré et lâche.

Un pli de mépris souleva sa lèvre.

Sans un mot, il marcha vers le revolver qu'il avait mis là, le reprit, et sortit refermant la porte à double tour.

— Allons, — murmura-t-il, — il ne vaut même pas ce que j'espérais.

Et il envoya son rapport au parquet. Désormais, Favrol appartenait à la justice des hommes.

CLVIII

LA LUTTE

Durant ce temps, Léona avait réussi à gagner les premiers massifs du parc.

Les allées sinueuses devaient favoriser sa fuite, la dérober rapidement

à tous les regards. Nul, ne soupçonnant une telle résolution, ne l'avait remarquée. Restait la petite porte à franchir, et elle était sauvée ; son œuvre exécrable était accomplie.

Elle y arriva, l'ouvrit d'un coup brusque, et s'y engouffra. Et aussitôt la clé résonna dans la serrure, refermant le passage par lequel, seul, on pourrait la poursuivre.

— Maintenant, oui, maintenant, je tiens ma vengeance! — siffla-t-elle. — Rien de tel que l'audace!

Et elle s'élança à travers le bois.

Mais la nourrice inquiète, troublée de ne pas voir rapporter le bébé, s'avançait vers la maison.

A ce moment Jacqueline Delbeau parut devant elle : elle vit ses bras vides, et une angoisse soudaine arrêtant les battements de son cœur :

— Nourrice? qu'avez-vous fait de bébé? — dit-elle d'une voix étranglée, terrible, tandis qu'une pâleur livide couvrait son visage.

— Il n'est donc pas?...

Elle tremblait en disant cela. Elle n'eut pas le temps d'achever : Jacqueline Delbeau avait bondi sur elle et lui meurtrissant les bras, lui criait :

— Malheureuse, qu'avez-vous fait de mon enfant?

— Une dame... elle me l'a pris... me disant qu'on le demandait, — balbutia la Vosgienne éperdue.

Un cri effrayant lui répondit.

— On a volé notre enfant! On a volé notre enfant!

Et, folle, elle s'élança à travers le jardin.

Dans le salon, la jeune mère, à ce cri, s'était dressée tout d'une pièce, de dessus la chaise longue où elle était étendue faible encore.

Puis, brusquement, elle porta la main à son cœur, et s'affaissa, momentanément privée de vie, entre les bras de Berthe Raymond, tandis qu'Hector Brémontier s'élançait au dehors.

L'ancien garde et Mme Berthier étaient accourus. Dépeindre le désespoir de tous? Impossible!

Le pauvre, le mignon petit être, perdu, enlevé, était-ce possible?

Le vieux soldat fouillait avec une sorte de rage folle, les fourrés du jardin, s'accusant d'avoir mal veillé, parlant de se suicider si l'enfant n'était pas retrouvé tout de suite, cherchant un indice.

Il aperçut une empreinte de pas sur une des allées du parc ratissée le matin même.

Alors il se rappela l'alerte qu'il avait eue une nuit et à laquelle il n'avait plus songé; dans une inspiration soudaine il s'élança vers la porte qui menait au bois.

Les marques d'un piétinement récent étaient hélas! trop visibles.

— Ah! malheureux que je suis, — s'écria-t-il, — c'est par là qu'a dû passer cette femme... la voleuse d'enfant!

Il agriffa ses doigts à la porte qui résista.

— La clé, une pioche, n'importe quoi! — cria Jacqueline en se tordant les bras.

Le jardinier accourut avec son outil, le père Berthier le lui arracha, et en deux coups de fer eût jeté la porte à bas.

Et ils s'élancèrent tous dans le bois.

A ce moment, une voiture s'arrêtait devant la villa et M. et Mme de Saint-Florent en descendaient, venant faire à la jeune mère, à son cher ange, leur visite quotidienne.

Frappés du silence de la maison, de l'absence des domestiques, saisis d'un pressentiment douloureux ils se précipitèrent à l'intérieur.

Ils aperçurent alors Berthe s'efforçant de rappeler Mignonnette à la vie et qui, en quelques paroles entrecoupées, leur apprit ce qui venait de se passer.

— Mon Dieu, vous êtes donc sans pitié! — gémit la comtesse en tombant à genoux devant le corps inanimé de sa fille adoptive, tandis que son mari s'élançait au dehors.

Ah! il pouvait se hâter, ainsi que ceux qui avant lui s'étaient élancés sur la trace des ravisseurs!...

Léona avait de l'avance, et, serrant l'enfant volé contre elle, se dirigeait en courant vers l'endroit où Favrol devait l'attendre avec la voiture.

Elle arriva ainsi près de l'ancienne carrière derrière laquelle elle comptait trouver son complice.

Tout à coup elle s'arrêta, glacée : il n'était pas au rendez-vous, la campagne était déserte.

— Le lâche! — rugit-elle, — m'aurait-il trahie?

Et les yeux hagards, elle bondit vers la lisière du bois, espérant encore l'apercevoir à quelque distance.

Mais non : il ne s'y trouvait pas. Elle était seule!...

A ce moment des cris arrivèrent jusqu'à elle.

Elle s'arrêta, prêtant l'oreille, pareille à la bête traquée.

Plus de doute, on était à sa poursuite.

Jacqueline Delbeau, l'officier de marine, le père Berthier, la nourrice, tous les domestiques, s'étaient lancés dans le bois, cherchant la trace de ceux qui, sans doute étaient embusqués là tout à l'heure et qui emportaient l'enfant.

Lady Warder comprit qu'elle n'allait pas tarder à être découverte.

Elle eut d'abord la pensée de fuir à travers champs : mais on l'apercevrait, on la rattraperait.

Il valait mieux rentrer sous bois, gagner le pavillon qu'elle avait loué. Là, elle serait à l'abri. Et la nuit, elle emporterait son fardeau.

Comme les bêtes fauves dont elle semblait réellement issue, elle se replongea donc sous les fourrés, lorsqu'une clameur terrible retentit, non loin d'elle... Léona se recula, alors, pâle, les yeux étincelants et dilatés, les dents serrées.

Jacqueline Delbeau, comme guidée par son instinct, venait de surgir devant elle.

— Voleuse! — gronda la femme du peuple en lui barrant la route. — Voleuse !

Et d'un élan formidable, elle bondit sur Léona, ses forces centuplées dans un effort si violent, qu'elle lui arracha l'enfant.

Une sorte de rugissement aigu et féroce répondit à sa victoire due à la surprise, — rugissement de hyène, de tigresse, — et Léona, lady Warder, la femme qui n'avait jamais reculé devant un crime se révéla.

Jacqueline vit luire dans son œil une menace de mort : la voleuse d'enfant, ne pouvant l'emporter vivant était capable de ne vouloir laisser, dans ses bras, qu'un cadavre.

Un cri de détresse sortit alors de sa gorge. Et regardant subitement autour d'elle, elle s'élança en arrière, déposa l'enfant éploré sous l'abri d'une touffe de coudrier, et comme une lionne, se dressa entre lui et Léona, prête à le défendre.

Il y eut alors quelques minutes affreuses; Léona comprit au froissement des branches, dans le bois, qu'on accourait à l'aide de son antagoniste, de son ennemie : elle n'avait que le temps de mettre à exécution sa dernière et horrible inspiration et à fuir... peut-être... si elle pouvait.

L'étreinte des deux femmes eut alors quelque chose d'horrible.

Elle s'élança.

La carrière était à quelques pas, béante.

Soudain, un blasphème vomi par la bouche de Léona remplit l'air : la terre venait de manquer sous elle, — oui, un blasphème... mais s'achevant en accent de triomphe infernal!...

Car elle ne roulait pas seule dans le précipice : ses mains cramponnées à son ennemie, l'entraînaient avec elle.

Il y eut alors un silence poignant, puis un choc sourd de corps contre les rochers, un jaillissement d'eau.

Et ce fut tout.

Lorsque M. de Saint-Florent, le père Berthier, le fiancé de Berthe,

arrivèrent, guidés par l'appel lancé au premier moment par Jacqueline, ils trouvèrent l'enfant que le comte, d'un mouvement spontané, serra sur son cœur d'un élan intraduisible.

Mais celle dont ils avaient entendu la voix?

Se penchant alors alors sur la carrière, ils regardèrent tout pâles. A demi plongé dans l'eau, le haut du corps de l'ancienne courtisane, de lady Warder, émergeait à demi, sa tête, qui avait porté sur les rocs, était couverte de sang.

A quelques pas, gisait la femme du peuple, ses yeux expressifs tournés avec une expression de résignation et de joie profonde sur ceux qui accouraient avec mille difficultés à son secours.

Ce fut le comte de Saint-Florent qui, le premier, tendit ses bras vers elle pour la relever.

— Sainte martyre ! — murmura-t-il. — Oh! pardon!...

Un sourire d'une expression céleste passa sur le visage de Jacqueline Delbeau.

— Qu'importe, — répondit-elle, — puisque l'enfant est sauvé.

CLIX

LE PARDON

Lorsque Mignonnette revint à elle, elle vit devant ses yeux son cher petit enfant qui lui tendait les bras.

Maurice Donnel venait d'arriver, et, plein d'une angoisse rétrospective, il avait assisté au retour du bébé si adoré qu'il avait failli perdre sans s'être, hélas! trouvé là pour le défendre.

Et, dans sa première émotion, ses lèvres allaient, tremblantes, de l'enfant à la mère, de la mère à l'enfant.

Mais, presque en même temps, un triste convoi pénétrait dans la villa : c'était Jacqueline Delbeau dont la poitrine avait heurté contre les rochers et que l'on rapportait avec précaution.

Tandis qu'on la plaçait sur son lit, M. de Saint-Florent s'approcha de Berthe, et, lui prenant les mains, avec une pitié intense :

— Chère enfant, si vertueuse et si digne d'affection, — lui dit-il, — le ciel est cruel envers vous...

Et, hésitant à lui apprendre l'entière vérité sur ce qui venait de se passer, vérité qui devait être si terrible pour elle, il la conduisit au pa-

villon habité provisoirement par le père Berthier, et à la porte duquel se tenait Hector Brémontier, immobile et grave.

On y avait transporté lady Warder à laquelle restait encore un peu de vie...

A sa vue, Berthe tomba à genoux, secouée de sanglots convulsifs, comprenant tout. Et pourtant la criminelle était sa mère.

Derrière elle, se tenaient son fiancé et M. de Saint-Florent.

Il y eut un moment d'attente impressionnant, de silence coupé seulement par les sanglots de la jeune fille.

Puis le comte étendit la main vers l'ancienne courtisane dont le râle indiquait que les minutes étaient comptées.

— Je vous pardonne, — prononça-t-il d'une voix grave.

Les yeux mourants de Léona le contemplèrent, s'arrêtèrent encore une fois sur sa fille et sur l'officier avec une expression violente.

Elle ouvrit la bouche comme pour une malédiction.

Mais ses lèvres restèrent muettes, et ses yeux se fermèrent brusquement.

Elle était morte!

Berthe, alors, écrasa son cœur sous ses deux mains, et, toujours agenouillée, elle pria pour celle qui lui avait donné le jour mais qui avait été si peu sa mère au sens pur, noble et élevé du mot..

Tous respectaient son affliction, rendue plus profonde encore par les derniers actes de la vie de lady Warder.

Léona avait trouvé son châtiment dans son crime lui-même!

Après être resté un long moment debout et méditatif auprès de Berthe, Hector Brémontier se pencha vers elle.

— Restez et priez, — lui dit-il à voix basse.

Et, bien fait pour comprendre l'âme de la jeune fille, il sortit.

Victime de la haine de cette morte, il allait cependant s'occuper de son cadavre dans lequel il ne voyait plus que celui de la mère de sa fiancée.

En effet, quelques heures après, un fourgon des Pompes Funèbres conduisait le corps de Léona au boulevard Haussmann.

Berthe, alors, leva vers l'officier de marine son regard reconnaissant.

— Merci! — prononça-t-elle.

Et, triste et grave, elle monta avec lui dans une voiture fermée, accompagnant le funèbre cortège.

CLX

LA SACRIFIÉE

Il est des êtres malfaisants pour qui la haine satisfaite, la vengeance sont des besoins naturels, même alors que ceux dont ils prétendent se venger n'avaient jamais eu l'intention de leur nuire.

On dit de ces êtres-là, que leurs cadavres même sont dangereux, et que, jusque par delà la tombe, ils s'attachent à leurs victimes — comme les pieuvres à leur proie.

Le dernier râle, le dernier soupir exhalé des lèvres de l'ancienne courtisane, la Roussotte d'autrefois, devenue, sur la fin de ses jours, lady Warder, n'avait pas marqué la fin de son œuvre de mal.

A cette minute encore où sa bouche s'ouvrait pour menacer de nouveau et pour maudire, à cette minute où la mort irritée à la fin arrêtait le souffle dans sa poitrine, une flamme ardente passait dans ses yeux déjà voilés, les éclairant d'une lueur violente et fugitive.

C'est que, un instant auparavant, tandis qu'on la relevait pour la transporter sur cette couche où elle se sentait près d'expirer, elle avait vu les bras inquiets de M. de Saint-Florent et du père Berthier arracher aussi Jacqueline Delbeau de sa couche d'eau, de boue et de rochers.

Elle les avait aperçus soulever la tête de la femme du peuple.

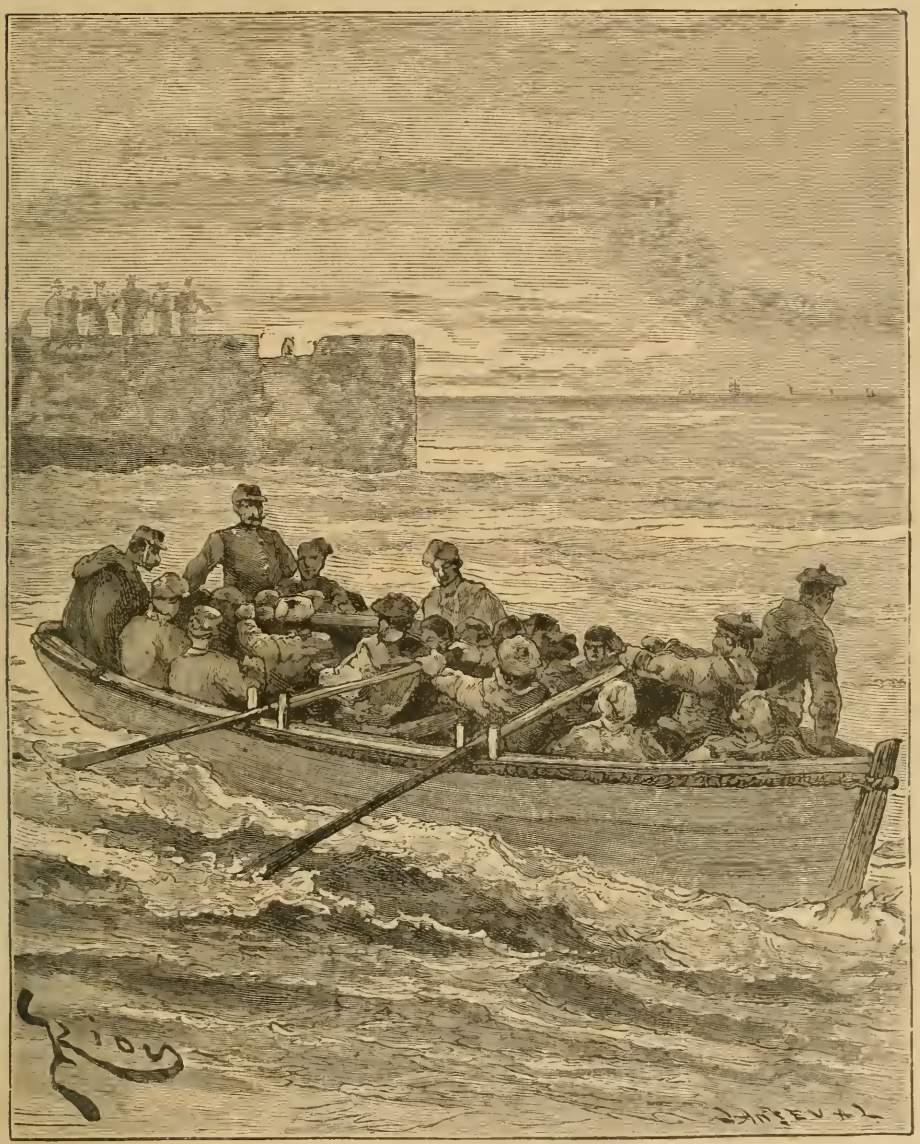
Et ce coup d'œil qu'elle avait jeté alors sur celle-ci, oubliant sa propre souffrance, lui avait suffi.

Les teintes qui marbraient le visage de Jacqueline étaient de celles qui ne trompent jamais.

Oui, si au moment de vaincre définitivement, elle échouait, si le sort, à la fin de la longue et implacable guerre contre ceux dont elle s'était déclarée l'ennemie, lui arrachait la victoire finale au moment précis où elle la tenait, si tout s'effondrait pour elle, par suite d'un concours de circonstances ou de fatalités qu'elle ne pouvait comprendre, elle qui avait tout préparé, combiné avec tant de soin, elle avait au moins la consolation irritée de se dire :

— Je ne péris point seule.

Et son cadavre qui avait gardé, sur sa face immobilisée pour jamais, le rictus, le pli effrayant de la haine, semblait réellement, de ses mains rigidement crispées, traîner, tirer dans sa tombe, dans sa fosse, un autre cadavre, pour lui tenir compagnie dans le noir inconnu où descendent les trépassés.



.. Le misérable, condamné par la cour d'assises à une longue expiation, prenait place dans la barque qui allait le conduire sur le navire... (P. 1760.)

C'est que, avant la seconde fatale, inexorable, qui allait débarrasser la terre d'un monstre aux dehors séduisants et menteurs, Berthe d'une mère infâme et la famille de Saint-Florent d'une ennemie féroce, son âme abjecte avait tressailli d'une allégresse muette et formidable.

C'est que le prélude du trépas donnant, à son esprit, des clartés, des visions soudaines, tout un ensemble obscur qui souvent l'avait hantée, venait de se révéler tout à coup à elle avec une intensité, une force de

vérité invincibles, irrécusables, lui expliquant, lui révélant enfin, tout entier, le rôle de Jacqueline Delbeau dans la famille de Saint-Florent.

Le cri d'angoisse déchiré, surhumain de Jacqueline en découvrant l'enfant dans ses bras de voleuse... cela, un cri de pitié, d'affection ordinaire, de tendresse d'étrangère dévouée? Allons donc!

Et puis, encore, est-ce qu'une étrangère aurait eu cet élan irraisonné, sublime de lionne pour lui arracher sa victime et risqué la vie avec tant de sérénité, tant de spontanéité pour défendre l'enfant?

Non! non!

Tout ce qu'elle ignorait encore s'était brusquement révélé à elle dans ces brèves et si longues minutes.

Jusqu'à un cri de Jacqueline qu'elle se rappelait maintenant :

— Mon enfant!...

Oui, il lui semblait s'en souvenir, elle ne se trompait pas...

La femme du peuple était donc la grand'mère, l'aïeule de l'enfant?

Et maintenant, dans sa mémoire, oui, il lui semblait retrouver des points de comparaison entre Mignonnette, celle qu'elle avait conduite autrefois aux portes du tombeau, et Jacqueline Delbeau celle qu'elle y traînait aujourd'hui.

Ah! dans ce cas, — et elle le sentait, elle le devinait, cela devait être, — elle était plus vengée qu'elle n'aurait osé l'espérer.

La mère payait pour la fille!...

. . . . . .

La mère payait pour la fille. Cette pensée, hantant avec des frénésies de joie, l'esprit déjà obscurci de la criminelle Léona au moment où elle expirait menaçait, hélas! de n'être que trop la vérité.

M. de Saint-Florent, frappé, dès la première minute, de l'altération imprimée sur les traits de la sacrifiée, — on pourrait presque dire : de la sanctifiée, — altération que l'éclat du regard ne pouvait effacer, avait craint de deviner, lui aussi, le sort qui lui était réservé.

Se tournant vers ceux qui l'entouraient :

— Courez à Versailles, vite, un médecin!

Le père Berthier céda alors sa place à l'officier de marine.

— Remplacez-moi, monsieur Brémontier...

Et une larme roulant dans sa grosse moustache blanche :

— Soyez tranquille, madame Jacqueline, c'est moi qui y vas.

Et oubliant son âge, il traversa le bois en courant et s'élança vers la villa.

Un roulement de voiture arriva à son oreille.

C'est à ce moment que le capitaine Maurice Donnel, revenant chez

lui, allait apprendre, en même temps, l'attentat dont son enfant avait été victime, — son enfant qu'il n'avait pas été là pour défendre, — et le dénouement tragique, le sort ayant voulu sans doute lui épargner des angoisses plus terribles.

Le père Berthier sauta dans la voiture qui venait de l'amener.

— A Versailles, au triple galop! — cria-t-il au cocher.

Mais le trajet, de la villa à la cité du roi-soleil, était assez long, Versailles étant, selon la phrase d'un humoriste, une ville hors de laquelle il faut habiter.

Puis, on s'en souvient, la maison de campagne occupée par les jeunes époux, avait été louée là par Lucienne de Saint-Florent, cette protectrice, cette mère attentive, afin qu'ils vécussent dans les meilleures conditions possibles de bien-être et d'hygiène tout en rapprochant Maurice Donnel de son service d'instructeur à Saint-Cyr.

Le père Berthier, assis dans la voiture, le corps en avant, les poings fermés, mâchait sa moustache, trouvant bien long ce chemin.

— On n'arrivera donc jamais! — grondait-il sourdement.

C'est que le brave homme savait que, dans les maladies, dans les blessures, les moindres minutes sont précieuses.

Comme sa digne femme, il s'était attaché passionnément à la famille de Saint-Florent, devenue la leur aussi.

Le même lait n'avait-il pas nourri et Mignonnette et leurs enfants?

Et Jacqueline Delbeau, elle-même, par le dévouement, par l'abnégation de sa vie toute de renoncement et de charité, elle, la seconde, la suppléante, le bras droit de Mme de Saint-Florent, n'était-elle pas liée aussi à cette famille dans laquelle la noblesse des sentiments établissait de véritables liens de parenté?

Et la sentir, la savoir là-bas, derrière lui, étendue sur sa couche, sans secours efficace, tandis que lui n'était pas même arrivé encore chez le médecin!

— Ah! si mon gendre avait devancé l'heure habituelle de sa visite!...

Le docteur Sylvain, en effet, s'échappait chaque jour de Saint-Germain pendant une heure ou deux pour venir donner ses soins à la jeune mère et à son cher ange.

Mais la voiture continuait à rouler, le fouet du père Berthier cinglant les flancs du cheval en sueur qui l'emportait.

La bête enfila comme une trombe les rues de Versailles où les calmes bourgeois retirés dans cette ville du silence et de l'oubli accouraient anxieux sur le pas de leurs portes, croyant à quelque cheval emballé.

On fit halte brusquement devant la maison du médecin que le docteur Sylvain avait prié de le suppléer à l'occasion.

Mais, par une sorte de fatalité qui semblait s'acharner sur la mère de Mignonnette, le docteur était en visites.

Le père Berthier lâcha un de ses jurements les plus terribles. Et il se fit indiquer l'adresse d'un autre praticien.

Est-ce qu'on allait courir tout Versailles sans en rencontrer un seul? — Et la malheureuse dont le mal empirait, là-bas!...

Son visage exprimait un véritable désespoir.

Sa voiture était repartie à triple allure.

Tout à coup, au premier carrefour, il eut un cri, un commandement comme il en avait jeté autrefois à Champigny.

Le cheval glissa des quatre fers.

L'ancien soldat venait d'apercevoir le docteur de Versailles.

Il sauta aussitôt à terre.

— De grâce, docteur, venez avec moi, on a besoin de vous... on vous attend... chez le capitaine Donnel.

Mais le médecin s'informait. Était-il arrivé un malheur à la jeune mère?

Le père Berthier secoua la tête.

Non! — Heureusement non. Mais cela n'en vaut guère mieux.

Et il fut sur le point de dire: « ce n'est point la jeune mère, c'est la grand'mère que le mal a atteinte. »

Car lui aussi connaissait le mystère sans en rien dire jamais.

Et il pensait:

— Pauvre madame Jacqueline!... Et pauvre Mignonnette, si celle qui est sa mère venait à mourir si tôt!...

Rapidement, il avait raconté au médecin la chute faite par Jacqueline, sans lui apprendre toutefois les incidents qui avaient précédé, sans lui parler même de lady Warder.

Que cette dernière survécût à la chute dans laquelle elle avait entraîné la mère de Mignonnette ou qu'elle expiât de suite ses forfaits... — cela regardait Dieu, — pensait l'énergique vieillard.

Et il ajoutait:

— Quant à ce qui s'est passé à la villa, c'est l'affaire de M. et Mme de Saint-Florent. Ils en parleront au docteur, s'ils le jugent bon.

Dans sa logique simple et rude, lady Warder était une criminelle: les assassins on les mène à la place de la Roquette, sous la guillotine, — se disait-il. — L'ancienne courtisane valait moins que beaucoup d'entre eux.

Il ne lèverait pas la main pour l'achever, mais il ne ferait pas un pas, non plus, il ne prononcerait pas une parole pour la soustraire au sort qu'elle avait mérité dix fois.

L'homme de science avait pris sa trousse et l'on était remonté en voiture.

La sueur perlait au bout des poils du cheval : de l'écume blanchissait son mors.

Mais c'était une bête courageuse; et, à l'appel de son conducteur, elle fit jaillir des étincelles sous ses fers martelant les pavés de la rue solitaire.

Quelques minutes après, on galopait de nouveau à travers la campagne.

Le compagnon du père Berthier en profita pour demander, à celui-ci, de nouveaux détails.

Son interlocuteur se renferma dans ses premières déclarations.

L'autre alors, espérant quelques éclaircissements qui lui permissent de réfléchir par avance à ce qu'il y avait à faire, lui demanda comment cela s'était produit.

— Dame, je n'y étais pas malheureusement ! — repartit le vieillard d'un ton presque bourru.

Le médecin comprit qu'il y avait sans doute là un secret qu'il n'avait pas le droit de chercher à surprendre d'un subalterne.

Et ils gardèrent le silence l'un et l'autre jusqu'à la villa.

Quand ils arrivèrent, l'écume moussait au harnais du cheval. M. de Saint-Florent, Maurice, rassurés au sujet de Mignonnette, étaient devant la grille.

— Venez, — dit le premier au docteur.

Il le conduisit jusqu'à la chambre de Jacqueline et là resta discrètement à la porte.

Mme de Saint-Florent, toute bouleversée par ces émotions successives, Mignonnette dont les yeux en larmes allaient alternativement de celle qu'elle ignorait être sa mère, à l'enfant que cette mère, cette aïeule anonyme lui avait sauvé, rendu, et la bonne mère Berthier dont les yeux gonflés attestaient l'affliction, se trouvaient toutes les trois dans la chambre.

Lucienne s'avança vivement vers le médecin.

— Voyez, — dit-elle en lui désignant la malade d'un geste éloquent et douloureux.

Jacqueline leva alors, sur le nouvel arrivant, un regard qu'un sourire doux et résigné remplissait d'une sorte de béatitude attristée, mélange d'affliction et de joie presque supra-terrestre.

Le médecin, écarta le drap, regarda la poitrine défoncée par le roc, considéra un peu de sang venu à la commissure des lèvres de la patiente, — et il ne répondit que par le silence à l'instante question des regards tournés vers lui.

Jacqueline Delbeau comprit la signification de son mutisme.

— Qu'importe, — répéta-t-elle comme précédemment, et avec une douceur sublime; — puisque l'enfant est sauvé !

Elle achevait à peine ces mots, lorsque le docteur Sylvain arriva à son tour.

Lui aussi avait appris à aimer, à respecter la noble femme.

Aussi avec quelle anxiété se pencha-t-il au-dessus de cette couche sur laquelle elle était étendue comme dans une tombe.

Ses mains se crispèrent et le regard qu'il échangea avec son confrère fut inexprimable, — mais significatif.

Alors, tandis que ce dernier descendait auprès de Léona, s'assurer que cette femme aux doigts restés, — en dépit de tout, — noués comme des griffes attachées à une proie invisible, — tandis qu'il allait constater que cette femme haineuse jusque dans le suaire n'était plus qu'un impuissant cadavre qu'on allait bientôt emporter, — le gendre de la mère Berthier, s'installant au chevet de la bonne et sainte Jacqueline, essayait d'engager contre le mal une lutte désespérée.

Lutte inutile, hélas!

L'heure du dénouement de sa vie, l'heure du départ vers un autre monde que l'on dit meilleur, l'heure de la séparation cruelle et de la délivrance dans le néant était venue pour elle.

Par la disparition de Léona, le cauchemar, le péril, qui, pendant de longues années, avait pesé sur la famille de Saint-Florent était en effet, désormais écarté.

Mais une victime expiatoire avait été jugée nécessaire sans doute par le sort injuste.

Martyre résignée et touchante, non ! Jacqueline Delbeau ne devait plus quitter la couche sur laquelle on l'avait transportée.

En l'entraînant, avec elle, dans le précipice, Léona ne s'était que trop vengée !

Deux mortels jours s'étaient à peine écoulés et les yeux de la femme du peuple au cœur si héroïque, pareils aux lampes près de s'éteindre, ne jetaient plus que leurs dernières et mourantes lueurs.

En vain, le docteur Sylvain, assisté de son collègue de Versailles, avait-il fait appel au prince de la science, le docteur Dupré, qu'il appelait son maître.

Les blessures internes reçues par la mère de Mignonnette n'étaient point de celles qui pardonnent.

Et, à cette heure, entourée de toute la famille de Saint-Florent, — sa famille adoptive, elle aurait pu le dire, — elle descendait lentement, doucement dans la mort...

Mignonnette était au premier rang, tout près d'elle, et, la voix du sang se révélant à elle dans son ignorance, elle ne pouvait retenir le flot des larmes s'échappant de ses yeux...

Le visage de l'agonisante, devant le témoignage de cette tendresse innée, resplendit, s'éclaira comme sous une flamme intérieure.

Son âme sembla se dilater.

Allait-elle partir, allait-elle descendre dans la tombe sans avoir laissé couler de ses lèvres blémissantes l'appel, le cri si doux, si consolant, de la maternité? sans avoir, au moins une fois, prononcé ce mot ineffable: « ma fille! » en serrant, dans la dernière étreinte, son enfant sur son cœur?...

Dans un effort, une impulsion soudaine, irrésistible, elle se redressa à demi sur son lit, ses bras tendus, vers son enfant, les yeux extasiés.

Mais alors la vision du devoir qu'elle s'était tracé reparut dans son esprit.

Est-ce que, par cet aveu dernier, elle allait révéler à sa fille, à sa Mignonnette, le secret de sa naissance, et troubler son bonheur?

Est-ce qu'elle cesserait d'être la Sacrifiée?

Ses prunelles dilatées se posèrent sur son enfant, sur ceux qui l'entouraient, avec une expression de douleur morale et de résignation suprêmes.

Ses lèvres balbutièrent ces mots :

— Adieu!... Adieu!...

Et elle retomba sur sa couche, privée de vie, un rassérénement profond gravé sur ses traits désormais immobiles, et son âme emporta son secret avec elle!

DÉNOUEMENT

Après de longs mois laissés à son deuil, Berthe que rien ne séparait plus de celui qu'elle aimait, avait épousé le lieutenant de vaisseau Hector Brémontier.

La cérémonie s'était accomplie le matin, humble, modeste, à Saint-Augustin, la jeune fille n'ayant échangé que pour quelques heures, la robe noire des orphelines pour la robe blanche des épousées.

Seuls, M. et Mme de Saint-Florent, Maurice Donnel et Mignonnette, et le colonel de Versac et Malice les entouraient.

Désormais eux aussi étaient unis : et le bonheur futur de leur vie les indemniserait de leurs angoisses, de leurs douleurs passées.

Ainsi qu'il en avait été convenu avec celui qui était désormais son époux, Berthe avait pris ses dispositions pour ne pas garder même une obole de la fortune de sa mère.

Ce jour-là même, elle la versa toute entière à l'*Œuvre de la Mère et de l'Enfant*.

Il y aurait ainsi moins de malheureuses dans la vie.

Quelques jours après, ils partaient pour Rochefort-sur-Mer où Hector Brémontier était envoyé dans un poste de haute confiance.

. . . . . .

Ils avaient invité Mme Donnel et Maurice à aller passer quelques jours avec eux lorsqu'ils seraient installés.

Ceux-ci vinrent avec leurs chers parents...

Un après-midi, ils se promenaient ensemble sur le quai quand Berthe eut un saisissement brusque et se serra contre son mari.

Son regard, rempli d'une sorte d'angoisse dans lequel tout le passé semblait revivre, montra à ses compagnons un groupe de forçats que l'on embarquait.

Au milieu d'eux, était de Favrol, pâle, hâve, son regard louche traînant à terre.

Une impression poignante étreignit d'abord ceux qui le regardaient.

Puis ils se détournèrent avec une involontaire pitié, tandis que, ne les ayant pas aperçus, le misérable, condamné par la Cour d'assises à une longue expiation, prenait place dans la barque qui allait le conduire sur le navire chargé de le transporter au bagne, — au bagne lointain d'où il ne devait point revenir, épuisé, ravagé déjà par le vice et par le désespoir.

— Le malheureux ! — prononça Berthe.

Son mari, ni aucun de ceux qui avaient tant souffert à cause de cet homme et de sa complice ne répondit; mais leur âme ignorait la haine et ils pensèrent comme elle.

. . . . . .

Quelques heures après, le soleil se coucha dans les flots avec des traînées d'or et de pourpre.

La nuit se fit, effaçant la lugubre vision...

Et, au ciel, une étoile éclatante brilla !

FIN